
TURN THE LEAF AND GLEAN THE FRUIT
ADDISON CAIRNS MIZNER
HIS BOOK
NO
DATE

L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL

ILLUSTRÉS

JE SÈME À TOUT VENT

P. Jousset

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL ILLUSTRÉS

10 Cartes et Plans en couleurs.
11 Cartes et Plans en noir.
19 Planches hors texte.
772 Reproductions photographiques.

· Librairie ·
Larousse
Paris

AVANT-PROPOS

La **Péninsule** *ibérique* forme un isthme projeté de l'Europe vers l'Afrique. Sur ce môle solide, baigné de trois côtés par la mer et soudé à la France par l'épaisseur des Pyrénées, deux nations sœurs, l'*Espagne* et le *Portugal*, se sont développées, chacune avec son individualité propre. Mais elles sont si intimement unies par les fibres profondes du sol et de la race qu'il n'est guère possible de les bien comprendre l'une sans l'autre.

L'Espagne *vraie* n'est pas celle que l'on imagine d'après les beaux vers de Corneille, les récits outrés des romantiques, ou les impressions fugitives de touristes trop pressés. On aura la surprise de la trouver ici, non telle que la veulent l'ignorance, la routine et le parti pris, mais *telle qu'elle est*, avec la puissante originalité que lui donne sa situation entre deux mondes très différents dont elle participe, l'Europe et le continent africain.

Cet ouvrage d'ailleurs, soucieux avant tout de *réalité,* ne peut se restreindre aux conditions d'un simple récit de voyage dont l'effort vise un objet précis ou des souvenirs personnels. Notre cadre est bien plus large : il enveloppe la Péninsule; c'est un pays entier qu'il s'agit de décrire, et non pas seulement la terre, comme si elle était inhabitée, mais aussi ceux qui en vivent et la transforment par l'usage.

Il y a, en effet, entre l'homme et le sol d'où il tire sa subsistance une solidarité, qui, par une réaction mutuelle, caractérise et explique chacun d'eux. On ne peut les séparer complètement, sans les méconnaître. L'idéal serait d'en produire la vision simultanée par tous les moyens dont le livre dispose : une synthèse animée se dégagerait des faits particuliers; ce serait l'*évocation* d'une *réalité vivante*, au lieu de la froide dissection qui encombre nos manuels de fastidieuses nomenclatures.

Nous faisons de la *géographie humaine*. Sur la trame des montagnes et des fleuves que constitue la description du sol, se détachent en relief, comme une fresque vive, les groupements humains avec les traits qui les signalent à notre intérêt : la description du *Guadalquivir* appelle celle de *Cordoue,* l'*art arabe* dont cette ville fut un foyer; *Séville* évoque des processions fameuses, l'élevage et les courses de taureaux; Palos-Huelva, c'est *Christophe Colomb,* la découverte du Nouveau Monde, étudiée à la lumière de documents originaux.

Grenade et l'*Alhambra* gardent le souvenir des Maures : par ce que nous voyons aujourd'hui des Marocains, leurs frères, on comprendra ce qu'ils furent. Nous avons cru trop facilement d'incorrigibles conteurs intéressés à travestir la vérité dans leur propre cause, confondu les Arabes avec la tourbe de gens à demi sauvages qu'ils traînaient après eux à la rapine de la Péninsule, répété, contre le droit et l'évidence même, que l'expulsion des envahisseurs fut un malheur pour les vaincus qu'ils exploitaient.

Dans un pays aussi essentiellement dépendant de la terre qu'est l'Espagne, on n'a eu garde d'omettre l'étude attentive des ressources agricoles, les *irrigations,* avec les oasis du sud, *Murcie, Elche*..., la campagne de *Valence,* type des *huertas* espagnoles; le sous-sol et les *mines,* dont les réserves incalculables offrent un aliment presque illimité à l'esprit d'entreprise.

Le *gouvernement,* l'administration, l'armée, sont décrits à *Madrid,* la capitale; à *Salamanque,* l'apogée de l'Espagne studieuse au XVIe siècle; le *climat,* dans les vastes étendues de la plaine castillane ; le mouvement *industriel* et *commercial* avec *Bilbao* et *Barcelone.*

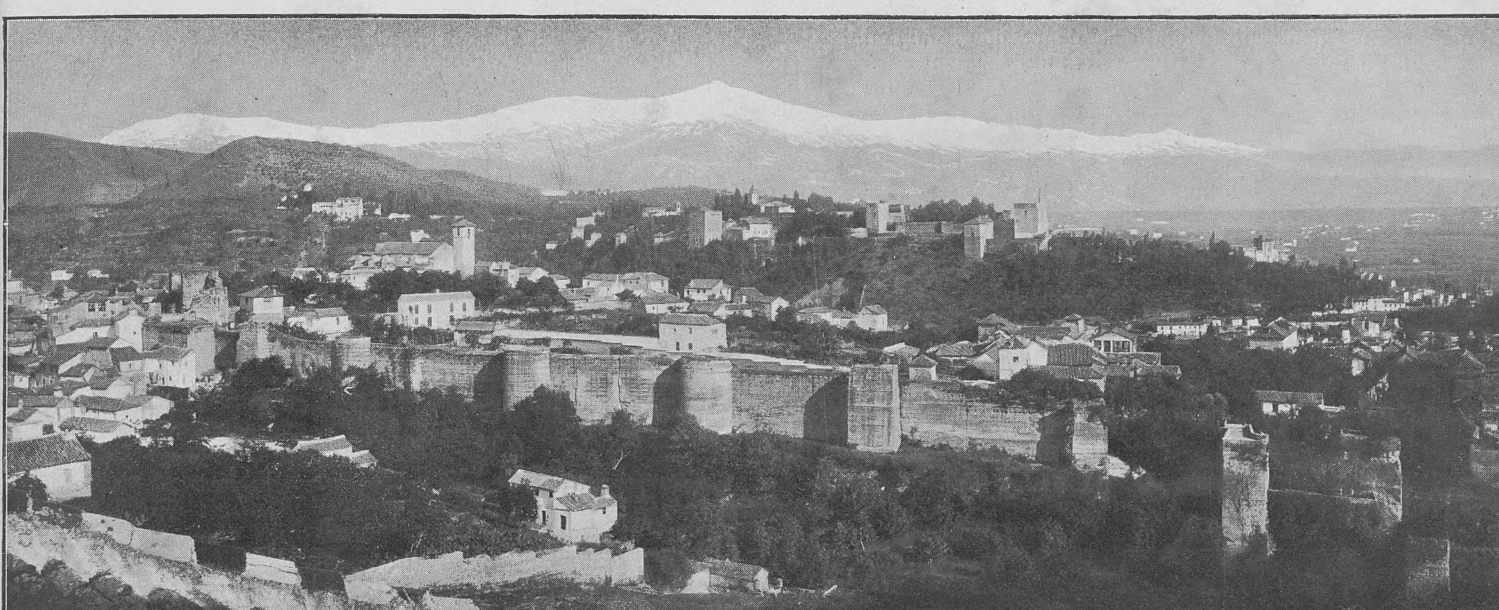
Il n'y a pas un demi-siècle, les *Pyrénées* espagnoles étaient aussi peu connues que le Centre africain. Ce fut une vraie découverte, quand nos pionniers s'y hasardèrent : Ramond, Schrader, Wallon, Saint-Saud, Prudent, Russell, Lequeutre, Gourdon, Bouillé, et tant d'autres après eux. Nous avons suivi pas à pas leurs explorations, dans les récits qui en ont été publiés par le Club alpin français et la Société de géographie de Madrid.

Le **Portugal**, par son individualité agissante, son glorieux passé, ses espérances d'avenir, méritait une place à part : nous l'aurions voulue plus large, si les limites étroites d'un seul volume pour toute la Péninsule n'en eussent restreint le développement. Le sol, ses ressources, ses beautés pittoresques, la population agricole si originale; *Coïmbre*, émule de Salamanque; la région d'*Aveiro*, cette Hollande portugaise; *Porto,* son activité commerciale et le pays du vin; *Lisbonne* et le gouvernement; *Belem* et la grande épopée coloniale qui l'auréole d'une gloire impérissable, Vasco de Gama rival de Colomb; *Cintra* et son paradis végétal; les étendues pastorales de l'*Alemtejo* et le littoral africain de l'*Algarve;* les *colonies*, promises, si l'on veut, à un brillant avenir : ces traits variés composent un tableau vivant du *pays* et du *peuple* portugais.

La collaboration étroite de l'**image** et de la **carte** avec le texte contribue à l'impression d'une réalité : elles *font voir* ce que le texte décrit. Un très grand nombre de **photographies** ont été faites expressément pour cet ouvrage : elles révéleront des aspects et des traits de mœurs insoupçonnés. De toutes ces pages, la *vie* se dégage avec une singulière intensité.

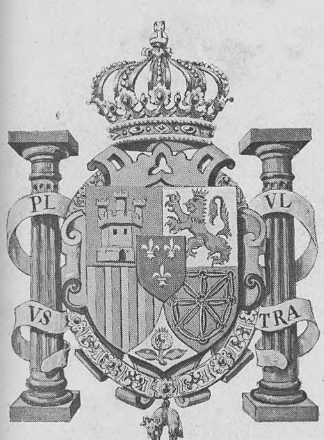
On ne verra pas sans intérêt la *carte* de la *sierra* **Nevada**, publiée pour la première fois d'après les données du Dr Bide, et surtout la grande **carte** *pyrénéenne* minutieusement documentée, qui met sous nos yeux l'immense région soulevée entre l'Èbre et la Garonne, de Saragosse à Toulouse : elle permettra d'apprécier ce que valent, pour nous, les *transpyrénéens.*

P. JOUSSET.



Phot. Garzón.

LA SIERRA NEVADA ET GRENADE



PÉNINSULE IBÉRIQUE

VUE D'ENSEMBLE

La **péninsule Ibérique** s'élève en massif compact, à 700 mètres environ d'altitude moyenne, au-dessus des flots de la Méditerranée et de l'Océan qui viennent mourir à ses pieds.

C'est l'une des plus vieilles terres de notre Europe, puisque, dès la fin des temps primaires, elle possédait déjà sa puissante originalité. Peu à peu, et ce fut le long travail des siècles, les agents atmosphériques déchiquetèrent, aplanirent, usèrent jusqu'à la racine les montagnes qui la couvraient : la citadelle, découronnée, apparut alors comme un *immense plateau* dénudé, la **Meseta,** sur lequel les sillons d'écoulement firent saillir quelques reliefs, par la mise en évidence des roches les plus dures.

Si, par un de ces élans subits qui échappent aux calculs des prévisions humaines, mais dont la cause doit être recherchée dans une rupture d'équilibre de la croûte terrestre, la mer, secouée dans ses profondeurs, se ruait à l'assaut de la *Meseta ibérique*, elle pénétrerait au sud et à l'est, dans le double couloir ouvert aux invasions marines par la dépression du Guadalquivir et celle du bassin de l'Èbre. Le flot, gagnant de proche en proche, atteindrait le fond de l'un et l'autre golfe. Il n'est pas besoin d'imaginer pour cela un effort extraordinaire, surtout si le mouvement de dislocation générale accusait davantage encore le fléchissement du double bassin.

Songez que Séville n'est qu'à 10 mètres d'altitude, sur le Guadalquivir; Tortose, à 2 mètres seulement, dans la région des embouchures de l'Èbre. A 100 mètres, la vague battrait les murs de Cordoue; à 200 mètres, elle heurterait le fond du golfe andalou. Linarès ne dépasse guère l'altitude de 400 mètres, au pied même des falaises rompues de la sierra Morena. Il n'y a, en effet, qu'une quarantaine de kilomètres, de ce point au sauvage défilé de *Despeñaperros* qui tranche des remparts de 1146 à 1300 mètres.

Brisée par cet infranchissable barrage, la mer ne pourrait atteindre le haut rebord de la *Meseta ibérique*, mais refluant sur le bassin du Guadalquivir, elle couvrirait toute la plaine qui borde la rive gauche du fleuve, jusqu'aux Sierras calcaires qui arc-boutent la masse granitique et schisteuse de la sierra Nevada ou cordillère Bétique. La rive droite du Guadalquivir est encombrée, jusque dans le voisinage du fleuve, par les éboulis déjetés de la sierra Morena. Ainsi se trouverait rétabli par l'invasion marine, entre le rebord de la *Meseta* centrale et le groupe africain de la sierra Nevada que domine le glacier du Muleyhacen (3481 mètres), l'ancien *détroit Bétique* qui faisait communiquer l'Océan et la Méditerranée, avant l'heure des grandes dislocations d'où sortit la fracture du détroit de Gibraltar.

Dans le golfe de l'*Èbre*, le flot, après avoir tourné et pénétré le barrage des Sierras catalanes, envahirait la cuvette triangulaire affaissée entre le rebord oriental de la *Meseta ibérique* et l'amphithéâtre des Pyrénées. Des deux côtés, l'on ne peut sortir de ce fond drainé par

l'Èbre qu'en franchissant des pentes élevées. Ici, le *Moncayo* domine la plaine, à 2315 mètres d'altitude, tandis que, sur le moutonnement lointain des chaînes pyrénéennes, le pic d'*Aneto* profile sa tête neigeuse dans les nuages, à 3404 mètres.

La vague qui submergerait Cordoue, sur le Guadalquivir, menacerait Saragosse, au cœur de la vallée de l'Èbre. Cette ville n'est qu'à 200 mètres d'altitude. Mais, dans son voisinage, le *Jalon*, affluent de l'Èbre, dévale du plateau central par une percée de 1000 mètres. En s'affaissant, le fond de la dépression a mis en vedette les tranches de terrains secondaires qui s'étaient attachées au flanc oriental de la *Meseta*. De là ce bourrelet de hautes terres qui accompagne d'assez près, en la dominant, la rive droite du fleuve, ce qui a permis aux torrents entraînés par la raideur des talus de trancher dans le vif même du plateau et d'atteindre, comme le Jalon, par leur source, la région d'où les grands fleuves émissaires de la plate-forme centrale, le Duero et le Tage, prennent leur route vers l'ouest. Car le fléchissement du bassin de l'Èbre a eu cette répercussion, par un naturel mouvement de bascule, de redresser le bord oriental de la *Meseta*. Il n'y a point ici de chaîne montagneuse proprement dite, comme il plaît encore à certains cartographes de l'indiquer, pour la bonne tenue du dessin orographique; mais seulement des *assises rompues, redressées en bordure* du bassin de l'Èbre, depuis le plateau de *Soria* jusqu'au belvédère de *Teruel*, où se dresse, vers le sud-est, la crête angulaire de la *Meseta ibérique*, sur l'horizon de la Méditerranée.



Phot. Laurent-Lacoste

DANS LE SUD : RÉCOLTE DES DATTES, A ELCHE.

Saragosse (200 mètres) envahie, la vague déferlerait sur Tudela (257 mètres), Logroño (384 mètres), jusqu'au pied des montagnes qui se dressent entre cette ville et Vitoria (1175 et 1421 mètres). Cette barrière d'arrêt n'est qu'un isthme qui lie les Pyrénées franco-espagnoles à la cordillère Cantabrique, mais elle suffirait à contenir l'invasion marine. Alors, comme pour le Guadalquivir, la vague refluerait sur la rive gauche de l'Èbre, la plus éloignée des montagnes; c'est, en effet, la plus déprimée. Pampelune n'est élevé que de 400 mètres; Huesca de 466 mètres; Lérida, moins haut que Linarès, est à 146 mètres seulement. Toutes les villes assises en bordure, au débouché des Sierras qui contrebutent la grande chaîne pyrénéenne, seraient menacées de submersion; la cuvette de l'Èbre, comme celle du Guadalquivir, disparaîtrait sous un golfe marin.



Phot. de M. M. Spont.

DANS LE NORD : CRÊTE DU GRAND-PIC DE COLOMÈS (SIERRAS DE CATALOGNE).

L'apport des matériaux accumulés par les mouvements du sol ou arrachés par les torrents aux falaises voisines a comblé peu à peu le bassin de l'Èbre ainsi que celui du Guadalquivir. Mais des sédiments lacustres ou saumâtres, attardés dans les parties les plus déprimées, attestent encore une possession assez récente des eaux. Il ne faudrait pas grand effort à la Méditerranée pour s'insinuer jusque-là et se retrouver ici chez elle.

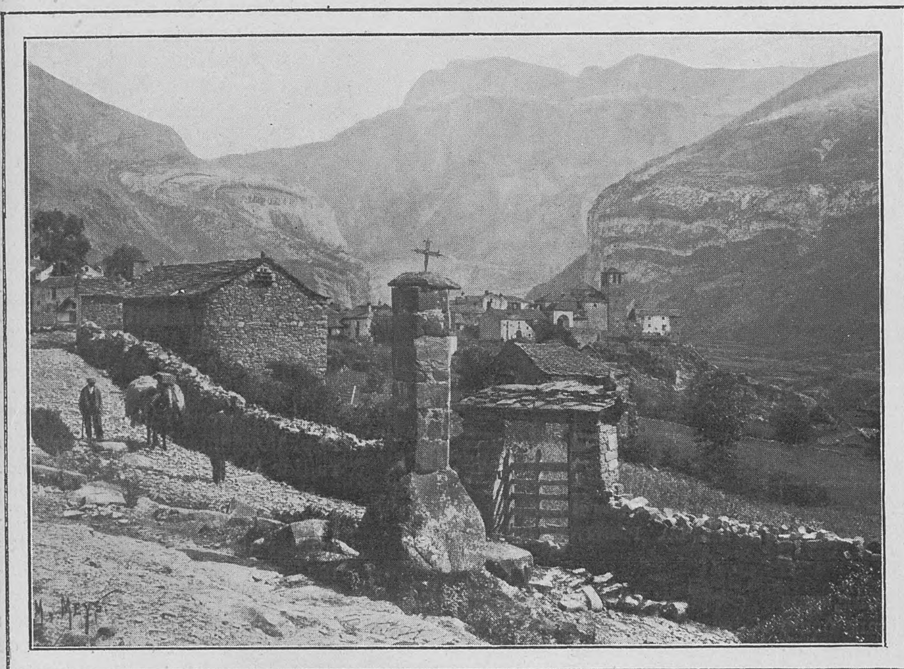
Alors apparaîtrait, dans son magnifique isolement, la haute et massive citadelle de la **Meseta ibérique**, telle qu'elle dut être longtemps avant l'histoire. Au sud, l'escarpe tombe de la sierra Morena sur la douve andalouse. A l'est, du haut du bastion plongeant du Moncayo et des plateaux en bordure, le talus s'effondre sur la douve aragonaise. Sur le front de cette double circonvallation, l'immense redoute cuirassée de la *sierra Nevada* se détache au sud, contre les efforts combinés de la Méditerranée et de l'Océan; à l'est, l'épaisse carapace des *Pyrénées* déploie ses donjons et ses tours, du cap de Créus au cap Finistère, admirable rempart défensif qui s'affaisse à 1000 mètres à peine vers les sources de l'Èbre, entre Tolosa et Bilbao.

Ce qu'elle fut, avant qu'un mouvement de bascule n'eût incliné sa plate-forme vers l'ouest et que le colmatage du double bassin aragonais et andalou n'eût fait reculer la mer, en élargissant sa base de soutènement, la haute *Citadelle ibérique* l'est encore aujourd'hui. Nulle autre ne fut mieux défendue par la nature.

Son front du nord, couronné par la longue *cordillère Cantabrique*, dont certains massifs montent, comme la Torre de Cerredo, dans les *Picos de Europa*, jusqu'à 2642 mètres, domine à pic un rivage qui tombe rapidement à des profondeurs de 3000 mètres.

A la place de golfes peu profonds, aisément franchissables, c'est l'Océan qui sert de douve gigantesque à ce côté de la citadelle. L'effondrement des rivages se produit si rapide, que les vallées inférieures des torrents, accourus des hauteurs, plongent comme des estuaires entraînés sous la lame. Ces *rias*, fjords en miniature, découpent la falaise Cantabrique et s'insinuent entre les puissants massifs granitiques qui composent, en Galice, l'éperon cuirassé de la *Meseta* contre les

flots du large. Là reposent, au fond de longues échancrures, le Ferrol, la Corogne entre les caps *Ortegal* et *Finistère*. D'un labyrinthe de Sierras qui appuient le bastion de Galice, s'allongent du nord au sud, à travers le Portugal, une longue série de roches anciennes, presque jusqu'au Guadalquivir. C'est le rebord occidental de la *Meseta*. De sa base à



Phot. de M. Meys.
UN VILLAGE DU NORD : TORLA (PYRÉNÉES-ARAGONAISES).



Phot. Cantos
UNE VILLE DU SUD : RUE A ELCHE (PROVINCE D'ALICANTE).

l'Océan, des assises de terrain secondaire ont introduit comme une sorte de brise-lames préservatif, le terre-plein du littoral portugais.

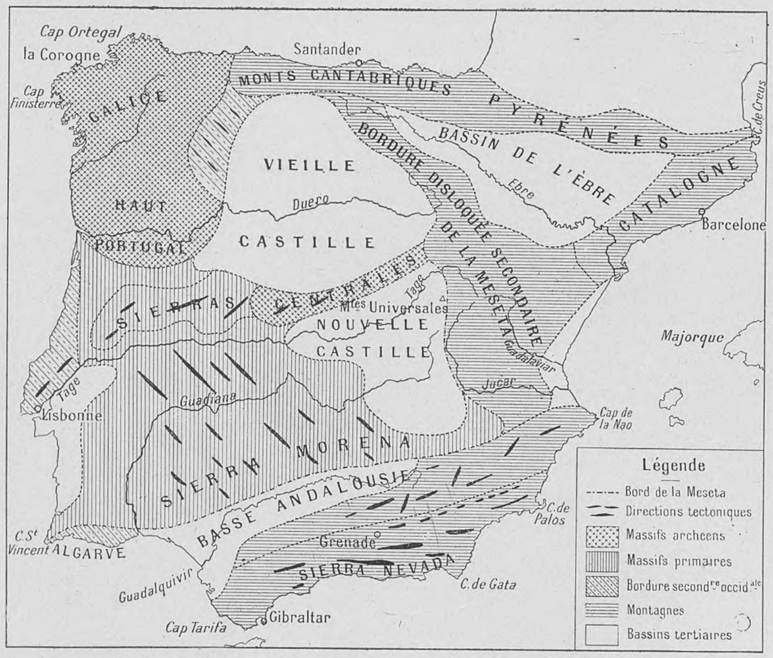
C'est ici que s'abîment presque tous les fleuves qui drainent la haute plate-forme ibérique : *Minho* et *Duero*, *Tage* et *Guadiana*. Mais comme, pour mieux s'arc-bouter, le bastion archéen de Galice a subi un lent exhaussement, répercuté sur la lisière montagneuse hispano-portugaise, les fleuves ont dû approfondir leur cours, scier dans la digue des gorges étroites, comme celles du Duero et du Tage, qui constituent, entre les hauts plateaux de la *Meseta* et les basses terres en bordure, de véritables défilés-frontières. La politique n'a eu qu'à enregistrer ce qu'avait préparé la nature, pour séparer de la citadelle centrale les assises de renfort qui en constituent pourtant une partie intégrante. Il n'est pas sans intérêt de remarquer combien cette disposition, en *contre-bas*, de la lisière portugaise, du bassin andalou et de la cuvette aragonaise, a contribué à l'éclosion et au développement des tendances séparatistes chez les peuples qui en ont fait leur habitat.

Soudée au bras tendu de la cordillère Cantabrique, la *haute plate-forme* de la **Meseta** présente deux vastes terrasses dont l'horizontalité rappelle celle des anciens bassins lacustres, maintenant épuisés, qui les occupaient. Elles sont en retrait l'une de l'autre : en haut, la **Vieille-Castille**; au-dessous d'elle, la **Nouvelle-Castille**.

Un bourrelet montagneux les sépare : la *Sierra de Guadarrama* et la *Sierra de Gredos*, massifs surtout archéens, que prolongent à l'ouest la *Sierra de Gata* et la sierra portugaise de *Estrella;* tandis qu'à l'est, les hauteurs viennent se fondre dans l'épaisseur du plateau de *Soria* que bastionnent le *Moncayo*, le pic de *Urbion*, et, plus loin, la *sierra Demanda,* sur l'Èbre supérieur. Grâce à l'altitude, mais surtout au déboisement qui, en les privant de leur manteau protecteur, a exposé ces montagnes aux morsures directes de la gelée, du soleil et de toutes les intempéries, les montagnes de Guadarrama se sont disloquées, formant une digue de gros blocs entassés, dont la déclivité, plus forte au sud qu'au nord, tombe en plusieurs chaînons sur la plaine de la Nouvelle-Castille.

Les eaux de cette Sierra centrale courent, d'une part, au *Duero,* qui draine le plateau de Vieille-Castille; de l'autre, au *Tage* et au *Guadiana,* émissaires de la Castille Nouvelle. Le Tage et son frère le Guadiana ont mis en vedette, par l'érosion, les hauteurs qui séparent leur cours : monts de *Tolède* et de *Guadalupe,* étendus, par l'Estrémadure, jusqu'en Portugal. Là, les deux fleuves, buttant contre les massifs venus du nord, s'incurvent par un arc symétrique : le Tage, à partir d'Abrantès, vers l'ancien golfe de Lisbonne; le Guadiana, par un retour plus brusque, au-dessous de Badajoz, vers le golfe de Cadix. A peu de distance, dans la même cuvette marine ouverte au flot de l'Atlantique, débouche le *Guadalquivir*. Mais ce fleuve n'est déjà plus un émissaire de la plate-forme ibérique : le domaine qu'il draine est une assez récente conquête, soudée au pied de l'escarpe méridionale du noyau central.

Depuis que, par le comblement des intervalles de dislocation, la sierra Nevada et la Cordillère pyrénéenne font corps avec la *Meseta ibérique*, **la côte**, qui s'étend de l'embouchure de l'Èbre à celle du Guadalquivir, a éprouvé bien des vicissitudes. Loin de présenter une ligne rigide, comme la côte du nord appuyée au mur de la cordillère Cantabrique, ou même la régularité rudimentaire du glacis portugais, le rivage andalou dresse, au-dessus de la Méditerranée, des falaises tourmentées de formes et d'allure où se reconnaissent, au premier coup d'œil, les cicatrices d'anciennes brisures. Cela est vrai surtout des rives qui plongent, avec la sierra Nevada, du détroit de Gibraltar au cap de Gata. Dans le dédale des Sierras littorales, les torrents ont peine à se frayer une issue jusqu'à la mer : ainsi le *Guadalhorce* près de Malaga, la rivière d'Almeria, le *Sangonera* tributaire du *Segura,* dévalé du



D'après les données de M. de Lapparent : *Leçons de Géographie physique.*

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA PÉNINSULE.

labyrinthe montagneux qui noue le système andalou au rebord élevé de la Nouvelle-Castille, par le *Campo de Montiel*. Puis, ce sont les émissaires directs du plateau central, le *Jucar*, le *Guadalaviar* ou *Turia*, rivière de Valence, accourus des hautes terres : *serrania de Cuenca, sierra de Albarracin, montes Universales*, étoilés autour du *môle de Saint-Jean* (1870 mètres).

A ce *château d'eau*, bastionné sur l'angle même de la *Meseta*, par le plateau de Teruel et le hautain contrefort du *Javalambre* (2020 mètres), puisent, comme à une source commune, les *affluents de l'Èbre* entraînés sur la pente orientale du plateau ; le *Tage* et le *Giguela*, nourricier du *Guadiana*, qui courent à l'ouest, vers le lointain Océan ; enfin, les rivières torrentielles qui dégringolent à la Méditerranée, travailleurs infatigables, dont les apports, sans cesse accrus par la raideur des pentes, rompent la ligne des falaises et ouvrent au regard de la mer les rebords de la plate-forme centrale. Sans eux, sans le labeur humain qui, en dérivant leurs eaux dévastatrices, transforme leurs vallées inférieures en jardins délicieux et en champs fertiles, ce littoral, exposé aux rayons plongeants du soleil d'Afrique, battu par les tempêtes, émietté par les précipitations subites et irrésistibles, serait inhabitable.

Encore, si cette côte tourmentée ne tremblait pas ! Les quatre grands cirques d'effondrement découpés sur ses rives témoignent d'une activité qui n'est pas encore éteinte. Le premier tend son arc de *Gibraltar* aux roches éruptives du cap de *Gata ;* le second, de Gata au pointement volcanique du cap *Palos ;* le troisième, de ce point au cap de *la Nao* dont les plis se prolongent par la ligne isobathe qui relie, sous les eaux, le continent ibérique aux îles Pityuses et aux Baléares. Enfin, le quatrième de ces arcs s'allonge par une courbe affaissée au pied de l'angle oriental de la Meseta, entre le cap de la *Nao* et le *cabo Negro*, voisin du cap de *Créus*. C'est le plus étendu des quatre : il longe le territoire de Valence, reçoit l'Èbre à son embouchure, dessine un recul sous la poussée des Sierras catalanes, enfin atteint les Pyrénées, laissant au large, de Valence à Tortose, les îlots volcaniques des *Columbretes*.

L'évidence des fléchissements est manifeste : ils ont découpé la côte comme à l'emporte-pièce. « Si de la forme de ces arcs et des manifestations éruptives qui les accompagnent, on rapproche le rapide approfondissement de la mer au-devant de chacun d'eux, il paraîtra légitime de les considérer comme les bords d'autant de cirques d'effondrement, aux contours adoucis par les apports des fleuves. L'ensemble se coordonnerait à une grande ligne de fractions récentes, jalonnée par les éruptions de Gata, de Palos, des Columbretes, d'Olot et d'Agde. » (DE LAPPARENT : *Leçons de Géographie physique*, p. 472.) Ainsi auraient sombré sous le flot les rivages marqués par la ligne profonde des cartes hydrographiques qui unit le cap de la Nao à l'île de Majorque, débris elle-même d'une chaîne plissée que les dislocations méditerranéennes ont rompue, et dont le prolongement devait peut-être rallier la Corse et la Sardaigne.

Il semble bien que les forces souterraines qui ont détaché Gibraltar de l'Afrique, secoué les masses de la sierra Nevada, découpé et fait trembler les rivages, entraînant dans les profondeurs des morceaux de continent, bien qu'elles aient singulièrement perdu de leur première violence, n'ont point cessé pour cela d'agir. Tout ce littoral est instable ; des catastrophes comme celle que produisit le tremblement de terre du 2 décembre 1884 sont bien faites pour empêcher qu'on ne l'oublie. Aucun événement séismique n'a été mieux étudié que celui-ci : une mission composée de savants, sous la direction de M. Fouqué, en a noté sur place les diverses manifestations. Toute la région de Grenade et de Malaga fut violemment secouée. Il est remarquable que l'aire d'ébranlement fut limitée, cette fois comme auparavant, par la grande ligne de dislocation qui, du cap Saint-Vincent pointé sur l'Atlantique, atteint le cap de la Nao sur la Méditerranée, en rangeant par sa base l'à-pic de la *Meseta ibérique,* dont la masse archéenne primaire oppose aux ondulations du sol un obstacle inébranlable. Le champ d'action des tremblements de terre, arrêté au pied de la sierra Morena, se replia par une sorte de choc en retour, à l'ouest, sur Cadix et Huelva.

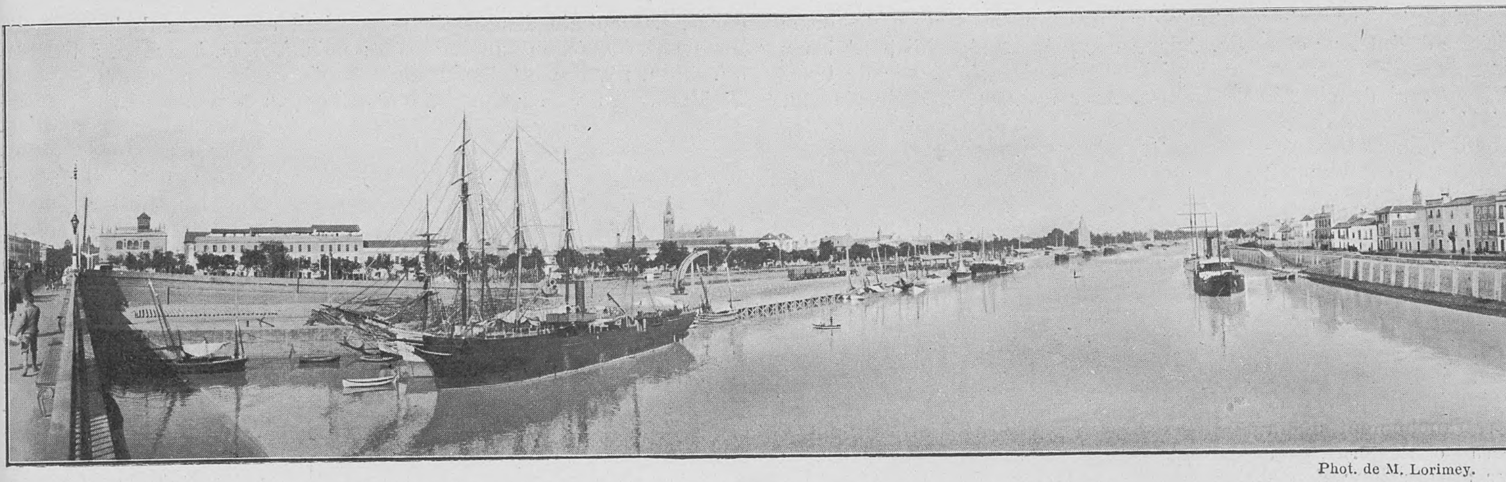
Séville et Cordoue, sur le Guadalquivir, sont de médiocres foyers d'ébranlement. C'est le long de la côte que se manifeste avec le plus de violence l'action souterraine. La sierra Nevada elle-même, malgré l'épaisseur de sa masse, n'échappe pas à cette influence, témoin le grand sillon ouvert, au cœur même du groupe, par les bassins tertiaires d'effondrement de Grenade, Guadix, Lorca, échelonnés, par la vallée du Sangonera, vers Murcie. L'aire d'ébranlement se poursuit dans l'est, jusqu'à Valence, Barcelone, Gérone et Olot. Ainsi les causes profondes qui ont sculpté ce littoral manifestent encore leur activité.



Phot. Laurent-Lacoste.

UN PONT ESPAGNOL. *PONT DE SAINT-JEAN*, A GÉRONE.

Mais l'extrême bien se présente à côté du mal. Cette côte est la terre des contrastes, des huertas fécondes au pied de roches calcinées et tremblantes sur leur base : c'est *Grenade* et sa plantureuse Vega sous les neiges du Muleyhacen ; aux rives du Guadalhorce, qui grésillent sous les vibrations d'une atmosphère de feu, la prodigieuse végétation des parcs de *Malaga* (villa

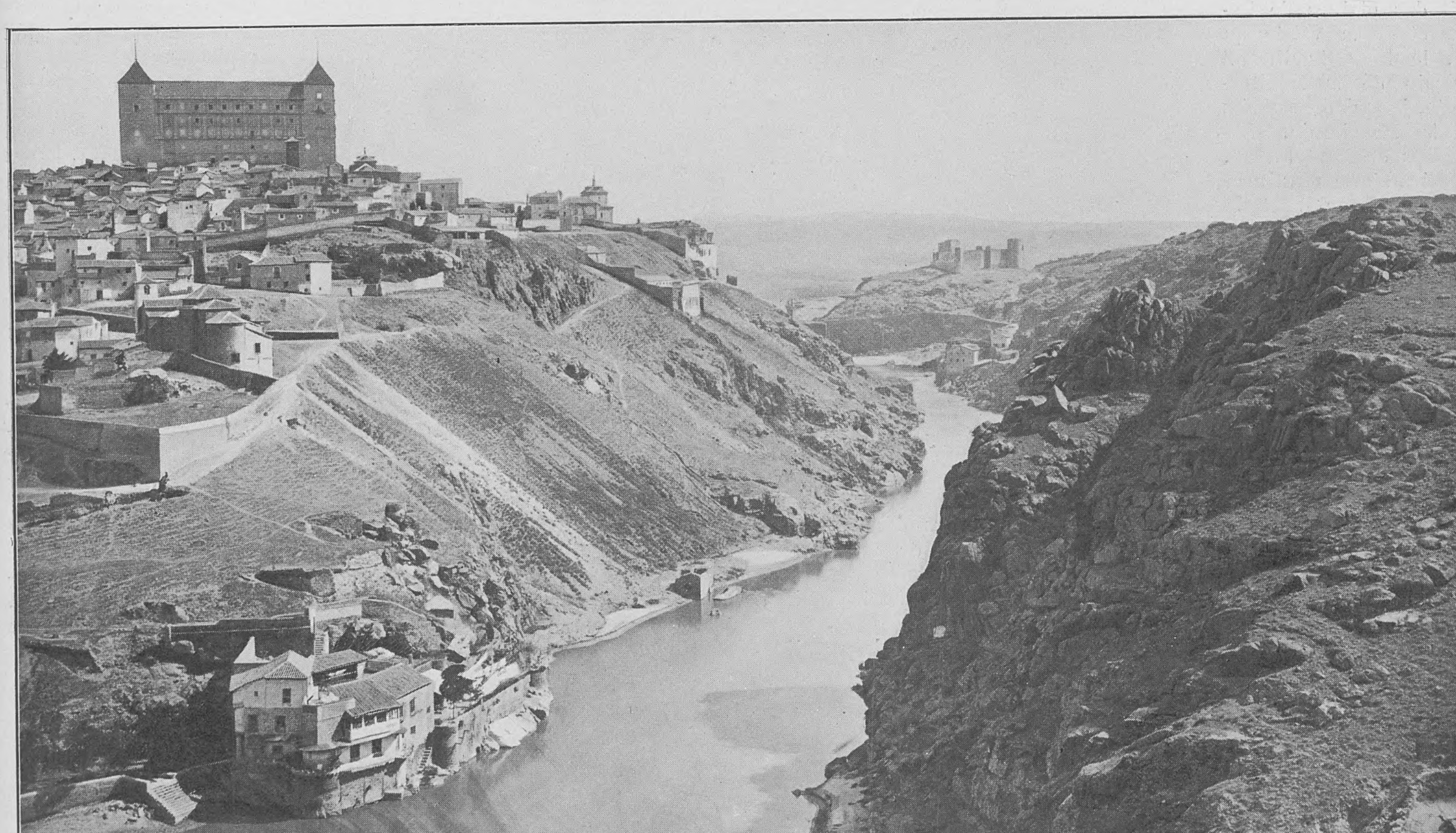


Phot. de M. Lorimey.

UN FLEUVE DE PLAINE : LE *GUADALQUIVIR*, A SÉVILLE.

S. José, villa Concepcion); une explosion de vie partout où la terre embrasée peut étancher sa soif aux sources fraîches de la montagne; dans les replis abrités de la côte, l'enchantement des jardins et des grasses campagnes de *Murcie* et de *Lorca*, sur le revers des steppes désolés qui s'accrochent à la corniche littorale. Plus loin, c'est *Elche,* sa forêt de palmiers, un morceau d'Afrique en terre d'Espagne; puis *Alicante,* son rocher qui craque comme à la gueule d'un four, sa Huerta dont les champs d'émeraude s'encadrent de chemins aux tourbillons enflammés : dans les enclos, derrière les haies de cactus géants, les fleurs éclatent en couleurs vives et exhalent des parfums enivrants. Enfin, de l'autre côté d'une région basse et malsaine, paraît *Valence,* sa plaine qui ondule sous la chevelure fauve des moissons, les jardins d'orangers, l'or des fruits et l'argent des fleurs suspendus à la fois au même bouquet d'un vert sombre; à perte de vue, d'opulentes frondaisons, dans un inextricable lacis de canaux; l'eau bienfaisante et la terre prodigue; la vie intense, au débouché des plateaux âpres et inféconds. Comme cette contrée est séduisante par l'exubérance de sa nature et ses perpétuels contrastes! Aussi fut-elle, dès l'origine des temps, un objet de convoitise.

Par là vinrent, avec le flot, les premiers **envahisseurs :** *Phéniciens, Carthaginois, Romains.* D'abord établis sur les côtes, ils ne tardèrent pas à pénétrer dans l'intérieur, montant par le couloir des fleuves et des torrents. Devant eux les premiers habitants s'enfuirent, ceux du moins qui préféraient la liberté à l'esclavage, cherchant sur les hauteurs



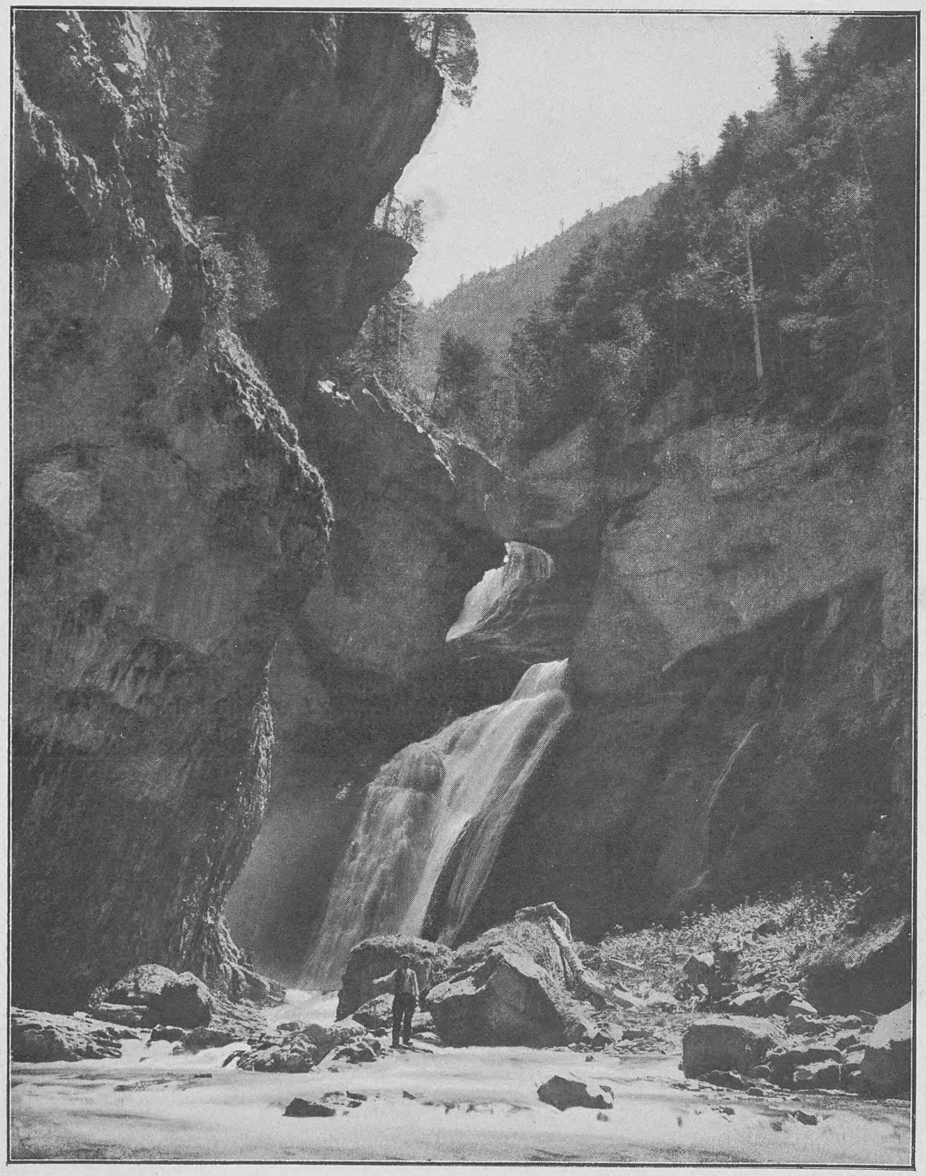
Phot. Laurent-Lacoste.

UN FLEUVE DE PLATEAU : LE *TAGE*, A TOLÈDE.

un abri contre la marée montante de l'invasion. La haute plate-forme ibérique devint leur citadelle. Aucun conquérant n'osa d'abord les y poursuivre. Les **Carthaginois** n'aimaient guère s'éloigner de leurs vaisseaux, ni du chemin de la mer. Avec les **Romains**, le plateau, inviolé jusque-là, dut se défendre. L'héroïque Numance, qui commandait l'accès des hauteurs par la vallée de l'Èbre, combattit jusqu'à la mort. Il fallut reculer.

Après les Romains, les **Goths** poussèrent plus loin sur le plateau ibérique, imposèrent leur domination jusqu'au delà du retranchement de la Sierra centrale. Mais, pour asseoir leur domination et tenir sous la main les populations asservies, les Goths s'établirent à **Tolède.** De là leurs incursions atteignaient sans peine l'extrémité du territoire, et ils surveillaient en même temps, comme d'un poste élevé, la double vallée de l'Èbre et du Guadalquivir étendue à leurs pieds.

Survint l'**Arabe,** venu des côtes d'Afrique. Un long détour l'avait conduit des plaines de Damas et de la vallée du Nil, le long du littoral africain de la Méditerranée, jusqu'aux massifs de la Mauritanie. Les bandes conquérantes, grossies d'une multitude barbare, franchirent le détroit de Gibraltar, envahirent les plaines du Guadalquivir et, remontant les rives du fleuve, parurent, à leur tour, sur les hauts plateaux de la *Meseta*. Tolède tomba entre leurs mains, et les Goths, après un suprême effort, se dérobèrent, ralliant autour d'eux, dans les montagnes des *Asturies* et dans les âpres *sierras* d'*Aragon*, les derniers défenseurs de l'indépendance ibérique. L'Islam ne put les déloger de cette double retraite : c'est de là qu'ils descendront, les uns par la vallée de l'Èbre, les autres des montagnes asturiennes, par le double gradin de Castille, pour reconquérir la patrie perdue.



Phot. de M. Lucien Briet.

CASCADE DE LA CUEVA (VAL D'ARRASAS).

La tâche fut rude. Que de combats il fallut livrer, dès la première étape! La capitale des Castillans marchait avec eux : de la grotte de **Pélage** à *Oviédo*, en vue de la côte; puis, à *Léon*, à *Burgos*, à *Valladolid*. Enfin, résolument, l'on franchit la sierra de Guadarrama. Bientôt, *Tolède* fut en vue. La place, emportée par Alphonse VI, devint un front d'attaque et de défense, d'où l'on pouvait se porter rapidement sur tous les points menacés, surveiller l'horizon des deux Castilles et fondre, en bas, sur la plaine andalouse. De *Tolède* vint la délivrance : les Arabes, culbutés sur Cordoue, Séville, enfin chassés de Grenade, leur dernier refuge, cédèrent la place aux Castillans, qui, déjà maîtres de la forteresse centrale, en tenaient enfin les approches. Mais la formidable enceinte de la sierra Nevada qui protégeait *Grenade* ne pouvait être à la merci d'un coup de main : les rois catholiques campèrent, en attendant, plutôt qu'ils ne résidèrent à Séville, afin de tenir les leurs en haleine, près du théâtre même des opérations. La prise de Grenade fut le dernier acte d'une lutte huit fois séculaire.

Alors **Tolède,** l'antique cité romaine, la ville royale des Goths, capitale d'un État arabe, reprit son ancienne primauté à la tête de l'Espagne affranchie. Les rois y résidèrent. Mais bientôt, trop à l'étroit sur son rocher, la vieille capitale dut céder son titre et ses prérogatives à une sœur plus jeune, mieux appropriée au pouvoir nouveau qui, à l'Espagne unie, venait d'associer par la découverte de l'Amérique, la conquête de l'Italie et l'alliance de l'Allemagne, une partie du monde. Philippe II créa *Madrid*. Mais *Tolède* garde au front une auréole que les calculs de la politique n'ont pu lui ravir : avant-garde de la patrie en marche, instrument et témoin des victoires libératrices, phare de ralliement sur la haute plate-forme de la *Meseta*, elle demeure, au cœur même de l'Espagne rajeunie, une glorieuse métropole du souvenir.

CARTE PHYSIQUE DE LA PÉNINSULE



ESPAGNE D'après la carte hypsométrique dressée, par le gouvernement espagnol, sur les données de l'éminent ingénieur géographe, *F. de Botella y de Hornos*.



Phot. Garzón.

VUE GÉNÉRALE DE TOLÈDE, PRISE DES RIVES DU *TAGE*

L'ESPAGNE

TOLÈDE



MARTEAU
DE LA PORTE DES LIONS
A LA CATHÉDRALE.

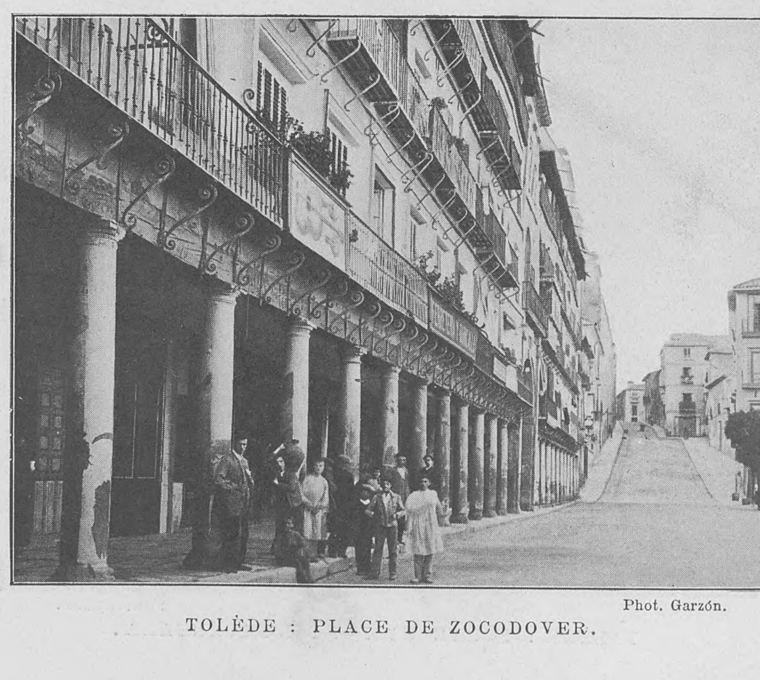
LA VILLE

TOLÈDE n'est pas au centre géométrique de la Péninsule; mais il s'en faut de peu. Ce point se trouve entre Tolède et Madrid, et plus près de cette dernière ville.

Ainsi, *Tolède,* assise sur le second palier du vaste plateau central espagnol, est déjà inclinée vers le sud. Il y a moins loin de Tolède à Cordoue que de Tolède à Burgos. Base d'opérations des Maures contre le nord ; avant-poste des Castillans contre le sud : là se heurtèrent deux races, deux mondes, l'Orient et l'Occident, comme deux flots opposés contre le même écueil.

Les alluvions des peuples ont fait de cette ville un musée, non point une création factice comme les musées ordinaires, où le caprice réunit des débris et des œuvres qui jurent de se trouver ensemble; mais un musée vrai, tel que l'ont fait vingt siècles. C'est là qu'il faut venir pour comprendre l'Espagne; tous les éléments qui la composent s'y trouvent. Bien des traces à la vérité sont effacées, des vestiges précieux dorment ensevelis sous les assises des constructions nouvelles, mais il en reste assez pour évoquer les races qui sont venues vivre sur ce rocher fameux.

J'aime *Tolède,* sur son trône de pierre qu'enchâsse le ruban argenté du Tage. Les tours et les clochers montent comme à l'escalade au-dessus des vieux murs suspendus au-dessus du torrent. C'est une ville de haut relief : elle échappe à la banalité commune, et mériterait à elle seule, pour l'archéologue et pour l'artiste, le voyage d'Espagne. Le *pont d'Alcantara* lui fait une triomphale entrée : un arc et une tour (non deux tours) attachent le pont aux deux rives. La porte monumentale, construite dans ce style froid et maniéré qui fut celui de Philippe II, marque le seuil de la ville. A l'opposé, une tour massive, crénelée, sous laquelle s'insinue un passage étroit que commandent des



Phot. Garzón.

TOLÈDE : PLACE DE ZOCODOVER.

meurtrières et une amorce de mâchicoulis, se dresse au pied même du rocher qui porte la ville.

Regardez bien ce coin de paysage : d'un côté, l'ancien donjon de l'Alcazar monte là-haut, dans la lumière et dans le vent, surplombant le ravin du Tage ; de l'autre, enraciné à une roche déchirée, le fort ou castillo de San Servando, que construisit Alphonse VI conquérant de Tolède, en défend l'approche. L'arche du pont, d'une grande hardiesse, paraît hors d'atteinte au-dessus du bouillonnement que l'on perçoit à peine. Pourtant une inscription de la tour d'entrée dit, en caractères gothiques, que l'arche fut emportée en 1258 par le Tage en fureur. Cela donne l'idée du fleuve, accourant, avec toute la fougue de sa jeunesse, d'une contrée que l'imprévoyance humaine a privée des retenues forestières et livrée à tous les emportements de l'inondation torrentielle. Le nom seul du pont (Al-Khantara) est arabe ; sa construction date en partie du temps d'Alphonse le Sage (1258) et de l'archevêque P. Tenorio, un siècle plus tard : on l'a depuis restauré plusieurs fois. Mais, du temps des Arabes, il existait déjà, et probablement avant eux. Salazar de Mendoza nous a transcrit l'ancienne inscription : « Dieu est grand. Prière et paix à tous ceux qui croient en l'envoyé de Dieu, le prophète Mahomet. » Nous devons au comte de Mora la relation d'une autre inscription emprisonnée dans les matériaux du pont : « Au nom de Dieu miséricordieux et compatissant. Ce pont fut construit par ordre du grand roi de Tolède Mohammed Suet Elmucha Jafet. A Tolède, que Dieu garde. Terminé l'an 204 de l'hégire. »



Phot. Alguacil.

SUR LA PLACE DE ZOCODOVER.

Un mur crénelé soudé à la tour se reliait au rempart : ce n'était là qu'une première défense. Par un long circuit le chemin se déroule à flanc de colline jusqu'à la *Puerta del Sol*, vraie porte d'entrée de Tolède : elle regarde l'orient.

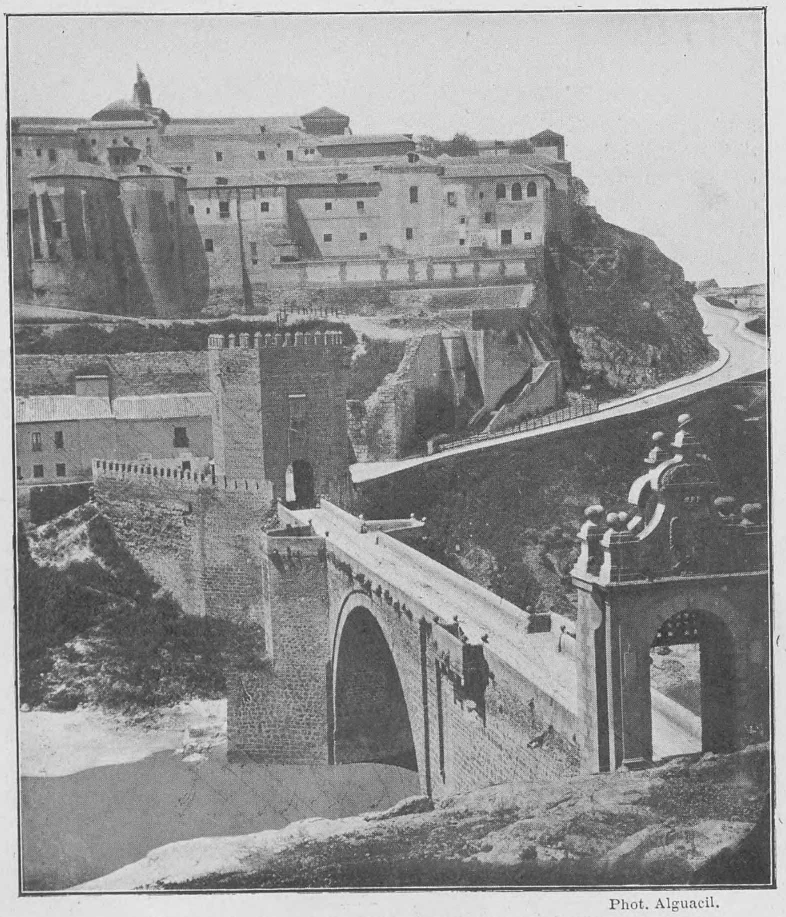
Mais le mouvement, aujourd'hui, se porte ailleurs et l'on monte, longeant la ligne des anciens murs, jusqu'au belvédère planté du *Miradero;* du haut de cette charmante terrasse la vue s'étend au loin sur la campagne verte : un détour et vous êtes sur la place de *Zocodover*. Les gens musent le long des arcades, devant les magasins et les cafés ou vont et viennent, à l'heure de la promenade, car la mode le veut ainsi. L'endroit n'a rien d'ailleurs qui séduise : les arbres sont encore de petite venue; les galeries irrégulières, simple empiétement des maisons portées sur des piliers disparates. C'est au reste la plus grande place de *Tolède :* à côté de la rampe qui monte à l'Alcazar, une coulée descend au Tage, en passant devant la pittoresque auberge de la Sangre où logea Cervantès, tout près de l'hôpital de *Santa Cruz,* une merveille de la Renaissance espagnole, qu'on laisse tomber en ruines.

Tolède est une ville prodigieusement inégale : de quelque côté que vous alliez, il vous faudra descendre, puis remonter, pour redescendre et remonter encore. La plupart des rues sont impraticables aux voitures, aussi n'en voit-on guère; le boulanger porte son pain dans deux paniers ballant aux flancs de son cheval, lui à califourchon sur l'encolure. Même la rue du Commerce, artère centrale et principale de la ville, est d'une fantaisie déconcertante. Elle tourne, s'abaisse et retourne vers la cathédrale, où l'on accède, par une rue en glacis et un escalier de pierre, à la porte de l'Horloge. C'est dans ce long couloir en pente que se tient, comme accrochée à une échelle, la foire du mois d'août.

La *cathédrale* est le cœur et le joyau de Tolède; les guides n'en ont point dit tout le bien que j'en pense, parce qu'ils ne l'ont pas étudiée d'assez près, ni sans esprit de parti. Une église s'élevait en cet endroit, du temps des rois wisigoths; les Maures en firent une mosquée; à leur tour les chrétiens redevenus les maîtres chez eux mirent bas la mosquée et construisirent une église qui fût en même temps un monument de triomphe. Ils y sont parvenus.

L'édifice a $120^{m},40$ de long, $3^{m},10$ de plus que la cathédrale de Séville, si l'on ne compte pas, pour celle-ci, la « capilla real » qui la termine. Mais la hauteur des voûtes de Séville dépasse de 10 mètres celle des voûtes de *Tolède*. Si la grandeur seule constituait une beauté, la cathédrale andalouse prendrait le pas sur sa rivale; mais celle-ci, par l'harmonie de ses proportions, la richesse et le fini du décor, la salle capitulaire, le pourtour du chœur et de la « capilla Mayor », ciselé comme un ivoire, aussi beau que celui de Chartres, est la reine de ses sœurs espagnoles.

L'œuvre fut de longue haleine et dura près de trois siècles. Depuis le 11 août 1227, que saint Ferdinand, le conquérant de Séville et de Cordoue, posa la première pierre, jusqu'à la fin du XVe siècle, une élite d'architectes et de sculpteurs s'y employa. Par bonheur, Pedro Perez, le premier qui entreprit la construction, put assez vivre pour la diriger durant un demi-siècle. Son plan désormais s'imposait; il ne fut pas achevé, mais on ne le changea pas non plus. Seulement les goûts divers, d'un siècle à l'autre, du Gothique à la Renaissance, y ont marqué leur empreinte. Une seule tour est terminée, celle du nord, et elle a 90 mètres de haut.



Phot. Alguacil.

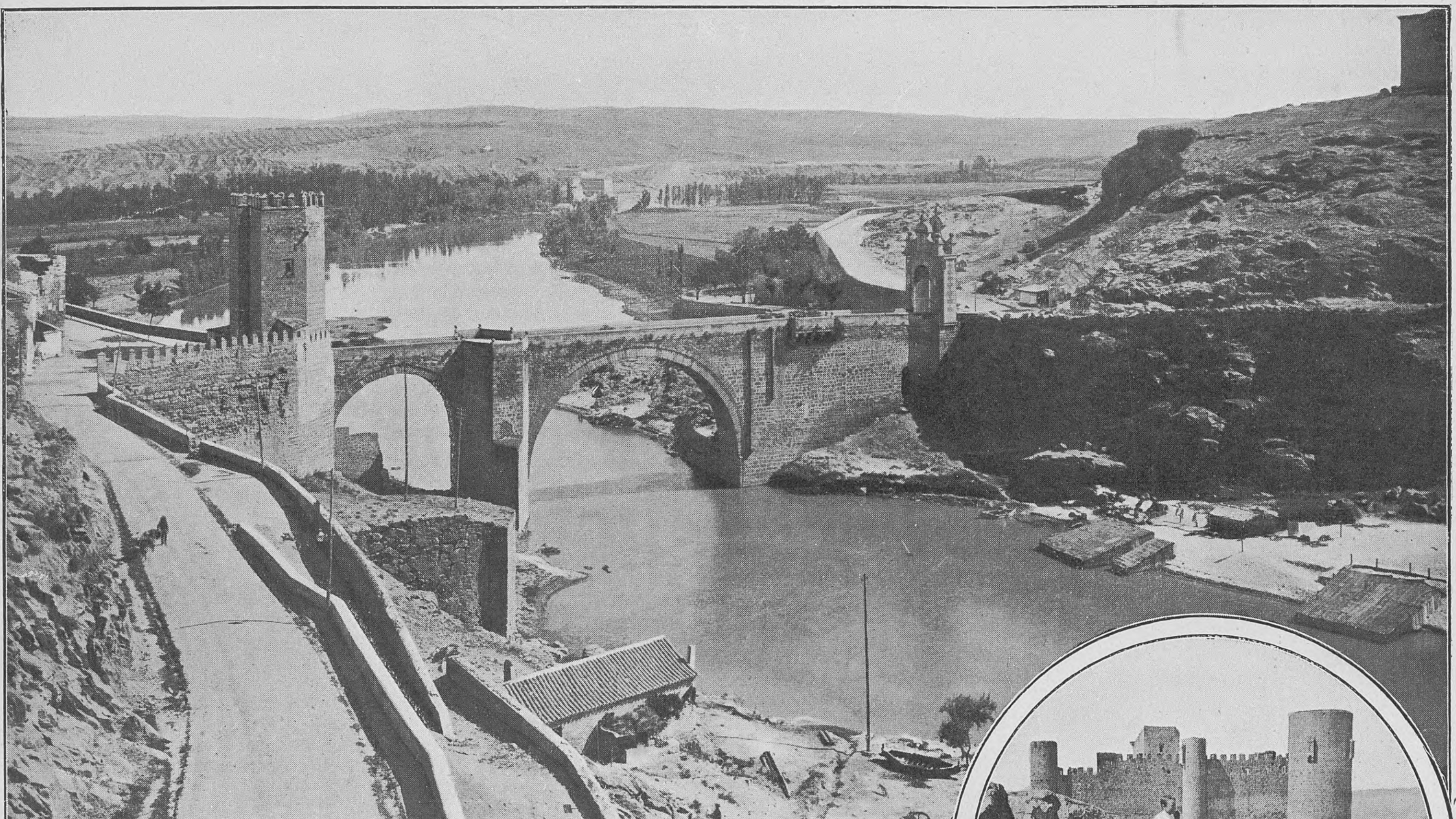
TOLÈDE : PORTE ET PONT D'ALCÁNTARA.



Phot. Garzón.

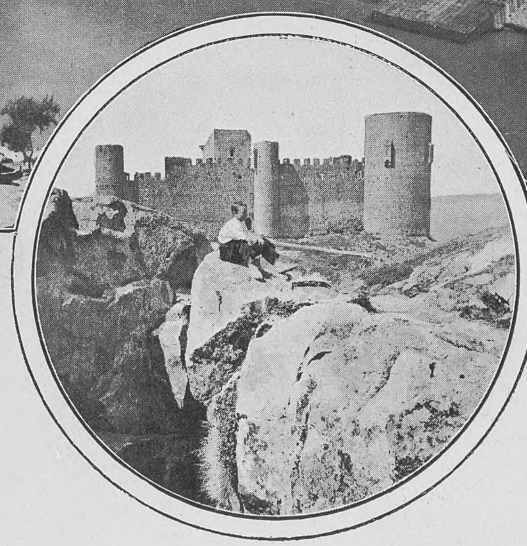
TOUR DU PONT D'ALCÁNTARA.

Des huit portes par où l'on pénètre dans la cathédrale, plusieurs sont admirables : celles de l'ouest, les principales, qui ne s'ouvrent presque jamais; la porte des Lions au midi, celle de l'Horloge au



Phot. Alguacil.

TOLÈDE : LES RIVES DU *TAGE* ET LE PONT D'ALCANTARA.



Phot. Alguacil.

CASTILLO DE SAN SERVANDO.

nord, l'une des plus fréquentées, parce qu'elle s'ouvre du côté de la ville haute. Cette porte est en contre-bas, tandis que, sur l'autre face de la cathédrale, la porte *Llana (plane)* est accessible de plain-pied : le fait est assez extraordinaire à *Tolède* pour qu'on ait voulu ainsi le signaler.

La cathédrale est à cinq nefs, enveloppées de chapelles. On ne peut que citer : la *chapelle Mozarabe*, la *chapelle de Saint-Ildefonse*, à côté de la *salle Capitulaire*, un bijou d'art au plafond rouge et or, les murs peints par Juan de Borgoña, avec l'imposant cortège des archevêques de Tolède : les stalles, celle de l'archevêque, la porte d'entrée, autant de merveilles. L'imposante *chapelle de Santiago* découpe ses ogives flamboyantes au chevet nord de la cathédrale : Alvaro de Luna, maître de l'ordre religieux militaire de Santiago (et non grand maître — il n'y avait pas de grand maître en Espagne), fit construire cette magnifique chapelle funéraire pour y reposer. Un sarcophage entouré de chevaliers porte couché le maître de Santiago armé de pied en cap ; à côté, le sarcophage de sa femme, veillé par des religieux qui prient. D'autres tombeaux sont enfoncés dans des niches ; aux murs, la coquille, symbole de l'ordre de Saint-Jacques ; et, au-dessus de l'autel, la statue équestre du saint qui pourfend les Maures, le *Matamoros*.



Phot. Garzón.

POSADA OÙ CERVANTES ÉCRIVIT SON « ILLUSTRE FREGONA ».

Dans l'angle retiré de la cathédrale que dissimule la chapelle de Santiago, une porte gardée par deux hérauts d'armes qui montent la garde, depuis le XVe siècle, dans leur pourpoint de pierre, conduit à la chapelle où reposent les *Rois nouveaux* (los Reyes nuevos), appartenant à la lignée de Henri de Transtamare. Des sarcophages ornés de statues s'enfoncent dans les parois, sous des arcades merveilleusement fleuries, dans le style de la Renaissance. Alonso de Covarrubias a déployé dans l'exécution de cette œuvre toutes les ressources de son génie, si souple et si délicat.

La capilla Mayor et le Coro sont deux perles dans l'écrin de la cathédrale. On ne peut rêver plus exubérante prodigalité que celle de la *capilla Mayor;* le cardinal Jiménès en fut l'initiateur, c'est tout dire. Murs, piliers, retable du maître-autel escaladent la voûte dans une mêlée de personnages, de colonnettes, de statues, de dais en stalactites, de médaillons et de scènes compliquées comme de grands tableaux ; le long des nervures glissent des lueurs, à toutes les saillies s'accrochent des paillettes étincelantes, comme des étoiles sur un parterre de fleurs. La clôture ajourée qui l'enferme est digne de cette merveilleuse chapelle. Au-dessus des arcades de marbre où s'enroulent en traits d'or des guirlandes d'arabesques, les théories sacrées des Pères et des Patriarches se déploient, des anges de marbre gravitent à la pointe des pinacles aigus, et jouent d'instruments de musique, comme au parvis du Paradis.

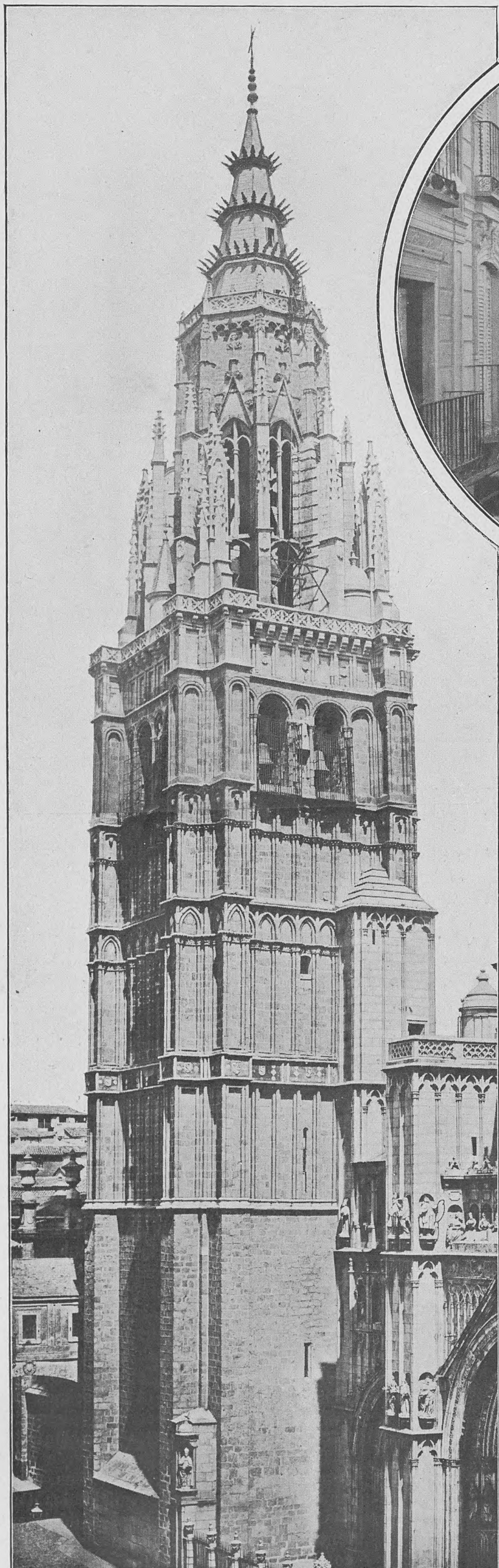
Le *chœur* étage, sur trois degrés, des rangées de stalles en bois de noyer sculptées et découpées à l'infini. L'art gothique allié à celui de la Renaissance n'a rien produit de plus parfait ni de plus pur. Des colonnes

de jaspe bruni, enchâssées dans des chapiteaux d'albâtre, couronnent cette prodigieuse menuiserie. Alonso Berruguete et Ph. Vigarni lui donnèrent la vie. Au centre du chœur, un aigle en bronze porte des antiphonaires gigantesques enrichis de miniatures; deux orgues, de dimensions colossales, braquent leurs gros tuyaux comme des pièces d'artillerie au-dessus du monde qui s'agite à leurs pieds. L'extérieur du chœur, avec ses colonnes de jaspe, ses médaillons, les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les ogives découpées sur une guipure de marbre, est presque aussi extraordinaire que le chœur lui-même.

Des trésors d'art se sont amassés dans la sacristie de la cathédrale : là des armoires mystérieuses recèlent les chapes de brocart, les chasubles de toile d'or frisé, les broderies de soie : il est dommage seulement que la lumière soit mesurée au point que l'on perçoive à peine toutes ces splendeurs. La chapelle *Saint-Jean* possède un trésor d'orfèvrerie dont la pièce maîtresse est une fameuse monstrance faite du premier or que Christophe Colomb rapporta d'Amérique. Deux cent soixante statuettes en argent doré animent ce merveilleux travail.

Mais, on se lasse d'admirer; les vastes galeries du *cloître* voisin offrent un peu d'air et de repos. Ses arcades gothiques encadrent un square de culture primitive; mais, grâce à l'ombre protectrice de la cathédrale, il conserve une verdure qui paraît délicieuse, au temps de la canicule.

Symétrique de la chapelle Saint-Jean, la *Chapelle mozarabe* est une des curiosités de la cathédrale de Tolède. On l'a mise près de la porte, sans oser la mettre tout à fait dehors. Le cardinal Jiménès la fit construire, en 1504, par Henri de Egas; chaque jour on y célèbre l'office dans le rite traditionnel ou rite gothique, réglé par saint Isidore. Six autres églises de *Tolède* ont conservé cette tradition jusqu'en 1851 : elle va tous les jours s'effaçant, pour laisser place au seul rite



Phot. Alguacil.
CLOCHER DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.



Phot. Garzón.
RUE DU COMMERCE
ET CLOCHER DE LA CATHÉDRALE.

romain. Il n'en fut pas toujours ainsi. Voici ce que raconte J. Lavallée :

« En 1085, lorsque la ville de *Tolède* fut enlevée aux musulmans, la reine était Constance, d'origine française. Beaucoup de ses compatriotes faisaient partie de l'armée qui avait pris cette capitale et un grand nombre s'y étaient établis après la victoire. Plusieurs moines de Cluny avaient également assisté au siège; enfin Bernard, prieur du couvent de Sahagun, qui était aussi Français et né dans un village des environs d'Agen, avait suivi en Espagne la reine Constance; après la conquète de Tolède, il fut nommé archevêque de cette ville.

« On était convenu de laisser aux Maures leur principale mosquée; mais les chrétiens, jaloux de voir le plus beau temple de la ville, qui d'ailleurs était une église auparavant, occupé par les musulmans, s'y rendirent pendant la nuit, en brisèrent les portes, s'y établirent, et les réclamations des musulmans pour obtenir qu'il leur fût restitué demeurèrent inutiles. Une autre question religieuse fut tranchée par des moyens dont certes on ne s'aviserait plus aujourd'hui. Dans toute l'Espagne, on célébrait la messe suivant le rite gothique, tel qu'il avait été arrêté par saint Isidore. Un grand nombre d'Espagnols et surtout ceux qui avaient vécu sous la domination arabe tenaient avec obstination aux prières que leurs pères leur avaient enseignées. C'est cette circonstance qui fit donner au bréviaire réglé par saint Isidore le nom de *missel mozarabe*. Mais les Français et les autres étrangers, habitués à dire l'office de Rome, ne pouvaient s'accoutumer à cette manière de prier, nouvelle pour eux. On plaida avec chaleur pour le mozarabe et pour le romain : les raisons fournies de part et d'autre n'ayant pu convertir personne, on convint de s'en rapporter au jugement de Dieu. Un champion fut nommé pour chacun des offices : ils combattirent en champ clos. Le champion du bréviaire mozarabe fut Juan Ruiz de los Matanzas : il eut l'avantage; cependant sa victoire ne parut pas décisive. On dut recourir à une autre épreuve, celle du feu. Dans une grande fournaise, l'on jeta en même temps les deux livres. Le bréviaire romain sortit du feu un peu roussi; quant au *missel mozarabe*, il fut retiré intact : ainsi le veut la légende. Alphonse VI

déclara, comme juge, que puisque les deux missels avaient résisté plus ou moins à l'épreuve, c'est qu'ils étaient agréés de Dieu. Il ordonna que le missel romain fût adopté dans toutes les églises nouvelles et que, dans les anciennes, on conservât l'office *mozarabe*. Avec le temps, l'office romain finit par prendre la prééminence. Pendant les dernières années du XVIIIe siècle, le cardinal Lorenzana fit réimprimer le *missel mozarabe* avec beaucoup de soin. »

Si cette histoire n'est pas un conte à la manière des Arabes, il faut avouer qu'Alphonse VI fut le Salomon de son temps. Cela était dans l'air et tient sans doute à ce que les israélites étant fort nombreux à *Tolède*, leur influence malgré tout prévalait. Pierre le Cruel n'eut-il pas un trésorier juif, Samuel Lévy, chargé de gérer ses intérêts? Il est vrai que mal en prit à l'administrateur : son maître qui, au demeurant, ne valait guère, le fit passer de vie à trépas pour une malversation dont il l'accusait, peut-être aussi pour sa bourse qui le tentait. A *Tolède*, la colonie juive fut extrêmement puissante. On en jugera par la *Synagoga del Transito* qui s'élève, à mi-chemin, de la cathédrale à *San Juan de los Reyes*, sur une haute terrasse en surplomb au-dessus du Tage. On rapporte que les frais de la construction furent à la charge du fameux Samuel Lévy dont il vient d'être parlé. L'édifice, de style *mudéjar*, date de la seconde moitié du XIVe siècle : il n'a qu'une seule nef; mais les arabesques de la frise et les incrustations de la charpente apparente sont de toute beauté. Une grande inscription hébraïque court le long des murs. *Tolède* possédait plusieurs synagogues. L'église de Saint-Roman remplace l'une d'elles. Un temple vaste et somptueux dédié à Jéhovah s'élevait aussi dans la rue de la Synagogue. Mais c'est à tort que l'on voudrait, avec D. Tomas Tamayo de Vargas, voir un temple israélite dans l'église voisine de *Santa Maria la Blanca*. Il ne s'y révèle aucune analogie avec les constructions hébraïques dont on prétend que cet édifice pourrait être une imitation. Tout décèle au contraire l'architecture arabe : les arcs en fer à cheval, les chapiteaux finement ouvrés, la frise, les *azuléjos* à la base des piliers, le pavement, la distribution des nefs. Tamayo de Vargas va même jusqu'à prétendre que la synagogue supposée par lui aurait été plus ancienne que l'ère chrétienne. Il y aurait eu, dès l'origine, une colonie juive à *Tolède;* et le Sanhédrin de cette ville, dégagé des passions qui s'acharnèrent contre le Christ, aurait émis un avis défavorable à sa condamnation. Peut-être cette histoire a-t-elle été inventée après coup par les Tolédans israélites désireux de se concilier les chrétiens, au milieu desquels ils vivaient. S'il y eut une synagogue à la place de Santa Maria la Blanca, il



Phot. Alguacil.
UN « PATIO » FLEURI, A TOLÈDE.

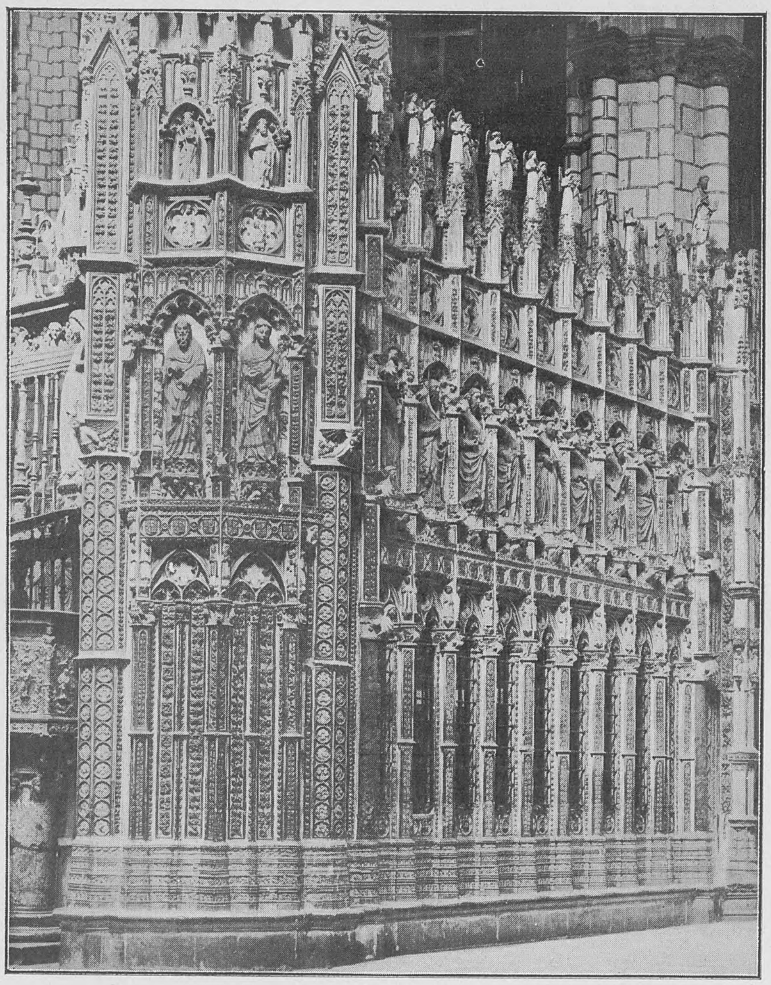
n'en reste plus trace : le monument actuel est arabe et doit avoir été construit, suivant le vicomte de Palazuelos, dans le cours du XIIIe siècle, peut-être au début du règne d'Alphonse le Sage. La mosquée transformée depuis en église chrétienne tombait en ruines : l'intervention de la Commission des monuments historiques a sauvé l'œuvre d'un anéantissement définitif.

San Juan de los Reyes couronne l'éperon de rocher qui porte *Tolède* à l'ouest au-dessus du Tage. Là finit la boucle du fleuve. On ne pouvait choisir piédestal plus grandiose pour un monument. Pendant que se livrait la bataille de Toro (1476) contre les Portugais, Isabelle la Catholique aurait, dit-on, fait vœu de bâtir là une collégiale et une église, sous le vocable de saint Jean-Baptiste : elle désirait y être inhumée. Quand la défaite des Maures, en retenant les rois catholiques dans le sud, eut amené la construction de la cathédrale de Grenade et celle du tombeau royal, Saint-Jean de Tolède perdit sa raison d'être, avec sa destination première. L'édifice resta inachevé, on l'oublia ; enfin le XVIIe siècle y mit la dernière main. Au fronton de granit pendent les effroyables chaînes des captifs chrétiens, que la reprise de Grenade par les rois catholiques rendit à la liberté : je ne connais pas de plus beau trophée.

San Juan de los Reyes est une église à nef unique, mais largement



Phot. Alguacil.
UNE RUE DE TOLÈDE.



Phot. Garzón.
EXTÉRIEUR DE LA « CAPILLA MAYOR ».

ouverte sur un chœur très orné : le style gothique et celui de la Renaissance ont contribué à sa décoration. Elle est très riche, mais les grands écussons des rois catholiques, encadrés d'aigles, surchargent un peu les murs; c'est trop grand pour être vu de si près. En revanche, les balcons ouvragés et la galerie suspendue autour du chœur forment une draperie d'une grande délicatesse. L'église, d'abord confiée aux franciscains, est devenue, en 1840, celle de la paroisse Saint-Martin. Le joyau de Saint-Jean est son cloître, récemment restauré. Les entrelacs de ses nervures légères, les colonnes fuselées, où s'agrippent des rosiers en fleur, les statuettes nichées dans les angles comme aux piliers d'une cathédrale, la lumière tamisée qui coule sous les voûtes, le recueillement et la paix du petit jardin enclos, dilatent l'âme et reposent délicieusement du dehors. Du couvent, l'on a fait un *Musée provincial* et une École d'art industriel, étrange et originale conception du peintre-sculpteur-architecte Malida.

San Juan, « palladium » de *Tolède,* commande le Tage, ses rives abruptes et décharnées, où çà et là se hasardent quelques chèvres, sur les pierrailles, jusqu'à l'eau qui bouillonne. Au bord : les restes des anciens murs; le *pont Saint-Martin,* de si haute allure avec ses grosses tours de granit; les éboulis qui dégringolent aux versants du ravin. Ce paysage est âpre et dur : en plein midi, l'atmosphère vibre, cuit et brûle comme du métal en fusion. Au fond des noires parois qui l'étreignent, le torrent jette des lueurs d'acier, tandis qu'au loin un riant tapis de prairies conduit le regard jusqu'à la fameuse Manufacture d'armes, qui s'abrite dans un parc.

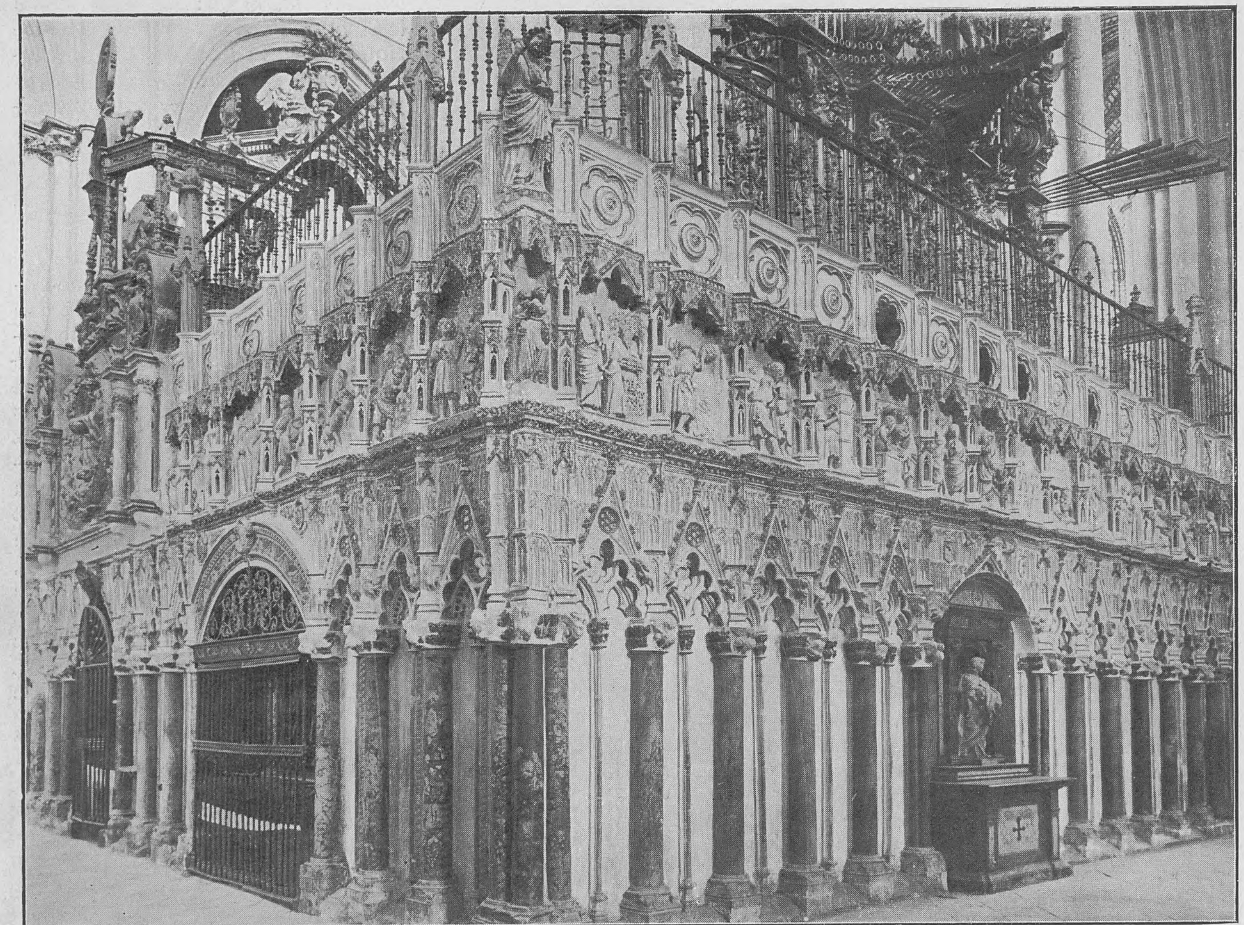
De là montent, le soir, des groupes d'ouvriers et d'ouvrières qui regagnent leur foyer et rentrent dans la ville par la fameuse porte « *del Cambron* ». La construction primitive de cette porte remonte aux rois goths : les Arabes la refirent à leur goût, mais la porte actuelle, dans son ensemble, est du XVI[e] siècle. Il reste de l'époque arabe ou du temps d'Alphonse VI un arc d'entrée appuyé sur colonnes, et, à l'une d'elles, cette inscription : DIEU EST GRAND

JE CONFESSE QU'IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE DIEU

JE CONFESSE QUE MAHOMET EST APOTRE DE DIEU.

Salazar de Mendoza rapporte, d'autre part, l'inscription qui subsista jusqu'à Philippe II :

« Il n'y a pas d'autre Dieu dans le monde, sinon un Dieu, et Mahomet est son envoyé. Tous les fidèles qui croiront en notre prophète Mahomet et baiseront les mains et les pieds du marabout Muley-Abda Alcadar, chaque jour, seront sans tache. Ils ne seront ni sourds, ni aveugles, ni manchots, et recevant de lui la bénédiction, quand viendra l'heure de la mort, ils seront seulement trois jours malades, et en mourant, ils iront, les yeux ouverts, en paradis, pardonnés de tous leurs péchés. »



Phot. Garzón.

CATHÉDRALE DE TOLÈDE : POURTOUR DU CHŒUR.

Un château des rois goths s'élevait à côté de la porte « *del Cambron* », sur la terrasse où est maintenant le Matadero; il n'en reste rien. Mais c'est de là, dit-on, que le dernier roi goth de *Tolède,* Rodrigue (Roderic), regardant le Tage en une heure de loisir, surprit au bain la fille du comte Julien, Florinde, surnommée *la Cava.* Ce fut la cause de ses malheurs. Pour venger sa fille séduite, le comte aurait appelé les Maures en Espagne. Bien que ces dires n'aient aucune vraisemblance, la tradition populaire s'en est emparée, en attachant le souvenir de *la Cava* au bloc de maçonnerie qui soude au rivage les restes d'un ancien pont maintenant disparu. L'inscription du *pont Saint-Martin* est décisive à cet égard; elle dit qu'immédiatement au-dessous de lui existe un autre pont « *cujus ruinæ in declivi alveo proxime visuntur,* dont les ruines se voient tout près, en aval, dans le lit du fleuve ». Des restes importants subsistent, en effet, sous le courant, à côté du prétendu *bain de la Cava.*

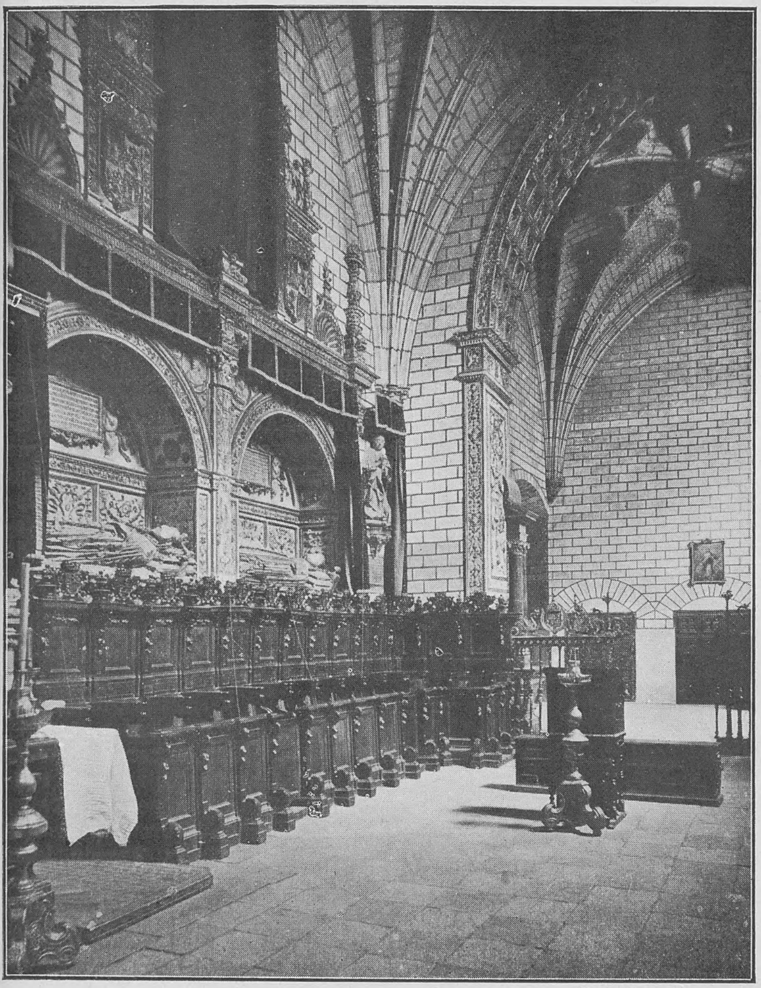
Entre le pont Saint-Martin et celui d'Alcántara, qui tous les deux bornent le cours torrentiel du Tage, le bord des eaux n'est presque nulle part accessible. De la rive gauche, il n'y faut pas songer. La rive droite, à part quelque rare esplanade, comme le Paseo del Transito, ne présente qu'une muraille abrupte, coupée d'une ou deux échancrures en entonnoir, par où dévale une rue en échelle, une *cuesta,* comme il y en a tant à *Tolède.* Sur cette protubérance rugueuse, étoilée de ravines que le Tage enclave aux trois quarts, vous chercheriez vainement une crête saillante, une ligne directrice du regard. Trois points seulement émergent comme des écueils au-dessus de la mouvante marée des toits : San Juan de los Reyes à l'occident; au centre, la flèche de la Cathédrale qui, bâtie à mi-côte, paraît abritée dans un fond; sur sa butte, l'épaisse masse de l'Alcazar, dont les contreforts plongent au voisinage du pont d'Alcántara.

Une sorte d'échine rocheuse se déroule entre ces trois points, monte par la rue de l'Ange, de San Tomé, de la Trinité, s'infléchit pour faire place à l'*Ayuntamiento* et à *l'Archevêché,* dans l'ombre de la cathédrale, étaye l'église de *Saint-Jean-Baptiste,* et par la rue du Commerce gagne la place de Zocodover. Au nord et au sud de cette ligne, *Tolède* se ressemble, tout en montées et en dégringolades de la plus exubérante fantaisie.

Nous avons vu, au sud, Santa Maria la Blanca et la Synagogue. *San Tomé,* au-dessus d'elles, garde le minaret de briques de son ancienne mosquée. Sur une place en retour, le palais du comte de *Fuensalida* fut habité par Charles-Quint, et c'est là que mourut sa femme Isabelle de Portugal. On ferait un livre original avec les anciens palais de l'aristocratie arabe et sévillane semés partout, dans les rues étroites et les carrefours de *Tolède : l'Alcazar de Pierre le Cruel* et sa belle ogive aux armes de la ville si joliment encadrées; les palais de *Vargas* et de *Maqueda,* les hautaines demeures des Tornerias, de Munarriz, de la Vega, de la *Mesa* et son étourdissante salle de style mudéjar, si

richement drapée d'une dentelle d'arabesques, sous un plafond *artesonado* guilloché à plaisir.

Tolède est le paradis des flâneurs : dans certaine ruelle que je vois encore, les maisons montent en trois encorbellements superposés et se rejoignent dans le haut, à 50 centimètres près, ne laissant paraître qu'une raie du ciel; par les chaudes heures du jour, quand le pavé brûle, il fait bon se glisser dans l'ombre et la fraîcheur, sous la saillie

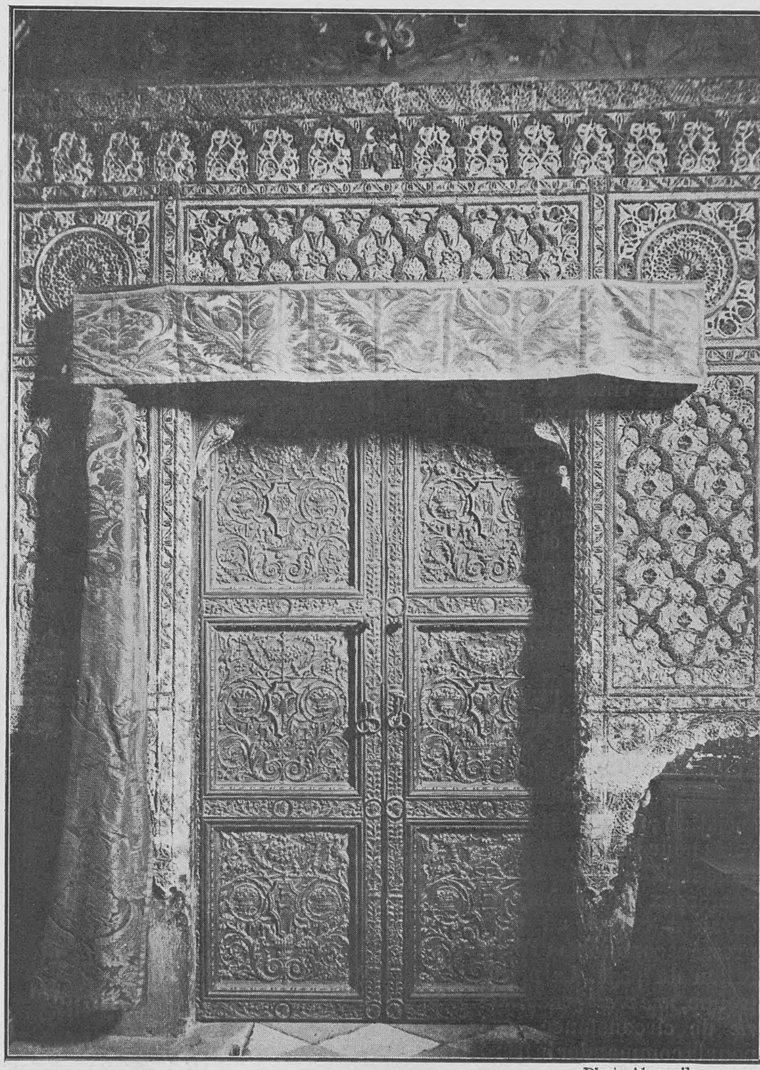


Phot. Alguacil.
TOMBEAUX DANS LA CHAPELLE DES ROIS NOUVEAUX.

des toits qui forment parasol. Près de la poste, un grand mur de briques se dresse, pareil à ces gigantesques débris que nous ont laissés les Romains; une seule ouverture perce la masse et cette unique fenêtre, une meurtrière plutôt, est défendue par un treillis serré comme celui des *mashrébiyèhs :* c'est l'Orient. Presque toujours, le treillis de bois a été remplacé par ces belles et solides grilles de fer où s'évertuait la fantaisie des armuriers-ferronniers de *Tolède*. Dans l'embrasure d'un ancien volet arabe, des femmes tricotent et bavardent; sous un auvent, un attelage de bœufs s'arrête, un âne sommeille au seuil d'un palais; entre des colonnes de granit bleu rongées par la base, de lourds vantaux piqués de gros clous semblent une porte de donjon : à la frise, des armoiries, souvent une ogive, un arc en fer à cheval, un enlacement de courbes gracieuses, un fronton Renaissance ou un cordon d'arabesques. Aux lourds balcons de fer, des colloques s'engagent; un *novio* entretient à mi-voix sa *novia*, elle derrière les épais barreaux, lui dans la rue, au soleil ou à la pluie.

En ai-je vu de ces vieux hôtels, palais dissimulés sous une cuirasse guerrière! Dans la seule rue de la Plata (voisine de la rue du Commerce) j'en comptai dix au moins. Et il en est ainsi partout : à chaque coin de rue, à chaque pas pour ainsi dire, c'est une découverte, une vision inattendue. Jetez en passant un regard dans les *patios;* ils sont aussi nombreux à *Tolède* que rares à Madrid et je n'en sais pas de plus fleuris. Séville même qui vante avec orgueil ses cours de marbre où, dans le cadre de blanches arcades, éclate la symphonie des plus brillantes couleurs unie à la grâce du palmier d'Afrique, Séville ne m'a point causé autant de plaisir. Ici la floraison s'est faite populaire. Des guirlandes de capucines s'enroulent aux barreaux de fer, ou suspendent leurs festons à la pourpre éteinte des vieux murs de briques; le vif incarnat du géranium anime les fenêtres; sous les auvents de bois sculpté, le long des galeries vermoulues, sous les humbles arcades blanchies à la chaux, ici à l'appui d'un lambris de faïence ou d'un vieux panneau oublié, là au rebord d'une fontaine dont la fraîcheur avive leur teint, partout les fleurs sourient, et nulle part leur sourire n'est plus touchant que dans les ruelles sombres, ou aux grilles d'une prison.

La cour des vieilles *posadas* tolédanes vous réserve plus d'une surprise : celle de la *Sangre* où vécut Cervantès en est le type achevé. Dans la rue de la Triperie qui descend au chevet de la cathédrale, il en est une que l'on ne peut omettre. Un banc de pierre permet de s'asseoir à la porte et de regarder les passants, quand il en vient : dans une vaste salle intérieure, couverte en grosses poutres apparentes, les ballots et les denrées s'entassent; à côté, des réduits pour les bêtes. Au-dessus de la porte monumentale, *les armoiries* des rois catholiques, avec un archer et un alguazil, indiquent un logis d'importance : c'était,



Phot. Alguacil.
PORTE DE LA SALLE CAPITULAIRE.

paraît-il, le quartier et la prison de la *Sainte-Hermandad*. Il n'est pas de sottises que l'on n'ait débitées à ce sujet.

La loi qui institua la *Sainte-Hermandad* fut promulguée à Cordoue, le 7 juillet 1496, par Ferdinand et Isabelle. C'était une loi d'ordre public. Dans la période troublée qui suivit la prise de possession du bassin andalou par saint Ferdinand, c'est-à-dire pendant deux siècles et demi à peu près (Cordoue prise en 1236), jusqu'à la chute du royaume de Grenade, en 1492, les deux adversaires, Maure et Chrétien, n'étant point assez forts pour se réduire mutuellement, le pays fut troublé par des razzias sans fin. Il n'y avait d'autre loi que la force. Des mercenaires devenus bandits, prêts à tous les coups de main et à toutes les violences, infestaient les campagnes. Nul n'était maître de son logis, de sa femme, de ses enfants, ou de son bien. Aucun chemin n'était sûr : embusqués dans quelque château qui leur servait de repaire et dont presque toujours ils avaient assassiné le maître, les brigands se faisaient un jeu de détrousser les voyageurs et les rares



TOLÈDE ; A TRAVERS LA NEF DE LA CATHÉDRALE.

marchands qui se risquaient aux foires; le vol était le moindre des maux auxquels on pouvait s'attendre. Cette insécurité complète était une cause de ruine universelle.

La justice du roi ne pouvant compter sur le concours des seigneurs, trop souvent intéressés aux méfaits qui se commettaient sur leurs terres, quand ils n'étaient pas complices et recéleurs, fit appel aux villes et aux villages, pour assurer leur propre sécurité. Comme chaque groupe rural n'eût pas suffi pour donner la chasse aux voleurs, toujours en nombre et bien armés, une grande association réunit les villes et les villages en confrérie défensive; ce fut la *Hermandad* ou Fraternité.

Nous dirions à présent que les gens formèrent un *syndicat* de défense commune. En 1476, les Cortès approuvèrent cette vaste association ; des fonds furent votés pour lever immédiatement 2000 cavaliers et de nombreux fantassins qui devaient courir au plus pressé et commencer l'épuration du pays. La petite troupe, *une vraie gendarmerie* de circonstance, eut pour la commander le frère même du roi; on donna la chasse aux brigands avec tant d'ardeur que le trouble s'éclaircit : non que le brigandage disparût tout à fait, mais, tenu dans la crainte, ses exploits devenaient moins audacieux et plus rares.

Dans chaque ville ou village, des *quadrilleros*, soldats armés à la légère, sont chargés de courir sus aux malfaiteurs, dès qu'ils ont été signalés : le village ou la ville les paye et leur nombre est calculé d'après celui des habitants. En outre, sont élus dans chaque localité deux alcades de la *Hermandad*, chargés du commandement, l'un choisi parmi les écuyers, l'autre parmi les bourgeois. Nul ne peut refuser ce service, sous peine d'amende ou de bannissement. Aussitôt un malfaiteur signalé, on sonne les cloches, les *quadrilleros* se mettent en campagne et partout où ils passent donnent l'éveil : et les cloches de s'ébranler. Enveloppés de tintamarre et de poursuivants, les bandits ne peuvent guère échapper. Que si, traqués de partout, ils se réfugient dans quelque repaire, on doit les y assiéger, enlever la place et la raser.



Phot. Laurent-Lacoste.

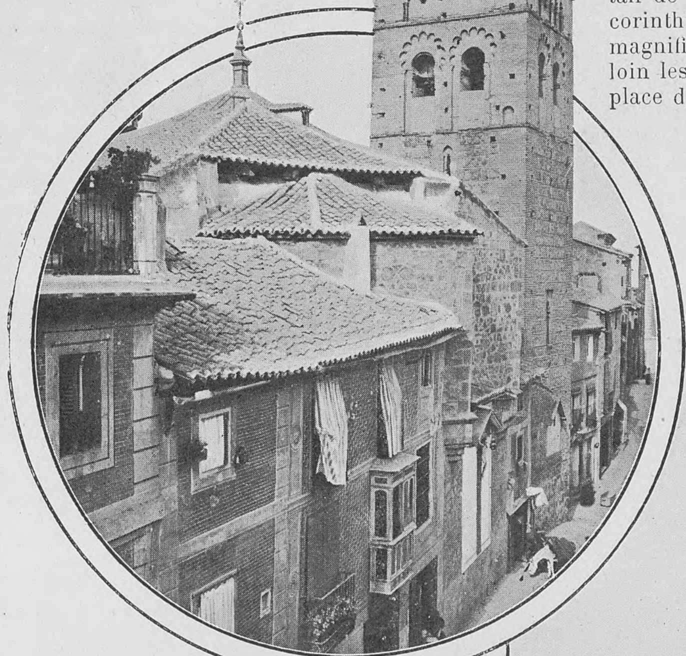
TOMBEAUX DANS LA CHAPELLE DE *SANTIAGO*.

Mais on conçoit que les bandits, presque toujours bien pourvus et gens prêts à tout, pouvaient longtemps braver leurs adversaires et les dépister facilement; car les *quadrilleros* n'étaient pas indéfiniment tenus de les poursuivre. A cinq lieues de leur point de départ, ils remettaient la chasse à d'autres. Aussi le décousu de leurs opérations favorisait-il grandement l'évasion des coupables. D'ailleurs, les gens des villages, moins alertes et moins au fait des ruses du métier que les brigands eux-mêmes, les abandonnaient le plus souvent à leur sort, contents seulement de les avoir éloignés.

Les peines variaient : elles étaient rudes, à l'empreinte des mœurs d'alors. Pour une valeur de 150 maravédis dérobés, le voleur était battu de verges; pour 1500 maravédis, on lui coupait les oreilles; à 5 000, il était amputé d'un pied pour l'empêcher de courir; dans les cas très graves, c'était la mort sans phrases et à coups de flèches. Il est vrai que les bandits, de leur côté, ne se gênaient

guère ; leurs atrocités faisaient frémir. Les cas signalés par la loi comme tombant sous la vindicte de la *Hermandad* sont curieux à signaler. En voici quelques-uns : « Sont cas de Hermandad : les arrestations de grand chemin, les meurtres, blessures... Il y a encore cas de Hermandad, lorsque les malfaiteurs, après avoir commis le délit dans un lieu peuplé, se sauvent dans la campagne, emportant les biens qu'ils ont volés ou dérobés, ou bien emmenant les femmes qu'ils ont ravies de force. Sont aussi cas de Hermandad, la détention dans une prison particulière ou l'arrestation dans un endroit désert; les incendies de maisons, de vignes, de moissons, de colombiers. »

Par les délits prévus, on juge du mal qu'il fallait guérir. La *Hermandad*, chargée de réprimer le brigandage, fut chose sacrée : on la qualifia *sainte,* bien qu'elle n'eût aucun rapport avec la religion. Cette lointaine aïeule de la *garde civile* qui, de nos jours, a rendu tant de services à l'Espagne, ne fut qu'une garde nationale de police. Elle constituait une lourde charge pour les villages et les villes responsables de son recrutement et de son entretien; une loi de 1498 la mit entièrement à la solde du Trésor. Mais, recrutée parmi des hommes mal préparés au rôle qui leur était dévolu, elle cessa peu à peu de rendre les services qu'on attendait d'elle : les *quadrilleros* joués par les voleurs finirent par s'entendre avec eux; la lâcheté s'en mêlant, la *Sainte-Hermandad*, comme souvent les meilleures institutions, en vint à servir de détestables causes. Mais, en son temps, et dans l'ardeur des débuts, elle rendit des services inappréciables au pays. Je songeais à ces choses, aux alertes perpétuelles, aux razzias, aux coups de force toujours à craindre, en cheminant par les rues de *Tolède :* leurs formidables murailles aux fenêtres bardées de fer évoquaient sous mes yeux tout un monde disparu.



Phot. Garzón.
TOUR DE SAINT-THOMAS.

Cette ville est vraiment étrange : n'étaient les ampoules électriques qui reluisent aux coins des carrefours et jusque dans les ruelles les plus délaissées, on se croirait en plein moyen âge. Le Tage qui, bien des fois, défendit *Tolède* contre les assauts, l'inonde à présent de lumière : une turbine établie en aval du pont d'Alcántara donne la vie à un générateur d'électricité. Le contraste du présent et du passé n'en est que plus vif. Sous son auvent arabe, une lampe veille devant l'image sainte qui protège la porte moyenageuse du couvent de *San Juan de la Penitentia.* Des religieuses dans une demeure mauresque, cela se voit rarement ailleurs qu'à *Tolède :* dès l'entrée, le passé se révèle, une grande pièce aux poutres saillantes, avec des bancs le long des murs; c'est là qu'on attendait ou que veillaient les familiers. Il me sembla voir une maison de maître à Tunis ou au Caire : sur les bancs, des Arabes ou des noirs étendus, accroupis près des portes, tuant le temps à ne rien faire : ils sont quatre pour déranger un tabouret, quand ils y songent. Voici la cour où le maître reçoit ses clients; puis un corridor, coudé presque toujours, pour dérouter le regard; un péristyle et ses colonnes, des *azulejos* aux murs, une fontaine au centre, des grillages de bois contre les étroites fenêtres. C'était le harem, la retraite où l'étranger ne pénètre jamais. Enfin, voilà l'église du couvent : plafond mauresque, fenêtres gothiques, grille de la Renaissance pour séparer la nef du chœur des religieuses; autel baroque, et sur les marches, des cierges plantés dans des chapiteaux corinthiens en guise de supports; tous les âges se sont ici donné rendez-vous.

Le quartier est à l'avenant : rues tordues, places cabossées, maisons dégingandées, portiques ornés d'armoiries, volets arabes; dans les cours, des restes de parements échappés au badigeon.

Là-haut, l'**Alcazar** détonne : il n'a plus l'air d'appartenir à *Tolède.* On a tant remué, défiguré cette vieille acropole qu'elle est méconnaissable. Après les Maures, les Wisigoths, les Ibères peut-être, les rois catholiques, à leur tour, y résidèrent. L'Alcazar transformé, agrandi, reçut Alphonse VI et le *Cid,* Ferdinand Ier le Conquérant, Charles-Quint, Philippe II. Par trois fois, il fut la proie des flammes, en 1710, 1810, 1887 : on l'a remis à neuf pour en faire une École militaire. La maussade et pesante façade de Herrera ne vaudrait pas la peine qu'on y monte, s'il n'y avait à voir le portail de Covarrúbias, le grand patio et sa double colonnade corinthienne, surtout le grand escalier, qui est d'une royale magnificence. Du haut de l'Alcazar la vue est admirable : au loin les champs, en bas l'abîme du Tage et, d'autre part, la place de Zocodover, forum de la cité, d'où l'on part pour visiter les quartiers du nord.

Les pentes dégringolent, non plus au Tage, mais à un faubourg, par la *cuesta de las Carmelitas,* qui n'a rien à envier à son émule la *cuesta de San Justo.* Plus qu'elle encore, c'est une échelle sans échelons ; un bourriquot n'y monterait pas : si deux s'y hasardaient, l'un d'en haut, l'autre d'en bas, aucun



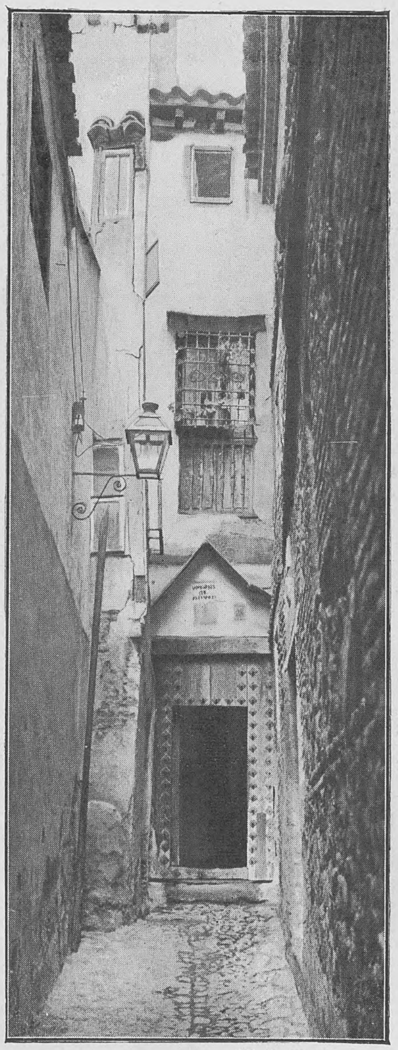
Phot. Garzón.
CATHÉDRALE ET CHAPELLE MOZARABE.

ne passerait, car, de reculer, nul n'y songerait. Aux amateurs de coins pittoresques, je signale, au débouché de la rue de la Plata, la petite place Saint-Vincent : elle attend son peintre, comme tant d'autres, à *Tolède.*

Au seuil de la *cuesta de las Carmelitas,* et en retrait d'une vieille porte, sœur bien modeste de la puerta del Sol, le petit sanctuaire de **la Luz** tient encore debout sur ses piliers branlants, que des poutres maintiennent avec peine sous des voûtes à demi effondrées. Ce fut, en son temps, une petite mosquée, du moins on le dirait, à la forme des arcs en fer à cheval, bien que les princes chrétiens en aient souvent fait usage. Les colonnes, en tout cas, proviennent d'une ancienne église wisigothe qui peut-être, elle aussi, se trouvait en cet endroit. L'état de délabrement du pauvre sanctuaire fait peine à voir. C'est pourtant l'un des plus vénérables qui soient à *Tolède.* Alphonse VI,

entrant dans la ville, y aurait entendu une messe d'actions de grâces (mai 1085). Toutes sortes de pieuses légendes sont nées à ce propos. L'ermitage (car c'en était un) porterait le double nom de *El Santo Cristo de la Cruz* et *Nuestra Señora de* **la Luz**. Un crucifix, dans sa niche, et une lampe, brûlant depuis le temps des Wisigoths, y auraient été trouvés dans un mur, au moment où Alphonse VI franchit le rempart de Tolède. Le vainqueur suspendit alors son bouclier de bataille en ex-voto dans le temple reconquis et rendit à l'image sainte l'hommage qui ne fut jamais négligé depuis.

La **puerta del Sol** confine au sanctuaire. Ce fut la vraie porte de *Tolède*. Deux arcs en fer à cheval, l'un plus petit de forme circulaire, l'autre plus grand et de forme ogivale porté sur deux colonnettes latérales, ouvrent un double massif crénelé. Celui de gauche est rond, percé d'un rang de fenêtres étroites, ajustées à deux vedettes sur mâchicoulis qui surplombent le chemin; le massif de droite est plat et contre-buté par le rempart de la place. Deux galeries d'arcades gracieusement enlacées se détachent en relief au-dessus de la porte, comme la rosace à l'entrée de nos cathédrales. On s'accorde pour dire que l'ouvrage est très ancien; mais les uns l'attribuent à une époque qui précéda de fort peu l'arrivée d'Alphonse VI de Castille, d'autres en reportent la construction à ce prince lui-même, ou encore à son successeur. Cette porte est une évocatrice. De la terrasse voisine qui s'accroche au rempart, on croirait voir déboucher quelque fringante cavalcade, un chef maure, peut-être l'émir lui-même, aux armes étincelantes, caracolant sur son cheval de guerre; et tout à coup, au lieu de cette brillante apparition, un pauvre âne monte chargé de fagots, une paire de bœufs traîne à pas lents une charrette criarde. Sous cet arc pourtant passèrent de superbes cortèges; après les cavaliers maures, les chevaliers bardés de fer, le Cid, Alphonse et tant d'autres guerriers fameux. La vie s'est retirée de la *puerta del Sol;* son accès est trop pénible : c'est une porte de ville fortifiée.



Phot. Garzón.
UNE IMPASSE.



Phot. Garzón.
DANS LA RUE.

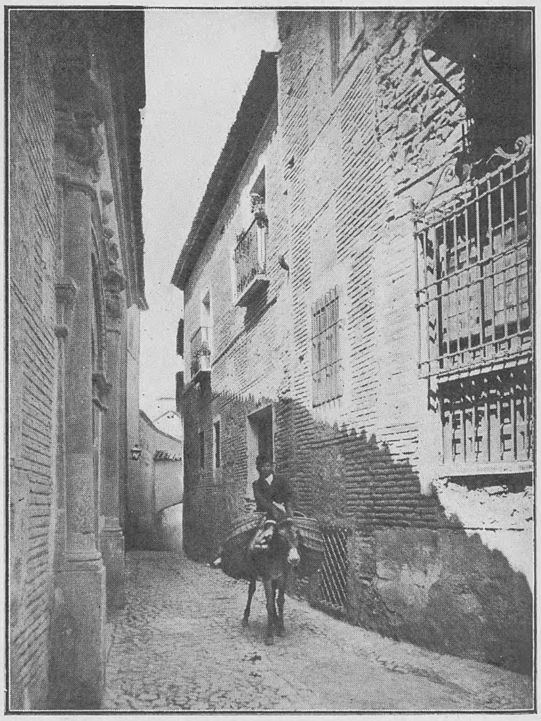
Le double faubourg ou *arrabal* de Santiago et de la Antequeruela commence au dévalé de la puerta del Sol. La vieille *église de Santiago* remonte au temps d'Alphonse VI, mais on l'a modifiée au XIIIe siècle, et d'une façon tout à fait malheureuse en 1790. Il fallait une porte à ce faubourg; les Arabes l'avaient ouverte, à l'ouest, dans le rempart : c'est la *puerta Bisagra antigua;* Charles-Quint en voulut une autre, la *puerta Bisagra actual*. Celle-ci est double, en manière d'arc de triomphe; l'aigle impérial déploie ses ailes à l'extérieur et commande ainsi l'entrée de la ville.

Rien à dire du faubourg d'Antequeruela, sinon qu'il fit, depuis les temps les plus reculés, partie intégrante de *Tolède;* le roi wisigoth Wamba l'entoura d'un mur; on y a trouvé des substructions antiques.

La *paseo de Madrid*, jolie esplanade plantée d'arbres verts, offre aux promeneurs de frais ombrages entremêlés de massifs fleuris. Si cette oasis, au lieu d'être ainsi à l'écart, se trouvait à la place de Zocodover ou au Paseo del Transito, quelle fortune pour les Tolédans! Mais il faut descendre pour y atteindre et par conséquent escalader les rampes, au retour; et plus d'un y regarde.

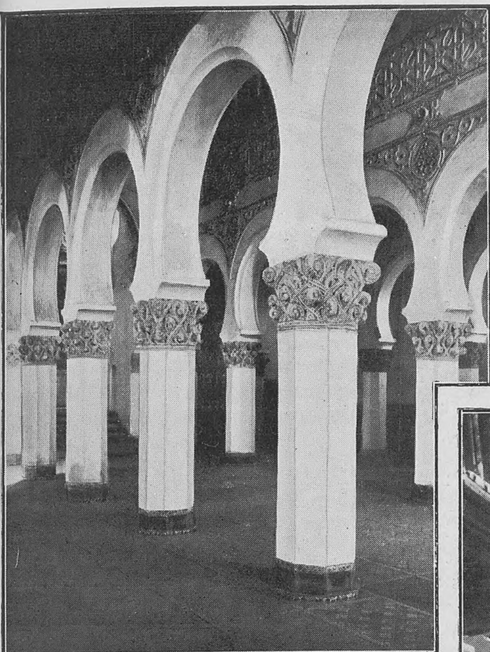
L'*hôpital de Saint-Jean-Baptiste* étale sa majestueuse façade au bout du petit parc : un beau patio que coupe la traverse d'une colonnade conduit à l'église, dont la coupole est d'un élan superbe. Berruguete construisit le grand portail. On lui attribue aussi, sans raison, le tombeau du fondateur de l'église et de l'hospice, Juan de Tavera, archevêque de Tolède. En effet, d'après M. de Palazuelos, le mausolée fut commencé en 1559 seulement et Berruguete mourut dans l'hospice même, en 1561; tout au plus a-t-il pu en voir les débuts.

Ce quartier est déjà pleine campagne, la **Vega** comme on l'appelle. Le Tolède des Maures s'arrêtait de ce côté, à la *puerta Bisagra antigua* (non *Visagra*). L'étymologie dit : *Bib*, porte, de *Châkra*, localité des environs. Un arc central, en fer à cheval, flanqué de deux arcs latéraux, en ogive, mais plus petits, s'ouvre dans une tour couronnée de créneaux et soudée de part et d'autre au rempart : l'aspect en est mesquin, vieillot et ne rappelle point la belle allure de la puerta del Sol. Les princes chrétiens ont pourtant conservé cette porte, depuis le XIe siècle, bien qu'elle ait cessé d'être utile, si tant est qu'elle le fut jamais depuis la conquête. Ils ont aussi entretenu, sinon édifié la noble *puerta del Sol* et gardé un peu de tous côtés, sous le couvert du Christ, les belles ogives, les plafonds de bois incrusté, les azulejos, les lambris sculptés. On souhaiterait que les Arabes, s'inspirant de cette tolérance qu'on s'obstine à leur attribuer, eussent traité de même les œuvres de leurs prédécesseurs, les rois wisigoths. Nous savons, à n'en pouvoir douter, que ces princes eurent une résidence, des palais et que le luxe des arts ne leur fut pas étranger. Les couronnes d'or ciselé trouvées aux environs de Tolède faisaient partie de leur trésor. Cet art n'est point rudimentaire et suppose une culture. Les Goths étaient des bâtisseurs. On a même pour cela donné leur nom à une architecture qui n'a rien de commun avec eux, l'architecture *gothique*, pour dire *ogivale*.



Phot. Alguacil.
UNE RUE DE TOLÈDE.

La capitale wisigothe ne manquait ni de somptueuses demeures, ni de monuments religieux. L'archiprêtre de **Santa Justa, Julian Pérez**, énumère, dans sa chronique, des églises, construites au temps des Goths, qui subitement disparurent, démolies ou converties en mosquées par



Phot. Garzón.
SAINTE-MARIE-LA-BLANCHE.

les Arabes. Elles étaient dédiées à san Cristobal (Christophe), san Lorenzo, les saints martyrs Justo y Pastor, santa Maria Magdalena, san Isidoro, san Antolin y san Hermenegildo. Le sanctuaire de Sainte-Léocadie qui, depuis le IVe siècle, servait à la sépulture des rois et des prélats, fut complètement anéanti par les conquérants musulmans. Plusieurs conciles s'y étaient réunis. On a, depuis, reconstruit le sanctuaire, et Berruguete a sculpté pour lui une statue de la sainte, placée au-dessus de la porte d'entrée. Un grand Christ en bois, très vénéré dans la région, domine le maître-autel. L'église s'appelle à cause de lui : **El Cristo de la Vega**. Mais de l'ancienne et illustre basilique de Sainte-Léocadie, tout a disparu.



Phot. Alguacil.
UN PATIO.

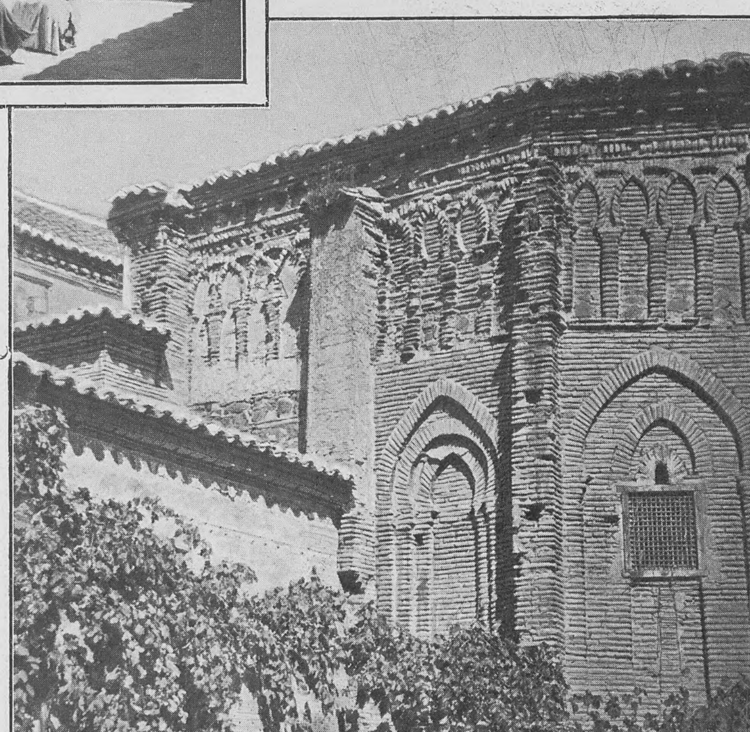
De même pour les monastères qui existaient à *Tolède*, avant même que Récarède n'eût proclamé l'unité de la croyance et du culte. Sous le règne d'Athanagild, fut fondé *el Agaliense de San Julian;* le monastère des saints Côme et Damien, que certains attribuent à Récarède; Santa Maria y San Felix, San Pedro el Verde, San Silvano, l'un des rares édifices religieux que les Arabes laissèrent debout. Des hôpitaux, des bibliothèques, des portiques, des fabriques, des tombeaux furent également rasés qui ne laissèrent d'autres traces que d'innombrables fragments d'architecture latino-byzantine.

Tolède fut, au temps de la domination wisigothe, la métropole religieuse espagnole : seize conciles, pour le moins, y furent tenus à cette époque. Celui de 447-448 était dû à l'initiative de saint Léon le Grand et ce fut une vraie assemblée nationale. D'autres se réunirent, en 580 sous Léovigild, 597 sous Récarède; saint Isidore, évêque de Séville, présida celui de 633.

A la fois capitale religieuse et politique, *Tolède* était l'une des plus belles cités de la Péninsule. On ne le dirait guère, à voir le peu qui reste, depuis que les Arabes ont passé par là. Ils ne firent sans doute que répéter ce que les Wisigoths avaient fait avant eux : détruire les édifices précédents pour construire les leurs. Mais si les Wisigoths furent des barbares, cela n'autorise point à donner aux Arabes des vertus qu'ils ne soupçonnaient pas plus qu'eux. Les uns et les autres contribuèrent à la ruine des monuments romains qui s'élevaient dans la plaine, le *Cirque* entre autres, qui, au début du Xe siècle, subsistait encore en majeure partie, bien que le roi Wamba en eût tiré déjà les matériaux nécessaires à la reconstruction des murailles de la ville. En 911, le vali Katib-Aben-Hatam, en rébellion ouverte contre Abd-er-Rahman II, khalife de Cordoue, acheva la ruine du Cirque déjà démantelé, pour s'emparer de la place. Et combien de maisons et de palais, d'églises et de mosquées vinrent puiser à cette carrière ouverte! Des ruines informes ne peuvent donner l'idée de ce que fut le *Circo Maximo*. Un long parallélogramme terminé en hémicycle rappelle les monuments analogues.

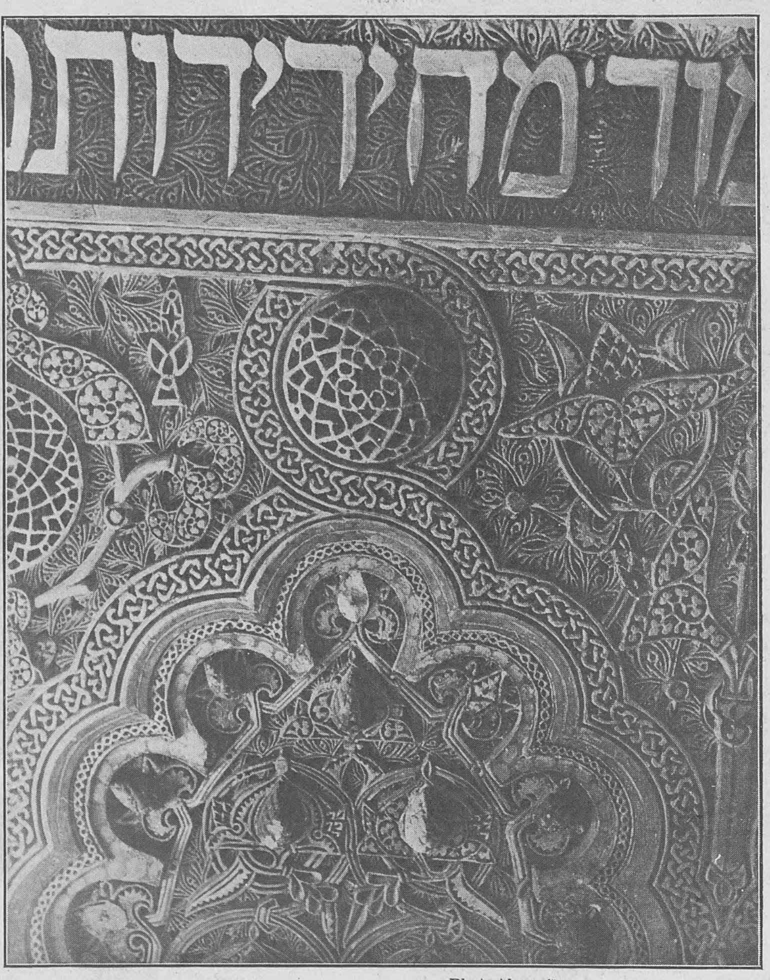
On ne peut douter qu'il s'y donna des jeux, peut-être des parades militaires, à coup sûr des courses de chars et de chevaux. *Tolèdc* était réputé au loin pour ce genre de spectacles. Les moins exagérés en font remonter l'institution à l'arrivée d'Hercule! Murillo, dans sa « Géographie historique », prétend que les gens du pays se servaient d'une espèce de char appelé *carpetum*, et qu'ils aimaient à lutter de vitesse sur ces véhicules rudimentaires. De là même serait venu le nom de la contrée, la *Carpetania*, dont Tolède fut la tête. Comme toutes les étymologies, celle-ci mérite au moins qu'on se méfie d'elle. Mais le fait même qu'Hercule soit venu sur les bords du Tage et qu'il ait assisté à des jeux se réclame d'une tradition plus que deux mille fois séculaire. On va même jusqu'à nommer le cocher qui figura pour lui dans la course et remporta le prix. Que ne dit-on pas? D'abord qu'était-ce qu'Hercule? La tradition répond à tout.

En plein *Tolède*, à deux pas de la rue du Commerce, vous trouverez l'entonnoir d'un mystérieux souterrain sur lequel on a raconté des choses fantastiques. La *Cueva de Hercules* est devenue monument national. Bien que d'apparence fort modeste, elle aurait fait partie d'un palais enchanté, où des magiciens se livraient aux incantations les plus terribles. On sait que *Tolède*, au moyen âge, tenait école de magie. Le souterrain creusé par Hercule, — aucun autre que lui n'en fût venu à bout, — paraît avoir servi dans ce but. D'autres disent que ce fut simplement un refuge où se retiraient les assiégés pendant les conflagrations qui si souvent déchirèrent la ville; que le roi Rodéric, y pénétrant un jour, aurait trouvé un coffre dans lequel une mystérieuse inscription lui annonçait la ruine prochaine de son État. Peut-être aussi que des chrétiens persécutés firent du souterrain une catacombe, un oratoire où ils inhumaient leurs martyrs. De grandes salles, disait-on, s'y trouvaient, des colonnes, des avenues aboutissant à quelques lieues de la ville : les Maures y auraient caché des trésors; on citait des trouvailles



Phot. Garzón.
UN VIEUX COUVENT, A TOLÈDE.

merveilleuses de tas d'or et d'objets précieux. Au XVIe siècle, l'archevêque de Tolède, D. Juan Martinez Siliceo, voulut avoir le cœur net de toutes ces fables : il nomma une commission chargée d'explorer la grotte; mais les explorateurs, frappés d'hallucination, prétendirent avoir vu des choses invraisemblables, ce qui ne fit que donner crédit aux suppositions les plus absurbes. La grotte d'Hercule demeura inviolée jusqu'en 1839; l'exploration tentée alors n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, on y revint en 1851. M. de Palazuelos en



Phot. Alguacil.

FRISE DE LA SYNAGOGUE *DEL TRANSITO.*

donne la description. L'entrée franchie, malgré les décombres qui l'obstruaient, deux murs massifs unis par des arcs d'évidente origine romaine composent une salle que des portes sans issue ferment à l'extrémité. Voilà donc à quoi se réduit la fameuse *grotte d'Hercule;* au lieu d'un palais enchanté, une percée dans le rocher, qui sans aucun doute fut l'amorce d'un utile égout.

L'inscription copiée par Tamayo de Salazar, à Cordoue, confirme cette opinion :

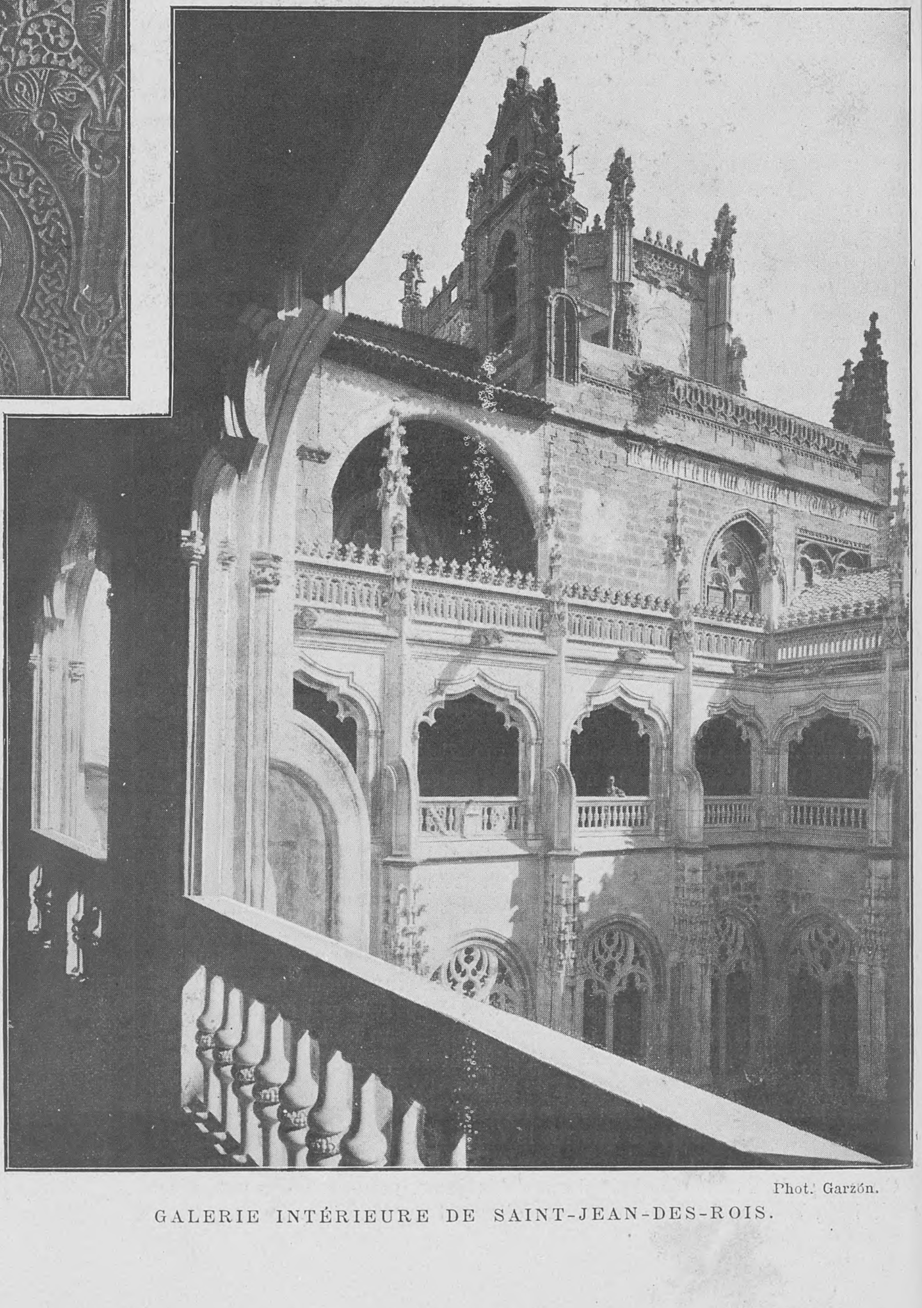
EX AUTHORITATE. . . . . MUSSIDIUS LONGUS
DOMO CORDUBENSIS. . . . . CURATOR ALVEI.
ET. RIP. FLUM. TAGI.
ET. *Cloacarum Toleti.*

« Par l'autorité des empereurs (Dioclétien et Maximien)... Mussidius Longus, habitant de Cordoue... Inspecteur chargé du cours et des rives du Tage, ainsi que *des égouts de Tolède.* » Il y avait donc des égouts à *Tolède;* et comme toute la ville est assise sur une roche très dure, ce prodigieux travail fut l'œuvre des Romains : on les prit pour Hercule.

Dans les parages de l'hôpital Saint-Jean-Baptiste, au quartier des *Covachuelas*, on a relevé les ruines d'un édifice qui fut un *théâtre* ou un *amphithéâtre*. Jean-Baptiste Monegro qui les examina, au XVIe siècle, émet cet avis. Le Dr Lozano y compte quatorze degrés. Palomares, qui les vit en meilleur état de conservation qu'aujourd'hui, affirme, autant qu'il est possible d'en juger à cause des maisons construites sur les ruines, que l'on se trouve en face d'un théâtre où se donnaient des représentations scéniques, peut-être des comédies, au temps des Romains. Palomares voudrait voir encore dans les débris qui se trouvent au voisinage du grand Cirque les restes d'une ancienne *naumachie;* cette opinion ne repose sur aucune raison sérieuse. A moins que le Cirque de *Tolède* ne fût aménagé comme celui de Pouzzoles, près de Naples, et bien d'autres encore, de façon à recevoir par une canalisation l'eau nécessaire aux joutes navales.

La meilleure part des historiens de *Tolède* attribuent à un ancien temple d'Hercule les débris que l'on rencontre au nord et au nord-ouest du grand Cirque. Peut-être aussi, disent-ils, ce temple fut-il dédié à Mars, à Vénus, à Esculape. Au fond, rien n'est certain, sinon que de grands monuments romains, aujourd'hui presque déracinés, s'élevaient dans la plaine fertile de la Vega. Le temps et les hommes sont venus à bout de les détruire, comme il arriva des monuments wisigoths qui leur ont succédé, et comme auraient disparu à leur tour les ouvrages des Arabes, s'ils eussent tous été traités comme eux-mêmes avaient traité les autres.

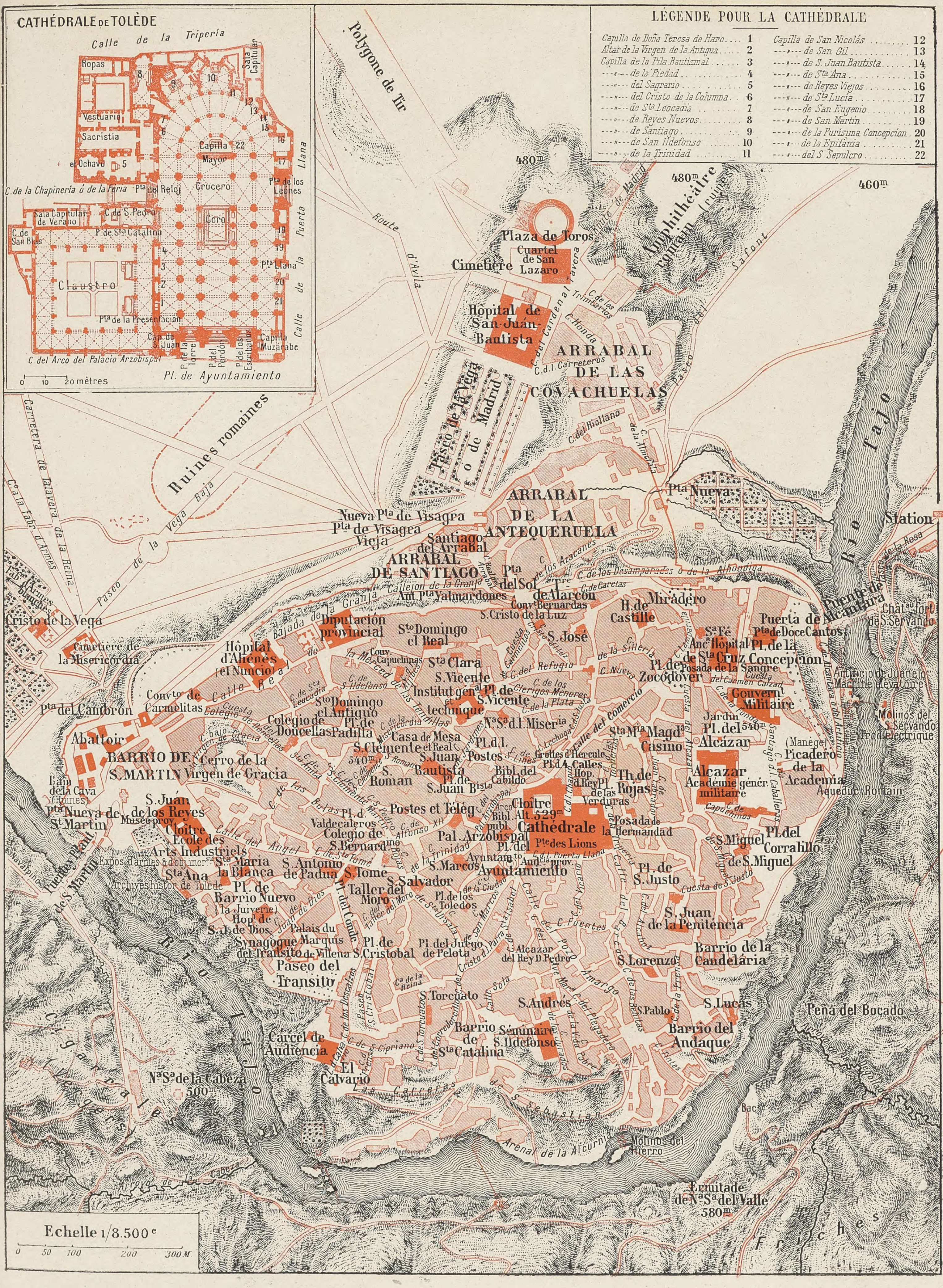
Quand les Romains arrivèrent à *Tolède,* ils y trouvèrent florissante l'industrie des armes; les Arabes n'en furent donc pas les créateurs, comme on l'a dit. Tout au plus apportèrent-ils de Damas quelques perfectionnements dont ils étaient redevables aux Persans, leurs maîtres. Au XVIe siècle, cinq cents ans après le départ des rois maures, l'industrie des armes était, à *Tolède,* plus florissante que jamais : il n'y eut prince en Europe qui voulût tenir d'ailleurs sa dague, sa cuirasse et toute son armure. Dans la rue des Armes, se groupaient les artisans les plus habiles; leur corporation jouissait d'importants privilèges. Après Philippe II, l'industrie armurière commença de péricliter, par l'entrée en scène de l'artillerie, comme instrument de combat. Au début



Phot. Garzón.

GALERIE INTÉRIEURE DE SAINT-JEAN-DES-ROIS.

PLAN DE TOLÈDE



du XVIIe siècle, la décadence était complète. Charles III voulut réagir : Sabatini construisit alors la grande *Manufacture d'armes* qui existe encore ; la construction, qui date de 1777, dura trois ans. Plusieurs ailes de bâtiments, affectées à des services divers, emplissent un vaste rectangle qui s'étend jusqu'au fleuve. Les eaux du Tage donnent la force motrice. On fabrique, sous la haute direction du corps d'artillerie, des armes blanches, des lames de couteau, et ces mille objets dont les délicates niellures sont exécutées par d'habiles artisans. La Manufacture possède, dans *Tolède*, un dépôt de ses principales productions; on les verra exposées à côté du Musée provincial.



Phot. Alguacil.

TOLÈDE : LE PONT SAINT-MARTIN; VUE D'ENSEMBLE.

Le XVIe siècle fut la brillante époque de *Tolède :* on y savait filer la soie, tisser le velours aussi bien que tremper les armes. La seule industrie de la soie occupait une population ouvrière qui, de 10 000 individus, passa, en un demi-siècle, à plus de 50 000; cette évaluation fait état des environs immédiats. Les velours, les brochés, les taffetas, les satins de *Tolède* rivalisaient avec les plus belles productions de Séville et de Cordoue. Ses draps sur tissus de laine étaient aussi fort appréciés. On exportait ses tarbouches écarlates en Afrique et jusqu'en Turquie : Hurtado de Tolède estimait, en 1576, que cette industrie comptait 3500 maîtres et ouvriers bonnetiers. Du chaperon de luxe au bonnet populaire, toutes les variétés de coiffures se faisaient dans les ateliers tolédans : 700 000 paires de bas, 5 000 000 de bonnets rouges sortaient annuellement de ses fabriques. A l'industrie des armes s'ajoutait celle des aiguilles d'acier, des vases et des carreaux de faïence. On frappait la monnaie. Les ferronniers de *Tolède* n'avaient pas leurs pareils : tout l'équipement du cavalier, armes, pourpoint, harnachement du cheval, éperons, cotte de mailles, se faisait chez eux à la perfection.

Aussi n'y avait-il pas de ville qui pût rivaliser avec celle-ci pour une cavalcade, un carrousel, à l'occasion de quelque anniversaire, ou pour fêter la venue d'un hôte princier. Les chroniques locales sont pleines de mirifiques récits : un jour, on vit un carrousel donné par la puissante corporation des cordonniers, tous à cheval, richement vêtus de brocart d'or et d'argent. Quand la reine Isabelle vint à *Tolède,* une brillante cavalcade alla au-devant d'elle. Tout le cortège défila sous des arcs de triomphe ornés de statues : orfèvres, armuriers, tisseurs de soie, tailleurs, fabricants de bas, chaudronniers, forgerons et corroyeurs, étincelaient dans leurs plus beaux atours.

Pour célébrer la victoire de Lépante, les pâtissiers-confiseurs de *Tolède* donnèrent une fête mythologique (est-ce assez Renaissance ?) à faire crever de jalousie tous les autres corps d'état. C'est que les confiseurs de *Tolède* furent une puissance : leurs fameux massepains les avaient rendus célèbres ; et il est assez curieux d'observer à ce propos que le premier livre de cuisine composé pour l'Espagne fut imprimé à Tolède, en 1525. C'était une traduction du catalan et l'on y trouve les règles pour la fabrication du massepain.



Phot. Laurent-Lacoste.

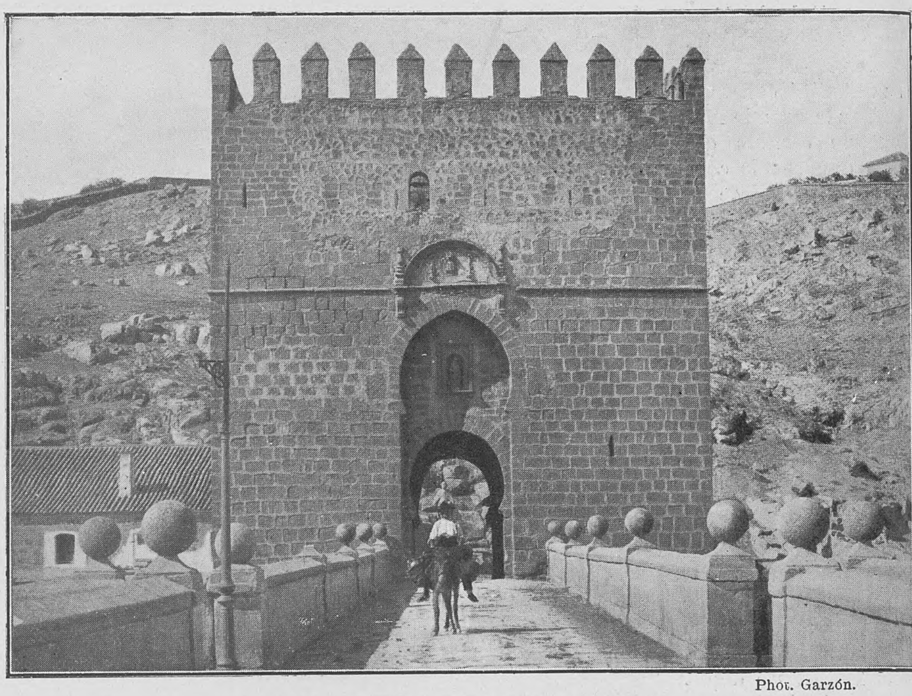
VUE INTÉRIEURE DE SAINT-JEAN-DES-ROIS.

Pour résumer, *Tolède* fut, au XVIe siècle, l'une des cités maîtresses de la Péninsule par l'activité industrieuse et la richesse, comme elle était l'une des premières déjà par la noblesse de son origine. Combien Madrid, bourgade à peine connue, faisait à côté pauvre figure ! Mais aussi, que les rôles sont changés ! Tandis que *Madrid,* devenue capitale, s'agrandit et prospère tous les jours davantage, *Tolède* demeure comme écrasée par la grandeur de son passé : elle n'a guère plus de 20 000 habitants. De toutes les industries qui firent sa fortune, une seule a conservé de l'importance, la trempe des armes, le damasquinage des métaux. Les confiseurs font encore des massepains et des conserves d'excellents abricots. Toutes sortes de petites industries trouvent à vivre, mais chichement : confection d'éventails, d'ornements d'église, tissages de soie, filatures de

coton, céramique, ébénisterie; fonderies de fer aussi. Mais il n'y a rien en tout cela de bien original et qui vaille d'être retenu. Le récent emploi de l'énergie électrique donne pourtant d'heureuses promesses.

Au temps de sa grande prospérité, *Tolède* eut une Université qui rivalisait avec les plus réputées d'Espagne. Avant que le cardinal Jiménès de Cisneros eût fondé l'Université d'Alcala de Henarès; avant même le cardinal Mendoza, créateur du célèbre collège de Santa Cruz, à Valladolid, D. Francisco Alvarez constituait dans sa propre maison (vers 1485), de concert avec D. Alonso de Sotomayor et doña Maria de Velasco, un groupe d'études qui, gagnant peu à peu, reçut de la générosité des comtes de Cedillo les anciens palais arabes d'Abdallah-ben-Muza, et fut mis par Léon X, en 1520, au rang des Universités. L'enseignement était donné par une douzaine de professeurs; bientôt les chaires devinrent plus nombreuses, furent plus largement dotées : droit canon, droit civil, médecine, arts, rhétorique, le grec, toute science alors connue, même l'alchimie et la divination s'apprenaient à *Tolède*. On y prenait les grades de licencié et de docteur, avec autant de solennité qu'à Salamanque.

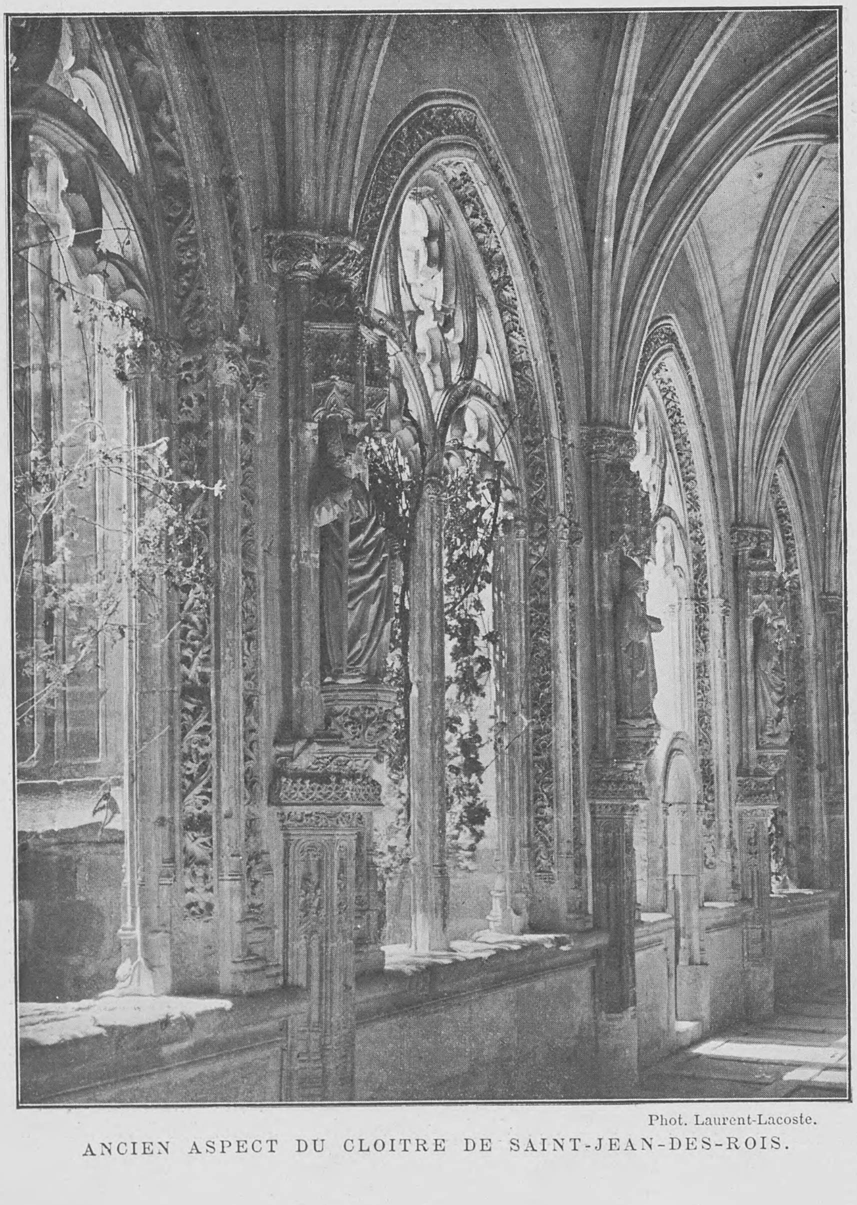
Tolède n'a gardé de tout cela qu'un collège, un séminaire, un institut provincial d'enseignement secondaire avec laboratoires de chimie et d'histoire naturelle, dans le local même de l'ancienne Université, une École normale de professeurs, une École ou Académie d'infanterie à l'Alcazar, une École d'industrie artistique. A citer enfin : une Société archéologique, des écoles préparatoires, une académie de dessin et de musique. Ce serait très beau encore, si on s'en servait bien : mais en Espagne, défions-nous de l'étiquette.



Phot. Garzón.

PORTE ET PONT SAINT-MARTIN.

La Bibliothèque possède, en manuscrits, un véritable trésor. On croirait à peine que *Tolède*, cette ville ramassée et vieillotte qui semble pétrifiée dans le passé lit et fait vivre une dizaine de journaux. On y voit même un joli Théâtre, bâti sur le terrain de Rojas, ancienne *Meson de la Fruta*, où l'on représentait, au XVIe siècle, des farces et des comédies. Vous pensez bien que l'art de la tauromachie n'est pas oublié ici plus qu'ailleurs, ne fût-ce qu'en mémoire des courses de chars qui firent autrefois la renommée du pays. Mais l'inégalité du terrain a fait reléguer le cirque assez loin, par delà les faubourgs et l'hôpital Saint-Jean-Baptiste.

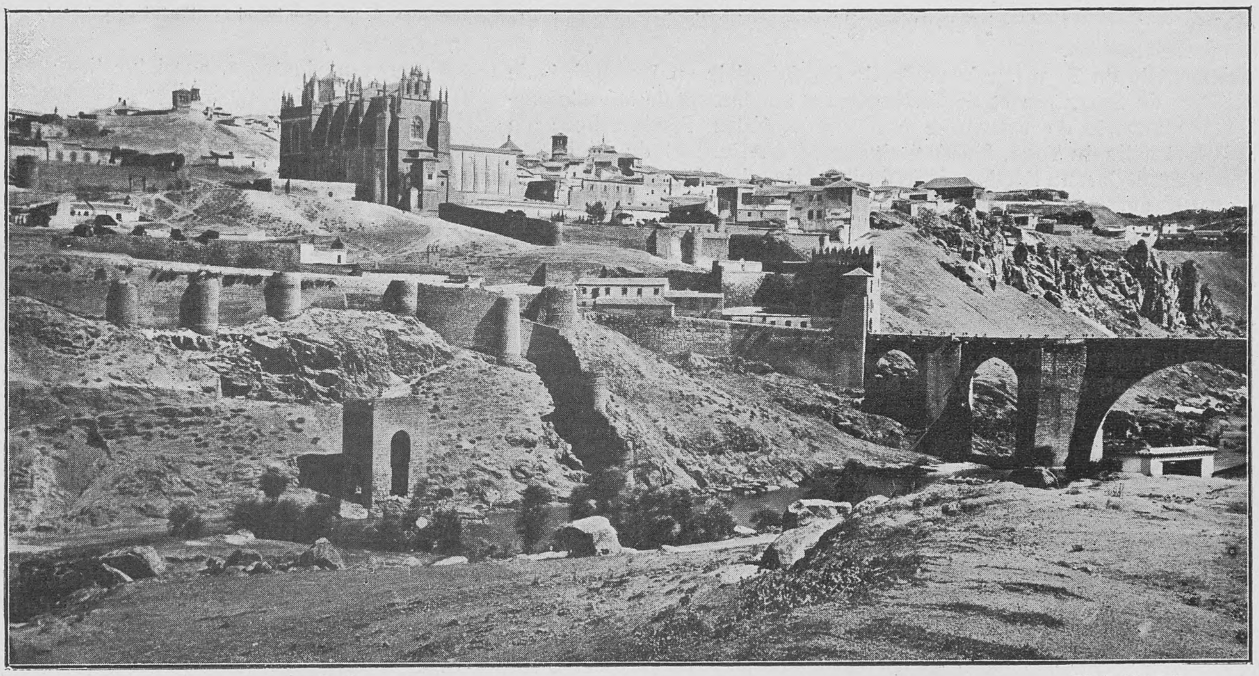


Phot. Laurent-Lacoste.

ANCIEN ASPECT DU CLOITRE DE SAINT-JEAN-DES-ROIS.

Bien qu'on s'évertue à décrire l'aridité des environs de *Tolède*, elle n'est point telle que la plupart l'imaginent. Ce serait en tout cas beaucoup plus le fait des hommes que celui de la nature. Il y avait autrefois, nous en avons des témoignages certains, d'épaisses forêts dans la région, très giboyeuses : sur les rives du Tage, l'orme, le peuplier d'Italie, l'aune et l'amandier venaient à merveille. Mais que l'on songe aux terribles dévastations dont *Tolède* eut à souffrir. La guerre était une destruction du territoire ennemi, et la guerre était à l'état endémique, en un temps où la force primait tout. Si l'on n'eût affamé les défenseurs de la place, en les privant de toutes ressources par la destruction des récoltes et l'incendie de tout ce qui se trouvait à portée, aucune force humaine ne pouvait espérer en venir à bout. Plusieurs fois pourtant elle fut prise, c'est-à-dire que l'on fit de ses environs un désert. Il est même extraordinaire qu'après tant d'avatars le sol ne soit pas demeuré pour toujours stérile.

La désolante aridité des roches calcinées qui se présentent au premier plan, sur le ravin du Tage, lorsqu'on regarde au sud, a causé bien des méprises. Il s'en faut que tout le reste soit aussi désolé. Les voyageurs avisés ne devraient pas quitter *Tolède* sans faire, en voiture, le tour du plateau voisin que l'on atteint par le pont d'Alcántara, en passant par le Castillo S. Servando, pour revenir, après un long détour, au pont Saint-Martin. Outre le plaisir d'admirer, du haut de cette terrasse naturelle, l'admirable panorama de *Tolède* qui ne se voit de nulle part aussi bien, on aura la surprise, après quelques brandes, de rencontrer des terres cultivées, de jeunes plantations de vignes en excellent état, même de riants vallons où courent quelquefois des ruisselets vers le Tage. Il n'est point rare, en cette promenade, de faire lever dans les broussailles quelque alerte gibier, reste de celui que chassait Alphonse de Castille lorsqu'il était l'hôte du roi maure de Tolède. Dans la boucle même du Tage et dans la dépression symétrique ouverte sur l'autre plan de la ville, par où vraisemblablement le fleuve aurait dû s'écouler, la plantureuse *Vega* produit à souhait les légumes et les céréales. En amont et en aval de *Tolède*, il y a là des coins de pré charmants. Les coteaux donnent le vin et l'huile en abondance et, dans les creux qui conservent un peu de fraîcheur, s'épanouissent les abricotiers



Phot. Alguacil.

TOLÈDE ET SAINT-JEAN *DE LOS REYES*
(Vue prise de la rive gauche du Tage, en aval du pont Saint-Martin).

fameux dont les fruits exquis ont fait à *Tolède* une réputation plusieurs fois séculaire. Il est fâcheux que l'altitude de la ville, l'âpreté de son plateau sans défense contre les vents du nord et de l'est et l'éloignement de la mer, dont la tiède haleine se dessèche avant d'arriver jusque-là, créent à la culture des conditions assez peu favorables.

Bien que *Tolède* se trouve dans la zone tempérée de l'Espagne, son **climat** est variable, excessif dans un sens ou dans l'autre, torride ou glacial. De 40° centigrades en été, le thermomètre peut tomber, en hiver, à 4° au-dessous de zéro. C'est l'Afrique brûlante, ou la Sibérie glacée sur les plateaux de l'Atlas. Même opposition dans la marche des saisons. Après un court printemps, l'été paraît presque aussitôt. *Tolède* cuit, de la mi-juillet à la mi-août; il gèle, de la mi-décembre à la mi-janvier. Les saisons sont en avance sur les nôtres et souvent l'hiver débute en novembre; les brouillards soulevés des montagnes emplissent l'atmosphère d'une ouate froide presque impénétrable à la lumière; cela rappelle les pays septentrionaux où le jour se montre à peine dans une demi-obscurité. En février, la température s'adoucit d'une façon régulière; le bleu paraît : c'est l'Andalousie qui monte. En mai, de légers voiles de chaleur flottent dans une atmosphère rayonnante, surtout quand l'Afrique, par les vents du sud, souffle sur le plateau son haleine brûlante. L'automne qu'amène septembre est la plus agréable saison; le ciel couleur d'iris verse une lumière moins crue, légère et douce au regard.

Dans la vallée du Tage, sur la rive droite du fleuve, à peu près au confluent de l'Alberche, **Talavera de la Reina** eut une industrie qui rivalisait avec celle de Tolède. Ce fut, au XVI[e] siècle, la Mecque de l'amateur de faïences: toute l'Espagne y achetait des carreaux et des poteries; il n'y avait point de vrai amateur qui ne voulût posséder dans ses collections quelqu'un de ces beaux vases auxquels l'heureuse tournure et l'originalité du dessin donnaient tant de prix. Que reste-t-il de cette florissante industrie? Deux ou trois fabriques qui profitent d'une réputation dès longtemps périmée et restreignent leur œuvre à des objets grossiers. De même pour l'industrie de la soie, la décadence est complète. Qu'on en juge par la Hilanza, ce grand édifice, aujourd'hui silencieux, qui donnait la vie avec d'autres métiers moins importants et à une nombreuse population ouvrière. Le satin, le taffetas, les galons d'or et d'argent, les peluches et les velours, les bas et les étoffes de soie, les moires, les damas de Talavera rivalisaient avec les plus beaux produits de l'Europe et de l'Orient. *Talavera* était à la mode : on ne se coiffait, à la cour, que des chapeaux sortis de ses ateliers. Tout cela est bien passé, non toutefois sans qu'il en reste trace. Il y a encore ici des tissages de soie, des corroiries, des faïenceries, quelques filatures, des fabriques de cuirs, de savons, de guitares, des miroiteries, des ateliers mécaniques.

Les foires importantes donnent lieu à de nombreuses transactions. Mais la ville vit surtout des ressources du sol qui, malgré le climat un peu sec, auquel supplée, par l'irrigation, l'eau dérivée du Tage, produit en abondance les légumes, le fourrage, les céréales, les fruits, et les fraises parfumées qui sont la spécialité de *Talavera*. De belles promenades vont jusqu'au fleuve, l'une d'elles entre deux rangs de magnifiques peupliers. La ville a deux théâtres et une *plaza de toros*, naturellement. Des débris de murs, de tours et de portes, près du grand pont que jeta sur le fleuve, au XV[e] siècle, le cardinal Mendoza, témoignent de l'importance qu'eut la ville à cette époque. C'était une des plus riches, et c'est encore l'une des moins endormies de l'Espagne : la lumière électrique y ruisselle, comme dans les rues de Tolède. C'est l'une des surprises de l'Espagne : dans les moindres villes et les villages même, en apparence les plus arriérés, dans des coins de province perdus, l'électricité règne en maîtresse. L'Espagne, que nous jugeons avec raison lente à s'assimiler bien des progrès utiles, nous rendrait des points pour l'électricité.

LES ORIGINES

Tolède est presque aussi ancienne que le monde. N'est-ce pas Hercule qui trancha en pleine montagne le ravin où, depuis, le Tage se précipite? Dans la boucle du fleuve, surgit une protubérance rocheuse escarpée de tous côtés, même sur la soudure qui l'attache aux terres voisines. Cette *acropole naturelle* avait assez de force pour se défendre d'elle-même sans qu'il fût besoin de l'entourer de murailles. On la munit pourtant, de façon à la rendre inaccessible : l'escarpement fut cuirassé de murs impénétrables; un donjon couronna la pointe la plus élevée; à chaque saillie s'accrochèrent de solides bastilles capables de soutenir un siège. Tout le rocher se hérissa : aux embrasures s'ajustèrent d'énormes barreaux de fer : *Tolède* fut comme la citadelle de l'Espagne.

Mais sur le bombement rocheux qui la porte, l'espace est si mesuré qu'un tassement devait se produire. Les derniers arrivés se sont logés dans les maisons de leurs prédécesseurs, les ont aménagées suivant leurs goûts, ou bien, faute de place, ont détruit pour



Phot. Alguacil.

PRÉTENDU BAIN DE LA CAVA.

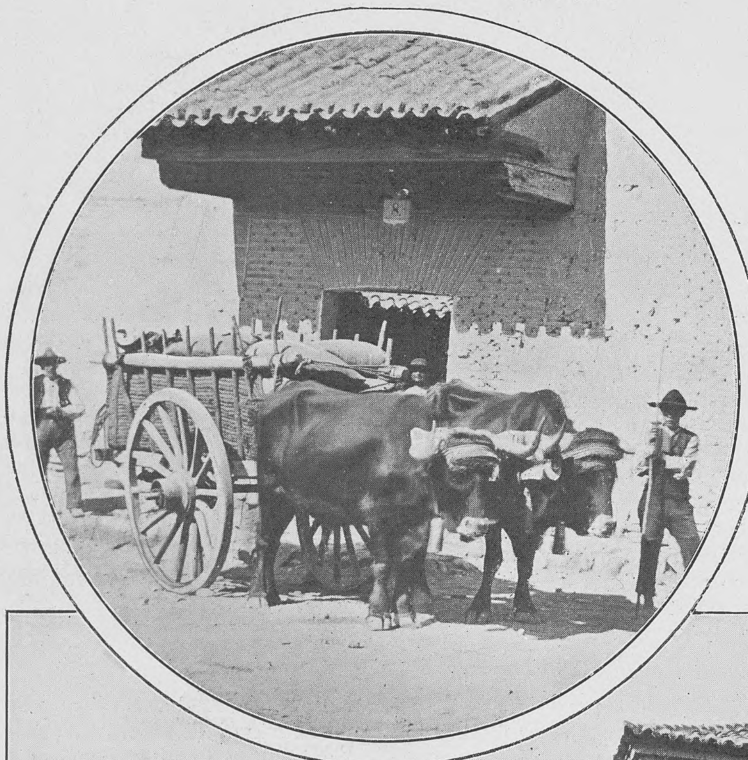
rebâtir autrement. Ainsi furent mutilés ou anéantis les monuments des premiers âges.

Sentinelle du Tage sur la route du Guadalquivir au Duero, à égale distance de Saragosse et de Carthagène et au sommet de la vaste embrasure ouverte de Tarragone à Lisbonne, entre l'embouchure de l'Èbre et celle du Tage, *Tolède* était la clef du Nord et du Midi. Son fleuve serait devenu l'artère vitale de la Péninsule, si les extrémités de ce grand corps eussent alors battu à l'unisson d'un même cœur. Mais la position de *Tolède* parut à tous de premier ordre : elle devint le point de mire des invasions. C'est de cet observatoire incomparable qu'il faut les voir venir.

Des peuplades primitives, les **Ibères**, occupaient les plateaux et les plus fertiles vallées, celles de l'Èbre et du Guadalquivir, peut-être celles du Tage et du Duero, quand survinrent d'orient les **Phéniciens**, qui établirent, sur la côte, des comptoirs d'échange. Ils avaient, en passant, jeté sur la rive d'Afrique les bases d'une colonie qui devait être Carthage.

SOUS UN AUVENT.

Phot. Alguacil

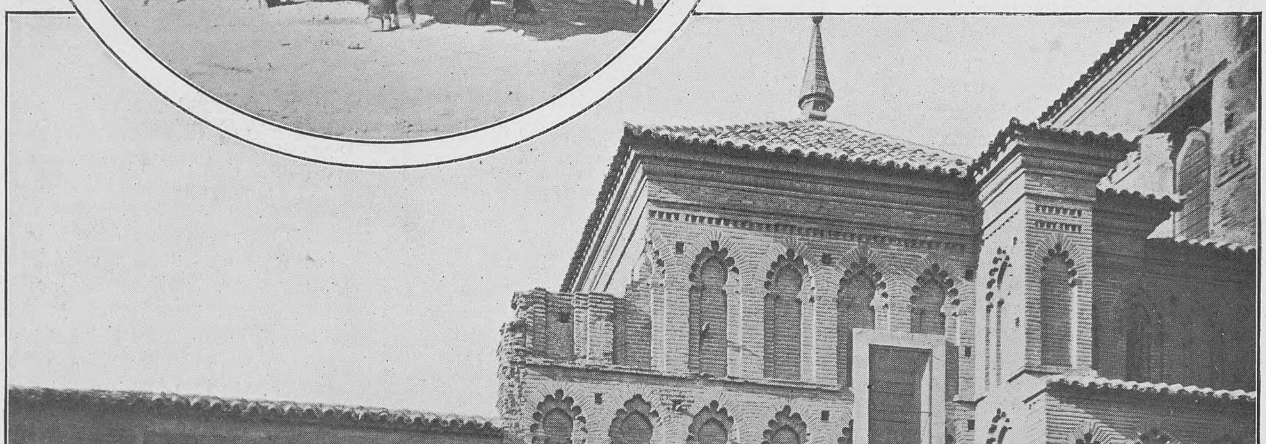


D'autres navigateurs, aussi hardis que les Phéniciens, les **Grecs** s'établirent sur la côte ibérique. Ils venaient comme eux, le long des rivages de la Méditerranée, établissant çà et là des postes où ils laissaient des gens de leur nation. Les *Phocéens* fondèrent Marseille, comme les Phéniciens Carthage et, de là, poussèrent jusqu'au pays des Ibères. L'entrepôt qu'ils fondèrent, *Ampurias,* au-dessous de Rosas et du cap de Créus, a conservé ce nom significatif d'*Emporium* ou entrepôt. Avec le temps, les Grecs gagnèrent de proche en proche : *Sagonte*, au-dessus de Valence, aurait été fondé par des colons de Zanthe. Les Grecs, à l'exemple des *Phéniciens,* ne s'éloignaient guère de la côte, n'osant se risquer à l'intérieur, et gardaient toujours la mer libre, en cas de retraite. Comme il arrive, des querelles surgirent avec les habitants que l'on exploitait. Les *Phéniciens*, par leur avidité, s'étaient rendus odieux : on le leur fit bien voir. Ils appelèrent alors au secours leurs frères de Carthage.

Les **Carthaginois** n'attendaient qu'un signal : ils vinrent rétablir l'ordre par les moyens qu'on devine, et s'imposèrent à leurs alliés, en leur prenant Cadix. Des colonies carthaginoises bientôt florissantes s'échelonnèrent le long de la côte; et pour s'assurer une relâche et au besoin une base d'opérations, Magon, l'un des généraux de Carthage, s'empara de Minorque (l'une des îles gymnésiennes) et y fonda une ville, appelée de lui *Port-Mahon.* Plus entreprenants que les Phéniciens, les Carthaginois voulurent pénétrer dans le pays.

La lutte était alors ouverte entre Rome et Carthage. Celle-ci, après un quart de siècle, venait d'abandonner à sa rivale la Sicile et la Sardaigne. Elle chercha en Espagne des compensations. *Hamilcar Barca*, père d'Hannibal (un enfant alors âgé de neuf ans), débarque en Espagne, s'assure tout le pays arrosé par le Bétis (Guadalquivir), l'Andalousie actuelle, et, pour tenir tête aux colonies grecques de la côte, jette au milieu d'elles une ville nouvelle, *Barcelone* (la ville de Barca). Un dépôt d'armes est établi près de Sagonte. Mais Sagonte, colonie grecque, était l'alliée naturelle de Rome contre Carthage. On n'osa l'attaquer. *Elche* (Ηλικη), plus isolée, parut une proie plus commode. Mais Elche avait fait appel aux peuplades voisines : des taureaux furieux, aux cornes desquels on alluma des bottes de paille enduites de poix, jetèrent le désordre dans les rangs carthaginois; tout partit à la débandade, et Hamilcar ne survécut pas à cette défaite.

Il fallait à Carthage une revanche : pour la préparer, un gendre d'Hamilcar, le premier Hasdrubal, fonda *Carthagène.* Entourée par la mer de deux côtés, de l'autre par un étang, et seulement attachée au rivage par un isthme étroit qui fut puissamment fortifié, la place était inexpugnable : *Hasdrubal* en fit un vaste dépôt de vivres et d'approvisionnements. Il allait entrer en campagne, quand un esclave espagnol le tua, pour venger son maître injustement torturé. *Hannibal* prit alors le commandement. Les Carthaginois n'avaient point oublié leur défaite, ni Sagonte qui les narguait. Sous un simple prétexte, on l'attaqua. Pleins de confiance dans l'alliance de Rome, les Sagontins envoyèrent au Sénat pour implorer son secours, au nom de la foi jurée. Celui-ci hésitait : des ambassadeurs furent envoyés à Carthage pour



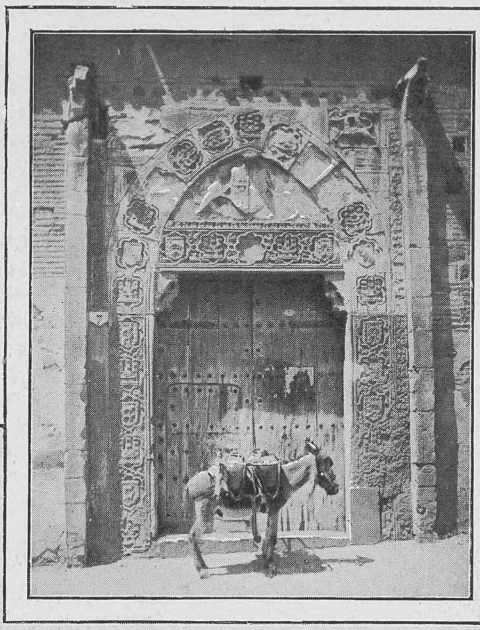
Phot Laurent-Lacoste.

ANCIEN PALAIS DE PIERRE LE CRUEL, MAINTENANT COUVENT DE SAINTE-ISABELLE.

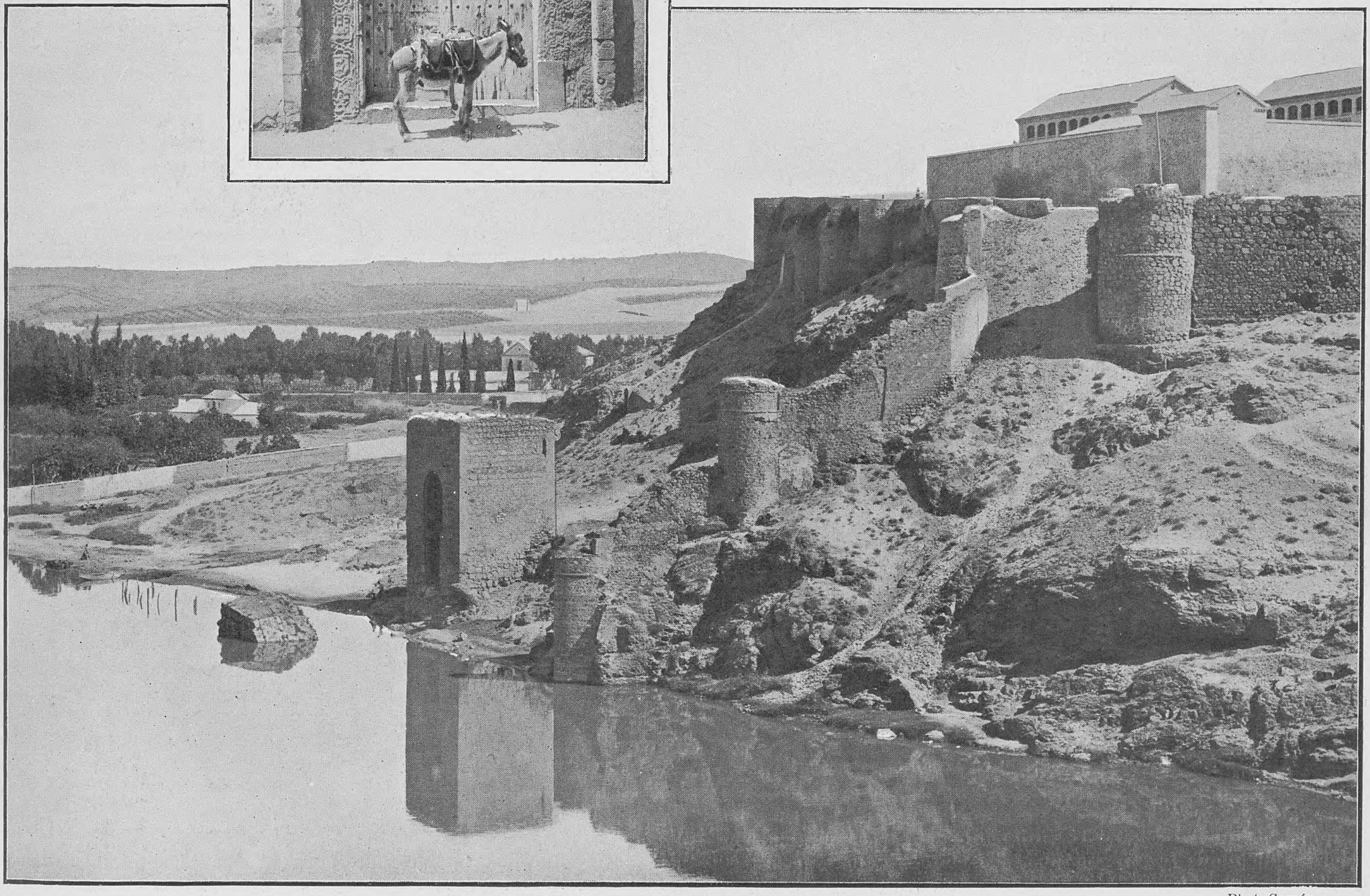
négocier. Pendant ce temps, *Sagonte*, pressée par Hannibal, succombait dans une effroyable agonie (219 av. J.-C.). La lâcheté du Sénat romain, cause de cet immense malheur, fut universellement flétrie. Les Romains comprirent que c'en était fait de leur prestige : la guerre fut résolue. L'Espagne en fut le premier champ de bataille.

On ne peut qu'esquisser ici à grands traits cette lutte fameuse. Sans attendre son adversaire, *Hannibal* laisse en Espagne ses troupes africaines sous les ordres de son frère *Hasdrubal*, et à la tête de cent mille hommes, recrutés en partie d'auxiliaires espagnols, agiles, durs et vaillants, il franchit les Pyrénées, traverse la Gaule et, du haut des Alpes, fond sur l'Italie. En vain *Publius Cornelius Scipion*, débarqué à Marseille, essaye de lui barrer la route : il est trop tard. Son frère *Cneius Scipion* était en Espagne : tous les colons grecs vinrent à lui; les Romains s'annonçaient comme les vengeurs de Sagonte. Hannon, lieutenant d'Hasdrubal, est défait dans une grande bataille. Aussitôt Carthage envoie une flotte avec Himilcon : elle est coulée avec les troupes qu'elle portait. Rome à son tour dépêche une flotte avec des soldats et des munitions, sous Cornelius Scipion. Les deux frères manœuvrèrent de concert et furent longtemps heureux. Mais les auxiliaires celtibères qu'ils avaient recrutés s'étant retirés, cette défection permit aux Carthaginois de porter toutes leurs forces contre Cornelius Scipion, qui fut battu et tué d'un coup de lance. Peu après Cneius succombait à son tour.

PORTE
DU PALAIS DE PIERRE LE CRUEL.



Rome semblait perdue : la *Trébie, Trasimène, Cannes*, autant de désastres, portèrent Hannibal à ses portes. Dans cette extrémité, le Sénat ne se troubla point, envoya en Espagne *Publius Cornelius Scipion*, jeune homme de vingt-quatre ans, qui réclamait l'honneur de venger la mort de son père et de son oncle, tués dans les dernières batailles de la Péninsule.



Phot. Garzón.

PERSPECTIVE DE LA VEGA : VUE PRISE EN AVAL DU PONT SAINT-MARTIN.

Scipion débuta en Espagne par un coup de maître, enleva *Carthagène* : le butin fut immense, l'éclat retentissant (209 av. J.-C.). Scipion se montra très dur pour les vaincus, mais clément pour les Espagnols, même pour ceux qu'il savait au service de l'ennemi. Cependant il n'oubliait pas les trahisons auxquelles son père et son oncle avaient dû leur défaite et la perte de la vie. La ville d'Illiturgi fut châtiée et rasée; l'une après l'autre les Carthaginois perdirent leurs positions. Hasdrubal n'était plus avec eux : à la tête de ses meilleures troupes, il avait, trompant la vigilance de Scipion, franchi les Pyrénées et gagné l'Italie pour amener des renforts à son frère Hannibal que ses victoires mêmes avaient épuisé. Ce hardi projet ne put réussir. *Hasdrubal* fut défait et tué sur la route. Publius Cornelius Scipion, maître de l'Espagne carthaginoise, fonda sur les bords du Bétis une colonie de vétérans, *Italica* (près de Séville), et revint à Rome jouir de son triomphe. Hannibal était toujours en Italie. Scipion passa en Afrique, l'obligea de courir à la défense de son propre pays, le battit à *Zama*; et cette victoire décisive mit fin à la seconde guerre punique. Les Carthaginois ne devaient plus remettre les pieds en Espagne.

L'ESPAGNE ROMAINE

Les Espagnols ne gagnèrent pas à changer de maîtres : Rome les exploita comme avait fait Carthage; les proconsuls avides qu'elle envoya soulevèrent le pays par leurs exactions. Il s'en fallait d'ailleurs que toute la Péninsule obéit aux Romains. Au delà du Bétis, ils se heurtaient aux populations guerrières de la Lusitanie; au nord, vers la source du Duero, c'étaient les montagnards aguerris des environs de *Numance*. Sempronius Gracchus envoyé en Espagne eut l'habileté de faire alliance avec eux; mais il ne fit que passer : les excès et la perfidie

de Lucullus et de Galba déchaînèrent l'orage. A la tête des Lusitaniens, un pâtre, en qui se révéla un partisan de génie, **Viriathe**, fit aux Romains une guerre implacable; tous les généraux envoyés contre lui furent battus : Cépion, le dernier et le plus lâche, ne pouvant vaincre son adversaire, le fit assassiner. Publius Cornelius *Scipion Émilien*, fils adoptif et neveu du vainqueur de Zama, venait de détruire Carthage : on l'envoya en Espagne, contre **Numance**. Enfermée dans une ligne de circonvallations infranchissables, Numance se défendit comme Sagonte jusqu'à l'extrémité et périt, comme elle, d'une fin épouvantable : ceux qui n'étaient point morts au combat, les blessés, les vieillards se poignardèrent; d'autres s'empoisonnèrent ou se jetèrent du haut des murs et des maisons; les femmes étouffaient leurs enfants; à la fin, tout disparut dans un immense brasier. Les Espagnols ne savaient pas se battre à demi : Sagonte contre les Carthaginois, Numance contre les Romains, avaient combattu pour l'indépendance, jusqu'à la mort.

Les exactions redoublèrent. Un autre Viriathe, mais un Romain celui-là, partisan de Marius et ennemi de Sylla maître de Rome, **Sertorius**, donna un corps à la révolte, rallia les mécontents. Bientôt, tout ce que l'Espagne comptait d'hommes vaillants, décidés à vivre libres, fut autour de lui. Autant de rencontres avec les proconsuls romains, autant de défaites pour eux. Sertorius eut un Sénat et le réunit à Ebora. La dureté du code romain à l'égard des peuples vaincus lui créait de terribles ennemis. Sertorius institua une École supérieure où l'enseignement des lettres grecques et latines, des arts et des sciences alors connus, fit, de ses lauréats, des citoyens romains. Gratius, qui écrivait à peu près à cette époque, témoigne que *Tolède* était déjà réputée pour la trempe des armes (que nous voilà loin des Arabes!) : Sertorius développa cette industrie. Mais il finit comme Viriathe, assassiné.

Comme au temps de la seconde guerre punique, l'Espagne redevint un champ clos. Mais, cette fois, les Romains se battaient entre eux : *César* passa en Espagne et défit à *Munda* les deux fils de Pompée. Puis César, à son tour, fut poignardé. Lorsque fut fondé le triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide, l'Espagne échut à Octave : une nouvelle ère commençait pour elle; un décret déclara qu'elle serait désormais tributaire de Rome, et bientôt une nouvelle disposition l'organisait en trois provinces, *Tarraconaise*, *Bétique*, *Lusitanie*. On compta les années à partir du décret d'Octave, et comme l'année de sa publication précédait de trente-huit ans la naissance du Christ, *l'ère espagnole* se trouva d'autant en avance sur l'ère chrétienne. Cette manière de compter persista dans l'Aragon jusqu'en 1358, dans la Castille jusqu'en 1383 et en Portugal jusqu'en 1415. C'est là une des nombreuses « cosas de España » qui causent notre étonnement.

Cependant toute la Péninsule était loin d'accepter les Romains : Astures, Cantabres, Vascons vivaient indépendants au nord, n'osant pourtant attaquer Rome, qu'ils savaient trop puissante. En réalité, la seule province tranquille et complètement soumise était la Bétique, c'est-à-dire le bassin du Bétis ou Guadalquivir. Aussi Auguste laissa-t-il ce territoire à l'administration du Sénat, se réservant les deux autres, dans lesquels il fit camper les légions. Pour en finir avec les Cantabres et les Astures, on envoya une flotte qui, passant le détroit de Gibraltar, croisa sur leurs côtes afin de leur couper la retraite de la mer et de prêter au besoin main-forte aux légions. Les Cantabres et les Astures furent défaits. Pour maintenir le pays vaincu, Octave construisit des réduits fortifiés et établit là deux légions, sous le nom unique de *Legio septima gemina:* la ville fondée plus au nord, à côté du camp romain, s'appela, de ce fait, la ville de *Léon* (Legio). Une autre cité, *Augusta Emerita* (Mérida), fut fondée, plus au sud, pour des vétérans. *Pax Augusta* (Badajoz) surveillait, des hauteurs, la Lusitanie. A l'est, *Salduba* (Cæsar Augusta, Saragosse) fut aussi agrandie et fortifiée pour maintenir la vallée de l'Èbre. Mais les Cantabres étaient trop épris de liberté pour accepter le joug de Rome : plusieurs expéditions, des villages brûlés, des terres dévastées les contraignirent à quelque repos. Rome put se croire maîtresse de la plus grande partie de la Péninsule : jamais un conquérant n'était allé aussi loin qu'elle. Alors on construisit des routes, on éleva des monuments, les cités furent organisées.



Phot. Alguacil.

COUR DU CLOITRE DE *S. JUAN DE LA PENITENCIA.*

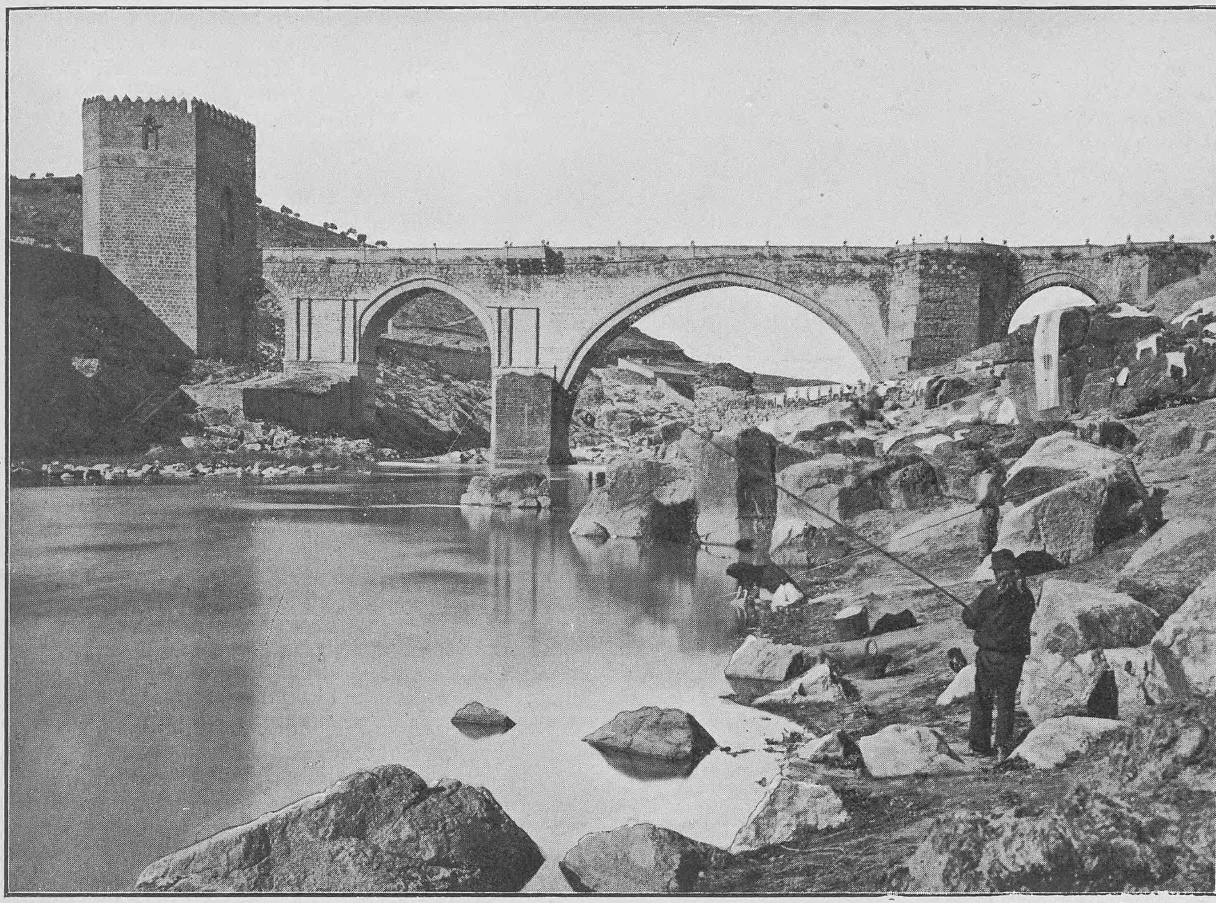
Les *colonies* de Rome jetées à travers les pays conquis constituaient une série de points d'appui pour sa domination. Ainsi la colonie d'*Italica*, fondée par Scipion, près de Séville; la *colonia Patricia*, voisine de Cordoue (à 4 kilomètres), ancienne cité des Ibères. Les citoyens des colonies, dont plusieurs appartenaient aux plus nobles familles romaines, ne jouirent pas d'abord de tous les droits assignés aux habitants de la métropole. Peu à peu ces droits leur furent concédés, en Gaule d'abord, puis en Espagne. On put, dans les colonies comme à Rome, briguer les magistratures : c'est ce qu'on appelait le *jus honorum*, droit aux honneurs; des Gaulois furent sénateurs.

L'Espagne donnait à Rome trois empereurs : *Trajan*, *Hadrien*, *Marc-Aurèle*, et le comte Théodose, originaire de Cauca (nord-ouest de Ségovie), qui fut le père de l'empereur Théodose le Jeune. Des inscriptions retrouvées un peu de tous côtés rappellent les noms des principales familles romaines fixées dans les colonies d'Espagne : gens *Aniciensis*, gens *Sergia*, la *Vellina*, la *Quirina*... Comme elles jouissaient, pour la plupart, de l'influence et de la fortune qu'elles devaient à la conquête, elles composaient dans les cités le conseil de gouvernement, c'est-à-dire la *curie* ou Sénat : de là vient que les Romains d'origine étaient le plus souvent appelés sénateurs.

Les **légions** appuyaient les colonies : plusieurs demeurèrent campées en Espagne. Il y en eut trois sous Tibère, trois au temps de Vitellius, une avec Alexandre Sévère. A mesure que la conquête s'affermit, l'occupation militaire se faisait moins pressante.

Dans un but facile à comprendre, Rome avait inégalement distribué les droits et les faveurs parmi les **cités** conquises : les unes étaient des *cités libres*, ou des *cités fédérées; immunes*, c'est-à-dire exemptes de tout impôt; d'autres étaient *stipendiariæ*, soumises aux exigences du fisc et placées directement sous l'autorité d'un gouverneur romain. Les cités libres se gouvernaient elles-mêmes, dans certaines conditions fixées par une loi. On a retrouvé, aux environs de Malaga, des tables de bronze portant gravées les constitutions municipales de Malaga, d'Osuna, de Salpensa : elles datent du temps de Domitien et permettent de juger dans quelle large mesure les cités libres ou fédérées pouvaient s'administrer. Toutes avaient des magistrats, une curie, des comices élus. Mais, en dehors d'elles, la population vaincue restait à la merci des préteurs, et l'on sait quelle fut souvent l'avidité et la violence de ces affamés venus de Rome pour faire ou réparer leur fortune dans les provinces lointaines. Il ne faut point oublier, en effet, que toute terre conquise faisait, en droit, partie du domaine public ou *ager publicus :* on pouvait donc la charger, l'immuniser ou même la reprendre. Il y avait des degrés dans la possession ou l'usage de la terre, comme dans la liberté des personnes.

Cette pénétration minutieuse du territoire conquis amena, en un temps relativement court, l'assimilation des vainqueurs et des vaincus.



Phot. Laurent-Lacoste.

BORDS DU *TAGE*. RIVE GAUCHE.



COURONNE VOTIVE
DU TEMPS DES WISIGOTHS,
trouvée à Guarrazar.

Ils se confondirent, non seulement par les institutions, mais aussi par les mœurs et le langage. La plus belle cité de l'Espagne était alors **Cordoue,** reine du Guadalquivir : une élite s'y était fixée. Cette ville produisit des *écrivains* de valeur, amis de l'antithèse, au verbe pompeux, ce qui est bien une qualité de terroir. Parmi eux : *Porcius Latro,* qui ouvrit à Rome une école de rhétorique où étudièrent Octave, Mécène, M. Agrippa, Ovide; les *Sénèque*, toute une tribu lettrée qui compta : *Lucius Annæus Seneca*, le philosophe, chargé par Agrippine de l'éducation de Néron; son neveu, le poète *Lucain*, formé à l'école des maîtres d'Athènes et de Rome, victime de Néron, comme Sénèque le philosophe; *Pomponius Mela*, né à Mellaria dans la Bétique, géographe qui écrivit le *De situ orbis; Lucius Moderatus Columella*, né à Cadix, un maître en agriculture; *Quintilien*, le législateur des lettres et de l'éloquence à Rome, né à Calagurris; *Silius Italicus*, né à Italica : il écrivit un poème sur la deuxième guerre punique. Le poète *Martial* est un Espagnol du Nord, né à Bilbao; mais aucune province d'Espagne n'avait été pénétrée comme la Bétique par la langue et les institutions romaines.

C'est dans le sud encore que se rencontrent les plus nombreux et les plus beaux *monuments :* théâtre de *Sagonte*, tombeau dit des Scipions aux environs de *Tarragone*, le théâtre, l'aqueduc, le pont romain, les restes du *circus Maximus* et de l'amphithéâtre de *Mérida;* le pont jeté sur le Tage à *Norba Cæsarea* (Alcántara), l'une des merveilles de l'Espagne; l'*aqueduc de Ségovie,* à deux étages en blocs de granit, sans mortier ni crampons pour les retenir : il rappelle notre magnifique pont du Gard. Et l'on ne parle point ici d'une infinité de ruines, de monuments et de villes entières qui ont servi de carrière de pierres durant des siècles : tels le grand Cirque et le Théâtre de Tolède.

Christianisme. — L'Espagne reçut la *prédication évangélique* de saint Jacques : la tradition fait aborder l'apôtre à Tarragone ou Barcelone; il aurait alors remonté le cours de l'Èbre, gagné Saragosse, Léon, puis serait retourné, vers 44, à Jérusalem, où il subit le martyre. Saint Paul ne fit que passer à Tarragone : il venait de Rome par Ostie; d'un pays à l'autre, la traversée était facile et se faisait en quatre jours : ses disciples s'avancèrent jusqu'en Lusitanie. Sept missionnaires paraissent avoir été envoyés directement de Rome par saint Pierre aux rives de la Bétique; en sorte que, dès le IIIe siècle, les chrétientés d'Emerita, de Léon, d'Astorga étaient florissantes : saint Cyprien leur écrivait d'Afrique.

L'Espagne eut ses martyrs, dès le temps de Néron. Partout, et dans la Bétique principalement, les dieux anciens perdaient leurs fidèles. On n'osait pas toutefois encore mettre bas leurs statues, parce que la loi le défendait : mais déjà ce n'était plus qu'un ornement. Un événement considérable, le *concile d'Illiberi*, ancienne ville romaine, puis épiscopale (Iliberri, Ilbîra, Elvire ancètre de Grenade), jette un jour décisif sur l'Espagne chrétienne, vers l'an 300 : dix-neuf évêques de la Bétique, ceux de Saragosse, de Tolède, de Léon, s'y réunirent sous la présidence du grand Osius, évêque de Cordoue.

Le poète *Prudence* a chanté les martyrs de l'Espagne chrétienne, entre autres sainte Eulalie de Mérida, une enfant de douze ans. Des martyrs tombèrent à Gérone, Barcelone, Saragosse, Tolède, Avila, jusqu'en Galice. Dioclétien semble s'être particulièrement acharné contre les soldats chrétiens, dans la Tarraconaise et en Lusitanie. Mais l'Espagne était féconde en hommes : avec *Osius* de Cordoue, l'émule d'Athanase en Égypte, d'Ambroise en Italie, d'Hilaire en Gaule; *saint Paulin,* noble sénateur de Barcelone (né à Bordeaux); *Paul Orose*, de Tarragone, le messager de saint Augustin à saint Jérôme; *Flavius Dexter*, préfet du prétoire, gouverneur de Tolède, parent de Paul Orose et ami de Prudence.

LES WISIGOTHS

Dans la transformation générale de l'Espagne, les *Cantabres* demeuraient irréductibles : l'empire romain croula sans avoir pu les réduire.

Deux grands fleuves, le Rhin et le Danube, protégeaient la frontière de l'empire contre la poussée du monde barbare; l'année 406 vit rompre cette digue. Alains, Suèves, Vandales se déchaînèrent sur la Gaule, après les Burgondes, les Francs, les Wisigoths. En 410, **Alaric** était à Rome avec les *Wisigoths.* L'empire, dans sa détresse, trouva trois hommes : Stilicon, Constance, Aétius, pour essayer, sinon de prévenir, du moins d'éloigner sa ruine.

Stilicon était un soldat, le meilleur général de son temps; il ne put que sauvegarder momentanément l'Italie. Lui mort, Alaric survint. *Ataulf,* successeur du conquérant à la tête des Goths, épousa la propre sœur de l'empereur Honorius : il rêvait de rétablir à son profit la puis-

sance romaine. *Constance,* aussi fin politique que Stilicon fut excellent soldat, proposa aux Wisigoths de passer en Gaule, d'y remettre l'ordre et de chasser d'Espagne les Barbares : Alains, Suèves et Vandales qui étaient en train de la piller. Pour ce service, les Wisigoths recevraient l'Aquitaine, de Toulouse à l'Océan. Aussitôt les Goths accomplirent leur tâche : après Ataulf, *Wallia* fut leur chef. Les Alains (en Lusitanie) furent écrasés, les Vandales furent chassés, de la Bétique en Afrique, les Suèves refoulés au nord. Barcelone, poste intermédiaire, servait de capitale aux chefs wisigoths.

Les *Vandales* auraient, paraît-il, laissé leur nom à l'Andalousie. Mais leur séjour en ce pays fut de trop courte durée, pour justifier cette explication. Il est certain que le nom d'*Andalos* a été donné à la Bétique et à toute l'Espagne par les Arabes; et c'est chez leurs écrivains qu'on en trouve la raison.

L'*Akhbâr madjmoua* dit qu'*Andalos* était le nom de la péninsule où débarqua *Tarif,* le premier envahisseur musulman de l'Espagne. Cet endroit s'appella depuis *Tarifa.* Andalos n'était donc pas le nom d'un pays, mais désignait primitivement la position de Tarifa. Or les géographes romains nommaient cet endroit *Traducta* (là où l'on passe). C'est par là que vinrent les Maures, par là aussi, d'après Grégoire de Tours, que s'embarquèrent les Vandales pour l'Afrique. Il est assez naturel que leur nom soit resté attaché au passage et que les Berbères ignorants de Tarîf, en abordant à *Vandalos,* aient désigné sous ce nom le pays voisin qu'ils pillèrent. A Vandalos a succédé *Tarifa;* mais *Vandalos* persiste dans l'*Andalousie.*

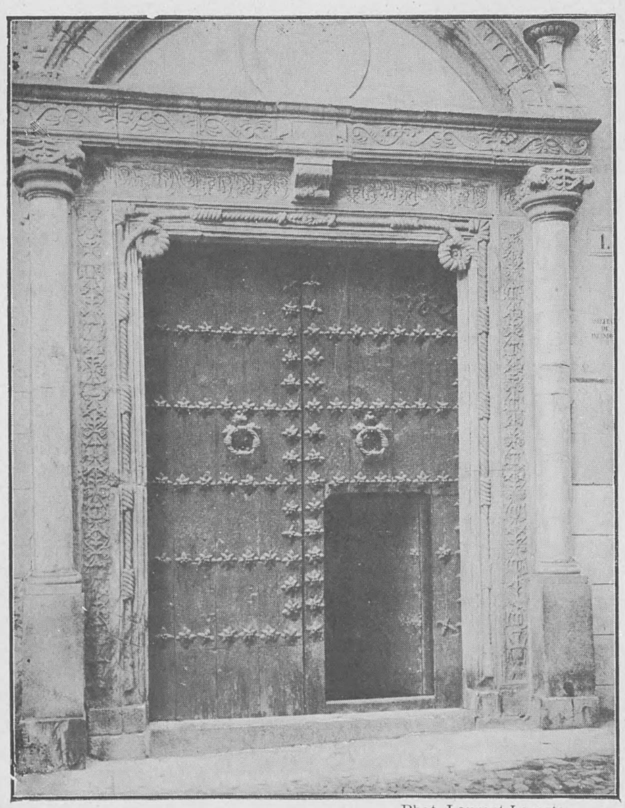


Phot. Garzón.

PORTE D'UN *HIDALGO.*

L'Italie respirait, depuis que les Wisigoths l'avaient quittée. Alors moururent presque en même temps *Honorius* et Constance, l'artisan de cette paix passagère. Le nouvel empereur, *Valentinien III,* eut pour ministre et défenseur *Aétius.* C'était un second Stilicon, par l'énergie et l'expérience de la guerre. Constance avait surtout négocié; Aétius combattit. A la mort de Constance, tous les Barbares s'étaient de nouveau déchaînés. Aétius les mena rudement : deux fois battus, les *Francs* reculent derrière la Somme; les *Burgondes* sont contenus à l'est et ramenés sur la Saône; enfin les *Wisigoths* eux-mêmes, alliés naturels de l'empire, mais alliés insatiables, sont obligés de renoncer aux conquêtes qu'ils projetaient sur le Rhône inférieur. Chacun rentra chez soi.

Cependant de nouvelles hordes, celles des **Huns,** poursuivaient leur marche à travers l'Europe; elles parurent alors. Les Huns faisaient peur aux Barbares eux-mêmes. Tous ceux qui, en Gaule, possédaient quelque chose craignirent de le perdre : l'intérêt les rallia autour d'Aétius. Le danger était pressant, car ces sauvages avaient à leur tête un chef qui n'était pas vulgaire. *Attila* et ses guerriers furent écrasés aux *Champs catalauniques* (près de Châlons), en 451. Les Wisigoths donnèrent avec fureur : *Théodoric,* leur roi, fut tué dans la mêlée. Attila vaincu recula, chercha un refuge dans les montagnes, en attendant l'heure où, trouvant l'Italie sans défense, il y pénétrera, comme Alaric, et s'avancera jusqu'à Rome, où doit l'arrêter saint Léon. Attila et Aétius moururent la même année, 453.



Phot. Laurent-Lacoste.

ANCIEN PALAIS.

En 476, il n'y avait plus d'empire romain. *Odoacre,* chef des *Hérules,* prenait le titre de roi d'Italie; après lui, Théodoric, chef des *Ostrogoths,* se faisait proclamer à son tour. Les *Francs,* sous *Clovis,* s'établirent en Gaule aux dépens des Burgondes, puis des *Wisigoths.*

Ceux-ci, maîtres du Midi, entre le Rhône, les Cévennes, les Pyrénées et l'Océan, débordaient en Espagne où, peu à peu, les autres Barbares leur avaient fait place. Ils se disaient les délégués de l'empereur d'Orient; le prestige de l'empire avait si vivement impressionné leur esprit, qu'ils ne croyaient pouvoir s'élever plus haut qu'en essayant de le faire revivre. Après qu'*Euric* eut rendu les Suèves du nord tributaires, les Wisigoths furent maîtres, de l'Èbre à la Loire. C'est là qu'ils rencontrèrent les Francs. *Alaric II,* fils d'Euric, fut battu et tué par *Clovis* à la bataille de *Vouillé,* non loin de Poitiers (507). Les vaincus ne conservèrent, de ce côté des Pyrénées, que la bande de territoire qui s'étend entre la pointe des Pyrénées-Orientales, les Cévennes et le Rhône, la *Septimanie,* avec Narbonne, Carcassonne, Agde, Béziers.

Voilà les *Wisigoths* rejetés au delà des monts : l'Espagne était assez grande pour constituer encore un beau domaine. Il est vrai, les Wisigoths n'en étaient pas tout à fait maîtres. Et puis, les Francs étaient là tout près, comme une menace. On essaya des alliances. *Amalaric,* fils du vaincu de Poitiers, demanda la main d'une fille de Clovis : elle lui fut accordée. Mais cette princesse était catholique et les Goths étaient ariens : elle en souffrit cruellement. Bientôt la reine des Goths appelait ses frères à l'aide : Thierry, Childebert, Clodomir et Clotaire s'unirent. Childebert entra dans Barcelone, après un combat dans lequel Amalaric fut tué par un Franc qui, l'apercevant, courut après lui et « d'une lance le férit si durement qu'il le rua mort ». (GRÉGOIRE DE TOURS, III, 10.) On pilla les églises et Childebert délivra sa sœur. La reine des Goths mourut au retour. Peu après, nouvelle expédition avec le concours de Clotaire. Les deux rois francs assiégèrent Saragosse; mais, désespérant d'en finir, ils s'en revinrent, non sans courir de grands risques au passage des Pyrénées.

Il y eut d'autres alliances entre Francs et Wisigoths. Des quatre fils de Clotaire, Chilpéric, roi de Soissons, épousa *Galeswinthe,* Sigebert, roi d'Austrasie, *Brunehilde,* toutes deux filles d'**Athanagild,** roi des Wisigoths d'Espagne. On sait la triste fin de Galeswinthe, immolée à la rage de Frédegonde. *Brunehilde* (Brunehaut) était, quoi qu'on ait dit, pour son temps, une femme remarquable par son intelligence et non point la bête fauve qu'on a imaginée. Que l'on songe à quelles gens elle eut affaire : le sort de sa sœur Galeswinthe n'était pas pour diminuer ses craintes. Les grands ne l'aimaient guère; elle voulait contenir leur ambition, régulariser l'impôt, supprimer la *composition,* coutume barbare qui favorisait outrageusement le meurtre en permettant au coupable de se libérer par le payement d'une somme d'argent.

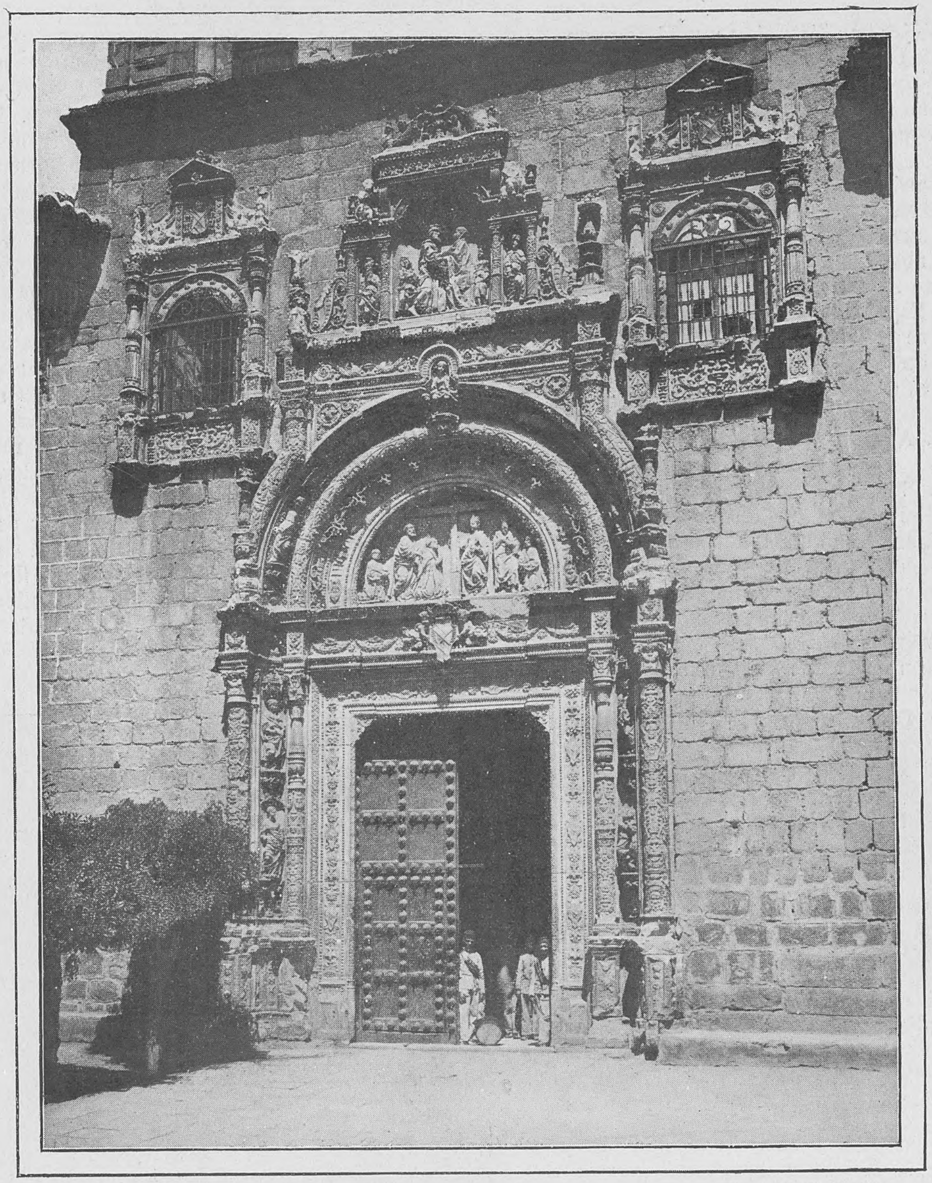
Les *Wisigoths* avaient, plus que les autres barbares, subi l'empreinte de la culture romaine. Leurs rois, qui résidaient à *Tolède* pour mieux tenir la

Péninsule en main, affectaient les manières et le costume qui sont d'ordinaire les marques extérieures de la souveraineté. Les magnifiques couronnes wisigothes que conserve le musée de Cluny en donnent assez l'idée. Après la mort d'Athanagild, l'un de ses fils, **Léovigild**, fut le premier qui fit usage du sceptre, du manteau et de la couronne. Il mourut en 586. L'un de ses fils, *Herménégild*, qu'il avait fait vice-roi de Séville, mourut victime de son despotisme. L'autre, **Récarède**, renonça officiellement à l'arianisme; le Concile de Tolède, qu'il convoqua, en 589, donna au catholicisme le droit de cité. Ce fut un grand événement parce que, avec l'arianisme, tombait l'intransigeance des Goths.

Le principal ouvrier de leur conversion au catholicisme fut *saint Léandre*, évêque de Séville, l'un des trois fils de Sévérianus, gouverneur de Carthagène. Son frère, *saint Isidore*, qui lui succéda sur le siège épiscopal de Séville, fut le plus érudit de son temps : son livre des *Étymologies* résume à peu près toutes les connaissances d'alors. Il écrivit plus de vingt ouvrages, entre autres une histoire des Goths, des Vandales et des Suèves. Ce fut l'organisateur de la liturgie dite *mozarabe*, que l'on devrait appeler, avec plus de raison, *romano-gothique*. Saint Isidore présida le quatrième concile de Tolède, où fut rédigé le corps des *lois wisigothes*.

Les **Conciles** espagnols, à cette époque, n'avaient pas un caractère exclusivement religieux; les grands y siégeaient à côté des évêques, comme députés de la nation. C'étaient les *Cortes* d'alors; elles réglaient l'élection du souverain, faisaient ou modifiaient les lois. Élu par l'assemblée, le roi prêtait serment devant elle d'observer la loi, de respecter la vie et les biens de ses sujets. Nous sommes loin du chef de guerre élevé sur le pavois par ses compagnons d'armes et ne connaissant d'autre droit que celui de la force : on juge par là du progrès accompli. Les *Goths* ne sont plus des errants; les voilà fixés au sol dont ils sont maîtres. En arrivant, les conquérants se sont attribué les deux tiers des terres et ont pris les meilleures, ainsi qu'il convient. Mais comme ils croyaient déroger à leur noblesse militaire s'ils eussent mis la main à la charrue, leurs esclaves d'ailleurs n'étant pas assez nombreux pour cultiver les terres, celles-ci restèrent en friche et servirent aux vagues pâtures. La domination gothique fut un fléau pour l'agriculture espagnole. Il est vrai qu'en principe l'on ne pillait plus, la loi punissant les voleurs et les pillards. Le roi lui-même, une fois la couronne acceptée, ne pouvait plus acquérir pour lui-même : ce qu'il gagnait, à la guerre ou autrement, restait acquis à l'État, sans passer à ses enfants; il en gardait seulement l'usufruit, sa vie durant. Ces sages limites imposées à la souveraineté témoignent d'un progrès général des mœurs qui se reflète dans les lois.

Les **lois** wisigothes sont loin d'être parfaites; mais, comparées aux législations de ce temps, celles des Francs ripuaires et des Bavarois, elles paraissent empreintes d'un caractère de bienveillance et d'humanité. Montesquieu le reconnaissait, bien qu'il en ait amèrement critiqué la forme emphatique. Le texte original, écrit en latin, fut traduit en langue vulgaire sous le nom de *Fuero-Juzgo*. Les *fueros* d'Espagne n'ont pas d'autre origine. Il y a deux parties dans chaque loi : un préambule où le législateur donne carrière à son éloquence, dans l'exposé des motifs. La seconde partie commande : c'est la loi proprement dite, et elle est presque toujours précise et claire. Les *Goths* avaient trouvé l'esclavage; ils ne le supprimèrent pas, mais l'entourèrent de garanties et lui apportèrent de notables adoucissements. En principe, l'homme libre ne peut être vendu : s'il consent à se vendre, il pourra toujours se racheter. De même un vassal n'est point attaché à la terre, comme le serf chez les Francs. Tous les enfants partagent également les biens de leurs parents. Une grande sagesse préside aux conventions matrimoniales. Bien que promulguées par des *Conciles* qui, en fait, étaient des *assemblées nationales*, les lois wisigothes n'ont aucun lien qui les rattache à l'Inquisition; leur esprit exclusif, comme celui du temps, en a cependant préparé les voies. L'Inquisition ne fut établie en Espagne qu'en 1480; il y avait beau temps que les lois wisigothes n'étaient plus. Mais on l'a dit, et comme parle Montesquieu, « il suffit qu'une chose soit dite une fois pour que tout le monde la répète ».



Phot. Garzón.

FAÇADE DE *SANTA CRUZ*.

Peu à peu fondus dans les populations voisines, les *Goths* s'étaient adoucis et civilisés. Ne vit-on pas l'un des rois de Tolède, *Sisebuth*, composer des ouvrages en latin et écrire des vers? **Wamba**, l'un de ses successeurs, refusa même le pouvoir pour lequel d'autres n'hésitaient pas à commettre un crime ou déchaîner une révolution. Contraint d'accepter son élection, il fut oint et couronné à Tolède, dans l'église des SS. Pierre-et-Paul, le 29 septembre 672. C'est l'un des plus grands rois wisigoths : il promulgua des lois utiles, disciplina l'armée, édifia autour de sa capitale des murailles qui se voient encore. Les historiens ne s'entendent pas au sujet de **Witiza** : les uns en font un Néron chargé de crimes; d'autres, comme Isidore de Béja (ou plutôt de Cordoue), qui fut presque son contemporain, le représentent comme un prince très clément, ami de la justice et de la religion, libéral pour ses adversaires politiques, au point de rappeler d'exil ceux que son père y avait envoyés.

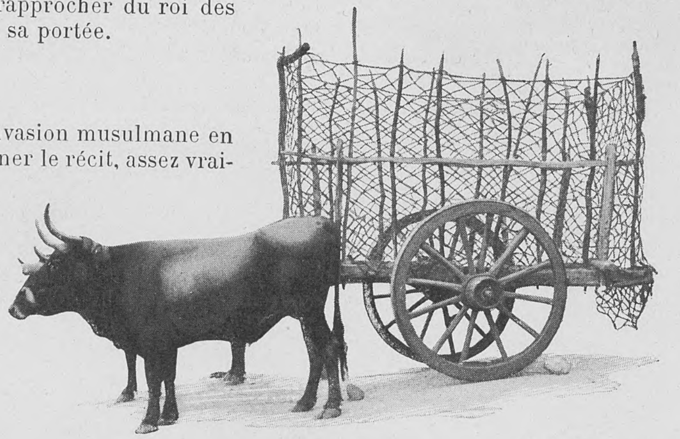
Witiza laissait deux fils : Sisebert et Oppas. Comme ils ne plaisaient point aux Goths, on élut à leur place un vaillant, **Rodéric** (ou Rodrigue) : il fut proclamé roi. Or, l'usage voulait que les nobles espagnols envoyassent à la cour de Tolède quelqu'un de leurs enfants, fils ou fille, pour s'y instruire et prendre en même temps les belles manières du temps. *Julien*, l'un d'entre eux, était gouverneur de Ceuta : il envoya sa fille à Tolède, et Rodéric, en étant devenu amoureux, la séduisit. Colère du père, qui jura de se venger. Il fit dire à Mousâ, chef des musulmans de Tanger, qu'il se mettait à sa disposition et lui conseilla d'envahir l'Espagne.

Tout cela se dit, mais ce n'est pas bien sûr. Quelques écrivains ont mis en doute l'existence même de Julien. Cette assertion n'est plus permise aujourd'hui. Mais qu'était-ce que Julien? Un Berbère, un

Grec ou un Goth? Fut-il indépendant, tributaire de l'Espagne ou de Constantinople? Autant de questions sans réponse certaine. Pour l'historien arabe, *Ibn-al-Coutia*, Julien n'est qu'un simple marchand, non un noble espagnol, vassal de Roderic... Mais comme il était isolé à Ceuta, peut-être en qualité d'exarque de l'empereur d'Orient, il est assez naturel de croire qu'il voulut se rapprocher du roi des Goths, le seul prince chrétien qu'il eût à sa portée.

L'ISLAM

Tant de fables ont été débitées sur l'invasion musulmane en Espagne qu'il a paru nécessaire d'en donner le récit, assez vraisemblable, extrait par R. Dozy de la précieuse collection de documents qui a pour titre : *Akhbâr madjmoua* (mss. de Paris, anc. fonds n° 706).



Phot. Alguacil.

ATTELAGE CAMPAGNARD.

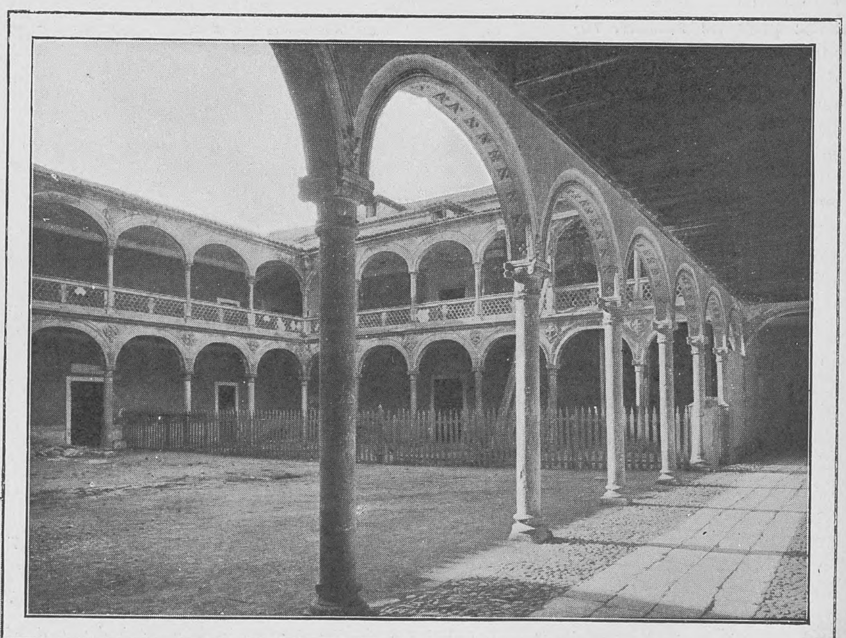
Mousâ, n'osant trop se hasarder, dépêcha en éclaireur **Abou-Zora-Tarîf** avec 400 hommes et 100 chevaux. Cette troupe franchit le détroit et aborda au point de la péninsule nommé *Andalos* (depuis, *Tarifa*), où les Espagnols avaient des chantiers. Ceci se passait dans le mois de Ramadhân de l'an 91 (juillet 710). Razzias, pillages, enlèvements, ce fut l'histoire ordinaire de toutes les invasions arabes. Après quoi, les pillards repassèrent en Afrique, chargés de butin.

Encouragé par ce succès, Mousâ envoya le général de son avant-garde, **Târic ibn-Ziyâd.** C'était un Persan (ou un Berbère) : il emmenait avec lui 7 000 musulmans, la plupart Berbères d'Afrique; très peu d'Arabes se trouvaient parmi eux. On passa le détroit, comme auparavant, et Târic concentra ses troupes, à mesure qu'elles arrivaient, sur un rocher escarpé nommé depuis : *Djebel al Târic* ou montagne de Târic, *Gibraltar* (29 octobre 710-18 octobre 711).

Le roi de Tolède, à cette nouvelle, réunit une armée et courut au-devant de Târic. Les fils de Witiza, dépossédés, commandaient, l'un l'aile droite, l'autre l'aile gauche des troupes chrétiennes. *Roderic* était au centre : il combattit vaillamment; mais la fuite des deux princes auxquels il se fiait et qui en profitèrent pour le trahir, parce qu'ils l'accusaient de leur avoir enlevé la couronne, bien qu'il fût étranger à sa propre élection, changea la bataille en désastre. *Roderic* ne put retenir ses troupes. Son cheval blanc, dont la selle était en brocart d'or semé de rubis et d'émeraudes, périt embourbé. Les vainqueurs trouvèrent aussi le manteau royal brodé de pierres fines. Quant au roi des Goths, dégagé à grand'peine, il s'était échappé, grâce au dévouement de quelques fidèles, « mais comme on n'entendit plus parler de lui et qu'on ne le trouva ni mort ni vivant, son sort n'est connu que de Dieu seul ». Ainsi parle le chroniqueur arabe. La bataille aurait eu lieu, non près du Guadalete, ce que contredisent les meilleurs témoignages, mais près du *Lago de la Janda* et de la rivière de Barbate.

Alors commença l'invasion de l'Espagne. La marche des vainqueurs fut foudroyante; ils s'étonnaient eux-mêmes de trouver si peu de résistance. C'est que la plupart des chrétiens s'imaginaient, comme d'ailleurs les fils de Witiza, que les musulmans, aussitôt après avoir fait un riche butin, repasseraient en Afrique pour le mettre en sûreté. Il n'en fut rien : *Târic*, mettant à profit la surprise de l'adversaire, jugea qu'il lui serait facile d'enlever au pas de course toute la Péninsule. *Ecija* fut pris, malgré un combat assez vif. De toutes parts on fuyait vers Tolède, comme vers le réduit naturel de la défense. C'est là que *Târic* résolut de frapper. Mais il détacha du gros de ses troupes trois corps volants, l'un sur Grenade, l'autre sur Malaga, le plus important sur **Cordoue.**

Moghith le Roumi, client du khalife Walid, commandait cette dernière troupe. Arrivés près de la place, ses hommes se dissimulèrent dans un bois de mélèzes. Un berger leur apprit que presque tous les habitants de Cordoue s'étaient enfuis du côté de Tolède et que 400 soldats à peine défendaient la place. On s'enquit : les remparts étaient-ils forts? Le berger l'affirma; mais il connaissait une brèche facile à escalader. Lorsque la nuit tomba, nuit noire s'il en fut, car il pleuvait et grêlait à la fois, ce qui empêchait les sentinelles de percevoir tout bruit suspect, les musulmans passèrent le Guadalquivir sans être aperçus et glissèrent jusqu'au pied des remparts. La brèche qu'on leur avait signalée existait en effet. On finit par la découvrir; mais elle ne descendait pas jusqu'au sol. Un figuier fort heureusement se trouvait là pour combler l'intervalle. Un soldat se hissa, non sans peine, au sommet de l'arbre, et *Moghith*, qui surveillait l'opération, lui jetant la pièce d'étoffe qu'il portait enroulée sur sa tête en guise de turban, plusieurs soldats s'en servirent comme d'une corde et grimpèrent à leur tour sur l'arbre d'abord, et de là sur la brèche. En un clin d'œil, les sentinelles qui gardaient la porte voisine furent culbutées ou tuées, les serrures brisées, la porte ouverte et *Moghith*, avec ses partisans, dans la place. Il va droit au palais : le gouverneur en était parti avec 400 ou 500 hommes et avait couru se réfugier, ainsi que d'autres habitants, dans l'église de Saint-Acisclé. On l'y assiégea. Mais il fallut trois mois pour emporter l'église : tous les chrétiens eurent la tête tranchée. *Moghith* habita le palais de Cordoue, confia



Phot. Garzón.

PATIO DE SANTA CRUZ.



Phot. Alguacil.

PLACE ET FONTAINE, A TOLÈDE.

la garde de la ville aux juifs et donna les principales maisons à ses frères d'armes. (Récit de l'*Akhbâr madjmoua.*)

D'autre part, la province de Reiya, dont Malaga était capitale, fut vite enlevée : les chrétiens se réfugièrent dans les montagnes. Grenade tomba de même. Dans le désarroi général, la défense, sans direction ni ressources, ne pouvait offrir que des résistances isolées dont un ennemi entraîné devait avoir facilement raison. Quelques hommes énergiques se battirent pour l'honneur, comme ce Todmîr (Théodemir) qui, assiégé dans Oriola (Orihuela), sut en imposer à ses adversaires, à force de courage et d'audace. Mais de tous côtés les cavaliers de l'Islam passaient en trombes, se hâtant vers Târic, leur général en chef, qui avec l'avant-garde de l'armée d'invasion ne tardait pas à entrer dans *Tolède.* L'arrivée de *Târic* mit fin à l'empire des Goths.

Après avoir pris possession de la place, *Târic* poursuit sa course et fond sur Guadalajara, passe la sierra (de Guadarrama), et atteint, sur l'autre versant des montagnes, une ville dans laquelle il savait devoir trouver une table précieuse attribuée à Salomon, fils de David (!) : les rebords et les pieds en étaient incrustés d'émeraudes ; elle valait un trésor. Cette riche proie explique sans doute la hâte de *Târic;* elle faillit en tout cas le perdre.

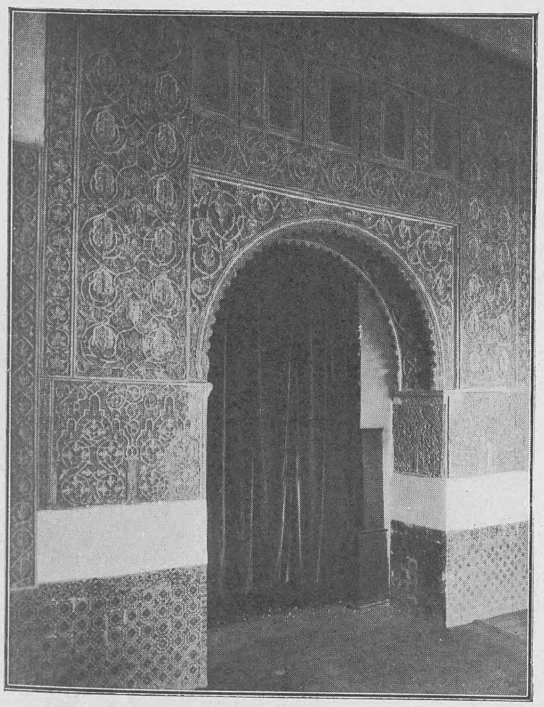


Phot. Alguacil.

UNE COUR.

En effet, l'émir **Mousâ ibn-Noçair,** qui l'avait envoyé en éclaireur, venait de débarquer en Espagne (juin 712) : en apprenant la marche rapide de son lieutenant, il entra dans une violente colère contre lui. Son armée comptait près de 18 000 hommes. D'Algéciras, au lieu de suivre la route que Târic avait prise, *Mousâ* se dirigea sur la capitale de Sidona (Medina Sidonia), qu'il emporta de vive force, puis vers Carmona, qu'il prit par trahison. Bientôt, il était à Séville, l'une des plus grandes cités d'Espagne, autrefois résidence des gouverneurs romains. Cette ville prise, après un siège de plusieurs mois, l'émir, tournant la sierra Morena, vint attaquer *Mérida.* Beaucoup des siens périrent et les assiégés purent obtenir, tandis qu'on les redoutait encore, des conditions acceptables.

A la fin de juillet 713, *Mousâ* prit enfin la route de Tolède. Comme il approchait, Târic vint à sa rencontre et lui rendit hommage comme à son chef. Mais aussitôt qu'il fut à portée, Mousâ lui envoya un coup de fouet sur la tête : « Où est la table ? » dit-il aussitôt. C'est là surtout ce qu'il voulait. Mais un pied de la table manquait : « C'est ainsi, dit Târic, qu'on l'avait trouvée. » *Mousâ* fit remplacer le pied absent par un autre en or massif. Puis le précieux objet fut soigneusement enveloppé dans une natte.



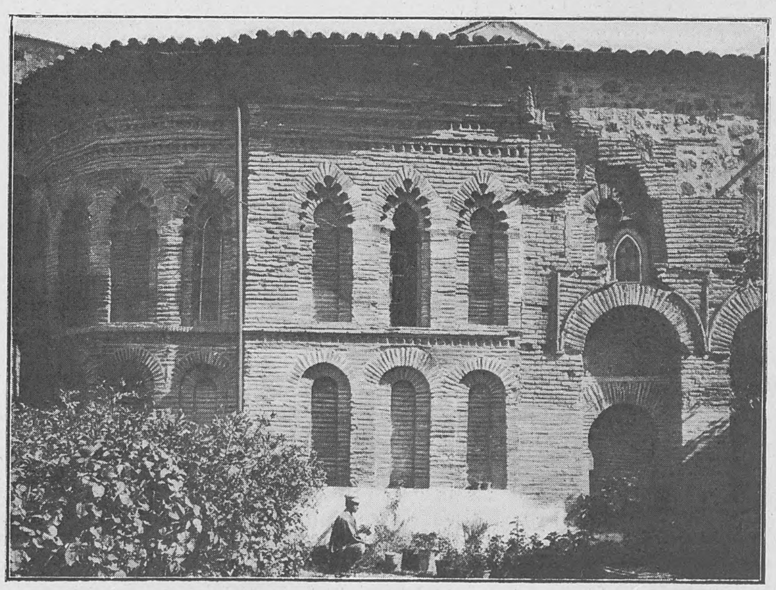
Phot. Alguacil.

SALLE DE LA MESA.

On prit ensuite Saragosse, mais un ordre du khalife *Walid* prescrivit à *Mousâ* de quitter l'Espagne et de se rendre à la cour. *Mousâ* confia le gouvernement du pays conquis à son fils Abdalazîz et lui assigna *Séville* comme résidence ; car il voulait faire de cette ville, pour les Africains, la porte de l'Espagne.

Le rôle de *Tolède* est terminé : longtemps capitale des Goths et de toute l'Espagne, elle ne retrouvera cet honneur qu'avec les Castillans, c'est-à-dire près de quatre cents ans plus tard ; et ce retour de fortune sera dû, non à sa beauté ni à la richesse du pays qui rayonne autour d'elle, mais à cette situation dominante qui en fait un centre remarquable pour le commandement de la Péninsule. Les Castillans y prendront pied contre le sud. Mais pour les Arabes, venus d'Afrique, d'où leur arrivaient sans cesse des troupes de renfort, *Tolède,* par son éloignement de la mer, ne présentait pas une sécurité suffisante. Ils s'en emparèrent, parce qu'elle était la capitale de leurs adversaires, mais cherchèrent plus bas le point d'appui de leur domination, à *Séville* d'abord, puis à *Cordoue,* dans la vallée du Guadalquivir, la plus belle région d'Espagne. Longtemps simple dépendance du *khalifat de Cordoue,* Tolède, quand cet État fut disloqué, redevint la tête d'une petite principauté mauresque. Mais c'était une capitale bien modeste : les Arabes eux-mêmes la traitaient de *Toletula,* diminutif latin de *Toletum.*

Alphonse VI de Castille apprit, à *Tolède* même, la façon de la reprendre. Comme il avait, pour échapper à son frère don Sanche, demandé asile au roi maure de cette ville, celui-ci reçut volontiers le prince castillan. La bonne politique et l'usage de ce temps le voulaient ainsi : un otage ou un allié de marque ne se refusent pas. D'ailleurs,

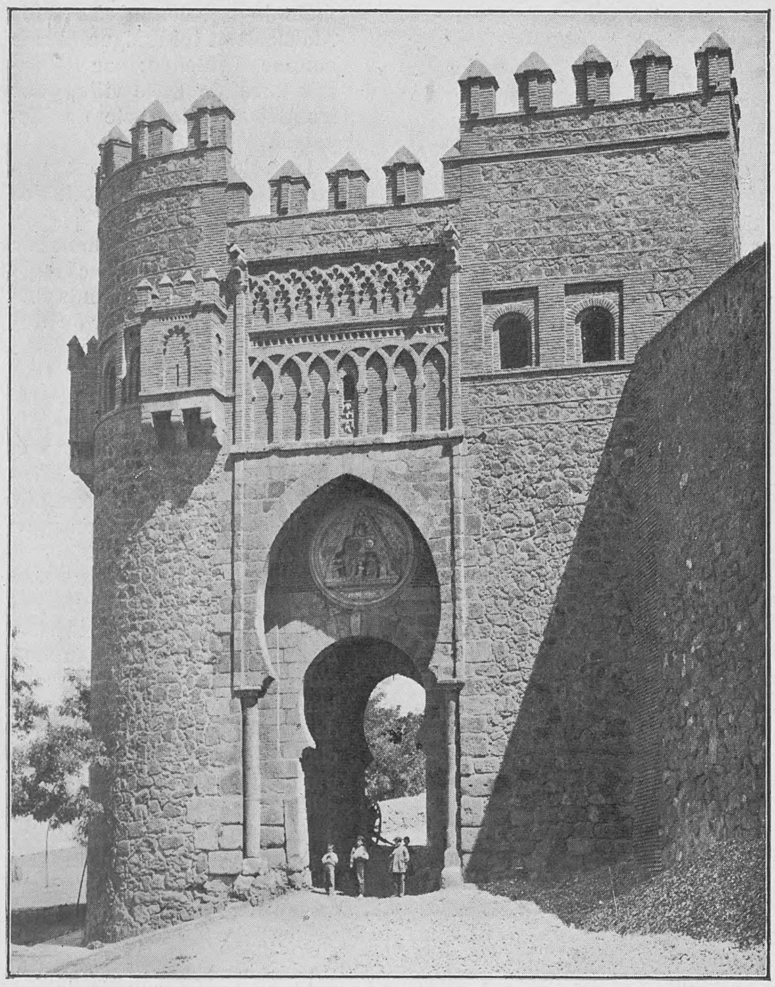


Phot. Garzón.

LE « *CRISTO DE LA LUZ* ».

les musulmans mécontents trouvaient eux-mêmes un asile chez les princes chrétiens; on allait, plus tard, de Séville à Grenade, ou de Grenade à Séville, sans embarras. Alphonse reçut d'Al-Mamoun une maison voisine du palais et il y résida. Ses manières agréables, la prudence de sa conduite, la modestie de son langage eurent bientôt fait de lui concilier les sympathies de son hôte. Il aimait beaucoup la chasse et s'y livrait passionnément, ce qui prouve, en passant, que la campagne de *Tolède* n'était pas aussi déboisée qu'aujourd'hui.

Le roi maure se plaisait dans la société du prince castillan et venait



Phot. Garzón.

TOLÈDE : LA *PUERTA DEL SOL.*

familièrement converser avec lui. Un jour que celui-ci s'était endormi à l'ombre de quelques arbres dans un jardin des environs où il allait parfois se récréer, le hasard voulut qu'Al-Mamoun y vînt aussi, accompagné de quelques amis, et s'assît précisément au revers du talus derrière lequel Alphonse reposait. On se mit à causer, dans le cercle des Maures. Il s'agissait de *Tolède* et de la position naturellement très forte que lui crée le fossé du Tage. On jugeait la place imprenable. C'était du moins l'avis général, quand un des compagnons du roi maure s'avisa qu'il suffirait, pour la réduire, de ravager les environs, d'affamer ainsi les habitants et de les priver de tout secours par un sérieux blocus; aucun courage ne devait tenir contre la famine.

Cependant le dormeur s'était doucement éveillé. Il tendit l'oreille, surprit le secret de son adversaire, mais se garda bien d'en rien laisser paraître.

Quand les événements l'eurent fait roi de Castille, Alphonse fut amené à se déclarer contre Tolède, l'assiégea par le moyen qu'avait dit le vieux Maure, et la prit (25 mai 1085). D'autres disent qu'il entra sans peine dans la place, ayant eu l'habileté de persuader à Çadir, petit-fils d'Al-Mamoum, son hôte de jadis, qu'il serait préférable pour lui de régner à Valence au milieu de ses coreligionnaires et de lui céder Tolède trop exposé.

L'ancienne capitale des rois goths redevint donc celle des rois de Castille. Alphonse VI y vécut; cette ville était presque un foyer pour lui : son assiette exceptionnellement forte expliquerait, à défaut d'autre raison, les préférences qu'il marqua pour elle. L'étendard de Castille venait de franchir une étape décisive : du haut de la citadelle du Tage, il flottait déjà sur l'horizon de l'Andalousie.

NOUVELLE-CASTILLE

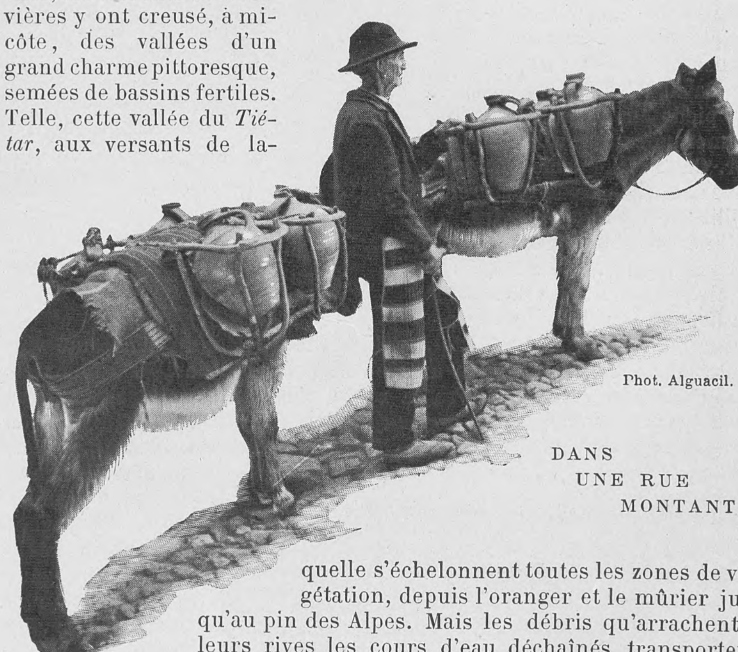
TAGE ET GUADIANA

Quelle solitude désolée serait cette plaine de **Nouvelle-Castille,** si le *Tage* et le *Guadiana* n'y faisaient pénétrer quelques traits de vie! Sur une superficie de 54 000 kilomètres carrés, le regard s'étend à l'infini, arrêté seulement par quelques ondulations de terrain dégagées par le travail des eaux. La longue cordillère des *sierras de Guadarrama* et de *Gredos* limite, au nord, ce vaste domaine; au sud, la *sierra Morena* redresse les bords de la terrasse castillane, au-dessus de la conque du Guadalquivir.

La plaine s'étend surtout d'est en ouest, et c'est dans ce sens que coulent parallèlement les deux artères vitales de ce grand corps, Tage et Guadiana, séparés par un seuil allongé que l'on a élevé, par comparaison avec le sol aplati des environs, à la dignité de montagne (monts de *Tolède*, de *Guadalupe*, de *San Pedro*). Chacun veut avoir sa montagne. Plusieurs taupinières dans un pré ne semblent-elles pas, à l'insecte qui rampe dans l'herbe, une véritable Sierra?

Si modestes qu'elles soient, les hauteurs qui séparent le Tage du Guadiana rompent, au centre, l'uniformité de l'immense plaine. A l'est, au nord, le paysage est borné par la sierra de *Cuenca*, les monts *Universales*, ceux d'*Albarracin,* soudés par les crêtes de *Molina* aux empâtements montagneux, d'où surgissent, en deux arcs puissants, soudés bout à bout, la sierra de *Guadarrama* et la sierra de *Gredos*.

Quelque arides et desséchés que paraissent ces entassements de roches, les torrents et les rivières y ont creusé, à mi-côte, des vallées d'un grand charme pittoresque, semées de bassins fertiles. Telle, cette vallée du *Tiétar*, aux versants de laquelle s'échelonnent toutes les zones de végétation, depuis l'oranger et le mûrier jusqu'au pin des Alpes. Mais les débris qu'arrachent à leurs rives les cours d'eau déchaînés transportent peu à peu dans la plaine l'aridité des hauteurs.



Phot. Alguacil.

DANS UNE RUE MONTANTE.

Des terres excellentes, tout à fait propres à la culture, sont ainsi submergées par d'arides avalanches : les longues traînées de sables et de cailloux ne manquent pas en *Nouvelle-Castille*. Ajoutez la sécheresse du climat aggravée par un déboisement acharné. Au lieu de distiller, par le filtre des racines, les sources bienfaisantes à la terre, les talus abrupts déchaînent les eaux, provenant de la fonte des neiges ou des précipitations atmosphériques, en torrents inutiles ou dévastateurs.

D'ailleurs, il pleut rarement sur la *Nouvelle-Castille*. Les vents qui soufflent de la *Guadarrama* sont froids et secs, car les sommets ont capté au passage l'humidité qu'ils portaient dans leurs flancs. De l'ouest viendraient des brises moites et rafraîchissantes, si les rebords élevés de la *Meseta* n'arrêtaient les nuages soulevés de l'Océan. Le Midi n'envoie au plateau castillan que les souffles embrasés de l'Afrique. Sous un ciel presque toujours pur et d'un bleu implacable, la plaine cuit ou gèle, mais rarement reçoit quelque ondée bienfaisante. La sécheresse proverbiale dont souffre la *Nouvelle-Castille* n'est donc pas un mystère; mais ce serait une erreur de la croire uniforme. Sans parler des vallées favorisées qui se creusent au flanc des montagnes, il ne manque pas, dans la plaine, de fraîches oasis : celles d'*Aranjuez*, des environs de Tolède, de Talavera sur le Tage; des champs de céréales qu'interrompent des vignobles, et des plantations d'oliviers, dans les provinces de Ciudad-Real et de Cuenca.

Entre ces deux provinces, les plus méridionales du plateau, des halliers d'arbousiers et des bois de chêne de la sierra Morena aux forêts de pins de la sierra de Cuenca, la *Manche* paraît plus sèche encore.

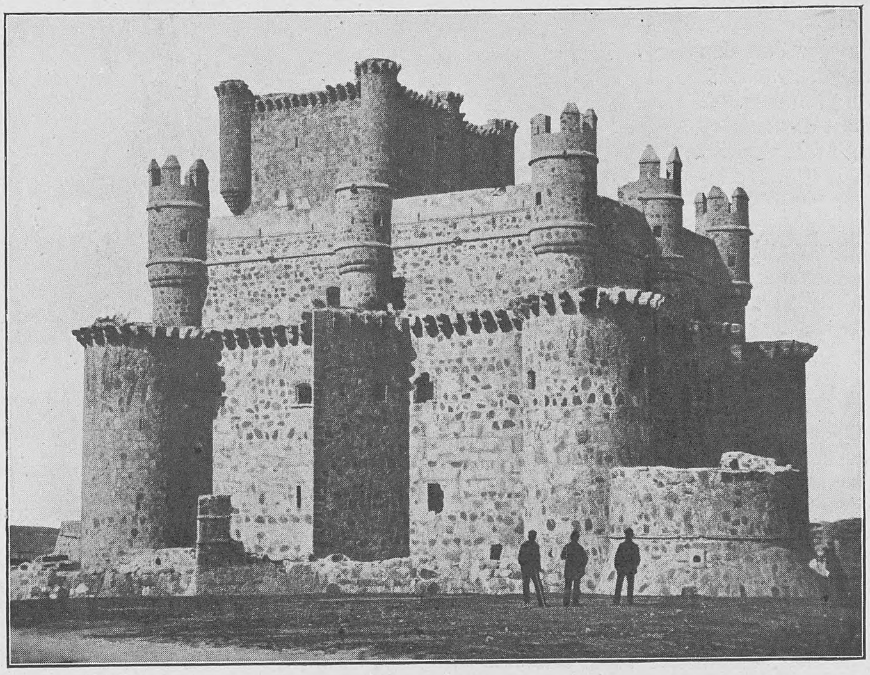
LE TAGE

Le **Tage** court pendant 944 kilomètres, des *monts Universels* où il prend sa source, à 1593 mètres d'altitude, jusqu'à Lisbonne, bâti à l'entrée de son estuaire : ces chiffres sont officiels; je ne les ai pas contrôlés. Dès l'origine, et à peine dérivé du mont *Saint-Philippe*, source où il puise, dans le groupe des monts Universels, le *Tage*, grossi des filets dégringolés à lui de toutes parts, montre cette fougue qui ne le quittera plus, plonge au ras des sierras de *Molina* qui le ploient à l'ouest, dans une faille étroite où ses eaux frémissantes bondissent en cascades pittoresques.

Peu de place, sur ses rives, pour la terre végétale : le torrent roule des cailloux, des débris arrachés à la montagne, et quand il est possible, des flottilles d'arbres culbutés dans le bouillonnement des eaux.

Quelle admirable force motrice ! Mais à qui, le plus souvent, sur ces rives éloignées, servirait-elle ?

A Trillo, le torrent s'est assagi, sans être pour cela bien tranquille. Mais, en vue de Sacedon, il recommence à bondir; la pente plus régulière fait succéder les rapides aux cascades du cours supérieur. Quand l'eau surabonde, comme les ponts sont rares, il faut recourir à des barques pour aller d'une rive à l'autre; s'il n'y a pas de crue, on peut quelquefois traverser le fleuve à gué. L'irrégularité de son débit est une caractéristique du *Tage*, comme de la plupart des fleuves espagnols : il ne marche pas, il court; il ne coule pas, il saute ou bien s'endort en des remous tranquilles. N'est-il point un peu de son pays ?



Phot. Alguacil.

CASTILLO DE GUADAMUR (PROVINCE DE TOLÈDE).

A l'entrée de la province de Madrid, la vallée du *Tage* s'élargit; plus de rives torrentielles; à gauche seulement, comme à Colmenar d'Oreja, au pied du plateau d'Ocaña, des talus s'érigent un peu au-dessus du courant.

L'oasis d'*Aranjuez* est justement célèbre; celle de *Talavera* est non moins fertile : des rives basses permettent de capter sans peine les eaux du fleuve pour fertiliser les champs voisins. Entre ces deux points favorisés, le *Tage* coupe résolument à travers les roches granitiques sur lesquelles Tolède est assise; il enveloppe la vieille cité d'un ravin en fer à cheval à peu près infranchissable. Quelle force a poussé le torrent dans cette voie difficile et l'a contraint à dépenser tant d'énergie pour frayer sa route, tandis que l'isthme affaissé qui s'étend au revers de la ville lui offrait une carrière facile? Peut-être que, poussé par les rapides d'amont, le fleuve ravageur eut emporté la riche Véga, dont la verdure et les fleurs sont la joie de Tolède; le détour qu'il fait est double profit : il respecte les champs et défend la ville.



Phot. Laurent-Lacoste.

DANS LA CAMPAGNE DE TOLÈDE.

Presque partout, hormis en quelques bassins de repos, le *Tage* coule profond, entre des bords élevés, qui peuvent atteindre, à mesure que l'on avance vers l'ouest dans la tranchée du plateau, jusqu'à 100 mètres de haut. Alors, au lieu de répandre ses eaux fertilisantes sur les champs d'alentour, le fleuve torrentiel roule, inutile, dans son étroit couloir. Pour l'élever, il faudrait un trop grand effort : aussi chacun s'éloigne-t-il de ces rives; elles s'allongent tristes et mornes dans une solitude qui semble ne devoir jamais finir.

Dans la faille où mugit le *Tage* sous les roues des moulins, on le devine plutôt qu'on ne le voit de loin; l'escarpement qui l'accompagne s'accuse en creux; c'est une coupure plutôt qu'une vallée. Quand le soleil de la canicule darde à pic sur les roches noircies, quelle atmosphère dans cette coulée d'enfer! Et quelle différence avec les vallées de nos grands fleuves, la Loire par exemple, artère centrale du sol français, comme le *Tage* l'est du sol ibérique! La Loire s'étale majestueuse, à ciel ouvert, entre des rives accessibles, à travers des plaines qu'elle enrichit de ses alluvions, jusqu'aux croupes éloignées qui, de part et d'autre, limitent son large domaine : dans les champs, les moissons; dans les jardins, les fleurs et les fruits s'épanouissent à l'envi, sous la brise rafraîchissante qui bruit, même au cœur de l'été, dans le feuillage mobile des longues allées de peupliers.

On voudrait *humaniser* le *Tage*, trancher ses rives et détourner ses eaux par une canalisation appropriée vers les champs altérés, mais propres à la culture, qui restent à l'état de steppe, faute de l'humidité nécessaire à la dissolution des sels nourriciers de la terre et à la vie des plantes. Il résulte d'observations faites entre Talavera de la Reina et Almaraz qu'une dénivellation très appréciable permettrait de transformer ainsi certains districts de Trujillo et de Navalmoral en territoires fertiles.

L'exemple d'Aranjuez et des florissantes Végas échelonnées sur le fleuve moyen dit assez ce que l'on pourrait espérer d'un pareil effort. En attendant, le courant du *Tage* met en mouvement plusieurs usines d'électricité. Un ingénieur me montrait, le long de la ligne de Madrid à Tolède, un vaste établissement créé, sur le *Tage*, par des Français, qui dispense la lumière électrique à dix-sept villages environnants. Voilà des compatriotes bien avisés. Que n'illuminent-ils ainsi leur propre pays!

Quant à la *navigation* du Tage, elle est, depuis les Romains, à l'ordre du jour. Il paraît que les barques romaines remontaient fort loin. Mais les temps troublés qui suivirent la chute de l'Empire, l'arrivée des Barbares, l'invasion arabe, et huit siècles d'alertes et de guerre, permirent aux audacieux d'échelonner de nombreux moulins au ras du courant : les digues de retenue et les barrages de roches affleurantes rendirent bientôt le fleuve à peu près impraticable. On passait pourtant, non sans peine, sur certains points; mais le passage était considéré comme une prouesse. Il le parut, lorsque Philippe II, désireux d'établir une communication directe entre les deux capitales de la Péninsule : Madrid et Lisbonne, reprit, pour son propre compte,

des projets oubliés depuis longtemps dans la poussière des archives.

Isabelle la Catholique n'avait-elle pas déjà tourné ses vues de ce côté? Si la mort ne l'eût surprise, peut-être la conquérante de Grenade, la clairvoyante protagoniste qui ouvrit à Colomb le chemin du Nouveau Monde, aurait-elle encore doté l'Espagne de cet inappréciable bienfait : la libre navigation du Tage. Il convient en effet de ne pas oublier que la haute région du fleuve communique sans trop d'effort avec le bassin de l'Èbre, par la coupure du Jalon, son affluent. Ainsi l'Espagne se serait trouvée unie d'un bout à l'autre, en largeur, par la grande artère vitale du *Tage*.

Philippe II reprit l'idée et chargea l'un des meilleurs ingénieurs de son temps, *Antonelli*, de l'étudier et de lui soumettre un plan complet de navigation par le *Tage*. Prêchant d'exemple, Antonelli montra que le projet n'avait rien de chimérique : il s'embarqua lui-même à Lisbonne, avec quatre rameurs, et remonta le fleuve.

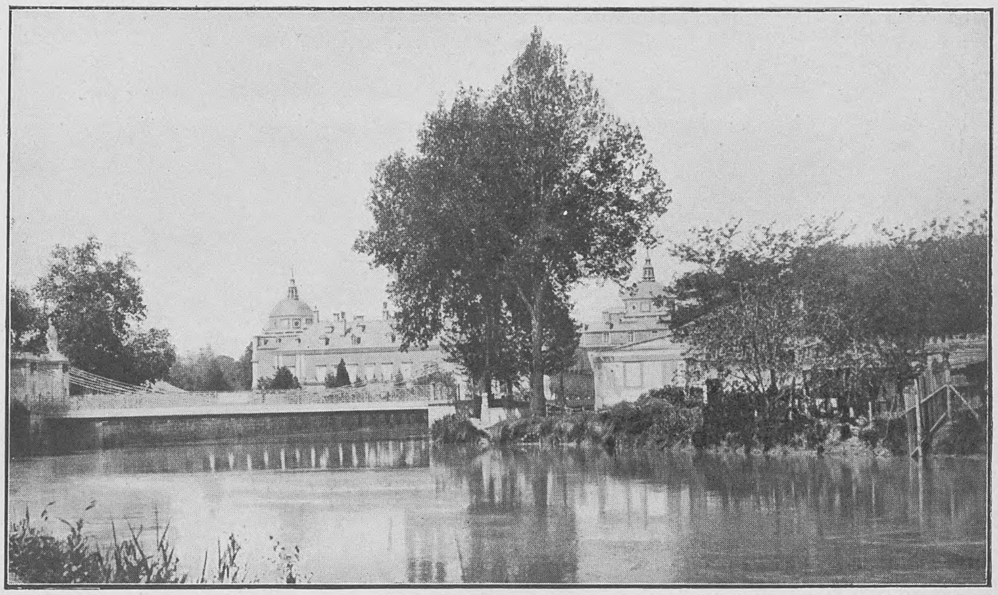
Le 19 janvier 1582, il arrivait à Tolède, aux applaudissements de la foule, accourue pour assister à un événement aussi incroyable; puis sa barque, hélée de l'autre côté des moulins, le porta devant Aranjuez et, par le Jarama et le Manzanarès, jusqu'à Madrid.

Le retour s'effectua de même façon. Pour souligner cette prouesse, et mettre son projet en honneur, le roi lui-même avec sa famille navigua sur le Tage et le Jarama. Le fameux architecte Herrera, Juanelo, l'audacieux ingénieur Juan Delgado, Rodrigo de Mendoza soutenaient le prince de leur concours. Cent mille ducats furent votés à Madrid pour l'exécution des travaux. Deux ans après, on célébrait par des fêtes retentissantes l'ouverture de la navigation régulière du *Tage*, jusqu'à Talavera. Le voyage de Lisbonne par le fleuve allait devenir une promenade; en janvier 1588, Cristobal de Roda y conduisait sept embarcations; deux mois plus tard, Alonso Garcia arrivait à son tour, à la tête d'un nouveau convoi. Mais ce fut tout.

Philippe II parti, Philippe III ne fit rien pour réaliser l'idée de son père; avec Philippe IV, *Carduchi* et *Martinelli* étudièrent de nouveaux plans. Le plus sérieux effort tenté depuis pour secouer l'inertie générale fut la mise sur pied d'un nouveau projet élaboré par un général de l'armée espagnole, *Francisco de Cabanes* (1828). En prenant pour base les études précédentes, il donnait à l'entreprise un objectif commercial qui, semblait-il, devait en assurer le succès. Une Société constituée par lui reçut le privilège de la navigation sur le *Tage*, pendant quinze ans, privilège prorogé plus tard jusqu'à vingt-cinq ans.

Un traité signé à Lisbonne, le 31 août 1829, entre Ferdinand VII, roi d'Espagne, et Miguel Ier, roi de Portugal, donnait à la Société en question l'appui officiel des deux royaumes. Deux bateaux firent plusieurs fois le voyage d'une capitale à l'autre; on les avait baptisés *Tage* et *Antonelli*. Des bravos unanimes saluèrent cette initiative qui parut à tous un gage d'union entre les deux peuples frères.

La question en est là. Pour dire vrai, le progrès a été nul depuis Philippe II, et la navigation régulière sur le *Tage* en est réduite à la canalisation pratiquée entre Aranjuez et Tolède. Au-dessous d'Alcántara, des embarcations portugaises de moyen tonnage remontent et descendent le fleuve, à certaines époques de l'année, toujours en péril soit de heurter les roches de fond mises en saillie par la baisse des eaux, ou de se briser contre les parois des défilés où le courant se précipite avec violence.

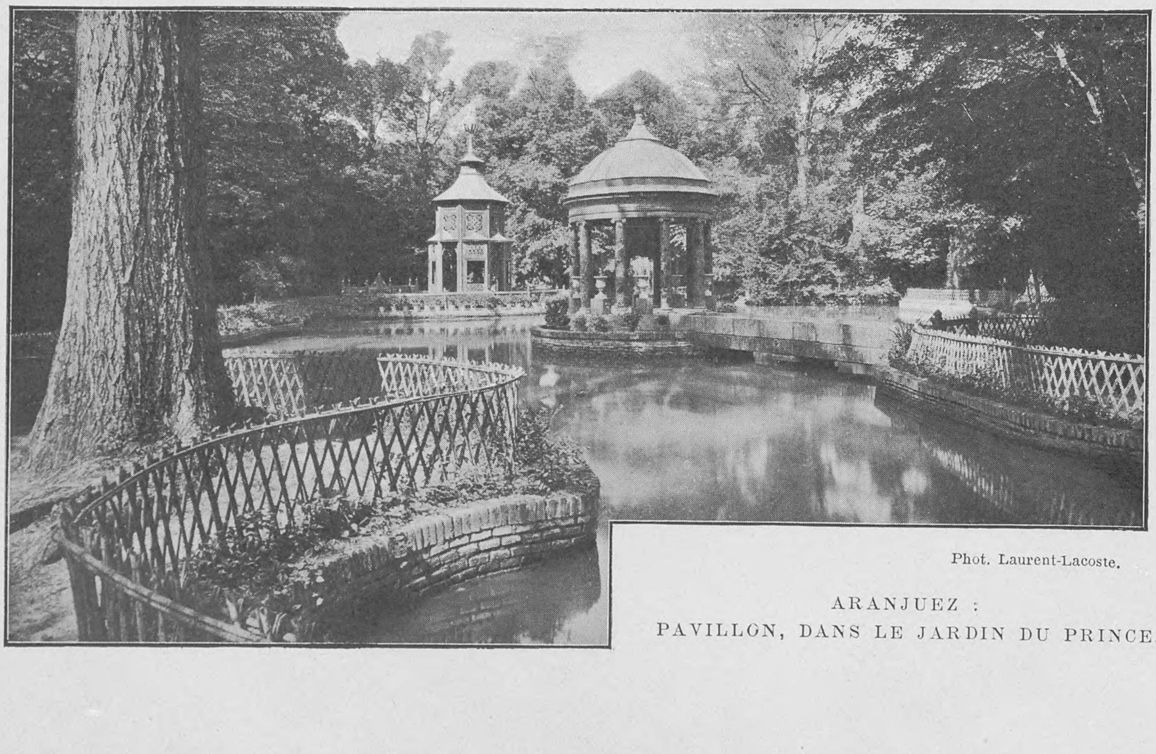


Phot. Hauser y Menet.

ARANJUEZ : VUE PRISE DU JARDIN DU PRINCE.

On s'expliquerait mal qu'après tant de bonne volonté dépensée, d'expériences faites et de plans sérieusement étudiés, la navigation du *Tage* ne soit même plus au point où l'avaient laissée les Romains, si l'on ne songeait que les multiples barrages établis sur le courant l'ont sectionné en rapides, ont détruit ainsi la pente naturelle des eaux et engendré des chutes dont la force d'érosion grandit de plus en plus par le déboisement des hauteurs qui envoient au fleuve ses affluents principaux. De torrent en torrent, le *Tage*, devenu torrent lui-même, et emporté par la violence de tous les autres, a déchiré le plateau castillan, affouillé le couloir de sa prison avec rage, mis ses rives hors la portée des riverains. Ajoutez les rivalités que fit naître ce projet de navigation centrale : les Andalous craignirent de voir détourner sur Lisbonne les céréales et les vins de Castille qu'ils drainaient par le Guadalquivir et embarquaient à Séville. De là l'effort constant du Midi contre cette nouvelle voie commerciale dont il craignait à la fois le trafic et l'influence politique. La riche et puissante Séville contribua fortement à faire échouer le projet, et *Tolède* manqua ainsi l'occasion de redevenir une capitale.

Les forces dont dispose à présent l'art de l'ingénieur viendraient à bout des obstacles jetés en travers du *Tage;* mais cela n'irait pas sans des frais considérables que ne justifie guère la modicité des profits attendus. A quoi bon? Le chemin de fer ne va-t-il pas plus vite (bien qu'en Espagne il ne s'emporte guère)? Il exige au surplus moins de sacrifices pour frayer sa route à travers une plaine ouverte d'est en ouest, sans rencontrer de sérieux obstacles. On comprend dès lors que le *Tage* soit condamné jusqu'à présent à rester partiellement un fleuve parasite. Peut-être l'inépuisable force motrice dont il dispose lui rendra-t-elle



Phot. Laurent-Lacoste.

ARANJUEZ : PAVILLON, DANS LE JARDIN DU PRINCE.

un jour le rôle auquel il devait, semble-t-il, pouvoir prétendre.

Les principaux **affluents** du *Tage* lui viennent, à droite, des puissantes sierras de Guadarrama et de Gredos. Il en est un pourtant, le premier de tous, et à coup sûr le plus original, que les géographes oublient presque tous d'indiquer, et dont on ne parle guère, excepté parmi les riverains.

« Le Tage a la renommée, disent-ils, et le *Hoz-Seca*, l'eau. » Ce torrent a une origine souterraine; mais dans la grotte même où il prend naissance, une partie de ses eaux filtre au travers du sol pour reparaître à gros bouillons au pied d'un talus élevé, la *Fuente de la Cueva*. (Torres Campos : *Nuestros Rios*.) Ses eaux plus abondantes que celles du Tage donnent à celui-ci figure de fleuve.

On nomme, après cela, un affluent, le *Gallo*. Mais le grand collecteur des eaux qui descendent au Tage, à l'intérieur du grand cirque dessiné



Phot. Morero.

LE PONT DE TOLÈDE, A MADRID.



Phot. Ciaveria.

SUR LES BORDS DU *MANZANARÈS* (MADRID).

par la sierra de Guadarrama, est le *Jarama*, sillon commun du Tajuña et du Hénarès (rive gauche), du Lozoya et du Manzanarès (rive droite).

Du *Jarama*, l'on devine qu'issu de hautes cimes comme le Cébollera (2132 mètres), il dévale emporté entre des rochers très nus en général et les pentes abruptes des hauts plateaux, par une série de rapides coupés de fondrières. Mais l'altitude des sommets auxquels il puise lui donne, par la continuité des ruissellements qui proviennent de la fonte des neiges, une constance relative et une abondance que peuvent lui envier ses congénères. Parmi eux, le *Tajuña*, dissimulé d'abord au fond d'une gorge qu'il approfondit sans cesse, échapperait à tout emploi utile, si de nombreuses saignées ouvertes au débouché du plateau de Altarria n'épandaient le limon et les eaux du torrent sur une large étendue de terres qui en tirent leur fécondité. C'est le cours d'eau de la province de Madrid dont l'industrie humaine a tiré le meilleur parti.

Le *Hénarès* puise à la sierra Ministra, montagne de Medinaceli, d'où le Jalon descend à l'est vers l'Èbre, l'Escalote vers le nord avec quelques filets nourriciers du Duero. D'abord très abondant, il pousse la roue de quelques moulins et donne la vie aux campagnes de Sigüenza et de Jadraque, qu'il traverse. Un canal dérivé sur la grande plaine d'Alcalá pourrait féconder 13000 hectares de terre; mais l'eau, amenée à grands frais, coûte cher, et trop souvent fait défaut, précisément quand la grande sécheresse en fait davantage sentir la nécessité.

Le *Lozoya*, modeste affluent du Jarama, est plus abondant que lui, parce qu'il vient de plus haut, et parcourt une région habituellement humide. Le pic de *Peñalara*, qui domine sa source, monte à 2406 mètres d'altitude; les neiges du Cabeza Mayor de Hierro (2383 mètres) l'alimentent de nombreux filets torrentiels. Son cours s'achève dans la haute région de la Sierra; aussi les eaux qu'il roule sont-elles fraîches et pures : un aqueduc les conduit jusqu'à Madrid pour l'alimentation de la ville.

Émule du Lozoya, le *Manzanarès* arrose la capitale de l'Espagne : ses prétentions sont modestes; il ne pénètre pas, comme son voisin, au cœur des grandes Sierras. Mais le double filet qui lui donne naissance circonscrit pourtant des sommets qui dépassent 1300 mètres. Pour son malheur, il quitte les hautes terres et aborde la plaine; et il est à bout de souffle quand il parvient au Jarama. Pauvre cours d'eau pour la première cité d'un grand pays!

La tradition veut qu'on en plaisante, et l'on se croit ainsi de l'esprit. Cela n'est pas bien nouveau; le *Manzanarès* n'en a cure : les reproches qu'on lui adresse sont-ils mérités? Si l'eau qu'il traîne n'offre plus, au sortir de la capitale, la limpidité des lacs de montagne, s'il ne fleure pas la rose, peut-on justement le lui reprocher? Les Madrilènes apprendraient à le mieux estimer, s'ils venaient à le perdre. Ce modeste cours d'eau est l'un des plus utiles de l'Espagne. Il n'a pas cherché la capitale : elle est venue à lui. N'aurait-il pas plutôt qu'elle le droit de s'en plaindre?

Le *Guadarrama* montre tout l'emportement et l'inconstance des torrents de montagne. Souvent à sec pendant l'été, il se perd et même disparaît au milieu des sables et des cailloux qu'il a entraînés dans la plaine.

La sierra de Gredos envoie au Tage : l'Alberche, le Tiétar et l'Alagon.

Par un coude dont le sommet est dirigé sur Madrid, l'*Alberche* draine, sur les deux flancs, les croupes extrêmes de la sierra de Gredos et ouvre, entre cette cordillère et celle de Guadarrama, le seuil par où passe la route de Madrid vers Avila. Il y a un grand contraste entre le cours supérieur de l'Alberche et son cours inférieur. Au-dessus de Saint-Martin de la Véga, c'est le torrent obscur et rageur, courant sur une arène stérile, entre des pics hérissés par la décomposition de la roche

granitique. Au débouché des Sierras, c'est le cours d'eau babillard, dévalant sous le couvert des taillis de chêne et de châtaigniers, par les coteaux qu'égayent l'olivier, la vigne, l'amandier, jusqu'à la plaine où il serpente, au milieu des champs de céréales, des arbres fruitiers et des jardins. On devine la fertilité de son terroir à l'agglomération des habitants. L'*Alberche* rejoint le Tage, au delà de la zone des sables, à l'est de Talavera.

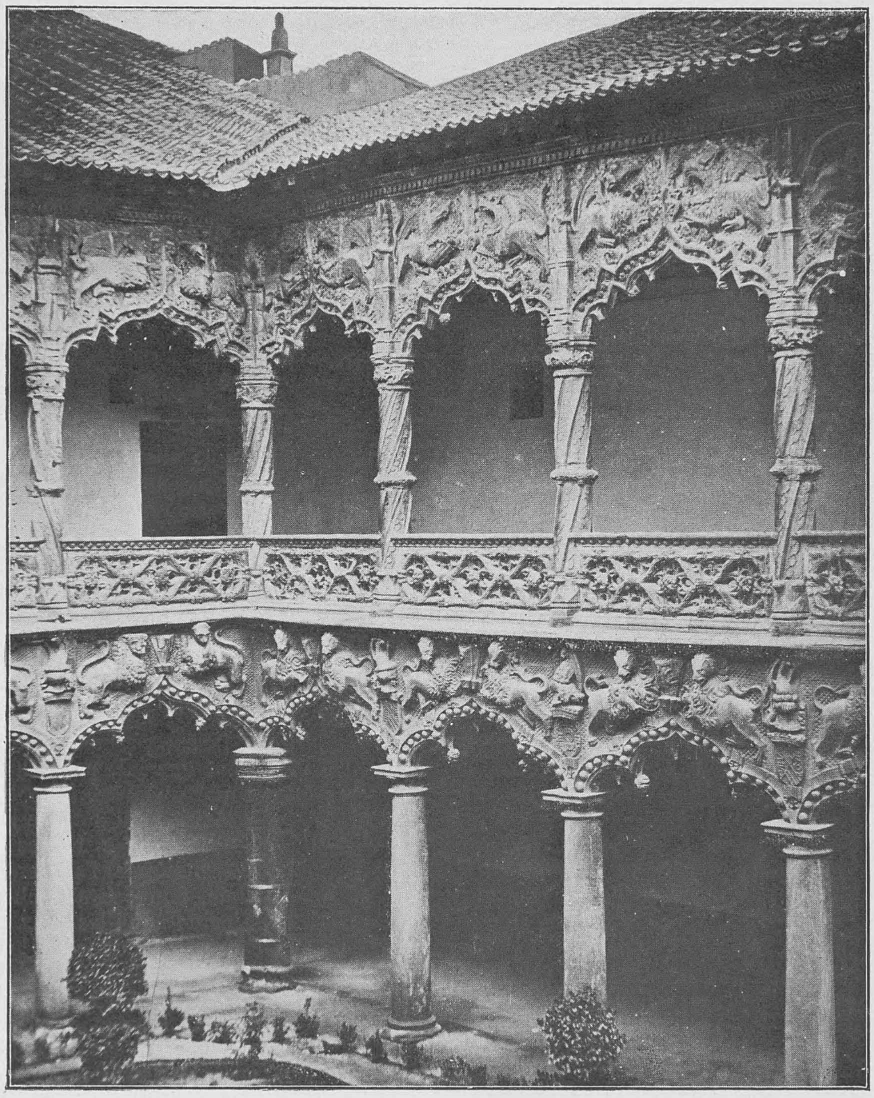
Dans le coude de l'Alberche, le *Tiétar* range les talus de la sierra de Gredos qui regardent au sud. La différence du niveau engendre sur ses rives des aspects fort différents : des lichens qui tapissent les cimes élevées jusqu'à l'oranger qui fleurit dans les fonds bien abrités, le *Tiétar* traverse toutes les zones de végétation : le blé et l'orge, la vigne et l'olivier, les bois de rouvre et de pin font sa richesse. Le monastère de *Yuste* que Charles-Quint, las de l'empire, choisit pour sa retraite, est situé dans un vallon délicieux du voisinage. Vers le Tage, les rives du *Tiétar* abandonnées, faute d'eau, par la culture, sont livrées à la végétation spontanée des pâturages.

Entre la sierra de Gata et celle de Béjar, contrefort en travers de la sierra de Gredos, l'*Alagon* pénètre jusqu'aux croupes de la *Peña de Francia,* qui pointe comme un bastion sur la campagne de Salamanque et le bassin du Duero. Le cours montagneux de l'*Alagon* passe, de défilés escarpés dont les parois atteignent 100 mètres de hauteur, dans des clairières raboteuses et sans vie que l'on pourrait fertiliser, à bas prix, par de faciles dérivations.

La rive gauche du *Tage* longe de trop près le relief des hauteurs de Tolède et de Guadalupe pour que des affluents importants aient pu s'y donner carrière. A signaler seulement l'Ibor et l'Altamonte, tous deux issus de la sierra de Guadalupe: l'*Ibor* qui, entre une plaine aride et des croupes dénudées, déroule au regard surpris les bois touffus, les châtaigneraies, les fruits, les légumes, les aspects riants et frais d'une vallée cantabrique; l'*Altamonte,* dont le cours se développe entre des rives entaillées profondément dans une terre d'ardoise, rebelle, à cause de sa sécheresse, au labeur humain.

Il suffirait d'ouvrir la route aux eaux du Tage sur la province de Cacérès pour la rendre fertile; elle possède tous les éléments qui font la richesse agricole : un climat favorable, l'engrais, l'eau voisine et abondante. Mais par le manque d'initiative, le soleil brûle et dessèche ces terres sans culture : au lieu de l'utiliser sur place, le phosphate de chaux, qui est abondant, s'exporte aux îles Britanniques; enfin l'eau du *Tage* va presque toute en Portugal. C'est l'homme qui fait défaut à la terre, après avoir causé, par la dénudation irréfléchie du bassin supérieur, l'insuffisance du fleuve et sa propre misère.

Avant de quitter le territoire espagnol, le *Tage* passe sous les arches gigantesques du pont d'*Alcántara,* magnifique ouvrage fait de blocs de granit superposés, sans ciment ni mortier, qui porte vaillamment le poids de dix-huit siècles. Les plus grandes arches dominent de 46 mètres le cours ordinaire du fleuve; par grandes crues, le courant peut monter jusqu'à 3 mètres seulement de la voûte. On juge par là de l'inconstance du fleuve. Une tour défendait le pont : les Romains en firent un poste stratégique. Après eux, les Arabes s'y établirent et lui donnèrent son nom actuel, « Al-Khantara », c'est-à-dire le pont. Les religieux chevaliers d'Alcántara y prirent la garde à leur tour contre les Maures chassés plus loin; ce fut ici le chef-lieu de l'Ordre, sa base d'opérations; l'église Santa Maria de Almocobar conserve plusieurs tombeaux des Maîtres. L'agglomération formée près du pont, sur la rive méridionale du *Tage,* n'est qu'une petite ville vieillotte, intéressante seulement par les souvenirs qu'elle évoque.



Phot. Alguacil.

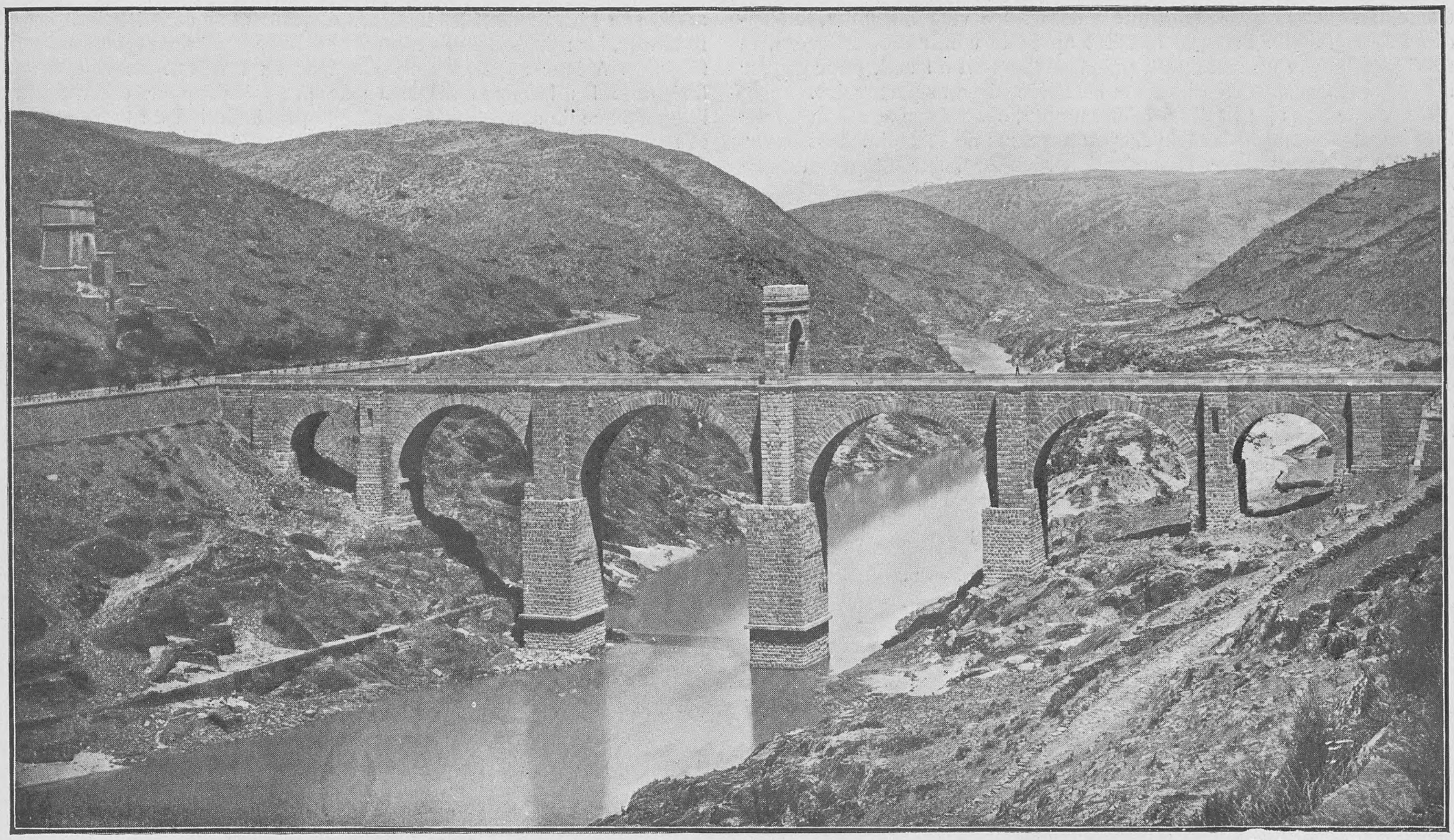
COUR DU PALAIS DE L'INFANT, A GUADALAJARA.

LE GUADIANA

Le **Guadiana** (722 kilomètres) est très bizarre de composition. L'on dirait trois tronçons liquides soudés ensemble, bout à bout, pour former un grand fleuve. Ils sont parfaitement distincts : d'abord, le *Giguela* et le *Zancara* qui s'allongent à l'est, dans le prolongement du cours principal, jusqu'à la sierra de Cuenca, d'où rayonnent aussi les premiers affluents du Tage et le Jucar, entraîné, au sud, vers la Méditerranée; mais ces deux cours d'eau s'épuisent dans la traversée du plateau de la Manche. Alors le *Guadiana,* court émissaire de sources abondantes, vient à la rescousse, donne aux deux rios une nouvelle impulsion : il s'impose; c'est le vrai fleuve qui s'épanche dans une large vallée ouverte d'est en ouest, jusqu'au delà de Badajoz. Là, nouvel avatar : les plissements anciens de la Meseta détournent le fleuve brusquement au sud. Il semble qu'un nouvel émissaire vient recueillir ses eaux pour les conduire, le long de la frontière portugaise, dans le golfe de Cadix.

A ne considérer que l'éloignement de leur source, le *Giguela* et le *Zancara* sont mieux qualifiés que le *Guadiana* pour imposer leur nom au fleuve qu'ils contribuent les premiers à former par leur union. Ils ont encore le mérite, qui n'est pas mince, de traverser, sans tout à fait disparaître, l'immensité nue de la Manche. Il est vrai qu'ils en sortent à bout de souffle, et que pour échapper à l'intense évaporation du plateau élevé et sans abri, leurs eaux s'infiltrent et coulent sous une couche superficielle du sol qui les préserve de la complète absorption. Leur présence se révèle à la surface par une longue traînée de prés et de pâturages tendus comme une écharpe verte sur la nudité de la plaine uniforme.

Il serait possible d'en tirer meilleur parti, d'en détourner les limons fertilisants, de capter à peu de profondeur l'eau régénératrice pour l'épandre sur de nombreux hectares, témoin les dix mille norias qui enveloppent Daimiel de vie et de fraîcheur. Mais il faudrait se remuer, agir, secouer une routine plusieurs fois séculaire, renier des procédés et des traditions presque aussi vieux que la race. Et l'on s'arrête devant l'effort. A quoi bon du reste? Cette plaine exposée aux frontières de Castille a vu passer toutes les invasions; les Maures barbares l'ont maintes fois pillée, saccagée, dépeuplée : la terre abandonnée a fait retour au steppe et l'incendie des forêts protectrices a tari pour jamais les sources de la vie.



Phot. Laurent-Lacoste.

PONT ROMAIN D'ALCÁNTARA.

Il y a beaucoup d'exagération dans ces doléances intéressées, de même que dans les impressions fugitives des voyageurs pressés. Le vide de cette immense étendue s'accentue par l'éloignement des villes, la rareté des hameaux et des fermes isolées, que l'insécurité des campagnes fit autrefois disparaître, et qui trouveraient aujourd'hui à peine de quoi vivre, sur un sol trop longtemps délaissé. Entre le mouvement, le bruit de la capitale, et les riantes plaines andalouses, de la puerta del Sol à la Véga de Cordoue, la pauvre *Manche* fait un saisissant contraste, et c'est peut-être à ce rapprochement qu'elle doit une renommée pire qu'elle ne mériterait.

Aux deux émissaires de la Manche, *Giguela* et *Zancara*, unis en amont de Villarrubia, un petit cours d'eau latéral qui a l'air d'un affluent apeuré, puisqu'il se dérobe, le *Guadiana* apporte le renfort de ses eaux. La source du *Guadiana* est assez mystérieuse : elle s'alimente aux lagunes de *Ruidera,* échelonnées sur le revers de la sierra Morena, dans une région peu inclinée et de pente incertaine. Quelques rapides, de jolies cascades conduisent le *rio* naissant jusque près d'Argamasilla, où il plonge sous terre et disparaît. Gagne-t-il au plus court, par les couches inférieures du sol, le cours voisin du Zancara? Cela est probable. Mais comme, plus bas, jaillissent des sources abondantes qui, dans un pays aussi sec, ne peuvent s'alimenter qu'à des nappes souterraines, on a pensé qu'elles devaient provenir, par infiltration, des lagunes nourricières du Guadiana.

De là le nom de ces fontaines jaillissantes : les *ojos* (yeux) du *Guadiana.* Ainsi le filet primitif du fleuve reparaîtrait au jour de ce côté, pour recueillir, un peu plus bas, le contingent du Zancara et du Giguela et former ainsi le *Guadiana* définitif. Mais cette dérivation souterraine ne paraît pas probable, bien qu'on l'appuie de cette observation que les *ojos* sont à 620 mètres d'altitude seulement, tandis que la lagune de Ruidera, la plus éloignée, accuse une altitude de 890 mètres. La différence de niveau n'impose pas nécessairement une dépendance.

Il est bien plus naturel de penser que deux issues sont ouvertes aux premiers filets du Guadiana et que partant ceux-ci vont, l'un sous terre au Zancara : c'est le *Guadiana alto* (un canal rétablit la communication superficielle); l'autre, le *Guadiana bajo,* par lequel les eaux jaillissantes des *ojos* rallient le cours d'une rivière voisine, le *Azuel,* et de concert avec elle rejoignent, au-dessous de Daimiel, les autres cours d'eau réunis.

Le **Guadiana** est né ; *Ciudad Real,* ville d'avant-garde fondée en 1252, par Alphonse le Sage, au croisement des chemins de Castille et d'Andalousie, se dresse dans la plaine étendue entre le fleuve et son premier grand affluent de gauche, le Jabalon. La longue, étroite et pierreuse vallée du *Jabalon,* qui prend jour sur le seuil de Montiel, servait de douve protectrice à l'avant-poste fortifié du *castillo de Calatrava,* qui surveillait les débouchés de la sierra Morena.

Ainsi formé, le *Guadiana,* sous la poussée des hauts plateaux appuyés au rebord de la sierra Morena (*los Pedroches*), décrit vers le nord un grand triangle, dont la pointe s'arrondit sur les hauteurs de Villarta et de Helechosa et butte contre l'éperon de la *sierra de Altamira,* qui le ramène au sud vers sa direction première. Désormais le fleuve coule, large et profond, dans une vallée enrichie d'alluvions qui ont fait la fortune de Villanueva et de Don Benito. A *Mérida,* les Romains durent construire un pont de 64 arches, long de 780 mètres, pour traverser le *Guadiana.* Plusieurs fois des crues violentes ont compromis sa solidité; le duc wisigoth de Tolède, Sala, le rétablit, dit-on, au VII[e] siècle et Philippe III le rajeunit au début du XVII[e]. A *Badajoz,* vedette fortifiée de l'Espagne sur la frontière portugaise, le pont du *Guadiana* (puente de las Palmas), long de 582 mètres, a souffert également et à maintes reprises des emportements du fleuve. Gonflé outre mesure, à la saison des pluies, le *Guadiana* s'appauvrit, en été, par l'intense évaporation des hautes terres et les dérivations d'arrosage, au point de devenir guéable en beaucoup d'endroits. Des jaugeages pratiqués à la hauteur de Ciudad Real, et plus bas à Mérida, établissent que le courant peut décroître, entre ces deux villes, de $5^m,3$ par seconde à $1^m,5$, au cœur de l'été.

Cette déperdition trouve une heureuse compensation dans l'apport du *Zujar* et du *Matachel,* deux affluents auxquels la déviation triangulaire du fleuve a donné carrière, entre sa rive gauche et les contreforts de la sierra Morena. Le *Zujar* est le plus abondant. Par la vallée du *Matachel,* qui arrose la fertile, mais un peu négligée *Tierra de Barros,* les Chevaliers de Santiago poussaient leurs incursions jusqu'au pays de Llerena, qui commande la plaine du Guadalquivir, entre Séville et Cordoue.

Mérida, citadelle romaine, *Badajoz,* forteresse espagnole, limitent le cours du *Guadiana* sur les hauteurs de la Nouvelle-Castille et de l'Estrémadure. Presque tous ses affluents lui sont venus du sud, comme au Tage ils viennent du nord, parce que les deux fleuves, serrés contre le renflement qui les sépare, ne laissent pas intérieurement une place suffisante pour le développement d'aucun cours d'eau qui mérite d'être signalé. Il convient de citer pourtant le *Gevora,* qui descend du nord sur Badajoz. La voie romaine de Lisbonne à Mérida empruntait sa vallée et réunissait ainsi l'une à l'autre la double trouée du Tage et du

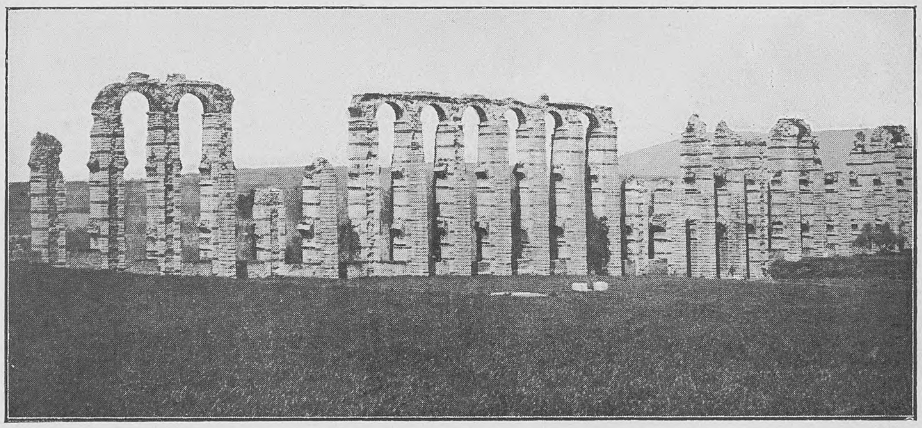
Guadiana. Mais le *Tage* continue à descendre vers Lisbonne, le *Guadiana* s'en éloigne. Presque aussitôt après le confluent du Gevora, le *Guadiana* tourne au sud-ouest, puis franchement au sud, pour gagner l'Océan à travers les massifs de la frontière hispano-portugaise.

Resserrée dans un lit étroit, l'eau monte, et ramasse ses forces pour franchir d'un bond le *Saut du Loup*, au-dessus de Mertola. Au-dessous de cette ville commence la navigation régulière, sur un parcours de 48 kilomètres; mais l'escarpement des bords la contraint à tant de détours que les bateaux à voiles doivent se faire hisser par des remorqueurs à vapeur. Un petit archipel découpe, à l'embouchure du fleuve, deux passages principaux : celui d'*Ayamonte* à l'Espagne, au Portugal celui de *Villa Real de San Antonio*. De fréquentes communications relient une ville à l'autre, par-dessus la frontière; les gros navires, anglais principalement, attendent dans les ports de la côte le chargement de vins et de minerais que leur apporte la batellerie du fleuve.

DÉFENSE DU PLATEAU DE CASTILLE

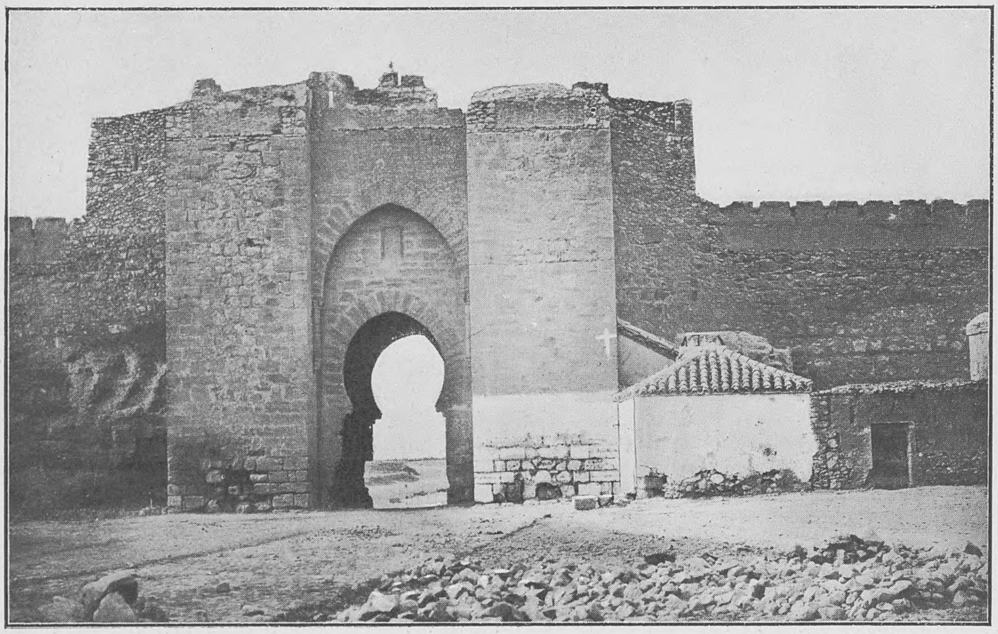
ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES

Lorsque les rois de Castille eurent pris pied sur le plateau que coupent par le travers le Tage et le Guadiana, ces deux lignes appuyèrent le front de l'Espagne conquérante. Des fortins d'avant-garde, des châteaux forts surveillèrent les passages, couronnèrent les points capables de résistance, défendirent les approches de Tolède, réduit stratégique de l'attaque et de la défense.



Phot. Laurent-Lacoste.

AQUEDUC DE MÉRIDA (PRÈS DU *GUADIANA*).



Phot. Laurent-Lacoste.

PORTE DE TOLÈDE A CIUDAD REAL.

Mais, en dehors des places et des *castillos* disséminés, la campagne tant de fois pillée, razziée, incendiée, presque vide, restait ouverte aux incursions subites des Maures : la route est si courte, de la plaine du Guadalquivir au plateau de Castille; la sierra Morena si pleine d'embûches! De fréquentes alertes ensanglantèrent le val d'Algodor, chemin naturel du Tage au Guadiana, entre Tolède et Ciudad Real. C'est sur la ligne frontière du Guadiana que fut perdue par Alphonse VI, non loin de Badajoz, la fameuse bataille de *Zallâca*, qui, au dire des Arabes, devait arrêter d'une façon décisive la « reconquête » castillane. L'honneur n'en revenait pas aux khalifes de Cordoue : ils s'étaient pourtant émus de la prise de Tolède, et de concert avec les princes andalous avaient appelé au secours les Maures d'Afrique. Ceux-ci, montagnards berbères et nomades du désert à demi sauvages, enrôlés sous la bannière des *Almoravides*, ramenèrent l'occupation musulmane victorieuse.

La défaite de Zallâca causa une douloureuse surprise. Les princes chrétiens comprirent alors que, pour faire face à un ennemi toujours en mouvement, une avant-garde permanente leur était nécessaire, troupe d'élite, assez forte pour soutenir le premier choc, pendant qu'en arrière se réunissaient les hommes d'armes et se constituaient les armées. Or, les rois de Castille n'avaient d'autre ressource que les troupes féodales. A leur appel, les grands vassaux venaient au rendez-vous fixé avec les hommes d'armes que prescrivait pour chacun d'eux l'importance de son titre. Mais entre la proclamation du ban de guerre et le rassemblement général des troupes, un long délai s'écoulait d'ordinaire, grâce auquel la cavalerie légère des Maures pouvait impunément ravager le pays, assiéger ou surprendre les châteaux isolés. De plus, en limitant strictement le service militaire dû par le vassal à son suzerain, le système féodal rendait tout effort durable à peu près illusoire : on vit des bataillons déserter les murs d'une place assiégée, ou s'immobiliser au lendemain d'une victoire, sous prétexte que le temps de leur service était écoulé. Aucun succès, si brillant qu'il fût, ne permettait aux princes chrétiens de poursuivre la lutte contre les Maures avec la continuité nécessaire pour en assurer le résultat définitif. Ils n'étaient pas d'ailleurs assez riches, au milieu d'un pays à peu près ruiné, pour prendre à leur solde, en dehors d'un état-major ordinaire, la milice permanente dont la nécessité s'imposait.

Alors se constituèrent les **Ordres religieux militaires.** Les chevaliers espagnols mirent leur épée au service de la foi. Le même élan qui entraînait l'Europe féodale à la délivrance des lieux saints poussait l'Espagne à la reprise du sol national sur l'Islam envahisseur. Moins de vingt-cinq ans après la douloureuse défaite de Zallâca, la milice, religieuse et guerrière à la fois, rêvée par les rois de Castille, était née.

La première en date, celle du **Saint-Sauveur,** fut organisée en 1118. Peu après la prise de Saragosse, Alphonse le Batailleur choisit, parmi les chevaliers espagnols et français qui l'avaient le mieux servi, des hommes de bonne volonté, qui s'engagèrent à vivre exclusivement pour la lutte contre l'infidèle. Ils eurent une règle analogue à celle des Templiers, se groupèrent en communautés, autant dire en détachements armés, toujours mobilisables au premier signal. On les reconnaissait à la *croix ancrée de gueules* qu'ils portaient sur leur habit blanc. Six mille chevaliers du Saint-Sauveur entrèrent en Andalousie avec Alphonse le Batailleur, et c'était l'élite de ses troupes.

De toutes parts, d'ailleurs, on s'organisait : avec les *chevaliers du Saint-Sépulcre*, institués en 1099, au lendemain de la prise de la ville sainte, les *Hospitaliers de Saint-Jean* de Jérusalem en 1104, les *Templiers* étaient créés (1119). Après bien des vicissitudes, un certain nombre de **Chevaliers de Saint-Jean** vinrent offrir leurs services aux rois de Castille et ce ne furent pas les moins zélés de leurs fidèles. En attendant, une autre milice religieuse se formait en Espagne : celle des chevaliers de **Saint-Ju ien del Pereyro,** origine de l'ordre d'*Alcántara*.

Deux chevaliers de Salamanque vouèrent leur personne et leurs biens à la guerre contre l'infidèle (1156). Ils cherchaient, le long de la rivière Coa, un lieu retiré, propre à la défense, pour s'y établir. L'évêque de Salamanque duquel dépendait la retraite qu'ils choisirent la leur concéda, en même temps qu'une étendue de terre assez considérable plantée de poiriers : cet arbre, le *peral*, ajouta son nom à celui



Phot. Vadillo.

CHEVALIERS CASTILLANS.

de l'ermitage qui était consacré à saint Julien. Les chevaliers de *Saint-Julien del Pereyro* (Saint-Julien du Poirier) suivirent la règle de Saint-Benoît : une ceinture rouge les distinguait; leur écu portait *la croix fleuretée de gueules, chargée en cœur d'un écusson avec un poirier au naturel.*

A cette époque (XIIe siècle), une nouvelle armée de barbares africains, les *Almohades,* après les *Almoravides,* battait les approches du plateau de Castille. Les *chevaliers de Saint-Jean* auxquels était confiée l'importante position d'arrêt de Calatrava, au débouché de la sierra Morena, craignirent d'être débordés et remirent la place au roi de Castille, qui les y avait appelés. Grand embarras du prince. Il fit dire que *Calatrava* serait à celui qui voudrait le défendre. Alors, un abbé du monastère de Fitero (canonisé depuis sous le nom de saint Raymond), et un simple frère, Diégo Velasquez, qui avait fait campagne avant d'entrer en religion, essayèrent de mener à bien cette œuvre difficile. Par les exhortations de l'un, l'expérience de l'autre, 20 000 hommes s'assemblèrent à Calatrava; la place fut bien pourvue de vivres et l'on attendit l'ennemi. Mais Raymond, persuadé que ses hommes auraient plus de courage et de cohésion s'ils étaient unis par un lien de confraternité religieuse, leur donna un règlement : l'*ordre religieux militaire de* **Calatrava** était fondé. Une bulle du pape l'approuva et soumit l'ordre à l'observance de Cîteaux. Pour marque distinctive, les chevaliers portaient un grand scapulaire blanc dont le capuchon devait rester toujours apparent sur l'épaule, même quand le reste du vêtement se trouvait dissimulé sous l'armure. Une bulle de 1397 supprima depuis le capuchon et le suppléa par une croix rouge sur l'habit. L'écu était d'*or*, avec *la croix fleuretée de gueules,* accompagnée de *deux entraves de sable.*

Des prodiges de valeur ne purent sauver *Calatrava* du déluge déchaîné de tous côtés à la fois : une nouvelle défaite, celle d'*Alarcos* (11 kilomètres à l'ouest de Ciudad Real), où Alphonse VIII fut battu par les *Almohades,* aggrava le deuil de la journée de *Zallâca :* pour la seconde fois, le Guadiana voyait les troupes chrétiennes écrasées par celles de l'Islam. Mais les *Almohades* pillards, comme les Almoravides, passèrent : on se ressaisit; *Calatrava* fut repris quelques jours avant la triomphale journée de *las Navas de Tolosa* (1212). Les chevaliers ne quittèrent plus la place. Mais le voisinage du Guadiana aux exhalaisons trop souvent malsaines les contraignit de choisir pour leur résidence un endroit plus salubre qui s'appela *Calatrava la Nueva.*

Ce temps marque un vigoureux effort de l'Espagne chrétienne pour l'offensive contre les Maures. On sait que des couvents-hôtelleries échelonnés de la Loire aux Pyrénées et des Pyrénées à Saint-Jacques-de-Compostelle pourvoyaient au logement et à la sécurité des pèlerins. De pieuses confréries s'étaient formées pour accomplir dans les hôtelleries une œuvre charitable. Entre tous, les chanoines de Saint-Éloy, près de Saint-Jacques, se distinguaient par leur zèle. Ils appuyèrent de toute leur force et firent aboutir le projet de quelques chevaliers du Léon désireux de se consacrer à la défense des pèlerins.

Les *chevaliers de* **Saint-Jacques de l'Épée** ou de **Santiago**, ainsi les nommait-on, furent d'abord établis dans l'hospice de Saint-Marc, fondé par les chanoines de Saint-Éloy, dans un faubourg de Léon. Leur écu était d'*or, à l'épée de gueules, en croix; la garde fleuretée aux extrémités et chargée d'une coquille en son milieu.* Cette coquille était devenue l'emblème de l'apôtre saint Jacques, par l'usage qu'en firent les pèlerins pour témoigner de leur visite au tombeau de l'apôtre. Ils ramassaient de ces coquilles, très nombreuses sur le rivage prochain, et les fixaient à leur chapeau ou à leur manteau de voyage. Cela se pratique encore de nos jours. Si le hasard d'un voyage vous conduit à Bayonne ou à Biarritz, prenez le loisir de pousser jusqu'à Roncevaux; vous y verrez, au jour d'un pèlerinage fameux, certains pèlerins dont l'accoutrement, en ce siècle de complets-vestons, vous paraîtra tout à fait dépourvu de banalité.

Dans l'année qui suivit la grande victoire de las Navas de Tolosa, les chevaliers de Calatrava furent préposés par Alphonse IX à la garde d'Alcántara. Mais au bout de cinq ans, ceux-ci se substituèrent les chevaliers de *Saint-Julien del Pereyro*, à la condition pour ceux-ci de se reconnaître vassaux de Calatrava. Le pape les ayant relevés de cet engagement, les **chevaliers d'Alcántara** prirent pour armoiries :



(Mss. des archives municipales de Burgos)

PORTRAITS-MINIATURES, EXTRAITS PAR LE COMTE DE VILLEGAS DES REGISTRES DE LA CONFRÉRIE DE SANTIAGO.

l'écu d'or, à la croix fleuretée de sinople (vert), avec l'intention peut-être de rappeler, par cette couleur, le poirier inscrit dans les armes qu'ils abandonnaient.

On cite, pour mémoire, l'ordre de *Saint-Georges d'Alfama,* fondé en 1201 par Alphonse II d'Aragon, aux environs de Tortose. Son écu était d'*or, à la croix alésée de gueules.* L'ordre était vassal d'Alcántara.

Tandis que, dans les autres États de l'Europe et en France notamment, les diverses obédiences d'un ordre religieux militaire se ralliaient sous le commandement d'un *Grand maître,* les ordres espagnols avaient un chef, *le Maître,* simplement. Au-dessous de lui, venaient, par ordre hiérarchique : le *Commendador mayor,* suppléant du Maître en son absence; le *clavero,* chargé de l'administration des biens; les *prieurs* de chaque maison et les simples *commandeurs.*

Les chevaliers de *Saint-Jean de Jérusalem,* ceux de *Santiago* et de *Calatrava* furent postés aux issues les plus exposées de la frontière : ceux de Saint-Jean, dans l'intervalle compris entre le Giguela et le Zancara, au-dessus de leur confluent avec le Guadiana : *Alcázar de San-Juan* fut leur résidence principale. Peu nombreux, mais vaillants et actifs, ils relevèrent les forteresses, organisèrent des milices, défendirent l'approche des monts de Tolède.

Leurs voisins, les *chevaliers de Santiago,* barraient les chemins qui montent de la plaine andalouse par le fameux *Campo de Montiel;* appuyés aux sources du Guadiana, ils descendirent avec les Maures vaincus jusqu'au delà du Guadalquivir, en tournant par Jaen la position de Cordoue.

La Marche frontière confiée aux *chevaliers de Calatrava* s'étendait de Villarrubia et Malagon, c'est-à-dire depuis le Guadiana jusqu'au cœur de la sierra Morena. Chaque ordre administrait le territoire dont il avait assumé la défense, et cela formait, sur le front de la Castille, une suite de camps retranchés ou de territoires organisés militairement, ayant leur entité distincte et leur vie séparée : *Campo de Calatrava, Campo de Montiel, Campo de San Juan.*



Phot. Vadillo.

ÉTENDARD PRIS A LA BATAILLE DE LAS NAVAS DE TOLOSA.

Deux crêtes très hautes juchées au-dessus d'un étroit défilé de la sierra Morena portent les ruines des châteaux de *Salvatierra* et de *Calatrava la Nueva.* Du premier il ne reste que les fondations.

Salvatierra est fameux par la défense d'une poignée de héros contre une armée. Dans ces parages, les Almohades, vainqueurs d'*Alarcos,* furent complètement défaits à **las Navas de Tolosa**, le 16 juillet 1212. Le champ de bataille est situé à droite de la voie ferrée Madrid-Séville et au delà du défilé de Despeñaperros, entre Santa Elena et la Carolina.

La journée d'Alarcos avait jeté l'alarme dans le monde chrétien ; ce fut bien pis lorsque l'émir *Mohammed-ben-Yakoûb,* traversant le détroit à la tête d'une nombreuse armée, prit terre à Tarifa et s'avança dans la Péninsule, ralliant de toutes parts les fidèles de l'Islam, afin de porter aux Castillans déjà remis de leur défaite un coup dont ils ne devaient plus se relever. Les chroniqueurs portent à 500 000 hommes le nombre des partisans que Mohammed-ben-Yakoûb traînait après lui; mais ce chiffre est certainement exagéré. Il remontait la vallée du Guadalquivir. Arrivé à la sierra Morena, il commit la faute de s'attarder sept mois au siège de Salvatierra, ce qui permit à l'armée chrétienne de se recruter et de s'organiser.

Le retour offensif de l'Islam avait fait taire toutes les rivalités. A l'appel du pape, qui prêcha la croisade, les chevaliers de France et d'Italie, les Catalans et les Lombards, les Portugais et les Aragonais se rallièrent au drapeau de Castille. Le rendez-vous général était à Tolède.

Quand tout fut prêt pour la marche en avant, Alphonse VIII, impatient de venger le revers d'Alarcos, prit la tête de l'armée. De Malacon il gagne Alarcos, qui était vide, enlève Calatrava, et, malgré d'assez nombreuses défections, se présente devant *Salvatierra,* dont la prise avait coûté à l'émir un si long effort. C'était l'une des clefs de la Sierra. Le roi de Castille ne commit pas la faute de s'y attarder, comme avait fait son adversaire, mais profitant de l'élan de ses troupes, il marcha en avant pour déboucher au plus tôt sur l'Andalousie, et atteindre l'ennemi qui le guettait au sortir des montagnes. En cours de route, le roi Sanche de Navarre était venu le rejoindre avec l'élite de ses chevaliers.

L'armée arriva sur le Guadalfajar, au pied du *puerto de Miradal;* les hauteurs furent déblayées : Castro Ferral était en vue. Alphonse voulait enlever à la pointe de l'épée la *passe de Losa* pour atteindre l'ennemi, sans désemparer. On se disposait donc à forcer le passage, quand un berger se présenta au camp : les plus secrets détours de la montagne lui étaient familiers; si les guerriers chrétiens voulaient le suivre, il leur indiquerait une issue d'où l'armée pourrait fondre sur l'ennemi sans que celui-ci l'eût pu voir venir. Ce qui fut fait. L'armée chrétienne déboucha sur le flanc de l'armée musulmane.

Deux jours, l'on s'observa; puis les croisés décidèrent de livrer bataille : des hérauts d'armes dispersés dans tout le camp aidèrent les chevaliers à revêtir leur armure, les soldats à prendre leur rang. Comme les étoiles pâlissaient au ciel devant les premières lueurs de l'aube, l'archevêque de Tolède, don Rodrigue, célébra la messe en présence de toute l'armée et, du haut d'un tertre, la bénit. Ainsi se précisait le caractère de la lutte : l'adversaire, pendant ce temps, lisait à haute voix le Coran, au milieu des siens.

L'armée chrétienne se divisait en trois corps : au centre, *Alphonse de Castille; Pierre d'Aragon* à gauche; *Sanche de Navarre* à droite. Avec le roi *Alphonse,* marchait, en quatre divisions, l'élite de la Castille: D. Diego López de Haro à l'avant-garde, D. Gonzalo Nuñez de Lara et les chevaliers du Temple, de Saint-Jean, de Calatrava et de Santiago, Rui Diaz de los Cameros, Garcia Ordoñez, enfin le bataillon sacré de la noblesse castillane serré autour de son chef, avec l'archevêque de Tolède, les évêques de Palencia, d'Avila, etc. Toutes les classes de la société, toutes les conditions se trouvaient représentées dans l'armée. *Pierre II d'Aragon* avait formé ses troupes en trois divisions, avec: García Romero, Simon Coronel et Aznar Pardo, le propre frère du roi, moine de Poblet, les évêques de Saragosse et de Barcelone, les comtes d'Urgel, de Pallars, d'Ampurias, les vicomtes de Cardona, de Cabrera, presque tous les chevaliers catalans, le comte de Foix, le sire de Montesquiou... Pour le roi de *Navarre,* il n'avait qu'un corps de



Phot. Vadillo.

FÊTE COMMÉMORATIVE DE LA BATAILLE DE LAS NAVAS DE TOLOSA, AU MONASTÈRE DE LAS HUELGAS.

bataille : Soria, Ségovie, Avila, les croisés de Léon et de Portugal se groupaient à sa suite. De mémoire d'homme, la Péninsule ne vit jamais tant de fer en mouvement. Mais cette armée était lourde à mouvoir, et aussi à retenir en cas de panique.

Le bonheur des chrétiens voulut que leur adversaire prît justement les dispositions les plus capables de leur donner la victoire. Contre leurs pesants escadrons, il fallait donner carrière à la fougueuse cavalerie africaine, déchaîner les troupes légères, archers et frondeurs, pour cribler les chevaux de leurs flèches barbelées, effarer les soldats, jeter partout le désordre et la confusion, préludes de la défaite.

Voici ce qu'imagina *Mohammed le Vert :* c'était le surnom donné à l'émir à cause de son turban, le vert étant la couleur des *hadjis* (saints) et des *Fatimites* descendants d'Ali et du Prophète. Au centre, sur un tertre, *Mohammed* fit dresser son pavillon de guerre, qui était rouge : revêtu du manteau noir d'Abd-al-moumin, premier des Almohades, et ceint de ses armes les plus riches, il s'assit sur son bouclier, tenant en main le Livre saint qu'Othman tacha de son sang : près de lui, sellé, son cheval de bataille; et, en rangs serrés, les fâquis, les cadis, auxquels l'émir lisait à haute voix les pages où est promis aux fidèles de l'Islam un bonheur sans égal. Autour du chef, l'élite des troupes en masse compacte, incapable de se mouvoir et comme prisonnière derrière une épaisse ligne de trois cents chameaux attachés les uns aux autres par de grosses chaînes de fer. Sur le front, l'armée se développait. Quarante mille nègres armés de lances et de boucliers formaient un corps de bataille que protégeait une épaisse palissade de lances fichées en terre. Enfin, à l'avant-garde, les troupes légères des *motawatynes* s'appuyaient à des pentes boisées.

Ce furent eux qui soutinrent le premier choc. En vain D. Diego López de Haro essaye de les rompre par une attaque impétueuse. Garcia venu à la rescousse ne réussit pas mieux. Déjà la confusion se met parmi les assaillants; la débandade commence. Le roi de Castille croyant la partie perdue se précipite au plus fort de la mêlée. L'archevêque le suit, tenant la croix à côté de l'étendard de Castille, au milieu d'un bataillon d'élite qui semble invulnérable.

L'avant-garde musulmane brisée, il fallut rompre les nègres; les chevaliers pénétrèrent dans la forêt des lances, tournant contre elles la croupe de leurs chevaux bardés de fer; enfin la palissade sautait sous la hache des Navarrais. Quand les braves retenus autour de l'émir donnèrent enfin, il était trop tard.

Les Croisés, enlevant leurs chevaux par-dessus les chaînes qui retenaient les chameaux, enfoncèrent leur ligne, pendant que *Mohammed,* toujours immobile, poursuivait, sans s'émouvoir du tumulte de la bataille, la lecture du Coran. Un fidèle aussitôt, voyant tout perdu, s'approche de lui, jette l'émir en selle, prie Dieu de l'y maintenir et le pousse dehors au milieu d'une troupe de nègres échappés au massacre. Alors la masse incohérente qui se défendait encore fondit sous la lourde cavalerie des chrétiens comme une moisson déjà mûre sous la fureur de l'ouragan. L'émir, en immobilisant ses admirables cavaliers d'Afrique, préparait la masse inerte qu'il fallait aux chevaliers chrétiens pour vaincre. Mohammed le Vert, tout *hadji* qu'il était, montra, en cette journée, une parfaite ineptie.

Le soir même, il arrivait à Baeza, toujours courant devant les cavaliers lancés à sa poursuite. « Que faut-il faire ? » lui dit-on à l'arrivée. « Je n'en sais rien, moi-même, dit-il; Allah vous soit en aide. » Et il repartit sur un cheval frais pour Jaen, où il arriva dans la nuit.

La victoire de *las Navas* eut une portée incalculable pour l'avenir de l'Espagne et de la foi. C'était l'Islam arrêté dans son retour offensif, et la promesse de sa prochaine expulsion; la sierra Morena, clef de la plaine andalouse, au pouvoir des Castillans. C'est de là, en effet, que, plus tard, saint Ferdinand s'avancera sur Cordoue et Séville. Aussi est-ce avec raison que l'Espagne fait dater son affranchissement de la journée mémorable de *las Navas de Tolosa.*

Tous les ans, le 16 juillet, elle en célèbre l'anniversaire à Burgos, au milieu d'un grand concours de peuple. C'est aux environs de cette ville que se conserve, dans l'église du monastère de las Huelgas, la reproduction de l'étendard mauresque qui fut le trophée de la victoire chrétienne et nationale de l'Espagne.

Quand l'expulsion définitive des Maures eut mis fin au rôle des

ordres religieux militaires, avec les circonstances qui étaient leur raison d'être, le prestige de longs et éminents services, l'orgueil du commandement et de la richesse, d'illustres alliances avec les plus nobles familles, avaient donné aux milices religieuses une puissance dont les rois catholiques prirent ombrage. Aussi bien, l'appât des hautes charges et des riches bénéfices, l'intrigue, la politique, avaient introduit parmi les chevaliers-frères un élément étranger à la vie religieuse qui exigeait une impérieuse réforme.

Après la prise de Grenade, Ferdinand le Catholique obtint du pape Clément VIII une bulle qui lui confia l'administration des maîtrises : le roi fut ainsi le *Maître* des *Maîtres*, et cette dignité passa désormais pour un patrimoine de la Couronne, dont elle ne s'est plus dessaisie. L'assujettissement des ordres religieux à la volonté royale tournait au profit du pouvoir absolu. Le titre de chevalier devint bientôt purement honorifique; ce fut même pour le Trésor une source de revenus : de nos jours encore, l'honneur de porter un beau titre n'est pas un luxe gratuit.

D'autres distinctions furent créées pour exciter l'émulation au bien ou récompenser des actes courageux. Ainsi l'*ordre des Dames de la Hache*, institué par Raymond-Bérenger IV, lorsqu'il entra dans Tortose (1148) grâce au courage des femmes qui avaient combattu sur les remparts et contraint les musulmans à s'enfuir. Il voulut honorer tant de vaillance : les titulaires de l'ordre nouveau portaient sur leur corsage, comme insigne, une « *hache de gueules* ».

Pourquoi, nous qui possédons Jeanne d'Arc, n'avons-nous pas d'ordre semblable? Ce ne sont pas les héroïnes qui manquent à notre histoire.

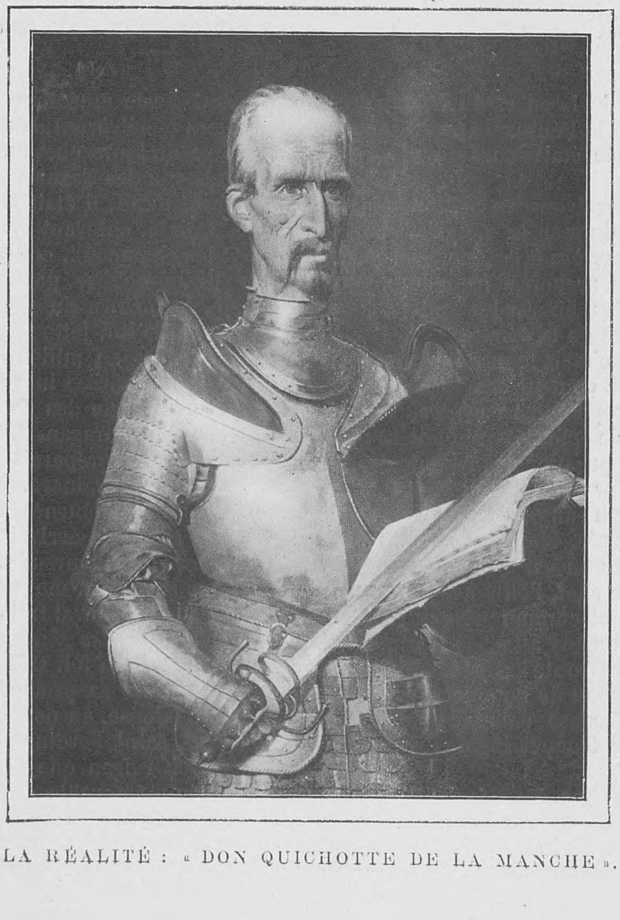
LA MANCHE : DON QUICHOTTE

Calatrava, Montiel, la sierra Morena, ces noms sonnent l'airain, le cliquetis des armes, la rumeur d'une bataille qui dura plus de cent ans et fit planer sur les pays d'alentour une sorte d'atmosphère guerrière, dont la *Manche*, voisine de Montiel, fut particulièrement affectée. Longtemps après la journée libératrice de las Navas, on s'y délectait au récit des antiques prouesses : les chevaliers, grandis par le lointain des âges, y prenaient des proportions de rêve.

Au XVe siècle encore, quelques nobles hidalgos, momifiés dans la légende du passé, formaient au *campo de Criptana*, l'une des plus anciennes cités de la Manche, une association de vieux guerriers dont chacun possédait son cheval. Tous les ans, à la fête de saint Jacques et à celle de la Vierge du mois d'août, ils passaient une revue, bouclier au bras, lance au poing, salade sur la tête, à grand renfort de trompettes, de tambourins et de divers instruments de bois. Était-ce une réminiscence des temps chevaleresques? Ou bien cette troupe n'était-elle qu'une milice de sûreté organisée comme celle de la Sainte-Hermandad contre les malfaiteurs et les détrousseurs de grand chemin, auxquels les ruines des châteaux démantelés et les détours de la sierra Morena offraient des retraites assurées?



LE RÊVE DE « DON QUICHOTTE ».



LA RÉALITÉ : « DON QUICHOTTE DE LA MANCHE ».

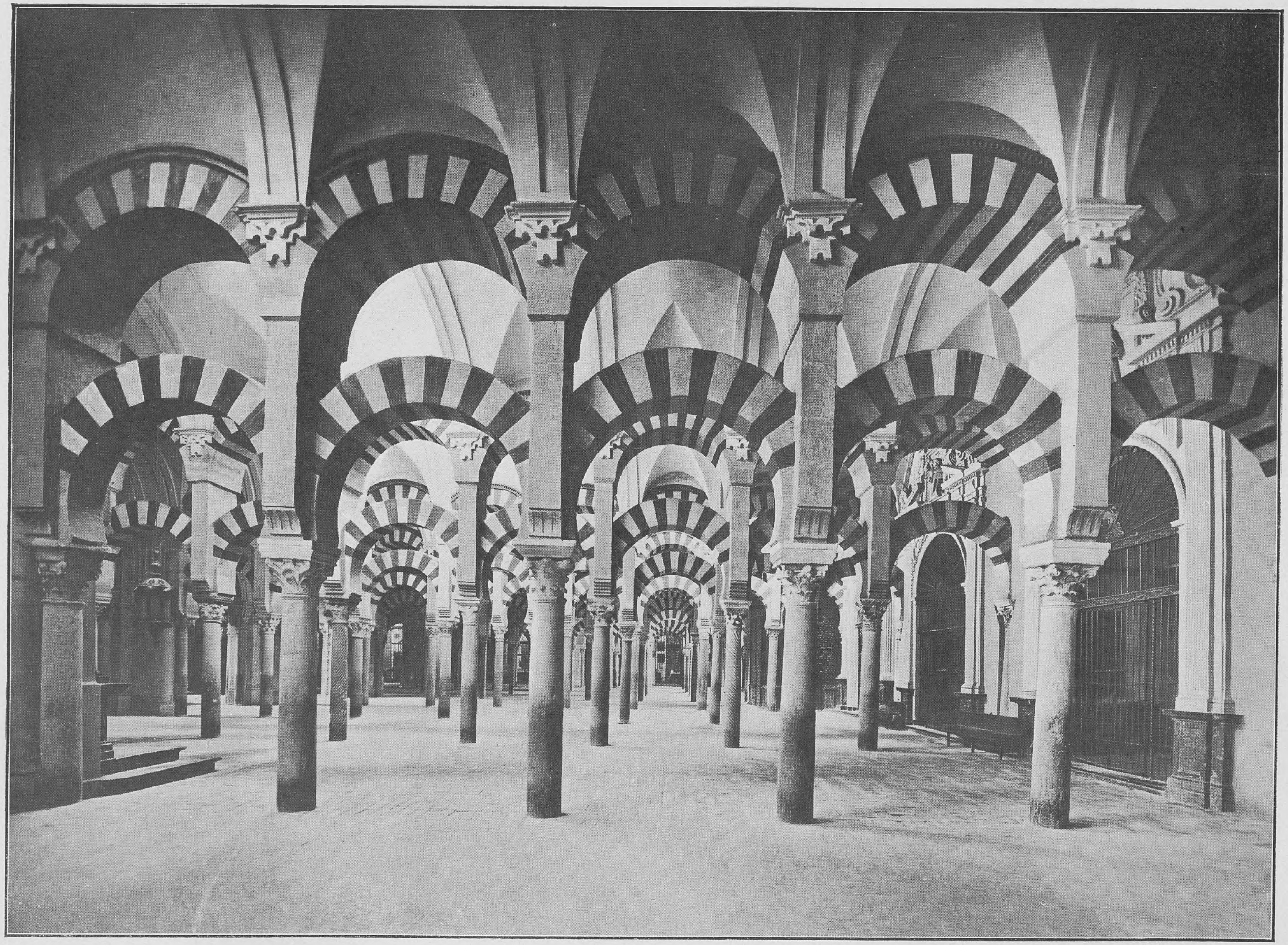
Le fait n'en est pas moins curieux et méritait d'être signalé. Ces vénérables hidalgos, sous leurs oripeaux surannés, fournirent à Cervantès le modèle de son héros, l'illustre chevalier-amateur, **Don Quichotte** de *la Manche*. A force de rêver paladins et châteaux, combats et tournois, enchanteurs et nobles dames, prisonniers et bandits, le pauvre homme en eut la cervelle brouillée. Il se fit redresseur de torts, comme les chevaliers d'autrefois, voulut les égaler. On sait en quelles déplorables aventures l'entraîna sa funeste manie.

Cervantès n'a pas inventé : ce fut un génial metteur en scène. Il n'est pas jusqu'au terrain sur lequel il fait évoluer son héros où l'on ne retrouve décrit avec fidélité plus d'un trait réel du territoire de la **Manche**, dans la région comprise entre Montiel, Ciudad Real, le Giguela et le Jucar. Le nom générique de *Manche* s'appliquait, au XVe siècle, à plusieurs pays. On disait : la Manche de Tolède, la Manche de Castille, la Manche d'Aragon. Cervantès parle de ces deux dernières. Sous la fiction du romancier, la vérité transparaît assez pour permettre d'affirmer qu'au temps de don Quichotte, le pays était à peu de choses près ce qu'il paraît aujourd'hui.

C'est toujours la même plaine, monotone et solitaire, sans autre relief que des collines qui ondoient à l'horizon sur le bleu cru du ciel; pas un arbre pour tamiser la lumière aveuglante; de maigres champs de froment ou d'avoine, quelques oliviers, des ceps souffreteux, çà et là une source intermittente, des étendues salpêtrées rebelles à toute culture. Les générations se sont renouvelées devant cette nature immobile; mais les noms eux-mêmes demeurent attachés au sol : sur dix propriétés, huit au moins conservent leur désignation d'il y a trois cents ans. Viennent les pluies printanières, les pauvres traînées que l'on a qualifiées fleuves : Giguela, Zancara, Azuer et Jabalon s'animent et font tourner quelques moulins : le Zancara n'est-il pas, une fois, resté quarante ans sans couler, dans la première moitié du XVIe siècle?

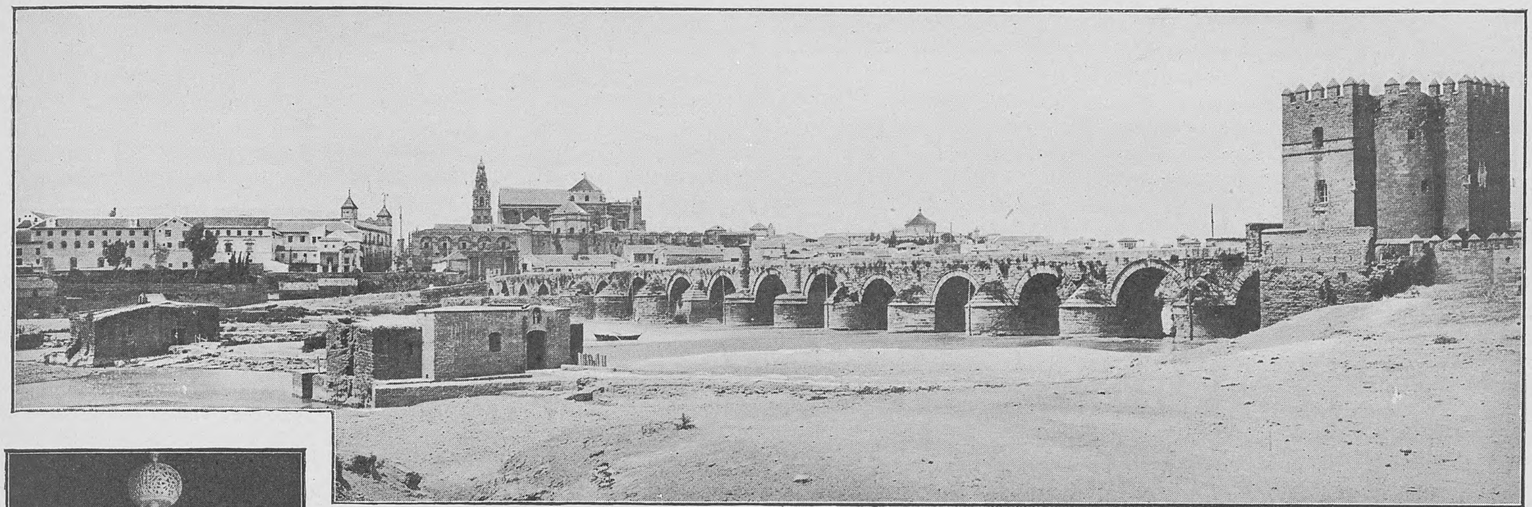
Pour les moulins à vent, ces fameux géants que combattit Don Quichotte, non sans dommage pour sa pauvre figure, ils n'existaient guère que dans le *campo de Criptana*. Les autres, intermittents comme les eaux qui les meuvent, ne pouvaient suffire à moudre le grain que les « Manchegos » devaient porter bien loin jusqu'au Tage, à Tolède, voire même Aranjuez, pour en tirer leur subsistance.

Là où le plateau s'incline vers l'Andalousie, le paysage s'adoucit : des taillis de chêne paraissent au flanc des coteaux; dans les fonds de la *Alcudia* s'abritent de frais pâturages. Des champs plantureux enveloppent Ciudad Real d'une oasis. Mais cette région favorisée forme plutôt l'approche de la *Manche :* on a réuni les deux pays dans la même province, pour compenser la pauvreté de l'un par l'abondance de l'autre. La vraie *Manche* se survit à elle-même : Don Quichotte la reconnaîtrait; Cervantès l'a faite immortelle.



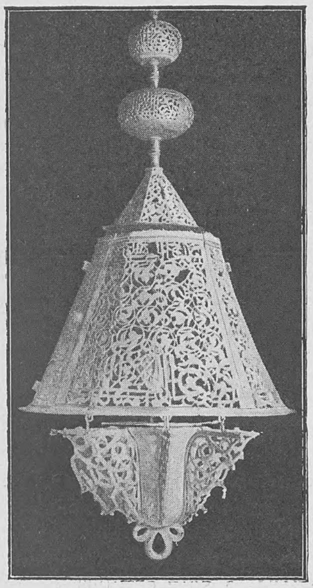
Phot. Garzón.

INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.



Phot. Garzón.

CORDOUE : PONT ROMAIN SUR LE *GUADALQUIVIR* ET CASTILLO DE CALAHORRA.



LAMPE DE MOSQUÉE.

ESPAGNE DU SUD

CORDOUE

LA MOSQUÉE

CORDOUE n'a qu'un attrait : sa *mosquée,* la plus grande du monde après celle de La Mecque. Un temple païen s'élevait, dit-on, à cette place, au-dessus du Guadalquivir. Puis ce fut une église chrétienne, érigée par les Wisigoths et consacrée à saint Vincent. Quand survinrent les Arabes, un troisième culte s'installa dans l'édifice. On ne le démolit point en effet, et au lieu d'en chasser les chrétiens tout à fait, la moitié seulement fut prise par l'Islam. **Mahomet** (*Mohammed*) n'avait-il pas lui-même choisi Jérusalem pour ville sainte, avant de donner ce rang à La Mecque?

L'un de ses successeurs se souviendra de cette préférence pour vouloir la réaliser. Les descendants directs du Prophète s'étaient éteints avec *Ali,* qui fut assassiné en 661 (41 de l'hégire). L'un de ses meurtriers, *Moaouyah*, petit-fils d'Omeyah, gouverneur de Syrie, s'empara du pouvoir, et avec lui commença une nouvelle dynastie de khalifes, les **Omaiyades,** (Oméyades-*Ommiades*), dont la résidence fut Damas, en Syrie. Après lui, le pouvoir passait à *Mérouan ibn-el-Hakim*, d'une branche collatérale des Omaiyades, et ce fut le fils de celuici, *Abd-el-Melek*, qui déclarant hérétique le pèlerinage de la *Mekke* (La Mecque), parce qu'il appartenait à ses adversaires, ordonna de faire les cérémonies dans la mosquée d'El-Aksah, qu'il fit magnifiquement construire à Jérusalem.

L'Égypte, attachée à sa cause, lui envoya probablement les ouvriers nécessaires à cette construction, les mêmes sans doute, c'est-à-dire des Coptes, qui avaient conçu et exécuté sur les bords du Nil la mosquée d'Amrou. Abd-el-Aziz, un autre fils de Mérouan qui gouvernait l'Égypte au nom du khalife, connaissait les aptitudes de ces excellents ouvriers : la chaire sculptée qu'il enleva d'une église, pour la placer dans la mosquée d'Amrou, était l'œuvre d'un Copte chrétien. Ce furent aussi des Coptes qui bâtirent son palais de Fostat. Le fils d'Abd-el-Melek, héritier de son pouvoir et de ses goûts, fit revêtir la mosquée d'Omar, à Jérusalem, d'un dôme de cuivre enlevé à une église chrétienne de Bâalbek. Ce furent des Coptes qui édifièrent pour lui la mosquée de Médine, et quatre-vingts ouvriers prêtés par l'empereur de Constantinople qui l'enrichirent de mosaïques.



Phot Garzón.

FONTAINE DE LA COUR DES ORANGERS (MOSQUÉE DE CORDOUE).

Les Arabes, on le voit, accaparés par leurs querelles intestines et par la guerre, demeuraient tributaires des ouvriers chrétiens pour leurs constructions. Ce fait eut pour la formation et le développement de l'art arabe une influence considérable. C'est d'Orient et principalement d'Égypte que viendront, avec la conquête, les hommes qui ont donné à l'Espagne du Sud ses plus caractéristiques monuments : mosquée de Cordoue, Alcazar de Séville, Alhambra de Grenade.

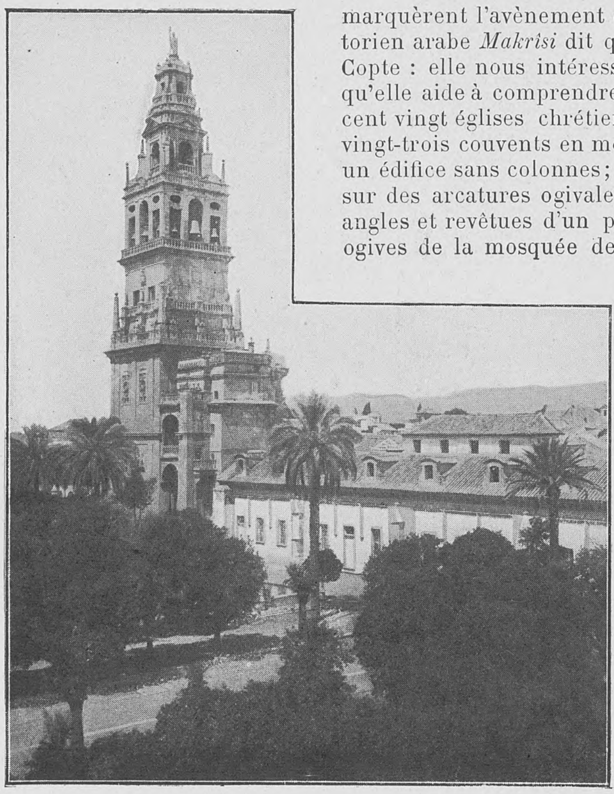
En 744, un grand événement changeait la face de l'Orient. **Abou-el-Abbas**, descendant du Prophète (ils le sont tous), se fit reconnaître pour khalife, transporta sa résidence à Bagdad, et afin de s'assurer contre les Omaiyades de Damas, auxquels il enlevait le pouvoir, fit massacrer tous les membres de cette famille. Un seul, *Abd-er-Rahmân* (Dozy écrit simplement

Abdérame) put échapper au massacre et passa dans le nord de l'Afrique où les tribus du *Moghreb* le reconnurent pour chef. Du même coup, il passait le détroit, établissait sa résidence à *Cordoue,* affranchissait l'Occident musulman de la suzeraineté des khalifes d'Orient.

La *mosquée de Cordoue* date de 786, trente ans après l'avènement d'Abd-er-Rahmân. La gloire de son rival de Bagdad le rendait jaloux. A Bagdad, en effet, la cour des khalifes devenait une école de poètes, de savants, d'artistes, de philosophes; *Haroun* lui-même s'initiait à l'algèbre, faisait traduire en arabe des livres hébreux, syriaques, grecs et latins, appelait à lui les théologiens de Byzance, les mages de la Perse, les brahmines de l'Inde, les rabbins juifs : il aimait à converser avec eux, travaillait avec les astronomes, construisait des palais.

« *Baghdad* était devenu un foyer vers lequel affluaient toutes les forces vives de l'esprit arabe, pour se répandre et rayonner sur l'Islam. Rien n'est resté debout des grands édifices de Baghdad. Dévastés à chaque invasion ou à chaque émeute, pillés, dépouillés de leurs ornements précieux, ils ne furent bientôt plus qu'un amas de décombres où chacun vint puiser des matériaux de construction. Réduits aux récits qui nous sont parvenus, ces monuments nous semblent pourtant si nets et si précis? C'est un ensorcellement des yeux, une fulgurance magique. » (*L'Art arabe*, A. GAYET.) Mais c'est en Égypte surtout que surgit une merveilleuse floraison d'art.

Le chef de la garde turque du khalife, *Ahmed ibn-Touloûn,* ayant été nommé gouverneur de l'Égypte, se déclara indépendant. Une nouvelle capitale, le *Caire* (Kotayeh), la construction d'une grande mosquée, marquèrent l'avènement du nouveau maître des bords du Nil. L'historien arabe *Makrisi* dit que la mosquée de Touloûn fut l'œuvre d'un Copte : elle nous intéresse, bien qu'aujourd'hui fort délabrée, parce qu'elle aide à comprendre la mosquée de Cordoue. On avait dévalisé cent vingt églises chrétiennes de la Haute-Égypte, converti quatre-vingt-trois couvents en mosquées : cela ne pouvait suffire. On voulait un édifice sans colonnes; l'architecte y réussit, en appuyant ses nefs sur des arcatures ogivales flanquées de colonnettes noyées dans les angles et revêtues d'un placage ornemental. Sur le sanctuaire et les ogives de la mosquée de Touloûn régnait un plafond de sycomore constellé d'étoiles d'or sur un fond d'azur. La mosquée devait être une merveille; on dépensa, pour l'embellir, près de deux millions de notre monnaie, sans compter tous les ornements *empruntés* pour elle. L'inauguration en fut célébrée un vendredi de Ramadan (879).



Phot. Garzón.

TOUR DE LA CATHÉDRALE DE CORDOUE.

« Des mosaïques paraient les murs jusqu'aux frises; un pavement de marbre courait sur le sol, recouvert de fines nattes de Samanah et de tapis de Behneseh : le Koran se déroulait en caractères dorés au-dessus des portiques; une frise découpée à jour le surmontait, faite, disent certains auteurs, d'ambre merveilleusement travaillé; d'un plafond étoilé pendaient des lampes et des brûle-parfums. Le pavillon de la fontaine des ablutions avait une colonnade de marbre; au milieu était un jet d'eau enfermé dans un bassin d'albâtre oriental; des treillis d'or régnaient entre les colonnettes. Au sanctuaire, la *kibla* brillait, ruisselante de dorures, enduite d'essence de rose, de santal et de safran : le *mimber* et le *dekké* étaient de bois précieux.

« Le soir, quand la nuit tombait, d'immenses lampes de bronze, accrochées dans l'axe de chaque arcade, se chargeaient de cordons de lumière; des pastilles d'ambre parsemaient le sol, emplissant les *liwans* de nuages embaumés, et dans ce scintillement de feux, dans ce tournoiement de vapeurs odorantes, s'effaçait la réalité des contours; ce n'était qu'une griserie d'images abstraites, une irradiation de couleurs changeantes et un frissonnement de parfums. »

Que dire du palais de Touloûn et de son fils Khomarouyah? Il était, dit Makrisi, admirable, avec des jardins plus étonnants encore. La merveille du palais était « un bassin entouré d'une colonnade dont chaque chapiteau était d'argent massif. En guise d'eau, le bassin contenait du mercure, et l'on conçoit quel étrange effet produisait ce lac immobile sous les rayons du soleil et les lueurs de la lune. Le prince aimait, dit-on, à s'y laisser bercer sur un vaste coussin gonflé d'air que des anneaux d'argent et des cordes de soie retenaient aux bords ».

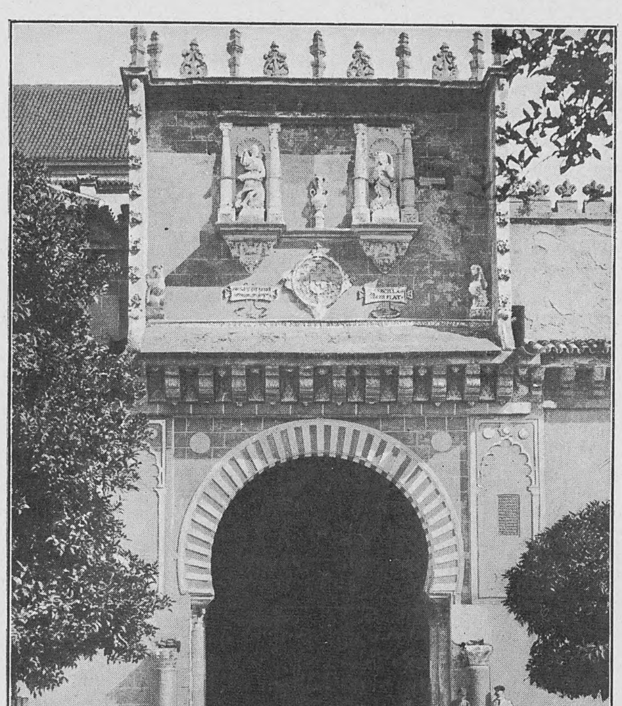
La gloire des maîtres de l'Euphrate et du Nil; de Bagdad et du Caire, ne pouvait laisser indifférents ceux de Cordoue.



Phot. Garzón.

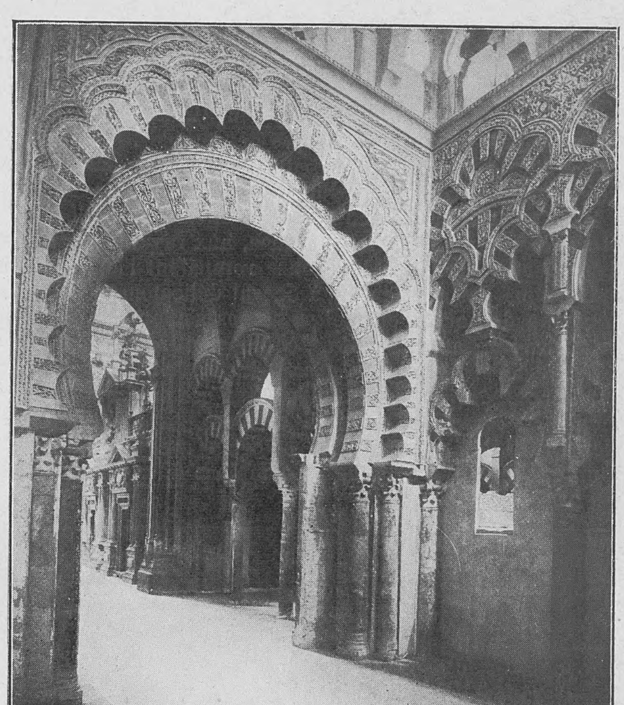
CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE CORDOUE.

La Mosquée. — Le khalife **Abd-er-Rahmân,** ayant rompu tout lien politique avec l'Orient, voulut aussi que la capitale de l'Espagne musulmane devînt La Mecque de l'Occident et pour cela résolut d'édifier, à Cordoue, une mosquée rivale de la sainte *Kaâbah.* L'an 786, raconte la légende arabe, l'émir, s'étant levé de grand matin, fit convoquer les anciens du Conseil et leur exposa ses projets en un long discours qui obtint leur assentiment sans réserve : « Élevons, dit-il, la *Kaâbah* de l'Occident sur l'emplacement d'un temple chrétien que nous démolirons, pour que la Croix se trouve parmi les décombres et que l'Islam soit rayonnant. » Le Catib reçut l'ordre de s'entendre avec l'évêque chrétien pour l'achat de la partie qu'on lui avait laissée dans la basilique destinée à être démolie. Mais les chrétiens ne voulurent s'éloigner qu'à la condition de pouvoir construire une autre église en l'honneur des saints martyrs Martial, Faust et Faunaire.



Phot. Garzón.

PORTE PRINCIPALE DE LA MOSQUÉE.

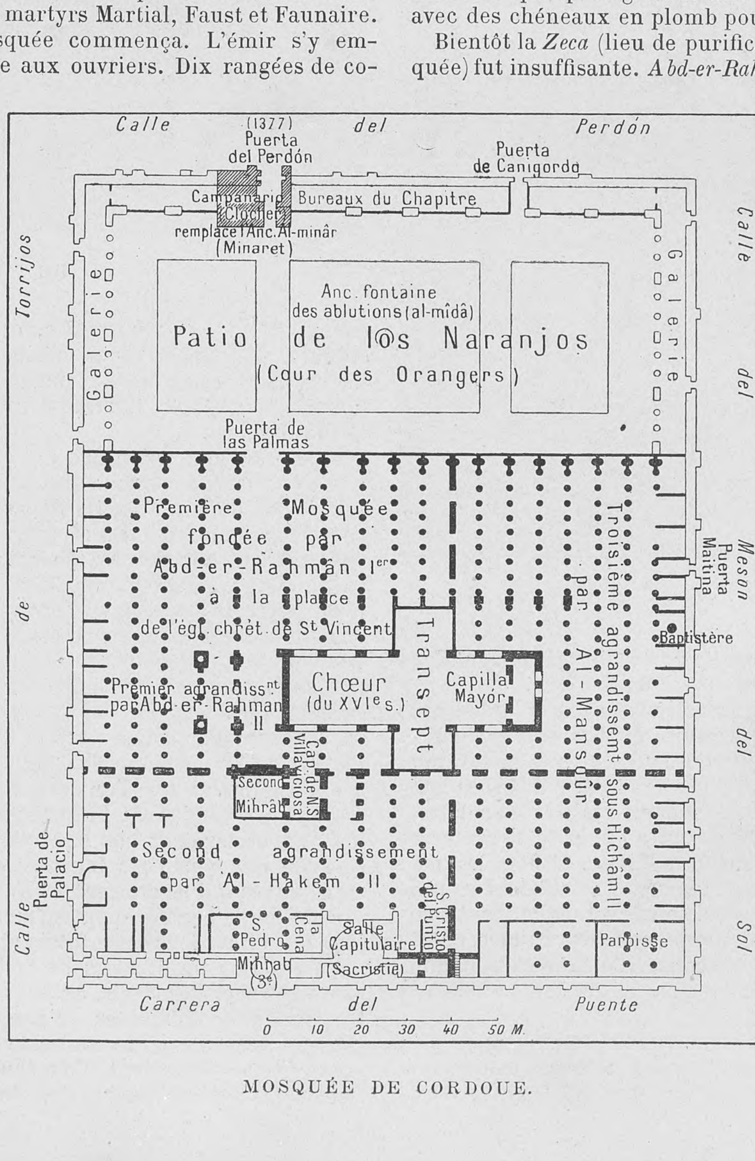


Phot. Garzón.

ANGLE NORD DE LA CHAPELLE DE VILLAVICIOSA.

Aussitôt l'édification de la mosquée commença. L'émir s'y employait avec zèle, donnant l'exemple aux ouvriers. Dix rangées de colonnes ouvrirent, dans l'édifice, onze allées que traversaient, dans le sens de la largeur, douze galeries plus étroites : au fond, la niche du *mihrâb* indiquait la direction de La Mecque. La colonnade intérieure s'ouvrait sur une cour aussi large qu'elle, où des fontaines étaient disposées pour les ablutions, dans un jardin planté d'orangers. Cette cour faisait partie intégrante du sanctuaire; un seul mur de clôture les enveloppait. On ne s'expliquerait guère qu'une aussi importante construction ait pu être menée à bien dans l'intervalle d'une seule année, si l'historien arabe ne prenait soin de nous avertir qu'elle fut surtout édifiée avec les matériaux de la basilique chrétienne. On coiffa les colonnes de chapiteaux romains, wisigoths ou byzantins, arrachés aux églises : souvent le chapiteau s'ajuste mal au fût qui le porte. Narbonne a fourni une partie des colonnes, et « c'est seulement à cette condition que les habitants purent obtenir la paix ». (DE LAGRÈZE.) Les églises africaines furent aussi mises à contribution.

Plus tard, les successeurs d'*Abd-er-Rahmân,* désireux de parfaire son œuvre, s'adresseront à l'empereur grec de Byzance, qui leur enverra d'habiles ouvriers, avec plus de 300 quintaux de pierres pour l'exécution des mosaïques. La mosquée n'avait pas de voûte, mais elle était couverte en plate-bande par des poutres décorées que protégeaient une série de toitures à tuiles vernissées, avec des chéneaux en plomb pour l'écoulement des eaux.



MOSQUÉE DE CORDOUE.

Bientôt la *Zeca* (lieu de purification, par lequel on désignait la mosquée) fut insuffisante. *Abd-er-Rahmân II* y ajouta sept nouvelles travées.

A la place du premier minaret (*al-minâr*), ébranlé par un tremblement de terre, **Abd-er-Rahmân III,** surnommé *el-Nâsir,* en éleva un second plus beau, alors le plus haut du monde. Deux escaliers intérieurs permettaient de monter et de descendre sans se rencontrer. Sur la coupole qui terminait la tour, deux boules dorées et une argentée soutenaient deux lis épanouis en une grenade d'or.

Encore insuffisante, la mosquée s'agrandit une troisième fois par la munificence du khalife (1) *al-Hakem II :* on refit une nouvelle maksoûra, enceinte réservée au prince lorsqu'il venait à la prière; le *mihrâb* fut orné avec une somptuosité sans pareille; le *mimber* (en bois de santal et d'ébène incrusté de nacre et d'ivoire) formait un char sur lequel on conservait la précieuse copie du Coran faite par Othman et tachée de son propre sang.

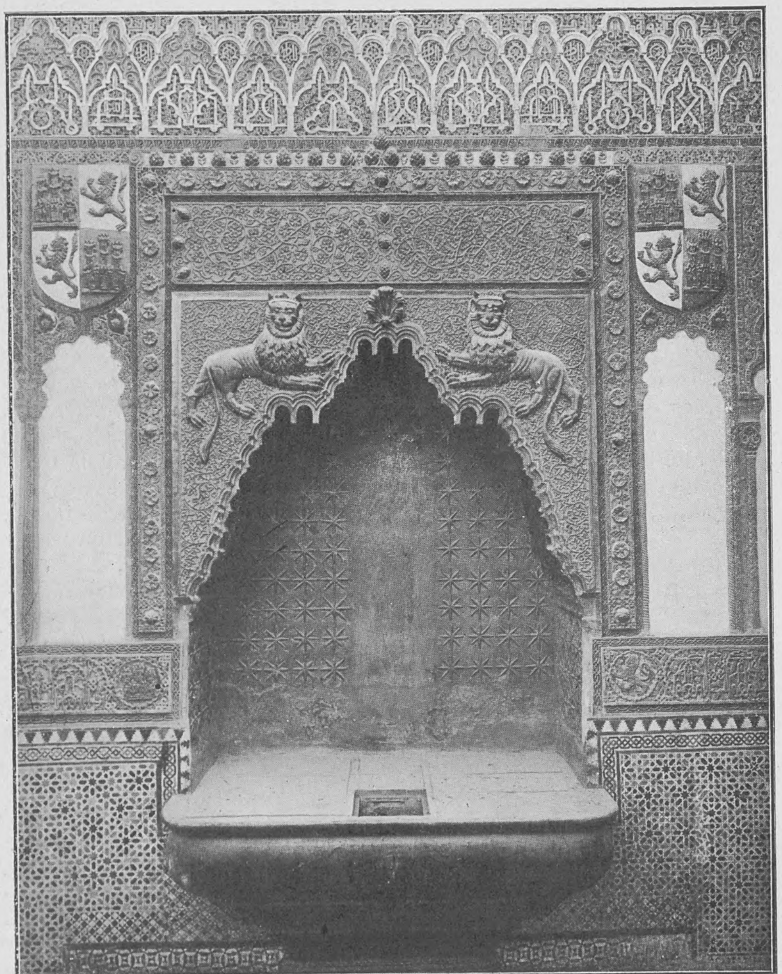
La mosquée s'était agrandie en longueur et du nord au sud; *Hichâm II* l'étendit en largeur (987). On raconte qu'*al-Mansoûr,* chargé d'exproprier les maisons voisines, se heurta au mauvais vouloir d'une vieille femme qui possédait un modeste logis orné d'un palmier; elle refusait de

(1) Avant Abd-er-Rahmân III les Omaiyades de Cordoue ne portaient que le titre d'émir.

s'en dessaisir, à moins qu'on ne lui trouvât une autre habitation avec un palmier semblable. Le khalife ordonna de faire droit à sa demande et de lui payer en plus mille deniers. Enfin huit nefs s'ajoutèrent à la mosquée dans tout son développement; le parvis et la cour furent élargis d'autant, de manière que l'ensemble formait un vaste quadrilatère de 175 mètres de long sur 130 mètres de large, dont la mosquée proprement dite occupe les deux tiers.

État actuel de la mosquée. — Elle compta, dit-on, 1 418 colonnes et semblait une forêt mystérieuse, aux fuyantes perspectives. Vingt-deux portes enrichies de bronze rompaient l'enceinte des murs crénelés, sous des arcs en fer à cheval délicatement ouvrés. Il reste une douzaine de portes, et quelques-unes seulement ont leur décoration primitive : un affreux enduit, couleur potiron, déshonore les murs.

La porte principale ou *puerta del Perdon* (comme à Séville) ouvre sur la cour des orangers : malgré son arc en fer à cheval et ses ornements de caractère oriental, ce n'est pas une création des Arabes. Henri II la fit ériger en 1377 et orner avec les images des saints. La tour qui monte, à côté d'elle, remplace le minaret d'Abd-er-Rahmân-



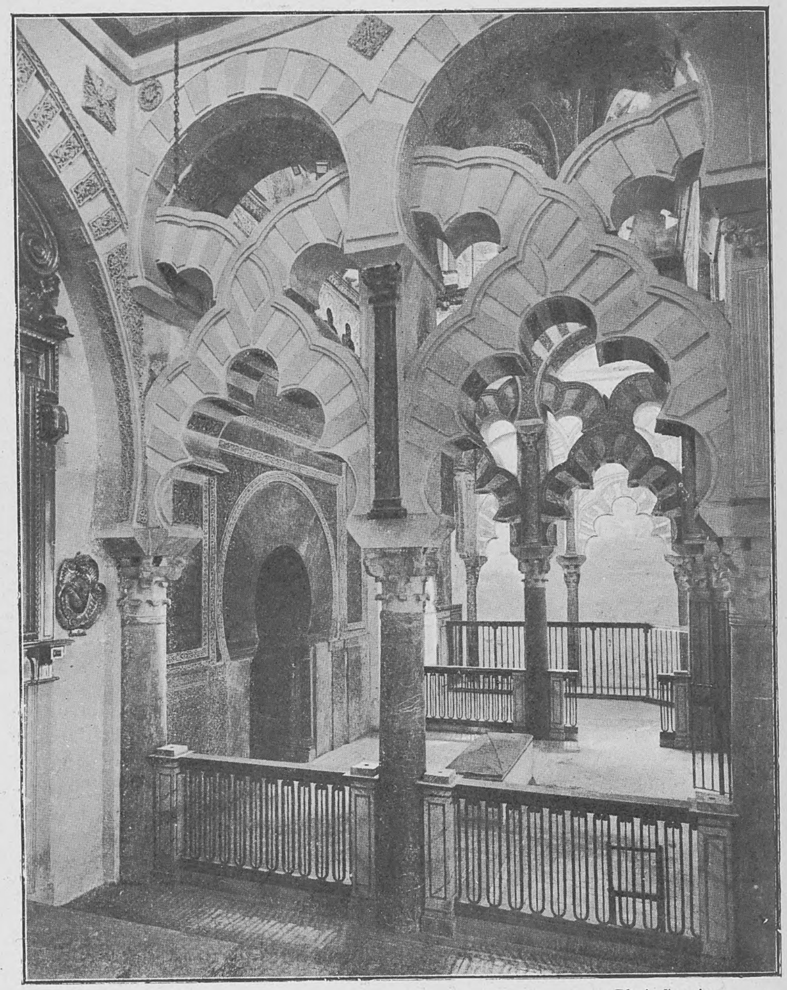
Phot. Garzón.

CHAPELLE DE TRANSTAMARE.

el-Nâsir : érigée à la fin du XVIIe siècle, elle porte triomphalement dans les airs la statue de saint Raphaël, protecteur de Cordoue.

La cour des orangers ne paraît pas justifier l'illusion qu'on en peut avoir, d'après les récits de certains voyageurs, émules en imagination des conteurs arabes : ses arbres, de petite taille, secs et mal venus, végètent sur un sol battu que déshonorent des touffes d'herbes grillées et des gazons flétris. Une galerie développe ses arcades sur trois côtés de la cour : la colonnade du fond, qui a été murée, renferme les bureaux du Chapitre de la mosquée-cathédrale. Toutes les nefs anciennes s'ouvraient directement sur la cour, et semblaient se prolonger entre les alignements des orangers. La vue est maintenant complètement barrée de ce côté : une seule porte, celle des Palmes, entrée principale de la mosquée primitive, a été conservée. En pénétrant ainsi dans l'édifice par le côté, il est difficile d'en saisir, dès le seuil, le développement harmonieux.

Mais un hors-d'œuvre à jamais regrettable a compromis encore plus l'original édifice. La mosquée se prêtant mal aux exercices du culte chrétien, l'évêque don Alonso Manrique, au nom du Chapitre de la cathédrale, sollicita et obtint de Charles-Quint l'autorisation d'élever le *coro* fatidique, une vraie cathédrale en plein sanctuaire musulman. Si l'idée pouvait se défendre, sa réalisation fut, pour la cause de l'art, un véritable désastre. Le *coro* avec sa *capilla Mayor*, la chapelle San Pedro, la sacristie et la salle capitulaire ont fait une hécatombe de



Phot. Garzón.

LE MIHRÂB.

colonnes, brisé la perspective, et pour loger un édifice qui, partout ailleurs, ne serait pas sans mérite, mais n'est ici qu'un parasite architectural, on a irrémédiablement gâté une œuvre unique au monde. Charles-Quint le fit durement sentir au Chapitre, lorsqu'il vint plus tard à Cordoue.

Il ne reste plus guère que 850 colonnes : leurs doubles arcs superposés s'arrondissent et s'enrubannent d'un fût à l'autre, sous la voûte banale qui, depuis 1713, remplace l'ancien plafond des Arabes que l'on commence aujourd'hui à réparer. Des lustres en très grand nombre se suspendaient aux poutres de bois précieux enluminées d'arabesques, rouge et or : 7 000 lampes, disent les chroniqueurs, faisaient miroiter le porphyre, le jaspe, le vert antique des colonnes innombrables, accrochaient mille paillettes aux étoiles du plafond, allumaient les feux de l'émeraude, de l'améthyste, du rubis, de la topaze, aux mosaïques multicolores. On a peine à s'imaginer, dans la mosquée mutilée, quelle fut sa splendeur. L'ancien dallage même a disparu sous un pavement qui, en exhaussant le sol, a noyé le fût des piliers et rendu plus sensible encore le défaut général de l'édifice, trop bas pour son étendue.

« L'impression que l'on éprouve, dit Th. Gautier, en entrant dans cet antique sanctuaire de l'islamisme, est indéfinissable; il vous semble plutôt marcher dans une forêt plafonnée que dans un édifice; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égare à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue, comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol; le mystérieux demi-jour qui règne dans cette futaie ajoute encore à l'illusion. »

Le regard pouvait alors se jouer en toute liberté sous les longues colonnades et découvrir, au fond du temple, les orangers en fleur et les fontaines jaillissantes du *patio*, dans un torrent de lumière rendue plus éblouissante par le contraste du demi-jour de l'intérieur.

Les profanations dont elle a souffert n'empêchent pas la mosquée de Cordoue d'être encore l'un des plus étranges monuments du monde; et

comme pour nous faire sentir plus amèrement les mutilations du reste, le *mihrâb* a été conservé comme par miracle dans sa pleine intégrité. « Le plafond de bois sculpté et doré avec sa *medianaranja* constellée d'étoiles, les fenêtres découpées et garnies de grillages qui tamisent doucement le jour, la galerie de colonnettes à trèfle, les plaques et



Phot. Garzón.

UNE RUE A CORDOUE.

mosaïques en verres de couleur, les versets du Coran en lettres de cristal doré, qui serpentent à travers les ornements et les arabesques les plus gracieusement compliquées, forment un ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance féeriques qui n'a rien à envier à aucun art. La proportion, la richesse et la grâce, rien n'y manque. »

Mais dans ce magnifique édifice où l'œil ravi s'égare, l'âme cherche vainement le sanctuaire où l'on prie.

« Traversez le patio et poussez une porte. De la pleine lumière, vous passez dans la pénombre, mais l'impression se prolonge et l'image d'un jardin ne quitte pas l'esprit. Le bosquet s'est épaissi et assombri lentement. Oh! les douces allées couvertes! Des centaines de colonnes légères fuient en tous sens, sveltes comme de jeunes troncs de palmiers, d'où s'élancent, assez près du sol, deux arcs superposés qui les relient l'une à l'autre. Les colonnes sont de marbre rare; les arcs sont faits de pierres rouges et blanches alternées. Je m'avance dans ce bois sacré, je m'appuie aux piliers, je suis du regard leurs avenues décroissantes, et voilà que cette première sensation de bien-être et de fraîcheur, qui me rappelait des promenades tardives sous les arbres où la lumière n'arrivait qu'atténuée et diffuse, se mêle d'un vague malaise.

« Cette joie de paradis humain n'a fait que m'effleurer. Je cherche avec l'inquiétude d'un prisonnier les nefs lancées dans l'espace, par où l'âme s'échappe au moins, les ogives suppliantes, les jours ouverts sur le plein ciel, le geste universel des lignes qui m'invitent à monter. Je croyais entrer dans un lieu de prières, et les choses ne me répondent point : elles n'expriment pas l'effort d'une humanité qui souffre; elles me ramènent à des émotions éprouvées ailleurs et qui me plaisent seulement, mais ne me grandissent pas. J'ai peur d'être injuste envers cet art nouveau, je n'avais pas tout compris et, tandis que le cicerone promène encore la flamme de son rat de cave le long des parois dorées où jadis reposait le Coran, je recommence à faire le tour de la grande futaie enclose. Mais mon cœur ne s'est pas ému. » (R. Bazin : *Terre d'Espagne.*)

L'ART ARABE

Les premiers émirs qui, partis des rivages de l'Afrique foulèrent le sol de l'Andalousie, ne furent que des conquérants : ils en avaient l'emportement et la rudesse. Mais quand le dernier des Omaiyades, fuyant les meurtriers de sa famille, eut quitté Damas pour se réfugier en Afrique et de là passer en Espagne, il apportait avec lui les idées de progrès et le goût des arts qui embellissaient la cour des khalifes. *Cordoue* devint la rivale de Bagdad; mais ce serait commettre une étrange méprise que d'attribuer aux Arabes tout l'honneur et le mérite d'un mouvement si fécond en œuvres.

Il faut en finir avec cette tradition surannée, contraire à la vérité. Nous avons eu le tort de l'accepter toute faite, et ses auteurs intéressés



Phot. Garzón.

PALAIS DU MARQUIS DE LA FUENSANTA.

ne sont autres que les Arabes eux-mêmes. Ayant eu le profit des arts et de la science, ils s'en attribuèrent l'initiative, tandis que loin de créer, ils ne firent au contraire qu'imiter, ou transmettre des enseignements reçus d'ailleurs. Les historiens arabes, complices de notre méprise, sont aussi un peu des conteurs ; la prudence la plus élémentaire veut qu'on se méfie de leur imagination tout orientale. L'érudit professeur de l'Université de Leyde, M. Dozy, en étudiant les faits à la lumière des documents, a jeté quelque lumière dans cet amas embrouillé de traditions suspectes qui enveloppent l'occupation et les œuvres de l'islamisme en Espagne. Ses sympathies ne sont pas douteuses : elles vont aux Arabes, mais il qualifie de « travers d'esprit » la manie de leur attribuer, en toutes choses, un mérite qu'ils n'ont pas.

L'Espagne musulmane est fille de l'Afrique, non de celle des Maures qui fut et reste encore une réserve de barbarie, mais de l'Afrique du Nil, cette éducatrice des peuples, dépositaire des antiques traditions spiritualistes qui, sous des formes variées, se sont transmises par la doctrine religieuse, philosophique et artistique à toutes les extrémités du monde. Les Arabes se sont formés à cette école : *Bagdad* et *Cordoue* furent les deux pôles de rayonnement du *Caire*. Quand, après Mahomet, les mystérieuses profondeurs de l'Arabie déversèrent sur l'Orient les premiers escadrons de l'Islam, les conquérants frustes et pauvres n'avaient pour tout bien que leur sabre, souvent de mauvaise



Phot. Garzón.

DANS LA COUR D'UNE POSADA.

cement symbolique qui répondait à leur mentalité : elle prit place, grâce à eux, dans les premières mosquées.

D'abord, les architectes coptes au service des khalifes restèrent fidèles, pour couvrir leurs nefs, au plafond en plate-bande qui se retrouve dans les plus anciens monuments de l'Égypte. Car les premiers Égyptiens ne semblent pas avoir connu la voûte. On est stupéfait, en pénétrant dans le grand temple de Karnac, de voir qu'entre de si hautes et si puissantes colonnes il y ait si peu d'espace. C'est que la pierre du toit jetée en terrasse sur les supports verticaux ne pouvait avoir de dimensions illimitées; le poids des monolithes en limitait la portée. Mais pour être aussi rapprochées, les colonnes n'en paraissent que plus gigantesques. La grande salle hypostyle du temple de Ramsès semble faite pour des êtres surhumains.

Héritiers des architectes pharaoniques, les Coptes, tout nourris qu'ils fussent de leurs traditions, ne pouvaient ignorer la voûte. « L'obligation de se servir de matériaux de petite dimension les avait de bonne heure amenés non seulement à l'introduire dans l'architecture de leurs églises et de leurs monastères, mais à aviser au moyen de tourner des berceaux sans cintrages, faute du bois suffisant à établir ces derniers. » (A. Gayet.) Ainsi le Copte connaissait, mais n'aimait pas la voûte parce qu'elle opprimait sa pensée. Il trouva, pour couvrir ses temples, une forme mieux adaptée à son tempérament, la *coupole ovoïde* percée de petites fenêtres au pourtour : sur le carré du mur il inscrivait un octogone en travers des angles; sur l'octogone, un tambour à seize pans et la coupole hissait dans l'espace sa courbe gracieuse, comme un épanouissement progressif et naturel de la surface quadrangulaire qui lui servait de support. Les premières coupoles s'élevèrent d'abord au-dessus des monuments funéraires : l'art arabe adopta cette forme pour les tombes de ses princes et de ses émirs. Le Caire en possède de nombreux et brillants spécimens. D'abord à peine ovoïde, la coupole, tracée suivant une courbe elliptique, s'allongea, devint aiguë. Ainsi par sa disposition générale, ses ogives, la coupole ovoïde si caractéristique, l'*art arabe* est essentiellement tributaire de l'*art copte* chrétien de la Haute-Égypte : il développa ce thème; il n'en est pas l'inventeur.

Comparée aux magnifiques mosquées du Caire, qui ont depuis servi de modèle à toutes les constructions arabes, la *Mosquée de Cordoue* fait assez pauvre figure. Il est vrai qu'elle remonte aux premiers âges de la conquête; aussi sa décoration primitive, quoi qu'en disent les conteurs arabes, fut-elle bien inférieure à celle de ses illustres rivales : l'art arabe n'avait pas encore pris conscience de ses modèles et des ressources qu'il en pouvait tirer.

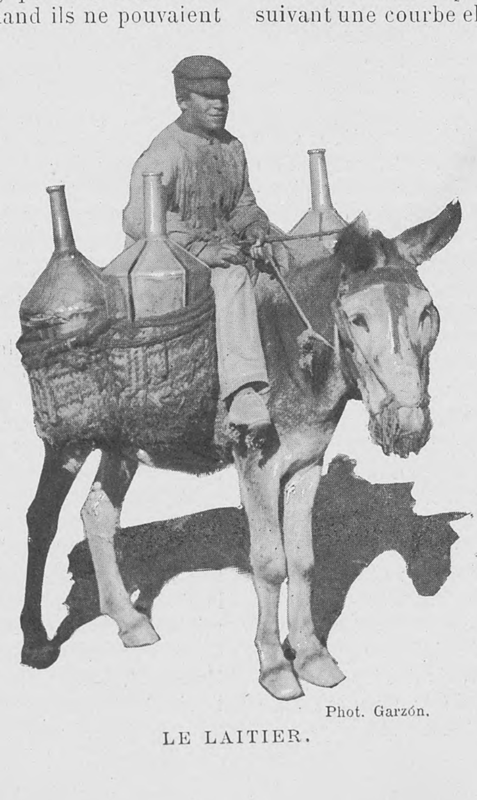
Les **stalactites**, ces gracieuses alvéoles qui se suspendent à la base de la coupole comme une draperie pour dissimuler les angles de raccord, firent leur première apparition sur les bords du Nil. Ce sont des dérivés de la voûte exhaussée : on a simplement *évidé les polygones* qui lui servaient de base. Cet ornement original dont l'art arabe a depuis fait un tel usage qu'il paraît un élément essentiel de son système décoratif procède de la géométrie, comme les réseaux polygoniques suspendus aux frises des palais et des monuments, sur le fond capricieux des arabesques.

trempe ou même ébréché, une tente assez misérable, de somptueuses loques pour vêtement; mais l'enthousiasme religieux tenait pour négligeables ces misères; la conquête devait tout réparer, donner aux fidèles la richesse avec l'empire du monde. Aussi l'élan fut-il irrésistible : en peu de temps la Syrie, l'Égypte, une partie du vieux monde, étaient la proie du Croissant.

Les khalifes inhabiles durent faire appel aux vaincus pour construire leurs palais et leurs mosquées. Ce furent des architectes et des artistes grecs qui bâtirent la mosquée de Damas; des Coptes chrétiens qui construisirent celle d'Amrou, aux bords du Nil. Un Copte édifia celle de Touloûn, et ce fut un Grec passé à l'Islam, Djauhar, conquérant de l'Égypte pour les khalifes fatimites de Kairouan, qui bâtit cette belle mosquée d'el-Azhar, l'une des gloires du Caire. Quand ils ne pouvaient se loger dans les églises chrétiennes, comme les Arabes l'ont fait à Cordoue et les Turcs depuis eux, dans Sainte-Sophie de Constantinople, les conquérants en détournaient les matériaux. C'est ainsi que Djauhar dépouillait les églises coptes égyptiennes au profit de sa mosquée, dans laquelle il dressa 380 colonnes de marbre, de granit et de porphyre arrachées aux temples chrétiens.

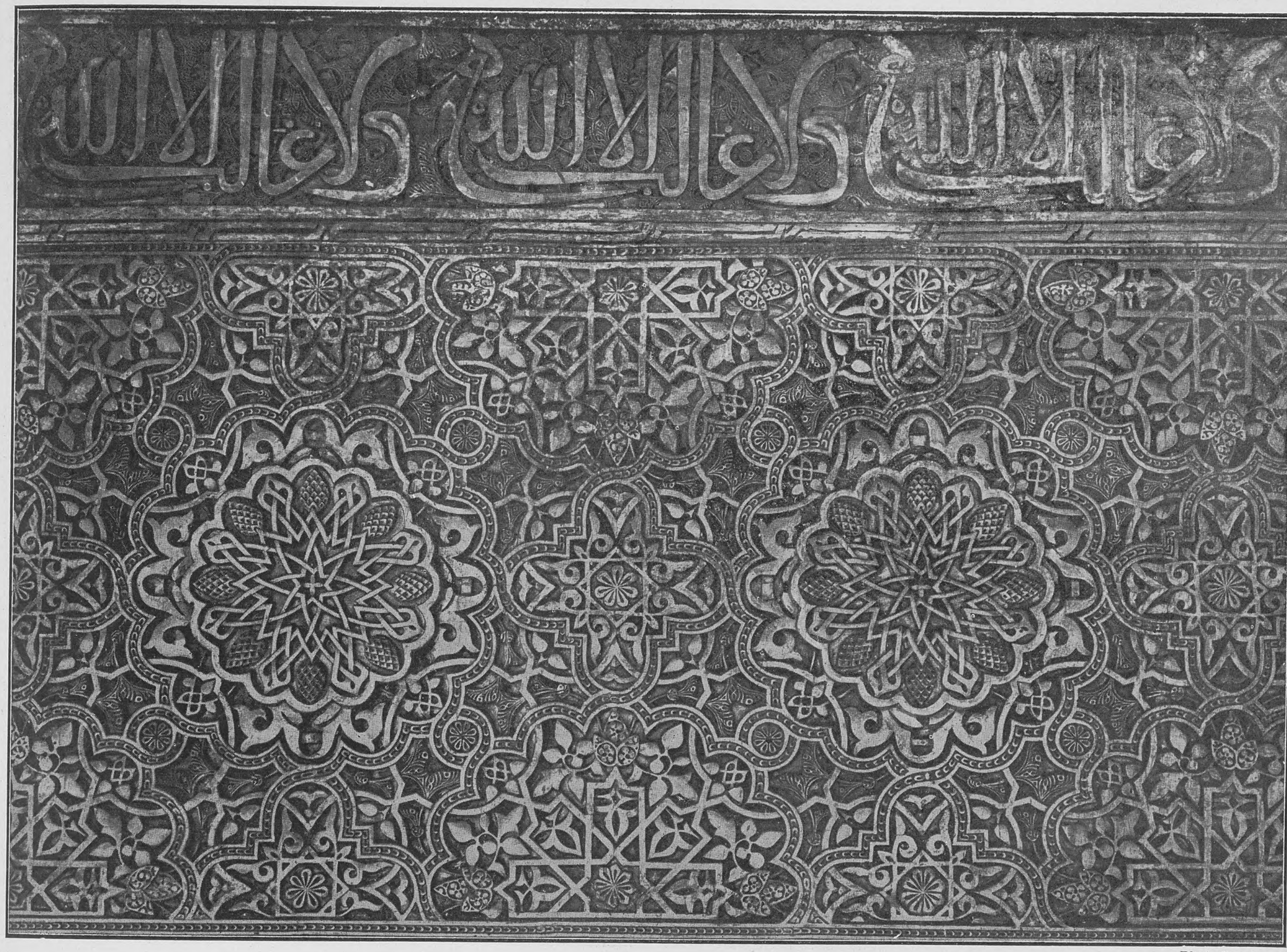
Fidèles à cette tradition, les émirs de Cordoue se bâtirent une mosquée toute de rapines. Prenez un millier de colonnes, des chapiteaux partout où il s'en trouve; ajoutez un plafond, un mur crénelé autour : la mosquée est faite. Ainsi ce furent en majeure partie les temples chrétiens qui fournirent des matériaux tout prêts aux premières mosquées; les architectes en furent Grecs, Syriens ou Coptes. Ces derniers surtout furent les maîtres créateurs de l'art que les Arabes ont fait leur.

Épris de spiritualisme, les Coptes trouvaient dans la conquête islamique un véhicule favorable à l'expression de leurs sentiments et de leurs doctrines. L'**ogive** est leur œuvre : aucun monument copte d'Égypte ne va sans elle. L'arc romain, la coupole des Grecs semblaient aux Coptes un écrasement de la pensée libre. Ils trouvaient au contraire dans l'ogive un élan-



Phot. Garzón.

LE LAITIER.



Phot. Garzón.

DÉCORATION POLYGONIQUE ET ÉPIGRAPHIE : D'APRÈS UNE FRISE DE L'ALHAMBRA.

Ici encore le Copte fut maître de l'Arabe. Comme il était l'*architecte* de ses monuments, il en fut l'*ornemaniste*. Les anatomistes grecs froissaient trop son idéal : sous des formes parfaites, il eût voulu sentir vibrer une âme. Sans méconnaître la beauté, le Copte l'idéalise : elle s'altère entre ses mains, les détails réels se contournent en feuillages, et ceux-ci, développés en ondulations symboliques, s'enroulent autour de polygones disposés suivant un rythme. L'**arabesque** était née : les plus vieilles frises arabes ne s'éloignent guère de sa formule primitive. Mais l'arabesque n'a pas plus été trouvée par les Arabes que le Nouveau-Monde n'a été découvert par Americo Vespucci, qui lui imposa son nom. Plus tard, elle se compliquait par l'introduction de l'*épigraphie* et de la *polygonie* systématique.

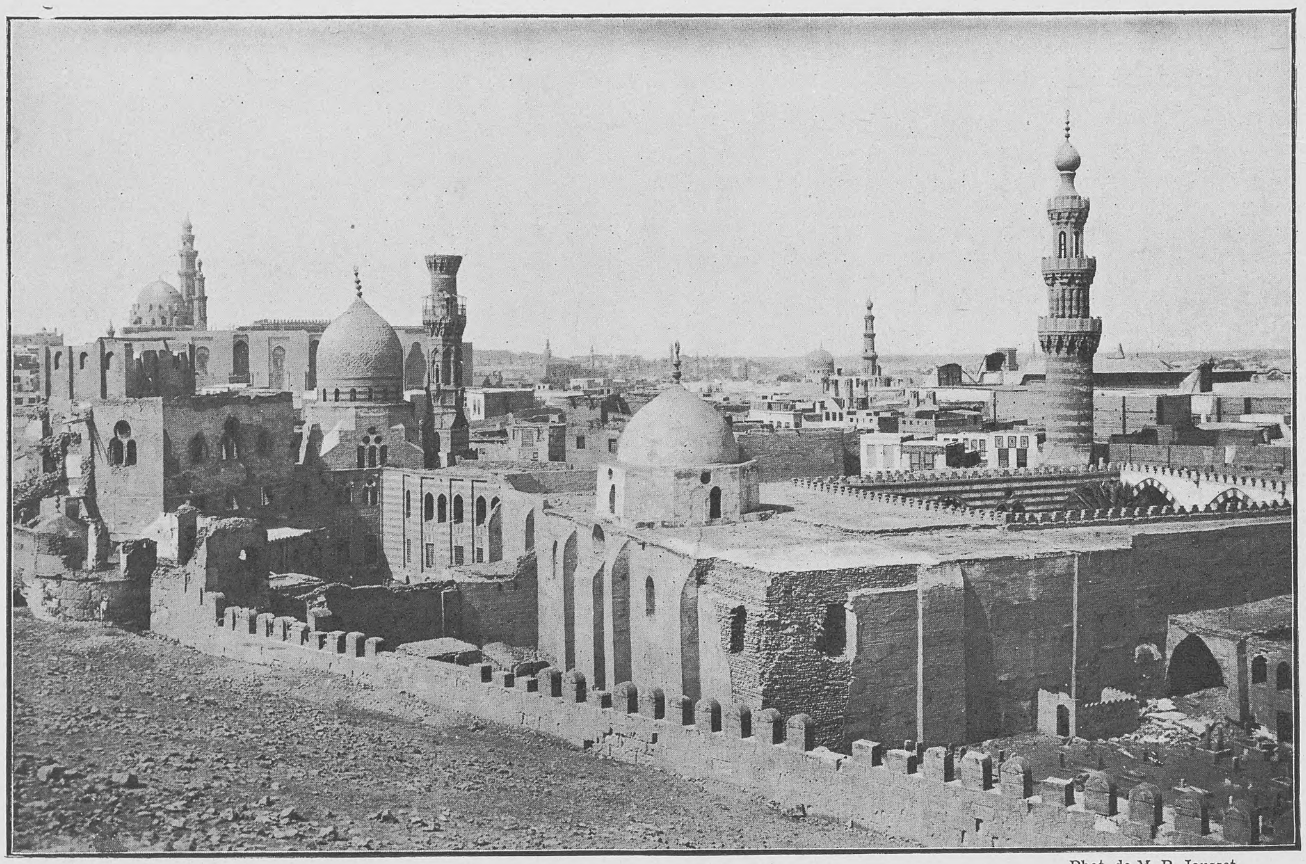
L'intervention de l'*écriture* dans le dessin ornemental prouve une fois de plus le besoin d'idéalisme qui animait l'Arabe comme le Copte. Ses fastueuses inscriptions dont le trait se noue intimement à l'orbe des compositions décoratives sont presque toujours empruntées au Coran : il n'est pas permis d'oublier le Livre; la sainte doctrine doit entrer par les yeux dans l'esprit des croyants. Au Caire, l'immense frise qui se déroule au front intérieur de la mosquée du sultan Hassan enveloppe des caractères gigantesques dans les volutes de délicieuses arabesques, or, azur, rouges, vertes, jaune pâle. Cet art a pu être imité, non surpassé ailleurs. Cordoue en possède un beau spécimen dans son mihrâb retrouvé.

Qu'était le **mihrâb** dans la mosquée primitive?

En bâtissant sa mosquée de Médine, Mahomet négligea ce détail : on se tournait indifféremment, pour la prière, vers La Mecque ou vers Jérusalem. La mosquée d'Amrou n'avait pas davantage de mihrâb. Plus tard, environ soixante ans après, un simple bas-relief, enclavé dans la muraille, indiqua la direction sainte; puis ce fut un arceau simplement tracé, une niche; enfin une sorte de sanctuaire paré d'or, d'argent ou de mosaïque. C'est la seule chose qui nous reste de l'ancienne décoration de la mosquée de Cordoue.

Le *mimber* de Cordoue, dont les chroniques disent merveille, eut comme ses pareils, et le mihrâb lui-même, une modeste origine. Le Prophète, après avoir prêché sur un tronc de palmier, fit dresser dans sa mosquée de Médine une sorte de tribune en bois de tamarin, du haut de laquelle il enseignait le Coran. Les fidèles transcrivirent le saint Livre avec un soin pieux : celui de Cordoue était, dit-on, de la main d'Othman. On voit encore à la bibliothèque khédiviale du Caire de somptueux exemplaires du Coran, écrits sur papier crème ou rougeâtre; un glacis de laque pourpre protège les ors, leur donne l'éclat métallique; des miniatures, des guirlandes de roses et d'œillets, des frontispices d'arabesques, guirlandes de tulipes, rosaces et rinceaux, des polygones compliqués, enguirlandés de fleurs, y sont dessinés avec une finesse et un luxe incroyables. Mais que l'on compare les miniatures de ces Corans avec celles des Évangéliaires, ou des Vies des saints martyrs de l'Eglise d'Alexandrie, dessinés par les Coptes : une parenté de décor, de manière et de ton apparaît aussitôt. Seulement les Coptes, encore ici, prédécesseurs et maîtres des Arabes, ont conservé l'usage de mêler à leurs compositions des oiseaux, des paons, surtout des colombes, qui sont pour eux un symbole.

L'Islam proscrivit-il, dans ses œuvres d'art, les *représentations animées*, surtout celles de la figure humaine? En principe cette proscription n'existe pas. La loi écrite, la *Sounnah*, effleure seulement la question : « O croyant! le vin, les jeux de hasard et les idoles sont des abominations inventées par Satan ; abstenez-vous-en et vous serez heureux. » Mais les interprètes de la loi en ont exagéré la portée. L'*Hadith*, recueil de ces interprétations, dit formellement : « Malheur à celui qui aura peint un être vivant. » C'est là une opinion de juristes et les premiers khalifes ne s'y asservirent pas. Abd-el-Melek n'avait-il pas, dans la mosquée de Jérusalem, fait peindre une fresque représentant le paradis et l'enfer de l'Islam? Ajoutez les représentations animées dont usa toujours depuis l'art arabe : il y eut, à Bagdad, une galerie de souverains; Touloûn possédait dans ses jardins du Caire son por-



Phot. de M. P. Jousset.

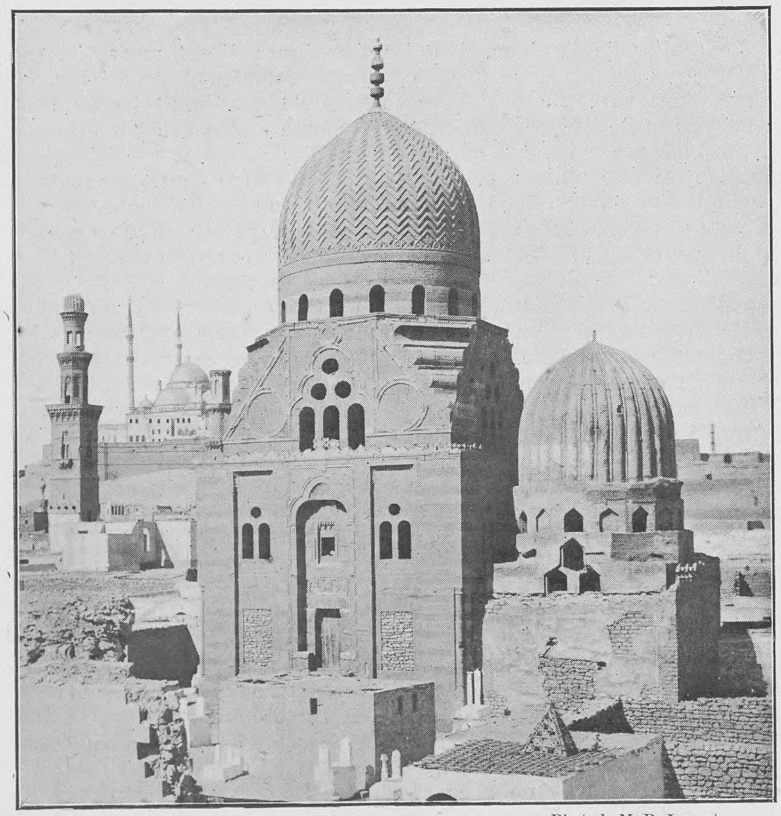
AU CAIRE : COUPOLES ET MINARETS.

dans leur dédain de la réalité. On les retrouve à la fois sur les stèles de la Haute-Égypte, dans les cimetières des Coptes chrétiens sur les boiseries, les portes, aux frises des mosquées : scènes de chasse, lions, colombes enveloppées dans des méandres fleuris; tout cela est traité d'une façon conventionnelle, comme les prétendus lions de l'Alhambra.

Les mêmes sujets animent les *tapisseries* coptes d'Alexandrie, de Damiette, de Behneseh, modèles des tapisseries arabes. Makrîsi vante les étoffes brodées, les tentes, les tapis de Behneseh : figures animées, mais irréelles, tel est le fond de la décoration.

L'*art arabe* n'a pas systématiquement rejeté la nature vivante ni la forme humaine; elles lui sont seulement restées indifférentes; il en a fait un thème décoratif, non pas une représentation, un rythme propre à enrichir l'orbe de ses arabesques, la dentelure de ses polygones. Jusque dans ses déformations, l'Arabe comme le Copte, son maître, reste idéaliste.

trait et celui de ses femmes. Deux siècles et demi après, l'inventaire du trésor d'El-Mostanser énumère des pièces de soie tissées d'or, avec le portrait des khalifes et des hommes illustres de l'Islam; des tentes ornées de figures d'hommes et d'animaux, de lions, de chevaux, d'oiseaux; un paon d'or flamboyant de pierreries, un coq aux yeux de rubis, une gazelle revêtue de perles. Mais les formes sont traitées d'une façon primitive : les êtres sont irréels, fantastiques, semi-humains, mi-partie fleurs, mi-partie griffons, une tête d'aigle sur un corps de lion, figures chimériques invraisemblables, d'un symbolisme visible



Phot. de M. P. Jousset.

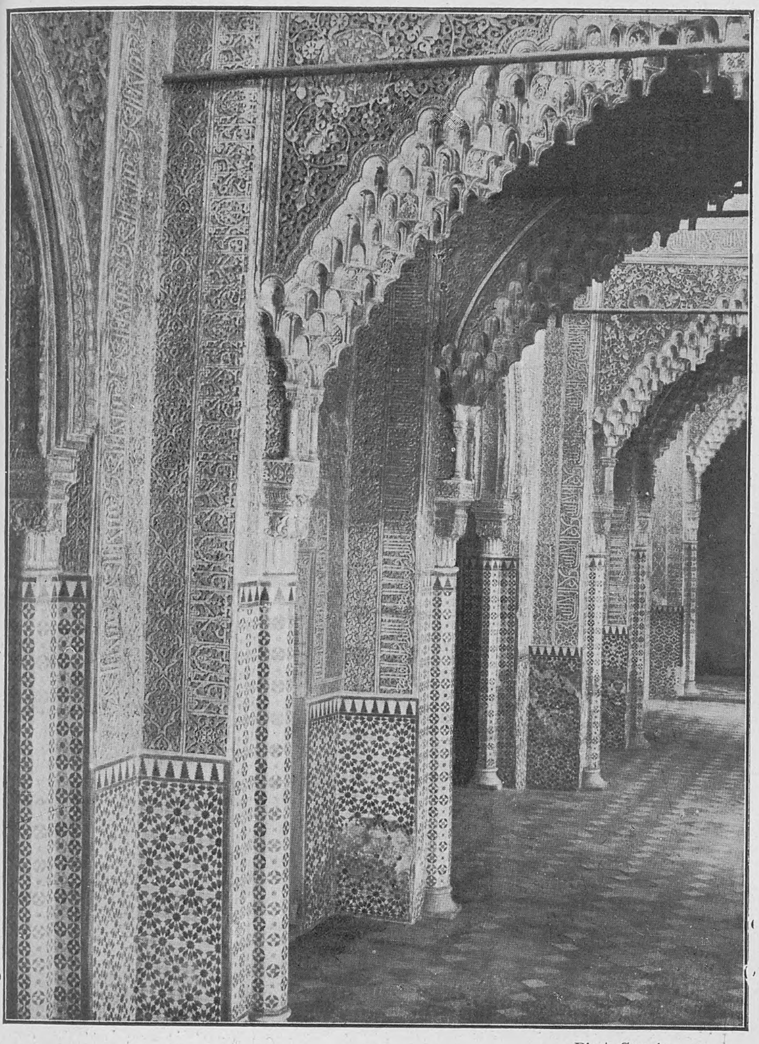
COUPOLE OVOIDE : TOMBEAUX DES MAMELUKS, AU CAIRE.

Mais là où la virtuosité de l'Arabe atteint à une véritable maestria, c'est dans la combinaison des **figures polygoniques.** Cette ornementation procède essentiellement de la géométrie : on a pu en formuler les règles par des théorèmes, tels que celui-ci : « Autour d'un cercle, assembler six carrés et six hexagones réguliers. » Les Coptes, eux, s'étaient bornés à l'emploi de figures simples : triangles, losanges, octogones. L'imagination arabe alla beaucoup plus loin : elle se plaisait dans la recherche du fantastique, dans le croisement indéfini des lignes, les entrelacs indéchiffrables, les labyrinthes compliqués dont le fil conducteur, embrouillé comme à plaisir, va, vient, disparaît, pour se retrouver au point de départ, image de la fantasmagorie des choses et de l'inéluctable fatalité!

Ces réseaux si déliés que nous prenions pour une simple fantaisie apparaissent comme un symbole : de là surgissent des formes fugitives, défilent des visions qui passent et repassent, des ombres errantes et insaisissables comme l'infini. L'initié les isole par la pensée; pour lui, les lignes ont aussi leur philosophie : dans le trait horizontal il voit le symbole du calme; l'inspiration de l'âme dans la verticale; la tristesse, la joie dans l'oblique ou les cercles concentriques. L'*arabesque* et l'*écriture*, se suspendant aux mailles de cette dentelle polygonique, complètent son enseignement et semblent un mystérieux oracle entrevu à travers un filigrane infiniment délié. Cette ingénieuse



CERF EN BRONZE, DE MEDINAT AZ-ZAHRÂ.



Phot. Garzón.
COLONNES ENGAGÉES : VOUTE EN STALACTITES (SALLE DE JUSTICE, A L'ALHAMBRA).

décoration, l'Arabe l'a multipliée avec une complaisance marquée, parce qu'elle convient à la nature de son esprit rêveur : les frises et le mihrâb de ses temples, les murs de ses palais, la mosaïque, la faïence, la marqueterie des portes et des meubles, les mashrébîyéhs, sont brodés de polygones. Avec les lampes, la verrerie et les armes, les lignes s'assouplissent aux contours de l'objet qu'elles décorent; mais partout fleurit la recherche du trait mis en relief par la couleur.

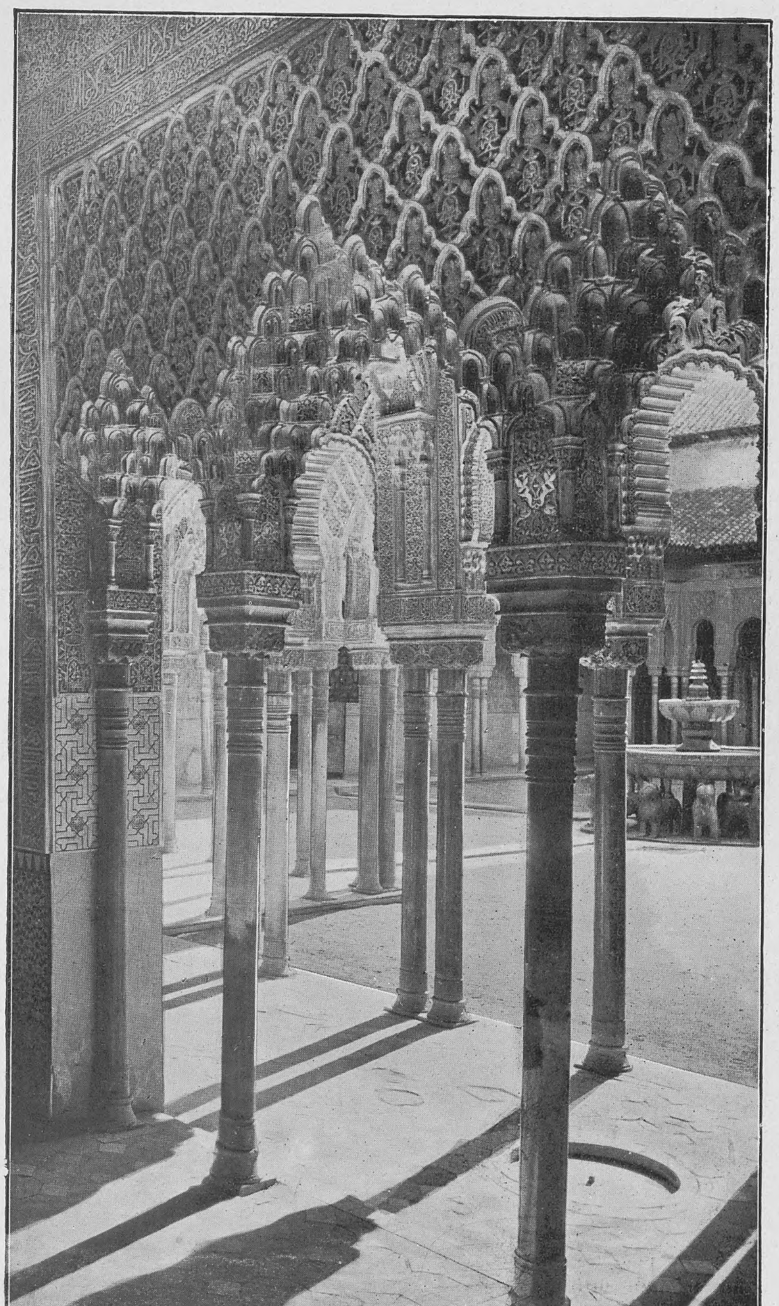
Les fameuses **mosaïques** de la mosquée du sultan Hassan (puisque aussi bien, quand on parle d'art arabe, c'est toujours en Égypte qu'il faut rechercher le modèle) sont faites pour transporter d'aise les géomètres et les céramistes; elles sont admirables de formes et de coloris. Mais c'est, pour l'Arabe, un art d'emprunt et tout byzantin ou plutôt romain, transformé par le génie de l'Orient. Dès le VIIe siècle, fleurissait en Espagne la mosaïque de **faïence.** Son nom arabe « Kichânieh » dit que cet art fut originaire de Kichâni, près de Samarkande : il venait de Perse. Mais aux XIIIe et XIVe siècles, les fabriques égyptiennes rivalisaient avec ce que la faïence persane avait produit de plus beau. Les tons bleus dominent; certains motifs, répétés, ont leur signification comme les lignes : le bouquet, par exemple, fleur de la prière qui monte vers Allah, le cyprès image de l'âme qui aspire au ciel.

Avec les arabesques, les carreaux de faïence voilaient la nudité des murs. Pour les fenêtres, d'abord simplement défendues par une claire-voie, on ajouta depuis, dans les découpures du châssis en plâtre, des verres de couleur séparés, mosaïque transparente d'une lumineuse douceur. Quel chemin parcouru, de ce **vitrail** primitif aux magnifiques verrières de nos cathédrales!

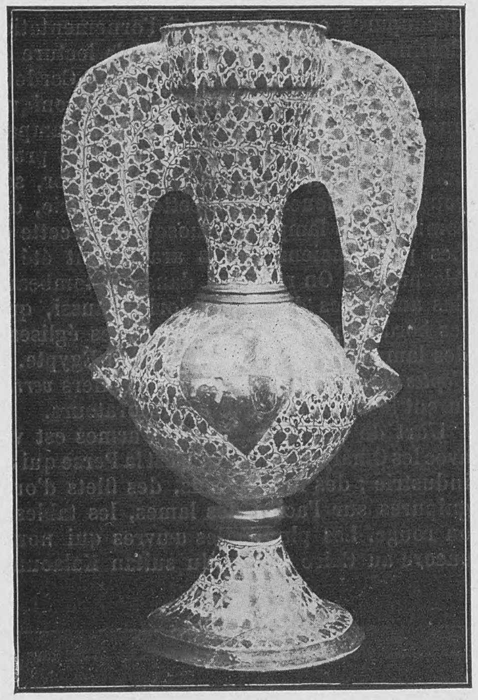
Avec la **marqueterie,** la fantaisie polygonique se donne libre carrière : étoiles, rosaces, triangles, cercles, figures de tous genres s'y enchaînent en d'harmonieuses combinaisons. Les *mashrébîyéhs,* ces menuiseries compliquées qui parfois assemblent des pièces innombrables dans un cadre restreint, ne furent d'abord qu'un grillage appliqué aux fenêtres, pour y provoquer une prise d'air favorable au rafraîchissement de l'eau contenue dans des vases de terre poreuse. On pouvait, à l'abri de ce treillis protecteur, contempler à loisir le mouvement de la rue sans craindre les œillades indiscrètes. Ces légères découpures contribuèrent à l'ornementation des sièges et des estrades destinés, dans les mosquées, à la lecture du Coran.

Les **lampes** de la mosquée de Cordoue excitèrent au plus haut point la verve enthousiaste des chroniqueurs arabes : il n'en reste aucune. La plus belle collection de lampes de mosquées se trouve au musée du Caire : trente d'entre elles proviennent de la mosquée du sultan Hassan. Elles sont à fond d'or, sous un semis d'arabesques rouges ou bleues. Mais cette industrie, dès le XVe siècle, était déjà tombée : les lampes de mosquées, à cette époque, sont faites à *Venise.* Les plus anciens verres arabes ont été fabriqués à Mansourah ou Alexandrie. On retrouve dans les tombeaux égyptiens des flacons et des amulettes de verre colorié : aussi, quand les Arabes investirent les bords du Nil, trouvèrent-ils les églises chrétiennes éclairées avec des lampes de verre fabriquées en Égypte. Il n'est pas douteux que les *Coptes chrétiens* n'aient été les premiers *verriers de l'Islam,* comme ils en furent les architectes et les décorateurs.

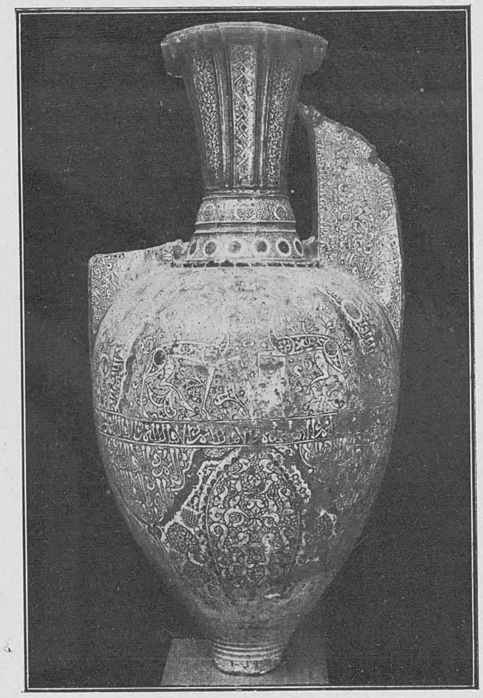
L'art de **damasquiner** les armes est venu de Damas, en Espagne, avec les Omaiyades; mais, c'est la Perse qui avait pris l'initiative de cette industrie : des inscriptions, des filets d'or s'incrustent en délicieuses guipures sur l'acier des lames, les tables, les vases de cuivre jaune ou rouge. Les plus belles œuvres qui nous restent en ce genre sont encore au Caire : table du sultan Kalaoun; casque, masse d'armes et



Phot. Garzón.
COLONNES DÉTACHÉES : VOUTE EN STALACTITES (ALHAMBRA).



VASE HISPANO-MAURESQUE.



VASE ARABE DE L'ALHAMBRA.

poignard du sultan Toman-Baï. Ce dernier est enrichi de pierreries : il vient de Perse; le casque est de Damas.

Dans l'Afrique du Nord, l'**industrie textile** fut florissante dès le début de la conquête : on tissait à Tonneh, en Tunisie, des étoffes dignes d'orner la sainte Kaâbah de La Mecque. Avec les Maures, cette industrie de luxe passe en Espagne : les étoffes d'*Almeria* jouissaient d'une renommée universelle. Au temps d'Ab-er-Rahmân III, les Arabes importèrent, de l'Inde dans la Péninsule, la culture du **coton;** c'est dans la plaine de Valence que furent faites les premières plantations : bientôt Grenade, Cordoue, Séville fabriquèrent des tissus rivalisant avec les plus beaux de Syrie.

Les Maures montraient une habileté particulière dans le travail du **cuir** : c'était pour des conquérants, souvent à cheval et en expédition, une industrie essentielle; la conquête en dota *Cordoue*. On y savait travailler le cuir en repoussé et lui donner des tons fauves que le temps, en bien des cas, n'a pas détérioré. La peau de chèvre et d'agneau travaillée par les Maures aujourd'hui réfugiés au Maroc s'appelle *maroquin*. L'industrie des armes, aussi essentielle que celle du cuir, fleurit à *Tolède* et produit de nos jours encore des armes blanches et des objets de luxe finement travaillés : elle était célèbre déjà du temps des Romains.

En résumé, l'**art arabe** de l'**Espagne**, en général, est un art d'emprunt, par le choix des matériaux, leur emploi et les procédés de la décoration. C'est principalement une dérivation de l'art égyptien, dont les maîtres *coptes* chrétiens trouvèrent ou enseignèrent ses premiers éléments : plafond en plate-bande, coupole ovoïde, stalactites, arabesques même. Sur ce fonds d'emprunt, l'Arabe a brodé ses fantaisies : aux volutes des *arabesques* s'accrochent les lignes de l'*écriture* que recouvre le *treillis polygonique*, sorte de transparent qui protège le dessin général de la composition et lui donne, avec un air de mystère, une incomparable richesse ornementale. L'imagination vive des Arabes se complut au jeu de ces combinaisons, en orna les mosaïques, les carreaux de faïence, les meubles, les étoffes, les tapis, les lampes, les verreries, les armes. Avant tout imaginatif, l'Arabe a ramené l'art aux proportions de ses usages et de sa vie, pour en jouir. Ce n'est pas un maître qui crée, mais un élève qui apprend, élève très éveillé, parfois un peu enfant terrible, mais qui, depuis longtemps déjà, paraît profondément endormi.

Qui sait même si l'apôtre de sa doctrine, Mahomet, ne fut pas lui aussi un plagiaire? Le Nil n'est pas loin de La Mecque : il dut le connaître et les Coptes aussi, ces spiritualistes outrés dont le Dieu, rapproché des hommes par le christianisme, mais planant toujours immuable et intransmissible audessus du monde qui s'agite, rappelle assez l'Allah de l'Islam et le Jéhovah des Israélites. Mais Jéhovah, le *maître*, non le *père* de la nature; cela est vieux comme le monde. Mahomet, le rival du Christ, ne serait-il qu'une réplique un peu humanisée de Moïse, presque un retardataire?

L'Arabe fut un éclair de l'Orient sur l'Espagne. Mystique et rêveur, son geste est emporté quand il secoue l'apathie du rêve qui le berce. Mais entre ce rêveur et le véritable homme d'action, l'Arabe et l'Américain, par exemple, il y a plus qu'une opposition de nature, plus qu'un océan, tout un monde jeté entre deux pôles, l'Orient et l'Occident. Quoi qu'on fasse, ces deux pôles, deux antipodes de la civilisation, ne se confondront jamais. Et c'est pourquoi l'Islam, poussé de l'Orient vers la Péninsule ibérique, alors l'extrême Occident, n'y pouvait prendre racine. C'était écrit : tôt ou tard, il fallait qu'il en sortît.

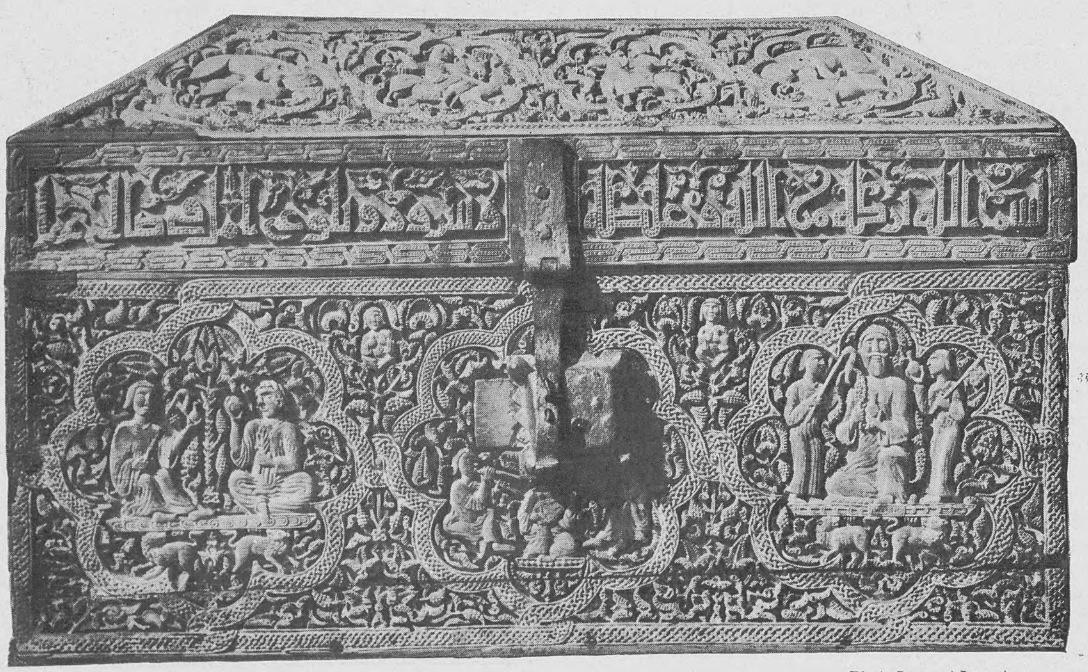
LES LETTRES ET LES SCIENCES A CORDOUE

L'**école de Cordoue** jeta un vif éclat : on vantait ses lettrés, ses bibliothèques, l'esprit large et éclairé de ses princes. Il y a dans ces affirmations une part de vérité, mais une part seulement.

D'abord la conquête de l'Espagne fut faite par des *Maures* emportés et à demi sauvages, ancêtres des Berbères qui occupent encore les montagnes de l'Atlas marocain. Nous savons ce qu'ils valent. Les Maures ne pouvaient apporter à l'Espagne ce qu'ils n'avaient pas. Lorsque l'ardeur belliqueuse des conquérants se fut calmée dans les hasards meurtriers de lointaines expéditions, au delà des Pyrénées contre les Francs ou, dans les montagnes des Asturies et d'Aragon, contre les derniers champions de l'indépendance, la conquête s'affermit en limitant son effort à la défense des biens acquis.

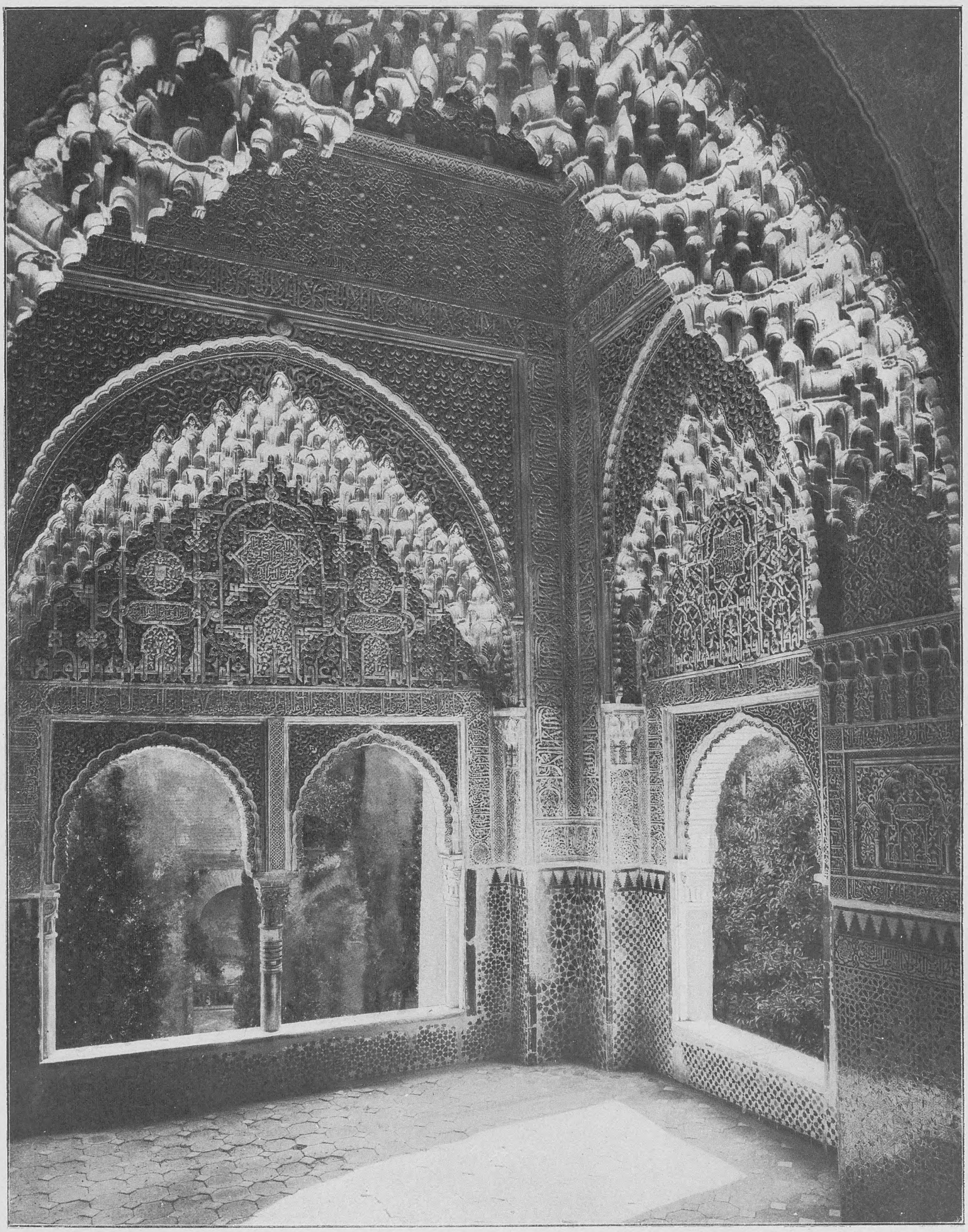
Mais jusque-là tout fut à la guerre. Les premiers conquérants : *Mousâ*, son fils et son neveu prirent Séville pour quartier général; mais leur pouvoir, précaire encore, comme celui d'un chef d'armée, dépendait des khalifes de Damas, commandeurs des croyants.

Le troisième émir après eux, *Alhâur*, transporta sa résidence à *Cordoue*. Loin



Phot. Laurent-Lacoste.

COFFRET PERSAN-ARABE DU XIe SIÈCLE (CATHÉDRALE DE PAMPELUNE).



Phot. Garzón.

DÉCORATION MURALE : FAIENCES, ARABESQUES, STALACTITES (Belvédère de Daraxa, à l'Alhambra).

d'imiter la tolérance relative de Mousâ, bien que ce dernier, au dire même des historiens arabes, eût levé sur les vaincus un immense butin et fait cent mille prisonniers, *Alhâur* livra l'Espagne entière à ses bandes avides : tous les chroniqueurs témoignent de sa cruauté. La Péninsule asservie, l'émir franchit les Pyrénées; mais son pouvoir expirait.

Il céda la place à un nouvel émir, *Al-Zahma*, qui enleva Narbonne, massacra les habitants, excepté les femmes et les enfants qui furent emmenés en esclavage. Puis Al-Zahma poussa en pays franc, mit le siège devant Toulouse (721). Eudes, duc d'Aquitaine, le battit et le tua.

Ambiza, successeur d'Al-Zahma, pour venger sa défaite, partit de Narbonne, prit Carcassonne, Nîmes et gagna même les bords du Rhône ; il fut tué dans un engagement. Après plusieurs autres émirs, l'un des généraux d'Al-Zahma qui avait sauvé les débris de l'armée musulmane à la bataille de Toulouse, *Abd-er-Rahmân* fut, à son tour, mis par le khalife de Damas à la tête de l'armée d'invasion. D'un élan il franchit les Pyrénées, enlève Bordeaux, Saintes, Périgueux, pille en passant Poitiers, où il brûle la basilique de Saint-Hilaire, et porte l'effroi jusqu'aux portes de Tours. *Charles-Martel* arrêta net l'invasion, en écrasant l'armée musulmane entre Tours et Poitiers (732).

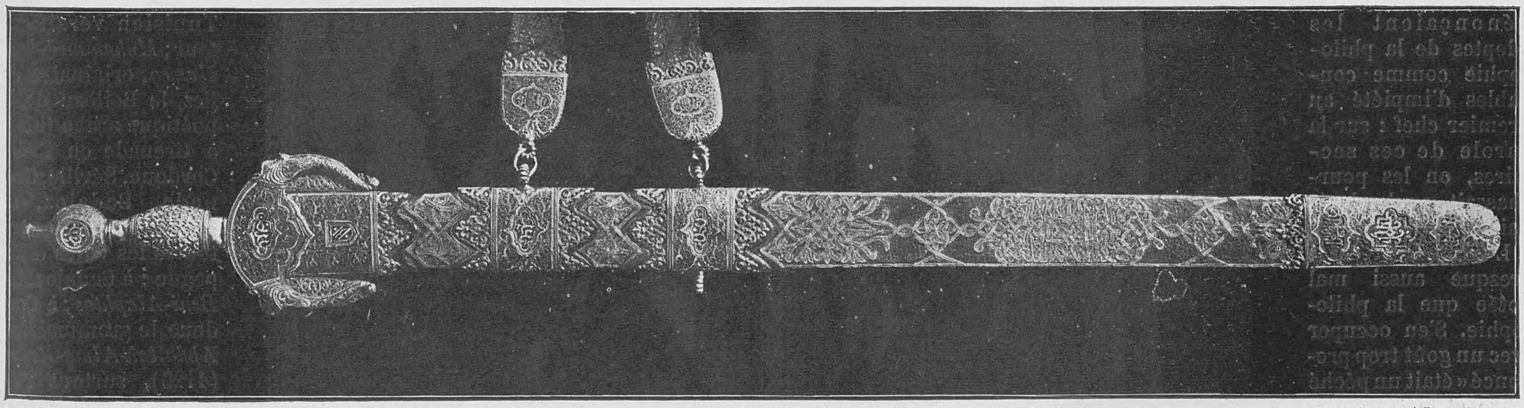
Comme il arrive après les grandes défaites, la discorde se mit parmi les vaincus : *Arabes* et *Maures* d'Espagne s'épuisaient en querelles pour accaparer le pouvoir. Déjà l'émir de Barcelone avait reconnu l'autorité de Pépin le Bref (755). *Charlemagne*, à son tour, passa les Pyrénées, à l'appel de l'émir dépossédé de Saragosse (777). On sait la fin malheureuse de cette expédition : Roland périt à Roncevaux. Cependant Charlemagne fit mieux qu'une expédition : il assura, par des refuges gardés, le ravitaillement des pèlerins au passage des montagnes et, plus loin, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle. A Paderborn, le grand empereur reçut les ambassadeurs de l'émir de Cordoue. Depuis 756, cette ville était la capitale de l'Espagne musulmane. Quand survint Abd-er-Rahmân Ier, descendant des derniers Omaiyades, elle était prête, la fièvre de conquête s'étant apaisée, à recevoir l'impulsion civilisatrice dont les khalifes éclairés de Damas avaient fait une tradition et un honneur.



Phot. Laurent-Lacoste.

TRAVAIL DES MÉTAUX : CASQUE DE BOABDIL, DERNIER ROI DE GRENADE.

C'est *Abd-er-Rahmân Ier* qui éleva la grande mosquée de Cordoue. Le règne d'*Abd-er-Rahmân III* (912-960) marque l'apogée de la puissance arabe en Espagne et l'époque la plus brillante de *Cordoue*. Ce prince avait, dit-on, un palais splendide sur les bords du Guadalquivir, six cents femmes dans son harem, une garde de douze mille cavaliers et 120 millions de revenu. D'une grande largeur de vues, il ne maltraita pas les chrétiens, leur permit de venir à la mosquée et d'y entendre la lecture du Coran, dans un but de prosélytisme, disaient ses amis. C'était, aux yeux des fanatiques, l'excuse de sa tolérance. Il entretenait des relations avec les chefs des nations chrétiennes, l'empereur germanique Otton et celui de Byzance, Constantin VII. *Cordoue* possédait alors des palais splendides (on ne s'en douterait guère aujourd'hui), 80 000 bazars (!), 100 000 maisons, 160 mosquées (!), 700 établissements de bains (!) : ce sont les Arabes qui le disent. Les lettres, les arts, les sciences étaient en honneur. Cela dura, non sans peine, autant que les khalifes *omaiyades;* car les mieux intentionnés durent plus d'une fois sacrifier leurs préférences à la routine et au fanatisme de leurs coreligionnaires.



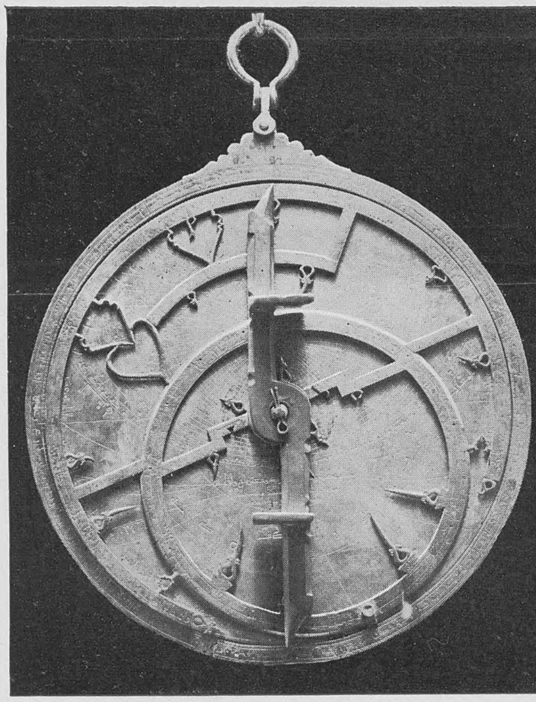
Phot. Laurent-Lacoste.

ÉPÉE ARABE.

Malgré l'esprit de tolérance de ces princes, l'Espagne d'alors eut ses martyrs : *Euloge*, à Cordoue; et même, sous le règne d'Abd-er-Rahmân II, les vierges Flora et Maria, Colomba, d'une grande famille cordouane, l'une des plus nobles figures de ce temps. Dans l'église Saint-André de Cordoue, une inscription rappelle « Speciosa et sa fille Tranquilla, qui subit une mort cruelle » (966). Et l'on ne parle pas ici des victimes de la première conquête. « Les musulmans, dit Dozy, pillèrent quelques endroits, brûlèrent quelques villes, pendirent des patriciens, tuèrent des enfants à coups de poignard. »

Avec les *Omaiyades*, tout est à la paix ; mais l'éducation de leur peuple restait à faire ; ce ne fut pas l'œuvre d'un jour. Les Arabes d'Espagne ne devinrent lettrés que sur le tard. Au temps d'Abd-er-

Rahmân II, la **Bibliothèque de Cordoue** comptait, suivant les historiens arabes, 600 000 volumes. Tout ce qui n'avait pas été brûlé fut réuni au siège du khalifat. Mais d'où venaient ces ouvrages ? Les conquérants ne les avaient pas évidemment apportés sur la croupe de leurs chevaux. A n'en pas douter, ce furent les dépouilles des monastères d'Espagne. Qui dit couvent dit bibliothèque et école. Dans *Cordoue* même, était l'école épiscopale annexée à la basilique et au cloître de Saint-Aciscle ; le savant abbé *Espérandieu* y professait au temps d'Abd-er-Rahmân II et il eut pour élèves *Alvare* et *Euloge*, le « maître des maîtres », comme l'appelaient les Arabes eux-mêmes. Dans la même ville, l'école Saint-Zoïle eut à sa tête l'abbé *Samson*, écrivain et poète à ses heures, dont le talent fut plusieurs fois mis à contribution par les khalifes.



Phot. Laurent-Lacoste.

ASTROLABE DU DERNIER ROI DE TOLÈDE.

Alvare et **Euloge** comptaient parmi les plus brillants élèves des écoles chrétiennes de Cordoue. Le premier nous dit ce qu'on y enseignait : la grammaire, c'est-à-dire, comme on l'entendait alors, la philosophie, l'histoire, la littérature. Les jeunes Cordouans se montraient passionnés pour les mathématiques, l'astronomie, l'arabe; on traduisait dans cette langue (alors une langue moderne) le Nouveau Testament, la *Cité de Dieu* de saint Augustin. *Euloge* qui, avant de se fixer à Cordoue, avait visité plusieurs écoles monastiques de Navarre et d'Aragon, en avait apporté l'*Énéide* de Virgile, les *Satires* d'Horace, de Juvénal... On cultivait Cicéron, Quintilien, même Aristote, à *Cordoue* : et cela n'allait pas sans alarmer le fanatisme des Maures. « La **philosophie**, dit Dozy, même alors qu'un demi-siècle plus tard elle fut introduite dans les écoles arabes de la Péninsule, était plus particulièrement odieuse aux théologiens arabes de Cordoue et de l'Andalousie. »

Les musulmans se divisent en deux grandes sectes : les *Sounnites* orthodoxes, qui prétendent ramener l'islamisme à sa pureté primitive; les *Schiytes*, moins sévères dans l'interprétation de la loi du Prophète. Ainsi les Persans d'aujourd'hui sont schiytes, les Turcs sounnites : de là une vive animosité entre les deux peuples. Pareillement, les khalifes de Bagdad, d'un esprit plus ouvert au progrès, se montraient ouvertement schiytes; les Maures d'Espagne étaient sounnites et dénonçaient les adeptes de la philosophie comme coupables d'impiété au premier chef : sur la parole de ces sectaires, on les pourchassait, on les lapidait même volontiers.

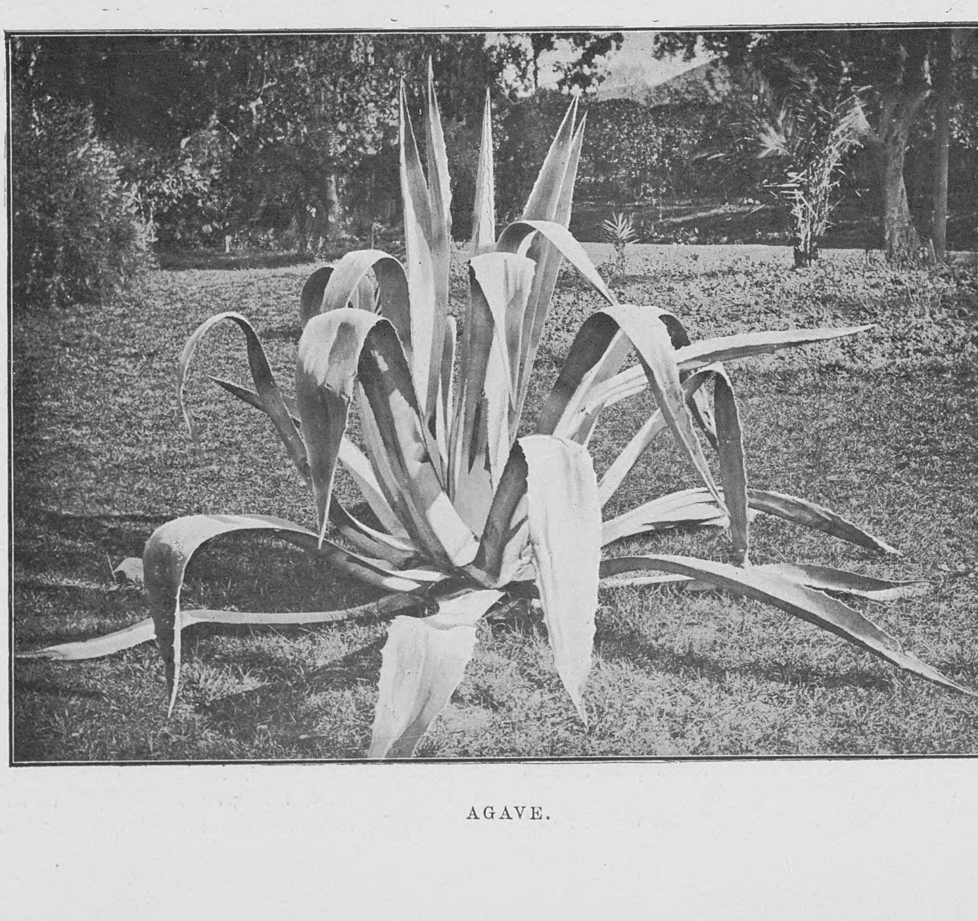
L'**histoire** était presque aussi mal notée que la philosophie. S'en occuper avec un goût trop prononcé « était un péché grave et le commencement de la perdition ». (Dozy, *Hist. des musulmans d'Espagne*, t. III, p. 19.) Si éclairé et si libéral qu'il fût, le khalife *Abd-er-Rahmân III* dut permettre aux Maures fanatiques et obtus de brûler les écrits d'*Ibn-Massara* et eut grand'peine à sauver l'auteur du feu qui dévorait ses livres.

Un peu plus tard, vers la fin du xe siècle, le tout-puissant Al-Mansoûr, vizir de Hichâm II, le même qui mit la dernière main à la mosquée de Cordoue en l'augmentant d'un tiers, soupçonné d'opinions trop larges, fut contraint d'ouvrir aux fâquis de *Cordoue* la bibliothèque du khalife, pour qu'elle fût expurgée. Les zélés musulmans firent un feu de joie des livres philosophiques, scientifiques ou historiques qui parurent suspects à leur fanatisme intransigeant. Parmi ces ouvrages se trouvait sans doute l'histoire des Francs, depuis Clovis, écrite en 939 par Godemar, évêque de Gérone, pour le khalife Hichâm II, maître d'Al-Mansoûr. C'est l'historien arabe *Massoudi* qui rapporte ce trait.

Remarquez qu'*Abd-er-Rahmân III*, l'initiateur du progrès des lettres et des sciences à Cordoue, venait à peine de mourir (960). N'est-il pas piquant de mettre, en regard de cet esprit retardataire de la masse musulmane, le zèle dont témoignent alors les Cordouans des écoles chrétiennes pour l'étude de la langue arabe et des livres chaldéens, dépositaires des sciences astronomiques, que les Arabes de Bagdad apportaient de l'Inde et de l'Égypte. De là en effet venaient *les chiffres*, dont on a voulu faire honneur aux Arabes et qui leur appartiennent à peu près comme les arabesques. Les *chiffres* prétendus *arabes* sont *indiens* d'origine : ils passèrent de l'Inde à Damas, puis au Caire et, par le nord de l'Afrique, en Espagne. Makrîsi raconte qu'El-Hakim, l'un des premiers khalifes *fatimites* de l'Égypte, se rendait chaque nuit, près du Caire, dans le désert de Mokattan, plateau rocheux de la chaîne arabique, et qu'il y fit construire un fanal et un *observatoire* pour ses astronomes.

Cependant les éléments d'études réunis par la sagesse prévoyante des khalifes et mis en œuvre d'abord par les chrétiens dont ils étaient le bien en grande partie portèrent leurs fruits plus tard. Il faut que la sève fermente. D'abord la poésie et l'érudition, puis la philosophie et les sciences produiront des hommes ; mais on doit attendre le xie et le xiie siècle, après la disparition des Omaiyades (1031) qui l'auront préparée, cette magnifique floraison.

Alors paraissent, parmi les poètes : *Mohammed-ben-Iza* (1160), *Mohammed-al-Salvi*, *Mohammed-ben-Yussef* de Saragosse, qui institua des académies de rhétorique et de poésie; *Mohammed-ben-Almorade*, un Tunisien versificateur; *Mohammed-ben-Hassen*, originaire de Fez, le Boileau de la poétique arabe (mort à Grenade en 1353). Cordoue, Séville, Grenade, Badajoz, se distinguent entre toutes les villes d'Espagne : à Badajoz, les *Beni-Alaphtas* ; à Cordoue, le grammairien *Abdallah-Alma-Kruni* (1120), surtout l'illustre *Averrhoès*, célèbre commentateur d'Aristote, dont il n'avait pas, sans doute, trouvé le manuscrit sous les galeries de La Mecque, à l'ombre de la sainte Kaâbah. Il traduisit en arabe l'œuvre du célèbre philosophe grec, disserta sur la nature de l'univers, écrivit des livres de médecine. Averrhoès vécut



AGAVE.

au XIIe siècle : il était né à Cordoue.

Avec les philosophes, les historiens : *Abû-Abdallah*, *Abû-al-Kassem*, deux Cordouans qui écrivirent, l'un un abrégé historique jusqu'à l'an 560 de l'hégire, l'autre l'histoire des Espagnols illustres; *Aben-Hayan*, chroniqueur des princes arabes de la dynastie omaiyade. Enfin les savants : *Aben-Alabar* (el-Kodaï) de Valence, le botaniste-médecin *Aben-Bitar* (al-Beïthar), né près de Malaga; *Aben-Ezra*, juif de Tolède, à la fois philosophe, astronome et nécromancien. Les conteurs sont innombrables : le conte est dans le sang des Arabes. Allez à Tunis, à Biskra, au Maroc ou au Caire, vous verrez, sur tous les marchés, des groupes de gens assis autour d'un conteur, illettré presque toujours, mais dont la mimique et souvent un talent inné donnent à ses récits une couleur et une vie qui paraissent causer à l'auditoire un plaisir infini. Ce qu'ils sont restés en Afrique, les Arabes et les Maures le furent en Espagne. C'est pourquoi il faut se méfier des historiens et des chroniqueurs arabes : ils sont trop imaginatifs, même quand ils sont sincères.



Phot. Laurent-Lacoste.

ART PERSAN-ARABE : DEUX DES FACES D'UNE BOITE EN IVOIRE.

En 1031, le khalifat de Cordoue fut démembré en plusieurs États : c'est la décadence. Pour ranimer la puissance de l'Islam, on fit appel aux Africains, des *barbares*, comme les appelaient les Arabes eux-mêmes : d'abord les *Almoravides;* après eux, les *Almohades*. Enfin la grande victoire de las Navas de Tolosa sonna, pour l'Espagne, l'heure de la délivrance (1212). Le 29 juin 1236, saint Ferdinand entrait à *Cordoue* et mettait fin à la domination mauresque dans cette ville.

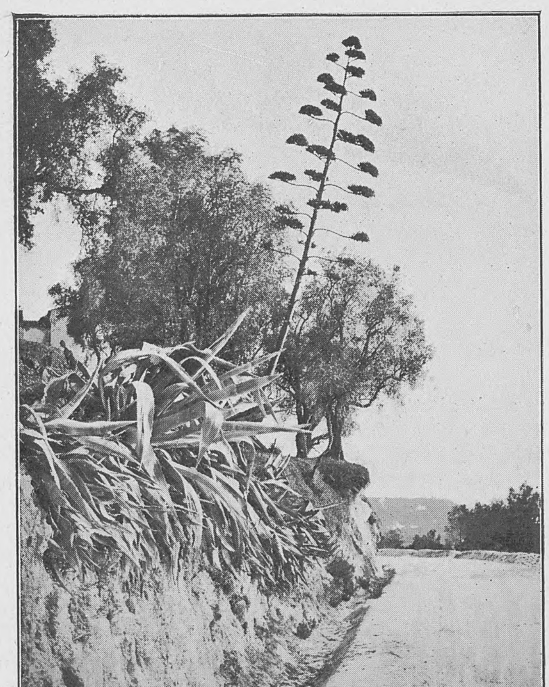
VILLE ET VÉGA DE CORDOUE

Il reste peu de chose de l'*Alcázar* où résidèrent les khalifes : quelques tours, un bain, des ruines informes; le bourgeois de *Cordoue* (50 000 habitants) plante ses choux à la place où les maîtres de l'Espagne promenaient leur rêverie. Un Alcázar nouveau, construit au XIVe siècle par les rois catholiques, sert maintenant de prison; l'évêque de *Cordoue* loge tout près, en face de la mosquée, devenue cathédrale : on voit bien que les khalifes sont partis.

Tout ici rappelle la victoire du christianisme : le monument triomphal élevé par deux artistes français en l'honneur de l'archange Raphaël, gardien de la foi et patron de Cordoue; plus bas, l'*arc de triomphe* dorique, porte d'entrée de la ville, qui remplace la *Bib-al-khantara* des Arabes. Du vieux *pont* raffermi sur ses bases romaines et que dix siècles de lutte contre les crues du fleuve, la pluie, le vent et le soleil n'ont pu réduire, la vue s'étend sur le Guadalquivir, ses moulins, ses grèves, les terrasses de ses rives, la campagne poussiéreuse entrevue au revers du château crénelé qui défendait le passage : du côté de la ville, trône la grande mosquée comme une forteresse massive dont le donjon, avec le chœur chrétien, surplombe le dédale des toits.

Vrai dédale, en effet, que *Cordoue*, rébus indéchiffrable, s'il en fut, pour l'arrivant; ville aux rues étroites dont le pavé tumultueux ressemble au lit des torrents à sec, entre des murailles blanchies à la chaux, comme celles des Arabes, percées de rares fenêtres, barrées de grilles et de treillis en fer ouvragé. Dans mainte ruelle, deux ânes chargés ne passeraient pas de front; vienne un cavalier à la monture fringante, on cherche un refuge, un coin pour se garer : et cela ne se trouve pas toujours. Des corridors étroits découpent d'innombrables îlots habités ou qui doivent l'être, car, aux heures chaudes des jours d'été, l'on dirait de cet amalgame un grand corps sans vie, un squelette blanchi et calciné. Tout le mouvement, le soir venu, est à l'avenue nouvelle du *Grand-Capitaine* (Gonzalve de Cordoue) : c'est par là que l'on pénètre dans la ville en venant de la gare.

Au-dessus des lignes de palmiers et d'orangers encore jeunes s'élèvent : la collégiale de Saint-Hippolyte, construite par Alphonse XI en 1340; le théâtre et la *tour de Saint-Nicolas*. Là sont les grands cafés, pleins de monde, une partie de la nuit. Non loin, les grands hôtels, la rue del Conde Gondomar, emplie de touristes qui interrogent, anxieux, à chaque détour.



PAR LA VÉGA DE CORDOUE.

Il faut être de *Cordoue* pour s'y reconnaître, goûter le charme de la promenade au *Paseo del Gran Capitan* ou à l'*Alameda del Corregidor*, le long du fleuve; trouver le *Musée* (restes romains, wisigoths et arabes); le *marché*, dont la place, maintenant malpropre, était jadis entourée d'arcades et servait aux courses de taureaux et aux tournois. On y vend des légumes, des oranges, des grillons en cage pour l'amusement des enfants. Ce marché est assez central : il ne me souvient pas d'y être arrivé deux fois par le même chemin; presque toujours l'on y bute sans le savoir.

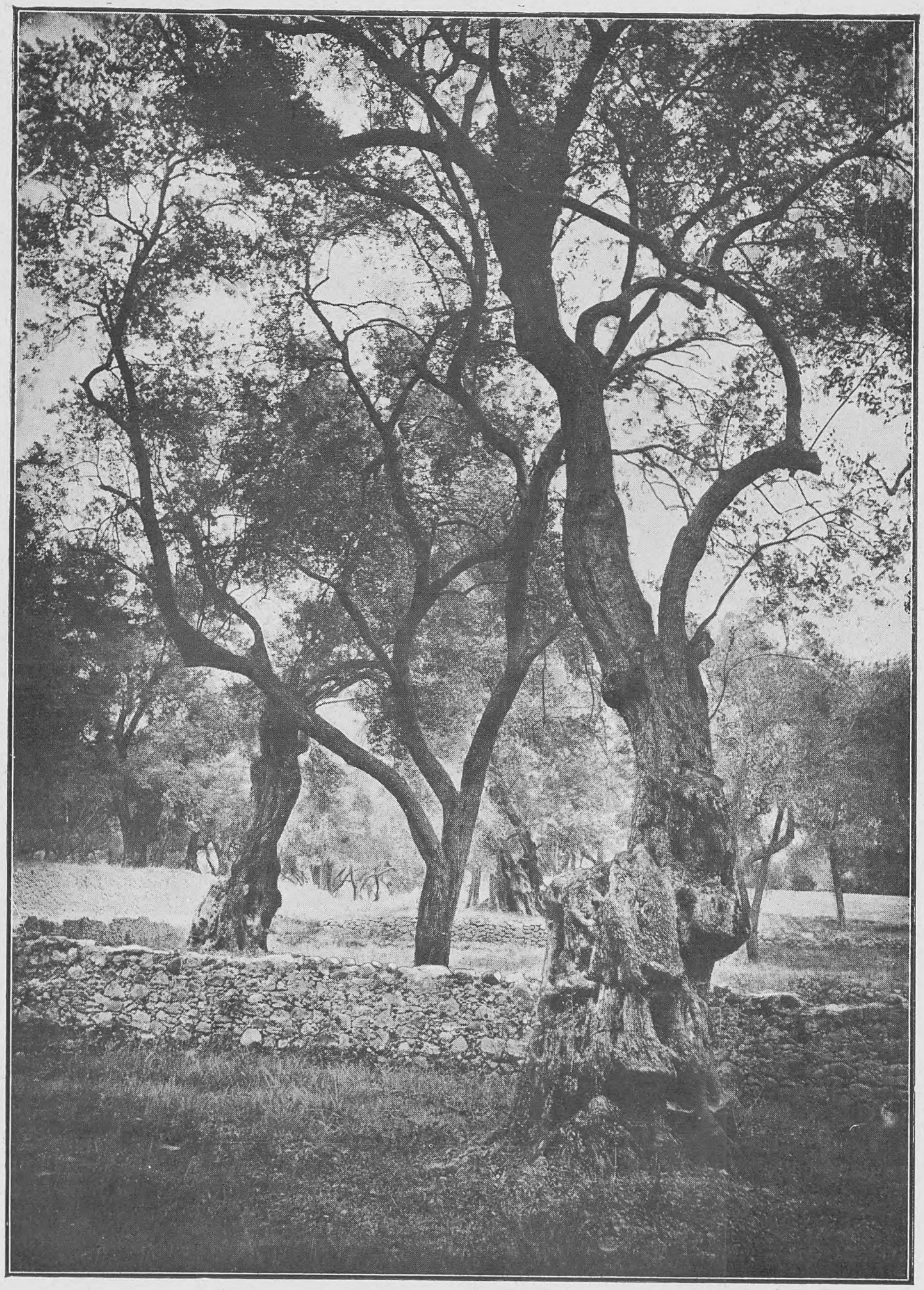
Que de fois, errant à l'aventure, je me rappelai Stamboul, la ville turque qui, avec Pera et Galata, compose, sur les rives de la Corne d'or, ce grand caravansérail asiatico-européen qui s'appelle Constantinople. Le promontoire de Stamboul, allongé entre la mer de Marmara et la Corne d'or, est presque exclusivement habité par les Turcs. Vous diriez un campement : des ruelles plutôt que des rues s'y mêlent avec un sans-façon incomparable; çà et là des bas-fonds où l'on trébuche dans la poussière ou la boue

suivant la saison; des espaces vides, des coins de cimetières à l'ombre de quelques vieux cyprès, un palmier qui allonge son panache au-dessus d'une ruine; et partout, des chiens galeux nonchalamment étendus en travers de la route, ou flairant l'étranger d'un air menaçant. Pour maisons, des abris précaires, aux fenêtres étroites et basses garnies de claires-voies; des portes ferrées de gros clous; des masures branlantes que l'on prendrait pour d'anciennes voitures de nomades ayant perdu leurs roues. On dirait la tribu arrivée depuis peu, avec son escorte de molosses, et prête à repartir. Au-dessus du désordre des toits efflanqués, et tranchant avec la pauvreté générale, les dômes des mosquées s'arrondissent largement, les croissants d'or scintillent, les minarets brodés pointent dans l'azur.

Telle dut être *Cordoue* au temps de sa splendeur passée, mais ce temps est bien loin. Les maisons d'à présent sont solides, les rues pavées à la diable, mais généralement propres; pas de chiens : la tribu est partie, mais des pianos mécaniques qui font rage. Oh! ces pianos que traîne un bourriquot mal peigné sur un chareton d'aventure, comme ils sonnent clair et faux dans la demi-solitude des rues et des carrefours!

Des palais somptueux, rivaux de l'Alcázar des khalifes, se dissimulent derrière d'épaisses murailles; ils étaient, paraît-il, nombreux à *Cordoue*. Vous en trouverez des restes, pour peu que vous cherchiez : la Casa de don Juan Conde, la demeure du marquis de Villaseca. Mais il faut les découvrir.

Des voyageurs qui n'ont pas vu imaginent, suivant des guides aussi mal renseignés qu'eux, que, après le départ des Arabes, la *campagne* de *Cordoue*, abandonnée à elle-même, fit retour en partie à la lande inculte. Rien de plus faux : du Guadalquivir aux montagnes, cette campagne est un enchantement. Du moins elle me parut ainsi, le 9 avril de l'an 1905.



A TRAVERS LES OLIVIERS.

C'était fête aux environs : une petite pluie fine avait abattu la poussière des chemins, animé l'or fauve des moissons qui ondulaient, avivé les couleurs des roses, des glycines, des clématites enlacées aux portes et suspendues aux murs des jardins. De fringants cavaliers caracolaient, heureux de parader et souriants des petits cris de frayeur échappés à leur belle assise en croupe. La jolie bête que le cheval andalou! Poil noir et luisant, la queue en panache, les jarrets d'acier, tout le corps souple; la tête d'une finesse exquise, l'œil brillant d'intelligence. Le cavalier semble fait exprès pour sa monture : tout de noir habillé, veston court à la zouave, qui dégage la taille; large chapeau à bords plats, les pieds bien d'aplomb sur de larges étriers arabes, il se ploie avec une grâce naturelle aux vifs mouvements de son andalou.

A côté du cavalier, voici un char attelé de mules, emportant une bande joyeuse; plus loin une brave femme juchée, jambes pendantes, sur l'encolure d'une pauvre haridelle, un marmot dans les bras, tandis que deux frimousses ébouriffées émergent du double panier ballant sur les deux flancs de l'animal; puis une cavalcade bruyante; un âne portant beau, tout festonné et pomponné de glands rouges et jaunes; sur cet autre, une aigrette qui frissonne entre deux longues oreilles, un nœud de rubans à la queue, la selle piquée de broderies amarante. A chaque maison de rencontre, sur les murs, au coin de quelque pré, entre les grands aloès, près d'un vieux pont, de riants visages, des campagnardes alignées comme à la parade, pour voir passer les gens de la fête, ne pensant pas qu'elles aussi sont charmantes à voir, avec leur robe de couleur rose, bleue ou verte; une profusion de fleurs au corsage; un vrai massif de coquelicots dans les cheveux.

C'est la fête de *San Geronimo*, à San Domingo; mais c'est aussi la fête de la couleur. Une église rustique s'accroche au versant herbeux d'une oliveraie au feuillage argenté. Chacun, en arrivant, met pied à terre : on entre (les chiens aussi); on prie, puis de-ci de-là les groupes se forment, des foyers rustiques s'allument; les ânes, attachés à quelque tronc noueux, secouent leurs festons, ruent, donnent de la voix. On se restaure, on rit, on se hèle d'un groupe à l'autre; puis, au son de quelque guitare, des danses champêtres s'organisent, et la journée passe gaiement, sans folie, comme il convient (je n'ai pas vu d'ivrognes): le soir venu, tout ce monde se disperse en files joyeuses parmi les sentiers des environs.

Dans ces parages favorisés s'élevait la fastueuse résidence de *Medinat az-Zahrâ*, bâtie en 936 par Abd-er-Rahmân III Nâsir, pour une sultane favorite. Ce fut, d'après les chroniqueurs arabes, un délicieux séjour, une villa de rêve, comme on n'en vit jamais depuis. L'architecte aurait été un Byzantin. Des milliers de colonnes de marbre (4300, dit Makkari), tirées de Filabre et de Raya, de Tunis et de Rome, s'y pressaient en fastueux portiques autour des jardins intérieurs, des étangs, des bassins pleins de mercure faits pour l'amusement des odalisques et des esclaves. Al-Makkari y compte 15000 portes (!!); elles étaient ornées de cuivres ciselés et de traverses argentées; une couche d'étain les préservait des atteintes de l'air et faisait resplendir leurs panneaux comme un pur cristal. A l'une de ces portes, un anneau de bronze, finement ouvré, faisait l'admiration de tous; il figurait une tête d'homme, la bouche ouverte, et avait été apporté de Narbonne.

Ainsi le pays des Francs et Carthage aussi bien que Rome avaient contribué à l'ornement de cette brillante demeure; c'était, comme la mosquée de Cordoue, un musée de rapine. Cinq mille ouvriers y travaillèrent pendant trente ans; 6000 esclaves, 1500 gardes l'habitaient. Entre toutes les autres salles, celle des cérémonies était célèbre : sur un fond d'arabesques délicieusement brodées, les stucs enlaçaient leurs ors autour de terres cuites aux tons très doux; les cristaux, les mosaïques scintillaient sous les pieds, le long des murs, et au plafond,

en bois de santal, un anneau délicat tenait une grosse perle suspendue, présent de l'empereur de Byzance, Constantin Porphyrogénète ; enfin, dans la chambre de repos du sultan, douze figures d'or épandaient dans une fontaine de marbre une nappe fraîche et argentine. Ce palais des Mille et une Nuits coûta des sommes folles : un tiers des revenus publics y passa; il est vrai que les khalifes eurent toujours des moyens sûrs pour parer au déficit. Tant de merveilles entassées ont complètement disparu. Souleyman incendia le palais de Medinat az-Zahrâ, peu de temps après l'an mille. Des colonnes, des chapiteaux furent enlevés aux ruines pour l'Alcázar de Séville (peut-être retrouverait-on là des débris de Carthage); on tria les dallages, les parements, les pilastres, les entablements, dont quelques-uns servirent plus tard au couvent de San Geronimo. Mais tout cela est bien confus.

Par un contraste qui n'est pas sans ironie, à côté de cette lamentable ruine dont les traces mêmes ont péri, la nature épanouit son éternelle jeunesse : aux flancs des collines qui viennent se fondre dans la plaine de *Cordoue,* les villas essaiment leurs jardins d'orangers. En avril, le même arbre se couvre à la fois de fleurs et de fruits, une pluie d'or sur une neige d'argent. Des terrasses élevées de la villa de Arcos, l'œil s'égare effaré sur l'épais taillis enchanté qui monte parmi les bordures de roses et d'où s'exhale, dans la brise du soir, une divine senteur.



Phot. Laurent-Lacoste.

MOISSONNEUSES DANS LA CAMPAGNE DE CORDOUE.

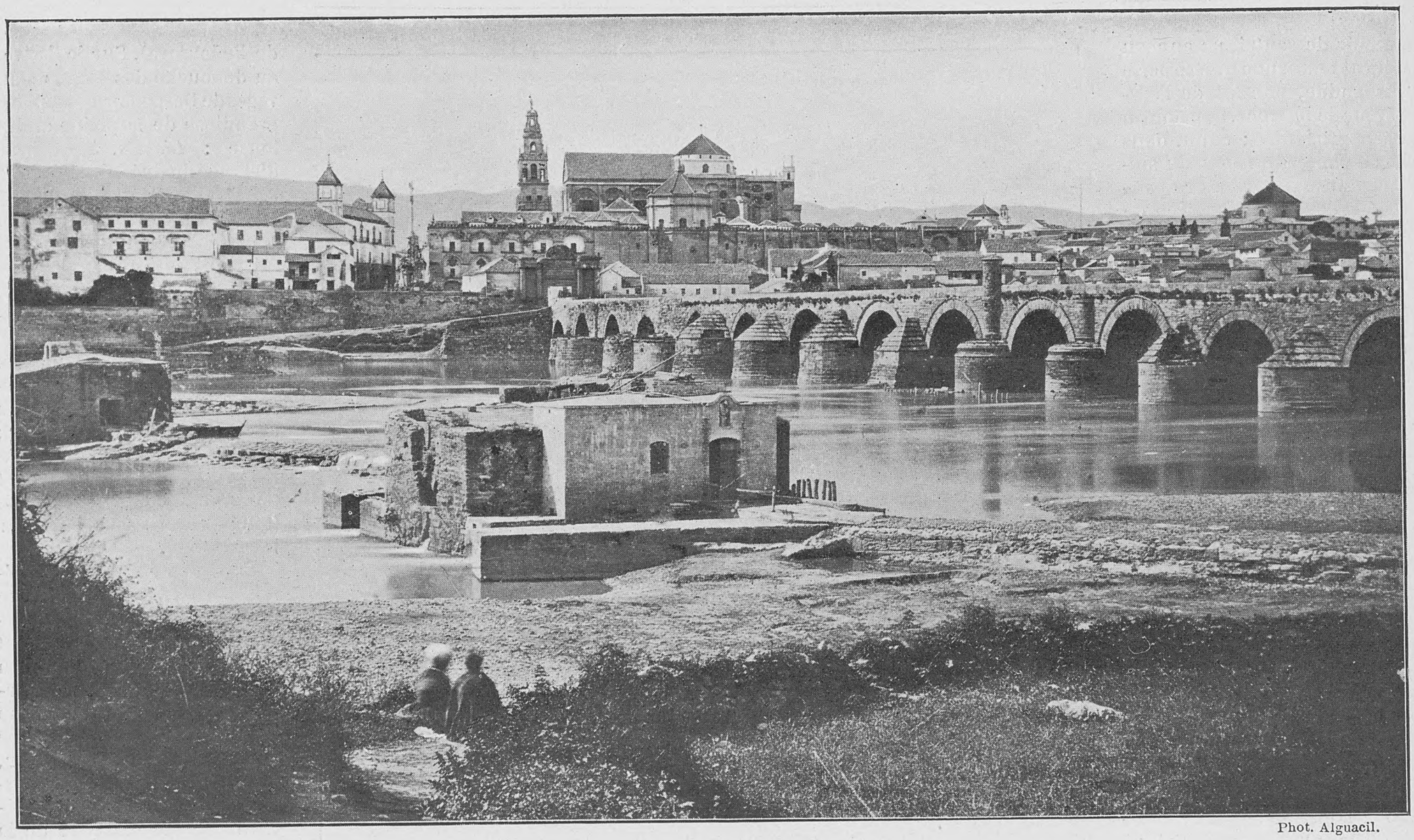
Les souverains de *Cordoue* avaient pourvu à la défense de leur capitale en protégeant les avenues qui descendent des hauts rebords de la sierra Morena dans la vallée du Guadalquivir, par la sierra de Cordoba, éperon avancé des montagnes sur l'horizon de la ville : après le vieux château de *Vacar, Bélmez* nouait toute une ligne de forts, Espiell Villaviciosa..... (aux environs de Bélmez, importantes mines de houille de Peñarroya). Sur le fleuve, au débouché des gorges sauvages de Despeñaperros, porte grandiose de la plaine andalouse : *Linarès,* à quelque distance du Guadalquivir (rive droite), l'une des plus illustres colonies ibériennes, dans un pays riche en mines, ce qui lui valut une renommée fabuleuse ; *Menjibar,* autrefois poste-frontière ; *Andujar* (Isturgi des Ibères), célèbre par ses *alcarrazas,* vases poreux dont on se sert dans toute l'Espagne pour donner à l'eau une délicieuse fraîcheur ; *Montoro,* forteresse des Maures ; *Bajulance* (ruines de sept tours mauresques) ; *el Carpio* (tour du XIVe siècle, bâtie par les Maures).

En aval de Cordoue : *Almodóvar del Rio,* que couronne un donjon démantelé ; *Peñaflor,* où les Maures avaient construit des moulins; un peu à l'écart, *Carmona* (Karmouna des Maures, Carmo des Romains), avec sa belle porte mauresque, l'Alcázar, le patio de Santa Maria (musée de fossiles et d'antiquités romaines extraites de la nécropole voisine). Le cours du Guadalquivir, de Séville à Cordoue jusqu'aux montagnes, était soigneusement gardé. D'autre part, tandis que Bélmez gardait la route de Mérida et de l'Estrémadure, la gauche du fleuve et les versants montagneux qui relient la sierra Morena et la sierra Nevada étaient sous la dépendance de *Jaen,* autrefois capitale d'un royaume : le château et l'enceinte rappellent les Maures, ses anciens maîtres. Saint Ferdinand prit la place en 1246; une belle cathédrale Renaissance a été bâtie, en 1532, sur les ruines de l'ancienne mosquée. Non loin de Jaen, *Martos,* fondée par les Ibères et depuis fortifiée par les Romains; *Lucena,* où Boabdil, le dernier roi maure de Grenade, subit, en 1483, une défaite qui fut le prélude de sa ruine définitive.



Phot. Garzón.

SUR LA ROUTE DE CORDOUE.



Phot. Alguacil.

LE *GUADALQUIVIR* A CORDOUE.

BASSIN ANDALOU

LE GUADALQUIVIR

Le front du plateau de Castille porte les traces évidentes d'une grande dislocation qui a mis en relief des crêtes, fragmentées depuis par l'érosion. L'ensemble des massifs d'effondrement forme ce que l'on est convenu d'appeler la **sierra Morena**, ou Montagne noire. De sombres bois de chênes et de pins étagés sur ses flancs lui ont valu ce nom. Vues de la plaine andalouse, ces masses, fondues par l'éloignement, se détachent sur le fond cru du ciel, comme un obstacle continu et à peu près infranchissable. Il n'en est rien cependant. Si l'on s'approche, la prétendue cordillère paraît coupée de nombreuses brèches : ce n'est même pas une montagne, au sens propre du mot, mais plutôt un rebord disloqué; car l'escarpe qui monte du sud en gradins n'a pas sa contre-partie au nord. Elle forme palier avec le plateau et s'incline, sans trop d'obstacles, vers le cours du Guadiana.

Le premier des massifs qui constituent la *sierra Morena* se dégage du haut plateau des Pedroches, avec la *sierra de la Alcudia* (1 107 mètres) et la *sierra Madrona* (1 160 mètres), l'une complément de l'autre. Quatre cours d'eau opposés par leur source en dessinent nettement le relief: le Mutas et le Guadalmez, affluents du Guadiana par le Zujar; le Yeguas et le Montoro, affluent du Jándula, qui descendent au Guadalquivir. Puis, ce sont, vers l'est, des plissements élevés découpés par les eaux torrentielles : *Cerros de Villamanrique*, entre le Guadalan et le Guadarmena; *sierra de Chiclana*, entre le Guadalan inférieur et le Guadalimar; *sierra de Alcaraz*, entre le Guadarmena et le Guadalimar supérieur. Dans ce massif culmine le *Cerro de Almenara* (1 798 mètres), dont les talus viennent se fondre dans l'empâtement de la Manche.

Du groupe de Alcaraz à celui de la Alcudia, la *sierra Morena* dessine visiblement, sur la plaine du Guadalquivir, un bastion en croissant, dont la double pointe s'attache au plateau castillan vers Almaden à l'ouest, Albacete à l'est. Sur le front de l'escarpement, l'effort de deux torrents qui coulent en sens contraire, l'un au Guadiana, l'autre au Guadalquivir, a découpé l'une des brèches les plus sauvages et les plus saisissantes de cette sierra disloquée, le *défilé de Despeñaperros.* C'est une tranchée ouverte dans un dédale de blocs arides, entre des sommets de 1300 et 1146 mètres. Par ce couloir s'insinue, à grand renfort de travaux d'art, la ligne de Madrid à Cordoue. Entre Valdepeñas, qui est bâti sur le revers castillan, à 705 mètres d'altitude, et le voisinage de Linarès, de l'autre côté du défilé, le train fait 81 kilomètres pour descendre près de 300 mètres.

On jugera mieux de la dénivellation ou plutôt de l'effondrement par ce fait que *Ciudad Real*, peu éloigné de Valdepeñas et en vue du Guadiana, cote 630 mètres, tandis que *Cordoue*, sur le Guadalquivir, en aval de Linarès, n'est qu'à 100 mètres d'altitude. Le creusement de la formidable cluse, au cœur de la *sierra Morena,* s'explique par la puissance particulière d'érosion que donne aux eaux torrentielles du sud le bord élevé du plateau castillan d'où elles tombent. Ce n'est point en effet la ligne des crêtes dominantes qui marque le seuil de séparation des eaux entre le Guadalquivir et le Guadiana : il faut le chercher en arrière de la *sierra* frontale, c'est-à-dire à une vingtaine de kilomètres plus haut. L'effort des eaux s'accroît d'autant : elles acquièrent, dans cette course préliminaire, la force qui leur permet de trancher les barrages schisteux jetés en travers de leur route, vers le sud.

Les brèches entaillées dans les massifs de la *sierra Morena* ouvrent autant de chemins naturels qui montent de la plaine andalouse au plateau de Castille : leur éventail s'ajuste à la grande route du Guadalquivir. Mais loin de heurter de front la citadelle castillane, les sillons des torrents s'inclinent à droite et à gauche, tournent l'obstacle, pour mieux le vaincre. Seuls le Guarriza, qui coule au sud vers le Guadalquivir, et son partenaire du nord, le Jabalon, tributaire du Guadiana, ont affronté la crête centrale. Les autres, à l'ouest, tendent la main, du Guadalquivir au Guadiana : le *Jándula* et le *Yeguas*, au Mutas et au Guadalmez, qui coulent en sens opposé; le *Matapuercas*, le *Guadiato*, le *Benbézar*, au Zujar et au Matachel. Ces sillons se développent suivant les ondulations latérales qui appuient la *sierra.*

Sur la droite, un faisceau de vallées pénètre par le *Guadalan* au Campo de Montiel, par le *Guadarmena* en vue du Batazote, rivière d'Albacete et

affluent du Júcar, par le *Guadalimar*, dans la région des sources du Segura. Si l'on fait attention que le Segura et le Júcar descendent à la Méditerranée, les coupures divergentes du Guadalimar et de ses affluents Guadarmena et Guadalan, tous les trois tributaires du Guadalquivir, ouvrent un éventail de communications entre la mer Méditerranée et l'Océan, par le grand fleuve andalou, et constituent en même temps des voies d'accès facile, de la plaine andalouse au plateau de la Manche.

Ainsi, la haute citadelle ibérique qui, sans cela, paraîtrait inaccessible, derrière les multiples enceintes de la *sierra Morena*, se trouve, par la disposition des sillons pénétrants qui s'enroulent à ses flancs,



Phot. Beauchy.

LE *GUADALQUIVIR* A SÉVILLE (TOUR DE L'OR ET CATHÉDRALE).

exposée aux invasions venues du sud, en suivant la grande route du Guadalquivir. Par là, les Arabes de Cordoue débouchèrent sur le haut plateau de Castille, mais par là aussi dévalèrent les Castillans vainqueurs; la victoire libératrice *las Navas*, livrée au cœur même de la *sierra Morena*, débouta les Arabes de leur conquête, les culbuta sur la plaine, et finalement les rejeta de Grenade, leur dernier refuge, à la mer.

Le **Guadalquivir.** — Si l'importance d'un fleuve se mesurait à la longueur de son cours et à l'abondance de ses eaux, le Guadalquivir (680 kilomètres) devrait céder le pas au *Guadalimar*, son affluent, ou plutôt à un tributaire de celui-ci, le *Guadarmena*, qui filtre sur le rebord castillan, à peu de distance des lagunes nourricières du Guadiana. Mais, à l'exemple du Guadiana, le *Guadalquivir*, cours d'eau latéral plus court et moins abondant que ses voisins, s'impose pourtant à eux et les résume tous. Le fleuve naît au cœur des *sierras* entre-croisées qui relient le plateau de Castille au massif de la sierra Nevada, contreforts arc-boutés dans tous les sens, entre l'épais donjon central de la Péninsule et la cathédrale de rochers qui darde à 3481 mètres en l'air ses pinacles d'argent au-dessus des flots bleus de la Méditerranée. La source du *Guadalquivir* est, en effet, sensiblement à égale distance du Muleyhacen, sommet culminant de la sierra Nevada, et du Cerro de Almenara, phare terminal de la sierra Morena.

De hautes crêtes enveloppent le fleuve naissant, comme dans un cirque, où il serpente, cherchant une issue : sierras de Cazorla, de Segura, que domine la *Sagra* (2398 mètres). Presque aussitôt sorti des montagnes, le *Guadalquivir* prend le caractère d'un fleuve de plaine : ce n'est point le Guadiana, encore moins le Tage, qui bouillonnent en rapides et bondissent en cascades, des hauts plateaux vers la mer. La pente du *Guadalquivir* est faible : l'ancien *Betis* des Romains, l'*Oued-el-Kébir* (grand fleuve) des Arabes, fut toujours de pénétration facile. Les Romains avaient endigué ses rives jusqu'à Cordoue : leurs vaisseaux remontaient jusque-là. On a laissé fondre les levées riveraines, encombrer le lit du fleuve par les alluvions qu'il charrie. Le *Guadalquivir* n'est plus navigable aujourd'hui que de San Lucar à Séville.

L'uniformité de la plaine qu'il traverse, la douceur des collines qui inclinent sa vallée jusqu'aux crêtes lointaines, le met à l'abri des emportements et des sécheresses qui rendent si inconstants la plupart des fleuves espagnols. En plein été, le volume d'eau qu'il roule, avant de recevoir le contingent du *Genil*, n'est pas inférieur à 25 mètres cubes par seconde : l'apport considérable de cet affluent porte son débit à 35 ou 40 mètres cubes. On s'explique par là que certains chroniqueurs arabes donnent le nom de Genil au fleuve de Séville, à la place du Guadalquivir.

Bien qu'extrêmement favorable à la culture, d'une façon générale, la terre andalouse est d'une richesse inégale : les pâturages se mêlent dans la plaine aux champs de céréales; *Andujar, Cordoue, Palma del Rio, Séville*, égrènent leurs oasis sur les rives du *Guadalquivir*, entre des crêtes arides et de vastes espaces un peu abandonnés. Les jardins d'orangers, les coteaux fleuris de vignes et d'oliviers trouvent leur contre-partie dans les steppes déserts et marécageux du bas fleuve. Il n'y a point de tableau lumineux sans ombre.

A l'exemple du Nil, l'ancien *Betis* gagnait la mer par sept bouches principales. Le delta s'est depuis colmaté. Il n'a plus que trois bras principaux qui enveloppent de leurs replis l'île *Menor* ou Amelia, l'île *Mayor* ou Hernando. Les deux bras extérieurs, unis par une coupure médiane, s'appellent, l'un : *Brazzo de Este;* l'autre, *Brazzo de la Torre*. D'innombrables filets liquides les relient à travers la plaine marécageuse et tous ensemble, unis dans un même estuaire, débouchent en mer, à *San Lucar de Barrameda*. La maremme (*las marismas*) étend ses steppes désolés, principalement sur la rive droite du fleuve, mais elle déborde aussi sur la rive gauche et occupe tout le littoral, entre Jerez de la Frontera et Huelva, de l'embouchure du Guadalete à celle du Rio Tinto.

La rive gauche, de Utrera à San Lucar, n'est qu'un bourbier à peine desséché, sur une longueur de 42 kilomètres et une largeur de 10 à 12 kilomètres. La fange, entraînée par les crues ou délayée par les pluies, s'effrite en été et se transforme, sous les rayons du soleil, en une sorte de poussière jaunâtre et salée, presque toujours stérile. Des travaux de drainage pourraient améliorer cette région désolée.

San Lucar est un exemple de ce que peut le labeur humain : l'ancien désert de sables est maintenant une florissante oasis. De l'embouchure du fleuve à Rota, la côte est bordée, sur une largeur de 2 à 3 kilomètres,

par des sables mouvants, dont les replis abritaient de malsaines et impénétrables lagunes. Les riverains, à la suite d'une sécheresse extraordinaire, eurent l'idée, pour échapper à la famine, d'essayer quelques cultures sur les dunes de la côte. Ceci se passait au milieu du XVIIIe siècle. On creusa quelques trous dans le sable mouvant : l'eau parut aussitôt, circula dans les fossés ouverts au pied des retranchements : pour arrêter le glissement des parois peu consistantes, on imagina des palissades de roseaux et d'aloès plantées en rangs serrés; les tertres, bientôt transformés en vignobles et en vergers, s'affermirent par un lacis inextricable de racines.

Le marais proprement dit occupe la rive droite du bas *Guadalquivir*. Le fleuve y déroule majestueusement ses eaux boueuses et jaune pâle dans un désert d'herbes fanées et roussies, qui s'étend à perte de vue jusqu'à la mer. Les vases molles, les étangs d'herbes folles, enveloppent de leurs replis des pâturages solides où paissent, par centaines, les vaches *bravas*, aux longues cornes pointues. Le *vaquero* qui les garde, dans la plaine infinie sans mouvement et sans ombre, n'a pour abri qu'un pauvre toit de planches : son gain est médiocre; un peu de pain, de l'huile et du vin aigre, avec le *gaspacho* national, composent son menu ordinaire. Presque toujours à cheval, il va, vient avec le troupeau, le large *sombrero* rabattu sur le visage, épiant au loin le vol de quelques grands oiseaux dont il espère enrichir sa maigre pitance.



Phot. Beauchy.

UNE PARTIE DE CAMPAGNE (ENVIRONS DE SÉVILLE).

Cette plaine, déserte en apparence, est l'une des contrées les plus giboyeuses d'Europe : des bandes de canards s'y ébattent à côté des flamants aux plumes roses ou du héron garde-bœufs, dont le bec jaune et vert tranche sur la blancheur immaculée du plumage. La grande outarde, bien que devenue assez rare, vit dans le marais; les bécassines s'élèvent par bandes et croisent des vols de petits faisans à queue courte : partout, le lapin pullule. Des aigrettes, mais aussi le serpent dans les hautes herbes et les eaux croupissantes; des oies sauvages, des pies bleues, des guêpiers, un lynx, un ichneumon, quelques aigles, des vautours bruns et noirs ont été tués dans cette réserve de chasse incomparable. Il paraît même que deux douzaines de chameaux oubliés par les Arabes y vivent encore et se reproduisent. Ce désert n'est pas vide. Quand le soleil darde ses langues de feu sur l'immense étendue que tapisse une bruyère marine semblable à du corail rouge, ses hôtes invisibles l'emplissent de vie. Au-dessus du vaquero et de son troupeau, des moustiques infiniment petits bourdonnent par milliards, comme une fanfare lointaine qui sonnerait la charge sans s'arrêter jamais.

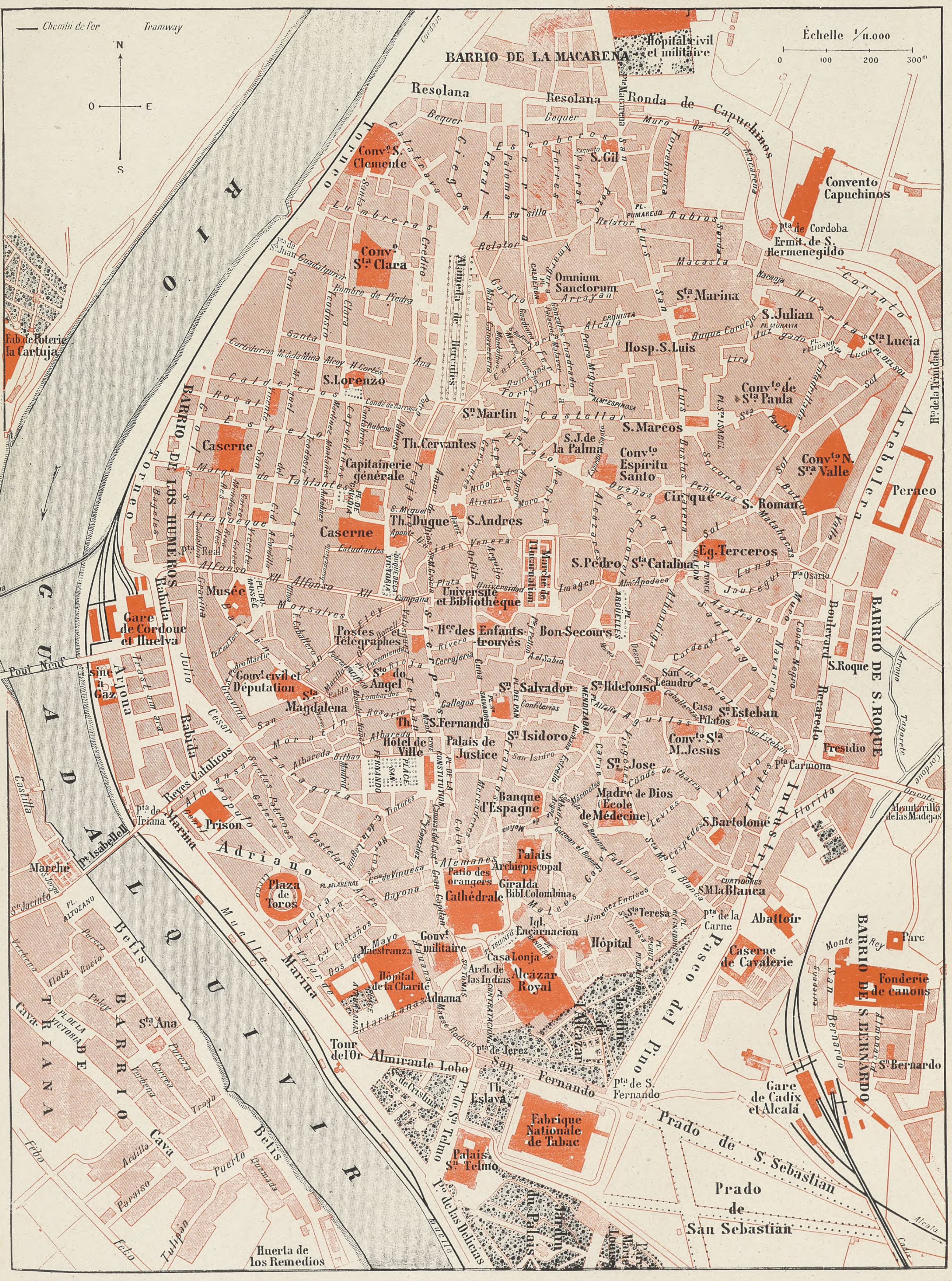
Les **affluents** du *Guadalquivir* sont : à droite, le *Guadalimar* et ses tributaires (Guardarmena, Guadalan, Guarriza), le *Jándula* grossi de l'Eresnedas et du Montoro, le *Yeguas*, le *Guzna* et le *Guadiato*, qui tranchent les crêtes de la *sierra Morena*, ou s'enroulent autour des contreforts du plateau de Castille. Le *Viar* descend de la sierra de *Tentudia* (1104 mètres), gradin supérieur du labyrinthe rocheux où domine la sierra de *Aracena*, entre le Guadalquivir et le Guadiana. Les *affluents* de droite du grand fleuve andalou, greffés sur l'immense arc de cercle qu'il déroule au pied du plateau de Castille, en forment les véritables tranchées d'approche et doivent à cette situation leur importance et leur développement.

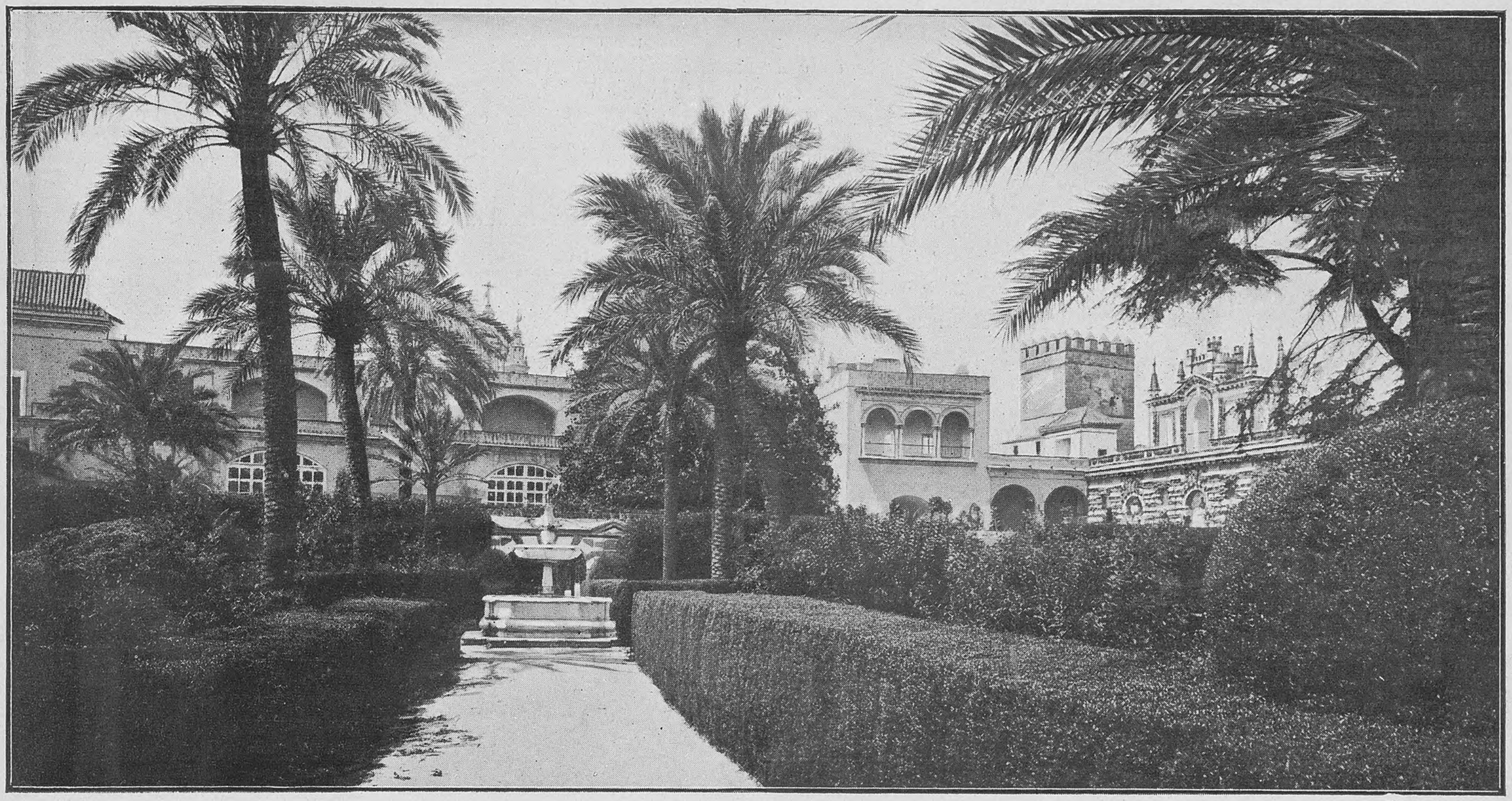
Tels ne sont point les *affluents de gauche*. Leur domaine, restreint par un réseau serré de montagnes, ne laisse place que pour deux cours d'eau véritablement importants, le *Guadiana menor* et le *Genil*. Le premier recueille les eaux d'un bassin compliqué où se déroulent, entre les sierras, le *Fardès* qui vient de Guadix, le *Guardal* émissaire d'un éventail de torrents : Orce, Gallego rio de Baza. Le *Guadiana menor* rencontre le *Guadalquivir* en vue de l'éperon montagneux qui porte Ubeda et Baeza. La rivière de *Jaen* conflue un peu en aval du Guadiana menor, presque en face du *Guadalimar*, principal affluent de droite du Guadalquivir. L'apport du Guadiana menor donne au grand fleuve une importance qu'il n'avait pas : son cours, plus long que le sien de 18 kilomètres, l'a même fait considérer comme la véritable artère fluviale de l'Andalousie. Pareil rôle fut aussi attribué, pour la même raison, au Guadalimar.

Le *Genil*, encore mieux, lui fut longtemps préféré. Ce grand fleuve, le Xenil des Arabes, n'a qu'un affluent, le *Darro*, qu'il recueille dans Grenade. Mais les neiges de la sierra Nevada lui fournissent un aliment presque inépuisable. Quand les autres rios d'Espagne meurent de soif, au cours de l'été, le *Genil* roule encore ses eaux fraîches à travers la campagne. N'eût-il fait que donner la vie à cette admirable Vega, qu'il expliquerait encore, s'il ne les justifie, les périodes enflammées dont se servent les poètes arabes pour exprimer l'admiration qu'il leur inspire : « Dieu, dit l'un deux, étendit comme un tapis sur une plaine que sillonnent des cours d'eau, où il n'y a aucun espace désolé ni solitaire, jusqu'à la limite même où les abeilles ont leur ruche. » Ou encore : « Le Genil est un brillant dragon qui en s'ébrouant éclabousse ses rives et met au cou de Grenade un collier de brillants cailloux semblables à des pierres précieuses. »

Deux grandes cités, **Séville** et **Cordoue**, sont nées sur les bords du Guadalquivir, l'une maîtresse de la mer, l'autre au débouché des chemins de l'intérieur. Toutes les deux furent capitales. Mais Cordoue n'est plus que l'ombre d'elle-même, tandis que Séville qui fut, au temps de la découverte de l'Amérique, la plus brillante cité d'Espagne, reste encore, malgré un effacement marqué, la métropole vivante de l'Andalousie.




Chemin de fer
Tramway
Échelle 1/11.000
BARRIO DE LA MACARENA
Hôpital civil et militaire
Ronda de Capuchinos
Convento Capuchinos
Conv.t S. Clemente
Conv.t Sta Clara
S. Gil
Omnium Sanctorum
Sta Marina
S. Julian
Sta Lucia
Hosp. S. Luis
Alameda de Hercules
S.Lorenzo
Conv.to de Sta Paula
Caserne
Capitainerie générale
Th. Cervantes
S.n Martin
S. Marcos
Conv.to Espiritu Santo
Conv.to N. Sta Valle
Perneo
Cirque
S. Roman
Caserne
Th. Duque
S. Andres
Eg. Terceros
S. Pedro
Sta Catalina
Musée
Université et Bibliothèque
BARRIO DE LOS HUMEROS
Gare de Cordoue et Huelva
Postes Télégraphes
Hce des Enfants-trouvés
Bon-Secours
BARRIO DE S. ROQUE
S.Roque
Gouv.t civil et Députation
Sta Magdalena
S.to Angel
S.ta Salvador
S.n Ildefonso
S.n Esteban
Th. S.Fernando
Hôtel de Ville
Palais de Justice
S.ta Isidoro
Conv.to Sta M.Jesus
Presidio
Pt Neuf
Usine à Gaz
Reyes Catolicos
Prison
Banque d'Espagne
Madre de Dios (École de Médecine)
S. Jose
S.Bartolomé
Marché
Pt Isabel II
Plaza de Toros
Palais Archiépiscopal
Patio des orangers
Giralda
Bibl. Colombina
Cathédrale
M.la Blanca
Abattoir
Gouv.t militaire
Maestranza
Hôpital de la Charité
Casa Lonja
Alcazar Royal
Hôpital
Caserne de Cavalerie
Fonderie de canons
BARRIO DE S. BERNARDO
S.n Bernardo
Tour del Oro
Almirante Lobo
Gare de Cadix et Alcalá
Fabrique Nationale de Tabac
Palais S.n Telmo
Prado de S. Sebastian
Prado de San Sebastian
Huerta de los Remedios
BARRIO DE TRIANA
RIO GUADALQUIVIR
Fab. de Poterie la Cartuja
Paseo del Pino



Phot. Garzón.

JARDINS DE L'ALCÁZAR, A SÉVILLE.

SÉVILLE

Si j'étais de *Séville* (145 250 habitants), l'affluence des étrangers flatterait extrêmement mon amour-propre. Il faut bien, en effet, que cette ville soit, comme dit le proverbe, une vraie *merveille,* puisqu'on y accourt de tous les points de l'horizon. Sa situation pourtant n'est pas de celles qui commandent l'admiration : elle entasse assez vulgairement ses maisons, presque toutes sans caractère, dans la plaine monotone que borde le Guadalquivir.

Le **passé**. — Tant d'invasions et de révolutions se sont abattues sur cette ville qu'on a peine à démêler, par le peu qui reste du passé, l'écheveau embrouillé de son histoire. Ibérique d'origine, l'antique *Hispalis* devint romaine par la conquête; sa situation à portée de Cadix, sur la grande route de Mérida et de Salamanque, en fit une cité prospère, la seconde capitale de la Bétique. Un demi-siècle avant Jésus-Christ, César l'opposait à la pompéienne Cordoue : il l'appelait *Colonia Julia Romula*.

Dans le voisinage, à 7 ou 8 kilomètres de la ville actuelle, Scipion avait fondé, vers l'an 205 avant notre ère, une colonie de vétérans, la fameuse *Italica*, qui vit naître trois empereurs romains : *Trajan, Hadrien, Théodose*. Un amphithéâtre, un forum, des monuments dont on a dégagé les ruines informes prouvent l'ancienne importance de cette colonie. Le voisinage de *Séville* fut, pour elle, un malheur : on y puisa comme dans une carrière de pierres.

Le déclin, puis la chute de l'empire déchaînèrent les *Barbares :* Suèves, Alains, Vandales, sur la Péninsule. Avec les *Wisigoths* qui s'imposèrent à tous les autres, Séville fut la capitale du Sud. Mais, en 567, Léovigild ayant transporté sa résidence à Tolède, comme plus centrale, ses fils Herménégild, Léandre et Isidore demeurèrent à Séville, le premier avec le titre de vice-roi : on sait comment, pour s'être déclaré contre l'arianisme, ce prince paya de la vie son zèle pour la foi (586).



AGAVE EN FLEURS.

Bientôt surviennent les *Maures :* au seuil d'une grande plaine sans défense et largement ouverte vers l'intérieur du pays, *Séville* devait, l'une des premières parmi ses sœurs d'Espagne, subir l'épreuve de l'invasion musulmane. Si les escadrons d'avant-garde ne firent que passer avec Târic, la grande armée de *Mousâ-ibn-Noçair* s'abattit sur la vallée du Guadalquivir et le conquérant fit de Séville la capitale de ses nouveaux Etats. C'en était fait de l'Espagne du Sud : « Que de têtes furent moissonnées par le glaive ! » dit un historien arabe : on le croira sans peine. La reine du Bétis y perdit son nom; son fleuve devint l'*Oued-el-Kebir*, dont on a fait *Guadalquivir*.

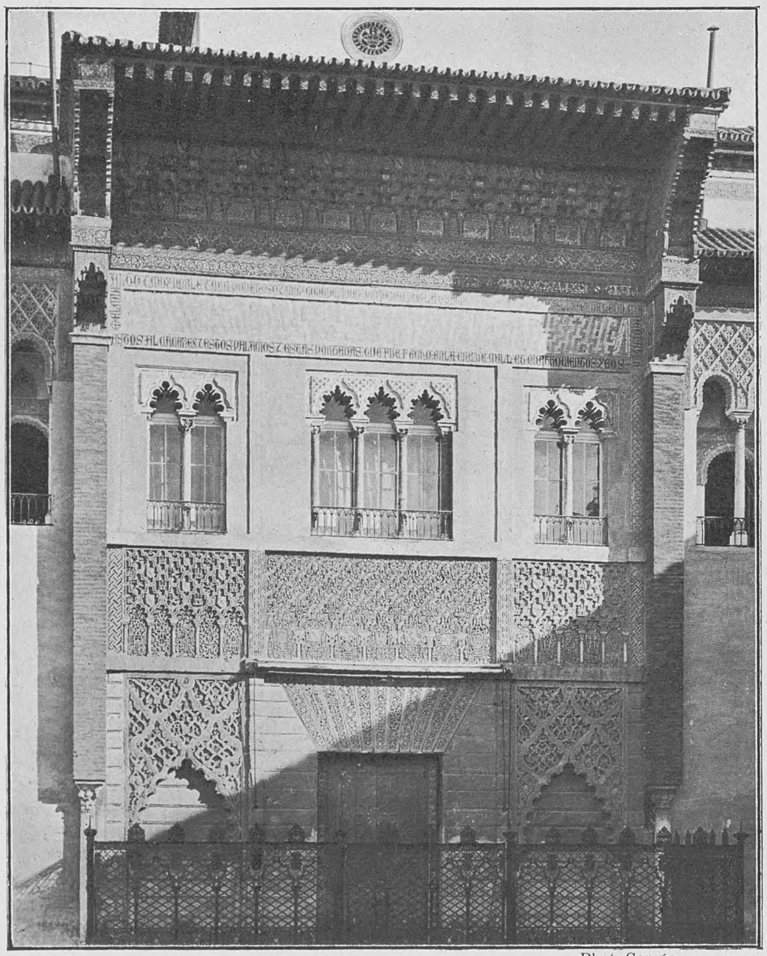
Abdalaziz, fils de Mousâ, régnait à Séville pendant que son père se rendait en Asie, à l'appel du khalife Wâlid : les filles des plus nobles familles sévillanes durent peupler son harem ; il soulevait, par son luxe et son insolence, les vainqueurs eux-mêmes. On l'assassina. Son neveu *Aiyoûb*, soupçonné d'avoir trempé dans le meurtre, fut émir à sa place, mais pour peu de temps. Le khalife de Damas, dont l'autorité s'étendait sur tous les croyants du monde, lui donna un successeur : Alhâur-ben-Abd-er-Rahmân. Mais déjà Séville, heureusement pour elle, n'était plus la résidence de l'émir : dès 715, on lui préféra Cordoue. A la chute des *Omaiyades,* Séville se ressaisit, s'organisa en république (1021). Mais de nouvelles bandes arrivaient d'Afrique : les *Almoravides*, en 1091 ; les *Almohades*, en 1148.

Enfin, les troupes chrétiennes descendirent la vallée du Guadalquivir, et *Ferdinand III, le Saint,* entrait à Séville, le 23 novembre 1248, après un siège qui dura plus d'une année. *Alphonse le Sage,* son successeur immédiat, eut des démêlés avec son fils Don Sanche, mais *Séville* lui resta fidèle et reçut, en retour, des armoiries un peu alambiquées

qui témoignent de cette loyauté : un écheveau noué entre les deux abréviations *no* et *do*. Écheveau se dit en espagnol *madeja*, ce qui explique l'énigme : « *No*-m, ha deja *do :* elle ne m'a pas abandonné. » La ville fut « *muy noble, muy leal, muy heróica y invincible.* » Ces formules pompeuses ne sont point encore tombées en désuétude. Malaga est « *siempre la primera en el peligro de la libertad y excelentissima ciudad* »; Barcelone est « deux fois *très noble*, deux fois *très fidèle*, cinq fois *notable*, insigne, tête et colonne de toute la Catalogne »; Madrid, encore mieux, « *imperial, coronada, muy noble, muy heroica y excelentissima* ».

Séville fut longtemps la résidence des souverains castillans. C'est de là qu'ils prirent leur point d'appui pour emporter aux musulmans leur dernière place, *Grenade* (1492).

Jamais l'Espagne ne fut plus glorieuse. Sept mois après la chute de Grenade et presque jour pour jour, Christophe Colomb quittait le petit port de Palos, au fond de la baie de Cadix, et s'enfonçait avec trois fragiles

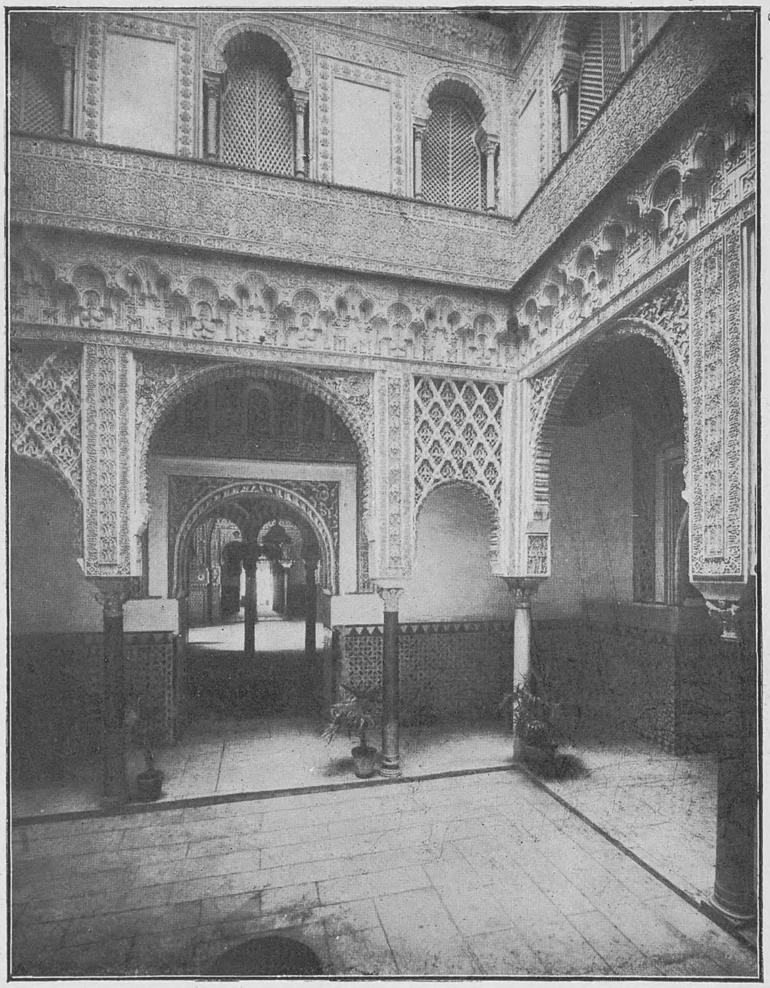


Phot. Garzón.

FAÇADE DE L'ALCÁZAR.

caravelles dans l'inconnu de l'Océan. Enfin, il revenait (mars 1493), après avoir découvert le Nouveau Monde et, le 31 du même mois, faisait à Séville une entrée triomphale. Ferdinand et Isabelle l'y attendaient. Une ère de prospérité inouïe s'ouvrit alors pour *Séville :* Cadix et le Guadalquivir lui apportaient les richesses du Nouveau Monde. Là fut établi le tribunal de « las Indias », et c'est encore à *Séville* que se conservent les reliques et les archives de la glorieuse épopée.

Il semblerait que *Séville* qui tint une si grande place dans l'histoire de l'Espagne, au moment de la conquête de Grenade et de la découverte du Nouveau Monde, et fut longtemps la résidence préférée des rois de Castille, jusqu'au jour où Philippe II transporta la capitale à Madrid, devrait avoir gardé des monuments dignes d'une aussi longue et si brillante fortune. L'Alcázar et la cathédrale sont les seuls remarquables. Encore l'*Alcázar* n'est-il qu'une copie, un palais fait d'apports ajustés vaille que vaille, mais dont l'ingéniosité ne saurait se comparer à l'art de l'Alhambra. La *cathédrale* elle-même ne dépasse pas en beauté celles de Tolède, de Burgos, de Léon ; ne pouvant être la plus belle, on a voulu qu'elle l'emportât sur toutes ses rivales en grandeur. Du moins *Séville* a-t-elle encore, dans ses patios fleuris, et malgré, ou plutôt, à cause de la banalité extérieure de ses maisons, un certain air de l'Orient qui, huit siècles durant, l'occupa. Mais Tolède, Grenade même, ont bien mieux conservé ce caractère : à Tolède vous diriez l'Islam parti d'hier : ruelles sombres et portes ferrées, mashrébîyéhs et mosquées semblent attendre leurs hôtes d'autrefois; s'ils revenaient, ils se trouveraient immédiatement chez eux. A *Séville*, rien de semblable. Mais quelle ville est plus vivante? A côté de la riche aristocratie, momifiée dans une apathie dédaigneuse et surannée, une remuante population ouvrière, des gitanos sans



Phot. Garzón.

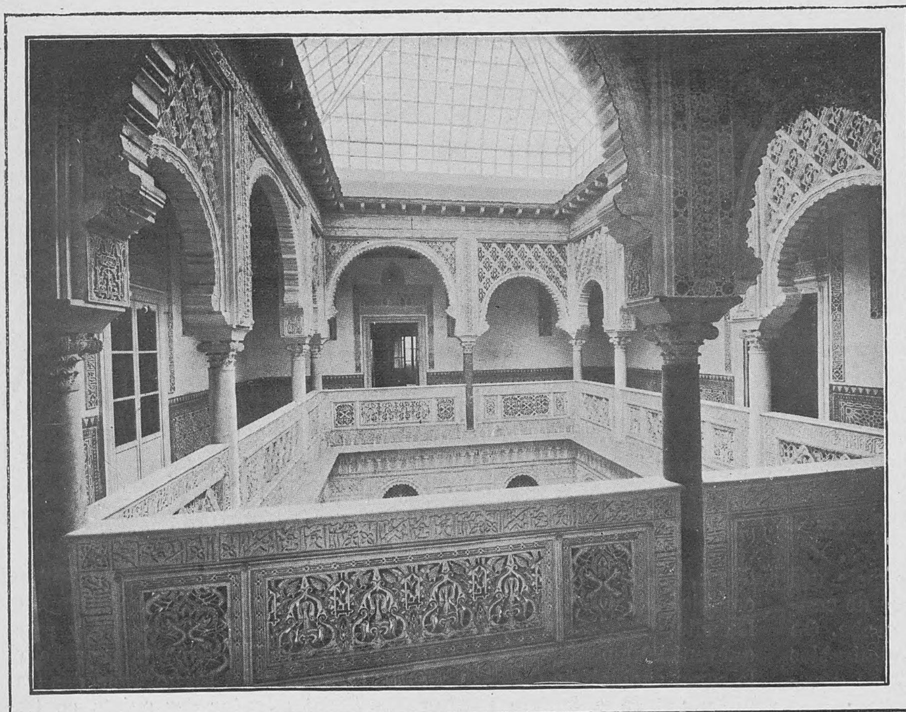
PATIO DES POUPÉES.

fard, une campagne fertile à côté d'un fleuve plein d'animation; les taureaux, les courses, les processions, la *feria* (foire), les *saétas* (chants populaires), les danses, les castagnettes : c'est la vie cela, et une vie qui ne se retrouve pas ailleurs, à ce degré du moins. L'étranger se laisse prendre au charme. Il vient, non pour étudier, mais pour voir vivre. Les monuments, les trésors d'art passent au second plan.

Et puis, la mode veut que l'on ait vu au moins une fois la foire et les processions de *Séville*. On se gardera bien d'avouer une déception : ce n'est pas pour rien, n'est-ce pas, que l'on a fait le voyage. Il faut s'extasier comme il convient, sous peine de déchoir à ses propres yeux et de passer pour un ignorant. On a, pour se guider, les descriptions romantiques et le catalogue complet des sujets dignes d'admiration. *Séville* est une merveille; le proverbe l'assure, si on ne le voit pas. Et puis, que diraient les amis au retour? N'y a-t-il plus, en dehors même des grandes villes, de châteaux en Espagne? J'avoue, pour ma part, n'en avoir jamais si peu rencontré. A l'exception de la Granja, du Pardo, d'Aranjuez, résidences royales un peu exceptionnelles, bien que sans grande originalité, vous ne trouverez pas en toute l'Espagne, de l'est à l'ouest et du nord au sud, autant de châteaux que dans notre seule vallée de la Loire en une journée : Blois, Chambord, Chaumont, Amboise, Chenonceaux. Voilà de vrais châteaux, chefs-d'œuvre de délicatesse et de fantaisie, et ils sont là pour ainsi dire groupés sous la main. De toutes les forteresses qu'édifia la Castille pour se défendre contre les Maures, il ne reste que les Alcázars des villes, encore que bien délabrés ou défigurés par de maladroites restaurations. Tout le reste, comme les forêts de la montagne ou de la plaine, est rentré sous terre. De vrais châteaux, en Espagne! Mais le proverbe le dit : c'est rêver l'impossible.

Combien cependant passent les Pyrénées pour en voir et courent à Séville? Ils contribuent ainsi au mouvement et à la vie qui font le charme de cette remuante cité.

Le petit-fils de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, Charles-Quint, habita souvent l'Alcázar de Séville; c'est même dans la salle actuelle des Ambassadeurs qu'il célébra son mariage avec Isabelle de Portugal. Philippe II, son fils, y résida : singulier contraste entre ces somptueux appartements égayés des plus riches couleurs et la froide cellule où ce prince voulut finir sa vie, dans la sombre retraite de l'Escorial.



GALERIE SUPÉRIEURE DU PATIO DES POUPÉES.

Séville profitait largement du séjour des rois : avec Philippe IV vint la décadence, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Au signal donné par Madrid, le 2 mai 1808, *Séville* se souleva contre l'occupation française; mais le maréchal Soult l'occupa jusqu'au mois d'août 1812. Onze ans plus tard, les Sévillans s'engageaient dans le mouvement constitutionnel qui suivit le rétablissement de Ferdinand VII. De Séville, les Cortès se réfugièrent à Cadix. En 1834, la ville se déclara contre le statut royal, en réclamant le retour à la Constitution de 1812; Espartero l'assiégea en 1843, mais ne put la contraindre, malgré un terrible bombardement : elle retrouva la paix par le retour de Marie-Christine à la régence et son entrée dans Madrid.

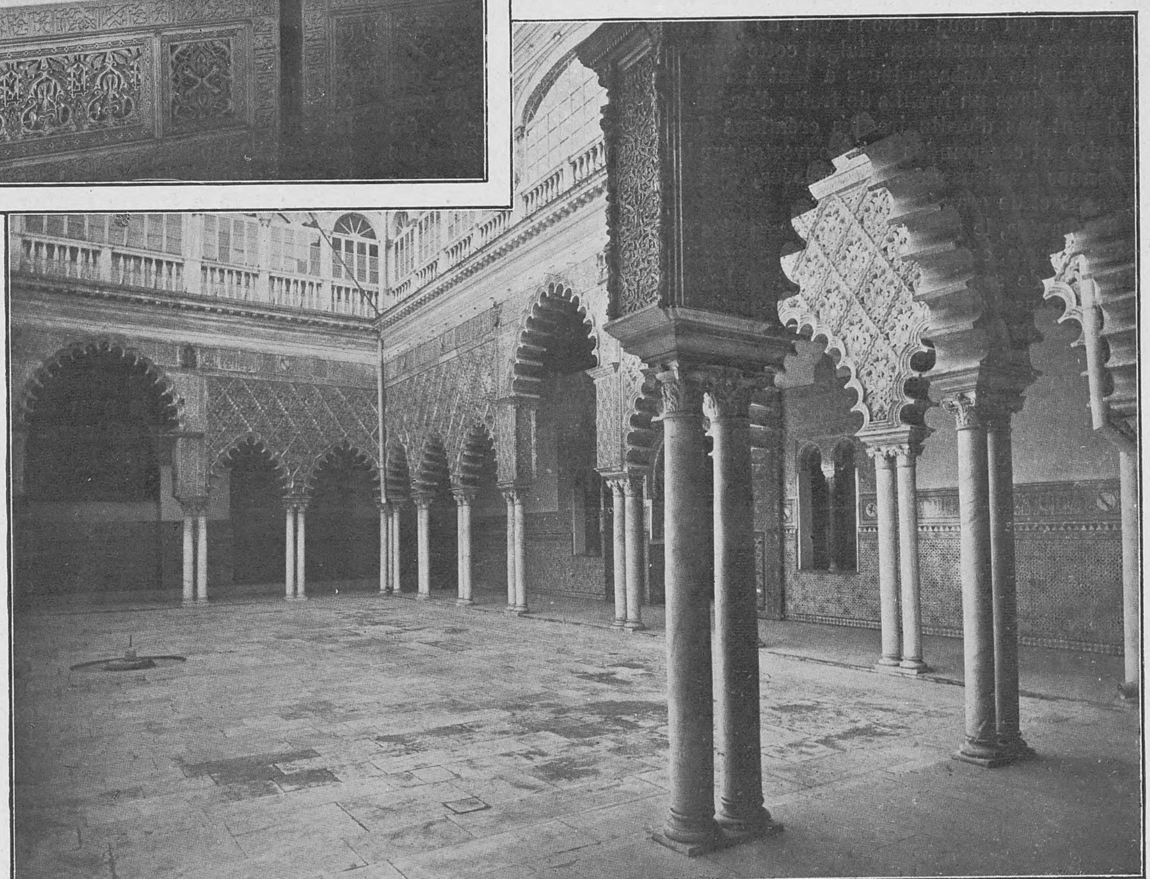
L'ALCÁZAR ET LA CATHÉDRALE

L'**Alcázar** était un palais, dans une citadelle reliée aux fortifications de la ville : ses jardins et ses murs s'étendaient le long des rives du Guadalquivir jusqu'à la *Tour de l'or*, qui commandait le fleuve. En face de la tour, un pont de bateaux traversait le Guadalquivir; c'est aujourd'hui un solide pont de pierre. La *Tour de l'or*, ainsi nommée par les Arabes à cause des reflets métalliques de ses azulejos, a perdu son revêtement extérieur : elle est à douze pans; la lanterne qui surmonte sa terrasse crénelée fut depuis ajoutée par les princes chrétiens.

De trésorerie, devenue prison, la tour sert aujourd'hui à la capitainerie du port.

Des promenades bien plantées remplacent, le long des entrepôts du commerce, et plus loin, tout le long de la rive, les anciens jardins de l'Alcázar : *paseo de Cristina*, parc de *Santelmo*, allée de *las Delicias*, parc *Marie-Louise*, détaché des terrains de Santelmo. Dans ce palais, le duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe, tint une petite cour, au milieu de laquelle il intriguait contre sa belle-sœur Isabelle II; sa veuve, la duchesse Marie-Louise, légua le domaine à l'archevêque de Séville (1893), en réservant, pour promenade publique, la partie qui porte aujourd'hui son nom et appartient depuis ce temps à la ville. C'est un ravissement que ce coin plein d'ombre et de fleurs, quand, au printemps, les roses pourpre, les seringas d'argent, les grappes d'or de l'acacia embaument l'air de leurs pénétrants parfums. Pourquoi faut-il que la grande avenue qui conduit à cet éden fleuri, l' « Allée des acacias » de *Séville*, où parade le beau monde, soit aussi négligée, ou à peu près, qu'une simple route d'Espagne? Près du port surtout, les voitures sursautent dans les ornières, et l'on creuse d'autres ornières à côté, plutôt que de réparer les autres.

Restreint à l'espace qu'il occupe aujourd'hui, l'*Alcázar*, entouré de ses jardins, fait encore un palais sortable. Le patio de *las Banderas*, qui lui donne accès, rappelle l'ancien prétoire romain et la cour où les émirs arabes rendaient la justice à la porte de leur demeure. Pierre le Cruel, qui transforma l'*Alcázar*, ne dérogea pas, dit-on, à ces habitudes. Mais, sous des apparences débonnaires, il cachait, suivant la tradition, une âme terrible; ce fut une sorte de sultan chrétien, émule de ses voisins de Grenade, par le goût du faste, mais aussi trop souvent par les procédés sommaires de gouvernement.



Phot. Beauchy.

PATIO « DE LAS DONCELLAS ».

La porte de l'*Alcázar* s'ouvre sur une cour intérieure. Cette entrée du palais est d'une rare magnificence : la frise, l'auvent sculpté si caractéristique, les deux pilastres qui encadrent ce radieux tableau révèlent un art tout oriental. Mais à côté, des balcons, des arcatures et des colonnes byzantines donnent une impression bien différente. Ce palais est un mélange, une riche et éblouissante mosaïque; cela se voit dès le seuil.



JARDINS DE L'ALCÁZAR.

On accède par un couloir à la cour intérieure ou *patio de las Doncellas*. Il n'y a pas beaucoup de *patios* comparables à celui-ci, pour la grandeur et la noblesse du décor. La cour de marbre s'étale très blanche sous le ciel bleu, entre une quadruple rangée de colonnes dont l'arc se ploie en fer à cheval. Mais, comme un arbre de belle venue dont on aurait coupé les maîtresses branches, cette salle admirable a perdu son couronnement naturel, l'auvent, dont la saillie protégeait les marbres et les arabesques : on l'a coupé pour ajuster un étage au-dessus de la galerie. Ce fut, pour les princes chrétiens qui habitèrent l'*Alcázar* à la suite des rois maures, une nécessité de l'adapter à leur usage, faute de quoi ils n'eussent pu y vivre : à chaque oiseau son nid. Autant dire qu'il ne reste de l'ancien *Alcázar* que la disposition originale et le système décoratif. Voyez, à la suite, ces appartements carrés, disposés en enfilade : y a-t-il rien de moins arabe, dans un cadre qui voudrait l'être tout à fait?

Au fond, le grand *salon des Ambassadeurs* est une merveille toute cousue d'or : aux parois surélevées s'encadrent les portraits des rois d'Espagne, mais aussi des balcons étriqués, aux aigles éployées, « l'opprobre éternel de ceux qui les firent placer là », dit l'excellent M. R. Contreras, à qui nous devons tant de judicieuses et habiles restaurations. Malgré cette surcharge, le salon des Ambassadeurs a tout à fait grand air : sa coupole qui s'enlève dans un fouillis de traits d'or lui donne un élan que ne connaissent pas d'ordinaire les créations familières de l'art arabe. On respire, et ces grandes baies ouvertes sur les côtés, entre d'admirables colonnes gracieusement recourbées, ajoutent à l'impression de dégagement et de grandeur.

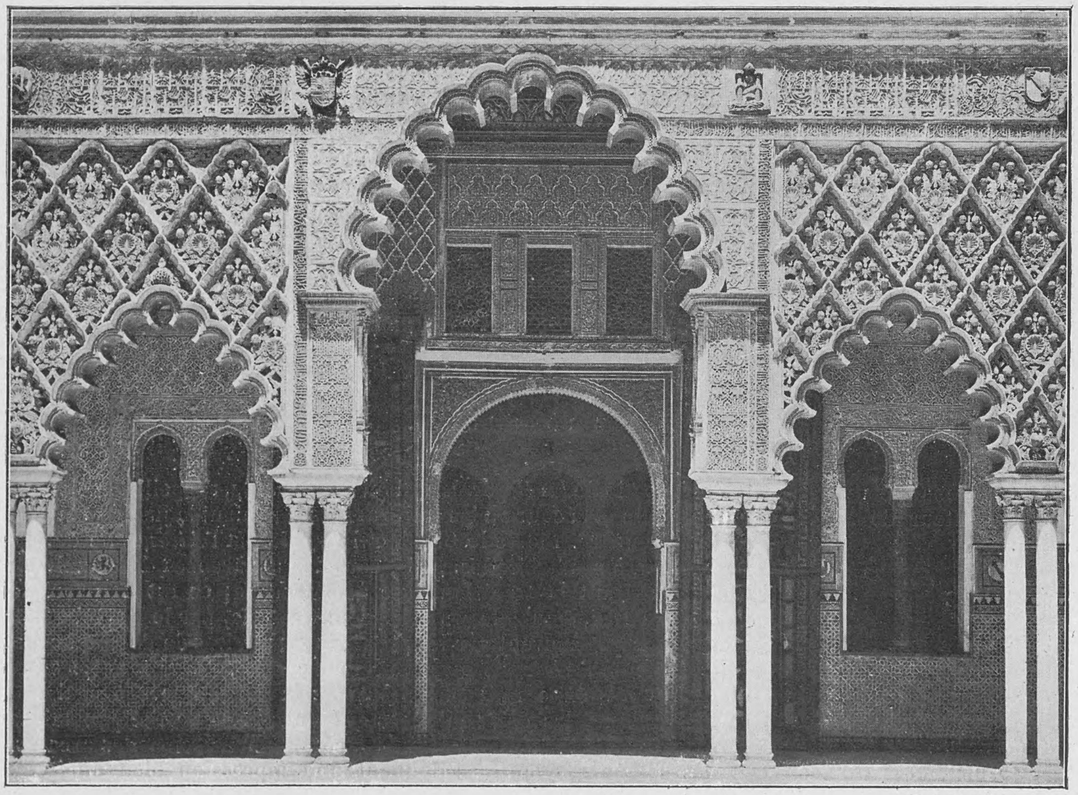
Tout autre, le patio de *las Muñecas* (des poupées), mignon réduit fait pour le rêve, contraste avec la somptuosité de son riche voisin par la douceur de son intimité, sa sobriété harmonieuse et la sveltesse des arcs exhaussés sur leurs frêles supports. Il est tout blanc de marbre, ce délicieux *retiro;* à peine quelques traits à la frise se dégagent, sous une galerie découpée à jour.

Des couloirs entrecoupés mettaient un mystère à l'entrée de l'*Alcázar*, et abritaient la cour intérieure des regards indiscrets. Cette disposition, qui répond si bien aux exigences jalouses de la vie orientale, perdait en partie sa raison d'être avec les princes chrétiens. Chacun d'eux, après Pierre le Cruel, qui avait transformé le palais de fond en comble, accommoda l'*Alcázar* à son usage personnel : Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint, Philippe II, Philippe IV, Philippe V y marquèrent leur passage. On maquilla les murs d'un revêtement arabe, et le souci exclusif de l'effet décoratif, souvent aussi l'ignorance des traditions et de la langue mauresques firent adopter des sujets contradictoires, des inscriptions tronquées ou même placées à l'envers.

On sait l'ingénieux parti que les artistes arabes tiraient de l'épigraphie, en corrigeant par la souplesse de la ligne écrite la rigidité un peu froide du trait géométrique. Partout, aux frises de leurs monuments, le long des galeries, au-dessus des portes, s'étalent, dans un cadre de fines découpures, des sentences tirées du Coran, des formules élogieuses en l'honneur de leurs princes. Les décorateurs de Pierre le Cruel n'eurent qu'à changer le nom du maître en reportant sur les murs de l'*Alcázar* les mêmes sentences et les mêmes formules. Ainsi, au-dessus de la porte d'entrée : « Il n'y a d'autre Seigneur que Dieu. » Et plus loin : « Gloire à notre seigneur le sultan don Pedro; que ses victoires sont magnifiques! » Ou encore : « Dieu est unique, il n'engendre pas, ne fut pas engendré et n'a aucun compagnon. »

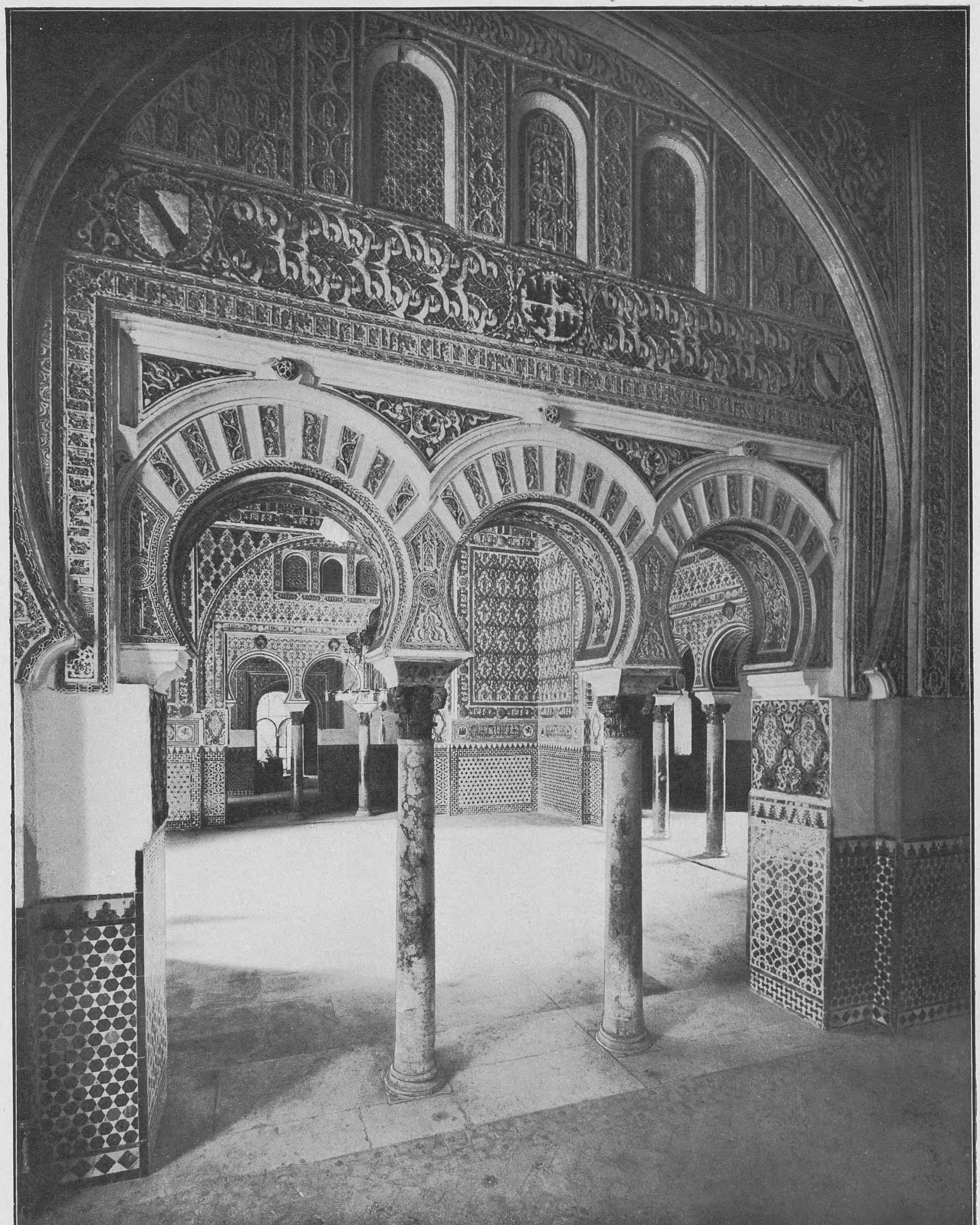
Ceci est caractéristique et ne peut provenir d'une origine chrétienne : peut-être ce fragment appartenait-il à l'ancien *Alcázar* des rois maures, ce qui prouverait que don Pedro n'a pas tout détruit, ou bien encore faut-il voir dans ce morceau quelque emprunt tardif fait à un autre monument. Nous savons, en effet, par des textes précis, que plusieurs arabesques, et des meilleures, furent envoyées à l'un des conservateurs de l'Alcázar de Séville pour une restauration dont il s'occupait.

Il résulte de cet amalgame de morceaux différents un placage brillant, mais dépourvu d'unité et de style. Les couleurs chatoyantes des azulejos suspendus aux murs, comme de riches tentures, la variété des tons adoucis, vert, bleu, rouge, qui transparaissent sous la dentelle des stucs, les plafonds de bois précieux fouillés comme des ivoires (beaucoup ont disparu dans l'incendie de 1762) : tout ce luxe impose par la prodigalité de l'or et la variété inouïe des ornements. Ce bel habit brodé sur toutes les coutures dit la puissance du maître qui en voulut l'étincelante parade. Mais on voit bien que le



Phot. Garzón.

GALERIE DES ROIS MAURES, A L'ALCÁZAR.

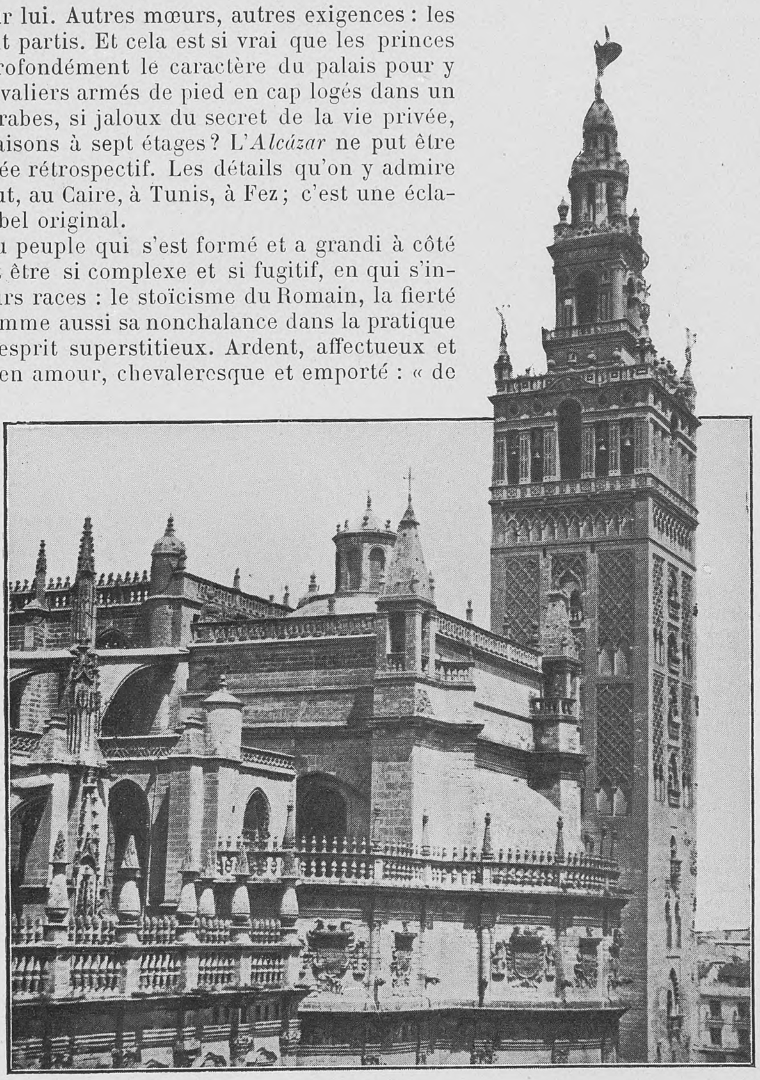


Phot. Garzón.

ALCÁZAR DE SÉVILLE : LE SALON DES AMBASSADEURS.

vêtement n'était pas fait pour lui. Autres mœurs, autres exigences : les vrais hôtes de l'*Alcázar* sont partis. Et cela est si vrai que les princes castillans ont dû altérer profondément le caractère du palais pour y vivre. Imagine-t-on des chevaliers armés de pied en cap logés dans un palais de dentelle, ou les Arabes, si jaloux du secret de la vie privée, perdus dans une de nos maisons à sept étages ? L'*Alcázar* ne put être qu'un pied-à-terre, un musée rétrospectif. Les détails qu'on y admire se retrouvent un peu partout, au Caire, à Tunis, à Fez ; c'est une éclatante copie, non un pur et bel original.

C'est aussi un symbole du peuple qui s'est formé et a grandi à côté de lui. Voyez l'Andalou, cet être si complexe et si fugitif, en qui s'incarnent les traits de plusieurs races : le stoïcisme du Romain, la fierté et la violence de l'Arabe, comme aussi sa nonchalance dans la pratique ordinaire de la vie et son esprit superstitieux. Ardent, affectueux et aussi soumis qu'inconstant en amour, chevaleresque et emporté : « de ses lèvres s'échappent les bons mots rapides, incisifs, spontanés comme l'étincelle qui sort du caillou : le trait distinctif de son caractère est la mobilité. L'Andalou est parmi les Espagnols ce que le champagne est parmi les vins : il mousse... » (Consuelo Fernandez DE MIRANDA.)



Phot. Beauchy.

CATHÉDRALE ET GIRALDA.

« Cette race pourtant a produit des saints, des héros, des génies, des artistes, des guerriers et des navigateurs qui ont répandu à travers le monde la semence de la civilisation, et c'est là son principal titre de gloire. Les plus grandes entreprises ont eu ici leur berceau. D'une plage d'Andalousie partit la flotte qui allait conquérir le monde. » (Patrocinio DE BIEDMA.)

L'Andalou est resté un conquérant, un pasteur, plus qu'un travailleur des champs. Il s'est, comme l'Arabe, endormi sur les gloires passées ; c'est un Oriental christianisé. Est-ce qu'en effet, à côté de la cathédrale, ne se dresse pas la Giralda ; au-dessus du Guadalquivir, le crénelage mauresque de la Tour de l'or ; des pans de mur arabes, à l'autre extrémité des boulevards ; partout les azulejos, aux murs intérieurs de l'Université, dans les églises, autour des patios, sanctuaires de la famille, à Rome et dans tout l'Orient ? Jaloux de son foyer, l'Andalou est aussi passionné de danse et de poésie. Sa fantasia, ce sont les courses de taureaux. Le culte même ne va pas, pour lui, sans une expression exubérante : les processions fastueuses, l'habillage des statues sous de riches manteaux constellés d'or ou de pierres précieuses, sont les naturelles manifestations de sa foi. Il n'est pas jusqu'aux danses des enfants de chœur exécutées à Séville, pendant les cérémonies de la semaine sainte, qui ne rappellent les danses sacrées des Hébreux devant l'arche, ou ces théories sacrées qui se déroulaient dans le secret des temples de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, pour honorer les dieux.

L'Orient et l'Occident se rencontrent ici ; mieux encore les trois parties de l'ancien monde : Asie, Afrique, Europe. N'est-ce pas en effet d'Asie que l'Islam, gagnant par le littoral d'Afrique, franchit les Colonnes d'Hercule, et, tournant l'Europe chrétienne, s'implanta dans la plaine du Guadalquivir ? Sur ce coin de l'extrême Occident se sont heurtés et fondus deux mondes, deux races : l'Orient d'autrefois, l'Occident d'aujourd'hui. Mais la fusion n'est pas complète : ainsi s'expliquent l'Andalousie et l'Alcázar de *Séville* qui en est la vivante expression.

Point de palais sans jardin ; l'*Alcázar* a le sien. Bien que fort réduit, on peut le trouver encore délicieux. Vous y verrez les bains de Maria de Padilla, des fresques mythologiques aux couleurs criardes, le long d'une galerie ; un pavillon de Charles-Quint, et aussi (douteuse trouvaille en vérité, qui rappelle celle de la villa Pallavicini, près de Gênes), des prises d'eau traîtresses, à fleur de terre, qui lancent à l'improviste leurs jets d'eau fraîche dans les jambes des promeneurs.

LA CATHÉDRALE

La **cathédrale** remplace une ancienne mosquée voisine de l'Alcázar où résidaient les souverains arabes. La cour des *Orangers* qui ouvre l'accès de l'édifice, au nord, rappelle immédiatement ce souvenir. On se croirait à l'entrée de la mosquée de Cordoue. La hautaine porte *del Perdon* est une œuvre arabe, du temps des Almohades ; mais beaucoup d'additions en ont modifié le caractère. Les statues de saint Pierre et de saint Paul y trônent avec un groupe de l'Annonciation ; c'est la prise de possession de la porte par le christianisme.

Une fontaine peu remarquable est l'ancienne *midha* qui servait aux ablutions des fidèles musulmans se rendant à la prière. Un singulier décor s'attache à la galerie de gauche qui, sous la bibliothèque Colombine, conduit à la *cathédrale*, par la porte latérale *del Lagarto*. Cela représente, paraît-il, les quatre vertus cardinales : le crocodile (lagarto) signifie la Prudence ; une barre de fer, la Justice ; une défense d'ivoire, la Force ; un anneau ou mors de cheval, la Tempérance.

La **bibliothèque Colombine** renferme une précieuse collection de tous les écrits qui intéressent Christophe Colomb et que son fils Fernand, après l'avoir recueillie avec un soin pieux, légua au chapitre métropolitain de Séville, en 1539. On y voit des manuscrits et des imprimés, d'une valeur inestimable ; des autographes du grand navigateur, les livres de sa bibliothèque qu'il annota de sa main, et dont il composa lui-même le catalogue. Voici, au hasard : *Traité d'astronomie et de cosmographie* du cardinal



Phot. Garzón.

PORTE DU PARDON ET ENTRÉE DE LA COUR DES ORANGERS.

Pierre d'Ailly, notamment l'*Imago mundi* (1480-1483), livre d'études de Colomb, avec notes marginales; — Dati Juliano (1493) : *la Storia delle inventione delle nuove insule di Lanaria indiane tracte duna epistola di Xtofano Cholumbo; — Concordance de la Bible,* sur parchemin (appartint à Colomb); — Cecho d'Ascoli, *Poema italiano* (Venise, 1501), livre de Bartolomé Colomb, frère du navigateur; — *Libro de profecias*, tout de la main de Colomb; — *Tragédies* de Sénèque, palimpseste du xve siècle (Chr. Colomb); — Abraham Zacuth, *Almanach perpetuum*, livre d'études de Chr. Colomb; — *Philosophie naturelle* d'Albert le Grand (1496); à *Venecia*, livre d'études de Colomb; — autre exemplaire des *Tragédies* de Sénèque (1510), passage de *la Médée,* prophétie interprétée par Chr. Colomb, comme réalisée par lui (notes de sa main); — Æneа Silvio Piccolomini (Pie II), *Historia rerum ubique gestarum* (Colonia, 1477), livre d'études de Colomb; — Marco Polo de Venecia : *De consuetudinibus et conditionibus orientalium regionum*, traduction de l'italien (Anvers, 1485), livre d'études de Chr. Colomb, avec notes marginales; Plutarque, *Vie des hommes illustres,* traduit en castillan (1491), avec notes marginales de Colomb; — *Catalogue* de ses livres, par Chr. Colomb.

Si un homme se révèle par ceux qu'il fréquente, il est au moins intéressant de voir à l'école de quels maîtres s'éclaira l'esprit de celui qui devait découvrir le Nouveau Monde.

Une autre Collection, relative à la découverte et à la conquête du Nouveau Monde, est réunie dans un édifice à part, la *Casa Lonja,* construit vers la fin du xvie siècle, dans le style de la Renaissance, à côté de la cathédrale. Il y a, dans ces 30000 liasses de papiers, des documents de premier ordre qui évoquent toute une génération.

Vous y verrez des autographes de *Diego* et de *Hernando Colombo,* de Fray Bartolomé de *las Casas,* la signature de *Vespucci* au bas d'un acte, des lettres de Fern. de *Magellan* (1518); une déclaration du pilote Juan *de la Cosa* (22 août 1504); un reçu de Pedro de *Mendoza,* capitaine général, à propos de 200 esclaves qu'il était autorisé à lever, au Rio de la Plata; une lettre, en écriture magnifique, de D. *Alvaro de Bazan,* annonçant la victoire de Lépante; des lettres de D. Antonio de *Herrera*, de Juan *Ponce de Léon* (Porto-Rico, 1521); de Pedro M. *d'Avila*, sur son voyage en Floride; des papiers relatifs à Mexico, à Lima, au Guatemala, au Panama, à Santa-Fé; des lettres de Francisco de *Montejo,* l'un des premiers conquérants du Yucatan; de Nuñez de *Balboa* (Panama, 1515); de D. Antonio de *Ulloa* (Quito, 1740); de *Orellana* à Charles-Quint (1544); la relation de la conquête de la Nouvelle-Grenade par Jimenez de *Quesada;* des lettres de Pedro *Valdivia,* gouverneur du Chili; de Fr. Villagra; de Jean de *Garay,* fondateur de Buenos-Ayres (Assuncion du Paraguay, 1516); lettre de Hernando *Pizarro* (Porto-Rico, 1539); les portraits de *Christophe Colomb*, de Bartholomé de las Casas, de Magellan, de Pizarre, de Fernand *Cortez;* une lettre de ce dernier à Charles-Quint (mai 1522); une autre de don Diego de *Almagro* (1535). Que de noms illustres et de grands souvenirs!



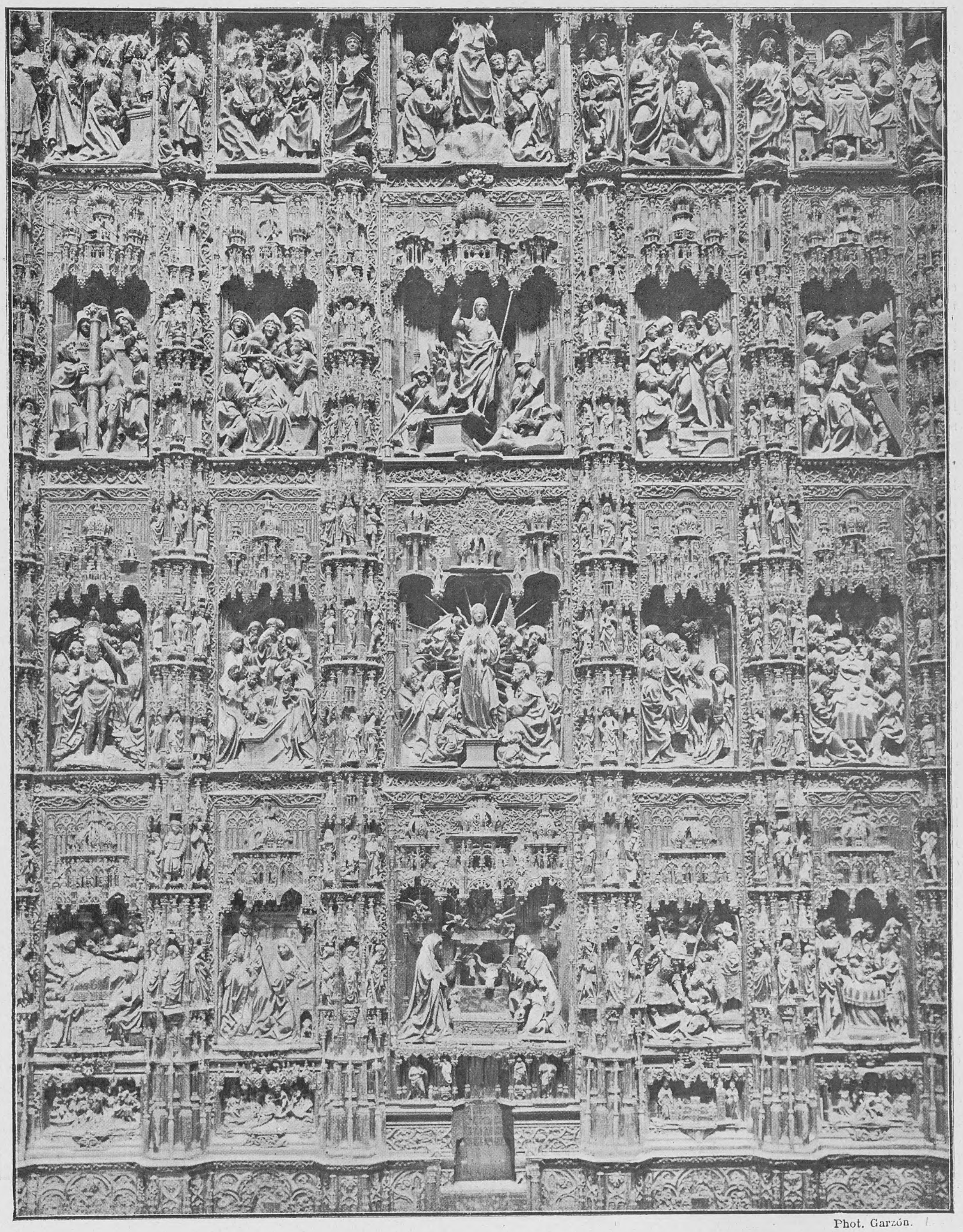
Phot. Garzón.

LA GIRALDA.

L'Espagne revit ici les pages les plus mouvementées de son histoire : huit siècles de guerre contre l'Islam avaient préparé cette phalange de conquérants. Aussi Ferdinand et Isabelle, et après eux les rois d'Espagne, habitèrent-ils volontiers à Séville, où revivait pour eux tant de gloire.

Commencée en 1402, la *Cathédrale* ne fut à peu près terminée qu'un siècle plus tard. Plusieurs architectes s'y employèrent, dont les principaux furent : Alfonso Martinez, Juan Norman, Juan de Hoz, Alfonso Ruiz. Au xvie siècle, Juan Gil de Hontaño la restaura; Fernandez Casanova, en 1882. Cette restauration tardive ne put éviter l'effondrement de la coupole et d'une partie des voûtes, qui se produisit le 1er août 1888. Construits en matériaux défectueux et ébranlés par plusieurs tremblements de terre, les piliers du centre firent défaut sous la masse qui croula, en écrasant le chœur. Le dommage est à présent réparé.

C'est un colosse que la cathédrale avec ses cinq nefs dont la plus haute plane à 40^m,30 audessus du pavé : des chapelles innombrables bordent sa vaste enceinte quadrangulaire, comme autant d'églises ayant chacune sa sacristie, ses ornements, ses richesses particulières. On compte près de 117 mètres, de la porte à la chapelle du fond ou *Capilla Real.* Il semble que de pareilles dimensions devraient donner la sensation d'un vide immense, produire une impression d'écrasante grandeur. Pourtant il n'en est rien : le chœur en est la cause. Ce *coro* machiavélique qui, dans toute cathédrale espagnole, encombre le centre de l'édifice, dresse l'écran de ses murs épais jusqu'à mihauteur de la voûte, brise les lignes générales, tue la perspective et, par surcroît, amoindrit



Phot. Garzón.

CATHÉDRALE DE SÉVILLE : RETABLE DU MAITRE-AUTEL.

le culte et compromet sa gravité par des va-et-vient incessants, entre la double haie d'une barrière banale qui réunit l'enceinte réservée du *coro* à l'autel, où se célèbre le sacrifice. Pas de déploiement possible. Le peuple des fidèles, groupé comme il peut sur les côtés, assiste de biais à l'office.

Toutes ces raisons commanderaient de réduire l'insolent sans-gêne du *coro,* tenant à lui seul toute la place. Lorsque, après l'effondrement de la voûte, l'architecte parla de le réédifier, en le rapprochant de l'autel, l'Académie des beaux-arts, organe d'une tradition routinière, lui signifia de n'en rien faire. Il en était ainsi depuis des siècles : c'était un legs national; comme si une absurdité pouvait être nationale!

Remarquez que cette disposition est en contradiction absolue avec celle des plus anciennes basiliques romaines : Saint-Clément par exemple, Saint-Laurent, Sainte-Marie-in-Cosmedin. Dans les premiers temples chrétiens, le chœur, quand il n'est pas rejeté derrière l'autel, se distingue simplement, par une légère balustrade de marbre, du reste de l'édifice : aucun détail de la cérémonie n'échappe aux fidèles.

Au contraire, le *coro* espagnol ressemble à une enceinte fortifiée : c'est une église dans une autre, un barrage qui rapetissera toujours, en détruisant leur harmonie, les œuvres architectoniques les plus grandioses. A Séville, une grille en fer forgé précède le maître-autel qu'appuie un immense retable dressé bien haut, l'un des plus fameux d'Espagne. L'entrée du chœur aussi est défendue par une grille : les chanoines sont bien gardés, et les chantres peuvent sans crainte donner libre carrière à leurs trilles sautillants.

La *Capilla Real*, belle construction de style Renaissance, qui prolonge, en arrière de l'autel, la nef principale, possède plusieurs tombeaux : dans une châsse d'argent, le corps de saint Ferdinand, revêtu de son armure et du manteau royal. Sur l'autel, la fameuse statue de la *Virgen de los Reyes*, patronne de Séville, don de saint Louis, roi de France, au roi de Castille. On conserve dans la crypte une petite image d'ivoire, la *Virgen de las Batallas*, que saint Ferdinand portait à l'arçon de sa selle, le pennon du roi et son épée de combat. Singulier voisinage : dans cette même crypte sont les restes de Pierre le Cruel et de Maria de Padilla, ainsi que ceux de plusieurs infants.

La cathédrale de *Séville* est un vrai musée d'œuvres d'art. Dans la chapelle du *Baptistère,* on admire l'un des meilleurs tableaux de Murillo : *Saint Antoine de Padoue en extase devant l'enfant Jésus;* puis, des toiles de Pedro Campaña, d'Alonso Cano. La *Sacristia mayor* renferme des vases sacrés, des croix enrichies de pierres fines, des ornements richement brodés; les clefs présentées à saint Ferdinand, lors de son entrée à Séville. Dans la *Sala Capitular,* une *Immaculée Conception* de Murillo; à la sacristie *de los Calices*, le fameux *Christ en croix* de Montañes, d'un si poignant réalisme, et un tableau inattendu de Goya : *Sainte Juste et sainte Rufine*, d'une lumineuse fraîcheur.

La perle de la cathédrale, la **Giralda**, est un legs des Maures : ils ont eux-mêmes élevé la colonne triomphale qui perpétue, à la place de la mosquée détruite, le souvenir de leur défaite. « Yacoûb Yoûsouf, dit un texte arabe, acheva la mosquée et éleva la tour. » Celle-ci se terminait (1196), à environ 70 mètres de haut, par une plate-forme cré-

nelée, au-dessus de laquelle une solide arcature de fer supportait quatre boules de bronze et une pomme de couronnement, « si grosse, dit le chroniqueur, qu'il fallut, pour l'introduire dans la ville, élargir la porte des Almohades, en ôtant quelques assises de marbre ».

Lorsque le tremblement de terre de 1395 eut jeté bas le couronnement, le Chapitre de la cathédrale décida de le remplacer par un beffroi de deux étages rectangulaires, surmontés d'une double rotonde ajourée, d'où s'élance une colossale statue de la Foi, tenant en main le Labarum de Constantin. La girouette ou *Giralda*, comme on l'appelle, n'a pas moins de 4 mètres et pèse près de 1 290 kilogrammes; qu'eût dit le chroniqueur arabe pour vanter l'ascension d'une telle masse à pareille hauteur?

La tour est une œuvre parfaite de l'art arabe; elle est revêtue, à partir de 25 mètres, d'un réseau d'arabesques tendues de part et d'autre de niches superposées; des arcs trilobés en fer à cheval se succèdent d'un étage à l'autre. L'entablement final porte, dans les embrasures de sa galerie, un jeu compliqué de cloches : à chaque volée elles projettent dans le vide leur airain sonore et lancent, frémissantes, à tous les échos de *Séville*, la mélodie de leur joyeux carillon.

La *Giralda* toute rose, pour mal coiffée qu'elle paraisse aux amoureux d'art pur, est la gloire de *Séville;* une rampe intérieure conduit par trente-cinq paliers à la terrasse qui lui sert de belvédère et d'où la vue découvre, sur la plaine du Guadalquivir, un immense horizon.

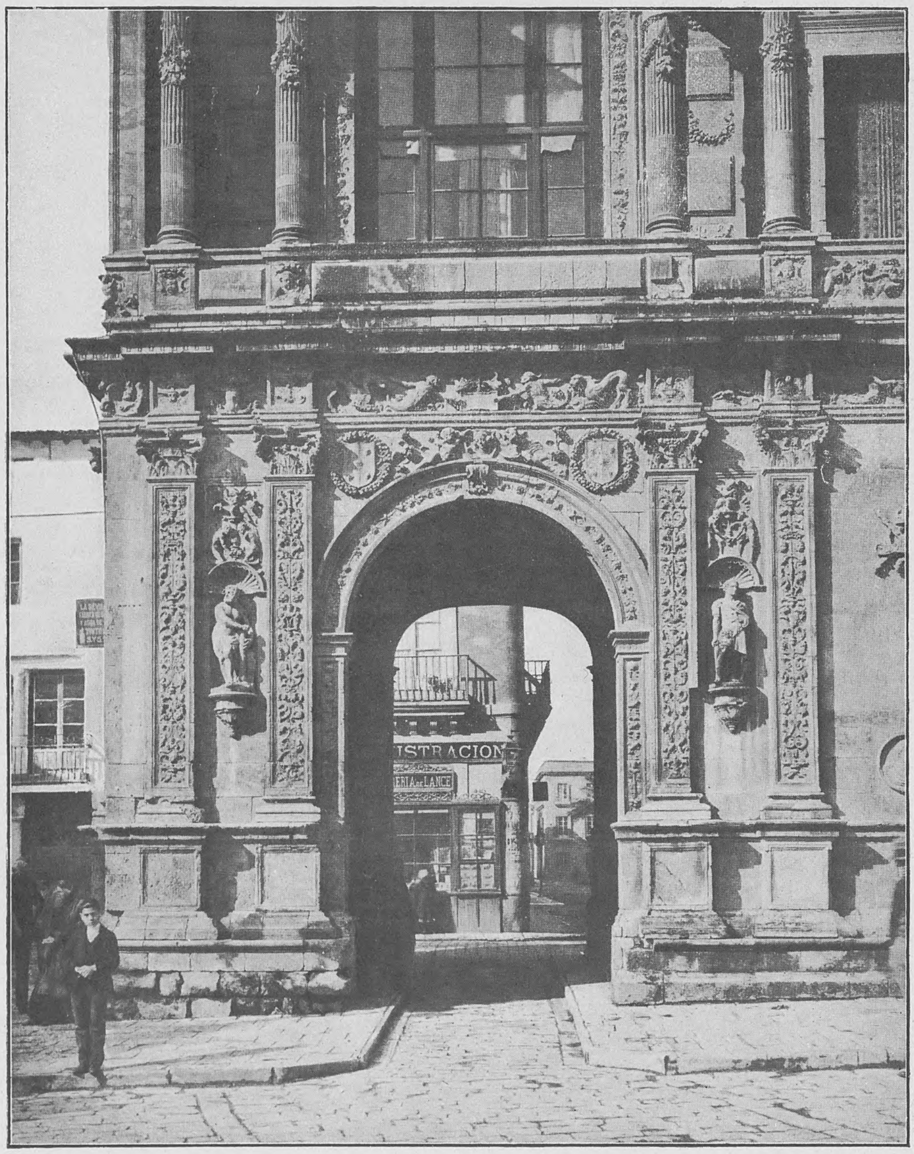
LA VILLE

Les anciennes murailles de *Séville*, soudées à son Alcázar qui en était la citadelle, se développaient, sur un périmètre de 17 kilomètres, avec de grosses tours pour la défense et douze portes d'entrée décorées de briques rouges, comme la Giralda. Il en reste des fragments, entre la porte du Soleil et celle de Cordoue : tout le reste a fait place à des boulevards extérieurs.

Vous chercheriez en vain dans *Séville* le fil conducteur auquel se rattache toute exploration qui redoute de s'embrouiller sans objet dans le dédale des rues. Nous avons, à Paris, la Seine, les grands boulevards où tout conduit. Ici, le Guadalquivir forme un repère excentrique, à moins que l'on ne passe au faubourg de Triana. Dans l'enceinte même de la ville ne se trouve rien qu'un enchevêtrement de voies qui se mêlent avec une bizarrerie déconcertante. Une seule ligne directrice apparaît au centre, si l'on peut appeler ainsi l'échappée ouverte entre la cathédrale et l'Alameda de Hercules, par les rues Colon ou Canovas de Castillo, la place de la Constitution, devant l'Ayuntamiento, le couloir de la Sierpes, la ruelle tortueuse dite Amor de Dios, qui passe devant le théâtre de Cervantes, pour aboutir à l'Alameda.

C'est un ravissant édifice que l'**Ayuntamiento** : la Renaissance l'égaya de ses plus jolis ornements; mais des surcharges l'ont gâté en troublant l'harmonie des lignes par un fatras de mauvais goût. Ici encore la tradition arabe se devine sous l'effort de l'art espagnol. Comme on couvrait les murs d'arabesques, la figuration nouvelle se développe avec une abondance qui tourne en pesante confusion. Ce style a un nom, le *plateresque :* on ne le rencontre que trop en Espagne. La place irrégulière qui s'étend devant l'Hôtel de ville servait autrefois aux courses de taureaux, aux tournois, aux mascarades et aux exécutions. En arrière, la place de San Fernando étale au large ses avenues d'orangers et de palmiers.

Dirai-je que la fameuse *Calle de las* **Sierpes**, ce forum de *Séville* interdit aux voitures et réservé aux flâneurs, m'a profondément déçu par le peu d'originalité de ses maisons et de ses étalages? Ses clubs, les plus renommés après ceux de Barcelone, de Madrid, de Malaga, m'ont paru fades. Que dire des magasins où rien de neuf, rien de spécial au pays, hormis quelques tambourins ornés de pompons jaunes et rouges, des éventails peints représentant les passes variées des courses de taureaux, rien, en un mot, ne retient l'attention? Ni beaux livres, ni objets d'art ne s'offrent à la curiosité du passant. Le soir venu, c'est une cohue : dans l'étroit espace, on se heurte au milieu d'un va-et-vient que rompt de-ci de-là l'écueil de quelque piano mécanique. Oncques ne vis, autant qu'en Espagne, de ces instruments de torture. J'avoue, à ma honte, que, privé d'autre musique, je trouvai celle-ci assez sortable et m'y attachai comme à un refuge contre l'ennui. Les yeux brillants, les gracieuses apparitions dont parlent les touristes échauffés qui veulent avoir vu quelque chose ne sont qu'un mythe. Cette foule est banale et peu récréative, comme beaucoup d'autres.



Phot. Garzón.

SÉVILLE : HOTEL DE VILLE; PARTIE RENAISSANCE.

Allez plutôt aux *Novedades :* là vous verrez un parterre essentiellement andalou : dans la rumeur qui emplit la salle d'un grondement continu, les apostrophes éclatent en fusées d'artifice, les bravos ou les injures se déchaînent en tempête; les danseuses du cru, tziganes pour la plupart, souples et onduleuses comme le serpent, dansent au son des castagnettes, se trémoussent, et s'emportent en des fandangos endiablés. Alors claquent les *ollé;* les fleurs, les cigares, les chapeaux même pleuvent sur la scène; on interpelle les danseuses qui répondent; compliments et injures se croisent : c'est un mouvement, un feu extraordinaires.

Voilà une vraie foule andalouse, toute composée d'artisans, de gens de peine, de travailleurs et de flâneurs qui, la journée finie, viennent ici se récréer. Cet auditoire étourdissant sait aussi se taire. Je l'ai vu frémir au chant des *saetas*, ces délicieux poèmes, d'une si fraîche et si émouvante inspiration, à l'archaïque et traînante mélopée que soulignent seulement les *pizzicati* d'une guitare. On rêve de chants entendus sous le ciel d'Orient. Un seul chanteur, sans aucun déguisement de théâtre et frappant seulement d'une baguette sur les barreaux de sa



Phot. Beauchy.

LA SEMAINE SAINTE A SEVILLE : FIGURATION DE LA CENTURIE ROMAINE.

chaise pour obtenir le silence, déclame, explique et module des poésies dont il est parfois l'auteur. On compose sous le chaume, comme à l'ombre discrète des *patios* fleuris : ce peuple est extraordinairement doué pour la poésie. Souvent aussi un chœur rudimentaire, que l'on sent peu préparé, mais dont les voix sont merveilleusement timbrées, éclate en hymnes patriotiques ou bien aiguise quelques strophes malignes : quel tapage alors, quel enthousiasme, quel vacarme effroyable! Vous n'entendriez pas le tonnerre. Voilà un peuple : son exubérance native et sincère, pour excessive qu'elle paraisse à nos réserves calculées, le rend sympathique; combien plus que le flâneur de la Sierpes, le politicien en quête d'un coup à faire, ou simplement le fainéant qui reste assis, des heures entières, devant un verre d'eau et se fatigue, à force de ne rien faire.

Je ne rappelle que pour mémoire, car *Séville* veut plaire aux étrangers, ces parades de fantaisie où, sur une scène bien préparée, dans une salle à moitié vide et devant un auditoire silencieux, presque toujours flegmatique, parce que composé d'Américains ou d'Anglais, des danseuses gagées s'agitent en costumes multicolores. Il est rare, au surplus, que de ces exhibitions auxquelles le convenu enlève l'intérêt, la bourse des naïfs n'ait pas quelque peu à pâtir.

Dans les rues de *Séville,* plus de ces costumes de parade ou de cérémonie, de ces couleurs éclatantes qui rient encore, au soleil de Cadix, parmi les classes populaires. Mais les voies sévillanes sont d'assez amusante fantaisie pour n'avoir pas besoin d'autre attrait. Les monuments s'y présentent à l'improviste; il semble qu'on en fait la découverte, et partout, comme un thème mélodique, développé en rythmes variés, paraît le double trait d'art arabe et chrétien qui compose à *Séville*, à ses monuments, à son peuple, une physionomie si originale.

A l'est de la Sierpes, *San Salvador*, église de style baroque, avec des autels trop clinquants (ils le sont tous en Espagne), conserve, enclavée dans sa tour gothique, une inscription arabe qui provient de l'ancienne mosquée bâtie jadis en cet endroit, à la place d'une église chrétienne ou peut-être d'un temple païen. Dans la vaste cour de l'*Université*, patio plus grand que les autres, véritable péristyle de maison romaine, une brillante parure d'azulejos tapisse les murs de la galerie intérieure. A l'église de *San Pedro,* sur la jolie place de *Argüelles*, un plafond de réminiscence arabe remplace l'ancien toit de charpente apparente. Le minaret mauresque de *San Marcos* est encore debout; c'est, avec un portail en style mudéjar, le plus bel ornement de cette petite église élevée, au XIVe siècle, sur l'emplacement d'une mosquée.



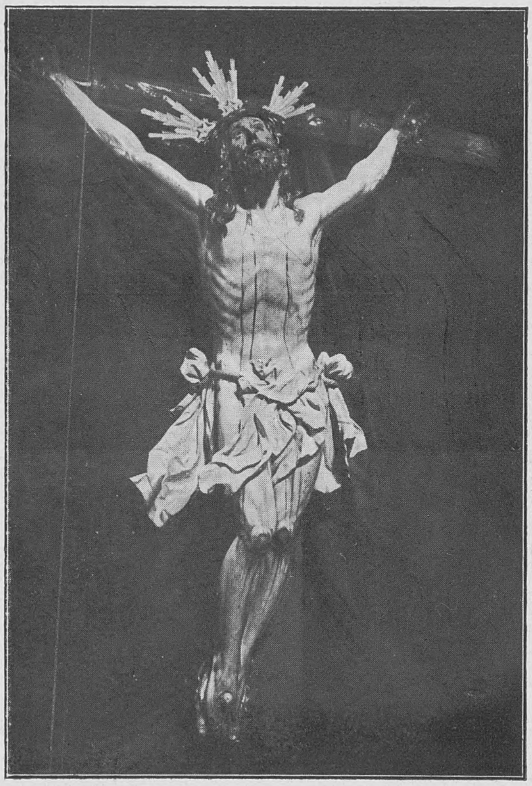
CHEF DE LA CENTURIE.

Je ne me souviens pas avoir vu plus saisissants contrastes qu'au couvent de *Santa Paula.* Perdu tout là-bas, aux extrémités de la ville, il somnole au milieu de vagues terrains où l'on pénètre dans l'herbe drue : sur un portail gothique de très haute allure, les armes des rois catholiques s'étalent avec leur devise ornée de motifs en terre cuite; à l'intérieur, l'église est lambrissée d'azulejos dont le temps a doucement fondu les couleurs. Enfin, oublié près des murs, au seuil de la campagne, le joli portail gothique et l'ancien minaret mauresque de *Sainte-Lucie* mêlent la double inspiration d'art qui se retrouve partout dans Séville. A peu de distance, *Santa Marina*, héritière d'une ancienne mosquée dont elle a utilisé les matériaux, étale sur son portail gothique de vénérables sculptures chrétiennes. C'est le quartier des anciens *Murs arabes;* on dirait l'Islam parti d'hier.

Mais le monument composite le plus extraordinaire de *Séville* est encore cette *Casa de Pilatos*, palais des ducs d'Alcala, que construisirent des architectes maures, pour D. Pedro Enriquez de Ribera, au début du XVIe siècle. L'un des héritiers du duc, don Fadrique Enriquez, ayant fait un pèlerinage en Terre sainte, le peuple imagina que son palais était la reproduction de celui de Pilate à Jérusalem et lui en donna le nom. Tous les styles s'y mêlent : au baroque arabe des chapiteaux, des frises, des arcs et des mosaïques, le gothique de la cathédrale et la Renaissance de Charles-Quint. La Grèce et Rome,

l'Orient et l'Occident ont contribué à l'ornement de cette demeure princière : une réplique de la Minerve de Phidias voisine avec la reproduction de la colonne à laquelle fut attaché le Christ pour la flagellation ; à la voûte de la chapelle gothique se suspend un réseau d'arabesques; le magnifique escalier à coupole conduit, entre de vénérables azulejos, sur une terrasse à l'italienne, ornée de bustes et de portraits. Et pourtant, de ce bizarre assemblage se dégage une impression d'art produite par la beauté des détails. L'œil s'attache avec plaisir aux blanches colonnes de l'élégant patio; l'on s'arrête à la Cella, au vestibule, sous le plafond minutieusement ciselé de la coupole.

Tout cela est admirable. Mais c'est un assemblage plutôt qu'une œuvre, la fantaisie d'un grand seigneur antiquaire, une exagération de cet esprit qui a combiné l'Alcázar des princes chrétiens, appuyé la Cathédrale à la Giralda et bâti presque toutes les riches habitations de Séville. Elles sont ou plutôt elles étaient nombreuses, car le temps n'épargne rien, comme ce prétendu palais des ducs d'Albe à la calle de *las Dueñas*, le palais du marquis de Montilla (rue de la Cuna), l'ancienne demeure du marquis de Palomares, aujourd'hui occupée par une maison de commerce, place de la Victoire.



Phot. Beauchy.

CHRIST EXPIRANT.

Les places, très réduites, pour la plupart, les recoins d'ombre, les promenades plantées d'orangers, piquées à l'aventure, comme des oasis dans le sec dédale des maisons, sont une des joies de *Séville*. Sur la ligne de la Sierpes, l'*Alameda de Hercules* dresse deux colonnes de granit, d'origine romaine, en l'honneur d'Hercule et de Jules César : bizarre assemblage, provenant peut-être d'Italica.

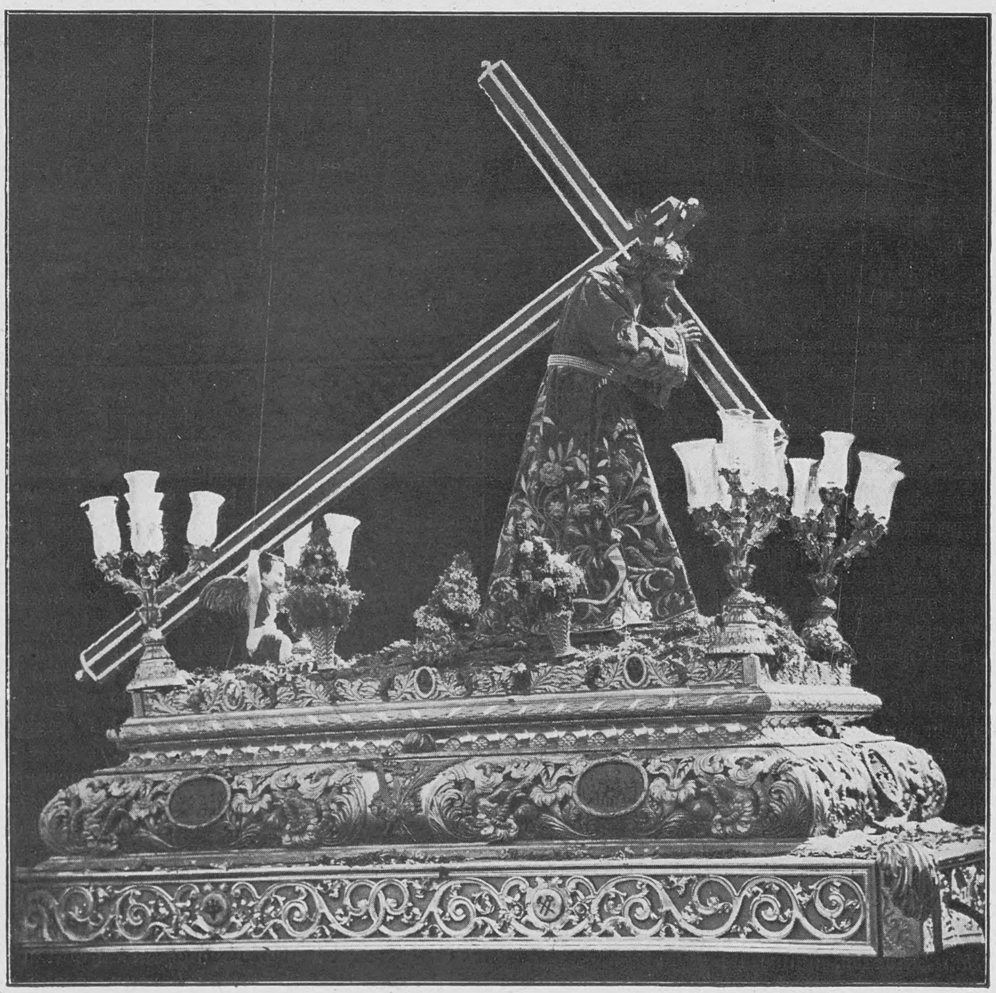
Vers l'ouest, la petite place du *Duque de la Victoria* enveloppe de ses orangers la statue en bronze de Velasquez, tandis que, sur la place du *Musée*, trône celle de Murillo. Dans les anciens bâtiments d'un couvent de la Merci sont réunis des débris antiques tirés principalement d'*Italica*, mais surtout vingt-trois toiles admirables que *Murillo* peignit pour les capucins et dans lesquelles il retrace, avec une délicatesse et une douceur infinies, la légende de saint François d'Assise. Les six tableaux que le maître brossa pour l'hôpital de la Charité n'ont point cette fraîcheur d'inspiration et de coloris. Il est vrai qu'à côté des horreurs peintes par *Valdes Leal*, un évêque et un chevalier de Calatrava rongés de vers dans leur cercueil, les Murillos semblent un reflet du Paradis.

Les rues-promenades se multiplient à l'approche du Guadalquivir : *Barrio de Humeros*, jadis quartier des tziganes; la *Rabida*, près de la porte royale, ancienne porte *de Goles*, au temps des Maures, par laquelle saint Ferdinand fit son entrée dans Séville; l'avenue des Rois-Catholiques, la Marina devant la Prison et l'inévitable *plaza de Toros*.

Ici encore affluent les souvenirs arabes : des azulejos à la Prison (Carcel), l'ancien chantier de construction des Maures, à côté de l'hôpital de la Charité et de l'arsenal d'artillerie; la *Tour de l'or* et ses créneaux mauresques; les jardins de l'Alcázar, devenus les belles promenades de *las Delicias*, le *parc de Marie-Louise*...

Et la *Fabrique de tabacs?* direz-vous. Elle est tout près, grand caravansérail sans caractère où cinq mille ouvrières peinent dans une atmosphère empuantie, pour y gagner juste de quoi ne pas mourir de faim. Il se dégage de cette geôle de la misère une tristesse infinie. *Séville* a pour ses hôtes de plus nobles spectacles : les chefs-d'œuvre de ses peintres, ses églises, ses palais, ses maisons, la foule joyeuse qui les anime; la foire, les processions, les courses de taureaux; car c'est pour cela surtout qu'on vient.

Chez un peuple aussi pénétré d'idéalisme que le peuple espagnol, il n'y a point de vraie fête sans procession ; mais aucune n'égale celles qui se déroulent dans les rues de *Séville* à l'occasion de la semaine sainte.

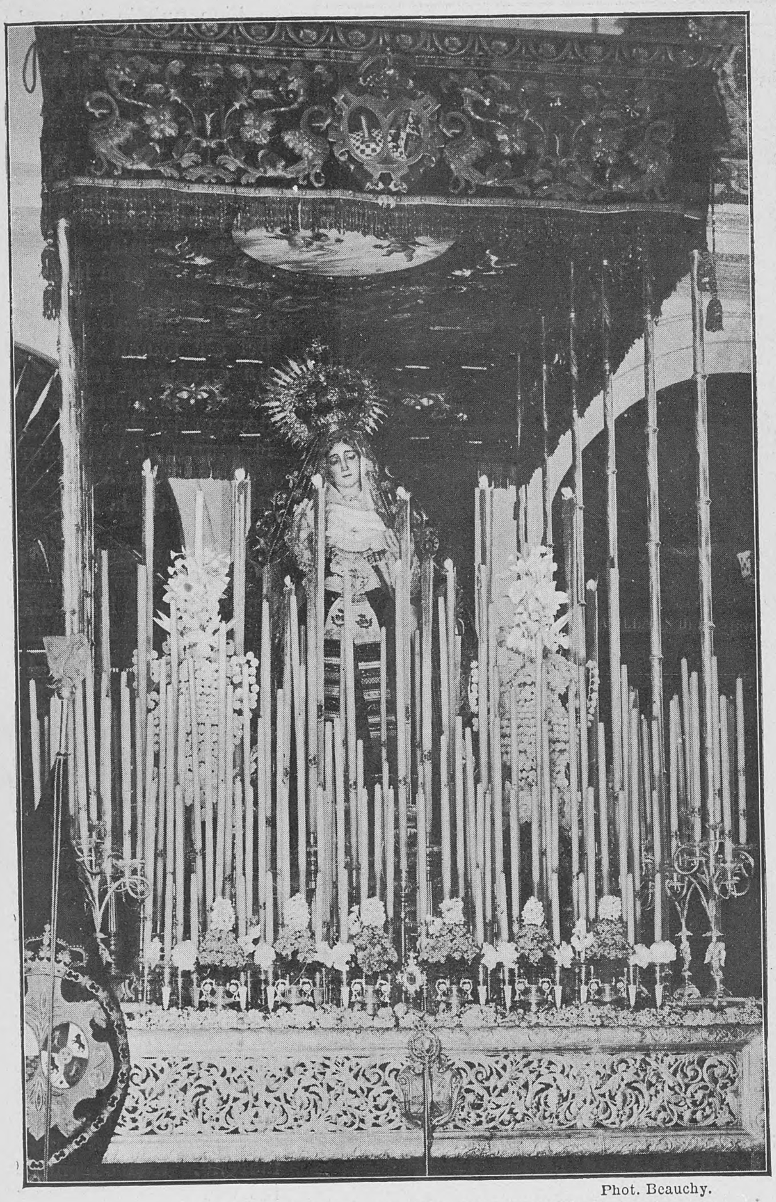


Phot. Beauchy.

SEMAINE SAINTE A SÉVILLE : CHRIST PORTANT SA CROIX.

PROCESSIONS

Si les cérémonies de la cathédrale sont d'une simple et émouvante grandeur, il est assez naturel que l'étalage des pompes extérieures du culte prenne de l'imagination méridionale une exubérance et un clinquant de parade qui heurtent les préjugés et l'habituelle réserve des gens du Nord. Ces longues files de robes jaunes, vertes, bleues, rouges, les visages masqués des Nazaréens sous de hauts bonnets pointus, auxquels il manque seulement quelques signes cabalistiques, des croissants et des étoiles pour rappeler tout à fait les bonnets d'astrologues; ces gens armés de cierges qu'ils inclinent avec nonchalance; des musiques douteuses; des casques de Romains auxquels on ne s'attendait guère;



Phot. Beauchy.

NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE.



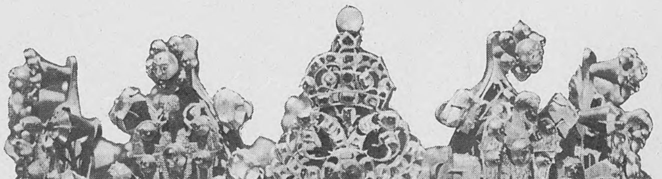
Phot. Beauchy.

NOTRE-DAME DE L'ESPÉRANCE.

toute cette défroque théâtrale, le laisser aller, la longueur interminable du défilé, les reposoirs mobiles sur lesquels brillent, entre mille cierges flambants, les statues du Christ, de la Vierge, des saints, dans les attitudes que commandent les actes divers du grand drame de la Passion : tout cela peut paraître, en effet, bizarre.

Mais nous sommes en Espagne et chaque peuple manifeste suivant son tempérament. Les cortèges de l'armée du Salut avec accompagnement de cantiques et de grosse caisse ; les longues processions de femmes en mal de wisky, que je vis défiler dans Hyde-Park, au son de fanfares criardes, agitant des pancartes, des oriflammes et réclamant à grands cris le droit de vote : ces exhibitions que les Anglais contemplent d'un œil placide, les Espagnols les trouveraient, avec raison, parfaitement ridicules. D'ailleurs, *Séville* est en Espagne et non pas à Londres ou à New-York : les gens d'ici ne sont ni américains ni anglais; autrement pourquoi ceux-ci viendraient-ils les voir? Si cette manifestation traditionnelle qu'est une procession tourne trop en parade, les étrangers, pour la satisfaction desquels on lui donne un éclat particulier, seraient mal venus à s'en plaindre, puisqu'ils sont eux-mêmes les propres artisans de ce qui motive leurs critiques.

J'ai vu les processions dans d'autres villes d'Espagne; elles me parurent d'un tout autre caractère, et l'on sentait vraiment dans l'attitude et la tenue des figurants une manifestation de foi. Demander que la curiosité et la vanité ne s'en mêlent pas, c'est vouloir trop à la fois. Mais, à *Séville* même, ces groupes, ces statues consacrées par la religion, n'est-ce rien que de les porter ainsi en triomphe ? Plusieurs sont des chefs-d'œuvre dus à l'inspiration de véritables artistes : il y a émulation entre les paroisses; chacun veut être représenté à son honneur dans cet hommage public. De riches manteaux ornent les statues de la Vierge et du Christ; j'en ai vu traînant jusqu'à terre, chargés de broderies resplendissantes : souvent l'agrafe, de métal précieux, est sertie de pierres fines.



Phot. Laurent-Lacoste.

COURONNE DE SAINT FERDINAND.

Aussi bien, n'est-ce point sur la place de la Constitution où siège en cérémonie le señor Alcade, sous les milliers de regards qui tombent des estrades de fortune, des frontons et jusque du toit des maisons, au milieu de cette cohue bruyante accourue pour voir, comme elle irait à un tournoi, qu'il faut assister au défilé processionnel. Chaque paroisse est représentée. Quand toutes ont gagné la cathédrale, le cortège se disloque : chacun se replie sur son quartier, avec la croix, le clergé, le groupe musical et le reposoir qui lui appartiennent.

Il est nuit noire quand on arrive. J'ai suivi l'un des fragments de la grande procession dans le quartier populaire de Triana. Sur le pont de

pierre qui traverse le Guadalquivir, la lune donnait, allumant des rivières de diamants au friselis des eaux. Le long de la rive, la Tour de l'or profilait ses créneaux sur un fouillis de mâts dont les silhouettes allaient s'atténuant, indécises dans la buée du soir.

Sur le pont, la procession s'arrête : un enfant s'avance, déclame de sa voix fraîche une poésie de circonstance devant le Christ. Plus loin, c'est un groupe d'hommes qui s'approche et chante gravement un refrain populaire. Nouvel arrêt : c'est une femme; elle dit une vieille complainte toute pénétrée de mélancolique poésie; elle s'adresse au Christ, le loue, le supplie; enfin, vibrante, clame sa foi bien haut, à la face du ciel constellé d'étoiles : dans le recueillement des hommes et des choses, on imaginerait difficilement un plus émouvant spectacle; la parade est finie, la réalité se montre.

A l'approche de l'église, les rues sont noires de monde, le silence et le respect spontanés, absolus. Enfin, quand, au son de l'hymne royal, la procession est rentrée dans l'église et s'évanouit dans l'étincellement de mille cierges frémissants, la foule se répand dans Triana : sous les arcades retentissent de joyeux appels; il n'y a pas de fête triste à *Séville*, du moins la tristesse ne dure pas.



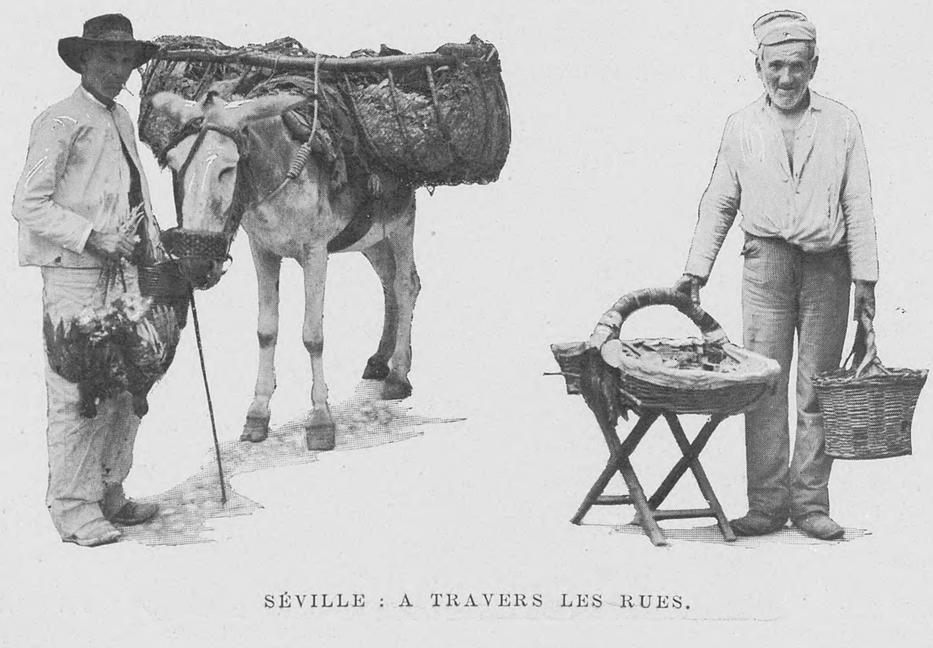
SÉVILLE : COUR DANS UN QUARTIER POPULAIRE.

Bien qu'elle ait perdu son éclat de jadis, la *foire* de Séville, la **feria**, n'est pas non plus sans attrait. Elle s'ouvre le lundi de Pâques : on s'y dédommage de la longue abstinence du carême et du deuil obligé de la Semaine sainte.

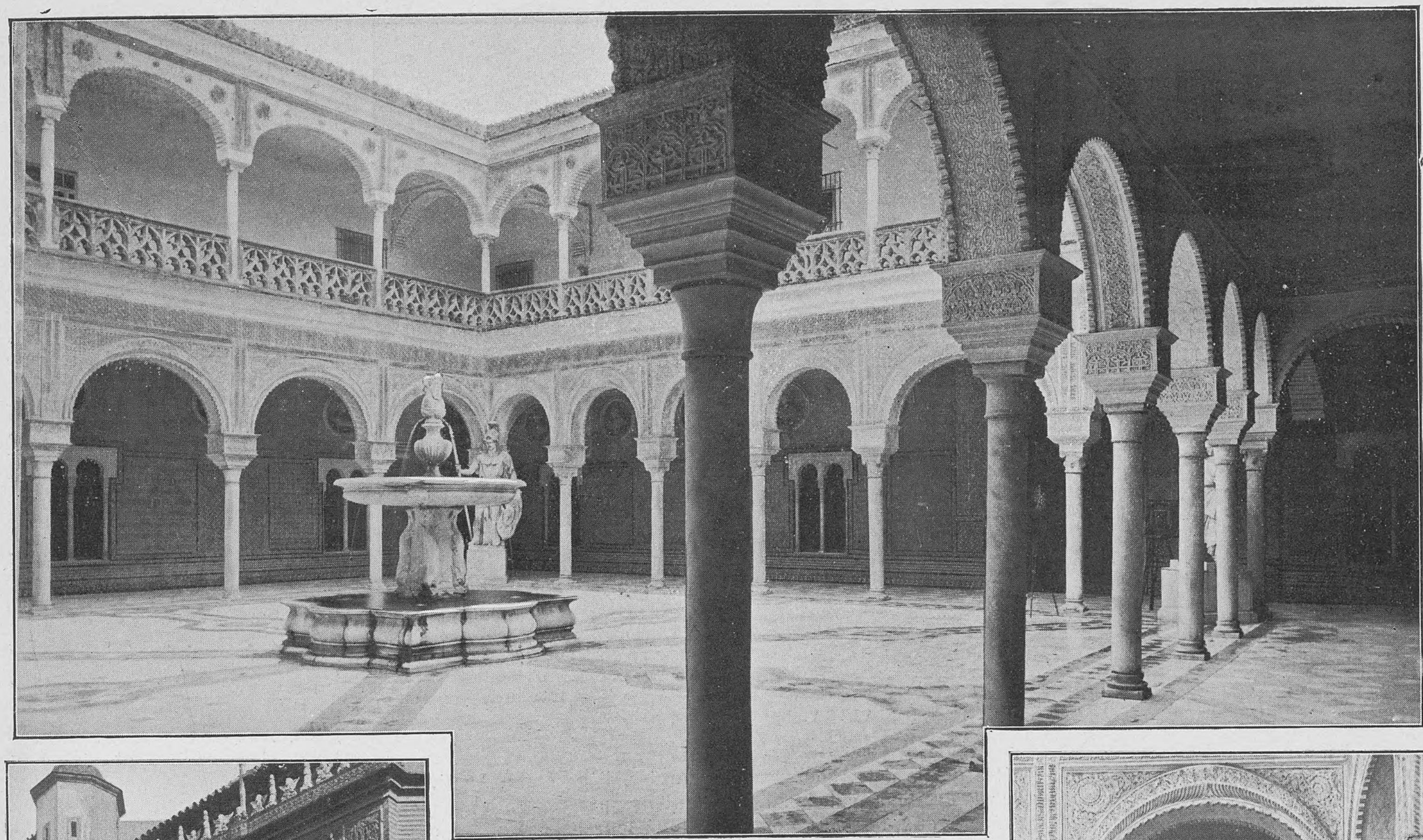
Pour briller à la foire, on économise toute l'année. Les jeunes gens du bel air louent d'avance un équipage fringant, attelé généralement de deux petits chevaux dont la souple et vive allure s'allie si bien à la grâce naturelle de la race andalouse.

Les plus riches familles sévillanes doivent avoir un pavillon de bois ou de toile, le long des avenues qui bordent le champ de foire : une petite terrasse, un salon, une salle à manger, composent un abri provisoire. On se visite, on se reçoit; l'indispensable guitare, le piano, les tapis ne sont pas oubliés, et l'on danse au bruit des castagnettes de vives *malagneñas* ou la *seguidilla* traditionnelle.

Mais, de plus en plus, la curiosité trop indiscrète des étrangers met une contrainte à cette libre expansion; la *feria* tombe, dégénère : ce ne sera bientôt plus qu'un marché. Heureusement les courses de taureaux demeurent et, quoi que disent les gens moroses, ne sont pas près de disparaître.



SÉVILLE : A TRAVERS LES RUES.

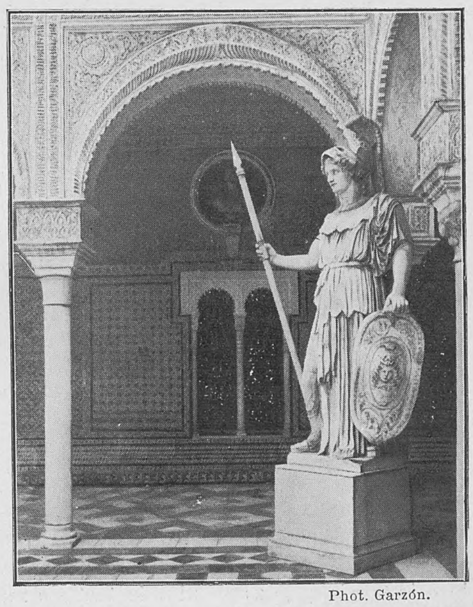


SÉVILLE : COUR DE LA MAISON DE PILATE



Phot. Beauchy.

PORTAIL DE SANTA PAULA.



Phot. Garzón.

MINERVE DE LA MAISON DE PILATE.

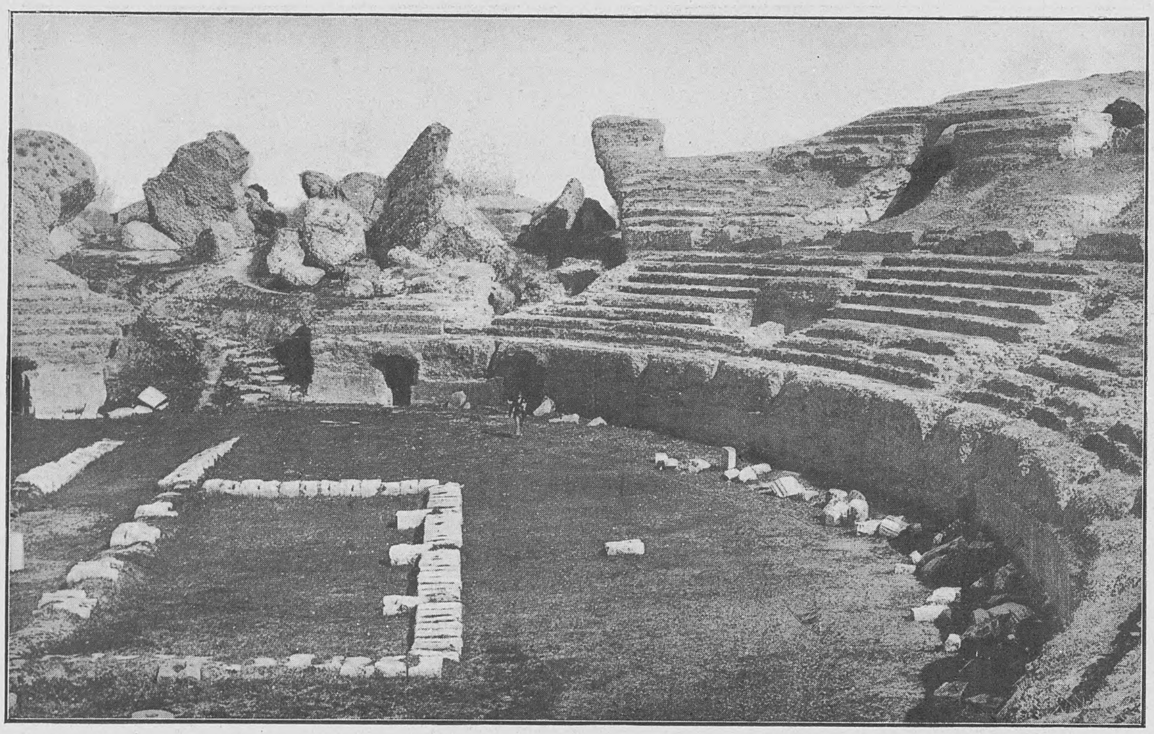
LES COURSES DE TAUREAUX

Avant la course. — Je me trouvais à Séville. Notre vice-consul, l'obligeance même, m'entraîna dans la voiture d'un sien ami, jeune avocat de talent, vers une *ganaderia* (1), importante exploitation agricole du voisinage. On devait, ce jour-là, séparer du troupeau les taureaux sauvages dignes de figurer dans la course prochaine et les emprisonner dans une cellule étroite et sombre, en attendant l'espace et le grand jour de l'arène. Entre cinq et sept ans, la force du taureau atteint son plein développement; sa vivacité, sa vaillance sont extrêmes. Il a vécu jusqu'ici sans contrainte, à l'air libre toujours, le regard habitué aux horizons illimités de la plaine. La bête, bien qu'elle ne soit point foncièrement méchante, s'irrite du moindre obstacle, charge résolument, ce qui n'est pas pour la rendre d'un maniement facile. Aussi la prise du taureau est-elle déjà une première victoire de l'intelligence et de la souplesse humaines sur la brute déchaînée : ce spectacle peu banal attire de nombreux *aficionados* (amateurs). Le maître du troupeau y convie, comme à une fête, ses parents et ses amis, des membres de l'aristocratie, car aussi bien l'élevage du taureau de course est un luxe que peuvent seuls se permettre les privilégiés de la fortune. Sur la route, ou mieux la piste qui se déroule avec l'incroyable sans gêne des chemins espagnols, à travers les champs cultivés, les prairies d'herbes sèches ou même les guérets, des piétons, des cavaliers se hâtent vers la maison des champs qui, de très loin, paraît.

Chemin faisant, si d'aventure se rencontre quelque rustique *posada*, l'on déguste un verre de *manzanilla*, ce petit vin émoustillant, sans lequel il n'y a pas de bonne fête andalouse. Enfin voici une barrière, quelques arbres, une maison enveloppant de ses murs trapus une cour centrale, comme le réduit d'un camp prêt pour la défense, dans l'isolement de la campagne. Déjà sont prêts les *vaqueros* (bouviers) et le *mayoral* (leur chef), sveltes gaillards au teint brûlé par le grand soleil, la taille dégagée sous la veste ouverte, les jambes serrées dans une gaine de cuir fauve, d'où s'échappe une passementerie de lanières flottantes : sur la tête, le chapeau plat à larges bords, qu'une jugulaire affermit sous le menton. Ces hommes de la prairie sont d'une souplesse et d'une vigueur merveilleuses. On comprend, en les voyant, ce que furent les premiers conquérants de l'Amérique, les *conquistadors* d'antan, et ces cavaliers infatigables, centaures à face humaine, qui conduisent, chassent, ramènent les troupeaux à travers les déserts herbus des pampas argentines. Depuis des siècles, ces hommes n'ont pas changé; le même champ d'activité entretient les mêmes usages, les mêmes coutumes, la même vie; et cela explique bien des choses.

Le maître, avec quelques invités de choix, suivi des *vaqueros*, se dirige vers le troupeau qui paît là-bas dans la plaine. L'arrivée de la troupe fait lever les têtes. On s'avance prudemment, en prenant du large. Si habile qu'il soit, l'homme ne saurait prétendre à isoler, seul, la bête qu'il a choisie; c'est alors qu'intervient le *cabestro*. Si vous ne croyez pas qu'un bœuf, sous son apparente bonhomie, soit capable d'intelligence, même de ruse, allez voir opérer le *cabestro*. C'est un bœuf apprivoisé, généralement de couleur claire, pour qu'il se

(1) De *ganado*, bétail.



Phot. Hauser y Menet.

RUINES D'ITALICA.

Bientôt son étroite prison roule sur le chemin de la *plaza* qui l'attend.

A cinq ans, un taureau est bon pour la course; trop vieux, il n'aurait plus la même vigueur ni surtout la même audace imprévoyante qui le fait s'attacher au *leurre* qu'agite son ennemi, au lieu de s'en prendre à lui-même. Trop jeune et sensible encore à la moindre douleur, son élan se briserait vite : il manquerait de cette confiance en sa propre force qui, plus tard, doit l'entraîner jusqu'à la perte de la vie. On a vu cependant des taureaux de quatre ans, même de trois ans et demi, déjà redoutables, comme ce *Trespicos* dont parle l'histoire tauromachique, qui courut à Séville en 1846, âgé seulement de trois ans et dépêcha, en un clin d'œil, neuf *picadores* à l'infirmerie, tua dix chevaux, et faillit mettre à mal plus d'un héros mal affermi de la *cuadrilla*. Mais ces exemples sont rares.

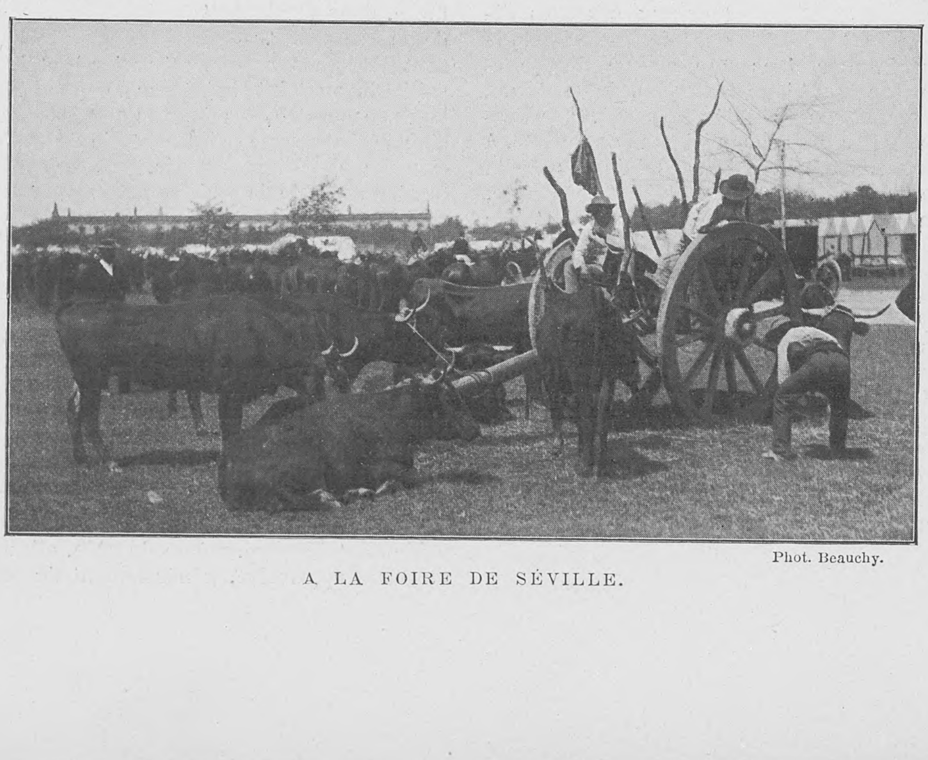
La valeur d'un taureau dépend de causes multiples : la race d'abord, les soins dont il a été entouré, les qualités physiques et morales, l'âge enfin. Aussi, bien peu de *ganaderos* (éleveurs) retrouvent-ils, par la vente du taureau, les frais que cet élevage compliqué leur a coûtés. Un sujet de choix peut atteindre au prix de 2500 francs. Vous jugerez par là de ce que coûtent, en Espagne, les *corridas*, si vous faites attention que six taureaux au moins doivent paraître dans une vraie course et que les honoraires des *espadas*, surtout s'ils sont jouteurs habiles, atteignent jusqu'à 5000 francs pour une représentation.

Mais que de soins pour conduire jusqu'à l'arène un taureau irréprochable! Ses père et mère ont été choisis avec soin : à huit mois, le veau, sevré, se mêle au troupeau. Jusqu'à deux ans, on ne s'en occupe guère que pour l'éloigner des pâturages nuisibles. Bientôt il compte dans la *torada* (le troupeau); on l'immatricule : cette opération, le *herradero*, consiste à le terrasser par surprise et à lui imprimer sur la croupe, au fer rouge, un numéro qui le fasse reconnaître. Un peu de boue sur la brûlure, une pointe d'oreille coupée, voilà le nouveau citoyen rendu au pâturage. Ses formes se développent; il doit être court d'encolure, large de poitrine, haut et bien corné, d'une grande endurance physique et, par-dessus tout, courageux. Aussi le met-on à l'épreuve : c'est l'occasion d'une fête, la *tienta*, complément indispensable du *herradero*.

Il y a deux sortes de *tienta :* l'une en champ clos, la *tienta en toril;* l'autre à découvert, la *tienta per acoso*. La seconde épreuve est la seule décisive; car, enfermé dans un cirque, l'animal doit faire tête contre celui qui l'attaque : mais qu'arriverait-il, s'il pouvait fuir? Le seul *toro bravo* est celui qui fait face au *tentador* qui le pique de sa *garrocha* ou *vara*, longue perche armée d'un aiguillon triangulaire; se jette sur le cheval et son cavalier; revient à l'assaut, sous une seconde piqûre, et se retourne follement contre une troisième provocation, malgré la douleur qu'il endure. C'est alors une bête de sang, un *bravo;* les autres qui ont fui, à la première attaque, sont bons pour la boucherie et les travaux des champs, ou destinés aux

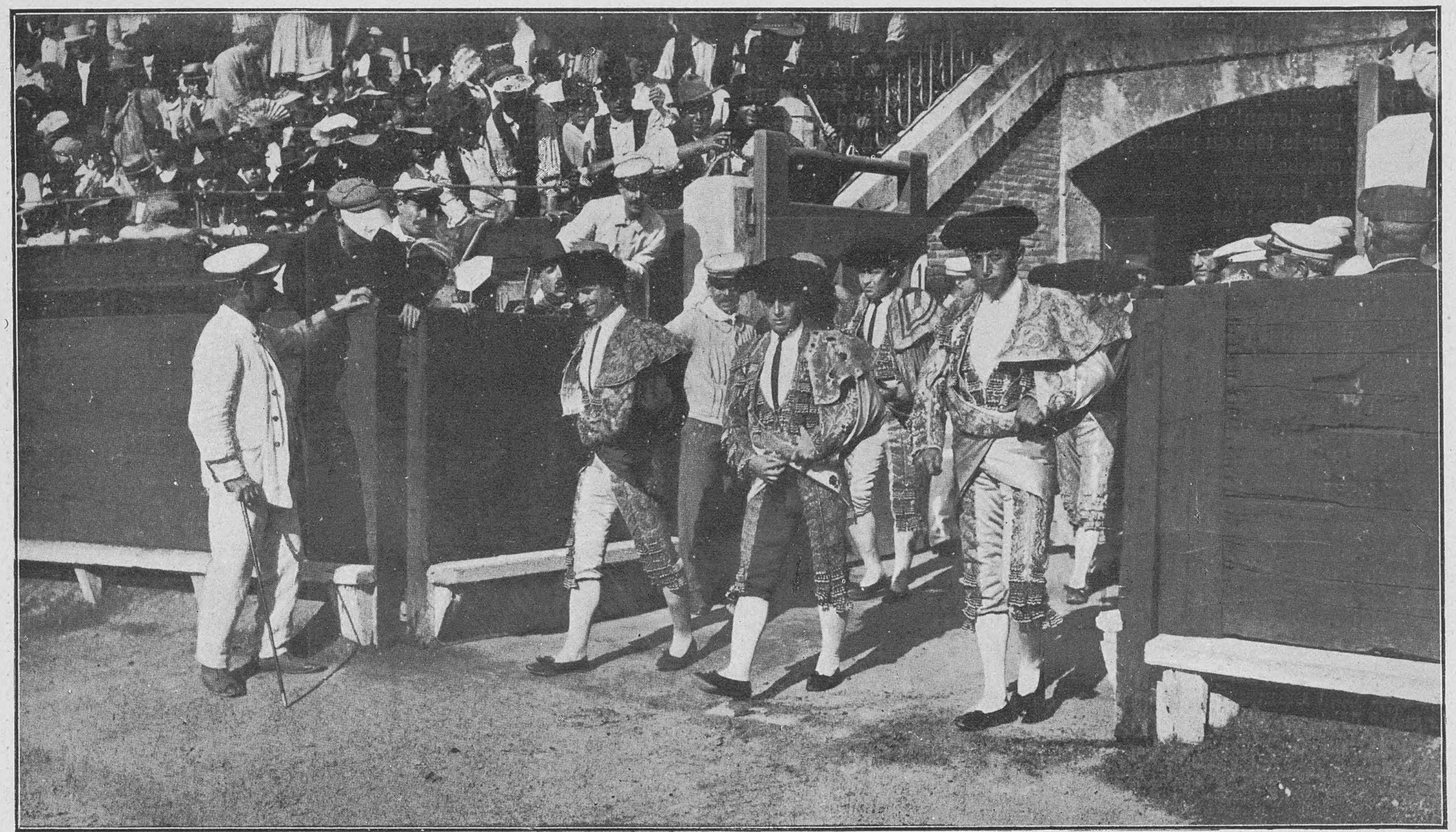
reconnaisse de loin : il est l'ami de son maître qui le gâte, comprend à la parole s'il faut marcher, s'arrêter, aller à droite, à gauche. Les *cabestros* sont les gardiens du troupeau; grâce à eux, le *vaquero* chevauche tranquillement sur le front de vingt ou trente bêtes sauvages, dont une seule suffirait à l'abattre. Un taureau vient-il à s'écarter, vite quatre ou cinq *cabestros* dépêchés le retrouvent à la piste, l'entourent, le poussent amicalement dans la direction du troupeau. Cela ne va point sans quelques coups de corne de l'intéressé; mais il n'y a guère d'exemple qu'il ne cède pas finalement. Grâce aux *cabestros*, le transfuge est bientôt de retour, et les grosses clochettes tintent joyeusement au cou des braves animaux qui le ramènent.

S'agit-il d'isoler un taureau, la manœuvre ne diffère pas sensiblement. Peu à peu les cavaliers circonviennent le groupe dans lequel se trouve l'animal choisi, l'écartent et, suivis des *cabestros* qui enveloppent le peloton, prennent le pas d'abord, le trot, puis un galop effréné. La bande arrive à fond de train, s'engouffre comme une trombe dans la cour de la *ganaderia*, où bœufs et taureaux s'agitent, vont et viennent dans l'étroite enceinte. Derrière eux, les portes se sont refermées prestement et, dans une vaste remise, les cavaliers entraîneurs ont disparu. C'est alors que se montre le déluré *cabestro :* il connaît plus d'un tour; cette course en sarabande n'est pas son coup d'essai. Par un corridor étroit, entre des murs épais et élevés, du haut desquels plongent les spectateurs, le *cabestro* s'engage; après lui le taureau : une trappe à coulisse leur ferme le retour. Mais le *cabestro* avance : une seconde trappe s'abat sur ses jarrets, au nez même du taureau qui, sans issue en avant, en arrière, donne de la tête contre les parois, gratte la terre avec fureur, meugle de colère, pendant que son rusé compère galope à l'air libre vers l'habituel pâturage. A la prison de pierre du taureau s'adapte une cage sur roues, en bois solide, munie de quelques trous par où passent l'air et la lumière : le taureau s'y hasarde, un coup de pique, au besoin, l'y pousse. Tout à coup, une troisième trappe s'abat et le voilà pris, cette fois, d'une façon définitive.



Phot. Beauchy.

A LA FOIRE DE SÉVILLE.



Phot. de M. Gómez Durán.

ENTRÉE DE LA *CUADRILLA* DANS L'ARÈNE.

courses d'apprentissage, appelées *novilladas*. Le vrai taureau *bravo* se reconnaît vite : il a les jambes sèches et nerveuses, le poil luisant, doux au toucher, les pieds petits et ronds, l'œil vif, les oreilles mobiles, les cornes bien plantées, lisses et penchées en avant, pointe en l'air, la queue longue et flexible. Les taureaux noirs sont particulièrement estimés : un connaisseur devine l'origine et la race aux formes extérieures et à la couleur de la robe. Les *portugais* sont braves, mais un peu mous au combat; ceux de Salamanque manquent de ténacité, un peu comme les taureaux castillans. On n'aime pas les *navarrais,* bien que braves et francs d'allure, parce qu'ils sont de petite taille et rappellent trop les *novillos* destinés aux novices ou à l'amusement des enfants.

La Course. *Les acteurs.* — A quelque race qu'il appartienne, le vrai *toro*, sitôt qu'il paraît dans l'arène, se jette avec rage sur le premier objet qui paraît à sa vue : le danger ne l'effraye pas; il n'en a cure. C'est la bravoure même : les Espagnols le considèrent comme la plus noble bête de la création. Il charge seulement pour vaincre : son ennemi abattu, il le flaire, mais ne s'acharne pas après lui. Plus d'un *torero* a dû le salut à cette circonstance. Quand, serré de trop près pour atteindre la barrière, le *diestro* sent déjà le souffle de la bête enragée, il se jette à terre s'il ne trébuche naturellement, et presque toujours le taureau, son coup de corne lancé en l'air, passe comme un ouragan par-dessus son adversaire et ne revient pas. Il est rare du moins qu'il le fasse, si l'homme a soin de se tenir immobile : le taureau s'attaque de préférence aux objets mouvants. La traîtrise lui est inconnue : il charge toujours de front; mais comme il le fait sans discernement et qu'au moment de frapper il ramène la tête en arrière, cela permet au *torero* de s'effacer par un mouvement brusque du corps et de recevoir l'effort de la bête sur l'objet mobile qu'il agite à ses yeux. Cette stupidité du taureau prenant une *capa* ou un carré d'étoffe pour son adversaire est la sauvegarde du *diestro* (1). Personne, sans cela, n'oserait se prendre à un aussi formidable lutteur.



Phot. Beauchy.

BOMBITA.

Théophile Gautier nous a lumineusement décrit la brillante mise en scène d'une course de taureaux. C'est même, parmi ses récits d'outre-monts, aujourd'hui bien surannés, l'un de ceux où se trouve la plus grande part de vérité. Il est à la *plaza* de Madrid : les gradins du cirque, d'une ampleur vraiment romaine, sont couverts d'une foule innombrable; il n'y a pas un seul vide. Des torrents de lumière inondent la scène, car le combat se livre au grand soleil; une immense rumeur flotte comme un brouillard de bruit au-dessus de l'arène. Après que les alguazils à cheval sont venus demander au président de la course les clefs du *toril*, toute la troupe (*cuadrilla*) qui doit prendre part à la course défile : en tête les *espadas*, directeurs de la course, dans leurs flamboyants costumes, puis les *banderilleros*, sur deux files, les *picadores*, lance en main, raides sur leurs étriers; enfin les mules empanachées de jaune et de rouge, qui, tout à l'heure, entraîneront les victimes du combat.

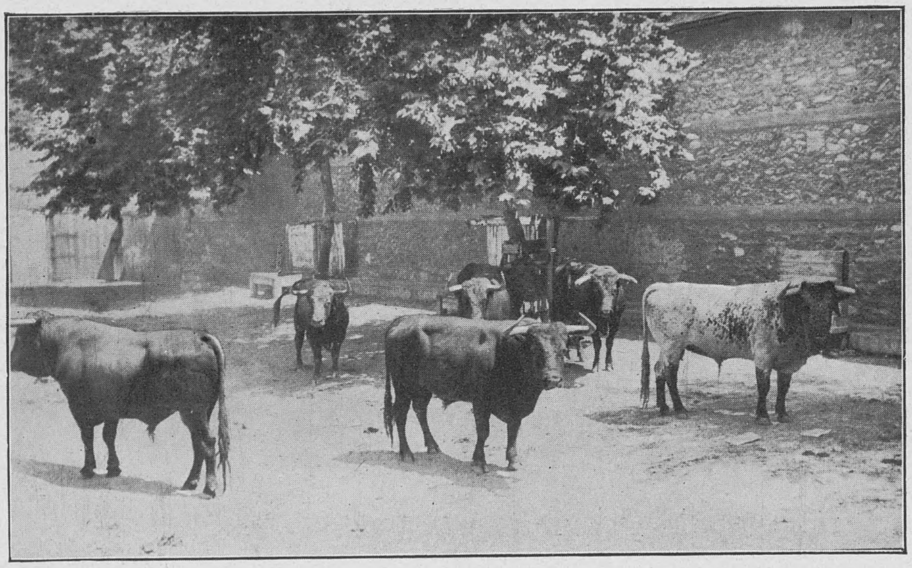
Ce défilé s'appelle le *paseo*. Dans la rue, le *torero* se reconnaît au pantalon étroit et montant, comme celui des campagnards andalous, à la veste courte, la chemise fine, parée de riches boutons, au chapeau plat et mou, à larges bords. Pour la course, il revêt une veste et une culotte de soie, orange, incarnat, verte ou bleue, chargée de broderies d'or et d'argent, de paillettes, de franges, de filigranes, surtout aux épaules où l'étoffe disparaît sous un fouillis d'arabesques lumineuses et phosphorescentes. Une légère cravate se noue sur la chemise à jabot. Les bas sont blancs ou roses, dans de légers escarpins sans talons. Tel aussi, mais moins riche, le costume des *banderilleros*. Celui des *picadores* étincelle. Mais le rôle spécial qui leur est dévolu exige un équipement défensif :

---

(1) Ou *torero :* celui qui fait profession de combattre le taureau en champ clos.

l'armature dissimulée sous des guêtres de cuir protège leurs jambes contre les coups de cornes éventuels. La veste, au lieu d'être de soie, comme pour les *toreros* à pied, scintille d'or et d'argent sur le velours; mais pour donner plus de liberté aux mouvements, elle est largement échancrée par devant et ouverte sous les bras; enfin le grand chapeau de *vaquero*, sur la tête du picador, remplace le petit tricorne à chignon des autres combattants.

Le défilé terminé, chacun prend place; les *espadas*, directeurs de la lutte, jettent à des serviteurs le riche manteau de soie brodé qu'ils portaient si galamment tout à l'heure sur l'épaule et le remplacent par un manteau de combat d'étoffe vulgaire. Une grêle fanfare retentit, la porte s'ouvre : le taureau paraît.



Phot. Gómez Durán.

LES TAUREAUX DANS LE *CORRAL*.

Le drame. — J'avoue que la première course à laquelle il me fut donné d'assister me parut un répugnant spectacle; je dus quitter la place après la mort du quatrième taureau. Cela manquait de grâce évidemment et prouvait, en tout cas, que j'étais mal préparé à ce genre de *sport*. Les chevaux éventrés s'empêtrant dans leurs propres entrailles, ou lamentablement affalés dans des flaques sanglantes et raidis par les affres de l'agonie; le taureau vomissant le sang à pleine gorge, tremblant de douleur et s'effondrant tout à coup comme foudroyé : un Espagnol, passionné des courses, ne s'arrête guère à ces minces détails. Le jeu des acteurs, la bravoure et la force de la bête, le courage et la souplesse de ses adversaires accaparent toute son attention : mille détails le frappent qui précisément nous échappent, et nos yeux, au contraire, s'attachent obstinément à ce qui lui parait indifférent. Comment s'étonner après cela que les courses de taureaux, ce spectacle si étrange et presque toujours nouveau pour nous, aient provoqué des jugements si divers? Les Espagnols y sont préparés dès l'enfance. Combien de fois, au carrefour de deux rues, ou sur la place d'un insignifiant village, ai-je vu des marmots jouant au taureau, comme chez nous l'on joue aux chevaux. La figuration est primitive : une tête en carton, une simple planche armée de cornes suffit à représenter l'animal; autour d'elle la meute s'acharne, le harcèle; enfin, un minuscule *matador*, armé d'un sabre de bois et jouant de sa veste, s'il en a une, comme d'une *muleta*, pour tromper le taureau, porte le coup qui, d'après les conventions, doit arrêter le jeu. Ainsi l'éducation fortifiée d'une longue tradition, développée par les conversations journalières et par les journaux eux-mêmes qui, en temps de courses, ne parlent guère d'autre chose, préparent l'Espagnol à comprendre le jeu du taureau et de ses adversaires : il a ce spectacle dans les yeux et dans le sang. Son esprit réaliste, qui paraît dans le langage et les détails de la vie, dans l'art de ses peintres et jusque dans les manifestations extérieures du sentiment religieux, lui fait préférer la vision des choses elles-mêmes à leur représentation. La tragédie théâtrale ne l'émeut point autant que la tragédie vraie. Il veut le sang qui coule sur l'arène, comme au flanc de ses Christs émaciés, si douloureux et d'un réalisme si effrayant. Il faut être Espagnol pour comprendre et aimer le spectacle de l'arène.



Phot. Beauchy.

UN *ALGUAZIL*.

Un habitué, par bonheur, m'expliqua les péripéties et les finesses du combat. Je livre ses observations à mes lecteurs. Quand il paraît, le taureau, bête superbe au poil luisant, la tête haute armée de deux grandes cornes aiguës, s'arrête interdit, ébloui du grand jour, étonné de la foule : il renifle l'air, agite fiévreusement ses oreilles, bat l'air de sa queue, fait trembler la cocarde enrubannée aux couleurs de sa *ganaderia*, qu'il porte piquée à l'épaule; il piaffe, gratte la terre du pied, fond sur le *picador*, qu'il aperçoit, la lance en arrêt. A son élan furieux, l'*espada*, qui le guette, juge son adversaire : il devine son caractère, la force de ses jambes, les passes (*suertes*) auxquelles il se prête, la place qu'il préfère après l'attaque (ses *querentias*, comme l'on dit), parce qu'il se croit là plus fort et mieux en sûreté.

Il y a, en effet, presque autant de manières de combattre qu'il y a de taureaux combattants, et c'est l'art du *torero* d'adapter son action à celle de son ennemi, pour l'entraîner, le travailler (*torear*) et finalement le vaincre. Tel taureau, par exemple, est franc d'attaque, brave (*boyante*) à l'extrême, toujours docile à l'*engaño* (le leurre) qui l'attire et l'irrite. D'autres, les *revoltosos*, aussi courageux, se montrent acharnés à la poursuite de leur ennemi : on a vu de ces terribles bêtes bondir, d'un élan prodigieux, par-dessus la barrière qui enclôt l'arène et tomber dans le couloir, au bord duquel s'élèvent les gradins des spectateurs. Le fait est exceptionnel; mais quand il se produit, vous jugez de l'émoi. Certains taureaux mieux avisés, *que se ciñen*, tout en suivant le leurre, l'*engaño*, passent tout près de l'homme. D'autres (*que ganan terreno*) le frôlent, de façon à lui couper la retraite. Enfin, les animaux de *sentidos*, sans être dupes de l'étoffe que l'on agite pour les provoquer, cherchent obstinément le corps de l'homme derrière l'*engaño* : ce sont des adversaires très dangereux. Il en est qui



Phot. Beauchy.

UN *PICADOR*.

voient mieux de loin, d'autres de près, bien d'un œil et mal de l'autre : pour chacun, il faut une manière différente.

Dans la lutte, le taureau passe par trois états différents : ce sont comme les *trois actes* du drame tauromachique. Il est d'abord *levantado* quand, au sortir du toril, la tête haute, il galope follement, embroche les chevaux qu'il rencontre, tourne au hasard dans l'arène, avide d'espace et de mouvement. Son premier élan brisé, il est *parado*, plus calme, encore fort de jarrets, mais attentif au jeu qui l'enveloppe et cherchant à saisir l'ennemi subtil qui lui échappe toujours. Enfin réduit, fatigué par les passes (*suertes*) qui l'épuisent, étourdi à force de tourner sur lui-même et de frapper dans le vide, le taureau est dit *aplomado*. C'est alors que l'espada s'avance pour lui donner le coup de grâce.



Phot. Laurent-Lacoste.

ENCIERRO : ISOLEMENT DES TAUREAUX DE COMBAT.

Les coups. — Aux trois états du taureau correspondent trois passes d'armes, au moyen desquelles on le conduit, par étapes, vers le dénouement final. La première passe est dite « suerte » de *garrocha* ou de *vara* : trois fois au moins le taureau doit éprouver le fer du *picador;* la seconde est la passe de *banderillas;* la troisième, *estocada* ou *suerte de mort*. Chaque engagement particulier de l'homme et de la bête constitue une *suerte*. Quand le taureau va charger, il est dit à *jurisdiccion :* ses oreilles frémissent, il aspire largement de ses naseaux.

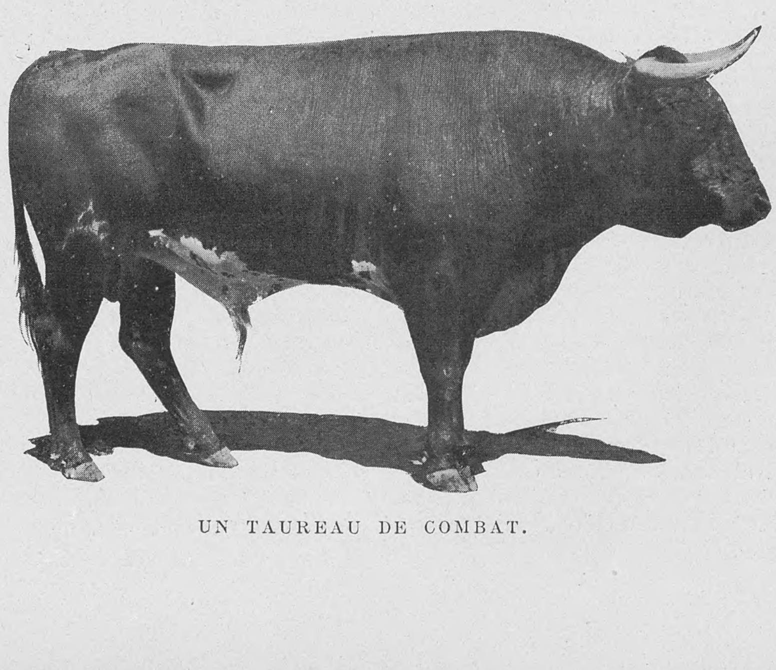
Chacun a son terrain : celui de la bête, entre la place qu'il occupe et le centre de l'arène ; celui de l'homme dans le reste du cirque, jusqu'à la barrière. En toute passe, la *capa*, jetée à la bête furieuse, reçoit et détourne les coups : *capa* ou *muleta* constituent le leurre ou *engaño*, sans lequel l'homme serait infailliblement vaincu.

Il faut à ceux qui combattent le taureau des qualités rares : en premier lieu, le courage, le sang-froid, l'agilité ; enfin une science éprouvée de la tauromachie. Le *torero* à cheval ou *picador* doit être encore plus : écuyer consommé pour manœuvrer son cheval apeuré; tenir en selle, quand le taureau soulève à la fois bête et cavalier ; surtout avoir une force peu commune, être capable de porter un équipement lourd et rigide, de recevoir sans broncher des coups formidables, de faire des chutes non moins désastreuses, où tout autre qu'un véritable athlète se romprait les os. Chargés de calmer le premier élan du taureau pour qu'on le puisse courir, les *picadores* sont armés d'une *garrocha*, solide perche en bois de hêtre, d'environ 3 mètres, terminée par une pointe d'acier triangulaire ; ils piquent la bête en portant tout le poids de leur corps sur le *morillo* (en arrière du garrot) ; le sang du taureau coule, mais aussi le cheval n'est plus qu'une plaie. On le recoud s'il peut tenir encore et affronter un nouvel assaut ; s'il tombe, on l'achève d'un coup de poignard porté par le *cachetero*, derrière la nuque, au défaut des vertèbres : la mort est instantanée.

Au signal donné s'approchent les *banderilleros;* la *banderilla*, dont ils sont armés, est une légère flèche de 65 centimètres à peu près, terminée par un harpon acéré, et toute fleurie de papiers et de rubans multicolores. C'est une opération délicate que la pose des *banderillas :* chacun en doit piquer deux à la fois, saisir le moment où le taureau *humilie*, c'est-à-dire baisse la tête, prêt à donner des cornes, et dégage son cou ; le *banderillero*, bras tendus, doit saisir l'instant favorable, un éclair, et disparaître, s'il ne veut être embroché. Bientôt un bouquet de harpons s'agitent sur l'échine du taureau : la douleur l'irrite ; le bruissement des traits qui s'agitent dans la plaie, quand il secoue la tête, le met hors de lui.

Quand il va frapper son ennemi, la *capa* s'étale, détourne sa colère qui s'évanouit dans le vide. On se joue de sa fureur ; tantôt son adversaire qu'il croit tenir bondit par-dessus sa tête, à l'aide d'une *garrocha* en guise de perche, et disparaît au regard de la bête ahurie ; tantôt le *banderillero* s'assied audacieusement sur une chaise, provoque l'animal et, au moment de la charge, pique sa flèche, s'évanouit : le taureau, déçu, lance la chaise vide en l'air.

Enfin le dernier acte est arrivé : un coup de clairon, l'*espada* s'avance, la *muleta* d'une main, l'épée (*spada*) de l'autre. La *muleta* est un carré d'étoffe rouge fixé à un bâtonnet, sous lequel le *torero* dissimule la pointe de son épée et dont il se sert pour compléter l'action de la *capa :* les passes de *muleta*, rapides et multipliées, achèvent d'étourdir la bête, fatiguent ses jambes en lui faisant exécuter



UN TAUREAU DE COMBAT.



Phot. Beauchy.

PICADOR ATTENDANT L'ATTAQUE DU TAUREAU.

des mouvements contraires, qui agissent sur la moelle épinière et l'amènent à baisser la tête, en mettant le cou à découvert. L'épée ou *estoque* des *matadors* est une lame tranchante, d'acier forgé, longue d'environ 80 à 85 centimètres, dont la poignée est entourée d'un ruban de laine et le pommeau gainé de cuir, pour tenir bien en main. Rarement une première estocade amène la mort du taureau : celle qui pique la colonne vertébrale est foudroyante; le taureau s'agenouille et expire aux pieds du matador. Si l'épée atteint ce qu'on appelle le *fer à cheval*, la mort est instantanée et sans effusion de sang. L'estocade haute plonge verticalement l'épée jusqu'à la garde à travers les poumons : des flots rouges s'échappent alors par la bouche de l'animal; il faut l'achever. Si l'épée tranche les nerfs, au centre même du mouvement, la chute du taureau est immédiate; il vivrait longtemps, puisque aucun organe vital n'est atteint, si le *cachetero* ne mettait fin à son agonie en le frappant par derrière, entre deux vertèbres, avec la *puntilla*, manche à tige d'acier cylindrique armé d'une lancette. La tragédie terminée, deux attelages de mules pomponnées entraînent rapidement, à la longe, le corps du taureau et des chevaux morts; du sable est répandu sur les flaques sanglantes; on ratisse, la représentation continue. Six taureaux sont dus à la foule; sous aucun prétexte elle ne souffrirait qu'on l'en prive, ou ce serait alors un beau tapage.

Contre les taureaux peu courageux qui refusent la lutte ou qui, sous la sensation de la douleur que leur cause l'approche de l'homme, s'enfuient au lieu de revenir à l'assaut, l'usage a longtemps prévalu de lancer une troupe de molosses chargés de terrasser la bête. Plus d'un chien volait en l'air au bout des terribles cornes. Mais, une fois pris au taureau, le molosse n'en démordait plus : le *cachetero* alors intervenait. D'autres fois, on tranchait les tendons du taureau à l'aide d'un croissant aiguisé, la *media luna*, emmanché au bout d'une longue perche. Ces usages barbares ont disparu de la plupart des *plazas*.

J'ai vu des corridas à Madrid, à Valence, à Séville, à Cadix, à Lisbonne, non par goût, mais par devoir. Les *courses portugaises* méritent une place à part, parce qu'elles sont d'un caractère spécial. Pour les autres, à Madrid, ou sous le ciel d'Andalousie, la figuration est la même, toujours brillante; mais il faut être vraiment connaisseur pour ne point se lasser de ce genre de spectacle. La foule, que l'on croirait plus colorée, d'après les récits des romantiques ou des touristes en mal de descriptions sensationnelles, manque absolument de pittoresque. C'est, à l'exception des grands jours où se célèbre une *corrida royale*, la foule banale, aux vêtements communs ou fanés, souvent grossière, brutale dans l'expression de ses préférences ou de sa colère. Mais cette foule, mobile et impressionnable à l'excès, comme toutes celles du Midi, se mêle intimement aux péripéties du drame qui se joue sous ses yeux; elle prend parti pour le taureau ou pour son adversaire, acclame l'un, couvre l'autre d'imprécations avec une vivacité qui déconcerte et interdit celui qui n'en peut saisir le motif, mais donne au spectacle une incroyable animation. Et c'est par là que cette foule intéresse : elle éclate; elle commande plus que le président des courses, qui paraît plutôt son mandataire. On l'a vue exiger la honteuse expulsion d'un *torero* lâche ou maladroit, pousser des cris de triomphe en l'honneur d'un taureau exceptionnellement brave, imposer sa conservation, comme il arriva pour ce fameux *Zapatero* qui, en 1859, sur la *plaza* de Puerto Santa Maria, tua neuf chevaux et affronta vingt-quatre coups de pique, sans qu'il fût possible de l'abattre : son immense bravoure lui valut une heureuse vieillesse en de tranquilles herbages; il avait des poils blancs quand il mourut. Combien de taureaux andalous, s'ils racontaient leur histoire, pourraient en dire autant?

Origine *et développement des courses.* — Les grands ancêtres auxquels l'Espagne doit son affranchissement entendaient autrement la lutte et le courage. L'arène fut pour eux l'école des champs de bataille; mais on savait risquer sa vie, non la prendre à un être sans défense et se mettre à dix contre un. La *plaza* espagnole reporte invinciblement la pensée vers les arènes romaines. On sait quelle profonde empreinte Rome laissa sur la terre ibérique. Quand l'esprit, les traditions et les croyances tombaient, l'Espagne fournit au monde romain des écrivains, des philosophes, des politiques qui lui firent honneur et le retinrent sur le



Phot. Beauchy.

PICADOR PROVOQUANT LE TAUREAU.

penchant de la ruine. La race était franche : elle donna au christianisme naissant de glorieux martyrs; ils tombèrent dans les amphithéâtres, comme au Colisée, sous la dent des bêtes. On attribue à Jules César l'initiative des combats du cirque en Espagne : les gladiateurs, les bêtes féroces, tirées d'Afrique ou amenées à grands frais du fond de l'Asie, peu à peu disparurent, ne laissant que les taureaux pour bêtes de combat. Les Espagnols, comme les Romains, furent toujours passionnés pour ce jeu ; on continua de se battre dans les cirques anciens, à Tolède, à Tarragone, Mérida, Cordoue. Stimulé par les invasions contre lesquelles il fallait se tenir en haleine : celles des Vandales, des Wisigoths, des musulmans, le goût des combats se conserva très vif : on voulait ainsi se tenir la main prête et le cœur haut pour combattre.

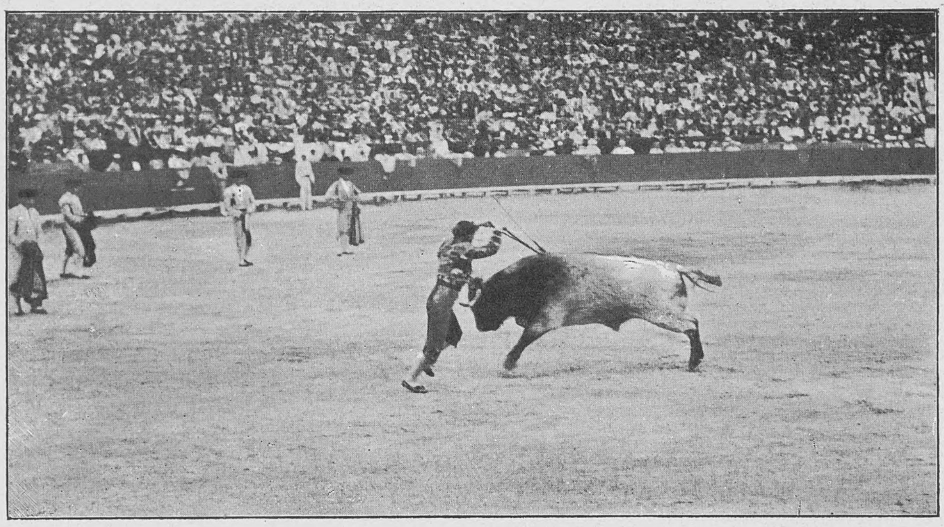
L'un des premiers héros de la Castille naissante, don Rodrigo Diaz de Vivar, le *Cid*, parut (XIe siècle) dans l'arène, à cheval, lance en main, pour combattre le taureau. Entre ennemis, l'on se défiait : il y avait assaut de bravoure entre les Maures et les chevaliers chrétiens. Les plus nobles familles tenaient à honneur de paraître sur l'arène : des rois mêmes s'y montrèrent. C'étaient les tournois du moyen âge espagnol : on rompait une lance, l'homme contre la bête; mais on ne connaissait guère alors les préservatifs ni la tactique ingénieuse imaginés depuis pour déconcerter, étourdir et vaincre sûrement l'adversaire. L'aléa de la lutte, le danger immédiat, en faisaient l'intérêt et la noblesse. Bientôt la lance parut trop lourde aux jouteurs; on la remplaça par le *rejon*, sorte de lance écourtée, plus maniable, d'un mètre et demi environ, que terminait un fer à vives arêtes. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, un gentilhomme combattant dans le cirque ne pouvait, sans déchoir, mettre pied à terre. On cite, parmi les *caballeros en plaza* qui s'illustrèrent dans les combats du cirque, les ducs de Castillana, de Medina Sidonia, le marquis de Mondejar, le comte de Tendilla, les chevaliers Pizarro, Lara, Gallo qui inventa des jambières préservatrices pour les *picadores*.

Avec la paix assurée, l'aristocratie se désintéressa de l'arène. Le noble jeu devient un métier, un peu risqué sans doute, mais un métier qui se paye, non une parade de courage désintéressé. L'*art tauromachique* s'est affiné pour atténuer le danger : on connaît mieux le taureau; on l'étudie de plus près. Depuis que l'illustre Francisco Romero introduisit, à Ronda, vers le milieu du XVIIIe siècle, l'usage de la *muleta* et de l'épée, la lutte a pris un caractère moins rude; si l'on ne commet pas d'imprudence, la défaite du taureau est certaine, et quoique des blessures, ou même des *cogidas* mortelles se produisent encore quelquefois, le combat est entouré de telles garanties que les amateurs peuvent, en toute sécurité et sans crainte d'un dénouement tragique, goûter leur spectacle favori.

Les *toreros* sont nombreux; parmi eux, une cinquantaine d'*espadas* ont brillé dans les courses, en ce dernier siècle : *Currito* (Francisco Arjona Reyes), *Cara-Ancha* (José Campos), *Frascuelo* (Francisco Sanchez), *Guerrita* (Rafael Guerra), *Espartero* (Manuel Garcia), *Lagartijo* (Rafael Molina), *Torerito* (Rafael Berajano), *El Ejicano* (Juan Jimenez). Quelques-uns, par excès d'audace ou peut-être par inattention, se sont fait découdre, comme Mazantini, R. Guerra, Juan Jimenez, Carlos Borrego. Il y a des taureaux mal élevés; mais les blessures entraînent rarement la mort. On a prévu pourtant le cas : toute *plaza* possède un local aménagé pour servir d'infirmerie; un médecin avec un aide, un pharmacien, un prêtre sont prêts à remplir leur ministère, s'il en est besoin.

Les précautions les plus minutieuses sont prises pour prévenir tout accident : une assez grande responsabilité revient, de ce chef, au président de la course, qui est de droit le gouverneur civil de la province, ou toute autre personne qu'il délègue à sa place; dans les petites villes, l'alcade préside, ou son représentant. La veille des courses, les taureaux sont examinés, ainsi que les chevaux destinés aux *picadores*; on marque ceux-ci d'un signe spécial : ils doivent être quarante, au moins, pour une *corrida* ordinaire. Cinquante paires de *banderillas* armées d'un harpon, vingt autres munies d'une double pointe barbelée, sont choisies; les *garrochas* sont contrôlées, pour que la pointe ne dépasse pas la mesure convenue.

N'est point *torero* qui veut. Cela demande un long apprentissage, des preuves d'habileté et de bravoure et une sorte d'investiture, l'*alternativa*, qui se donne en plein cirque, sur l'arène de Madrid, de Séville, de Ronda, ou de toute autre *plaza* réputée. Les *toreros* forment une caste dont les membres sont des *diestros*. Le mot *toreador* ne s'emploie pas en Espagne. Le rêve de tout *diestro* est de devenir *banderillero*, puis *espada*. On désigne par ce nom celui qui fait profession de tuer le taureau; les *espadas* sont les vrais chefs de la *cuadrilla* : c'est avec eux que traite l'entrepreneur des courses (*impressario*). Celui des *espadas* qui est chargé spécialement de tuer le taureau s'appelle *matador* : il est seul maître de la course, à partir du moment où il entre en ligne; la direction des mouvements appartenait jusqu'alors au plus ancien *espada*.



Phot Gómez Durán.

BANDERILLERO POSANT LES BANDERILLES.

Il y a, on le voit, toute une hiérarchie bien réglée dans la caste des *toreros*. Le métier ne doit pas être sans profit, si l'on en juge par le nombre des candidats. Quelle fierté de soulever autour de soi une tempête d'applaudissements frénétiques! On s'honore d'un habile *espada;* il devient une sorte de héros pour sa petite patrie, comme ces lutteurs antiques qui, victorieux aux jeux d'Olympie, recevaient de leurs compatriotes des dons et des statues. Après la joie du triomphe, les bénéfices du métier ne sont pas non plus négligeables. Tel *matador* célèbre s'est retiré de la lutte avec une aisance plus que modeste. Tandis que le pape Pie V, désireux d'abolir la sanglante parade des courses ou d'en atténuer les rigueurs, lançait contre les *toreros* l'excommunication majeure et les privait, s'ils étaient tués dans le cirque, de la sépulture chrétienne, ils sont maintenant tenus en considération pour les qualités morales nécessaires à l'exercice de leur dangereuse profession. Insouciants du danger, généreux, très sensibles au point d'honneur, de hauts personnages, des éleveurs, des *aficionados* qualifiés les recherchent, et c'est grand profit pour eux, car ils s'affinent au contact des gens bien élevés et généralement plus instruits qu'eux.

S'il faut du courage pour être *picador, banderillo, espada,* il n'est pas, on le sait, désintéressé; par là s'affaiblit aux yeux de l'homme qui réfléchit l'excuse de ces tueries d'animaux. Il est certain que le métier de *torero* n'est pas une école de sentiments délicats. Si la course développe le sang-froid et le courage, c'est affaire aux acteurs, non à ceux qui les regardent, et ceux-ci, parmi la basse populace, n'y prennent que trop la familiarité du sang. Les Espagnols vous diront que, leur pays ayant été toujours un pays d'élevage, on a mis simplement les *vaqueros* en scène, avec leur bétail, et fait un amusement de la lutte que leur enseigne l'existence journalière. L'Espagnol, aussi bien, n'est pas plus sanguinaire qu'un autre; mais il sait apprécier la valeur des combattants, parce qu'il connaît mieux la force de son adversaire et l'art qu'il faut déployer pour le vaincre. Cet art est étranger aux autres nations, mais est-il plus répréhensible que la boxe, les combats de coqs en Angleterre, le duel en France et en Italie, ou dans les autres pays d'Europe? Sans doute, mais la spéculation qui s'attache au jeu des courses de taureaux lui enlève sa noblesse; le combat du cirque n'est plus l'aliment nécessaire du patriotisme, comme au temps où il fallait tenir chaque jour contre l'étranger les armes à la main.

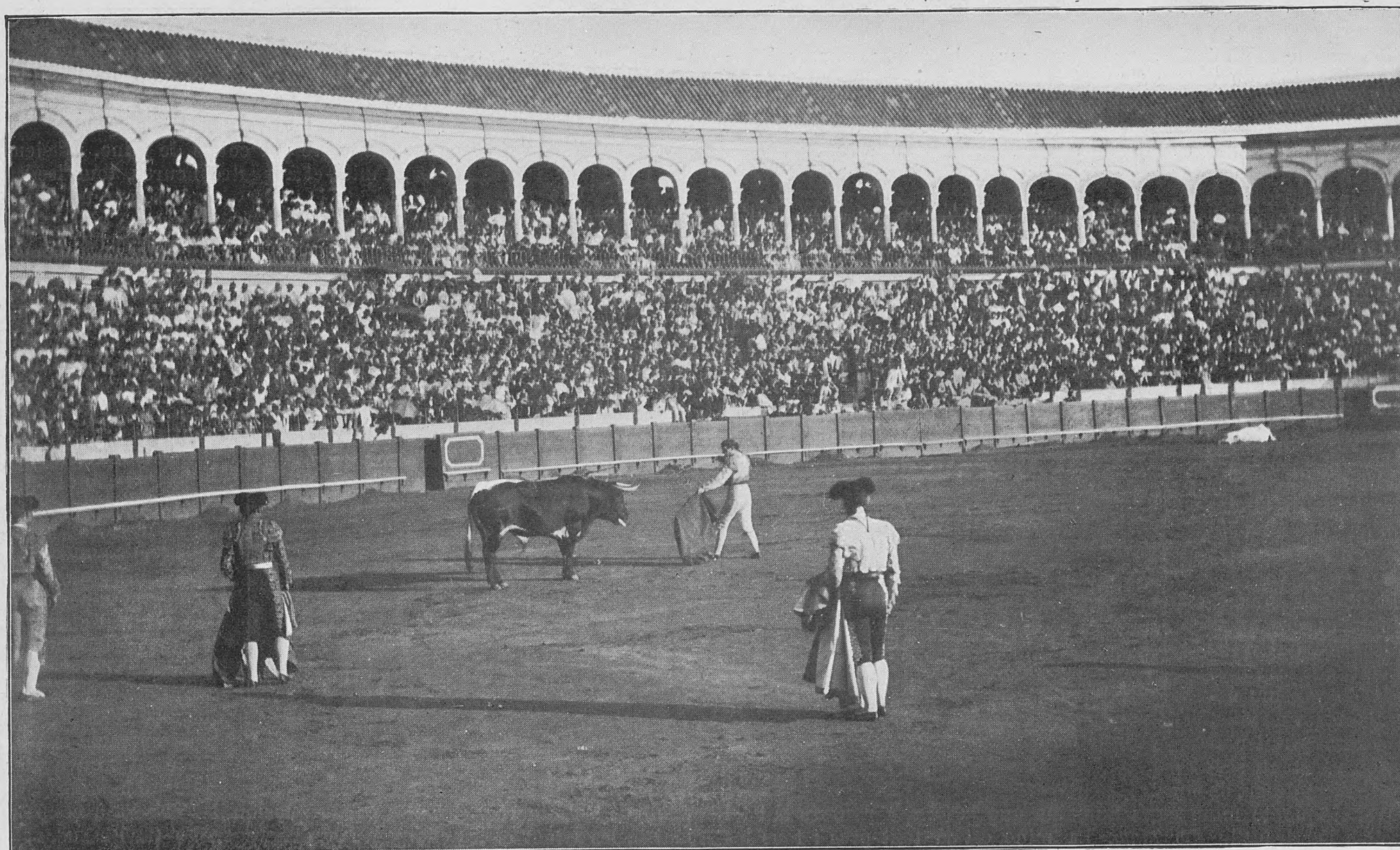
Il est sûr, en tout cas, que la passion des courses ne fut jamais plus vive, en Espagne, qu'à présent : les faiseurs de beaux discours auront peine à l'en déraciner. Si l'on ne veut tenir compte des cirques improvisés, dans de petites villes et dans les moindres *pueblos,* avec des charrettes, des palissades, des barrières quelconques, il reste encore, en Espagne, 76 *plazas de toros,* pouvant tenir ensemble plus de 500 000 spectateurs.



CHUTE DU *PICADOR* APRÈS L'ATTAQUE DU TAUREAU.

Seize mille peuvent s'asseoir aux arènes de Valence; 12 000 à Séville, à Grenade, à Malaga; 17 000 à Vitoria; 9 000 à Saragosse; 10 000 à Salamanque; 11 500 à Cadix; 12 500 à Madrid; 9 000 à Algéciras; 10 000 à Barcelone.

De grands éleveurs fournissent les taureaux de course aux hécatombes du cirque : c'est un honneur plutôt qu'un profit. Chacun a ses couleurs : *Veraguas,* duc de Madrid, rouge et blanc; *Salbillo,* marquis de Séville, bleu azur et blanc; D. *Felix Colmenar Viejo,* bleu foncé, blanc; *Arribas,* rouge et noir; *Barrionuevo* Cordoba, bleu foncé, blanc, rouge; *Carriquiri*-Madrid, rouge et noir; *Concha y Sierra*-Séville, blanc gris et noir... Beaucoup de *ganaderias* moins connues ont aussi leurs marques et leurs couleurs. La passion populaire du cirque, en exigeant, pour l'élevage des animaux, de vastes espaces, contribue à maintenir, en Espagne, le régime de la grande propriété, l'ère pastorale, une stagnation sans progrès dont il est difficile de prévoir la fin, puisqu'elle tient aux fibres mêmes de la nation.



Phot. Beauchy.

LA *PRIMA SPADA* DONNE LE COUP FINAL.

COURS D'EAU CÔTIERS DE L'OCÉAN

AU NORD DU GUADALQUIVIR

SUR les flancs du Guadalquivir, les deux versants montagneux qui bornent son domaine, de chaque côté du Delta, envoient à la mer : l'un l'*Odiel* et le *rio Tinto;* l'autre le *Guadalete* et le *Barbate*. Les deux premiers cours d'eau, plus utiles que bien des fleuves, parce qu'ils desservent un pays minier d'importance considérable, rayent les versants de la *sierra de Aracena* dressée en hémicycle dans la courbe du Guadiana, au-dessous de Badajoz.

L'**Odiel** court rapide dans d'étroits défilés. La médiocrité des hauteurs où il s'abreuve le laisserait à sec, durant l'été, si les établissements créés pour l'exploitation des mines ne lui fournissaient un aliment artificiel. Mais ces eaux, utilisées à la production du cuivre par cémentation, sont tellement saturées de sels métalliques, qu'on ne peut les employer, ni pour l'arrosage, ni pour les usages domestiques. Les poissons eux-mêmes n'y vivent pas : au temps de la canicule, l'air est infecté par les miasmes qui se dégagent de mares pestilentielles où les déchets se déposent par précipitation. Les navires de tonnage moyen remontent l'Odiel, sur plus de 10 kilomètres, jusqu'au pont de Gibraleon; les gros vaisseaux prennent leur chargement à Huelva.

Le **rio Tinto**, comme l'Odiel, roule dans des gorges, sur une roche perméable, où il perd une partie de ses eaux; torrent furieux au temps des pluies, il s'endort, au cœur de l'été, en de grandes mares fétides. Il est, en effet, lui aussi, saturé de détritus, empoisonné par l'industrie du cuivre : ses eaux, d'abord limpides, reçoivent, de la cémentation, tantôt la couleur verte du cuivre, tantôt la couleur de rouille des sels de fer oxydé. De là son nom. Sur ses bords, aucune végétation : dans ses eaux, aucun poisson; l'atmosphère asphyxiante qui l'enveloppe pèse sur les hommes eux-mêmes.



CARA ANCHA DANS LA *SUERTE DE RECIBIR*.

Rio Tinto, *Tharsis, San Domingo*, ces mots sonnent comme l'or que valent leurs mines fameuses : ce paradis de la fortune est aussi un enfer. *San Domingo* est relié à la rive du Guadiana par un chemin de fer industriel qui traverse un désert : pas un pouce de verdure; des schistes nus, gris, découpés en copeaux, ou amoncelés en débris; un torrent boueux et sale que la rouille du fer ourle d'une sanie, le long des rives; pas de villages, mais de grandes maisons dégingandées pour les ouvriers de la mine, des eucalyptus contre la fièvre. Tel est le premier éden industriel que l'on rencontre à la descente du Guadiana.

Tharsis, dont l'or et l'argent faisaient rêver les anciens, le Tharsis de la Bible où les flottes de Salomon et d'Hiram, roi de Tyr, venaient chercher les métaux précieux, qui devaient enrichir le temple de Jérusalem et les palais des rois, *Tharsis* qui fut le Pérou et le Mexique des Phéniciens, la Californie de nos jours, étouffe

maintenant sous un épais nuage de vapeurs sulfureuses, comme *Lagunazo*, sa voisine, au milieu d'un désolant maquis. L'or, l'argent, âprement recherchés autrefois, ont fait place au cuivre; un petit chemin de fer industriel descend le minerai jusqu'à l'estuaire de l'Odiel, où quatre navires, le long du môle, peuvent le charger à la fois.

La fureur du gain a fait de la vallée du *rio Tinto* un vestibule d'enfer. Une voie de 80 kilomètres s'élève, perçant les rochers, enjambant les torrents jusqu'à la mine célèbre. A mesure que l'on monte, les ateliers se multiplient : partout un mouvement intense, des locomotives qui sifflent, des trains en marche, l'un au-dessus de l'autre, à des paliers différents; des hommes qui manœuvrent; des cheminées noires que couronnent d'épais nuages de fumée; des amas de scories qui rougeoient sous les voiles épais de vapeurs asphyxiantes; une ville, un caravansérail plutôt, où végètent, serrés dans un désert de pierre, cinquante mille êtres humains que la faim a poussés là : tel paraît à l'arrivant le *Rio Tinto*. La mine est là tout près : tous les peuples y ont laissé leurs traces, depuis les anciens Ibères qui venaient y chercher le cuivre dont on forgeait les armes de bronze, les Phéniciens, Carthage et Rome, que la soif de l'or mit aux prises. Au-dessus des scories phéniciennes ont été retrouvées des médailles impériales à l'effigie de Nerva, Trajan..., des tombeaux d'esclaves, des puits, des galeries, des inscriptions. Après un long oubli des Barbares et même des Arabes, les mines du *Rio Tinto* sont revenues en faveur.



Phot. Gómez Durán.

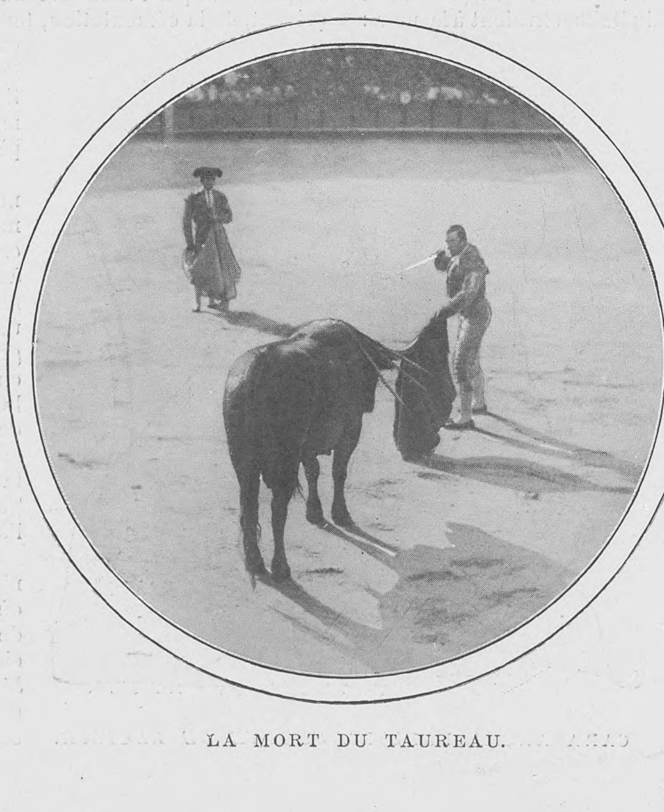
ENLÈVEMENT DU TAUREAU MORT.

Sous les débris anciens on a retrouvé le minerai. Philippe II songeait à en reprendre l'exploitation; mais l'or d'Amérique fit mépriser par l'Espagne la richesse qu'elle pouvait tirer de son propre sol. Ce sentiment est aujourd'hui fort atténué. Ce fut un pauvre diable, Liébert Wolters, qui, en 1725, réussit à constituer une Société pour l'exploitation des mines du *Rio Tinto;* des ouvriers allemands et suédois secondèrent ses efforts : il prospéra. En 1875, à l'exemple d'un hardi Français, M. Deligny, qui venait d'inaugurer, depuis une dizaine d'années, dans les mines de San Domingo, l'exploitation à ciel ouvert, une Compagnie anglaise, concessionnaire du Rio Tinto, fit sauter le chapeau ferreux qui recouvrait l'épaisse colonne de pyrite cuivreuse où jusque-là on n'arrivait qu'avec peine par de primitives et dangereuses galeries. Trois millions de mètres cubes de roches sautèrent à la dynamite : on trancha une montagne jusqu'au sommet. Aujourd'hui la mine, à ciel ouvert, forme un colossal amphithéâtre dont les gradins sont sillonnés par des trains, autour desquels s'agite une fourmilière de travailleurs. La masse de pyrite qu'on exploite plonge à une profondeur inconnue : le minerai contient, avec le cuivre, un peu d'or, d'argent, de plomb et de zinc.

« Pour abattre cette pyrite, on opère par coups de mine. Plusieurs fois par jour : à huit heures, à midi et à quatre heures, tous les ouvriers, sur un son de trompe, quittent la tranchée, qui se vide instantanément, et des mineurs spéciaux mettent le feu aux charges de dynamite préparées. Au bout d'un instant, des abris où l'on est réfugié, on voit alors, dans l'immense excavation, dont la solitude étonne, jaillir de tous côtés des colonnes de pierre, de poussière et de fumée, en même temps qu'une fusillade nourrie éclate de toutes parts. Quelques minutes se passent; un nouveau son de trompe retentit, et instantanément la tranchée se trouve remplie d'hommes qui débitent les minerais ébranlés par l'explosion, les brisent à coups de masse, les trient et les chargent sur des wagons. » (L. DELAUNAY, *De Lisbonne à Ronda*.)

La pyrite de fer cuivreuse, traitée par l'eau, dégage le cuivre à l'état de sulfate et retient le fer et le soufre qui entrent dans son amalgame. Dans la liqueur de cuivre ainsi obtenue, le métal se dépose en poudre rouge, par le contact de barres de fonte qu'on y plonge : c'est le cuivre de cémentation. Rien de plus simple que ce traitement, en théorie du moins : la pratique veut autre chose. En effet, comme le grillage préalable du minerai facilite la dissolution du cuivre, on amasse le minerai en tas (*teleras*), on le brûle et, grâce à la combustion, d'épaisses vapeurs d'acide sulfureux se dégagent dans l'air et le rendent irrespirable, « tuant toute végétation, provoquant des maladies de foie et de poitrine, rendant la vie intolérable à vingt lieues à la ronde ». Ce grave inconvénient a fait interdire le grillage de la pyrite en Portugal. Par humanité, le gouvernement espagnol a décidé, lui aussi, la suppression du grillage, à partir de 1891. Mais tant de choses se disent en Espagne!

Au-dessous de *Moguer*, le *rio Tinto* s'unit à l'*Odiel* par le canal de *Palos*, souvent obstrué. De Palos et de Moguer, les petits navires transportent le minerai jusqu'aux grands vapeurs ancrés devant *Huelva*, ville animée, hier à peu près déserte, poussée subitement au jour, comme ces villes-champignon que crée le vertige de la richesse, avec de luxueuses bâtisses, de grands hôtels, un théâtre, un parc, où l'on entend surtout parler d'affaires.



LA MORT DU TAUREAU.

CHRISTOPHE COLOMB

Plusieurs pays se disputent l'honneur d'avoir vu naître **Christophe Colomb** : la Ligurie, le Montferrat, l'État de Gênes, Calvi en Corse : l'île embaumée aurait produit le plus grand navigateur du monde et l'un des plus illustres, sinon le premier, des grands capitaines, Christophe Colomb et Napoléon Ier. Il semble que *Colomb* ait voulu prévenir lui-même toute discussion à cet égard. Son testament, reçu le 22 février 1498 à Séville, par l'écrivain public Martin Rodriguez, dit formellement « qu'étant né à Gênes, il est venu servir Leurs Altesses en Castille » (Ferdinand et Isabelle). Il recommande qu'une rente soit faite à quelqu'un de sa famille, né comme lui dans la cité de Gênes; car « de là, dit-il, je suis sorti et je suis né : *pues que della sali, y en ella naci* ».

Mais si respectable que soit ce témoignage, doit-il s'entendre de l'État ou de la cité de Gênes, comme on disait alors, non de la ville proprement dite? Un document récent : *la Patriá de Colón según los documentos de los Ordenes militares*, par D. Francesco Uhagon (Madrid, 1892), démontre que *Christophe Colomb* est né *au pays de Savone*. Or Savone appartenait à l'État de Gênes : cette ville dépend encore de la province du même nom, et le village de *Cogoleto* (2500 habitants), voisin de Savone, montre avec orgueil une maison où notre héros aurait vu le jour. Au-dessous du médaillon qui le représente, on lit l'inscription suivante :

HOSPES, SISTE GRADUM. FUIT LUX PRIMA COLUMBO,
ORBE VIRO MAJORI; HEU NIMIS ARCTA DOMUS!
UNUS ERAT MUNDUS; « DUO SUNT », AIT ISTE. FUERE!

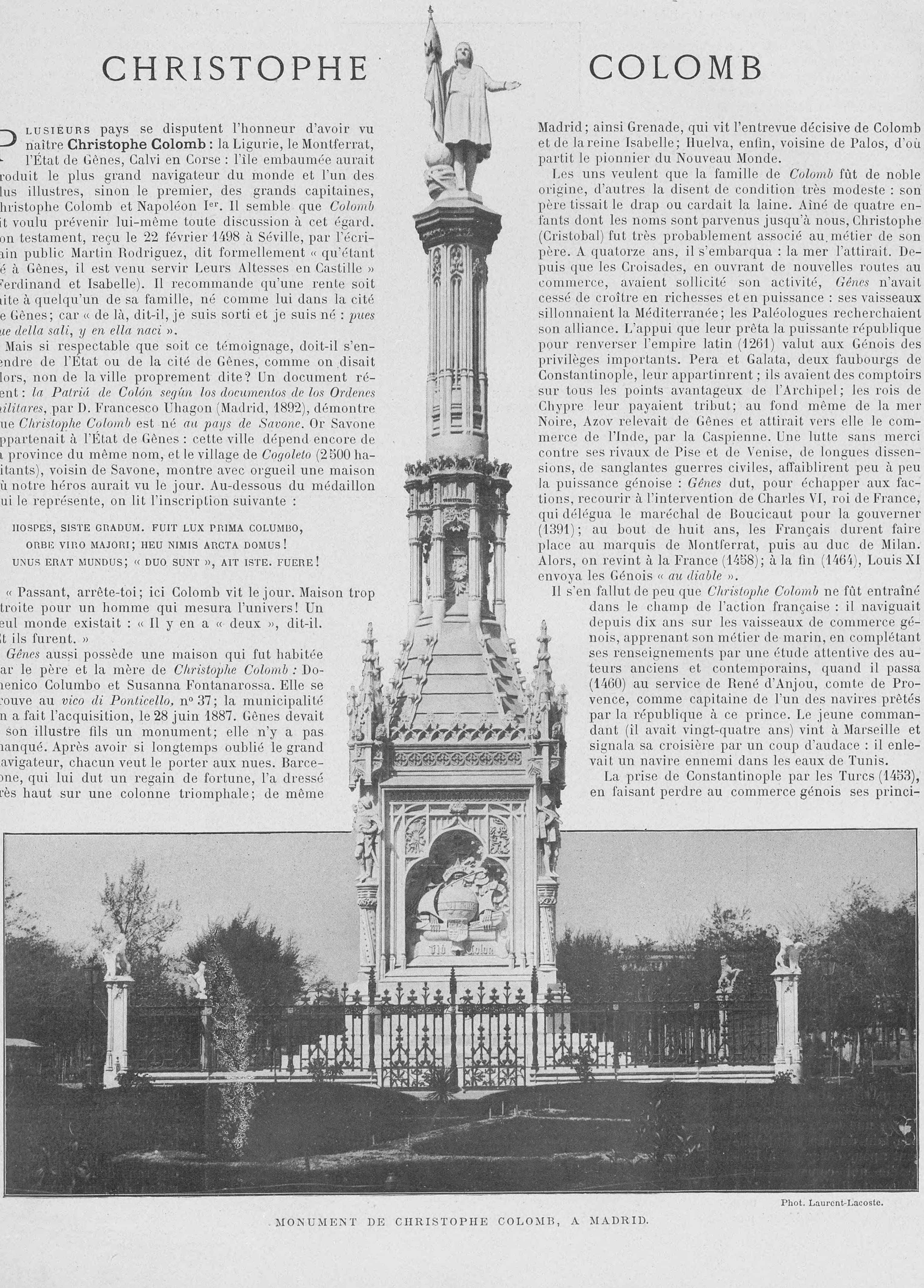
« Passant, arrête-toi; ici Colomb vit le jour. Maison trop étroite pour un homme qui mesura l'univers! Un seul monde existait : « Il y en a « deux », dit-il. Et ils furent. »

Gênes aussi possède une maison qui fut habitée par le père et la mère de *Christophe Colomb :* Domenico Columbo et Susanna Fontanarossa. Elle se trouve au *vico di Ponticello*, n° 37; la municipalité en a fait l'acquisition, le 28 juin 1887. Gênes devait à son illustre fils un monument; elle n'y a pas manqué. Après avoir si longtemps oublié le grand navigateur, chacun veut le porter aux nues. Barcelone, qui lui dut un regain de fortune, l'a dressé très haut sur une colonne triomphale; de même Madrid; ainsi Grenade, qui vit l'entrevue décisive de Colomb et de la reine Isabelle; Huelva, enfin, voisine de Palos, d'où partit le pionnier du Nouveau Monde.

Les uns veulent que la famille de *Colomb* fût de noble origine, d'autres la disent de condition très modeste : son père tissait le drap ou cardait la laine. Aîné de quatre enfants dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, Christophe (Cristobal) fut très probablement associé au métier de son père. A quatorze ans, il s'embarqua : la mer l'attirait. Depuis que les Croisades, en ouvrant de nouvelles routes au commerce, avaient sollicité son activité, *Gênes* n'avait cessé de croître en richesses et en puissance : ses vaisseaux sillonnaient la Méditerranée; les Paléologues recherchaient son alliance. L'appui que leur prêta la puissante république pour renverser l'empire latin (1261) valut aux Génois des privilèges importants. Pera et Galata, deux faubourgs de Constantinople, leur appartinrent; ils avaient des comptoirs sur tous les points avantageux de l'Archipel; les rois de Chypre leur payaient tribut; au fond même de la mer Noire, Azov relevait de Gênes et attirait vers elle le commerce de l'Inde, par la Caspienne. Une lutte sans merci contre ses rivaux de Pise et de Venise, de longues dissensions, de sanglantes guerres civiles, affaiblirent peu à peu la puissance génoise : *Gênes* dut, pour échapper aux factions, recourir à l'intervention de Charles VI, roi de France, qui délégua le maréchal de Boucicaut pour la gouverner (1391); au bout de huit ans, les Français durent faire place au marquis de Montferrat, puis au duc de Milan. Alors, on revint à la France (1458); à la fin (1464), Louis XI envoya les Génois « *au diable* ».

Il s'en fallut de peu que *Christophe Colomb* ne fût entraîné dans le champ de l'action française : il naviguait depuis dix ans sur les vaisseaux de commerce génois, apprenant son métier de marin, en complétant ses renseignements par une étude attentive des auteurs anciens et contemporains, quand il passa (1460) au service de René d'Anjou, comte de Provence, comme capitaine de l'un des navires prêtés par la république à ce prince. Le jeune commandant (il avait vingt-quatre ans) vint à Marseille et signala sa croisière par un coup d'audace : il enlevait un navire ennemi dans les eaux de Tunis.

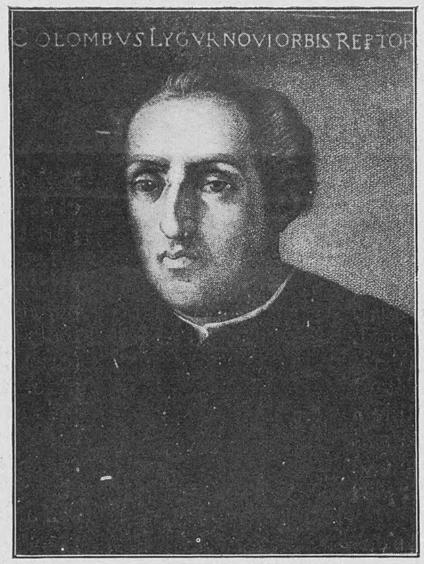
La prise de Constantinople par les Turcs (1453), en faisant perdre au commerce génois ses princi-



Phot. Laurent-Lacoste.

MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB, A MADRID.

paux comptoirs, porta un coup terrible à sa prospérité. Mais des expéditions fructueuses, au temps de *Christophe Colomb,* ne laissaient pas de se produire encore. Il s'y employait avec ardeur, avide d'apprendre, curieux d'atteindre, un jour peut-être, les régions merveilleuses décrites par Marco Polo et Nicolas de Conti. Mais les Indes, l'empire du grand Khan qui recélaient tant de trésors, ne pouvait-on les atteindre par un chemin plus court et plus sûr que celui de la Méditerranée? Le problème de sa vie était posé par *Colomb.* Il en chercha la solution dans les enseignements de Ptolémée et de Strabon, dans les théories d'Æneas Silvio Piccolomini (devenu pape sous le nom de Pie II), celles du Florentin Pablo del Pozzo Toscanelli. La terre étant ronde, il ne semblait pas impossible d'atteindre la côte orientale d'Asie, en se dirigeant vers l'occident. Dans l'intervalle se rencontreraient peut-être des îles : les vestiges recueillis par les marins portugais, dans un voyage d'exploration le long de la côte d'Afrique, ces objets de bois grossièrement travaillés et sculptés d'étranges figures, ces roseaux de dimension extraordinaire, ces débris d'êtres différents par la couleur et les caractères des races d'Europe ou d'Afrique, ne constituaient-ils pas une induction troublante pour les théories que *Colomb* allait faire siennes et marquer à l'empreinte de son génie?



PORTRAIT DE CHRISTOPHE COLOMB
(d'après une ancienne gravure).

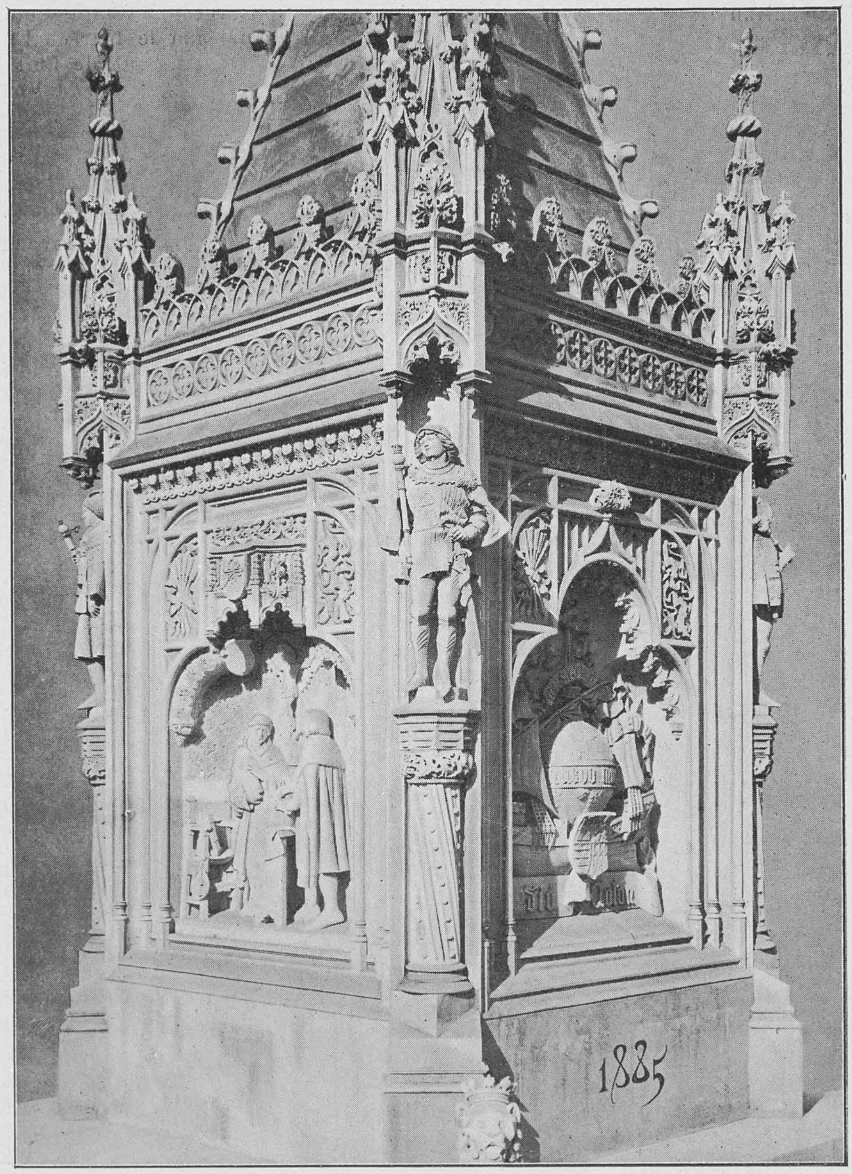
Gênes, engourdie par les jouissances que procure la richesse, entravée par la conquête turque, avait perdu la belle activité et l'esprit d'aventure qui, jadis, constituaient un milieu favorable au développement des idées neuves et à la réussite des grandes entreprises. Il semblait que le Portugal eût hérité d'elle son ardeur d'autrefois. Sous l'impulsion de *don Henrique le Navigateur,* une élite de marins intrépides sortait de l'école de *Sagres* qu'il avait fondée, et où il vivait lui-même, étudiant, avec les premiers savants de ce temps, les grands problèmes de la cosmographie et de la navigation. Grand maître de l'ordre du Christ, il rêvait d'étendre le domaine de la foi : ce fut lui qui organisa les premières expéditions envoyées en reconnaissance sur la côte occidentale d'Afrique. Peu à peu les Portugais s'avançaient; le cap Vert, Madère, enfin le cap des Tempêtes, ou cap de Bonne-Espérance, les mettaient sur la route de l'Inde, en tournant le continent africain. *Colomb* pensait avec raison que ses idées trouveraient dans la fièvre de découvertes qui entraînait le Portugal l'élément nécessaire pour les mûrir, et, peut-être, les réaliser.

Comment arriva-t-il à Lisbonne? Capitaine d'un navire génois, il aurait failli périr dans un combat engagé contre une flotte vénitienne, non loin du cap Saint-Vincent : pour échapper à l'incendie qui consumait son bâtiment, il se serait jeté à la mer et, porté sur une poutre, aurait été déposé par le flot sur la plage. Ce récit est bien romanesque. Puisqu'il y avait de nombreux Génois à Lisbonne, pourquoi ne pas admettre que *Colomb* y vint, comme eux, chercher fortune, et le plus simplement du monde, sur un transport? Il passa quatorze années en Portugal, copiant des plans, des cartes géographiques, dans l'exécution desquelles il excellait, étudiant toujours, pour confirmer sa résolution. Il se liait avec des savants connus, entre autres le Portugais Fernand Martinez, ami du Florentin Toscanelli. Pour ce dernier, le doute n'était pas possible; c'était à l'ouest qu'il fallait chercher le plus court chemin pour arriver au pays des épices.

Sur la rotondité de la terre, tous les hommes éclairés d'alors s'entendaient; on se trompait seulement sur l'appréciation de la distance réelle qui séparait la côte occidentale d'Europe de la côte orientale d'Asie. Les calculs généralement admis pour la solution de ce problème reposaient sur une estimation erronée de la sphère terrestre. Et c'est précisément cette erreur qui permit à *Colomb* de gagner à sa cause des défenseurs convaincus et de trouver les compagnons dont il avait besoin pour s'enfoncer dans l'inconnu de l'Océan : tous le voyaient en raccourci.

Durant son séjour à Lisbonne, *Colomb* s'unit à doña Felipa Mûniz de Perestrello, d'une noble famille portugaise. Son beau-père, Bartolomé Perestrello, hardi navigateur, aurait découvert l'île de Puerto Santo, dans le groupe de Madère, et il en avait l'usufruit, pour cette raison. *Colomb* trouva, dans les papiers de Bartolomé, des indications utiles qu'il voulut contrôler par lui-même. Aussi bien, ne fallait-il pas vivre? Plusieurs voyages le conduisirent aux Canaries, à Madère, où il vécut, au cap Vert : les phénomènes qu'il observa, les renseignements qu'il recueillit le confirmèrent de plus en plus dans ses projets. En 1477, il poussa vers l'Islande, jusqu'à la fameuse *Thulé* de Sénèque, rectifia les dires de Ptolémée sur ces lointaines contrées, apprit des Islandais comment, depuis longtemps, les Scandinaves naviguaient à l'ouest, vers le Groenland, Terre-Neuve, et la côte du continent septentrional. Plus de doute : le chemin des Indes était à l'ouest.

Colomb revint à l'Afrique, visita la Guinée, résida dans l'île de Madère où naquit son fils Diego, cherchant toujours à donner une forme claire à sa pensée. Un émule du fameux Florentin Toscanelli, le Portugais Martin Behem dressa une carte marine, dans laquelle paraissaient, en blanc, le groupe d'îles que l'on supposait exister entre l'Europe et le continent asiatique. *Colomb* voyait fréquemment *Martin Behem;* la carte de ce dernier était due sans doute à la collaboration de leur pensée. *Colomb,* plus ferme que jamais dans son dessein, crut le

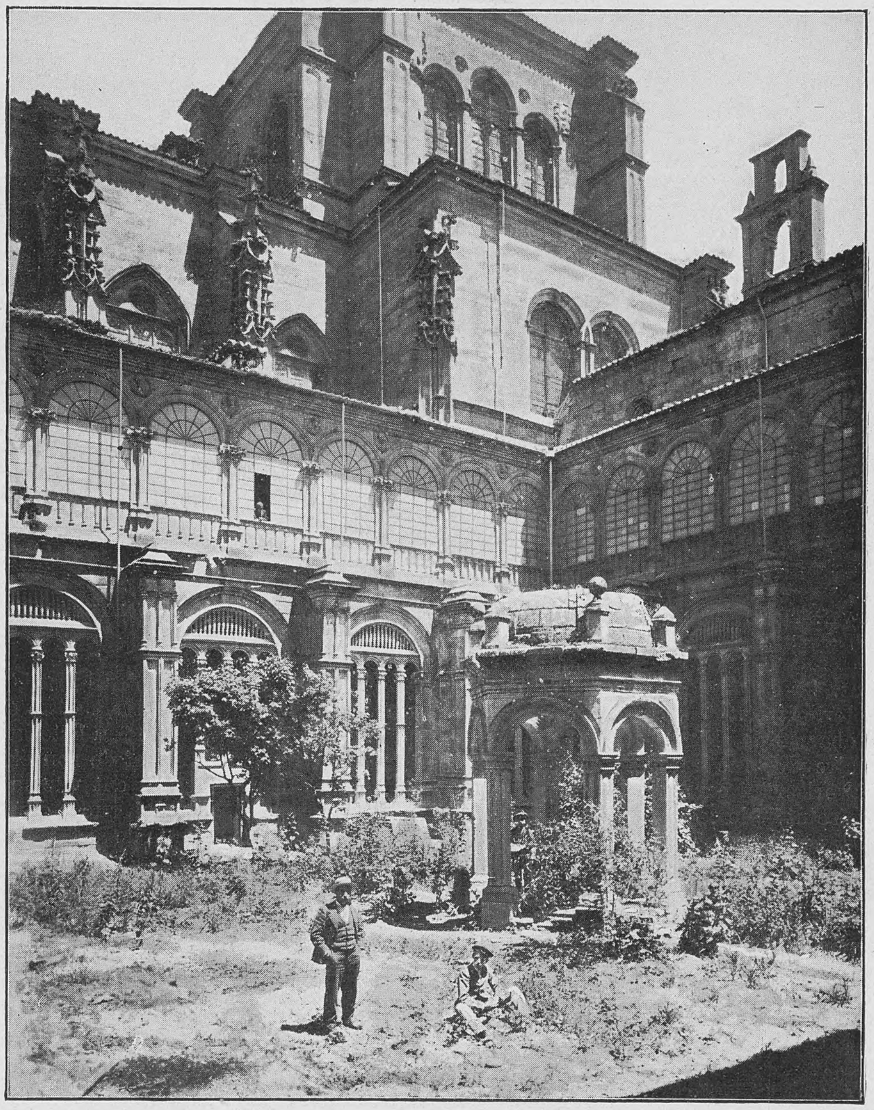


Phot. Laurent-Lacoste.
BASE DU MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB.

moment venu d'en essayer la réalisation. Jean II, roi de Portugal, était, comme don Enrique, passionné pour les choses de la mer et les entreprises lointaines. Il donna audience à *Christophe Colomb,* accueillit l'exposé de ses idées avec une faveur marquée ; mais n'osant assumer seul la responsabilité du projet qui lui était soumis, il subordonna son approbation définitive au jugement d'un conseil de savants et d'hommes expérimentés qu'il réunit. Martin Behem en faisait partie, ainsi que Diego Ortiz de Calzadilla et maître Joseph, un israélite, médecin du roi.

Sûr de lui-même, *Colomb* parut avec confiance devant ses juges, dont l'un était son ami, expliqua les théories de Ptolémée corrigées et complétées par Toscanelli, ajouta les faits d'expérience qui les confirmaient et qu'il avait pu contrôler par lui-même. On devait, concluait-il, dans un temps relativement court, aborder par l'ouest à la côte orientale d'Asie. Outre que cette conception heurtait une routine invétérée, les intérêts engagés dans les expéditions portugaises qui, gagnant de proche en proche, ouvraient la route des Indes le long du littoral de l'Afrique, ne pouvaient voir sans jalousie les efforts tentés pour trouver, à l'ouest, un chemin plus court. Aussi bien, si l'on s'entendait sur la rotondité de la terre, les avis étaient-ils partagés quant à sa dimension réelle. La distance, que Colomb jugeait relativement peu importante, pouvait être très longue. L'idée de tenter cette aventure et d'abandonner pour elle des résultats acquis parut absurde. *Colomb,* au surplus, mettait à la réalisation de son rêve des conditions fort onéreuses, exigeait des privilèges inacceptables. Il fut débouté de sa demande. On dit que Jean II, en apprenant la décision du conseil, montra de la surprise et du dépit : son caractère entreprenant, la gloire de l'entreprise proposée, le portaient vers *Colomb.* Les juges qu'il avait momentanément investis de sa confiance recoururent, pour entraîner sa volonté hésitante, à un stratagème peu digne de vrais savants et de conseillers désintéressés. Un navire, équipé secrètement, quitta Lisbonne, piquant vers l'ouest : une tempête, qui le surprit au large, l'obligea de revenir; il rentra au port désemparé, dans un état pitoyable. Voilà ce qu'il fallait attendre des théories du Génois visionnaire. On se le dit : cela fit grand bruit; le roi n'osa pas se risquer contre l'opinion générale. *Colomb* comprit qu'il n'y avait plus rien à espérer pour lui en Portugal : il le quitta, résolu, avec son frère Bartolomé, qui était venu l'y rejoindre, à chercher ailleurs une protection efficace pour la réalisation de ses desseins.

Bartolomé passa en Angleterre, où il allait solliciter l'appui de Henri VII. Christophe, devenu veuf, passa en Espagne, avec son fils Diego (fin 1484). L'enfant était tout jeune encore, au témoignage de G. Hernandez, médecin de Palos, qui le vit alors ; à peine devait-il avoir cinq ans. Ainsi paraît la fausseté des récits imaginaires qui voudraient que *Colomb* vînt avec son fils, par terre, et à pied, de Lisbonne à Huelva, pour se réfugier, mourant de faim, au monastère de la Rabida, près de Palos. L'enfant n'aurait pu suffire à un tel effort. D'autres pensent que *Colomb,* attiré par l'espoir de recruter, à Huelva, Palos de la Frontera, Ayamonte, petits ports très actifs de la frontière espagnole, en relation constante avec Lisbonne, la France et l'Angleterre, les marins qui lui étaient nécessaires, aurait débarqué sur cette côte. Mais le génial chercheur n'avait pas tant besoin de personnel que d'argent et de navires. Toutes les hypothèses que l'on a brodées à ce sujet ne reposent sur aucun fondement sérieux. D'ailleurs *Colomb* n'était point si dépourvu qu'on veut bien le dire. Apparenté par sa femme à une noble famille portugaise qu'avaient enrichie de fructueuses expéditions, lié d'amitié avec des hommes remarquables par leur savoir et leur situation, il n'était pas réduit à un état voisin de la misère.



Phot. V. Olivan.

SALAMANQUE : COUVENT DE *SAN ESTEBAN*, OÙ VÉCUT CHRISTOPHE COLOMB.

Tout porte à croire que, désireux de s'assurer un puissant intermédiaire pour le recommander à la cour de Castille, *Colomb* s'embarqua à Lisbonne sur un navire côtier et prit terre à Cadix, où se trouvait une importante colonie génoise; peut-être même au port de *Santa Maria.* Il connaissait la richesse et la munificence du duc de Medinaceli; peut-être celui-ci voudrait-il prendre l'entreprise à sa charge, ou du moins la faire accueillir. Le duc, auquel *Colomb* fut présenté, lui témoigna une grande bienveillance, le retint chez lui; mais les nécessités de la guerre contre les Maures accaparant toute son activité, il ne crut mieux faire que d'adresser son protégé directement à la reine de Castille. Navarrette, dans sa *Collection diplomatique* (t. II), nous a conservé la lettre qu'il écrivit à ce propos au cardinal Mendoza. La reine Isabelle, qui avait l'intuition des grandes choses, demanda aussitôt qu'on lui envoyât *Colomb.* La cour était alors à Cordoue. Le 20 janvier 1486, *Colomb* y arrivait. Il crut bien faire, avant de se présenter devant les souverains, de créer autour d'eux une atmosphère favorable à ses idées, par l'intermédiaire de quelques hauts personnages, entre autres *Alonso de Quintanilla,* qui, par sa haute situation et la confiance dont l'honorait son souverain, pouvait mettre en jeu de décisives influences. Quintanilla voulut d'abord gagner à la cause de *Colomb,* qu'il faisait sienne, la faveur du cardinal *D. Pedro Gonzalez de Mendoza,* l'un des premiers personnages de l'État. Doué d'une vive intelligence, le cardinal comprit vite les raisons de *Colomb* et l'immense profit commercial et politique qu'en tirerait la Castille, si ses projets venaient à réussir; il le tint dès lors pour un « homme de génie », et obtint des souverains l'entrevue qu'il sollicitait.

Le mieux est souvent l'ennemi du bien. *Colomb* ne croyait pas avoir assez fait encore pour s'assurer des influences favorables. Il s'entremit avec *fray Hernando de Talavera,* homme rigide et de vertu austère, peu versé dans les sciences cosmographiques, mais que la droiture de son caractère et son zèle pour les intérêts de la foi avaient fait choisir pour diriger la conscience des souverains. Les théories de *Colomb* le laissèrent froid ; il comprit surtout que, malgré la modicité des secours attendus, l'entreprise détournerait du Trésor royal des ressources plus que jamais nécessaires à la *reconquête* du sol national par



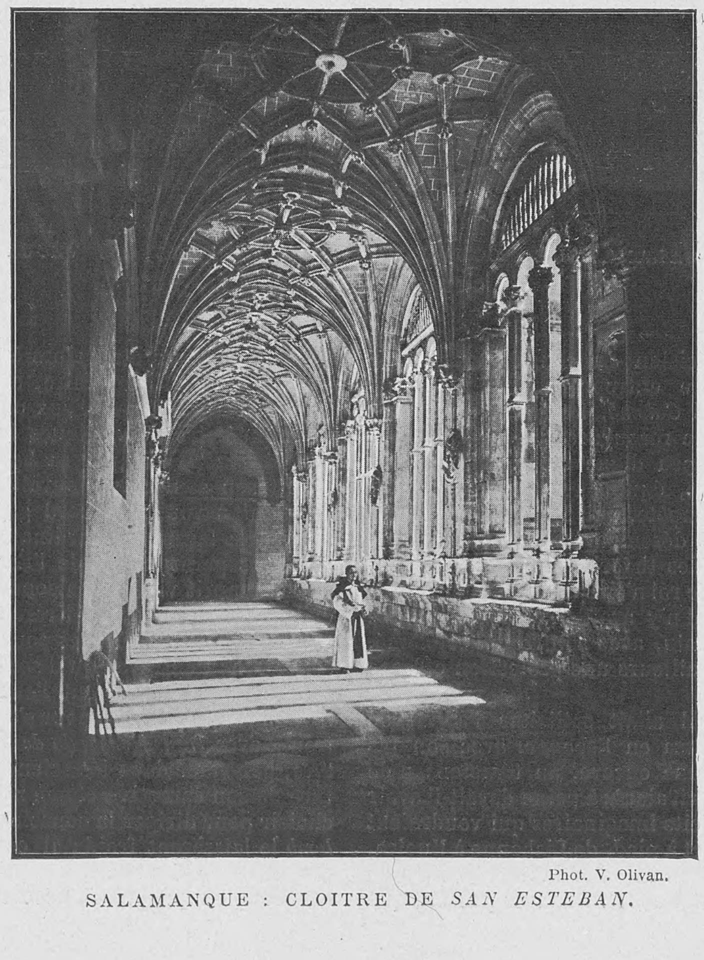
Phot. Laurent-Lacoste.

COUVENT DE LA RABIDA OÙ CHRISTOPHE COLOMB REÇUT L'HOSPITALITÉ.

l'expulsion définitive des Maures. La défaite de l'Islam, la prise de Grenade, son dernier refuge : là tendait tout l'effort de sa vie. Dès lors *Colomb* intervenait comme un embarras de plus ; il engageait le prestige de la Couronne dans une affaire plus que hasardeuse et dont on ne voyait pas le profit certain. Le favoriser lui parut un acte impolitique, presque une trahison. Talavera résolut de le combattre.

Alors se révélèrent les amis et les adversaires de l'audacieux marin : chacun disait tout haut sa pensée; la cour en fut troublée, les souverains voulurent voir *Colomb*. Les explications qu'il leur donna ne parurent pas négligeables, mais *Ferdinand* et *Isabelle* tempéraient leur bienveillance par une certaine froideur : ils ne voulaient pas s'engager trop vite. D'autres affaires plus pressantes sollicitaient impérieusement leur action, telles que la répression du brigandage par la création de la Sainte-Hermandad, le châtiment des excès et des violences commises par certains grands seigneurs, enfin et surtout la conclusion de la guerre ouverte depuis sept cents ans contre l'Islam. Pour se donner le temps d'y mettre ordre, sans abandonner Colomb, Ferdinand le soumit à l'examen d'un conseil à la tête duquel il avait placé Talavera, son plus redoutable adversaire. La sentence fut ce qu'on l'avait prévue. Toutefois, elle ne fut pas prise à l'unanimité, et le roi eut soin de prévenir *Colomb* qu'il ne la considérait pas comme définitive. Elle manquait évidemment d'autorité. Bien qu'il s'y attendît, le grand marin en fut profondément affecté.

Deux hommes de cœur, *fray Diego de Deza* et *Juan de Cabrero*, le ressaisirent au moment où il allait perdre tout espoir. En effet, la solution du problème qu'il proposait était à Grenade : il fallait donc savoir attendre que la ville fût prise. Mais *Colomb* ne pouvait se décider à faire dépendre le rêve de sa vie des hasards d'une guerre. On l'y amena par un détour. D. Diego de Deza, maître de l'Université de Salamanque et prieur des dominicains de San Esteban, dressa contre Talavera toute la puissance de son savoir et de son éloquence. Avant tout, homme de science et d'érudition, il eut vite fait de comprendre et d'estimer *Colomb;* il obtint, pour lui, que la discussion de ses théories fût remise au jugement des savants de la célèbre Université. Leur autorité devait vaincre toutes les résistances. Tel fut l'avis du roi. Dans les derniers jours de juillet 1486, la cour quittait Cordoue pour la Galice, où Ferdinand voulait réduire la turbulence du comte de Lemus. D. Diego de Deza et *Christophe Colomb* suivirent, jusqu'à Medina del Campo, le cortège royal et, de là, gagnèrent *Salamanque*.



Phot. V. Olivan.

SALAMANQUE : CLOITRE DE *SAN ESTEBAN*.

Cette ville était alors, grâce à son *Université*, la plus importante et la plus populeuse des cités castillanes : on y venait de tous les points de l'Europe; les rois, les pontifes consultaient ses maîtres; de là étaient sortis des hommes de grand talent, diplomates, stratèges, marins, philosophes, littérateurs et savants. L'enseignement, très éclectique, comprenait toutes les connaissances d'alors, non seulement la philosophie et la théologie, mais les lettres, la médecine, la cosmographie, les mathématiques, l'astronomie, la physique. On a trop voulu, pour grandir *Colomb*, rabaisser les maîtres avec lesquels il eut à discourir. Aristote, Pline, Ptolémée et Pomponius Méla, Strabon et Marc Manilius étaient ardemment commentés, à Salamanque, en même temps qu'Albunasar et Alfagran, Juan de Monte Regio (les *Ephémérides*, l'*Astrolabe*); Sacrobosco (la *Sphère du monde*). Le juif Abraham Zacuth composait là son *Almanach perpétuel;* Aguilera, les *Canones astrolabii universalis;* Margallo, son *Compendium de physique;* Espinosa,



Phot. Garzón.

LA REINE ISABELLE ET CHRISTOPHE COLOMB.
(Monument élevé à Grenade.)

sa *Philosophie naturelle;* Muñoz, un *Traité d'arithmétique* appliquée à l'*astrologie,* des *Lectures géographiques,* etc.

L'*Université* formait une personne morale indépendante, dotée de privilèges quasi souverains; mais tout l'enseignement ne se donnait pas au centre même de la vie universitaire. Divers collèges, ceux de San Bartolomé et de San Esteban, de Calatrava, se partageaient le programme des études, comme partie intégrante du corps enseignant. C'est à San Esteban que *Colomb* descendit, avec son ami D. Diego de Deza, qui en était prieur. Il eut de longs entretiens avec les professeurs de ce collège : on éplucha, par le menu, Ptolémée, Strabon et autres. Ne rions pas des opinions émises, dont quelques-unes étonnent par leur imprévu. On se dit ce que savaient ou devinaient alors les hommes les plus graves. Et qui sait si beaucoup de nos théories, actuellement en faveur, ne seront pas, avant longtemps, traitées de ridicules? On examina une à une les inductions de *Colomb :* elles prirent, dans la fournaise de la discussion, une précision et une netteté victorieuses. Un nouveau monde sortit avec lui de Salamanque. Ferdinand s'inclina devant l'autorité des avis exprimés en sa faveur, prit à sa charge l'entretien du navigateur, ce qu'il n'aurait point fait, si, comme le veut une routine dont le parti pris est trop évident, ces avis n'eussent pas été en majeure partie favorables.

Mais il fallait attendre encore.

Que cette attente sembla dure à *Colomb!* Lorca, Malaga, la plus importante, après Grenade, des villes restées au pouvoir des Maures, furent prises. Sous les murs de Malaga, comme le siège traînait en longueur, la reine Isabelle fit mander *Colomb.* Il semblait que, la guerre devant bientôt finir, l'on voulût s'entendre avec lui sur les conditions de son voyage. Mais les prétentions qu'il émit parurent exorbitantes, inacceptables dans l'état d'incertitude où l'on se trouvait quant aux résultats probables de l'entreprise. *Colomb* était si persuadé du succès qu'il ne voulut en rien démordre, et bientôt il partait de Malaga, comme il était venu.

Cependant depuis que, sur l'avis autorisé des docteurs de Salamanque, Ferdinand l'avait pris à son service, les subsides royaux ne lui manquèrent pas. De temps à autre, malgré les charges et les préoccupations de la guerre, le trésorier du roi lui faisait parvenir quelque somme : 4000 maravédis de Saragosse, 3000 de Valence (juin 1488), d'autres encore. Mais *Colomb,* désespérant de jamais aboutir, songeait à reprendre les pourparlers avec le Portugal. Durant l'automne de 1488, on le voit à Lisbonne. Son arrivée en cette ville coïncidait avec celle de *Barthélemy Diaz,* qui se vantait d'avoir trouvé enfin le chemin définitif des Indes, en tournant le cap des Tempêtes. *Colomb* jugea, non sans raison, que les Portugais se prêteraient mal désormais à la poursuite d'un bien qu'ils croyaient tenir. Il revint donc en Espagne.

La cour suivait le roi, tantôt à Valladolid pour le règlement des affaires de Castille, tantôt à Cordoue, à Jaen, pour la préparation d'une nouvelle campagne. *Colomb* pourtant n'était pas oublié. De Jaen, le 12 mai 1489, fut expédiée à Cordoue une cédule royale ordonnant que partout où il passerait, ville ou village, lui et les siens fussent hébergés gratuitement, aux frais de la couronne. Mais les jours se suivaient sans apporter au pauvre navigateur le réconfort attendu. A la fin, désespérant d'y jamais parvenir, comme il vit qu'une nouvelle armée de 80000 hommes, venus de tous les points du territoire, se rassemblait à Séville, pour tenter sur Grenade un coup décisif, il pensa que cette



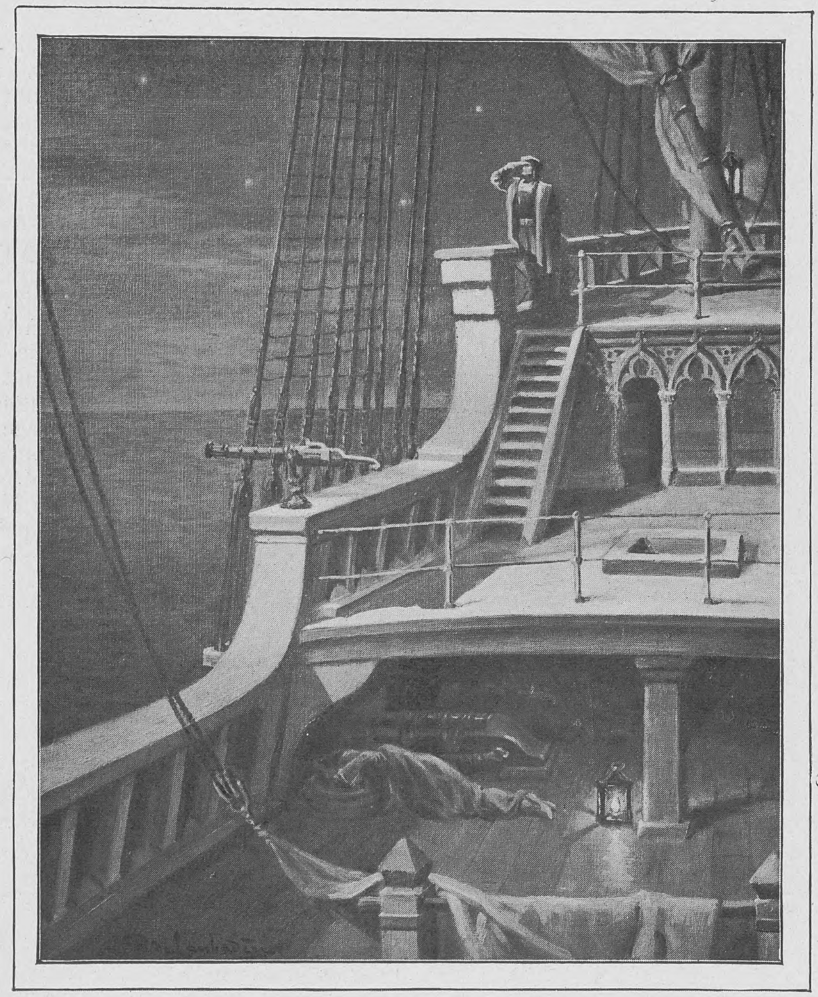
Phot. Morero.

MONUMENT D'ISABELLE LA CATHOLIQUE, A MADRID.

expédition, dont personne ne pouvait prévoir la durée ni l'issue, reculerait indéfiniment la réalisation de ses espérances, en accaparant toute l'attention et toutes les ressources du pouvoir.

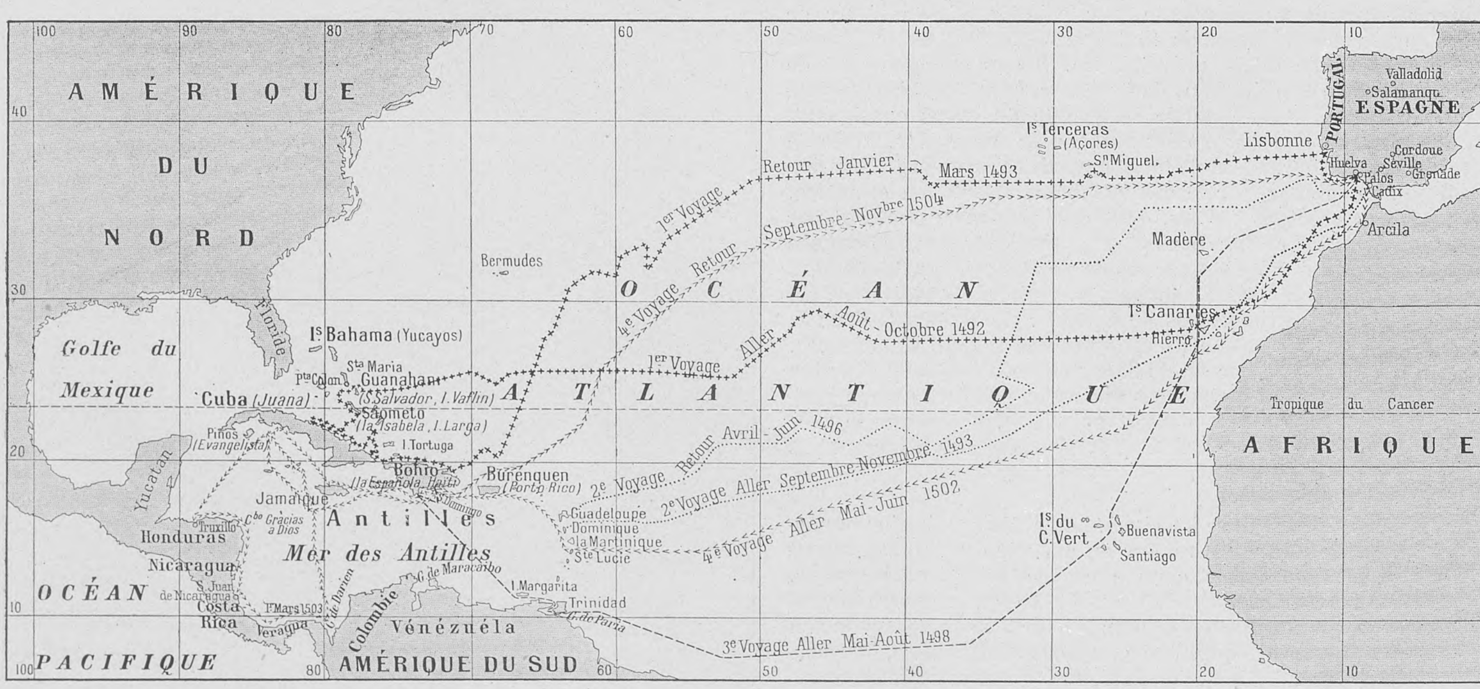
Lorsqu'en avril 1491, l'armée, partie de Séville, alla mettre le siège devant Grenade, *Colomb* prit, à l'opposé, le chemin de Huelva, où il se souvint que vivait *Violante Nuñez,* sœur de sa femme défunte Felipa. Peut-être voulait-il lui confier son fils Diego et de là s'embarquer pour la France, où il avait résolu de tenter fortune. Le voyageur et l'enfant arrivèrent brisés, aux environs du monastère de *la Rabida,* près de Palos : ils y reçurent l'hospitalité d'usage. Par une curiosité bien naturelle à ceux qui vivent loin du monde, les religieux interrogèrent leur hôte sur le but de son voyage et apprirent ce qui se passait au dehors.

Le couvent de *N. Señora de la Rabida* suivait la règle de saint François. Son supérieur, (frère gardien) *fray Juan Perez,* était un homme intelligent, très au courant des choses de Castille, ayant été autrefois confesseur des souverains. Il écouta *Colomb* avec un vif intérêt, appela en tiers le frère Antonio de Marchena, que ses goûts avaient spécialement appliqué aux études cosmographiques. La mer était tout près; on n'ignorait pas, au couvent, les prouesses réalisées par les marins de Huelva et de Palos, engagés au service du Portugal, dans les explorations de la côte d'Afrique. Aussi l'arrivée de *Colomb* excita-t-elle au plus haut point la curiosité générale. Un médecin de Palos voulut le voir et discuter avec lui. Puis ce furent des marins, de rudes capitaines rompus aux traîtrises de la mer. *Martin Alonzo Pinzón,* le plus qualifié d'entre eux, avait couru jusqu'en Guinée, aux Canaries, à Naples, à Rome, où, par l'entremise d'un familier du Vatican, il avait pu consulter les précieux écrits de la bibliothèque pontificale. Il était le seul, à vrai dire, dont le savoir égalât l'expérience : son opinion fut décisive; il se déclara pour *Colomb,* prêt à tout pour le servir. Le gardien Juan Perez se souvint alors de l'influence qu'il avait eue autrefois à la cour : il écrivit aussitôt à la reine Isabelle pour la supplier de ne point laisser échapper, avec *Colomb,* une entreprise qu'il jugeait devoir être infiniment glorieuse pour l'État et profitable à la religion. Sa missive fut portée, sans désemparer, par un marin au camp de Santa Fé, devant Grenade.

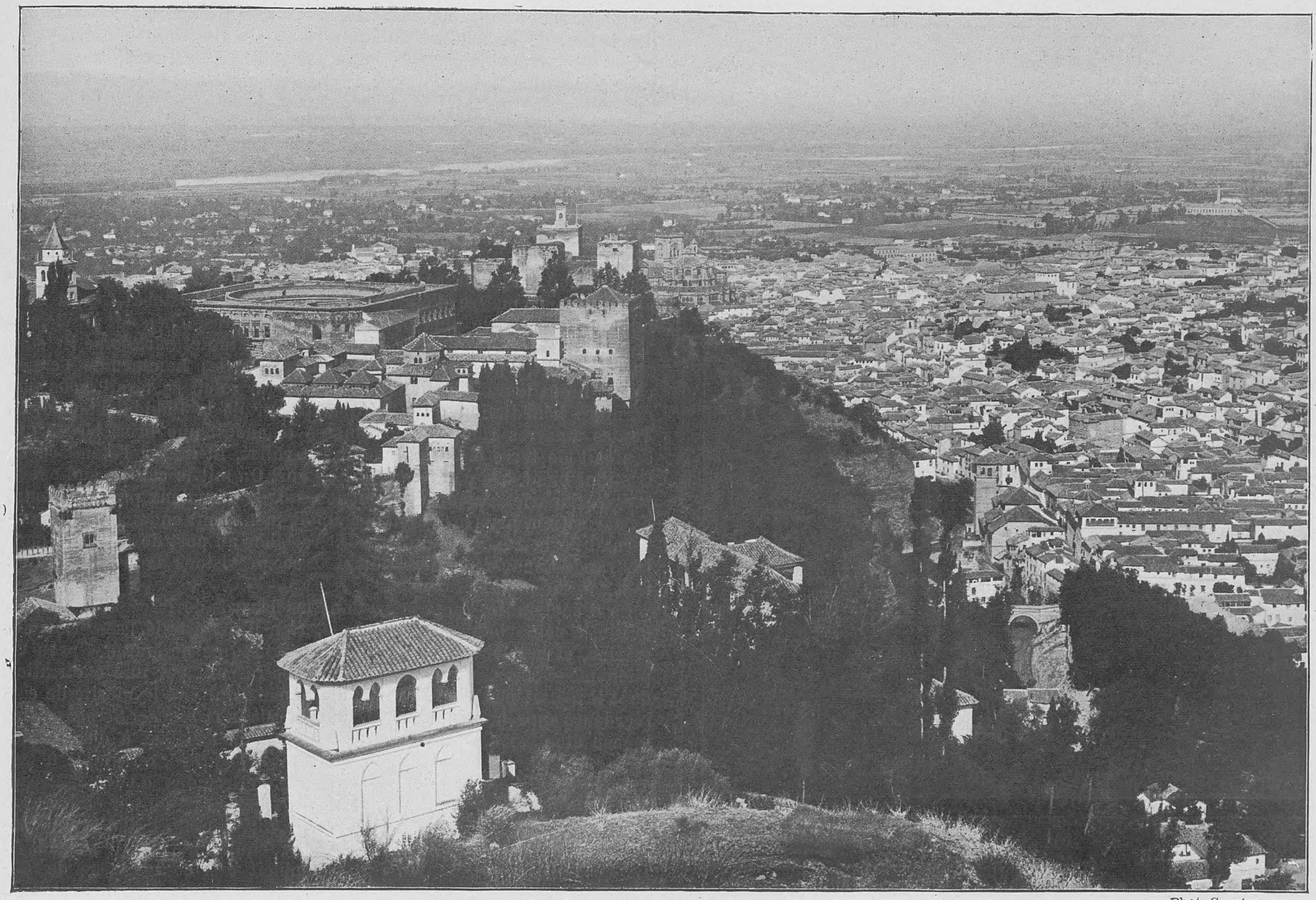


CHRISTOPHE COLOMB A BORD DE LA *SANTA MARIA*.
Détails reconstitués d'après les documents publiés par le ministère de la Marine espagnole, à l'occasion du 4e centenaire de la découverte de l'Amérique.

La souveraine manda Juan Perez. Malgré les glaces de l'âge, le zélé franciscain quitte son couvent, monté sur une mule qu'on lui prêta ; bientôt il est devant la reine, fait appel à ses sentiments religieux, lui arrache la résolution irrévocable d'en finir : 20000 maravédis, envoyés à *Colomb,* doivent lui permettre de se vêtir honorablement pour paraître à la cour. Celui-ci achète une mule, et avec 60 ducats, que lui remet Pinzón pour les frais de voyage, se met en route. Grenade était prise, quand *Colomb* arriva. Ses conditions furent les mêmes qu'à Malaga. Il voulait être grand amiral de Castille, avec les privilèges attachés à ce titre, vice-roi et gouverneur général de tout ce qui allait être conquis, ayant le droit de proposer à toutes les charges, tant militaires qu'ecclésiastiques, celui de prélever un dixième des revenus propres à sa juridiction, ces titres et prérogatives devant rester perpétuellement



D'après une étude publiée par le *Bulletin de la Société de Géographie de Madrid.*
LES QUATRE VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB.

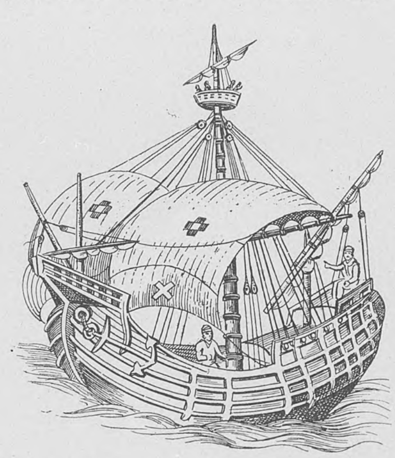


Phot. Garzón.

GRENADE : AU FOND, LE GÉNIL, NON LOIN DUQUEL EUT LIEU L'ENTREVUE DÉCISIVE DE LA REINE ISABELLE ET DE CHRISTOPHE COLOMB.

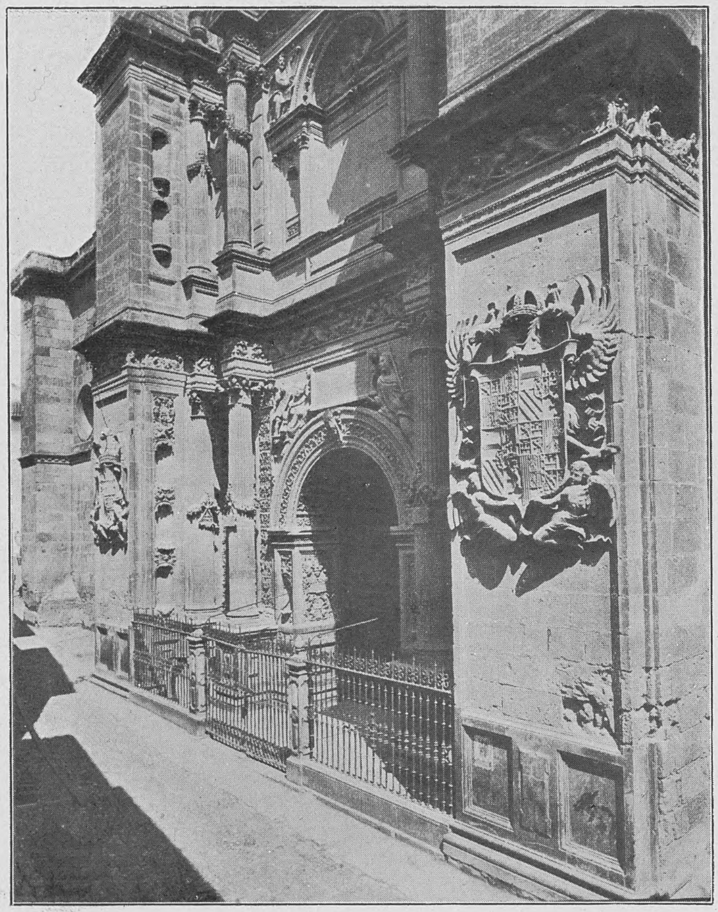
attachés à sa famille. Une seconde fois, et malgré les joies de la récente victoire, peut-être aussi à cause des frais qu'elle coûtait, les pourparlers furent rompus.

On a prétendu, sans raison, que le mauvais vouloir de Talevera fut cause de ce nouvel échec : le contraire paraît être la vérité. Grenade était conquise, les Maures expulsés : Talevera tenait le rêve de sa vie ; que lui importait le reste ? Bien mieux, il y a des preuves que, loin de se montrer, comme jadis, l'adversaire de *Colomb*, Talevera fit, cette fois, cause commune avec ses amis : le comte de Tendilla, la marquise de Moya, dame de la reine, le cardinal Mendoza, Quintanilla, Juan Cabrero, le gardien de la Rabida et l'infatigable Diego de Deza, prieur de San Esteban de Salamanque. Tous unirent leurs efforts pour fléchir la volonté de *Colomb* ou amener à composition l'esprit des souverains. Ce fut l'Aragonais *Luis de Santangel,* chambellan de Ferdinand, qui emporta la décision attendue. Puisqu'il le fallait, la reine engagerait le peu qui restait de ses bijoux, car elle les avait déjà, pour la plupart, donnés en garantie d'un emprunt de 60000 florins, consenti par les villes de Valence et de Barcelone, pour subvenir aux frais de la guerre. Mais déjà *Colomb* était parti : un courrier lui fit tourner bride. Peu après il pénétrait dans la tente de la reine et recevait avec reconnaissance l'expression de sa volonté définitive. Les termes du contrat établis, on le signa le 17 avril 1492 ; le 30 du même mois un décret royal déclarait *Colomb :* grand amiral, vice-roi gouverneur général des terres et mers qu'il allait conquérir. Des cédules expédiées à *Palos* mirent en demeure les habitants, pour certains délits qui les avaient fait condamner, de fournir au délégué royal les deux caravelles dont il avait besoin pour son expédition. D'autre part, Santangel mettait à la disposition de *Colomb* les 140000 maravédis nécessaires à l'armement des navires et au recrutement des équipages. Le compte de cette avance, faite par L. de Santangel et Francisco Pinelo, se trouve porté, avec les intérêts, à la charge des souverains, sous la date du 2 mai 1492.



CARAVELLE DU XVe SIÈCLE.
D'après la carte de Gracioso Benincasa (Ancône, 1482).

Le 23 mai suivant, *Colomb* était à Palos, déjà tout aux préparatifs du départ. Il notifia l'ordre royal, sans ménagements pour la susceptibilité des habitants, mis en demeure de le servir, par la livraison de deux navires. Cet étranger, la veille si humble et si dépourvu, parut comme l'exécuteur d'ordres odieux. Une sourde opposition se manifestait ; elle irrita l'orgueil de Colomb, d'autant plus fier de sa mission et de ses titres qu'il les avait plus longtemps attendus. Il n'hésita pas à choisir lui-même, au port, les deux caravelles qui lui parurent les plus convenables. Cependant les sommes reçues ne devaient pas suffire encore à l'équipement de la troisième caravelle qu'il se destinait. Jamais la situation du grand Amiral ne fut plus critique. Point de matelot qui consentît à s'engager sous ses ordres. L'un d'eux, qui avait poussé assez loin dans la direction de l'ouest, sur des navires portugais, parlait d'une mer traîtresse, couverte de verdure, d'où surgissaient des monstres horribles, prêts à engloutir les navires enlisés. En vain le prieur de la Rabida usa de son autorité morale pour calmer les ressentiments, dissiper les craintes. On le savait acquis à la cause ; il n'était plus écouté. Si le vaillant *Martin Alonzo Pinzón* ne fût intervenu pour le tirer d'embarras, le grand Amiral, après vingt-cinq ans d'attente, n'allait pas pouvoir partir ! Alonzo se chargea des préparatifs, écarta les deux caravelles choisies, comme insuffisantes, les remplaça par deux autres qui lui appartenaient et demanda la troisième au fameux marin *Juan de la Cosa*, cosmographe émérite, dont la décision



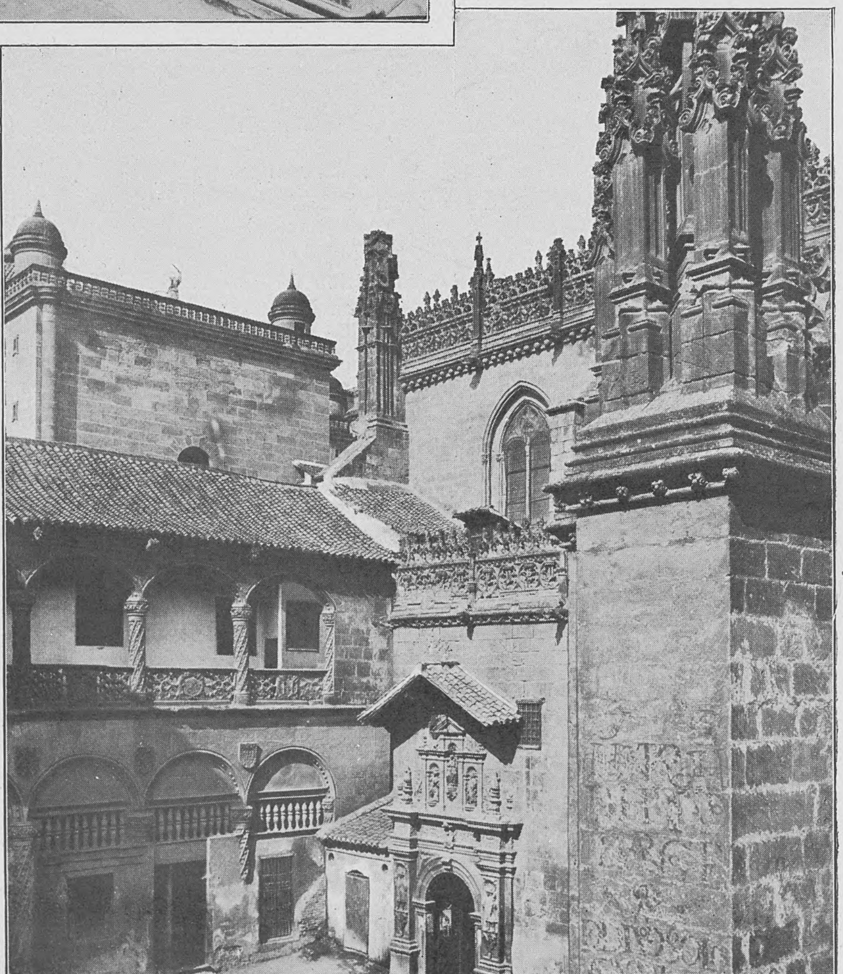
CATHÉDRALE
DE
GRENADE :
PORTE DU PARDON.

royale qui l'accompagnaient. Quatre ancres, deux bombardes à l'arrière, des balles, de la poudre, un grand mât à voile presque carrée que surmontait une voile en trapèze, un mât d'artimon, un de misaine à voile triangulaire, le beaupré; sept bancs de rameurs, une chaloupe tirée à la remorque : tel était l'armement de la *Nao Santa Maria.* Au grand mât flottait l'étendard de Castille, écartelé blanc et rouge, « aux lions rouges couronnés de jaune sur fond blanc, avec des châteaux jaunes sur champ de gueules ». Le mât d'artimon portait un drapeau blanc à croix verte, entre deux initiales couronnées : F. et Y. Enfin, du haut du mât de misaine, se déroulait une longue oriflamme aux armes de Castille et à celles de l'amiral : ses ondulations effleuraient la crête des vagues. La *Pinta,* seconde des caravelles, était commandée par Martin Alonzo Pinzón, second de l'expédition, aidé de son frère Francisco, comme maître d'équipage, et du pilote Cristobal Garcia Xalmiento. La *Niña,* le plus petit des trois navires, obéissait à Vicente Yañez Pinzón et avait, pour pilotes, Pedro Niño et Bartolomé Roldan.

Au jour dit, 3 août 1492, avant l'aube, tous les hommes de l'expédition firent leurs dévotions; et comme le soleil se levait, sous une dernière bénédiction du vénérable prieur de la Rabida, l'on partit. Toutes amarres rompues, les ancres amenées, une brise légère qui soufflait de terre enfla lentement les voiles, fit flotter l'étendard de Castille. Bientôt la pleine mer fut en vue. On mit le cap au sud-ouest, vers les Canaries. Aucun événement ne signala les deux premiers jours de navigation, mais le 6, un fort coup de mer ayant endommagé le gouvernail de la *Pinta,* l'escadrille dut relâcher au port de *la Isleta,* dans la Grande Canarie ; l'amiral compléta ses provisions de vivres et rallia tout son monde à la Gomera.

Le 6 septembre, on se lança dans les hasards de l'Océan. Mer tranquille, à peine houleuse, vent frais, rien n'eût éveillé l'attention des marins, si la déviation de l'aiguille magnétique ne leur eût paru un phénomène assez surprenant. *Colomb* les rassura par une explication dont il n'était pas bien sûr lui-même, mais qui eut le mérite de calmer leurs appréhensions. Le 16, on entra dans la *mer des Sargasses,* immense étendue d'algues mouvantes que l'on attribue à d'anciennes terres englouties, ou plutôt à une sorte de remous du Gulf-Stream qui entraînerait en cet endroit les végétaux arrachés aux rives des deux continents qu'il baigne. Il semblait aux compagnons de *Colomb* que jamais on ne verrait la fin de cette plaine inquiétante. Et puis, le vent portant toujours à l'ouest, comment pourrait-on revenir ? Enfin, le manteau mouvant présenta des éclaircies et finit par disparaître, le vent sauta, ramenant sur tous les visages la joie et l'espérance. La vie à bord se passait sans incidents : on discutait ferme ; l'Amiral et Pinzón consultaient leurs cartes. Les îles signalées par Toscanelli ne devaient pas être bien éloignées.

Par une sorte d'autosuggestion qui fait voir les objets auxquels va toute l'intensité du désir, Alonzo crut reconnaître à l'horizon du sud-sud-ouest des silhouettes grisâtres qui pouvaient bien être un rivage. Un coup de bombarde donna l'alarme; à ce signal convenu, tous, croyant la terre venue, entonnèrent le *Gloria in excelsis Deo* (25 sept.). Cette joie finit en déception : comme le désert, la mer a ses mirages. Une angoisse étreignait l'esprit de l'Amiral : la distance parcourue par les caravelles dépassait assurément celle qu'il avait prévue; se serait-il complètement trompé ? Des oiseaux aperçus vers le 6 parurent à tous les heureux messagers de la terre. Mais Pinzón fut d'avis que l'on avait fait fausse route et qu'il convenait de ramener les navires dans la direction du sud-ouest. Si cet avis eût prévalu, l'expédition gagnait plusieurs jours. Dans la matinée du 7,



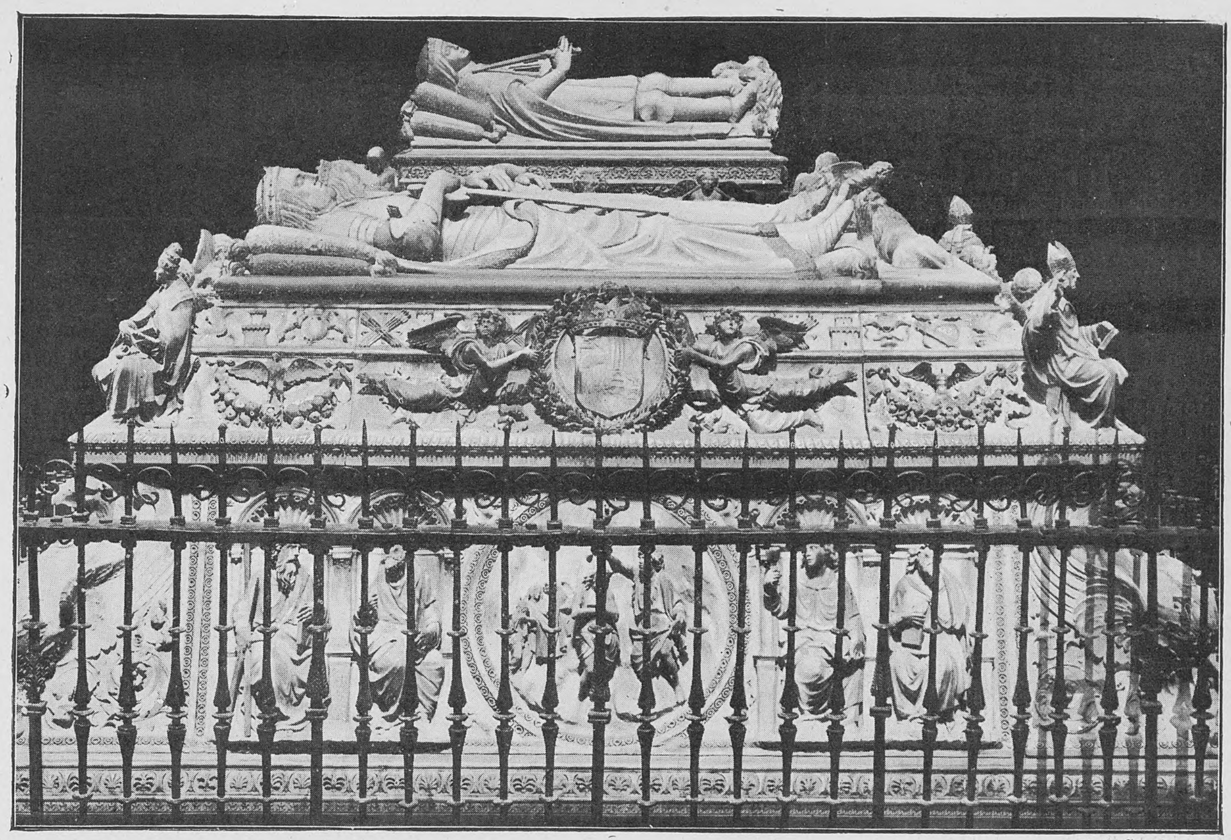
Phot. Garzón.

CATHÉDRALE DE GRENADE :
EXTÉRIEUR DE LA CHAPELLE ROYALE.

contribua beaucoup à ramener les esprits. Alonzo Pinzón ajouta même, de ses propres deniers, 17 000 ducats nécessaires à l'armement des trois navires, engagea ses frères Vicente et Francisco, recruta des équipages; il risquait sa personne et sa fortune dans une entreprise dont l'honneur et le profit devaient revenir principalement à *Colomb.* Sa loyauté, son désintéressement ne sauraient être trop admirés.

Bientôt, les trois caravelles se balançaient mollement sur les eaux de l'Odiel. La plus grande, ancienne *Marie-Galante,* que l'on baptisa *Santa Maria,* fut désignée comme navire amiral. Juan de la Cosa, dont c'était la propriété, en fut le commandant : avec Sancho Ruez pour pilote, quarante matelots formaient l'équipage. *Colomb* devait s'y embarquer avec les agents de l'administration

la *Niña* hissa son pavillon au grand mât et tira un coup de bombarde ; on croyait voir enfin la terre : illusion, comme la première fois. Mais l'Amiral, observant que les oiseaux, toujours plus nombreux, cinglaient vers le sud-sud-ouest, en conclut, comme Pinzón, qu'il fallait suivre la direction indiquée par eux, comme le chemin le plus court pour arriver aux nids.



Phot. Garzón.

CHAPELLE ROYALE DE GRENADE : TOMBEAUX DES ROIS CATHOLIQUES.

On vira : l'air était calme, d'étranges effluves s'élevaient, comme les émanations d'une rive peu éloignée; mais rien, toujours rien n'apparaissait sur le moutonnement lointain des eaux. Quelques découragés déjà songeaient au retour. Ces parasites, que *Colomb* traînait avec lui, par ordre, peu habitués aux hasards de la mer, incapables d'une idée, encore moins de courage, se lassaient de cette navigation monotone et sans fin. Pourrait-on jamais revenir de si loin? Plusieurs murmuraient, le mécontentement et l'inquiétude gagnaient les matelots. « Alonzo, cria l'Amiral au commandant de la *Pinta*, on se plaint chez moi, chacun veut s'en retourner. » Le vieux marin comprit qu'une révolte était imminente : « Étranglez-en une demi-douzaine et les jetez à la mer, tonna Pinzón; il n'y a pas d'apparence qu'une expédition équipée par ordre d'un aussi grand prince que le nôtre puisse battre en retraite sans déshonneur. » On savait le commandant de la *Pinta* très capable d'exécuter ses menaces : les mécontents se turent; *Colomb* les calma, promit de mettre le cap sur l'Espagne si, d'ici quelques jours, la terre n'était pas en vue.

Cependant la mer s'allongeait sans fin et l'Amiral avait peine à cacher son tourment. Le 11, à dix heures du soir, étant sur la dunette, il crut apercevoir une lumière tremblante à l'horizon. D'autres la virent comme lui. Étaient-ils tous hallucinés? On a calculé qu'à la distance où l'Amiral se trouvait cette nuit-là, non seulement une simple lumière, partie de la rive basse où il aborda depuis, mais un phare même ne pouvait être visible. Peut-être y eut-il une phosphorescence de la mer; peut-être aussi ce détail est-il dû, comme tant d'autres, à la fantaisie des prétendus historiens qui ont raconté l'expédition. Ainsi, l'une après l'autre, la *Pinta*, la *Niña*, la *Santa Maria* crurent, mais vainement, entrevoir la terre promise.



Phot. Garzón.

FERDINAND LE CATHOLIQUE.

Il fallait bien pourtant qu'elle parût : le pressentiment d'un événement prochain tenait tout le monde en éveil ; on doubla les vigies cette nuit-là, ou plutôt, tout le monde veilla. Vers deux heures du matin, la *Pinta* signala : *terre!* C'est Rodrigo de Triana qui l'aperçut le premier; les 10 000 maravédis promis par le roi au plus vigilant lui étaient acquis. Chacun alors de regarder, essayant de pénétrer le voile transparent des brumes matinales. Quand jaillit, de l'horizon, la première flèche d'or du soleil levant, la féerie des rivages mollement ondulés, sur le papillotement des flots, apparut aux regards stupéfaits des compagnons de *Colomb*. Ainsi l'Amiral avait dit vrai : on imagine la joie, l'enthousiasme, l'émotion.

Les navires stoppèrent ; *Colomb* voulut reconnaître la plage, s'assurer par lui-même des dispositions hostiles ou amicales des indigènes qu'il apercevait blottis curieusement, à la lisière d'un bois : il tenait l'étendard de Castille. Avec lui débarquèrent Alonzo Pinzón, Vicente Yañez, portant l'étendard de la Croix verte, Rodrigo de Escobedo, le scribe officiel de l'expédition, Rodrigo Sanchez de Segovia, des officiers, des matelots. Tous, en touchant terre, fléchirent le genou pour rendre grâces à Dieu, puis l'Amiral, faisant quelques pas, planta sur la plage la bannière royale, pour en marquer la prise de possession, au nom des souverains qui l'envoyaient. Escobedo enregistra le fait dans les formes voulues; l'île (que les indigènes désignaient sous le nom de Guadahani) reçut le nom de *San Salvador* (Saint-Sauveur).

Les indigènes, d'abord, n'en pouvaient croire leurs yeux : ces hommes étranges et bardés de fer, ces vaisseaux gigantesques leur paraissaient tombés du ciel; nus et sans défense, ils n'osaient quitter l'abri du bois. A la fin, pourtant, ils s'aventurèrent : l'éclat des armes, la couleur des vêtements, les barbes même des Espagnols étaient pour eux un objet de curiosité et d'admiration. A partir de ce moment, *Christophe*



Phot. Garzón.

ISABELLE LA CATHOLIQUE.

Colomb commença d'exercer sa juridiction comme vice-roi, gouverneur de la terre conquise, et tous, capitaines et matelots, lui jurèrent obéissance.

On sait le reste : la croisière de l'amiral, son retour triomphal à Séville (31 mars 1493), où l'attendaient Ferdinand et Isabelle; ses trois autres voyages de découverte; les basses accusations, les déboires, les tristesses de la prison pour l'homme qui avait doublé l'horizon du monde, la maladie enfin et les rancœurs qui le tuèrent, à Valladolid, le 21 mai 1506.

La mort même ne devait pas lui donner le repos : ses restes furent transportés en Amérique. *Colomb* échappait du moins à la douleur de voir donner (suprême injustice !) le nom d'un étranger au continent qu'il avait découvert. Déposé d'abord à Saint-Domingue (Haïti), quand une partie de cette terre fut devenue française, le corps fut exhumé et recueilli (1796) dans la cathédrale de la Havane. Le malheur devait encore l'y poursuivre. De son immense empire colonial, l'Espagne, à la fin du dernier siècle, n'avait conservé que Cuba, Porto-Rico, perles des Antilles; elle les perdit. Du moins n'a-t-elle pas voulu que la dépouille de *Colomb* reposât en terre étrangère. Dans le bras droit du transept de la cathédrale de Séville, quatre personnages allégoriques, coulés en bronze, portent l'humble sarcophage où sont enfermés les restes du génial explorateur à qui l'Espagne devait le Nouveau Monde.



Phot. Garzón.

CATHÉDRALE DE SÉVILLE : SARCOPHAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Il convenait d'insister sur un événement aussi considérable que la découverte de l'Amérique, d'en dégager la véritable histoire, à la lumière des documents, d'en écarter la gangue amassée par les préjugés et la légende, les mensonges intéressés, les inepties rancunières, les jugements creux, les affirmations grossièrement erronées, que chacun répète de confiance, pour ne pas se donner la peine d'en contrôler l'exactitude. Une critique éclairée a heureusement fait justice de toutes ces productions ridicules et envenimées qui défiguraient la physionomie du grand homme. *Colomb* n'a pas besoin, pour être un génie, que l'on calomnie ses contemporains. Nous avons suivi, dans le récit de son premier voyage d'exploration, le *Diario*, journal de l'amiral, transcrit par *Bartolomé de las Casas*, et publié dans la *Collecion de viajes y descubrimientos de D. Martin Fernandez de Navarrete*.

A CONSULTER : l'excellent livre très documenté, *Cristóbal Colón : historia del descubrimiento de America*, par F. Serrato, publié à Madrid pour le quatrième centenaire (1492-1892) de la découverte de l'Amérique; nous devons à cet ouvrage de précieux renseignements. — *Historia del Aldmirante*, par Fern. Colón. — *Annales ecclesiasticos y seculares de Sevilla*, par Diego Ortiz de Zuñiga. — *Colón en España ; estudio historico-critico*, par Rodriguez Pinilla (Madrid, 1884). — *Historia de las Indias*, par le P. Las Casas. — *Los Documentos diplomáticos*, de Navarrete; ils sont classiques. — La *Chronique du cardinal Mendoza*. — *Pinzón en el descubrimiento de las Indias*, par Fernández Duro (Madrid, 1892). — *Colón y Pinzón* (Madrid, 1883), du même auteur; *Historia del Nuevo Mundo*, par Munoz. — *Historia general y natural de Indias*, par Fernández de Oviedo. — *Cristobal Colón*, par Asensio. — *Historia de la vida y viajes de Cristobal Colón*, par Washington Irving. — *Libros y autografos de D. Christóbal Colón* (Séville, 1891), imp. de E. Rareo. — Pour la technique des caravelles et la vie à bord : *Mémoire de la Commission archéologique exécutive*, publié par le ministère de la Marine, à l'occasion des fêtes du centenaire; *la Nao « Santa María », capitana de Christóbal Colón, en el descubrimiento de las Indias occidentales*. On trouvera spécialement, dans ce recueil, des renseignements très sûrs, donnés par des hommes de métier.



Données du ministère de la Marine espagnole.

LA CARAVELLE *SANTA MARIA*.

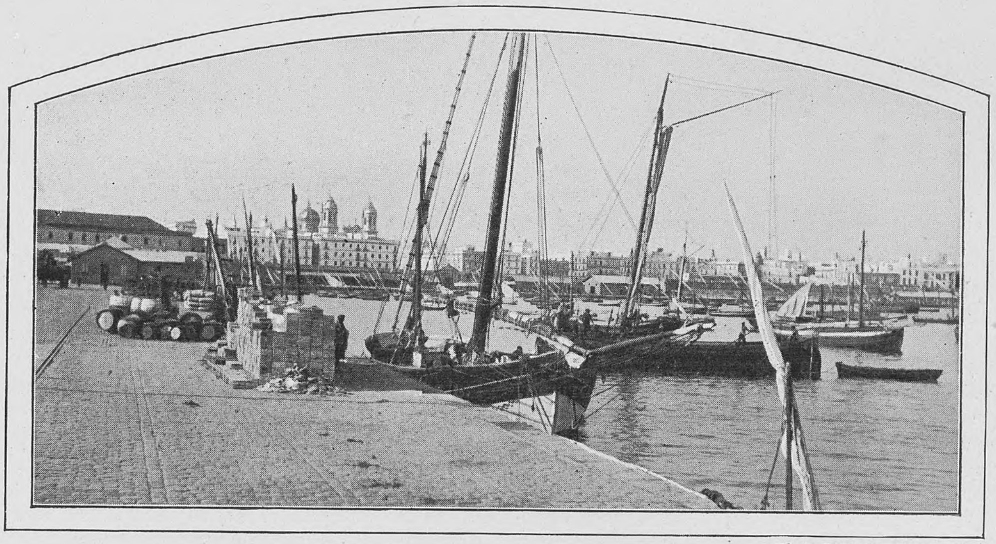
L'ESPAGNE MÉRIDIONALE



CADIX

Un terre-plein, marqué aux angles par Chipiona et Rota, s'introduit au sud, entre l'embouchure du *Guadalquivir* et la *baie de Cadix*. Rota, sur un écueil avancé en face de Cadix, marque l'entrée de la baie.

La ville fait corps avec l'écueil qui la porte; on a comblé les intervalles des îlots primitifs qui en forment les pilotis enracinés au fond. D'épaisses murailles défendent la roche calcaire contre l'émiettement, sous les efforts répétés du flot, et lui forment une cuirasse impénétrable. Vous diriez, de loin, un vaisseau de haut bord, immobile sur ses ancres : garde-fou des remparts, tours, dômes, maisons coiffées de leurs miradores contribuent à l'illusion, en se profilant nettement au-dessus des eaux, comme les bastingages, la mâture, les hunes de vigie, les étages compliqués des ponts, des tourelles et des terrasses blindées qui composent la forteresse flottante que l'on appelle un navire de guerre moderne. Un mince filet de dunes, tendues comme un câble rigide, rattache le navire immobile au rivage : c'est par là seulement qu'il est abordable.



Phot. de M. Lorimey.

CADIX : LE MÔLE D'ARRIVÉE.

La ligne ferrée qui s'allonge sur la dune, entre deux eaux, dépose les voyageurs presque à la porte de la ville, la *puerta del Mar*, ouverte par deux tunnels dans l'épaisseur du rempart. On arrive de biais sur un quai restreint, parmi les flâneurs, les douaniers, les marins hâlés qui débarquent le produit de leur pêche, pendant qu'une flottille de petites barques se balance au gré du flux et du reflux, presque à portée de la main. L'entrée est sévère, rébarbative, comme celle d'une place forte; une inscription surmonte la double arcade : « *Dominus custodiat introitum :* que le Seigneur protège votre arrivée. » Cette grave sentence, la garde qui veille, l'ombre des tunnels : rien ne répond moins à ce que l'on attendait d'une ville autrefois réputée pour son opulence, l'animation de son port, l'éclat et l'insouciance de sa vie. Si jamais *Cadix* fut très animée, depuis longtemps elle a cessé de l'être. La place Isabelle-II, qui d'abord se présente, est morne et déserte. Ce n'est pas l'Hôtel de ville (*Casas Consistoriales*) qui peut l'égayer. De là, les rues divergent vers les quatre coins de la ville : la plupart sont droites; l'une d'elles, la rue *del Sacramento*, la plus longue et la plus centrale, permettrait, si les maisons n'étaient aussi serrées, d'apercevoir, à son extrémité, l'horizon opposé de la mer.

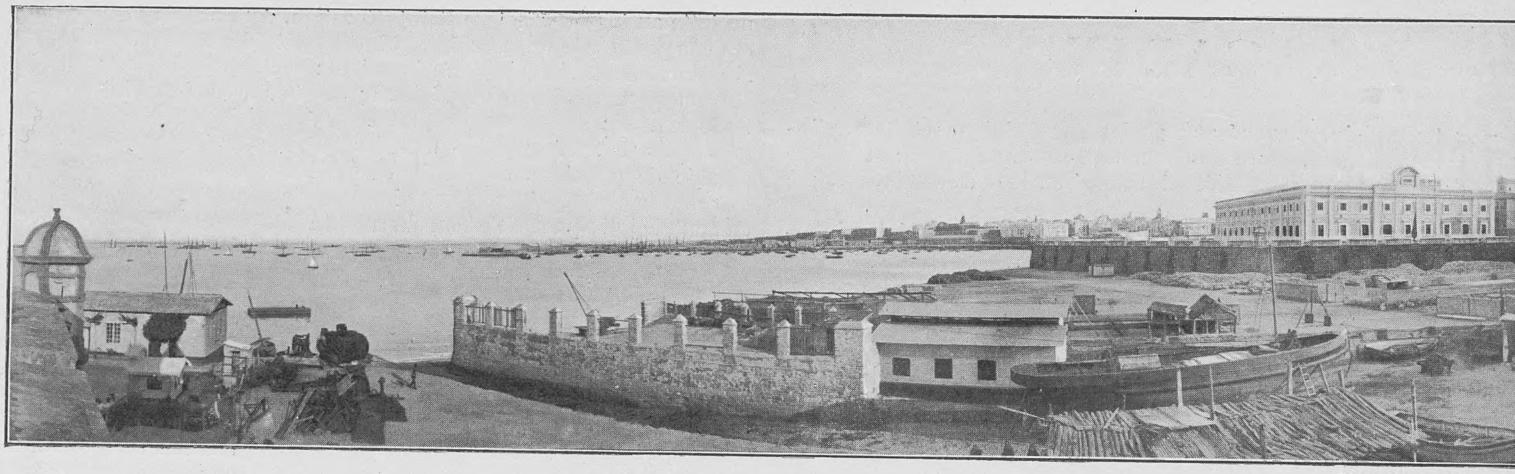
Une double assise porte *Cadix :* la plus petite au sud, la plus large au nord; les rues Rosa, Cereria, S. Juan, marquent la dépression qui les distingue. Au sud, la vieille Cathédrale, bâtie sur l'emplacement d'un temple antique; la Cathédrale nouvelle, à côté d'elle, et, à l'autre bout de cette côte presque rigide, l'amorce de la longue jetée d'écueils qui projette au large le fort de Saint-Sébastien. Au nord de la dépression et de la petite baie de la Caleta, qui en serait l'épanouissement naturel si de hautes murailles ne l'en séparaient : la citadelle de *Santa Catalina*, sur un promontoire découpé à vif; la *Tour de vigie*, qui commande toute la ville; des places ou plutôt des échappées de lumière ménagées dans le tohu-bohu des maisons qui montent, place de *Castelar* plantée de palmiers, esplanade de los Descalzos à côté du marché, place de la *Constitucion* avec une bordure de grands arbres; enfin, tout en haut, le joli square de *Mina*, charmant réduit de verdure et de fleurs, à deux pas du rempart et des boulevards extérieurs. Ici, l'*Alameda de Apodaca* et le *parque Genoves* déploient leurs allées de palmiers, leurs massifs de jolies plantes qui s'enroulent comme une gracieuse couronne au front de la ville, entre S. Felipe et le promontoire du Castillo de Santa Catalina. L'escarpe tombe à pic dans la mer, et la vue s'étend sans obstacle sur les vagues immenses arrivées de l'extrême Océan.

Que de fois, contemplant, de ce magnifique belvédère, les navires qui pointent du large, d'abord coquilles minuscules, puis gros steamers, soufflant et fumant au détour de la digue, je rêvai de l'Amérique perdue dans l'infini de la mer et du ciel, de Colomb, de ses hardis compagnons embarqués sur d'humbles caravelles, et se livrant au terrible mystère de l'espace sans fin! Nulle part le sentiment des hasards qu'ils coururent et du courage qu'ils durent avoir n'est plus vif que du haut des remparts de *Cadix*. Rien à portée, pour reposer le regard, que deux petits écueils au sortir de la baie, *las Puercas* et *los Cochinos ;* plus loin c'est le vide, la chevauchée interminable des flots. Je songeais aux explorateurs de ce désert mouvant, à Cartier qui, parti de notre côte bretonne, s'enfonça audacieusement aussi dans l'inconnu de l'occident et découvrit le Canada ; je revoyais nos grands marins, nos corsaires intrépides; *Saint-Malo*, campé sur son rocher, comme *Cadix*, et enserré pareillement dans une étroite ceinture de pierre, penché pour ainsi dire pour mieux surprendre le secret de la mer et découvrir l'ennemi. Mais la cuirasse de



Phot. Hauser y Menet.

ARRIVÉE A CADIX : A DROITE, LA PORTE DE MER.



Phot. de M. Lorimey.

RADE DE CADIX : LA DOUANE.

la vieille cité malouine est plus étroite que celle de *Cadix*, d'aspect plus guerrier, avec sa grosse tour *Quiquengrogne*, son étroit chemin de ronde, les écueils semés tout autour comme des sentinelles d'avant-garde. *Cadix* est fortifié à la moderne : plus de tours décoratives, mais inutiles; des bastions triangulaires hérissés contre tous les points de l'horizon, un large chemin de ronde où peuvent passer des régiments entiers, des avenues ombragées pour les promeneurs et les beaux équipages. Par un seul côté des remparts, entre la *puerta del Mar* et le quartier de S. Roque, du côté de la terre, *Cadix* rappelle tout à fait Saint-Malo. Mais, tandis que celle-ci se tapit derrière ses murs, la forteresse espagnole s'enlève presque toute en hauteur, dans le ciel. Des belvédères se hissent au-dessus des toits pour mieux voir venir. Le plus élevé d'entre eux, la *Tour de vigie*, commande, au centre de la ville, un merveilleux horizon. Tout *Cadix* s'étale à ses pieds, entre la baie et l'océan : les promontoires fortifiés, les batteries, les forts, la citadelle tranchent, de leurs vives arêtes, sur le bleu foncé de la mer et la houle des maisons blanches, serrées le long des rues étroites et luisantes comme les passerelles d'un navire.



Phot. de M. Lorimey.

FLOTTILLE DE PÊCHE DANS LE PORT DE CADIX.

Cadix (Cádiz), jadis l'une des plus riches cités du monde, passait pour imprenable : l'appareil guerrier qui a survécu à sa fortune ne défend plus qu'un comptoir vide. Cette ville est une grandeur déchue. Son origine remonte aux premiers temps de l'histoire. Les navires phéniciens y venaient recueillir l'étain de Bretagne, les métaux précieux de Tharsis : l'antique Gadès était un entrepôt fortifié. Avec les Carthaginois, Hamilcar, Hannibal; puis les Romains, Pompée, César, ce fut une place de guerre et un arsenal maritime, en même temps qu'une riche cité commerciale. César lui donna le titre et le privilège de cité romaine ; elle s'appela dès lors *Julia Augusta Gaditana*. Polybe, l'historien, en fut l'hôte avant César ; le poète agronome Columelle était de ses enfants. *Cadix* atteignit à un haut degré de prospérité : Athènes et Rome étaient les tributaires de son commerce et de ses produits. Avec les Barbares, puis les Arabes, cette prospérité tomba ; la place était presque déserte quand le roi de Castille Alphonse le Sage y entra, le 14 septembre 1262. Aucune autre cité, si ce n'est Séville, ne profita plus que *Cadix* de la découverte de l'Amérique : là s'armaient les flottes de trafic et de proie ; du haut des belvédères vitrés comme des phares, les armateurs scrutaient l'horizon, dans l'attente des galions chargés d'or et d'argent. Mais cette fortune d'emprunt, acquise sans effort, portait en elle les germes d'une décadence prochaine. Vinrent les corsaires barbaresques, au XVIe siècle ; ils se brisèrent encore au pied des remparts de *Cadix*. Mais l'amiral anglais Drake incendia la flotte gaditane dans son port (1587) et lord Essex, après avoir détruit une flotte de guerre et la longue caravane des galions d'Amérique, livra si complètement la ville au pillage, que tous la jugèrent perdue. Malgré ses malheurs, *Cadix* était encore la plus riche cité de la péninsule. En juin 1808, une flotte française était contrainte de se rendre sous ses murs ; bientôt, par un retour de fortune, le duc d'Angoulême, à la tête d'une armée française, enlevait sous ses yeux la citadelle du Trocadéro (août 1823). *Cadix* était libérale : en 1812 (19 mars), les Cortès, exceptionnellement réunies, y proclamèrent une Constitution aux idées de laquelle les Gaditans se montrèrent, depuis, fidèles.

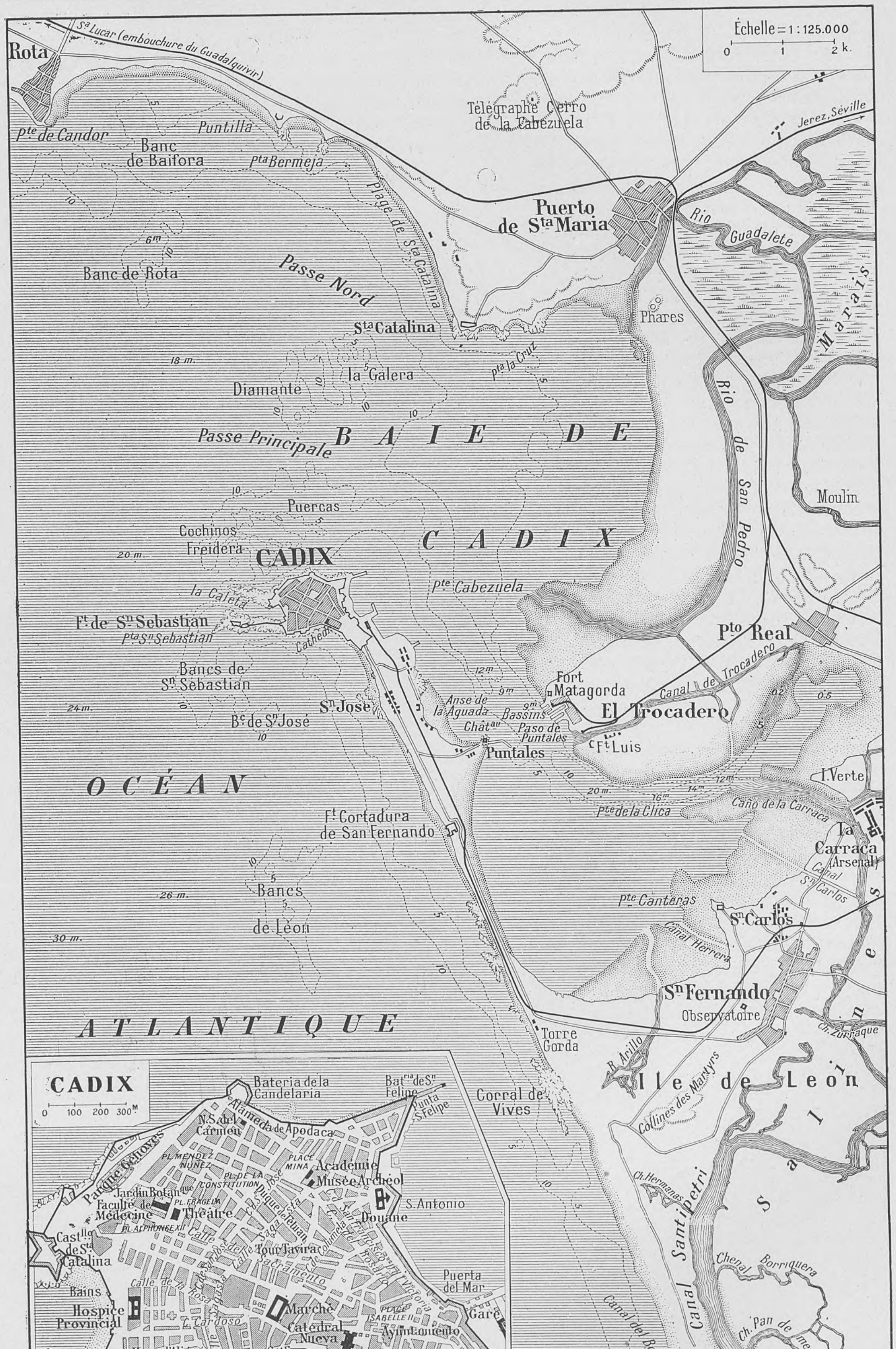
Cadix (64 130 habitants) est une ancienne ville d'affaires et de négoce. Ruinée par la perte des colonies espagnoles d'Amérique, elle s'est repliée sur elle-même et sommeille, aujourd'hui, dans les beaux rêves du passé. Ici règne le *mañana* national. Voulez-vous un renseignement? Vous l'aurez demain : *mañana*. Quand part le prochain bateau pour Lisbonne ou Tanger? Revenez demain, on vous le dira : *mañana*. Et vous reviendrez demain, d'autres fois encore : il faut arracher la vérité par lambeaux. Si vous partez par mer et qu'il faille une heure de barque pour aller rejoindre, au fond de la baie, le paquebot ancré au quai de Santa Maria, ne croyez pas qu'on vous en prévienne. Le bateau manqué, ce sera pour une autre fois, demain peut-être, *mañana*. Heureux si, touchant enfin le navire tant désiré, un douanier famélique n'arrête pas votre valise au passage, sous prétexte qu'il faut retourner à Cadix pour la faire viser par la douane centrale. On vous dira que, le quai auquel touche le paquebot étant territoire étranger, vous-même pouvez bien passer, mais pour la valise, c'est une autre affaire : il faut une autorisation spéciale. Alors le bateau siffle, il part; vous le voyez de la rive déraper majestueusement : demain vous reviendrez, après un tour à la Douane : *mañana*. Heureux pays où le temps ne compte pas, où l'on n'est jamais pressé, hormis pour ne rien faire. N'allez pas croire, au moins, que la nonchalance générale, pour mieux dire l'apathie, trouve une excuse dans l'accablante chaleur des pays du sud. Il fait bon à *Cadix* et, à quelques exceptions près, le climat, rafraîchi par la brise du nord, est ordinairement délicieux. Dites plutôt que des siècles de prospérité facile ont tué les énergies premières, énervé les âmes, déshabitué de l'effort. Ce n'est ni l'intelligence ni la richesse qui manquent à *Cadix* pour revivre les jours d'autrefois, autant du moins que le comportent les conditions nouvelles de la

vie. Il y a encore de grosses fortunes à *Cadix*, mais une sorte d'inertie fataliste les retient inutiles. Elles dorment... comme tout le reste. On verra demain : *mañana!*

La ville, ruinée par lord Essex, en 1596, fut rebâtie : des marbres précieux furent apportés à grands frais pour orner l'intérieur des habitations; mais l'extérieur décèle un caractère mercantile. Toutes ces maisons se ressemblent; pas une qui arrête l'artiste ou l'archéologue. La banalité est la règle, comme dans les entrepôts ou les magasins. Vous ne rencontrerez point, comme à Tolède, à Cordoue, dans la plupart des villes espagnoles, ces porches armoriés, ces monuments d'un autre âge qui récréent l'âme ou éveillent l'intérêt. Il est vrai que *Cadix* a soutenu des sièges meurtriers, qu'elle s'est vue pillée, incendiée, presque rasée de fond en comble. Mais lorsqu'ils la relevèrent, après le passage des Anglais, les fiers bourgeois de *Cadix* ne pouvaient-ils, maîtres de l'or et de l'argent du Nouveau Monde, faire preuve de goût, édifier autre chose que de monotones et plates maçonneries?

On ne perdra guère de temps, quoi que disent les gens intéressés, pour visiter *Cadix*. Rien ou à peu près ne subsiste du passé ; ce que l'on a pu recueillir de débris phéniciens, grecs, romains, objets du moyen âge, se trouve réuni dans un Musée de très petite mine, enfoui au fond d'un jardin désert, et que j'ai toujours trouvé fermé, pour cause de réorganisation, à chaque fois que je me suis présenté pour le visiter. Le Musée des beaux-arts n'est pas de ceux dont on fasse grand état, bien qu'il renferme des œuvres intéressantes. A l'autre bout de la ville, la Cathédrale, bien que construite à la fin du XVIIIe siècle et terminée à une époque d'assez mauvais goût, n'est pas sans mérite : on lui trouvera une belle ampleur.

Si vous ne venez pas à *Cadix* pour y rêver, dans une retraite bien tranquille, faites la promenade des remparts, montez à la Tour de vigie : en deux heures vous aurez vu la ville, comme le font la plupart des touristes; le moindre de nos villages de Touraine mériterait un arrêt aussi long. *Cadix*, pourtant, à certains jours, secoue son ordinaire torpeur, mais il faut se trouver là au moment propice. Les processions de la semaine sainte n'y ont pas le même éclat qu'à Séville, mais, pour être moins apprêtées, elles ne manquent pas d'une originalité due surtout au cadre où elles se déroulent. Ce jour-là vous verrez des mantilles. Voulez-vous voir des costumes? Allez à la *plaza de Toros*, un jour de représentation de gala. La plus belle *corrida* qu'il m'ait été donné de voir se courait à *Cadix* au bord de la mer, sous un ciel rutilant de lumière. L'arène resplendissait; on cuisait sur les gradins au soleil; un éblouissant papillonnement d'éventails agitait du haut en bas le cirque immense. Les Espagnols donnent une corrida, comme chez nous on donne une soirée musicale, une fête des fleurs, une représentation, dans un but charitable. C'était le cas ce jour-là; les gens, comme la



CADIX ET SES ENVIRONS.

nature, étaient en fête : jamais parterre printanier ne fut paré de plus riches couleurs. Les mantilles étaient sorties de leurs écrins. Voici, au hasard, quelques toilettes : toute en rose, collier de corail, mantille de dentelle blanche, gros bouquet d'œillets rouges aux cheveux et au corsage ; — tête blonde sous une dentelle transparente, comme un frêle tissu d'*arachne*, corsage rouge et robe blanche, boucles d'oreilles en corail tendre, bouquet de roses écarlates au corsage et dans les cheveux ; — toute en noir avec une mantille blanche ; — toute en blanc avec une mantille noire ; — boucles d'oreilles en filigrane d'or et bouquet d'iris au corsage ; — robe vert pâle, boléro azur et roses pâles; — châle drapé, semé de bouquets fleuris, profusion d'œillets rouges aux cheveux; — robe et mantille noires, bouquet de violettes aux cheveux ; — dans une tribune, châle à franges drapé, jaune d'or, tissé de roses rouges, peigne en diadème, surchargé de fleurs éclatantes ; — châle à franges drapé, blanc, bouquets de roses-thé ; — robes rouges et bleues, châles roses, violets, noirs, constellés de carmin. Devant ce flamboyant parterre, l'habituelle parade des corridas demeurait sans éclat; aussi ne s'en occupait-on guère. D'un bout à l'autre de l'enceinte, on se cherche, on se salue entre gens de connaissance, comme au théâtre. Vous diriez la promenade ordinaire, le *paseo* où l'on va pour voir et être vu.

La course, d'ailleurs, ne présente qu'un médiocre attrait. C'est un jeu de novices et d'apprentis, une représentation pour rire, où des taureaux de deux ans, des *novillos*, sont étourdis et estoqués par de tout jeunes gens, des étudiants, des enfants même. Les pauvres bêtes, sacrifiées pour ce plaisir, frémissent à la première piqûre et n'y reviennent plus; le tumulte leur donne une peur affreuse; le blessé meugle, cherchant une issue, appelant son pâturage. C'est alors qu'a lieu une poursuite sauvage et ridicule : on pousse le taureau, on le tire par la queue, on l'empoigne par les cornes; l'espada de rencontre, chargé de l'abattre, le manque invariablement, et l'animal désemparé se sauve jusqu'à ce qu'un galopin, lui sautant sur le dos, le frappe d'un coup de *puntilla* et met ainsi fin à son supplice. Alors éclate d'aise la tourbe de ces jeunes vauriens (je ne puis, quoi que l'on dise, les qualifier autrement), apprentis joueurs de couteau, qui veulent se donner du cœur en voyant le sang qui coule. Le matador que je vis était un étudiant en médecine : celui-là, du moins, fut dans son rôle; je me trompe fort, ou il fera un bon chirurgien, peut-être un peu brutal. Mais il y a des locaux prévus pour ce genre d'études préparatoires; le cirque ne devrait pas être une antichambre d'écorcheur. Et que dire de ces sinistres moutards de douze, quatorze, quinze ans, qui, pour faire parade de bravoure, se jettent à terre devant leur victime, bravent la pauvre bête à genoux, tandis qu'elle s'enfuit, dans une terreur folle? Ils sont cinquante, cent, deux cents jeunes sauvages acharnés à leur proie. Si l'homme qui lutte d'adresse et de courage contre une bête formidable, armée pour se défendre, offre un noble et émouvant spectacle, la passion de paraître rend les enfants cruels, et cette course de *novillos* n'est qu'une boucherie *répugnante* et une école « dangereuse ».

La **baie de Cadix** est l'une des plus belles du monde : elle s'ouvre entre la ville et le promontoire de Rota, ou mieux la pointe défendue par le fort de Santa Catalina. Elle est très ouverte du côté de l'ouest et de facile accès. Les hauts fonds y déterminent trois passes principales : au nord, le canal des Hollandais, entre un groupe de récifs et la pointe de Santa Catalina del Puerto; au sud, le chemin que suivent les barques de pêche, entre les écueils Cochinos, Puercas, Fraile et les remparts de *Cadix;* au centre, l'entrée principale, entre les traînées Diamante et Calera : c'est la voie la plus directe et la plus profonde, celle des gros navires.



CADIX : RUE DU REMPART.

Toute la baie se partage en deux conques : l'une avec le port de *Santa Maria,* sur l'embouchure même du rio Guadalete; l'autre avec *Puerto Real,* en face de San Fernando : entre les deux, le promontoire marécageux que commandait le château du Trocadéro. Ce promontoire, avec la pointe opposée de Puntales, rétrécit la porte d'entrée de la baie intérieure au fond de laquelle s'abritent Puerto Real, l'arsenal de la Carraca, San Fernando, dont les faubourgs se prolongent en vue du rivage. A l'une et l'autre extrémité du long bras sablonneux qui les réunit, *Cadix* sur son rocher, *San Fernando* sur le terre-plein que sépare de la rive le canal maritime de Santipetri, forment un seul territoire insulaire, l'*île de Léon,* île bizarre, presque conventionnelle que l'océan briserait d'un coup s'il le voulait, laissant San Fernando à la côte dont il est le prolongement, et Cadix isolé sur son écueil.

San Fernando est une ville de 25 000 âmes, sans compter sa population militaire. A côté d'un bel Observatoire astronomique fondé en 1798 se dresse la Torre Alta (18 mètres), d'où l'on domine le mouvement de la baie de Cadix : des réduits fortifiés et des batteries défendent les approches. Dans le faubourg de *San Carlos* (près de 3 500 habitants), la Résidence du capitaine général, auparavant collège naval, possède un panthéon des marins illustres de l'Espagne, et la fameuse Vierge qui ornait la galère capitane à la bataille de Lépante. C'est à San Fernando que les Cortès constitutionnelles tinrent leurs premières séances.

L'arsenal de *la Carraca* est édifié sur pilotis, dans une île basse qu'entourent le canal de San Fernando et celui de Santa Ana; là viennent désarmer ou s'approvisionner les navires de guerre. L'importance de ce vaste établissement n'a fait que grandir depuis sa fondation, en 1770 : aucun autre n'est plus sûr. Par malheur, l'envasement diminue de jour en jour la profondeur des canaux et menace l'existence même de l'arsenal.

Toute la côte est couverte de marais salants qui donnent lieu à un important trafic. Par contre, les bords s'enlisent; les boues glissent, encombrent le fond de la baie, ne laissant aux navires, pour atteindre Puerto Real, qu'un passage de plus en plus étroit, entre l'île Verte, voisine de la Carraca, et le rebord du Trocadéro.

Puerto Real doit son nom aux rois catholiques qui fondèrent la ville actuelle, en 1448, sur les restes informes du *Portus Gaditanus,* le plus ancien peut-être des comptoirs commerciaux



Phot. Hauser y Menet.

CADIX : PLACE ISABELLE-II; HOTEL DE VILLE.



A LA « CORRIDA DE TOROS ».

établis dans la baie de Cadix. C'est maintenant une ville de 12 000 habitants; le vin et les céréales enrichissent son terroir : c'est l'un des centres industriels les plus actifs de la province ; on lui prédit pour cela un bel avenir. Le premier de ses établissements industriels appartient à la Compagnie anonyme des ciments gaditans, héritière, depuis 1901, de la fameuse exploitation des ciments de Portland. Les calcaires argileux pour la fabrication du ciment y sont traités par les méthodes les plus récentes et les plus parfaites.

Un canal réunit *Puerto Real* à la petite ville industrieuse de *Trocadero*, cité de pêcheurs assise au-dessus des marécages que forme le rio de San Pedro, bras dérivé du *Guadalete*. Tout ce littoral, jusqu'au fleuve, présente l'apparence d'un sol en formation : terres basses, instables ou inondées, traînées de dunes arides, steppes et bois de pins à l'approche du fleuve.

Puerto de Santa Maria, que Ptolémée désigne sous le nom de Portus Menesthei, port du Grec Menestheos, remonterait à douze siècles avant Jésus-Christ. Les Arabes le ruinèrent; Alphonse X le rebâtit en 1264 et lui donna le nom de la Vierge; Philippe V en fit un domaine de la couronne. La ville est *muy noble* et *muy leal*. De là partirent, en 1284, l'armada de cent voiles dirigée contre le Maroc; la flotte de Pedro Algaba et Pedro Hernandez, pour la conquête des Canaries; de là encore, Alonso Ojeda, Americo Vespucci et Juan de la Cosa, en 1504; enfin D. Alvaro de Bazan. En 1810, les Français démantelèrent la place. Le territoire est riche, abonde en céréales, fruits, vins, dont le commerce est principalement aux mains des Anglais.



CADIX : *L'ALAMEDA*.



A LA « CORRIDA DE TOROS ».

AU SUD DU GUADALQUIVIR

Le *rio* **Guadalete** finit à Puerto de S. Maria. De nombreuses prises d'eau, dérivées du Cerro de San Cristobal, se réunissent pour former le rio. Le plus important de ces ruisselets supérieurs naît au pied même du Cerro et passe à Grazalema, dont il prend le nom; ses eaux, accrues par d'autres arroyos sur l'une et l'autre rive, sont assez fortes pour faire tourner quelques moulins; on les détourne pour l'arrosage des jardins et des terres. Le rio passe au pied de la falaise de Zahara, célèbre par le donjon qui en couronnait la crête, si haut dans les nuages, disent les chroniqueurs arabes, « que les oiseaux seuls en pouvaient tenter l'escalade ». Le fort pourtant fut pris. Soult en fit, de 1810 à 1812, un poste français d'avant-garde. Toute la région supérieure, que parcourt le rio, est fort mouvementée : entre les sierras de Bornos et de Santicar, il rompt la digue d'un ancien lac qui a trouvé par là son issue. Le *Guadalete* ronge la base du rocher qui porte la pittoresque cité d'*Arços*, se déroule à travers une fertile campagne couverte de céréales, de vignobles et d'oliveraies : sa vallée ouvre la route de Jerez Bornos à la Serrania de Ronda, et offre, pour cette raison, un grand intérêt stratégique.

Le *Majaceite*, principal affluent du Guadalete, naît, comme lui, au pied du Cerro de San Cristobal, mais sur le flanc opposé; le rio de *Ubrique* qui arrose les huertas de cette ville, celui de *Bosque*, alimentent son cours. A travers les défilés, les rochers et les bois, lui arrivent des filets torrentiels, parmi lesquels le *Tempul*, dont les eaux fraîches, captées par un grand aqueduc de fondation romaine, alimentent la ville de Jerez. Le *Guadalete* coule au pied de la **Chartreuse de Jerez**, laissant la ville à 3 kilomètres environ. A l'ancien pont de la Chartreuse commence la navigation : Jerez embarque des grains et des vins au petit port du Portal. Plus loin, 10 kilomètres de rives basses et marécageuses conduisent le *Guadalete* à son embouchure.

Jerez de la Frontera (52 500 habitants) est une grande ville florissante, au milieu d'un riche terroir, une métropole des vins, la plus importante d'Espagne, si l'on groupe autour d'elle les centres de production du voisinage. Évidemment l'on ne vient pas à *Jerez* pour voir des processions, à moins que l'on ne prenne pour telles les incessantes théories de gourmets et de curieux, parmi lesquels des personnages princiers, qui déambulent sous les arcades et dans les chais de la maison Gonzalez, entre les foudres géants pleins d'un vin exquis. Vous verrez, dans ce vaste établissement qu'animent tous les jours 240 employés et 400 ouvriers, des montagnes de fûts alignés au grand air, sous l'ombre des grands arbres, des chais grands comme un territoire : l'un

de 4 400 mètres carrés, qui renferme, en dix travées, 7 000 pièces de vin, contenant chacune 500 litres. A côté, le Bodega, dit la *Union*, où se prélassent les douze *Apôtres*, douze tonneaux vénérables, d'une capacité de 75 hectolitres, dans lesquels on conserve des vins très vieux et de saveurs différentes. La *Réserve* est consacrée aux produits les plus intéressants et les plus rares; une place y est faite aux récoltes de choix et aux crus célèbres : Romano, Néctar, Tio Pepe, Matusalem. Au-dessus de cette aristocratie des vins, des tonnes princières, au front armorié, pleines d'une liqueur délicieuse, portent incrustés la date de leur naissance avec l'âge des personnages de la famille royale qui leur ont fait une visite et dont ils portent les armes. Certaine *Rotonde*, extérieure aux grands chais, mérite à elle seule une visite : on l'appelle *Concha*, pour



Phot. Laurent-Lacoste.

CADIX ET LA CATHÉDRALE, VUS DE LA TOUR DE TÁVIRA.

sa forme en hémicycle : le toit en fer s'appuie sur un mur extérieur. Un banquet y fut donné à S. M. Alphonse XII et à la reine doña Cristina lorsqu'ils passèrent à Jerez, en 1882 ; un congrès international s'est depuis réuni dans cette salle immense.

Tous les progrès ont été mis à contribution dans les différents services qu'exige l'industrie si compliquée des vins. Rien n'y manque : tonnellerie, cela va sans dire, scieries mécaniques à vapeur pour couper les douves, dépôts renfermant une provision constante de 70 000 douves attendant qu'on les emploie, ateliers de fabrication des fûts, pompes à vapeur élévatoires pour le nettoyage, locaux où les fûts neufs remplis d'eau demeurent de six à douze mois, jusqu'à ce qu'ils aient perdu le goût du bois; Bodega dite « *los gigantes* », où 12 grandes cuves, d'une capacité de 4 100 hectolitres, servent au coupage des vins, au moyen d'agitateurs à vapeur; longue galerie de 35 arcades, où sont disposés à l'air les fûts récemment remplis de vin, après avoir été six ou douze mois pleins d'eau; alambics perfectionnés pour la fabrication des alcools de vin, réservoirs en fer galvanisé pour leur conservation; élévateurs, machines à mettre le vin en bouteilles; forges et fonderies pour les outils, les cercles de fer; ateliers de construction et de réparation des charrettes pour le transport des vins, écuries; chemin de fer privé ajusté au chemin de fer de la ville, quais et machines élévatoires pour l'embarquement. On le voit, c'est tout un monde.

L'établissement couvre une superficie de 65 000 mètres carrés; sa provision ordinaire est de 100 000 hectolitres; des jardins, une école gratuite pour les enfants des ouvriers, trouvent encore place dans l'immense enclos. La maison possède aussi plusieurs Bodegas dans la ville de Jerez, des succursales à Sanlucar, Puerto Real, Bonanza, Montilla. Elle exploite ses propres vignes et expédie ses vins à tous les coins de l'Europe, jusqu'en Amérique. De 1835 à 1887, elle aurait exporté 1 125 295 hectolitres.

LA CHARTREUSE DE JEREZ

On ne devrait pas quitter *Jerez* sans aller voir son ancienne Chartreuse, bâtie au XIVe siècle par un Génois, sur les bords du Guadalete, à 4 kilomètres de la ville. C'est l'une des plus belles ruines d'Espagne, la plus émouvante peut-être par le contraste de sa désolation et du site admirable qui se déroule à ses pieds. Les guides n'en parlent guère, quand ils ne l'oublient pas tout à fait, et l'on sent bien qu'ils n'en parlent que par ouï-dire. Raison de plus pour aller voir la *Chartreuse de Jerez*.

Une route excellente court entre les enclos de vignes d'où viennent les plus fameux vins de la région. Une porte étroite, souvent enguirlandée de rosiers ou de lianes écarlates, permet d'en pénétrer le mystère; des massifs de cactus aux pointes acérées, des figuiers de Barbarie, hauts comme des maisons, forment autour du vignoble une haie impénétrable : déjà (nous sommes en avril) leurs raquettes hérissées s'étoilent de fleurs d'un jaune éclatant. Auprès de ces haies formidables, un homme qui passe à cheval, une femme assise sur son âne paraissent des jouets d'enfant. Une *venta* de rencontre, où poules et dindons piaillent et picorent dans la cour, permet aux gens qui passent de se désaltérer, les gens à l'intérieur, les bêtes à l'abreuvoir d'une grande auge de pierre : deux gendarmes en tournée y buvaient, lorsque je passai, dans le creux de leur main, avec les chevaux et les ânes.

A côté d'un petit square, une partie des anciens bâtiments conventuels abrite un quartier de cavalerie de remonte : l'entrée de la *Chartreuse* est à côté. Deux arcades superposées, reposant chacune sur quatre colonnes ioniennes, lui forment un majestueux portique ; la frise est belle ; au fronton, une petite croix de fer inclinée, prête à tomber, révèle tout de suite un état d'abandon. Dans la grande cour ouverte qui sert d'atrium, l'herbe descelle les pavés ; le mur de gauche est à bas, tout du long étendu sur la terre en friche, pendant qu'à

l'ombre du mur opposé, un vieil âne et un cheval étique broutent, en attendant qu'à son tour celui-là les écrase. Seule, une élégante loggia, où demeure le gardien, met une note de vie dans cette décrépitude.

Deux ordres corinthiens superposés forment le portail de l'église : une couronne d'herbes folles dessine la grande arcade ; l'autre s'ouvre plus haut sous la statue de saint Bruno qui la domine. Les colonnes sont accouplées de chaque côté, deux par deux ; leurs cannelures sont ombrées d'ocre vif déposé par le temps. Au fronton, le Père éternel, dans une attitude qui évoque celle du Créateur que Michel-Ange brossa au ciel de la chapelle Sixtine. Au-dessus perche un nid de cigognes dont les petites têtes se hasardent au-dessus des brindilles qui composent leur habitation. L'église s'ouvre par un magnifique tambour en



Phot. Laurent-Lacoste.

CADIX, VUE PRISE DE LA TOUR DE TAVIRA.

bois d'ébénisterie, aux vives couleurs, que complète une grille d'arabesques dorées. Deux enceintes partagent la longueur de la nef : la première possède dix-huit stalles dont le couronnement sculpté repose sur de frêles colonnettes; la seconde, réservée aux religieux, est, pour cette raison, séparée de la première par un mur dont la porte centrale, en plein cintre, encadre ses lourds panneaux dans un merveilleux décor Renaissance. Très haute, très large, la nef profile son admirable frise, aux supports teintés de rose, sous une voûte fouillée en relief, contre un fond bleu étoilé. L'harmonie des lignes et des couleurs, la décoration aussi riche qu'originale sont d'un art délicat qui contraste avec les productions similaires dont la conception embrouillée, la surcharge et le mauvais goût ne sont pas un honneur pour l'Espagne.

Le *petit cloître*, adossé à l'église, est une surprise. De légers contreforts à clochetons aigus portent de mignonnes gargouilles, en retour d'une galerie de couronnement découpée à jour. Sous les arcades, dans un demi-jour mystérieux, des fresques bien endommagées retracent la vie de saint Bruno. Au milieu de la petite cour, tout est lumière : un rebord bleu l'encadre; de sveltes colonnes de marbre blanc décorent ses angles. Mais la vasque centrale s'est affaissée, le jet d'eau ne fait plus entendre le son argentin de ses gouttes perlées ; l'herbe perce entre les joints, dresse des aigrettes vertes sur les saillies, se suspend en festons aux aspérités. Qui dira la profonde mélancolie de cet écrin délaissé ? Au-dessus du cloître et de sa galerie, appuyé contre la nef de l'église, l'élancement d'un transept adventif porte bien haut, dans l'azur profond, un campanile transparent, au pied duquel un figuier s'incline et frémit au-dessus du vide, parmi les chevelures d'herbes folles suspendues. L'Espagne n'a pas de plus splendide ruine, et elle la laisse s'écrouler : l'eau filtre par les lézardes des voûtes ; les murs s'effondrent.

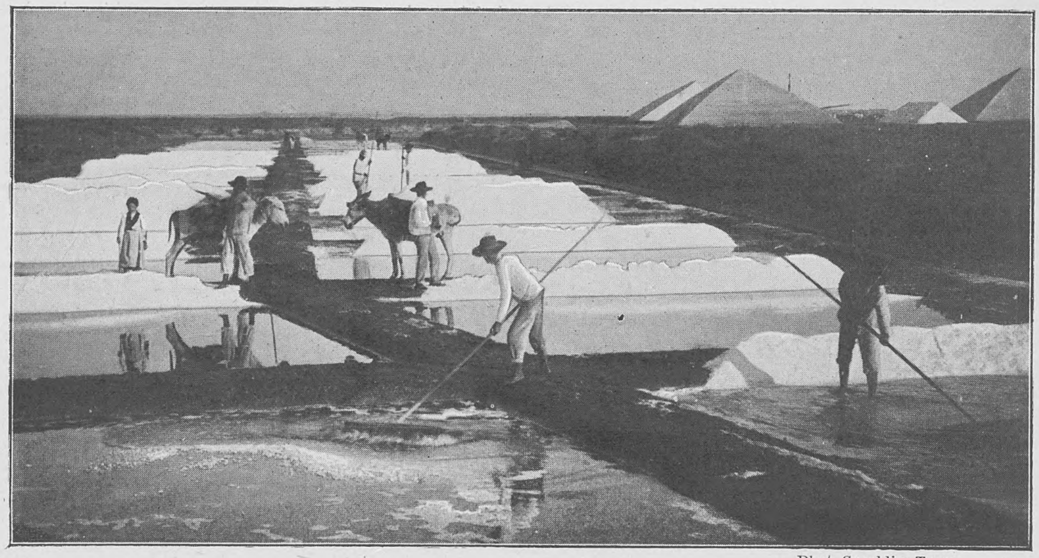
Un vrai champ de désolation que le *grand cloître*. Imaginez un enclos immense, à l'état de steppe ou de vague pâtis, qu'enveloppent, sur chaque côté, dix-huit grandes arcades ogivales, maintenues par des contreforts qui s'effritent et s'affaissent sous la poussée des arbrisseaux, des figuiers et des parasites feuillus qui jaillissent de toutes parts. Pourtant, chaque clef de voûte, chaque support d'ogive, est patiemment fouillé et mériterait l'attention d'un artiste. Au fond du champ solitaire, de grands cyprès veillent seuls sur des tombes depuis longtemps nivelées et ensevelies dans l'oubli : c'était ici le cimetière des religieux. Ils sommeillent parmi les ruines; tout un côté du grand cloître s'est écroulé sur le champ de repos. Au centre, la vasque de la fontaine est envahie; peu à peu les pierres s'écartent, tombent et retournent au néant. Au-dessus des chardons et des fleurettes qui constellent la verte étendue, une petite croix de fer, scellée dans la pierre sculptée, se dresse sur un piédestal d'azulejos, couleur bleu de ciel : les carreaux se détachent; une chèvre y broutait, quand je passais, quelque plante aromatique, en secouant sa sonnette; deux chevreaux bêlants, accourus à l'appel de leur mère, en joyeuses gambades, posèrent leurs petits pieds sur les azulejos tremblants, firent glisser sur le pré des débris qui tenaient encore. Ainsi s'en va l'antique *Chartreuse*, abandonnée, par une incurie sans excuse, à la dent des bêtes, au soleil, à la pluie, à tous les éléments.

Chaque jour amène sa ruine. La porte d'entrée du *grand réfectoire*, avec ses angelets délicieusement sculptés, pourrait être conservée comme un bijou; l'intérieur encore montre une chaire du travail le plus fin. Dans la *salle capitulaire*, un banc fait de vieux azulejos court le long des murs, le pavement est de mosaïque, mais l'eau tombe par la voûte entr'ouverte; il s'en dégage une navrante odeur de moisissure.

Autour des cloîtres, les carreaux de faïence se disloquent l'un après l'autre. Quelques cellules de moines se voient encore. Chacune comprenait deux pièces, bien petites en vérité : le *dormitorio* pour le coucher, le *comedor* pour les repas, un jardinet où le religieux entrete-

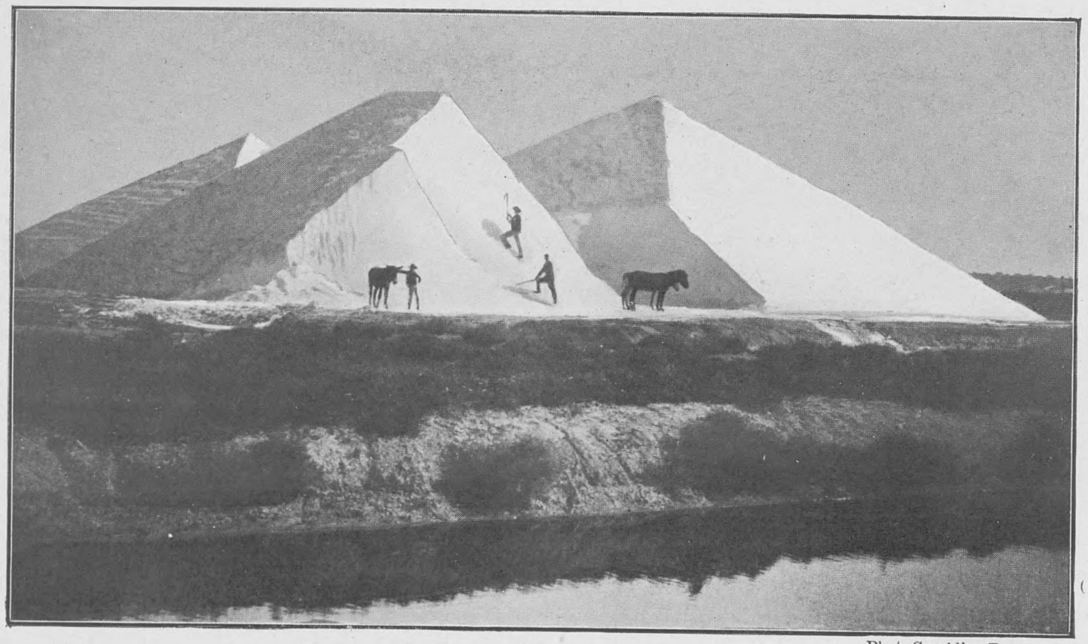
nait quelques plates-bandes. Là où la terre n'est pas trop envahie par les débris, le gardien sème des oignons; de-ci de-là, dans les coins bien abrités, un oranger mêle ses fruits d'or à la grenade écarlate, et, par une brèche des murs croulants, l'on entrevoit le délicieux paysage du *Guadalete* qui serpente au milieu de grasses prairies animées par les troupeaux; à perte de vue, les champs couverts de moissons s'étendent, piqués de grands arbres qui ondoient sous un ciel éclatant de lumière.

Jerez fut aux avant-postes de l'Espagne contre le Maure envahisseur : son nom *Jerez de la Frontera* rappelle cette situation. Ainsi, pour plusieurs autres localités de cette région : Chiclana de la Frontera, Veger de la Frontera... Des tours de guet et de défense, disséminées le long de la côte entre Cadix et la pointe de Tarifa, évoquent un temps de perpétuel qui-vive : torre Bermeja, torre del Puerco, torre Castillobo, torre Nueva, torre del Tajo, torre Sara, torre de la Plata, torre de las Palomas. C'est en vue de cette côte, dans la plaine de *Medina Sidonia,* que Roderic, le dernier roi wisigoth de Tolède, subit la défaite complète qui ouvrit pour l'Espagne une ère d'invasions, près de huit fois séculaire. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'endroit précis où fut livrée la bataille : le fait lui-même n'est pas douteux, que l'on rapproche le champ du combat plus près du rio Salado, du Lirio, d'un affluent du Barbate ou d'un autre affluent du Guadalete, qui tous rayonnent autour de Medina Sidonia.



Phot. Geraldi y Torre.

MARAIS SALANTS PRÈS DE CADIX; SAUNIERS RECUEILLANT LE SEL.



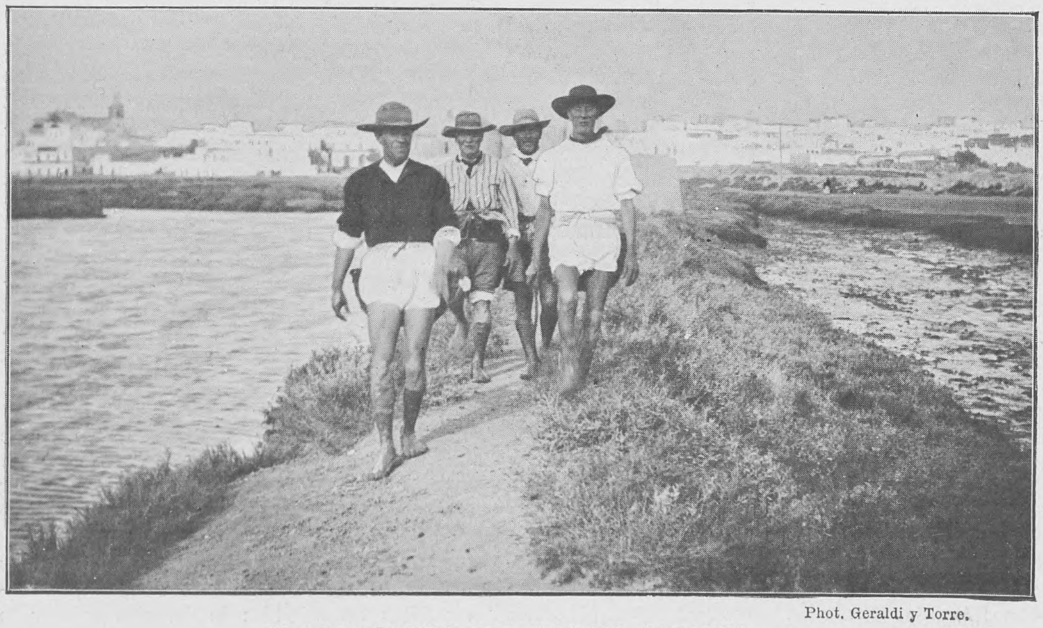
Phot. Geraldi y Torre.

PROVISIONS DE SEL.

Le **Barbate** est, avec le Guadalete, le principal émissaire occidental de la haute région qui s'élève au-dessus du *Campo de Gibraltar* jusqu'à la sierra *del Pinar* (1 651 mètres). A l'issue d'une haute vallée pittoresque, il entre en plaine à l'est de Medina Sidonia, et, au-dessous de Casas Viejas, étale ses eaux dans la vaste lagune de la *Janda.* Sous la pression du cap de la Meca, il débouche, à l'est du cap *Trafalgar*, dans l'Océan. Le cap Trafalgar fut témoin de la défaite infligée par Nelson aux flottes combinées de la France et de l'Espagne, aux ordres de Villeneuve et de Gravina (21 octobre 1805). Ce cap ouvre le détroit de Gibraltar, en face du cap Spartel, sur la côte d'Afrique.

Le promontoire de **Tarifa** (de *Tarif*) commande le milieu de la passe : on devrait le nommer pointe d'Europe; il s'avance, en effet, plus au sud que l'extrémité de la péninsule de Gibraltar, à laquelle on a fait cet honneur. *Tarifa*, la terre européenne la plus proche de l'Afrique, se dessine comme un coin en face de la cassure ouverte dans la côte opposée, du cap Spartel à la pointe de la Almina, entre Tanger et Ceuta.

La ville de *Tarifa* compte plus de 10 000 habitants : elle doit aux courants d'air violents qui balayent le détroit un climat énervant et moins favorisé que ne le ferait présumer sa situation. Ce fut d'ailleurs, dès la plus haute antiquité, une position stratégique bien plus qu'une ville promise à un développement pacifique. L'avant-garde des Maures y débarqua en 710 : ils en firent une citadelle très forte, une base d'opérations destinée à protéger leurs débarquements à



Phot. Geraldi y Torre.

TRAVAILLEURS DES MARAIS SALANTS.

venir. De nombreux combats furent livrés aux alentours. En 1292, le roi D. Sanche IV assiégea la place par terre et par mer et s'en empara le 21 septembre. Mais c'était une conquête trop exposée, difficile à conserver. La défense en fut confiée au Maître de Calatrava, puis au brave Alonzo Pérez de Guzmán, qui eut l'héroïsme de sacrifier ses plus chères affections à son devoir de soldat; il abandonna son fils à la fureur des Maures, qui l'assassinèrent, plutôt que de racheter une vie si précieuse au prix d'une forfaiture qui lui eût fait livrer la place à l'ennemi (1295). On se battit encore maintes fois autour de Tarifa. Les Français, sous Godinot, l'assiégèrent en 1811 et durent se retirer.

La position est aujourd'hui défendue par des batteries. Entre les murs de la ville et la côte s'élevait l'Alcázar mauresque, depuis Castillo, auquel se rattache la tradition espagnole de Pérez de Guzmán, surnommé « el Bueno ». L'ancienne île de *Tarifa* s'est peu à peu soudée au continent : un kilomètre la sépare de la ville. La côte en est très découpée, excepté au sud-est où elle s'abaisse vers une suite de récifs à deux têtes dont l'une se nomme la Piedra Marroqui : cette sorte de chaussée sous-marine découvre à basse mer. Des batteries casematées, armées de canons de gros calibre, défendent l'île. Une tour blanche s'y dresse, dont le phare s'élève à 43 mètres et éclaire 20 milles à la ronde : il comprend dans son champ de rayonnement la fameuse barre d'écueils, si féconde en naufrages, que l'on désigne sous le nom de *los Cabezos;* 30 ou 40 centimètres d'eau seulement recouvraient ces pointes sournoises et décharnées, avant que la dynamite n'eût fait sauter les plus dangereuses.

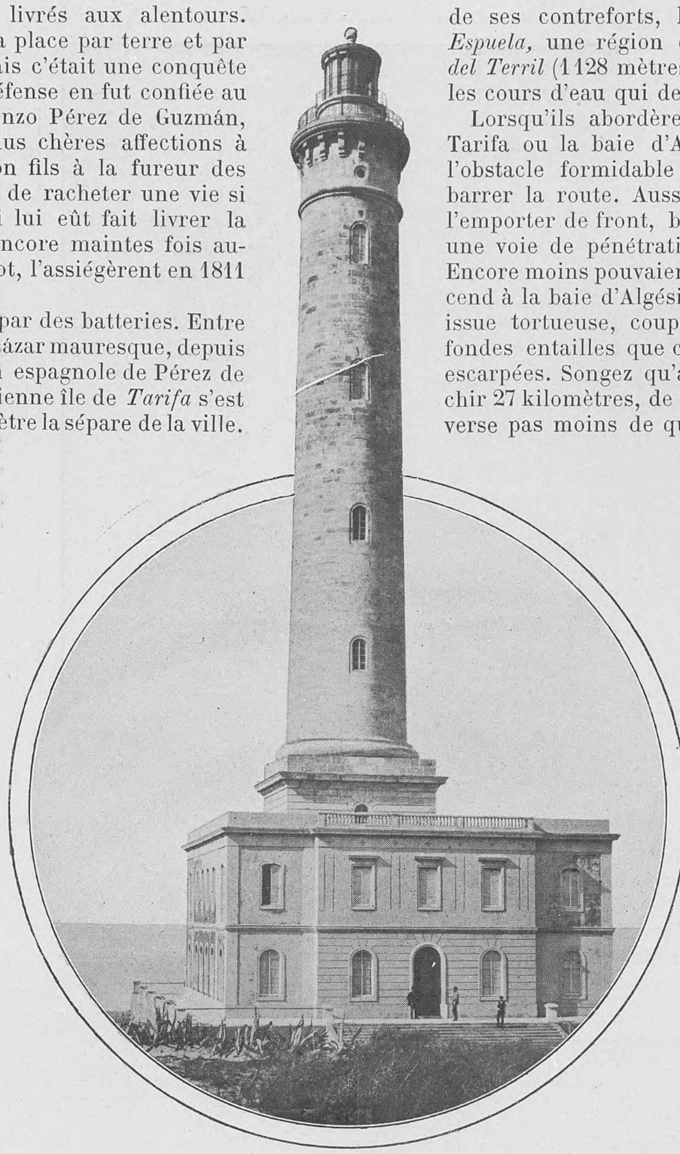
ÉPERON DE LA PÉNINSULE

ENTRE L'OCÉAN ATLANTIQUE ET LA MÉDITERRANÉE

Tarifa et ses écueils aiguisent au sud l'éperon montagneux que la Péninsule dirige contre l'Afrique, pêle-mêle de Sierras arc-boutées les unes contre les autres, dont la direction première a fléchi sous l'attraction de l'effondrement qui ouvrit le détroit de Gibraltar. L'escarpement s'accuse ainsi d'ouest en est et du nord au sud pour finir, sur l'Océan et la Méditerranée, par un éventail de ramifications perpendiculaires à la côte. L'ensemble forme une vaste forteresse naturelle qui monte du littoral par trois enceintes successives entre le Guadalete, rivière d'Arcos et le Guadiaro, torrent de Ronda. Bien qu'ils ne soient pas inaccessibles et laissent entre eux des intervalles, les bourrelets qui déterminent ces trois enceintes pourraient offrir des bases de résistance sérieuse contre une troupe d'invasion.

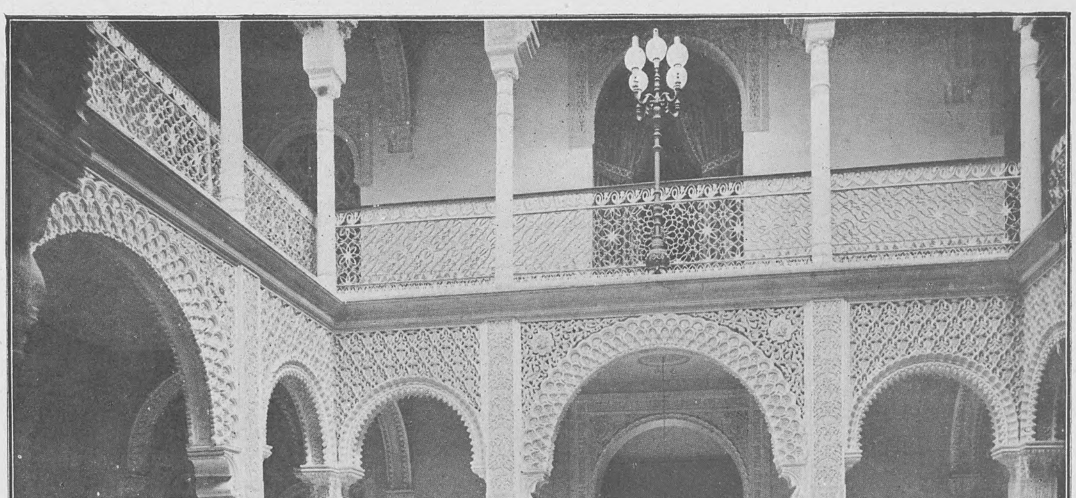
Au premier plan, derrière quelques rides côtières, la plaine de Medina Sidonia, que couvre le cours du Barbate, est dominée, vers le nord-est, par le pic de *Aljibe* (1 093 mètres). Soudées à ce nœud, les sierras de *las Cabras* (des Chèvres), de la *Gallina* (de la Poule) et la sierra de *Libar* dessinent le rebord inférieur de la seconde enceinte que commande, au nord, la sierra *del Pinar* (1 651 mètres) : le rio de Ubrique et le Majaceite, affluent du Guadalete, s'y déroulent par le travers. Enfin, au-dessus de la sierra *del Pinar* et de ses contreforts, la sierra *del Endrinal* et la sierra *de la Espuela,* une région chaotique s'appuie au front de la sierra *del Terril* (1 128 mètres), où s'abreuvent, sur le versant opposé, les cours d'eau qui descendent au Guadalquivir.

Lorsqu'ils abordèrent la côte d'Europe, par la pointe de Tarifa ou la baie d'Algésiras, les Maures d'Afrique savaient l'obstacle formidable qui, dès les premiers pas, allait leur barrer la route. Aussi ne se hasardèrent-ils point à vouloir l'emporter de front, bien que le cours du Barbate leur ouvrît une voie de pénétration directe au cœur même des Sierras. Encore moins pouvaient-ils songer à remonter la route qui descend à la baie d'Algésiras par le *Guadarranque* et le *Guadiaro,* issue tortueuse, coupée de fondrières et perdue en de profondes entailles que commandent de tous côtés des murailles escarpées. Songez qu'au-dessous de Ronda le train, pour franchir 27 kilomètres, de Benoaján à la hauteur de Gaucin, ne traverse pas moins de quatorze tunnels : il lui faut trancher les montagnes, sauter les torrents à des hauteurs vertigineuses, pour se frayer un passage. Une poignée de gens déterminés pourraient, dans un pareil dédale, anéantir une armée. Les Maures n'eurent garde de s'y risquer. Cette route d'invasion leur étant fermée à droite; ne pouvant d'ailleurs, sans trop de risque, pénétrer directement dans les montagnes par le sillon central du *Barbate,* les Maures tournèrent l'obstacle en suivant la côte, vers l'ouest. C'est là que les attendait la défense, là que se livrèrent les engagements décisifs, et lorsque la défaite de Roderic, dans les parages de Medina Sidonia, leur eut livré le passage, les vainqueurs débouchèrent, par le flanc occidental des montagnes, sur Jerez et la plaine du Guadalquivir. Bientôt ils étaient maîtres de l'Andalousie et se fortifiaient, à leur tour, dans le réduit des Sierras qu'ils n'avaient osé attaquer de face. La sierra *del Pinar* est le donjon de cette citadelle de rochers dressée sur l'horizon des deux mers, entre *Arcos* sur le Guadalete et *Ronda* sur le Guadalevin. Du haut de sa falaise jaune, qui



Phot. Laurent-Lacoste.

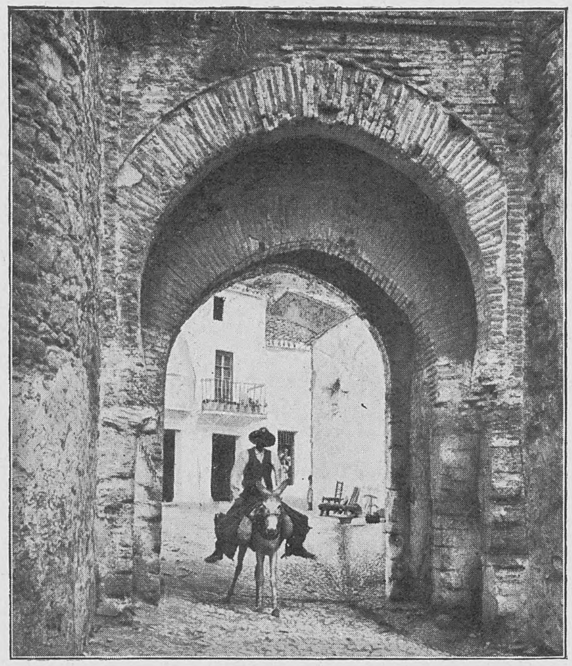
PHARE DE CHIPIONA.



COUR DE LA *CASA DE AGREDA,* A JEREZ DE LA FRONTERA.

surplombe de 160 mètres le cours du Guadalete, **Arcos** n'est pas banale : trois promontoires, découpés à vif dans la falaise, se détachent au-dessus du vide avec leurs maisons, leurs clochers, leurs monuments. Une route monte là-haut par un long détour, entre des cactus énormes : une église dont la voûte repose sur des colonnes épanouies en palmes, un vieux palais, de belles grilles aux fenêtres, des habitations creusées dans le roc, héritage peut-être de l'ancienne colonie ibérienne campée sur cette aire; les bannières mauresques conservées à San Pedro ajoutent l'intérêt de l'art et du souvenir au charme pittoresque.

Ronda est à l'autre bout de l'horizon, vers l'est. La route y conduit d'Arcos, par le travers des Sierras, non point une de ces pistes désolées qui s'insinuent d'ordinaire à travers les montagnes espagnoles et se déroulent monotones et vides, sur des routes pelées, entre des blocs décharnés, mais une route animée, avec des bouquets d'oliviers, des gens qui passent, des troupeaux qui agitent leurs sonnailles, des chiens qui aboient : çà et là des fermes, des peupliers le long de quelque ruisselet, des citronniers chargés de fruits, la végétation du nord et celle du midi mêlées, grâce à l'altitude, sous un ciel africain. Les pentes lointaines apparaissent drapées sous la masse sombre des chênes-lièges, qui montent dans le ciel ou dégringolent au creux des ravins. C'est une surprise délicieuse en Espagne.



Phot. Garzón.

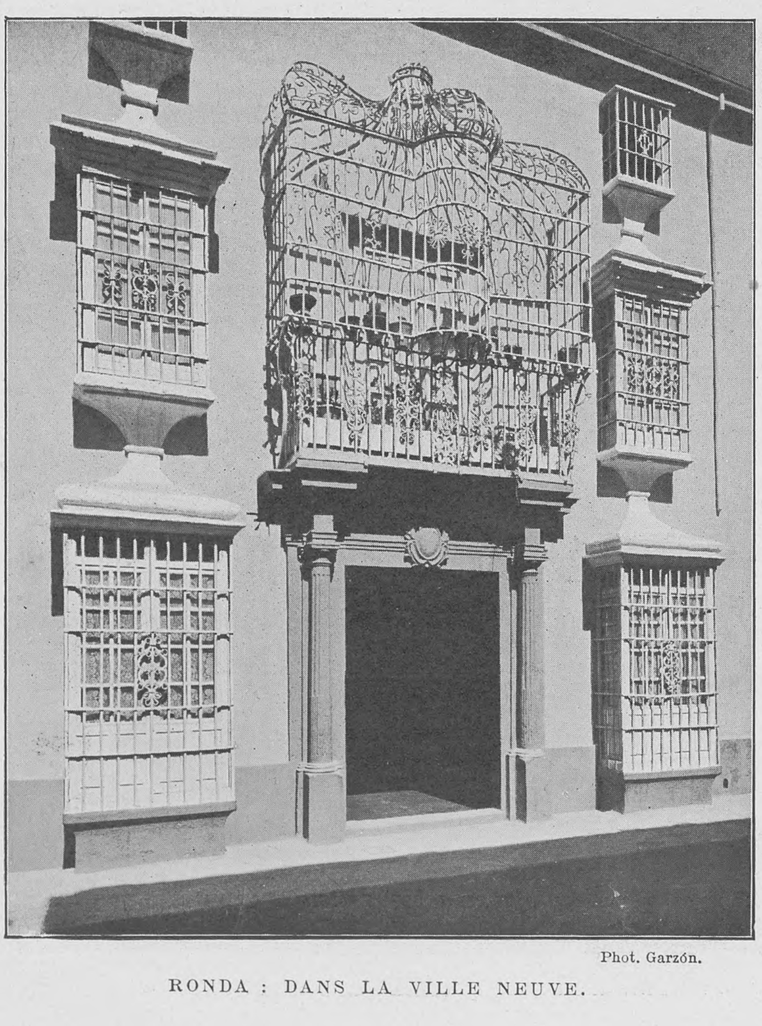
RONDA : PORTE DE LA VIEILLE VILLE.

A force de lire ou d'entendre dire que **Ronda** est un nid d'aigle, je l'imaginais suspendu à la pointe de quelque rocher inaccessible. Rien de plus faux : c'est le monde renversé, la montagne tête en bas : de la gare à la ville, en dix minutes de course, vous ne rencontrerez pas une taupinière. *Ronda* est bâti sur un plateau monotone d'où surgissent, à l'horizon, le *cerro de San Cristobal,* la sierra de *Libar*, la région mouvementée de la *Serrania;* enfin, à l'est, la sierra de la *Nieve,* dans les parages de *Tolox.* Mais les vraies montagnes sont loin : il faut les deviner plutôt qu'on ne les voit.

Une ville neuve aux maisons assez mesquines, alignées le long de rues droites et banales, n'est pas pour diminuer la fâcheuse impression de l'arrivée. Mais nous sommes en Espagne, pays de plateaux, au relief usé que les torrents ont entaillé de ravines profondes. A 100 mètres du gouffre ou *el Tajo* (*tajo*, coupure), ouvert par les eaux torrentielles du Guadalevin, on le devine à peine. Tout à coup le sol manque, s'effondre entre des parois à pic, jusqu'au torrent qui mugit et s'élance à



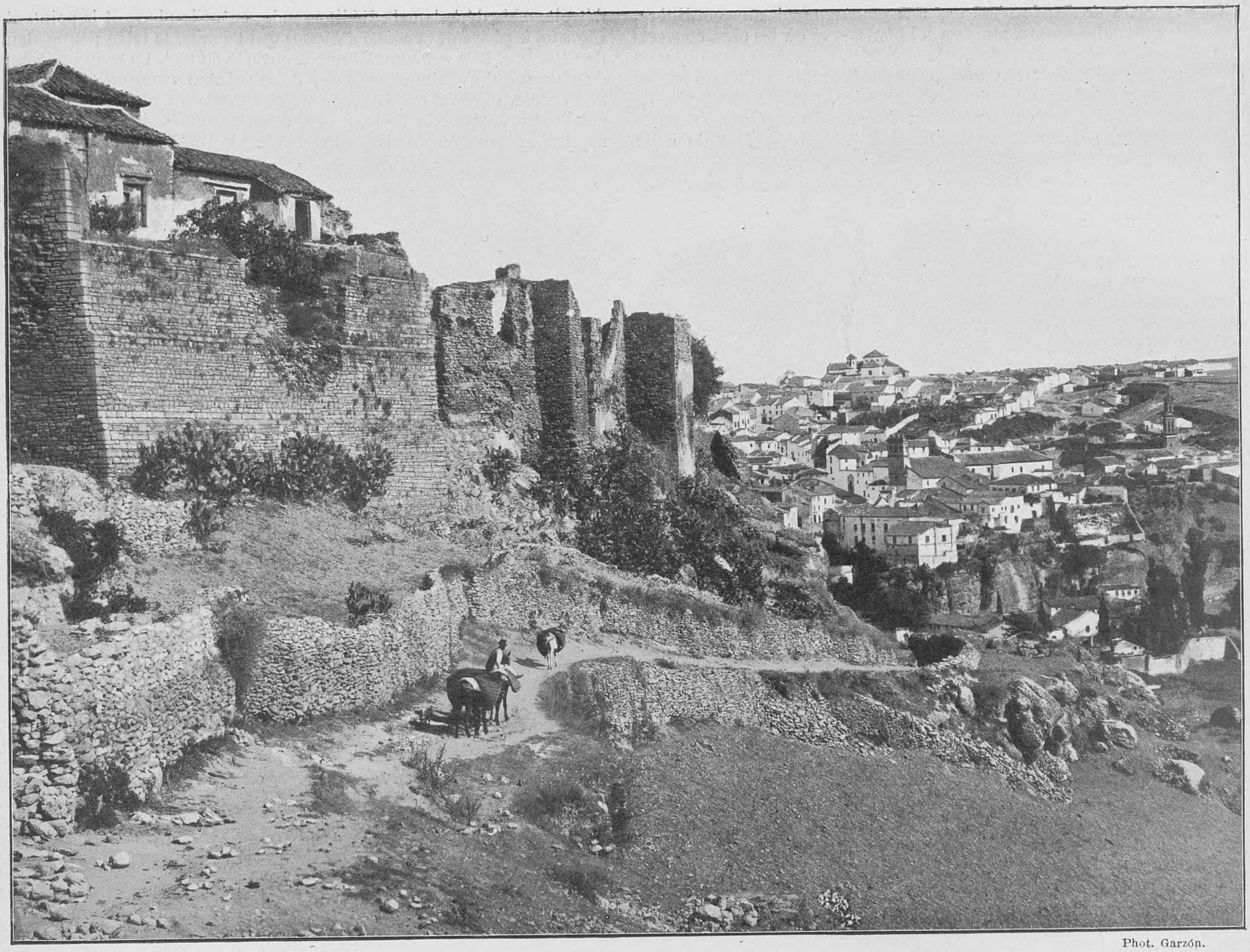
SUR LA ROUTE DE LA CHARTREUSE DE JEREZ.



Phot. Garzón.

RONDA : DANS LA VILLE NEUVE.

travers un chaos de gros blocs culbutés l'un sur l'autre. La soudaineté du spectacle en double la beauté, comme fait un rideau qui tombe devant un magnifique décor. Sur cette crevasse colossale, on a eu l'audace de jeter un pont dont la hautaine arcade, semblable à un contrefort de cathédrale, s'appuie sur un autre pont plus ancien, qui lui sert de base, immédiatement au-dessus du tumulte des eaux. Une épaisse maçonnerie soude l'arcade principale aux deux rives, écartées seulement de 70 mètres en cet endroit, et, brochant sur le tout, deux petits arcs latéraux, comme deux fenêtres ouvertes sur l'abîme, portent le tablier du pont. La profondeur du *Tajo* est de 160 mètres environ; l'écartement des parois, de 90 mètres au plus. Entre les deux petits arcs supérieurs, une salle assez vaste aurait autrefois servi de prison et communiquerait par un escalier, dissimulé dans l'épaisseur, jusqu'au torrent. L'architecte malaguais, D. José Martin de Aldeguela, qui conçut et exécuta ce pont hardi, paya son audace de la vie : il tomba dans le



Phot. Garzón.

RONDA : MURS ARABES ET ROMAINS.

gouffre en visitant les travaux. C'est d'en bas qu'il faut admirer son œuvre : un petit sentier dégringole, de moulin en moulin, jusqu'au torrent qui écume et bondit. Au-dessus du bouillonnement des eaux, trois cascades déploient leur écharpe d'argent sur le chaos des gros blocs luisants : aux parois surplombantes s'accrochent des figuiers, des agaves, comme les herbes folles aux assises des vieux murs; par-dessus tout, le pont s'élance et découpe, sur le fond bleu du ciel, le profil très pur de sa grande arcade.

La plupart des touristes se gardent bien de descendre jusqu'en bas. Entre deux trains, ils viennent, jettent un regard distrait sur le *Tajo*. « C'est là tout ? » disent-ils; ils se retirent déçus, mais contents : ils ont vu le pont ! De *Ronda* l'on ne se soucie guère : les vieilles rues qui montent et descendent sur sa plate-forme bosselée; la ceinture de remparts qui la défendent du côté de la plaine ; la porte arabe et son arc vénérable; la place centrale et son église Santa Maria la Mayor, où, à côté des dômes de l'ancienne mosquée, l'on a juxtaposé deux nefs originales complétées par une magnifique *capilla mayor* et un chœur orné de riches boiseries; la *casa del Moro*, son joli patio, sa minuscule terrasse ouverte sur la riche Vega d'en bas; les remparts lézardés et les tours croulantes qui tranchent comme à l'emporte-pièce, à 200 mètres au-dessus du *Tajo;* l'escalier, taillé dans le roc vif, qui permettait aux assiégés de descendre puiser l'eau du torrent; les vieux hôtels au front armorié; la *casa de Mondragon*, avec ses deux patios fleuris, ses terrasses en balcon, suspendues par-dessus la tête des arbres, dans un fouillis de lianes et de plantes enchevêtrées qui montent à l'escalade de la crevasse noire au fond de laquelle une lueur, çà et là, trahit la présence d'un filet d'eau qui glisse et se dérobe: c'est tout cela qu'il faudrait voir. Le vieux *Ronda* offre aux amants de la fruste nature, aux peintres, aux poètes, des trésors de pittoresque. Le gros public qui passe ne s'en doute guère. *Ronda,* pour la plupart, ne mérite pas l'arrêt, même très court, qu'ils y font. Il est vrai qu'ils ont vu le pont.

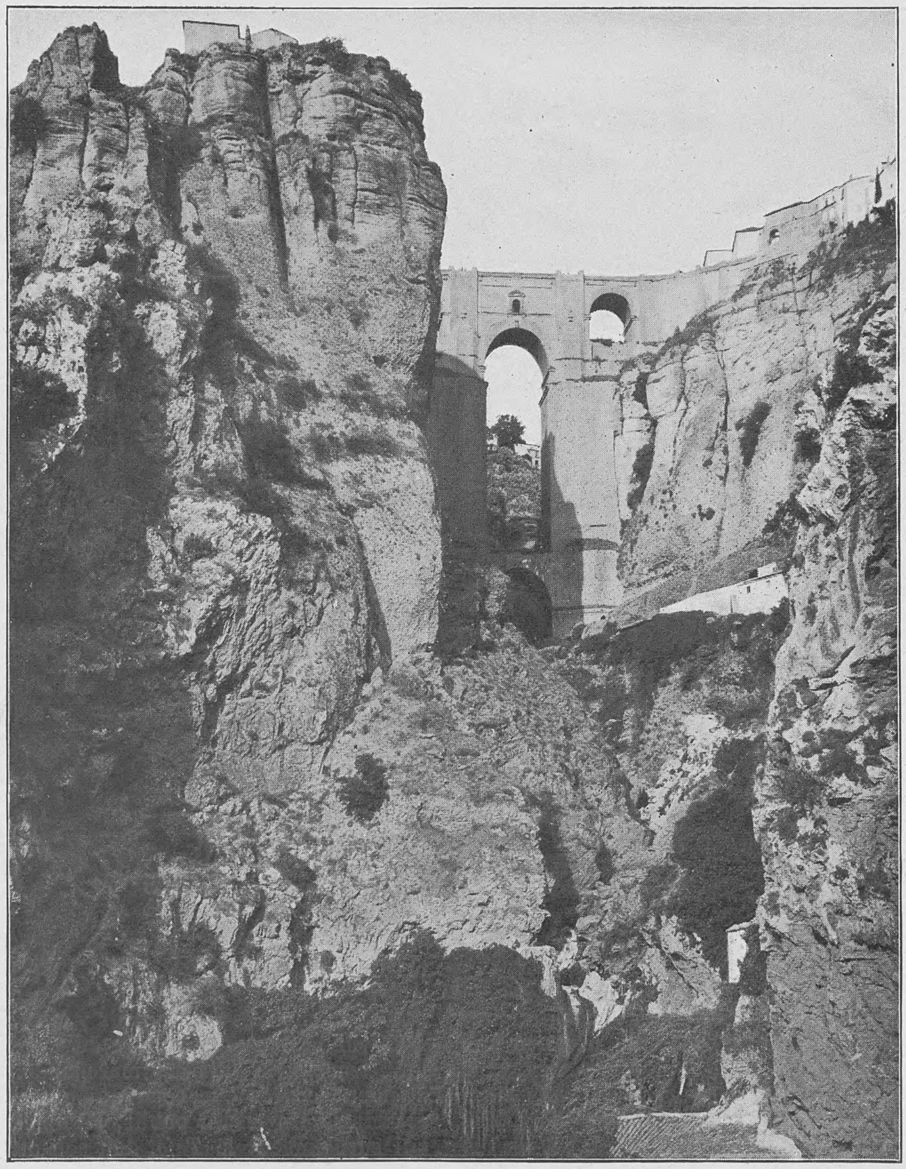
La vieille ville est à gauche du *Tajo;* la nouvelle est à droite : c'est le *Mercadillo*, la ville des marchands. Rarement je vis grillages aussi finement ouvrés que ceux qui ornent certaines fenêtres de la rue principale. Un jardin public, l'Alameda, perché sur l'un des bastions qui surplombent le *Tajo*, doit son attrait à la vue magnifique qu'il commande. La ville nouvelle est née après la prise de *Ronda* par Ferdinand le Catholique, le 20 mai 1485 : il fallut surprendre la place pour l'emporter; les Maures l'évacuèrent en partie. Chaque année l'on célèbre par de grandes fêtes ce mémorable événement. Il se donne à *Ronda* des courses célèbres par la valeur des taureaux engagés et la réputation des *toreros* qui les combattent. Je n'ai pas vu jeter de chevaux morts dans le ravin, ni des aigles planer avec les vautours au-dessus de cette proie; encore moins le soleil illuminant le pont, pendant qu'au fond l'abîme se perd dans la brume. Il paraît que les gens de *Ronda* furent des contrebandiers habiles, ce qui paraît assez naturel, dans un pays aussi favorable aux expéditions aventureuses. Je n'ai trouvé de terrible, chez eux, que leur cuisine.

Une partie des remparts du vieux *Ronda* fut construite avec des matériaux empruntés à la cité voisine (12 kilomètres) d'*Acinipo,* où, après les Phéniciens et les Carthaginois, les Romains à leur tour s'établirent. De ce haut belvédère, la vue porte au loin jusqu'à l'extrême horizon du nord, que ferme la sierra Morena. *Acinipo* ou *Ronda la Vieja* servit, comme tant d'autres cités antiques, de carrière de pierre. Des tuiles, des faïences avec inscriptions, des médailles, des monnaies, des dalles funéraires y ont été retrouvées en grand nombre. Il ne reste des anciens monuments que l'amphithéâtre, dont les gradins en belle pierre blanche sont presque intacts. C'est aussi dans le voisinage de *Ronda* que César battit les fils de Pompée (45 avant J.-C.), près de *Munda*, ville depuis disparue.

La **serrania** *de Ronda* n'est pas une montagne ni une cordillère, comme on dit outre-monts, mais un sol bouleversé où les pics, couverts de neige une partie de l'année (s[a] de la Nieve), se mêlent aux plateaux élevés, froids et découverts, que coupent des crevasses entre les roches arides ou enserrées sous un manteau forestier, partout où un peu de terre permet d'alimenter des racines : de mauvais sentiers, des chemins scabreux, suspendus au-dessus des précipices, font de cette région un labyrinthe. Mais on trouvera difficilement, dans toute l'Espagne, une aussi riche et pittoresque nature : c'est la Suisse, moins ses frimas, sous le soleil d'Andalousie. La voie ferrée de Bobadilla à Gibraltar, par Ronda, offre à la vue des spectacles incomparables et sans cesse renouvelés. Entre chaque tunnel, à chaque détour, c'est un éblouissement : les crêtes chenues qui pointent dans le ciel, les forêts moutonnantes de chênes-lièges, dont l'écorce arrachée s'entasse à chaque station; près des villages, les bois d'oliviers, les vergers sauvages, que rougissent les grenades mûres; dans les rares coins étales, des corbeilles de palmiers nains; puis des ponts, des ravines, des cascades : tout cela monte, descend ou plonge en un inextricable maquis.

Le **Guadalevin**, ouvrier infatigable de ce magnifique décor, puise à l'est, dans la sierra *de Tolox*, s'enroule autour de Ronda, dans la découpure du *Tajo*, au forage de laquelle il travaille, Dieu sait depuis combien de siècles. Le rio **Guadares** lui arrive du Peñon de Montejaque, puis un autre ruisselet, issu de la grotte du Chat (*del Gato*), sur le flanc de la sierra del Endrinal. Cette grotte du Chat est à 7 kilomètres de Ronda; on y accède par des sentiers de montagne : le temps a superbement sculpté son entrée monumentale. Il paraît, d'après les gens du pays, qu'elle serait longue de 5 à 6 kilomètres, mais les eaux en interceptent fréquemment le passage. A Jimena de Libar, le Guadalevin prend le nom de **Guadiaro,** pénètre dans un « barranco » escarpé, jusqu'à la hauteur de *Gaucin,* petite ville pittoresque juchée à quelques kilomètres de là, sur une hauteur d'où la vue s'étend jusqu'à Gibraltar : à l'est de la ville, un vieux château mauresque couronne la crête d'un rocher autrefois inexpugnable. Sur la gauche afflue au Guadiaro le rio *Genal*, issu de la sierra de Tolox, dont les falaises riveraines sont peuplées de villages; puis, à droite, le *Hozgarganta,* venu du Peñon del Berrueco, cap terminal de la sierra de Libar dont le torrent ronge la base jusqu'en vue de Jimena de la Frontera. Enfin le *Guadiaro* débouche dans la plaine de S. Roque, en vue de Gibraltar et de la baie d'Algésiras, autour de laquelle viennent se fondre les dernières ramifications de la sierra de los Gazales. Le *Guadarranque,* qui conflue au fond de la baie d'Algésiras, arrose une région agréable par la douceur du climat et la richesse de la végétation.

La vaste **baie d'Algésiras** (esp. *Algeciras*) se déploie au détour du détroit, mais déjà dans la Méditerranée, entre le phare et la pointe *del Carnero*, le phare et la *pointe d'Europe* qui termine la jetée péninsulaire de Gibraltar. Elle est complètement ouverte au sud. La rade intérieure de *Getares* qui s'abrite elle-même, de la pointe Carnero à la pointe de San Garcia, offre un mouillage peu sûr, par vent de nord-est ou de sud-est. Tout près est l'île Verte, ou île des Palmes, ancien poste fortifié, aujourd'hui sans aucune importance. C'est la vedette de la plage où débarquèrent les Maures, sous les ordres de Târic ibn-Ziyâd, en 710 et 711. Les conquérants donnèrent à ce coin de territoire le nom de *al-Djezîra al-Khadrâ* (d'où Algésiras); la montagne d'en face s'appelle *djebel el-Târic*, montagne de Târic, d'où *Gibraltar*.



Phot. Garzón.

RONDA : LE TAJO

On sait peu de chose de l'antique **Algésiras,** sinon qu'elle n'occupait pas l'emplacement de la ville actuelle. César aurait opéré ce changement. Au témoignage de saint Grégoire de Tours, il y avait en cet endroit un groupement habité, quand survinrent les Vandales. S'il faut en croire les chroniques du temps d'Alphonse X, le dernier roi wisigoth de Tolède, Roderic, se préoccupait vivement d'Algésiras : il aurait eu l'intuition de la tempête qui devait fondre, de ce côté, sur la Péninsule et dont il fut l'une des premières victimes. *Algésiras,* on le conçoit, fut en butte à des attaques réitérées, vit maint combat sous ses murs, subit plusieurs assauts. Enfin, le 27 mars 1344, Alphonse XI, roi de Castille et de Léon, fit son entrée triomphale dans la ville et changea la grande mosquée en église, sous le vocable de Santa Maria de la Palma. En 1369, les Maures de Grenade y rentraient; puis les Chrétiens, à leur tour, en 1462. *Algésiras* fut associée à la cité de Gibraltar jusqu'à l'établissement des Anglais dans cette place (1704).

La ville n'a rien de remarquable, elle est toute de construction moderne : les rues sont droites, bien pavées, éclairées à la lumière électrique. Une longue file de maisons blanches borde la mer : au sud, le pauvre rio de la *Miel* met la joie d'un peu de verdure et de fraîcheur le long de ses rives. L'eau, par exemple, n'y abonde que par exception ; la crue de 1881 a poussé jusqu'à son embouchure une grande quantité de débris qui constituent une entrave pour la navigation. L'espace libre laissé aux bateaux est, comme le fond même du mouillage, de médiocre valeur, et c'est un spectacle assez peu réjouissant, pour le voyageur, que celui des canots et des barques couchés, ventre en l'air, sur une épaisse couche de limon noir. La voie ferrée suit le rio et l'accompagne d'un môle en pleine eau pour l'embarquement des voyageurs. Des forces importantes de cavalerie et d'infanterie tiennent ici garnison.

Algésiras possède un très bel aqueduc qui lui amène les eaux pures des Sierras voisines ; on y trouve même des sources minérales assez nombreuses, entre autres la *Fuente Santa* (sulfureuse), dont l'efficacité



PATIO, A RONDA.

par les embruns, plongent tout droit dans une mer généralement houleuse, hospitalière seulement aux contrebandiers, qui mettent à profit son isolement. L'escarpement de l'ouest, au contraire, s'enracine à des talus contre lesquels s'est blottie la ville : là s'étend, entre la baie de Rosia et le môle qui en barre le fond, le port de guerre où mouillent les cuirassés.

Vers le nord, le rocher surgit d'un isthme bas et plat, facilement submersible ; cette langue de terre le rattache au relief des Sierras lointaines. L'Espagne et l'Angleterre se partagent le terrain. Du côté de *Gibraltar*, des jardins, quelques enclos verts, un champ de courses s'étendent jusqu'à la ligne des sentinelles anglaises qui montent la garde, automatiques et rigides, le fusil sur l'épaule. A 500 mètres plus loin, seconde ligne de sentinelles, espagnoles cette fois, maigres et souples, de costume sombre. Depuis tantôt deux cents ans qu'ils se regardent, aucun des deux adversaires n'a franchi, au moins d'une façon définitive, l'espace libre et neutre que la convention des traités a jeté entre eux.

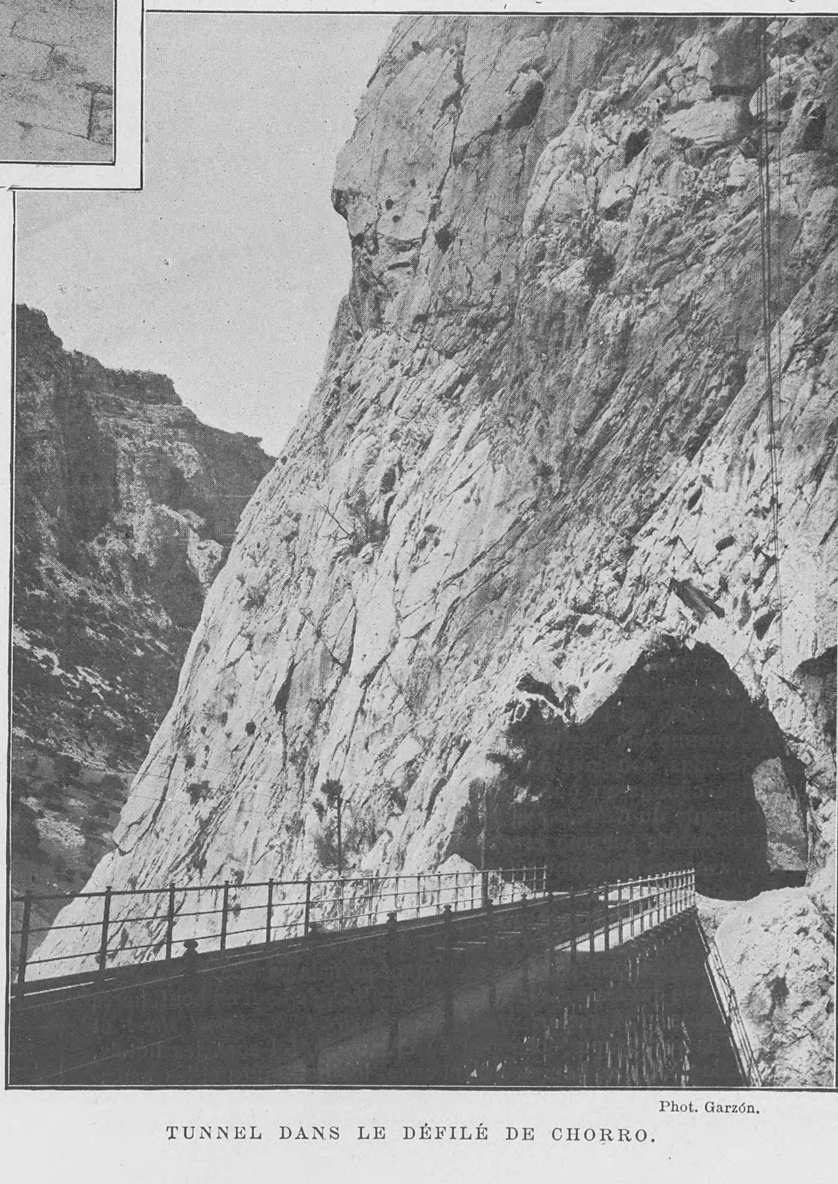
On aborde ordinairement *Gibraltar* par mer. Du train qui s'arrête à l'extrême quai d'Algésiras, un bateau sous pression reçoit les voyageurs, traverse en trois quarts d'heure la baie et accoste à la jetée du port de commerce : des navires, des embarcations sillonnent les approches; au loin, sur la gauche, de lourds pontons servent de docks charbonniers. L'espace est rare sur la presqu'île; la mer y supplée. C'est au milieu d'une merveilleuse cohue que l'on débarque : les bagages, entassés au hasard, les voyageurs, les douaniers se pressent sur un étroit espace. Chacun se tire d'affaire comme il peut. Aucun omnibus, naturellement, pas de garçons d'hôtel pour guider les arrivants; seulement une nuée de portefaix tapageurs qui se hèlent, poussent les gens, s'emparent des bagages et les accumulent au petit bonheur sur de minces

pour les maladies de peau est depuis longtemps reconnue. Le voisinage de *Gibraltar* donne beaucoup d'animation à la ville : les Anglais y ont des cottages où ils reçoivent leurs amis et organisent des parties de chasse. On estime la population fixe à plus de 14 000 habitants. L'embouchure du rio de *Palmones*, celles du Guadarranque et du rio de la Alegria donnent un peu de variété au fond sablonneux de la baie.

GIBRALTAR

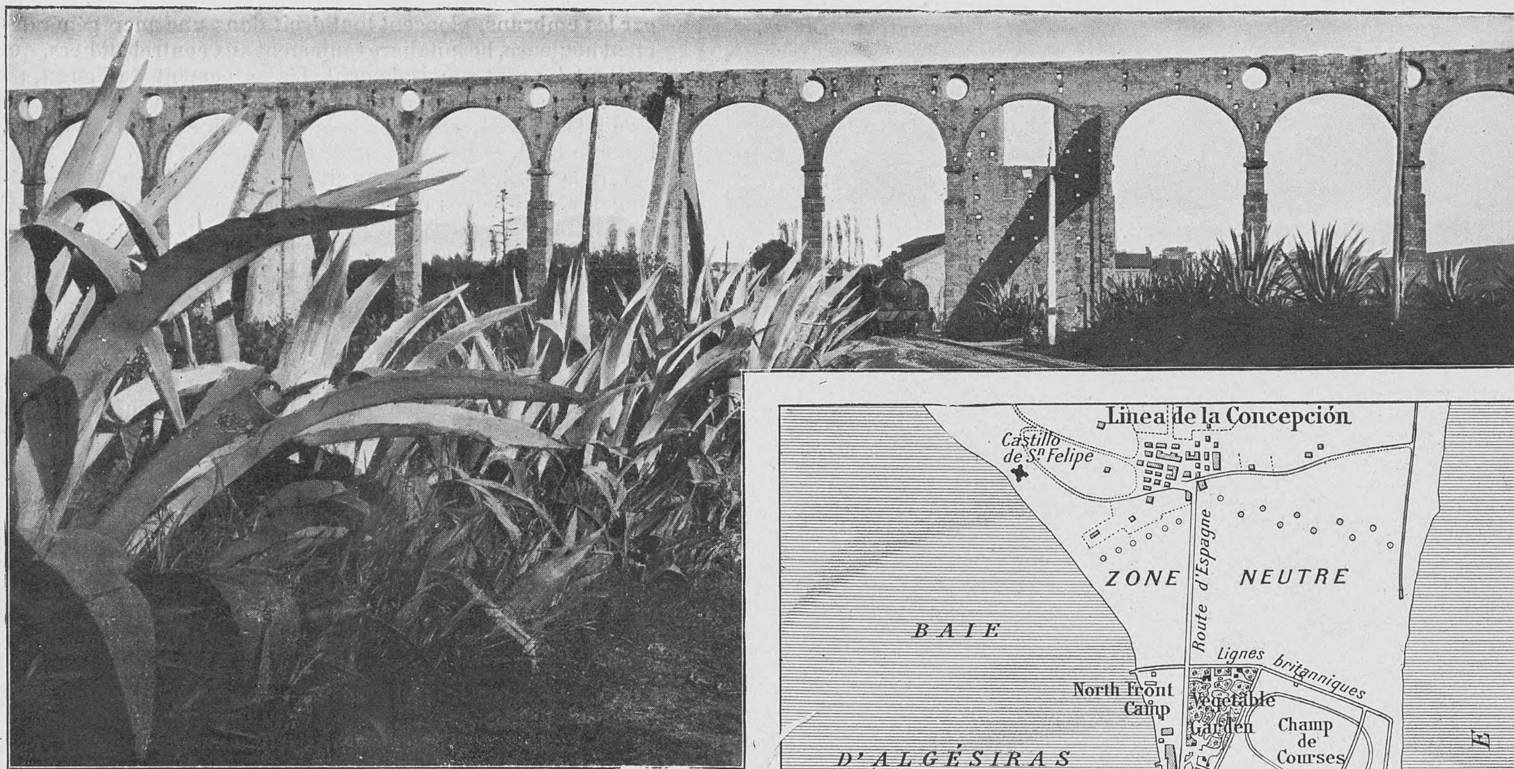
Lorsque j'arrivai pour la première fois à *Gibraltar*, une brume légère entraînée par le courant du détroit s'attachait aux flancs du rocher, voilant ses attaches à la terre. Cela s'enlevait tout d'une pièce, comme une bête monstrueuse accroupie entre le ciel et la ouate étendue sur les flots, la gueule menaçante tournée contre l'Espagne, l'échine ramassée comme celle d'un animal de proie qui s'apprête à bondir. Un coup de soleil perça le nuage : il s'en alla par lambeaux effilochés qui s'évanouirent au loin. Alors, sous la lumière éclatante, le rocher tout entier resplendit.

Le voici tel qu'il est : 4 500 mètres de long, 1 200 mètres dans sa plus grande largeur, 425 mètres au point le plus élevé, ou *Highest Point*. Le promontoire (*Rock Gun*), dressé du côté de l'Espagne, monte, d'un jet, à 413 mètres : entre cette tête et Highest Point, l'échine continue porte à 395 mètres de haut un sémaphore et un poste (*Signal station*) chargés de surveiller les environs et de signaler immédiatement au commandant de place tous les navires qui passent par le détroit. Le rocher s'abaisse assez brusquement au sud par une suite de plateaux en gradins contrebutés par la *pointe d'Europe*, proue du continent européen dressé en face de l'Afrique. Du côté de l'est, l'à-pic est formidable, inaccessible : des parois sombres, polies



Phot. Garzón.

TUNNEL DANS LE DÉFILÉ DE CHORRO.



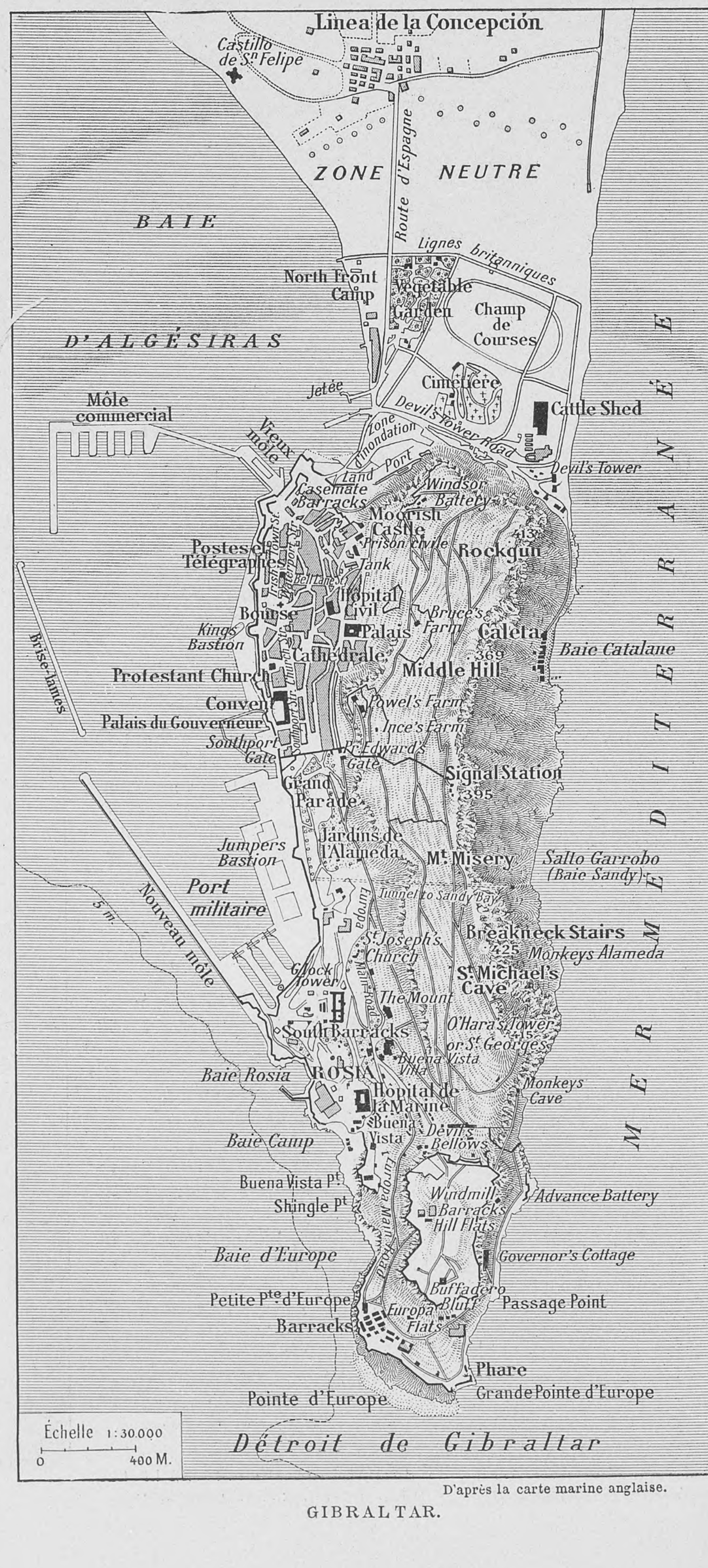
Phot. Garzón.

AQUEDUC D'ALGÉSIRAS.

charrettes. A la sortie, si l'on se débrouille enfin, voici le policeman flegmatique et digne : votre nom, votre adresse, durée probable de votre séjour, tout cela est enregistré; un billet d'entrée vous permet de franchir la Porte de mer. N'oubliez pas que *Gibraltar* est sous le régime de l'état de siège : de là toutes ces mesures. L'Angleterre ne désarme pas, si elle conseille aux autres de le faire. Aux premiers pas, cela se voit : l'élément militaire forme à peu près le quart de la population, le reste est composé surtout d'Espagnols, de Juifs et de Marocains.

Par deux longs tunnels ouverts côte à côte dans l'épaisseur du rempart, l'on débouche sur une place entourée de casernes pleines de soldats hauts en couleur, sous le casque blanc et la tunique écarlate; c'est l'Angleterre, son allure rogue, dominatrice. Aux premières maisons, les fenêtres à guillotine, jalousement ouvertes, rappellent les hublots des navires. Les chambres d'hôtel sont étroites et aérées comme des cabines : dans ce *home* de passage, les meubles sont anglais, la livrée anglaise; l'eau même destinée à la toilette n'est que de l'eau de mer distillée ou soi-disant telle, comme il arrive sur les navires désemparés en plein océan. Une eau potable remplace aujourd'hui, sur les tables, l'eau de pluie, recueillie dans les citernes, dont il fallait se contenter autrefois; sur les dressoirs, la rangée en bataille des sauces toutes faites, des poudres pimentées, des condiments âpres et variés; aux murs, les sujets familiers à toute imagination anglaise : scènes de courses, chasse au renard, chevaux et chiens. Le *Dining Room* remplace le *Comedor* espagnol. On ne compte que par livres, shellings, pence, L'Angleterre est ici chez elle; partout sa griffe est imprimée; elle vit à Gibraltar comme aux Indes, en Égypte, au Cap ou ailleurs, sans rien céder d'elle-même. Elle est, pour ainsi dire, incrustée au rocher, avec la volonté bien évidente de ne pas en démordre. De peur qu'on ne l'oublie, chaque soir, au signal donné par le canon, les portes se ferment à l'entrée comme à la sortie de la ville. Une retraite bruyante de gros hommes joufflus, soufflant à s'époumonner dans des fifres minuscules, se déchaîne comme un ouragan de foire dans la longue rue qui est l'artère vibrante du *Gibraltar* civil. En tête, une espèce de géant frappe à coups redoublés sur une grosse caisse monumentale, en décrivant dans l'air, avec ses bras, une mimique compliquée et bizarre. Cela n'est pas très beau, ni même bien guerrier; mais cela fait du bruit et rappelle que l'Angleterre est maîtresse et que vous êtes, en passant, ses prisonniers. On n'entre ni ne sort plus : les deux grand'gardes postées aux deux extrémités ne sont pas là évidemment pour la parade.

La grande rue qui traverse la ville de Gibraltar, de bout en bout, porte différents noms : *Waterport street*, *Church street*, *Southport street* et s'ouvre sur la verdoyante échappée de l'Alameda. Ici sont les hôtels, les églises, la poste, les banques de change, les boutiques et les magasins où se vendent des velours brodés de clinquant, des dentelles à bon marché, toute la pacotille que les métiers européens fournissent aux



D'après la carte marine anglaise.

GIBRALTAR.

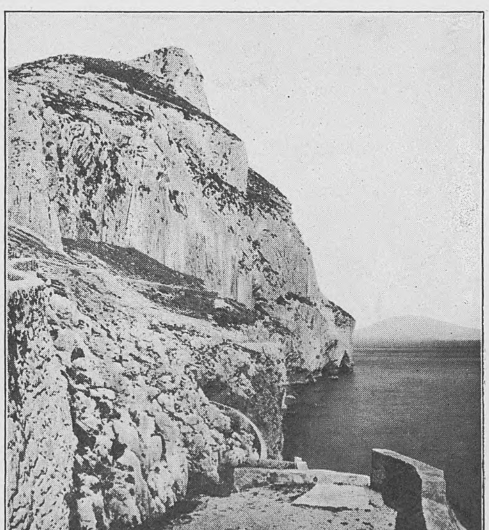


Phot. Hauser y Menet.

LE ROCHER DE GIBRALTAR, VU DU CÔTÉ DE L'OCCIDENT.

Marocains, pour les venir vendre, de ce côté du détroit, aux bons touristes. La grande rue de *Gibraltar* ne diffère pas sensiblement des autres rues similaires des grandes cités britanniques : ce sont les mêmes gens affairés et graves, commerçants attentifs et avisés, les Anglaises à l'allure garçonnière, sanglées dans des jupes sportives trop courtes, ou bien coiffées de la vulgaire casquette de voyage et traînant des robes blanches trop longues, comme sur les grèves de Brighton, de Bornemouth ou de l'île de Wight. Tels aussi, comme dans la mère patrie, les *gentlemen* flegmatiques, les équipages bien attelés; dans le parc, les bébés roses et leurs gouvernantes, et, partout, des soldats joufflus et fringants, toque sur l'oreille, stick en main, raides et sonnant du talon. Le soir venu, après la fermeture des portes, ils passent en bandes, bras dessus bras dessous; c'est le bon moment pour les marchands de *gin* et de whisky; plus d'un ne rentre qu'en titubant au quartier; heureusement, les patrouilles de garde qui sillonnent incessamment la rue ramassent les traînards. A l'extrémité de la ville, un ancien couvent de franciscains a cédé la place au palais de Son Excellence le gouverneur, commandant en chef les « ville, forteresse et territoire de Gibraltar ». Dans le jardin, des plantes grimpantes, des charmilles, des grappes de fleurs étendent leur ombre et exhalent leur parfum. On y remarque un dragonnier gigantesque d'un âge non moins extraordinaire que sa taille.

Les beaux ombrages de l'*Alameda* sont précédés d'une vaste esplanade : on y joue au football; il est à peine besoin de le dire. Dans ce coin bien abrité, les plantes exotiques trouvent, entre le rocher et la mer, la chaleur et l'air humide favorables à leur développement. Aussi ce parc est-il une fête pour les yeux et une agréable retraite lorsque, sous l'intense réverbération de la pierre chauffée à blanc, une atmosphère de feu embrase *Gibraltar*. Les arbres de l'*Alameda* sont de très belle venue : toutes les espèces y croissent à l'envi; à côté de la chevelure légère du poivrier, le bananier étale ses grandes feuilles; de la voûte tombent des draperies de lianes. Plus loin, c'est le *quartier de l'Europe* où sont disséminés les cottages des officiers et des notables habitants : partout des massifs fleuris, des portes enguirlandées, réduits modestes mais frais et retirés, comme un nid où l'on aime à se retrouver.



ROCHER DE GIBRALTAR, CÔTÉ DE L'EST.

Il n'est pas jusqu'aux sous-officiers et aux soldats qui ne trouvent aussi leur *home* sur ce coin de terre. Ceux d'entre eux qui sont mariés logent à part : les premiers dans des cottages séparés, confortables, presque luxueux; les soldats dans des bâtiments où des appartements leur sont réservés, à raison de deux ou trois chambres, suivant le nombre des enfants. Tous les appartements ouvrent sur une véranda : le gouvernement fournit l'essentiel du mobilier. Chaque soldat peut se marier, après sept ans de service; sa solde n'est pas augmentée pour cela, mais sa femme a droit à une ration, ses enfants à une demi-ration; ils sont confortablement logés. A quarante ans sonne l'heure de la retraite. La plupart ont servi aux Indes, à Malte, ou sur quelque autre point des colonies britanniques; ils se plaisent à *Gibraltar* et ne semblent pas décidés à en sortir.

A travers les casernements, les baraques, les dépôts d'artillerie, voici la *pointe d'Europe* et le phare qui la domine. Les piliers de rocher qui portent sur leur dos cette esplanade célèbre sont noyés dans les flots; peu à peu des grottes, des tunnels s'ouvrent dans la masse noire et polie par les embruns; de grands oiseaux de mer y battent constamment l'air de leurs ailes et font entendre leur cri sinistre.

La côte africaine se voit clairement, en face. Dans ce couloir ouvert entre le promontoire africain d'*Abyla* et le rocher de *Calpe*, deux pylônes gigantesques d'un arc effondré, les fameuses « Colonnes d'Hercule », que de peuples ont passé! Les Phéniciens s'y hasardèrent les premiers, non sans trembler devant l'immensité de l'Océan : sur la baie ils établirent une station de repos, non loin d'un établissement ibérien. Avec les Carthaginois, hé-

ritiers des Phéniciens, le comptoir de *Calpe* prit l'importance d'une station, gardienne du passage. Vinrent, à leur tour, les Romains; puis les Berbères africains, Târic qui imposa son nom au rocher. En 1462, Guzmán, duc de Medina Sidonia, reconquit la place pour le roi de Castille : il en fut nommé duc héréditaire; mais c'est en 1502 seulement que le précieux rocher fit définitivement retour à la couronne. Charles-Quint en renouvela les fortifications contre le pirate Barberousse (1552). La guerre de Succession fit tomber la place au pouvoir des Anglais. L'amiral George Rooke surprit, en 1704, la faible garnison espagnole. En vain Français et Espagnols réunis essayèrent de reprendre *Gibraltar :* un bombardement de six mois n'y put réussir. Le traité d'Utrecht laissa les Anglais dans la place; ils ont depuis oublié de la rendre et s'y sont défendus avec acharnement, en 1727, en 1779-1783, contre les batteries insubmersibles françaises. L'Angleterre, agrippée au rocher, ne s'en est plus détachée et prend, au contraire, chaque jour de nouvelles dispositions pour s'y maintenir. Cette position est, pour son empire maritime, d'une importance capitale. Sans elle, où serait la mer libre vers l'Égypte, Suez, l'Inde, l'extrême Orient? Aussi le rocher de *Gibraltar* n'est-il qu'une immense redoute cuirassée. Tous les engins de défense et de destruction y ont été accumulés : la montagne a été creusée, fouillée en tous sens, remplie de mines, bourrée de munitions, couverte d'arsenaux et de casernes, blindée de batteries; elle pourrait, dans un colossal cataclysme, sauter tout entière.



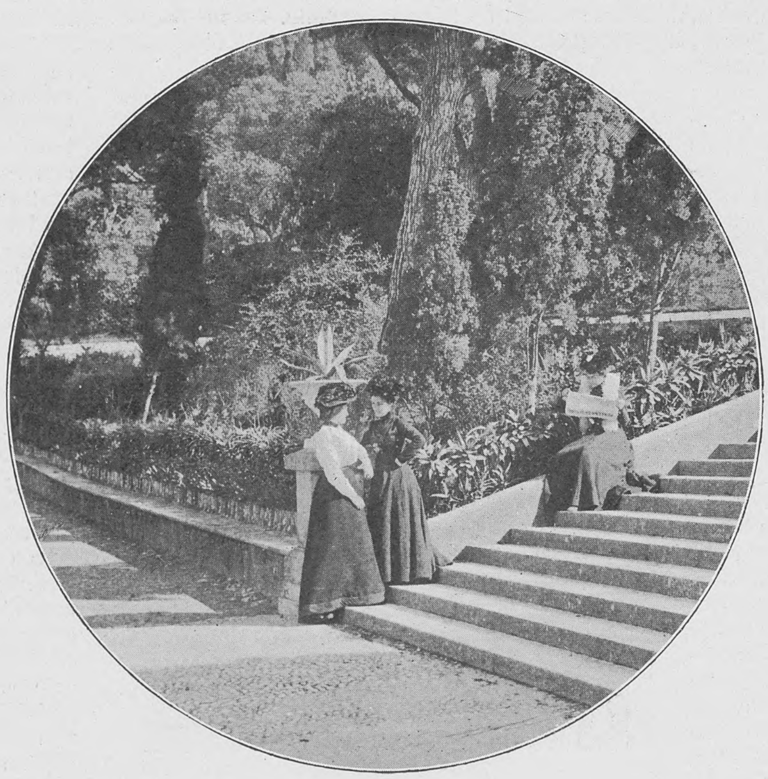
Phot. de M. Lorrimcy.

DÉBARQUEMENT, AU MÔLE DE TANGER.

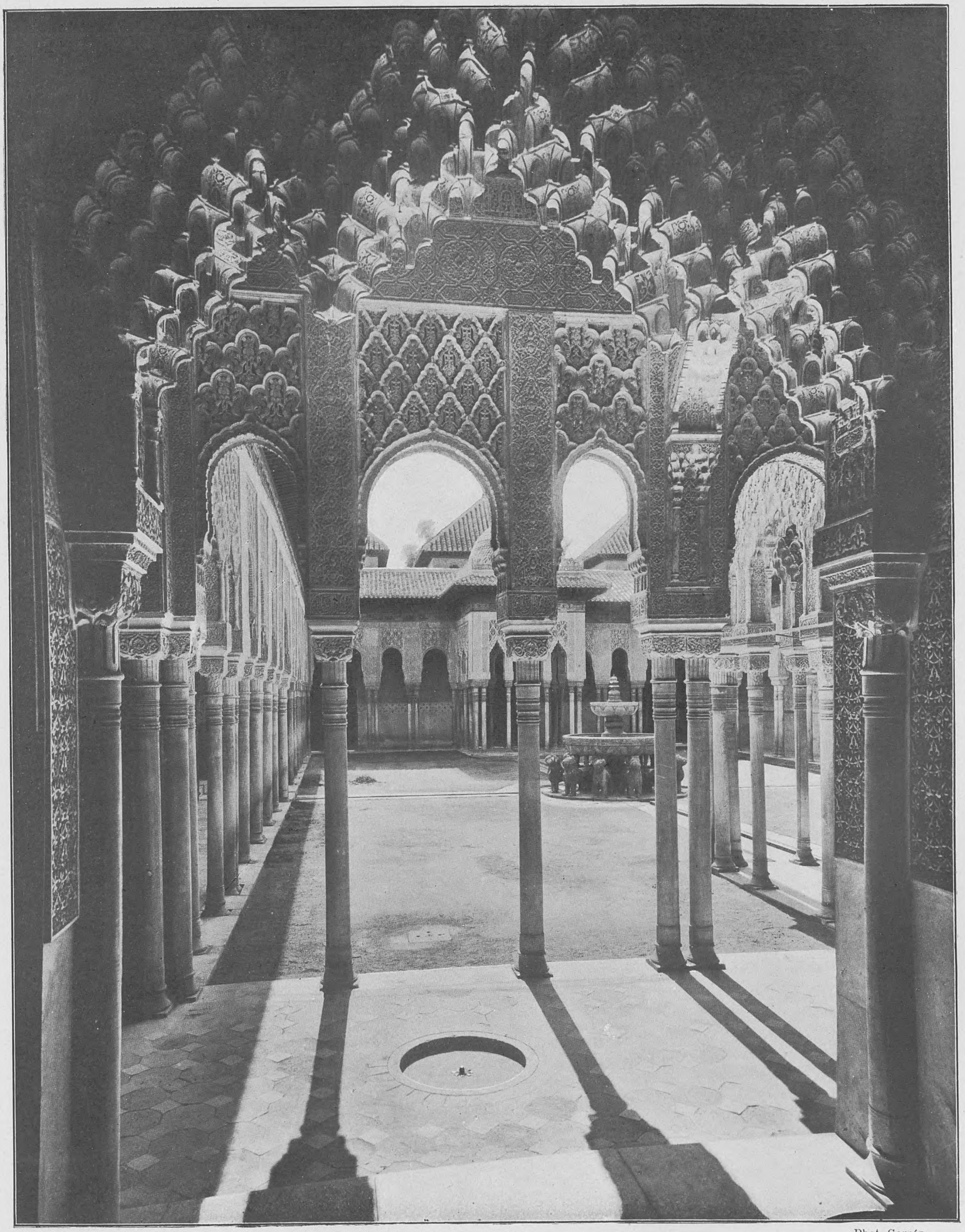
On ne quitte guère *Gibraltar* sans vouloir prendre au moins une connaissance superficielle de ses défenses. Le peu que l'on en voit ne donne guère l'idée de la réalité. La place est bien gardée : ce ne sont partout que sentiers barrés, chemins interdits, surtout dans la région de la pointe d'Europe. De ce côté, le chemin s'arrête brusquement, non loin du cottage où Son Excellence le gouverneur vient, en été, chercher un abri contre la chaleur insupportable que déverse à l'ouest la réverbération du rocher. Du côté de l'est, la muraille est abrupte, inaccessible : on ne passe plus. Des pistes zigzaguent, là-haut, jusqu'à l'étroite plate-forme où la garde qui surveille le détroit ne s'endort jamais. L'Angleterre met une certaine coquetterie à faire voir aux étrangers le travail prodigieux qui a transformé l'écueil de Gibraltar en formidable citadelle; mais elle n'a pas l'orgueil de la parade jusqu'à compromettre ses intérêts. La galerie intérieure que vous fera visiter un grand diable d'artilleur, après que vous aurez montré patte blanche au poste du Château Mauresque, est une galerie peu méchante, taillée en plein roc, avec des canons qui bâillent aux embrasures, sur le golfe. Cela paraît terrible : les munitions sont là, toutes prêtes; à chaque instant, des escouades viennent apprendre la manœuvre du canon. Mais j'imagine qu'une canonnade suivie doit emplir de fumée ces galeries basses et rendre la situation des tireurs bien pénible. C'est le danger de la défense : on y a paré par des courants d'air qui balayent les couloirs.

Mais, de là, quelle vue admirable sur la baie! Les navires de guerre ancrés au port, les bateaux qui glissent dans une buée lumineuse; Algésiras et ses maisons blanches, dans l'azur; les flocons soulevés au loin par les gros steamers qui passent; la côte d'Europe et celle d'Afrique; les Maures, l'invasion, puis la défaite, l'Europe divisée contre elle-même, le canon des grandes batailles qui ont ébranlé tous les échos d'alentour : y a-t-il beaucoup de paysages au monde qui éveillent tant de souvenirs? Les sentinelles anglaises n'ont pas l'air de s'en douter; elles veillent machinalement, assurées qu'aucune puissance ne pourra les déraciner de là.

Les Espagnols pourtant, les vrais, ne désespèrent pas de rentrer un jour en possession de cette parcelle du sol national : ce sera l'affaire de la diplomatie ou de la guerre. Car les conditions de la guerre sont changées : Algésiras n'est qu'à 9000 mètres de la place; les promontoires de la sierra Carbonera ne sont pas à plus de 6000 mètres : des batteries de marine à longue portée ne pourraient-elles tenir en échec une partie des ouvrages anglais et rendre en peu de temps leur position intenable? En attendant, les Anglais ont étendu fort loin, à l'intérieur, la banlieue de *Gibraltar :* on les rencontre partout, au cœur des Sierras voisines, à Gaucin, à Ronda. La ligne même qui remonte la vallée du Guadiaro vers *Bobadilla* appartient à une Compagnie anglaise. Pourquoi cela, en terre espagnole? Bobadilla est un centre de communications de tout premier ordre : cela se voit à l'encombrement. De là rayonnent les chemins de Séville et de Cordoue, de Malaga et de Grenade, reine de la sierra Nevada. Et l'on monte à Bobadilla dans des trains anglais! Transporteraient-ils, en temps de guerre, les troupes espagnoles à Gibraltar?

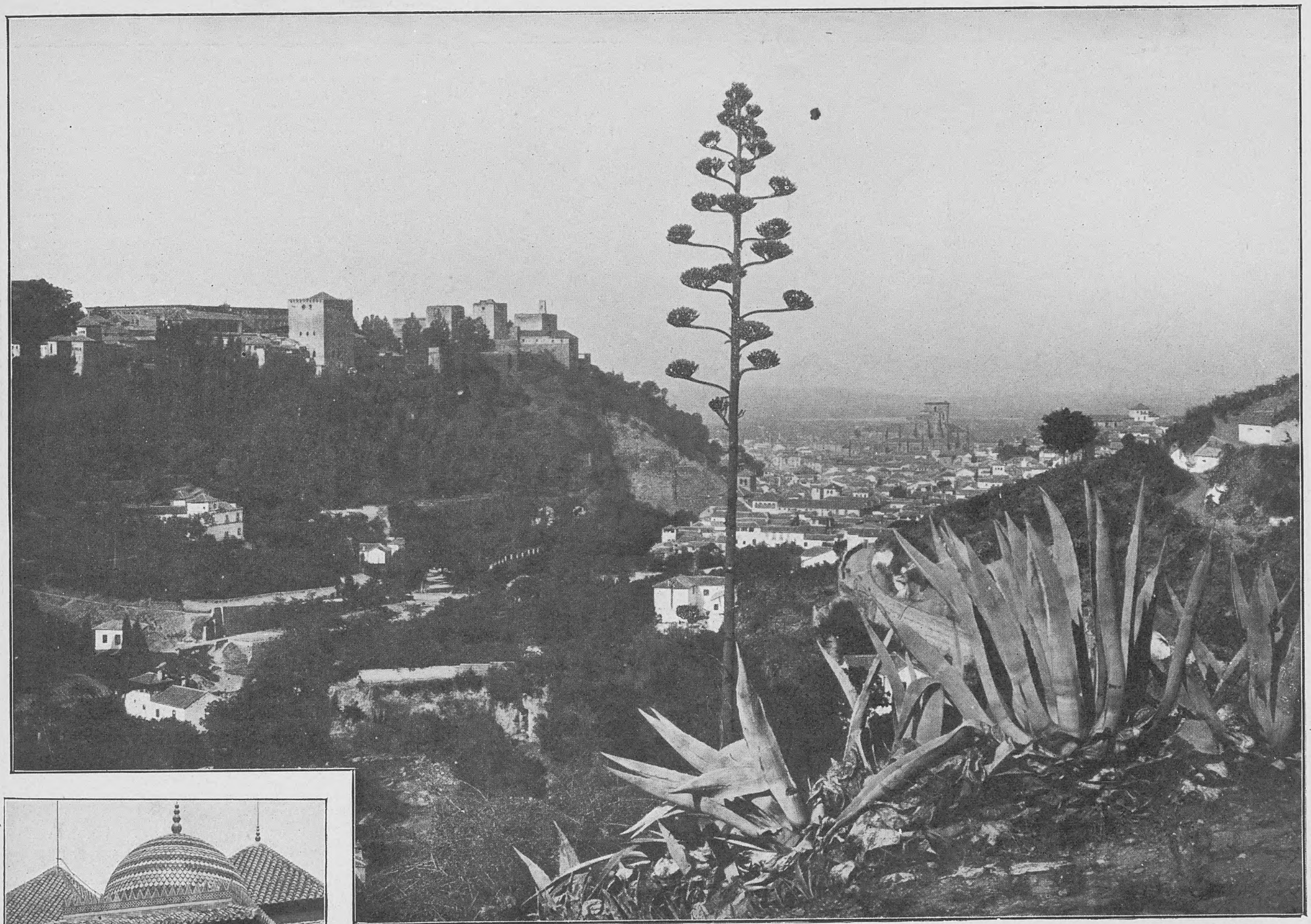


GIBRALTAR : L'ALAMEDA.



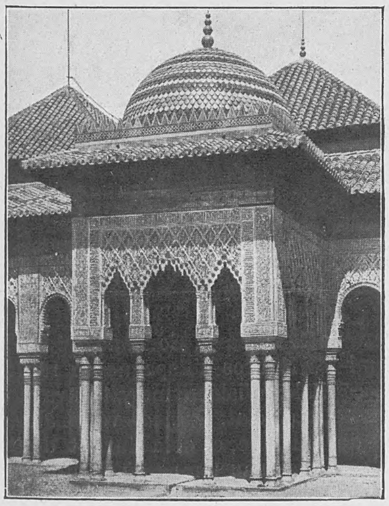
Phot. Garzón.

ALHAMBRA DE GRENADE : LA COUR DES LIONS.



Phot. Garzón.

GRENADE ET L'ALHAMBRA : VUE PRISE DU *SACRO MONTE*



L'UN DES KIOSQUES DE L'ALHAMBRA.

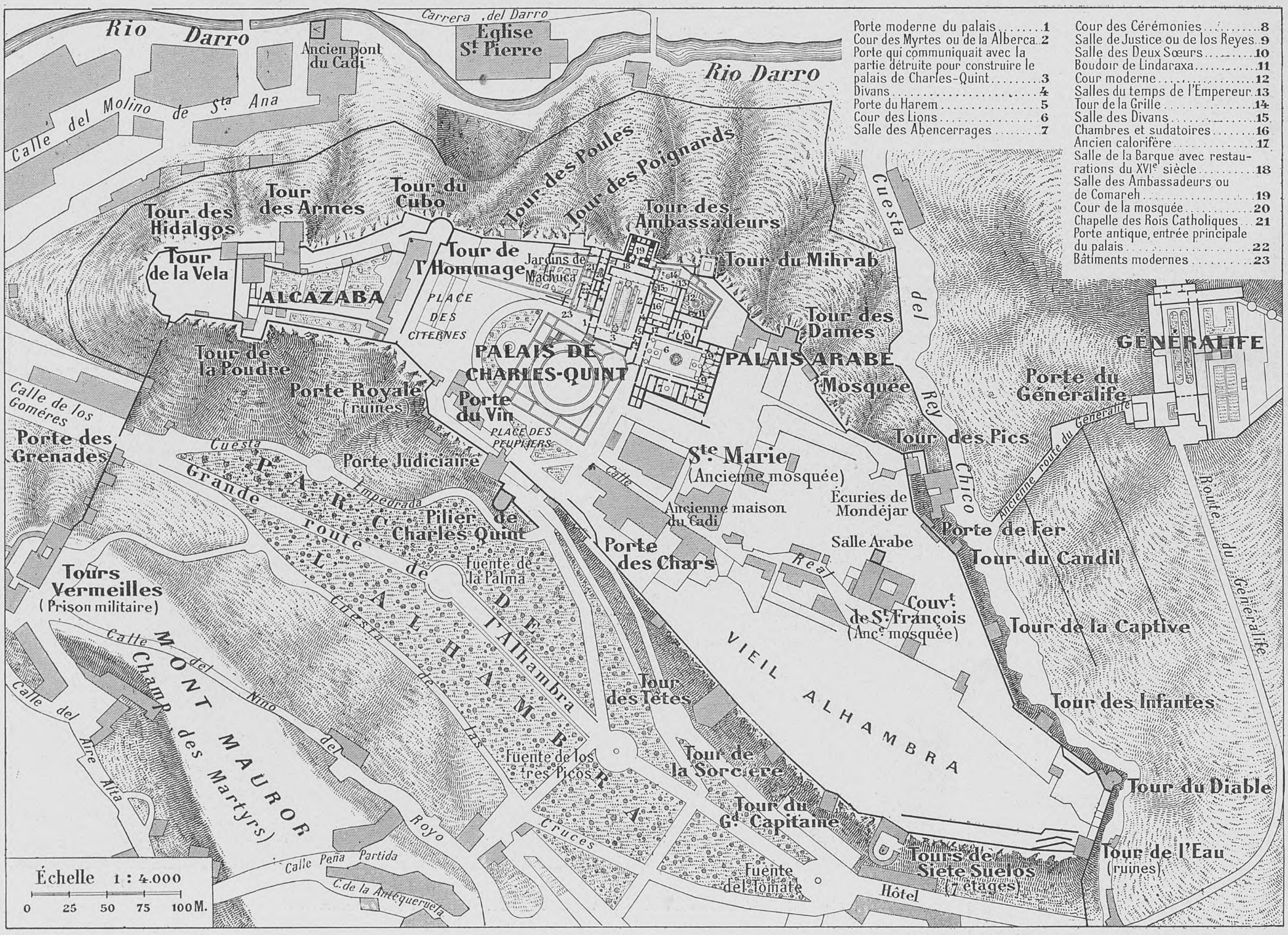
GRENADE

Quand le khalifat de Cordoue fut disloqué (1031), chaque émir voulut être souverain dans son gouvernement : il en fut ainsi à Grenade. La domination arabe s'émiettait. Pour la relever et refouler les chrétiens du nord de l'Espagne, des bandes de Berbères fanatiques, les *Almoravides*, accoururent d'Afrique sous les ordres de Yousof-ibn-Téchoufin et s'abattirent sur l'Andalousie, après avoir défait Alphonse VI, roi de Castille, à la sanglante rencontre de Zallâca (1086).

« Alors, dit Dozy, l'ingénieux historien de la conquête musulmane d'après les textes arabes, il s'opéra une brusque révolution. La civilisation céda la place à la barbarie, l'intelligence à la superstition, la tolérance au fanatisme. Mais si la situation des Andalous musulmans était déplorable à cette époque, celle des Andalous chrétiens l'était bien plus encore. Avec eux, les marabouts africains ne gardaient aucune mesure. La tolérance relative dont on avait usé jusque-là pour les chrétiens leur semblait criminelle et impie. Les églises étaient à leurs yeux l'opprobre de la Péninsule, et ils insistèrent auprès du monarque (Yousof) sur la nécessité de les détruire. Que firent-ils encore? Il est impossible de le dire, mais il n'est pas à présumer que les fâquis se soient arrêtés à mi-chemin; leur haine contre les chrétiens était trop forte pour qu'ils ne les aient pas vexés et persécutés de toutes manières. » Yousof faisait son entrée dans Grenade, en septembre 1090. Or, « les chrétiens, dit Ibn-al-Khatib, avaient une célèbre église, à deux portées de trait de la ville, vis-à-vis de la porte d'Elvira. L'émir Yousof-ibn-Téchoufin, obéissant à l'ardent désir des fâquis, ordonna de la détruire ».

Pendant de longues années, les chrétiens souffrirent en silence. Enfin, vers l'année 1125, la mesure étant comble, ils supplièrent le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, de venir les délivrer du joug insupportable qui pesait sur eux; les musulmans furent défaits auprès de *Lucena* (1126). Alors on envoya, de Grenade, à l'émir du Maroc pour obtenir un *fefta* contre les *chrétiens maudits*. La peine la moins grave décrétée contre eux fut l'exil (oct. 1126). « Beaucoup de chrétiens furent transportés en Afrique. Les uns, repoussés partout, périrent en route; les autres se dispersèrent de tous côtés. Cependant plusieurs d'entre eux restèrent à Grenade, grâce à la protection de quelques hauts personnages qui ne partageaient point la haine aveugle des Africains. Mais, dans l'année 1162, il se livra une bataille dans laquelle ils furent exterminés presque tous. Il n'en reste aujourd'hui qu'une petite troupe, laquelle est accoutumée depuis longtemps au mépris et à l'humiliation. » Remarquez que c'est un Arabe qui dit cela; son témoignage n'est donc pas suspect. Les *Almoravides* considéraient la tolérance comme un crime et les Arabes de la première conquête comme des apostats.

Cependant les princes chrétiens du Nord semblaient vouloir faire taire un moment leurs querelles pour venir au secours de leurs frères du Midi. Les *Almoravides* eurent peur, appelèrent au secours; de la côte d'Afrique se déversa sur l'Espagne une nouvelle marée de Barbares. Les

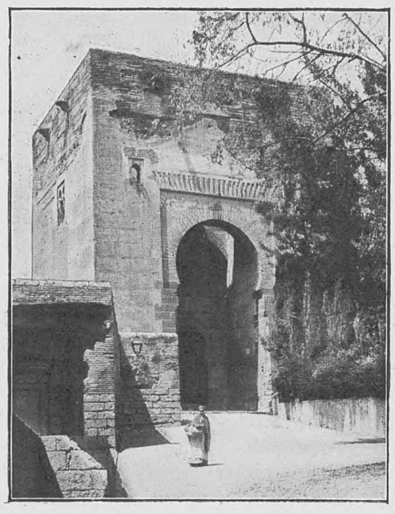


D'après M. R. Contreras et les travaux les plus récents.

PLAN GÉNÉRAL DE L'ALHAMBRA.

nouveaux venus, désignés sous le nom d'*Almohades*, se substituèrent aux Almoravides, qu'ils accusaient de lâcheté. Le sort des chrétiens, déjà très malheureux sous les Almoravides, devint, avec les *Almohades*, tout à fait intolérable. « L'ombre même de la tolérance avait disparu. Le khalife Abd-el-Moûmin, aussitôt après la prise de Maroc, avait annoncé qu'il ne souffrirait dans ses États que des musulmans; que, par conséquent, les églises et les synagogues seraient démolies et que les juifs et les chrétiens avaient le choix entre l'islamisme ou la mort : tout au plus leur permettait-il de s'expatrier. Beaucoup d'entre eux le firent; d'autres moururent martyrs, et les *Almohades* se hâtèrent de s'approprier leurs maisons, leurs richesses et leurs femmes; d'autres encore (et parmi les juifs c'était le plus grand nombre), tout en restant fidèles à la foi de leurs ancêtres, se résignèrent à pratiquer extérieurement l'islamisme, à se rendre de temps à autre dans les mosquées, même à faire lire le Coran à leurs enfants. »

Sous la poussée des Almohades, Alphonse VI de Castille fut battu à la journée d'*Alarcos* (1195). *Las Navas de Tolosa* fut l'éclatante revanche de cette journée. En 1236, Ferdinand III (saint Ferdinand) de Castille enlevait *Cordoue* et mettait fin à la puissance des Almohades. Deux puissantes familles se disputèrent le pouvoir : les Beni-Houd, sous leur chef *Ibn-Houd;* les Beni-Nasr, dont le chef *Mohammed-ibn-Yousof-ibn-al-Ahmar* réunit sous sa main Almeria, Malaga, Grenade, avec *Jaen* pour capitale. Dix ans après la prise de Cordoue, saint Ferdinand marcha sur *Jaen* (1246) et imposa sa suzeraineté à *Yousof-ibn-al-Ahmar,* qui obtint, en retour, de conserver *Grenade* en toute souveraineté. De Jaen, Cordoue, Séville, Valence, tout ce qui comptait parmi les Maures d'Espagne se rallia autour du vaincu, dans sa nouvelle capitale : l'islamisme y trouva un regain de puissance et d'éclat. *Grenade* vécut alors les beaux jours de Cordoue, et cela durant deux cent cinquante ans, jusqu'au temps où Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille emportèrent la dernière citadelle des Maures et rejetèrent pour toujours l'invasion musulmane en Afrique (1492).

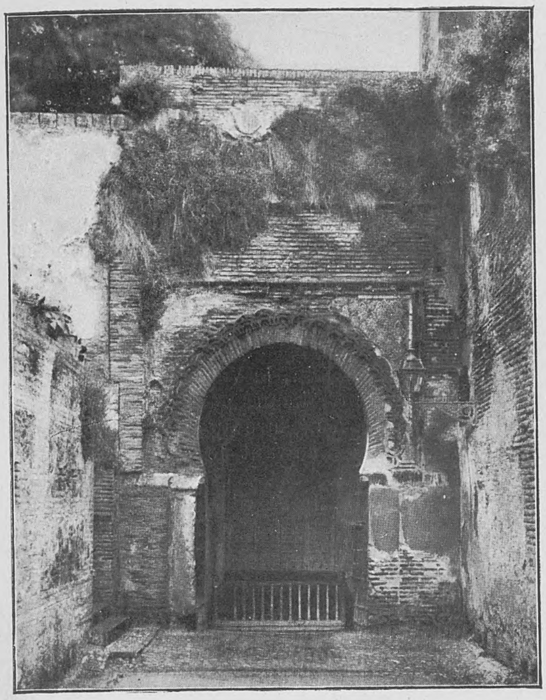


LA PORTE DE JUSTICE.

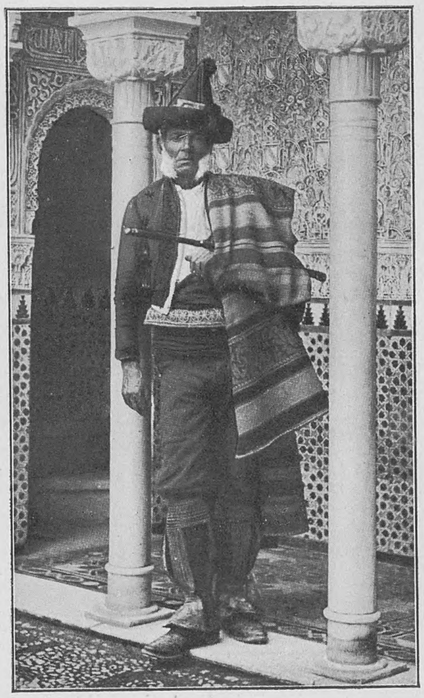
L'ALHAMBRA

La situation de **Grenade** est délicieuse : au milieu d'une *vega* plantureuse que rafraîchissent et fécondent les sources de la sierra Nevada, la ville étage ses maisons à l'orée d'un torrent, le *Darro*, dont les eaux, quand elles n'ont pas été bues par de trop multiples saignées, vont au *Genil*, rivière alpestre dans un décor africain. De part et d'autre du *Darro*, les versants montent doucement sur la rive droite, vers les collines d'*Albaicin;* plus brusquement à gauche, avec les raides talus de l'*Alhambra*.

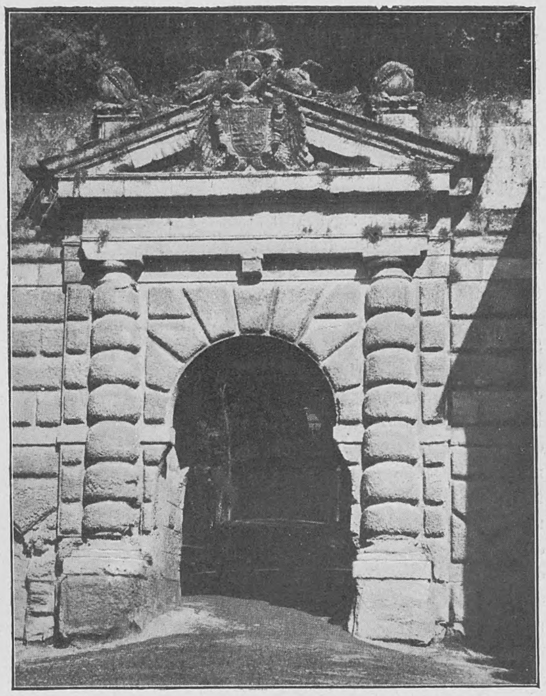
Ici fut l'ancienne acropole de Grenade : son promontoire aigu commande la plaine et s'épanouit en arrière par un plateau qui se fond dans les contreforts de la sierra Nevada. Le point culminant de ce plateau, ou Alhambra proprement dit, prend le nom de *Monte Assabica*. Deux gorges l'isolent de deux bastions dressés sur ses flancs, la *Cuesta del Rey Chico,* sur laquelle descendent, au nord, les jardins du *Generalife*, dernier terrassement du Cerro del Sol; au sud, la *Valle de la Assabica*, entre l'Alhambra et le *Monte Mauror* ou *Campo de los Martires*.



PORTE DE LA JUSTICE (INTÉRIEUR).



LE « CHEF DES GITANOS ».



Phot. Garzón.

PORTE DES GRENADES.

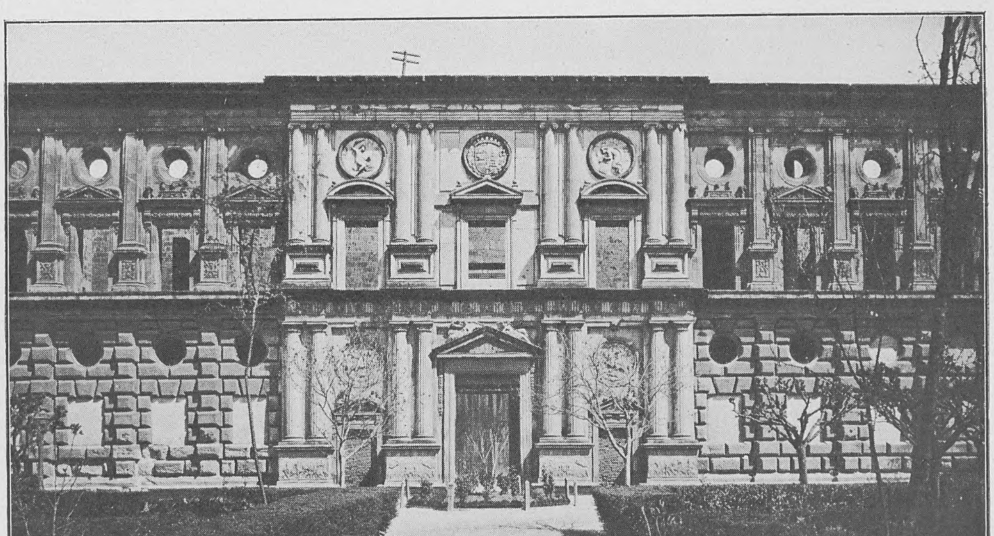
Maîtresse de ces contreforts détachés que le Darro et le Genil enveloppent d'un double fossé naturel de défense, la position de l'*Alhambra* servit de refuge aux colonies ibérique et romaine qui en peuplèrent les versants, dès la plus haute antiquité. Le côté d'Albaicin paraît avoir été le plus anciennement habité; ce serait l'antique *Granata*, héritière d'Iliberri, dont la *Nativola* romaine ne formait qu'un détachement groupé sur la hauteur. La pointe du plateau de l'Alhambra, d'abord fortifiée, prit plus tard le nom d'*Alcazaba*. On munit de même le bastion avancé du Monte Mauror de remparts et de tours, les « Tours Vermeilles » ou *Torres Bermejas :* l'ensemble formait une nouvelle citadelle. L'*Alcazaba* était l'ancienne; son éperon défendait l'*Alcázar* ou palais des rois maures, avec toute une population d'employés, de hauts fonctionnaires, d'ulémas fanatiques, de sultanes périmées, de quémandeurs et de parasites, groupés sur la partie éminente du plateau, ou *Alhambra alta*. Les Arabes désignaient l'ensemble de ces constructions sous le nom de *Medinat al-hamrâ*, c'est-à-dire la *ville rouge*, peut-être à cause du sesquioxyde de fer rougeâtre qui imprègne le sol de l'Alhambra.

Un rempart continu, noué à l'Alcazaba-forteresse, enveloppait le tout, sur 726 mètres de long, 180 de large à peu près, mais d'une façon très inégale. Le palais était séparé du faubourg habité par un fossé et un mur dont on a retrouvé les traces. Une porte, celle *du Vin*, s'ouvrait directement sur les rues étroites de la petite cité. Mais il fallait, pour y arriver, ainsi qu'au palais et à l'Alcazaba, franchir la porte fortifiée ou *porte de la Justice*, ouverte dans le rempart. On pouvait, par ailleurs, descendre directement de l'Alcazaba dans la ville par la porte des Armes, ouverte du côté d'Albaicin : un pont franchissait le Darro, dans cette direction. Du côté du Généralife, satellite détaché de l'Alhambra, un chemin privé descendait du palais-Alcázar, en contournant l'escarpement, pour gravir le versant opposé. Une épaisse muraille liait, d'autre part, l'Alcázar au Monte Mauror et aux Tours Vermeilles, barrant à l'entrée le ravin de la Assabica, par où l'on montait et par où l'on monte encore à l'Alhambra.

Dès l'abord, une porte en arc de triomphe, la *porte des Grenades*, s'ouvre entre des colonnes d'ordre toscan : l'œuvre, un peu lourd, n'est pas sans grandeur. Charles-Quint fit bâtir cette porte et y mit ses armes; trois grenades ouvertes en couronnent le faîte. Le groupe fortifié des *Tours Vermeilles*, qui défend le passage à droite, commande le quartier d'Antequeruela et le confluent du Genil avec le Darro. Plusieurs fois rebâties, les *Tours Vermeilles* eurent à subir de rudes assauts; elles sont pourvues d'un puits, d'écuries souterraines et de logements. Bien que l'on ait trouvé des tombeaux romains au pied de la colline du Mauror, il ne semble pas que la fortification actuelle remonte au delà de l'invasion arabe en Espagne : du moins il n'y a pas de preuves qu'il faille en attribuer la fondation aux Romains; mais ils n'étaient pas loin, on peut en être sûr.

La porte des Grenades franchie, au lieu de l'aride ravin qui montait à l'Alhambra, un parc admirablement arrosé conduit, par des détours ombreux, sous l'épaisse voûte des ormes que planta Wellington, en 1812, jusqu'à la porte même du palais arabe. Les voitures prennent à droite, vers le Grand Hôtel moderne installé à la porte des *Sept-Sols;* par la rampe de gauche, les piétons arrivent plus péniblement, mais l'eau murmure si doucement dans les rigoles, le long des allées, une ombre si fraîche tombe de la voûte où s'ébattent avec de petits cris des familles d'oiseaux, que d'un banc de repos à l'autre, ce qui autrement ne serait qu'une pénible escalade se tourne en plaisir.

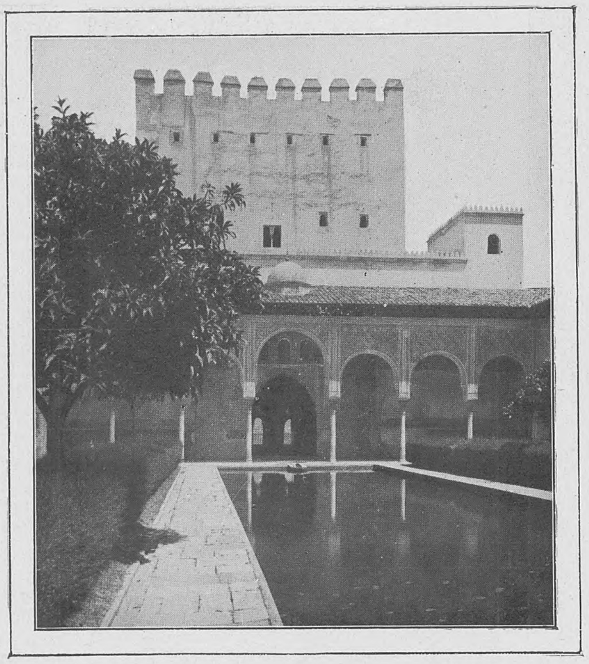
Mais voici l'**Alhambra.** A la porte, comme en bas, le conquérant a marqué sa griffe : ici, c'est une jolie fontaine de style Renaissance, le *pilar de Carlos Quinto*, construit en 1545, avec la devise « Plus ultra ». Trois têtes de fleuves y versent les ondes fraîches du Darro captées, à 8 kilomètres de Grenade, par l'aqueduc ou *Acequia del Rey*.



Phot. Garzón.

ALHAMBRA : FAÇADE DU PALAIS DE CHARLES-QUINT.

La *porte Judiciaire* s'ouvre par un arc majestueux dans l'épaisseur d'une tour massive. La garde était là. Des créneaux couronnent la tour; d'un mur à l'autre un couloir intérieur, coudé pour la défense, atteint en pente une seconde porte, moins impérieuse que la première, mais plus élégante, sous son arceau en marbre blanc de Macael : c'est une porte de palais, l'autre celle d'une citadelle. Une inscription dit que cet ouvrage fut construit par « le valeureux et juste sultan Abou'l-Hachach-Yoûsouf, fils du sultan guerrier Abou'l-Walid ibn-Nasr ». Elle se nomme porte de la Justice ou de la Loi, « pour que Dieu fasse par elle prospérer la loi de l'Islam »; peut-être aussi à cause de la coutume qu'avaient les sultans de rendre la justice à la porte de leur palais. Une main surmonte l'arceau de la première porte, une clef celui de la seconde. La clef, symbole de foi, signifiait le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel au vrai croyant ou de les fermer au mécréant. Pour la main, les avis sont partagés : c'était l'expression de la force, un talisman contre les maléfices, un antidote précieux dans bien des maladies; les femmes mauresques portaient cette amulette, et il n'y a pas longtemps encore qu'à Grenade les parents superstitieux suspendaient une petite main d'ivoire au cou de leurs enfants. Peut-être cette main de la grande porte de l'*Alhambra* représente-t-elle simplement la main du Dieu tout-puissant. Une tradition, accréditée parmi les Maures, disait que les chrétiens prendraient l'*Alhambra* quand la main de la première porte aurait saisi la clef de la seconde. L'un et l'autre emblème sont en place et, depuis quatre cents ans, les Maures n'y sont plus. Pour que l'on n'en ignore, les conquérants catholiques firent placer à l'intérieur une plaque de marbre relatant, en caractères gothiques, leur prise de possession, la garde qu'ils laissèrent sous le commandement du comte de Tendilla et l'ordre exprès donné aux Maures « de rester dans leurs demeures, dans la ville et leurs fabriques de poteries ». Une image de la Conception fut placée dans une niche au-dessus de la seconde porte; le long des murs sont les râteliers des cent lances chargées de garder le passage.



Phot. Garzón.

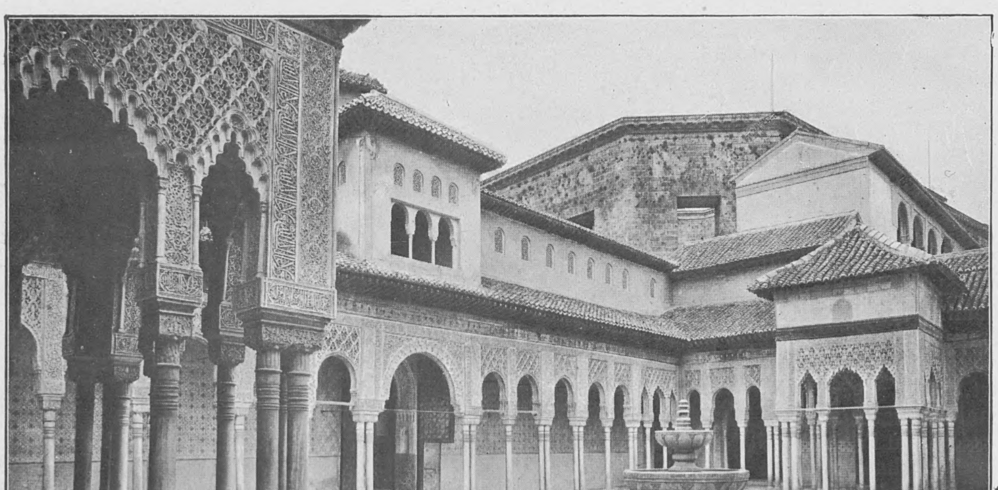
COUR DES MYRTES, A L'ALHAMBRA.

Aussitôt, de grands pans de murailles se dressent, des créneaux en ruine, une maison moderne, l'écrasante façade du palais de Charles-Quint, et çà et là, sur l'esplanade irrégulière, des jardins, des murs vermeils, des tours décrépites, un pêle-mêle de tous les âges et de tous les styles. Par surcroît, surgit on ne sait d'où un grand diable coiffé d'une pyramide à panache, veston vert, ceinture bleue ou rouge largement étalée, pantalon de couleur serré au-dessus des guêtres à l'andalouse, sorte de gnome aux dents très blanches, dans une large face épanouie. Il s'avance en se dandinant, faisant du genre, prenant des attitudes : « Achetez, dit-il, ma photographie, c'est une *peseta.* » Il se dit roi d'Égypte (excusez du peu) : le portrait d'un souverain! On ne saurait manquer l'aubaine. Il vous dira qu'il est le chef des gitanos d'Albaicin; en réalité, un affreux mendiant, malgré toute sa friperie galonnée.

On pénètre, à gauche, dans la citadelle ou *Alcazaba* : des murs délabrés, la tour de l'Hommage, la tour des Armes, la tour des Hidalgos, celle de la Vela, ancienne Ghafar des Maures, couronnent l'escarpement. Toute droite, à 26 mètres de haut, la *Vela* s'avance au bord de l'éperon ardu. Au-dessous d'elle, des jardins sont suspendus, des buissons s'accrochent aux pentes, puis Grenade, la ville rose, apparaît étalée : à droite, la ville ancienne coupée de touffes vertes que forment des ifs centenaires piqués jusqu'aux collines pelées où gîtent les bohémiens d'Albaicin; à gauche, la ville neuve; au loin, la Vega, verte et riante, traversée de lueurs par le ruban argenté du Genil. A mesure que le regard se rapproche en suivant le cours du fleuve, s'élèvent les *Tours Vermeilles*, l'opulente verdure de la Assabica; à l'horizon, les Sierras qui montent vers le soleil, dont les rayons font étinceler la Nevada.

La *Vela* était une admirable tour de guet. C'est là que, le 2 janvier 1492, à trois heures de l'après-midi, fut hissé l'étendard des rois catholiques. On fête chaque année cette date, celle de la délivrance. Une cloche, logée dans une petite tourelle qui couronne la tour, jette à tous les coins de l'horizon le signal joyeux qui permet de donner carrière aux eaux fraîches, pour l'irrigation de la Vega.

La *porte du Vin,* qui ouvrait sur les rues de l'Alhambra, se présente à droite, au débouché de la porte Judiciaire : une main et une inscription surmontent son arceau élégant : « Je mets mon refuge en Dieu, dit l'inscription; que la bénédiction de Dieu soit sur notre seigneur et maître Mohammed, sur sa famille et ses compagnons! » A 20 mètres plus loin, existait encore, au siècle dernier, un orme vénérable sous lequel le grand Muphti, ministre de la Justice, recevait, pour le sultan, les plaideurs, au moment des ablutions et de la prière. Plus loin, l'ancienne habitation du Cadi, celles des Abencérages; ici des magasins de photographies, enfin des rues, la Grande Mosquée, aujourd'hui église Sainte-Marie, la maison des Infantes, le couvent de Saint-François, des jardins, des terrains vagues encombrés de débris. La *Mosquée* où le souverain venait faire sa prière était décorée avec un grand luxe : des arabesques en lacis bleu et or, des mosaïques, des colonnettes élégantes, des lampes de bronze ou d'ivoire incrustées de nacre et d'écaille en faisaient, pour le chef des Croyants, un oratoire digne du palais qu'il habitait. Ce furent les juifs et les chrétiens qui en firent les frais, car la tolérance de leurs usages et de leur culte par le sultan n'était point, ainsi qu'on l'a dit, désintéressée : elle se payait à bons deniers comptant; ce tribut variait suivant le bon plaisir du maître, qui ne se gênait guère avec les infidèles. Une église chrétienne se logea dans la Mosquée, en 1493, puis, comme elle menaçait ruine, on la rebâtit.



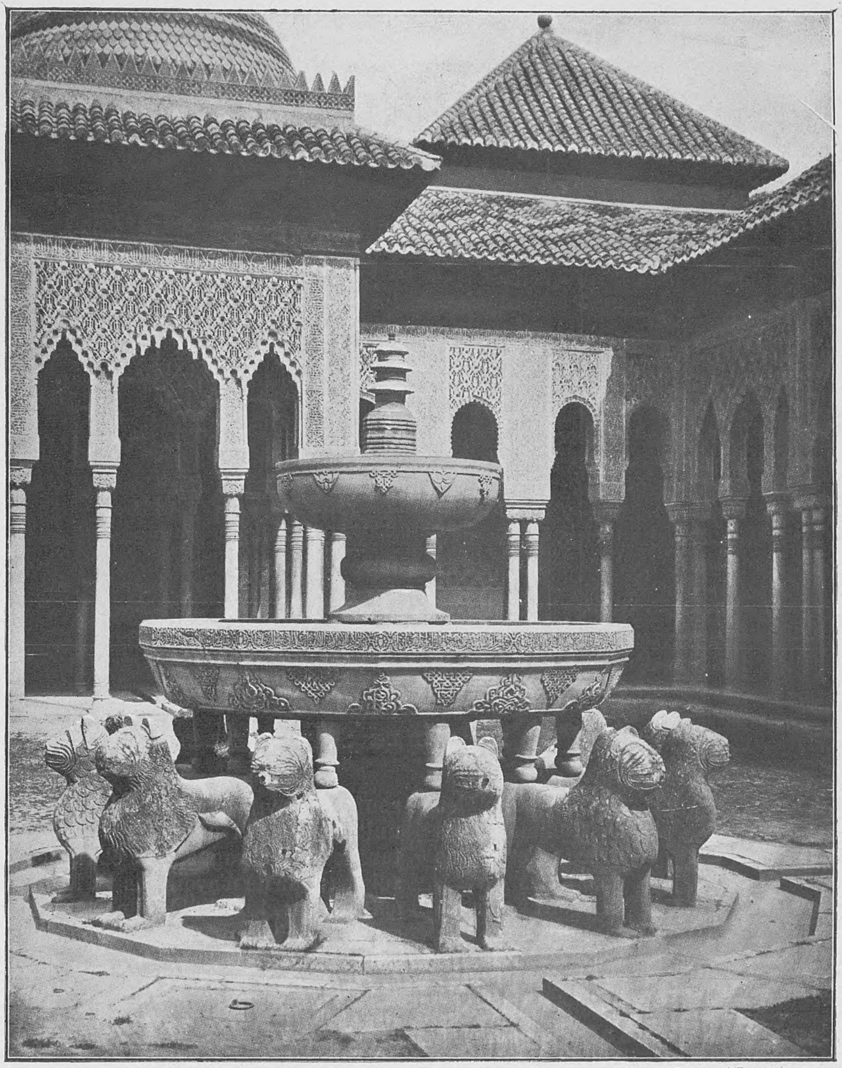
Phot. Garzón.

PERSPECTIVE DE LA COUR DES LIONS.

Une inscription scellée dans le mur rappelle que, le 12 mai 1397, les frères Pierre de Dueñas et Jean de Cetina, de l'ordre de Saint-François, souffrirent le martyre, des mains mêmes du roi, dans le palais de l'*Alhambra*. Ces chrétiens étaient vraiment trop encombrants : on

le leur fit bien voir. L'ancien *couvent de Saint-François*, auparavant palais des Infantes, ajuste depuis ses cloîtres aux arceaux d'une ancienne salle arabe; on a retrouvé, sous les plâtras, de belles arabesques aux vives couleurs. La chapelle du couvent reçut la dépouille mortelle des rois catholiques, avant leur transfert dans la chapelle royale de la cathédrale. Avant eux, le sultan Al-Ahmar, fondateur de la dynastie des Nasrites, avait été déposé en cet endroit dans un coffre d'argent : les inscriptions retrouvées en témoignent.

Un mur intérieur doublait le rempart de l'enceinte fortifiée, pour permettre à la défense de circuler par ce chemin de ronde, sans passer à travers la ville. Le long du rempart et depuis la porte des Chars, trouée moderne ouverte à droite de la porte Judiciaire, des tours épaulent les vieux murs brunis par le temps : tours des Têtes, de la Sorcière, du Capitaine, des *Siete Suelos* (sept étages), tours de l'Eau, des Infantes, de la Captive, du Candil, tour des Pics, soudure de l'ancienne ville avec le palais arabe. Il paraît que la tour des Sept-Étages, ou *Siete Suelos*, plonge dans le sol autant qu'elle s'élève au dehors. Des trois voûtes qui existent, l'une se trouve enfouie : mais en est-il d'autres encore? Il court à ce sujet toutes sortes de légendes. Un trésor serait caché au fond : toutes les nuits, son gardien mystérieux, le cheval sans tête, court sur les remparts un galop infernal. Il est sûr que sous l'esplanade voisine, dite *Carmen de los Mártires*, des puits d'accès à des galeries souterraines furent creusés en grand nombre : ces galeries servaient de greniers d'abondance où l'on enfermait de grands approvisionnements pour les temps de guerre et de disette. Peut-être la tour des Sept-Étages communiquait-elle avec ces souterrains. Des chrétiens aussi durent être enfermés là; le champ voisin est célèbre pour le rachat qui s'en faisait. Leurs chaînes sont à Tolède; vous les verrez au portail de l'église de *S. Juan de los Reyes*. Quatre siècles de soleil et d'intempéries n'ont pu réduire ces gros anneaux forgés pour des bêtes féroces : ce sont les trophées de la tolérance musulmane; ses apologistes ne les verront pas sans plaisir. Par un juste retour, le Champ des martyrs vit sortir de l'Alhambra le dernier des rois maures, et c'est par là que les troupes chrétiennes pénétrèrent dans la place.



Phot. Laurent-Lacoste.

ALHAMBRA : FONTAINE DE LA COUR DES LIONS.

La *tour des Infantes* cache, sous une rude apparence, les détails exquis d'une habitation parfaitement adaptée aux exigences de la vie orientale : vestibule orné, guérites de garde pour les sentinelles et les esclaves, bassin central entre de belles arcades, chambres commodes; il faudrait peu de chose pour en faire une charmante résidence moderne. A la *tour de la Captive* se rattache le souvenir de la belle Isabelle de Solis. Ses décors, d'une grande délicatesse, font regretter ceux dont les malheurs de la guerre l'ont privée.

La *tour des Pics* (ou des Créneaux) gardait la porte de Fer qui conduisait les sultans, de leur palais, au Généralife : l'apparence est d'un donjon, les fenêtres sont d'un palais. Dans le réduit voisin, une petite mosquée voile, sous un affreux badigeon, des filigranes d'or et des entrelacs de couleur.

La tour, appelée successivement *tour du Prince, Bain des dames* ou *Maison des odalisques*, fut vraisemblablement aménagée pour une sultane favorite : une épaisse couche de peinture à l'huile masque le peu qui reste de sa décoration; il n'y a rien, dans tout l'*Alhambra*, qui surpasse la finesse et la fantaisie délicate de son balcon mauresque. La tour de *Comareh* ou des Ambassadeurs, celles des *Poignards*, de *Cubo*, relient le rempart du palais à l'angle de la citadelle. C'est en haut de la tour de Comareh que la mère de Boabdil, dernier roi maure de Grenade, apprenant la capitulation consentie entre les mains des rois catholiques, conduisit son fils : accoudée entre deux créneaux, elle lui montra les splendeurs de Grenade étalée à leurs pieds : « Vois ce que tu livres, dit-elle, et n'oublie pas que tous tes ancêtres moururent rois de Grenade. »

Mais le sort en était jeté. Le 1er janvier, les troupes chrétiennes s'approchèrent de l'*Alhambra* pour en prendre possession; les femmes, les serviteurs sortirent d'abord et le roi maure envoya cinq cents otages des siens au camp des rois catholiques. Le lendemain, 2 janvier, à la tête de ses hommes d'armes, le comte de Tendilla et le cardinal de Mendoza se présentaient à la porte du Champ des martyrs (*Siete Suelos*). Boabdil, s'approchant du cardinal, lui dit quelques mots à voix basse, puis hautement : « Occupez les Alcázars donnés à qui Dieu veut; » et il s'éloigna, douloureusement ému, avec cinquante cavaliers. Près de l'ermitage de Saint-Sébastien, la cavalcade rencontra le roi Ferdinand, puis la reine; enfin, non sans se retourner avec quelques sanglots vers Grenade qu'il abandonnait pour toujours, le royal fugitif disparut dans les montagnes de l'Alpujarra.

Cependant le gouverneur de l'*Alhambra*, Ben Comiça, conduisait le cardinal, le comte de Tendilla, Guttierez de Cardeñas, Ferdinand de Talavera et leurs compagnons à la tour de Comareh, sur laquelle fut élevée la croix d'argent; puis l'étendard de Castille flotta victorieusement au sommet de la Vela. L'armée espagnole, à cette vue, « s'agenouilla, dit le chroniqueur, et pleura de plaisir ». Les clefs de la citadelle avaient été remises aux rois catholiques. Trois jours après, ils faisaient leur entrée à l'*Alhambra*; une messe fut célébrée dans la galerie de Justice, qui est au fond de la cour des Lions. Suivant le désir de Boabdil, la porte des Sept-Sols, par où il était sorti, fut close. La forteresse prise, les troupes chrétiennes se répandirent, quelques jours après, dans la ville, les habitants sortirent de leurs maisons : une ère nouvelle s'ouvrait pour Grenade et pour l'Alhambra.

Le Palais arabe. — Il y a trois palais dans l'*Alhambra*, trois palais qui se tiennent, mais sont entièrement séparés de la citadelle et de la petite cité groupée sur le plateau. Ces trois habitations, successivement construites et indépendantes, composaient la résidence des rois maures. De la première, il reste peu de chose : la salle de Mexuar, une chapelle à la place d'une mosquée, des restes nivelés par les terrasses et les jardins. La seconde résidence, juxtaposée à la première, se développe autour du grand bassin de la cour des Myrtes; ce fut proprement l'habitation *officielle* du souverain, le Seraï, où il tenait conseil, recevait les ambassadeurs et les grands dignitaires de l'État. Le troisième palais, plus retiré, renfermait, avec le harem, les appartements privés du prince : la cour des Lions en occupe la partie centrale.

Les sinuosités du terrain sur lequel les architectes durent asseoir leurs constructions ne permirent pas cette symétrie qui nous semble essentielle à tout palais bien ordonné. La cour des Lions et celle des Myrtes, autour desquelles évoluent toutes les salles du double palais arabe, sont elles-mêmes dirigées dans un sens différent, de manière à former entre elles un angle droit. On ne pouvait trop s'approcher du

rebord du plateau qui, de ce côté, tombe assez brusquement sur la vallée du Darro, mais surtout il convenait de conserver la plus stricte intimité aux appartements du prince, en ne laissant qu'un étroit couloir et une petite porte de communication entre les deux palais. On sait combien le secret de la vie privée tient au cœur des Orientaux : les murs extérieurs de leurs maisons ont l'air de remparts percés de rares meurtrières. Tout le luxe est à l'intérieur de l'habitation et exclusivement pour ses habitants. Point de façade ornée avec ostentation, comme chez nous, ni de lignes architecturales faites pour la parade. La rue, c'est l'étranger, par conséquent l'ennemi dont il faut se méfier; on reconnaît, à la disposition de la maison arabe, la mentalité de son maître et le génie de sa race.

Ainsi en fut-il de l'*Alhambra :* ses murailles rébarbatives abritent un précieux écrin, le palais arabe tout serti d'or et de fines dentelles de pierre. Patios des Lions et des Myrtes, péristyles des Romains et des Grecs : c'est, sous des noms divers, l'Orient qui se montre avec son goût du faste, ses passions et ses violences.



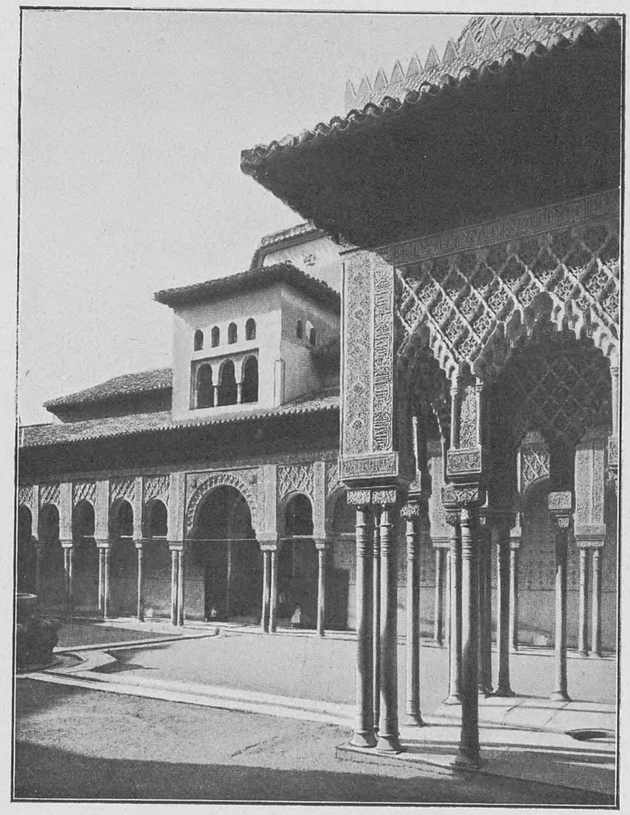
Phot. Garzón.

SALLE DE BAIN DES SULTANS.

En pénétrant dans l'*Alhambra*, les rois catholiques ne traitèrent pas en ennemie l'œuvre de leurs devanciers : dès 1492, ils y faisaient exécuter des travaux; 6 000 ducats annuels, somme relativement élevée pour ce temps, furent consacrés aux réparations. Une garnison, cela va sans dire, occupait la place, mais des gardiens spéciaux veillaient sur le palais arabe. Le premier d'entre eux, Bracamonte, écuyer du comte de Tendilla, logeait près de la porte de Fer. Nous savons, par des documents certains, qu'en 1506 des architectes mauresques étaient employés au palais; qu'en 1509, un secrétaire privé du roi entreprit, avec les mêmes ouvriers, des restaurations. L'angle occidental du palais ayant été la proie d'un incendie (1524), Charles-Quint fit établir sur les décombres les bases de son grand palais.

Lorsque fut arrêtée l'entreprise, les gens de l'*Alhambra* demandèrent l'autorisation d'installer, dans les salles du palais, des métiers à tisser le ruban. L'abandon commençait. Du commencement du XVIIe siècle au milieu du XVIIIe, c'est-à-dire pendant cent cinquante ans, l'*Alhambra* fut complètement négligé : des soldats vétérans, des artisans, potiers et tisserands, des familles pauvres s'y logèrent; les pièces du haut servaient de pigeonniers; des souillures croupissaient dans les bassins de marbre transformés en lavoirs et des loques pendaient aux balcons ajourés des sultanes. Puis, l'eau manquant avec la guerre et l'invasion, des débris de poudre et de projectiles s'entassèrent, jetant leurs éclaboussures aux mosaïques des lambris, aux blanches colonnes, aux frêles arabesques. Du temps de Philippe II avait sévi l'affreux badigeon; ce fut un bonheur pour l'*Alhambra :* grâce à lui, après tant d'avatars, certaines parties de sa décoration, échappées à la ruine, revivent aujourd'hui avec toute la fraîcheur de leur jeunesse; il a suffi d'en écarter la gangue protectrice.

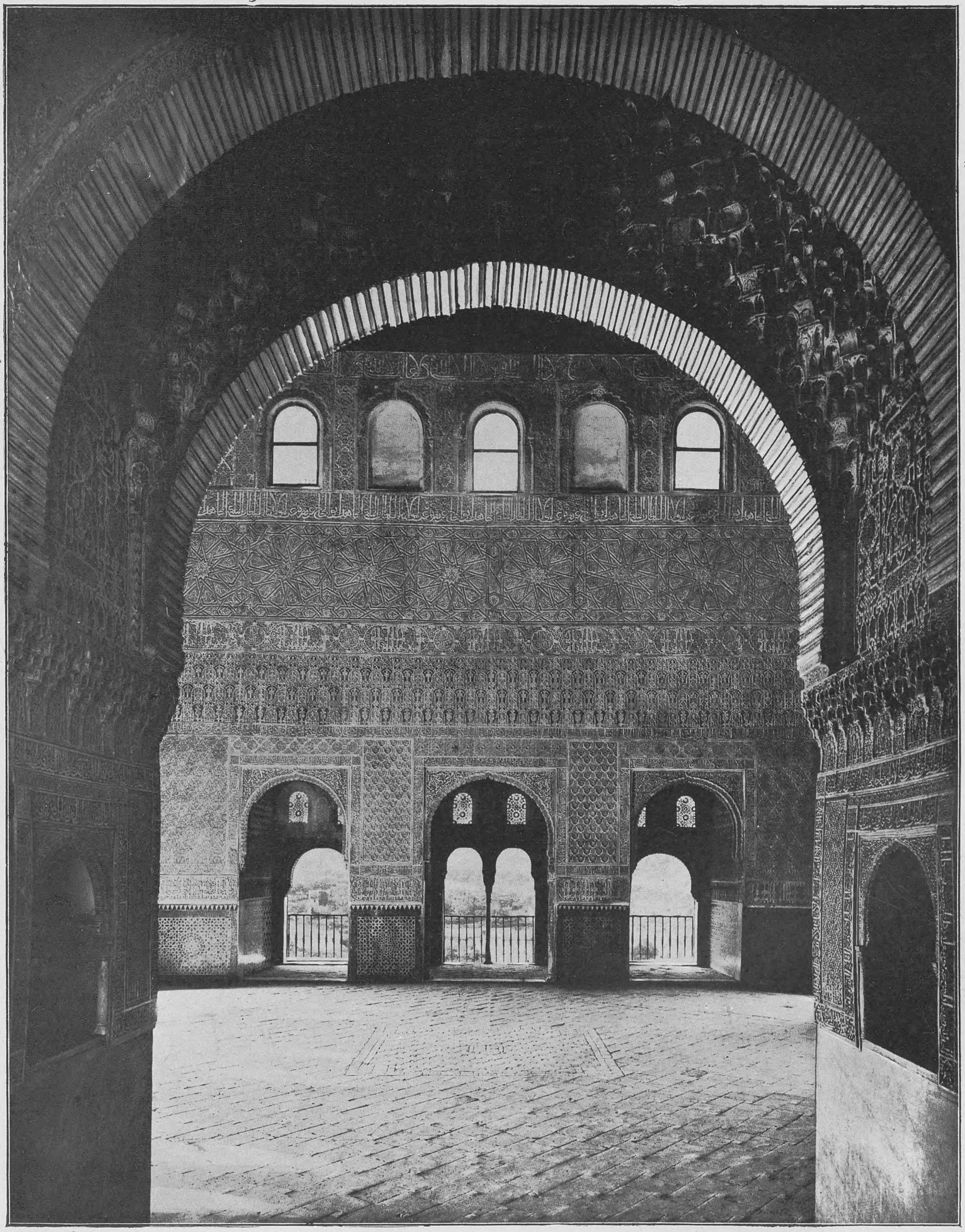
L'abandon de l'*Alhambra* durait encore, quand Wellington, Owen, Washington Irving y séjournèrent, ces derniers, moyennant une légère rétribution accordée, pour quelque réduit, aux premiers occupants. Théophile Gautier raconte d'une façon plaisante comment, lorsqu'il vint visiter l'*Alhambra*, il établit, avec quelques compagnons, son quartier général dans la cour des Lions. « Notre ameublement, dit-il, consistait en deux matelas, qu'on roulait le jour dans quelque coin, en une lampe de cuivre, une jarre de terre et quelques bouteilles de vin de Jérès que nous mettions rafraîchir dans la fontaine. Nous couchions tantôt dans la salle des Deux-Sœurs, tantôt dans celle des Abencérages, et ce n'est pas sans appréhension qu'étendu sur mon manteau, je regardais tomber, *par les ouvertures de la voûte,* dans l'eau du bassin et sur le pavé luisant, les rayons blancs de la lune, tout étonnés de se croiser avec la flamme jaune et tremblotante d'une lampe. Les traditions populaires, réunies par Washington Irving dans ses *Contes de l'Alhambra,* me revenaient en mémoire; les histoires du *Cheval sans tête* et du *Fantôme velu,* rapportées gravement par P. Echeverria, me paraissaient extrêmement probables, surtout quand la lumière était soufflée. La vraisemblance des légendes paraît beaucoup plus grande, la nuit, dans ces ténèbres traversées de reflets incertains qui prêtent à tous les objets vaguement ébauchés des apparences fantastiques. Je ne suis pas sûr de n'avoir pas vu les Abencérages se promener le long des galeries, au clair de lune, portant leur tête sous le bras : toujours est-il que les ombres des colonnes prenaient des formes diaboliquement suspectes et que la brise, en passant dans les arcades, ressemblait à s'y méprendre à une respiration humaine ».



FAÇADE DE LA SALLE DES DEUX-SŒURS.

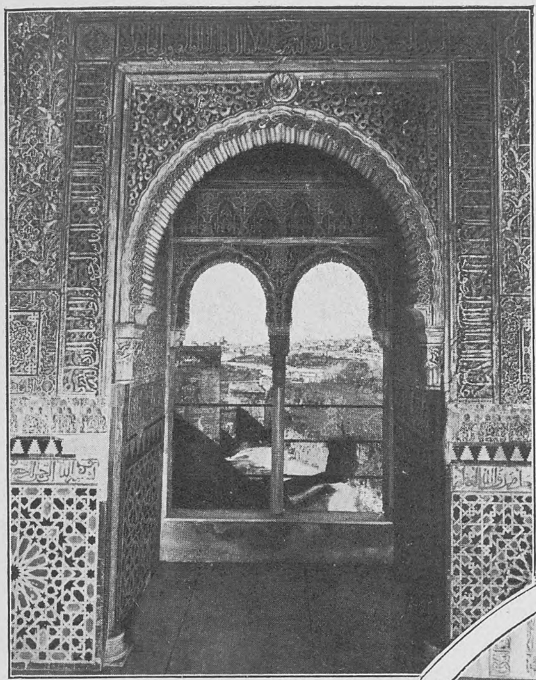
L'*Alhambra* s'effondrait, lorsqu'en 1829 Ferdinand VII délogea les parasites qui en compromettaient l'existence et fit quelques restaurations. La régente Marie-Christine de Bourbon entreprit d'importants travaux; peu à peu le manteau de plâtre et de chaux qui déshonorait l'*Alhambra* tombait, les lambris, les voûtes reprenaient figure; on consolida les parties qui menaçaient ruine, des colonnes furent redressées, des inscriptions, des arabesques rétablies. Les travaux ne s'arrêtèrent plus; ils continuent de nos jours encore, sous la direction de R. Contreras, le critique avisé auquel l'*Alhambra* et le public doivent de si heureuses restitutions.

Entre les murs béants du palais de Charles-Quint et les restes bien défigurés de l'Alcázar primitif, une porte sans caractère conduit à la *cour des Myrtes* ou du Bassin (la *Alberca*). C'est le cœur du second palais; au fond, la traverse de la Barca sert de vestibule au salon des Ambassadeurs. En débouchant dans cette cour inondée de lumière, toute blanche et enguirlandée d'arcades, l'on se croirait transporté, par la baguette d'un enchanteur, à cinq siècles en arrière. Tout y est disposé pour la vie des pays chauds : galeries ombreuses et fraîches où l'air circule sous des plafonds en stalactites comme ceux d'une grotte; arceaux en plein cintre surélevés au-dessus de chapiteaux délicats, dont l'œuvre interrompu se retrouve aux carrières de Filabre, parmi d'autres débris, des corniches, des fûts d'origine romaine, que les Arabes trouvèrent en arrivant dans la Péninsule, sans songer qu'eux-mêmes, plus tard, laisseraient les mêmes témoins de leur domination passée. Au centre de la cour s'étale une belle nappe d'eau limpide peu profonde, mais constamment renouvelée : la vasque est de marbre immaculé; des massifs de myrtes courent en plates-bandes le long des rives.



Phot. García.

ALHAMBRA DE GRENADE : LE SALON DES AMBASSADEURS.



MIRADOR DE LA TOUR DE LA CAPTIVE.

Les conduits retrouvés attestent qu'autrefois une pléiade de jets limpides, neige à peine fondue de la Sierra, fusaient de la verdure en panaches diamantés, égrenant sur le cristal mobile les notes perlées de leur chanson.

Deux corps de logis dominent la cour des Myrtes; l'un au sud, avec un étage percé de fenêtres en treillis d'une grande finesse, et une galerie supérieure que protègent des arceaux infiniment légers sur des colonnettes de rêve. L'arceau du milieu est une réminiscence de l'Inde. Une porte faisait communiquer la galerie avec les appartements détruits par l'incendie de 1524. C'était le promenoir des sultanes : l'air y était doux et frais; des absides, ménagées à chaque extrémité, recevaient les divans de repos; de ce belvédère, la vue devait être belle sur la cour des Myrtes, lorsque défilaient, à travers les marbres et les eaux jaillissantes, les grands dignitaires de l'État, les ambassadeurs en somptueux costumes. Cette cour des Myrtes, qui vit tant de merveilles, entendit aussi plus d'un cri de détresse. *Ismaël* régnait. Des conjurés, soudoyés par le gouverneur d'Algésiras, frère de Nasr, sultan détrôné, demandaient une audience particulière : elle leur fut accordée. Mais à peine introduits dans la cour, ils tirent les poignards qu'ils tenaient cachés dans les manches de leur vêtement et se jettent sur Ismaël, qu'ils frappent à la tête : le chef des gardes, poussant les assassins dans une pièce voisine, les y enferma jusqu'au jour du châtiment. Mais, le lendemain, le sultan expirait; on l'avait dit simplement indisposé, et le grand caïd Otzmin, hier complice des conjurés, fut le premier à proclamer le fils de la victime, un enfant de douze ans. Il faudrait rendre à cette cour sa vie, ses ornements, le dallage des petits carreaux bleus et blancs, les réduits ombreux où se tenaient les gens de garde et les serviteurs du palais; les lambris de faïence (il n'en reste qu'une partie), les enfoncements ménagés à l'extrémité des galeries où, sur des coussins brodés de fils d'or, les principaux personnages de la cour rêvaient, en attendant l'audience du sultan; sur des consoles, les vases en terre rouge poreuse, pleins d'une eau toujours fraîche; les lampes de bronze; aux murs, les armes à poignée brillante; sous le grand vestibule de la Barque, sorte de salle des gardes, au seuil de celle des Ambassadeurs, les officiers en brillant uniforme; l'œil luisant des noirs, dans les recoins mystérieux, au pied de l'escalier qui monte à la tour Comareh, ou le long des couloirs qui communiquent à droite et à gauche avec les appartements privés.

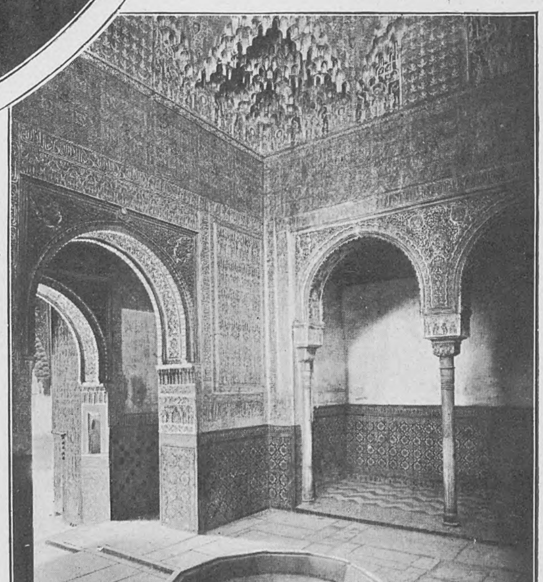
Ce grand arc triomphal, qui s'arrondit au seuil de la *salle des Ambassadeurs*, n'a pas son pareil dans tout le palais de l'*Alhambra :* son ampleur dépasse les proportions ordinaires des constructions mauresques. On a voulu faire grand et l'on y a réussi. L'arc semble avoir conscience de sa propre valeur; son inscription dit : « Louange à Dieu, les étoiles s'inclinent devant moi. » La salle est digne de cette entrée grandiose. Des restaurations malavisées en altéraient le caractère et l'harmonie; on dora et l'on peignit les arabesques, au XVIe siècle; des inscriptions furent mises sens dessus dessous; un effondrement souterrain, provoqué par le torrent de Darro, fit même craindre pour les murs : tout a été consolidé, remis en place. Les madriers du dôme craquaient, écrasaient le plafond : ils ont été rétablis; on a dégagé les fenêtres et les frontons. Enfin, la salle a retrouvé sa splendeur d'antan.

Elle emplit tout l'intérieur de la tour Comareh. Sa coupole, plafonnée de caissons, offre toutes les combinaisons décoratives familières aux artistes arabes; les angles de chaque panneau sont ajustés de façon à former une infinie variété de dessins : il y en a plus de 1500 différents, d'une composition originale et d'une finesse d'exécution presque décourageante. « Les murailles disparaissent sous un réseau d'ornements si serrés, si inextricablement enlacés qu'on ne saurait mieux les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres. Les truelles à poisson, les broderies de papier frappées à l'emporte-pièce, dont les confiseurs couvrent leurs dragées, peuvent seules en donner l'idée. Un des caractères du style mauresque est d'offrir très peu de saillies et très peu de profils. Toute cette ornementation se développe sur des plans unis; c'est comme une espèce de tapisserie incrustée dans la muraille même. » (Th. GAUTIER.)



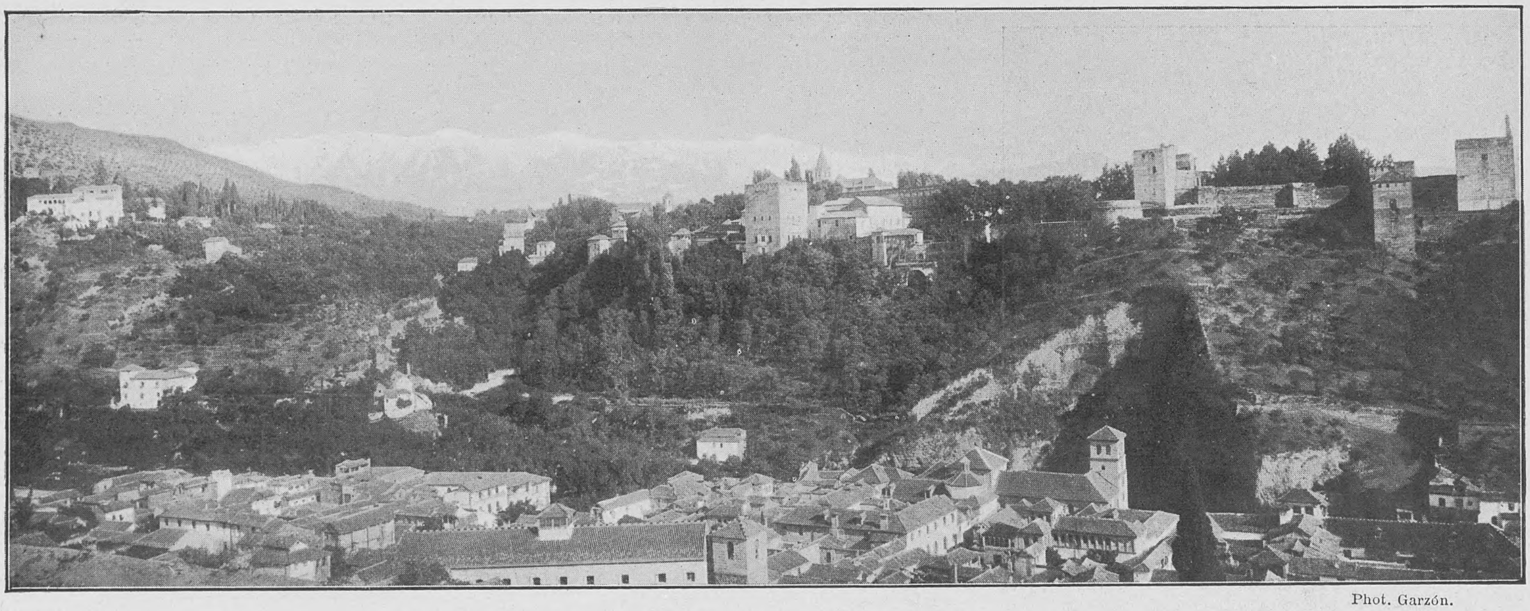
EXTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE.

Trois balcons, ouverts de chaque côté de la salle dans l'épaisseur des murs, étendent la vue sur les bosquets verts des talus du Darro, les vergers et les maisons de Grenade. Charles-Quint, lorsqu'il visita le palais, ne pouvait taire son admiration.



Phot. Garzón.

SALLE DES ABENCÉRAGES.



Phot. Garzón.

L'ALHAMBRA : VUE GÉNÉRALE DES ESCARPEMENTS DU DARRO.

« Si j'avais été à la place du Maure, dit-il, j'aurais mieux aimé choisir cet *Alhambra* comme sépulcre, plutôt que d'aller vivre en exil dans l'Alpujarra. » C'est ici que vivait le sultan, du moins pendant l'été : dans cette salle, il recevait les ambassadeurs, écoutait d'un air rêveur les doléances de ses sujets, assis sur un divan de brocart d'or, les yeux noirs immobiles dans sa face de marbre, les doigts noyés dans les flots de sa barbe soyeuse. Dans cette salle aussi gronda l'émeute; le sang éclaboussa les mosaïques resplendissantes. Mahomet III y vit, impuissant, la tête de son grand vizir rouler à ses pieds. Ici Boabdil, dernier roi maure de l'*Alhambra*, réunit en un suprême conseil les ulémas, le grand Muphti, les caïds, les principaux du peuple, au milieu des soldats et des archers rangés dans les cours et sur les esplanades. On délibérait sur les conditions de la capitulation. L'un des chefs, Mousa, qui savait l'entente définitive du sultan avec les souverains catholiques, l'apostropha durement, lui représenta sa lâcheté et sortit brusquement avec quelques-uns de ses fidèles, pour ne pas être témoin de la honte qui se préparait. Il disparut dans les replis de la Sierra : on ne le revit jamais plus.

De la cour des Myrtes, l'*Alhambra officiel*, on pénètre par un étroit couloir et une porte basse dans l'*Alhambra du Harem*. L'approche est mystérieuse, et l'on comprend avec quelle jalousie elle était défendue. La *cour des Lions* est le cœur et la merveille de ce palais. Un peuple de légères colonnes doucement ambrées par les siècles, les ogives enroulées, les plafonds dorés et les coupoles des kiosques en relief ouvrent au regard surpris de magiques perspectives. Le plan est simple : un parallélogramme formé de deux carrés parfaits. Mais, sous l'apparente uniformité, aucun détail ne se ressemble; cela n'est ni persan, ni assyrien, ni romain, ni grec, mais purement arabe et tout de même délicieux à voir. Point de couleurs, nulle verdure (hormis les traits d'herbes menues qui pointent entre les dalles), une fontaine au centre, la salle des Abencérages à droite, celle des Deux-Sœurs à gauche; dans le fond, une triple galerie en stalactites : impossible de produire, avec des moyens plus simples, un plus merveilleux effet.

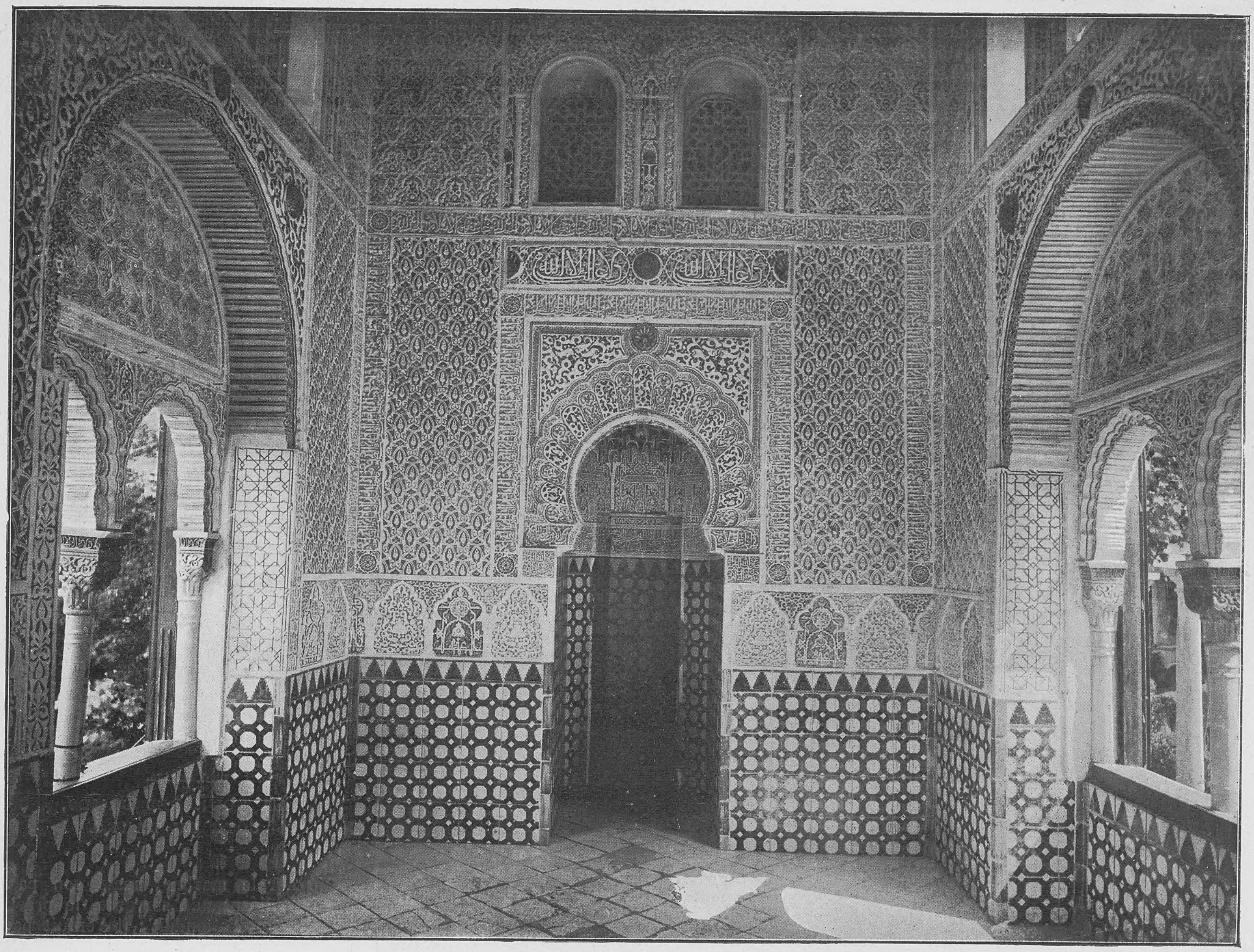
Autrefois, la grande vasque de la fontaine reposait directement sur le dos des lions qui la portent; on l'a coiffée d'une pyramide, en 1838. Mais la margelle même et ses lions sont d'une indiscutable authenticité. C'est à tort que l'on a voulu comparer les lions de l'*Alhambra* aux productions similaires de la Perse et de l'Assyrie, comme si un ciseau inexpérimenté avait produit ici, par mégarde, des formes aussi imparfaites. La rusticité de l'ouvrage est voulue : il n'y a aucune parenté entre les lions de Grenade et ceux de Suse ou de Persépolis. Voyez, au Louvre, le lion de bronze trouvé à Khorsabad : il rugit, il est vivant; ses formes sont admirables. De même les lions du palais d'Artaxerxès Mnémon; tout de briques ajustées, ils sont pourtant réels. La figuration des archers, au fronton du palais de Darius, n'est pas moins saisissante, bien que les sujets soient un peu raides, dans une sorte d'attitude hiératique en présence du maître; mais la façon dont ils visent, l'expression même de leur visage donnent le sentiment du *vécu*. Avec les grands sujets du palais de Khorsabad, nous entrons dans le domaine de la convention : une tête humaine couronnée, étalant sa large barbe sur la poitrine d'un taureau ailé; personne n'a vu cette chimère. Mais on devine la pensée créatrice de cette œuvre : elle réalise le symbole de la force par l'union de l'intelligence humaine avec la robustesse du taureau et la puissance de l'aigle. L'ensemble est irréel, mais les détails sont vrais et ne supposent pas une main trop inhabile.



Phot. Garzón.

APPARTEMENTS DE LA REINE : VUE SUR LE GÉNÉRALIFE.

Rien de semblable chez les lions de l'Alhambra. Ils relèvent de la pure fantaisie : c'est un jeu d'enfant, un sujet décoratif, comme ces figures tissées dans la tapisserie égyptienne qui se conserve au musée de Nürenberg, ou plutôt les lions coptes du musée de Nancy. Ces bêtes apocalyptiques, dessinées sur une étoffe de lin et de soie, remontent au temps des Fatimites et sont l'œuvre d'ouvriers coptes des ateliers égyptiens de Tennis. Makrisi parle des lions, des éléphants, des chevaux, des figures improbables mêlées à l'or et à la soie des tentures somptueuses qui sortirent de ces ateliers célèbres. Les lions du musée de Nancy, tout proches parents de ceux de l'*Alhambra*, sont aussi des chimères. On oublie trop que les Arabes d'Afrique passèrent,



Phot. Garzón.

ALHAMBRA : INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE.

en quittant la Syrie, par l'école de l'Égypte. L'artiste arabe, comme le copte, son maître, ne copie pas une chose visible; la réalité vivante ne l'intéresse pas : il l'utilise comme moyen décoratif en la pliant au gré de sa fantaisie. Ainsi s'expliquent les lions de l'*Alhambra*.

Il est difficile de trouver quelque chose qui ressemble aussi peu à ces animaux. « Les pattes sont de simples piquets, pareils à un morceau de bois, à peine dégrossi, qu'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre; les mufles, rayés de barres transversales, sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotame; les yeux sont d'un dessin par trop primitif qui rappelle les informes essais des enfants. Cependant ces douze monstres, en les acceptant, non pas comme lions, mais comme chimères, comme motifs d'ornement, font, avec les vasques qu'ils supportent, un effet pittoresque et plein d'élégance qui aide à comprendre leur réputation et les éloges contenus dans l'inscription arabe gravée sur les parois de la vasque où retombent les eaux de la coupe supérieure. » (Th. Gautier.) — « Argent liquide qui serpente parmi des joyaux et qui n'a point de rival en beauté pour sa blancheur et sa transparence, l'eau se confond à la vue, de telle manière que nous ne savons quel est celui des deux qui s'écoule, si c'est l'eau ou le marbre. — Semblable à la main du khalife lorsqu'il se présente tout au matin, versant ses dons sur les lions de la guerre. — Oh! toi qui regardes ces lions aux aguets! Le respect du khalife les empêche seul de montrer leur férocité. Que la paix de Dieu soit éternellement avec toi. En multipliant tes plaisirs, tu pourras de la sorte affliger tes ennemis. »

La *salle des Abencérages* est le triomphe de la polygonie : sa haute coupole repose sur un appareil étoilé que tapisse un brocart de capricieuses arabesques. D'en haut, la lumière tombe très douce par d'étroites fenêtres que l'on n'aperçoit pas. Les murs sont festonnés, guillochés à l'infini, et, par bonheur, les neuf dixièmes du décor ont été sauvés. Il n'en est pas de même des faïences murales, qui furent enlevées à la fin du XVIIIe siècle; on les retrouverait sans doute dans quelque opulent hôtel de Grenade ou dans l'arrière-boutique de quelque aigrefin amateur d'art, surtout de l'art des autres.

Les faïences absentes ont été remplacées par d'autres achetées dans une Chartreuse et qui datent du temps de Charles-Quint. Dans le retrait des colonnes, aux arceaux desquelles s'enroulent des filets bleus et écarlates, les divans moelleux, favorables à la rêverie, ont disparu; sur des supports, des cassolettes incrustées d'argent exhalaient leur doux parfum, et dans la vasque de marbre un filet d'eau pure entretenait une agréable fraîcheur. Dans cet exquis réduit sautèrent les têtes des Abencérages. Il paraît que les traces rouges qui se voient sur le marbre sont les éclaboussures de leur sang (à moins que ce ne soient des taches de sesquioxyde de fer, disent les sceptiques). Toutefois, il n'y a en soi rien d'impossible à ce que le marbre blanc poreux de Macael ait gardé les traces de la sanglante tragédie.

Hernando de Baeza, qui fut secrétaire du dernier roi de Grenade, dit que cette salle, de son temps, s'appelait salle du Sang, et voici ce qu'il raconte. Au temps du sultan Abou'l Hassan-Ali, quelques partisans d'Aguilar, ayant profité du dimanche pour razzier un village chrétien du voisinage, surprirent à la fontaine plusieurs jeunes filles qu'ils enlevèrent et conduisirent à Grenade pour les vendre. Heureux temps! et comme on a raison de vanter la sécurité et la tolérance dont jouissait l'Espagne d'alors! Remarquez que l'excitation de la conquête est tombée depuis sept siècles, que le temps est normal, que nous sommes à la fin du XVe siècle, à l'époque de Charles VIII, Louis XII, François Ier, en pleine Renaissance italienne et française. Or, d'après l'usage, le cinquième des prises revenant au sultan, celui-ci reçut une jeune esclave parfaitement belle dont il fit présent à l'un des siens. Car Abou'l Hassan-Ali avait épousé Aïcha, fille du précédent sultan Ozmin, que son père avait décapité (encore un joli trait!) : il en avait quatre enfants vivant

en bonne intelligence, les frères de sa femme, fils de l'infortuné Ozmin, ayant été cousus dans des sacs et jetés à l'eau. Il était, comme on le voit, extrêmement facile, en ce temps-là, de prévenir les querelles de famille.

Or la jeune chrétienne, entrée à l'Alhambra comme esclave, était d'une éblouissante beauté; on l'appela, pour cette raison, la *Zoraiya*, c'est-à-dire l'étoile du matin. Le sultan la remarqua, la fit venir en secret; mais les suivantes de la reine, ayant surpris l'intrigue, l'en avertirent et, saisissant l'esclave au moment où elle passait sous une galerie de la cour des Myrtes, la frappèrent si rudement qu'elle s'évanouit. Grande colère du sultan, à cette nouvelle; par son ordre, Aïcha, ses enfants et ses servantes sont conduits à la vieille Alcazaba et mis sous bonne garde, pendant que la *Zoraiya*, traitée en souveraine, reçoit les bijoux de la reine et les hommages de toute la cour. Elle ne quitta plus le sultan; la *Romia*, comme on la surnommait, vécut publiquement près de lui, au salon de Comareh. Elle en eut deux fils, don Ferdinand et don Juan, qui furent baptisés plus tard. On devine la fureur d'Aïcha, l'épouse légitime, et la colère de ses partisans. Il paraît que, craignant pour les jours de ses enfants, elle les fit évader par une fenêtre en nouant, pour les soutenir, les voilettes blanches de ses odalisques. Elle s'enfuit elle-même, se cacha huit jours dans Albaicin et enfin parvint à



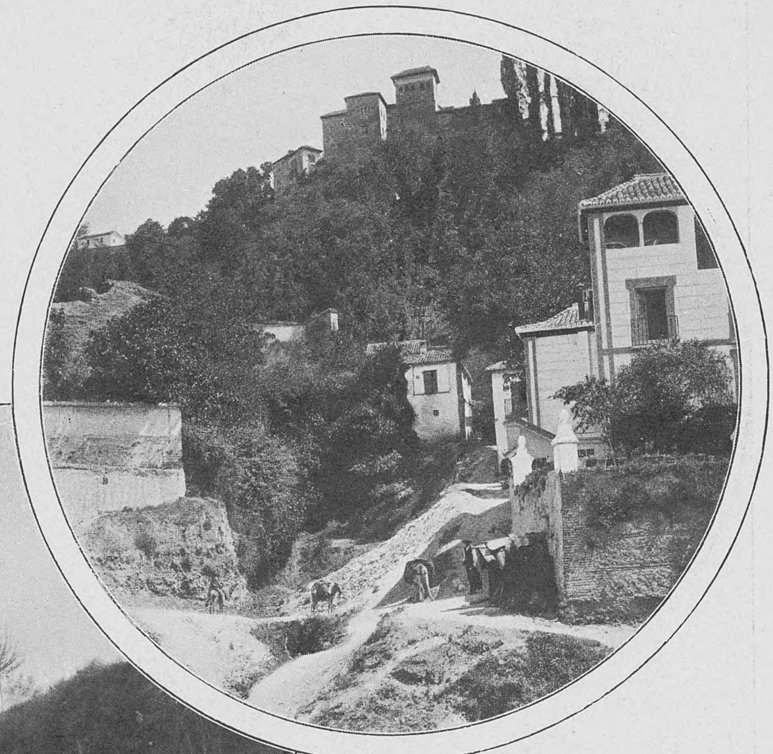
Phot. Garzón.

AQUEDUC DE L'ALHAMBRA.

Guadix, d'où son fils aîné, celui qui devait être Boabdil, le dernier roi maure de Grenade, ne tarda pas à revenir en triomphe.

Les plus ardents des partisans d'Aïcha appartenaient à cette ancienne famille des *Abencérages* qui, venue de l'Yémen avec la conquête arabe, n'avait cessé de grandir en puissance, et sous les derniers sultans maures disposait des charges, des principaux revenus de l'État, et surtout de l'opinion aristocratique. Leur puissance portait ombrage aux sultans. Ils ne cachaient pas leur réprobation pour la conduite de Hassan-Ali, non qu'ils songeassent à lui reprocher d'avoir usé d'une esclave chrétienne (lequel d'entre eux n'en eût fait autant!); mais ils exploitaient le scandale public et le mécontentement de ceux dont la fortune tenait à celle de la reine répudiée, pour se faire valoir et préparer l'avènement d'un maître plus docile à leur gré. Le sultan ne songeait qu'à ses plaisirs; il brava le mécontentement public en se faisant livrer, pour son harem, les filles des plus nobles maisons (encore un touchant usage!); l'orage éclata. La révolte fut étouffée dans le sang: les principaux chefs, décapités, furent exposés aux portes de l'*Alhambra*.

Ce fut bientôt le tour des *Abencérages*. Boabdil, leur créature, fils d'Aïcha et de Hassan-Ali, fut mis, par une conspiration, à la place de son père. Mais Boabdil, le petit roi, *el rey chico*, comme l'appelaient les Espagnols, eut le tort de se faire battre à Lucena par les rois catholiques et, réduit à la seule possession de Grenade, le dépit de voir son offensive sur Jaen compromise par des avis secrets passés à l'ennemi. Ces avis, disait-on, provenaient des *Abencérages;* c'étaient des ennemis publics, et l'un d'eux, Hamed, aurait même compromis la reine par ses imprudences, pendant que celle-ci se promenait dans les jardins du Généralife. Le sultan fit venir les principaux des Abencérages dans la cour des Lions de l'*Alhambra*, et l'un après l'autre ils eurent la tête tranchée. Hamed entra comme les autres par le corridor fatal: trente-six têtes avaient



Phot. Garzón.

LA TOUR DES DAMES,
CÔTÉ DU DARRO.

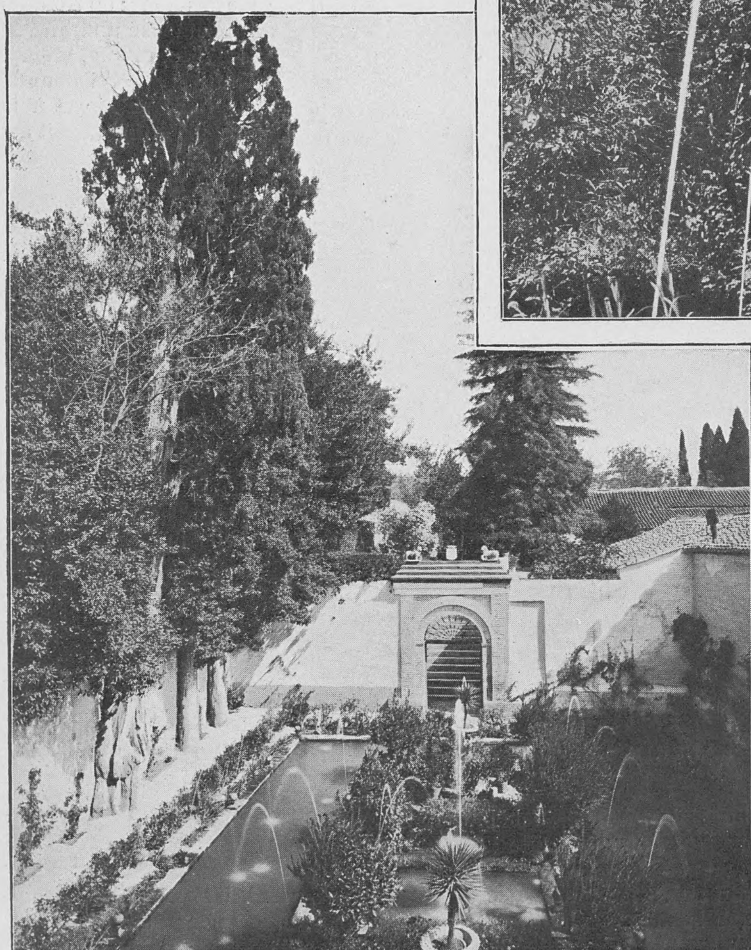
roulé sur le marbre; mais son page, d'autres disent une servante, le prévint du sort qui l'attendait: il s'enfuit pour échapper à la mort. Les corps des suppliciés furent exposés en public. Mais quatre chevaliers s'étant portés garants de l'honneur de la reine, leur victoire en combat singulier prouva, d'après l'opinion d'alors, que les rapports faits au sultan n'étaient que mensonge et que, par conséquent, les *Abencérages* se trouvaient hors de cause. La belle avance pour ceux qui étaient morts! Il est vrai que, s'ils n'avaient pas, cette fois, mérité leur sort, peut-être ne fut-il pas tout à fait sans raison. La légende a tellement défiguré l'histoire et ces incorrigibles brouillons que sont les conteurs arabes ont tellement mêlé les faits, que l'on ne sait au juste à quel prince il convient d'attribuer le supplice des *Abencérages*. L'essentiel est qu'ils eurent la tête tranchée. Pour l'Arabe habitué à de pareilles tragédies, les détails sont sans importance et matière à broderie.

L'or, l'améthyste, les rubis, le saphir, les perles semblaient brodés aux murs de la *Salle de Justice*, quand elle sortit toute fraîche des mains de l'architecte qui créa cette éblouissante féerie: trois arceaux gothiques, trois coupoles suspendent leurs stalactites en une seule nef ouverte, par trois portiques, sur la cour des Lions. Il n'est pas probable qu'on y ait rendu la justice, parce que cette salle retirée dans le mystère des appartements privés ne pouvait être accessible au public. Les plaideurs et leurs procès n'arrivaient pas jusque-là; la justice était rendue à la porte du Palais. Mais il est vraisemblable que les sultans y tinrent conseil avec les principaux de l'empire et les hauts fonctionnaires, pour traiter dans le secret les affaires de l'État.

Les sujets peints à la voûte viennent à l'appui de cette opinion: ce sont, croyait-on, les portraits des sultans de Grenade; mais, ni par les vêtements, ni par les attitudes, ces graves personnages ne rappellent les princes à l'image desquels on les attribue. Tous portent le turban, bien que, d'après Makkari, les sultans de Grenade n'en aient guère fait usage. Les barbes sont peintes, ce qui était une marque de distinction parmi les grands, le rouge pour la barbe, le noir pour les cheveux, les cils et

le tour des yeux. On sait que les Abbassides portaient un costume rouge bordé de franges noires; or, dans cette assemblée de la salle des Portraits, un seul personnage est ainsi revêtu, d'où l'on infère qu'il était le chef et que cette réunion n'est qu'un simple *Mexuar* ou Conseil arabe. C'est pourquoi la salle se nomme indifféremment *salle du Conseil, de la Justice* ou *des Portraits*. Cette figuration vivante est assez neuve dans l'*Alhambra* où jusqu'ici les arabesques, l'écriture et la polygonie font seuls les frais de la décoration.

Mais les Arabes, on l'a vu plus haut, n'étaient pas ennemis de la représentation des êtres animés ; seulement ils l'entendaient à leur façon. Les boîtes arabes représentant des parties de chasse, des tournois, des danses, incrustés dans l'argent, ne sont pas une rareté. A la voûte même de la salle des Portraits se déroule le roman tragique d'un Arabe, passionné pour une esclave chrétienne de haute condition, qu'un magicien, par ses enchantements, essaye de lui enlever. Toutes sortes de figures passent dans le tableau : un chien assis au faîte d'une fontaine, des canards dans un bassin, des oiseaux sur les arbres, un cavalier blessant un ours, des destriers, un page qui sonne de la trompe. Le chroniqueur D. Aurélien Fernandez Guerra nous dit la douleur d'un chef africain,



Phot. Garzón.

GÉNÉRALIFE : LA COUR DES CYPRÈS.

rigoureux adepte des observances primitives, lorsqu'il vint à Grenade (seconde moitié du XIVe siècle) et vit peints sur les murs de l'Alcázar royal, sur les étoffes, les cuirs préparés, des portraits vivants, des tableaux d'aventures, comme avaient coutume de les représenter, dans leur demeure, les infidèles. On signale, à Grenade, la présence de peintres persans : seraient-ils les auteurs des figures de l'Alhambra?

La salle des *Deux-Sœurs* fait face à celle des Abencérages. Pourquoi les Deux-Sœurs? Cette partie du palais était réservée à des femmes de haute distinction qui vivaient là, dans une quasi-indépendance, à l'intérieur même du harem. Deux sœurs y auraient habité, d'après la tradition, et seraient mortes de jalousie en voyant l'objet de leurs rêves en conversation amoureuse avec une rivale, dans le jardin voisin. Nulle part l'ingéniosité arabe n'a réalisé de plus pure merveille : la voûte est une ruche d'or suspendue sur des myriades de petites voûtes entrecroisées et de dômes minuscules qui se creusent, en vert, bleu, rouge, brisent leurs arêtes et ruissellent comme une cristallisation : aux murs, des broderies de stuc d'une extrême ténuité; en bas, des carreaux de faïence aux angles verts, jaunes, noirs, dont la teinte s'harmonise



Phot. Garzón.

JARDINS DU GÉNÉRALIFE.

avec les douces lueurs épandues : « Je suis le jardin, dit l'inscription, qui paraît le matin orné de beauté. Les cinq pléiades cherchent souvent ici un refuge pour la nuit. » Le *belvédère de Lindaraxa* est la fleur de cette œuvre admirable : quelque sultane favorite rêva ici, le regard perdu sur l'horizon du Darro : « Ce palais est de cristal : tous les arts ont contribué à m'embellir et m'ont donné leur splendeur et leur perfection. L'air frais répand ici avec profusion son haleine embaumée. » Ainsi parle la petite merveille.

L'espace qui s'étend sous le balcon était libre autrefois. La cour actuelle et sa fontaine, les galeries, les appartements, sont du temps de Charles-Quint : les rois catholiques logeaient en cet endroit, quand ils venaient à l'*Alhambra*. Washington Irving y composa ses meilleures œuvres. Il y a des souterrains qui pénétraient sous la salle des Deux-Sœurs et produisent, par les croisements de leurs courbes, de curieux effets acoustiques. Le promenoir, ajusté aux appartements modernes, conduit à la *tour du Mihrâb*, où le sultan venait prier au lever du jour, guettant le soleil, messager de l'Orient. Tout est bien changé : une galerie à la place du chemin de ronde hérissé de créneaux, des lucarnes, une salle des parfums, des peintures pompéiennes, tout un bric-à-brac décoratif encombre ce coin du palais. Mais ce qui n'a pas changé, la vue que l'on découvre du haut du belvédère de Lindaraxa, est toujours admirable, quand, sur le déclin du jour, la vallée du Darro, les jardins du Généralife, les montagnes lointaines paraissent baignées comme dans une poussière d'or.

L'heureuse intervention de R. Contreras a sauvé de la ruine et remis sous nos yeux les *Bains* du sultan. Imaginez une salle ombreuse et fraîche, toute en profondeur, mais aérée par une galerie formant premier étage qui soulève bien haut la voûte, d'où tombe une lumière douce, tamisée par des vitraux. En bas, deux divans sous colonnes; pour pavé, des mosaïques vernissées : c'était là le vestiaire et la salle de repos. Par un angle, on passe dans la salle de bain proprement dite; le dallage est de marbre, les murs plaqués de stuc; des rigoles facilitent l'écoulement des eaux; dans la voûte, de petites fenêtres

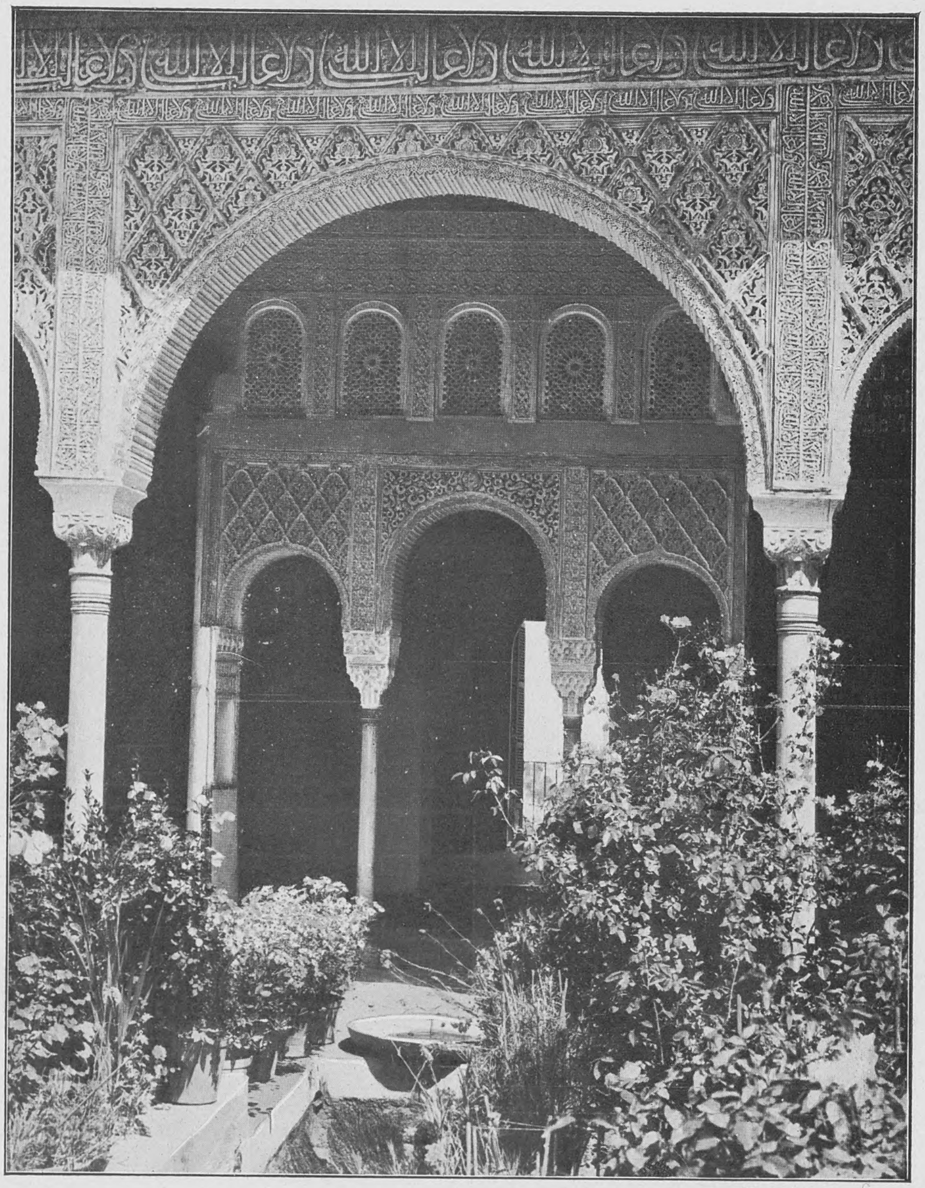
à vitraux, des lucarnes pour permettre à la vapeur de s'échapper au dehors. On la provoquait, par l'échauffement des dalles, au moyen de tuyautages ajustés sur la chambre des fourneaux; des esclaves inondaient le pavé et la vapeur se produisait aussitôt. La purification journalière est minutieusement réglée par le Coran : Mahomet en fit une prescription religieuse; cela prouve qu'il connaissait bien ses compatriotes. Si partout la propreté est une vertu, les chaleurs du soleil oriental en font un préservatif indispensable de la santé et même de la vie. Le bain du sultan était une cérémonie. On lui enveloppait la tête et les épaules avec des linges très blancs; il chaussait des sandales de bois, puis, suivi des esclaves portant des cuvettes de cuivre, des vases pleins d'eau, avec des essuie-mains et des éponges, il passait au bain de vapeur : on le frottait étendu, avec des sachets de crin, jusqu'à faire craquer les articulations, sans douleur, on le savonnait et, couverte d'écume, son auguste personne plongeait dans une baignoire pleine d'eau. Enfin, enveloppé d'un vêtement de coton grossier, la tête coiffée d'un bonnet de soie, il revenait, dans la première salle, savourer sur un divan la douceur de vivre, perdre le temps en interminables causeries avec les femmes du harem, ou prendre son repas, au son des voix et des instruments dont s'accompagnaient les odalisques dissimulées derrière le balcon ajouré des tribunes.

Rêve voluptueux qu'interrompait parfois un coup imprévu : dieu le matin, le sultan ne voyait pas le soir; sa tête volait après tant d'autres qu'il avait fait sauter lui-même. Il n'y eut rien, au fond, de plus triste, malgré les apparences, que cette vie des sultans, vie de volupté et de terreur qui finit, pour la plupart d'entre eux, par l'assassinat.

Les sultans. — Le premier de cette race d'*Al-Ahmar,* qui tint le pouvoir à Grenade pendant deux siècles et demi, mourut de vieillesse, à l'âge de quatre-vingts ans. Mais après lui, quel lamentable défilé! Les inimitiés entre frères sont presque toute l'histoire de ce temps : l'appât du pouvoir et des jouissances qu'il procure explique tout. Le Prophète ne dit-il pas : « Il n'y a de légitimité que celle qui s'acquiert par le triomphe des armes et la possession réelle du pouvoir souverain. » La belle maxime, et comme elle fut féconde!

Mohammed III fit d'abord quelques petites expéditions contre les infidèles, entendez les chrétiens, histoire d'alimenter la caisse et le personnel du palais et de montrer un beau zèle, aux yeux des vrais croyants. On fit de nombreux prisonniers. Qui dit alors prisonnier, dit esclave. Le sultan se donna le plaisir de rentrer à Grenade avec ses captifs sur de riches montures; en les exposant à la curiosité publique, on doublait leur infortune. Comme parmi ces malheureux se trouvait une dame chrétienne d'une grande beauté, il la prit et l'envoya au harem. Peu après, l'excellent homme passait en revue une autre escouade de prisonniers. C'était le bon temps : on battait monnaie avec la vie des autres! Et l'on ne peut comprendre l'obstination de ces Espagnols qui voulaient à tout prix chasser de chez eux d'aussi aimables gredins. Mais Mohammed, pour son malheur, avait des parents indociles à Guadix, Almeria, Malaga : ils se concertent, proclament son frère *Nasr,* l'enlèvent lui-même et l'obligent à signer son abdication.

Quand il fut assuré du pouvoir, *Nasr* songeait à mander Mohammed au palais, avec l'intention de s'en défaire; mais, plongé dans les plaisirs, il oublia. Un jour, le bruit courut qu'il était mort d'apoplexie. Aussitôt les amis de Mohammed de courir à sa retraite et de prendre avec lui le chemin de l'Alhambra. Hélas! la nouvelle était prématurée. *Nasr* reprit ses sens et garda son bon frère; bientôt celui-ci disparut. Dans toute cette histoire des sultans, l'odieux le dispute au ridicule : un jour *Nasr* tombe de cheval dans une mare, et les siens ont une peine extrême à l'en retirer. C'est un fantoche. Son vizir, *Abdallah ibn-Isbal,* ancien charpentier de Séville, avait montré tant d'intelligence dans l'exécution d'importants travaux, et groupé autour de lui tant de bonnes volontés, qu'il s'imposa au sultan, géra pour lui, mieux qu'il n'eût pu le faire, les affaires de l'État. Le vizir était chrétien et ne s'en cachait pas : il portait le costume et parlait le langage des siens; on dit qu'il avait composé un traité de géométrie, et que, grâce à l'autorité que lui donnait son grand savoir et à la popularité qu'il s'était acquise par ses travaux, il aspirait à réconcilier les deux races en présence et à préparer leur fusion.



Phot. Garzón.

GÉNÉRALIFE : ENTRÉE DE LA GALERIE DES PORTRAITS.

Mais quelle tâche pouvait réussir au milieu de soubresauts perpétuels? Un proche parent de *Nasr,* gouverneur de Malaga et neveu du fondateur de la dynastie, avait un fils, Ismaël, qu'il proclama. Libéré de son frère Mohammed III, *Nasr* dut prendre la fuite devant son cousin *Ismaël* qui, peu après, tombait lui-même, tué à coups de poignard, dans la cour des Myrtes, à l'Alhambra.

Le sang d'Ismaël devait profiter à ses enfants : *Mohammed IV* l'aîné, depuis assassiné, et *Abou'l-Hachach-Yoûsouf Ier;* on doit à celui-ci la porte Judiciaire, à l'entrée de l'Alhambra. C'était un prince ami des arts; les malheurs de sa famille tempéraient les ardeurs de son sang. Un jour qu'il priait incliné dans la grande mosquée de l'Alhambra, un yatagan s'abattit sur son cou. Il paraît que l'assassin était fou, et l'on sait que la folie inspira toujours aux Arabes, même encore maintenant, un respect superstitieux. Tué par un fou, si l'on veut, *Yoûsouf* mourait assassiné, comme son frère, comme son père. Il laissait trois fils : Mohammed, Ismaël et Saïs.

Mohammed V, reconnu, prit comme grand vizir le poète historien *Aljatif,* auquel nous devons l'histoire un peu romanesque et pas du tout impartiale de ce temps. Tout allait bien. Grenade, ville cosmopolite, semblait le rendez-vous du monde : plus de quarante mille juifs exportaient les produits de ses manufactures de soie en Orient, et, habiles à se mêler dans les querelles des Maures entre eux et des musulmans avec les chrétiens, ils réalisaient, par d'utiles interventions, d'assez bons profits. Les Génois, à leur tour, affluèrent, habiles à se faire valoir près des Berbères, qui ne cessaient de passer le détroit; ils exploitaient ces gens que leur rudesse mettait à la merci des fins limiers devenus leurs guides. L'ancienne animadversion des partis s'était

émoussée par le commerce de la vie journalière : chrétiens et musulmans se mariaient entre eux, et de nombreux Castillans venaient, hors de Séville, mener à Grenade la vie sans contrainte que le Coran permet à ses fidèles. Les prévisions du grand vizir de Nasr allaient peut-être se réaliser.

Sous ces heureux auspices, le frère du sultan régnant, tenu jusqu'alors à l'écart, *Ismaël,* s'émeut : avec une poignée d'hommes bien armés, il escalade les murs de l'*Alhambra,* parcourt l'enceinte du palais, égorge tout ce qui se trouve sur son passage, et aussitôt, montant à cheval, parcourt en héros les rues de Grenade, qui l'acclame au son des fifres et des tambours. Cependant Mohammed V, son frère, attardé sous les frais ombrages du Généralife, avait entendu les cris et le tumulte des armes : il mande le cheval que l'on tenait toujours à sa portée (signe des temps), saute en selle et se lance, bride abattue, sur la route de Guadix. Son cheval, vraisemblablement, lui sauva la vie. Mais Guadix était trop près de Grenade; le fugitif passe à Fez, où il reste quatre années, traité royalement par son hôte. Bientôt l'on apprit à Fez qu'Ismaël, l'usurpateur, venait d'être assassiné avec la complicité de son excellent frère Saïs. Ces trois frères ne sont-ils pas admirables?



Phot. Garzón.

MENDIANTE GITANA.

Le proscrit Mohammed, à cette nouvelle, se ressaisit, passe le détroit, mais, par prudence, attend les événements dans la place inexpugnable de Ronda. Il y demeure trois ans, pendant lesquels un compétiteur de fortune se fait expédier pour l'autre monde : sa tête fut envoyée au souverain légitime. Cette délicate attention fit sortir *Mohammed V* de sa retraite ; il parut à Grenade pour la seconde fois. Ce n'était pas un parangon de bravoure, mais l'épreuve de l'exil, en mûrissant son esprit, l'avait rendu prudent. Grenade lui doit une merveille : la paix pendant dix ans. On ne fait point état de quelques razzias sans importance ; le peuple seul et les voisins en souffraient. Mohammed V réussit à s'imposer au sultan du Maroc, à prendre Gibraltar, Tanger, Fez et éleva l'État de Grenade à un degré de puissance inconnu jusque-là. Les deux côtés du détroit lui obéirent ; ce fut l'apogée : Mohammed V, le second fondateur de la puissance de Grenade, mourut tranquillement (1391), on le croit du moins, comme le fondateur de sa dynastie.

Après Mohammed V, *Yoûsouf II* est empoisonné. L'infortuné laissait deux fils; une intrigue écarta l'aîné au profit de son frère. Ici se place un épisode qui vaut d'être conté. *Mohammed VII* se sentait malade. Ne voulant pas que son héritier fût son frère aîné Yoûsouf, qu'il avait exilé en lui prenant le trône, il envoya cette simple missive au gouverneur chargé de surveiller le prisonnier : « Aussitôt que tu auras reçu cette lettre, tu ôteras la vie à mon frère Cid Yoûsouf et tu m'enverras sa tête par le porteur. N'y manque pas. » Touchante invention de l'amour fraternel! Le sultan ne voulait pas partir sans l'exilé. Or il se trouva qu'à l'arrivée du messager, le gouverneur faisait une partie d'échecs avec le prince condamné à mort. En voyant son trouble, pendant qu'il lisait la missive royale, Yoûsouf devina et dit : « Mon frère vous demande ma tête? » Il s'y attendait évidemment et devait être tout surpris qu'on eût tant tardé; lui-même eût-il fait autrement? Le gouverneur tendit la lettre au prince. « Laissez-moi, dit celui-ci, faire mes adieux à ma famille et distribuer ce que je possède, mais terminons auparavant notre partie. » Le gouverneur tremblait : on tremblerait à moins; il allait sûrement perdre la partie, quand tout à coup deux cavaliers se précipitent à perte d'haleine : « Mohammed est mort, vive *Yoûsouf,* le protégé de Dieu ! » Le protégé du ciel, il l'était en effet. Le condamné à mort porta lui-même sa tête sur ses épaules à l'Alhambra et goûta d'autant mieux cette heureuse fortune qu'il avait moins que tout autre raison de l'espérer.

Cet épisode est raconté par M. R. Contreras, d'après les chroniques arabes : il jette une lueur singulière sur les hommes et les choses de ce temps. On y fait le plus simplement du monde des choses abominables. Si les princes étaient ainsi traités, jugez un peu des autres.

Yoûsouf III, le revenant, on peut le dire, fut bon prince, ami des fêtes où il conviait les seigneurs castillans, les chevaliers francs, les comtes slaves. On se défiait au premier coup de lance, et le prince réglait lui-même les engagements d'honneur. Il correspondait avec la reine mère de Castille. Il semblait que les mœurs s'étaient adoucies. Pourtant Yoûsouf mourut subitement, en novembre 1427, sans qu'il soit possible d'éclaircir ce mystère. Il y en eut tant dans l'Alhambra!

Abou'l Hassan-Ali et son fils Boabdil terminent la longue série des sultans de Grenade; ils se battirent tous les deux, le père contre le fils.

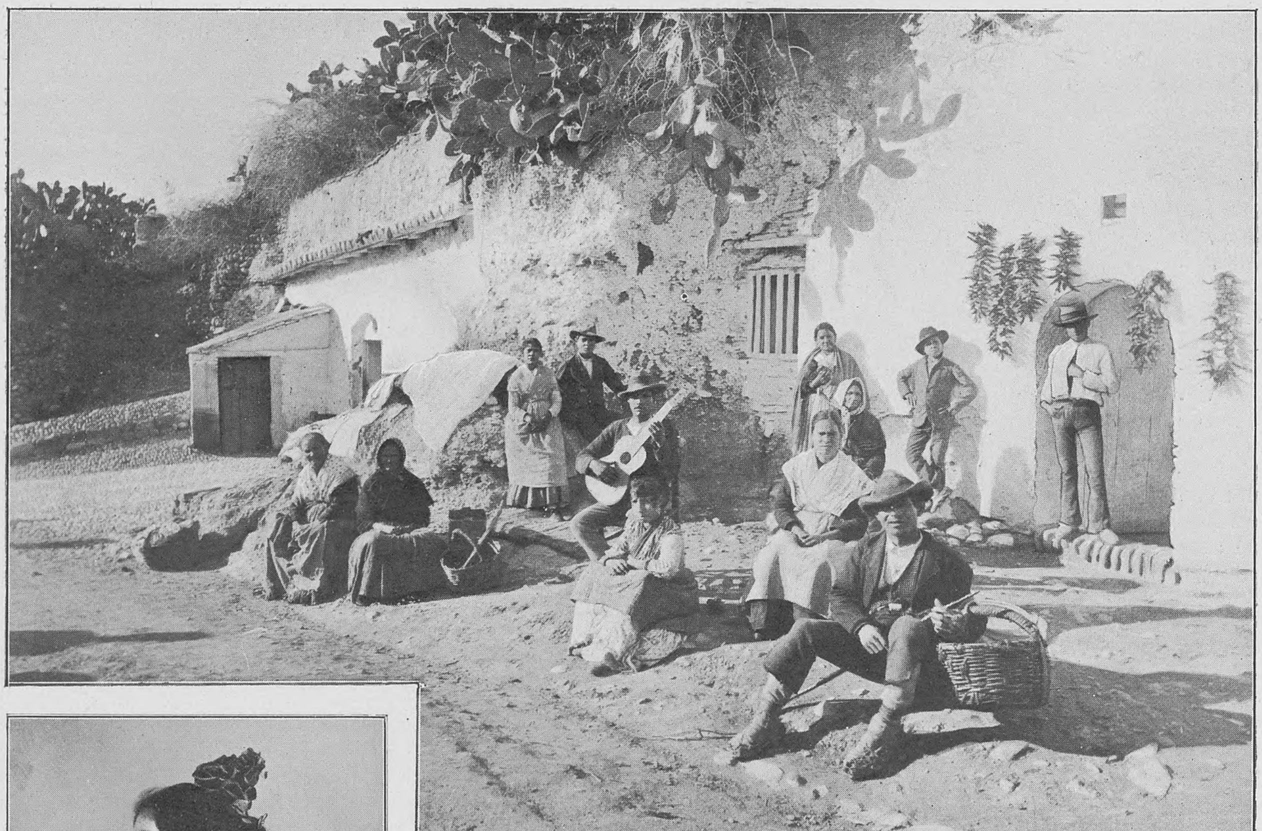
Boabdil, dès le début de son règne, eut l'imprudence de vouloir se signaler par quelque brillant fait d'armes. Encouragé par le succès de plusieurs menues expéditions contre les chrétiens, le malheur voulut qu'il rencontrât, près de *Lucena,* le comte de Cabra qui commandait une petite troupe de gens déterminés. Une rivière séparait les deux camps. Le Maure pensait bien tenir cette poignée de chrétiens. Malgré les avis d'un vieux routier, Aliatar, il se risque avec ses troupes au passage de la rivière. Le comte de Cabra laisse l'ennemi s'engager à fond : alors il harangue ses hommes, relève la manche de son pourpoint, brandit sa lance, ajuste son bouclier : « Par saint Jacques, dit-il, en avant, la journée est à nous. » Aliatar eut raison : les Maures, surpris



Phot. Laurent-Lacoste.

HABITATIONS SOUTERRAINES DES GITANOS DU *SACROMONTE*.

dans le passage de la rivière et désorganisés, ne purent résister à l'attaque; ce fut une débandade générale. *Boabdil*, que son costume écarlate signalait à l'attention, fit des efforts surhumains pour dégager son cheval englué dans la vase. Un soldat s'approche, il va frapper. « Arrête, lui crie un chevalier de Tolède, c'est le roi. » Et tous les deux, s'arc-boutant, enlèvent le prince de sa selle, le mettent à dos de mule, l'entraînent à Baeza.



Phot. Garzón.

LES GITANOS CHEZ EUX.



UNE GITANA.

On juge la joie des vainqueurs. La capitulation que signa *Boabdil* était l'arrêt de mort de l'État de Grenade : il s'engageait, en effet, à remettre cette ville à ses vainqueurs s'ils parvenaient à prendre *Loja, Malaga, Baeza, Almeria*. Bientôt *Boabdil* n'eut plus que Grenade et quelques villages. En vain, se voyant perdu, fit-il quelques sorties et, avec quelques milliers de fantassins et de cavaliers réunis à grand'peine, enleva-t-il quelques forts de la côte, pour se donner un regain de popularité et relever les courages. Pour l'opinion, il était vaincu. Et afin qu'il comprît mieux l'inutilité de tout effort, Ferdinand et Isabelle survinrent sous les murs de Grenade, le premier dès le 11 avril 1491, la seconde au 22 du même mois. Comme, par l'imprudence d'une servante, le feu dévora une partie des tentes de l'armée, on bâtit à la hâte une ville de terre et de bois, construite en forme de croix et qui s'appela *Santa Fé;* l'assiégeant s'enracinait. *Boabdil* comprit la détermination de ses adversaires et, comme il n'était pas sans courage, quoi que l'on ait dit, les vaincus ayant toujours tort, il voulut combattre contre toute espérance.

C'était peine perdue. *Boabdil* avait promis Grenade; on le somma de tenir sa promesse. Une députation qui comptait parmi ses membres celui qu'on surnomma plus tard le *grand capitaine*, Gonzalve de Cordoue, prépara les capitulations définitives, et *Boabdil* les signa (25 nov. 1491). Mais avant que de se rendre, ne pouvant plus compter sur la fidélité de ses troupes, il voulut se donner l'appui d'un dernier avis. C'est alors que fut réuni, dans la salle des Ambassadeurs, le suprême conseil qui décida officiellement de la reddition. Au matin du 1er janvier 1492, une troupe chrétienne s'avança vers l'*Alhambra* et la place fut remise; on sait le reste. (Voir p. 111.)

Boabdil s'était éloigné dans l'Alpujarra; bientôt il ne put tenir au milieu des populations hostiles, dans les domaines qui lui avaient été concédés par les rois catholiques; il passa le détroit et le sultan de Fez lui abandonna un palais, où il vécut avec ses deux fils jusqu'à l'âge de soixante-seize ans. Son oncle El-Zaghal, qui avait quitté l'Andalousie, bien pourvu par les rois catholiques, passa également en Afrique, où il mourut dans la plus extrême pauvreté, réduit à demander l'aumône aux portes des mosquées de Tlemcen. Ainsi finirent les descendants des rois de Grenade. Ben Comiça qui livra, par ordre, l'*Alhambra* aux chrétiens, mais dont le rôle suspect à l'égard de *Boabdil* avait éveillé les soupçons du sultan marocain, fut attiré à Fez et poignardé par son ordre. C'était la fin du long drame dont les péripéties ensanglantèrent l'Espagne pendant huit cents ans. Mais n'est-elle pas bien suggestive, cette histoire des hôtes de l'*Alhambra?* Quel cortège de violences! De cette longue suite de princes, trois seulement peuvent être regardés comme ayant péri d'une mort naturelle : le premier, Mohammed Ier *Al-Ahmar*, fondateur de la dynastie; *Mohammed V*, qui porta sa puissance à l'apogée; le dernier enfin, *Boabdil*, qui scella sa ruine.

On aimerait à évoquer cette vie mouvementée des sultans, revoir les pompeux cortèges, les armes étincelantes, les riches costumes, les repas, les réceptions, les défis et les tournois. Tous n'eurent pas les mêmes goûts de magnificence. Mohammed VIII, rigide et grincheux, prenait, comme les premiers sultans, à l'exemple des anciens rois berbères, ses repas en public : à la porte d'une petite cour, on plaçait devant lui une table qui n'avait pas un mètre de haut, sur laquelle une nappe brodée recevait les plats contenant des aliments. Le menu était peu recherché : soupe de riz ou de froment, fritures à l'huile, œufs farcis, volailles bouillies et rôties, lait caillé, miel blanc et fruits. Après le repas, les courtisans étaient admis à baiser le pied du sultan, et il se retirait « précédé de deux nègres qui brûlaient des aromates dans des encensoirs d'argent ». (R. Contreras, d'après un manuscrit arabe.)

Mais quel devait être l'éclat merveilleux d'une fête dans le cadre de l'*Alhambra;* quel éblouissant spectacle qu'une parade, une revue, un tournoi! Hassan-Ali réunit un matin 3000 de ses plus beaux cavaliers sous les murs de l'Alhambra; il les faisait évoluer et les contemplait d'un balcon ou belvédère dressé pour la circonstance. La parade dura vingt-neuf jours consécutifs. D'autres sultans, comme Yoûsouf III (celui qui sauva sa tête, étant si près de la perdre), présidaient des cours d'honneur, des joutes sur la place de Bibarrambla ou celle d'Antequeruela. Lorsque le fils de Mohammed, Abu-Abdallah-Yoûsouf, célébra son mariage avec la belle Zaïre, un grand festin fut donné dans la cour des Lions, à la manière des Castillans; les ambassadeurs de Castille et de France prirent place avec les grands seigneurs mauresques, dans leurs plus beaux atours. On put croire à la fusion des deux races, mais sous le masque des mêmes goûts de faste et de plaisir, la même âme ne battait pas; ce n'était qu'une apparence.

Que de fois, assis dans la cour des Lions, appuyé contre l'une de ses gracieuses colonnes, je rêvai de ces choses, essayant de faire revivre la splendeur des fêtes, l'épanouissement des visages et, à côté, les têtes des Abencérages roulant, dans un dernier hoquet, au milieu des flaques rouges; sur les tables, les vases précieux, les aiguières d'or enrichies

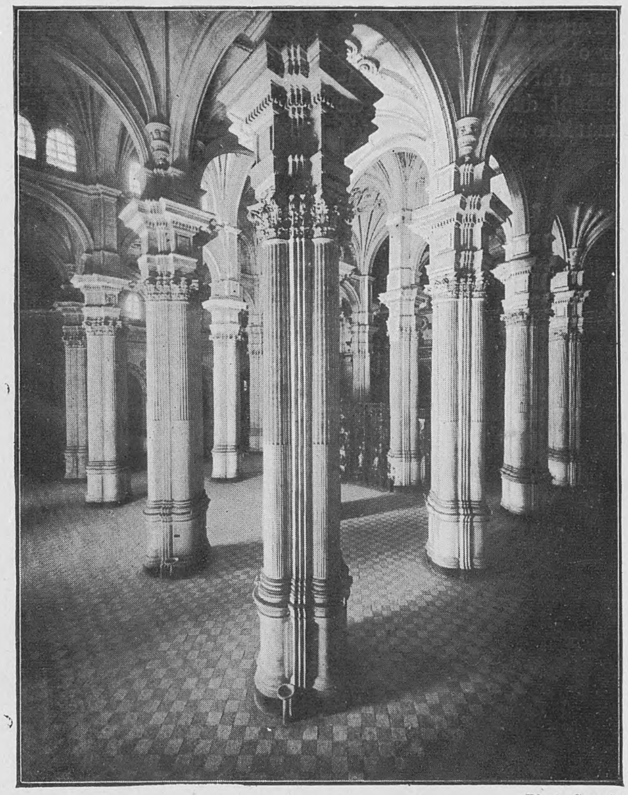
de diamants, les urnes d'argent ciselé, les cassolettes odorantes, dépouilles des vaincus; les armes incrustées de pierres fines, les robes de soie, les écharpes brodées : l'Orient et l'Occident réunis; le moyen âge à son déclin, la Renaissance à son aurore, l'éblouissement des arts de l'Assyrie, de la Perse et de l'Égypte.

Mais comment rêver à l'Alhambra? Au lieu de grands seigneurs somptueusement vêtus, des touristes en pardessus encombrent les passages : leurs gros souliers de cuir jaune sonnent lourdement et rayent le marbre; pour turbans, des casquettes plates ou d'informes moules à massepain sur l'oreille; le rire ininterrompu des insulaires, ce rire niais et fatidique ouvert sur des dentiers encombrants; des figures rougeaudes au lieu des nobles et impassibles physionomies de l'Orient; des gens qui vont, viennent, admirent de confiance, bâillent au bon endroit, se plantent béats et stupides devant la fontaine des Lions, à laquelle ils ne comprennent rien. Ah! ces touristes moutonniers et vulgaires! A la place du rêve, quelle réalité! Seul nous reste un cadre sans vie; les hôtes de l'Alhambra sont bien partis.

Au moins avons-nous le décor, mais combien meurtri! On l'a recollé, repeint et redoré du mieux possible; mais si l'on approche, la désillusion est trop certaine : les colonnes seules et les arcs doivent à leurs admirables proportions une beauté réelle. Vus de près, les lambris de faïence, les arabesques apparaissent ce qu'ils sont, un maquillage qui remplace les pièces tombées d'elles-mêmes ou dues à des restaurations malheureuses, motifs brillants sur lesquels il a coulé de l'eau, du temps et de l'oubli, tapisseries dont il reste la trame, dont la couleur est morte. « Elle est morte, et au fond de ces alvéoles, nids d'abeilles disposés en corniches ou tapissant la voûte, un peu d'or, un peu de rouge, un peu d'azur mêlés parlent d'une poésie disparue qu'avec ces courts fragments l'imagination ne parvient pas à reconstituer. Il aurait fallu voir l'*Alhambra* dans sa nouveauté, quand les maîtres de l'Islam, vêtus aussi bien que lui, frôlaient ses dalles de marbre du pli brodé de leurs tuniques. Cet art de l'*Alhambra* était léger, tout décoratif, fantaisiste et souriant; il exprimait le bien-être, le repos, la gloire, la richesse; sa gloire presque tout entière était dans sa jeunesse; ses œuvres ont pâli avec l'éclat des pierres, et leur beauté délicate a souffert plus qu'une autre de la mort des détails. » (R. BAZIN.)

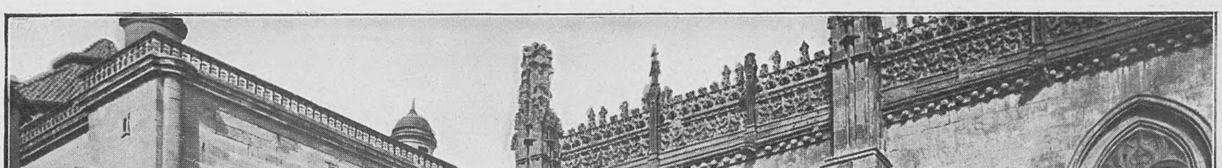
Mais, pour être tombée si vite, cette beauté dut être superficielle et toute d'emprunt. Voyez nos vieilles cathédrales et les délicieuses créations de notre Renaissance. Brodées non à la surface, mais au cœur même de la pierre et du marbre, exposées pourtant aux intempéries d'un climat versatile et rongeur, elles auraient presque toujours, si la main des hommes ne les eût tant fait souffrir, conservé leur beauté première. On voulut, il y a quelque temps, renouer quelques fils de la merveilleuse broderie de pierre enchâssée autour du chœur de la cathédrale d'Albi. Pas un sculpteur, même des plus réputés, n'osa s'engager à reprendre fidèlement les mailles de ce réseau compliqué.

A la cour des Lions, ce serait autre chose : un maçon de quelque expérience en reproduira, quand vous le voudrez, les plus minutieux détails. Tout cela n'est que du placage, et cela se fait au moule. On emploie le même procédé pour la corniche de nos plafonds : un admirateur des Arabes nous le dit sans ambage. Les architectes et les entrepreneurs de décoration formaient des groupes très fermés, en possession de formules et de tracés géométriques dont seuls pouvaient user les affiliés : les mêmes formes revenaient avec des mesures déterminées d'avance. Avant les Arabes, les Chaldéens formaient entre eux une sorte de franc-maçonnerie d'où relevait tout l'art des constructions. On trouvait au siège de l'association un grand nombre de modèles pour les plafonds, les dallages, les carreaux de couleur et les dessins d'assemblage les plus compliqués. Ces fils ténus des polygones d'or qui se croisent sur le brocart des arabesques et s'enroulent aux traits de l'écriture symbolique, ce sont de vulgaires



Phot. Garzón.

INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE GRENADE.



Phot. Garzón.

CATHÉDRALE DE GRENADE : ENTRÉE DE LA *CHAPELLE ROYALE*.

décalques; les calculs en sont faits d'avance. Le relief se dégage de lui-même; il suffit d'en éliminer les bavures à la pointe et de distribuer judicieusement les couleurs pour obtenir ces riches tentures que nous prenions pour des créations d'art. Les murs blanchis à la chaux se recouvrent le plus facilement du monde avec du plâtre coulé dans des moules préparés. Si la marâtre fortune eût fait de



Phot. Garzón.

GRENADE : PORTE D'ELVIRA.



Phot. Garzón.

MAISON ARABE « DEL CARBÓN ».

l'auteur de ces lignes un privilégié mieux pourvu du luisant métal sans lequel les plus beaux rêves demeurent à jamais de séduisantes chimères, il voudrait avoir chez lui sa *cour des Lions.*

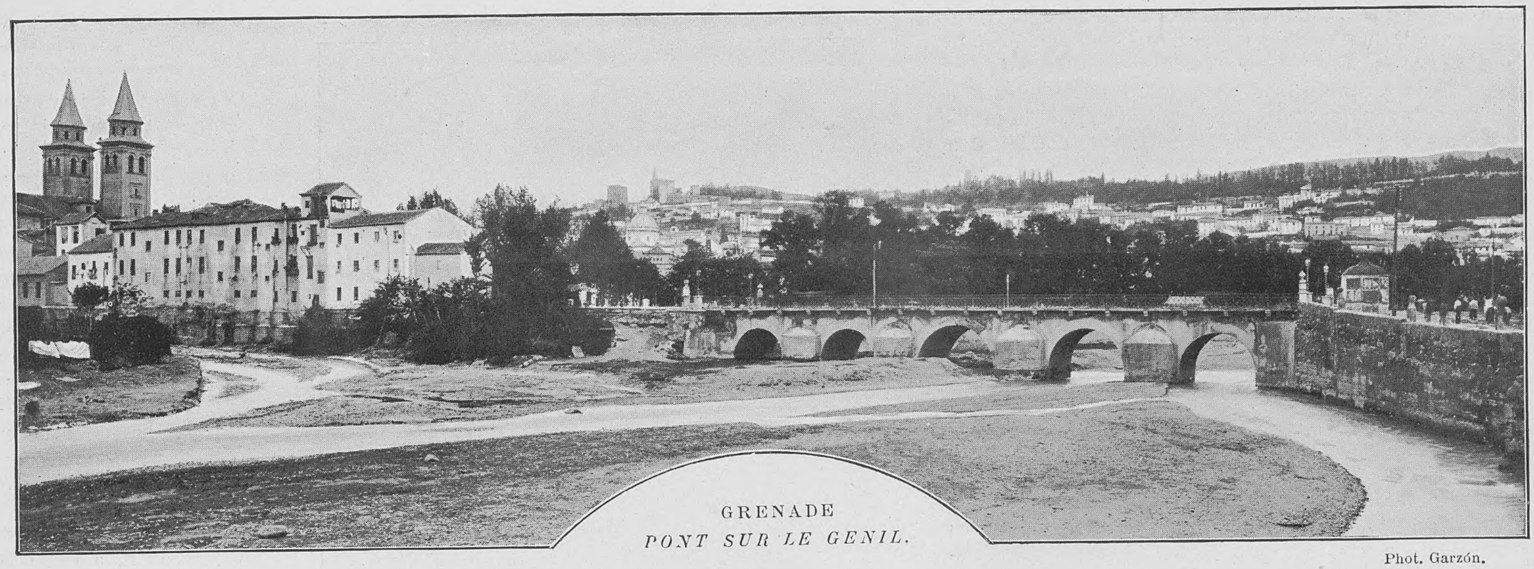
Et c'est précisément parce qu'il est plus près de nous, plus familier, à la portée de la main, pour ainsi dire, mieux adapté aux conditions passagères de notre vie par le plaisir qu'il procure, sans appeler l'aide d'un grand effort, que cet art de surface, presque enfantin par ses procédés, nous plaît. Son ingéniosité nous amuse. Nous ne pensions pas qu'il fût si facile de paraître riche. Mais si vous avez vu le Caire, la frise de la mosquée du sultan Hassan, ses portes de bronze, ses boiseries, ses mosaïques, ne venez pas à Cordoue, ni à Grenade. Ce serait échouer dans le plagiat, après avoir admiré le modèle. Les Arabes d'Espagne n'ont rien inventé : l'art qu'ils ont fait servir à la satisfaction de leur goût du luxe et du plaisir n'est qu'un art d'emprunt, un démarquage, une contrefaçon. Ce qu'ils ont appris, leurs maîtres d'Égypte, de Byzance, de Perse, de Chaldée le pratiquaient bien longtemps avant eux et bien mieux qu'eux. Ce sont les Coptes d'Égypte qui ont élevé et orné leurs premières mosquées. Ce sont les Persans qui leur ont appris l'art de nieller les métaux et de tremper les armes. Allez voir au Louvre les admirables faïences persanes; comparez avec les pâles copies de l'Alhambra, et dites où furent les vrais artistes.

Avec les khalifes omaiyades de Cordoue, les Arabes qu'entraînait la fortune de l'Islam furent les seuls éléments civilisés ou civilisateurs, parce qu'ils avaient subi l'empreinte de l'Orient et de l'Égypte. Les autres, les Maures, furent ce qu'ils sont encore au Maroc, des nomades, des parasites, des pillards. Ils ont passé sur l'Espagne comme une brillante fantasia qui coûta huit siècles d'épreuves aux vaincus. Combien de sang et de larmes ont cimenté le peu qui reste des splendeurs de l'Alhambra! Je les voudrais décrites par ces captifs chrétiens qu'enlevaient à leurs champs et à leurs familles d'incessantes razzias : on les employait, le jour, à construire les murailles qui devaient sceller leur servitude et narguer leur misère; le soir les rejetait dans les bas-fonds du champ des Martyrs ou des tours de garde. S'ils ne pensaient pas que l'expulsion des Maures dût être, comme on le répète niaisement, contre l'évidence même des faits, une calamité publique, qui donc oserait les contredire?

Le **Généralife** emprunte son charme aux eaux pures et fraîches qui coulent en murmurant le long de ses allées. Ce fut un lieu de repos et de plaisir pour les sultans. De ces terrasses, la vue est admirable : l'Alhambra, ses tours et son promontoire verdoyant; Grenade et ses coupoles, ses minarets et ses portes altières; la Vega plantureuse, noyée dans un grésillement de lumière, jusqu'au lointain vaporeux des montagnes : cela formait sous les yeux du maître un tableau incomparable. On allait directement de l'Alhambra au Généralife, en passant par la porte de Fer; l'entrée des jardins, aujourd'hui bien délabrée, s'ouvrait en face. Une longue cour, plantée d'orangers et de myrtes, comme au temps des Maures, conduit encore au portique de dix-huit arcades ogivales qui se développe sur le front de l'ancienne résidence. Les arabesques en sont recouvertes d'un crépi à la chaux. De l'ancien oratoire (*mihrâb*), on a fait une chapelle.

La salle des rois, deux pièces modernes, renferme les portraits peu intéressants de quelques rois maures et des rois catholiques. Sous la gangue qui la déshonore, la galerie manque d'attrait et d'ampleur. Quelques inscriptions pourtant, encore que mutilées, dégagent un peu de poésie dans ce lieu vulgaire. On goûte mieux, en le quittant, les eaux courantes et les allées vertes, le patio des cyprès et sa pièce d'eau entourée de vétérans qui ont vu passer, dit-on, près de six siècles : tel le fameux cyprès de la Sultane, contemporain de la femme de Boabdil que, d'après la légende, l'Abencérage Hamed compromit de ses assiduités.

Par le chemin des Cascades, tel encore que le décrivait Marmol au XVIe siècle, on monte au Mirador qui domine le parc, la vallée du Darro, l'Alhambra et Grenade. Autour du Généralife, des restes de citernes, de réservoirs, de fondations appartenaient sans doute à d'anciennes dépendances du palais; les noms le feraient croire : « Boudoir des Dames, grand bassin du Nègre; » mais tout cela est peut-être fantaisiste. Pourtant la *Silla del Moro,* ou chaise du Maure, rappellerait une ancienne mosquée transformée en chapelle chrétienne... à moins que ce ne soient les fondations d'un ancien fort. Des débris de murs, de remparts et de tours, avec un puits profond, prouvent combien l'on se méfiait d'une descente de la montagne par le *Cerro del Sol.* Les chroniqueurs supposent que, près du puits, se serait élevé un palais arabe avec de magnifiques jardins : la vue, de là-haut, devait être, en effet, superbe et plus belle que celle du Généralife et de l'Alhambra, puisqu'on les tenait sous



GRENADE
PONT SUR LE GENIL.

Phot. Garzón.

le même regard. Du moins paraît-il certain qu'entre le puits du sommet et la *Silla del Moro* s'élevait le palais de *Darlarasa;* peut-être aussi vit-on dans ces parages les fameux châteaux des Alixares, ancêtres probables de tant de châteaux en Espagne.

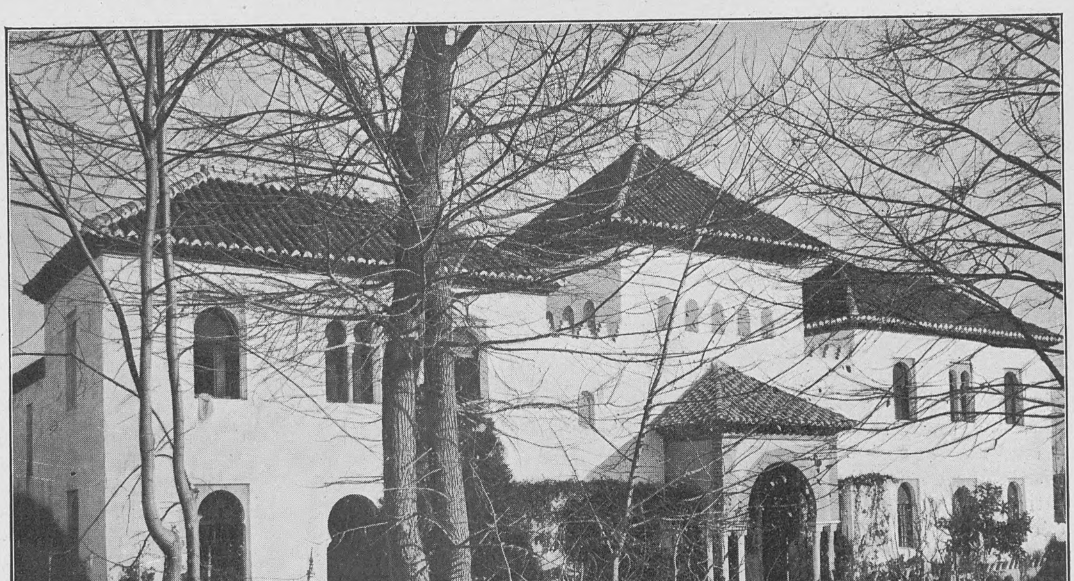
Un chemin descend au Darro, la *Cuesta del rey Chico,* par une gorge hérissée de cactus. Le torrent fait deux parts de Grenade : sur sa droite, tout le quartier de l'Albaicin et la nouvelle ville descendue dans la plaine; sur la rive gauche, le Généralife, l'Alhambra et les Tours Vermeilles, tout le quartier de l'Antequeruela, dans l'écartement du Darro et du Genil, au-dessus de leur confluent. Avant d'arriver au fleuve, le Darro disparaît et passe, en tunnel, de la plaza Nueva sous la rue de Mendez Nuñez à la Carrera de Genil, où s'ouvre la Puerta Real. La rue de Mendez Nuñez est l'artère directrice de Grenade.

LA VILLE

Rive droite. — Sur la plaza Nueva, d'où monte la rampe de l'Alhambra, l'*Audiencia,* ou tribunal, ancienne chancellerie, est un grand édifice de la Renaissance, l'un des meilleurs d'Espagne en ce genre : sa construction date de 1334-1387. Au fond de la même place, l'église de *Santa Ana* possède un magnifique plafond. Une mosquée se trouvait en cet endroit : où n'y en eut-il pas dans Grenade? Elles avaient pris la place des églises et s'étaient parées de leurs dépouilles : les églises, à leur tour, ou des chapelles, les ont remplacées. Une longue rue, qui remonte la rive droite du Darro, se prolonge, par une belle avenue d'ormes, jusqu'à la *cuesta del Chapiz,* l'Alameda des *gitanos* d'Albaicin.

Ils sont surfaits, les *gitanos* de Grenade, comme l'Alhambra des Maures; tels je vis leurs frères sur les routes de Hongrie et aux environs de *Sarajewo* (1), capitale de la Bosnie : même teint basané, mêmes yeux de braise, nez busqué; tous mendiants. Ils passent le temps noblement à ne rien faire, vivent de ce qu'ils prennent, ou de la générosité des naïfs pour lesquels on organise des représentations, toujours les mêmes, où quelques bayadères de circonstance, tirées d'un tas de vieilles sorcières basanées et d'enfants pouilleux, se trémoussent au son du tambour de Basque, des éclats de voix et des *ollé* endiablés. C'est burlesque, naïvement truqué, mais intéressant quand même. La souplesse féline de leurs mouvements donne aux danseuses une grâce perverse et naturelle qui ne s'apprend pas : ces gens ont la danse et la musique dans le sang. Tout tzigane ou *gitano* est artiste à sa manière, mais d'un art un peu embroussaillé, comme sa chevelure. N'importe, il y tient. L'influence des peuples au milieu desquels il vit et dont il tire sa subsistance, depuis des siècles, n'a pu émousser ses instincts ataviques. Il s'est trouvé des tziganes remarquablement doués : la Hongrie en a fait l'expérience; ils sont entrés, comme élèves, aux premiers rangs, dans de grandes Écoles d'art ou dans des Instituts militaires. Quels que fussent les avantages de leur nouvelle situation, rien n'a pu les retenir; la plupart sont revenus à la vie nomade, parmi les leurs. Le tzigane et le *gitano* ont la nostalgie de la grande route et comme la souvenance d'une ancienne patrie qu'ils cherchent depuis des siècles et ne retrouvent plus. Les *gitanos* de Grenade habitent des chambres creusées en plein roc, bien sèches, presque toujours blanchies à la chaux. Les hommes lézardent le long des murs, en attendant quelque aubaine; ils combinent des corps de ballet pour les étrangers, recueillent, comme une redevance, l'obole qui leur est due. Enfin, ils vivent un peu comme des bêtes, direz-vous; d'autres diront, en philosophes. Combien de civilisés ne sont pas aussi heureux!

Au-dessus des rochers qui abritent les gitanos, on accède à de vastes



Phot. Garzón.

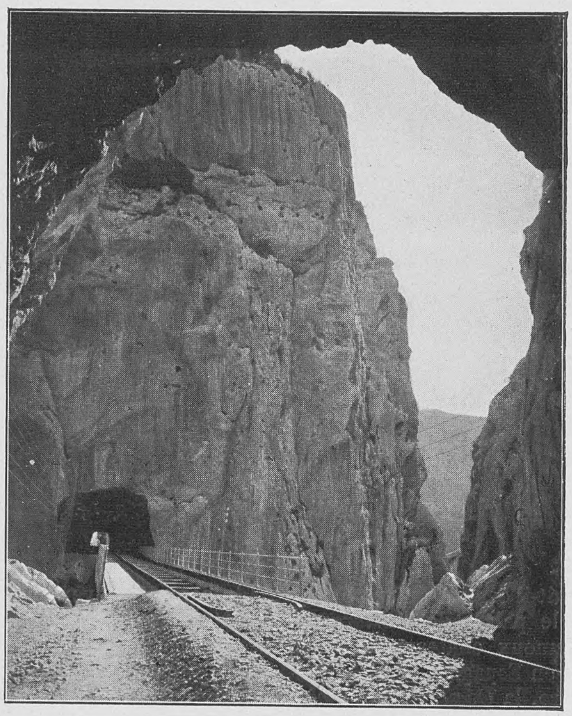
GRENADE : UN ANCIEN PALAIS ARABE.

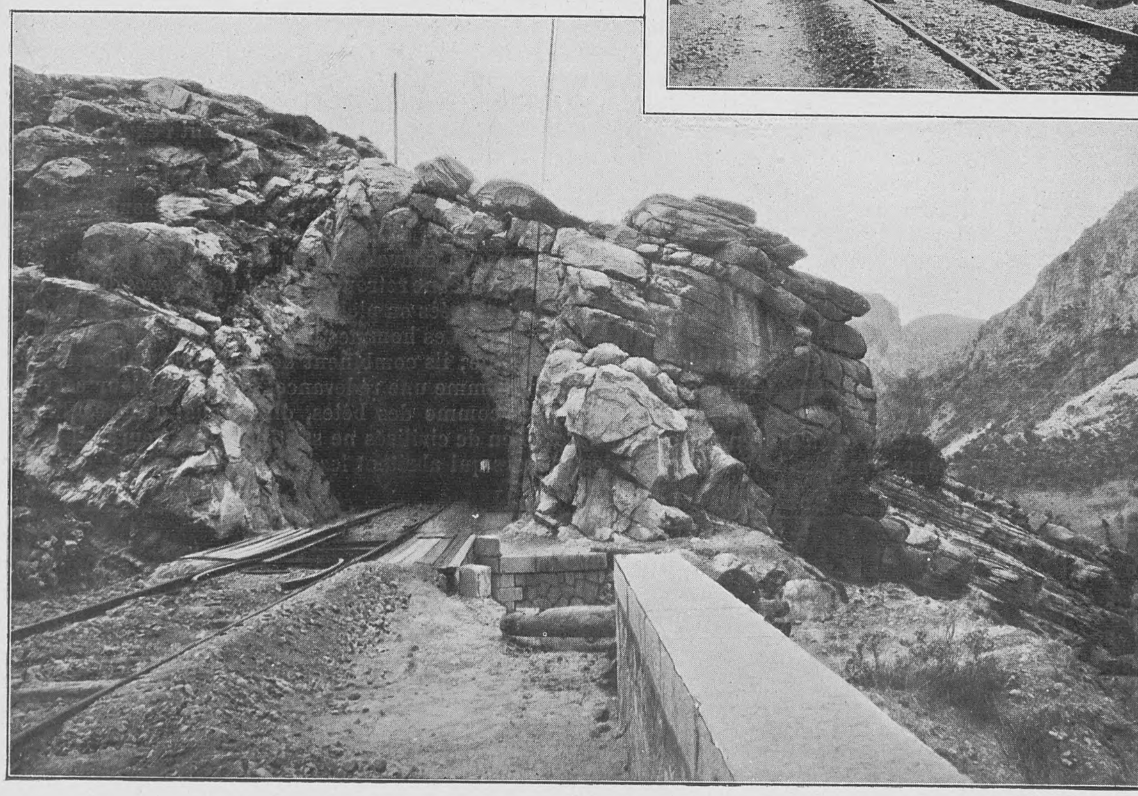
(1) On dit Sarajewo et non Serajevo, comme persiste à l'écrire la routine.

excavations que surmonte le grand séminaire du *Sacro Monte*. De là, un sentier conduit à l'ermitage de *San Miguel el Alto*, au milieu d'aloès et de cactus qui donnent la pleine illusion de l'Afrique. Ici les anciens murs arabes s'enroulent au versant de la montagne, au-dessus d'Albaicin. Leur front se soudait à la *porte d'Elvira*, la principale de Grenade, par où firent leur entrée bien des ambassadeurs et des souverains. Elle a grand air encore, cette porte, bien que fort mutilée, et ce n'est pas sans émotion que les touristes, arrivant de la gare par une interminable avenue, coupée de fondrières, s'engouffrent, avec un grand tintamarre de mules au galop, sous la hautaine arcade qui fait à Grenade, de ce côté, une entrée triomphale.

L'esplanade *del Triunfo* est désolante de poussière et de sécheresse : on y cuit à moins que l'on n'y plonge, lorsqu'une ondée bienfaisante a rempli les bas-fonds. Ils arrosent là-bas, quand ils arrosent, non en pluie comme chez nous, mais en trombe comme au Caire : une bouillie jaune emplit les réservoirs de poudre impalpable; mais on n'imaginerait pas de combler les trous. Il n'y a pas de pays plus conservateur que l'Espagne, quoi qu'on dise.

L'*Hôpital* voisin, fondé par les rois catholiques, reçoit plus d'un millier d'assistés, orphelins, enfants abandonnés, déments. C'est un rendez-vous de toutes les misères.





Phot. Garzón.

DÉFILÉ *DEL CHORRO* ET TUNNEL DE *ROCAS LLANAS* (Chemin de fer de Grenade à Malaga).

La *plaza de Toros* est proche de la promenade du Triomphe. Il paraît que le duc de Gandia se trouvait à la réception du cercueil de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, par le Corps de ville; on découvrit le cadavre, pour constater son identité : en voyant si défiguré ce visage qu'il avait connu si radieux, le duc en fut tellement ému qu'il quitta le monde pour s'ensevelir dans un couvent. L'église l'honore sous le nom de saint François de Borgia, et une croix, élevée derrière l'ancienne *plaza de Toros*, rappelle l'événement qui causa sa détermination. Dans le même quartier, *San Juan de Dios* rappelle le noble portugais qui consacra sa vie à la fondation des établissements hospitaliers dans la ville de Grenade et créa, pour le service des malades, l'ordre charitable des Frères Hospitaliers (1536-1572). Enfin *San Gerónimo*, couvent fondé, en 1492, par les rois catholiques, et dont on a fait une caserne, renferme, dans son église, les restes de Gonzalve de Cordoue.

Tout là-bas, au premier versant des collines, le grand Capitaine chassait un parti de Maures qui s'étaient aventurés à la découverte du camp chrétien. C'est de là qu'il vit, pour la première fois, la ville arabe de Grenade et il voulut qu'une fondation pieuse consacrât ce souvenir. Un monastère fut construit : c'est la *Chartreuse* d'aujourd'hui. Il n'y a rien de très intéressant à voir, hormis la porte de la sacristie dont les incrustations en ivoire, argent, écaille et nacre témoignent, chez leur auteur, d'une patience inaltérable. La décoration de la sacristie est d'une abondance qui touche à l'excès. Ce qu'il y avait de mieux ici, les tableaux de Zurbaran, a été enlevé de la Chartreuse. Dans le jardin du couvent se voient les murs d'un grand étang, avec des tours d'angle, de construction ancienne et facile à reconnaître.

On ne peut remuer la terre de *Grenade* sans trouver le mauresque. *San Salvador* remplace la principale mosquée d'Albaicin, que le cardinal Jimenès transforma en temple chrétien. *San Nicolas* étage ses ogives sur des fondements arabes. *Santa Isabel la Real* emprunta, pour ses cloîtres, une partie du palais de Dâr al Horra, dit palais de la Princesse.

La **cathédrale** de Grenade ou, plutôt, son Sagrario ou sacristie, occupe l'emplacement de l'ancienne grande mosquée. L'édifice servit au culte chrétien jusqu'en 1661; il était carré, bas d'étage, divisé en quatre nefs recouvertes de petites coupoles. Le mihrâb se trouvait derrière le grand autel de la cathédrale, et c'est à la porte attenante à celle de la chapelle royale que le brave Hernan Perez del Pulgar, s'étant glissé du camp chrétien dans la ville assiégée, fixa sa devise à la pointe d'un poignard : « Ave Maria. » Le défi ne fut pas relevé; il ne l'est pas encore. Pulgar eut de la peine à s'échapper par les défilés du Darro : cet exploit le rendit légendaire; il repose maintenant dans la chapelle des rois catholiques.

C'était le temps des héroïques équipées. L'armée castillane assiégeait Grenade et la reine Isabelle osait s'aventurer aux avant-postes. On montre, à 4 kilomètres de Grenade, au petit village de la Zubia, l'emplacement d'un ancien massif de lauriers dont un seul a subsisté : il s'appelle le laurier d'Isabelle. Le 18 juin 1491, la reine, s'étant avancée pour voir Grenade de plus près, observait les progrès du siège; une troupe d'éclaireurs ennemis parut à l'improviste. La reine n'eut que le temps de se cacher dans un massif de lauriers; les cavaliers passèrent rapides, sans rien voir. Mais quel triomphe, si les Maures l'eussent faite captive! Plus tard, la reine acquit le verger : un tableau du couvent de Saint-François, qu'elle fonda, rappelait l'événement. Peut-être n'est-ce qu'une légende; elle n'a rien, en tout cas, d'invraisemblable.

La *cathédrale* est une œuvre composite, exécutée dans un style différent de celui qu'avait voulu le premier architecte. La conception est gothique pour les cinq nefs, la Capilla Mayor, le déambulatoire et les chapelles latérales qui circonscrivent tout le monument; mais les arcs, les piliers, les colonnes corinthiennes, la coupole sont



Phot. Osuna.

A TRAVERS CHAMPS.

de la Renaissance, et la décoration, de goût *plateresque*. Ce n'est point une œuvre classique, mais un assemblage de beautés qui n'est pas sans grandeur. Et cette impression doit être rapportée au plan très large du premier architecte. La cathédrale fut commencée en 1523, sous la direction d'*Enrique de Egas*. En 1525, un nouvel architecte, Diego de Siloé, fut préposé aux travaux par le Chapitre : il conduisit les murs jusqu'à la hauteur des corniches, puis Maeda, son élève, Jean de Orea (1571), Ambrosio de Vico (1589), Gaspard de la Peña, terminèrent le monument. La tour du nord comprend trois étages de style dorique, ionique, corinthien; celle du sud ne put être construite. Le grand artiste *Alonso Cano* créa la façade principale; il travailla seize ans à la cathédrale et composa en sept tableaux, les meilleurs de son œuvre, la vie de la Vierge, ainsi que deux grands bustes d'Adam et d'Ève, dont il fit don à sa domestique, pour qu'elle en tirât un bon prix, du Chapitre. La porte du Pardon compte parmi les ouvrages les plus parfaits de la Renaissance espagnole. On trouve malheureusement à Grenade, comme dans toutes les cathédrales de la Péninsule, l'encombrant *coro* qui barre la perspective, nécessaire pourtant ici plus que partout ailleurs, à cause des piliers massifs qui soutiennent la voûte.

On peut juger, par la *Capilla Real* ou chapelle royale, de ce qu'eût été la cathédrale, si son génial auteur Enrique de Egas eût pu la réaliser. La *chapelle royale* est du gothique fleuri : sa construction date de 1506-1517. Charles-Quint fit déposer dans cette chapelle les restes de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, les vainqueurs des Maures, fondateurs de l'unité espagnole : il trouvait l'enclos « trop petit pour tant de gloire ». Les sarcophages de marbre sont d'une grande richesse. Philippe le Beau et Jeanne la Folle, parents de Charles-Quint, furent, à leur tour, inhumés dans cette chapelle. Pourquoi faut-il qu'un retable extravagant gâte par l'échafaudage de ses tortillons et de son clinquant un si noble édifice? L'extérieur de la *Capilla Real* offre un joli coup d'œil sur la petite place de la Lonja.

Au revers de la rue, la *Casa del Cabildo antigua*, ou *Almadriza*, fut le siège de l'Université fondée par Yoûsouf Ier. Les rois catholiques y résidèrent d'abord, comme en témoigne leur chiffre; ce fut depuis, jusqu'en 1851, l'Hôtel de ville : une fabrique de tissus est maintenant installée dans l'immeuble. On a retrouvé les morceaux de sa porte de marbre dans les dalles soulevées par un récent incendie. Le local de l'Université n'était pas grand; mais, si l'on en juge par les inscriptions, il dut être fréquenté par des sages : « L'étude fait briller les grands comme des étoiles. Si tu cherches l'étoile de la raison, tu verras sa clarté sans artifices, même entre les nuages du doute. Mais, réduit à la science, pour y profiter, tu dois tourner ta face vers le bien et rejeter toute inclination au mal. » L'*Université* actuelle fut fondée en 1531; elle est à l'ouest de la ville, non loin de San Gerónimo.



Phot. Garzón.

UN PAYSAN.

Si l'incendie de 1843 et des réparations hâtives n'en avaient gâté l'aspect ancien, la *Alcaiceria* nous rappellerait tout à fait le bazar mauresque, enceinte réservée aux riches négociants, tel qu'il se voit encore au Maroc. La *Zacatin*, ou rue des fripiers, a mieux conservé son aspect d'autrefois. L'ancienne *Monnaie*, construite en 1376 pour servir d'hôpital, a gardé sa fastueuse inscription : « Le seigneur, le prince, le sultan courageux, grand, illustre, pur, vainqueur et le plus heureux de sa race, celui qui marche impétueusement dans le sentier de Dieu, le seigneur des conquêtes, celui que les anges et l'Esprit protègent, le défenseur de la loi traditionnelle, *Abu-Abdil-lah-Mohammed*, fils du seigneur, du grand, du renommé, du sultan illustre, élevé, belliqueux, juste, généreux, heureux, martyr, sanctifié, prince des musulmans... » Je demande au lecteur la permission de ne pas continuer. On n'accusera pas, du moins, le fondateur de cet hospice d'une modestie exagérée, mais, à Grenade, c'était l'Orient.

La fameuse place de *Bibarrambla* (porte

près de la *rambla*, ou promenade du Darro, qui coulait encore à ciel ouvert) fut la place des tournois, des fêtes, des courses de taureaux, et aussi des sanglantes échauffourées entre familles ennemies. Elle était, du temps des Maures, plus régulière qu'aujourd'hui. En 1501, la reine Isabelle fit démolir les fenêtres grillées, pour enlever du même coup les treillis favorables aux intrigues et d'aspect par trop mauresque. Dans un des angles de la place s'ouvre la *Porte des oreilles*, à moitié détruite en 1873. Son nom lui vient de ce qu'en 1621, au milieu d'une fête donnée en l'honneur de Philippe IV, une estrade appuyée contre la porte étant venue à se rompre, un grand nombre de spectateurs furent précipités, et les filous, profitant du trouble, arrachèrent aux dames leurs riches pendants d'oreilles : on n'est pas plus galant. Le centre des approvisionnements de *Grenade* se trouvait entre la place de Bibarrambla, la Grande Mosquée et le palais actuel de l'Ayuntamiento, formant groupe avec le bazar de la Alcaiceria, le Zacatin, le grenier à blé, transformé depuis en dépôt de charbon. Une jolie porte en fer à cheval sous un auvent élevé à la manière arabe, les stalactites d'une voûte, retiendront les archéologues à la *Casa del Carbon*.

Rive gauche *du Darro*. — Sous les hauteurs du Généralife, de l'Alhambra, du Monte Mauror et des Tours Vermeilles, s'étend le vaste quartier de l'Antequeruela. On y trouve des souvenirs intéressants : la *Casa de los Tiros*, San Domingo, le castillo de *Bibataubin*, les promenades, le *Genil* et ses ponts. La *Casa de los Tiros*, établie sur les fondements d'un alcazar arabe, évoque une ancienne demeure seigneu-



Phot. Osuna.
AU BORD DU CHEMIN.



Phot. Osuna.
AU PIED DES MONTAGNES.

riale, forteresse au dehors, palais à l'intérieur. De même, le *Cuarto real de S. Domingo* (ou Chambre royale), haute tour carrée qu'une muraille rattachait au castillo de Bibataubin : la grande salle intérieure égale les plus vastes de l'Alhambra ; les mosaïques en sont fort belles. Des myrtes, des lauriers, plantés par les Maures, témoignent, par leurs troncs robustes, d'une grande longévité. Le *castillo de Bibataubin* formait la tête de ligne des remparts qui enveloppaient la ville de ce côté, jusqu'aux Tours Vermeilles ; sur une base mauresque les rois catholiques édifièrent cette bastille d'avant-garde qui, démantelée en 1718, est devenue caserne.

Le *Théâtre* est en face, dans le quartier des promenades : la *Carrera de Genil*, au sortir de la Porte royale, l'*Alameda* et son avenue de platanes, le *Paseo del Salon* et celui de la *Bomba*, qui s'allongent sur la rive du fleuve. Le *pont Vert*, qui traverse le Genil, à l'extrémité de la Bomba, fut bâti par le général français Sébastiani (1810), qui, pour ce faire, abattit la tour et le clocher de l'église San Gerónimo. Les Espagnols, évidemment, ne furent pas consultés. Le *pont* le plus ancien du *Genil* traverse le fleuve au-dessus de son confluent avec le Darro. Philippe II le fit reconstruire, mais on l'a restauré depuis, bien des fois. Il est vraisemblable qu'un pont arabe existait au même endroit et que les fondations pourraient être plus anciennes encore, gothiques ou peut-être romaines.

Au seuil de la Vega, l'*Alcázar de Saïd* est un joli spécimen des anciennes villas mauresques ; l'infant don Philippe, fuyant la cour d'Alphonse X, reçut, dans ce palais des champs, l'hospitalité du sultan de Grenade. Cette construction est plus ancienne que celle de l'Alhambra ; le long des murs intérieurs, un espace uni recevait des tentures de cuir ou des tapis ; dans le jardin, un vaste étang, le plus grand lac artificiel de Grenade, servait à des joutes nautiques où, d'après les conteurs arabes, des embarcations chrétiennes luttaient contre celles des Maures et coulaient infailliblement, à moins qu'elles ne fussent la proie des flammes. Les fenêtres de la salle principale de l'*Alcázar de Saïd* sont d'un travail délicat. La mère de Boabdil, dernier roi de Grenade, sultane Aïcha, était propriétaire de cette villa ; elle s'en défit entre les mains d'un israélite, quelques jours avant la capitulation ; et celui-ci la revendit presque aussitôt, non sans un honnête profit.

Si l'on descend le Genil, par la rive gauche, le petit *ermitage de Saint-Sébastien* signale l'endroit où Ferdinand le Catholique fut salué par Boabdil quittant sa capitale : la rencontre se serait produite sous un bel arbre qui vécut longtemps encore. C'est par le détour du fleuve, non par la porte d'Elvira, que les rois catholiques poussèrent leurs avant-postes jusqu'à l'Alhambra. Ils venaient de *Santa Fé*, petite ville sans importance aujourd'hui, que construisit la reine Isabelle pour bien marquer sa volonté d'en finir avec la domination mauresque à Grenade. *Santa Fé* est à quelques kilomètres en aval de la ville ; là fut signée la capitulation de la place, et, moins de cinq mois plus tard, le contrat stipulé entre la reine Isabelle et l'illustre Colomb, à la veille de partir pour l'Amérique : deux événements importants s'il en fut, dont l'un créa l'unité de l'Espagne et l'autre changea la face du monde. Après quatre cents ans, l'on a songé à commémorer cet anniversaire par un monument élevé sur l'Alameda (1892).

Il est probable que l'antique *Iliberri* des Ibères, où se réunit le premier concile œcuménique d'Espagne, se trouvait dans la plaine, à peu de distance de Santa Fé ou d'Atarfe, station de la ligne ferrée. Dans cette région également se produisit, en 1431, l'une de ces vives rencontres qui conduisirent, comme par étapes, le royaume de Grenade à la ruine : on la désigna sous le nom de bataille d'Higueruela, parce que la tente du roi Jean II de Castille fut dressée sous un petit figuier, pendant que

son général, Alvaro de Luna, faisait prendre aux troupes chrétiennes leurs dispositions de combat.

La **Vega** de Grenade fut toujours sa principale richesse. On évalue sa superficie à 28 kilomètres de long sur 11 kilomètres de large. Il n'y a pas ici de *Tribunal des eaux*, comme à Valence, pour distribuer équitablement l'eau indispensable à la fécondité de la plaine, pas de police répressive, pas d'amendes. « La cloche de la tour de la Vela continue à faire entendre au loin ses coups sonores, qui donnent le signal de l'ouverture des canaux d'irrigation, mais il serait téméraire de conclure de cette tradition symbolique que les irrigations de Grenade sont subordonnées et astreintes à une organisation proprement dite. Et pourtant, la Vega de Grenade ne le cède en rien, pour la beauté et la richesse, à la Huerta de Valence; les cultures y sont plus prospères que jamais (ce n'est pas l'avis de certains guides), elles se développent multiples et soignées jusque sur les hauts versants fortement ravinés de cet incomparable amphithéâtre. La culture de la betterave, qui a été récemment introduite dans le bassin de Grenade, s'y propage avec grand succès. Or les discussions et les conflits sont très rares. Quelle est la raison profonde de cette apparente contradiction entre l'anarchie administrative et la prospérité économique? Une cause géographique.



Phot. de M. L. Soler : Barcelone.

PAMPANEIRA, VILLAGE DE LA SIERRA.

« A l'époque de l'année où le débit des eaux s'amoindrit à Valence et à Murcie, c'est-à-dire à l'époque où surviennent les chaleurs estivales, les eaux sont abondantes et surabondantes à Grenade. La *Vega* de *Grenade* est située au pied de la sierra Nevada; le Genil et ses affluents puisent à des sources intarissables. L'eau vive ne cesse jamais de couler dans la grande *acequia* du Généralife. Les chaleurs de mai, de juin et de juillet fondent les neiges, et les canaux de la *Vega* coulent alors à pleins bords, au moment où les cultures ont le plus besoin d'eau; celle-ci ne manque pour ainsi dire jamais. Néanmoins, lorsque les eaux se font moins abondantes, en quelques points de la *Vega* de *Grenade*, notamment à Santa Fé, il subsiste une coutume traditionnelle, encore pratiquée : on fait passer un mulet dans le Genil, à Grenade, et si le niveau ne dépasse pas le sabot de la bête, on doit laisser couler l'eau tout entière dans la rivière à destination de Santa Fé. C'est ce curieux droit qui est connu sous le nom de l'*Alquezare* de Santa Fé. » (J. Brunhes, *Irrigations de la péninsule Ibérique,* 1902.)

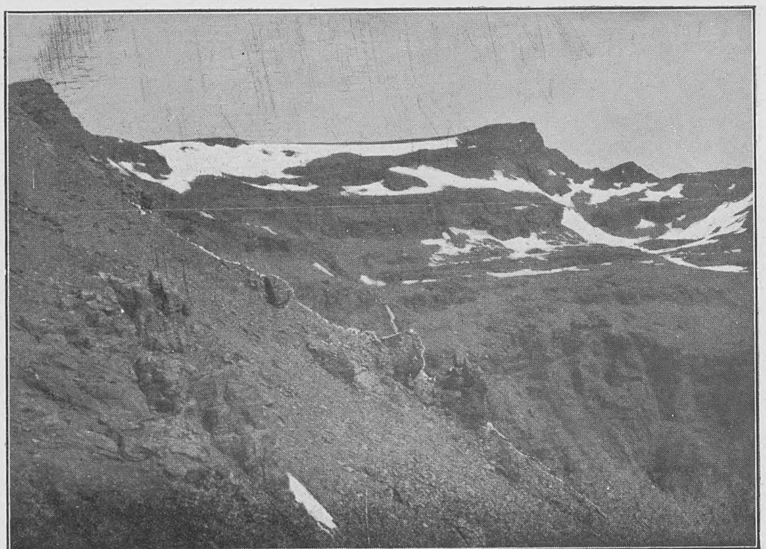
LA SIERRA NEVADA

On monte, de Grenade, aux sommets de la **sierra Nevada** par les rives du rio Genil qui en descend. C'est le chemin suivi par le Dr Bide, lorsqu'il explora ce massif pour la seconde fois. Nous empruntons au récit très documenté qu'il publia depuis, dans l'*Annuaire du Club alpin français* (1893), les principaux éléments de cette étude. Grâce à son obligeance, les documents cartographiques qu'il a recueillis sur place ont été mis à contribution pour l'établissement de notre carte. Un délicieux chemin sort de Grenade, à travers les vergers et les jardins; des bouquets de grands aloès, des orangers, des grenadiers se succèdent au bord du Genil. Jusqu'à Cenès, où l'on exploite des sables aurifères, la route est carrossable; plus loin, ce n'est plus qu'un chemin muletier, d'ailleurs fort praticable. Passé le pont de Pinos Genil, le village de *Güéjar Sierra* (1 120 mètres), échelonné au pied du Cerro Calar, forme déjà un observatoire commode pour prendre un premier aperçu des montagnes. Alors s'ouvre une gorge au fond de laquelle roule le Genil; le sentier, tracé en encorbellement à 15 ou 20 mètres au-dessus du torrent, conduit au delà de la papeterie de *las Puentes*, émergeant du trou noir, au confluent du rio de Maitena,



Phot. de M. L. Soler.

LAGUNE DE VACARÈS, AU PIED DU *MULEYHACEN* (SIERRA NEVADA).



Phot. de M. L. Soler y Perez.

LE PICACHO DE VELETA.



Phot. du Dr Bide.

GLACIER DU VELETA.

jusqu'à la forge d'*El Charcon*. Par monts et par vaux, ici en contre-bas, plus haut à l'escalade, l'on contourne l'éperon de la *Loma de S. Juan*, à travers des fourrés de broussailles, des taillis d'arbousiers et des bois de chênes verts : le torrent mugit à 100 mètres plus bas. Et l'on plonge, avec le sentier, jusqu'au pont rudimentaire qui franchit le Genil, à peine formé par les ruissellements de la montagne. Alors commence l'escalade de la *Loma del Calvario*, un vrai calvaire, en effet, dont la pente rapide porte le nom significatif de « Montée des forçats ».

Du sommet des *Eras del Calvario*, où les cultures font place aux éboulis et à la roche décharnée, mais surtout de la *Majada de los Asencios* (2 215 mètres), dernier point habité pendant l'été par les bergers et leurs troupeaux de chèvres, la vue plane sur le cirque majestueux de la *sierra Nevada*. On dirait un immense fer à cheval, aplati sur le front, dont les ailes se nouent aux deux principaux sommets du Massif, le *Picacho de Veleta* (3 401 mètres) et le *Muleyhacen* (3 481 mètres). De là s'effilent, sur les flancs recourbés vers le nord, la longue croupe de la *Loma de S. Juan*, d'une part; de l'autre, une suite de hautes crêtes coupées de brèches : l'*Alcazaba* (3 386 mètres), la *Colina de Vacarès* (3 189 mètres), la *Cuneta* (3 045 mètres), la *Mojonera* (3 205 mètres), le *Pico del Cuervo* (3 172 mètres), qui chevauchent jusqu'à la *Majada de los Asencios* (2 215 mètres).

Deux crêtes longitudinales, la *Loma de Lanchar*, et surtout la digue escarpée de la *Rua de Bola* (3 135 mètres), amorcées sur le front, divisent la conque intérieure en trois compartiments que sillonnent les torrents, au milieu des précipices. Le premier, à gauche, est le *Barranco de Guarnón;* au centre, le *Barranco de Val de Infierno* (le val d'Enfer); à droite, le *Barranco de Valdecasillas*, auxquels viennent se souder en éventail les sillons creusés par les rios de *Alcazaba*, de *Vacarès*, de *Piedras Bermejas*. Toutes les eaux confluent au fossé principal du *val d'Enfer* que prolonge le *Barranco de El Real*. Au sortir de celui-ci se dégage enfin le Genil.

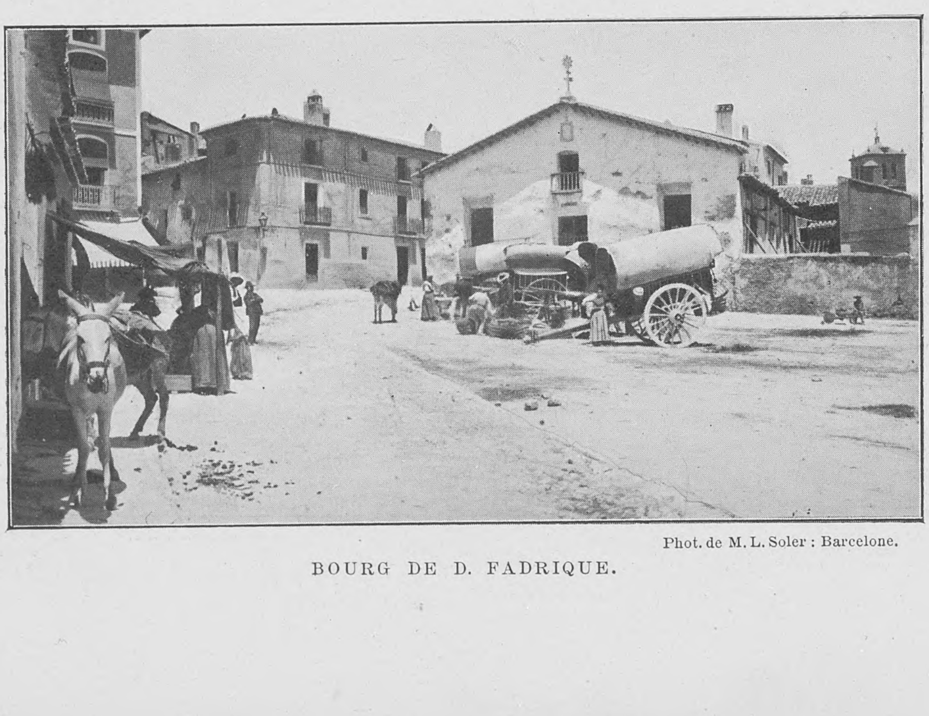
Les torrents s'alimentent aux névés penchés sur le rebord des crêtes et aux réservoirs lacustres attardés sur les balcons intérieurs des grands sommets : ainsi les deux lacs du *Muleyhacen* qui s'épanchent dans le Valdecasillas; et, sur l'autre flanc de la Rua de Bola, les deux laquets qui dorment au milieu de paquets de neige, la *Laguna Larga* et la *Lagunilla*. Un barrage, formé par la dorsale du Cerro Gordo, éparpille leurs eaux en cascatelles, les *Chorreras negras*, qui tombent au ruisseau du val d'Enfer.

L'escarpement des grandes cimes est à l'intérieur : là s'enfoncent, dans les sombres profondeurs, des murailles à pic hautes de plus de 3 000 mètres. Vers le sud, au contraire, l'amphithéâtre de la Sierra s'incline par des plateaux superposés et des croupes moins abruptes que séparent des crevasses où s'étalent, en lagunes, les eaux nourricières des rios de l'Alpujarra : *laguna de Vacarès*, laquets du *Goterón*, au pied de l'Alcazaba; les *Siete lagunas* et la *Caldera*, aux flancs du Muleyhacen; les lagunes du *Rio Seco*, celle du *Veleta*, au pied des contreforts qui portent dans la région des glaciers le *Picacho de Veleta;* enfin la lagune de *las Yeguas*, à l'ouest de ce puissant sommet. Ces vasques, étalées au pourtour extérieur de la Sierra, ont un charme commun, celui de l'oasis au milieu des étendues arides, la douceur des rives gazonnées, la pureté de l'atmosphère et celle des eaux qui répètent à l'infini, sous leur émeraude profonde, les champs de neige suspendus et les crêtes décharnées du voisinage. L'aigle qui plane bien haut, le chasseur de bouquetins, le montagnard de passage, troublent seuls, et rarement, le silence de ces grandes solitudes.

Mais aussi, chaque lagune possède une beauté qui lui est propre. Le lac de *las Yeguas*, ou lac des Juments (2 890 mètres), est le plus étendu de tous. « Durant les années neigeuses, les glaçons qui le bordent et flottent sur ses rives le rendent vraiment imposant. Considéré dans son plus grand diamètre, il simule, à la tombée de la nuit, un bras de mer, tant son extrémité occidentale se confond avec le ciel. C'est la source la plus importante du rio Dilar. Les eaux descendent par une succession de cascades ou de rapides du plus bel effet, quand la neige et les glaçons forment voûte au-dessus d'eux. » (Dr Bide.)

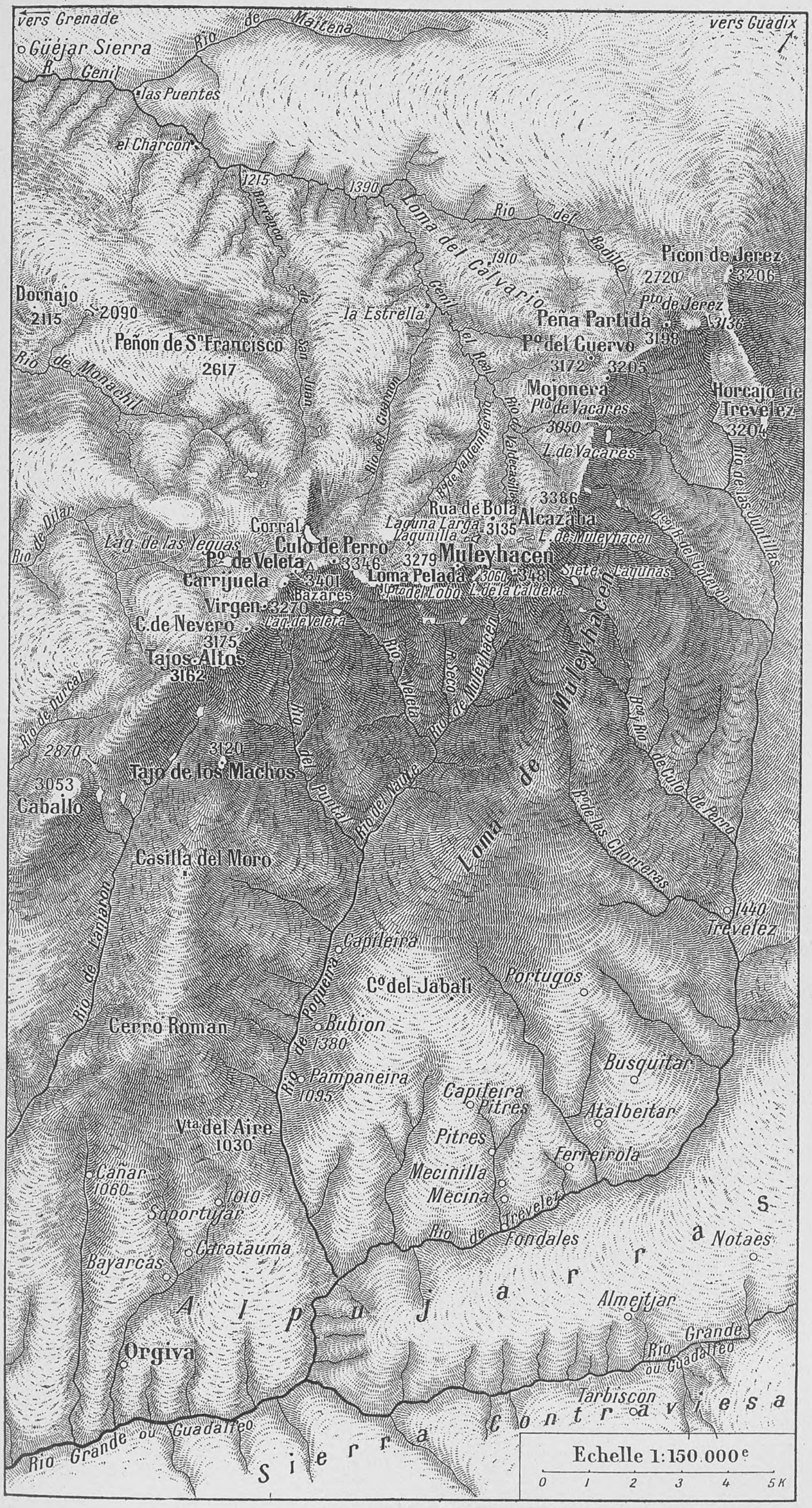
Près du lac est un refuge pour les hommes qui travaillent à la mine du Peñon de la Mina. Dans le *lac de Veleta* tombent deux ou trois cascades, dont la plus haute a bien 20 mètres de chute. Elles ruissellent, de gradin en gradin, à travers de grands névés qui persistent, pendant les étés les plus chauds, sur des entablements superposés que l'on nomme, pour cette raison, *Bazares de Veleta*. Les réservoirs du *Rio Seco* se hissent à divers étages, dans un cirque au-dessus duquel de gros blocs de serpentine accumulés dressent, du côté du val d'Enfer, un mur infranchissable. Le lac principal du Rio Seco est à une grande altitude.

La *Caldera*, l'un des plus beaux et des plus grands lacs de la Sierra (170 mètres de long, 120 mètres de large), étale sa coupe, d'une merveilleuse transparence, au pied d'une muraille de rochers, la *Loma Pelada* (3 279 mètres), qui surgit en face du Muleyhacen, sur le rebord occidental du passage de *Culo de Perro*. Par cet intervalle (3 155 mètres),



Phot. de M. L. Soler : Barcelone.

BOURG DE D. FADRIQUE.



D'après les données du Dr Bide et les relevés du colonel Prudent.

MASSIF DE LA SIERRA NEVADA.

d'obliger à des détours longs et fatigants. Mieux vaut, ainsi que firent le Dr Bide et ses compagnons, serrer de près la ligne de faîte, la *corde*, comme disent les Espagnols, d'où les eaux descendent, d'un côté sur la Méditerranée, de l'autre vers l'Océan. Mais il s'en faut que la ligne de faîte soit composée de crêtes unies, reliées les unes aux autres. Des entailles profondes séparent les différents sommets, des entablements se superposent sous les névés glissants, des barrages de gros blocs schisteux, des pierrailles, des éboulis, où le pied n'a pas de prise, se jettent par la traverse, sèment la marche de difficultés, et, entre les escarpements, la rendent souvent dangereuse.

Les entailles ou *barrancos*, les entablements ou *lastras*, sont particulièrement nombreux au delà de la passe de Vacarès, dans la région du Goterón, voisin de l'Alcazaba. C'est le paradis des bouquetins dont la race se conserve dans les hautes solitudes de la Sierra. La *lastra de Goterón* est faite d'assises énormes sur lesquelles s'étalent « de grands névés qui fondent au soleil d'août et laissent tomber une large nappe d'eau, dont les fines gouttelettes forment un rideau transparent, en avant des parois rocheuses ». Il faut s'insinuer entre cette nappe et le rocher pour atteindre un passage qui court tout le long de l'escarpement. C'est un poste excellent pour l'affût du bouquetin. Une fois engagé dans ce passage, l'animal ne peut éviter la chevrotine



Phot. de M. L. Soler.

LA PLACE SAINT-JEAN, A BAZA.

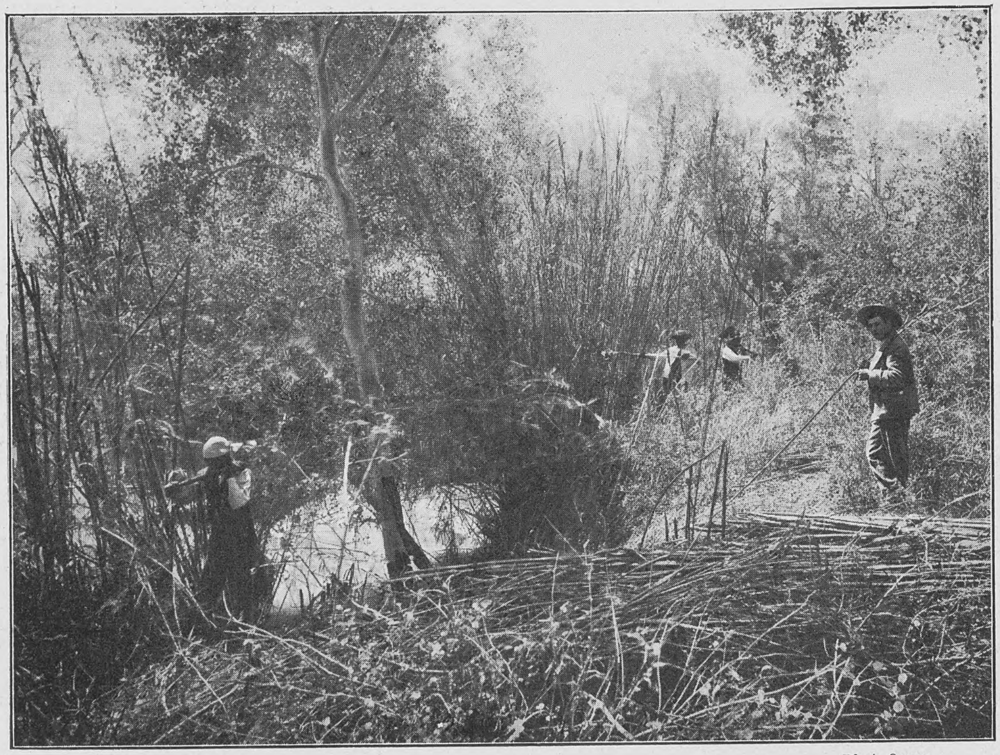
l'horizon de la Caldera s'entr'ouvre sur les balcons intérieurs où reposent les deux laquets du Muleyhacen, au-dessus de la gorge du Valdecasillas. Les sept lacs, ou *Siete Lagunas,* qui alimentent le rio de ce nom sont ensevelis au fond d'une gorge, sous une dégringolade de gros blocs. Au pied de l'Alcazaba s'échelonnent les lacs du *Goterón,* nourriciers de ce cours d'eau. Dans le plus grand, que l'on a pris plusieurs fois pour la lagune de Vacarès, la haute crête de l'Alcazaba se reflète très pure.

Il ne faut pas songer à tenter l'escalade de la *sierra Nevada* par la muraille presque verticale qui regarde Grenade. L'autre versant présente un accès plus facile vers la haute région, mais les croupes de soutènement s'allongent entre les vallées de l'Alpujarra, au point qui le guette ou le précipice qui l'attend. Des éboulis rocheux conduisent sans trop de peine au sommet du cône de l'*Alcazaba,* sentinelle d'avant-garde du Muleyhacen.

De névé en névé, en suivant leurs moraines, et de rocher en rocher, si l'on aborde le géant sans détour, l'on atteint enfin la plate-forme du **Muleyhacen.** C'est ici le plus haut sommet de la *sierra Nevada* et de toute la Péninsule (3 481 mètres). Les Espagnols du colonel Ibañez avaient choisi ce point dominant pour y installer la lumière électrique qui leur servait de repère, lorsqu'en 1879 ils établirent, d'accord avec les Français du colonel Perrier, postés en Algérie, la jonction géodésique et astronomique de l'Espagne avec l'Afrique. De cet incomparable belvédère, la Méditerranée éclate, sillonnée de voiles blanches et, par delà

l'horizon bleu, se profile nettement la côte africaine. Les débris des constructions édifiées par les ingénieurs espagnols, sur le faîte du Muleyhacen, servent d'abri aux rares explorateurs égarés jusque-là. Quel spectacle dans la nuit sereine! D'énormes blocs accroupis çà et là comme des sphinx; les écharpes pâlies des névés accrochées aux flancs de la montagne; en avant, le trou noir insondable, et là-bas, perdues dans la brume, les étoiles électriques de Grenade, qui clignotent, comme des phares lointains, par delà l'océan des monts.

La *Loma Pelada* (3 279 mètres), qui se dresse en face du Muleyhacen, est moins un sommet qu'un ensemble d'arêtes rayonnantes autour d'un centre. Une dorsale vive les relie, du côté du nord, à la Rua de Bola, entre les laquets du Muleyhacen, à l'origine du Valdecasillas, et les lagunes ruisselantes, *Laguna larga* et *Lagunilla*, dont les cascatelles tombent au val de *Infierno*.



Phot. Osuna.

VEGA DE MALAGA : LES FOURRÉS DU GUADALHORCE.

L'arête maîtresse qui se détache à l'ouest de la Loma Pelada est à peine praticable pour les bouquetins; elle s'abaisse sur le *Puerto del Lobo*, ou passage du Loup, pour épauler, sur l'autre bord, le *Cerro de los Machos* ou *Cerro de Culo Perro* (3 346 mètres), satellite puissant du Picacho de Veleta. Les deux masses, nouées ensemble, forment un à-pic effrayant de tous côtés, sauf à l'ouest : c'est par là que l'on monte au Picacho.

L'émule du Muleyhacen, second sommet, après lui, de la Sierra (3401 mètres) commande, au nord, le magnifique réservoir glacé du Corral où venaient s'approvisionner les *vendeurs de neige*. « Couchés à plat ventre sur les larges dalles qui le surplombent, nous ne pouvions nous lasser d'admirer. Le glacier est à découvert, car il y a fort peu de neige cette année. Nous aurions voulu y descendre par la partie occidentale du cirque, mais il nous fallait trois heures au moins pour aller et revenir. Du Picacho de Veleta la vue est très étendue. Le Muleyhacen se montre de profil, son front vertical regardant Grenade et sa croupe énorme s'abaissant du côté de l'Alpujarra. C'est bien là le « lion accroupi » dont parle Ormsby, dont le dos allongé est tourné vers l'Afrique, et qui, de ses pattes étendues, enserre non seulement le Corral, mais tout le cirque compris entre le Cerro de los Machos et le col de Vacarès. » (Dr Bide.)

Du Picacho de Veleta se distinguent à merveille les crêtes rayonnantes du Massif : le *Peñon de San Francisco*, entre le rio Genil et le rio Monachil, à l'ouest; le *Cerro de Trevenque*, entre le rio Monachil et celui de Dilar; le *Collado de Durcal*, entre le rio de ce nom et le Dilar, au sud; le *Cerro del Caballo*, que rejoignent à la file, en partant du Veleta, le pic de *Carriguela*, le pic de la *Mina*, le *Tajo de la Virgen* (3 270 mètres), le *Cerro del Nevero*, les *Tajos altos* (3 162 mètres), tous dirigés sur l'Alpujarra. Le sommet du Caballo offre aux minéralogistes des richesses inattendues : cristal de roche, tournaline, grenats...

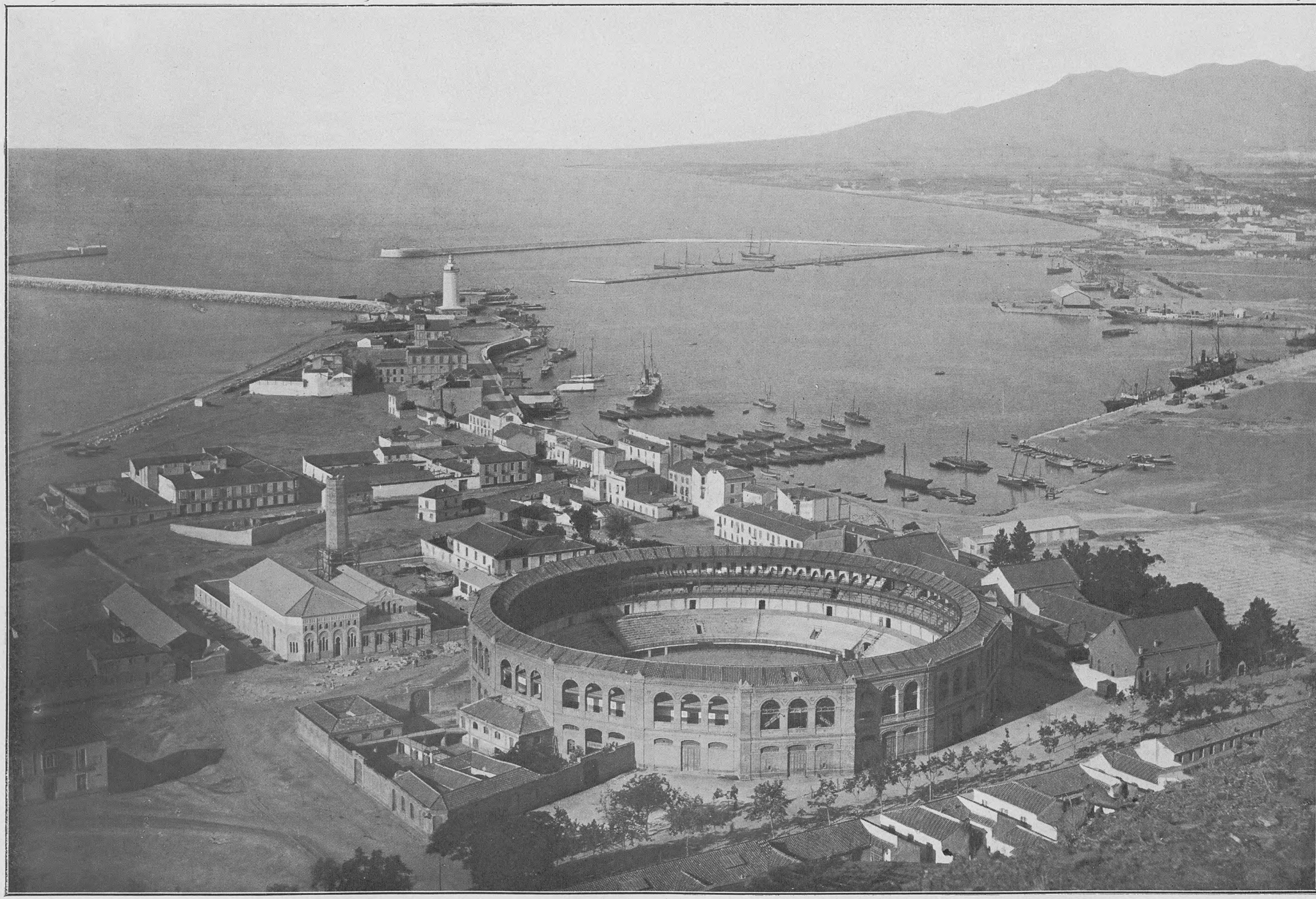
Deux chemins montent, de l'Alpujarra vers Grenade, par la Sierra : l'un, par le rio de Puntal jusque sous le col de Veleta (3 195 mètres); l'autre, par le haut rio Seco, perce de front la ligne de faîte, au *puerto del Lobo*, ou pas de Loup, à 3 140 mètres. Ce passage présente une double issue à l'intérieur du grand cirque : l'une, prenant par la traverse l'origine du val d'Enfer, contourne les talus du Cerro de los Machos et suit la rive gauche du rio Guarnón jusqu'à la mine de la Estrella, où aboutit le chemin des chars. L'autre sentier descend le val de Infierno et, par le barranco de El Real, atteint le même point, à l'orée du Genil. Ces pistes ne sont praticables que durant deux mois d'été; elles servent aux chasseurs, aux mineurs et aux chercheurs de camomille.

Si l'on prend vers l'ouest, à la descente du Veleta, le retour à Grenade s'effectue aisément par le rio Monachil ou les plateaux entrecoupés de plans herbeux, de broussailles et de pierres, qui dévalent du Trévenque. Bientôt paraissent les premières cultures, les champs de gerbes, les massifs de chênes verts, les parterres de betteraves, les raffineries de sucre, les canaux d'irrigation, la riante Vega, ses jardins, ses vergers aux fruits d'or; enfin *Grenade*, sous l'étincelant diadème de la *sierra Nevada*.



Phot. Osuna.

VEGA DE MALAGA : TRAVAILLEURS AU REPOS.



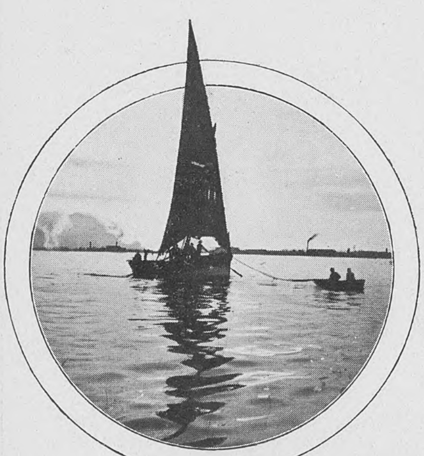
VUE GÉNÉRALE DU PORT ET DE LA BAIE DE MALAGA.



MÁLAGA : L'ALAMEDA, LA CATHÉDRALE ET LE GIBRALFARO.

PAYS CÔTIERS DE LA MÉDITERRANÉE

DE GIBRALTAR A L'ÈBRE



Phot. Osuna.

De Gibraltar à Figuières, ou du cap Tarifa, pointe extrême de l'Europe vers l'Afrique, au cap de Créus qui plonge, avec les Pyrénées orientales, dans le golfe du Lion, la côte d'Espagne se déroule en festons où se dessinent trois conques bien marquées. Trois groupes de relief s'enlèvent au-dessus des rivages : d'abord la *sierra Nevada* et ses contreforts de Alhama, Almijara, Contraviesa, Gador, Alhamilla, los Filabres, en regard de la Méditerranée; les sierras Parapanda, de Lucena, de Gor et de Baza, du côté du Guadalquivir. Plus loin se dressent les crêtes du Segura et de ses affluents, qui contre-butent le rebord de la Nouvelle-Castille. Enfin, des croupes s'élèvent au-dessus du Jucar (serrania de Cuenca) et du Guadalquivir, pour se relier en faisceau, sur l'horizon de Valence, autour de la *Muela de S. Juan*, belvédère jeté au confluent de trois grands fleuves, sur le flanc oriental de la Meseta.

A mesure que l'on s'avance dans la direction du nord-est, en suivant la côte, le relief s'écarte du littoral, se fragmente et n'affleure plus bientôt au rivage que par des promontoires détachés. Cette disposition a permis aux cours d'eau d'élargir de plus en plus leur domaine. Au contraire, le formidable monolithe archéen de la *sierra Nevada* surplombe tellement le littoral que, vu du large, il surgit brusquement entre les deux champs d'azur profond de la mer et du ciel. Bien différent est l'aspect des deux versants. Au nord descendent, vers le Guadalquivir, des arêtes calcaires dont le dépôt effectué dans les eaux tranquilles de l'ancien golfe Bétique s'est enchâssé aux gneiss et aux schistes archéens de la Nevada. Par les multiples fissures de la roche calcaire, l'eau coule souterrainement, ne laissant au dehors qu'un sol rugueux et maussade dont l'aspect rappelle assez celui de nos Causses ou celui du Karst voisin de Trieste. Les villes et les villages sont perchés sur les crêtes et les pitons isolés, étayant en terrasses leurs maigres champs sur des murs de pierre. Çà et là, quelques forêts ou plutôt des lambeaux d'anciennes forêts : le chêne-liège, le chêne vert et ce beau conifère, le pinsapo, qui dut autrefois couvrir presque toute la serrania de Ronda. Plus l'on s'élève, du Guadalquivir à la Nevada, moins il pleut; arrêtés par l'écran formidable du Muleyhacen et du Pichaco de Veleta, les nuages chargés de pluie qui montent de la mer se condensent avant d'atteindre le versant andalou.

Grenade est dans la dépendance du Guadalquivir, par le Genil qui l'arrose. Mais Antequera, Loja, Grenade, Guadix, Baza s'abritent dans la longue brèche d'effondrement ouverte au cœur du Massif, entre les sommets de la Nevada et les crêtes de soutènement échelonnées vers le nord. L'altitude compense, pour ces oasis montagnardes, la rareté des précipitations dont souffre le versant du Guadalquivir. Accumulées en neiges

dans les hauts réservoirs de la Sierra, les eaux s'épanchent, aux premiers rayons du soleil printanier et apportent au sol la fraîcheur et la fécondité, précisément quand la plaine et les pentes voisines commencent à souffrir. Grâce aux sources intarissables de la Sierra, la vie ne s'arrête pas sous les ardeurs de la canicule, les champs conservent leur verdure, les fleurs avivent leur éclat, les fruits prennent une délicieuse saveur. Cet épanouissement est d'ailleurs merveilleusement préparé par les pluies d'hiver, si abondantes parfois qu'elles peuvent interrompre la circulation et contribuent, pour une bonne part, au mauvais état des



LE MARCHAND DE POISSON.



Phot. Osuna.

PORTE DE L'ALCAZABA.

routes, très difficiles à entretenir, dans un pays où l'extrême sécheresse cuit sans désemparer des boues crevassées, avant que la terre n'ait eu le temps de sécher. Entre les versants déshérités du nord où le steppe allonge parfois sa tête chenue jusqu'au voisinage du grand fleuve andalou, et les versants du sud, abrupts sur la mer, brûlés par un soleil torride, et coupés de torrents furieux, *Grenade*, au cœur même de la Sierra, est un éden privilégié.

Protégée du nord par l'épaisseur des hauts sommets, la **côte**, attachée au flanc méridional de la Nevada, est la plus chaude de toute l'Espagne. Elle ne reçoit que peu de pluie, car l'abondante évaporation qui s'élève de la Méditerranée passe au-dessus de la frange littorale sans l'atteindre et ne heurte que plus haut les crêtes de condensation. D'ailleurs, la muraille surchauffée qui l'abrite et sur laquelle darde à plomb le soleil d'Afrique dessèche les courants atmosphériques venus de terre et les rend presque aussi redoutables pour la végétation que le brûlant *sirocco*. L'abri des chaînes côtières et, en particulier, de la *Contraviesa,* qui s'avance en balcon au-dessus du flot, mais surtout la proximité des hautes cimes ruisselantes valent aux vallons de l'*Alpujarra,* détachés du Muleyhacen et du pic de Veleta, des conditions particulièrement favorables : d'un gradin à l'autre, toutes les variétés de la flore tropicale montent jusqu'à celles des pays froids : en bas le palmier, le platane, l'oranger et le figuier; au-dessus des villages, à mi-côte, les massifs de châtaigniers et le couvert des noyers; enfin les pâturages, les lichens, la roche aride, les champs de neige.

A la coupure centrale dont Grenade est la reine s'amorcent des vallons épanouis sur la mer par un harmonieux détour : à l'ouest, celui du *Guadalhorce,* rivière malagaise; le *rio d'Almeria,* du côté de l'est. Le cours de ces deux rivières ouvre deux issues opposées et symétriques, suivant les deux côtés d'un triangle dont Grenade serait le sommet, la base étant formée par le littoral entre Almeria et Malaga. De l'une à l'autre ville, le rivage, redressé par les contreforts accumulés de la sierra Nevada, présente à peine quelques coupures, au débouché des torrents : *Guadalmedina, Guaro* (Velez-Malaga), *Guadalfeo, rio de Adra.* Enfin, sur les deux flancs de ce grand triangle montagneux, le *Guadiaro* à l'ouest, l'*Almanzora* vers l'est, ouvrent deux chemins de ronde opposés, issues complémentaires, aux deux extrémités de la puissante sierra Nevada.

Par ces coulées passent les voies ferrées : de Gibraltar à Ronda-Bobadilla, de Malaga-Bobadilla vers Séville ou Grenade; à l'opposé, Almeria-Guadix, Lorca-Empalme-Baza. Quand sera fait le tronçon qui doit réunir Baza et Grenade, un long ruban de fer se développera suivant la côte d'Espagne par Barcelone, Valence, Alicante (détour de la Encina), Murcie, Grenade, Bobadilla, Séville-Cadix ou Gibraltar. Mais il manque à cette magnifique voie, attendue par les voyageurs et le commerce international, un simple trait d'union, peu de chose pour une grande voie de communication d'un si haut intérêt.

Malaga doit à sa situation, au débouché de Grenade par la vallée du Guadalhorce, l'importance qu'elle eut dès la plus haute antiquité. Le *Guadalhorce* naît sur le revers des montagnes, au Puerto de los Alazores.



MALAGA : PERSPECTIVE DE L'ALAMEDA.



MÁLAGA : LE RIO GUADALMEDINA.

Antequera, émule de Grenade par la fertilité de son terroir, est bâti dans une plaine du cours supérieur. Passé la région lagunaire de *Fuente Piedra*, le rio entame la crête transversale des monts par la sauvage ouverture de *los Gaitanes*, où il précipite sa course : Alora, la Pizzara se succèdent au milieu d'une splendide végétation.

Málaga est un paradis ou un enfer; de terribles sécheresses introduisent parfois le désert dans son merveilleux jardin. C'était une vraie détresse quand j'y arrivai : depuis plus de huit mois on n'avait vu tomber une goutte d'eau. Dans les champs gris et poussiéreux, le blé avait cuit en herbe : plus de céréales, pas de fourrages pour les bestiaux; on mourait de faim et de soif. Le paysan abandonnait son pauvre logis, errait, couvert de hardes misérables, par les rues de *Málaga*, en quête d'un emploi, pour ne pas mourir de faim. Je comptai plus de cinquante de ces malheureux groupés au carrefour de l'Alameda et de l'avenue du Marquis de Larios. Plusieurs n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures; d'autres avaient passé la nuit sous l'auvent d'une porte : des femmes, des enfants au teint hâve leur faisaient un lamentable cortège.

Quelques-uns parlaient bas, montraient le poing : on lisait la colère sur ces visages crispés. Je crois bien qu'il y eut quelque bagarre; on m'en avertit depuis. Cette année-là (1905), les trois provinces de la Manche, de l'Estrémadure et de l'Andalousie ne donnèrent en blé que 3 millions et demi de quintaux métriques, contre 11 millions en 1901. La sécheresse déchaîna une famine : de mémoire d'homme on n'en vit de plus dure.

Le *rio Guadalmedina* n'était qu'une traînée de four à chaux : pas un courant d'eau; seulement une petite mare croupissante à l'abri d'un mur, où il n'y avait pas de quoi désaltérer un âne. On roulait, en passant le pont de Tétouan, sur un champ de poussière. Mais, sans doute, l'eau, pour fuir l'ardeur dévorante du soleil, s'était réfugiée sous terre; quelques lambeaux verts décelaient sa présence : des chèvres broutaient, de-ci de-là, un brin d'herbe, des moutons erraient sur la grève, des soldats chaussés d'espadrilles simulaient l'exercice. Tout un monde allait et venait, où je pensais voir de l'eau couler. Bien mieux, comme la route qui suit le quai présentait des ornières trop profondes, on avait eu l'idée ingénieuse, au lieu de les combler, de rompre le parapet en bordure, pour descendre dans le lit du fleuve. Par là passaient les voitures; par là je passai de même : ici du moins, les cailloux s'étalaient sans fondrières, le sable paraissait moins dur aux pieds des chevaux. Deux kilomètres plus loin, l'on remontait. Mais ce lit de fleuve transformé en grande route, n'est-ce pas assez caractéristique?



Phot. Osuna.

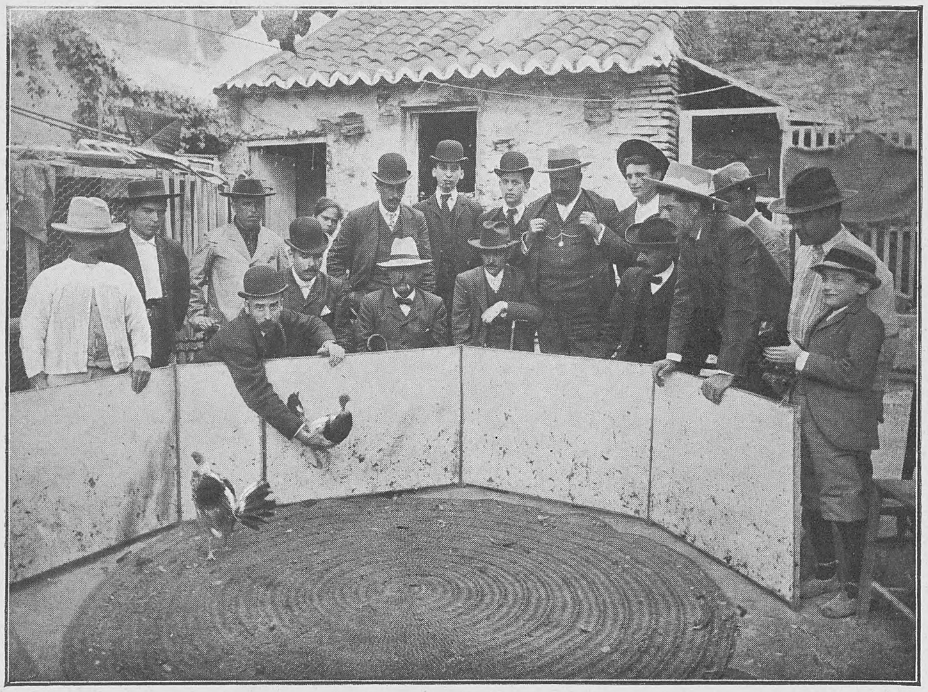
MÁLAGA : DANS LA RUE.

S'il pleut rarement à *Málaga*, le vent, par contre, y souffle souvent avec violence. La côte africaine et la côte espagnole étreignent un long couloir dont les îles Baléares, Ibiza, le cap de la Nao marquent le seuil, du côté de l'Europe. Au bout de cette avenue, l'entonnoir de Gibraltar forme un foyer d'appel pour les courants atmosphériques et marins qui s'engouffrent d'une mer à l'autre. *Málaga* est sur le passage et assez près du défilé où se heurtent les courants opposés : vent de l'est, qui déracine et souffle en tempête; vent du sud, chargé des ardeurs du Sahara; vent de terre, espèce de *foehn* qui dessèche les raisins même, à la veille de leur maturité. *Málaga* n'a que le choix de la sécheresse. Le climat pourtant est d'une rare tenue, et, heureusement pour la ville, l'eau ne manque pas trop d'ordinaire, grâce aux montagnes voisines.

La baie de *Málaga* s'ouvre dans un magnifique amphithéâtre de crêtes élevées, contreforts de la sierra Nevada. La pointe de *Torremolinos* en marque le seuil occidental sur la rive droite du Guadalhorce. De grands travaux ont été faits récemment pour étendre et améliorer le port, car *Málaga*, depuis son origine très lointaine, est un centre d'exportation considérable et une escale nécessaire pour les caboteurs qui, d'un port à l'autre, font le tour de la Péninsule. Les Phéniciens et les Carthaginois, après eux les Romains, avaient là des comptoirs, sous la protection d'une acropole naturelle, le *Gibralfaro*, dont l'éperon s'avance presque jusqu'au rivage. Cette montagne, avec la citadelle qui la couronne, l'Alcazaba mauresque, la Cathédrale et les maisons de la ville étalée dans la plaine du Guadalmedina, se développent en un magnifique panorama au-dessus du port et font corps avec lui.

Si le mouvement maritime ne répond pas encore aux grands espoirs qui ont suggéré les récents travaux, on peut attendre du riche terroir de la Huerta et du progrès très vif de l'industrie un accroissement prochain de prospérité. Sous le ciel favorisé de *Málaga*, les tissages de coton, les raffineries de sucre, les fonderies de fer s'élèvent à côté des champs de coton, de canne à sucre et

des vergers où mûrissent à profusion grenades et olives, oranges et figues d'Inde, patates et nèfles du Japon. Les raisins secs de *Málaga,* ses vins muscats, les vignobles de Colmenar, ont une réputation universelle. Dans les parcs qui entourent la ville, principalement du côté de la Huerta, du Guadalmedina au Guadalhorce, les plantes des tropiques, avivées par les sources fraîches descendues des montagnes, composent des paysages enchanteurs.



Phot. Osuna.

MÁLAGA : COMBAT DE COQS.

J'ai noté, au cours d'une flânerie à la *villa Concepción :* des caoutchoucs de 20 mètres, des figuiers d'Inde de proportions colossales, une tonnelle dont le fin treillis pliait sous l'avalanche de fleurs violettes du *chamœrops excelsa* et les grappes plus tendres d'une glycine géante; le long des allées pleines d'ombre, les fûts annelés des cocotiers d'Australie, l'extraordinaire *Pritchardia filifera* à côté d'un cocotier de 25 mètres, des eucalyptus gigantesques capables d'abriter une tribu, des bosquets de bananiers, des sentiers le long desquels les plantes grasses déroulent leurs volutes bizarres piquées de fleurs invraisemblables. L'oranger, le citronnier deviennent chose banale à force d'abondance; on les dédaigne pour les formes plus rares, l'*arenga saccharifera*, le *scaforthia elegans*, les fourrés de *bambous,* l'*araucaria,* un arbre de 35 mètres qui forme à lui seul une forêt. Et partout, dans ce jardin de rêve, sous la folle végétation, l'opulente tapisserie des mousses, les fougères en parasols, les guirlandes fleuries, les plantes marines, les ruisselets qui cascadent, les sources qui murmurent. Quelle pauvre figure font nos plantes de serre et nos orangers souffreteux à côté de cette resplendissante nature!

Les villas qui l'entourent, ses promenades, sa Huerta donnent un grand charme à *Málaga.* Dès l'abord, cela se voit. Une avenue de palmiers, entourée de jardins, tend une ligne de verdure parallèlement au quai; cela repose la vue et s'harmonise admirablement avec l'amphithéâtre de la Cathédrale de l'Alcazaba et du Castillo, qui domine tout le reste. L'avenue est d'hier; on se propose de la prolonger au delà de la *plaza de Toros,* jusqu'aux boulevards plantés de la *Caleta,* qui enroulent leurs ombrages avec ceux du *Limonar,* autour du *Gibralfaro.* Ce quartier, nouvellement éclos au vif soleil de *Málaga,* n'est qu'une suite de ravissantes villas tapies sous des bosquets fleuris : on y respire délicieusement. Quand seront devenus grands les palmiers de la nouvelle avenue, aucune ville d'Espagne ne pourra rivaliser avec *Málaga* pour la beauté des promenades. Il est fâcheux seulement que l'*Alameda* nouvelle ne se trouve pas dans l'axe de l'ancienne, due à l'initiative du marquis de Larios. Un promontoire de maisons rompt la continuité de l'ombre. Mais, en revanche, les nouvelles plantations prolongées vers l'extrémité occidentale du port donnent la main à l'*Alameda de Colon,* qui suit la rive gauche du Guadalmedina. Ainsi se trouve complétée la magnifique couronne de verdure tressée au front de *Málaga.*

La ville, resserrée entre la butte du *Gibralfaro,* le port et le lit de son rio, ne peut offrir les larges voies sans lesquelles on ne conçoit guère de grande ville moderne. Une grande avenue, la *calle del Marqués de Larios*, coupe l'enchevêtrement de la vieille ville. C'est à la fois une rue bordée de beaux magasins, un boulevard sans arbres, un *forum* où l'on se promène à la fraîcheur du soir, et au beau milieu de la chaussée, comme si le passage était interdit aux voitures. A onze heures, le mouvement bat son plein : on respire la brise de mer, on cause; sur cette foule monte à peine une rumeur. De droite, de gauche, les cafés regorgent, aussi les cercles, ces grandes et superbes installations que l'on rencontre dans toutes les villes importantes d'Espagne et qui ne le cèdent en rien aux établissements similaires de Londres, de Paris ou d'ailleurs. C'est ici que l'on vit une partie du jour, avec un verre d'eau sur une petite table et des cigarettes en nombre infini. Tout est parfaitement compris, luxueux, propre et adapté aux exigences du climat : vastes galeries fraîches et bien aérées, l'eau en abondance, salles de jeux, salles de lecture, de repos, d'exercices, une bibliothèque, les journaux les plus variés. On déjeune au cercle, on y fait la sieste, on y convie ses amis.

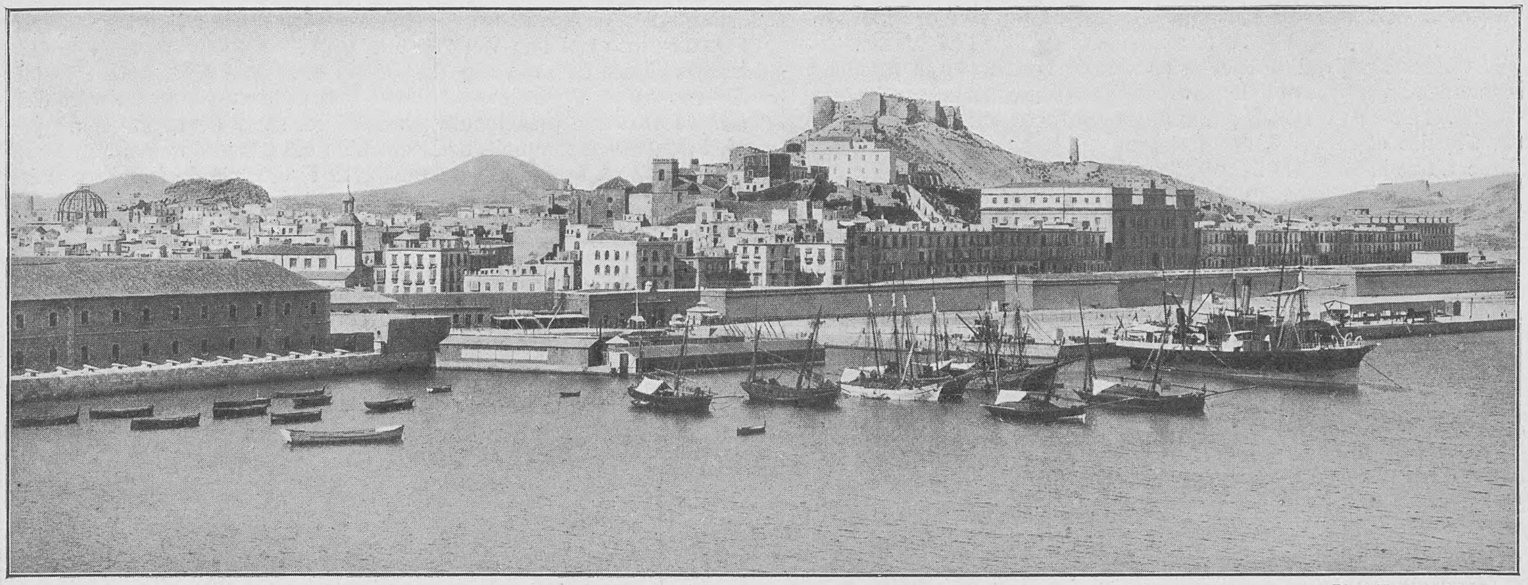


Phot. Osuna.

HABITATION RUSTIQUE AUX ENVIRONS DE MÁLAGA.

La grande avenue *del Marqués de Larios* est comme un grand cercle continu; la femme ne s'y voit guère : étroitement confinée dans le cercle de la famille, elle sort peu, j'entends la femme appartenant à la classe aisée. Pour peu que vous flâniez dans la rue de Grenade, entre la place de la Constitution, sur laquelle débouche l'avenue de Larios, et la place de Riego, vous aurez avec les *miradores* soigneusement grillés, remplaçant les *mashrébiyèhs* arabes, une saisissante évocation de l'Orient. Si la femme, émancipée par le christianisme, n'est plus prisonnière, elle se plaît, instinct atavique sans doute, à passer des heures, accoudée sur un coussin, derrière les vitres, en regardant le spectacle de la rue. On se croirait à Tunis ou au Caire : aucune ville espagnole n'est plus près de l'Afrique que *Málaga.*

La place de *Siglo*, ce carrefour étroit de rues tortueuses et de ruelles enchevêtrées, avec ses encorbellements, ses balcons ajourés de belles grilles, délasse infiniment des grandes rues droites et stupides. Quel plaisir aussi de circuler à travers les étroits passages bordés de boutiques sombres, labyrinthe entremêlé de la place de la Constitution au Marché! Les voitures n'y circulent pas; on se croirait dans les



Phot. Hauser y Menet.

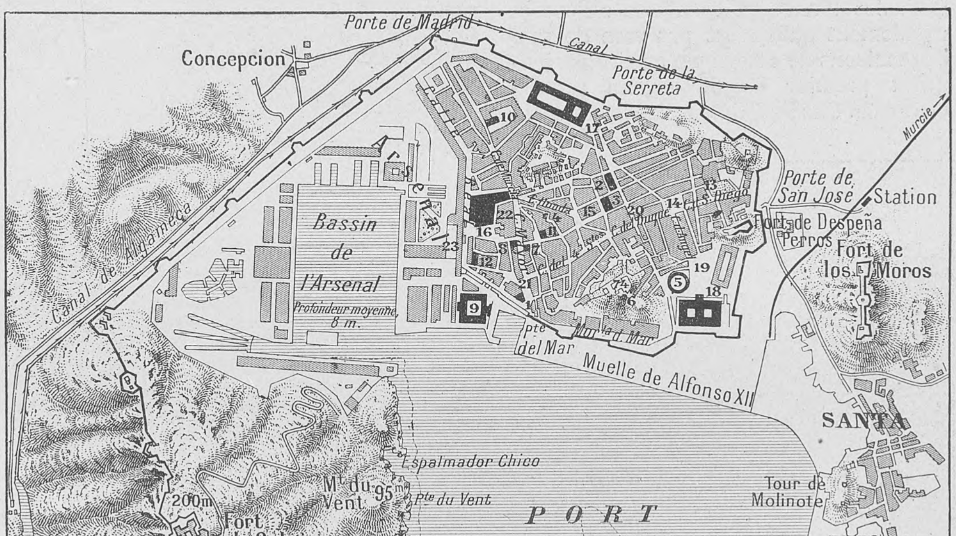
VUE GÉNÉRALE DE CARTHAGÈNE.

petites *calle* de Venise qui vont, viennent et se croisent avec une si amusante fantaisie. Les enfants jouent dans la rue, et il n'en manque pas; parmi eux circulent les marchands ambulants, les ânes chargés de bois ou de poterie, les porteurs d'eau, le crieur de poisson, type populaire de *Málaga :* les deux mains appuyées sur la hanche, il porte, suspendus à la saillie du coude, par deux longues courroies, deux plateaux d'osier dans lesquels frétille le produit de la dernière pêche. Semblable à une balance qui marche, le petit marchand va par toutes les rues de la ville, la tête haute, la voix claironnante, inépuisable de lazzis, de mots pittoresques, de proverbes; car il connaît son monde et n'a peur de rien.

La *cathédrale* de Málaga compte parmi les beaux édifices religieux de l'Espagne. Commencée à la fin du xv[e] siècle, gravement compromise par le tremblement de terre de 1680, elle demeure inachevée. Son style est celui de la Renaissance italo-grecque. Seule, la tour du nord est complète. L'intérieur, à trois nefs d'égale hauteur, est vaste, le chœur bien décoré. Sur le flanc, un édifice Renaissance, depuis peu restauré, forme un joli coin pittoresque. Des ruelles montent à la pointe de l'*Alcazaba,* palais-forteresse des Maures, qu'une double enceinte de remparts attachait au Gibralfaro. Au pied de la Vela, haute tour sur laquelle la croix fut plantée par Pierre de Tolède, le 18 août 1487, toute une population de gitanos grouille dans de misérables abris.

Près la place de *Riego,* l'église de Saint-Jacques-le-Majeur rappelle par plus d'un détail l'ancienne mosquée que cet édifice remplace. Le Marché, encore un souvenir des Maures; son arc en fer à cheval, avec inscription, servait de portail à l'ancien chantier de construction. Là débouche la rue de la *Porta del Mar :* par la distance qui la sépare maintenant des quais, l'on juge de l'abondance des dépôts charriés par les crues terribles du *Guadalmedina.* Ce piètre fleuve où, dans certaines années, la grève brûlante laisse à peine place pour quelques traînées liquides, roule en crue, comme un torrent furieux. C'est là le mal des oasis semées le long de la côte : Vélez Málaga, Almuñecar, Motril, Adra, Almeria.

Motril et **Adra** sont aussi chauds, mais plus riches en eau que Málaga; leurs plaines d'alluvions récentes sont, grâce aux irrigations, d'une grande fertilité. C'est que l'inépuisable réservoir de la sierra Nevada surplombe presque ces petites oasis littorales : très exposées à la morsure du soleil et



D'après la carte marine.

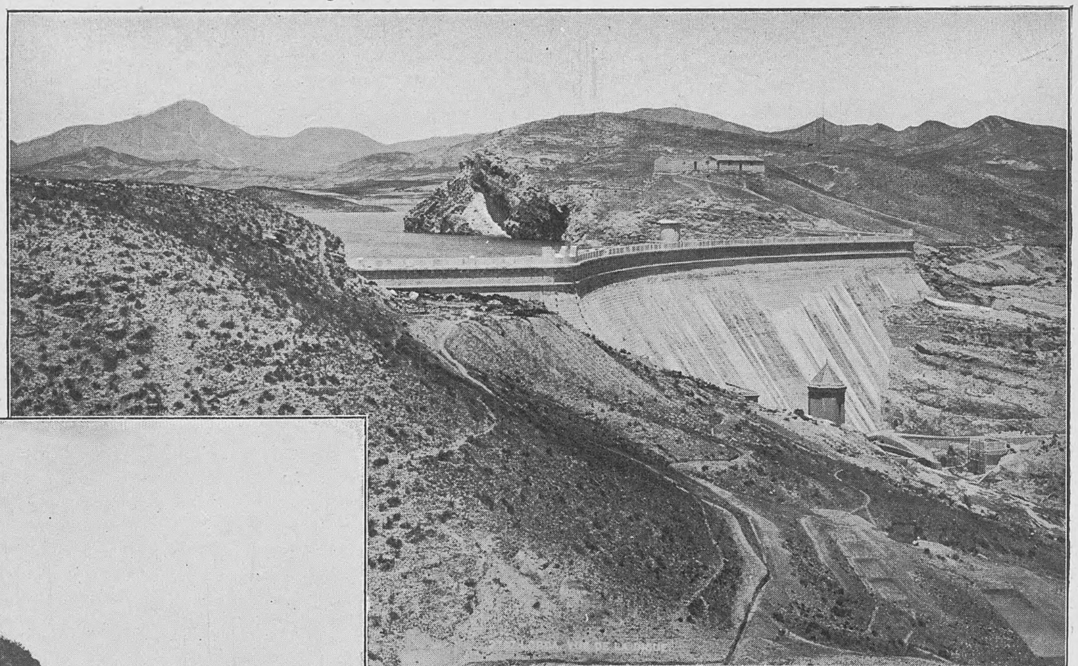
VILLE ET PORT DE CARTHAGÈNE.

du vent d'Afrique, elles participent pourtant un peu des conditions favorables qui donnent la vie aux vallons abrités de l'Alpujarra.

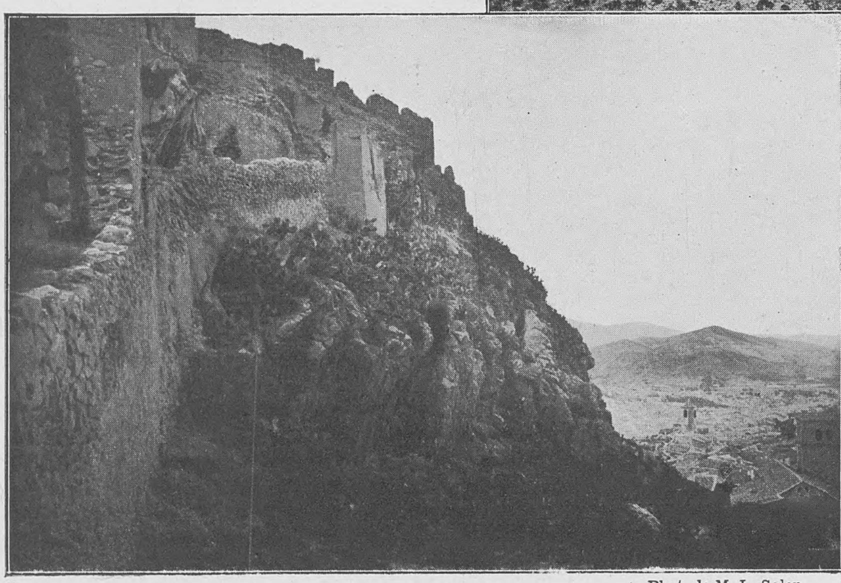
Le **Guadalfeo**, qui débouche en vue de Motril par la brèche ouverte entre l'Almijara et la Contraviesa, puise au cœur même des grands massifs. Il s'ouvre un défilé par la *Boca del Dragon*, ou *Tajo de los Vados*, puis s'apaise et dépose les matériaux considérables que sa fougue (il tombe d'une hauteur de 2 500 mètres), pareille à celle d'une cascade ininterrompue, arrache aux flancs de la montagne.

Le torrent de **Adra** débouche des hauteurs de la Nevada par un couloir ouvert entre la sierra de Contraviesa et celle de Gador, autrefois unies. Comme le Guadalfeo, il tranche dans son cours supérieur un étroit cañon, les *Angosturas de Cejor*, dont la largeur, en certains points, n'atteint pas 10 mètres. Au fond de cette faille, sur plus d'un kilomètre, le torrent bouillonne, jette contre les murailles de sa prison les blocs et les cailloux qu'il entraîne, démolit et émiette la roche, tourne en de furieux remous qui creusent de profondes cavités ou marmites de géants. Au sortir du défilé, il s'apaise, dépose ses troubles, élargit une campagne qu'il a créée et ne cesse d'enrichir.

Le **rio de Almería**, quand la Nevada et les sierras de Gador et de los Filabres lui versent des précipitations abondantes, roule en furieux; le limon qu'il entraîne est si riche que les champs d'Almería ne connaissent pas d'autre engrais. Le niveau des terres qu'il entasse s'élève si rapidement qu'il n'est pas rare de voir des maisons de campagne ensevelies jusqu'au premier étage, devenu rez-de-chaussée. Une ingénieuse distribution des eaux (le rio atteint plus de 500 mètres de large vers son embouchure), la sélection du sol végétal dégagé des détritus infertiles, ont fait de la campagne d'*Almería* un véritable jardin. On y cultive avec succès les céréales, le froment, l'orge, le maïs, l'oranger, le citronnier, le mandarinier, et, sur les terrasses qui portent des rangées de maisons blanches, ces fameuses treilles de *parras*, raisin au grain allongé, qui conserve, dans la sciure de liège, toute sa fraîcheur et s'expédie, par barils, en Angleterre. Les *parras* sont produits par un plant sauvage que l'on fertilise artificiellement chaque année, comme le palmier-dattier. Un chapelet de villages s'échelonne le long du rio.



BARRAGE DE LORCA.



Phot. de M. L. Soler.

VIEUX CHATEAU DE LORCA.

La ville d'**Almería**, chef-lieu de province et siège d'un évêché, conserve, malgré les épreuves des invasions et des tremblements de terre, quelque chose d'autrefois : une cathédrale gothique, à laquelle ses tours d'angle et ses murs couronnés de créneaux donnent un aspect guerrier, une ancienne Alcazaba mauresque que domine la grande tour de l'Hommage. Le port, abrité des tempêtes de l'est par le cap de Gata, est l'un des meilleurs d'Espagne : il expédie des fruits, des céréales, des minerais; surtout en France, le minerai de fer.

Sa situation, à l'entrée du grand couloir maritime qui aboutit à Gibraltar, en fait un poste de premier choix : les Romains et, avant eux, les Ibères, y étaient établis. Aucun point de la côte ibérique n'offrait aux immigrants d'Afrique un atterrissage plus facile : il est presque en face d'Oran, et si l'on vient de Melilla, l'île d'*Alborán* offre une étape intermédiaire entre le cap *Tres Forcas* et la baie d'Almería. Aussi les Maures y abordèrent-ils de bonne heure; plus tard le territoire d'*Almería* forma une principauté particulière, sorte de royaume au petit pied dont on se moquait, mais qui n'en eut pas moins son importance et sa richesse. La culture du mûrier et l'industrie de la soie y étaient plus florissantes qu'aujourd'hui. Les vaisseaux de Syrie et d'Égypte, ceux de Pise et de Gênes s'arrêtaient dans son port.

Le dernier souverain d'Almería, *Motacin*, vivait content de son petit État, sans chercher à l'agrandir. Il aimait à causer philosophie, accueillait les poètes et appréciait fort l'art de revêtir sa pensée d'un vif et gracieux coloris. De nombreux réfugiés, fuyant les tyrans berbères de Grenade, pour lesquels l'intelligence humaine fut une ennemie, venaient demander l'hospitalité au prince *Motacin* qui, en vrai Arabe, détestait les Barbares obtus venus des rivages d'Afrique. Le plus grand géographe que l'Espagne arabe ait produit : *Obou-Obaid Becri*, publiait là un grand ouvrage sur les routes et les royaumes, ou bien travaillait à son grand Dictionnaire géographique, le *Modjan*, qui nous est parvenu en entier. L'invasion des Almoravides troubla cette heureuse quiétude. *Yousof ibn-Téchoufin*, à la tête de ses Berbères à demi sauvages, enleva Grenade et envoya une armée de gueux, comme on appelait les Africains, s'emparer d'*Almería*. L'infortuné Motacin en mourut de douleur, le 12 juin 1091; cinq mois plus tard, les *Almoravides* entraient dans la petite capitale. *Almería* fit retour définitivement à l'Espagne chrétienne, en 1489.

Dans la dépression où coule l'Andarax, affluent du rio d'*Almería*, entre la masse schisteuse de la sierra Nevada et la sierra de Gador, de nature calcaire, d'extraordinaires gisements métallifères ignorés des Maures et des Romains ont fait du misérable village de *Berja* (sur le rio Chico, affluent du rio de Adra) un centre populeux et relativement riche. Des bergers ayant recueilli, à flanc de montagne, des fragments de minerai épars sur le sol, les gens prévenus de l'aubaine s'empressèrent aussitôt d'amasser tout ce qui gisait à fleur de terre. Mais la loi ne consentait alors qu'une concession superficielle de 4 hectares : chacun voulut avoir son lopin de terre à exploiter; les excavations à ciel ouvert, les puits se multiplièrent au point qu'il devint impossible à aucun concessionnaire de pousser son exploration sans buter aussitôt contre le champ du voisin. D'ailleurs l'argent manquait. Alors quelques pionniers plus hardis que les autres formèrent une société, au capital de 100 pesetas (100 francs au pair), sur lesquels on appelait, pour chacun, une somme de 25 centimes. « Avec une pareille mise de fonds, l'exploitation commença : le minerai se rencontra si vite et en telle abondance qu'on alla jusqu'à distribuer 3 000 pesetas de dividende trimestriel à chaque action de 25 centimes. La sierra de Gador se couvre de concessions : trente mines piochent la calamine, vingt autres le plomb; dans les mêmes parages se trouvent le



ELCHE : PONT SUR LE VINALAPÓ.

soufre, le cuivre. A la *Solana de Fondon*, le métal plonge, du nord au sud, libre de gangue et sous forme de paillettes de plomb très pures (*puntas*) noyées dans la masse de la craie; cela forme le filon (*creario*), véritable fil d'Ariane qui conduit à de vastes poches (*bolsadas*) où l'on pioche en plein métal, avec 80 pour 100 de rendement. Le bloc épuisé, le filon reprend et conduit à un autre bloc. » (Duc de la Salle, *Région minière de l'Andarax.*)

A force d'endiguements et d'irrigations, les riverains de l'**Almanzora**, qui s'encaisse au nord de la sierra de *los Filabres,* sont parvenus à sauver de la sécheresse des plants d'orangers, des oliviers et quelques champs de céréales. On a même essayé, dans les fonds bien abrités, la culture de la canne à sucre, mais sans succès, à cause des vents d'est, brûlants l'été, froids l'hiver, qui s'engouffrent directement dans la vallée. C'est par cette route naturelle de l'Almanzora que monte la ligne ferrée Murcie-Lorca-Huércal vers Baza, avec prolongement futur jusqu'à Grenade.

Une région, desséchée entre toutes, s'étend le long du littoral, depuis le cap de Gata jusqu'au delà d'Alicante, à proximité du promontoire de la Nao. Des marnes grisâtres, incultes, coupées de touffes d'*esparto* : voilà ce que l'on rencontre d'Almería aux rives de l'Almanzora. Entre Almería et Alicante, **Carthagène,** l'un des premiers ports militaires de l'Espagne, peut-être le premier, s'abrite au fond d'une baie naturellement très forte, que protège le cap de Palos. Des batteries échelonnées sur les pointes défendent la passe d'accès; deux grands forts la commandent : le castillo de las Galeras et le castillo de S. Juan, qu'appuient, en arrière, les forts de los Moros, de Despeñaperros et d'Atalaya. Au-dessus même du môle et de la Muralla de Mar, la citadelle ou castillo de la Concepción couronne le fond du port. Peu de chose à noter de la ville elle-même : la calle Mayor, sorte de promenoir bordé de magasins, où l'on circule à l'abri des voitures, est l'artère principale ; dans le fouillis des rues comprimées par l'enceinte des remparts, la place de la Constitution, avec ses arbres et ses fontaines, met un peu de lumière et de fraîcheur. *Carthagène* est avant tout une place de guerre dont l'arsenal est la vie.

Parallèlement à la région littorale des steppes, Lorca, Murcie, échelonnent leurs oasis dans une dépression plus rapprochée des montagnes que de la mer. **Lorca** est situé à 350 mètres d'altitude, au point où le *Guadalentin,* principale tête du *Sangonera,* débouche en plaine : plus bas, le *Sangonera* s'unit au *Segura*. La *Huerta* de *Lorca* est une Vega presque dépourvue d'arbres; les céréales occupent les quatre cinquièmes du sol irrigué. Trois ou quatre arrosages par an suffisent à les sauver de la sécheresse. Mais, comme le débit du rio Guadalentin est très variabe et que le torrent est à sec, précisément quand ses eaux seraient le plus utiles, on a barré ses deux branches supérieures par des digues formant deux réservoirs : l'un, le *Pantano de Puentes,* qui, en s'effondrant le 30 avril 1802, engloutit Lorca sous un déluge; l'autre, le *Pantano de Valdeinfierno,* que l'accumulation des vases a comblé, au point de rejeter habituellement les eaux en cascade par-dessus bord. On a rebâti le Pantano de Puentes; mais c'est une Compagnie particulière, une « Empresa », qui, chargée des frais, s'est réservé de vendre le surplus des eaux disponibles, après qu'elle a fourni, chaque jour, aux anciens propriétaires, les 500 litres à la seconde qui leur sont dus. Cette vente se fait aux enchères. C'est un spectacle intéressant que M. J. Burnhes a joliment décrit :

« A Lorca, la « subasta » des eaux a lieu dans une grande salle mal éclairée, aux murs nus, de plain-pied avec la rue et qui s'ouvre par une immense porte à double battant, d'une largeur presque égale à celle de la salle. La porte reste ouverte durant les enchères



Phot. Laurent-Lacoste.

A TRAVERS LA HUERTA DE MURCIE.



Phot. Laurent-Lacoste.

MAISON DE CULTURE DANS LA HUERTA D'ELCHE.

« Ainsi, dès que le président a décidé, le tumulte violent s'est apaisé, et la salle est redevenue tout entière muette, attendant l'enchère suivante. Comment le président a-t-il fait pour reconnaître celui qui disait le plus haut prix? Je ne sais... A supposer même qu'il se soit trompé, sa décision est définitive et sans appel, et tous s'inclinent. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait protesté.

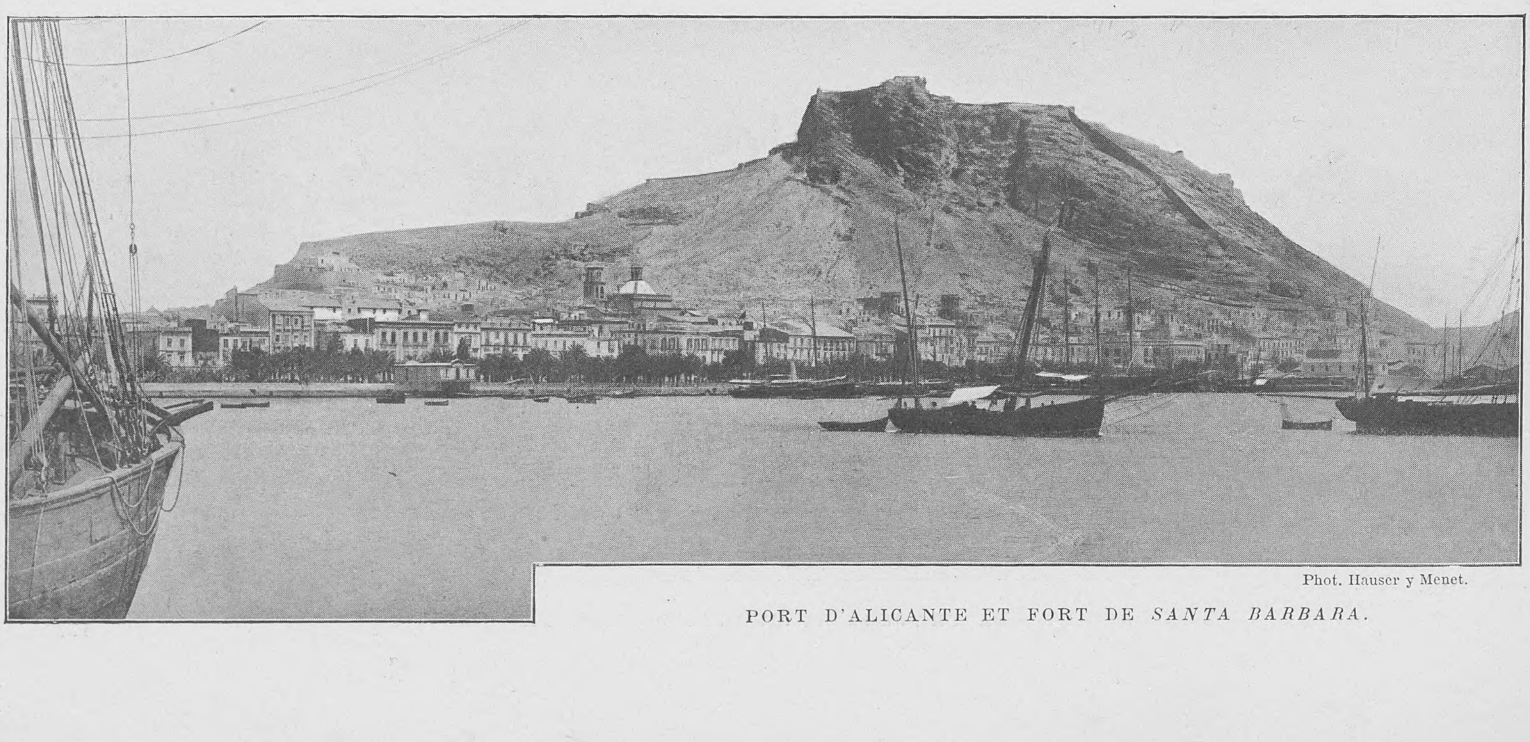
« Tous les hommes sont découverts, quelques-uns ont le mouchoir de couleur noire ou sombre noué sur la tête, mais tous tiennent à la main leur grand chapeau à larges bords; aucun ne fume, aucun ne parle, et même ceux qui sont là-bas, dans la rue, sont silencieux et tête nue. Il est facile de voir qu'il n'y a là que des paysans, car tous sont rasés : ni barbe, ni moustache; tous portent la chemise sans cravate; la plupart ont sur l'épaule, sur le bras, ou sur le dos, la couverture (et non la *capa*). C'est un spectacle très imposant que celui de toutes ces têtes noires ainsi massées, ainsi tendues, ainsi attentives, qui ne pensent toutes qu'à l'acquisition, au meilleur compte, du bien par excellence, l'eau. » (J. BURNHES, *l'Irrigation dans la péninsule Ibérique et dans l'Afrique du Nord*.)

et les hommes debout se serrent et se pressent jusque dans la rue; la salle n'a pas de plancher : on est sur la terre même. Dans le fond, en face de la porte, se trouve une estrade qui est séparée du reste de la salle par une balustrade en fer; la balustrade n'a pas de porte : on entre sur l'estrade par une porte de côté; il y a séparation complète entre l'estrade et la foule. Sur l'estrade, une grande table recouverte d'un vieux tapis vert; les secrétaires y prennent place. Derrière la table et sur une marche encore un peu plus élevée, cinq fauteuils : le président des enchères occupe le fauteuil du milieu. Sur un escabeau, l'homme qui crie les enchères.

« A huit heures sonnant (huit heures du matin), sur un signe du président, le crieur prononce en espagnol les paroles suivantes, d'une voix monotone et chantante, comme on dit des patenôtres récitées tous les jours et sans mettre aucun intervalle entre les deux phrases : « En l'honneur du Saint-Sacrement de l'autel, qui achète la première *hila* de Sotellana? » Et immédiatement les cris se font entendre : « *Ocho, nueve, diez reales!* » Les voix se couvrent les unes les autres, les bouches s'ouvrent et vocifèrent, les cous se tendent, les têtes se raidissent en criant. Contre la balustrade de fer, on se presse, on s'écrase presque, car celui qui est le plus près a plus de chance d'être entendu. Le président écoute et suit cette vocifération avec un calme souverain. Puis, tout à coup, il désigne d'un geste vif celui qui a dit le prix le plus élevé. Subitement tous les cris cessent; et, dans un silence absolu, celui qui a été désigné donne à haute voix son nom et les secrétaires l'inscrivent.

Le *Segura* et le *Júcar* sont les deux fleuves les plus importants de l'Espagne du Sud; ils débouchent sur chacun des flancs du cap de la Nao.

Le **Segura**, par l'importance des cimes qu'il draine et l'abondance de ses eaux, tient la première place. C'est, en effet, l'émissaire des sierras boisées d'*Alcaraz*, de *Segura*, de la *Peña Sagra*, qui, d'autre part, alimentent les sources du Guadalquivir par les pluies abondantes et régulières qui s'y déversent. Contraint de se frayer une route à travers ces Sierras compliquées, le *Segura* supérieur ouvre une série de gorges sauvages : Infierno, Peñas Horadadas, Almadenes, la plus étroite et la plus profonde. Des hauteurs voisines affluent le *Mundo*, l'*Argos*, le *Quipar*. Autant paraissent arides, avec leurs croupes pierreuses et tachées par places de genêts ou d'ajoncs, les crêtes interjetées au centre du bassin, autant sont riantes et plantureuses les campagnes étalées à leurs pieds. L'eau des torrents, captée par les canaux, y répand l'abondance et la vie; des villes considérables : *Caravaca*, *Calasparra*, *Cieza*, s'y sont développées. Toute la vallée supérieure du Segura est jalonnée d'oasis qui dégringolent au milieu des oliviers, des orangers et des vignes, le long du lit encaissé de la rivière. Il semble qu'avant de se réunir, la vallée du *Segura* et celle du *Sangonera* veuillent opposer avec plus de vigueur la sécheresse des versants rocheux et grisâtres aux campagnes fertiles produites, dans les fonds, par l'irrigation. Un réseau compliqué de veines aquifères, les unes destinées



Phot. Hauser y Menet.

PORT D'ALICANTE ET FORT DE *SANTA BARBARA*.



Phot. Cantos.

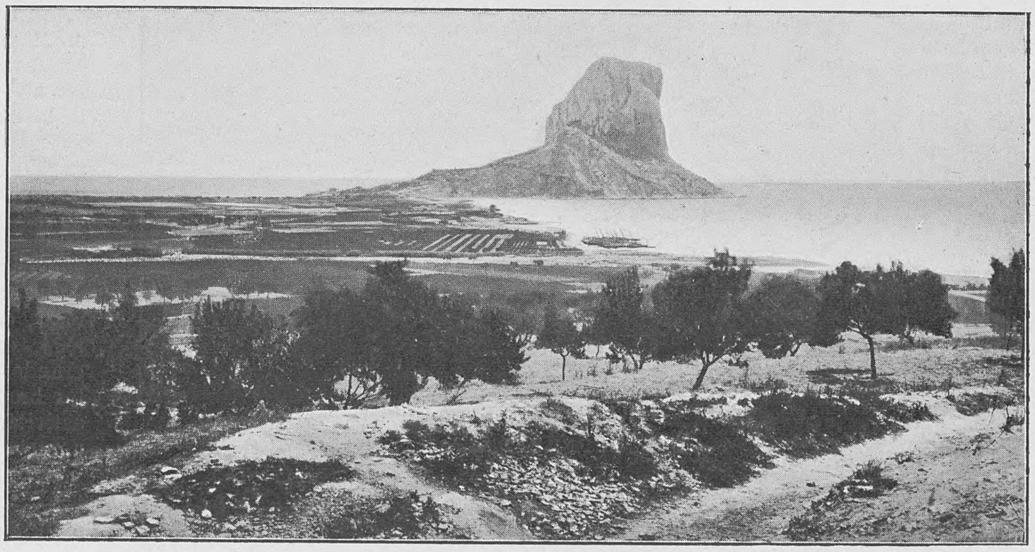
ALICANTE : PERSPECTIVE DE L'ALAMEDA.

Alfonso), celle non moins tortueuse et resserrée de la *Plateria,* où ne peuvent circuler les voitures, sont parfaitement originales. Ces étroits sillons sont protégés du soleil; on les recouvre au besoin de toiles, et alors c'est l'Orient, ses bazars dans la pénombre, les Maures assis au seuil de leur boutique.

Avant de verser dans la mer, à Guardamar, le peu d'eau qui lui reste, après les abondantes saignées pratiquées sur son cours, le *Segura* tend la main, par des canaux, au *Vinalapó,* dans l'*albufera* ou lagune d'Elche. Un seuil de terres blanchâtres que couronnent quelques groupes de palmiers sur des fonds chauves et desséchés sépare le bassin moyen du Segura de celui du Vinalapó, l'oasis de Murcie de celle d'Elche.

Le **Vinalapó** fournit à la palmeraie d'**Elche** ses eaux d'arrosage et emplit d'un frais clapotis les fossés qui s'insinuent à travers les champs cultivés : partout les orges, les blés ondulent, coupés par les tapis verts des trèfles et des fèves. La gloire d'*Elche*, ce sont ses palmiers, au-dessous desquels les fleurettes carminées, rose ou orange des grenadiers mettent l'embrasement de leurs vives couleurs; les figuiers et les oliviers s'étendent aussi en champs continus. *Elche* possède environ 80 000 palmiers-dattiers qui forment une véritable forêt. Je sais certain parc, aux arbres de magnifique venue, dans lequel on se croirait en Afrique; c'est la véritable oasis. Sous les hauts parasols qui frémissent, tantôt droits sur leurs fûts comme des piliers de cathédrale, tantôt inclinés gracieusement au-dessus de quelque frais bassin, les allées bordées de lauriers-roses, de géraniums géants, de rosiers arborescents, vont, viennent à travers les frais tapis de luzerne, que coupe çà et là un filet d'eau murmurante. Sous la voûte élevée, la brise passe; il fait bon respirer et vivre. C'était mars, quand je visitai *Elche* pour la première fois. Déjà le soleil brûlait; l'ombre était délicieuse. En juillet, ce doit être intolérable; les Espagnols nomment *Elche* la « poêle à frire ». On y vient pourtant, de Madrid, en villégiature. Passe encore Alicante en juillet : la mer apporte quelque fraîcheur. Mais *Elche*.

Dans ce fond de poussière, le *Vinalapó* serait bu avant à l'adduction, les autres à l'émission des eaux, s'enchevêtre à l'infini.

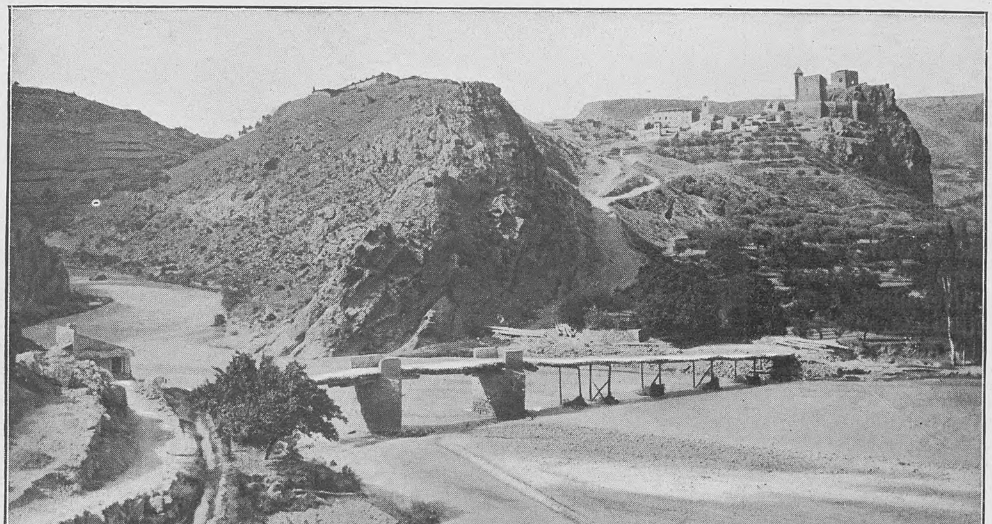


Phot. de M. L. Soler : Barcelone.

LE ROCHER DE CALPE (PROVINCE D'ALICANTE).

La vraie *Huerta de* **Murcie** commence; elle tend la main à celle d'Orihuela, de sorte que toutes les deux se confondent et forment un immense jardin de 25 kilomètres de long sur 7 kilomètres de large. « C'est une zone admirable de cultures modèles; le sol y est nivelé et disposé pour l'arrosage avec une précision géométrique : à chaque culture particulière correspond un dessin, avec de petits à-dos de forme spéciale. Aucune parcelle de terrain n'est perdue; sur le sommet des à-dos, par exemple, sont plantées, à intervalles réguliers, des *batatas* (pommes de terre douces) : les céréales, les légumes sont accompagnés de soins particuliers et pour ainsi dire personnels; les melons sont protégés par de petits toits. Aussi faut-il admirer comme les blés, les orges et les fèves poussent drus, et comme les figuiers, les oliviers, les orangers et les mûriers s'alignent avec régularité et sont chargés de feuilles ou de fruits. » (J. BRUNHES.)

Que voir à *Murcie*, sinon sa merveille, la Huerta? Cette ville, située au milieu d'un parc, possède une grande place en plein soleil, l'Arenal ou place de la Constitution; sa plus belle promenade, le *Malecon,* est sans ombre; il est vrai qu'on y vient surtout le soir, et la vue en est admirable sur le fleuve, les jardins d'orangers, les bouquets de palmiers dont le panache se découpe sur le fond bleu du ciel. Aucun horizon n'est plus limpide que celui de *Murcie :* c'est le royaume de la clarté, *reino serenissimo.* La cathédrale de *Murcie* remplace une ancienne mosquée; sa tour de 146 mètres commande un paysage de toute beauté. Les rues, surtout l'étroite calle de la *Traperia* (auj. *del Principe*



Phot. de M. L. Soler.

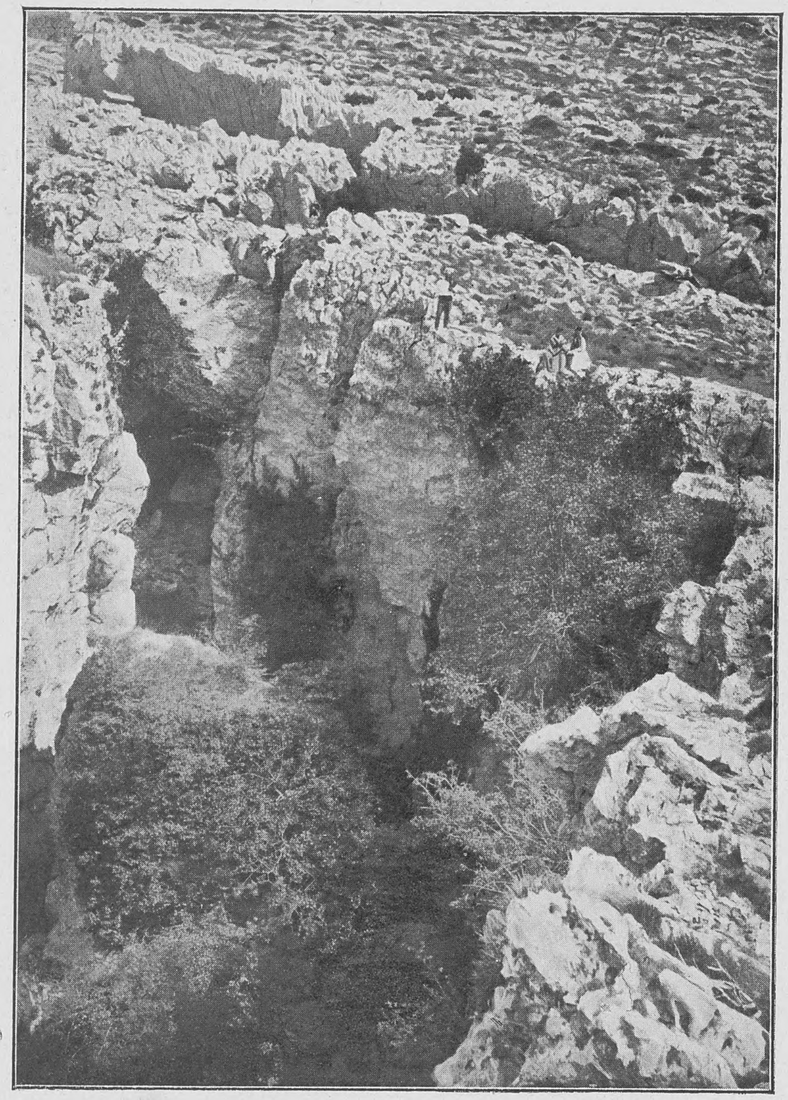
COFRENTES : CONFLUENT DU RIO CABRIEL ET DU JÚCAR.

d'arriver aux palmeraies, si l'on n'avait soigneusement défendu et régularisé son cours. A 5 kilomètres en amont de la ville, le barrage récent de *Tibi* emmagasine les eaux pour le temps de la sécheresse; il a été construit par un syndicat de propriétaires qui, tous les jours, vend aux enchères la quantité d'eau disponible. Cela se fait plus tranquillement qu'à Lorca. Les intéressés sont réunis dans une grande salle disposée pour cet usage : assis sur des bancs à dossiers qui courent le long des murs, ils restent couverts, étant chez eux, causent et fument. L'enchère ne donne lieu à aucun tumulte, chacun sait ce qu'il veut et sait le dire posément.

Les palmiers d'*Elche* sont cultivés pour leurs palmes, plutôt que pour leurs fruits, bien que ceux-ci viennent à maturité. Ramassées dans une gaine, les branches sont liées en faisceau : ainsi protégées de la lumière, elles jaunissent et sont expédiées ensuite dans toute l'Espagne, pour la fête des Rameaux.

S'il ne faut que du soleil et de la poussière, de la poussière surtout, pour donner l'illusion de l'Afrique, *Elche* n'a pas de rivale en Europe. La terre imprégnée de sel, qui plaît tant au palmier, se pulvérise à l'infini sous l'action des rayons solaires et s'étend en nappes blanchâtres sur les champs d'alentour. Le tramway électrique, qui court le long de la route, d'*Elche* à *Alicante*, soulève des trombes brûlantes : on étouffe, portes et fenêtres fermées, comme sous une avalanche de plâtre enflammé. J'ai vu Tozeur, Kairouan, le désert : de ma vie je ne me suis cru si près d'étouffer et de rôtir.

Alicante est le rêve des Madrilènes; la route est presque directe, de la capitale à la côte, et la descente si facile! C'est la mode d'ailleurs. Nous choisirions l'hiver pour cette villégiature ; l'air est doux, le ciel pur, la mer bleue. Les Espagnols préfèrent venir en juin. Par la chaleur qu'il faisait en mars, quand j'abordai au port, je ne puis m'empêcher de frémir à la pensée de ce que peut être ici la canicule. Il paraît que ces craintes sont sans raison. Comme à Málaga, les ardeurs du soleil d'été sont tempérées par la brise de mer; l'on souffre moins en ces jours-là que dans les rues chauffées à blanc de la capitale. Alors il fait bon, quand des millions d'étoiles s'allument sur l'azur pâli du firmament et ruissellent en parures de diamants à la crête des vagues, errer sous l'éventail des palmiers qui bruissent doucement à l'unisson du flot. C'est le charme d'*Alicante*. Ce bandeau vert d'arbres vigoureux qui s'avancent jusqu'au-dessus du rivage est, pour elle, à la fois un ornement et une défense contre l'ardente réverbération du soleil sur le miroir des eaux.



Phot. de M. L. Soler.

LE GOUFFRE D'AITANA.

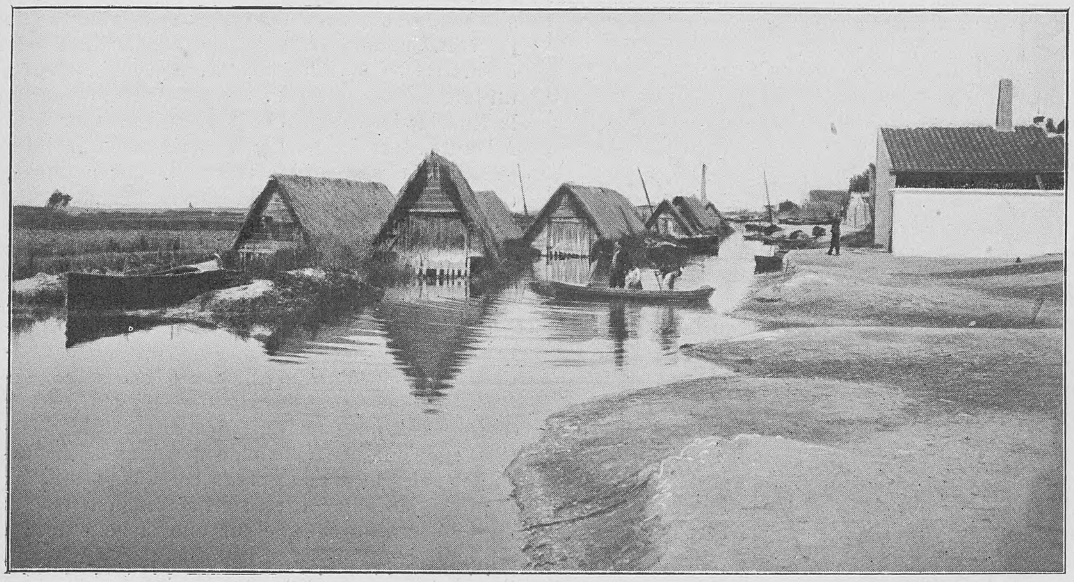
Sur son rocher qui domine la ville, le castillo de *Santa Barbara* craque par la base; ses roches brûlées s'effritent, et leur sauvage aridité rend plus douce l'ombre protectrice épandue à leurs pieds. Dans le port également, l'on cuit, mais le mouvement qui l'anime fait qu'on n'en souffre guère : à chaque instant les navires accostent, s'allègent de leur chargement ou prennent des cargaisons entières de poteries blanches à formes infiniment variées que traînent, sous de vastes filets enveloppants, des attelages de huit ou dix mules empanachées. Des femmes aident au chargement des navires, courent sur les planches légères ajustées à la rive, de grandes urnes sur la tête, sous les bras, plein les mains; leur activité, l'air joyeux, les jupes accortes, les fichus de couleurs vives, la splendeur de la lumière donnent à cette fourmilière laborieuse une originale beauté.

Le port d'*Alicante* est trop réduit : un nouveau môle, que l'on construit, doit lui donner la décharge d'un second bassin en eau profonde. Sur la base des rues inférieures, toutes parallèles aux quais, pour mieux se défendre du vent d'Afrique, des rues perpendiculaires montent à l'escalade des versants que domine le castillo. Rien d'important à signaler : la promenade surélevée de Mendez Nuñez, l'église inachevée de S. Nicolas de Bari, la façade baroque de l'Ayuntamiento.



Phot. de M. L. Soler : Barcelone.

LA FONTAINE DES DAMES, A MILLARES.



Phot. Gómez-Durán.
ÉTABLISSEMENTS DE PÊCHE SUR UN CANAL DE L'*ALBUFERA*.

Les filets nombreux, entre autres le *Serpis*, rio d'Alcoy et de Gandia, qui ruissellent aux flancs du cap de la Nao, animent d'une vigueur incomparable les vignobles de **Denia**, les mûriers et les oliviers d'**Oliva**, les jardins d'orangers et de grenadiers de **Gandia**. Un chapelet d'oasis, à mi-chemin de la montagne à la mer, s'étend ainsi de Gandia jusqu'à Valence, sur une longueur de 100 kilomètres. C'est un jardin continu, créé par l'eau et le travail de l'homme, à la place des champs d'esparto qui couvraient ce sol naturellement aride : les fruits hâtifs destinés à l'exportation, les primeurs potagères y prospèrent à plaisir.

Le **Júcar** prend naissance dans les monts d'*Albarracin*, aux flancs de la *Muele de S. Juan :* il bondit à travers des défilés sauvages (celui de Cofrentes), creuse avec le Huecar, son tributaire, un double ravin que surplombe, du haut de son rocher, la pittoresque ville de Cuenca. Le *Júcar* est un fleuve terrible : ses inondations sont d'autant plus redoutables que son bassin supérieur étant plus dénudé, les eaux torrentielles se déchaînent avec plus de violence. En aucun lieu du monde les propriétaires ne sont aussi peu sûrs de leur propriété que sur les rives du *Júcar*. Chaque inondation importante lui fraye un lit nouveau. Des centres habités ont disparu. Alcocer s'élevait au bord du fleuve, non loin de son confluent avec l'Albaida; après bien des récoltes perdues, des frayeurs apaisées, des ruines réparées, *Albaida* et *Júcar,* en un jour de furie, nivelè-



Phot. Gómez-Durán.
CHASSEURS DANS LES MARAIS DE L'*ALBUFERA*.

La *Vega d'Alicante* est justement fameuse, mais, dans ce royaume de la poussière, on n'arrive pas sans peine aux campagnes irriguées. Si le cap voisin porte le nom de la Huerta, cela ne signifie pas que celle-ci s'étende jusqu'aux portes de la ville. Par une route embrasée, au bord de laquelle végètent quelques arbres étiques et des aloès poudrés à blanc, l'on atteint enfin les gros villages de Muchamiel, San Juan, entre lesquels l'irrigation répartit les eaux du rio **Monegre.** On a doublé le débit du rio par la construction d'un fameux barrage (fin du XVI[e] siècle), à l'issue de la gorge que forment les monts du Mos, de Bou et Cresta. C'est le plus important des ouvrages de retenue construits anciennement par les Espagnols et dont l'usage subsiste encore. La digue d'arrêt mesure 41 mètres de hauteur à l'amont, 42^{m},70 à l'aval, 9 mètres à la base et 58 mètres au sommet, d'une rive à l'autre. Elle aurait eu pour architecte le fameux Herrera, qui entassa la montagne de granit de l'Escorial.

Quel désert affreux serait la campagne d'Alicante sans le *Monegre* et son barrage! Partout où va l'eau, c'est, avec un tel soleil, une exubérance sans pareille; à côté de la route emplâtrée, les champs de blé rutilent comme l'or, les luzernes sont de vert émeraude. Si vous pénétrez dans l'une des villas dispersées à travers les cultures, les plantes tropicales, mêlées aux fleurs des pays tempérés, vous ouvriront des perspectives insoupçonnées : les couleurs éclatent; jamais elles ne me parurent aussi vives; des roses larges comme la main enguirlandent leurs festons autour d'énormes giroflées, au parfum pénétrant.



Phot. Gómez-Durán.
EMBARCADÈRE DANS L'*ALBUFERA*.

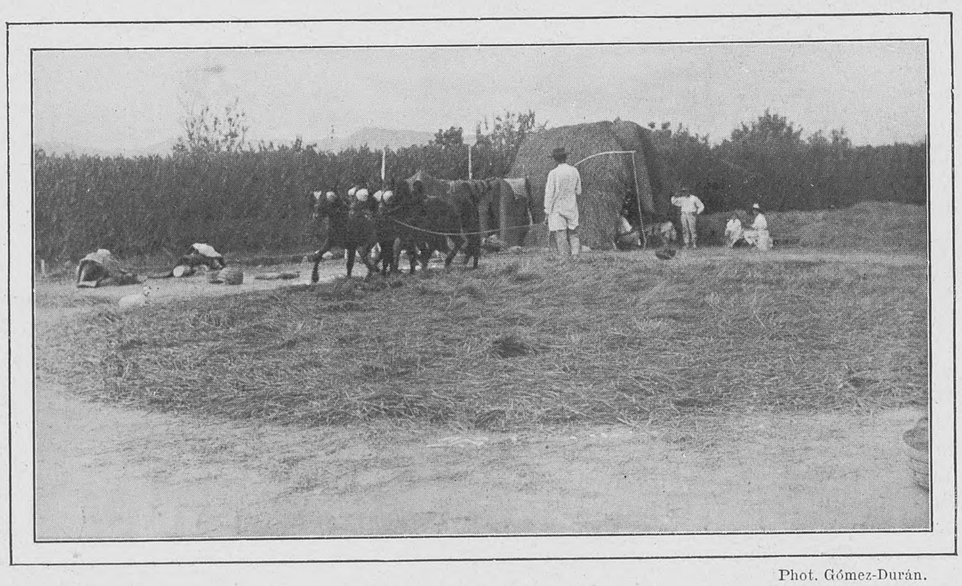


Phot. Gómez-Durán.

LA RÉCOLTE DU RIZ.

rent la contrée, laissant, à la place des habitations, une vaste étendue plate de champs inhabités. Puis, une nouvelle crue remit au jour les fondations des maisons ensevelies. Les dépôts incalculables qu'il charrie ont obstrué le cours inférieur du *Júcar;* son embouchure n'est plus accessible qu'à de simples barques.

Le *Júcar,* malgré ses emportements, est un fleuve bienfaisant. Tout le long de son cours et de ses affluents, notamment du *Cabriel,* montent en éventail, jusqu'aux âpres versants des montagnes, les jardins et les vergers. Le mûrier, l'oranger et le grenadier couvrent plus de 25 kilomètres entre *Jativa* (rio Albaida) et *Alcudia* (rio Magro). L'ensemble des oasis groupées autour du *Júcar inférieur* se nomme **Ribera del Júcar;** l'irrigation y est organisée avec un soin minutieux; c'est l'un des plus beaux vergers du monde. Les eaux, dérivées du fleuve par les canaux de Villanueva de Castellón, Carcagente, et Real de Júcar, arrosent 14 000 hectares de terrains fertiles et de rizières, dans l'espace compris entre la mer et Alcira. Cullera et Sueca sont à l'avant-garde du *Júcar,* du côté de Valence, mais ces villes s'éloignent du littoral. Des terres basses et marécageuses, des sables incultes, quelquefois roulés en dunes, bordent le flot.



Phot. Gómez-Durán.

LE BATTAGE DU RIZ.

Le **Turia** ou **Guadalaviar,** rivière de Valence, descend, comme le Júcar, du nœud central des monts d'Albarracin, contourne l'éperon des monts *Universales,* et court à travers les défilés qu'il scie dans l'épaisseur des hauts plateaux. Le ravin de Chulilla, contourné en fer à cheval, s'enfonce à 150 mètres et n'a que 15 ou 20 mètres de large. Parfois les flottilles de bois qui descendent des monts de Castille, entraînées par le torrent, se heurtent aux raides parois, se croisent, s'entassent et forment un échafaudage inextricable. Le *Turia,* comme le Júcar, est sujet à des emportements furieux; *Valence* en garde de cuisants souvenirs; l'un d'eux est d'hier, et l'on s'explique comment cette traînée de sables arides et de tertres gazonnés, qui emplit d'ordinaire le lit du Turia, doit être endiguée, dans la traversée de la ville, par des quais massifs comme ceux que l'on oppose à la fureur de l'Océan. Ce filet d'eau insignifiant, perdu dans le désert de sa prison, devient, à certains jours, un terrible dévastateur. Mais, sans lui, où serait la Huerta de Valence, ce verger incomparable? Alicante, Murcie, Lorca, Almeria sont aussi des créations du rio qui les arrose. Par malheur, elles en sont aussi souvent les victimes.

Les fleuves du littoral méditerranéen sont de fougueux travailleurs. La mer battait autrefois l'escarpe de la Meseta ibérique : devant les matériaux accumulés sur son front, elle a dû reculer. Un bourrelet de dunes, roulé par le flot contraire, emprisonna, le long du littoral, des étendues d'eau tranquille, qui peu à peu se colmatèrent et formèrent des lagunes. L'**Albufera** *de Valence* est un survivant des anciens lacs côtiers : il s'enfonce à perte de vue dans les broussailles et les taillis de grands roseaux; ses bords inondés, jadis infertiles, sont utilisés en rizières dont la bordure s'étale sur une largeur de 2 à 3 kilomètres. Peu à peu le *Turia* et le *Júcar,* son voisin, combleront ce bas-fonds; le lent accroissement de leurs dépôts fera de cette nappe dormante une plaine fertile, comme la Huerta de Valence.

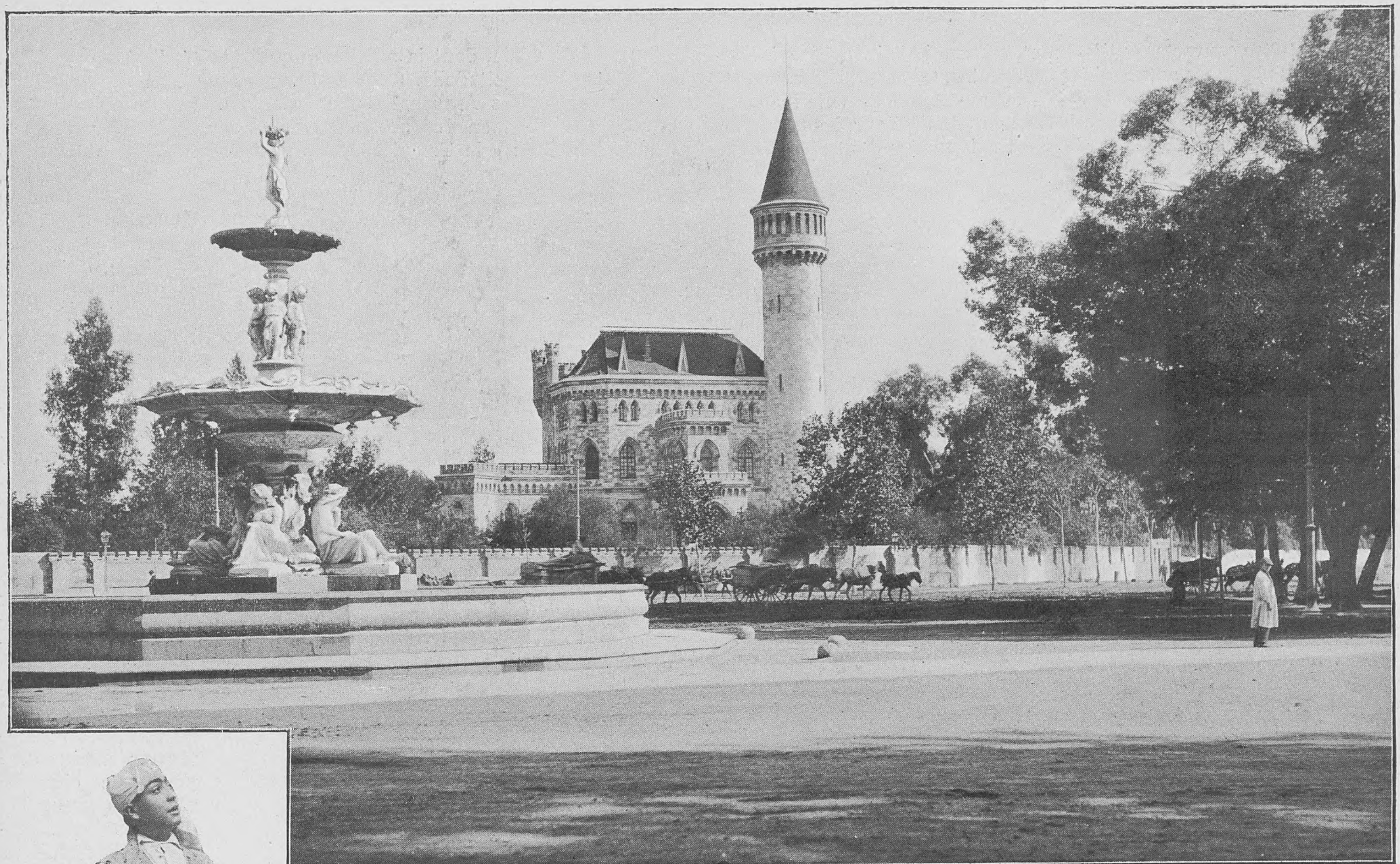
A mesure que les Sierras se rapprochent du rivage, et raccourcissent ainsi le champ d'écoulement des eaux qui en dérivent, celles-ci, lancées sur des pentes extrêmement raides, roulent avec une impétuosité irrésistible. Pour vaincre des niveaux de 1 800 à 1 900 mètres, le Guadalquivir et l'Èbre ont un développement de 680 et 928 kilomètres. Or le Guadalentin, tributaire du Segura, et le Sangonera descendent de 1 150 et 1 926 mètres par une course de 214 et 123 kilomètres. Et la raideur des talus s'aggrave encore de la dénudation des sommets. Aucun obstacle pour retenir les précipitations quelquefois subites : elles courent librement comme sur un glacis, fondent en trombe sur la plaine, arrachant les plantations, jetant, comme de formidables projectiles, des blocs de 30 et 40 mètres cubes contre les habitations qui s'effondrent, emportant l'humus et couvrant les champs de dalles et de pierres. Que la tempête se déchaîne pendant la nuit, à peine si le roulement d'alarme produit par l'air que chasse le déchaînement des eaux permet-il aux habitants de fuir devant l'avalanche liquide : il n'y a pas d'inondation sans victimes. Après le désastre, il faut tout reconstruire, les maisons, les digues, les canaux.

Pour atténuer l'emportement des fleuves côtiers, le reboisement des sommets s'impose, si tant est qu'il subsiste assez d'humus le long des pentes pour tenter avec succès l'opération. Quoi qu'il en coûte, ce serait encore une économie sur les désastres causés par l'inondation. On propose encore la construction de digues riveraines, de barrages, de réservoirs, de rigoles de dérivation. Avec le reboisement des hauteurs, les sources fraîches reparaîtraient; les crêtes, revêtues d'un manteau protecteur, ne s'échaufferaient plus sous les rayons ardents du soleil d'Afrique, comme les dalles d'un four au-dessus desquelles s'évaporent presque aussitôt les nuages aspirés de la mer. On reverrait les pluies bienfaisantes au lieu des trombes d'orage et, les travaux de canalisation et de retenue aidant, l'on écarterait le fléau de la sécheresse et le cauchemar de l'inondation de ces admirables oasis côtières qu'a créées le labeur humain.



Phot. Jansou.

VALENCE : GRAND PONT SUR LE GUADALAVIAR.



L'ALAMEDA DE VALENCE.



AGUA

VALENCE

LA VILLE

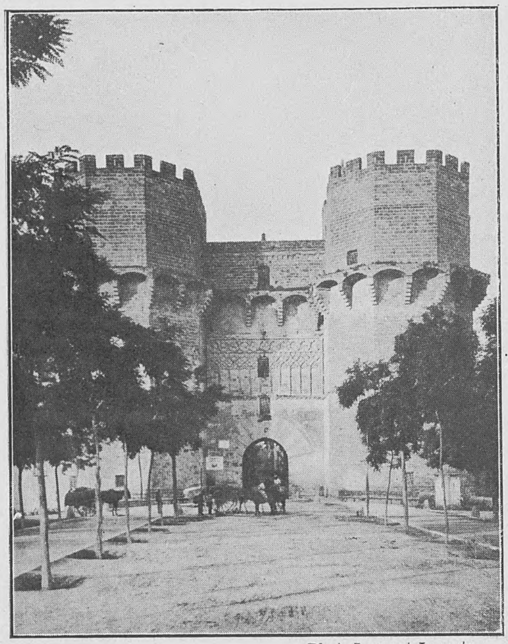
Il paraît que *Valence* rappelle l'Orient : on ne s'en douterait guère, si l'on a vu tant soit peu l'un et l'autre. Constantinople, que je connais assez bien, pour l'avoir visité trois fois; Alexandrie, le Caire, les villes et villages du Nil à l'aspect si caractéristique, Tripoli ou Tunis, Alger ou Tanger, avec leur amphithéâtre de maisons blanches, leurs ruelles sombres, les bazars, les costumes : rien de tout cela ne m'est revenu en mémoire lorsque je m'égarai pour la première fois dans les rues de *Valence*. Orientale, certes, cette ville le fut, mais elle se transforme, et il y a beau temps que l'Orient l'a quittée. C'est même l'une des villes d'Espagne les moins orientales qui soient. Séville a ses patios fleuris, son Alcázar, la Giralda; Cordoue sa mosquée; Grenade l'Alhambra; Tolède ses vieux palais arabes, ses mosquées encore debout, la puerta del Sol, incomparable évocation du passé. Mais *Valence!* hormis quelques pauvres restes qu'il faut découvrir, que garde-t-elle d'autrefois?

Serait-ce que l'arrivée en gare, par les trains du soir, rappellerait le tumulte, le désordre homérique, la cohue indescriptible qui accueillent l'entrée d'un navire dans un grand port d'Orient? L'analogie peut se défendre. Mais là-bas, ce sont de grands diables noirs qui surgissent on ne sait d'où, par-dessus les bastingages, qui grimpent à la coque du navire, se suspendent aux cordages, dégringolent en grappes simiesques le long des mâts et des échelles. Ce sont, autour des malheureux voyageurs groupés sur le pont, des acrobaties extravagantes, une bousculade, des cris, des dents blanches et des yeux furieux dans des faces noires, une orgie de couleurs, des robes autrefois blanches, des ceintures de soie effilochées, des turbans multicolores, des fez rutilants, des valises qui s'enlèvent et passent de main en main, les sacs qui s'envolent, les cannes qui dansent, les gros bagages qui s'éparpillent. Il faut, coûte que coûte, se jeter dans la mêlée, crier comme les autres, faire même le coup de poing pour ressaisir son bien. A la bonne heure : voilà de la couleur, du mouvement, de la vie. Mais aucune ville d'Occident ne peut offrir un pareil spectacle, *Valence* pas plus qu'une autre; la foule y est banale comme partout, encombrante et bavarde. Vous avez les risques et les ennuis, sans compensation. D'ailleurs la gare n'est pas Valence. Cette grande ville, en vérité, mériterait mieux.

Le climat de *Valence* est essentiellement sec : rarement s'élève, avec le vent d'est, l'haleine rafraîchissante de la mer. Du nord, de l'ouest surtout, descendent d'âpres bises asséchées par les arides étendues des plateaux castillans. Quand, du sud, le *solano* exhale son souffle brûlant, des effluves montent au-dessus des marais et des rizières de l'Albufera : *Valence*, au milieu d'un jardin d'orangers, ne sent pas l'orange. Je ne pousserai pas l'irrévérence jusqu'à dire : au contraire. Mais cela encore ne rappelle guère l'Orient. Avez-vous remarqué, pourvu que vous ayez flâné entre les boutiques de quelque bazar oriental, ces parfums légers qui flottent dans l'air, sous les toiles tendues, comme une imperceptible odeur de musc? Cela, vous l'avouerez, ne fait guère penser à *Valence*.

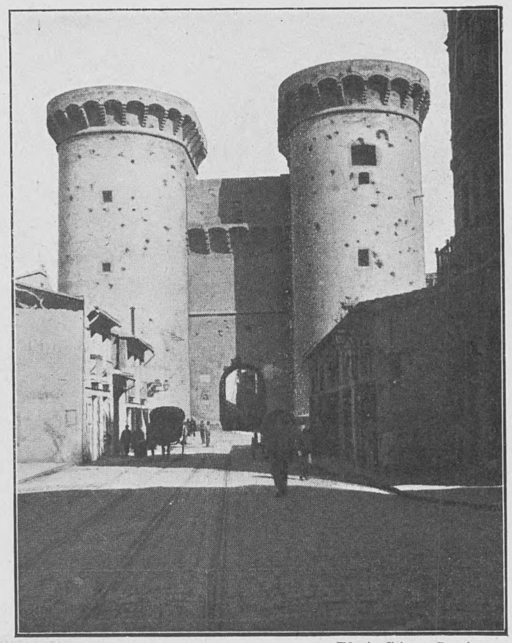
Lorsque, en pleine canicule, le soleil brûle, les toiles tendues devant les magasins défendent les passants contre ses ardeurs mortelles. Mais les rues s'élargissent de plus en plus à *Valence*. Très rares sont celles

qui peuvent être couvertes entièrement, comme je l'ai vu faire à Cordoue et dans plusieurs autres villes espagnoles. Ce cas, d'ailleurs, n'est pas particulier à l'Espagne ni à *Valence*. Aucune grande ville italienne ne manque de se protéger contre les ardeurs de l'été par des toiles ou, ce qui est mieux encore, par ces longues colonnades dont l'effet artistique n'exclut pas la commodité. Si quelques toiles tendues font de *Valence* une ville orientale, toutes les grandes cités espagnoles et italiennes sont des échappées de l'Orient.



Phot. Laurent Lacoste.

PORTE DE SERRANOS.



Phot. Gómez-Durán.

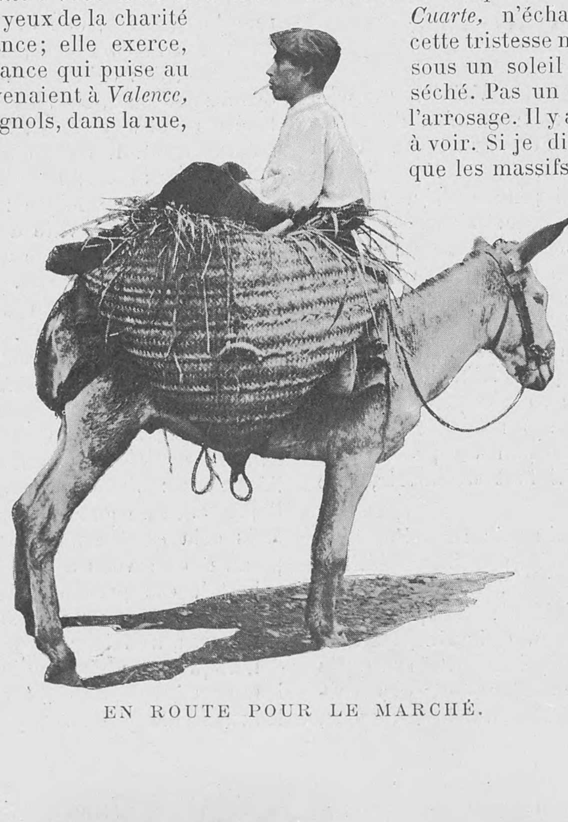
TOURS DE CUARTE.

J'allais oublier un élément essentiel qui donne à certaines rues de *Valence* une physionomie si particulière : les mendiants. Cela, je l'avoue, est tout à fait oriental, mais je préfère les mendiants du Caire et de Constantinople. Sur les haillons de leur misère, un front calme, souvent un bon sourire de résignation met un rayonnement : vous ne leur trouverez point cet air lamentable des pauvres diables manchots, éclopés, culs-de-jatte, misérables épaves des guerres de Cuba, échoués ici, sur le pavé de la rue. Dans certains cas, ils en prennent possession, se traînent comme des cloportes, à peine soucieux des voitures ou des passants.

Ce sans-gêne de la misère me rappelait celui des chiens, à tous les carrefours, dans les rues de Stamboul : leur insouciance est admirable. Ils dorment au milieu de la chaussée, une mère y donne à téter à ses petits; des familles entières tiennent des conciliabules, comme en champ clos. Ils sont là chez eux. Sans être particulièrement flatteur pour l'odorat, le spectacle ne manque pas de pittoresque. Gardez-vous de toucher aux chiens : tout bon Turc vous revaudrait cela. Les chiens d'ailleurs se défendent, et l'on s'éloigne de peur qu'ils ne mordent.

Les pauvres mendiants de *Valence* ne jouissent même pas de cette immunité. On craint moins de les heurter; ils font seulement pitié et si l'on s'en éloigne, c'est pour les abandonner. J'ajouterai qu'en Espagne les mendiants ne sont pas la spécialité de *Valence :* vous n'en trouverez malheureusement que trop ailleurs. Mais, aux yeux de la charité chrétienne, la misère n'est pas une déchéance; elle exerce, comme en Orient d'ailleurs, une sorte d'attirance qui puise au fond du sentiment religieux. Si les Arabes revenaient à *Valence*, les mendiants y seraient, comme avec les Espagnols, dans la rue, chez eux. C'est la seule chose, peut-être, qui n'ait guère changé depuis leur départ.

Valence s'élève sur la rive droite du rio *Turia* ou *Guadalaviar*, pauvre fleuve où les chaleurs estivales laissent à peine de maigres filets d'eau, qui se glissent parmi les sables embrasés. Çà et là un cheval, un âne paissent les rares touffes de gazon oubliées le long du bord. Sur les grèves, des charrettes parfois se rassemblent, comme un campement de bohémiens, aux jours de marché. Pas une tache d'ombre, pas un souffle dans l'air qui vibre ou sur le sable qui rayonne. Au moins Elche, cette « poêle à frire », comme l'appellent les Espagnols, a-t-elle, au milieu de la poussière dévorante qui l'enveloppe, les sous-bois rafraîchissants de son oasis, le haut panache des palmiers qui frémit dans l'air à la moindre brise. Ici, sous le soleil qui tombe d'aplomb, tout cuit, et cet espace encaissé entre des berges de pierre, ce lit de fleuve desséché paraît cent fois plus aride que le désert lui-même.



EN ROUTE POUR LE MARCHÉ.

Au bord du Turia, dont la sépare un quai planté d'arbres assoiffés, s'élève l'ancienne citadelle. C'est un peu plus haut, en amont, sur la même rive, que les Aragonais plantèrent la croix lorsqu'ils s'emparèrent de la ville, en 1238. Les Templiers s'y établirent; de là le nom de l'édifice : « le Temple. » Plus tard Charles-Quint fit reconstruire la citadelle, presque en face du *puente el Real*. Le couvent de Santo Domingo, qui occupait cette place, dut se réfugier ailleurs. C'est maintenant un quartier d'artillerie et un arsenal : le capitaine général de la province y réside. Dans l'intérieur, on verra un joli *patio*, et, plus loin, la chapelle funéraire qui garde les restes de Rodrigo Mendoza, l'église où saint Vincent Ferrer prit l'habit. Un grand portail dorique donne entrée à la citadelle : ce n'est pas beau, plutôt prétentieux; mais une porte de citadelle n'est pas une porte de cathédrale. C'était ici le réduit de la défense : Suchet s'en empara, non sans quelque dommage.

L'enceinte était encore flanquée, le long du fleuve, par les deux tours de *Serranos*, dont les arêtes, polygonales à l'extérieur, carrées à l'intérieur, encadrent un corps de logis central couronné de mâchicoulis. Les tours sont crénelées; elles datent du XIVe siècle et reposent sur des soubassements romains; on les a tout récemment dégagées. Du côté de la campagne, les *Torres de Cuarte* formaient une autre petite citadelle. Elles sont percées de meurtrières et portent encore des traces de projectiles : des mâchicoulis sur consoles couronnent l'édifice central. Pour les remparts, ils sont détruits; une ceinture de boulevards les remplace : mais que d'efforts ont à vaincre les arbres qu'on y a plantés, et comme ils font triste figure au *paseo de Serranos*, près du fleuve desséché, sous le linceul de poussière blanche qui les enveloppe, lorsque la pluie se fait trop attendre.

Le *Jardin botanique* lui-même, qui allonge ses avenues de palmiers et ses massifs de plantes tropicales à peu de distance des *Torres de Cuarte*, n'échappe pas, malgré des soins particuliers, à cette tristesse naturelle des choses qui souffrent et languissent sous un soleil implacable. Je l'ai vu en mars; il était desséché. Pas un filet rafraîchissant dans les rigoles destinées à l'arrosage. Il y avait partout un air d'abandon qui faisait peine à voir. Si je disais qu'il n'y a pas d'herbe dans les allées et que les massifs sont bien tenus, l'on ne me croirait pas.

Les abords de la citadelle sont plus favorisés. Deux retraites, pleines de verdure et de fraîcheur, s'ajustent l'une à l'autre : le *paseo de la Glorieta* et la plaza *del Principe Alfonso*, sur laquelle s'élève une magnifique statue équestre de Jacques Ier d'Aragon, *el Conquistador*. Grâce à l'épais écran de la citadelle et du quartier d'artillerie qui les abrite de la poussière et du vent, ces deux petits parcs offrent de jolis coins, des feuilles vertes, des bancs sur lesquels on ne cuit pas, de l'eau et des poissons dans un bassin, ce qui est une merveille, à deux pas du *Turia*, dont les grèves étincellent de mille feux. Singulier pays où plus on se rapproche d'un fleuve, plus les arbres meurent de soif. C'est qu'en effet ce cours d'eau capricieux n'est trop souvent qu'une coulée brûlante.

Pour en finir avec les promenades de *Valence* et son fleuve, traversez le pont *el*

Real. Deux mamelons embroussaillés rappellent qu'il y eut autrefois, à cette place, un jardin royal, peut-être celui où le Cid reçut pour la première fois ce vieux scélérat d'Ibn-Djahhâf, qu'il fit brûler plus tard, en punition de ses trahisons et de ses crimes. Sur la rive gauche du Turia, une belle avenue s'allonge entre des massifs d'arbres bien entretenus, d'où émergent çà et là les tourelles de quelque jolie villa : c'est l'*Alameda*. On arrose ! Je n'en croyais pas mes yeux. Il n'y avait pas de poussière, chose presque invraisemblable. De belles fontaines jaillissantes aux deux extrémités projetaient contre le soleil leurs aigrettes de diamants. Que l'eau est douce en ce vestibule de l'Afrique! Si j'étais Valencien, je ne manquerais pas de venir chaque jour ici savourer la fraîcheur. On m'avait dit que le *tout Valence* faisait ses délices de l'Alameda. Je vis, à l'heure où l'on se promène, une seule voiture de maître courir dans l'avenue, glaces fermées, et pour tout promeneur, l'agent municipal, son sceptre d'arrosage à la main. En mesurant du regard les ornières de poussière qu'il faut franchir pour arriver à ce paradis, j'ai compris que l'on hésitait. Pourtant, les ornières profondes, non des ornières miniatures, mais de vraies fondrières, où l'on tressaute sur les ressorts de la voiture, ne sont pas rares sur les routes de l'Espagne méridionale. C'est même la règle : les Espagnols devraient y être habitués. Je ne sais s'ils s'en glorifient; pour moi, je n'ai cessé d'en souffrir. Les *Delicias* de Séville, qui pourtant se targue de progrès, ne sont pas, non plus que d'autres, exemptes d'ornières. Et je ne parle pas ici de l'avenue qui conduit de la gare de Grenade à la ville. C'est tout à fait arabe, cela. Voilà qui est bien oriental : un peu trop, au gré des amis de l'Espagne.

PERSPECTIVE DE LA RUE DE LA PAIX.



Entre la citadelle, les tours de Serranos, les tours de Cuarte et la gare, la ville de *Valence* est enfermée. La *Lonja* et la *cathédrale* surtout en sont les deux pôles d'attraction. Quand l'industrie de la soie, d'où *Valence* tira sa principale richesse, était encore florissante, la **Lonja de la Seda** servait de Bourse aux transactions dont cet important trafic était l'objet. C'est un magnifique édifice, le plus beau de *Valence* à coup sûr. Il fut construit dans le style gothique, vers la fin du XVe siècle, à la place d'un ancien Alcázar que Chimène habita. J'admire surtout la grande salle aux colonnes enroulées jusqu'à la voûte semée d'étoiles : le ciel au-dessus de la tête des marchands, bien que, dit l'inscription, « celui-là seul qui n'aura pas trompé ne fait l'usure possédera le bonheur éternel ». Heureuse *Valence!* si ses marchands savaient lire. Mais l'inscription prouve que l'on se méfiait. Ces grandes fenêtres gothiques, aux transparentes nervures découpées dans le corps de logis qui regarde la cour intérieure, la porte ouvragée, la galerie du haut, les médaillons de la frise, les fines gargouilles, les pinacles légers, les écussons, les créneaux me rappelaient nos ravissants châteaux de Touraine, mi-palais, mi-forteresses, où la Renaissance a brodé, sur l'armature du moyen âge, ses plus délicates fantaisies. La Lonja vaut le voyage de *Valence*. Elle trône sur la place du Marché au-dessus des grands parasols, du tumulte de la foule, des étals en plein vent qu'animent le vif incarnat des piments, le vermillon des pyramides de tomates, les chapelets roses des oignons enguirlandés, l'or des oranges, les parterres fleuris qui embaument sous les toiles épaisses, comme sous un tunnel rafraîchissant. Dans ce quartier : *Saint-Nicolas,* une ancienne mosquée défigurée; *Santa Catalina* et sa mosaïque d'azulejos; la petite *plaza de Yerbas*, ou place aux Herbes, ancien marché où se vendent les poteries et les faïences de Manises.



VALENCE : LA *LONJA*.

Phot. de M. Jansou.

De l'autre côté de la rue de S. Vicente : l'église *S. Martin*, avec une

statue en bronze de ce saint; *San Andrès*, ancienne mosquée modernisée au XVIIe siècle; enfin, en poursuivant vers la Glorieta, le palais du marquis de *Dos Aguas*, œuvre maniérée du XVIIIe siècle, au coin de la place de *Villarasa;* le grand *Colegio del Patriarca*, fondé par l'archevêque de Valence, Juan de Ribera. La statue du fondateur s'élève au centre du patio entouré d'arcades. En face du collège, l'*Université* possède aussi sa statue, celle du savant Juan Luis de Vivès; la bibliothèque universitaire, très riche, renferme un grand nombre de ces romans chevaleresques dont l'infortuné Don Quichotte se farcit la cervelle. Université et Collège forment une digne entrée à la rue de *la Nave* que couronne le petit parc *del Principe Alfonso*. Cette rue de la Nave fait peau neuve; de beaux hôtels l'embellissent tous les jours, et ils n'ont point cet air insignifiant et commun qui fait tant de peine à voir dans d'illustres cités, comme Cadix, où toutes les maisons se ressemblent par leur banalité. Les Valenciens, en gens d'esprit, et aussi de progrès, n'ont pas voulu tomber dans ce travers.



VALENCE : LE LAITIER.

Deux grandes rues tranchent la ville dans la direction de la **Cathédrale :** la *calle S. Vicente* qui vient de la gare du Nord et à laquelle s'ajuste, par un coude, la *calle de la Paz;* au nord-ouest, l'importante *calle de Caballeros*, où se déversent les rues de Cuarte et de Serranos, exutoires des portes de même nom. Au cœur du mouvement, la *Cathédrale*, la **Seo**, est l'héritière d'une mosquée, d'une église primitive et d'un temple antique; il n'est point de lieu plus vénérable dans *Valence*. L'édifice actuel fut élevé du XIIIe au XVe siècle; son style originel est gothique, mais il reste peu de chose des premières constructions. On a indignement défiguré tout l'intérieur, au XVIIIe siècle, sous un masque de plâtre. La tour, qui est aussi un monument de triomphe, *el Miguelete*, a seule conservé son caractère; elle fut érigée à la fin du XIVe siècle; sa hauteur est de 45 mètres à peu près : d'après le plan primitif, elle devait être plus considérable. Après les belles cathédrales de Tolède, de Séville, de Málaga, celle de *Valence* doit causer une déception; elle intéresse surtout par le détail, sa *puerta del Palau*, la colonnade qui la réunit au palais archiépiscopal, la place et le square de l'*Audiencia* une merveille oubliée qui s'effondre et où vivent pourtant les plus vénérables souvenirs, puisque sa grande salle vit maintes fois réunies les Cortès du royaume de Valence. La *Audiencia* est une œuvre de la Renaissance, d'autant plus précieuse que les monuments de cette époque devinrent plus rares en Espagne, à mesure que l'emportait l'exubérance du style plateresque ou la froideur calculée d'une importation grecque mal comprise. La cloche du *Miguelete* donne le signal des irrigations en jetant ses ondes sonores à tous les échos de la Huerta de Valence.



VALENCE : TOUR SAINTE-CATHERINE.

Au chevet de la cathédrale, *place de la Seo*, siège tous les jeudis, vers le milieu du jour, le fameux *Tribunal des Eaux*. C'est la justice patriarcale de saint Louis, sous le chêne de Vincennes. Point de mise en scène; les juges siègent sur un antique divan que doit fournir, depuis des siècles, le Chapitre de la cathédrale. Quand on a vu le Tribunal des Eaux, visité la cathédrale, la Lonja, fait un tour à l'Alameda, et, si l'on a du goût pour ce genre de sport, dégusté une course de taureaux, que faire à *Valence*, sinon flâner par les ruelles, à la recherche de quelque inédite vieillerie? Dans Tolède, à la bonne heure, mais, à *Valence!* N'oubliez pas qu'en cette excellente ville, les plaques indicatrices des rues sont trop souvent un objet de luxe. Une maison neuve a-t-elle enlevé la plaque, s'il y en avait une, ou bien le nom est-il modifié, à quoi bon remplacer l'indication première, puisque, aussi bien, cela peut changer encore? Se diriger dans *Valence* est un problème, je vous en avertis.

Des tramways conduisent au **Grao**, port de Valence. Il s'y fait une importante exportation d'oranges, de vins, de raisins secs, de riz, d'oignons, de piments doux, d'amandes, de melons et de fruits, ainsi que des conserves végétales. La région valencienne est la première d'Espagne pour cette industrie. Il y a vingt ans à peine qu'elle est née, et *Valence* possède déjà cinq fabriques : cinq autres prospèrent dans la province. On y manufacture en conserves: les tomates au naturel, les petits pois, les abricots, les pêches, les haricots verts. L'exportation pourrait être triplée : Alicante, Saragosse, Lérida, surtout la Rioja, s'occupent de la fabrication des conserves. La production de *Valence* est tout entière absorbée par le marché anglais : le reste passe en Amérique. Vous ferez bien d'excursionner jusqu'au bassin lagunaire d'*Albufera :* les plus étranges paysages se déroulent sur ses bords; il y a d'épais fourrés de roseaux, comme des taillis de bambous. Presque tous les environs, longtemps abandonnés au marécage, sont à présent cultivés en rizières. *Manises* aussi mérite une visite pour ses fabriques d'azulejos; mais il ne faut pas nourrir de trop grandes illusions. Les silos de *Burjasot*, dans lesquels les Maures conservaient le blé, sont encore une des curiosités des environs de Valence.



LE CHEVRIER.

LE CID A VALENCE

Valence fut capitale d'un puissant État. Elle n'a rien conservé des Romains. Les Wisigoths s'en emparèrent en 413; puis ce fut le tour des Maures en 714. Lorsque fut démembré le khalifat de Cordoue (1031), **Valence** s'érigea en royaume indépendant. Un petit-fils du célèbre Almanzor y régna quarante ans, et son fils *Modhaffar* lui succéda, en janvier 1061 (1). Mais il fut trahi, quatre ans plus tard, par son

(1) Toute cette histoire a été mise au clair par les travaux de M. Dozy, d'après les historiens arabes, dont il convient toutefois de se méfier.

vizir *Abou-Becr ibn-Abdalazîz,* qui reconnut la suzeraineté du souverain de Tolède *Al-Mamoun* et, pour prix de sa trahison, reçut le gouvernement de Valence à titre de vassal.

Valence se trouva donc attachée à Tolède. Mamoun de Tolède étant mort (1075), son petit-fils *Çâdir* se trouva trop faible pour s'imposer à ses vassaux. *Ibn-Abdalazîz* en profita pour s'insurger et se mit sous la protection d'*Alphonse VI*, roi de Castille, auquel il promit de payer tribut. Le roi de Castille, pour lequel ce fief trop éloigné constituait une charge, le vendit à *Moctadir* de Saragosse, moyennant 100000 pièces d'or. Mais Ibn-Abdalazîz fut assez éloquent pour faire rompre le marché : il ne perdit rien pour attendre. Neuf ans après, Alphonse VI cédait Valence à *Çâdir* de Tolède, à la condition qu'on lui laisserait cette dernière ville. *Çadir* bientôt fit son entrée dans *Valence :* des Castillans bardés de fer et portant en main de longues épées étincelantes lui formaient une brillante escorte, sous les ordres d'Alvar Fañez, un parent de Rodrigue, dit le **Cid** *Campéador*. Pendant ce temps, Alphonse VI de Castille entrait dans Tolède, comme il était convenu, et faisait sienne l'ancienne capitale des Wisigoths (25 mai 1085).



Phot. Vadillo.

UN PORTRAIT DU CID.
(Tableau du musée archéologique de Burgos.)

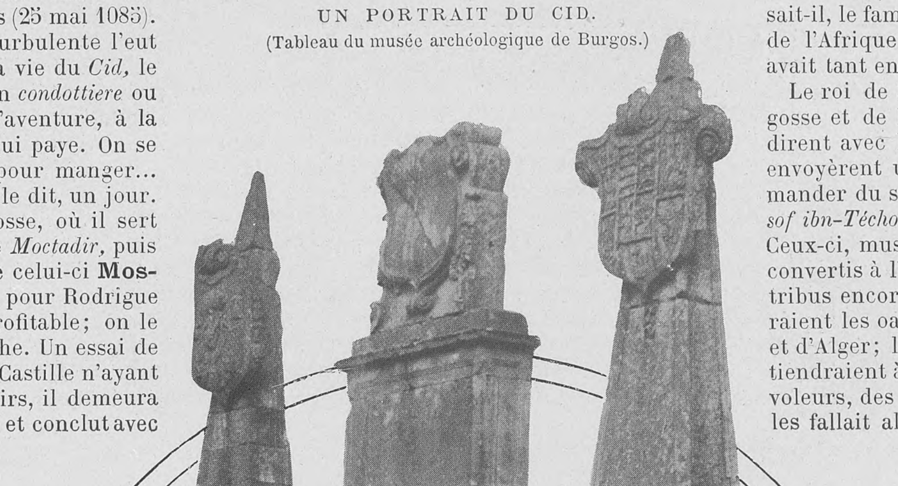
Du jour où son humeur turbulente l'eut fait éloigner de son pays, la vie du *Cid,* le héros castillan, fut celle d'un *condottiere* ou chef de bande, vie toute d'aventure, à la merci et au profit de celui qui paye. On se bat pour piller et l'on pille pour manger... C'est Rodrigue lui-même qui le dit, un jour. D'abord il se rend à Saragosse, où il sert successivement le roi maure *Moctadir,* puis son fils *Moutamin* et le fils de celui-ci **Mostaîn.** Chaque expédition fut pour Rodrigue un succès et une affaire profitable; on le reçut à Saragosse en triomphe. Un essai de réconciliation avec le roi de Castille n'ayant pas réussi, au gré de ses désirs, il demeura l'homme d'action de Mostaîn et conclut avec lui une convention pour s'assurer la conquête de *Valence* (1088). Les divisions et la mollesse des roitelets maures qui se partageaient alors l'exploitation de l'Andalousie promettaient à ce projet une issue favorable, et Rodrigue, depuis longtemps, y songeait. Exilé de Castille, il eût aimé à se créer une souveraineté indépendante qui fût pour lui une nouvelle patrie : l'appât du gain, l'orgueil du commandement l'y poussaient encore plus que le regret du sol natal. Mais deux événements considérables vinrent compliquer et retarder la réalisation de ses rêves : l'entrée d'Alphonse VI, roi de Castille, à Tolède, et la défaite de ce prince à Zallâca.

L'entrée d'Alphonse VI dans Tolède se serait produite on a vu comment. *Ben-Abêd,* roi de Séville, aurait même prêté son concours au roi de Castille pour s'en emparer et, comme gage d'union, lui offrit, dit-on, pour femme, sa fille Zaïda. Bien qu'il eût épousé, en 1080, Constance, veuve de Hugues, comte de Chalon-sur-Saône, sa troisième femme, Alphonse VI accepta, toujours d'après ces dires, l'offre de *Ben-Abêd,* et Zaïda, devenue chrétienne, fut, après la mort de Constance, l'épouse légitime du roi. Tolède ne put tenir longtemps contre les forces alliées de Séville et de Burgos; aucun de ses voisins d'ailleurs, ni celui de Saragosse, ni celui de Badajoz, ne pouvaient la secourir.

Bientôt le roi de Séville, *Ben-Abêd,* comprit qu'entraîné par son ressentiment contre la race d'Al-Mamoun, il venait de se donner un maître. Il avait trop présumé des promesses d'Alphonse et cru prendre sa part du territoire conquis. Comme il se plaignait, Alphonse lui dit qu'ayant promis de l'aider contre ses ennemis, il était prêt à tenir ses engagements : il partit aussitôt à la tête d'une escorte de 1500 chevaliers bardés de fer. *Ben-Abêd* se trouvait au fond de l'Andalousie; l'arrivée de son redoutable allié le remplit de crainte, surtout quand il le vit pousser jusqu'à Tarifa et, par bravade, s'avancer dans la mer jusqu'au poitrail de son cheval, afin de mieux contempler, disait-il, le fameux détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique et que, depuis longtemps, il avait tant envie de voir.

Le roi de Séville eut peur; ceux de Saragosse et de Badajoz également; ils s'entendirent avec les autres princes andalous et envoyèrent une ambassade à Fez pour demander du secours au sultan du Maroc *Yousof ibn-Téchoufin,* chef des **Almoravides.** Ceux-ci, musulmans fanatiques, récemment convertis à l'Islam, se recrutaient parmi les tribus encore à demi sauvages qui parcouraient les oasis sahariennes, au sud de Fez et d'Alger; les Touareg de nos jours appartiendraient à cette race : ce sont de hardis voleurs, des cavaliers infatigables, tels qu'il les fallait alors pour rétablir la puissance de l'Islam sur l'Espagne. Des nuées de barbares accoururent à l'appel du sultan de Fez; la concentration se fit à Ceuta, et l'on passa en quelques jours sur la rive espagnole. *Yousof* lui-même débarquait, le 30 juin 1086, près d'Algésiras. Les Maures d'Espagne vinrent le rejoindre avec leurs troupes.

Alphonse VI assiégeait alors Saragosse. Aussitôt il lève le siège, appelle à lui les chevaliers de Castille, d'Aragon, de Barcelone, et s'avance au-devant de l'armée d'invasion. La rencontre se produisit non loin du Guadiana, dans les bois et la plaine de *Zallâca.* Alphonse, blessé, put échapper au désastre et rentrer dans Tolède, pendant que son rival *Yousof* était proclamé, sur le champ de bataille, *émir des émirs d'Espagne.* Au dire des historiens arabes, ce fut un écrasement de l'armée chrétienne. Il est remarquable que les chroniques espagnoles



Phot. Vadillo.

LE « SOLAR » *DEL CID,* A BURGOS.

parlent fort peu de cette prétendue grande victoire. Faut-il croire que les Maures, déshabitués de vaincre, s'exagérèrent eux-mêmes la portée de leur succès? S'il eût été aussi grand qu'ils le disent, comment le vainqueur de Zallâca ne songea-t-il pas à en tirer immédiatement parti? Or il est sûr qu'il repassa peu après en Afrique.

Les rois andalous s'en réjouirent : il leur suffisait qu'on eût humilié leur trop puissant voisin Alphonse de Castille. Celui-ci était dans Tolède, occupé à se refaire, pendant que son allié *Çâdir* s'affermissait dans Valence, à l'aide des troupes qu'il lui avait envoyées sous le commandement d'Alvar Fañez, l'un des meilleurs guerriers de ce temps.

Or, le *Cid* guettait toujours *Valence* et attendait que les événements lui permissent de s'y introduire. Il savait les Valenciens irrités contre *Çâdir* qui les exploitait outrageusement, leur mépris pour le despote et l'effroi que leur inspiraient les vils mercenaires sur lesquels il appuyait sa tyrannie. Aux Castillans bardés de fer que commandait Alvar Fañez s'étaient joints des gens de sac et de corde, lie de la population arabe, esclaves, repris de justice, hommes tarés, capables de tous les crimes. Leurs bandes pillaient impunément, rançonnaient ou massacraient ceux dont ils ne pouvaient tirer profit, saccageaient et dévastaient les alentours. *Çâdir* ne pouvant ou ne voulant pas les payer, ils se payaient eux-mêmes en mettant la main sur de vastes domaines d'où étaient chassés les légitimes propriétaires. Une révolution était dans l'air, quand précisément l'arrivée des premiers Almoravides contraignit Alphonse VI de rappeler Alvar Fañez et les Castillans, qui étaient la sauvegarde de *Çâdir*.



HEAUME DE JACQUES Ier D'ARAGON, CONQUÉRANT DE VALENCE.

Alors *Mondzir de Lérida,* répondant à l'appel des principaux Valenciens, recruta une armée, prit à sa solde des Catalans, et vint assiéger *Çâdir* dans *Valence*. En cette extrémité, celui-ci, ne pouvant plus compter sur son allié de Tolède, fit appel à *Mostaïn de Saragosse*. C'est là que l'attendait le *Cid*. Il conclut, comme il a été dit plus haut, un arrangement avec son hôte, et tous les deux partirent au secours de *Çadir*. Leur approche suffit à écarter Mondzir; mais le *Cid* hésita devant la ville. Comme Mostaïn lui rappelait leurs engagements, le *Cid* allégua que, pour dépouiller *Çadir*, il fallait déclarer la guerre à Alphonse de Castille dont le roi de Valence était le protégé, ce à quoi l'on ne pouvait songer. Mostaïn comprit qu'il était joué et reprit le chemin de Saragosse. Le *Cid* voulait *Valence*, mais pour lui seul et se gardait également de Mondzir, de Mostaïn et d'Alphonse, ses trois concurrents.

Le plus redoutable était le roi de Castille, son suzerain. Il résolut donc de le gagner à sa cause et partit pour la Castille. On lui fit bon accueil, parce qu'il était redouté; le roi feignit de croire ce qu'il disait : ses continuelles incursions contre les Maures devaient fatalement amener la ruine de la domination musulmane et permettaient, en attendant, de tenir toujours en haleine une armée chrétienne qui s'entretenait aux frais de l'ennemi. C'est pourquoi un diplôme royal accordait bientôt à Rodrigue la possession des terres et des forteresses qu'il devait prendre aux Maures (1089). La perspective de fructueuses campagnes accrut le nombre de ses partisans : il partit; 7 000 hommes le suivaient au pays de *Valence*.

Il était temps qu'il arrivât, car Mostaïn de Saragosse, persuadé que jamais il n'entrerait dans *Valence* avec le *Cid*, avait fait alliance avec Bérenger de Barcelone, et celui-ci, à la tête de ses Catalans, avait déjà investi la place. A l'approche du *Cid,* Bérenger détala, comme avait fait précédemment Mondzir de Lérida : les liens de parenté qu'il avait avec Alphonse de Castille firent qu'on le laissa se retirer en paix. D'ailleurs, le *Cid,* avant d'agir, voulait prendre ses sûretés; il promit à *Çâdir* de le protéger contre ses ennemis, de faire rentrer ses forteresses dans le devoir, et surtout de recouvrer les taxes et les impôts, moyennant quoi le roi de *Valence* lui payerait 10 000 dinars par mois. Voilà le *Cid* protecteur attitré de Valence, en attendant qu'il devienne son souverain.

Déjà Mondzir de Lérida, Mostaïn et Bérenger de Barcelone, successivement ligués pour cette proie, en avaient été écartés. Une troisième tentative, due à Mondzir et Bérenger unis, ne fut pas plus heureuse : le *Cid* battit le comte de Barcelone, allié de Mondzir, dans une furieuse mêlée où Bérenger se trouva pris. Avant la rencontre, il avait grossièrement insulté Rodrigue et celui-ci, dans l'ardeur du combat, s'était grièvement blessé en tombant de cheval : il fut assez maître de lui pour ne point donner cours à son ressentiment et rendit la liberté à ses prisonniers, moyennant la rançon que chacun put payer; il les tenait quittes du reste. Le comte de Barcelone fut encore mieux traité; Rodrigue l'entoura d'égards, le consola, le fit manger et boire et, à la fin, reconduire librement avec deux de ses chevaliers, tous trois « montés sur des palefrois bien sellés, munis de bons vêtements, de pelisses et de manteaux ».



Phot. Vadillo.

TOMBEAU DU CID, A *SAN PEDRO DE CARDEÑA,* PRÈS BURGOS.

Mais si Rodrigue montra souvent de la générosité envers ses adversaires, il n'oublia jamais ses intérêts. Ses largesses s'escomptaient en bons deniers sonnants. Le comte de Barcelone, reconnaissant, voulut traiter avec lui, se déclara son allié, c'est-à-dire qu'il devint son tributaire. Tortose acheta sa protection, moyennant 50 000 dinars par an. *Çâdir* de Valence lui payait 120 000 dinars; le seigneur d'Albarracin, 10 000 dinars; celui d'Alpuente, même somme; ceux de Murviédro et de Ségorbe, chacun 6 000 dinars; 3 000, celui d'Almenara.

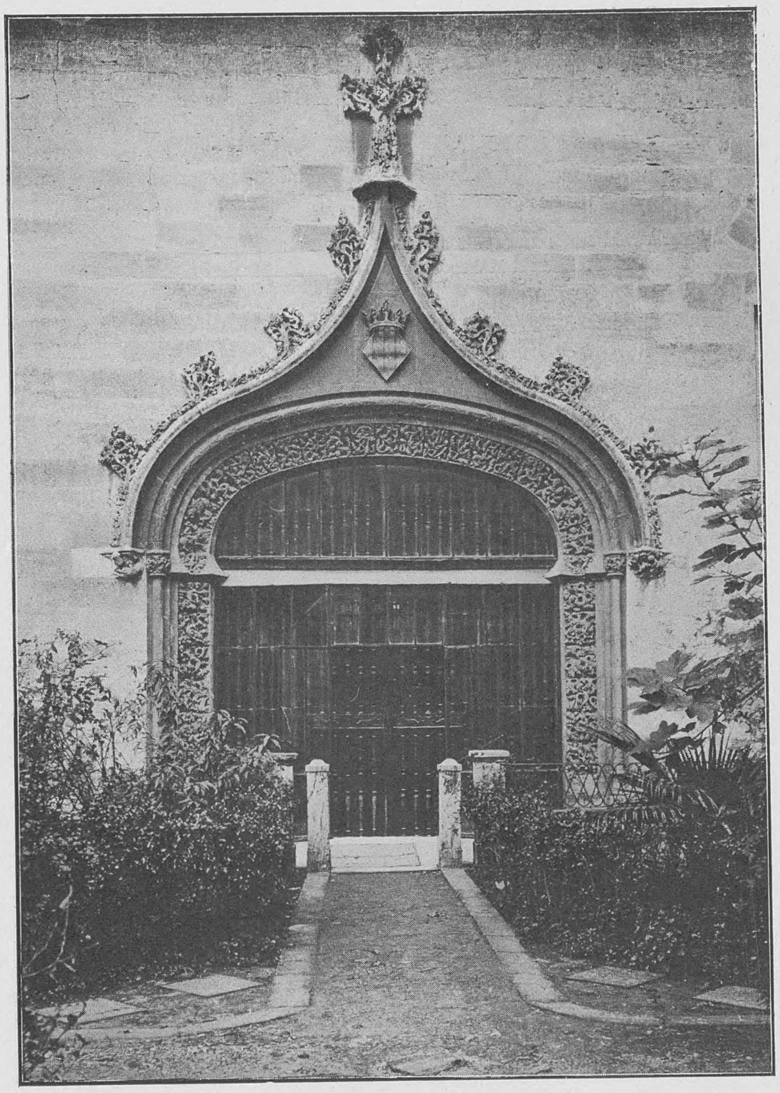
Seul le seigneur de Lérida, vassal du roi de Saragosse, refusait de payer le tribut de 2 000 dinars exigé. Le *Cid* allait l'y contraindre, quand ses amis le

prévinrent qu'une occasion favorable se présentait de rentrer en grâce auprès du roi de Castille. Alphonse préparait une expédition contre les Maures; Rodrigue vint le rejoindre à Martos et établit son campement à côté du sien. Mais comme, par déférence, il avait fait dresser sa tente assez près de la plaine, de façon à soutenir le premier choc de l'ennemi, s'il venait à se produire, le roi prit cet égard pour une arrogance, et, la campagne ayant mal tourné pour lui, imputa ses malheurs à quelque trahison et résolut d'arrêter Rodrigue. Celui-ci, prévenu, s'échappa, mais le roi de Castille, pour se venger, vint assiéger *Valence* : il savait ne pouvoir faire au *Cid* une plus sanglante injure. Livrant la place à ses propres forces, le *Cid* se jette sur les États d'Alphonse : Logroño est emporté, le pays ravagé. Alphonse dut lever le siège de *Valence* pour courir à la défense de son domaine. Le plus redoutable de ses concurrents se trouvait, par cette diversion, écarté de la proie que Rodrigue convoitait (1092).

Alors s'ouvrit la crise définitive. Les *Almoravides*, peu à peu, s'étaient substitués aux principaux souverains d'Andalousie; venus à leur secours, ils les avaient dépouillés : Grenade, Cordoue (27 mars 1091) tombaient en leur pouvoir, Séville même, où le fameux Ben-Abêd, qui le premier les avait appelés, fut forcé de capituler, en septembre 1091. Jaen, Murcie, furent bientôt pris; les Africains étaient aux portes de *Valence*. Après Mondzir, Mostaîn, Bérenger de Barcelone, Alphonse de Castille, le *Cid* devait les éloigner à leur tour. C'est le cinquième et dernier acte du drame.

Le **Cid** avait, dans *Valence*, un lieutenant, *Ibn-al-Faradj*, qui lui répondait de *Çâdir*. Celui-ci étant tombé malade, les mécontents crurent l'occasion favorable pour secouer sa tyrannie. L'un des plus ambitieux, **Ibn-Djahhâf**, qui remplissait l'office de cadi, fit dire directement au général almoravide *Ibn-Ayicha* qu'on lui livrerait la ville s'il prêtait main-forte aux mécontents. Cette proposition ne pouvait manquer d'être accueillie. Une troupe almoravide s'approcha : les gens du *Cid*, considérant la partie perdue pour eux, s'enfuirent, mais son lieutenant resta près de *Çâdir*, dont il avait la garde. Soupçonnant avec raison le cadi d'avoir appelé les Almoravides, il donna l'ordre de l'arrêter Déjà celui-ci tremblait de peur, car la bravoure ne fut jamais la qualité d'un traître; mais la foule survenant le délivre, chasse les soldats des remparts, et des cordes tendues par-dessus les murs introduisent les Almoravides dans la place. On court au palais, il était vide. *Çâdir* avait eu le temps de fuir, déguisé en femme, et se cachait dans une maison écartée du faubourg. Le palais fut pillé, mais *Ibn-Djahhâf* sut bientôt, à n'en pouvoir douter, que *Çâdir* n'avait pas quitté la ville. Or il fallait, pour sa sûreté personnelle, qu'il disparût. A force de chercher, on le trouva : dépouillé d'abord des bijoux qu'il cachait sous ses vêtements, il fut, la nuit suivante, assassiné, sa tête portée à *Ibn-Djahhâf*, qui la fit jeter dans un étang voisin. Les meurtriers n'avaient remis à leur maître qu'une partie des bijoux trouvés sur la victime. Le corps décapité fut porté, au lever du jour, sur un brancard, à peine couvert d'une mauvaise housse et jeté dans un trou creusé à la hâte (nov. 1092). *Ibn-Djahhâf* reçut le prix de sa trahison et de son crime : on le nomma président de la **République de Valence**. Mais son incapacité, la pompe royale dont il s'entourait, ne tardèrent pas à le rendre ridicule. On sut que c'était un homme vain, cupide, incapable; bientôt on le trouva encombrant et dangereux.

Il n'était pas, en effet, dans le caractère du *Cid* de laisser impuni l'assassinat de son protégé *Çâdir;* il partit pour le venger. Le siège de *Cebolla*, qui s'était déclaré contre lui, le retint d'abord : il écrivit à *Ibn-Djahhâf* pour le sommer de lui livrer le



PORTE DE LA LONJA, SUR LA COUR INTÉRIEURE.



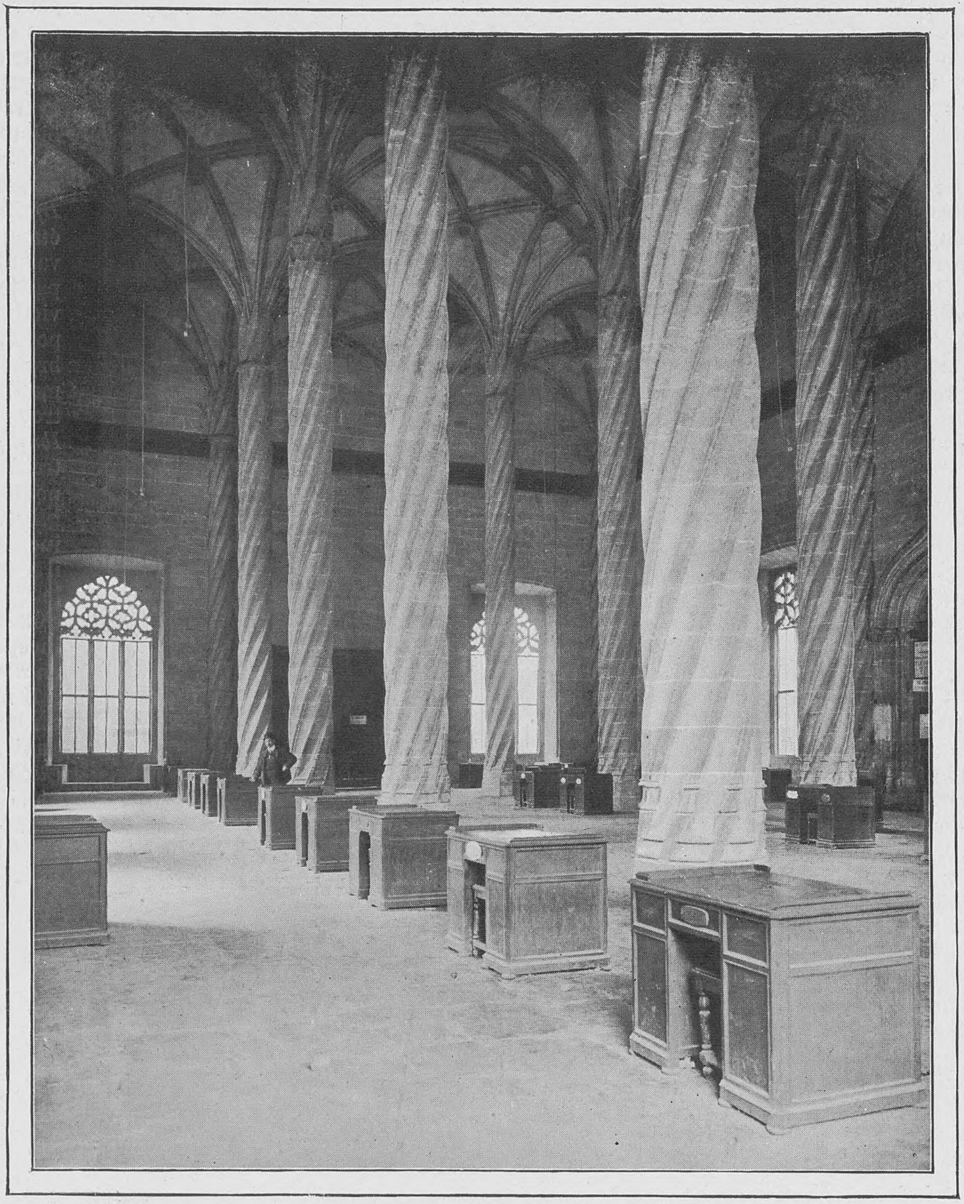
VALENCE : FAÇADE INTÉRIEURE DE LA LONJA.

blé qu'il possédait dans *Valence* et donna l'ordre aux gouverneurs des châteaux voisins de ravitailler ses troupes en vivres. Tout le monde, excepté Ibn-Djahhâf, s'empressa d'obéir. Mais, tout en assiégeant Cebolla, le *Cid* envoyait de fortes escouades faire des réquisitions en territoire valencien : ses capitaines avaient ordre de ne point molester les habitants de la Huerta, mais seulement de prendre les troupeaux. De son côté, *Ibn-Djahhâf* préparait sa défense, équipait un corps de cavaliers; mais le chef almoravide *Abou-Nâcir,* dont il se méfiait, ne cachait plus son mécontentement. Le *Cid* apprit cette rivalité des deux anciens compères; il en profita pour écrire au cadi que s'il voulait, d'une manière ou d'une autre, chasser de la place les Almoravides, on pouvait compter sur son appui. L'offre plut au cadi : un messager le fit savoir au *Cid,* mais comme il était double, *Ibn-Djahhâf,* en même temps, écrivit au sultan almoravide *Yousof ibn-Téchoufin,* pour lui demander un renfort de soldats d'Afrique.

Le *Cid* surprit la duplicité du vieux renard et, Cebolla tombé, marcha sur *Valence* (juillet 1093). Deux faubourgs de la ville furent enlevés au premier assaut : le vainqueur y entra, défendit à ses soldats, sous peine de mort, de faire du mal aux habitants; de plus, il promettait aux Maures le respect de leurs biens. *Ibn-Djahhâf* n'avait plus qu'à traiter. C'est ce qu'il fit, à la condition de chasser les Almoravides, de rendre au *Cid* le blé qu'on lui avait pris et de lui payer la dîme ordinaire, 10 000 dinars par mois. La paix conclue, le *Cid* s'éloigna, mais en laissant sous bonne garde les faubourgs qu'il avait conquis. Cette marche en avant, progressive mais sûre, vers la réalisation prochaine de ses desseins, n'accuse-t-elle pas chez le *Cid* un esprit politique au moins égal à sa bravoure? Ainsi s'expliquerait le surnom qu'on lui donna : *el Campéador.* C'était le premier manœuvrier de son temps, et mieux qu'un héros d'aventures, un chef.

Si le *Cid* avait pu venger son protégé *Çâdir,* le chef des Almoravides voulut relever l'injure qu'on lui faisait, en mettant les siens à la porte de Valence. Aussitôt il entra en campagne; la querelle s'étendait. *Ibn-Djahhâf* tomba en grande perplexité : humilié par le *Cid,* menacé par *Yousof,* il allait de Charybde en Scylla, ballotté par les événements plus forts que sa volonté. Incapable d'autre chose que d'une lâcheté, se croyant perdu, il démissionna, prétextant les fatigues du pouvoir et son amour de la vie privée.

Personne ne s'y trompa, mais on le méprisait et un nouveau président, **Ibn-Tâhir,** fut mis à la tête de la République. Les Almoravides approchaient. Déjà du haut des tours on se montrait les feux de l'armée auxiliaire. Pour comble de bonheur, il pleuvait. Celui qui s'est enfoncé dans les ornières poussiéreuses de *Valence* et a pu voir, dans le lit à sec du Turia, des mulets paître tranquillement le gazon des grèves, comprendra l'allégresse de la population : cette pluie bienfaisante dut paraître un miracle du ciel. On se complimentait, chacun préparait ses armes pour aider, s'il le fallait, l'armée de secours. Le lendemain serait le grand jour qui délivrerait Valence du *Cid* et des chrétiens maudits. Or, le lendemain, il n'y eut rien : plus d'armée auxiliaire, plus d'Almoravides, plus de chef. La douleur des Valenciens fut aussi vive que leur joie tout à l'heure était exubérante. « Ils étaient comme ivres, dit le chroniqueur arabe, et ne comprenaient plus ce qui se disait. Leurs figures devinrent noires, et ils perdirent entièrement la mémoire. » La place fut cernée de toutes parts; les soldats de l'armée chrétienne approchaient jusqu'aux murs, interpellant ceux du dedans, les sommaient de se rendre.



Phot. de M. Jansou.

INTÉRIEUR DE LA LONJA.

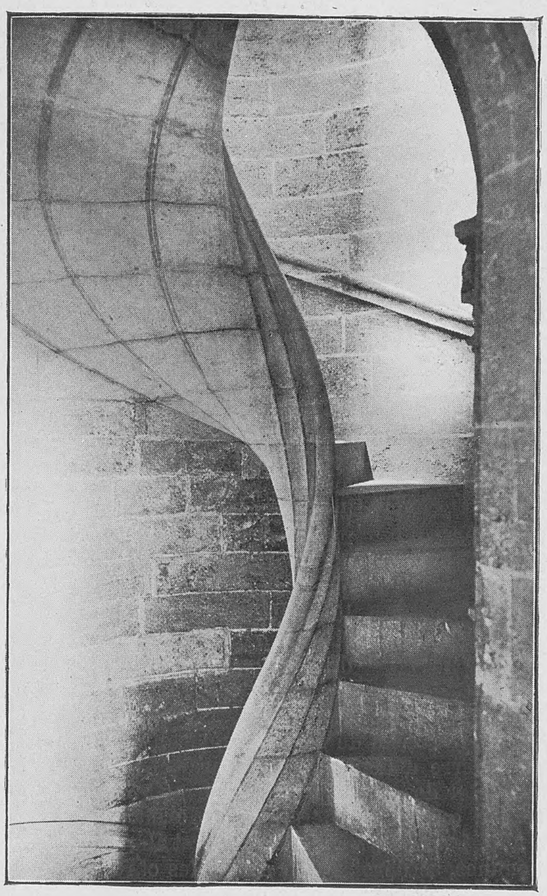
Le vrai **siège** commençait, non celui des faubourgs, mais celui de la ville. Bientôt tout espoir de salut devint chimérique : le spectre de la famine se montrait, tandis que l'assiégeant faisait tranquillement cultiver les champs d'alentour et veillait à ce que son armée ne manquât de rien. Il avait même établi un marché dans le faubourg de la Alcoudia, et l'on y affluait de tous côtés. Alors les gens de Valence pensèrent qu'*Ibn-Djahhâf,* qui une première fois avait su conclure la paix, était l'homme désigné pour l'essayer encore; on le poussa de nouveau à la présidence de la République (mars 1094). *Ibn-Djahhâf* mit en œuvre ses moyens ordinaires et s'arrangea pour arrêter les *Beni-Tâhir,* partisans avoués des Almoravides et chefs de la résistance, puis il les livra au *Cid* et se rendit au camp chrétien pour traiter.

On le reçut avec égards; le *Cid* le traita princièrement, mais exigea, pour consentir à la paix, que toutes les contributions de la ville et de la campagne fussent levées à son profit, par son propre almoxarife. *Ibn-Djahhâf* souscrivit avec peine à ces conditions, car elles lui enlevaient toute indépendance en faisant de lui le salarié du *Cid.* Il n'était pas au bout de ses épreuves. Le *Cid,* sachant à quel faux personnage il avait affaire, exigea son fils en otage comme garantie de ses promesses. Le cadi s'en alla et ne revint point; en réalité, il voulait encore pouvoir trahir.

Le siège continua donc : déjà la pâle famine sévissait; on mangea des animaux immondes; pour un rat, l'on se battait; des faméliques erraient, cherchant dans les cloaques quelque ordure pour s'en repaître. Ceux de ces infortunés qui osaient sortir étaient pris et tués : l'ordre du *Cid* était formel; il voulait, cette fois, en finir. Au milieu du désespoir général, *Ibn-Djahhâf* ne se mettait point en peine; il pressurait les Valenciens autant que la famine, faisait fouiller les maisons pour en tirer les vivres qu'il croyait cachés, s'appropriait les biens des gens morts d'inanition. On en vint à manger du cuir, des herbes, voire de la chair humaine. *Ibn-Djahhâf,* qui ne manquait de rien malgré la détresse universelle, pouvait parler de résister encore. On sentait qu'ayant peur, il voulait éloigner le plus possible le jour de la

reddition des comptes, et mettait ainsi son propre intérêt au-dessus de toutes les infortunes.

Quelques hommes courageux résolurent de s'en défaire : il eut vent du complot, arrêta les conspirateurs et leur fit couper la tête. Cependant le *Cid*, pour épargner aux assiégés de plus longues souffrances, tenta d'enlever la place par un assaut : il fut repoussé; lui-même faillit être pris. Alors, abandonnant les Valenciens à leur malheureux sort, il redoubla les rigueurs du blocus et attendit. Cependant *Ibn-Djahhâf* craignait que tant de maux déchaînés ne le missent trop à la merci d'un coup de colère : il fit par crainte ce qu'il ne voulait point par humanité. Aussi, quand plusieurs notables de *Valence* vinrent le trouver et manifestèrent leur volonté d'en finir, n'osa-t-il résister : il laissa faire.



ESCALIER INTÉRIEUR DE LA LONJA.

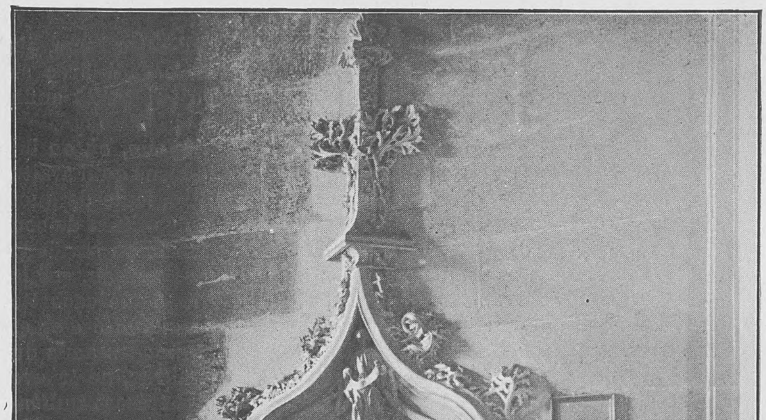
Un fâqui très en vue fut chargé d'ouvrir les négociations avec le *Cid*. Celui-ci chargea son almoxarife de traiter pour lui, et il fut convenu : que les Valenciens enverraient des députés au roi de Saragosse et au général almoravide Ibn-Ayicha, qui commandait à Murcie, pour demander du secours. Si, dans le délai de quinze jours, les renforts espérés n'arrivaient pas, *Valence* ouvrirait ses portes. Il était entendu qu'*Ibn-Djahhâf* reprendrait les fonctions de cadi, qu'il avait auparavant, garderait ses biens et sa famille; la garnison se composerait de chrétiens choisis parmi les mozarabes, habitués à vivre avec les musulmans; le *Cid* lui-même ne résiderait pas dans la ville, et les lois qui régissaient les citoyens de Valence, la monnaie, les contributions, rien ne serait changé. Seulement, les ambassadeurs envoyés à Saragosse et à Murcie ne devaient emporter que 50 dinars chacun, pour ne pas frustrer les vainqueurs d'un bien qui leur appartenait d'avance et écarter le soupçon de vouloir corrompre le roi et le général auxquels ils étaient envoyés.

Or les ambassadeurs, ayant franchi les lignes du blocus, furent fouillés et trouvés porteurs d'une grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. Tout fut confisqué, à l'exception des 50 dinars auxquels chacun d'eux avait droit : le *Cid* savait désormais à quoi s'en tenir. Quinze jours passèrent; à la faveur de la trêve, les Valenciens se ravitaillaient, mais les secours n'arrivaient pas. Trop heureux d'être échappés, les ambassadeurs ne se souciaient plus de revenir : au lendemain du quinzième jour, *Ibn-Djahhâf* (on le prévoit déjà), ne pouvant se résoudre à ouvrir les portes de *Valence*, essaya de parlementer avec les assiégés et l'assiégeant. Aux premiers, il demandait de prendre patience, d'attendre trois jours encore; au second, il disait ne pouvoir livrer la ville tout de suite, à cause de l'irritation populaire, ce qui était précisément le contraire de la vérité. Mais, à cela près, le vieux fourbe n'y regardait guère. Grande colère du *Cid* : il jura de n'épargner personne si on ne lui ouvrait pas; il attendit pourtant un jour, par pitié. Quand les parlementaires de *Valence* vinrent enfin le trouver, il leur déclara n'être plus tenu aux termes de la capitulation qu'eux-mêmes ils avaient violée les premiers. Alors *Ibn-Djahhâf* se décida, cette fois, à sortir; on signa le traité des deux parts, et à midi les portes de *Valence* furent ouvertes, le jeudi 15 juin 1094.

Ainsi, un premier assaut avait mis le *Cid* dans les faubourgs de *Valence;* le long et douloureux effort d'un double siège le porte aujourd'hui dans la ville. Il est le maître et sait le dire, mais avec modération. Pendant que ses soldats prennent possession des remparts et que les affamés se jettent sur les vivres, qu'ils dévorent avec rage au point d'en mourir, il veille à ce que les siens ne commettent aucun excès, reçoit avec bienveillance les Maures qui viennent lui baiser la main en signe d'hommage. Mal en prit à *Ibn-Djahhâf* de vouloir le gagner aussi, comme il faisait d'habitude, par la corruption, en lui offrant une grande partie de l'argent qu'il avait extorqué à ceux qui pendant le siège vendaient, disait-il, le pain trop cher, et à ceux qu'il avait fait mourir de faim, ce qu'il se gardait bien de dire. Le *Cid*, sachant la provenance de ce bien mal acquis, le refusa. *Ibn-Djahhâf* eût dû comprendre que son temps était proche.

Le *Cid*, en effet, convoqua les principaux de la ville en son jardin : après les avoir fait asseoir devant lui, du haut d'une estrade couverte d'un tapis, il leur dit familièrement que « Dieu lui ayant donné *Valence*, il ne voulait pas, en usant mal de son heureuse fortune, attirer sur lui la colère du ciel et risquer de perdre un bien si précieux ». Pour un soudard grossier, que des esprits prévenus s'obstinent à voir en Rodrigue, afin de l'opposer au *Cid* de la poésie, voilà un assez joli début : il savait parler à ses auditeurs le langage le plus propre à gagner leur confiance. « Que chacun, en conséquence, rentre en possession de son bien, s'il l'a perdu; lui, le *Cid*, n'étant point, comme leurs princes, enfermé tout le temps avec des femmes pour chanter et boire, écoutera leurs doléances, deux jours par semaine, le lundi et le jeudi; il sera le cadi et le vizir de tous, ou plutôt leur parent et leur ami; enfin personne ne sera molesté ni arrêté; les soldats confinés au faubourg de la Alcoudia n'entreront point dans la ville pour y trafiquer; lui-même s'établira en dehors, près du pont d'Alcántara. Mais il veut punir les voleurs qui les ont rançonnés, et, en premier lieu, *Ibn-Djahhâf* : qu'on lui livre le traître; c'est le seul moyen de gagner sa confiance. »

Les Maures ne se le firent pas répéter deux fois; ils redoutaient



PORTE DE L'ESCALIER DE LA LONJA.



DANS LES RUES DE VALENCE : VOITURE DE RAFRAÎCHISSEMENTS.

et frappera sa monnaie. L'exode des émigrants dura deux jours. Alors, maître absolu, le *Cid* livra aux flammes *Ibn-Djahhâf*. On dit que celui-ci fut jeté dans une fosse autour de laquelle des bûches flambaient; lui-même les aurait approchées pour abréger son supplice. Le châtiment fut cruel; on oublia les crimes qu'expiait le misérable et il passa aux yeux des siens pour un martyr. Tel n'eût pas été sans doute le sentiment des victimes qu'il avait dépêchées avant lui.

Enfin, au bout de son rêve, le **Cid** fit hommage de sa conquête (on le croit du moins) au roi de Castille, comme à son suzerain, mais demeura le maître absolu dans *Valence*. Il paraît qu'il voulait encore conquérir sur les Maures le midi de l'Espagne. Bien qu'un semblable projet ne paraisse pas invraisemblable de la part d'un homme tel que lui, il est douteux pourtant que, détaché en sentinelle perdue sur le front de l'Espagne chrétienne, isolé au milieu d'ennemis que ravivait un afflux incessant de troupes fraîches débarquées d'Afrique, il voulût, quelle que fût son ambition, risquer dans une aventure le fruit de longues et laborieuses campagnes. Les Almoravides, maîtres de l'Andalousie, étaient pour *Valence* une perpétuelle menace. Le *Cid* voulut, du moins, délier le réseau de fer qui menaçait de l'étreindre. De concert avec le roi Pierre d'Aragon, qui lui prêtait main forte, il partit de *Valence* pour jeter des vivres et des hommes dans Peñacatel, dont il voulait faire son quartier général. Près de Jativa, les deux alliés se heurtèrent à *Mohammed ibn-Ayicha,* général almoravide, qui, malgré ses 30 000 hommes, se déroba pour attirer les chrétiens sur le terrain choisi par lui. C'est à Beiren, près de Gandia, qu'eut lieu la bataille. Pris entre l'armée et la flotte musulmanes, les chrétiens eussent été écrasés, sans le sang-froid et la vaillance du *Campéador :* le butin et l'enthousiasme furent immenses.

Peu après, le vainqueur était devant *Murviédro*. Le sort de Valence attendait cette place. En vain les assiégés appelèrent à l'aide : personne ne vint. Les trente jours de trêve accordés par Rodrigue expiraient; il en ajouta douze autres, jurant aux assiégés qu'il les ferait tous décapiter ou brûler, si, passé ce délai, ils résistaient encore. Après douze jours, les assiégés demandèrent jusqu'à la Pentecôte; le *Cid* accorda même jusqu'à la Saint-Jean, mais à la condition que les Maures en profitassent pour se retirer avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient; ils iraient où bon leur semblerait, pourvu qu'ils partissent. Le *Cid* se montrait généreux à bon compte; il savait bien que nul n'oserait venir l'attaquer. Le 24 juin 1098, date fatidique et jour convenu, il entra dans Murviédro, fit chanter un *Te Deum* et ordonna de bâtir une église dédiée à saint Jean, pour commémorer sa victoire.

Mais les Maures avaient commis la faute de ne pas mettre à profit la faculté qu'on leur avait accordée de quitter la ville avec ce qu'ils possédaient : or, les conseils du *Cid* valaient des ordres. Ceux qui restaient s'en aperçurent; ils payèrent pour ceux qui étaient partis, et, comme beaucoup d'entre eux ne pouvaient fournir la contribution de guerre qui leur était imposée, on prit leur personne en payement; ils furent vendus à *Valence*.

Nous avons vu, en 1870 (ce n'est pas au XIe siècle), une ville menacée de bombardement et d'incendie si l'on ne trouvait, sur l'heure, l'exorbitante réquisition

pourtant de s'engager si vite. Enfin, ne voyant pas d'autre issue, ils assemblèrent une troupe de gens armés, saisirent le cadi avec sa famille, et le livrèrent au *Cid*, qui le jeta en prison : il tenait enfin la meurtrier de Çâdir.

Ibn-Djahhâf fut envoyé à Cebolla, puis ramené à *Valence*, où on lui infligea le châtiment de dresser lui-même la liste des biens qu'il avait : bijoux, colliers, meubles précieux... sans rien omettre, faute de quoi il reconnaissait au *Cid* le droit de le mettre à mort, en punition de son parjure. Le vieux drôle jura qu'il ne cachait rien; mais on savait la valeur de ses serments. Des fouilles pratiquées dans sa maison, sur la dénonciation d'un esclave, amenèrent la découverte d'une cachette soigneusement dissimulée où se trouvait une grande quantité d'or et de pierres précieuses. On perquisitionna de même chez les amis du prisonnier, et comme il n'est si lâche qui, dans le malheur, ne trouve encore plus lâche que lui, ce fut à qui dévoilerait les trésors qu'*Ibn-Djahhâf* avait confiés à sa garde. Sûr désormais de sa vengeance, le *Cid* ne dissimula plus : il voulait châtier le meurtrier de Çâdir, le traître qui avait trompé tout le monde, les Almoravides qu'il chassait, les chrétiens contre lesquels il appelait de nouveaux renforts, pendant qu'il feignait de traiter avec eux, les Valenciens qu'il avait dépouillés, les affamés qu'il faisait décapiter; le vieux fourbe, enfin, qui venait de se parjurer en voulant jouer une fois de plus son vainqueur. *Ibn-Djahhâf* était une honte; il fallait qu'il disparût.

Mais il avait, malgré qu'il fût lâche, personnifié la défense, et le *Cid*, à peine affermi dans *Valence*, redoutait un soulèvement des Maures. Il leur déclara donc, sans réticence, qu'étant le maître, il entendait faire ce qui lui convenait; que ceux qui le voudraient pouvaient garder leurs maisons, mais avec une mule seulement, un seul serviteur, et surtout rester sans armes; ceux à qui ces conditions ne plairaient pas n'avaient qu'à quitter la ville et s'établir dans le faubourg de la Alcoudia. Il ne leur serait fait aucun mal. Dans la ville comme au dehors, les Maures garderont leurs héritages, leurs mosquées, leurs cadis; mais ils payeront à leur seigneur les rentes ordinaires; lui-même rendra la justice



PORTEUR D'EAU.



Phot. Laurent-Lacoste.

CHEVET DE LA CATHÉDRALE DE VALENCE.

exigée pour une malheureuse balle dans un casque de uhlan. Il s'en fallut de très peu que la terrible menace ne fût mise à exécution : au lieu de traîner les gens en esclavage ou de les brûler, on les aurait fait sauter. Si les lois de la guerre se sont adoucies, l'on ne peut s'empêcher de frémir en songeant qu'il a fallu si longtemps pour avancer de si peu et qu'au fond de tout homme, nous l'avons éprouvé hier encore, il y a, quoi qu'on veuille, un sauvage qui sommeille. Les gens du *Cid* n'étaient peut-être pas beaucoup plus mauvais que ceux d'aujourd'hui; seulement les mœurs et les idées de leur temps imposaient moins de contrainte à la violence de leur tempérament : beaucoup de nos contemporains, à leur place, eussent peut-être fait pire.

Le *Cid* mourut en juillet 1099, l'année même où, à l'appel du pape Urbain II, les premiers croisés emportaient Jérusalem. Aussitôt les *Almoravides* d'accourir à *Valence :* le **Cid** mort, ils se croyaient dans la place; Chimène, digne veuve du héros, la défendit deux années durant. Au mois d'octobre 1101, *Mazdali,* général de Yousof, rassemblait une grande armée sous les murs de la ville. Chimène appela au secours le roi de Castille, qui se hâta d'accourir, et les Maures s'éloignèrent; mais c'était pour revenir. Alphonse jugea qu'il valait mieux abandonner, bien qu'à regret, une position si exposée, plutôt que de se condamner à des alertes perpétuelles, dont l'issue pouvait être désastreuse.

La conquête de *Valence* était prématurée : il fallait le *Cid*, le premier homme de guerre et le plus avisé diplomate de son temps, pour la défendre. Il avait devancé l'histoire. L'Espagne devra lutter quatre siècles encore avant de reprendre pour n'en plus sortir les avant-postes qu'il avait enlevés et le Midi qu'il rêvait de conquérir. Chimène suivit le sage conseil du roi de Castille; les compagnons du *Cid* et les chrétiens qui s'étaient établis dans *Valence* quittèrent la ville, mais ils n'y laissaient ni une femme ni un enfant, ni un cheval, ni un meuble qui leur appartînt. On brûla le reste et, le 5 mai 1102, Mazdali faisait son entrée dans *Valence* avec les *Almoravides*.

Ce dut être pour les vieux soldats du *Cid* une épreuve douloureuse que l'abandon d'une conquête pour laquelle ils avaient versé leur sang. L'ennemi, pour ne point provoquer un retour furieux, les laissa partir. Il faut lire, dans la chanson de geste, le récit de cette émouvante retraite : « L'avant-garde, commandée par Pero Bermudez, qui portait la bannière du *Cid,* se composait de 400 chevaliers; 400 autres veillaient sur les bêtes de somme. Ensuite venait Babiéca (le cheval de bataille) : il portait le cadavre embaumé du *Cid,* que Gil Diaz avait attaché d'une manière fort ingénieuse et qui, le bouclier au cou, le heaume sur la tête et l'épée en main (*Tisona* et *Colada* étaient les deux épées du *Cid*), paraissait vivant. Le visage avait bonne couleur, les yeux restaient ouverts, et la barbe était arrangée avec soin. D'un côté marchait l'évêque Jérôme (de Périgueux), de l'autre Gil Diaz; 100 chevaliers d'élite servaient d'escorte. Chimène et ses dames, accompagnées de 600 chevaliers, fermaient le cortège, qui se mit à défiler avec une lenteur solennelle et dans le plus profond silence. » On gagna la Castille à petites journées.

Quand ils furent arrivés à *San Pedro de Cardeña,* ils n'enterrèrent pas le cadavre du *Cid,* mais l'assujettirent sur un siège d'ivoire, à droite de l'autel, la tête placée sur un coussin de pourpre. Portant un habit de la même étoffe, le *Cid* laissait reposer la main gauche sur son épée *Tisona* et la droite sur les plis de son manteau; au-dessus de sa tête il y avait un dais magnifique, à ses propres armes et à celles de Castille et de Navarre. Évidemment, nous entrons ici en pleine légende; le *Cid* apparaît transfiguré, la fiction commence à se greffer sur la réalité (1).

(1) Pour les détails complémentaires qui concernent le *Cid*, voy. p. 211



VALENCE : COUR INTÉRIEURE DU COLLÈGE DU PATRIARCHE.

de *Valence* et son lieutenant Ibn-Hémocho : ils se laissèrent surprendre dans Grenade par l'ennemi (13 juillet 1162); les habitants de la ville furent massacrés en partie et le roi de Valence s'enfuit par les montagnes. Ainsi fut imposée, d'une façon définitive, la puissance almohade sur tout le sud de l'Espagne.

Le 28 septembre 1238, don *Jayme*, roi d'*Aragon*, rendait *Valence* à l'Espagne chrétienne. Telle était son impatience qu'il ouvrit le siège avec seulement un millier de fantassins et une faible escorte de cavaliers : son camp était établi entre la ville et le port du Grao. Peu à peu les renforts arrivaient des montagnes aragonaises et même d'au delà des monts : l'archevêque de Narbonne amena une troupe d'élite; car cette guerre, nul n'en doutait, avait le caractère d'une croisade. *Ben-Zeyan,* gouverneur de *Valence,* appela ceux de sa famille qui commandaient à Tunis; ils vinrent sur une flotte de dix-huit voiles, mais ne purent débarquer, car don *Jayme* faisait bonne garde, et déjà la flotte catalane, qui ravitaillait son camp, sortait de l'Èbre pour combattre au large. Les Africains s'enfuirent et ne reparurent plus. Alors don *Jayme* resserra les lignes du siège : à la fois chef prévoyant et soldat intrépide, il s'aventurait au pied même des remparts; un jour une flèche l'atteignit au front. Le casque qu'il portait ne pouvait le défendre, nous l'avons encore : sa forme bizarre lui donne un air de bravade, plutôt qu'il ne ressemble à une arme de combat. Quatre mois de siège réduisirent *Valence* à capituler. Il fut convenu que les assiégés sortiraient avec ce qu'ils pourraient emporter; la bannière d'Aragon fut arborée sur *Valence* et, cinq jours après, les vainqueurs y pénétraient, veille de la Saint-Michel. La tour de *Miguelete* rappelle ce souvenir.

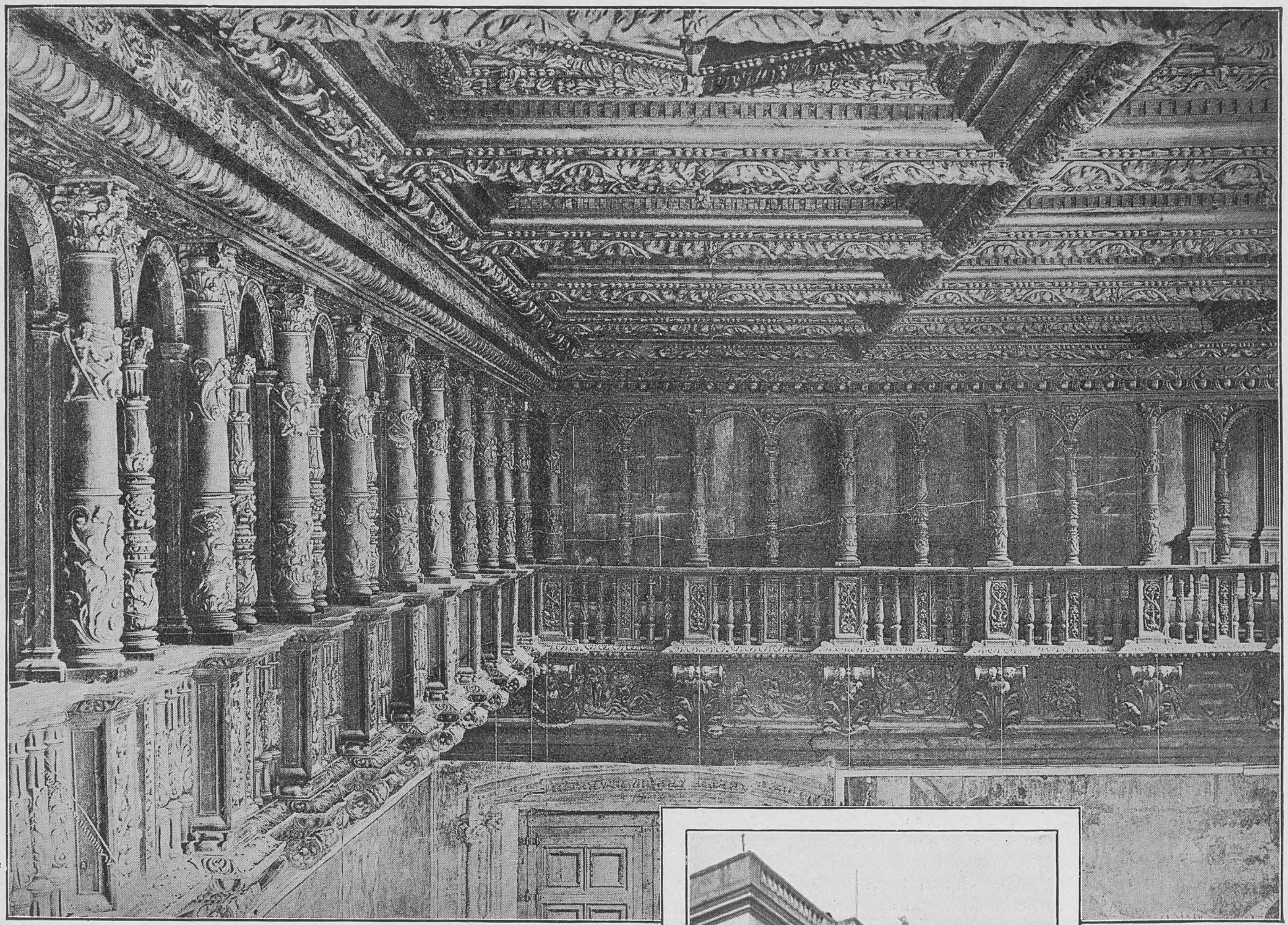
Le *Cid* était entré dans *Valence* en avant-garde; avec don *Jayme,* le retour de la ville aux chrétiens fut définitif. On appela de toutes parts pour repeupler la ville, des terres furent accordées aux hommes d'armes, des *fueros* aux habitants. Déjà Majorque (1232) était pris; la conquête de Minorque (1242) mit sous la main du roi d'Aragon tout l'archipel des Baléares. Maître de l'Èbre et de la Catalogne, suzerain de Barcelone, du Roussillon et du comté de Montpellier, ce prince était l'un des plus puissants de son temps. Par *Valence*, il allait tendre la main, le long de la côte, au roi de Castille qui descendait le Guadalquivir. Quand fut faite l'unité de l'Espagne, *Valence* fut administrée par un vice-roi. Le maréchal Suchet, duc d'Albufera, prit *Valence* en 1812; les Français évacuèrent la ville, un an après (juin 1813).

La domination des Almoravides fut de courte durée. Les **Almohades,** nouvelles hordes de Berbères, de Bédouins et d'Africains à demi sauvages, accoururent pour ronger ce qui restait de la malheureuse Espagne. Cependant le parti national andalou ne pouvait accepter la conquête almohade, qu'il considérait, avec raison, comme un retour à la barbarie. La résistance, concentrée autour de Valence, fut personnifiée par son chef *Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Sad ibn-Mohammed ibn-Ahmed ibn-Mardanich,* roi de Valence, de Murcie et de toute l'Espagne du sud-est. Ce *Mardanich* fut simplement un Martinez ou fils de Martin, et il est permis de croire qu'il était d'origine espagnole et chrétienne. Son bisaïeul s'était fait musulman, mais l'instinct de la race prévalut : le roi de *Valence* aimait à se vêtir comme les chrétiens; ses armes, ses chevaux rappelaient les leurs et il recrutait la plupart de ses soldats en Catalogne, en Navarre et en Castille : aussi ses adversaires le traitaient-ils de renégat. Il était tolérant aussi, allié des princes chrétiens qu'il traitait de frères, en leur envoyant des présents magnifiques, de l'or, de la soie, des chevaux et même des chameaux, jusqu'en Angleterre. Il était d'une force herculéenne et d'une bravoure sans égale, mais ami de la vie, prodigue et insatiable de plaisirs. Tout le midi de l'Espagne comptait sur le roi



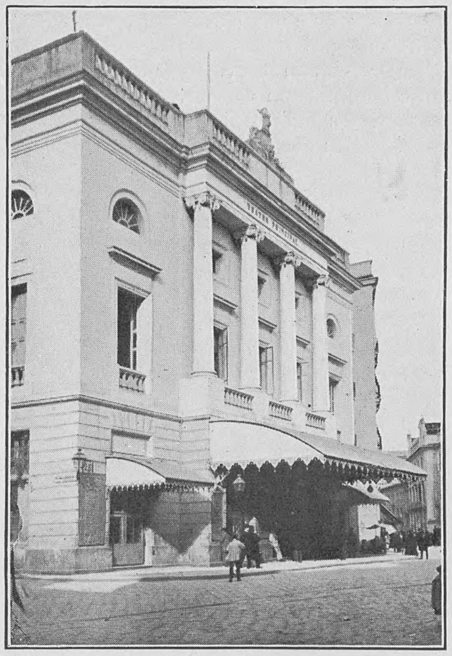
Phot. Gómez-Durán.

VALENCE : *LE TRIBUNAL DES EAUX.*



VALENCE : ANCIENNE SALLE DES CORTÈS, AU PALAIS DE JUSTICE.

Phot. Hauser y Menet.



Phot. Gómez-Durán.

THÉATRE PRINCIPAL.

LA HUERTA DE VALENCE

Les eaux du *Turia,* captées par huit grandes dérivations, donnent la vie à environ 10 000 hectares de terre : à gauche, le canal ou *Acequia de Moncada,* les canaux de Tormos, de Mestalla et de Rascaña; sur la rive droite, les canaux de Cuarte, de Mislata, de Favara et de Rovella. L'Acequia de Cuarte se déverse dans le lac d'*Albufera;* les autres canaux, embranchés l'un sur l'autre, reviennent au fleuve, en aval de *Valence,* ou vont directement à la mer. A ces artères maîtresses puisent une infinité de veines dont le lacis inextricable sillonne la plaine et va porter jusqu'au moindre champ l'eau bienfaisante, sans laquelle il serait voué à la stérilité du désert. L'hectare de terre irriguée vaut environ 5000 pesetas; la même superficie, non irriguée, en vaut à peine 1 000. Toute la richesse vient de l'eau; la terre ne peut se vendre sans elle. Mais l'usage de l'eau est gratuit : c'est un droit imprescriptible de la communauté des terriens de la Huerta, propriétaires ou usagers. Aussi a-t-on réglé avec une extrême minutie la distribution du précieux liquide.

Ce ne fut pas toujours chose facile. « Une des difficultés se trouvait dans la nécessité d'observer partout une telle graduation de niveau que tous les terrains, sans exception, pussent jouir, à leur tour, des bienfaits de l'irrigation. Or la plaine, bien qu'assez égale, ne présentait pas cependant ce nivellement parfait et géométrique. On y a suppléé par de petits canaux et des ponts aqueducs. En se promenant dans la plaine, on voit, à chaque instant, de petits canaux, qui passent sur les grands, et je ne sais combien d'aqueducs en miniature, construits les uns sur les autres, pour porter à quelques perches de terre un volume d'eau trois fois gros comme la cuisse. Ailleurs, vous voyez, au milieu d'un terrain tout plat, le chemin s'élever tout à coup de 4 pieds et vous obliger de suspendre pendant douze pas le trot de votre cheval. C'est un aqueduc souterrain qui passe par là. Tout ce travail est peu apparent; la plupart du temps, il se cache sous terre, mais il est plein de détails et de prévoyance. »

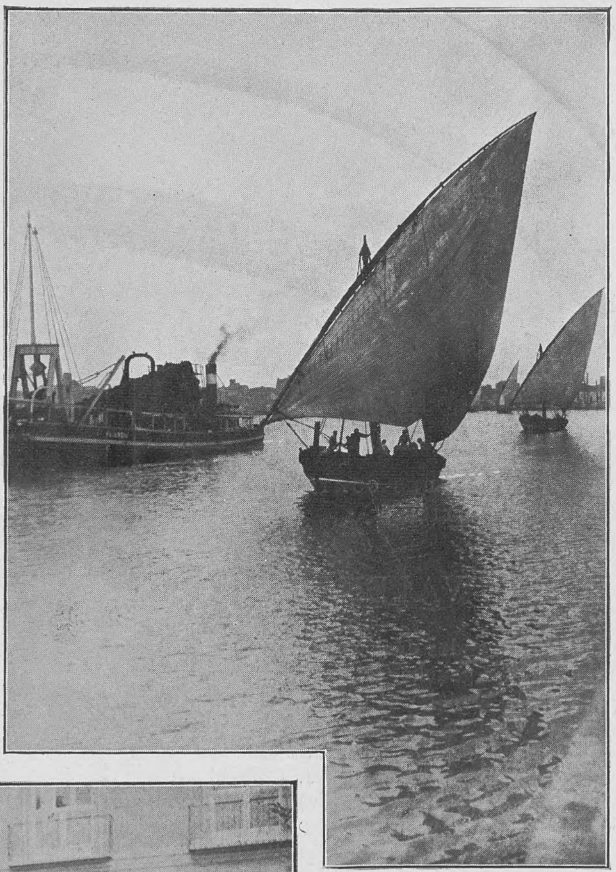
Une autre difficulté consistait à répartir les eaux équitablement, de façon que chacun pût en jouir à son tour, car pour faire monter les eaux d'une *acequia,* il faut presque mettre les autres à sec. A chacune des sept branches mères correspond un jour de la semaine; ce jour-là, elle emprunte l'eau de ses voisines pour élever la sienne au niveau voulu, le tout, bien entendu, à charge de revanche. Ce jour-là, tous les petits filets qui s'alimentent des eaux de la grosse artère sont également ouverts, mais comme leur nombre est immense et qu'en venant la sucer tous à la fois, les eaux ne pourraient se maintenir à la hauteur nécessaire et se précipiteraient tout à coup vers les fonds inférieurs qui seraient noyés, tandis que les champs supérieurs jouiraient à peine du bienfait de l'irrigation, on commence par ouvrir ceux dont le niveau est le plus élevé : « Chacun d'eux a son heure dans la journée, comme la branche mère a son jour dans la semaine. Quand cette heure arrive, un des colons intéressés défait en trois coups de pioche la digue de gazon qui ferme sa rigole; l'eau monte et, à mesure qu'elle



VUE GÉNÉRALE DU *GRAO,* PORT DE VALENCE.

vient à passer devant chaque pièce de terre, le colon qui l'attend, la pioche à la main, lui donne accès par le même procédé; alors la terre est submergée et couverte de plusieurs pouces d'eau, pendant un temps déterminé. Le lendemain, les choses se passent de la même manière dans les autres parties de la *Huerta*, et, au bout de la semaine, toute la campagne a été imprégnée à son tour de ces eaux fécondantes. » (A. GUÉROULT, dans *Lavallée.*) Telle est la règle générale : il y a bien des exceptions.

Les **sept canaux** (celui de Moncada mis à part) sont régis par un personnel spécial que nomment les intéressés. Tous ceux qui puisent au même canal nomment une assemblée représentative de leurs intérêts, la *Junta general*, dont les réunions ont lieu tous les deux ans. Cette assemblée délègue, à son tour, pour l'administration des eaux, une commission exécutive présidée par un *syndic*. Les pouvoirs du syndic sont très étendus. D'abord les sept syndics réunis forment le *Tribunal des Eaux*, chargé de régler les contestations entre voisins et les manquements au règlement. Mandataire de la communauté, délégué à l'administration du canal qu'il dirige, le *Syndic* veille à l'entretien des voies d'eau, fait exécuter les travaux nécessaires avec les fonds mis à sa disposition par la *Junta*. Une infime cotisation est réclamée aux intéressés pour cet objet. Ne pouvant être partout à la fois, le *Syndic* choisit, à son tour, un certain nombre de subordonnés, qui veillent, pour lui, sur les canalisations secondaires. Ces délégués du syndic, ou *atantadores*, détiennent une part du pouvoir exécutif imparti à leur chef. L'*Atantador* fixe, la plupart du temps, les heures d'arrosage; il peut, s'il juge un terrain suffisamment arrosé, faire passer l'eau sur un autre qui en a plus besoin.



RETOUR DE PÊCHE.

Toutes les cultures, en effet, n'ont pas le même besoin d'eau, et celles de la *Huerta* sont extrêmement variées : chanvre, blé, maïs, légumes et melons, fruits; chacun cultive son bien au mieux de ses intérêts. L'oranger, le grenadier, le poirier forment des vergers; la vigne, l'olivier, le caroubier sont réservés aux versants plus secs que n'atteint pas l'eau. Pour ne pas épuiser la terre, on sème : le chanvre en mars et on le récolte à la mi-juillet; les haricots en juillet, et l'on cueille à la fin d'octobre. Avec le blé semé en novembre et récolté à la mi-juin, l'on sème le maïs en juin, pour récolter à la fin d'octobre. Il y a ainsi deux récoltes principales chaque année. Mais des végétaux aux tempéraments si divers exigent un traitement approprié, ce qui complique encore les difficultés de l'arrosage. Le chanvre est mis au premier rang parmi les cultures privilégiées : en temps de sécheresse, on sacrifiera le reste pour le sauver. Le *Syndic* en est le maître; il ouvre et ferme les écluses à son gré; toute protestation est punie d'une forte amende, ou, dans les cas graves, de la privation d'eau pour un temps déterminé.

Si la sécheresse est extrême, les *Syndics* suspendent les règlements ordinaires, réservent l'eau, tantôt pour une culture, et tantôt pour une autre; distribuent l'eau alternativement d'une rive à l'autre. Ils peuvent même, en des cas exceptionnels, requérir l'alcade de Valence et, gagnant avec lui les villages de la montagne, exiger,



UNE TARTANE A VALENCE.



Phot. Gómez-Durán.

UN BAL CHAMPÊTRE DANS LA « HUERTA » DE VALENCE (D'après nature).

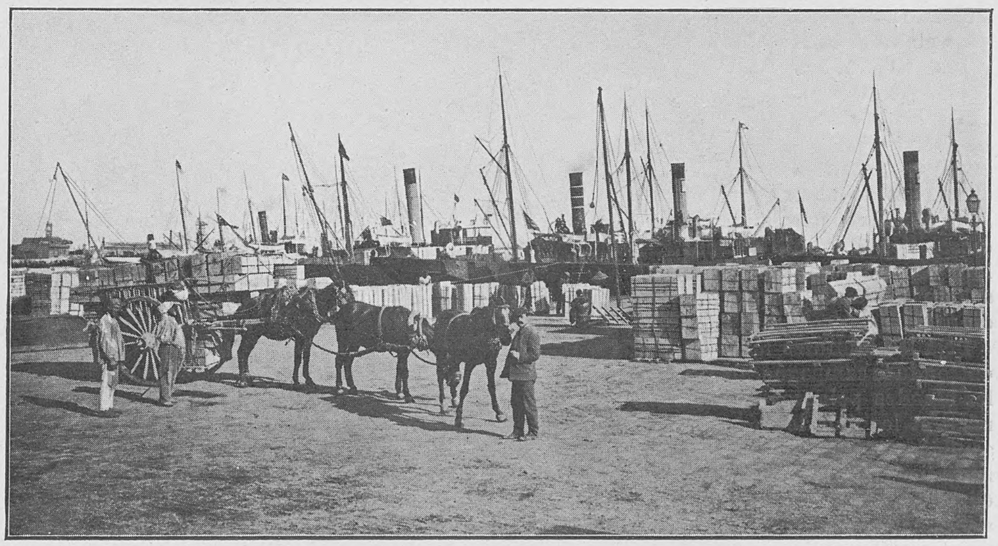


Phot. Laurent-Lacoste.
SUR LE CHEMIN DU GRAO.

rude, » dit quelqu'un qui les connaît bien.

« Lorsque l'immense plaine s'éveille sous les clartés bleuâtres de l'aube, les derniers d'entre les rossignols qui ont charmé la nuit de leurs trilles interrompent leur roulade finale, comme si la lumière croissante les frappait mortellement de ses rayons d'acier. Les moineaux s'échappent des toits de chaume par bandes, et les cimes des arbres frissonnent sous les premiers ébats de cette marmaille aérienne qui de toutes parts agite le feuillage, en le frôlant de ses plumes.

Peu à peu s'évanouissent les rumeurs qui avaient peuplé la nuit : clapotement des rigoles, bruissement des roseaux, abois des chiens vigilants. D'autres bruits naissent avec le jour, grandissent, se propagent dans la *Huerta*. Le chant du coq vole de ferme en ferme; les clochers des villages répondent par des carillons joyeux à la sonnerie de la première messe dans les tours de Valence, embrumées par l'éloignement; il s'élève des basses-cours un discordant concert animal : hennissements de chevaux, mugissements de vaches, gloussements de poules, bêlements d'agneaux, grognements de porcs, tout le bruyant réveil des bêtes qui, à sentir l'âcre parfum de végétation apporté par la fraîche caresse de l'aube, sont impatientes de courir les champs.

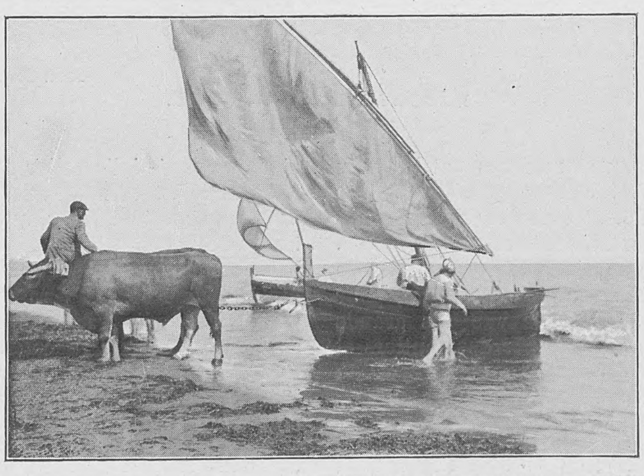


Phot. Gómez-Durán.
PORT DU GRAO : EMBARQUEMENT DES CAISSES D'ORANGES.

en vertu du privilège concédé par Jacques le Conquérant, la fermeture de leurs prises d'eau pendant quatre jours et quatre nuits consécutifs. Toute l'eau disponible descend alors aux sept canaux et sauve ainsi bien souvent la principale récolte. En cas de résistance, les Syndics font appel au gouverneur de la province, qui doit intervenir. Le règlement fondamental qui régit la *Huerta* remonte à 1239. Jacques Ier d'Aragon venait de conquérir Valence. Il donna, sans aucune compensation ni servitude, ni tribut, aux Valenciens, l'usage des irrigations qu'il trouvait en activité. Pourtant la Couronne se réserva la propriété du canal de *Moncada*. Mais en 1268, moins de trente ans plus tard, ce canal revint, comme les autres, au syndicat des propriétaires de la région, moyennant une redevance de 5 000 sueldos. Ce retour ne changea rien au régime déjà constitué des *Sept canaux;* pour le canal de Moncada, il fut toujours depuis administré à part.

« De quelle époque datent les irrigations de la plaine de Valence? Les Arabes ont-ils été vraiment les créateurs de la *Huerta*, ou bien se sont-ils trouvés en présence d'essais antérieurs et imparfaits qu'ils se sont contentés de développer et de perfectionner? Je suis convaincu que les Arabes n'ont pas été là, plus qu'ailleurs, des créateurs. » (J. Burnhes, *Irrigation dans la péninsule Ibérique et dans l'Afrique du Nord.*) Une étude plus attentive des merveilleux travaux exécutés par les Romains, en Algérie et en Tunisie, donne à penser que ces maîtres de l'hydraulique qui construisaient des kilomètres d'aqueducs pour tirer l'eau des montagnes ne négligèrent pas sans doute, en Espagne non plus, les services qu'en pouvait attendre l'agriculture.

Telle est l'exubérance de la **Huerta** de Valence, que son aspect varie presque chaque mois. Cette immense plaine est une ruche de travail, et jamais l'homme n'a mieux asservi la nature à ses intérêts. Mais aussi lui-même fait pour ainsi dire, comme l'eau, partie intégrante du sol; la terre nourricière lui communique sa sève, modèle sa physionomie, lui donne des manières, un esprit, des mœurs à part : « Bonnes gens au fond, les habitants de la *Huerta*, mais d'une écorce un peu



ON HALE L'EMBARCATION.

Le ciel s'imprègne de lumière, et avec la lumière, la vie inonde la plaine, pénètre à l'intérieur des habitations et des étables. Les portes s'ouvrent, grinçantes. Sous les treilles, de blanches figures s'étirent, les mains derrière la nuque, en regardant l'horizon illuminé. Les écuries béantes vomissent vers la ville les vaches laitières, les troupeaux de chèvres, les haridelles chargées de fumier. Entre les rideaux d'arbres nains qui abritent les routes, grelots et clochettes se mettent à vibrer; et, parmi cet allègre tintement de sonnailles, éclate l'énergique « *arre, aca!* » poussé par les conducteurs.

Sur le seuil des chaumières se saluent ceux qui vont à la ville et ceux qui restent pour les travaux de la campagne :

— *Bòn día nos done Deu!* (Dieu nous donne une bonne journée!)

— *Bòn día!* (Bonjour!)

Et quel labeur! quelle explosion de vie! quand arrive la Saint-Jean, la meilleure époque de l'année, le temps de la récolte et de l'abondance. L'espace alors vibre de lumière et de chaleur. Un soleil africain lance des torrents de feu sur la terre crevassée par ses caresses brûlantes, et ses flèches d'or transpercent le feuillage touffu, dais de verdure sous lequel la plaine abrite ses canaux clapotants et ses sillons humides, comme si elle craignait cette chaleur qui partout fait germer la vie.

Les branches des arbres sont chargées de fruits. Les cormiers ploient sous le poids des grappes jaunes recouvertes de feuilles vernissées. Les abricots se montrent parmi la verdure, comme des joues vermeilles d'enfant. Les gamins observent la massive ramure des figuiers avec impatience, les yeux pleins de convoitise, à l'affût des premières figues. Dans les jardins, les jasmins exhalent, par-dessus les clôtures, leur odeur suave, et les magnolias, pareils à des cassolettes d'ivoire, versent leur encens dans l'atmosphère brûlante, imprégnée du parfum des céréales.

Déjà les luisantes faucilles ont tondu la campagne, abattu les blondes pelouses de froment et les épis lourds qui, gonflés de vie, courbaient leurs tiges trop faibles et s'inclinaient vers le sol. La paille s'entasse sur les aires, y forme des collines d'or où se reflète la lumière du soleil. On vanne le blé parmi des tourbillons de poussière; dans les champs nus, au milieu des chaumes, les moineaux sautillent en quête de grains oubliés. Ce n'est partout qu'allégresse et travail joyeux. Des charrettes grincent sur tous les chemins; des troupes d'enfants courent à travers champs ou font des cabrioles sur les tas de gerbes en pensant aux galettes de froment nouveau, à l'existence plantureuse et béate qui commence pour les fermes lorsque le grenier s'emplit, et les vieux chevaux eux-mêmes ont les yeux gais, marchent avec plus de désinvolture, comme ragaillardis par l'arome des meules de paille qui, lentement, tel un fleuve d'or, se déverseront peu à peu dans leurs mangeoires, durant le cours de l'année.

Quand la moisson a nettoyé le panorama, jeté bas les massifs de froment émaillés de coquelicots, la plaine semble plus vaste, pour ainsi dire sans limites; elle déploie à perte de vue ses grands carrés de glèbe rouge séparés les uns des autres par des sentiers et des canaux. Toute la plaine observe rigoureusement le repos du dimanche; on ne verrait pas un seul homme peinant sur les sillons, pas une seule bête trimant sur les routes. Les vieilles femmes cheminent, par les sentiers, avec leurs mantilles rabattues jusqu'aux yeux et leur petite chaise pendue au bras. Dans le lointain détonent, avec un bruit de toile qui se déchire, les coups de fusil tirés contre les hirondelles qui volent de-ci de-là, en ronde capricieuse, avec un sifflement doux qui paraît être le bruit de leurs ailes frôlant le cristal du firmament. Sur les canaux bourdonnent des nuées de moucherons presque invisibles, et dans une ferme peinte en bleu, sous une treille ancienne, s'agite un tourbillon multicolore de jupes fleuries et de foulards superbes, tandis que les guitares jouent, sur une somnolente cadence, accompagnant de leur cantilène le cornet à pistons qui s'égosille à lancer, jusqu'aux extrémités de la plaine, assoupie sous le soleil, les sons de la *jota* valencienne.





Phot. Gómez-Durán.

RÉCOLTE DES ORANGES.

Dans le village, une vraie fourmilière humaine remplit bientôt la petite place; on voit là tous les hommes des alentours, en manches de chemise, avec leurs ceintures noires autour du ventre et leurs foulards disposés sur la tête en forme de mitre. Les vieux s'appuient sur de gros bâtons de Liria, jaunes avec des arabesques noires; les jeunes, manches retroussées, montrent des bras nerveux et rouges et, comme pour faire contraste, portent de minces badines de frêne entre leurs doigts énormes et calleux.

Ce sont alors, dans l'après-midi, vers la fontaine, par le chemin bordé de peupliers à l'inquiet feuillage d'argent, des groupes de jeunes filles qui, avec leur cruche immobile, droite sur la tête, rappellent, par le rythme de l'allure et par l'élégance de la taille, les canéphores athéniennes. Ce défilé donne parfois à la *Huerta* de Valence un caractère biblique. La fontaine de la Reine est l'orgueil de la Huerta condamnée à boire l'eau des puits et le liquide rougeâtre et fangeux qui coule dans les canaux : au dire des plus savants du pays, c'est une œuvre ancienne et de grande valeur. Elle consiste en un bassin carré, aux murs de pierre rouge, où l'eau est en contrebas du sol. On descend au fond par six marches que l'humidité a rendues vertes et glissantes. Sur la face du rectangle de pierre opposée à l'escalier se détache un bas-relief aux figures frustes, impossible à reconnaître sous la couche de badigeon. Ce devait être la Vierge entourée d'anges, une sculpture naïve, sans doute un *ex-voto* du temps de la conquête.

La gaieté bruyante et la confusion ne manquent pas autour de la fontaine. Les filles s'y rassemblent, toutes désireuses d'être les premières à remplir leurs cruches, mais peu pressées de s'en aller. Elles se bousculent sur l'escalier étroit, les jupes ramassées entre les jambes, pour se pencher et plonger leurs cruches dans ce petit bassin dont la surface est sans cesse agitée par les bouillons de l'eau montant du lit de sable où croissent des touffes de plantes gélatineuses, vertes chevelures qui ondulent dans leur prison de cristal fluide et palpitent sous la poussée du courant. Des « tisserands » infatigables rayent de leurs pattes fines la surface claire. » (V. Blasco Ibañez : *la Barraca*, trad. par G. Hérelle, dans *Terres maudites*.)



Phot. Gómez-Durán.

DANS LA HUERTA : REPAS DES TRAVAILLEURS.

On ne peut quitter Valence sans avoir vu siéger, une fois au moins, le *Tribunal des Eaux*. Blasco Ibañez l'a merveilleusement décrit.

« C'était un jeudi, et, à *Valence*, selon une coutume vieille de cinq siècles, le *Tribunal des Eaux* allait se réunir sous le portail de la cathédrale appelé le portail des Apôtres (voy. p. 154).

L'horloge du *Miguelete* marquait un peu plus de dix heures; et les habitants de la *Huerta* se rassemblaient en groupes ou s'asseyaient sur le rebord de la fontaine sans eau qui orne la place, formant autour de la vasque une guirlande animée de mantes bleues et blanches, de foulards rouges et jaunes, de jupes d'indienne aux couleurs claires.

Ils arrivaient, les uns tirant par la bride leurs petits chevaux dont la baste était chargée de fumier, contents de la récolte faite dans les rues, les autres sur leur charrette vide, essayant d'attendrir les gardes municipaux afin qu'on leur permît de rester là; et, tandis que les vieux causaient avec les femmes, les jeunes entraient à l'estaminet voisin pour tuer le temps devant un verre d'eau-de-vie, en mâchonnant un cigare de 3 centimes.

Tous les cultivateurs qui avaient des griefs à venger se trouvaient sur la place, gesticulants et sombres, parlant de leurs droits, impatients d'exposer aux Syndics ou juges des *sept canaux* l'interminable kyrielle de leurs plaintes.

L'alguazil du tribunal, qui, depuis cinquante ans et plus, soutenait une lutte hebdomadaire contre cette foule insolente et agressive, préparait, à l'ombre du portail ogival, un large sofa en vieux damas, puis dressait une barrière basse pour clore la partie du trottoir destinée à servir de salle d'audience.

Le portail des Apôtres, vieux, rougeâtre, consumé par des siècles, étalant à la lumière du soleil ses beautés corrodées, formait un fond digne de l'antique tribunal : c'était comme un baldaquin de pierre construit pour abriter cette institution d'un autre âge. A la voûte de la baie, le long des trois arceaux superposés, couraient trois guirlandes



Phot. Gómez-Durán.

MISE EN CAISSE DES ORANGES.

Ce tableau, vrai hier, l'est encore aujourd'hui. A côté des canaux et des fontaines, quelquefois aussi s'enfonce le marais malsain, comme celui de *Carraixet* dont les eaux stagnantes et putrides, derrière des fourrés de cannaies et de joncs, offrent un aspect désolé et mort à côté de la plaine heureuse. Cette crevasse devient lugubre quand, à la nuit tombante, sous la brise qui s'élève, les roseaux frissonnent et gémissent comme des âmes en peine. On raconte, à ce sujet, des histoires terribles. De la voûte épaisse des roseaux enchevêtrés presque au ras de l'eau, des coups de fusil parfois sont partis. Un chemin creux d'un côté, le canal de l'autre, un talus planté de vieux mûriers : quel admirable endroit pour surprendre un ennemi !

Or, les gens de la *Huerta* ont la *vendetta* facile. Il ne fait pas bon courir la plaine, le soir, quand on y a des ennemis : la *navaja*, une balle sont si vite parties! Les gendarmes (gardes civils), les juges, le bagne même ne sont rien quand il s'agit de satisfaire un ressentiment. Les affaires que l'on a entre soi doivent se régler de même. Il y a, pour cette population, une sorte d'immunité traditionnelle dont elle est fière et jalouse comme d'un patrimoine. Heureusement, le **Tribunal des Eaux** est là pour régler la plupart des conflits, et avec ces juges-là personne ne bronche, car leur sentence est sans appel et la vie en dépend.

Si l'on songe que l'eau est pour les usagers de la terre une question de vie ou de mort, il est facile de comprendre que, malgré les dispositions les plus minutieuses et une surveillance incessante, les fraudes ne sont pas rares. Ou bien il s'agit d'un délinquant à punir parce qu'il a enfreint les règlements et les instructions de l'*atantador* surveillant de son canal; ou bien c'est un usager qui accuse son voisin de lui avoir causé préjudice. Toute contestation est jugée immédiatement. Le Syndic du canal en cause interroge les plaideurs : il expose l'affaire à ses collègues; on délibère, la sentence est rendue aussitôt, en dialecte valencien. Le Syndic intéressé est exclu du vote qui fixe la sentence. Les amendes sont payées sur le champ : aucun recours n'est possible. La loi confirme au *Tribunal des Eaux* le droit de requérir l'assistance des tribunaux ordinaires et, au besoin, l'appui de la force publique. C'est donc un tribunal complet, armé d'un pouvoir discrétionnaire que limitent seulement, en temps ordinaire, les règlements et l'usage.



CUEILLETTE DANS LA CAMPAGNE.

de figurines, anges, rois et saints, logés sous de petits dais ouvragés comme une dentelle. Contre les robustes massifs qui formaient les avant-corps du portail, on voyait les douze apôtres, mais si défigurés, si mal en point que Jésus lui-même ne les aurait pas reconnus. Dans le haut, à la cime du portail, sous un treillage de fer, s'épanouissait, telle une fleur gigantesque, la rosace en vitraux de couleur qui donnait du jour à l'église; et, dans le bas, sur le soubassement des colonnes qu'ornaient les armoiries d'Aragon, les pierres étaient usées, les nervures et les feuillages étaient élimés par le frottement de générations innombrables.

A voir cette dégradation du portail, on devinait que la révolte et l'émeute avaient passé par là. En d'autres siècles s'était rassemblé près de ces pierres tout un peuple en tumulte, s'était agité, vociférant et rouge de fureur, le Valencianisme séditieux.

Quand l'alguazil eut fini de disposer le tribunal, il resta debout à l'entrée de la barrière pour attendre les juges. Ceux-ci arrivaient, solennels, avec l'aspect de riches paysans, vêtus de noir, chaussés d'espadrilles blanches, le foulard de soie bien arrangé sous le large chapeau ; et chacun d'eux traînait derrière lui un cortège de gardiens des canaux et de justiciables qui, avant l'ouverture de la séance, tâchaient de les prévenir en leur faveur.



Phot. Gómez-Durán.

UNE PROCESSION DANS LA HUERTA.

Ce vieux, sec et voûté, dont les mains rouges et couvertes d'écailles tremblaient en s'appuyant sur la crosse d'une grosse canne, c'était Cuart Feitenar. Cet autre, corpulent et majestueux, avec de petits yeux qui se voyaient à peine sous les deux poignées de poils blancs qui lui servaient de sourcils, c'était Mislata. Puis, c'était Rascaña, un solide garçon à la blouse bien repassée, à la tête ronde de frère lai. Puis venaient les quatre autres. Ces hommes étaient les maîtres des eaux; ils tenaient entre leurs mains la vie des familles, la nourriture des champs, l'arrosage opportun dont la privation tuait une récolte; leurs décisions étaient sans appel. Et les habitants de la vaste plaine, divisée en deux parties par le fleuve comme par une frontière infranchissable, désignaient chaque juge en lui donnant le nom du canal auquel celui-ci était préposé.

Maintenant, la représentation des deux rives était au complet : — celle de la rive gauche, la rive où il y a quatre canaux et où s'étend la *huerta* de Ruzafa, dont les chemins, abrités sous un épais feuillage, vont se perdre à la limite de la marécageuse Albufera; — et celle de la rive droite, la rive poétique, la rive où sont les fraises de Benimaclet, les souchets d'Alboraya et les jardins luxuriants de fleurs.

Les sept juges se saluaient comme des gens qui ne se sont pas vus de toute la semaine; ils causaient de leurs affaires devant le portail de la basilique; et, de temps à autre, lorsque s'ouvraient les portes des tambours couvertes d'annonces religieuses, il se répandait dans la brûlante atmosphère de la place une fraîche bouffée d'encens, quelque chose comme l'humide haleine d'un lieu souterrain.

A onze heures et demie, les offices divins terminés, quand il ne sortait plus de la cathédrale que quelques dévotes attardées, le *Tribunal* entra en fonction. Les sept juges s'assirent sur le vieux sofa; les gens de la *Huerta* accoururent de tous les côtés pour se masser autour de la barrière, pressant les uns contre les autres leurs corps en transpiration qui sentaient la paille et le suint; l'alguazil se posta, raide et majestueux, près du mât surmonté d'un crochet de bronze, emblème de la Justice des Eaux.

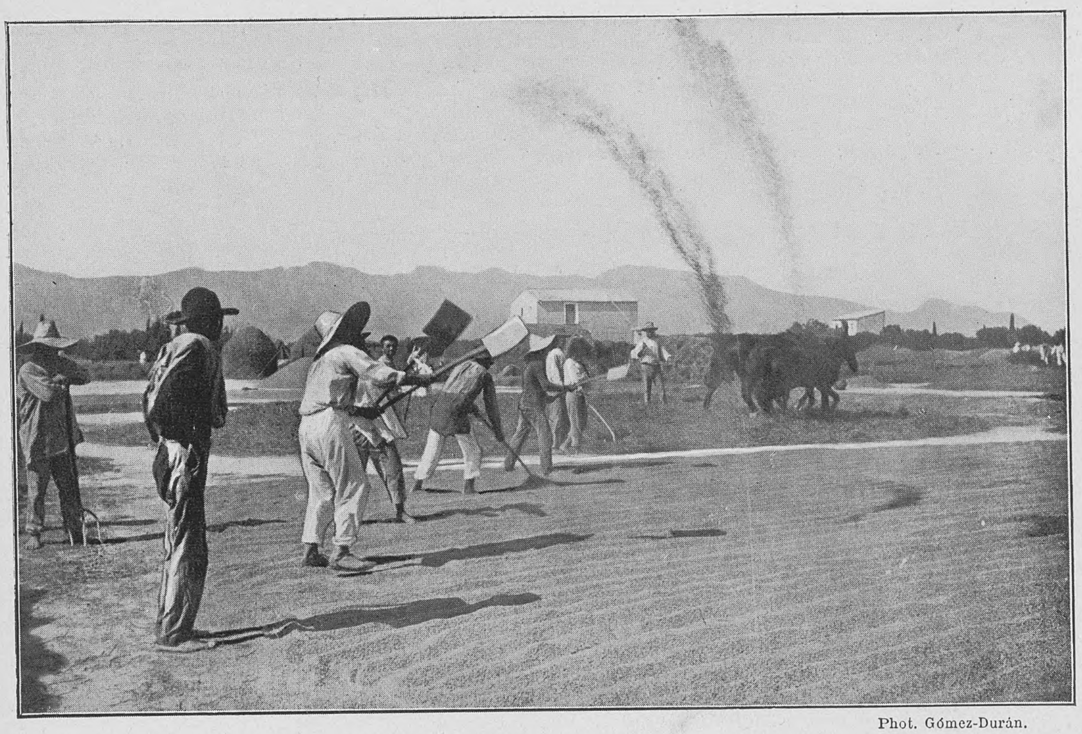
Les *Sept Canaux* se découvrirent, puis demeurèrent immobiles, les mains entre les genoux, les yeux fixés sur le sol; et le plus vieux prononça la phrase traditionnelle : *Se óbri el Tribunal*, « l'audience est ouverte ». Silence absolu. Toute cette foule gardait un recueillement religieux; elle se tenait sur cette place publique comme dans un temple. Le bruit des voitures, le roulement des tramways, tout le fracas de la vie moderne passait aux alentours sans toucher ni déranger cette antique institution, aussi tranquille en ce lieu qu'un homme qui est chez lui, insensible au temps, insoucieuse du changement profond de tout ce qui l'environnait et incapable d'aucune réforme.

Les habitants de la *Huerta* contemplaient avec respect ces juges



Phot. Gómez-Durán.

LA RÉCOLTE DU CHANVRE DANS LA HUERTA.



Phot. Gómez-Durán.

VANNAGE DU RIZ DANS LA HUERTA.

issus de leur classe, étaient fiers de leur Tribunal. « Voilà ce qui s'appelait rendre la justice : la condamnation prononcée tout de suite, et pas de ces papiers qui ne servent qu'à emberlificoter les honnêtes gens. » L'absence de papier timbré et de greffier qui fait peur, voilà ce qui plaisait le plus à ces paysans accoutumés à considérer avec une sorte de crainte superstitieuse l'art d'écrire, qu'ils ignorent. Il n'y avait là ni plume, ni secrétaire, ni gendarmes effrayants, ni jours d'angoisse pendant lesquels on attend la sentence; il n'y avait rien que des paroles.

Les juges conservaient dans leur mémoire les déclarations faites et prononçaient leur jugement en conséquence, avec le calme de gens qui savent que leurs décisions doivent être exécutées. A celui qui se montrait insolent envers le Tribunal, ils lui infligeaient une amende; à celui qui refusait de se soumettre à la sentence, ils lui retiraient l'eau pour toujours, et le malheureux n'avait plus qu'à mourir de faim. Avec un pareil Tribunal personne ne songeait à plaisanter.

Tandis que le public, désireux de ne perdre aucune parole, s'écrasait — hommes, femmes et enfants — contre la barrière, et, par moments, s'agitait et se poussait des épaules pour éviter l'asphyxie, les plaignants comparaissaient de l'autre côté de la barrière, devant ce sofa aussi vénérable que le Tribunal. L'alguazil leur enlevait leurs bâtons et leurs houlettes, regardés comme des armes offensives incompatibles avec le respect dû à la justice, il les poussait jusqu'à ce qu'ils fussent plantés à quelques pas des juges, avec leur mante pliée sur les mains; et, s'ils tardaient à se découvrir, par deux coups de revers il leur faisait sauter le foulard de la tête. « C'était dur ! Mais, avec ces mâtins-là, il fallait bien agir de cette façon. »

L'audience était une continuelle exposition d'affaires très embrouillées, que ces juges ignorants résolvaient avec une facilité surprenante. Les gardiens des canaux et les *atantadores* chargés d'établir le tour d'arrosage articulaient leurs dénonciations; et les accusés développaient leurs moyens de défense. Le vieux père laissait parler ses fils, qui savaient s'exprimer avec plus d'énergie; la veuve s'avançait accompagnée de quelque ami du défunt, protecteur décidé qui portait la parole à sa place.

« Parle, vosté! » dit, en allongeant un pied, le plus vieux *Canal*. Car, par une manière séculaire, le président, au lieu de se servir des mains, désignait avec son espadrille blanche celui qui devait parler.

A chaque instant, l'ardeur méridionale perçait dans les débats. Au milieu de l'accusation, l'accusé ne pouvait plus se contenir. « Mensonge! Ce que l'on disait était faux et méchant! On voulait le perdre! » Mais les *Sept Canaux* accueillaient ces interruptions avec des regards furieux. « Ici, personne ne devait parler avant son tour. Si l'accusé interrompait encore, il payerait tant de sous d'amende. » Et il y avait des entêtés qui payaient amende sur amende, emportés par la violence de la rage qui ne leur permettait pas de se taire en face de l'accusateur. Puis les juges, sans quitter le sofa, rapprochaient leurs têtes comme des chèvres qui jouent, échangeaient quelques chuchotements sourds; et le plus vieux, d'une voix posée et solennelle, prononçait la sentence où les amendes étaient comptées en livres et en sous, comme si la monnaie n'avait subi aucune modification et que tout à l'heure dût passer encore sur la place le majestueux *Justicia*, avec sa robe rouge et son escorte d'Arbalétriers de la Plume. »

Ouvrages a consulter : *Circulation atmosphérique de la péninsule Ibérique*, « Annuaire du bureau central météorologique de France », 1880, Paris. — *Causas de la pobreza de nuestro suelo,* par E. Malhada, « Bulletin de la Société de géographie de Madrid », 1881, nº 2. — *Geografia fisico-militar de España y Portugal,* Madrid 1883, in-8º, par J. Velasco y Martinez. — *Les Côtes de la péninsule Ibérique, lignes de fracture et fonds,* « Bulletin de la Société de géographie de Madrid », 1866, par Macpherson. — *L'Espagne et l'Andalousie,* Paris, 1890, in-8º, par J.-T. Belloc. — *Climat de l'Espagne,* « Bulletin de la Société de géographie de Madrid », mai-juin 1891, avec carte,



Phot. Gómez-Durán.

CRIBLAGE DU RIZ DANS LA HUERTA.

par Antonio Blazquez. — *Las Costas de España en la epoca romana*, « Bulletin de la Société de géographie de Madrid », mai-juin 1894, par Antonio Blazquez. — *Quintos paleograficos, etiologia, orografia y hydrografia de la Peninsula,* Madrid, 1892, grand in-12 avec planches et carte, par F. de Botella y de Hornos. — *Nuestros Rios*, par D. Torres Campos, « Bulletin de la Société de géographie de Madrid », 1895. — *Reseña geográfica y estadistica de España.* — *Derroteros* des côtes, cartes, plans, ports, profondeurs. — *Irrigation; son organisation dans la péninsule Ibérique et dans l'Afrique du Nord*, par Jean Brunhes. — Pour le *climat de l'Espagne :* étude par M. Teisserenc de Bort, « Annales du Bureau central météorologique de France, 1879, p. 19-60, 33 planches. — *Mobilité des phénomènes atmosphériques de la Méditerranée*, par Rollin, « Annales du Bureau central météorologique de France », 1883, I, mémoire B, p. 1-28. — *Régime des pluies de la péninsule Ibérique*, par A. Angot, « Annales du Bureau central météorologique de France », 1893, I, mémoire B, p. 157-194, avec planches. — *Dépressions et déserts*, par A. de Lapparent, « Annales de géographie », 25 octobre 1895. — *Wilkom : Grundzüge der Pflanzenverbreitung auf der Herischen Halbinsel*, Leipzig, Engelmann, 1896, in-8°, XIV, 395 p., 23 fig., 2 cartes, une des steppes. — Horacio Bentabol : *las Aguas de España y Ureta*, « Mapa geológica de España, Boletin », 2e série, t. IV, in-8°, 347 p. et 1 carte. — M. Aymard : *Irrigations dans le midi de l'Espagne*, 1862. — *La Huerta de Murcia*, topografia, geológia, clima, por Pedro Diaz Casson, Madrid, Fortanet, 1887. — *Régime des pluies de la péninsule Ibérique*, « Annales du Bureau central météorologique de France », 1893, I, mémoire B, p. 157, 94 planches B, 13, 14, 15, 16. — Dr Bide : *Excursion à la sierra Nevada et ascension du Picacho de Veleta*, « Annuaire du Club Alpin français », XIX, 1892, p. 229-321, planches et vue. — Dr Bide : *Dernière Excursion à la sierra Nevada*, « Annuaire du Club Alpin français », XX, 1893, p. 276-304 et dessins. — *Reseña geográfica, geológica y agricola de España*, redactadas por Fr. Coello, Fr. de Luxau, Aug. Pascual y publicados por la Comision de estadistica general del Reino e el Anuario correspondiente a 1858, Madrid, Imprenta Nacional, 1859, in-4°. — *Descripcion fisica, geológica y agrológica de la provincia de Valencia*, « Ann. de la Com. de la mapa geol. de España », Madrid, 1882, 417 p., 2 planches, par Daniel de Cortazar y Manuel Paso. — *Aragon et Valence*, par J. Dieulafoy, Paris, Hachette, in-4°, 1901. — *Direcion general de agricultura, industria y comercio*, Madrid. *Études sur les céréales* (1891). — Général Hanez et colonel Perrier : *Jonction géodésique et astronomique de l'Algérie avec l'Espagne*, exécutée en commun en 1879, par ordre des gouvernements d'Espagne et de France, Paris, Imp. nationale, 1886, in-4°, 280 p. et planches. — *Recherches sur les arrosages chez les peuples anciens*, par Fiot, Paris, 4 vol. in-8°. — Lazaro e Iviza Blas : *Regiones botanicas de la peninsula Iberica*, « Ann. de la Soc. esp. de hist. nat. », XXIV, 1895, carte. — Andres Llaurado : *Tratado de aguas y Riegos*, Madrid, Imprenta de Moreno y Rojas, 1884, 2e édit., 2 vol. in-8°. — José Macpherson : *los Terremotos de Andalucia*, Madrid, Fortanet, 1885, in-8°, 23 p. — *Relacion entre la forma de las costas de la peninsula Iberica, sus principales lineas de fractura y el fondo de sus mares*, « Ann. de la Soc. esp. de hist. nat., XV, 1886, 10 p. et 1 carte. — *Del caracter de las dislocaciones de la peninsula Iberica*, « Ann. de la Soc. esp. de hist. nat. », XVII, 1888, 36 p., 2 cartes. — *La Géologie de l'Andalousie et le tremblement de terre du 25 décembre 1884*, par E. de Margerie, « Revue générale des sciences du 30 nov. 1890 », p. 696-702. — *Étude géologique des environs de Lorca*, « Mémoires et comptes rendus de la Société des sciences et lettres d'Alais », années 1895, XXVI; 1897, p. 213-218. — *Une oasis saharienne en Espagne, la forêt de palmiers d'Elche*, par V. Riston, « Annuaire du Club Alpin français », XIX, 1892, p. 278-298. — A. Ronna : *les Irrigations*, Paris, Didot, 1888-1890, 3 vol.



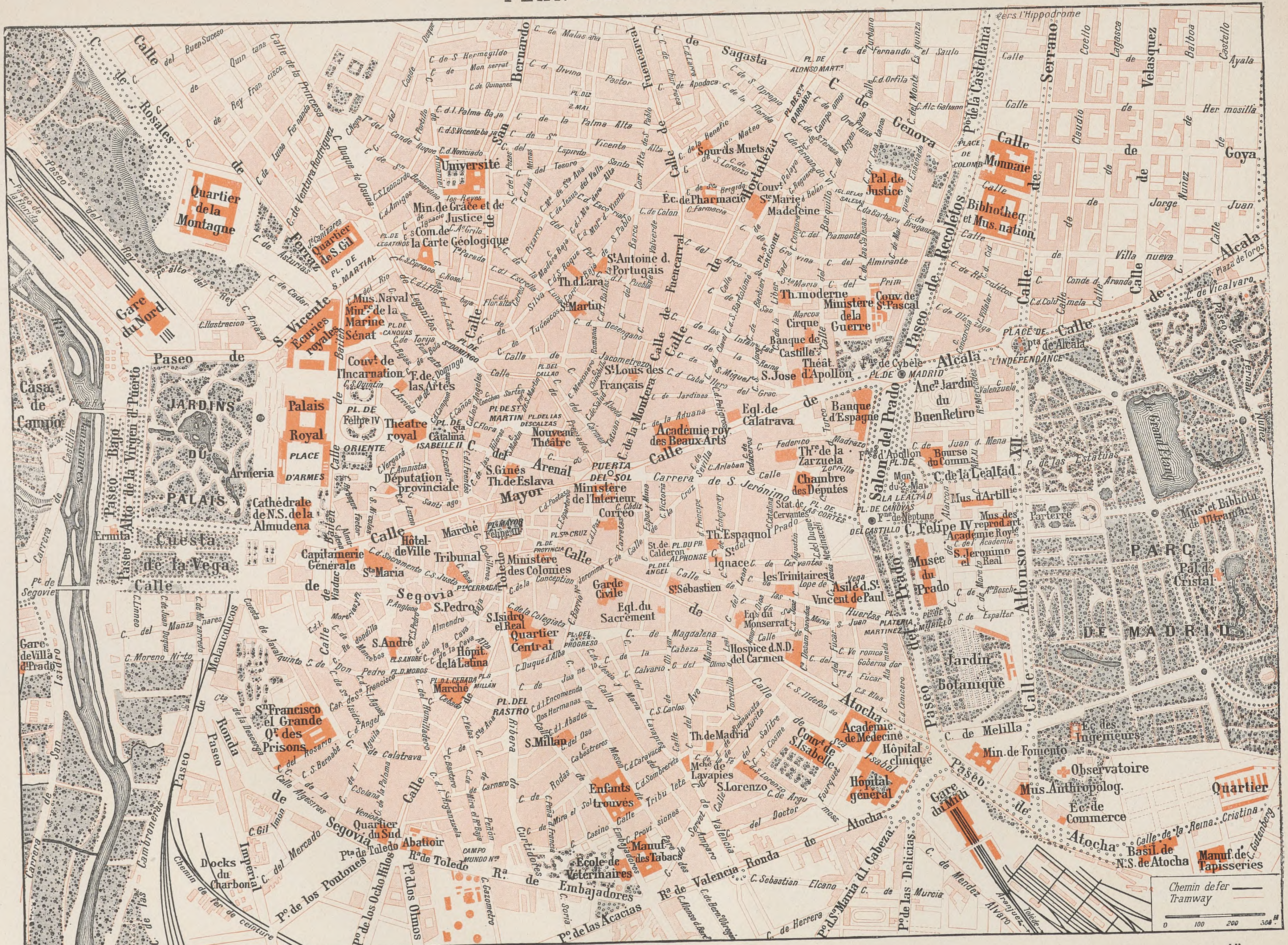
Phot. Gómez-Durán.

DANS LA HUERTA : IDYLLE AU BORD D'UN CANAL.



DÉPART POUR LA VILLE.

PLAN DE MADRID





Phot. de M. Lorimey.

MADRID : LA *PUERTA DEL SOL*, LE MATIN.

MADRID

LA VILLE

MADRID (518 650 habitants) est la plus jeune des capitales de l'Espagne. Ni Grenade après qu'elle fut reprise à l'Islam, ni Séville ne pouvaient être un poste de commandement et de ralliement pour toute la Péninsule. Déjà Ferdinand IV, voulant réunir les Cortès (1329), leur avait donné rendez-vous à *Madrid*, petite bourgade du Manzanarès, postée au débouché de la Guadarrama sur le bassin du Tage. Là s'élevait jadis un fort détaché construit par les Maures, *Madjrith*, dont Alphonse VI, dans sa course vers Tolède, s'était emparé. Au commencement du xve siècle, la petite cité constituait déjà un centre communal assez remuant.

Si Tolède n'eût été aussi resserrée sur son rocher par l'enroulement du Tage, Philippe II en eût fait volontiers sa résidence ordinaire : il y songeait et voulait par là étendre la main sur l'Andalousie que cette position commande, et sur Lisbonne, à l'ouest, par le Tage qu'il voulait rendre navigable. Ne pouvant avoir Tolède, Philippe II se décida pour *Madrid*. Les environs étaient boisés encore; le vallon du Manzanarès abrité de charmants ombrages : la cour s'arrangea pour n'y être pas trop mal. Sans doute les ruelles étroites de la petite ville et ses maisons basses manquaient de l'attrait et aussi du prestige qui révèlent d'ordinaire la capitale d'un grand État. Mais sa situation presque centrale en faisait un pôle d'attraction sans rival pour les points les plus éloignés de la périphérie. *Madrid* est une capitale artificielle, mais on ne peut douter que le choix ne fût heureux.

A la fin du xviiie siècle, c'était encore, au dire d'un contemporain, la ville de cour « la plus malpropre qu'il y eût en Europe ». A la vérité, la cour était tout, et l'on ne s'occupait guère du reste. Ni le climat qui est rude et sujet à des soubresauts de température préjudiciables aux tempéraments délicats, ni les environs qui perdirent bien vite leur parure de bois, ni les perspectives limitées de son *rio*, pauvre ruisseau que le soleil d'été a tôt fait de boire : rien, hormis les avantages attachés à la présence du souverain, les honneurs, les fonctions lucratives, n'y pouvait attirer l'étranger. *Madrid* prospéra donc lentement, comme toutes choses d'ailleurs en Espagne. Il n'y a pas tellement longtemps que la capitale espagnole ressemblait à un grand village, mais c'est un village qui a pris figure de capitale.

Le plus beau monument de Madrid, le **Palais Royal**, est récent. On a dû l'asseoir sur de larges substructions, pour niveler les pentes qui descendent au Manzanarès. Juvara, le fameux architecte de Turin qui construisit la Superga et tant de résidences royales, eût voulu édifier celle-ci d'une façon beaucoup plus large, sur les hauteurs de San Bernardino qui dominent Madrid. On recula devant la dépense, Un autre Italien, J.-B. Sacchetti, fut l'architecte du palais actuel. Charles III inaugura l'édifice en 1764 : il remplace l'ancienne résidence royale, qui succédait elle-même à un ancien Alcázar des Maures. L'ensemble est majestueux, de style grec, flanqué aux angles de grosses masses qui rappellent la destination primitive. Deux ailes en retour encadrent une vaste cour intérieure, la *place d'Armes*, dirigée parallèlement au cours du Manzanarès. De là jusqu'au ruisseau, des jardins descendent en terrasses et c'est vraiment un merveilleux panorama que l'on contemple du haut des arcades en galerie qui dégagent de ce côté la vue de la place d'Armes : en bas, par delà les jardins et le *Manzanarès*, dont les rives pelées manquent un peu de séduction, la *Casa de Campo*, dans un vaste parc semé d'étangs que créa Philippe II, et, tout là-bas, les dernières ondulations de la sierra de Guadarrama qui souvent encore, à l'approche de l'été, étendent l'opale de leurs champs de neige sur l'azur adouci du ciel. Je voudrais voir le Louvre dominant un horizon comme celui de l'Alhambra ou du Palais royal de Madrid. La Seine, par compensation, vaut sans doute le Manzanarès.

L'entrée principale du *Palais* donne sur la cour intérieure de la place d'Armes : l'ensemble est noble, mais froid. Chaque jour à midi, quand les troupes défilent pour la relève de la garde, au son de l'hymne royal, une foule se presse le long des arcades pour jouir du spectacle : la cour s'anime et le Palais avec elle; il paraît vraiment beau. L'in-



Phot. Laurent-Lacoste.

UN DES LIONS DU PALAIS DES CORTÈS.



Phot. Morero.

VUE GÉNÉRALE DU PALAIS ROYAL, A MADRID.

térieur est d'une grande richesse : on cite le grand escalier, que Napoléon Ier admirait ; la salle du Trône et ses lustres en cristal de roche montés sur argent ; les glaces de San Ildefonso ; le délicieux salon de Girardini dont les porcelaines proviennent de l'ancienne manufacture royale du Buen Retiro ; la salle des Fêtes, toute de marbre et de bronzes ciselés, qui s'allonge en perspective sous une double découpure d'arcades. La chapelle royale, sa coupole, ses grandes colonnes de marbres gris, les fresques des murs et les bronzes dorés, m'ont paru d'une grande richesse ; je n'ai fait que les entrevoir : on y célébrait un office solennel. Mais il m'a semblé que les fresques ainsi devenaient vivantes, que les chants prenaient sous la coupole une douceur et un velouté délicieux : le recueillement était profond ; aux portes, les hallebardiers, l'arme au pied comme des chevaliers du moyen âge. Comme je venais de visiter l'Armeria, j'eus une vision de l'Espagne d'autrefois.

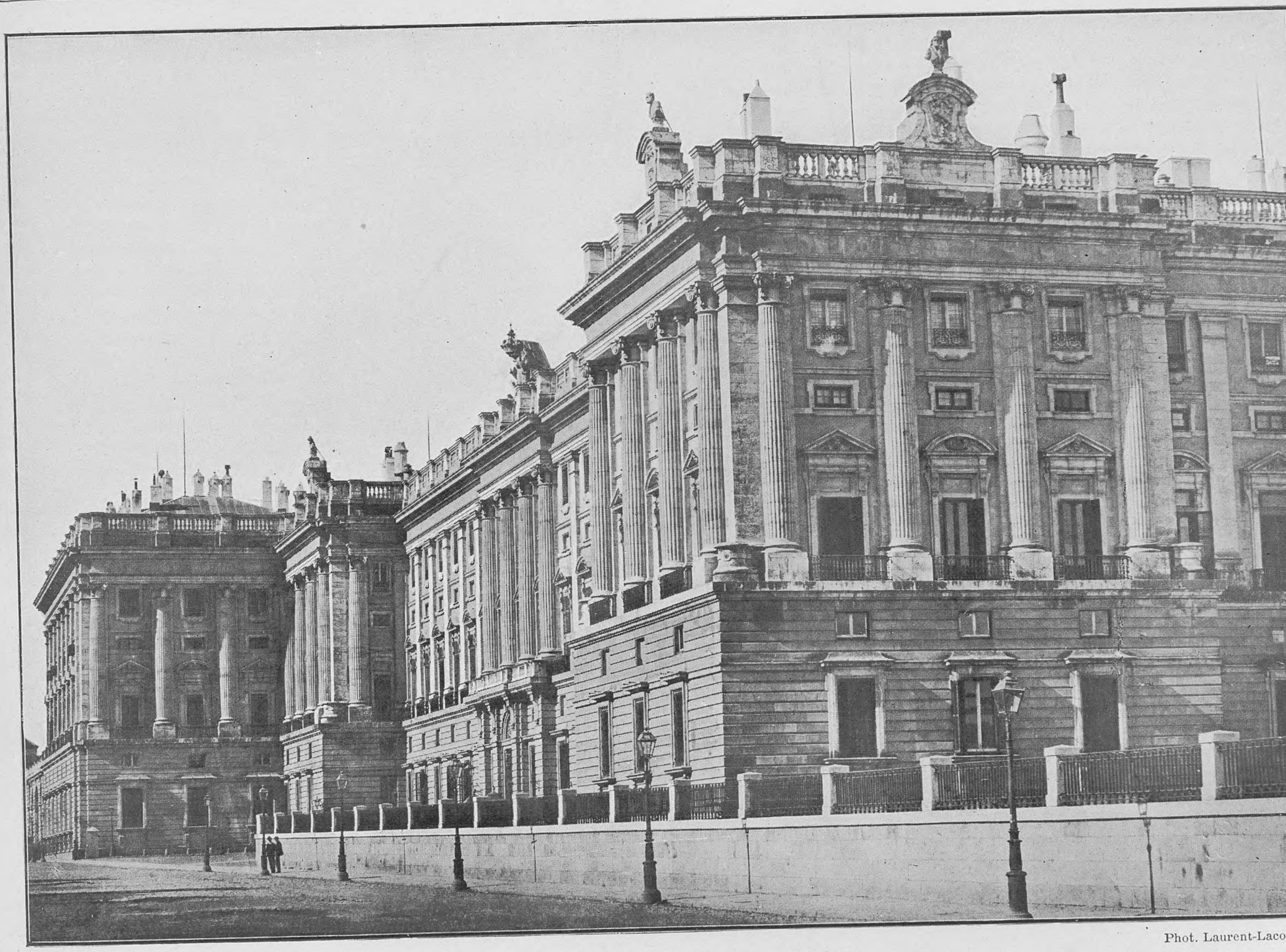
Avec les *tapisseries* du Palais, la *Bibliothèque* royale et ses précieux manuscrits, le *Trésor* et ses magnifiques reliquaires, l'**Armeria** est un pur joyau des collections royales. Charles-Quint en réunit les premiers éléments dans son arsenal de Valladolid : c'étaient pour la plupart des œuvres dues à d'excellents artistes italiens et allemands. Tous les rois d'Espagne contribuèrent à enrichir cette collection. Philippe II en fit transporter à Madrid les pièces principales : elles se trouvaient réunies dans un bâtiment que remplace la cathédrale en construction, car Madrid, capitale des rois catholiques, n'avait pas jusqu'ici de vraie *Cathédrale*.

Celle que l'on construit (ce n'est ni vous ni moi qui la verrons finie) porte le nom d'une vieille église, la « Virgen de la Almudena », qui, jusqu'en 1869, s'élevait tout près, à la place de l'ancienne mosquée qu'Alphonse VI, en s'emparant de *Madrid*, avait affectée au culte chrétien. Ce vocable est en particulière vénération, à cause du souvenir qu'il consacre.

La belle façade du Palais royal s'élève au-dessus des ombrages de la *plaza de Oriente*. Joseph-Napoléon créa ce parc-esplanade : pour son malheur, il fallut jeter bas quelques masures, une église vieillotte, de vieux restes de couvent. La malignité publique ne le lui pardonna pas : on l'appelait le « Rey Plazuelas » ; c'était son système d'élargir les rues et d'ouvrir, ici ou là, quelque carrefour pour donner un peu d'air. Si l'on songe à ce qu'était *Madrid* il y a un siècle, le roi Joseph fut peut-être bien inspiré : on l'applaudirait aujourd'hui ; son initiative fut heureuse. Mais n'eût-il pas mieux fait de rester chez lui ? La place d'Orient est ornée d'une magnifique statue équestre de Philippe IV et entourée par une quarantaine de statues des rois wisigoths et espagnols que l'on destinait à la galerie de faîte du palais. Pour être plus modeste, leur situation n'en est peut-être pas moins sûre : je ne vois pas bien cette parade de grosses pierres, à 100 pieds au-dessus de la rue. J'allais oublier les écuries et surtout les *Remises* royales qui renferment des carrosses de gala dont la valeur artistique se double de l'intérêt du souvenir.

Au fond de la place d'*Orient* et en face du palais, le *Théâtre* royal. Est-ce à dessein qu'on a placé tout près d'ici le *Sénat*, tandis que la *Chambre des députés* réunit ses fidèles à l'autre extrémité de la ville, du côté du Prado ? Les représentants de l'Espagne ne courent pas le risque de se heurter. On a logé les sénateurs dans un bâtiment d'assez médiocre apparence, mais, en revanche, l'intérieur est riche (salle des séances) et bien compris : la bibliothèque est préservée par une armature de fer ; dans mainte pièce, les tableaux qui décorent les murs ont une réelle valeur : bataille de Lépante, prise de Grenade...

Singulière situation que celle de *Madrid !* Entre deux vallons convergents, l'un arrosé par le Manzanarès, l'autre, coulée verdoyante du Prado, dont les eaux ralliaient le Manzanarès par l'égouttoir d'un modeste *arroyo*, un dos de terrain s'élève en bosse, avec la *Plaza Mayor* et la *Puerta del Sol* pour sommet. Ce plateau mamelonné monte vers le nord et l'est, dans l'écartement des deux vallées convergentes. D'où que l'on arrive à *Madrid*, par la gare du Nord, dans la vallée du Manzanarès, ou par la gare d'Atocha, dans la dépression du Prado, il faut monter pour gagner le centre de la ville. La pente ne



Phot. Laurent-Lacoste.

PALAIS ROYAL, VU DE LA PLACE D'ORIENT.

rappelle que de fort loin celle du rocher abrupt qu'il faut escalader par de longs détours pour pénétrer dans Tolède. Philippe II fit sagement de préférer *Madrid* et d'en faire sa capitale, bien que l'assiette nécessaire à l'établissement d'une grande ville moderne lui soit encore trop mesurée. *Madrid* en effet ne peut gagner que par le nord-est et c'est de ce côté que s'étendent les nouveaux quartiers.

La *Puerta del Sol,* ancienne porte de campagne, devenue le Forum et le cœur de la cité, est le centre de ralliement où se croisent les quatre voies les plus fréquentées : calle Mayor, calle de Arenal vers le Palais, carrera de San Jerónimo et calle de Alcala vers le Prado.

Le **Prado** fut *un pré;* le nom le dit. On venait s'y récréer après les heures chaudes de la journée, causer comme en un salon (le mot est resté), écouter les papotages du jour, prendre l'air de la Cour, égratigner un peu les belles madames : c'est la vie cela, et parader au *paseo,* à l'heure voulue par le bon ton, débiter avec talent de jolies fadaises, dîner tard, se coucher à 3 heures du matin pour se lever à midi : n'est-ce pas le fait, maintenant encore, des gens qui se piquent de savoir leur monde? Le *Prado* a perdu l'animation qui en faisait l'agrément. Ce prétendu salon est fort délaissé, excepté des enfants, qui trouvent dans les baraques foraines de quoi satisfaire leur goût et leur curiosité. Ses arbres ne sont pas beaux : tout charme agreste est envolé; seulement quelques fontaines peuplent l'avenue et rappellent cette nature arrangée qui est à la vraie nature ce que le portrait fardé est au tableau vivant.

L'un des versants qui descendent au Prado disparaît complètement sous les maisons envahissantes; l'autre a mieux conservé son aspect d'autrefois : des musées, des monuments ont poussé parmi les massifs d'arbres et de fleurs. Le parc de Madrid, qui couvre le plateau voisin de ses opulentes futaies, forme une lisière verte à cette sorte de Champs-Élysées dont le sépare la rue Alfonso XII.

Le *Musée du* **Prado** ne laisse pas deviner par son allure modeste les richesses qu'il renferme; on dirait plutôt qu'il cherche à les dissimuler sous la haute ramure des grands cèdres qui abritent, devant sa porte, la glorieuse statue de Velazquez. Charles III commença l'édifice, Ferdinand VII le termina, on sait après quelles vicissitudes. Une galerie de sculpture assez restreinte et une célèbre galerie de peinture forment le musée : l'abondance des tableaux, presque tous de premier ordre, est telle que l'on a peine à les loger comme le souhaiteraient les amis des arts. Ce bâtiment fut destiné d'abord à recevoir une collection d'histoire naturelle; ainsi s'explique son insuffisance. Depuis Charles-Quint, les rois d'Espagne achetèrent en Italie, dans les Pays-Bas, en France, des chefs-d'œuvre qui, unis à ceux de la grande école espagnole, composent au Musée d'aujourd'hui l'un des plus riches écrins, sinon des plus complets qui soient. On y peut admirer une soixantaine de *Velazquez,* autant de *Murillos,* des œuvres de *Ribera,* même des *Raphaëls,* des toiles du *Titien,* une vingtaine de *Van Dyck,* des *Téniers* en grand nombre; parmi les Français, *Nicolas Poussin, Claude Lorrain,* apportés par Philippe V. Dans ce paradis des arts, Velazquez est roi : il a son salon carré.

LA PEINTURE ESPAGNOLE

Les enlumineurs. — L'art primitif espagnol trouva son expression dans les miniatures ornementales des manuscrits que possèdent en assez grand nombre les musées-bibliothèques de l'Escorial et de l'Académie d'histoire de *Madrid,* les archives des cathédrales de Tolède et de Séville. Puis, l'art de peindre s'affranchit de la dépendance du livre. Mais du VIIIe siècle à la fin du XVe, l'Espagne, absorbée par une lutte de tous les jours contre les Maures, n'eut ni le goût ni les moyens de s'adonner aux arts de la paix.

C'est à la chute de Grenade (1492) et à l'établissement de la paix par la fondation de l'unité nationale qu'il faut venir pour trouver en Espagne une véritable floraison d'art. Bien qu'ils ne soient pas encore complètement dégagés de la double influence italienne et flamande, les peintres alors, plus sûrs d'eux-mêmes, donnent à leur pensée une interprétation plus libre et plus originale. Ils préparent, au XVIe siècle, le

magnifique épanouissement du XVIIe, qui marque l'apogée de la peinture espagnole. A Séville, l'atelier de *Herrera le Vieux* est un foyer d'où doivent sortir *Velazquez* et *Alonso Caño*, pour ne citer que ses plus illustres élèves. L'évolution préparée est bientôt accomplie : réaliste par nature, avec le sentiment de la couleur comme les Vénitiens, l'art espagnol produit alors des œuvres vigoureuses, originales, empreintes du génie de la race.

Giuseppe de **Ribera** est né le 12 janvier 1588, à San Felipe de Jativa, au royaume de Valence. Il entra, jeune encore, dans l'atelier de *Ribalta* et, après quelques années d'apprentissage, passa en Italie : le Caravage et le Corrège firent sur lui une profonde impression, mais ses premières études et sa propre nature le poussaient avant tout à la représentation objective de la forme. A Naples, son premier tableau, le *Martyre de saint Barthélemy*, lui valut un triomphe : il fut nommé peintre en titre du vice-roi, duc d'Ossuna, et reçut un traitement élevé qui l'affranchit des productions hâtives par lesquelles sont gâtés les meilleurs talents. « Des têtes d'apôtres, des figures de vieillards, des compositions reproduisant des martyres, des tortures, des exécutions avec des bourreaux à l'œuvre et leurs victimes pantelantes, voilà les thèmes que *Ribera* traite avec le plus de raffinements et comme avec passion. Il détaille alors chaque muscle avec précision, souligne chaque ride, accuse la dureté et le poli des os, marque profondément la trace des blessures anciennes ou béantes et rend, comme aucun peintre ne l'a fait, ces épidermes gercés, rugueux, tannés par l'âge, et ces stigmates que la vie a imprimés sur les corps arrivés à l'extrême décrépitude. » (P. LEFORT, *la Peinture espagnole*.)



ARMURE DE JOUTE DE L'ARCHIDUC CHARLES, PLUS TARD CHARLES-QUINT (Armeria de Madrid).

Il existe cependant des œuvres où l'impitoyable anatomiste s'applique à rendre des spectacles plus humains (*Adoration des bergers*, au Louvre). *Ribera* était aussi un habile graveur à l'eau-forte, en même temps qu'un dessinateur vigoureux. Il n'est pas douteux que son œuvre ait exercé une influence sensible sur ses contemporains, Zurbaran et Velazquez, jeunes encore, même plus tard sur Murillo : les nains et les bouffons de Velazquez, d'Alonso Caño, de Carreño de Miranda étaient les frères de ceux que peignit Ribera pour Philippe IV et les vice-rois de Naples.



ARMURE DE TOURNOI.

Francisco de **Zurbaran** naquit à Fuente de Cantos, en Estrémadure (1598-1663). Ses parents, de pauvres campagnards, ne voulant point entraver sa vocation décidée pour la peinture, conduisirent l'enfant à Séville et le confièrent au licencié Juan de las Roëlas. *Zurbaran* s'affranchit de toute formule et ne voulut peindre que d'après l'observation directe. On remarquera, au musée de Séville, avec quelle minutie les frocs de laine blanche de ses moines et, en général, tous les accessoires sont rendus. A côté des sujets sombres et mystiques, *Zurbaran* a peint des figures pleines de charme : il aime à les parer de couleurs fraîches et de tons délicats.

Un an après Zurbaran, naissait à Séville *Diego Rodriguez de Silva* **Velazquez** (1599-1660). Tout enfant, il voulut être peintre : on le confia de bonne heure à *Herrera le Vieux*. Les rudesses du maître réaliste l'ayant rebuté, il entra chez *Pacheco*, dont l'art plus timide et l'esprit plus mesuré ne s'emprisonnaient pas dans l'interprétation exclusive du fait brutal. Pacheco était un idéaliste : il exerça une influence marquée sur le développement du génie de Velazquez. Par l'entremise du chanoine Fonseca, l'élève de Pacheco fut présenté, à Madrid, au duc-comte d'Olivarès, et, par lui, au roi Philippe IV. Ce fut le début de sa fortune. Philippe IV le prit à son service et voulut poser devant lui pour un grand portrait équestre qui souleva l'admiration. Les sujets de chasse mouvementés et pittoresques, les scènes de buveurs alternèrent avec des portraits. Rubens, étant venu à *Madrid* (1628), fut l'hôte de Velazquez et l'engagea vivement à passer en Italie ; ce qu'il fit. Véronèse le ravit, le Tintoret l'enchanta. De Venise, il prit la route de Rome où il demeura une année, copiant les œuvres maîtresses de Raphaël et de Michel-Ange. Malgré tout, il resta lui-même : épris avant tout de réel, cherchant d'abord le vrai, la scène vécue. A Naples, il rencontra Ribera et devint son ami. Son retour à Madrid (1631) marque le plein épanouissement de son talent : il peignit l'infant Balthazar Carlos et le comte-duc d'Olivarès, dont le cheval de bataille s'enlève d'un mouvement si plein de vie. Puis, ce furent : le portrait équestre de Philippe IV, sous son armure d'acier bruni damasquinée d'or fin ; des nains, des bouffons, des figures pâlottes d'idiots, la *Reddition de Bréda*, ce chef-d'œuvre de lumière et de grâce vivante. Un second voyage en Italie produisit le célèbre portrait d'Innocent X. *Velazquez* achetait en même temps, pour le compte du roi d'Espagne, les œuvres qu'il jugeait remarquables, lui envoyait des artistes. En 1651, il débarquait à Barcelone. Enfin Philippe IV le chargea de décorer le pavillon royal élevé dans l'île des Faisans, pour le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Espagne. L'illustre peintre s'acquitta de sa tâche avec un goût qui fut loué de tous. De retour à Madrid, la fièvre l'emporta (6 août 1660).

Par l'observation pénétrante, l'intensité de l'expression, la finesse et la vivacité du coloris, *Velazquez* est au premier rang des peintres espagnols : ses portraits sont parlants ; vous diriez qu'il a pénétré l'âme de ses personnages et qu'elle transparaît sur la toile. Dans ses grandes compositions, l'air circule, la lumière vibre : il y a comme une harmonie de toutes choses. Jamais l'art n'approcha de plus près la nature.

Velazquez eut des élèves qui l'imitèrent presque inconsciemment. Mais le génie ne se transmet pas. Parmi eux, *Carreño de Miranda* produisit des œuvres estimables.

Alonso Caño (1601-1667), à la fois peintre et sculpteur, était originaire de Grenade. Son père,

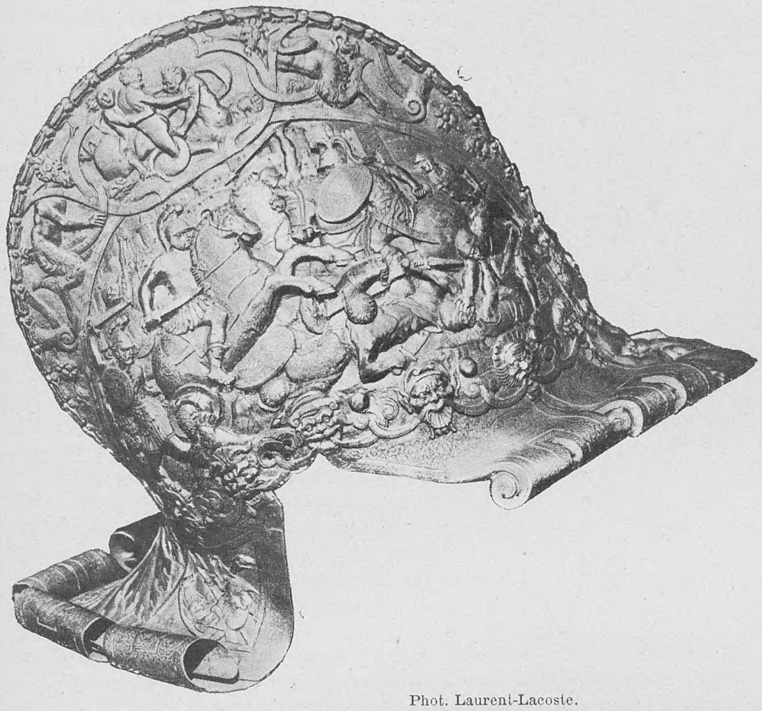


Phot. Laurent.

ARBALÉTRIER.

qui faisait métier de construire des rétables, fondait sur son fils de grandes espérances : il le confia d'abord au sculpteur *Montañes*, puis au peintre *Juan de Castillo;* enfin l'artiste en herbe entra dans l'atelier de *Pacheco*, à Séville, et il y rencontra Vélasquez. Les statues de Caño sont empreintes d'un grand sentiment religieux (*Saint François d'Assise,* à la cathédrale de Tolède) ; ses compositions prennent du sujet qu'il traite un caractère gracieux ou viril, mais toujours d'un dessin très châtié.

Bartolome Esteban **Murillo** (1618-1682), enfant de Séville comme Velazquez, montra, tout jeune, pour l'art un goût décidé. Ce ne fut pas sans animé de la même foi fervente et convaincue qui a inspiré les primitifs ». (P. Lefort.) Vous verrez de lui, dans l'église de l'ancien couvent de la Merced, à Séville, vingt-trois grandes toiles, autant de chefs-d'œuvre empruntés à la légende de saint François d'Assise. C'est exquis de grâce, de sentiment et de couleur. *Murillo* aimait aussi les sujets familiers et réalistes; son âme tendre se révèle par la façon touchante dont il a su rendre la misère des pauvres diables. Il devait peindre à Cadix, pour l'église des Capucins, le mariage de sainte Catherine; déjà



Phot. Laurent-Lacoste.
BOURGUIGNOTTE DE CHARLES-QUINT (Armeria).



Phot. Laurent-Lacoste.
BOUCLIER DE CHARLES-QUINT (Armeria).

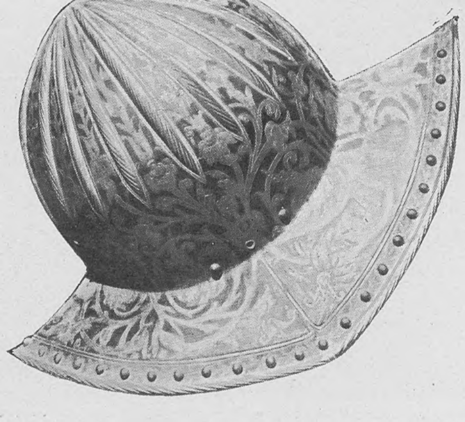
doute chez son oncle, chirurgien de son état, auquel il fut confié (car il était orphelin), que *Murillo* trouva, parmi les bocaux, son chemin de Damas. Juan de Castillo, son premier maître, lui enseigna par-dessus tout l'amour du vrai, comme il le fit pour Alonso Caño et Pedro de Moya, ses autres élèves. Né de pauvres artisans, *Murillo,* sans ressources, se mit à dessiner pour vivre. *Pedro de Moya,* son condisciple, qui revenait de Flandre et d'Angleterre, lui communiqua ses études d'après Van Dyck et Rubens. Ce fut un trait de lumière pour Murillo. Au lieu de végéter, à court d'inspiration, il résolut de se mettre lui aussi à l'école des maîtres ; mais trop pauvre pour entreprendre un long voyage, il voulut du moins gagner Madrid, où l'amitié de Velazquez lui ouvrit les portes des collections royales du Buen Retiro et de l'Escorial. Il put admirer et copier des chefs-d'œuvre. Enfin, après de longs tâtonnements, la manière de l'artiste se dégage, toute de précision et de fraîcheur : un sentiment religieux très pénétrant anime ses personnages; *Murillo* « eut le rare mérite d'allier très étroitement le surnaturel, le rêve et la vision céleste aux personnages, aux actions, aux familiarités même de la vie réelle, et cela avec un charme, une spontanéité, une candeur et un sentiment de mysticité attendrie qui n'ont été dépassés dans aucune école. Évidemment, *Murillo* est le groupe s'ébauchait, quand par malheur le grand artiste tomba de son échafaudage; ce coup lui fut si dur qu'il n'en guérit pas. A Séville, où il revint, sa vie languissante s'éteignit le 3 avril 1682.

Avec *Murillo* passait la génération des grands peintres. Tiepolo arrive à Madrid en 1763. On copie surtout; l'engouement pour le joli fait oublier le beau. Enfin voici un artiste original, sincèrement espagnol par le goût et le tempérament.

Francisco **Goya** *y Lucientes* (1746-1828), Aragonais de naissance, apprit à Saragosse les rudiments de son art. De Saragosse à Madrid, où il se lie avec Fr. Bayeu, collaborateur de Mengs, il part pour l'Italie. C'est un original : au lieu de copier comme avaient fait les autres, il regarde attentivement, réfléchit, passe des jours entiers à regarder le même tableau. A Rome, il rencontra David, mais il ne semble pas que des tempéraments si divers aient fait naître entre les deux jeunes peintres des relations d'amitié durables. En 1772, *Goya*, revenu à Madrid, se met à l'œuvre. Chargé de peindre des cartons pour la fabrique royale de tapisseries, il compose des tableautins charmants de verve et d'imprévu : courses de taureaux, jeux populaires, mascarades, idylles galantes; son esprit observateur saisit le trait, son pinceau l'exprime d'une plaisante façon. Cet art tout primesautier devait merveilleusement servir *Goya* pour le portrait. Mais il a plus d'une manière. Naturiste avant tout, ennemi-né des formules et de la convention, passionnément épris de pittoresque, *Goya* semblait moins apte que tout autre à exprimer



CASQUE D'ALI PACHA (Armeria).



CASQUE DE FERDINAND LE CATHOLIQUE.

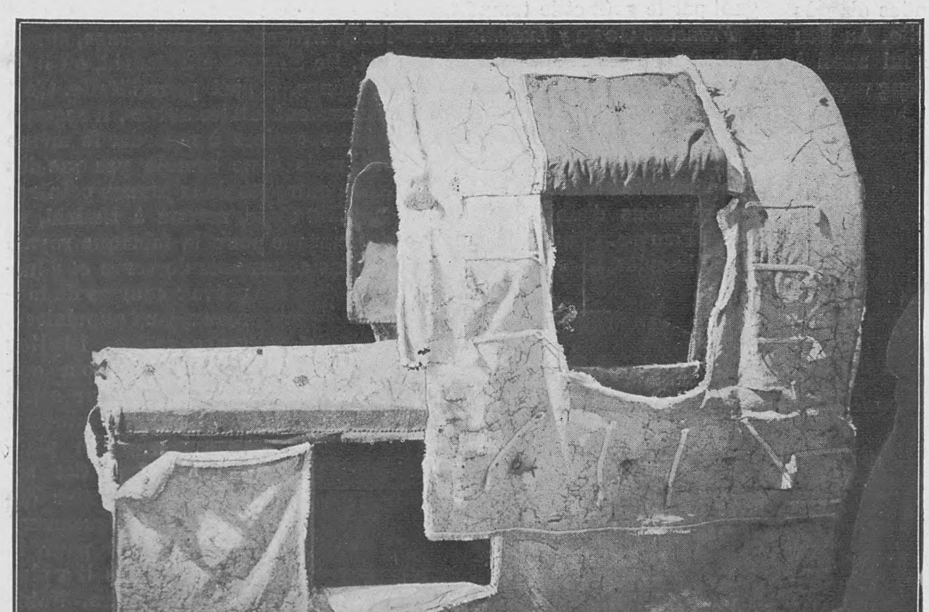
le sentiment religieux. Les saintes Justine et Rufine, qu'il peignit dans une sacristie de la cathédrale de Séville, sont merveilleuses de fraîcheur : mais ces belles figures de saintes sont sans émotion. Aucun souffle de foi n'anime non plus les compositions exécutées à Notre-Dame del Pilar. Les fresques justement célèbres de San Antonio de la Florida, à Madrid, n'intéressent que par l'accessoire, c'est-à-dire les attitudes originales et les costumes de la foule. *Goya* fut un critique mordant : il a de la fougue pour saisir le ridicule et, par cela, tranche vivement sur la manière froide et académique de ses contemporains. Pendant l'époque troublée de 1803 à 1814, *Goya* se tint à l'écart : il resta pourtant le peintre en titre du roi Joseph, après l'avoir été de Charles IV, comme il sera celui de Ferdinand VII. Cela ne semblait pas autrement l'affecter. Il vint à Bordeaux et s'occupa de lithographie; après une courte apparition à Madrid (1827), *Goya* revint mourir sur les bords de la Garonne, au milieu de compatriotes amis et exilés.

L'école de David, qui prévalait en Europe, ne put s'acclimater en Espagne; au contraire, le romantisme, si bien en harmonie avec le tempérament espagnol, fut accueilli chaleureusement. On copia Géricault, Ary Scheffer, Delacroix, Decamps, Delaroche. Quelques peintres de valeur se produisirent à Madrid, puis à Paris : *Eduardo Rosalès*, *Carbonero*, *Zamacoïs*, *Fortuny* si remarqué pour sa dextérité, la richesse du coloris et le fini piquant du détail.

L'art, aujourd'hui, tend à devenir cosmopolite, et les procédés de métier sont sensiblement les mêmes en Espagne, en France et en Italie. On ne voit plus, comme aux xve et xvie siècles, des écoles de caractère différent : à Madrid, à Tolède, à Séville et Valence. Il n'y a qu'une *école espagnole*, lumineuse et brillante, mais peut-être plus préoccupée de l'exécution que de l'idée : devant ces tableaux, quelques-uns de premier ordre, les yeux admirent, l'âme n'est pas émue. Une réaction se produit cependant chez les artistes contemporains.



CHAISE PORTATIVE DE CHARLES-QUINT (Armeria).



Phot. Laurent-Lacoste.

LITIÈRE DE CAMPAGNE DE CHARLES-QUINT (Armeria).

San Jerónimo el Real, vieille église gothique restaurée depuis peu, eut son heure d'importance : les Cortès s'y réunirent trois siècles durant, jusqu'en 1833. La *Real Academia* voisine est une Académie des sciences, égarée dans le domaine de l'art, près du Prado et du musée des *Reproductions*. On ne s'attendait guère non plus à trouver ici le *Musée d'Artillerie* : chacun se loge où il peut. Ce musée occupe l'emplacement de l'ancien château de plaisance royal du Buen Retiro. La *Bourse du Commerce* est un beau spécimen des constructions classiques qui surgissent depuis quelque temps sur le sol de la capitale. On a fait disparaître l'ancien enclos privilégié connu sous le nom de jardin du Buen Retiro.

Il n'y a qu'un *Buen Retiro*, et ce parc est immense (143 hectares), le Bois de Boulogne de *Madrid*. Parmi ses grands massifs forestiers se rencontrent un vaste étang artificiel, des fontaines, comme celle des Tortues, des sentiers sous bois, des kiosques à rafraîchissements, des allées cavalières, de belles avenues, celle de Fernand Nuñez où, de 5 heures à 7 heures, vont et viennent les élégants équipages. Sur la lisière intérieure de ce grand parc, Philippe II eut le premier l'idée de faire construire pour sa femme, Marie d'Angleterre, une maison de campagne. Le comte-duc d'Olivarès transforma la maison du Buen Retiro (1631) en un palais qu'habitèrent Philippe IV, Philippe V, Ferdinand VI, Charles III. Les fêtes qu'on y donna firent grand bruit en leur temps. Les Français et les Anglais mirent à profit le couvert du bois pour s'y fortifier, puis Ferdinand VII rendit le parc à son ancienne destination; il est public à présent. Sa principale porte d'entrée s'ouvre, *place de l'Indépendance*, à l'ombre de l'arc de triomphe ou *Puerta de Alcala*, qu'un Italien, Sabatini, construisit en 1778.

Les *architectes* espagnols ne sont pas heureux ou sont trop modestes; ce qu'il y a de mieux dans leur capitale : le Palais royal et la porte d'Alcala, sont dus à des étrangers. Je ne parle pas, et à dessein, de la grande bâtisse, coiffée d'un campanile, que construisit, pour le plus bel ornement de la Puerta del Sol, un architecte français, Marquet. A la place de l'ancienne poste, on loge aujourd'hui, dans ce bâtiment, le ministère de l'Intérieur, ou *ministerio de la Gobernacion*. Les architectes espagnols semblent aujourd'hui vouloir prendre leur revanche d'un trop long effacement, sans doute immérité : la Banque d'Espagne, la Bourse, le monument à Marie-Christine, le musée des Reproductions, le ministère de Fomento, la nouvelle basilique d'Atocha, celle qui doit être la cathédrale de Madrid, le monument de Christophe Colomb, les hôtels aristocratiques nouveaux, le *Musée archéologique*, enfin de belles demeures dans le quartier neuf d'Arguelles : cette floraison d'édifices semble promettre un bel avenir à l'art de bâtir. Car, il faut bien le dire, ce ne sont pas les architectes qui manquent à l'architecture : c'est l'initiative que donne la fortune et qu'entretient le goût d'un public éclairé.

Or, s'il y a encore de très grosses fortunes à *Madrid*, l'initiative est médiocre et le goût a besoin de se former. On dirait une capitale villageoise, car, à part les édifices publics et ceux tout récents qui viennent d'être signalés, vous ne trouverez pas dans toute la ville une maison qui sorte de la routine et se distingue des autres. On a peine à concevoir une aussi complète inappétence du beau! Et pourtant dans telle maison, de triste mine, on trouverait de véritables trésors : le maître, ami des arts, n'a aucun souci du dehors. Cette apparente indifférence ne serait-elle qu'un calcul, la tradition d'un passé troublé et comme un héritage du temps des Maures? Les plus riches maisons d'Orient sont d'extérieur maussade et laid, toute la beauté est à l'intérieur. Dans le midi de l'Espagne, où les choses prennent au soleil méridional un relief particulier, on

trouverait à peine dans les grandes villes quelques maisons privées offrant un intérêt. Voyez Séville : l'Alcázar, la cathédrale, la maison de Pilate, surgissent d'un chaos de demeures banales et mal rangées; mais toutes, ou presque toutes, insignifiantes au dehors, possèdent un *patio* de marbre qu'égayent des massifs de fleurs. Rien n'est plus oriental : tout à l'intérieur, rien sur la rue. Même chose à Cadix. J'y ai vainement cherché une demeure qui sorte de la banalité commune. Cadix pourtant, malgré de récents déboires, possède encore une bourgeoisie riche. On m'a fait voir un millionnaire; sa maison ne se distingue pas de la première habitation venue. A quoi cet homme peut-il bien dépenser son argent? Il ne fait rien, n'entreprend rien, n'a pas l'orgueil de paraître; il dort et laisse dormir son or. Combien d'autres l'imitent!

Si du moins, à *Madrid*, l'on avait des *patios!* Mais les maisons sont aussi incommodes que peu esthétiques. Des rues étroites et monotones que coupent des carrefours étriqués; peu de places, pas d'oasis de verdure, une cohue de logements avec leurs quatre murs tout secs : voilà le *Madrid* de la population laborieuse.

Il faut sortir, pour deviner le *Madrid* de la fortune et du monde. Allez, un jour de fête (ils ne sont pas rares ici), vous asseoir sous les beaux ombrages des Récollets; tout le *Madrid* élégant débouche de la calle de Alcalá sur le rond-point de la place de Madrid, pour faire un tour au bois ou gagner la Plaza de Toros. Je m'attendais, suivant l'usage et les on-dit, à voir défiler en brillants équipages les modèles les plus qualifiés de la beauté et de la race espagnoles. Si je disais ma déception, l'on ne me croirait pas : j'ai contre moi les romantiques et les hâbleurs de voyage. Mieux vaut laisser parler une femme de grand talent, Mme Emilia Pardo Bazan, l'une des gloires de la littérature espagnole contemporaine. Elle connaît son monde et sait le dire.

« Au physique, la femme espagnole est assez jolie, mais le type de la beauté de race devient de plus en plus rare. La femme à la taille moyenne, à la ceinture souple, aux mouvements onduleux, aux yeux noirs expressifs ombragés de cils épais, à la bouche un peu pâle, à la peau brune, aux cheveux bleutés, cède le pas à la blonde charnue, connue sous le nom de type à la Rubens. Il y a une infinité de blondes à Madrid; à la vérité, beaucoup d'entre elles le doivent à la teinture. Un autre type abonde dans l'aristocratie, et cela depuis longtemps, la blonde pâle, anémiée, à la figure large, à la lèvre inférieure saillante et dédaigneuse, type reproduit par les grands peintres portraitistes comme Pantoja et Velazquez. A défaut de beauté, la distinction est l'apanage. Il est évident, pour moi, que la perte du type national est due pour beaucoup à la modification du costume, à l'adoption de modes créées pour d'autres races, différentes de la nôtre, et qui s'en trouvent bien. Pour nous, il y a désavantage.

« La femme espagnole avait trouvé la formule de son ajustement dans les vêtements en usage sous Charles IV : la jupe courte en satin, le soulier découvert et surtout la mystérieuse et poétique mantille noire ou blanche sont irremplaçables pour un type féminin plus gracieux et sémillant que régulièrement beau. La mode actuelle, les lourdes étoffes, les couleurs éteintes, les vêtements à la coupe masculine, de provenance anglaise, les imperméables et les redingotes longues, les bottines aux talons plats et, plus que tout cela, le chapeau français sont autant d'ennemis de la beauté espagnole. Une femme au long cou, aux épaules droites, sera parfaite avec le plastron et la cravate d'homme; une femme grande pourra paraître gracieuse sous un manteau la couvrant des pieds à la tête. Mais l'Espagnole, petite et brune, arrondie, curviligne, demande une parure d'un autre genre et des modes adaptées à son type naturel. Ce type classique paraît être plus soigneusement conservé parmi les *chulas* que dans l'aristocratie. Ceci provient de ce que, dans l'ajustement de la *chula*, il est resté quelque chose d'indépendant, de national. Elle se chausse et se peigne à l'espagnole et s'enveloppe dans le châle de Manille brodé de couleurs voyantes. Quand les femmes du grand monde sortent leurs mantilles, aux jours de la semaine sainte, le type classique brille dans toute sa grâce et sa pureté.



Phot. Laurent-Lacoste.

STATUE DE PHILIPPE IV, SUR LA PLACE D'ORIENT.

« Les touristes doués d'instinct artistique se lamentent, en visitant l'Espagne, de la disparition de la mantille. A part le jeudi et le vendredi saints, il lui restait encore les courses de taureaux. La mode l'a chassée même de ce dernier refuge; aujourd'hui il est élégant et de bon ton d'aller aux taureaux en grand chapeau catapulteux. La mantille a fait son temps et c'est à croire que, malgré les protestations des artistes, elle ne reviendra pas. » (Emilia Pardo Bazan.)

Le *Paseo de Recoletos* et celui de la *Castellana* prolongent le boulevard du Prado : leurs beaux ombrages abritent des hôtels neufs, des palais aristocratiques. Dans le rayonnement de la statue de Colomb s'élèvent plusieurs monuments : le *palais de Justice* et, de l'autre côté, la *Monnaie* avec la *Bibliothèque Nationale*.

C'est Philippe V qui réunit, en 1711, les premiers éléments de ce qui est devenu la **Bibliothèque Nationale**. L'achat des manuscrits du duc d'Ossuna fournit depuis un précieux appoint : 500 000 volumes, des éditions innombrables de *Don Quichotte*, près de 2 000 incunables et des manuscrits d'un haut intérêt composent ce trésor des lettres. Sous le même toit que la Bibliothèque, le **Musée Archéologique** national abrite ses collections : documents pour l'histoire des anciens Ibères recueillis dans la province de Grenade et dans celle d'Albacete, taureaux en bronze de l'île Majorque, animaux gigantesques de granit trouvés aux environs d'Avila, inscription ibérienne sur plomb, bustes de femmes intéressants par la façon minutieuse dont sont rendus les volutes de la coiffure et les ornements de la poitrine. Nous possédons au Louvre un spécimen remarquable de ces bustes antiques : il a été trouvé à Elche,

près d'Alicante. Il évoque, à s'y méprendre, les parures compliquées que portent les *churras* des environs de Salamanque : singulier témoignage de la persistance des modes et des usages révélateurs de la race, à travers une longue suite de siècles.

Les antiquités romaines sont nombreuses au *Musée Archéologique*, comme il sied à un pays que Rome marqua d'une empreinte si profonde : tables de bronze portant gravés les droits de plusieurs cités, tête romaine de Mérida, amphores et vases en terre cuite de Sagonte, lampes, statuettes et statues. Puis viennent les temps wisigoths et chrétiens avec des inscriptions, des sarcophages; de l'occupation mauresque, une lampe de mosquée, le bassin de Medinet-az-Zahrâ, des carreaux de faïence, plats hispano-mauresques, des astrolabes; objets du moyen âge; autels, chaises à porteurs, ouvrages de bronze et d'ivoire sculpté, porcelaines du Buen Retiro, verreries de San Ildefonso (la Granja); enfin une section ethnographique américaine très complète, tirée du Pérou, du Mexique, de la Colombie, de Cuba.

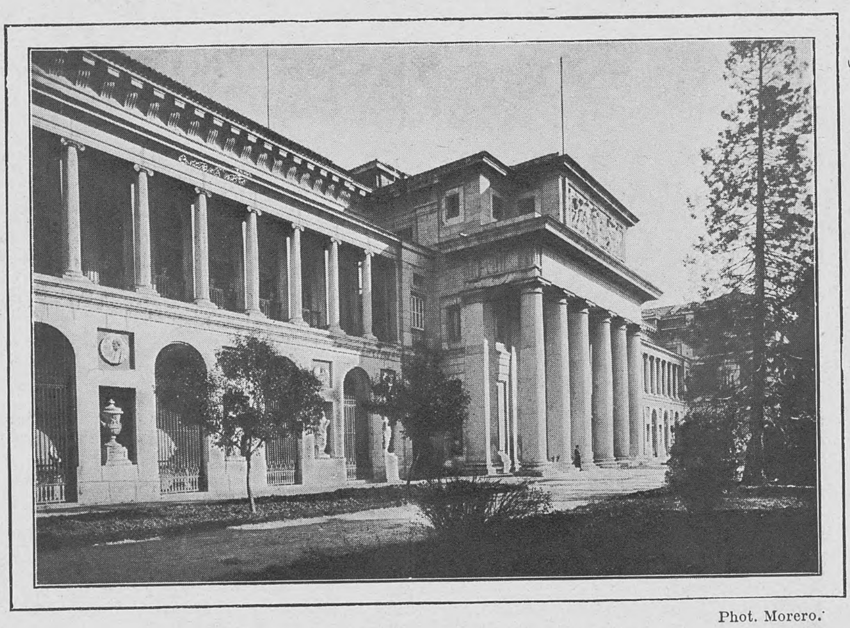
Il semble que la perte de son empire colonial ait éveillé en Espagne le sentiment plus vif de la grandeur de Colomb : *Madrid* lui a élevé un magnifique monument. Pour être un peu tardif, cet hommage n'en est pas moins heureux; mais il a fallu de terribles événements pour secouer l'ancienne torpeur.

Il n'y a pas de morgue en



Phot. Morero.

ENTRÉE LATÉRALE DU MUSÉE DU PRADO.



Phot. Morero.

LE MUSÉE DU PRADO, À MADRID.

Espagne : les gens les plus qualifiés se targuent de courtoisie avec les plus humbles; ils s'estiment si haut qu'ils ne craignent pas de déchoir, et puis, les plus belles paroles n'engagent à rien. Cette cordialité extérieure est néanmoins précieuse et frappe l'étranger. Mais l'aristocratie vit complètement à part; elle a ses salons et aussi ses églises préférées : San José ou las Calatravas, dans la rue d'Alcalá, où les belles dames arrivent à l'heure pour assister à la messe et les beaux messieurs, en retard, pour les voir sortir.

La *rue d'Alcalá* est une sorte de Voie sacrée qui monte, des régions ombreuses du Prado à la Puerta del Sol, en décrivant une courbe assez gracieuse : elle n'a point la raideur uniforme de nos grandes voies modernes, mais ce laisser aller n'est pas sans charme; les promeneurs qui flânent en causant, les beaux hôtels, les ministères, les grands cafés pleins de monde lui donnent une grande animation. Tout ce quartier est en train de subir une transformation complète : les banques, les sociétés d'assurances y construisent des somptueux immeubles. Là se trouvent les principaux clubs; *Madrid* n'en manque pas, comme toutes les villes d'Espagne. A l'entrée même de la rue d'Alcalá, l'*Académie des beaux-arts* renferme une galerie de peinture pleine de chefs-d'œuvre : Ribera, A. Caño, Zurbaran, Moralès, Goya, Pereda, Rubens, Madrazo, Murillo sont là chez eux.

« La rue d'Alcalá est une des dix rues qui déversent jour et nuit le peuple de Madrid dans la **Puerta del Sol** (1). Je ne crois pas qu'on puisse éviter ce lieu fameux, étroit, encombré de voitures, de camelots, de filous, d'innombrables gens qui passent et de groupes d'oisifs qui forment comme des îles parmi ces courants noirs. Il a été trop célébré pour des mérites qu'il n'a pas. L'aspect est médiocre : une place à peu près ovale, avec une fontaine au milieu et des maisons tout autour, hôtels, banques ou palais qui sont de la même hauteur. Aucune percée sur la campagne ou sur un



Phot. Morero.

MADRID : BOURSE DU COMMERCE.

(1) Cette porte, on l'a vu, n'en est plus une : la Puerta del Sol est une place.

jardin, aucun monument d'art. Le grouillement de la foule, ni son bruit, ni la poussière qu'elle soulève ne semblent justifier les étonnements littéraires dont on nous a comblés. Mais la *Puerta del Sol* est amusante parce qu'elle a des habitués, un régime, presque une philosophie. C'est tout un monde. Elle appartient, de six heures à dix heures du matin, aux marchands de café et de beignets soufflés, à leur clientèle ouvrière, aux *novios,* qui croiraient avoir perdu la journée s'ils ne la commençaient pas sur un mot d'amour à la *novia*. On se sépare sur un geste de la main, on se retourne, on se regarde encore.

« Vers neuf heures, la chaleur est douce. Les amateurs de soleil, qui ont dormi sur les bancs ou le long des portes et soupé la veille d'un pauvre *puchero* aux entrailles de poulet, se retrouvent sur le trottoir. Ils ont des airs songeurs, des capes misérables... La place s'emplit de minute en minute. Vers cinq heures du soir, c'est une fourmilière; on ne voit plus les pavés (de l'asphalte à présent [note de l'auteur]), rien que des têtes en mouvement autour de rares points fixes. Les cafés sont pleins. Des *toreros* en petite veste et grand chaperon gris dissertent devant la porte du Levante. On crie les billets de loterie, le programme de la prochaine *corrida*, les fleurs, les romans illustrés, l'eau fraîche et les journaux du soir. Des équipages traversent au pas : aux oisifs du matin se sont joints les errants de la politique, les familiers les plus nombreux de la Puerta del Sol. Il y a sur le pavé de *Madrid* une vingtaine de mille hommes, titulaires dépossédés de l'écritoire officielle, aspirants perpétuels, guetteurs de nuages, dont la vie est précaire et dont l'avenir se joue à la bourse des nouvelles. Ils prennent l'air de la politique à la *Puerta del Sol*. Ils n'ont pas d'autre métier. Ce sont des bureaucrates en interrompu. Leur dignité ancienne, toujours près de reparaître, leur défend un travail manuel. Leur misère présente excuse les petits moyens, la mendicité déguisée, les expédients douteux... Et c'est ainsi jusqu'à une heure très avancée de la nuit; car *Madrid,* l'été surtout, est noctambule. La poussière, au-dessus de la *Puerta del Sol*, fait trembler les étoiles; il faudra, pour qu'elle s'abatte, que le jour soit près de naître. »



STATUE DE MURILLO.



Phot. Laurent-Lacoste.

STATUE DE VELAZQUEZ.

Depuis que René Bazin, de sa plume alerte, a brossé cette amusante esquisse, la *Puerta del Sol,* elle aussi, a pris l'air du progrès. C'est là maintenant que se croisent les tramways électriques, dépêchés à tous les coins de la capitale. Le service d'ailleurs est bien organisé et rendrait plus d'un point à d'autres que je connais. A ce faire, il y eut quelque mérite, car les rues de *Madrid* sont généralement étroites, assez brouillées avec la ligne droite, surtout montueuses et perpétuellement sillonnées de monde. N'importe, on passe : la *Puerta del Sol* se dégage ; on se pousse sur les trottoirs, pas très vite, mais on y arrive et la cohue n'en est pas moins pittoresque. Il se peut cependant que la fameuse place perde peu à peu sa physionomie d'antan. Mais on viendra longtemps encore à la *Puerta del Sol,* y parler politique (la Chambre ou *Congresso* est à deux pas, dans la carrera San Jerónimo), s'informer des courses, lire les dépêches d'Espagne et d'Amérique qui en donnent le compte rendu heure par heure, tenter la chance en achetant un numéro de loterie.

La vie est dure en Espagne, et quoi qu'en dise une routine invétérée, l'on y paye très cher « la privation des choses les plus nécessaires à l'existence », suivant la pittoresque expression de Théophile Gautier.

L'on se moque un peu de nous à *Madrid,* de nos préjugés surannés, de nos opinions qui ne répondent plus à la réalité présente. Je ne puis résister au plaisir de citer quelques traits d'un livre publié récemment ; c'est l'un des mieux observés, le seul vrai, pour tout dire, que nous ayons sur la société espagnole d'aujourd'hui.

« L'Espagne passe pour démocratique. Je ne vois pas cependant



Phot. Anderson.

L'ADORATION DES BERGERS, par MURILLO (Prado).

de pays plus aristocratique, en ce sens que les avantages de ce monde : fortune, éducation, culture intellectuelle, vie confortable et facile, tout est le privilège d'un petit nombre, tandis qu'en bas la masse vit dans un absolu dénuement. *Tout est très cher ici*, non seulement les objets de luxe, mais ceux de première nécessité. La cherté de la nourriture augmente tous les jours. Elle est chargée de lourds droits d'octroi. La viande, généralement médiocre, a doublé de prix en quatre ans; aussi le peuple s'en passe : le lard, le riz, les légumes, tout a augmenté. Règle générale : tout bien-être, tout confort, tout ce qui est beau et bon est hors de prix, parce que c'est étranger, augmenté des droits de douane. Je ne parle pas du peuple : lui se passe de tout, c'est plus économique. Un bon nombre des señoritas de *Madrid* vivent de « privations », le mets national par excellence.

« La classe moyenne n'est point hospitalière, et pour cause. Pas de vie de société : réunions, dîners sont réservés au grand monde. Peu de sorties, encore moins de voyages : c'est trop cher aussi. D'ailleurs, en général, on n'en a pas le goût. Beaucoup, cependant, mettent de côté quelques *douros* pour aller aux eaux, coutume ancienne. Les bains de mer sont à la mode. Les moins besogneux se saignent aux quatre veines pour courir à Saint-Sébastien, derrière la Cour et le beau monde. Les gens modestes vont à Alicante, griller sous un soleil africain. A un degré plus haut, on va *veranear*, passer l'été dans la fraîcheur du site de la Granja ou à l'Escorial, mais ce n'est goûté réellement que par un petit nombre.



Phot. Anderson.

LE DUC D'OLIVARÈS,
par VELAZQUEZ.

« *En général, on n'a pas le goût de la nature.* Se promener, c'est briller, paraître, flâner ou causer, mais nullement prendre de l'exercice et, encore moins, jouir d'un paysage! Personne à *Madrid* ne pense à aller le matin au Retiro, respirer l'air frais, entendre chanter les oiseaux. On veut voir, être vu; il faut les « castellanas », les « glorietas », les « delicias » à l'heure réglementaire, l'heure de la foule. En réalité, la classe moyenne reste très rapprochée du peuple, un vernis seul l'en distingue, vernis plutôt corrosif des belles qualités nationales : simplicité, droiture, générosité, que le peuple a bien mieux conservées.

« Il a gardé entière sa bonté foncière que n'altère pas encore l'égoïsme de la civilisation, la simplicité, la droiture qui en font l'éternel dupe des malins. Le peuple parle aussi purement sa langue que l'homme cultivé. Il n'y a pas de patois; le peuple n'est point vulgaire comme celui d'autres pays. Il ne faudrait pas se faire trop d'illusion : le peuple est plutôt humble, patient, soumis, *sufrido*, comme on dit ici, passif et supportant tout en se plaignant très fort, mais supportant quand même.

« La haute bourgeoisie active et éclairée n'existe guère, sauf dans quelques grands centres. Certainement, depuis une vingtaine d'années, il s'est produit une amélioration considérable; au-dessous de l'élite intellectuelle, il se forme peu à peu une classe de gens relativement instruits; de même l'important développement industriel a fait surgir des hommes avisés, pratiques, informés; mais c'est encore le petit nombre, et le fond de la classe moyenne n'a guère changé; la femme surtout y reste stationnaire. Dans le mouvement général, sa place vide laisse une lacune énorme. Il faudrait absolument aux Espagnols plus de contact avec l'étranger, dont ils savent peu de chose, puisqu'ils ne voyagent pas.

« On est surpris de voir combien dans ce pays de *caballeros* de fière mine, aux solennelles formules, l'éducation est peu répandue. Sous la distinction naturelle et toute physique tenant à la race manque fréquemment le savoir-vivre, souvent même la politesse la plus élémentaire. On fume en omnibus, en chemin de fer, partout où des pancartes l'interdisent cependant en termes formels; à table, au théâtre, dans le fond des loges; que dirais-je plus? On fume aux enterrements! Pis que la fumée des cigares est le crachoir, ornement indispensable des



Phot. Laurent Lacoste.

L'INFANTE MARIE-THÉRÈSE,
par VELAZQUEZ.

chambres et des salons. L'antique courtoisie a vécu. Même les formules s'en vont. Le fameux « *a la disposicion de usted* », qui persiste en province, ne s'entend plus guère à *Madrid*. Le *don, doña* sont démodés aussi.

« La manière de vivre de la classe riche est à peu près identique à celle du grand monde en France ou en Angleterre. Toutefois il y a peu de vie de théâtre, et le château isolé, avec son parc, ses ombrages, n'existe guère que dans le nord du pays.

« Dans le midi, les vieilles familles ont leur hôtel, leur *casa Solar*, dans les bourgs; parfois même, en Andalousie, des familles qui habitent leurs terres rentrent s'abriter en ville pendant les chaleurs.

« Pour les bains de mer, le vrai grand monde dédaigne Saint-Sébastien, comme mêlé. Il a des villas tout près, sur la délicieuse plage de Zaraus : Cannes à côté de Nice (1). »



Phot. Braun, Clément et Cie.

« LA REDDITION DE BREDA », par VELAZQUEZ (Musée du Prado).

La **plaza Mayor,** sœur aînée de la Puerta del Sol, est bien délaissée aujourd'hui. On y célébrait autrefois des fêtes publiques, des courses de taureaux, des béatifications, des autodafés. La constitution de Cadix y fut proclamée en 1812 : place de la République, de la Constitution et de la République fédérale, place Royale, tels furent les noms dont on la gratifia. Elle reste *plaza Mayor*, ou grande place, autant dire un désert. Ses longues rangées d'arcades encadrent un square mélancolique au milieu duquel cavalcade la statue équestre de Philippe III. Une autre petite place voisine, la *plaza de Provincia*, s'écarte devant le ministère des Colonies ou *ministerio de Ultramar:* encore une grandeur déchue.

Le sanglant événement qui faillit tuer le roi et la reine d'Espagne et coûta la vie à tant de malheureux donne une triste notoriété à la *calle Mayor*, l'une des deux grandes artères qui, avec la *calle del Arenal,* conduisent de la Puerta del Sol au Palais royal. Dans la grand'rue ou calle Mayor naquit Lope de Vega et mourut Calderon; on montre, en face de l'Ayuntamiento, la tour de *los Luganes*, où aurait été enfermé le roi de France, François Ier. La Capitainerie générale termine la rue; la petite *calle Almudena*, qui coupe l'angle de la calle Mayor et de la calle de Bailen, rappelle le souvenir des Maures, celui des greniers et de la mosquée qu'ils avaient ici, à portée de l'Alcázar.

Il faut avoir du temps de reste pour s'égarer dans le fatras du Madrid populaire qui descend de la plaza Mayor au Manzanarès, entre le Palais royal et la calle de Atocha. Quand vous aurez coudoyé pas mal de gens dans la rue de Tolède, regardé en passant le bric-à-brac du Rastro, il ne restera plus qu'à entrer à *San Francisco el Grande,* le Panthéon national des grands hommes de l'Espagne; à *San Isidro el Real*, vaste édifice sans originalité qui a servi, en attendant mieux, de cathédrale. Le grand poète Calderon de la Barca possède son monument sur une petite place voisine de la calle de Atocha : des pierres commémoratives rappellent, en ce quartier, Lope de Vega et Cervantès. Là aussi se trouve la *Real Academia de la Historia*, chargée de la conservation des monuments qui présentent un intérêt d'art ou d'histoire. La docte Académie dort, ou bien, « faute d'argent », ne remue guère; car je connais des monuments à Tolède, Jérès et ailleurs, qui tombent déplorablement en ruine.

(1) *Espagnols et Portugais chez eux,* par M. Quillardet (E. Colin, Paris).

ENVIRONS DE MADRID

Les **environs de Madrid** sont décevants et monotones : d'une capitale, on attendait mieux; il n'y a peut-être pas de grande ville en Europe moins bien pourvue de ce que nous considérons comme nécessaire à la vie d'un grand nombre d'hommes réunis : l'air, la lumière, la verdure, dont les rues et les places sont par trop avares, à Madrid plus qu'ailleurs. Cette considération ne pouvait guère peser sur les conseils politiques qui décidèrent la création d'une capitale en cet endroit. D'ailleurs, les grands bois abattus depuis formaient à la ville une couronne de verdure qui avait son prix. Rien n'en subsiste, que des lambeaux, le Prado et le Buen Retiro. Mais c'est aussi une nature apprêtée, et pour trouver la vraie nature, le grand air pur, l'horizon sans limite, le frais des bois et des montagnes, il faut aller au *Pardo,* pousser jusqu'à l'*Escorial*, au pied de la sierra de Guadarrama, et franchir les monts jusqu'à la *Granja*.

Une belle avenue conduit du paseo de la Florida, qui longe le Manzanarès, à la forêt-résidence du **Pardo**. Cet ancien rendez-vous de chasse des rois d'Espagne fut transformé et embelli par Charles-Quint, puis par Charles III; des fresques, des tapisseries ornent les appartements; sa vraie richesse, ce sont les grands taillis de yeuses. Les Madrilènes en font le but d'agréables promenades en voiture.



Phot. Laurent-Lacoste.

FONTAINE DE NEPTUNE, SUR LA PROMENADE DU PRADO.

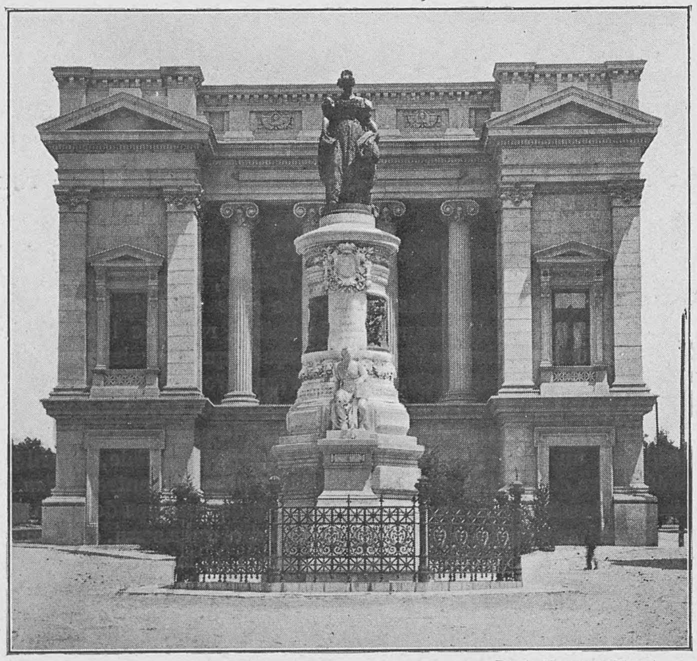
Plus loin est l'**Escorial** (voy. p. 181 et suiv.). Le paysage est sévère, les champs semés de gros blocs, avant-coureurs de la montagne, à mesure que l'on approche. Mais ce paysage n'est pas absolument aride, ni dépourvu de beauté. Il a son charme : de vives senteurs se dégagent des prés et des maquis. A l'*Escorial*, comme si elle eût voulu réagir contre l'aridité qui l'enserre, la nature s'épanouit : depuis que Philippe II la planta, la *Herreria* grandit; elle monte, avec la route, de l'Escorial d'en bas (de Abajo) à l'Escorial d'en haut (de Arriba), où se trouve le château.

Mais est-ce bien un château, une retraite champêtre, cet immense bloc de granit que l'on dirait sculpté dans la montagne elle-même, tellement ses formes massives et sa teinte grise s'harmonisent avec celles de la roche enveloppante? Imaginez cette construction cyclopéenne complètement fouillée sous terre, ses kilomètres de galeries glissant dans l'ombre comme des chemins de mine, quatre-vingt-six escaliers montant et descendant d'un étage à l'autre, des carrefours sinueux, des cours intérieures où ne parvient pas la lumière, des eaux courant par les conduits mystérieux du sol, les murs massifs sans ornement, les piliers trapus et carrés comme pour porter des rocs entassés; ce palais souterrain passerait pour l'une des merveilles du monde.

Dehors, il écrase. Le défaut d'ornement paraît sans objet et le fait d'une conception stérile ou d'une volonté rigide : tout à la raison, rien de superflu; tel fut le plan de l'impérieux architecte. Il oubliait que la raison toute seule est parfois déraisonnable. Car enfin l'homme n'est pas seulement une intelligence : il est un cœur aussi, un être d'imagination. Les Grecs l'avaient bien compris qui, à la nudité de la pierre solide, ajoutèrent l'élégance des colonnes, la poésie des chapiteaux, la vie des statues. Ici, à l'*Escorial*, rien, ou à peu près, de tout cela : le monument de style dorique, le plus froid qu'il y ait, n'emprunte sa beauté qu'à l'ampleur des proportions et à l'harmonie des lignes. Il devrait rentrer dans la montagne d'où il est sorti, car, en réalité, ce fut une catacombe que ce palais, un tombeau anticipé où Philippe II voulait mourir. Depuis qu'il l'a quitté, bien qu'il n'en habitât qu'un coin écarté, ce grand bâtiment, qu'il animait pourtant de sa pensée, est vide. On montre les petites pièces où il vivait, le fauteuil dans lequel il rendit le dernier soupir, la face tournée vers le maître-autel de l'église voisine. Ce réduit est bien petit, bien pauvrement meublé, pour un homme qui gouverna le monde et posséda les trésors de l'Amérique. L'abdication de son père Charles-Quint et sa retraite au monastère de San Yuste avaient fortement impressionné Philippe II. Avant de mourir, il n'était plus de ce monde. La stalle qu'il occupait dans le chœur supérieur des moines est toujours à sa place, près d'une petite porte d'où éclata, en plein office, la grande nouvelle de la victoire de Lépante. Philippe II, qui la connaissait déjà, ne manifesta aucune émotion et ordonna seulement qu'un *Te Deum* d'actions de grâces fût chanté après l'office.

L'église de l'*Escorial* en est le cœur; elle est admirable, mais trop noyée dans la masse qui l'enveloppe. Sa coupole hardie, toute en granit, jaillit à 90 mètres de hauteur, portée par quatre piliers gigantesques d'environ 32 mètres de circonférence. Le plan de l'église est une croix grecque, le même que celui de Saint-Pierre, comme l'avait conçu Michel-Ange. Tout y est de dimensions extraordinaires, mais l'harmonie des proportions fait qu'on ne s'en aperçoit pas : le seul sentiment que l'on éprouve est celui d'un grand vide, comme sous une montagne soulevée. Il y a près de cinquante autels dans cette église : on ne s'en douterait guère; le retable du maître-autel a 30 mètres, la hauteur d'une maison à six étages : cela paraît incroyable; quinze statues colossales en bronze doré ont l'air d'enfants, comme ces anges joufflus qui, à l'entrée de Saint-Pierre, soutiennent les bénitiers et dont la taille dépasse celle des hommes. Deux groupes de statues en bronze doré, hautes de 4 mètres, sont agenouillés de chaque côté de l'autel : ils représentent Philippe II et sa famille. De belles et larges fresques ont été brossées à la voûte par L. Giordano; rien n'a été ménagé pour animer les grandes surfaces inertes, mais cette église n'est qu'une chapelle funéraire : elle en a le vide et la tristesse.

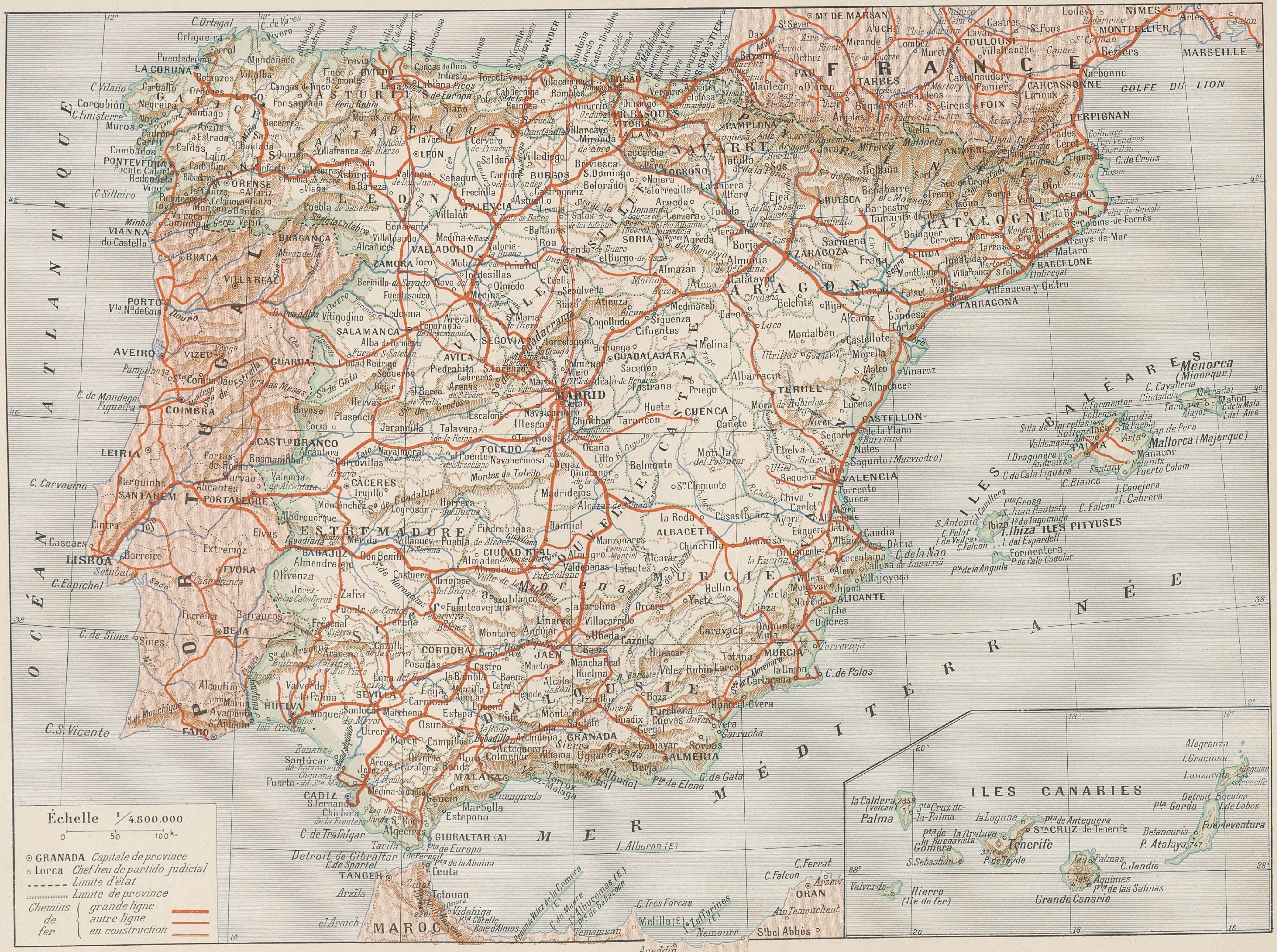
Au-dessous de l'autel se trouve le *Panthéon des rois*, octogone de 10 mètres de diamètre, dans les murs duquel des niches ont été



Phot. Hauser y Menet.

STATUE DE MARIE-CHRISTINE
ET FAÇADE DU MUSÉE DES REPRODUCTIONS.

ESPAGNE POLITIQUE



pratiquées pour recevoir les restes des rois et des reines d'Espagne. Le tombeau n'a été terminé qu'en 1654 : il n'a pas la simplicité qu'avait rêvée Philippe II; les sarcophages sont de marbre noir et tout cousus d'or. Comme le tombeau des Médicis à Florence paraît grandiose à côté de celui des rois d'Espagne! Il est vrai que Michel-Ange en fut l'architecte, et ses conceptions valaient sans doute celles du bâtisseur de l'Escorial. Mais le tombeau espagnol, encore qu'étriqué, n'a pas la sombre tristesse que lui attribuent des écrivains trop prévenus : une lumière pâle, mais suffisante, y fait luire les dorures et le bronze d'un grand Christ dressé au-dessus de l'autel. Les infants, les infantes et les reines dont les enfants n'ont pas été rois sont inhumés dans un Panthéon séparé, où l'on circule entre des parois de marbre blanc, des tombes blanches aussi, ornées d'écussons de couleur et d'inscriptions dorées: une lumière abondante et claire fait ressembler ces salles funéraires à celles d'un musée.



Phot. Laurent-Lacoste.

AU PRADO : FONTAINE DE CYBÈLE.

Tout est grand dans l'*Escorial,* mais d'une grandeur voulue où paraît trop l'exagération de la force et la puissance de la volonté. Cette œuvre n'émeut pas : elle n'est pas sincère; les couloirs, les voûtes, les galeries, les cours qui se succèdent produisent à la longue une indifférence accablante. Comme je comprends que les rois d'Espagne, depuis Philippe II, n'y résident guère! On imagina pourtant d'y organiser une sorte de palais d'été; tapisseries, bronzes dorés, boiseries de valeur, fresques même, rien n'y manque. Mais il tombe des murs un ennui qui écrase. Un collège partage avec le palais toute l'aile gauche des bâtiments; l'aile droite est occupée par le couvent des Augustins, directeurs de l'école. On voit là-dedans des cours grandes comme des places, des cloîtres où circulerait un régiment, des galeries à l'infini, un *musée* même avec des œuvres de premier ordre, une *bibliothèque,* cela va sans dire, une *sacristie* grande comme une salle du Louvre et pleine de souvenirs. Que dire encore ? Il y a, paraît-il, 1 200 portes, 2 673 fenêtres, dit un guide bien informé; 1 100, dit un autre non moins bien informé. Peut-être ont-ils tort tous les deux: je n'ai pas compté. J'avais hâte de sortir, d'échapper à l'étreinte de cet entassement de pierres, pour contempler des arbres, de l'eau, des pins, des fleurs, et là-bas, à l'horizon lointain, le soleil qui descendait vers l'ouest dans une gloire de pourpre et d'or, au-dessus de Madrid.



Phot. Hauser y Menet.

MADRID : PORTE D'ALCALÁ.

On dit que Philippe II aimait à se reposer sur un rocher de la montagne voisine, la *silla del Rey*, pour contempler ce spectacle, ou peut-être son œuvre, que l'on construisait alors.

Par des chemins de montagne, entre des passes arides, on parvient, sur l'autre versant, à la **Granja,** autre résidence royale, comme l'Escorial. Il y a entre les deux l'opposition de caractère des deux souverains qui les firent bâtir. Philippe V, un fils de France exilé de l'autre côté des Pyrénées par le devoir dynastique, ne pouvait oublier Versailles. Il voulut du moins en avoir l'image sous ses yeux. De là naquit le palais de *la Granja.* Le site est frais, le palais de noble allure, les jardins, que dessina Boutelet, peuplés de statues, de fontaines, de corbeilles jaillissantes. Mais ce n'est pas la vraie nature. Philippe V repose dans ce cadre fait pour lui.

GOUVERNEMENT & ADMINISTRATION

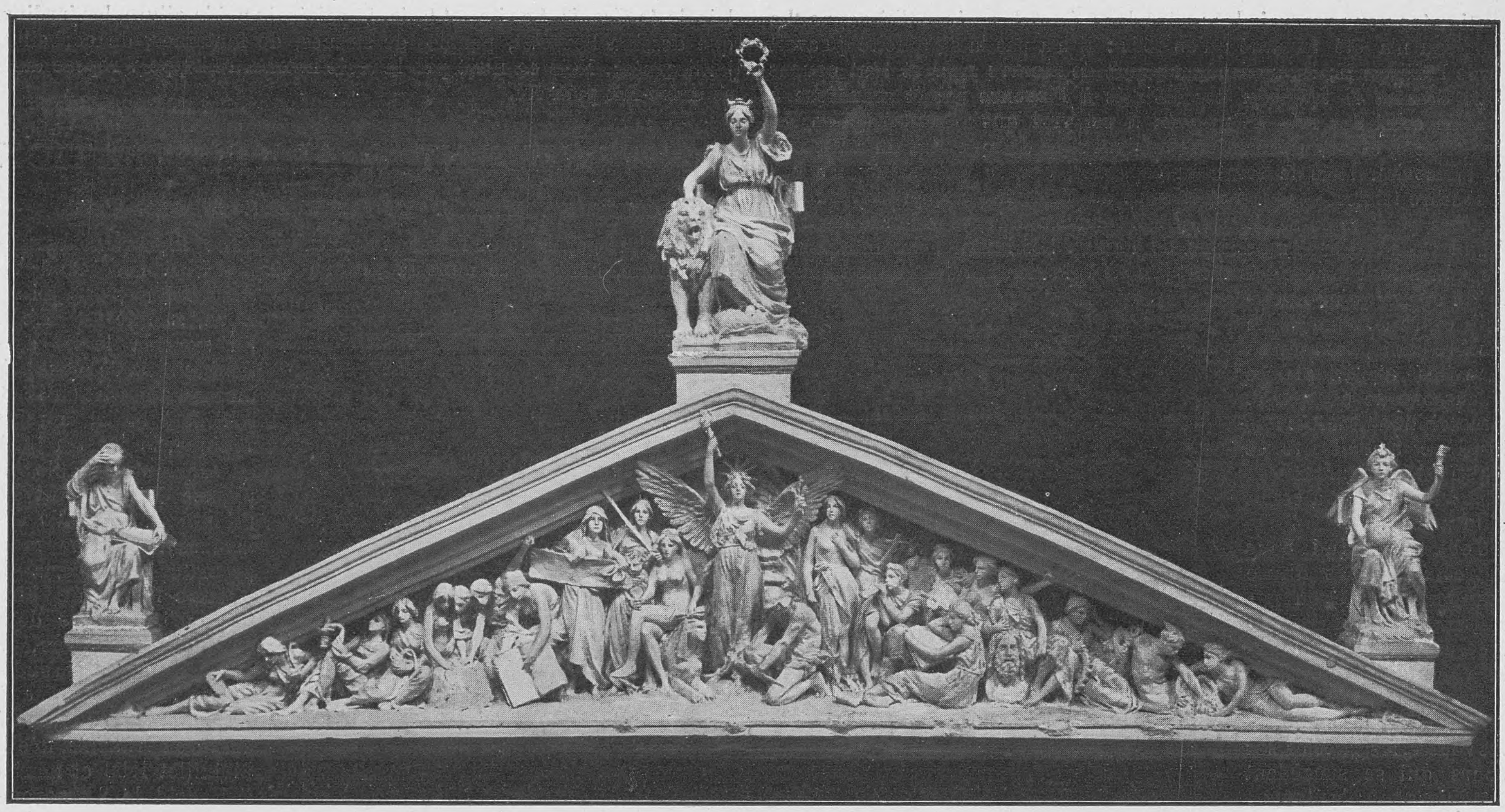
CHEF DE L'ÉTAT ET POUVOIR LÉGISLATIF

Le régime politique de l'Espagne est celui d'une monarchie constitutionnelle, héréditaire dans la maison de Bourbon. Ferdinand VII ayant fait abolir la loi salique, sa fille Isabelle II lui succéda le 29 septembre 1833. Ce règne prit fin brusquement en 1868. Retirée à Paris, la reine abdiqua, le 25 juin 1870, en faveur de son fils Alphonse XII, qui fut élu roi d'Espagne, le 30 décembre 1874. Une mort prématurée emporta ce prince le 25 novembre 1885. Veuf de doña Mercedès d'Orléans, il avait épousé en secondes noces *Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine, archiduchesse d'Autriche*, née le 21 juillet 1858 et mariée à Madrid le 29 novembre 1879. De ce mariage sont nés : Maria de las Mercedès, princesse des Asturies, mariée à don Carlos de Bourbon et depuis décédée (laissant un fils); Marie-Thérèse, mariée au prince de Bavière; enfin, *Alphonse XIII,* proclamé roi d'Espagne, sous la régence de sa mère, le jour même de sa naissance (17 mai 1886). La majorité des princes étant fixée à seize ans par la Constitution espagnole, Alphonse XIII règne depuis cet âge : il a épousé la princesse Victoria de Battenberg; de ce mariage est né un fils, le *prince des Asturies* (mai 1907).

En vertu de la **Constitution** promulguée le 30 juin 1876, le roi d'Espagne règne, mais ne gouverne pas : le pouvoir exécutif lui appartient, mais la puissance législative réside dans les *Cortès* élues, *Sénat* et *Chambre des députés.*

Le **Roi** sanctionne et promulgue les lois : il assure leur application par les *tribunaux* et leur exécution par la force armée de terre et de mer, dont il est le chef suprême. Il a charge de la sécurité publique, non seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur. C'est lui qui concède les grades et les fonctions administratives de toute nature, utiles à la vie d'un grand pays; il nomme aussi les diplomates, mais ne peut signer d'alliance offensive avec une autre puissance, ni engager les intérêts de ses sujets par des stipulations commerciales exceptionnelles, encore moins céder, échanger ou même acquérir un territoire, sans y être formellement autorisé par une loi. Il ne peut davantage abdiquer en faveur d'un tiers, ni contracter mariage, sans l'assentiment des représentants de la nation.

Mais si le chef de l'État paraît lié par le pouvoir législatif jusque dans l'exercice des droits qui appartiennent à tout individu libre de sa



Phot. Laurent-Lacoste.

MADRID : FRONTON DE LA BIBLIOTHÈQUE.

personne et de ses biens, les Cortès, par contre, ne peuvent rien sans lui, en théorie du moins. Il ouvre et ferme les sessions; mais le Parlement se réunit obligatoirement tous les ans. Si le roi le dissout avant l'heure, il doit réunir un nouveau Parlement, dans les trois mois qui suivent la dissolution. Les deux Chambres ne peuvent délibérer ensemble, ni devant le roi, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles. Députés et sénateurs sont inviolables, hors le cas de flagrant délit; leur fonction est gratuite, ce qui n'empêche pas beaucoup d'entre eux d'en tirer quelque avantage. Mais cela, on en conviendra, n'est pas spécial à l'Espagne, et la gratuité, en tout cas, peut paraître une excuse.

Le **Sénat** (*Senado*) comprend trois sortes de sénateurs. Les uns le sont *de droit*, comme : les fils du roi ou son héritier présomptif, lorsqu'ils ont atteint leur majorité; les *grands* d'Espagne, qui ne le sont pas à titre étranger et qui possèdent au moins 60 000 livres (pesetas) de rentes; le Capitaine général chef de l'armée et de la flotte, les Présidents des corps constitués, les Archevêques, le Patriarche des Indes. Des *sénateurs à vie* sont nommés par la Couronne; leur nombre, avec celui des sénateurs de droit, ne peut dépasser cent quatre-vingts. Le complément de la Chambre haute est formé de sénateurs *élus* par les corporations de l'État et les plus forts contribuables spécialement désignés par la Constitution.

Il faut, pour être élu sénateur, avoir trente-cinq ans d'âge et jouir de tous ses droits civils et politiques : les élus sont renouvelables, par moitié, tous les cinq ans, et totalement s'il y a dissolution. Le roi nomme le président et le vice-président, choisis par leurs collègues du Sénat.



Phot. Hauser y Menet.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

La **Chambre des députés** (*Congresso de los Diputados*) procède entièrement de l'élection : la loi électorale du 26 juin 1890 accepte le principe du suffrage universel. Il faut, pour être élu, avoir vingt-cinq ans, jouir de tous ses droits d'Espagnol et n'être point affecté à un service public rétribué par l'État, la province ou la commune. On élit un député par 50 000 habitants. Tout Espagnol de vingt-cinq ans, jouissant de ses droits civils, est électeur, pourvu qu'il ait deux ans de résidence dans sa circonscription. Il y a des incompatibilités définies par la loi. Ainsi les soldats de terre et de mer en activité de service ne sont pas électeurs; de même les indigents inscrits sur les contrôles de l'Assistance publique. La loi dit aussi : que les membres du Parlement ne pourront recevoir ni pensions, ni grades, ni honneurs, ni décorations d'aucune sorte, mais il n'y a pas de *on-dit* plus aventuré que celui-là. Une incompatibilité absolue existe entre la fonction de juge et celle de député; mais un magistrat peut être nommé sénateur, en certains cas prévus.

On ne saurait avoir plus de scrupule que la Constitution espagnole, et l'on se demande, en la lisant, ce qui peut bien manquer à l'Espagne. Mais dans tous les pays du monde, et ici plus qu'ailleurs, la théorie est une chose et la pratique une autre. On *proclame* la loi, on *fait* les **élections**. Aucun gouvernement espagnol ne serait assez ennemi de lui-même pour ne pas régler les élections d'avance, comme on organise une représentation : les gros bonnets de village, de ville ou de province enrôlent pour tel ou tel parti politique la foule de leurs clients et de leurs protégés, pour lesquels ils reçoivent en retour charges



Phot. Laurent-Lacoste.

MADRID : MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

et honneurs, des « places », comme on dit chez nous, encore des « places », toujours des « places » : c'est le parasitisme institution d'État, salaire des complaisances électorales. Les agents d'élection, de vrais *caciques* (c'est le nom qu'ils portent) au service du pouvoir, disposent pour lui des pensions, des honneurs, des sinécures, des exceptions de faveur. Vous devinez qu'ils ne sont pas d'une délicatesse exagérée. Nous en savons d'ailleurs quelque chose. Deux partis se succèdent régulièrement au pouvoir : les conservateurs et les libéraux; ils se ressemblent tellement qu'on ne sait pourquoi cette double étiquette. Chaque parti a sa *camarilla* de clients attitrés, des plus hautes charges aux plus humbles emplois, qui s'imposent à chaque changement de ministère. Ceux que remplacent les nouveaux titulaires ne leur en gardent point rancune : ils savent que leur tour reviendra bientôt. C'est, entre les deux partis, une convention tacite de remplacement : chacun son tour; ils s'entendent comme larrons en foire, aux dépens du Trésor et du public. Le peuple change d'habit, mais il est toujours aussi maigre.

Il résulte de ce système que les Chambres ne représentent pas le pays, mais seulement des groupements d'appétits, et comme le gouvernement qui fait les élections doit payer les services qu'on lui a rendus, le **fonctionnarisme** sévit dans toute sa beauté : finances, octrois, impôts, budgets des établissements de bienfaisance, travaux publics; on fait revenu de tout. L'argent ne manque pas pour les routes : il se volatilise avant d'y arriver. Je connais un haut fonctionnaire qui s'est fait un tas d'or avec des tas de cailloux. Certaine grande ville très prospère ne paye que la moitié de ses impôts parce que le fonctionnaire chargé de la répartition dissimule, moyennant *honnête* récompense, « la moitié » de son territoire imposable. Les hospitalisés s'étiolent dans tel hôpital qu'on me citait, bien que celui-ci ait de gros revenus : la voix publique s'indigne lorsque ces abus révoltants viennent à sa connaissance, les journaux fulminent. Mais rien ne bouge; à la fin on se tait.

Les abus administratifs ne sont pas particuliers à l'Espagne : nous savons chez nous plus d'une fortune dont l'origine est justement suspecte. Mais l'Espagne, plus que d'autres, souffre du fonctionnarisme : son administration est restée par trop *mauresque*. Il est effrayant de voir, à Madrid, la nuée d'employés que dégorgent les ministères aux heures de sortie. Tous ces *faméliques en redingote* vivent du public et ne semblent pas se douter qu'ils sont faits pour lui. Si le malheur vous conduit dans un établissement d'État pour en tirer quelque document nécessaire, armez-vous de patience, soyez philosophe, fataliste, Arabe, Turc, Indou, tout ce qu'il vous plaira, pour tenir contre l'inertie dont il vous faudra venir à bout. C'est à se croire en Orient; comptez pour un misérable document, s'il vous arrive jamais, des semaines et des mois : je le sais trop moi-même. Par ce temps de communications rapides, au siècle des chemins de fer, du téléphone, de la lumière électrique, les tardigrades des bureaux ne s'émeuvent guère en aucun pays du monde. Mais, en Espagne, vous les diriez immobiles : de bois chez nous, là-bas ils sont de plomb. Vous les trouverez presque



Phot. Laurent-Lacoste.

MADRID : LA PLAZA DE TOROS.

toujours aimables et empressés (c'est quelque chose); mais serviables, jamais! Ce n'est pas évidemment pour se fatiguer qu'ils ont sollicité une *place*.

Le chef de l'État, expression suprême de l'autorité nécessaire à l'ordre public, est mis par la Constitution au-dessus de la mêlée des partis : sa personne est théoriquement inviolable.

Des **ministres** responsables, investis de ses pouvoirs, gouvernent et administrent pour lui. Aucun acte du roi n'est valable s'il n'est contresigné par un ministre. Celui-ci peut être sénateur ou député; il assiste aux séances des Cortès, mais n'a le droit de vote que dans la Chambre dont il fait partie. Le *conseil des ministres* constitue le gouvernement; il délibère sous la présidence du roi; son chef est celui que le souverain a chargé de former le ministère. Chaque ministre est suppléé pour la direction administrative de son département par un sous-secrétaire d'État.

On distingue : 1° le *ministère « de la Gobernación »* ou ministère de l'Intérieur (police, administrations provinciale et municipale, services de santé et de bienfaisance, postes et telégraphes); 2° le *ministère « de Gracia y Justicia »* (tribunaux et prisons, registres de l'état civil et de la propriété, notariat, enregistrement, culte et clergé de la religion officielle, qui est le ca-



Phot. Hauser y Menet.

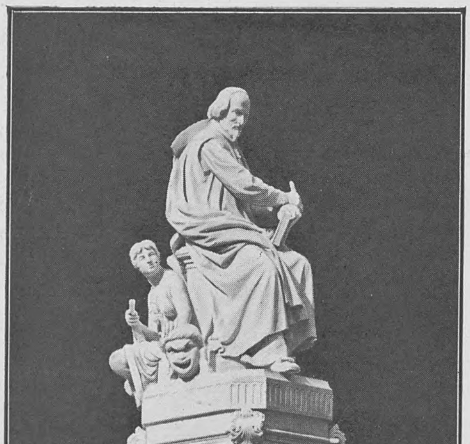
MADRID : CONSTRUCTIONS MODERNES.

du peu d'importance que l'on attachait à chacun de ces services, à moins que la concentration de sujets ainsi disparates sous un même nom ne fût faite par raison d'économie.

Un autre important corps de l'État, autrefois le premier, maintenant au second rang, après le conseil des ministres, le *Conseil d'État*, constitue la plus haute juridiction administrative. C'est lui qui élabore les règlements pratiques nécessaires à l'application des lois. Par décret du 29 mars 1899, le *Conseil d'État*, restreint au Président du conseil et aux secrétaires d'État des divers ministères, se confond en un seul corps avec le tribunal suprême du *Contentieux administratif* chargé des recours particuliers contre les abus de l'administration publique. Je crois bien que, au delà comme en deçà des Pyrénées, l'administration a rarement tort.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Au-dessous des grands corps de l'État, le *pays*. — **Superficie,** 504 567 kilomètres carrés. **Population,** 18 618 000 habitants. — Le décret du 30 novembre 1833 l'a divisé en quarante-neuf **provinces.** On voulait atténuer, comme chez nous par les départements, l'esprit particulariste



CALDERON DE LA BARCA.

tholicisme romain, les autres cultes étant tous tolérés)· 3° le *ministère de la Guerre* et celui *de la Marine* (exécution des lois, défense de l'État); 4° le *ministère d'État* (de Estado), chargé des relations diplomatiques et commerciales avec les puissances étrangères; 5° le *ministère « de Hacienda »* ou ministère des Finances (fonds publics, dette de l'État, domaine); 6° le *ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts* (Universités, instituts, écoles publiques d'enseignement secondaire et primaire, archives, bibliothèques et musées); 7° le *ministère des Travaux publics, de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce*. Ces deux derniers départements ministériels n'en formaient qu'un autrefois : le *ministère de Fomento,* singulier amalgame où l'instruction publique et l'industrie se coudoyaient entre les beaux-arts et le commerce. On juge par là des anciennes régions. Au moins les Espagnols ont-ils eu l'esprit de ne pas morceler leur pays en un ridicule damier, sans tenir aucun compte des exigences du sol ni des traditions. Ils n'ont pas, ainsi que nous, coupé une montagne en quatre, ni une plaine en dix morceaux, pour que chacun en eût sa part. On a, du mieux possible, ajusté la nouvelle répartition administrative aux anciennes provinces historiques, de manière à ne point trop heurter les intérêts, ni bouleverser la vie publique. Les anciens États de la Péninsule ont formé :

Principauté des Asturies, la province de ce nom, avec *Oviedo;*

La **Galice,** quatre provinces: *Coruña, Lugo, Pontevedra, Orense;*

La **Vieille-Castille,** onze provinces, dont trois pour l'ancien royaume de Léon, savoir : *León, Zamora, Salamanca;* pour la Castille



CERVANTÈS SAAVEDRA.

proprement dite : *Burgos, Santander, Logroño, Soria, Ségovia, 'Avila, Valladolid, Palencia.*

La **Nouvelle-Castille** a donné : les provinces de *Madrid, Toledo, Ciudad Real, Guadalajara, Cuenca ;*

L'**Estrémadure,** les provinces frontières du Portugal : *Badajoz, Cáceres.*

L'**Andalousie,** avec les quatre anciens États de Cordoue, Séville, Jaén, Grenade, a formé les provinces de *Sevilla, Cádiz, Huelva, Granada, Málaga, Almería, Jaén, Córdoba ;*

Le **Royaume de Murcie** : les provinces de *Murcie et d'Albacete;*

Le **Royaume de Valence** : *Alicante, Valencia, Castellón de la Plana;*

La **Principauté de Catalogne** : *Tarragona, Barcelona, Gerona, Lérida;*

Le **Royaume d'Aragón** : *Teruel, Zaragoza, Huesca.*



Phot. Hauser y Menet.

RUE D'ALCALÁ.



Phot. Laurent-Lacoste.

MADRID : LA PLAZA MAYOR.

Le **Royaume de Navarre** survit dans la province de ce nom.

La **Seigneurie de Biscaye,** ou pays basque, comprend : *Alava, Vizcaya, Guipúzcoa.*

Les **Baléares** et les **Canaries** forment deux provinces.

Le Conseil des ministres nomme et révoque les **gouverneurs de provinces.** Le *gouverneur* est à la fois délégué du pouvoir central et chef suprême de la province. Comme représentant du pouvoir, il signe des décrets et des circulaires dans les limites de son droit, fait exécuter les lois, maintient l'ordre public, défend les personnes et les propriétés, veille à l'hygiène (dans certaines villes que je connais, cela ne doit pas l'occuper beaucoup), il autorise et préside les fêtes publiques. Chef de la province, il préside la députation provinciale, fait exécuter ses décisions, à moins qu'il ne les suspende en certains cas prévus.

Les corps consultatifs de la province sont : d'abord la **Députation;** en second lieu, la *Commission provinciale.* L'élection des députés de la province est faite par le suffrage universel (novembre 1890) : qui peut être élu aux Cortès est également éligible à l'Assemblée provinciale; mais il doit être originaire du pays ou bien y résider depuis quatre ans. Le mandat dure quatre ans aussi, mais les députés provinciaux sont renouvelables, par moitié, tous les deux ans. Ils se réunissent chaque année, en avril et en novembre, au chef-lieu de la province. Comme pour le député aux Cortès, la charge de député provincial n'est pas rémunérée par l'État.

La **Commission provinciale,** composée d'autant de députés qu'il y a de districts dans la province, constitue un organe purement consultatif. Elle sert aussi de première instance au contentieux administratif.

Chaque province est divisée en **municipes** ou communes : chaque municipe administré par un **Conseil municipal** (*ayuntamiento*) que préside l'Alcade, et une **Junte** économique, chargée du contrôle des finances. Le droit de participer à l'élection de la *Junte* se tire au sort et dure une année, dite « année économique ». La *Junte* se compose, par moitié, de conseillers municipaux et par moitié d'autres habitants : ses décisions sont généralement conformes aux propositions municipales, ce qui en fait un rouage d'une utilité contestable; mais être de la *Junte* donne l'air de quelque chose, et cela suffit. Le cens électoral qui règle l'élection des députés de la province règle aussi l'éligibilité des candidats au conseil municipal.

Le recensement détermine le nombre de conseillers à élire pour chaque *municipe :* ils sont renouvelables, par moitié, tous les deux ans, les plus anciens cédant la place aux nouveaux. L'exercice du mandat

municipal est soumis aux mêmes cas d'incompatibilité que celui du mandat de député. D'ailleurs aucun député, ni de la province, ni des Cortès, ne peut, non plus qu'aucun sénateur, faire partie du conseil municipal de sa commune. Le conseil municipal dresse le budget communal que la Junte approuve; il perçoit par ses agents les deniers municipaux, dont la Junte surveille l'emploi : un secrétaire choisi au concours assiste aux délibérations, sans y prendre part. Dans sa ville ou son village, le **señor Alcade** est une puissance : il est pris, ainsi que ses adjoints, dans le sein du conseil municipal; mais dans toute ville qui compte plus de 5 000 habitants, il est nommé par le roi. L'Alcade préside le conseil municipal, fait la police, surveille les marchés, les écoles... La loi lui permet de partager sa commune en districts; à la tête de chacun d'eux est un adjoint ou lieutenant délégué de l'Alcade, avec ses pouvoirs, mais subordonné à sa direction.



Phot. Morero.

MADRID : PORTE DE TOLÈDE.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE

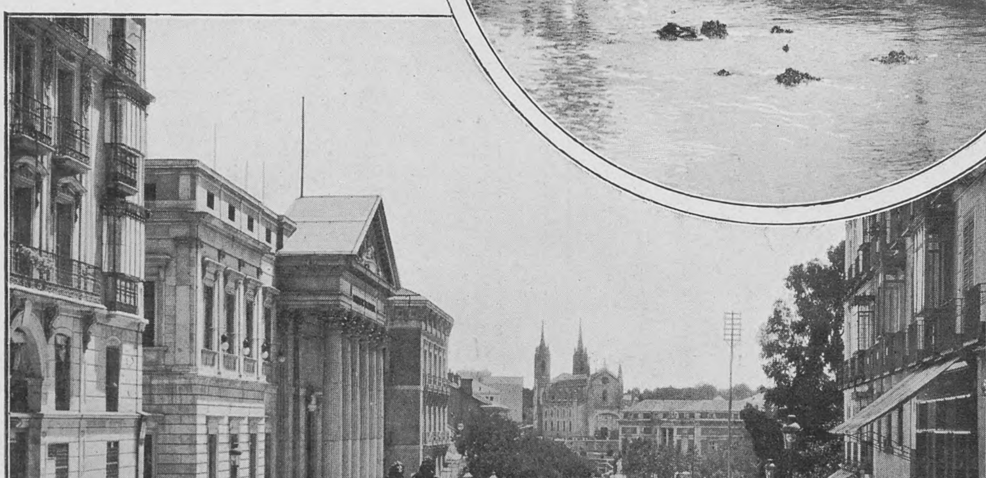
Les tribunaux sont répartis en quinze circonscriptions judiciaires. Chaque circonscription se nomme **Audiencia territorial** et comprend dans son ressort un certain nombre de provinces : *Audiencia territorial de Madrid* (provinces de Madrid, Toledo, Guadalajara, 'Avila y Ségovia); *Audiencia de la Coruña* (la Coruña, Pontevedra, Orense y Lugo); *Audiencia de Oviedo*, avec Oviedo; *Audiencia de Burgos* (Burgos, Soria, Logroño, Santander, Alava, Guipúzcoa y Viscaya); *Audiencia de Zaragoza* (Zaragoza, Huesca y Teruel); *Audiencia de Pamplona* (Navarra); *Audiencia de Barcelona* (Barcelona, Gerona, Tarragona y Lérida); *Audiencia de Valencia* (Castellón, Valencia y Alicante); *Audiencia de Albacete* (Albacete, Ciudad Real y Cuenca); *Audiencia de Sevilla* (Sevilla, Cádiz, Huelva, Córdoba); *Audiencia de Granada* (Granada, Almería, Málaga y Jaén); *Audiencia de Cáceres* (Cáceres y Badajoz); *Audiencia de Valladolid* (Valladolid, Salamanca, Zamora, Palencia y León); *Audiencia de Baleares* (Baleares), *de Canarias* (Canarias).

Chaque Audiencia, ou cour d'appel, compte dans son ressort : des Tribunaux de première instance et d'instruction; au-dessous d'eux, les Juges municipaux.

Les **tribunaux de première instance** (*Partidos judiciales*) connaissent à la fois des causes civiles et d'instruction criminelle : on a dû, par raison d'économie, charger les mêmes juges de cette double fonction, ce qui ne va pas sans de multiples inconvénients.

PALAIS ROYAL ET MANZANARÈS, VUS DE SAINT-ISIDORE.





Phot. Hauser y Menet.

EL CONGRESSO : CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Le **jury**, institué par la loi du 20 avril 1888, juge les causes criminelles. Il forme un tribunal composé de douze jurés et de trois magistrats : les jurés prononcent sur la culpabilité, les magistrats appliquent la loi au coupable. Les délibérations se font en chambre fermée; le vote est nominal; chaque juré vote à haute voix, après avoir prêté serment.

Les **juges municipaux** (*Juzgados municipales*) ont hérité des fonctions judiciaires autrefois exercées par l'Alcade, qui était un représentant complet du pouvoir. Les juges municipaux rappellent assez nos juges de paix; mais ils interviennent en plus dans la célébration des mariages et tiennent les registres de l'état civil.

CULTE

Au ministère de la Justice est rattachée la direction du culte. La religion catholique romaine est officiellement celle de l'État, mais les autres cultes peuvent s'exercer librement.

Divisions ecclésiastiques. — L'Espagne compte neuf archevêques. Celui de *Tolède*, primat d'Espagne. Suffragants : les évêques de Ciudad Real, Coria, Cuenca, Madrid-Alcalá, Sigüenza y Plasencia.

L'archevêque de *Santiago*. Suffragants : les évêques de Lugo, Mondoñedo, Orense, Oviedo y Túy.

L'archevêque de *Burgos*. Suffragants : Calahorra, León, Osma, Palencia, Santander y Vitoria.

L'archevêque de *Saragosse*. Suffragants : Huesca, Jaca, Pamplona, Tarazona y Teruel.

L'archevêque de *Tarragone*. Suffragants : Gerona, Barcelona, Lérida, Solsona, Tortosa, Seo de Urgel y Vich.

L'archevêque de *Valence*. Suffragants : Mallorca, Menorca, Segorbe y Orihuela.

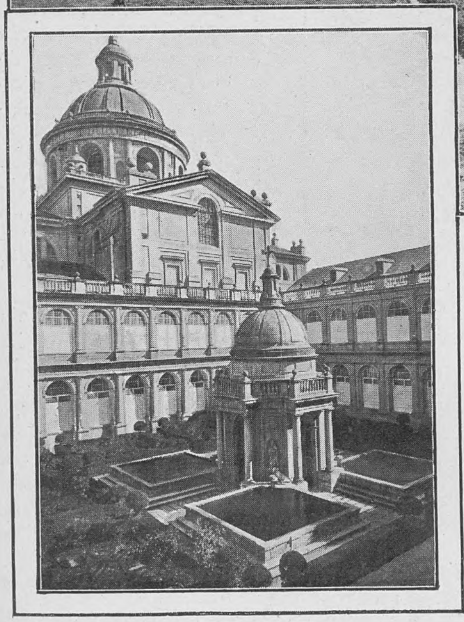
L'archevêque de *Séville*. Suffragants : Badajoz, Cádiz, Córdoba y Canarias.

L'archevêque de *Grenade*. Suffragants : Almería, Málaga, Jaén, Cartagena, Guadix.



Phot. Hauser y Menet.

VUE GÉNÉRALE DE L'*ESCORIAL*.



PATIO DES ÉVANGÉLISTES.

L'archevêque de *Valladolid*. Suffragants : Astorga, 'Avila, Segovia, Salamanca y Zamora.

ARMÉE

Recrutement.—La loi du 11 juillet 1885 oblige tout Espagnol, en état de porter les armes, à douze ans de service militaire, dont trois dans l'armée active, trois dans la première réserve de cette armée, six années dans la seconde. Mais, en Espagne surtout, il faut distinguer le principe de la réalité. Une disposition de la loi de 1882 permet de renvoyer par anticipation, dans le cours de la troisième année de service, tous les hommes dont l'instruction est jugée suffisante. Ils sont alors placés en congé, à la disposition de l'autorité militaire. Quelques-uns même sont renvoyés dans le cours de la seconde année, par raison d'économie, de sorte que, pratiquement, le contingent n'est jamais au complet sous les drapeaux. Cela s'applique régulièrement à l'infanterie : les soldats des autres armes font généralement trois ans.

L'âge légal du service militaire est aujourd'hui vingt et un ans. Le service est obligatoire pour tous; il n'y a d'exception que pour ceux que la loi désigne expressément : aîné d'une famille d'orphelins, fils unique de veuve. D'ailleurs on peut se racheter moyennant 1 500 francs pour un classement dans l'armée de terre, 2 000 francs dans l'armée coloniale. Sauf rachat, tous les élèves ecclésiastiques sont tenus au service militaire et, même dans les ordres enseignants, ils ne sont pas reçus sans avoir satisfait à cette exigence.

On estime à 160 000 environ le nombre des *inscrits annuels;* mais, si l'on défalque de ce chiffre 60 000 impropres au service, et que, des 100 000 restants, l'on fasse deux portions, dont l'une est mise de côté par voie de tirage au sort et forme les recrues disponibles pour fournir les remplacements en cas de guerre, il résulte un contingent réel de 40 000 à 50 000 hommes attribués, chaque année, à l'armée active.

Il y a donc trois *Réserves :* 1° celle de l'active, pour les hommes qui viennent d'y passer trois ans et sont réservistes trois années encore; 2° celle des recrues disponibles, c'est-à-dire des éliminés de chaque année qui sont inscrits dans ce cadre pendant six ans; 3° la Réserve générale, où sont versés tous les hommes des deux premières catégories. Au total, douze ans de service et douze classes de soldats instruits ou considérés comme tels, qui fourniraient, en temps de guerre, plus de 450 000 hommes. En principe, les recrues disponibles et les réservistes des six dernières années devraient être appelés tous les ans sous les drapeaux pour une période d'exercices qui ne peut dépasser un mois : cette prévision de la loi n'a pas reçu jusqu'ici une application régulière.

L'*infanterie de marine*, dont le rôle a été fort réduit par la dernière guerre, est chargée de défendre les ports de la métropole et des colonies : son effectif, une douzaine de mille hommes, renforcerait, le cas échéant, l'armée territoriale.

L'Espagne se divise, pour le *recrutement,* en 62 circonscriptions militaires, dont 58 correspondant au régiment que chacune est chargée de pourvoir; les zones supplémentaires permettent de suppléer à l'inégalité des revenus et de répartir les charges, autant que possible, en les proportionnant à la population et aux disponibilités de chaque pays. Un *régiment de réserve,* dont le cadre seul existe dans chaque zone de recrutement, incorpore en cas de mobilisation les recrues disponibles. De plus, tous les hommes qui, dans le cours de leur troisième année de service actif, doivent, pour raison budgétaire,

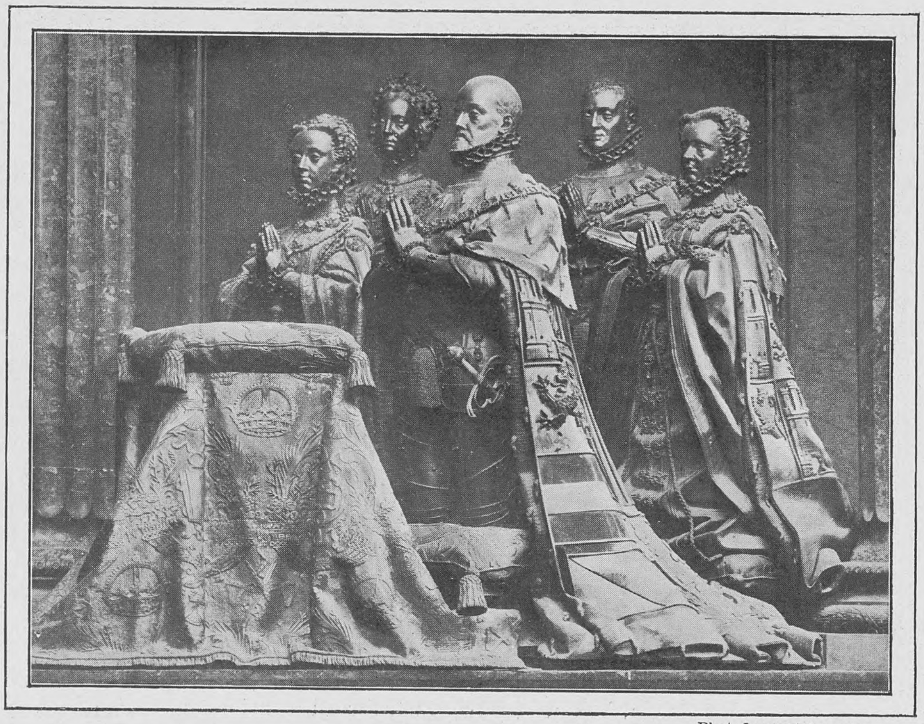


L'ESCORIAL VU DU CÔTÉ DE LA TERRASSE.

céder la place aux arrivants du contingent annuel, sont inscrits au cadre de ce régiment de réserve, jusqu'à l'accomplissement de leurs six ans de service; après quoi ils passent à la réserve d'arrière-ban. C'est au règiment de réserve que le régiment actif emprunte son effectif de guerre et de remplacement.

Les *régiments de cavalerie* se recrutent dans 47 circonscriptions : chacun d'eux a son régiment de réserve, dont le cadre seul existe en temps de paix; mais il n'en tire point, comme l'infanterie, de recrues disponibles, puisque tous les cavaliers font trois ans de service actif et passent ensuite régulièrement dans la première réserve de leur arme. Pour l'*artillerie*, même disposition : elle possède un dépôt de réserve dans chaque région de corps d'armée.

Au chef-lieu de la circonscription, un *bureau de recrutement* dirige les inscrits sur le corps auquel ils sont affectés, administre et surveille les ajournés, les hommes en congé, appelle quand il le faut les réservistes.



Phot Laurent-Lacoste.

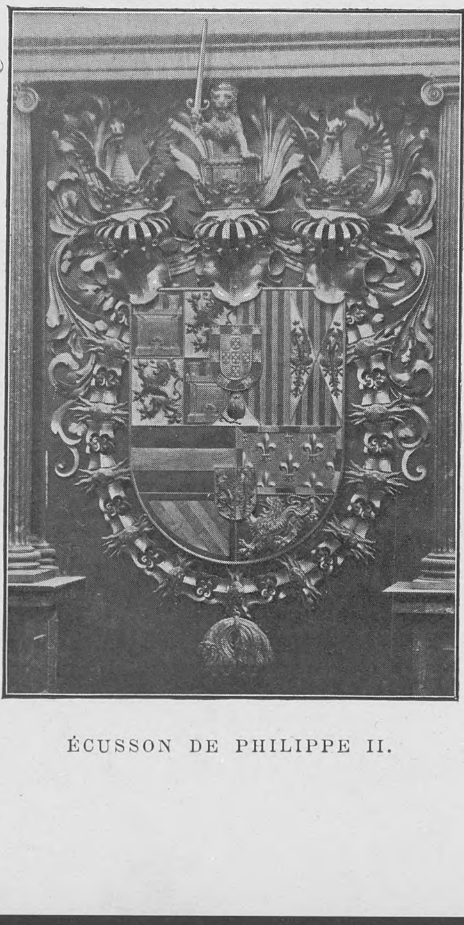
BASILIQUE DE L'ESCORIAL : PHILIPPE II ET SA FAMILLE.

Les Troupes. — **1° Infanterie.** Elle comprend 58 *régiments de ligne* à 2 bataillons de 4 compagnies; en plus, 18 bataillons de chasseurs à pied, 3 régiments aux îles Baléares, 4 aux Canaries avec 1 bataillon de chasseurs, 2 régiments dans les présides d'Afrique et 1 bataillon disciplinaire (à Melilla). Toutes ces troupes sont actives. Les régiments sur pied de guerre comptent un millier d'hommes. L'*effectif* de paix du régiment d'infanterie espagnole est, pour chaque bataillon, de 21 officiers, 258 hommes. En résumé, 58 régiments également 116 bataillons actifs, auxquels il faut ajouter 19 bataillons de chasseurs, ceux d'Afrique et des Baléares; en tout 148 bataillons.

De plus, il existe, en temps de paix, des cadres pour la formation de 56 *régiments de réserve*, dont 2 pour les Baléares. Ces régiments portent les numéros de 57 à 112 (le 75 manque). On aurait donc, sur pied de guerre : 148 *bataillons actifs*, 112 *de réserve*, soit 260 bataillons d'infanterie. Les régiments sont désignés par leur numéro d'ordre et, aussi, par un nom de ville, de pays, de personnage : Isabelle II, Murcie, Tétouan; régiment du Roi, de la Reine, de l'Infant; Alphonse XII, Amérique, Constitution...

2° Cavalerie. Outre l'escadron de l'escorte royale, il y a 28 régiments *actifs* et 14 de *réserve*. On les désigne par des numéros et aussi des noms particuliers, comme dans l'infanterie. Les quatre premiers sont ceux du Roi, de la Reine... D'autres rappellent les anciens ordres de chevalerie : Santiago, Alcántara... Les lanciers forment 8 régiments, les dragons 4, les chasseurs 14, les hussards 2 seulement : les régiments de réserve sont classés parmi les chasseurs.

Tous les régiments sont à 4 *escadrons* et l'effectif de ceux-ci comporte, en temps de paix, 5 officiers, 94 hommes, 82 chevaux; sur pied de guerre, 150 hommes et 130 chevaux. Il y a 1 escadron de chasseurs à Melilla, 1 escadron de volontaires à Ceuta, 2 escadrons aux îles Baléares, 2 escadrons aux Canaries. Sur pied de guerre, chaque régiment de cavalerie doit avoir : 600 hommes et 520 chevaux. Il se complète, à la mobilisation, par 1 régiment de réserve correspondant à 2 régiments actifs.



ÉCUSSON DE PHILIPPE II.

3° Artillerie : 13 régiments d'*artillerie* de campagne et un groupe d'artillerie à cheval; 3 régiments d'artillerie de montagne, 1 d'artillerie de siège; 11 bataillons d'artillerie à pied; 9 dépôts de réserve. Le *régiment de campagne* a 4 batteries et une colonne de munitions de groupe; pour chaque batterie montée, 6 pièces, 2 caissons de munitions et 1 chariot. Les régiments d'*artillerie de montagne* ont chacun 4 batteries à 6 pièces, pourvues de 24 caisses de munitions, sans compter 32 autres caisses traînées par la colonne spéciale affectée au service des bouches à feu.

On a renforcé la batterie de montagne en lui donnant un effectif de 119 hommes, 12 chevaux de selle et 66 animaux de charge ou de trait. Le *régiment de siège* a aussi un effectif élevé : 372 hommes, 116 chevaux, 16 pièces (canons, obusiers, mortiers), 16 voitures. Les *batteries montées* ont, sur le pied de paix : 5 officiers, à peu près 80 hommes, suivant le calibre des pièces, une douzaine de chevaux de selle et une quarantaine de bêtes de trait. Un parc d'artillerie renferme le matériel du régiment. L'ensemble de l'artillerie donnerait, sur pied de guerre, environ 93 *batteries* et plus de 500 pièces de canon.

Cela est fort beau; mais tous les canons sont-ils fondus? Une batterie mixte de 8 pièces est à Melilla, 4 batteries aux Baléares, 2 aux Canaries. L'artillerie de forteresse et l'artillerie de campagne s'alimentent à des dépôts communs, situés au quartier général de chaque corps d'armée. Il y a une école de tir en deux sections détachées, l'une à Cadix, l'autre à Madrid.

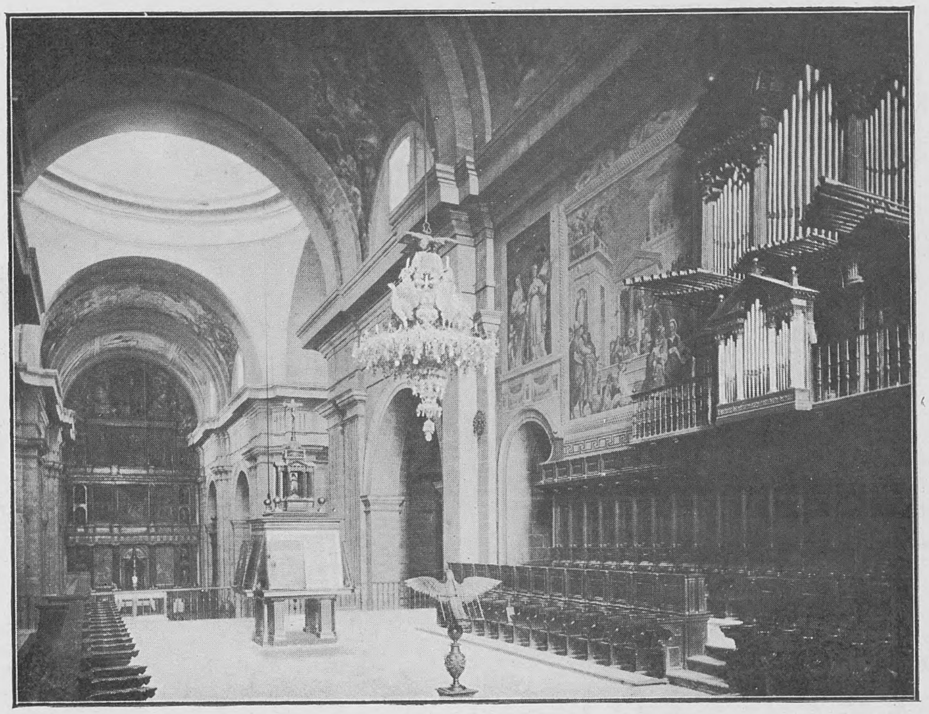
Le **génie** comprend 4 régiments de sapeurs mineurs, 1 de pontonniers (4 compagnies), 1 bataillon de chemins de fer (4 compagnies), 1 corps de télégraphistes, 1 compagnie d'aérostiers, 1 section d'ouvriers à Guadalajara, 1 brigade topographique, 8 dépôts de réserve, comme l'artillerie, 2 compagnies aux Baléares, à Ceuta et Melilla. En tout : 7 régiments, 14 bataillons, 44 compagnies.

L'**uniforme** des divers groupes de l'armée espagnole est généralement de bon goût et les vêtements paraissent faits pour les soldats qui les portent. Je connais certains pays où l'on ne pourrait pas en dire autant.

Les **approvisionnements** ne comportent ni train des équipages, ni matériel régimentaire. Sauf pour l'artillerie, les transports se font par des conducteurs auxiliaires enrôlés selon la circonstance, avec leurs voitures et leurs animaux. Le sac, la giberne et 100 cartouches, en deux cartouchières, pèsent assez lourdement sur le fantassin espagnol. Les *manufactures d'armes* de Tolède et d'Oviedo sont chargées de la fabrication du fusil. Cartouches et armes blanches sortent des mêmes établissements.

L'*arsenal* de Séville fond des bouches à feu de tout calibre; il possède, pour l'essai de ses pièces, un champ d'expériences de tir à Enramadilla; il y a aussi à Séville une *école* centrale d'*artificiers*, des ateliers de *pyrotechnie* et de matériel roulant (affûts et caissons). Murcie et Grenade possèdent des *poudreries;* la Trubia travaille concurremment avec Séville à la fonte des *canons*.

Défense du territoire. Frontière de mer : *sur l'Océan,* Fontarabie (sans valeur), camp d'*Oyarzun* entre Irun et Saint-Sébastien; citadelle de *Saint-Sébastien*, *Santona* (fort del Rastrillar de Loredo); place de *Bilbao* (forts de Banderas et de Serrantes); *Santander,* le *Ferrol* (forts de la Palma et de San Felipe); la *Coruña* (château de San Anton); *Vigo*. Après l'intervalle de la côte portugaise, *Cádiz* (forts de San Sebastian, Santa Catalina, San Lorenzo, San Fernando); *Tarifa* et fort d'*Algésiras*, sur le détroit de Gibraltar, avec le camp de *San Roque* à l'intérieur. *Sur la Méditerranée :* châteaux de Málaga et d'Almería, *Cartagena* (forts de las Galeras, San Julian, Atalaya, Moros, Despeñaperros); Alicante (*Sta Barbara*), Tarragone et *Barcelone* avec le fort de Monjuich et quatorze batteries; enfin le vieux château de Palamos. En face de Gibraltar, *Ceuta* sur la côte d'Afrique; pour les Baléares, *Palma* (châteaux de Bellver et San Carlos); *Mahon* (fort Isabelle II et château de Fornells).



BASILIQUE DE L'ESCORIAL : TRIBUNE DES RELIGIEUX.

La plupart des positions maritimes ont reçu des améliorations urgentes en ces dix dernières années, entre autres *Ténérife*, aux Canaries; *Ceuta, Melilla,* sur la côte marocaine; *Mahon* et *Palma, Barcelone, Cartagena*, le camp retranché de Gibraltar et Cádiz : des batteries nouvelles y ont été établies et l'on a dépensé pour cela plus de 2 millions de pesetas.

Frontières de terre : entre Irun et Saint-Sébastien, camp retranché d'*Oyarzun*, avec forts (Nostra Señora de Guadalupe, San Marcos, Choritoquieta); sur les passages de l'*Èbre supérieur*, avec Bilbao et ses forts, les fortifications de *Vera*, d'*Altabiscar,* du col de *Vélate* et de celui de *Maya;* sur les *affluents de gauche du fleuve*, au débouché des Pyrénées, *Pamplona* (fort de San Cristobal), *Santa Elena* (N. de Biesca); la place de *Jaca*, les vieux châteaux de la Seo de Urgel et de Lérida; *Cardona, Campredon, Ripoll* et *Gerona*, dans la vallée du Ter; *Figueras*, avec le château de Hostalrich. Sur l'*Èbre même*, Miranda, *Logroño*, Tudela, Méquinenza et *Tortose* (château de San Juan).

Sur la *frontière portugaise*, Toro, *Ciudad Rodrigo*, Valencia de Alcántara, *Albuquerque*, *Badajoz* et château de San Christobal, Monterey (1). Il en est des places fortes comme des navires : beaucoup font figure, qui, en temps de guerre, feraient vite naufrage.

Répartition des troupes. — L'Espagne est divisée en sept régions de corps d'armée.

PREMIÈRE RÉGION : *Madrid* (comprenant : Madrid, Segovia, 'Avila, Toledo, Ciudad Real, Guadalajara, Cáceres y Badajoz).

DEUXIÈME RÉGION : *Sevilla* (avec Sevilla, Córdoba, Cádiz, Huelva, Jaén, Granada, Málaga y Almería).

TROISIÈME RÉGION : *Valencia* (Valencia, Castellón de la Plana, Alicante, Murcia, Albacete, Cuenca y Teruel).

QUATRIÈME RÉGION : *Barcelona* (Barcelona, Gerona, Lérida y Tarragona).

CINQUIÈME RÉGION : *Zaragoza* (Zaragoza, Huesca, Navarra y Logroño).

SIXIÈME RÉGION : *Burgos* (Burgos, Alava, Guipúzcoa, Vizcaya, Santander, Palencia y Soria).

SEPTIÈME RÉGION : *Valladolid* (Valladolid, León, Salamanca, Zamora, Oviedo, La Coruña, Lugo, Orense y Pontevedra).

Dans cette dernière région (7e corps) subsiste l'ancienne Capitainerie générale de Galice.

Les îles *Baléares* et les *Canaries* forment deux Capitaineries générales : Ceuta, Melilla et le camp retranché de Gibraltar, trois commandements militaires.

Chaque corps d'armée est commandé par un *capitaine général* (général en chef) ou un lieutenant général; le commandant en second du corps d'armée est, d'office, le plus ancien des généraux



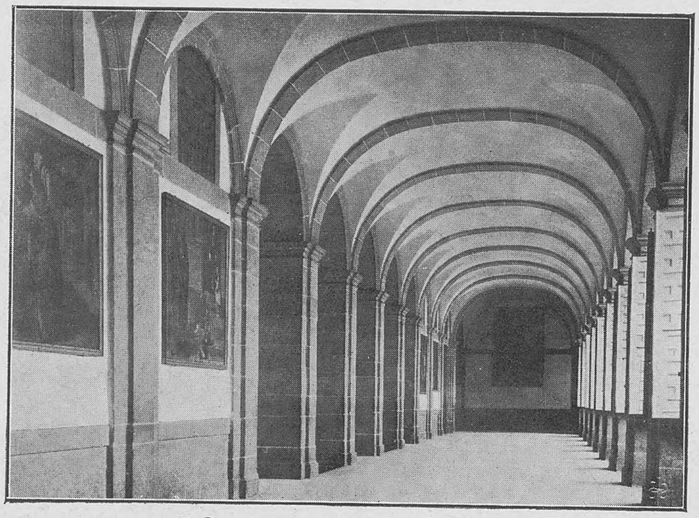
Phot. Hauser y Menet.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCORIAL.

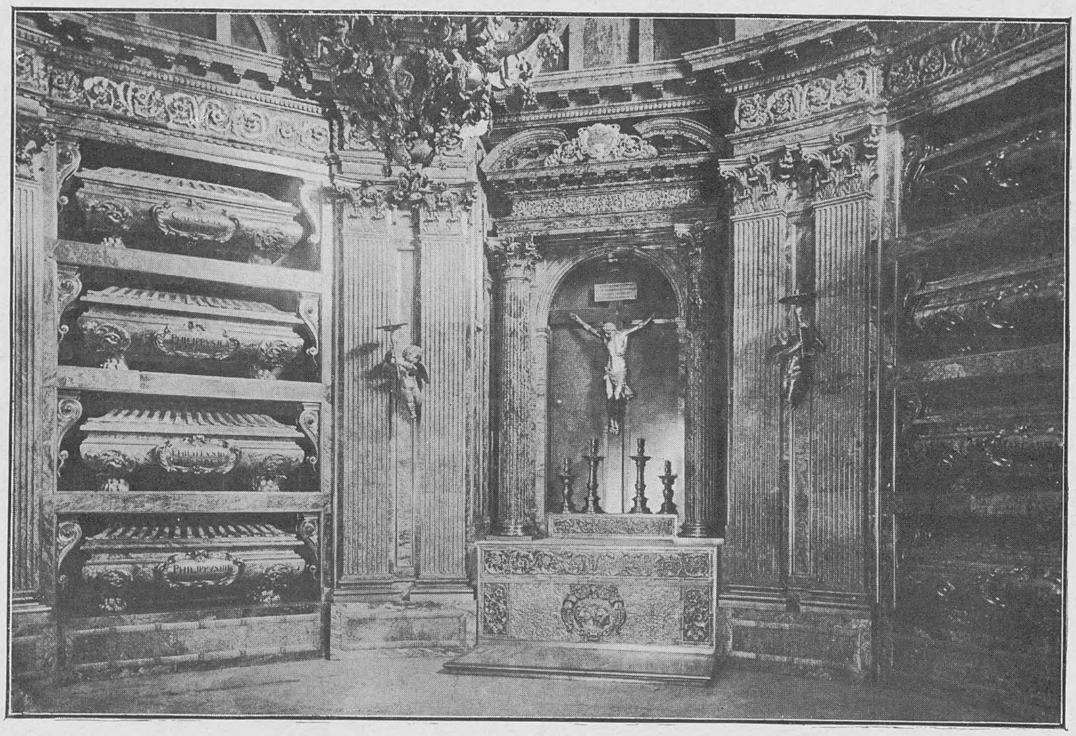
(1) *État militaire des puissances étrangères,* par le colonel Lauth. (Berger-Levrault, Paris.)

de division pourvu d'un commandement.

Les *divisions* sont inégalement réparties entre les divers corps : on a visé moins à l'uniformité qu'aux exigences de la défense et aux ressources du pays. Une division normale d'infanterie comprend : 2 *brigades à pied* (chacune 2 régiments, à 2 bataillons); 3 régiments de cavalerie, 2 d'artillerie et 1 du génie. Douze bataillons de *chasseurs* forment 3 *brigades indépendantes;* les autres sont répartis, par deux, à la place de régiments de ligne, dans plusieurs des divisions d'infanterie. Les régiments de *cavalerie* forment 5 brigades indépendantes, dont 2 composent une division rattachée au 1er corps; les autres sont répartis dans les divisions. Les 3 régiments d'*artillerie de montagne* et les 13 *régiments montés* sont aussi absorbés par les 15 divisions; mais le groupe d'artillerie à cheval est rattaché à la cavalerie : on remarque combien le 1er corps se trouve renforcé.



CLOITRE A L'ESCORIAL.



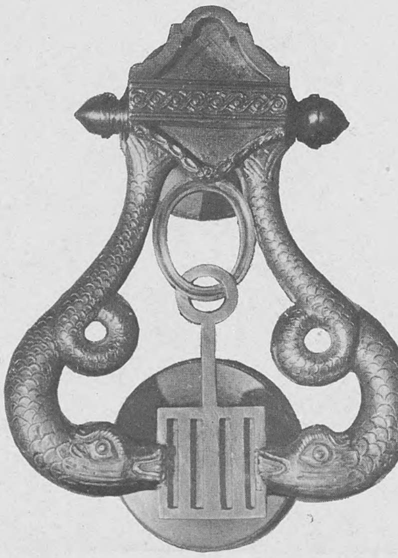
PANTHÉON DES ROIS D'ESPAGNE.

Le commandement : *cadres*. Dans l'armée espagnole, il n'y a qu'un sous-officier : le *sergent*. Pour le caporal, il ne compte guère, et pourtant l'on a créé une école d'*élèves caporaux* pour préparer ces utiles auxiliaires : les jeunes gens de dix-huit à vingt ans non appelés et les soldats proposés pour le grade de caporal peuvent entrer à cette école; ils en sortent avec les galons au bout d'un an. Leur nombre n'est guère inférieur à mille. Pour les sous-officiers, il y a l'école préparatoire de *Trujillo*. Les élèves de cette école proviennent de deux catégories : soldats ayant deux ans de service et moins de vingt-cinq ans d'âge, jeunes gens qui se destinent à la carrière militaire; ils y préparent leur entrée aux Académies d'armes, d'où l'on sort officier, à *Tolède* pour l'infanterie, *Valladolid* pour la cavalerie, *Séville* pour l'administration.

L'admission dans les écoles militaires spéciales est le résultat d'un concours : les études durent trois ans, aussi bien pour les sous-officiers sortis du Trujillo que pour les civils qui se présentent directement. Les officiers d'artillerie se forment à *Ségovie*, ceux du génie à *Guadalajara*, mais la durée des cours dure ici cinq ans. Enfin l'*École supérieure de guerre* prépare le recrutement des officiers d'état-major.

Les **grades** sont, pour le régiment : *colonel, lieutenant-colonel, commandant, capitaine, lieutenant en premier, lieutenant en second, sous-lieutenant élève* (notre adjudant). Tous, y compris le colonel, avancent à l'ancienneté, au choix. Il faut deux ans de grade pour aspirer à monter; mais on ne monte que si l'on est classé par les inspecteurs généraux parmi les « aptes à l'avancement ». Les officiers ajournés trois ans de suite sont mis hors cadres ou retraités d'office. Les *grades honoraires* sont supprimés, depuis le 19 juillet 1889. Jamais réforme ne fut plus justifiée : outre leur grade réel, certains officiers possédaient un et même deux grades honoraires supérieurs. D'où ce joli résultat, que l'armée espagnole, récemment encore, comptait plus d'officiers émargeant au budget que l'armée allemande! Il fallait, à cause de cela, économiser sur le contingent annuel, qui n'atteint jamais le chiffre des appelés réellement propres au service. Faute d'argent aussi, les exercices de tir et les grandes manœuvres ont été supprimés ou réduits au strict indispensable. L'instruction des hommes perd ainsi tout caractère pratique et, une fois réservistes, comme on ne les appelle plus à des périodes d'exercice, ils oublient complètement le peu qu'ils avaient appris au régiment. Cela n'enlève rien aux qualités de bravoure et d'intelligence dont les Espagnols ont donné des preuves éclatantes, mais, dans la guerre moderne, la victoire n'appartient pas seulement au courage, surtout la guerre ne s'apprend pas à la parade.

La hiérarchie supérieure du commandement comprend : *général de brigade, général de division, lieutenant général* ou général de corps d'armée, enfin *capitaine général* ou maréchal. Tous ces grades se confèrent exclusivement au choix. Un colonel, pour être nommé général, doit avoir vingt ans de service, deux ans de commandement effectif dans son grade, et de plus figurer, dans le premier tiers de la liste d'ancienneté, parmi ceux que la Junte supérieure de guerre a déclarés aptes à l'avancement.



MARTEAU DE LA PORTE DE L'ÉGLISE.

Corps spéciaux. — Les officiers d'État-major sortent de l'*École supérieure de guerre*. Sont admis par voie de concours à cette école : les lieutenants en premier du génie et de l'artillerie, les lieutenants en premier et en second de la cavalerie et de l'infanterie, qui ont au moins un an de service de troupe et trois ans de grade. La limite d'âge pour entrer à l'École est de vingt-neuf ans; les cours durent quatre ans et se terminent, la dernière année, par un voyage d'état-major. Les officiers brevetés (environ 250) sont répartis dans les corps, suivant les exigences du commandement : ils surveillent les marches et les cantonnements, indiquent les positions et peuvent même prendre un commandement de combat, lorsqu'ils en sont requis.

L'*état-major* d'un corps d'armée comprend à l'ordinaire : 1 brigadier chef d'état-major et 1 aide de camp, 1 colonel, 1 ou 2 lieutenants-colonels, 2 ou 3 commandants, 3 ou 4 capitaines, des secrétaires. Une brigade d'ouvriers topographes, un corps auxiliaire de bureaux, sont affectés aux travaux d'état-major. Outre leurs officiers d'état-major, les généraux ont sous leurs ordres, en temps de paix comme en temps de guerre, un certain nombre d'aides de camp qu'ils choisissent parmi les troupes de leur commandement : les aides de camp, mis hors cadre, sont remplacés au corps.

Le *corps de justice militaire* jouit de l'inamovibilité. Celui de l'Intendance et Administration comprend autant de sections que d'objets divers nécessaires à la vie de la troupe : vivres, habillement, hôpitaux... Les officiers sont assimilés, du lieutenant au général de division. Ainsi, pour le corps de *santé militaire* (école de Madrid), pour les *vétérinaires*



Phot. Laurent-Lacoste.

UN COIN DU PARC DE LA GRANJA.

assimilés, jusqu'au colonel. Des aumôniers sont attachés aux corps de troupes.

La gendarmerie ou **garde civile**, qui a tant fait pour la sécurité intérieure de l'Espagne, se recrute parmi les anciens sous-officiers ayant au moins six ans de service. Deux ans passés au Collège de *Getafe*, près de Madrid, les préparent par une instruction spéciale au rôle difficile qu'ils auront à remplir ; ils sortent officiers.

Les *carabineros* sont chargés de la douane : leurs officiers se forment au Collège de carabiniers de l'Escorial.

Les *hallebardiers* sont les gardiens attitrés de l'intérieur du palais royal : leur uniforme rappelle celui de nos anciennes gardes-françaises. Il faut les voir, chaque jour, sortir fièrement, à midi, aux sons de la marche royale, pendant qu'une autre troupe (infanterie, cavalerie, artillerie), défile sur l'esplanade intérieure, en jouant les mêmes mesures allègres et sautillantes sous les fenêtres du roi. Cette musiquette serait celle d'un menuet que l'on dansait autrefois à la cour de Prusse et que Hændel aurait composée. D'autres disent que Philippe V l'importa de France en Espagne, lors de son avènement au trône. Un décret de 1770 la déclara *marche royale ;* elle est dite *nationale* depuis 1871.

Les carabiniers (douaniers), les gardes civils (gendarmes), les hallebardiers, les invalides, l'Aumônerie, le Contrôle (payements) relèvent directement du ministère de la Guerre.

Le *ministre de la Guerre* est aidé d'un sous-secrétaire d'État, chef d'état-major général, et de douze sections administratives, ayant chacune à sa tête un général de brigade ou assimilé. Mais le ministre est surtout un administrateur : l'organisation générale des forces militaires, la préparation à la guerre, les mesure de préservation et de défense nationales sont confiées à une *Junte consultative de guerre,* dont les jugements valent des arrêts.

Au-dessus de tous, le Roi est, de par la Constitution, commandant suprême des forces de terre et de mer. Il nomme, en cas de guerre, le commandant en chef de l'armée, mais cette nomination doit faire l'objet d'un décret que contresigne le ministre de la Guerre et dont, par conséquent, celui-ci prend sa part de responsabilité.

MARINE ESPAGNOLE

Circonscriptions maritimes. — Le littoral espagnol est divisé en trois départements maritimes, subdivisés chacun en commandements.

Département du Ferrol : El Ferrol, Coruña, Villagarcía, Vigo, Gijón, Santander, Bilbao y San Sebastián.

Département de Cádiz : Cádiz, Algeciras, Málaga, Almería, Sevilla, Sanlúcar, Huelva, Canarias y Gran Canaria.

Département de Cartagena : Cartagena, Alicante, Valencia, Tarragona, Barcelona, Mallorca y Mahón.

La marine de guerre espagnole est en voie de réorganisation.

INSTRUCTION PUBLIQUE

L'Espagne se divise en dix sections universitaires, ayant chacune à sa tête le *Recteur* de l'Université, un *Conseil universitaire* et l'Assemblée des professeurs.

Les districts universitaires sont : *Madrid* (avec les provinces de Ciudad Real, Cuenca, Guadalajara, Madrid, Segovia y Toledo); *Salamanca* ('Avila, Cáceres, Salamanca y Zamora); *Santiago* (la Coruña, Lugo, Orense y Pontevedra); *Oviedo* (León y Oviedo); *Valladolid* (Alava, Burgos, Guipúzcoa, Palencia, Santander, Valladolid y Vizcaya); *Zaragoza* (Huesca, Logroño, Navarra, Soria, Zaragoza, Teruel); *Barcelona* (Gerona, Lérida, Barcelona, Tarragona, Baleares); *Valencia* (Castellón, Valencia, Murcia, Alicante, Albacete); *Sevilla* (Córdoba, Sevilla, Cádiz, Huelva, Badajoz y Canarias); *Granada*, Almería, Málaga, Granada, Jaén).

Dans chaque province, une *Junta provincial de Instrución pública* est chargée de veiller aux intérêts de l'enseignement, sous la présidence du Gouverneur civil, pour les questions administratives, avec l'assistance, pour les questions techniques, du Recteur qui est à la tête du district universitaire auquel correspond la province.

L'inspecteur de l'enseignement primaire, chargé de visiter les écoles, fait aussi partie de la Junte provinciale. Les villages trop modestes et les hameaux dont la population n'atteint pas 500 habitants sont groupés en *districts scolaires*, associés pour l'entretien d'une école élémentaire.

Si l'on songe qu'il y a environ 25 000 écoles publiques en Espagne, sans compter les écoles congréganistes, et que depuis 1857, c'est-à-dire depuis cinquante ans (bien avant nous), l'instruction est *obligatoire* et l'école *gratuite* pour les enfants pauvres, l'on se demande pourquoi, de nos jours encore, plus de la moitié des Espagnols ne savent pas lire? C'est que l'enseignement souffre, comme tout le reste, de l'inertie qui pèse sur la nation. Les trois quarts des enfants ne fréquentent pas l'école. Dans le Midi principalement, où la vie est douce au bon soleil; dans les montagnes, aux chemins rares et difficiles sous un climat très dur, la majeure partie de la population est illettrée. Et quelles écoles, là où il s'en trouve ! Parfois le maître, pour compléter son trop maigre traitement, se fait aubergiste, commissionnaire, agent d'élections. Gare à lui s'il déplaît à l'Alcade ou au *cacique*, le gros bonnet de l'endroit : on l'affamera pour qu'il se rende; car jusque tout récemment (1900), l'école était à la charge exclusive de la commune. Si les instituteurs des villes sont assez bien traités, les pauvres diables de la campagne ne reçoivent le plus souvent pas plus de 700 pesetas, quelquefois même la moitié seulement. Il y a bien, dans chaque commune, une *Junte d'enseignement* dont l'Alcade est président d'office : c'est la loi qui dit cela; mais on la laisse dire et, la plupart du temps, la Junte ne fonctionne pas.



Phot. Laurent-Lacoste.

SÉGOVIE : LA VIEILLE PORTE SAINT-ANDRÉ.

L'enseignement des *collèges* est insuffisant, du moins en pratique : la plupart des livres scientifiques sont des livres français traduits en espagnol. Non que les maitres instruits manquent aux Collèges et aux Universités : c'est le public qui fait défaut.

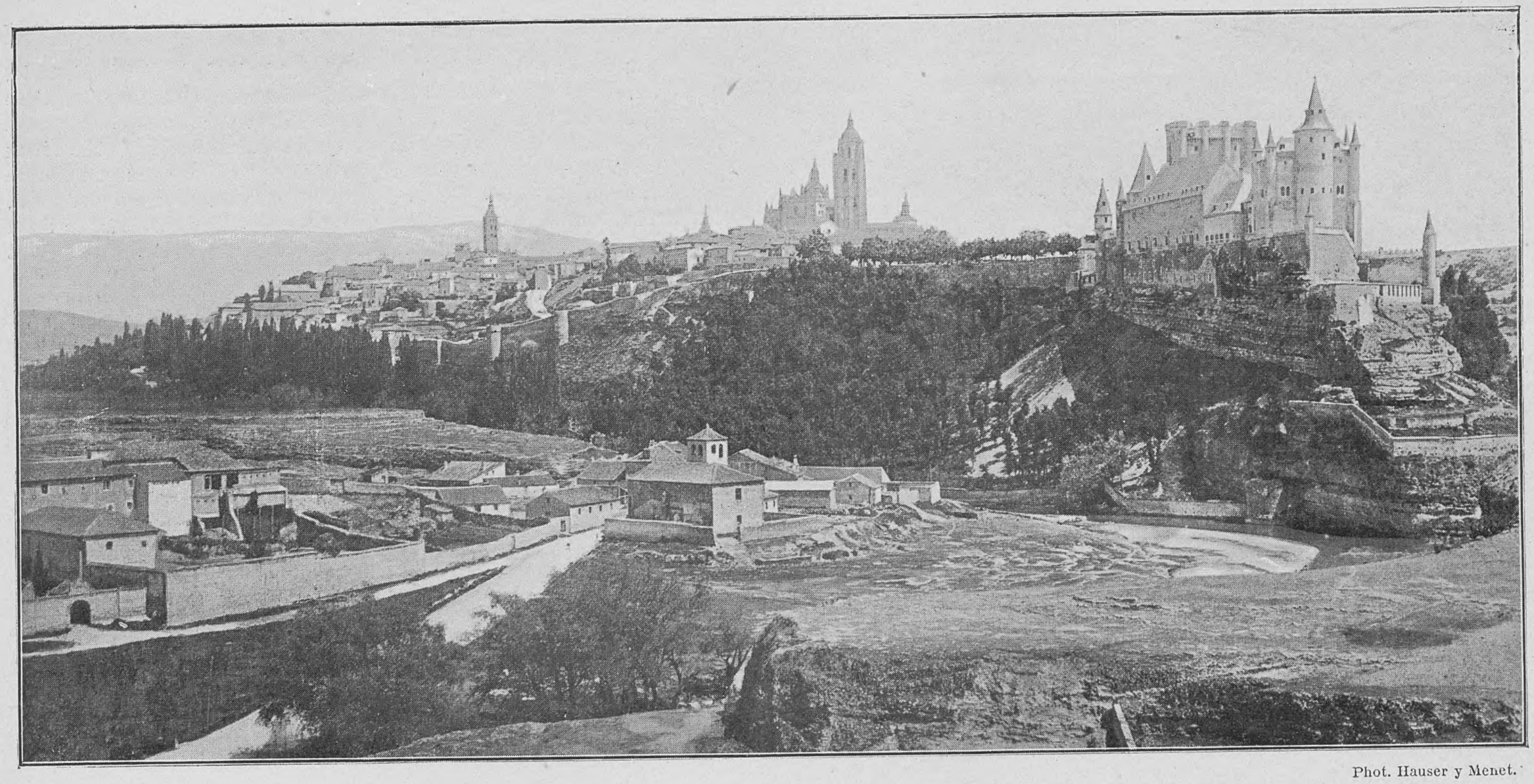
L'une des plus actives parmi les Universités est celle d'*Oviedo* : elle compte des hommes de grand mérite. La première Université de toutes est celle de Madrid : 6 000 étudiants suivent ses cours, la moitié environ pour le droit et le quart pour la médecine; le niveau des études y est élevé, grâce à un corps enseignant de 80 excellents professeurs.

L'Espagne est ainsi faite : en tête, une élite; au-dessous, rien ou à peu près. On lit peu dans la classe moyenne; dans le peuple, pas du tout. Le livre, en Espagne, est un objet de luxe : vous vous en apercevrez si le malheur veut que vous en ayez besoin. Et pourtant, que de choses intéressantes dans les écrits de l'Espagne contemporaine !

Echegaray, pour le drame; *Campoamor*, pour la poésie; *Perez Galdos*, dans le roman, résument d'une façon éminente le mouvement intellectuel. Si on lit peu de livres utiles, on lit en revanche beaucoup de journaux; c'est moins fatigant : la *Epoca*, le *Diario* de Barcelone, l'*Imparcial*, le *Liberal*, le *Heraldo*, le *Correo*, *El Pais*, la grande revue *España moderna*, la *Revista contemporanea*, l'*Ilustración*, *Blanco y Negro*, *Nuevo Mundo*, etc.

POPULATION DES VILLES COMPTANT AU MOINS 25 000 HABITANTS

Ville	Habitants	Ville	Habitants	Ville	Habitants	Ville	Habitants
Barcelone	529 490	Cadix	64 130	Alicante	39 540	Castellón de la Plana	27 520
Madrid	518 660	Valladolid	63 540	Palma (Baléares)	39 020	Burgos	27 310
Valence	154 120	Jerez	52 500	Murcie	31 890	Pampelune	27 190
Séville	145 250	Cordoue	50 090	Santa Cruz (Ténériffe)	30 310	Linares	27 070
Malaga	111 930	Santander	47 530	Las Palmas	29 290	Lorca	26 690
Bilbao	78 960	La Corogne	42 990	Alcoy	28 890	Vitoria	26 350
Saragosse	74 320	Carthagène	41 320	Saint-Sébastien	28 810	Reus	25 130
Grenade	69 020	Alméria	40 990	Gijón	27 600	Badajoz	25 010



Phot. Hauser y Menet.

VUE GÉNÉRALE DE SÉGOVIE.

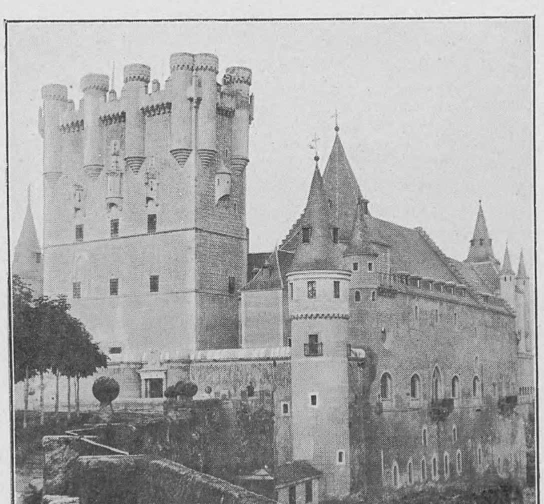
L'ESPAGNE DU NORD

VIEILLE-CASTILLE

LE DUERO [1]

MADRID est le centre d'attraction de toute la Péninsule, mais surtout le trait d'union du nord et du sud, du Duero et du Tage, qui arrosent la Vieille et la Nouvelle-Castille. Entre ces deux grands fleuves, la puissante muraille de la *sierra de Guadarrama* étage ses gros blocs dans la région des neiges : *Peñalara* (2 405 mètres), *Cabeza Mayor de Hierro*, etc. Cet épais rempart naturel donnerait à la capitale une sécurité parfaite, si les cours d'eau qui en découlent, les uns vers le *Tage* (Jarama, Lozoya, Manzanarès, Guadarrama), les autres vers le *Duero* (Duraton, Cega, Eresma, Adaja) n'ouvraient, au cœur même du relief, des sillons symétriques, dont l'intervalle, malgré l'âpreté des crêtes de séparation, n'offre pas un obstacle infranchissable.

Les passages, pourtant, sont rares et se présentent principalement aux extrémités de la chaîne : porte ou passage de *Somosierra* (1 454 mètres), *puerto de Navacerrada* (1 643 mètres), *puerto de Guadarrama* (1 419 mètres). Ces deux derniers, voisins l'un de l'autre, sont peu éloignés de l'éperon de la *Cierva*, qui s'épanouit au-dessus de la dépression ouverte entre la chaîne de Guadarrama et la sierra de Gredos. Si l'on en juge par l'altitude, les chemins ouverts dans la muraille montagneuse qui protège la capitale constituent des voies de pénétration ou d'invasion, du nord au sud, assez peu commodes; car tandis qu'elle s'affaisse peu à peu dans l'empâtement du haut plateau de la Vieille-Castille, la *Sierra* tombe en pentes raides et en escarpements abrupts sur la plaine d'où surgit Madrid, au débouché des montagnes. Le chemin s'abrège par la rapidité de la descente : de là, pour la capitale, une situation qui n'est pas sans risques; on l'a vu. Mais Madrid n'est pas une place forte : simplement un point de concentration, d'où, le cas échéant, il serait facile d'échapper, à l'abri des montagnes.



Phot. Moya.

ALCÁZAR DE SÉGOVIE.

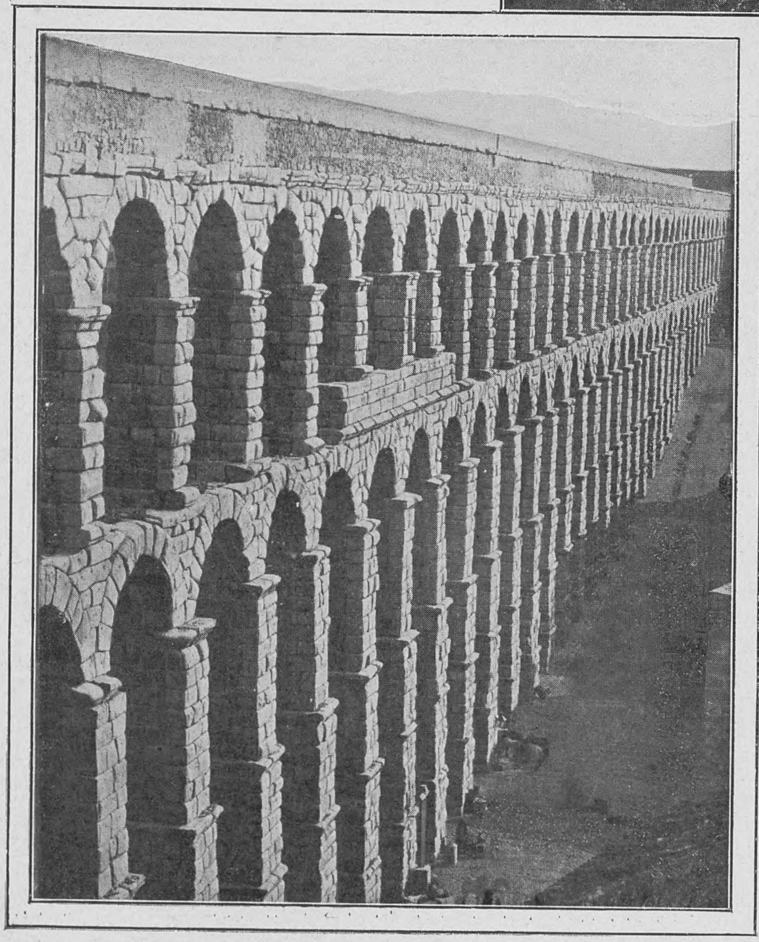
Deux voies de pénétration relient Madrid au bassin du Duero, à travers la Sierra; elles se détachent l'une de l'autre à *Villalba* : l'une vers *Ségovie*, par le pas de Guadarrama, l'autre vers *Avila*, en contournant l'éperon terminal de la chaîne et les talus du contrefort de Malagon soudés en cette extrémité. La petite localité de *Guadarrama* s'élève au pied même du passage et sur le rio qui porte son nom : l'origine en est récente; le terroir assez favorisé pour l'altitude produit des céréales, des légumes; l'élevage est prospère. Par une suite de terrasses escarpées que revêtent des parcelles de taillis et des plants sauvages, la route s'élève jusqu'au point culminant du passage, que marque un lion de pierre tenant dans ses griffes deux globes, avec une inscription en l'honneur de *Ferdinand II*, qui ouvrit cette « route des deux Castilles ».

On tire de la Sierra des pierres meulières et du granit. C'est l'endroit où la chaîne présente la moindre épaisseur ; aussi le

(1) Prononcez le *Douro*.

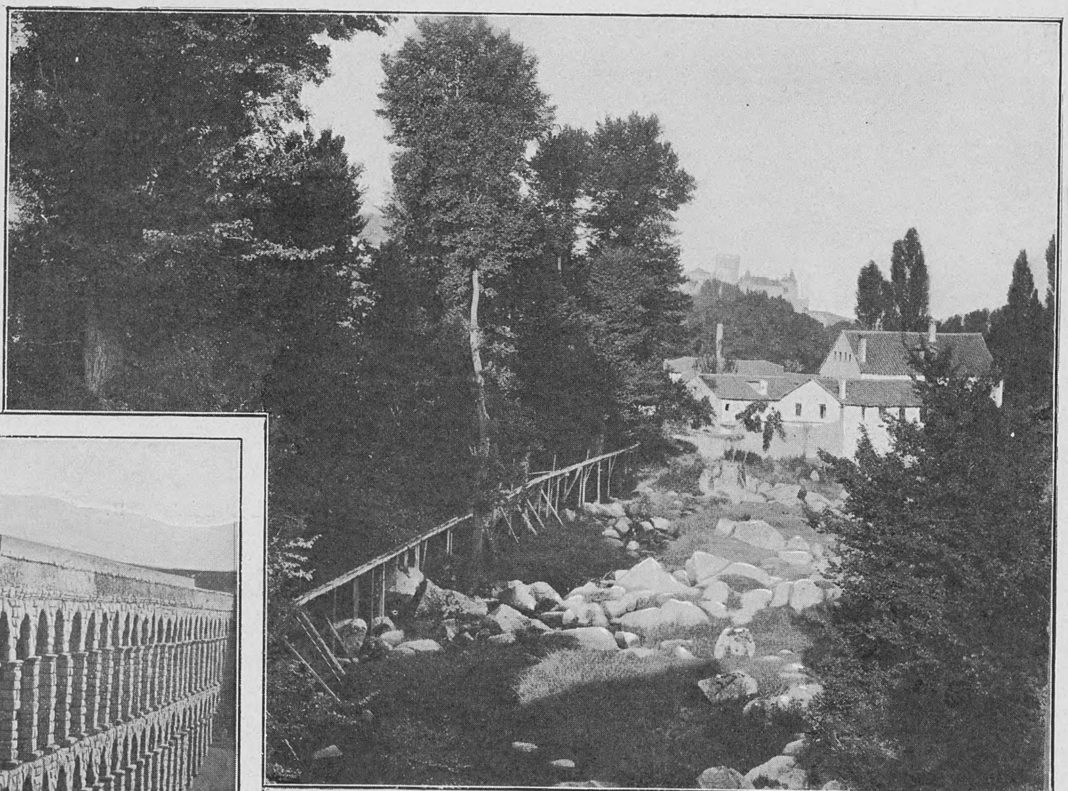
dévallé sur Ségovie n'est-il qu'un jeu. Cette ville et la Granja, dans son voisinage; un peu vers l'ouest, 'Avila, sont dans le bassin du Duero, comme Aranjuez et Tolède au sud, sur le Tage, dans le cercle d'attraction de Madrid.

Le **Duero** (924 kilomètres) prend naissance au *pico de Urbion* (2255 mètres), nœud central d'une haute région dont les crêtes culminantes : la *sierra Demanda* (2305 mètres), la *sierra de San Lorenzo* (2303 mètres), la *sierra Cebollera*, alimentent de leurs eaux les premiers filets nourriciers de l'Èbre à l'est, et avec le Duero lui-même, l'éventail compliqué du Pisuerga, son premier grand affluent de droite. Laissant de côté la lagune d'où l'on a cru longtemps qu'il sortait, tandis que celle-ci s'écoule dans l'Èbre par le Riofrio de Viniegra, le second fleuve d'Espagne, par l'extension du territoire qu'il draine et l'abondance de ses eaux (la racine *dour* signifierait abondance), s'allonge par le plateau déshérité de *Soria* et prend tout à coup son chemin vers l'ouest. Ce seuil élevé joua dans l'histoire de l'Espagne un rôle d'une importance capitale : par là communiquaient, du Duero à l'Èbre, les deux royaumes de Castille et d'Aragon, dont l'alliance forma par la suite l'unité nationale. Sur ces hautes terrasses s'élevait *Numance*, dernier rempart de l'indépendance des Ibères, et l'on comprend que les Romains se soient attachés avec obstination à emporter cette place : on tournait ainsi, par le chemin de l'Ebre, les deux lignes de défense de la sierra Morena et de la sierra de Guadarrama, barrées sur le front de la Meseta ibérique. *Soria* est l'héritière de Numance; pour être modeste, son rôle, au point de vue du trafic et de la défense du territoire, n'en serait pas moins important, si on le voulait bien.



Phot. Laurent-Lacoste.
AQUEDUC ROMAIN DE SÉGOVIE.

De tous les fleuves espagnols, le *Duero* est celui qui coule à l'altitude la plus considérable : 700 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Cela donne l'idée de la vaste plaine qu'il arrose. Son cours est très doux, la pente insignifiante. Mais l'afflux du Pisuerga double sa puissance et en fait un grand fleuve. Des champs ondulés s'allongent sur ses rives jusqu'au delà de Valladolid, capitale de la Vieille-Castille, que le Duero laisse sur sa droite. La plaine alors devient tellement plate que le flot, dont le débit atteint 62 mètres cubes par seconde en amont de Zamora, change de lit à la moindre crue et laisse de côté le vieux pont de Toro, sous lequel, en temps ordinaire, ne passe pas une goutte d'eau. Il faut de grandes pluies pour rappeler au malheureux pont, isolé dans les terres, les beaux jours d'antan. Des îles basses, que l'eau recouvre fréquemment à l'exception de l'une d'elles, *las Aceñas*, mettent au milieu du fleuve la corbeille de leurs vertes frondaisons. Sur la rive gauche s'étend la terre du vin, par opposition à celle du pain, que termine, au nord, la région fertile de la *Tierra de Campos*.

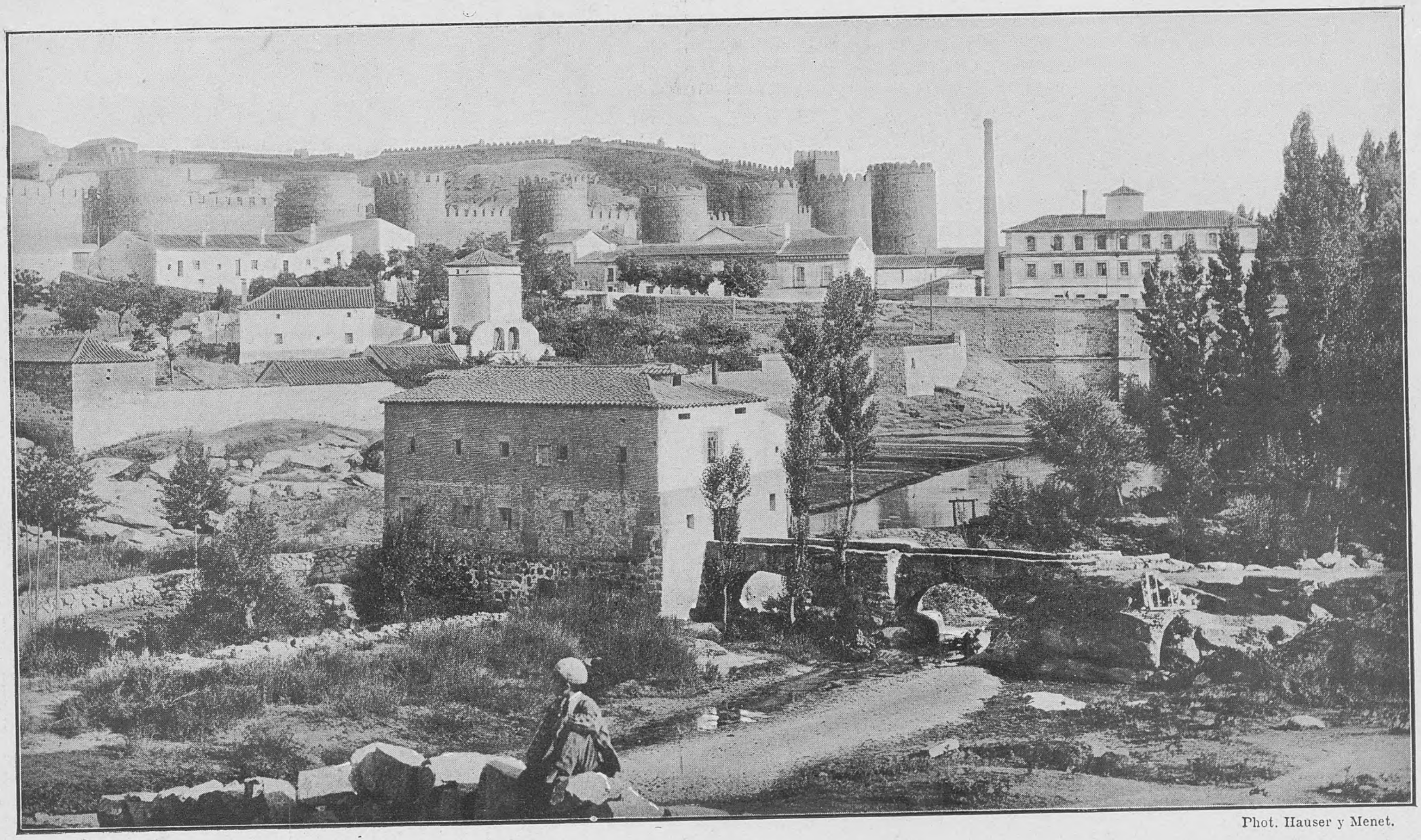


Phot. Moya.
SÉGOVIE : VALLON DE L'ERESMA.

Tout à coup le *Duero*, jusque-là si paisible, change d'allure, creuse, à la hauteur d'Almaraz, un étroit défilé entre des parois de granit : c'est la « *courbe du Duero* ». L'*Esla*, qui conflue sur la droite, jette au fleuve des eaux si abondantes qu'elles s'épandent en un grand lac, avant de reprendre leur cours. Le *Duero* ouvre une douve profonde entre le Portugal et l'Espagne : ses rives (au pays des Arribes) se dressent parfois à plus de 200 mètres au-dessus du bouillonnement des eaux, et les bords opposés sont assez rapprochés pour livrer passage d'une rive à l'autre, au moyen d'une glissière primitive adaptée à un réseau fragile de cinq ou six cordes transversales. Malheur à l'imprudent qui se laisserait choir! Cette partie du *Duero*, fort peu connue, est pittoresque et étrange à souhait. Entre le confluent du *Tormès* et celui de l'*Agueda*, le courant s'effondre sous des masses rocheuses au travers desquelles il bondit, comme sur les degrés d'un escalier, et forme les chutes du « *Salto del Gitano* » et du « *Cachón de Miera* ». On imagine ce que peut être la navigation sur un pareil fleuve : faute de ponts, les barques se hasardent d'une rive à l'autre, à Villarino, Pela del Vado, Vilvestre; ou encore l'on passe à l'aide d'engins primitifs, comme la *guindaleta*, gros câble attaché à deux roches opposées, le long duquel glisse un anneau et, avec lui, la charge ou le voyageur; la *zanga*, claie de roseaux portée au-dessus du courant par quatre vessies gonflées d'air. C'est ainsi que l'on passe les torrents et les fleuves chez les Indiens de l'Amérique ou les indigènes du Haut-Congo. Si l'on voulait utiliser pour l'industrie la force incalculable que peut fournir le cours torrentueux du *Duero*, quelle richesse jaillirait de ce fleuve jusqu'à présent inutile! En Portugal, le *Duero* s'apaise, abaisse ses rives, rectifie son thalweg : c'est qu'il vient d'échapper au ressaut occidental de la Meseta ibérique.

AFFLUENTS DE LA RIVE GAUCHE

Moins développés que ceux de la rive droite, parce que les montagnes d'où ils viennent (sierra de Guadarrama, de Gredos) sont plus rappro-



Phot. Hauser y Menet.

'AVILA : LES VIEILLES MURAILLES.

chées du fleuve, les affluents de gauche du *Duero* (Duraton, Cega, Adaja, Zapartiel et Tormès), dès qu'ils ont quitté les hauts plateaux, contreforts des Sierras, prennent une allure tranquille et déroulent presque au même niveau leurs ondulations capricieuses dans la plaine. De l'un à l'autre, une percée serait facile; aussi a-t-on formé le projet de réunir par des canaux Salamanque, sur le *Tormès*, à Zamora, sur le *Duero;* Ségovie, sur l'*Eresma*, et Valladolid, sur le *Pisuerga*, en amont de son embouchure dans le grand fleuve castillan. Ainsi une magnifique voie navigable, amorcée sur le grand *canal de Castille*, se déroulerait, du revers de la Guadarrama jusqu'au pied des monts Cantabres, de l'horizon de Madrid à celui de Santander. Ce beau projet, plusieurs fois repris, n'a été réalisé qu'en partie, et au nord du *Duero*.

L'**Eresma**, tributaire de l'Adaja, recueille les ruissellements des plus hautes crêtes de la Guadarrama: il roule ses eaux tumultueuses à 80 mètres sous les tours de l'Alcázar de Ségovie et bientôt rejoint l'Adaja, non loin du Duero.

L'**Adaja** est l'émissaire d'un ancien lac retenu jadis entre la *Paramera* de 'Avila, plateau dont l'altitude dépasse 1 560 mètres, la sierra de *'Avila,* qui atteint 1 383 mètres, et le seuil de *Villatoro*, barrage élevé de 1 432 mètres, jeté par le travers entre le *Val d'Amblès* et le val opposé du *Corneja*. Des champs de céréales, des pâturages, occupent le fond de l'ancien lac; on suit l'Adaja dans cette dépression à quelques rares files d'arbres. *'Avila* est au débouché de la rivière dans la plaine, vaste étendue plate et sablonneuse, absolument nue, brûlante et sèche à l'extrême pendant l'été, froide en hiver à cause de l'altitude, toujours exposée à des soubresauts de température extrêmement désagréables. Aussi loin que le regard peut s'étendre, les champs se suivent, à peine ondulés, vrai désert lorsque la moisson en a fait disparaître les maigres récoltes. Toute la terre d'ici est cultivée en blé, mais la rudesse et l'instabilité du climat, le manque de fumure et d'engrais réduisent le rendement des semis à 4 ou 5 pour 1. S'il vient tant de froment de cette plaine, c'est qu'on le récolte sur une immense étendue. Le terrain, sablonneux, parfois mouvant comme celui des plages, ne retient pas les eaux d'infiltration. Il serait possible, par des digues transversales cimentées dans le sous-sol imperméable, de ménager des retenues d'eau pour la saison sèche, d'alimenter des puits, de créer des réservoirs. Mais, nous sommes au nord, et l'industrieux aménagement des eaux qui donne aux campagnes de Valence, Murcie, Alicante, une si heureuse fécondité n'est pas près, ce semble, de prendre droit de cité dans la haute plaine de Castille, où tout semble préparé pour en retirer des bienfaits inappréciables, hormis l'esprit routinier des habitants.

Le **Zapartiel**, après l'Adaja, n'apporte au Duero qu'un contingent assez réduit: *Medina del Campo* commande sa large et bourbeuse vallée.

Enfin, le **Tormès**, fleuve de *Salamanque* alimenté par les neiges de la sierra de Gredos, roule des eaux abondantes entre des rives souvent profondes qui ne manquent pas d'un charme agreste, dans la région des montagnes. Par sa source la plus éloignée, le Tormès voisine avec l'Alberche, affluent du Tage: son premier affluent, le *Corneja*, s'insinue dans une dépression fraîche et verdoyante jusqu'au seuil du val d'Amblès, d'où dérive l'Adaja. Au détour des contreforts de la *Peña de Francia*, le Tormès arrose la plaine de Salamanque et file directement au nord-ouest, vers le *Duero,* qu'il atteint en plein cours tourmenté, sur la lisière du Portugal.

Salamanque, sur le Tormès; 'Avila, sur l'Adaja; Ségovie, sur l'Eresma, furent l'avant-garde de la Castille, en marche vers le sud: Salamanque, citadelle intellectuelle; 'Avila et Ségovie, citadelles de guerre, pourvues par Alphonse VI, qui les conquit sur les Maures, de deux châteaux for-

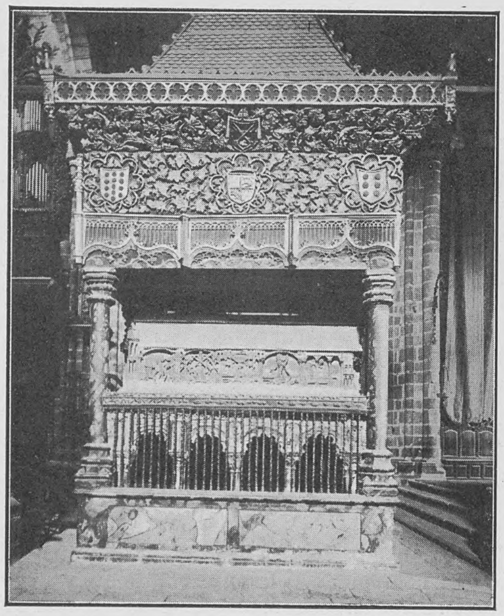


Phot. Hauser y Menet.

'AVILA : ABSIDE DE LA CATHÉDRALE.

tifiés pour garder les passages de la Guadarrama. L'assiette triangulaire des deux cités, dressées sur un plateau escarpé, portait en tête un Alcázar, donjon qui les devait défendre. Les deux villes sœurs ont gardé leur aspect du vieux temps, 'Avila surtout, dont les tours, les remparts, les principaux monuments ont résisté sans broncher à l'usure et à la malice de huit siècles. On ne voudrait pas, quittant Madrid, négliger de voir 'Avila : combien visitent Ségovie, et quel voyageur intelligent ne devrait pas s'y arrêter?

Sur la pointe de son rocher, qui plonge dans les bouillons de l'Eresma, l'*Alcázar* de **Ségovie** est bien l'une des plus étranges visions d'Espagne. Des arbres de haute futaie, des ormes touffus, des pins enchevêtrés de lianes, montent à l'escalade des murs. Dans l'épaisse feuillée, des sentiers vont, viennent, dégringolent jusqu'au filet du *Clamores*, qui vient se fondre dans l'écume argentée de l'*Eresma*. Sous le front aigu de l'Alcázar, vous diriez le double sillage qui luit aux flancs d'un grand navire à la surface des eaux.



Phot. Alguacil.
'AVILA : TOMBEAU DES MARTYRS.



SAINTE THÉRÈSE D'AVILA.



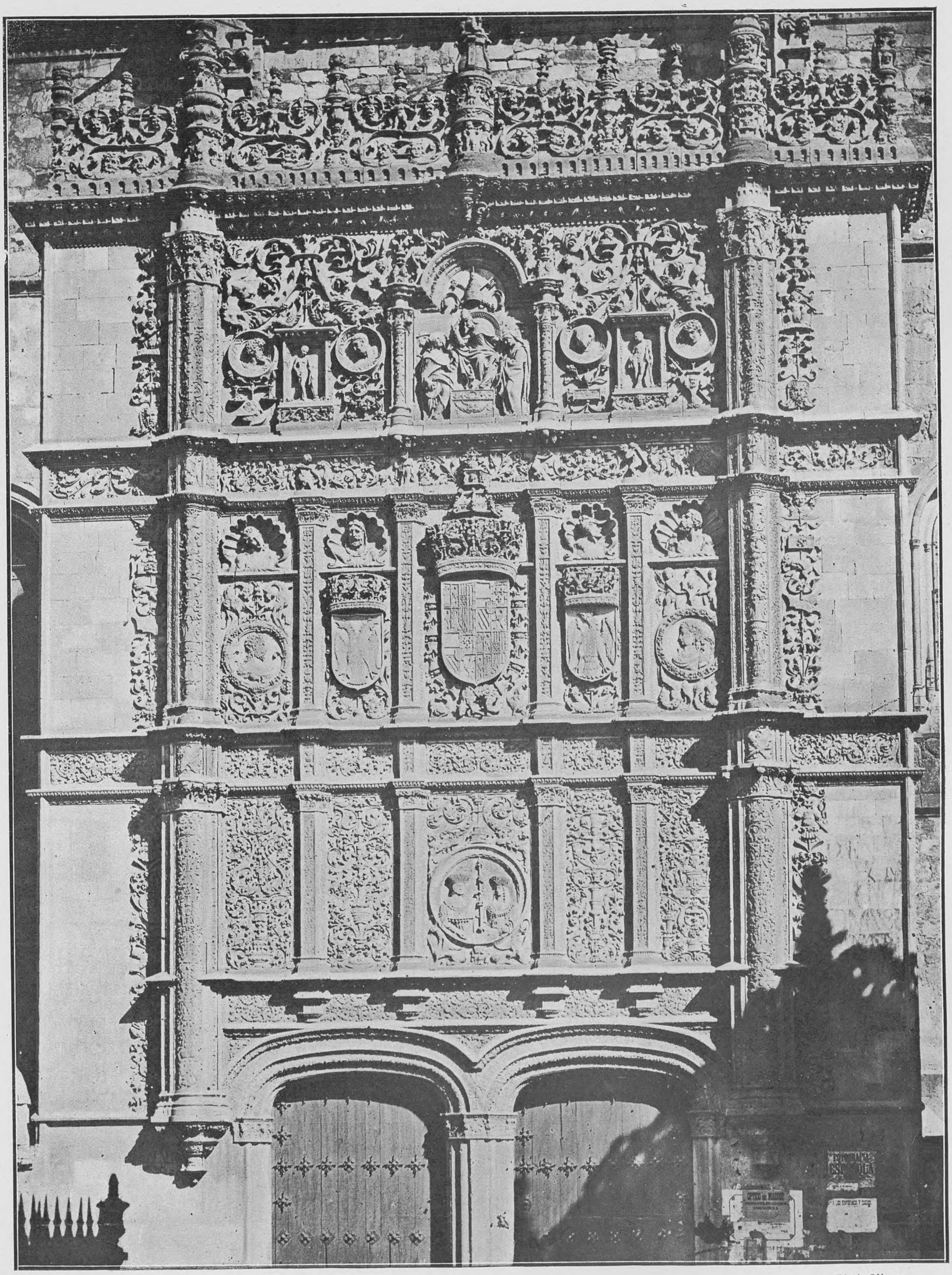
Phot. Alguacil.
'AVILA : PORTE DE SAINT-VINCENT.

L'*Alcázar* est fait pour le paysage. Héritier d'une vieille forteresse établie par les Ibères, restauré par les Romains, complété au moyen âge, renouvelé presque entièrement au XIVe siècle et réparé tout récemment, le vieux château n'a guère conservé d'antan que la tour de Jean II et celle de l'Hommage, que couronnent dix cubes ou tourelles semi-circulaires. Il ne reste à peu près rien, à l'intérieur, de l'ancienne décoration. Mais la haute esplanade commande un panorama merveilleux : par-dessus la tête des grands arbres qui n'arrivent pas jusqu'au parapet, le regard tombe sur la riante coulée du torrent et remonte aux collines prochaines dont l'âpre sécheresse, les étendues grises avivent par le contraste le charme du paysage que l'on voit se dérouler à ses pieds. Au loin, la *Fuencisla*, fontaine consacrée à la Vierge, au-dessous du sinistre rocher d'où l'on précipitait les condamnés à mort; la *Vera Cruz*, dodécagone à deux étages construit par les Templiers, sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem; sur la rive gauche du rio, l'ancienne *Monnaie*, où se frappèrent toutes les pièces de la monarchie, jusque dans la première moitié du XVIIIe siècle. Si l'on pouvait suivre du regard l'enroulement de l'*Eresma* autour du plateau élevé qui porte *Ségovie* et son château, une suite de monuments s'échelonnerait au long de l'escarpement : *S. Estéban*, église du XIIIe siècle, avec une belle colonnade; *San Juan*, édifice roman aux portails finement ciselés; *Santa Cruz*, en contre-bas, église gothique où se répète la devise connue des rois catholiques : *Tanto monta, — monta tanto*, c'est-à-dire : « L'un monte-t-il, l'autre monte d'autant. » Castille et Aragon sont égaux.

San Lorenzo, avec ses galeries extérieures, sa tour à quatre étages, paraîtrait grand et beau, si le voisinage de l'**aqueduc** *romain* ne retenait impérieusement le regard. C'est la merveille de *Ségovie*. Les masses de granit, superposées sans ciment ni retenue d'aucune sorte, découpent sur le ciel cent dix-neuf arches dont certaines piles montent d'un jet à plus de 28 mètres. Le pont enjambe la vallée qui sépare les hauteurs voisines de la plate-forme urbaine, sur une longueur de 820 mètres. A l'endroit le plus profond, les grands arcs supportent un double étage. Trente-cinq arches détruites par les Maures (Ségovie ne trouva pas sans doute que leur expulsion fût regrettable) ont été reconstruites par Isabelle la Catholique, en 1483.

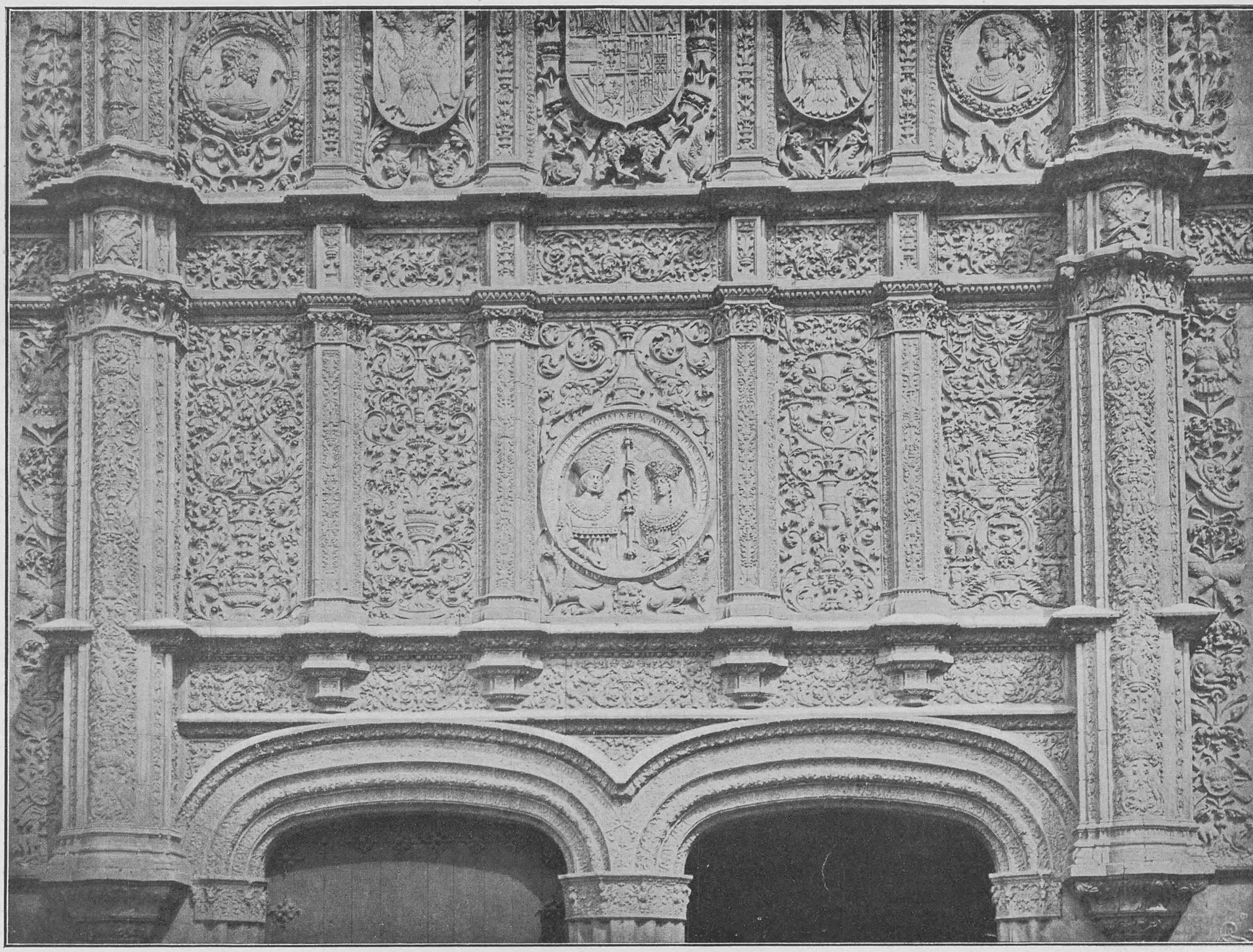
Tout *Ségovie* tient entre l'Aqueduc et l'Alcázar. Plusieurs jours d'exploration et de flânerie n'en épuiseraient pas l'intérêt, pour qui sait chercher et voir. Mais cela ne va pas sans quelque sacrifice de confort : *Ségovie* est trop resté une ville d'autrefois. Les choses vont un peu comme elles peuvent. Voyez les monuments : plusieurs menacent ruine. L'un d'eux, Saint-Augustin, s'est effondré entre les quatre murs; la colonnade de Saint-Jean est murée; on a dû remplir l'intervalle des galeries extérieures à Saint-Laurent pour éviter l'écroulement; de même pour la ravissante galerie de *Saint-Martin*, vénérable église romane qui surplombe la rue, du haut de sa petite terrasse, entre la maison originale du *communero* Juan Bravo, le palais-forteresse du marquis de Lozoya, l'École des beaux-arts. Tout cela est biscornu, planté au hasard, à des niveaux différents, mais si plein de charme imprévu! La **cathédrale** domine de son imposante silhouette la *plaza Mayor* : son abside fait penser, en moins grand, au magnifique épanouissement de la cathédrale du Mans. L'intérieur de l'édifice m'a paru froid, le cloître sans grand intérêt, malgré de belles dimensions. Qui dira le charme du *paseo d'Isabelle II*, suspendu au-dessus du talus ombreux du Clamores! Sous le feuillage transparent des acacias, l'allée se développe au long des vieux murs de ville, auxquels se suspendent les balcons, les belvédères, les logis nichés dans les tours.

'Avila n'est pas, comme Tolède, un musée de tous les âges : c'est une pure évocation de la Vieille-Castille catholique et combattante, une apparition étonnante du XIIIe siècle espagnol. On dirait que la vie d'autrefois s'est pétrifiée dans l'étroite enceinte de ces vieux murs. Ils sont intacts et pourraient revivre les antiques prouesses, si revenaient les Maures et les chevaliers bardés de fer. Au-dessus de l'archaïque décor surgissent de tous côtés les clochetons des couvents et les flèches des églises. Dans son armure guerrière, *'Avila* est une ville de paix et de recueillement. Ici une âme exquise prit sa forme terrestre : *'Avila* est la patrie de sainte Thérèse. Une église remplace la maison où elle naquit. On a donné son nom à la porte voisine; de cet endroit, la vue est admirable. La ville de sainte Thérèse, sur son piédestal de roches fauves, domine une vallée calme, dans l'enveloppement des montagnes qui bleuissent à l'horizon, jardin fermé, à la fois large et intime, où un soupçon de rivière apporte la fraîcheur des hauts sommets. La beauté sévère des monuments s'harmonise admirablement avec ce fruste paysage. Au-dessus de tous les autres, la *cathédrale* romane, toute en granit, appuie au mur d'enceinte les créneaux et les mâchicoulis de son abside en hémicycle et dresse à l'ouest deux tours puissantes, semblables à celles d'une forteresse. Pas de fioritures : à la façade, des chevaliers debouts en cottes de mailles; à l'intérieur, des ogives sans arrêts ni détours, qui expriment la montée de l'âme vers le ciel. L'Espagne croyante se reconnaît à ce trait.



Phot. Olivan.

SALAMANQUE : GRANDE FAÇADE DE L'UNIVERSITÉ.



Phot. Laurent-Lacoste.

SALAMANQUE : DÉTAIL DE LA FAÇADE DE L'UNIVERSITÉ.

SALAMANQUE

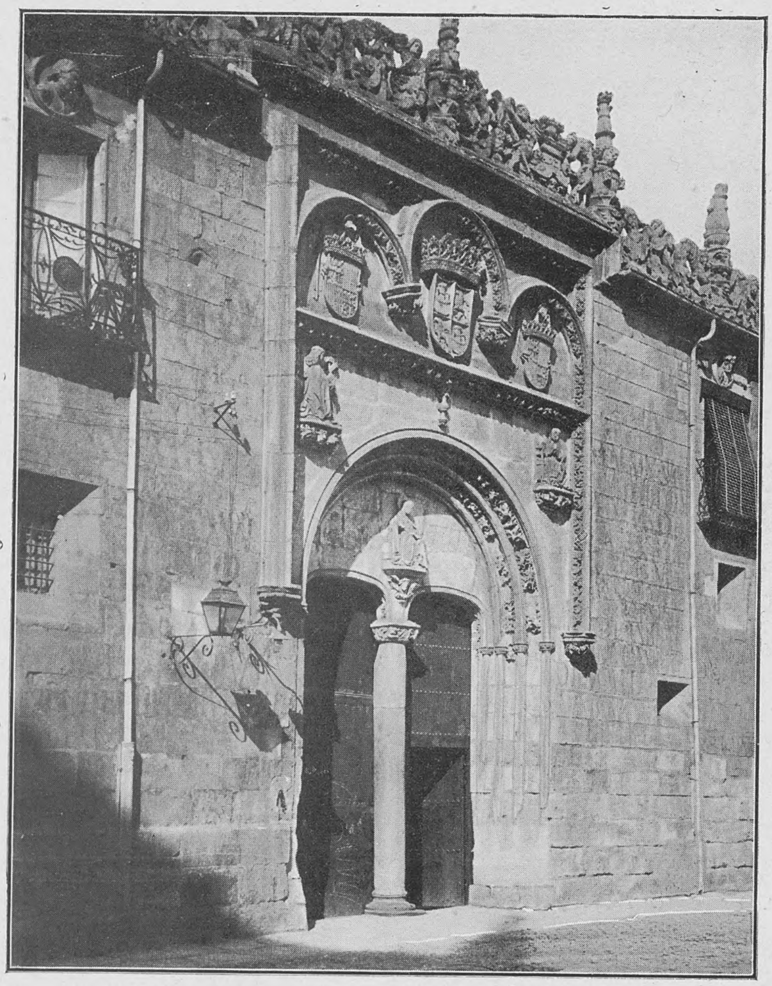
Un long reflet de gloire pèse sur *Salamanque :* les témoignages de sa grandeur passée rendent plus vif le sentiment de sa déchéance et de son isolement. Plus de 7000 étudiants égayaient autrefois ses rues de leurs bruyantes envolées : 50 imprimeurs, 80 libraires, 18000 marchands et ouvriers vivaient de son Université. C'était partout un mouvement incessant, « une rumeur qui ne s'éteignait pas ». La reine du Tormès, l'une des capitales du savoir humain, la « métropole du monde », comme parle un poète, n'est plus aujourd'hui qu'une ville de province, assez tranquille d'ordinaire et qui somnole dans un cadre trop fastueux pour elle.

« Nulle part, peut-être, on ne pourrait rencontrer, resserrés dans un si petit espace, tant d'œuvres exquises, tant d'édifices somptueux. La magnificence de la nouvelle cathédrale et la grâce robuste de l'ancienne, les lignes harmonieuses des églises, les vieux collèges; les palais chargés d'armoiries illustres où l'on voit briller le soleil des Solis, les étoiles de Fonseca, les cinq lis des Maldonato; d'antiques demeures qui par les portes ouvertes laissent paraître des cours dallées de marbre, d'élégants portiques, de fines colonnades, les margelles usées des vieux puits: tout cela forme un ensemble véritablement unique, où la poésie d'un passé lointain se mêle aux impressions d'art les plus délicates.

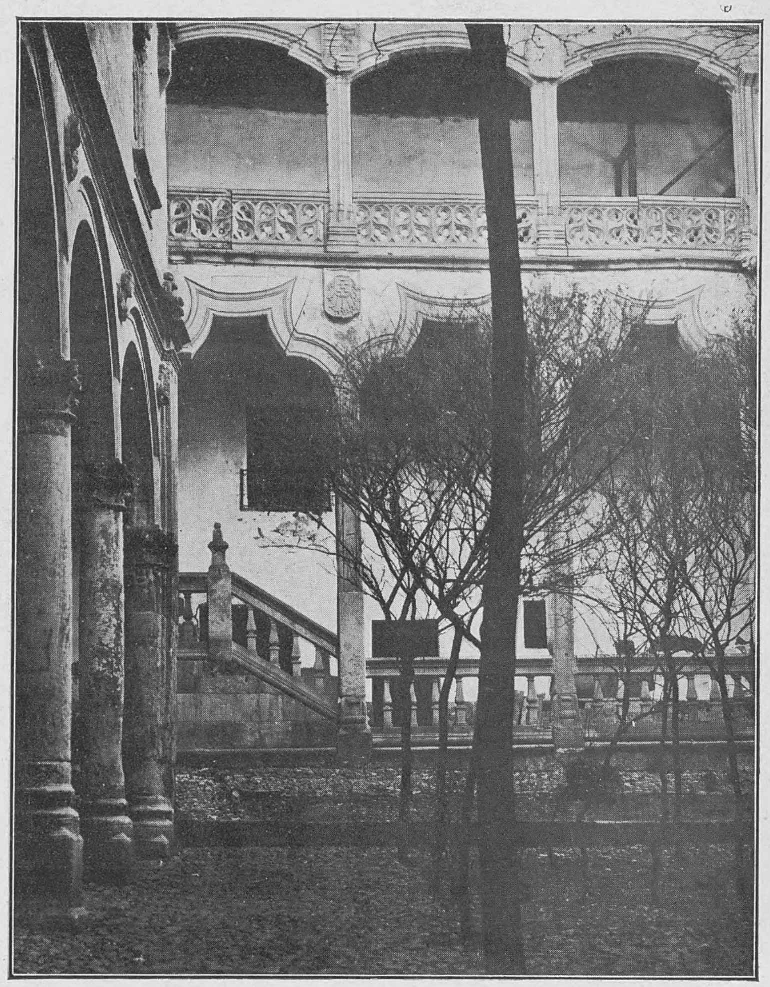
« Lorsqu'on erre dans les rues, souvent silencieuses, on est arrêté presque à chaque pas : une grille en fer forgé, un bouquet d'œillets sculpté sur une porte, un médaillon encastré dans un mur, mille détails charmants attirent et retiennent. Certaines façades sont de pures merveilles, des chefs-d'œuvre de cet art minutieux et compliqué que l'on appelle l'art *plateresque.* Les pierres y sont ciselées comme des bijoux, découpées comme de la dentelle; elles sont d'un grain si fin et si serré que le temps en a respecté les fragiles arabesques; elles sont aussi, ces pierres de Salamanque, jaunes comme l'or ou roses comme la fleur de pêcher et toujours d'une couleur si chaude que, dans les plus grises matinées d'hiver, on les croirait encore éclairées par le soleil. Mais ce qui laisse encore l'impression la plus forte et la plus complète, c'est, à coup sûr, la place de l'Université. » (*La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne*, par G. Reynier.)

Quand les premiers frimas d'octobre sonnent pour les hirondelles frileuses l'heure du départ vers des régions plus tempérées, de joyeuses caravanes d'étudiants se déroulaient, au XVIe siècle, sur tous les chemins qui conduisent à *Salamanque :* celui-ci en magnifique équipage, dans un carrosse qu'accompagnent des pages, des valets de chambre, des laquais, tout un train de maison digne de sa haute fortune et de sa noble origine; d'autres, fils de bourgeois riches et soucieux de paraître,

galopent sur un cheval copieusement empanaché; les étudiants de condition modeste trottinent sur une mule de louage, portant en croupe, dans un ballot de serge verte, la provision de lard fumé, de saucissons et de pois chiches qui leur permettra de vivre sans porter de trop rudes atteintes au crédit paternel; enfin, à pied, les pauvres diables sans le sou cheminent, désireux de conquérir les honneurs et le profit attachés au savoir, et dont le séjour à l'Université se payera de menus services rendus à leurs camarades plus fortunés : ce sont des « ordonnances d'étudiants ». Toute cette jeunesse est pleine de vie, d'espoir et d'insouciance. On se hèle, on s'interpelle : chacun se hâte vers « la Mecque » de ses rêves, la ville de toute science, la rivale de Paris, de Bologne, d'Oxford, « la seconde lumière du monde », dont les dômes, les clochers se profilent, comme en un mirage, au-dessus de la plaine nue et des champs monotones.



SALAMANQUE : ENTRÉE DES PETITES ÉCOLES.



Phot. Olivan.

SALAMANQUE : COUR DE L'UNIVERSITÉ.

A peine franchie la porte de Zamora, la joyeuse caravane s'éparpille et chacun cherche son gîte : celui-ci dans le logis que lui a retenu sa famille, l'autre dans un collège, où il a le privilège d'un boursier, la plupart chez les logeurs ou « bacheliers de pupilles » qui tiennent de l'Université le monopole du logement des écoliers. On fait, chez eux, maigre chère, les chambres sont étroites, mal aérées, mais le robuste appétit des pensionnaires supplée à l'insuffisance du menu. Le lendemain de l'arrivée, tout le monde est dehors : dans la *Rua*, entre les étalages des libraires, des marchands de parchemins, des faiseurs de thèses et de boniments; c'est une réjouissante cohue.

Enfin, voici l'*Université :* le vénérable monument n'a point l'air rébarbatif et grandiose que feraient supposer sa destination et sa lointaine origine. Mais la façade, découpée comme un vieil ivoire, enluminée comme un missel, enroule dans ses festons capricieux des aigles, des armoiries, les médaillons des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, promoteurs du grand mouvement intellectuel qui jeta tant d'éclat sur l'Espagne du XVI[e] siècle.

Tout est muet à présent devant l'immense portail: vous le pourrez contempler à l'aise. La petite place qui le précède porte une statue de l'illustre maître *Fray Luis de Léon;* à droite, les bâtiments que l'Université louait aux libraires, aux scribes, aux enlumineurs; à gauche, l'ancien hôpital des Étudiants et la ravissante porte d'entrée des *Écoles mineures*, préparatoires au cours de l'Université proprement dite. Sur la place, l'herbe pousse entre les pavés, et la cour des petites écoles est solitaire : rien n'est favorable au recueillement comme le jardin discret ouvert entre les jolies colonnades de son cloître; j'y goûtai, sur un banc de pierre qui fait le tour des galeries, une sieste délicieuse.

Il me semblait revoir les beaux jours de cette école, la place voisine pleine de monde en attendant l'heure du cours. De tous côtés débouchent les étudiants, vêtus de la robe des avocats, avec un manteau brun sur lequel pend la *beca*, longue étole de drap fixée à la poitrine et rejetée en arrière par-dessus les épaules. Les étudiants se distinguent par la couleur de la *beca :* ceux de San Bartolomé, le plus ancien collège de Salamanque, la portent brune; elle est écarlate pour les boursiers du collège de l'Archevêque; bleue pour ceux d'Oviedo, violette pour ceux de Cuenca. Ces quatre collèges forment une élite : leurs boursiers, choisis par les élèves eux-mêmes entre de nombreux concurrents, peuvent prétendre aux plus hautes charges de l'Église et de l'État. Aussi ne se mêlent-ils guère à la foule de leurs camarades, ceux des ordres militaires qu'ils jalousent, les étudiants d'Alcántara et de Calatrava, de Saint-Jean et de Santiago qui portent sur leur poitrine la croix rouge de Saint-Jacques. Au milieu d'eux passent des groupes de moines et de frères, franciscains à la robe de bure, dominicains tout de blanc habillés, bénédictins noirs, minimes et augustins; et sur ce fond sombre éclatent, en vives couleurs, la *beca* bleue des orphelins de la Conception, la *beca* violette et le manteau jaune des élèves de Santa Maria de Burgos, le manteau bleu coupé d'écarlate du collège de San Miguel... L'heure sonne : tout le monde s'engouffre sous le portique de l'*Estudio*.

Rien n'est changé depuis quatre siècles : ces petits pavés mal assujettis ont vu passer des foules turbulentes et les maîtres de la science. Des salles étroites, peu éclairées, sont réservées à l'enseignement spécial de l'hébreu, du chaldéen... On devine que l'auditoire y était restreint. Au contraire, plus d'un millier d'étudiants pouvaient trouver place dans la salle où se faisaient les cours de droit : ce devait être une imposante assemblée, un peu houleuse, quand le professeur n'avait pas le don de plaire ou prolongeait son cours outre mesure. Alors les

pieds raclaient sur les dalles, les rumeurs allaient leur train; parfois, malgré le bedeau qui fait sortir les plus tapageurs, le tumulte grandit, prend les proportions d'une émeute : il faut aller quérir le Recteur ou même l'Écolâtre, son alguazil, le greffier, le procureur fiscal pour arrêter les mutins. Mais ce sont là heureusement des exceptions.

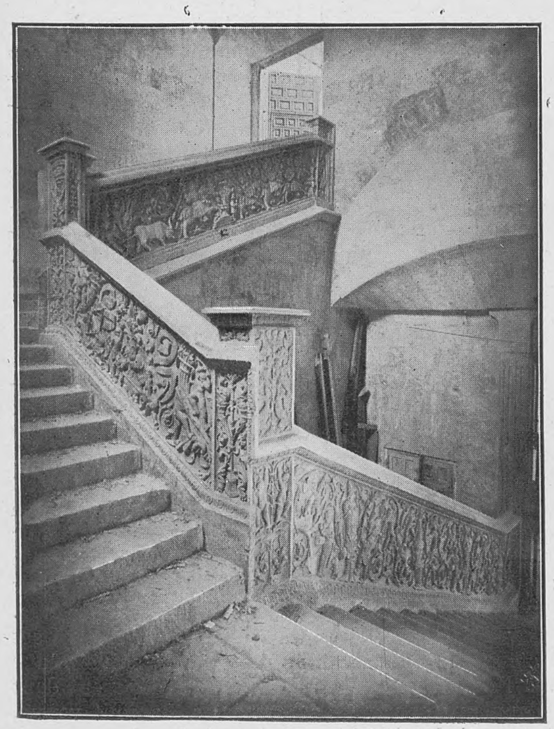


Phot. V. de Olivan.

SALAMANQUE : COLLÈGE DE CALATRAVA.

Si le maître ne sait pas retenir l'attention de son auditoire, c'est le mobilier de l'école qui en pâtit. Voyez la grande salle qui s'ouvre au fond de la galerie de gauche, à l'entrée de l'Estudio : des poutres mal équarries tiennent lieu de bancs; d'autres, un peu plus larges, servent à l'écolier pour écrire, quand il apporte son écritoire; mais d'ordinaire simplement pour appuyer les coudes s'il écoute la leçon. A en juger par les inscriptions, les découpures, les incisions profondes qui entaillent les malheureuses poutres, que de générations ont passé sur ces bancs! La salle est sombre, d'étroites fenêtres y laissent tomber d'en haut une lumière indécise. Rien de plus simple que la chaire : le professeur est assis sur un coffre de bois où, son cours terminé, il range ses livres. Alors, suivant un usage immémorial auquel personne n'oserait contrevenir, le maître, quittant la salle, va s'adosser à un pilier de la galerie, les étudiants les plus studieux l'entourent familièrement et lui demandent des explications complémentaires. L'*Université* est une république où le savoir seul met des différences, mais aussi une famille où le maître est un ami.

Tout étudiant immatriculé, qu'il soit pauvre ou d'illustre origine, jouit de privilèges importants : pour lui la vie coûte moins cher qu'à tout autre; les « Bacheliers (logeurs) de pupilles » sont astreints à un tarif dressé par l'Université. L'étudiant est exempt de toute taxe : s'il est malade, l'hôpital des Écoles lui ouvre ses portes et le soigne gratuitement. Qu'il commette un délit : sur le territoire franc de l'Université, les alguazils ne peuvent le poursuivre; s'il se fait prendre, dans la ville ou hors de *Salamanque*, on le ramène à ses juges naturels, dont le premier est le maître des Écoles réunies.

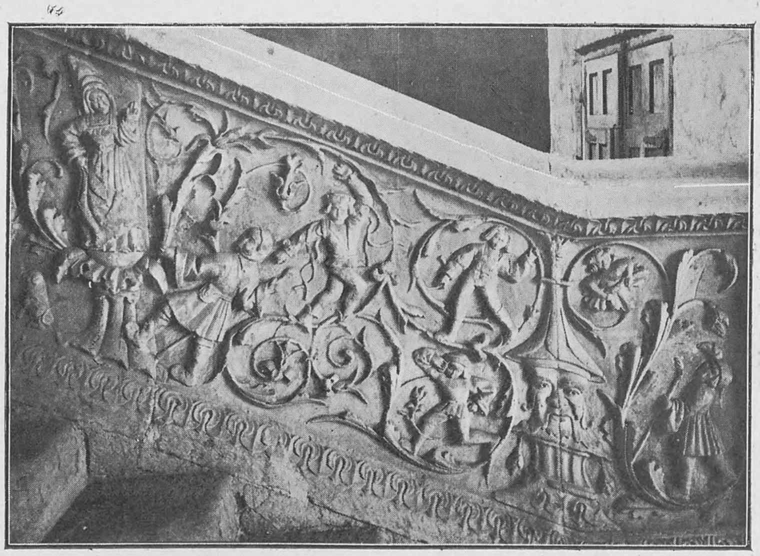


Phot. Laurent-Lacoste.

GRAND ESCALIER DE L'UNIVERSITÉ.

Il y a de bons et de mauvais étudiants, des écoliers qui travaillent, d'autres qui ne font rien et, par une conséquence naturelle, s'ingénient à mal faire. Les premiers, rentrés à leur domicile, étudient, rédigent leurs notes, préparent leur cours; le règlement imposé aux Bacheliers de pupilles veut que leur porte soit fermée à six heures en hiver, à neuf heures en été : ils ne peuvent avoir plus de vingt pensionnaires, afin de les mieux surveiller; ils doivent s'assurer que ceux-ci sont levés à l'heure, qu'ils travaillent au lieu de jouer aux dés ou aux cartes. Il s'en faut d'ailleurs que l'étudiant soit un prisonnier! Il a pour se distraire le va-et-vient de la rue, les cours, les visites, les tragédies latines qui se jouent dans quelque collège, les concours, les bavardages devant les boutiques des libraires, les flâneries au marché de la Verdure (marché aux légumes), sur le pont romain ou le long du Tormès, les foires, les parties de campagne, les repas sur l'herbe, les danses, celle du soulier, où l'on frappe la semelle en guise de tambourin pour marquer la mesure, le *cascabel menudo*, où l'on secoue ses jarrets garnis de grelots; il a encore les sérénades sous les balcons, les concerts où l'on finit par se casser des guitares sur la tête, les tournois, les rixes, les duels, les mêlées générales, où l'on s'escrime à grands coups de rapière, souvent sans raison, pour le plaisir de se battre.

Les plus enragés batailleurs ne comptent pas parmi les écoliers studieux. Il en est qui, sous prétexte d'études, ne vivent que de rapines et de mauvais coups. Ces malandrins désœuvrés forment une corporation :



Phot. V. de Olivan.

DÉTAIL DE LA RAMPE DE L'ESCALIER.

les chevaliers de la *Tuna :* pains volés à l'étalage des boulangers, légumes et fruits dérobés au marché, friandises subtilisées à la vitrine du confiseur, tel est leur menu ordinaire. Si la malchance les poursuit, ils se mêlent aux faméliques à la porte des couvents et dévorent la soupe que leur apporte le frère hôtelier, mélange incohérent de navets, de laitues, de concombres, d'escargots, d'olives, de têtes de poisson qui nagent dans un liquide clair et sans nom, ancêtre du *gaspacho* national. Mais ce n'est là qu'une extrémité. Bien qu'il ne paye pas de mine, le gueux, chevalier de la Tuna, connaît plus d'un bon tour : il sait comme pas un soutirer l'argent des naïfs : il mendie, un emplâtre sur l'œil, sous le porche des églises, fabrique de fausses clefs pour les écoliers en quête d'aventures, se fait entremetteur, peu difficile d'ailleurs sur les gains de son louche métier. S'il ne trouve asile dans quelque hôpital, il dort dans un grenier, même à la belle étoile, enveloppé dans les plis sordides de son manteau troué.

Entre eux, ces fripons se traitent en termes choisis : « Votre Grâce, Votre Seigneurie. » Ils s'entendent à merveille, organisent des campagnes fructueuses hors de Salamanque, à l'occasion de quelque fête de village : ils se font montreurs de singes, joueurs de gobelets, chanteurs de vieux airs, tireurs d'horoscopes. Le métier finira par les conduire en prison, aux galères, à la potence : ils ne s'en soucient guère! Singuliers étudiants en vérité qui se réclament pourtant avec orgueil de l'Université, où leur nom fut inscrit; ils rougiraient d'être confondus avec la tourbe des mendiants ordinaires et se font un titre d'honneur de leur scélératesse.

Parfois l'Université convie tous ses enfants à une fête de la maison : réception de docteur, élection du grand Maître de l'école. Le baccalauréat, la licence, le diplôme de maître ès arts se confèrent sans éclat : ce sont des titres inférieurs. Il n'en est pas de même du *doctorat*, que l'on entoure d'honneurs extraordinaires. « La veille de l'examen, un étudiant à cheval, précédé de tambours et de trompettes, va distribuer à tous les docteurs la liste des conclusions qui seront soutenues. Tout le corps universitaire se rassemble. En tête, les musiciens, l'alguazil du chancelier, le maître des cérémonies, les rois d'armes, les deux secrétaires de l'*Estudio ;* derrière, les professeurs en grand costume : robe noire garnie de dentelles blanches, toque noire ornée d'une houppe qui retombe en franges autour du bonnet; d'abord les maîtres ès arts en camail bleu de ciel, puis les théologiens en camail blanc, les médecins en jaune, les canonistes en vert, les légistes en rouge. Après eux, le candidat; les bedeaux avec leurs masses, l'Écolâtre ayant à sa gauche le Recteur, à sa droite le docteur qui servira de parrain au récipiendaire; enfin les juges et les officiers de l'Université, les pages, les valets et les domestiques. Le candidat va tête nue; il monte un cheval richement harnaché, couvert d'un caparaçon qui traîne jusqu'à terre; il est vêtu de velours ou de soie, avec le collet à l'espagnole et des bottes de maroquin; il est armé de l'épée et de la dague. Les cloches sonnent : au bourdon sourd de la cathédrale se mêlent les notes claires de Saint-Martin, les tintements des églises lointaines. Derrière le cortège se presse en désordre la foule innombrable des étudiants, toute la jeunesse de Salamanque, les artisans qui ont interrompu leur travail, les marchands qui ont fermé leurs boutiques, les paysannes des alentours, les villageoises en robes brodées, les *charros* parés de leurs boutons d'argent et serrés dans une large ceinture de cuir. » (RÉGNIER.)



Phot. Laurent-Lacoste.

SALAMANQUE : ÉGLISE SAINT-DOMINIQUE.

L'épreuve du lendemain est dure pour le candidat. Après avoir été solennellement interrogé dans la salle d'honneur ou *Paranymphe* spécialement aménagée pour ces solennités, il doit subir la critique et les sarcasmes de ses collègues, entendre aussi son propre éloge. Enfin, au son des hautbois, des trompettes et des tambourins, on le conduit, toujours solennellement, à la cathédrale. Sur une estrade où prennent place tous les dignitaires de l'Université, il prononce une harangue, puis reçoit les insignes de son grade, l'anneau d'or, gage de l'union indissoluble contractée avec la science; le livre, symbole du savoir; enfin le bonnet de docteur. Son parrain lui donne l'accolade; il prête serment, fait remettre à ses collègues le cadeau d'usage sur un plateau d'argent. Les acclamations éclatent et la cérémonie est terminée.

L'installation d'un nouveau *professeur* est encore l'occasion de fêtes magnifiques. Par son esprit et ses institutions, l'Université de Salamanque étant essentiellement démocratique, ce sont les élèves qui désignent par élection leur futur maître. Aussitôt qu'une chaire est vacante, tous les centres d'études d'Espagne et d'Europe en sont informés. Les candidats se présentent au concours, et les épreuves sont publiques. Chacun doit faire une leçon d'une heure sur un sujet réglé d'avance, entendre la critique, y répondre, soutenir une discussion sur les différents points du programme qui doit faire l'objet de son enseignement. D'ordinaire le candidat, quelques jours avant l'épreuve publique, fait plusieurs cours afin de se concilier le plus possible d'auditeurs et d'adhérents. Mais il faut compter avec les cabales et les factions qui agitent ses impressionnables électeurs. La proclamation de l'élu est suivie d'une apothéose : ses élèves l'enlèvent sur leurs épaules, le déposent dans sa chaire au milieu d'applaudissements enthousiastes. La nuit venue, tout *Salamanque* est sur pied : la ville est illuminée, des cortèges bruyants, portant des torches et des lanternes, agitant des branches

de laurier et des palmes, parcourent les rues au bruit des pétards et des fusées lumineuses qui montent dans le ciel.

Il y eut jusqu'à plus de soixante-dix *chaires* à l'Université de Salamanque ; dix de droit civil, autant de droit canon, sept de médecine, de théologie, une d'hébreu, de chaldéen, de musique, d'astrologie, onze de philosophie... On imagine l'imposant cortège, lorsque tous les maîtres défilaient dans quelque cérémonie officielle.

Au-dessus des professeurs, le *Recteur*, qui les représente, n'est élu, par eux, que pour une année; il est chargé de maintenir l'ordre, d'administrer les biens de l'Université : on n'hésitait pas à choisir même un simple étudiant doué de qualités exceptionnelles. Mais le titulaire de cette charge appartenait d'ordinaire à quelque noble famille pour qu'il relevât, par le prestige du nom et de la fortune, l'autorité d'une magistrature trop précaire et pourtant de si grande importance. Les plus illustres maisons d'Espagne ont fourni des recteurs à *Salamanque:* les Spinola, les Pomar, les Villamanrique... et ce Gaspar de Gusman qui fut plus tard comte d'Olivarès, ministre de Philippe IV.



SALAMANQUE : PORTE DE SANTA MARIA *DE LAS DUEÑAS.*



Phot. V. de Olivan.

CHAPITEAUX DE NOTRE-DAME DE LA VEGA.

Au-dessus de tous, le *Maestrescuela* (chancelier) de l'Université est chargé de diriger les études, de veiller à l'observation des statuts et de juger au civil et au criminel le personnel de son petit État, car c'en est un. Le *Maestrescuela,* nommé à vie, représentant du pape et de l'empereur, personnifie la majesté du pouvoir dans ses deux plus hautes expressions : il est souverain chez lui. Les privilèges ne manquent pas d'ailleurs à l'Université qu'il gouverne. Héritière de l'école de Palencia, fondée par Alphonse VIII de Castille, dont la durée fut éphémère, l'*Université de Salamanque* ne cessa de grandir depuis sa création par Alphonse IX, en 1243. Saint Ferdinand, conquérant de Cordoue et de Séville, la combla de faveurs; Alphonse le Sage paya les maîtres sur sa propre cassette et obtint du pape Alexandre IV la bulle qui faisait d'elle l'une des quatre grandes Académies du monde. Boniface VIII et ses successeurs, Jean XXII, Martin V, multiplièrent pour elle les libéralités. Ce fut, au XIVe siècle, l'une des gloires de l'Espagne; après Paris, « la seconde lumière du monde ». Elle osa graver sur ses armoiries cette orgueilleuse devise : *Omnium scientiarum princeps Salamantica* (Salamanque, maîtresse de toutes sciences). Alors les autres écoles lui demandent des maîtres; les rois, des ministres, des diplomates, des chefs d'armée; les papes la consultent, lui notifient leur avènement. Si le roi se présente à l'Université, les docteurs le reçoivent assis, tête couverte comme les grands d'Espagne. Même les pitres et les ruffians inscrits sur ses registres se font un titre d'honneur de lui appartenir.

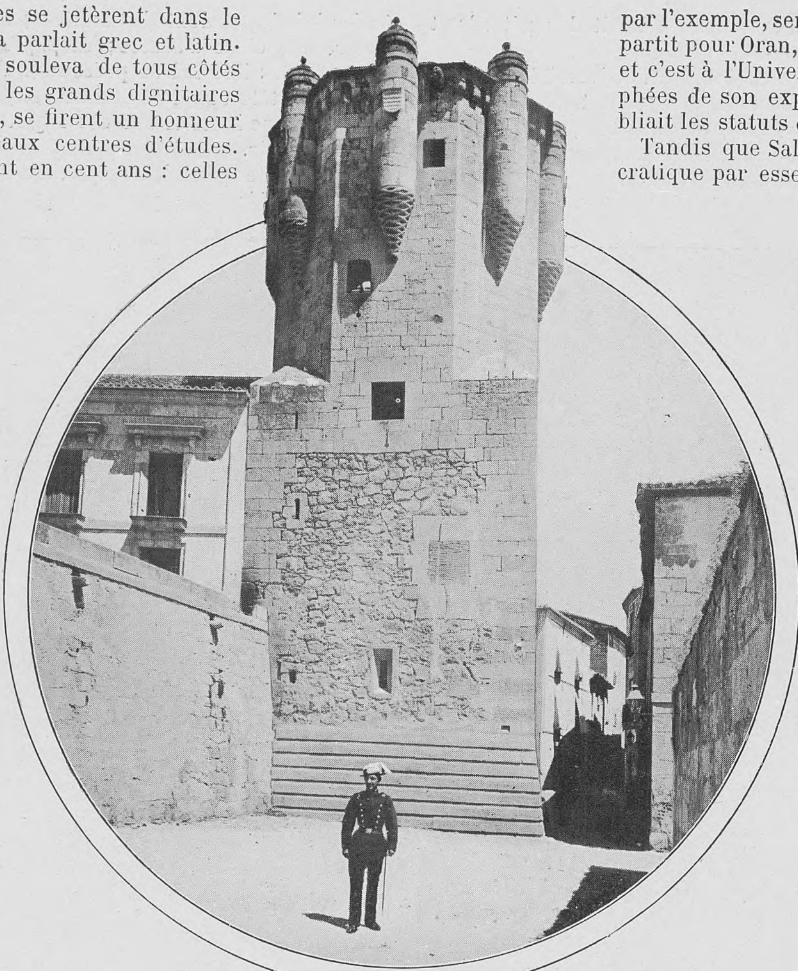
A l'exemple de Salamanque, d'autres Universités se constituèrent : celle de *Lérida* (1300), pour le pays aragonais; celle de *Valladolid* (1346), fondée par Alphonse XI de Castille; celle de *Huesca* (1354), par Pierre IV d'Aragon. Puis une longue suite de guerres et de querelles particulières entrave le mouvement intellectuel pendant près d'un siècle. Il reprend à la fin du XVe siècle, et son essor est alors merveilleux. Il faut en rapporter l'honneur surtout à la reine Isabelle, femme remarquable s'il en fut, qui, non contente d'avoir mené à bonne fin le grand œuvre de la libération du territoire et contribué d'ailleurs par son initiative personnelle à la conquête du Nouveau Monde, voulut, aux gloires de la politique et de la guerre, ajouter celles de la culture de l'esprit. Elle parlait le latin comme le castillan, lisait le *De Officiis* de Sénèque et se faisait un plaisir, lorsqu'elle venait à Salamanque, d'assister aux exercices de l'Université. Avant tout soucieuse de progrès, elle avait décidé qu'aucun droit ne serait payé par les livres étrangers à leur entrée en Espagne, parce qu'ils « apportaient à la fois honneur et profit en permettant de s'instruire ». L'éducation de ses enfants fut l'objet de soins assidus : ses deux filles parlaient et écrivaient le latin comme elle; son fils, don Juan, que sa naissance promettait au trône, mais qu'une mort prématurée enleva dans un âge encore tendre, fut confié à des maîtres éminents. Et pour que le savoir fût honoré à la cour même, comme elle l'en jugeait digne, la reine créa une sorte d'*École palatine* qui la suivait dans tous ses déplacements. Pierre Martyr, un érudit milanais qu'elle fit venir, dirigeait cette école nomade. Elle eut sur la transformation des mœurs et le progrès des idées une influence considérable. Tel grand seigneur, qui jusque-là ne rêvait que chasse, guerre et tournois, se piqua d'humanisme pour faire sa cour à la souveraine. On vit le maître d'Alcántara traduire les *Commentaires* de César; Alonso de Palencia, les *Vies* de Plutarque; d'autres mettaient en castillan Juvénal

ct Dante. Les dames elles-mêmes se jetèrent dans le mouvement : doña Maria Mendoza parlait grec et latin.

Le noble exemple de la reine souleva de tous côtés une vive émulation : les princes, les grands dignitaires de l'Église, les corps communaux, se firent un honneur de fonder ou de doter de nouveaux centres d'études. Plus de vingt *Universités* surgirent en cent ans : celles de Sigüenza (1472); de Saragosse, fondée par les jurés de cette ville; Avila (1482), Valence (1500), Santiago (1504), Alcalá (1508), Séville (1516), Tolède (1520), Lucena (1533), Sahagun (1534), transférée à Irache, Grenade (1537); Oñate (1542), Gandia (1547), fondée par saint François de Borgia, duc de Gandia; Osuña (1548), due au comte de Ureña (1551) et fondée par don Pedro Alvarez d'Acosta, évêque de cette ville; Almagro (1553); Oropesa (même époque), fondée par don Francisco Alvarez de Toledo, vice-roi du Pérou; Baeza (1565), Orihuela (1568), Tarragone (1572), due au cardinal don Melchior Cervantes de Gaeta, archevêque de Tarragone.

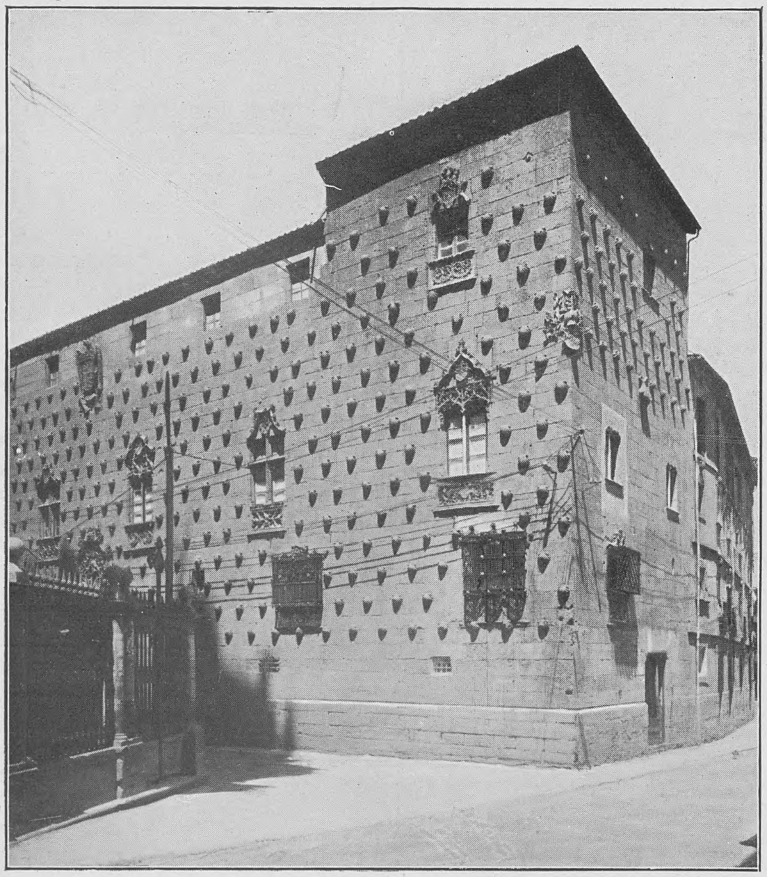
Ceux qui ne peuvent subvenir aux frais de créations aussi coûteuses, puisque, aussi bien, il ne s'agit pas seulement d'élever de vastes bâtiments, mais de créer des chaires et de pourvoir au recrutement des maîtres, se font les Mécènes de ces utiles institutions par la création de grands Collèges qui doivent leur assurer une clientèle choisie; les pauvres y peuvent trouver asile et s'instruire sans bourse délier : c'est même pour eux que les Collèges ont été fondés. Ainsi l'aristocratie du talent s'élève à côté de celle de la naissance et de la fortune. Tels furent ces grands Collèges de Salamanque fondés par l'évêque de *Cuenca,* par celui d'*Oviedo,* par l'archevêque de *Santiago;* celui de *San Bartolomé,* le plus ancien de tous et le plus célèbre, qui se vantait d'avoir produit : 6 cardinaux, 84 archevêques et évêques, 9 vice-rois, 18 ambassadeurs, 12 capitaines généraux, des conseillers sans nombre, des juges, des commandeurs et des chevaliers d'Ordres militaires. Tels encore le fameux collège de *Santa Cruz,* à Valladolid, fondé par le cardinal don Pedro Gonzalez de Mendoza; celui de *San Ildefonso,* cœur de l'Université d'Alcalá.

Le grand cardinal *Jiménez de Cisneros,* moine franciscain, archevêque de Tolède, primat d'Espagne, chancelier de Castille, couronna sa vie extraordinaire par la fondation de l'*Université d'Alcalá :* il voulait qu'elle fût la rivale de Salamanque. C'était un homme d'action : le 14 mars 1498, il en posa la première pierre; le 26 juillet 1508 on fêtait l'inauguration. *Cisneros,* que l'on avait vu surveiller de près les travaux, prendre des mesures l'équerre à la main, stimuler les ouvriers



Phot. V. de Olivan.

SALAMANQUE : LA TOUR DU CLAVERO.



Phot. V. de Olivan.

SALAMANQUE : LA MAISON DES COQUILLES.

par l'exemple, sembla un instant oublier son œuvre. Il partit pour Oran, enleva cette ville aux Barbaresques, et c'est à l'Université d'Alcalá qu'il rapporta les trophées de son expédition victorieuse. En 1513, il publiait les statuts de l'Université.

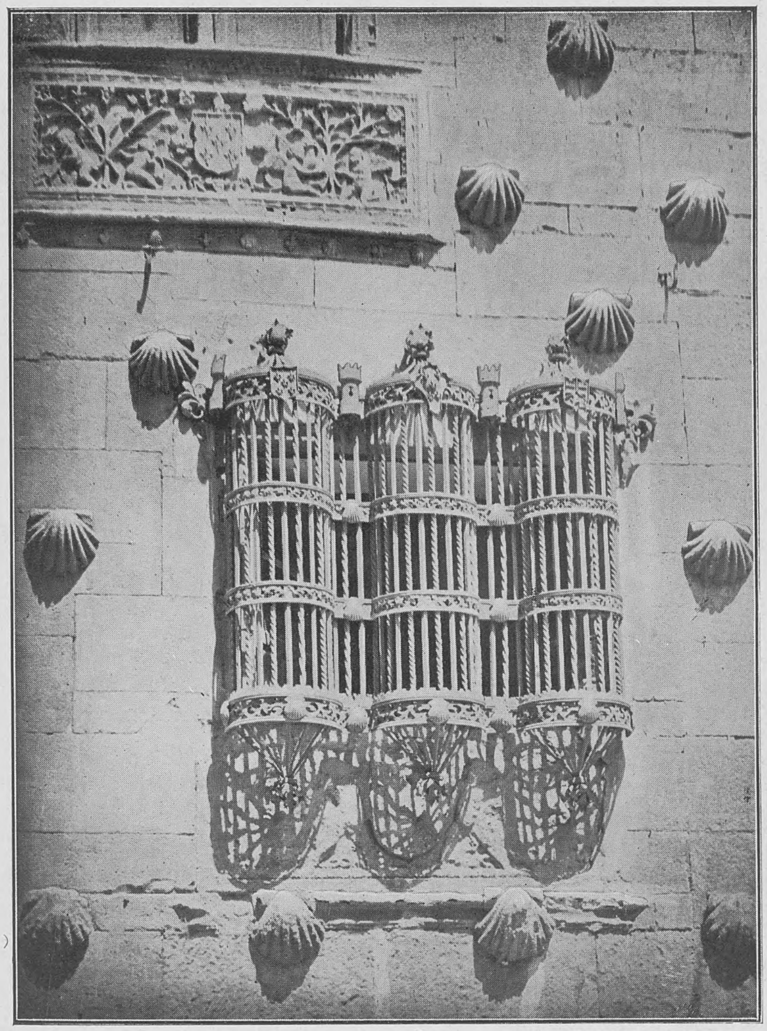
Tandis que Salamanque est une institution démocratique par essence, Alcalá dépend essentiellement du collège de *San Ildefonso,* dont le Recteur, nommé par l'archevêque de Tolède, représente directement le roi de Castille. Tous les Collèges groupés autour de lui sont les hôtes de l'Université, mais vivent dans sa dépendance. L'obtention des grades est particulièrement difficile; les programmes rappellent ceux de Paris. Pour tenir en haleine le zèle des professeurs, *Cisneros* décida que leur traitement serait proportionné au nombre d'élèves qu'ils sauraient retenir et que tous, après quatre ans, seraient soumis à la réélection.

D'ailleurs le fondateur audacieux de cette grande ruche intellectuelle ne recule devant rien pour en favoriser le rapide développement : c'est un jeune étudiant de Salamanque, de mérite exceptionnel, qu'il choisit pour premier Recteur. Par ses ordres, on recherche dans toutes les universités d'Europe les maîtres les plus connus pour les attacher à l'œuvre nouvelle. Il y eut 42 chaires de théologie et droit canon, 4 de médecine, 2 d'anatomie et de chirurgie, 14 de langues, grammaire, rhétorique... à l'Université d'Alcalá. On y prépare le texte latin, hébreu, grec, chaldéen, de la fameuse *Bible polyglotte* d'Alcalá : pour cela des copistes sont envoyés dans toute l'Europe, partout où se trouve un manuscrit important; les juifs d'Espagne sont appelés à fournir la version authentique de l'Ancien Testament; le vieux *Nebrija,* véritable encyclopédie vivante, rénovateur des études de langue hébraïque, latine, grecque et castillane, est appelé : Zuñiga, les Vergara, Francisco Sanchez, tous hellénistes, cicéroniens, humanistes, philosophes, sont, avec Nebrija, les principaux ouvriers de la Renaissance qui remue et entraîne l'Espagne intellectuelle du XVIe siècle.

Et l'on ne compte pas ici les maîtres espagnols qui vont porter dans les autres universités de l'Europe la renommée de leur pays : P. Ciruelo, J. et M. Séliceo, qui se font à Paris un nom dans les mathématiques; Luis Vives, qui enseigne à Louvain et devient, avec Érasme, l'une des lumières de ce temps. Une vie débordante entraîne la jeunesse espagnole : les plus illustres familles sont représentées à *Salamanque* et *Alcalá;* quelques grands seigneurs même tiennent à honneur de monter dans une chaire : P. de Velasco, qui fut plus tard connétable de Castille,

explique Ovide et Pline à Salamanque; don Alonso Manrique enseigne le grec à l'université d'Alcalá. Des femmes d'élite professent : doña Lucia de Medrano commente des textes latins à Salamanque; Francisca de Nebrija supplée son illustre père dans la chaire de rhétorique d'Alcalá.

Ce merveilleux entraînement dura peu. Sans parler des Universités de troisième ordre, comme celles de Sigüenza, d'Osuña et d'Oronte, dont l'existence, toujours précaire faute d'élèves et de ressources, prêtait à rire, les grandes Universités elles-mêmes, sans qu'il n'y



Phot. Laurent-Lacoste.
FENÊTRE GRILLÉE DE LA MAISON DES COQUILLES.

eût rien de changé en apparence, perdirent bientôt de leur sève première. La surveillance jalouse et toujours plus étroite du pouvoir, le relâchement de la discipline, la tyrannie des grands Collèges, les querelles intérieures, la concurrence des grandes écoles fondées par la Compagnie de Jésus, véritables universités autonomes, furent les causes de la décadence. Il est puéril et faux d'y ajouter : l'expulsion des Maures. Grenade tombait en 1492; or jamais l'Université de Salamanque ne fut aussi prospère qu'alors; elle atteignit son apogée dans la première moitié du XVIe siècle. Il convient ici de ne pas oublier que les Arabes traitaient justement les Maures de barbares, qu'ils eurent fort à en souffrir, et d'autres comme eux, non seulement les chrétiens, mais aussi les Juifs, qui tenaient en Espagne une place considérable. Tout ce qui comptait parmi eux dut céder au fanatisme intransigeant des Maures. Bien avant l'arrivée des rois catholiques à Grenade, les premiers Israélites étaient partis : ceux-ci vers la Sicile, où les appelait le curieux libéralisme de Frédéric II de Hohenstaufen; ceux-là, plus nombreux, vers le Languedoc et la Provence, attirés par les célèbres synagogues de Narbonne et de Béziers. Ils contribuèrent au développement de notre école de médecine de Montpellier. Les médecins chrétiens d'Espagne étaient aussi venus. C'est un Espagnol, *Armand de Villeneuve*, né vers 1240 à Cervera de Catalogne, qui, devenu l'un des premiers régents de l'école de Montpellier, obtint du pape Clément V la bulle de protection publiée le 8 septembre 1309, « le plus ancien programme d'études médicales qui nous soit parvenu ». (Thèse de doctorat en médecine, par Maurice DUSOLIER : *Aperçu historique de la médecine en Espagne*, 1906.)

Mais tout cela est bien antérieur à la décadence de *Salamanque*. La célèbre Université comptait, trois quarts de siècle après l'expulsion des Maures, près de 8000 élèves. En 1620, elle en avait 4000 encore; 2000 seulement en 1700 et 1500 à peu près vers le milieu du XVIIIe siècle. Alors, on n'y travaille plus et, dans les autres Universités, la décadence est la même : les arguties ont remplacé l'intelligence, le formalisme a tué la raison. Peu à peu s'est éteint le foyer de vie qui donna un si grand éclat à la première école d'Espagne; le silence envahit son cloître désert. Une nouvelle jeunesse essaye aujourd'hui d'en réveiller les échos : on compte maintenant quelques centaines d'élèves à l'Université de Salamanque. Mais qu'est-ce à côté des 8000 étudiants dont les clameurs joyeuses roulaient autrefois sous ces voûtes?

Une couronne de monuments enveloppe la vieille Université : *San Esteban*, au portail délicatement fleuri par le ciseau du sculpteur (son cloître vit Christophe Colomb); le *Colegio Viejo* (ancien San Bartolomé); la *Cathédrale*, une merveille de la Renaissance, trop peu appréciée parce que trop peu connue : sa double galerie à jour, une frise charmante, des écussons au frais coloris composent une parure juvénile qui lui sied à ravir. A côté d'elle, la vénérable basilique romane, fondée au début du XIIe siècle par Raymond de Bourgogne, paraît plus sobre, d'une grâce plus robuste, qui s'allie merveilleusement à l'exubérante beauté de la cathédrale nouvelle. Les deux sœurs sont unies par le bras du transept pris entre les deux constructions juxtaposées; la basilique romane est



PORTE DE LA MAISON DES COQUILLES (*LAS CONCHAS*).

en contre-bas. Vous verrez au-dessus de la porte de la vénérable église Saint-Martin, célèbre dans les fastes universitaires, un fameux groupe du centurion chrétien partageant son manteau pour en donner la moitié à un pauvre; le ciseau naïf qui a sculpté ce groupe se préoccupait évidemment peu des lois de l'équilibre et de la perspective : l'on se demande vraiment comment cela peut tenir.

On ferait un long catalogue des richesses architecturales semées de tous côtés à travers *Salamanque*. Qu'il suffise de citer : la *Casa de la Salina* (où se réunit l'Assemblée provinciale), ses fenêtres richement décorées, sa cour pittoresque; non loin de l'immense caserne de l'ancien collège des jésuites, la jolie *Casa de las Conchas*, ou maison des

Coquilles, dont le décor multiplie d'une si originale façon l'insigne des pèlerins de Saint-Jacques; la *Torre del Clavero*, près du square que décore une statue de Colomb; le *palais de Monterey*, le couvent du *Saint-Esprit*, tant de palais armoriés, de vieux hôtels aux tourelles imprévues, aux portails finement ciselés. Des squares (plus ou moins entretenus) mettent un peu de verdure et de gaieté dans la monotonie des rues; ils sont silencieux comme elles, excepté à l'heure où quelque groupe d'étudiants y vient prendre ses ébats, jouer à la boule, au « bouchon » et faire semblant de travailler à l'ombre.

C'est à la *plaza Mayor* que se concentre le mouvement : voilà l'une des plus belles places d'Espagne. Tout autour, des galeries d'arcades soutiennent de fières maisons à quatre étages; ici l'on se promène, on jase : on s'y battait autrefois. C'est là, en effet, que se donnaient les courses de taureaux : elles étaient terriblement dangereuses. Imaginez toutes les fenêtres garnies de monde, les balcons chargés à rompre; sur une estrade élevée, les dignitaires de l'Université et les magistrats de la ville; le peuple entassé derrière les barrières appuyées aux arcades. Cinq taureaux doivent paraître : on les a choisis parmi les plus sauvages. Point de lutteurs de profession, ni *toreros*, ni troupe de combat. Celui-là seul s'avance qui se sent assez de cœur au ventre pour lutter contre le taureau. Armé seulement de la cape rouge, il excite la bête, rompt son élan par des mouvements successifs et se borne, sans changer de place, à éviter les cornes redoutables. C'est d'une assez jolie audace. Le danger devient-il pressant? plusieurs épées se précipitent : on coupe les jarrets de la bête et on l'achève. Puis la scène change : un seigneur à cheval attend le taureau, le pique entre les deux cornes. Manque-t-il son coup parce que sa main tremble ou que l'animal se dérobe, il doit mettre pied à terre, et seul poursuivre, l'épée à la main, son adversaire furieux, jusqu'à ce que l'un ou l'autre tombe. Et il arrive souvent que c'est l'homme! Un autre jeu consiste pour le combattant à passer simplement une lance à travers le corps du taureau : gare à lui s'il manque l'animal; celui-ci ne le manque guère! C'est la lutte dans toute sa rudesse primitive : l'homme contre la bête; aussi les blessés et les morts ne sont-ils pas rares. Mais quelles fortes émotions secouaient les spectateurs de ces combats sanglants et comme elles surexcitaient la passion du courage et de l'honneur! Il n'y a plus tant d'émotions à la plaza Mayor : quand le soleil sur son déclin allonge vers le jardinet central l'ombre protectrice des hautes maisons, vous pourrez y goûter sans crainte un repos délicieux à rêver d'autrefois.





SALAMANQUE : PALAIS DE LA DÉPUTATION PROVINCIALE. COUR INTÉRIEURE.

Phot. V. de Olivan.

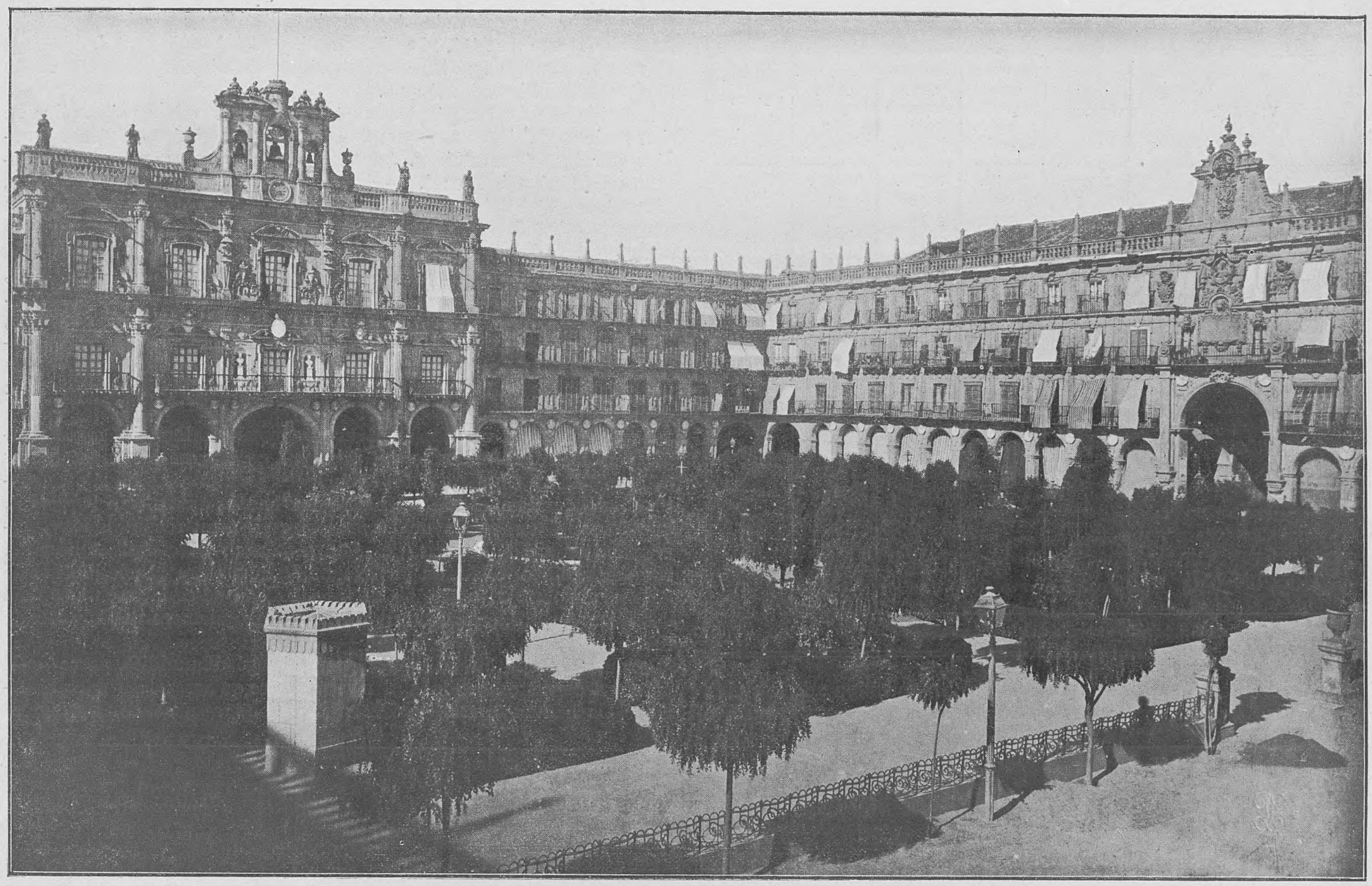
LA TERRE ESPAGNOLE

Salamanque, Avila, Valladolid, la Tierra de Campos sont des pays de grande culture : à perte de vue les céréales ondoient sur une plaine sans relief. Cette terre, pourtant, suffit à peine à la subsistance de ceux qui la cultivent. La fertilité du sol dépend, en effet, de facteurs essentiels que ne peut suppléer le labeur humain : d'abord la composition même du terrain, le **climat** auquel contribuent la direction et la fréquence des *vents*, la *température* créée par la latitude et le relief, la *pluie* tributaire à la fois des vents et de la température.

Les Vents. — Il est prouvé que sur les côtes occidentales de la Péninsule domine presque constamment le vent du *nord*. Un autre courant d'air vient du *sud-ouest*, par les Canaries, en longeant la côte d'Afrique et souffle de Gibraltar à Lisbonne-Oporto. Enfin, du *sud-sud-est*, les masses d'air chaud soulevées au-dessus de la mer sablonneuse du Sahara traversent la Méditerranée pour frapper de front la côte méridionale de l'Espagne. On ne doit pas confondre ce courant avec une brise locale particulière à l'Andalousie, lorsque sévit la canicule. Au ciel, alors, le soleil, à son zénith, éclate dans toute sa splendeur; la terre, surchauffée, haletante, totalement dépourvue d'humidité, dégage comme des vagues de feu, lorsque l'haleine fraîche de la mer tend à remplacer l'atmosphère embrasée de la terre. Il se produit, de la côte à l'intérieur, un courant qui s'éteint à mesure que le soleil s'abaisse à l'occident et que la terre perd sa température élevée.

Les vents se ploient au relief des régions qu'ils traversent. Celui du *nord*, en se heurtant à la côte cantabrique, brise son élan contre la haute barrière des *pics d'Europe* et ne parvient à tourner l'obstacle qu'après avoir perdu par condensation, au contact des cimes, la plus grande partie de la vapeur d'eau qui alourdissait sa marche. Il dévie alors, d'un côté, sur la Galice; de l'autre, par l'isthme affaissé qui relie la Cordillère cantabrique à celle des hautes Pyrénées. Dans le dédale compliqué des monts de Galice, les courants passent et se croisent par les sillons enchevêtrés des dépressions qui les attirent et déversent sur les crêtes l'humidité qui leur reste encore.

A l'est, le grand courant du nord dévie, comme un torrent, sur l'éperon de la sierra Demanda, s'épand et se dédouble en deux traînées distinctes : l'une, par le couloir de l'Èbre, jusqu'aux épais contreforts de la haute chaîne des Pyrénées qui absorbent le reste de son humidité; l'autre, à travers le plateau de Castille, où se rencontre,



Phot. Laurent-Lacoste.

SALAMANQUE : LA *PLAZA MAYOR*.

d'autre part, le courant échappé aux montagnes de Galice. Celui-ci, vent du nord-ouest, est humide et tempéré; l'autre, vent du nord-est, est sec et froid. Le premier domine à Salamanque, Avila, Zamora; le second, sur la région orientale du Pisuerga et de l'Eresma. Il n'y a point lutte entre les deux courants, car un troisième facteur intervient, brise froide tombée par les intervalles des hautes crêtes qui composent les Pyrénées asturiennes.

A l'exemple du vent du nord, celui du *sud-ouest* modifie sa course d'après le modelé du terrain. De la côte marocaine il frappe directement le littoral de l'Algarve et pénètre par le couloir du Guadalquivir. Mais tandis que la Giralda de Séville révèle habituellement sa présence, il arrive que Jaén, Ciudad Real, Tolède, situés plus haut dans les terres, marquent l'ouest avec persistance. C'est que, rompu et divisé par les massifs côtiers, le vent a dû prendre un détour et remonter vers l'intérieur par les routes du Tage et du Guadiana.

Le courant du sud escalade les pentes de la Nouvelle-Castille ; il est sensible à Albacete; mais plus loin, les vents d'ouest et nord-ouest arrêtent son expansion et il se perd dans les couches supérieures de l'atmosphère.

La Température. — Le vent est le véhicule de la vie, parce qu'il transporte avec les nuages l'oxygène et l'humidité nécessaires au développement des êtres. Mais la condensation des nuages en pluie bienfaisante dépend essentiellement de la latitude et du relief du pays parcouru. Si, le long du littoral de la Galice et du Portugal, la chaleur croît à mesure que l'on descend vers le Sud (15° en moyenne à la Corogne, 16° à Porto, 17° à Lisbonne, 18° au cap Saint-Vincent), il n'en est pas de même à l'intérieur des terres.



Phot. V. de Olivan.

PORTE DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN.

L'Espagne est plus près de l'équateur que la France : dans son ensemble, elle est moins tempérée; l'altitude en est cause. Après la Suisse, l'Espagne est le pays d'Europe qui présente la plus grande altitude moyenne. Comment, après cela, s'étonner que les hauts plateaux, c'est-à-dire les trois quarts du territoire, offrent, sous l'influence d'un rayonnement intense, de basses températures que l'on croirait à peine possibles, en songeant que l'Espagne est si près de l'Afrique? L'exagération du relief fait perdre à la Péninsule le bénéfice de sa latitude : elle souffre d'hivers fort rudes et, par cela même qu'elle est plus directement exposée au soleil, de chaleurs intenses. La vie espagnole tient entre ces extrêmes : elle est toute de contraste, comme le sol où elle puise.

Les pays les plus bas sont aussi les plus chauds. Tandis que la température moyenne de la plaine du Duero, dont l'altitude est d'environ 700 mètres, se tient à 11°, celle de la dépression de l'Èbre atteint 13° et 15° suivant l'exposition. Madrid, qui est plus au sud que Saragosse, Albacete encore mieux, n'ont qu'une température intermédiaire entre celles de Huesca et de la capitale aragonaise. Mais aussi, comparez leur altitude. La dépression andalouse, dont le niveau dépasse à peine celui de la mer et occupe la région la plus méridionale de la Péninsule, doit à cette double circonstance d'être la contrée la plus favorisée de l'Es-

TEMPÉRATURES DES DIFFÉRENTES VILLES D'ESPAGNE

VILLES.	ALTITUDES.	TEMPÉRATURE moyenne de l'année.	TEMPÉRATURE moyenne de l'hiver.	TEMPÉRATURE moyenne du printemps.	OSCILLATIONS thermométriques.
	Mètres.	Degrés.	Degrés.	Degrés.	Degrés.
Bilbao	16	15	10	21	11
Coruña	25	15	10	20	10
Oporto	185	16	10	21	11
Coimbre	141	16	11	21	10
Lisbonne	102	17	11	21	10
Soria	1 068	11	4	20	16
Burgos	860	11	4	18	14
Valladolid	692	13	4	20	16
Salamanque	814	12	5	21	16
Huesca	470	13	5	22	17
Saragosse	200	15	7	24	17
Madrid	655	14	5	24	19
Albacete	686	14	6	23	17
Badajoz	155	17	7	26	19
Séville	30	19	12	28	16
Jaén	450	16	8	25	17
Grenade	670	15	7	23	16
Alicante	14	18	12	25	13
Valence	24	17	11	24	13
Barcelone	15	16	10	23	13

Ces chiffres sont officiels pour une période de dix ans.

pagne. Mais là aussi se montre la plus forte opposition : de la plaine africaine de Malaga il n'y a qu'un bond jusqu'aux sommets poudrés à frimas de la sierra Nevada, des palmiers d'Elche au glacier du Veleta. Au cœur même de l'été, la neige ne disparaît jamais tout à fait dans ce massif, comme sur les grandes cimes de l'intérieur, la sierra de Gredos ou les Picos de Europa.

L'oscillation des températures est plus sensible encore si, au lieu de s'en tenir aux chiffres moyens, l'on prend les données extrêmes fournies par les observatoires. Le thermomètre peut marquer 13° au-dessous de zéro à Téruel, — 12° à Valladolid, — 10° à Saragosse, Albacete, — 8° à Salamanque, Burgos, Soria, Madrid et Jaén, — 5° à la Corogne et à Saint-Sébastien. Il suit que l'hiver est moins rude à la Corogne, tout à fait au nord, qu'à Téruel, non loin de Valence. Au contraire, durant l'été, le thermomètre peut atteindre, dépasser même, 40° à Téruel, Ciudad Real, Madrid, Soria, Valladolid et Salamanque. Alicante, où l'on cuit en juin, paraît aux gens de Madrid un paradis, quand la canicule dévore la capitale : aussi les Madrilènes viennent-ils ici, en juillet, se rafraîchir à la brise de mer. En mars, où la température est délicieuse sur cette côte, vous n'y verrez personne : quel étrange pays que l'Espagne !

La distribution des **pluies**, leur inconstance, leur inégalité s'expliquent d'elles-mêmes. Le vent du nord, qui pousse les nuages et les décharge en cataractes sur les campagnes plantureuses de la côte septentrionale, n'arrive de l'autre côte des hautes cimes, qui l'arrêtent, que délesté d'une partie de l'humidité qu'il avait recueillie sur l'immense étendue de l'Océan. Ce n'est plus un vent chaud et humide, comme à Bilbao, Gijón ou la Corogne, qui pénètre sur le plateau de Castille ; le peu qu'il entraîne de vapeur d'eau se condense au contact des terres froides du plateau ou des hauteurs qui enserrent la vallée de l'Èbre.

Quant au vent du sud-ouest, peu chargé d'humidité, parce qu'il parcourt de vastes étendues, il ne rencontre qu'assez loin dans l'intérieur les hautes terres capables de provoquer sa condensation ; les sierras Nevada et Morena sont assez arrosées, mais la quantité d'eau qu'elles reçoivent ne se peut comparer avec celle du littoral cantabrique.



Phot. V. de Olivan.

AU CHEVET DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN.



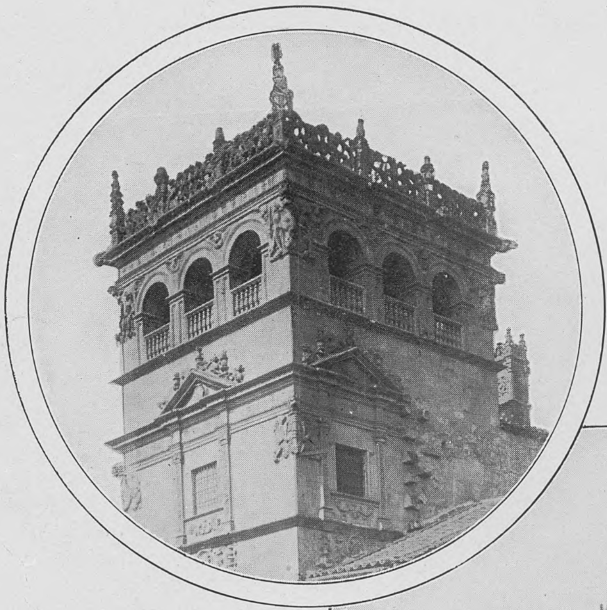
Phot. V. de Olivan.

PLACE DU CORRILLO, A SALAMANQUE.

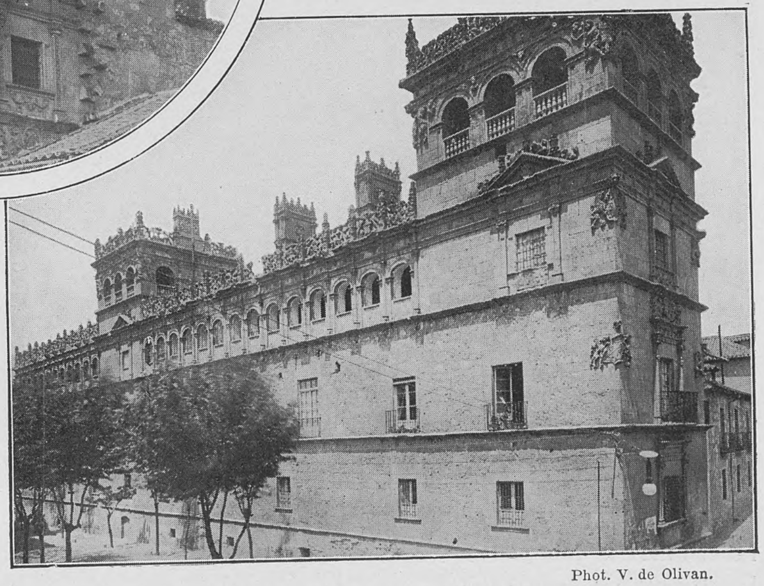
Le vent qui souffle de la Méditerranée est plutôt sec, parce qu'en hiver et au printemps l'évaporation du grand lac marin est presque nulle. Au contraire, durant l'été, les vapeurs entraînées par la brise rencontrent une côte, des plaines et des montagnes dont la température trop élevée ne permet guère de condensation. Il faut attendre l'automne ; alors les terres, vite refroidies, attirent à elles les eaux d'évaporation marine, qui, presque toujours, fondent en cataractes.

Quelle est pour les diverses parties de l'Espagne la saison des pluies ? Le maximum de précipitations, pour la région océanique, correspond à l'hiver ; pour la Méditerranée, à l'automne : on en sait la raison. Dans l'intérieur, le printemps est surtout pluvieux, sans doute parce que les terres non encore échauffées provoquent une condensation facile. Dans son ensemble, à l'exception des régions privilégiées signalées plus haut, l'Espagne est assez mal partagée au point de vue des précipitations. La sécheresse domine. Si la France reçoit environ 770 millimètres de pluie, l'Espagne n'atteint pas à la moitié. On a recueilli 500 millimètres à Soria, Séville, Tarifa ; moins de 400 à Salamanque, Madrid ; moins de 300 à Barcelone, Valence, Albacete, Saragosse, Valladolid.

Les traverses montagneuses qui barrent la péninsule constituent autant d'obstacles au déploiement des nuages venus de l'Océan. Comment, au sud de la chaîne cantabrique, de la sierra de Guadarrama et des monts de Tolède, resterait-il encore dans l'air un peu d'humidité pour cette pauvre plaine de la Manche qui, d'ailleurs, ne reçoit du midi que des courants âpres et brûlants? De là cette sécheresse générale des hautes plaines espagnoles, ce régime instable des fleuves qui, n'ayant d'autre aliment que les précipitations intermittentes des régions élevées où ils prennent leur source, tantôt roulent comme des torrents, tantôt se perdent dans les graviers de leur lit ou disparaissent sous terre, précisément quand on aurait le plus besoin d'eux. L'Espagne, par sa latitude, devrait être un jardin. Il s'en faut que la réalité réponde à cette conception théorique; la vigne ne peut croître et prospérer sur plus de la moitié de l'Espagne. Les céréales elles-mêmes, moins sensibles pourtant aux soubresauts de la température, ne trouvent que rarement les conditions d'humidité nécessaires à leur parfait développement.



Aussi voit-on croître chaque année la lamentable théorie des **émigrants** qui abandonnent la terre incapable de les faire vivre : 51 000 en 1902, 87 000 en 1904, 125 000 en 1905. Ce sont les hautes régions cantabriques qui fournissent le contingent le plus élevé à l'émigration transatlantique. Gallegos et Basques s'embarquent volontiers pour l'Amérique. De Lérida, Huesca, Gérone, plus de 6 000 journaliers passent chaque année de l'autre côté des monts, cherchant un salaire qui les fasse vivre, le leur étant dérisoire. Alicante, Alméria, les régions les moins favorisées du Sud, alimentent l'immigration dans l'Afrique du Nord, l'Algérie (surtout Oran) et le Maroc.



Phot. V. de Olivan.

PALAIS DE MONTEREY, AUX DUCS D'ALBE.

Et comme l'on comprend l'exode des pauvres gens, lorsqu'on parcourt pour la première fois en chemin de fer ces plaines désolées de la Castille, sans arbres, presque sans villages, qui étendent leur monotonie de Burgos à Madrid! Au moins espère-t-on voir apparaître, aux approches de la capitale, ces ruches industrielles, des faubourgs populeux et remuants, les villas, les bosquets, les jardins qui signalent les approches d'une grande cité. Rien de tout cela. Vous passez sans transition de la plaine vide au mouvement exubérant, du désert à la foule. Vers le sud, c'est la désolation de la Manche et les plaines revêches du Tage, au delà de Tolède, jusqu'en Portugal. Le logement, l'alimentation, les salaires de tous ceux qui vivent de la terre dans les deux Castilles témoignent de la pauvreté de leurs ressources et des conditions précaires de leur existence.

Il ne faut point seulement en accuser la marâtre nature. Les hommes ont contribué autant, sinon plus qu'elle, à l'appauvrissement du sol : d'abord, par la *destruction* des forêts, ensuite par l'*inertie* où ils se complaisent. Sécheresses mortelles, inondations ou pluies dévastatrices, désagrégation des montagnes, déchaînement des vents âpres qui glacent ou brûlent, anémie de la terre : rien n'y fait! On essaye de reboiser. Mais, dès longtemps la montagne, sans défense, a été dépouillée par les éléments de la couche végétale attachée jadis à ses flancs et sans laquelle un arbre ne peut prendre racine.



Phot. V. de Olivan.

COSTUME TRADITIONNEL DES « CHARRAS ».

PRODUCTION AGRICOLE

« Par ses conditions naturelles, l'Espagne est un pays agricole, mais son agriculture est très en retard. Les terrains incultes s'élèvent à 48 pour 100 de la superficie totale, tandis qu'ils n'occupent, en Grande-Bretagne, que 28,4 pour 100 du territoire; en Hollande, 23 pour 100; en Italie, 19,3 pour 100; en Allemagne, 10 pour 100; en Belgique, 9,4 pour 100; en France, 9 pour 100. Parmi les terres cultivées en Espagne, il n'y en a que la trentième partie qui soit arrosée par des canaux. » Le ministère *de Fomento*, qui publiait ces lignes en 1898, dans la statistique des Travaux publics, à côté du mal, indique le remède : l'*irrigation*. Sous un climat dont l'altitude générale du territoire et le déboisement inconsidéré exagèrent la sécheresse, les fleuves, torrentiels par nature et profondément encaissés, échappent à la portée des riverains dans la majeure partie de leur cours et se perdent dans la mer, à peu près inutiles pour l'agriculture. Sans eau, une terre d'ailleurs très favorable à la culture des céréales ne rend guère en froment plus de 8 quintaux à l'hectare; les terrains arrosés produisent le double. La création des canaux d'irrigation pour l'arrosage des champs prend de ce fait, en Espagne, une importance exceptionnelle.

Si, avec les bienfaits de l'irrigation, l'emploi judicieux des *engrais artificiels* ajoutait les éléments régénérateurs nécessaires à un sol appauvri par une longue usure, on arriverait à des résultats plus décisifs encore. Un autre progrès s'impose. Le relevé défectueux de la propriété rurale d'après un *cadastre* mal fait et des évaluations trop anciennes favorise les décla-



Phot. V. de Olivan.

VUE GÉNÉRALE DE SALAMANQUE, PRISE DES BORDS DU TORMÈS.

rations fausses dont pâtit le Trésor public et dont profitent les grands propriétaires. L'obligation d'acquitter l'intégralité de leurs contributions réellement dues les engagerait à morceler d'immenses domaines peu productifs et procurerait ainsi aux petits cultivateurs des terrains qui ne veulent que des bras et un peu de bonne volonté pour produire. Une loyale revision du cadastre ferait plus pour la régénération agricole de l'Espagne que de beaux discours ou des plaintes, éloquentes sans doute, mais dépourvues de sanction pratique.

Produits du sol. Céréales. — L'Espagne, qui devrait être l'un des greniers à blé de l'Europe, ne suffit pas à nourrir ses habitants : c'est que, si la population augmente, la culture des céréales, au lieu de progresser, recule. En 1830, l'on estimait à 5 137 000 hectares la superficie cultivée en blé ; il y en avait 6 millions et demi en 1879, et seulement 3 862 000 hectares environ dix ans plus tard. On explique que l'engouement pour la culture de la vigne a fait reculer d'autant celle du froment : l'Espagne doit le regretter aujourd'hui ; mais le rendement de ses terres appauvries était si peu rémunérateur ! Après le *blé*, l'*orge* vient au second rang des céréales, puis le *seigle*, l'*avoine*, le *maïs*, le *riz*.

La culture des **fruits** et des **légumes**, l'exportation des primeurs, procurent à l'Espagne des bénéfices importants. La France et l'Angleterre sont ses deux meilleurs clients. Le « Bulletin de la Chambre de commerce française de Barcelone », sur la foi du Service agronomique provincial, résume ainsi la production en fruits pour 1906 :

	Quantité d'hectares.	Valeur en Pesetas.
	—	—
Oranges	42 035	50 920 437
Citrons	1 188	1 551 320
Safran	11 947	12 853 525
Amandes	41 408	25 114 304
Pommes à cidre	20 811	30 274 440
Figues	24 940	9 638 386
Pommes de terre	243 220	199 331 857
Grenades	2 162	812 951
Caroubes	97 983	13 010 310
Navets	95 927	21 808 233



Phot. V. de Olivan.

UN « CHARRO » ; CAMPAGNE DE SALAMANQUE.

Le safran est cultivé dans les provinces d'Albacete, Ciudad Real, Cuenca, Guadalajara, Murcie, Téruel, Tolède et Valence. C'est la province de Téruel qui en produit le plus.

Les pommes à *cidre* sont récoltées dans les provinces d'Oviedo, Guipuzcoa, Pontevedra, Navarre et Santander. On a entrepris la fabrication des conserves alimentaires. Deux maisons françaises établies à Pasajes et Alicante ont parfaitement réussi.

Industries agricoles. — L'**olive** mérite qu'on s'y arrête. D'immenses terroirs en Andalousie, dans la Catalogne et la province de Valence, grâce au climat chaud et sec, se prêtent admirablement à la culture de l'*olivier*. La récolte d'olives, en 1900, dépassait largement 5 millions de kilogrammes. Il est fâcheux pour l'huile d'olive espagnole qu'elle soit préparée par des procédés trop rudimentaires et insuffisament épurée. Toute *posada* espagnole qui se respecte est imprégnée de cette odeur insupportable d'huile rance qui prend à la gorge, aussitôt franchi le seuil, et fait si mal augurer (trop souvent avec raison) de la cuisine qui se fait là dedans. Les fabricants espagnols devraient mieux trier leurs olives et s'appliquer à l'extraction de l'huile avec la même connaissance de leur métier que ceux de Provence et d'Italie. Mais la nonchalance, qui gâte tant de bonnes choses en Espagne, n'épargne pas l'huile plus que le reste. Pour peu que vous voyagiez deux jours dans l'intérieur, vous reconnaîtrez à vos dépens l'éclatante vérité de cet aphorisme : Braves gens tous ces Espagnols, mais combien peu soigneux !

D'après la *Junta consultativa agronómica*, les régions espagnoles de culture de l'olivier sont les suivantes : Nouvelle-Castille, Manche et Estrémadure, Vieille-Castille, Aragon et Rioja, Léon, Navarre et provinces Basques, Catalogne, Levant (Valence, Castellon, Alicante et Murcie), Andalousie, îles Baléares.

La superficie totale des plantations, en 1904, a été de 1 327 396 hectares, ayant rendu 8 649 632 quintaux métriques, soit une moyenne de 651 kilogrammes par

hectare. Valeur totale de la récolte : 155 millions de pesetas.

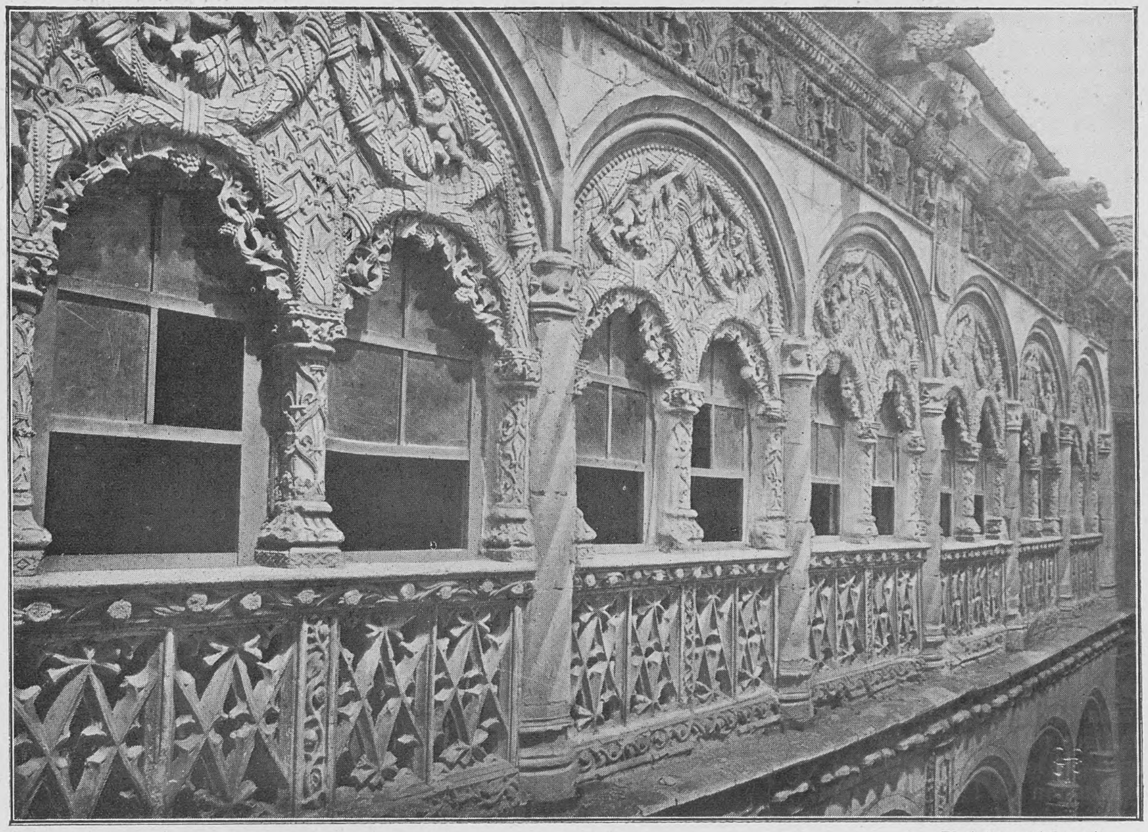
Les régions andalouses sont celles dont les plantations accusent la plus grande étendue ; ainsi, les provinces de Grenade, Jaén, Málaga et Almeria comptent ensemble 299 985 hectares cultivés en oliviers, et les provinces de Séville, Cadix, Cordoue et Huelva, 506 609 hectares (*Bulletin de la Chambre de commerce française de Barcelone*).

La **vigne** fit, un temps, la fortune de l'Espagne : tandis que notre vignoble était entamé, puis totalement détruit par le phylloxera, le sien était indemne et gagnait tous les jours en étendue. Aussi, en 1871, venait-il en France pour 343 millions de francs de vins espagnols : il n'en est venu que pour 46 millions en 1901. Le marché français est momentanément perdu pour l'Espagne : nous en dirons plus loin la cause. Cependant, bien qu'atteint à son tour par le phylloxera, le vignoble espagnol ne laissait pas d'exporter encore, en 1898, 6 millions et demi d'hectolitres pour une valeur moyenne de 140 millions de pesetas. La valeur des vins espagnols est très variable. Il convient de mettre à part les vins de *Málaga*, de *Jérez*, d'*Alicante*, qui acquièrent par des soins tout à fait particuliers une saveur et une finesse remarquables. Ce sont des *vins généreux*. Pour les *vins ordinaires*, ils sont riches d'alcool, de couleur et de tanin. Si les producteurs espagnols mettaient à les produire la même attention méticuleuse que les viticulteurs français, ils acquerraient sans peine le bouquet si agréable de nos vins du Médoc. L'expérience faite à Logroño et dans la Rioja par la main-d'œuvre des vignerons bordelais dit ce que l'on pourrait attendre du vignoble espagnol, s'il était convenablement traité. Il y a chez nous un art de la vinification, fruit d'une expérience et d'un labeur traditionnels : beaucoup de viticulteurs l'ignorent de l'autre côté des Pyrénées; leur vin trop souvent ne vaut pas mieux que leur huile. La richesse des vins d'Espagne les rend tout à fait propres aux coupages; c'est pour cela surtout qu'on les emploie. Un entrepôt spécial établi près de Saint-Sébastien, à Pasajes, permet de mêler sur place les vins du pays avec ceux de l'étranger et de réexporter ainsi le mélange avec une grande économie de taxes douanières. Il y aurait pour de grands pays viticulteurs comme l'Espagne, la France et l'Italie grand intérêt à s'entendre; si certains vins français ne sont pas assez riches en alcool et en extrait sec, les vins espagnols et italiens sont en majorité trop dépourvus de la finesse et de la nervosité qui sont la première qualité de leurs concurrents. Le jour où ces trois pays voudraient assurer l'étiage moyen de leurs vins par une entente commune, leurs vignobles seraient sauvés, car la demande porterait alors sur trois pays de consommation et de vente; on ne verrait plus de récoltes pléthoriques à teneur d'alcool insuffisante pour supporter sans danger l'exportation; il n'y aurait plus d'années de disette et l'on ne trouverait pas, dans tous les pays, un commerce éhonté de vins truqués, supplantant les vins naturels.

Parmi les meilleurs clients de l'Espagne pour ses vins, citons, après la France, la Grande-Bretagne, la République Argentine, l'Uruguay, Mexico, le Brésil, la Suisse, la Hollande et l'Allemagne, pour les vins ordinaires; la France encore et la Grande-Bretagne, quoique en bien moins grande proportion, pour les vins de Jérez, Alicante. La préparation insuffisante, les taxes prohibitives, souvent aussi l'absence des moyens de transport causent au vignoble espagnol des dommages inappréciables.

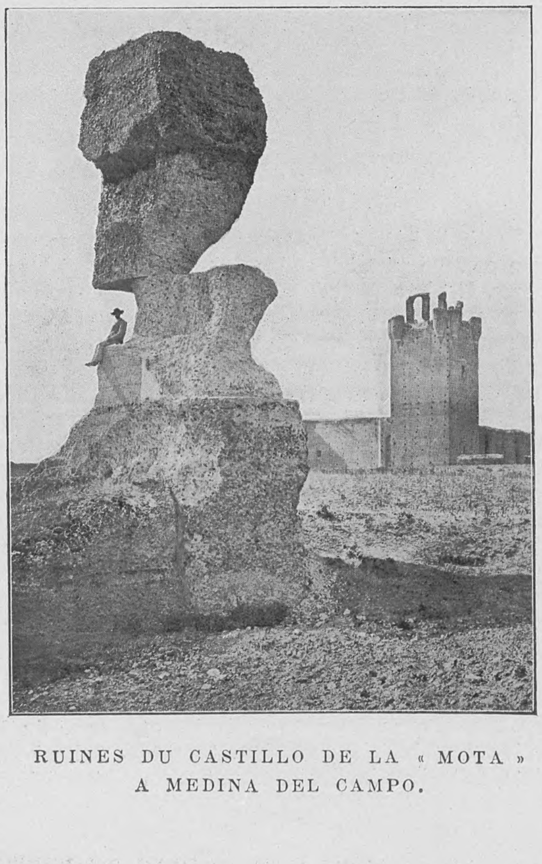
Sucre de betterave et canne à sucre. — La fabrication du sucre, en Espagne, est une industrie pour ainsi dire nationale. Les Arabes, auxquels une routine maniaque attribue tous les mérites, la trouvèrent en parfaite prospérité. On retrouve dans les campagnes de Motril, Salobreña, Almunecar, Almeria, Gandia, Castellon, Tortose, Majorque, les vestiges évidents de l'ancienne culture de la canne à sucre. Avec la découverte de l'Amérique, cette culture privilégiée passa la mer, en quête de climats plus chauds et de terres neuves. Elle s'étendit avec les colonies espagnoles, gagna les Philippines après Cuba; des privilèges favorisèrent la production du sucre colonial. Peu à peu la métropole cessa elle-même de produire du sucre. Mais depuis que les derniers débris de son empire colonial lui ont échappé, l'Espagne s'est ressaisie. Málaga, Grenade, Séville, Jaén, Murcie, Alicante, déjà productrices d'excellent tabac, égal en qualité au meilleur havane, sont revenues à la culture de la canne et à la fabrication du sucre. Des champs de canne s'étendent dans la région de *Málaga* : il n'y est pas rare de voir quelque paysan, un gros roseau à la main en guise de bâton de voyage, se présenter au guichet d'une gare. Heureux pays où le traditionnel gourdin de route sert encore de garde-manger : il suffit de le mordre pour en extraire un suc délicieux.

La culture de la canne entraîne fatalement celle de la *betterave sucrière*. Chétive d'aspect, mais d'excellente qualité, très riche en sucs utiles, la betterave a fait une triomphante apparition dans la Vega de Grenade. Les premiers essais terminés (1882-1896), des fabriques surgirent comme par enchantement à travers la plaine qu'arrose le Génil : en peu de temps, la



Phot. Laurent-Lacoste.

VALLADOLID : GALERIE DE LA COUR DE *SAN GREGORIO*.



RUINES DU CASTILLO DE LA « MOTA » A MEDINA DEL CAMPO.

production du sucre décupla; les bénéfices étaient doubles des frais. Málaga, Cordoue, Antequera, Almeria, Gijón, Saragosse, Oviedo, l'extrême nord, l'est, le sud, pris d'une vive émulation, ont suivi l'exemple de Grenade. Depuis la perte de Cuba, de Porto-Rico et des Philippines, l'élan donné n'a fait que croître : l'on s'est aperçu qu'il y a en Castille, en Aragon, dans l'Estrémadure, d'immenses territoires incultes éminemment propres à la culture de la betterave. On plante et on plante encore; l'Espagne se retrouve, les fabriques se multiplient; partout à la fois des Sociétés productrices s'organisent. L'Espagne qui, en 1887, importait pour 52 millions de sucre étranger, n'en a reçu que pour 8 millions en 1898; de tributaire, elle devient rivale, puis fournisseur de ses voisins. Un avenir magnifique est promis à la culture de la *betterave :* ce n'est pas la terre qui lui manquera, le soleil encore moins, s'il est vrai que l'Espagne est le pays le mieux partagé d'Europe à ce point de vue (3 600 heures de soleil par an, contre 1 400 en Norvège, 1 800 en Angleterre, 2 750 en France). D'ailleurs la betterave exigeant des cultures alternantes, pour que la terre puisse reprendre les sucs qui la nourrissent, l'introduction de la culture du *coton* et du *tabac* ne peut que favoriser son expansion.

A Jérez de la Frontera s'est constituée une société, la « Sociedad Algodonera », qui se propose de répandre la culture du coton dans l'Andalousie en fournissant la graine aux cultivateurs et assurant la vente de leur récolte. Elle s'occupera en outre de l'égrenage du coton obtenu et de sa préparation pour la vente.

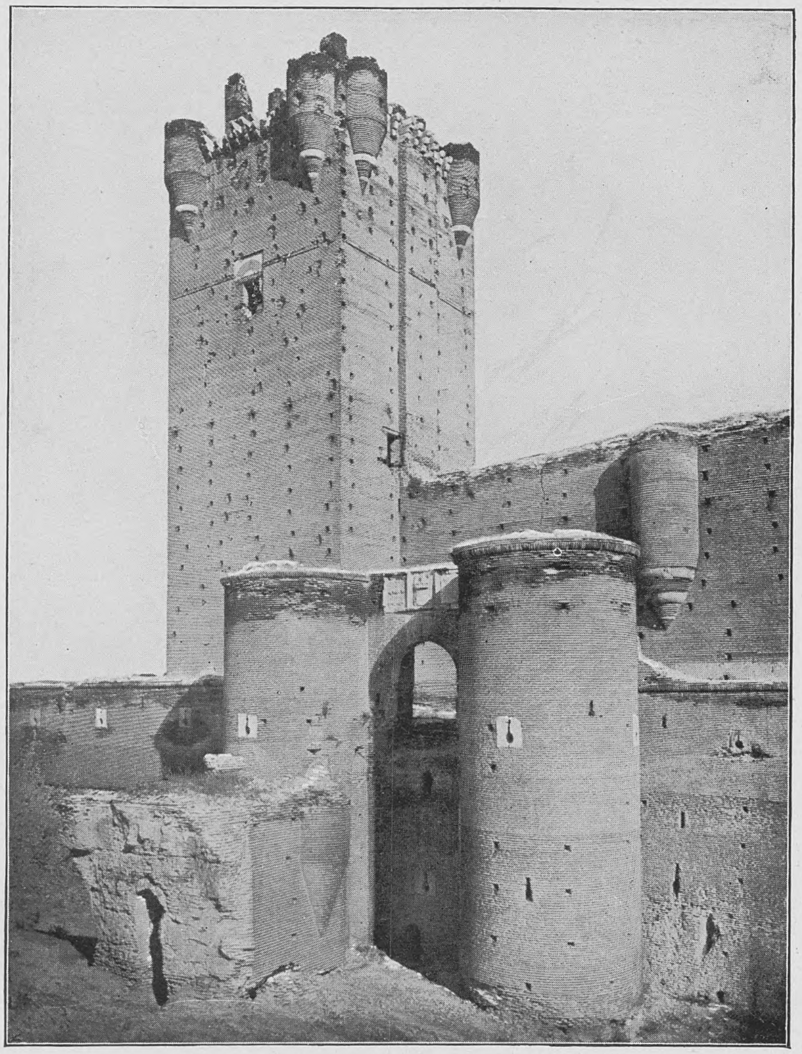
AFFLUENTS DE DROITE DU DUERO

Le premier de tous par l'abondance et la longueur de son cours est le *Pisuerga;* il recueille un éventail de nombreux affluents : à gauche, l'*Esgueva*, l'*Arlanzon* grossi de l'*Arlanza;* à droite, le *Carrion*. Le **Pisuerga** prend sa source non loin de l'Èbre, aux flancs de la Peña Labra (2 002 mètres). La plaine où il recueille le Carrion compte parmi les plus fertiles de la Castille : c'est la *tierra de Campos.* Il n'y a pas d'eau superficielle, mais des nappes souterraines qui rafraîchissent la racine des plantes. Cette terre, dont on exagère la richesse par orgueil national, s'appauvrit fatalement tous les jours. Pas de fumures ni d'amendements pour la reconstituer : production exclusive des céréales sans alternance des cultures, ni prairies artificielles qui, par l'élevage du bétail, permettent de compenser la déperdition des substances indispensables à la terre ; labourages excessifs et déboisement implacable qui, en raréfiant les brumes, modifie le climat au détriment de l'agriculture ; pas de capitaux surtout, encore moins le désir de s'accommoder aux progrès de la science agricole; enfin, pour un sol si longtemps mis à contribution, insuffisance des arrosages rénovateurs : telles sont les raisons pour lesquelles le froment et l'orge ne rendent pas en Castille la moitié de ce qu'on en pourrait attendre. L'initiative prise par les riverains de la modeste rivière *Esgueva* reste isolée, malgré le succès qui a couronné leurs travaux.

Le **Valderaduey** tient l'intervalle entre le Carion (descendu de la Peña Prieta, 2 534 mètres) et l'Esla. Ses crues régulières enrichissent la plaine de Villalpando, dont le niveau est inférieur au sien. A peine si, dans cette région tout à fait plate, de légères inclinaisons de terrain distinguent un cours d'eau d'un autre. Il en résulte que ceux-ci, capricieux et changeants, s'ils rendent d'appréciables services, sont incapables de fournir une force motrice quelconque. Aussi n'y a-t-il guère en Espagne, même au pays de Don Quichotte, tant de moulins à vent que de Villalpando à Castroverde.

L'**Esla** est une grande rivière qui puise aux flancs de hautes montagnes, comme la Peña Prieta, la Peña Santa (dans le groupe neigeux des Picos de Europa), aux Picos de Mempodre (2 190 mètres). Le flot considérable qu'elle roule déborde fréquemment sous l'afflux du *Céa* et de l'*Orbigo,* ses deux principaux affluents, et s'épand sur les terrains en contre-bas de sa rive droite. Toutefois le cours de l'*Esla* est très inégal : torrent déchaîné dans la montagne, plus calme à la traverse des terrains diluviens, encaissé par les plateaux qui le séparent du *Céa*, tantôt il file en ligne droite comme une flèche et tantôt se replie en courbes compliquées pour vaincre et tourner les obstacles semés sur sa route. Sur les affluents de cette rivière sont bâtis Léon et Astorga.

Le **Tera**, qui tombe des glaciers de la Peña Trevinca, bondit en cascades magnifiques, court entre de vastes châtaigneraies jusqu'aux riantes prairies qu'il vivifie de ses eaux rafraîchissantes. Les ruisselets dévalés des Sierras voisines forment avec lui le grand lac ou lagune de *Sanabua* dont la nappe tranquille (11 kilomètres carrés de superficie, 45 mètres de profondeur) nourrit tout un peuple de poissons, à 1 028 mètres au-dessus du niveau de la mer.



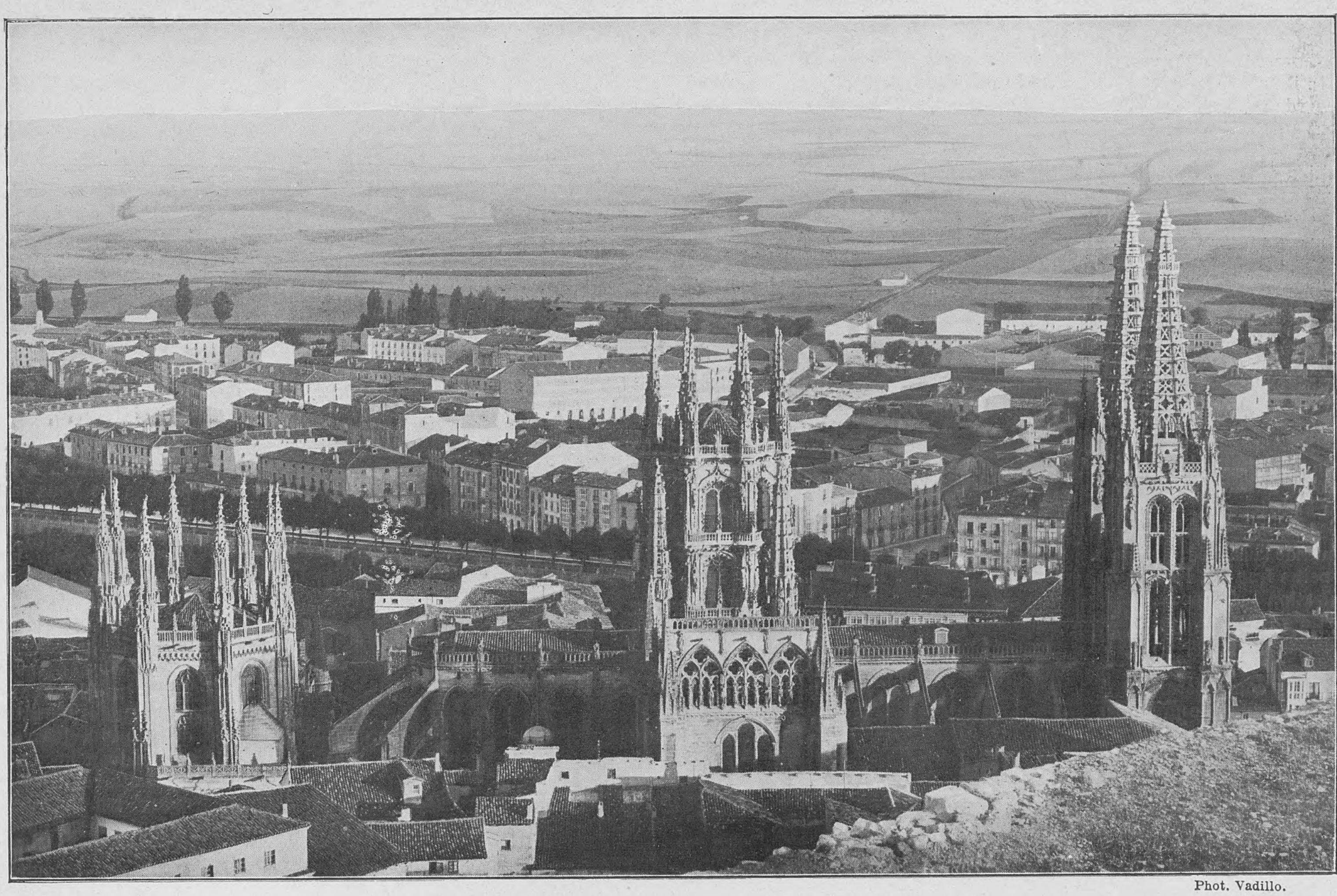
Phot. Laurent-Lacoste.

MEDINA DEL CAMPO :
PORTE PRINCIPALE DE L'ANCIEN CASTILLO DE LA « MOTA ».

L'absence de relief qui caractérise le cours moyen du Duero devrait faciliter la création de **canaux** d'arrosage et de communication entre les différents cours d'eau : l'agriculture en tirerait grand profit; mais cette question capitale de l'arrosage dans un pays trop sec ne semble pas avoir ému outre mesure le cultivateur castillan. Il tient à ses usages, compte sur l'État, sur le temps. Des nombreux canaux projetés un seul a été réalisé, du moins en partie : celui de *Castille;* encore ne l'emploie-t-on guère pour l'arrosage. Il sert principalement au transport des farines, navigation restreinte et tous les jours moins active, depuis la création du chemin de fer de Valladolid, qui suit la rive du Pisuerga.

Valladolid, au cœur même de la Vieille-Castille, en fut longtemps la capitale. C'est une grande et belle ville dont le noyau primitif s'abritait entre le cours du Pisuerga et celui de l'Esgueva, la pointe tournée au sud, comme pour Ségovie. C'est de là, en effet, que venait l'ennemi. De Léon, qui s'élève à l'appui des montagnes, les héritiers de Pélage n'osèrent se risquer d'abord dans une plaine aussi découverte. Ils la tournèrent et prirent pied à Burgos, à portée de l'Aragon et au seuil d'un pays mouvementé qui pouvait leur fournir, en cas de péril, un refuge. Enfin, quand l'ennemi traditionnel, le Maure, fut rejeté de l'autre côté de la sierra Centrale, les monarques castillans s'établirent à *Valladolid.*

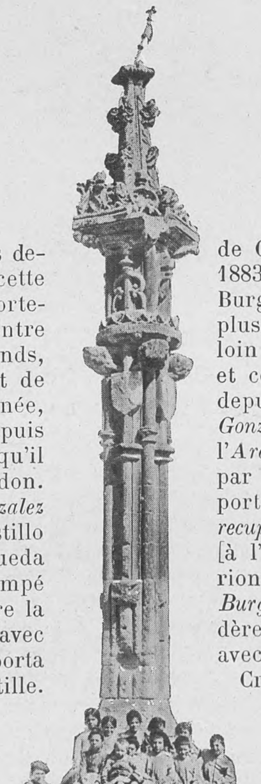
Que voir ici, après la Cathédrale et sa riche *custodia* d'argent massif, le fameux *colegio de Santa Cruz* et sa porte sculptée à profusion; *San Gregorio* et sa façade fleurie; *San Pablo,* qui rivalise de richesse; la cour du Palais royal; la modeste maison où s'éteignit Christophe Colomb? Entre Salamanque et Burgos, *Valladolid* ne peut que souffrir des richesses architecturales accumulées dans ces deux villes.



Phot. Vadillo.

CATHÉDRALE ET VILLE DE BURGOS.

BURGOS — LE CID



A PEÑARANDA DE DUERO.

Si les châteaux en Espagne n'étaient un mythe, on les devrait trouver à **Burgos** plus qu'ailleurs, puisque cette ville, capitale de la Vieille-Castille, fut le modèle des forteresses dont se couvrit le pays, lorsqu'il fallut le défendre contre les Maures, comme il arriva chez nous contre les Normands, les Sarrasins et les Anglais. Il ne reste malheureusement de l'ancienne citadelle de *Burgos* qu'une plate-forme bastionnée, aux talus ravagés, avec quelques bâtiments sans intérêt. Depuis que les Français s'y défendirent contre Wellington, sans qu'il fût possible de les en déloger, le Castillo est un peu à l'abandon.

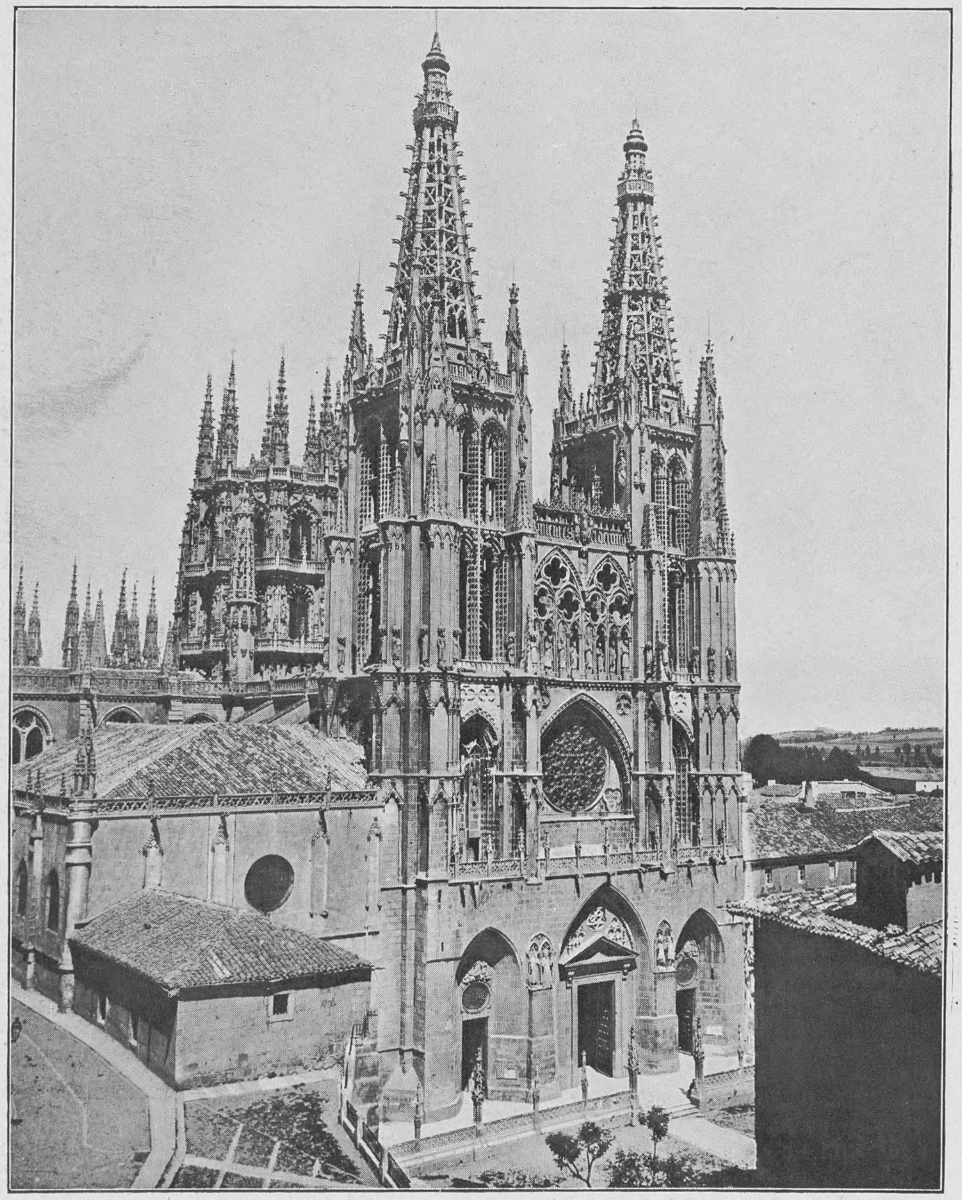
Ce fut pourtant la résidence du grand comte *Fernan Gonzalez* (970), fondateur de l'indépendance castillane. C'est du Castillo qu'Alphonse VI descendit à l'église voisine de Santa Agueda pour y jurer, sur l'injonction du Cid, qu'il n'avait point trempé dans le crime auquel don Sanche, son frère, dut de perdre la vie. Le Cid lui-même célébra dans le château son mariage avec Chimène. Tous ces souvenirs sont effacés. Alphonse VI transporta sa résidence à Tolède, et le Cid, exilé, ne revit guère la Castille. Sa vie fut une longue aventure : il devint riche, maître de Valence et aussi puissant qu'un roi. Mais la mort même ne lui donna pas le repos. Il fut transporté dans l'église du couvent de Saint-Pierre de Cardeña, qui se trouve à plusieurs kilomètres de Burgos. Son tombeau, placé devant le maître-autel, était l'objet de la vénération universelle. Mais on l'écarta dans une chapelle latérale et les ossements du héros (on le pense du moins) sont venus échouer, après mille vicissitudes, avec ceux de Chimène, dans une urne que montre avec orgueil, depuis 1883, la Casa Consistorial, ou palais du Conseil municipal de Burgos. A quand le monument du Cid? Sa maison même n'existe plus : elle se trouvait aux environs immédiats du Castillo, non loin du cimetière actuel; quelques pierres portant ses armes et celles de Castille, le *Solar del Cid* (Voy. p. 147), désignent, depuis 1784, l'emplacement où elle se trouvait. Au moins *Fernan Gonzalez,* l'un des précurseurs du Cid, a-t-il son arc de triomphe, l'*Arco de Fernan Gonzalez,* d'assez mauvais goût, d'ailleurs, élevé par Philippe II au pied même du Castillo. Les armes de *Burgos* portent en exergue : *Insignia civitatis quæ reges peperit regnaque recuperavit* (Insignes de la cité qui enfanta des rois et reprit [à l'étranger] des royaumes). D'un si noble passé nous n'aurions guère, pour en juger, qu'une formule, si la cathédrale de *Burgos* ne se dressait comme un témoin des hommes qui fondèrent la puissance et la richesse de la Castille, et l'Espagne avec elle.

Créée en 1221 par Ferdinand III, le conquérant de Cordoue et de Séville, la *Cathédrale* ne s'acheva pas d'un seul coup : on y mit trois siècles. Pour l'Espagne, ce n'est peut-être pas excessif, surtout si l'on considère que la guerre sainte contre l'Islam appelait à elle presque toutes les ressources de la nation. Je n'aime pas la façade de la cathédrale : on l'a remaniée, c'est-à-dire gâtée, en 1790, par l'intrusion d'un grec assez plat, dans un cadre gothique. Et puis, cette petite place biscornue, ce pignon étriqué qu'entoure un mur bas contrastent par trop avec la grandeur du

monument. Pas de perspective devant cette masse qui se dresse d'un jet : il faut se rompre le cou d'en bas ou grimper au talus voisin, pour regarder les tours que surmontent des flèches ajourées. Celles-ci montent à 84 mètres de haut : des statues de saint Pierre et de saint Paul se pavanaient jadis à la pointe. Au-dessus des trois portes, celle du milieu ornée des statues de Ferdinand III et d'Alphonse VI, une grande rose et des fenêtres coupent l'intervalle des tours. Mais, j'ai le regret de le dire, l'ensemble est froid et manque d'harmonie. Comparez à cela nos magnifiques portails de Reims, d'Amiens, de Notre-Dame, où l'heureuse proportion des lignes s'harmonise si bien avec la richesse des détails, pour donner l'impression du grand et du beau !

Mais, à *Burgos*, le seuil de la cathédrale à peine franchi, l'admiration s'impose. Cette vaste nef, qui s'allonge au centre, sous des voûtes très hautes, composerait une merveilleuse perspective si... On devine que je vais maudire le *coro*, l'insupportable *coro* qui, dans toute cathédrale espagnole, barre stupidement la vue, sans raison plausible. Il est ici plus odieux qu'ailleurs : on l'a fait plus grand et, par conséquent, il cache davantage.

La *cathédrale* n'a que trois nefs, mais les chapelles qui accompagnent le pourtour sont tout un monde : leur irrégularité même est une beauté. Chacune se loge comme elle peut, celle-ci en long, cette autre en large; elles ont leur vie propre et leur décoration originale, et semblent autant d'églises écloses à l'abri de la grande cathédrale. Si l'uniformité en souffre, le pittoresque y gagne. Vous verrez dans la *Capilla del Santissimo Christo* le fameux Christ en croix de *Burgos*, d'un réalisme à décourager l'indulgence la plus audacieuse. « Ce n'est plus de la pierre ni du bois enluminé. Les cheveux sont de véritables cheveux, les yeux ont des cils, la couronne d'épines est en vraie ronce, aucun détail n'est oublié. Rien n'est plus lugubre et plus inquiétant à voir que ce long fantôme crucifié avec son air de vie et son immobilité morte. » Je songeais, en le considérant, au Christ couché de la petite église Saint-Martin, à Ségovie : ce fut, aux premiers pas dans la pénombre du vieil édifice, et à peine passé le seuil, une apparition saisissante. Le Christ au tombeau est couché dans un vrai lit, sous de vrais draps, avec des couvertures : il paraît sommeiller, les yeux mi-clos; la barbe est réelle, et pour peu que vous fixiez un instant votre regard surpris, il vous semblera que sa poitrine se soulève et laisse filtrer un léger soupir, comme celui d'un enfant qui dort. C'est d'un réalisme troublant. Par là se révèle l'âme espagnole : il lui faut du réel, quelque chose qui se voie. A la représentation du drame, l'Espagnol préfère le drame lui-même, l'homme qui combat, le taureau qui meurt, plutôt que la représentation théâtrale, fût-elle d'un génie. L'idéal et la convention ne sont pas dans le tempérament de ce peuple; son art est fait à l'image de son âme; la sculpture ne lui suffit pas, il veut des statues coloriées, des madones peintes, en riches atours : c'est la raison même et l'intérêt des processions de Séville. Jamais l'illusion matérielle n'est portée assez loin.



Phot. Vadillo.

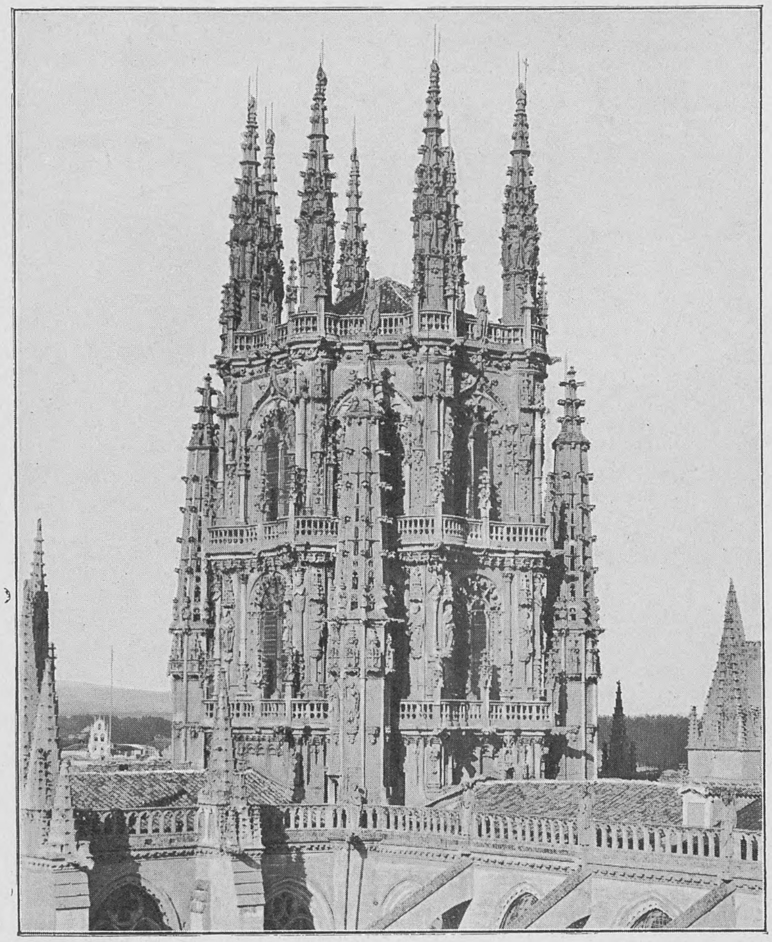
TOURS ET PORTAILS DE LA CATHÉDRALE.

Les peintres font comme les sculpteurs : ils poussent à l'extrême la passion et même l'obsession du réel. Aucun détail ne les arrête. Ils sont nombreux en Espagne les effrayants tableaux de martyres, comme celui de sainte *Casilda*, dans la cathédrale de *Burgos :* des seins coupés, le sang jaillit à gros bouillons. « Le peintre ne vous fait pas grâce d'une goutte de sang; il faut qu'on voie les nerfs coupés qui se retirent, les chairs vives qui tressaillent et dont la sombre pourpre contraste avec la blancheur exsangue et bleuâtre de la peau, les vertèbres tranchées par le cimeterre du bourreau, les marques violentes imprimées par les verges et les fouets des tourmenteurs, les plaies béantes qui vomissent l'eau et le sang par leur bouche livide. Tout est rendu avec une épouvantable vérité. Ribera a peint dans ce genre des choses à faire reculer d'horreur, et il faut réellement l'affreuse beauté et l'énergie diabolique qui caractérisent ce grand maître pour supporter cette féroce peinture. » Fra Diego de Leyva, qui a peint le martyre de sainte Casilda, est l'émule de Juan Valdes Leal, dont le sinistre duo, un chevalier de Calatrava et un évêque dans leur cercueil, la figure rongée par les vers qui grouillent, s'étale aux murs de la *Caridad* de Séville, à côté du chœur angélique, des chérubins roses et des Vierges extatiques de Murillo. « Il faudrait se boucher le nez, » dit Murillo en regardant le tableau de Valdes Leal. Ce trait me rappelle une fresque du Camposanto de Pise. Le sujet est analogue.

A la suite d'un malheur public, la peste probablement, de pauvres morts sont là, repoussants déjà, dans leur boîte dernière; parmi eux, un évêque, un roi, d'autres grands de la terre, comme dans les danses macabres. Vient à passer une fringante cavalcade; en tête, un prince au somptueux costume, galamment coiffé d'une toque à grande plume fixée par une agrafe de brillants. De jeunes seigneurs l'accompagnent, riches et pimpants comme lui. Au détour du chemin, le spectacle des cercueils alignés les arrête interdits. Mais voyez le génie différent de l'Espagnol et de l'Italien. Celui-ci détourne simplement la tête : les morts d'ailleurs sont à peine visibles et presque tous à couvert; la répulsion du prince est manifeste, mais légèrement exprimée, on devine qu'elle passe comme un mauvais rêve. L'Espagnol eût insisté :

les cadavres seraient répugnants comme ceux de Valdes Leal; le peintre se fût arrêté, comme le duc de Gandia à la réception du cortège qui conduisait dans Cordoue le corps de la femme de Charles-Quint. L'amour effréné du réalisme fait souvent franchir à l'artiste espagnol le pas qui sépare la statuaire ou la peinture des cabinets de figures de cire.

Dans les chapelles : des tombeaux d'évêques ou de pieux fondateurs, des tableaux de l'école hispano-flamande, les sarcophages de marbre



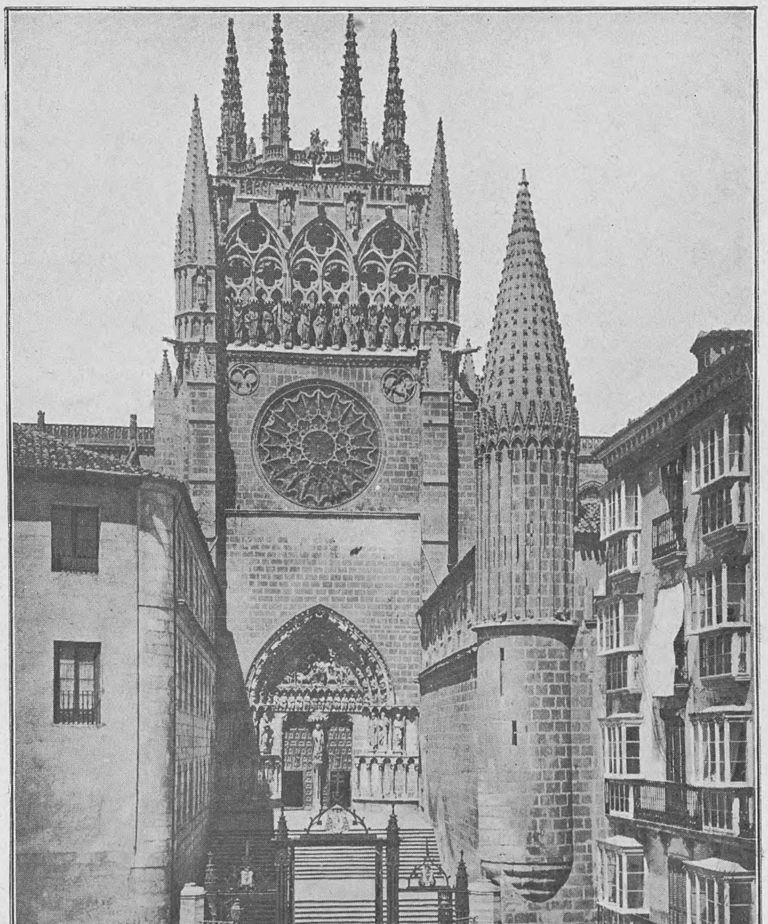
Phot. Vadillo.
CATHÉDRALE : COURONNEMENT DU TRANSEPT.

de Pedro Hernandez de Velasco, comte de Haro, et de sa femme, doña Mencia de Mendoza, dans la magnifique chapelle du Connétable, édifiée en 1482, au chevet de la cathédrale. La petite sacristie voisine renferme un joli triptyque d'ivoire que le connétable, vice-roi de Castille, emportait en campagne; un charmant tableau par Giovanni Pedrini, élève de Léonard de Vinci, et... des cartes postales : où n'y en a-t-il pas ?

L'aile gauche du transept conduit par un riche escalier, la *Escalera dorada*, vers la porte latérale de la Coroneria, qui est au niveau de la rue Fernan Gonzalez. On a dû entailler, de ce côté, le talus qui sert de base au Castillo, pour faire place à la cathédrale. Du même côté, la *capilla de Santa Ana* renferme un retable magnifique, le plus beau peut-être, sinon le plus grand que j'aie vu en Espagne, où il y en a tant. Quelle église n'a pas son *retablo?* Dans la chapelle de Sainte-Thècle, vous aurez la surprise d'une coupole; cela lui donne l'air d'un édifice à part.

Mais la merveille de la *cathédrale*, c'est le grand dôme jeté sur les quatre piliers du transept : un octogone le soutient, et c'est à perte de vue, dans cette ruche de pierre, un fouillis de guirlandes, de torsades, de fleurs et de personnages. Bien qu'il ne faille pas accepter sans réserve l'enthousiasme de Théophile Gautier pour la cathédrale de *Burgos*, il en a décrit les beautés avec tant de chaleur et une si heureuse vivacité d'expression que ses descriptions semblent faire corps avec l'édifice et qu'on ne peut guère l'admirer sans lui. C'est, dit-il, en parlant du dôme, « un gouffre de sculptures, d'arabesques, de statues, de colonnettes, de nervures, de lancettes, de pendentifs à vous donner le vertige. On regarderait deux ans, qu'on n'aurait pas tout vu : c'est gigantesque comme une pyramide et délicat comme une boucle d'oreilles de femme, et l'on ne peut comprendre qu'un semblable filigrane puisse se soutenir en l'air depuis deux siècles! Quels hommes étaient-ce donc ceux qui exécutaient ces merveilleuses constructions que les prodigalités des palais féériques ne pourraient dépasser? La race en est-elle donc perdue? Et nous qui nous vantons d'être civilisés, ne serions-nous en effet que des barbares décrépits? Un profond sentiment de tristesse me serre le cœur lorsque je visite un de ces prodigieux édifices des temps passés; il me prend un découragement immense et je n'aspire plus qu'à me retirer dans un coin, à me mettre une pierre sous la tête, pour attendre dans l'immobilité de la contemplation la mort, cette immobilité absolue. A quoi bon travailler; à quoi bon se remuer? L'effort humain le plus violent n'arrivera jamais au delà. Eh bien! l'on ignore les noms de ces divins artistes, et pour en trouver quelques traces, il faut fouiller les archives poudreuses des couvents.

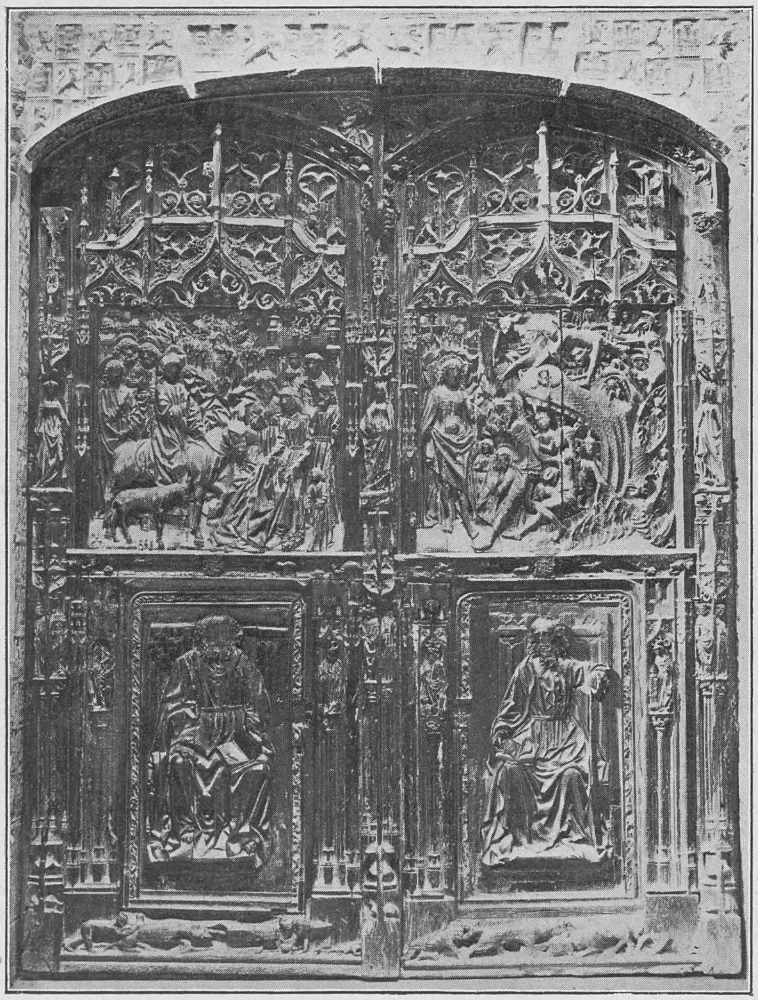
« Une autre tour, sculptée aussi avec une richesse inouïe, mais moins haute, marque la place où se joignent les bras de la croix (elle couronne le dôme). Une foule innombrable de statues de saints, d'archanges, de rois, de moines, anime toute cette architecture, et cette population de pierre est si nombreuse, si pressée, si fourmillante, qu'elle dépasse à coup sûr le chiffre de la population en chair et en os qui occupe la ville ». Cela n'est plus exact : *Burgos* se développe. Mais qu'aurait dit Théophile Gautier s'il avait décrit Chartres, Beauvais, Amiens, Reims, Bourges, Orléans, Tours, et toutes ces pyramides vivantes, écloses au beau soleil de France, dont la perfection, la hardiesse et l'incomparable splendeur servirent à l'enseignement de l'Europe et ne furent jamais dépassées? La tour centrale de la cathédrale de *Burgos* rappelle, à s'y méprendre, celle de Coutances, la perle des cathédrales non par la grandeur des proportions, mais par la sveltesse des formes, l'effilement des lignes, la découpure, l'infini, la transparence, l'élan juvénile de tout l'édifice, jailli comme un bouquet d'artifice qu'une baguette magique aurait subitement pétrifié. Que dirait encore ici Théophile Gautier? mais nous sommes en Espagne, et dans la cathédrale de *Burgos*.



Phot. Laurent-Lacoste.
CATHÉDRALE DE BURGOS : PORTE DU *SARMENTAL*.

Le chœur (le *coro*), construit de 1497 à 1512, comprend une double rangée de stalles par Ph. Vigarni. « Les stalles sont autant de merveilles; elles représentent les sujets de l'Ancien Testament en bas-reliefs

et sont séparées l'une de l'autre par des chimères et des animaux fantastiques en forme de bras de fauteuil. Les parties planes sont formées d'incrustations relevées de hachures noires comme les nielles sur métaux; l'arabesque et le caprice n'ont jamais été plus loin. C'est une verve inépuisable, une abondance inouïe, une invention perpétuelle dans l'idée et dans la forme; c'est un monde nouveau, une création à part, aussi riche que celle de Dieu, où les plantes vivent, où les hommes fleurissent, où le rameau se termine par une main et la jambe par un feuillage, où la chimère à l'œil sournois ouvre ses ailes onglées, où le dauphin monstrueux souffle l'eau par ses *fosses;* un enlacement inextricable de fleurons, de rinceaux, d'acanthes, de lotus, de fleurs aux calices ornés d'aigrettes et de vrilles, de feuillages dentelés et contournés, d'oiseaux fabuleux, de poissons impossibles, de sirènes et de dragons extravagants dont aucune langue ne peut donner l'idée. La fantaisie la plus libre règne dans toutes ces incrustations, à qui leur ton jaune sur le fond sombre du bois donne un air de peinture



Phot. Vadillo.

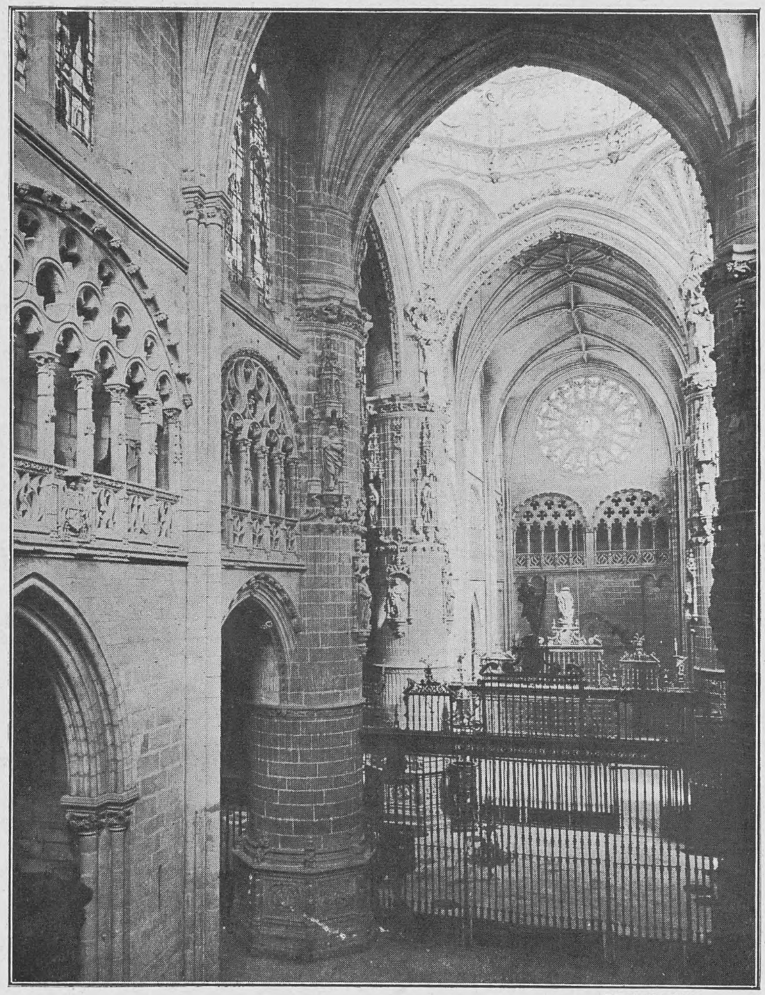
BURGOS : PORTE DU CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.

de vase étrusque. Ces dessins, où perce le génie païen de la Renaissance, n'ont aucun rapport avec la destination des stalles, et quelquefois même le choix du sujet laisse voir un entier oubli de la sainteté du lieu. A cinq ou six pas, cette menuiserie, si folle d'exécution, est grave, solennelle, architecturale, brune de ton et tout à fait digne de servir d'encadrement aux pâles visages des chanoines. » (Théophile Gautier.)

Une porte donne sur le cloître ; elle est en bois sculpté, mais fouillée comme un ivoire, « la plus belle porte du monde, affirme notre guide, après celle du baptistère de Florence par Ghiberti, que Michel-Ange, qui s'y connaissait, trouvait digne d'être la porte du paradis. Il faudrait mouler cette admirable porte et la couler en bronze, pour lui assurer l'éternité dont peuvent disposer les hommes ».

Des pierres tombales, de belles statues, celles de saint Ferdinand et de sa femme Béatrice de Souabe, ornent le cloître. Là s'ouvre la salle capitulaire, à côté d'une très ancienne chapelle, où l'on conserve, sur une console scellée au mur, un grand coffre vermoulu et rapiécé, celui-là même que le Cid aurait offert plein de pierres et de sable aux deux bons prêteurs juifs, Rachel et Vivas, en nantissement des 600 marcs d'argent qu'ils lui prêtèrent et dont ils attendent encore le remboursement. C'est à coup sûr « la doyenne des malles du monde » : son histoire prouve que les usuriers de ce temps-là étaient de plus facile composition que ceux de nos jours. L'on trouverait maintenant peu de juifs, et même de chrétiens, assez naïfs et débonnaires pour accepter un pareil gage. On se doute bien un peu que ceux de *Burgos* ne l'acceptèrent pas volontiers.

Un escalier, presque une échelle, s'élève en face de la malle du Cid

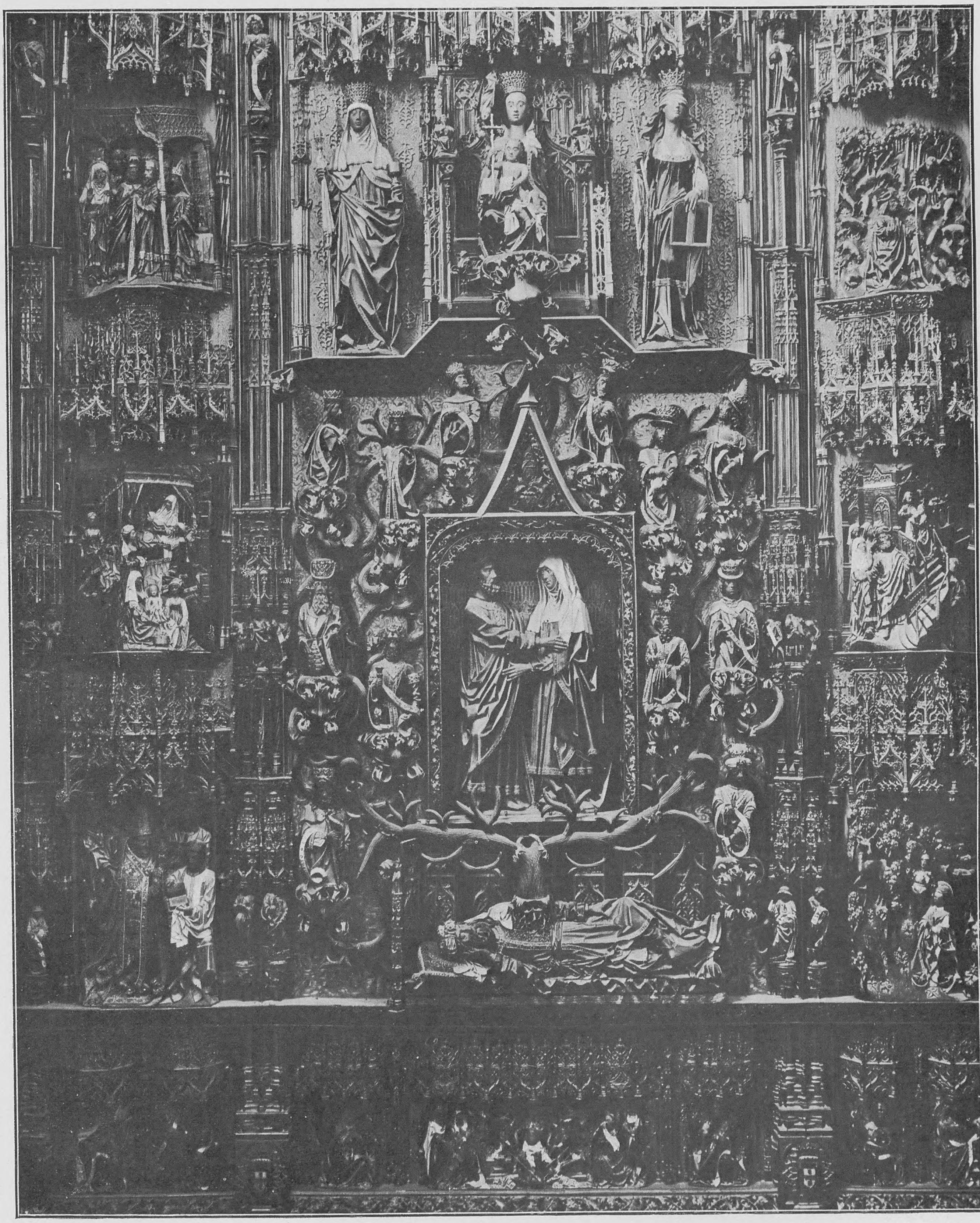


Phot. Vadillo.

CATHÉDRALE : NEF DU *SARMENTAL*.

jusqu'aux *Archives du chapitre* de la cathédrale. Les touristes n'y montent guère : des archives ! ce n'est pas pour cela qu'ils sont venus à *Burgos*. J'eus l'idée de faire autrement qu'eux, et l'idée fut heureuse, car ces archives renferment un vrai trésor archéologique. Là dorment, sous de vénérables parchemins dorés par le temps, les feuillets manuscrits de la fameuse Chronique de la cathédrale, du xe au xve siècle (en trois colonnes, avec lettres ornées), puis le Complément, du xvie siècle, avec notes marginales ; un Évangile, en caractères gothiques, du xie siècle ; un exemplaire du Rituel et du Bréviaire ; la donation faite par le roi Alphonse à l'église de Valpuesta, sous l'évêque don Juan, l'an 774 (au temps de Charlemagne) ; d'autres pièces authentiques de donations faites en 972, en 982 ; l'*Acte délivré par le Cid* à Burgos (1074) en faveur de Chimène, son épouse. J'eus la bonne fortune de tenir entre mes mains ce précieux document ; il est signé du Cid et de Chimène ou plutôt il porte, en guise de signature, une double croix de Saint-André marquée de quatre points aux angles, ce qui prouve que le Campéador, étant gentilhomme, ne se targuait pas d'écrire ou du moins que sa main fut plus habile à donner de grands coups d'épée qu'à tenir la plume. Chimène ne savait pas davantage : c'était le bon temps pour ceux qui n'aiment pas la paperasserie ni les examens. Ils n'avaient pas encore le certificat d'études ! La teneur porte : *Rodrigo Diaz de Vibar, alias el Cid Campeador con Da Ximena Diaz que signo.*

Il y a bien, dans les archives, 75 liasses de privilèges et donations de bulles pontificales, de brefs, et 135 volumes d'écritures et de contrats. Vous y trouverez également un exemplaire de la Bible en hébreu, grec, latin ; la fameuse collection des *libros redondos;* un peu au hasard, l'*Orphenica lyra*, recueil de motets, duos, vilanelles, romances et fantaisies à 2, 3, 4, 5 et 6 voix, de 1554 ; un *Atlas minor*



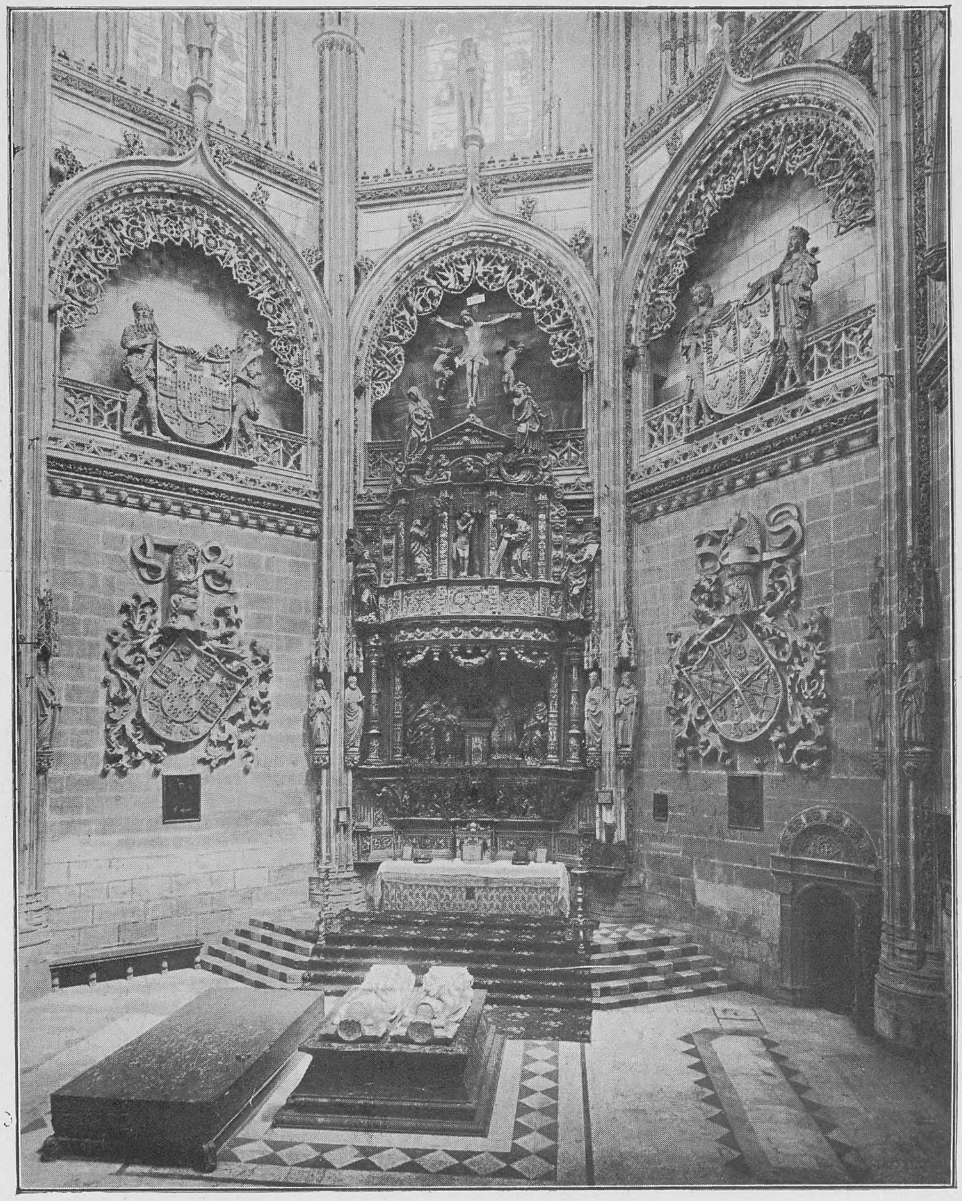
Phot. Vadillo.

CATHÉDRALE DE BURGOS : RETABLE.

Gerardi Mercatoris (Arnheim, 1621); une Règle de l'ordre des bénédictins (1098) sur parchemin, avec lettres ornées; enfin (qui s'en serait douté?) une Encyclopédie en trente-cinq volumes, magnifique édition imprimée à Paris (1765) et comprenant un recueil de planches superbes sur les sciences, les arts libéraux et « méchaniques », avec leur explication.

Que voir à *Burgos* après la cathédrale? Ce n'est pas que manquent les sujets dignes d'intérêt, mais la cathédrale leur fait tort; on les apprécierait mieux s'ils étaient ailleurs: *Saint-Nicolas*, par exemple, charmante église du XVIe siècle (beau retable, tombeaux gothiques, autel de pierre ciselé à merveille); *San Esteban*, du XIVe siècle (cloître, portail, chapelle des fonts baptismaux, niche Renaissance et chaire sculptée); l'*arc de San Esteban*, magnifique porte, de style arabe, qui s'ouvrait dans les anciennes murailles de ville. C'est un coin à découvrir, mais il a grand caractère. On a restauré cette porte en 1879; elle faisait partie intégrante d'un bastion fortifié où moururent l'infant don Enrique, don Juan Fernandez Tobar, Philippe de Castro, et où furent retenus prisonniers le comte de Benavente, le roi Jaime de Naples et les *communeros* Juan de Figueroa, Juan de Lema; en 1591, le duc de Villahermosa. Les Français, après avoir emporté ce bastion, l'évacuèrent en 1813. *San Gil*, dans le haut de la ville, est encore une église digne d'être vue.

Burgos est ramassé dans l'angle que forment les talus du Castillo avec le rio Arlanzon : là se coudoient la *place de la Liberté* et la *Casa del Cordon*, aujourd'hui capitainerie générale. Cet hôtel fut bâti par le connétable de Velasco, dont la chapelle occupe le chevet de la cathédrale : partout ses armoiries et celles de sa femme reliées par le *Cordon*, insigne du tiers ordre des franciscains; le portail avec sa corniche, ses pinacles, le patio et ses arcades géminées, les murs, semblables du dehors à ceux d'une citadelle, donnent grand air à cette demeure princière. Sur la place de Prim : le palais (un palais modeste) de la *Députation provinciale;* la *Casa consistorial*, Hôtel de ville, sur la grande place, ou *Plaza Mayor*, dont les arcades surbaissées permettent aux promeneurs de flâner devant les magasins, à l'abri du vent et de la pluie, ce qui, à *Burgos*, n'est pas un luxe inutile, car le climat de cette ville est froid, à cause de l'altitude du plateau sur lequel elle est bâtie et aussi des vents du nord et du nord-est qui tombent glacés des monts cantabres. Les hauteurs du Castillo, par bonheur, abritent un peu du nord-ouest le quartier central, groupé autour de la Plaza Mayor. L'édifice municipal n'a rien de remarquable : il date de 1788; c'est tout dire. On montre, dans la salle des séances, les grossiers sièges de bois qui furent, dit-on, ceux de Lain Calvo et Nuño Rasura, les magistrats ou juges qui administrèrent la république de *Burgos*, après l'assassinat des descendants de Diego Rodriguez Porcelos, premier fondateur de la cité, en 884. Vous verrez encore, à l'Hôtel de ville, les portraits plus ou moins authentiques de Rasura, de Calvo, de Fernan Gonzalez, du Cid lui-même, dont la poignée d'ossements se conserve dans une urne de la chapelle. Les *Archives municipales* possèdent des documents importants, relatifs surtout à la période écoulée du Xe siècle à la fin du XVIIIe siècle : chartes de privilèges, ordonnances royales, décrets municipaux, débats et décisions des Cortes, testaments, autographe de sainte Thérèse, collection de sceaux en cire et en plomb, surtout des manuscrits de haute valeur, richement illustrés, concernant la confrérie du Saint-Sauveur. Pour complément, d'anciennes médailles, les poids et monnaies de *Burgos* au moyen âge et, dans un album, les portraits avec biographie des *señores Alcades*. — D'autres archives existent à *Burgos :* celles du palais archiépiscopal, du palais de Justice (Audiencia), de la capitainerie générale (à la casa del Cordon), et, précieuses entre toutes, les archives de Castille, qui comptent 16 000 liasses de documents, du XIVe siècle au XIXe, quelques-unes d'une grande valeur historique.

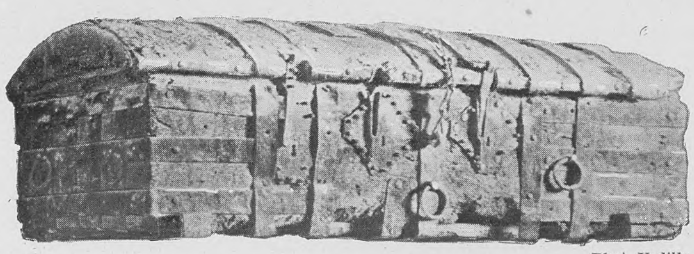


Phot. Vadillo.

CATHÉDRALE DE BURGOS : CHAPELLE DU *CONDESTABLE.*

Autrefois le Conseil municipal logeait dans la vaste salle qu'enferment les murs épais de l'*Arc Sainte-Marie*. Des fenêtres, on jouit d'une vue magnifique sur la cathédrale et, du haut de l'arc, sur le vieux pont, auquel la porte fait une entrée triomphale. A défaut de portraits, nous retrouvons ici, plantées à la façade, les statues des anciens juges : Rasura et Calvo, de Fernan Gonzalez, restaurateur du comté de Castille; de Diego Porcelos, qui l'avait fondé; enfin de Charles-Quint. Naturellement le Cid est là : d'abord, on le disait parent éloigné de Calvo; et puis, le Cid, c'est *Burgos!* Au couronnement, une statue de la Vierge.

L'ancienne salle des séances du Conseil municipal est maintenant un *Musée* archéologique : les murs, probablement, ne le regrettent guère. Il y a là de tout : un magnifique tombeau de la Renaissance; celui de don Juan Padilla, emprunté à une tombe wisigothe venant de Peñalva de Castro; des tableaux, des ivoires, des faïences de Talavera; un précieux devant d'autel émaillé provenant de Santo Domingo de Silos; des retables, des fragments romains, des



Phot. Vadillo.

LE FAMEUX COFFRE DU CID.



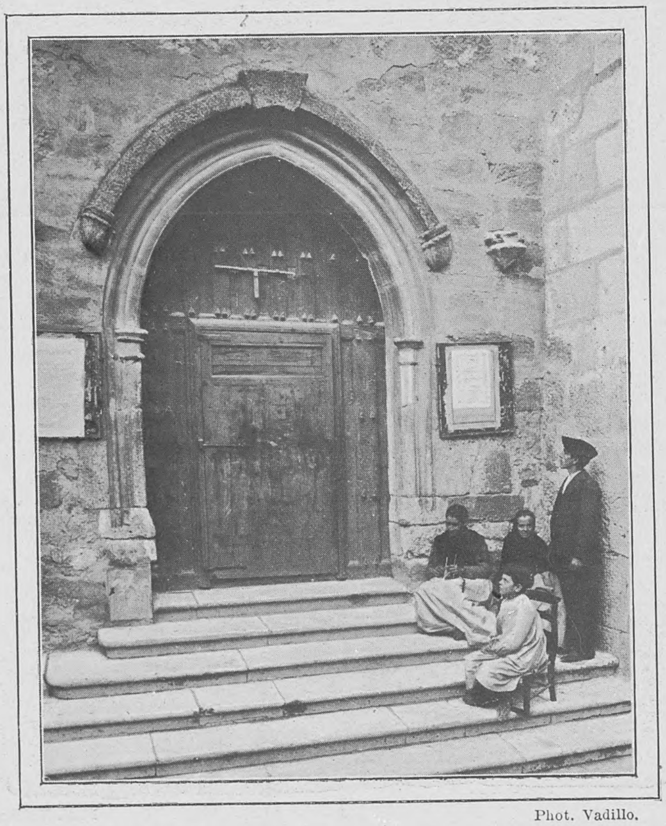
Phot. Vadillo.

BURGOS : LA GRANDE PLACE (PLAZA MAYOR).

inscriptions, des têtes, des morceaux de statues, des monnaies, un beau diptyque, le siège de doña Uracca de Castilla.

La vue que l'on a du pont sur l'arc de Sainte-Marie, avec les tours, les clochetons, les pinacles de la cathédrale pour toile de fond, compose l'un des tableaux les plus caractéristiques de l'Espagne. La rivière, ou plutôt le lit de la rivière, serre de près le quai et la ligne des maisons : à peine si une longue bande de verdure peut développer, dans l'intervalle, ses massifs arrosés, ses allées bien ratissées (et sans herbe), au-dessus desquelles frémit le mobile feuillage des peupliers. Cette longue avenue plantée est l'*Espolon Viejo*. Il fait bon, par les chaleurs torrides qui accablent *Burgos* au cours de l'été, venir se reposer ici; à la tombée du jour, la musique militaire y attire une population enfantine qui, tout de suite, aux premières mesures, se trémousse de plaisir et gaiement se met à danser : les tout petits, portés sur l'épaule de leurs bonnes, agitent leurs jolis minois roses au-dessus de la ronde générale. C'est un spectacle charmant. L'Espagnol ne comprend guère la musique autrement que pour l'église ou pour la danse, et vous pensez bien que les musiciens militaires ne vont pas s'époumonner et perdre le temps à déchiffrer du Wagner ou du Beethoven : leur musique, celle des régiments et celle de l'église; à Séville, celle des pianos mécaniques dans les rues (Dieu sait s'il y en a); la marche royale elle-même, tout cela est sautillant et rappelle les pizziccati de la guitare. *Burgos* possède un théâtre, au bout de la longue allée fraîche dont nous parlions tout à l'heure; à côté de lui, un vaste Cercle, bien aménagé comme le sont presque tous les grands Cercles espagnols : ici l'on vient causer, passer l'après-midi devant un verre d'eau fraîche, en fumant un nombre indéfini de cigarettes. Ainsi passe le temps. Pour les affaires : *mañana;* demain, l'on verra.

Une avenue bien plantée, l'*Espolon Nuevo,* suit la rive gauche du rio Arlanzon, en face du *paseo Espolon Viejo.* Espolon veut dire éperon : la double promenade a emprunté ce nom, soit à la pile du vieux pont qui vient buter à la porte Sainte-Marie, soit peut-être au promontoire insulaire dont la pointe coupe le lit de la rivière, à égale distance des deux rives. A perte de vue, ce ne sont en aval que belles frondaisons : *paseo de la Isla,* sur la rive droite; *paseo de la Quinta,* en remontant la rive gauche. C'est par là qu'on se rend à la Chartreuse, sous l'ombre des grands ormes. Mais on ne quittera pas *Burgos* sans une visite à la *Casa de Miranda,* ravissante construction de la Renaissance dont le beau portail sculpté, les pendentifs, le *patio* de sveltes colonnes, les frises délicates, les écussons, s'en vont en poussière comme ces fines dentelles, œuvre de véritables artistes, qu'une ignorance coupable abandonne aux injures du temps. Il faudrait peu d'argent pour rendre à cette antique demeure seigneuriale sa splendeur d'antan; elle est aujourd'hui la proie des mendiants pouilleux. Emportez de la menue monnaie, si vous passez par là.



Phot. Vadillo.

PORTE ET VERROU DE SANTA AGUEDA.

La *Chartreuse de Miraflores*, du haut de son plateau, domine un horizon de verdure et de fraîcheur. L'entrée du couvent est modeste : il y eut autrefois en cette place une villa de repos dont le roi Jean II fit une retraite monacale (1454). Si le monastère est pauvre, l'église est riche en œuvres d'art et les morceaux sont de premier choix : de belles stalles fleuries de pyramides, de personnages et de pinacles (remarquez la stalle du père prieur); un maître autel d'une grande richesse, par Gil de Siloé; du même, les tombeaux du roi Jean II, bienfaiteur du couvent, et de la reine sa femme, Isabelle de Portugal. Au mur, du côté de l'Évangile, est le tombeau de l'infant Alonzo (mort à seize ans), frère d'Isabelle la Catholique. Gil de Siloé a représenté l'infant à genoux devant un prie-Dieu. « Une vigne découpée à jour, où de petits enfants se suspendent et cueillent des raisins, festonne avec un intarissable caprice l'arc gothique qui encadre la composition, à demi engagée dans le mur. » Quelques chartreux habitent encore le couvent : ils font voir des



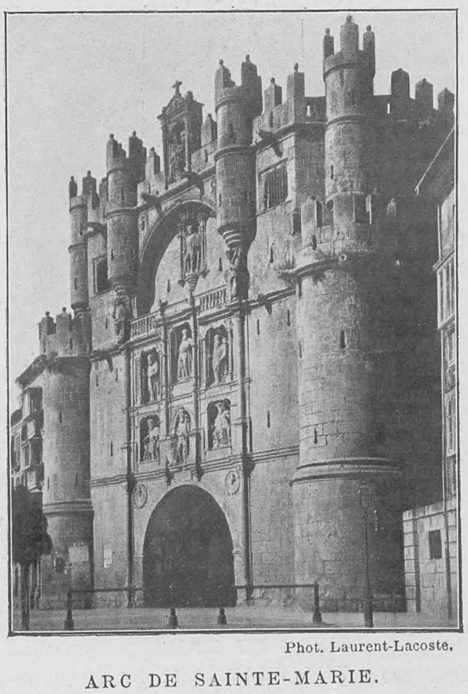
Phot. Vadillo.

BURGOS : LE PONT ET L'ARC DE SAINTE-MARIE.

fresques criardes dans la sacristie et, à côté, dans la chapelle de Saint-Bruno, l'admirable statue de ce saint par Manuel Pereira.

De la Chartreuse, on devine (ce sont les guides qui le disent pour vous y conduire), dans un lointain confus de 18 kilomètres, l'antique couvent de *Saint-Pierre de Cardeña*, dernière demeure du Cid et de Chimène; c'est là qu'ils furent inhumés, suivant le désir exprimé par le Campeador : il n'avait pas, l'infortuné, prévu les vicissitudes qui l'ont fait échouer à l'Ayuntamiento. Fondé en 536 par la mère du roi Théodoric, Saint-Pierre de Cardeña végète, vieille chose illustre, oubliée dans une vallée déserte.

Un autre couvent célèbre, le *Real monasterio de las Huelgas*, s'élève à 25 minutes de Burgos. D'une résidence royale, Alphonse VIII fit un monastère de religieuses nobles, qu'il dota de revenus et de privilèges importants (1187). Le fondateur y repose avec sa femme, la reine Éléonore d'Angleterre. Au 16 juillet de chaque année, on orne leurs tombeaux de fleurs, en souvenir de la victoire de *las Navas de Tolosa;* le lendemain de la Fête-Dieu, à la tête des troupes de la garnison de Burgos, le capitaine général vient prendre et porter en procession l'étendard sacré qui fut à cette bataille. Depuis le concile de Trente, les religieuses sont cloîtrées : elles suivent la règle de Cîteaux. On ne peut que rarement entrevoir le cloître et la salle capitulaire. L'église est due à saint Ferdinand : quatre rois, cinq reines, onze infants, quatorze infantes, d'autres proches parents des maisons royales de Navarre, d'Aragon et de Castille sont inhumés dans ce Panthéon royal.

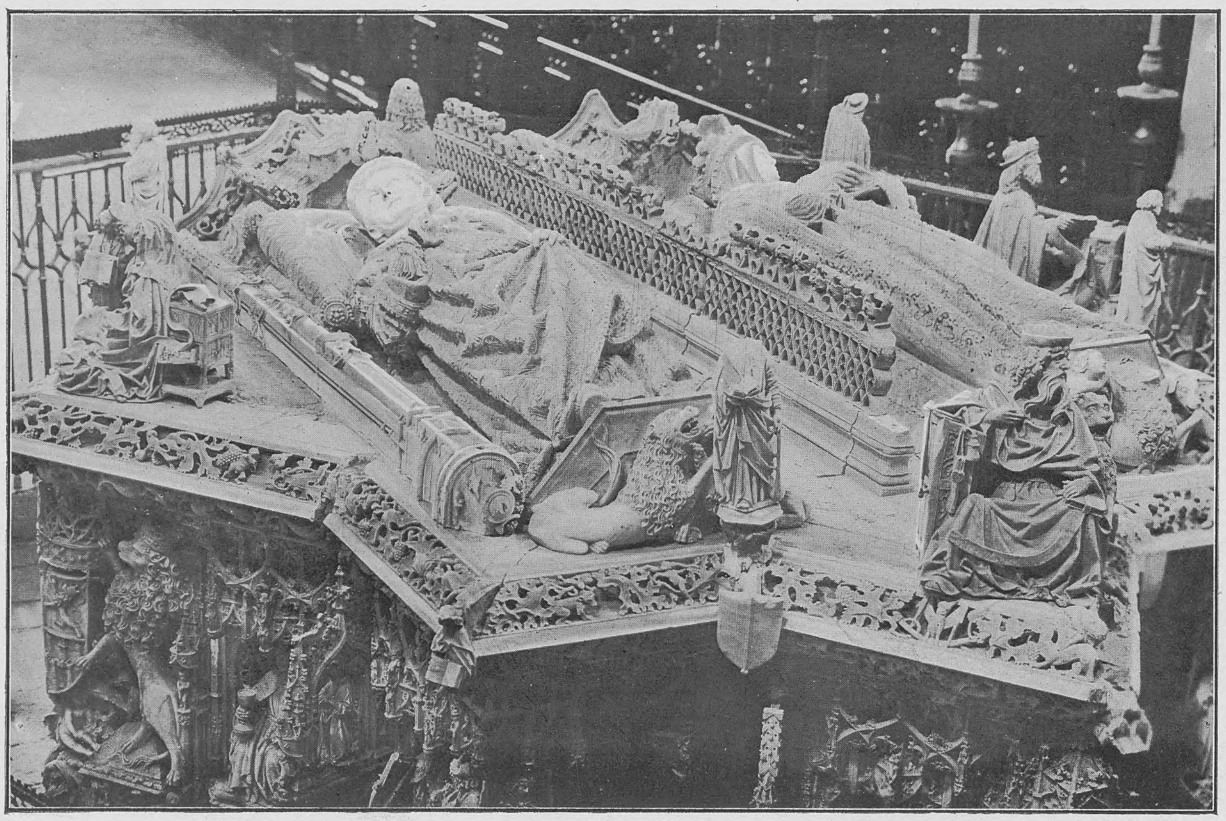


Phot. Laurent-Lacoste.

ARC DE SAINTE-MARIE.

LE CID A BURGOS

La légende, la poésie et l'intérêt ont à ce point idéalisé ou travesti l'histoire du *Cid* qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de faire la part de la fiction et de la vérité. Les uns voient dans le héros castillan un type d'honneur, de bravoure, de générosité : en lui se personnifient toutes les vertus chevaleresques. Précisément, disent les autres, cette exagération dans un seul homme de qualités généralement réparties entre plusieurs prouve que ce fut un être idéal, imaginaire. Le titre de *cid* ou *sidi*, donné par les Arabes à celui qu'ils veulent honorer, fut aussi fréquemment employé pour désigner les chefs chrétiens : le *Cid* fut donc le *chef* par excellence. Des critiques hasardeux sont même allés jusqu'à nier l'existence du Cid. Nous n'avons, en effet, sur ce point embrouillé de l'histoire, que des documents assez rares : le contrat dotal de Rodrigue à Chimène; une chronique écrite en latin, dans le midi de la France, vers 1141. Or le *Cid* serait mort à Valence en 1099; la chronique est donc assez éloignée du héros qu'elle raconte. Les autres sources de l'histoire du *Cid* sont postérieures à celles-là et remontent à peine au commencement du XIIIe siècle; ce sont, pour la plupart, de courtes notices dans les annales de Burgos, de Tolède et de Compostelle, des chants populaires, des romanceros, dont le témoignage assez vague ne mérite qu'un crédit limité. D'autre part, nous avons le manuscrit découvert par Risco dans



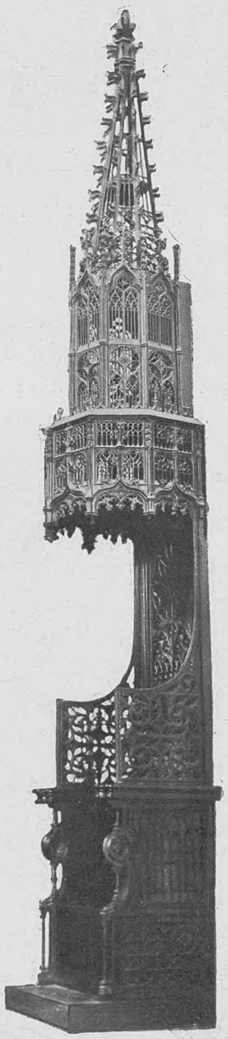
Phot. Vadillo.

CHARTREUSE : TOMBEAUX DE DON JUAN ET DE DOÑA ISABELLA.

tua l'insulteur de son père : « Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître. » *Doña Jimena*, Chimène, fille de la victime, alla se jeter aux pieds du roi Ferdinand, non pour protester contre le meurtre de son père, puisqu'il avait reçu la mort dans un combat loyal et alors parfaitement légitime, mais pour se plaindre des insultes que le meurtrier du comte de Gormaz ne cessait de prodiguer à sa fille. Cela nous change un peu du héros de Corneille. « Chaque jour, dit Chimène, il vient, son milan sur le poing, tue les colombes que j'élève; plusieurs sont tombées mourantes dans mes bras et m'ont éclaboussée de leur sang. A mes plaintes, Ruy-Diaz a répondu par de nouvelles menaces. Le roi digne de ce nom ne peut laisser outrager une orpheline! » Ferdinand ne savait que résoudre : on ne se prive pas volontiers d'un batailleur comme était ce Rodrigue! Après de laborieuses délibérations, l'on

la bibliothèque du couvent de Saint-Isidore de Léon, et publié en 1792 : *Gesta Roderici Campidocti;* la *Crónica general*, qui parle de Valence, où mourut le *Cid;* la *Crónica rimada* et un précieux *manuscrit* découvert à Gotha par M. R. Dozy en 1844 : c'est l'histoire écrite à Séville par Ibn-Bassâm, dix ans seulement après la mort du *Cid;* le témoignage d'un contemporain qui connut le Campeador y est souvent invoqué. Nous n'avons pas de document plus ancien, ni plus digne d'intérêt. Il est vrai que l'auteur, étant Arabe, n'est pas tendre pour le *Cid :* il ne le nomme point autrement que le tyran, avec ces mots : « Dieu le mette en pièces! » Le maître du Cid, le roi Alphonse de Castille, n'est pas mieux traité : Alphonse (que Dieu le maudisse!). Ce sont aménités sans conséquence, mais l'impartialité de l'historien ne peut manquer d'en souffrir. Si, par contre, il dit du bien de Rodrigue, on peut le croire : « Pourtant, cet homme, le fléau de son temps, était par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Il mourut à Valence. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue (que Dieu le maudisse!). On étudiait les livres en sa présence; on lui lisait les faits et gestes des anciens preux de l'Arabie, et quand on fut arrivé à l'histoire de Mohallab, il fut ravi en extase et se montra rempli d'admiration pour ce héros. » (Traduit par M. Dozy.) Ce témoignage d'un contemporain prouve que *Don Rodrigue Diaz de Bivar*, le **Cid Campeador,** fut un héros très réel, en chair et en os, embelli et défiguré par la légende, mais non pas un héros imaginaire.

Voici à peu près ce que l'on peut en dire. Il descendait de *Lain-Calvo*, le plus jeune de deux juges auxquels, du temps de *Froïla,* les Castillans avaient confié l'administration de leur pays. Son père fut Diégo Lainez et sa mère Teresa Nuña. Le héros naquit au château de *Bivar*, à 8 kilomètres environ de Burgos; son nom, *Rodrigo-Diaz,* c'est-à-dire Rodrigue, fils de Diégo, se contracta, par une locution familière, en celui de *Ruy-Diaz.* Dès sa plus tendre jeunesse, il donna les preuves d'un caractère fier et emporté. Le comte *Gomez de Gormaz*, l'un des seigneurs les plus brillants de la cour de *Ferdinand Ier*, insulta *Don Diégo*, père de Rodrigue, et comme les glaces de l'âge empêchaient le vieillard de se défendre, il fit venir son fils et le chargea du soin de le venger. On connaît la scène admirable que le génie de Corneille a tirée de cette situation. Rodrigue



SIÈGE DU PRIEUR DES CHARTREUX.

reconnut que l'unique moyen de ramener la paix entre les deux familles ennemies était d'unir Chimène à Rodrigue; ce qui fut fait.

Alors commence la carrière *héroïque* du *Cid*. En champ clos, il défait, au nom de Ferdinand de Castille, Martin Gomez, champion de Ramire d'Aragon; les deux rois se disputaient la possession de Calahorra : par la victoire du *Cid,* la ville fut acquise aux Castillans.

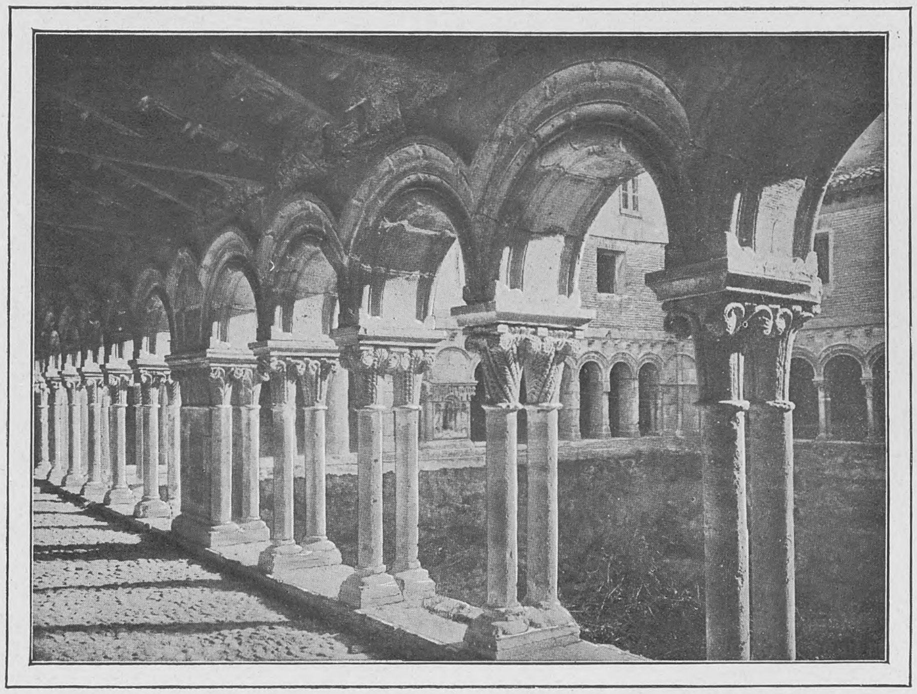
Après *Ferdinand Ier*, le Cid servit avec le même zèle son fils, Sanche le Fort, nouveau roi de Castille. Par une imprudence inexcusable, puisqu'il put voir lui-même les funestes conséquences d'un partage, Ferdinand avait défait l'unité de ses États, œuvre de toute sa vie, en les partageant : à l'aîné de ses fils, don *Sancho*, le royaume de Castille; à son second, *Alphonse*, le royaume de Léon; au plus jeune, *Garcia*, la Galice; pour doña *Uracca*, sa fille aînée, la ville et le territoire de Zamora; pour *Elvire*, la cadette, la ville de Toro. En voulant assurer l'avenir de chacun de ses enfants, Ferdinand préparait leur malheur et celui de ses sujets.

Sanche ne connut pas de repos qu'il n'eût dépouillé ses frères et sœurs et reconstitué pour lui seul l'unité des États paternels. Le 19 juillet 1068, Sanche de Castille attaquait Alphonse de Léon à l'endroit appelé *Llantada*. Les Castillans furent battus; mais le vainqueur, ne voulant pas accabler son frère, ni répandre sans utilité le sang chrétien, laissa les vaincus se retirer et rentra sous sa tente. Son humanité lui coûta cher. Surpris, par les conseils du Cid, et enfermé dans le monastère de Sahagun, Alphonse réussit à s'évader et courut demander asile au roi maure de Tolède, Al-Mamoun.

Pendant son exil, don Sanche de Castille poursuivit l'exécution de ses projets fratricides : il entre en Galice, mais don Garcia lui échappe d'abord, puis, interné, s'enfuit chez Ben-Abêd, roi maure de Séville. Le roi de Castille n'avait plus qu'à exproprier ses deux sœurs. A Elvire, la plus jeune, on prit sans peine la ville de Toro. Mais Zamora, qui appartenait à doña Uracca, se défendit résolument : Sanche de Castille trouva la mort sous les murs de la place.

La mort de don Sanche mit fin à la guerre. Doña Uracca s'empressa d'en avertir son frère Alphonse, réfugié à Tolède. Celui-ci prévint son hôte qui voulut, en témoignage d'estime, et aussi pour se garder un allié, le reconduire à la frontière de ses États. Alphonse l'assura de son amitié

ainsi que son fils Hescham et rentra dans le pays de Léon, où aussitôt il fut proclamé roi. La Galice, bientôt aussi, le reconnut. Restait la Castille. On le soupçonnait, à tort sans doute, d'avoir trempé dans le complot qui venait de coûter la vie à son frère sous les murs de Zamora. Mais c'était un prétexte : les grands seigneurs hésitaient à se donner un suzerain étranger qui subordonnerait la Castille au Léon. Enfin ils se décidèrent, mais à la condition qu'Alphonse jurât en termes précis qu'il était complètement étranger à la mort de don Sanche. Personne cependant n'osait communiquer au prince cette condition humiliante pour son amour-propre et injurieuse pour son honneur. Alors le *Cid* se chargea de cette mission délicate, mais il l'accomplit avec toute la rudesse de son caractère altier. Alphonse prêta le serment exigé, mais il ne pardonna jamais cette humiliation à celui par lequel on la lui infligeait.



Phot. Laurent-Lacoste.

ANCIEN CLOITRE DU COUVENT DE LAS HUELGAS.

Le *Cid*, ou plutôt *Rodrigue* (car le premier nom évoque trop de traditions légendaires), suivit le nouveau roi de Castille, *Alphonse VI*, sans perdre de vue ses propres intérêts. On le chargea, pour donner carrière à son esprit aventureux, d'aller à Séville percevoir le tribut que devait le roi Motamid. Ses ennemis l'accusèrent de s'être approprié une partie de l'argent et des présents que le roi de Séville envoyait au roi de Castille. Celui-ci, qui gardait contre Rodrigue le double ressentiment de sa première défaite et du serment qu'on lui avait infligé, accueillit le propos et bannit l'accusé de ses États. — D'autres disent que le *Cid*, ayant repoussé une agression des Maures de Saragosse, dévia dans la poursuite des pillards et ravagea les terres du roi de Tolède. Al-Mamoun, auquel Alphonse VI avait promis son amitié en retour de la généreuse hospitalité qu'il en avait reçue, se serait plaint au roi de Castille, et celui-ci aurait mis le turbulent Rodrigue à la porte. On lui laissait neuf jours pour quitter la Castille. Mais « faulte d'argent, c'est douleur non pareille ».

Rodrigue, ne sachant que faire pour s'attacher les chevaliers qui avaient suivi sa fortune, eut recours à la ruse, et ce trait n'est pas l'un de ceux qui l'ont rendu le moins populaire. Il emplit deux coffres de pierres et de sable et les fit porter chez deux juifs de Burgos, Rachel et Vidas, affirmant qu'ils étaient remplis d'objets précieux; il demanda en échange 600 marcs d'argent, qu'il rendrait, mais à la condition que les deux coffres ne fussent pas ouverts avant une année. On juge la surprise des prêteurs quand ils se virent joués : ils en avaient trompé tant d'autres que l'on en rit longtemps. Rodrigue, on s'en doute, oublia de rendre l'argent prêté, mais les deux coffres restèrent en gage. La malle ferrée que l'on montre dans la sacristie du Chapitre de la cathédrale de Burgos serait, d'après la tradition, le fameux, ou l'un des fameux coffres de Rodrigue.

M. Dozy, de l'Université de Leyde, a reconstitué d'originale façon l'histoire du *Cid*, depuis son départ de Burgos pour Saragosse jusqu'au moment de sa mort. (Voy. plus haut, p. 146.) Ses dires sont étayés sur le récit d'*Ibn-Bâssam*, historien arabe presque contemporain du héros qu'il raconte. Il est vrai qu'on ne doit pas accepter sans réserve les dires des chroniqueurs arabes. Leurs dates sont rarement exactes, par une sorte de paresse naturelle qui répugne à l'effort d'une recherche critique. De plus, ils ont beaucoup d'imagination, et leur impartialité est à bon droit suspecte lorsqu'ils parlent d'un homme qui leur causa tant de mal.

La bravoure du *Cid*? Nul n'eût osé la mettre en doute; elle était trop éclatante. Mais on cite encore de lui plus d'un trait de générosité, comme par exemple la longanimité dont il fit preuve à l'égard du comte de Barcelone et surtout envers les habitants de Murviédro : on se moquait de lui, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir et voulut au contraire montrer qu'il ne craignait rien. Sa générosité ne fut peut-être pas absolument désintéressée; mais la générosité pure, telle que nous l'entendons, ne



Phot. Alguacil.

BURGOS : CHARTREUSE DE MIRAFLORES.



Phot. Vadillo.

COUVENT DE LAS HUELGAS.

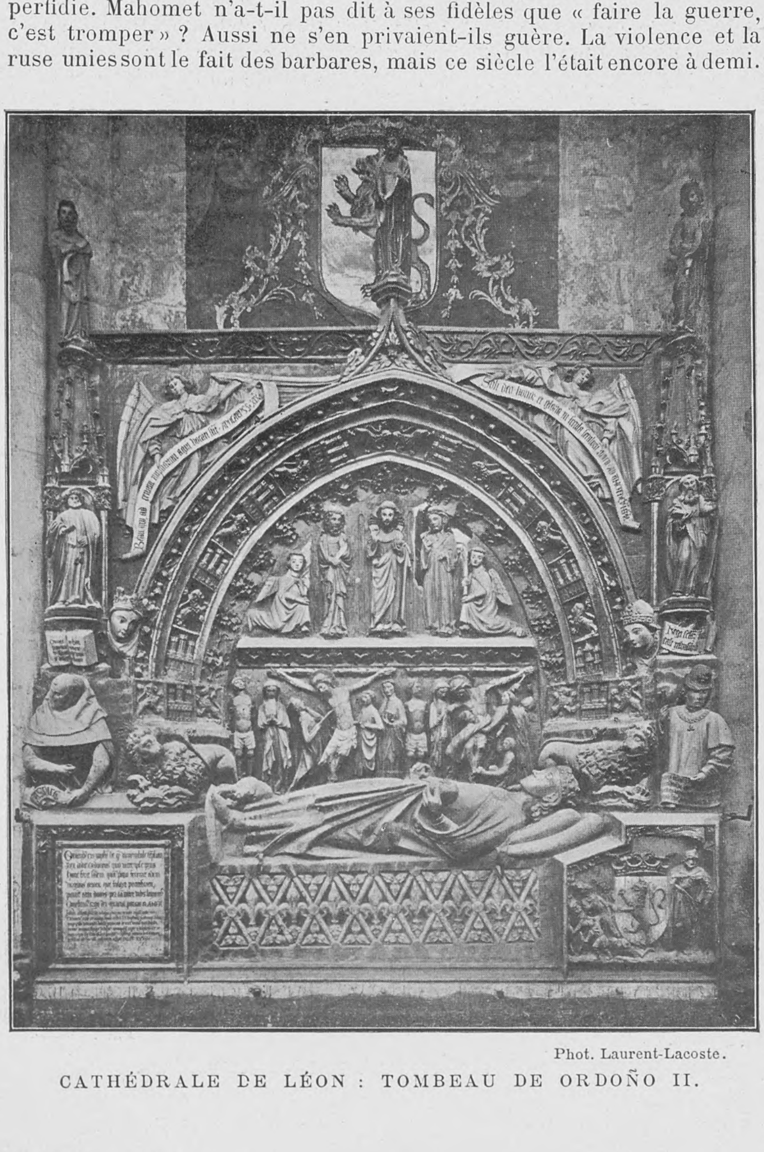
se comprenait guère en ce siècle de force, où, toute guerre étant une razzia, l'on ne pouvait concevoir qu'elle fût sans profit. Le prisonnier devait rançon, de sa personne ou de ses biens, souvent les deux à la fois. Si le *Cid* n'eût rien pris, on l'eût tourné en dérision et jugé fou. Aussi ne lui demandez pas un patriotisme étroit qui le lie à sa petite patrie de Castille. La guerre est une affaire; il se bat où il trouve avantageux de le faire, à la solde des rois maures ou à celle des princes chrétiens, bien que, malgré sa disgrâce, il n'ait jamais publiquement renié l'hommage qu'il devait à son souverain et, au contraire, tenté à deux reprises de se rapprocher de lui. Mais il y a des préventions dont les meilleures volontés ne peuvent venir à bout; et les succès du *Cid* lui avaient créé trop d'ennemis autour du prince castillan pour que l'évidence même de ses bonnes intentions pût l'éclairer. Le roi et son vassal ne purent jamais s'entendre.



Phot. Vadillo.

SARCOPHAGE DE L'INFANTE DOÑA BERENGUELA AU COUVENT DE LAS HUELGAS.

Désormais, le *Cid* travailla pour son propre compte; il fit la guerre comme on la faisait alors. Mais l'audace, l'intrépidité sur les champs de bataille n'allaient pas non plus sans un mélange de ruse et même de perfidie. Mahomet n'a-t-il pas dit à ses fidèles que « faire la guerre, c'est tromper » ? Aussi ne s'en privaient-ils guère. La violence et la ruse unies sont le fait des barbares, mais ce siècle l'était encore à demi.



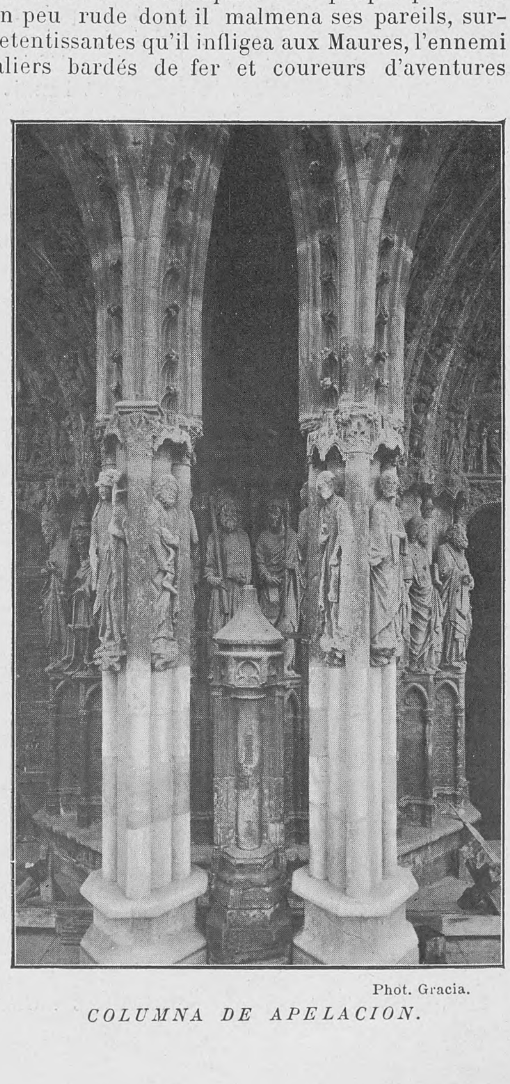
Phot. Laurent-Lacoste.

CATHÉDRALE DE LÉON : TOMBEAU DE ORDOÑO II.

Le fameux Mohallab, dont on admirait les prouesses, fut surnommé *le Menteur*, et il s'en prévalait. Le *Cid* combattit ses ennemis avec leurs propres armes : le seul courage n'eût pu en venir à bout. Il avait, pour tout dire, les qualités et les défauts de son temps; mais la violence de son tempérament leur donnait un tel relief qu'il s'imposa, dès le début de sa carrière, à l'attention de tous.

Soldat et chef en même temps, intrépide et habile, excellent manœuvrier et malin partisan, ses hauts faits et ses bons tours couraient de bouche en bouche : on en tremblait chez ses adversaires, on applaudissait chez les siens. Ajoutez que ce conducteur d'hommes fut presque toujours heureux dans ce qu'il entreprit : son caractère indiscipliné semblait le mettre à l'abri des coups de la mauvaise fortune, comme des manœuvres de ses ennemis. Il n'en fallait pas davantage pour gagner le sentiment public : le succès est un talisman à la séduction duquel il ne résiste guère.

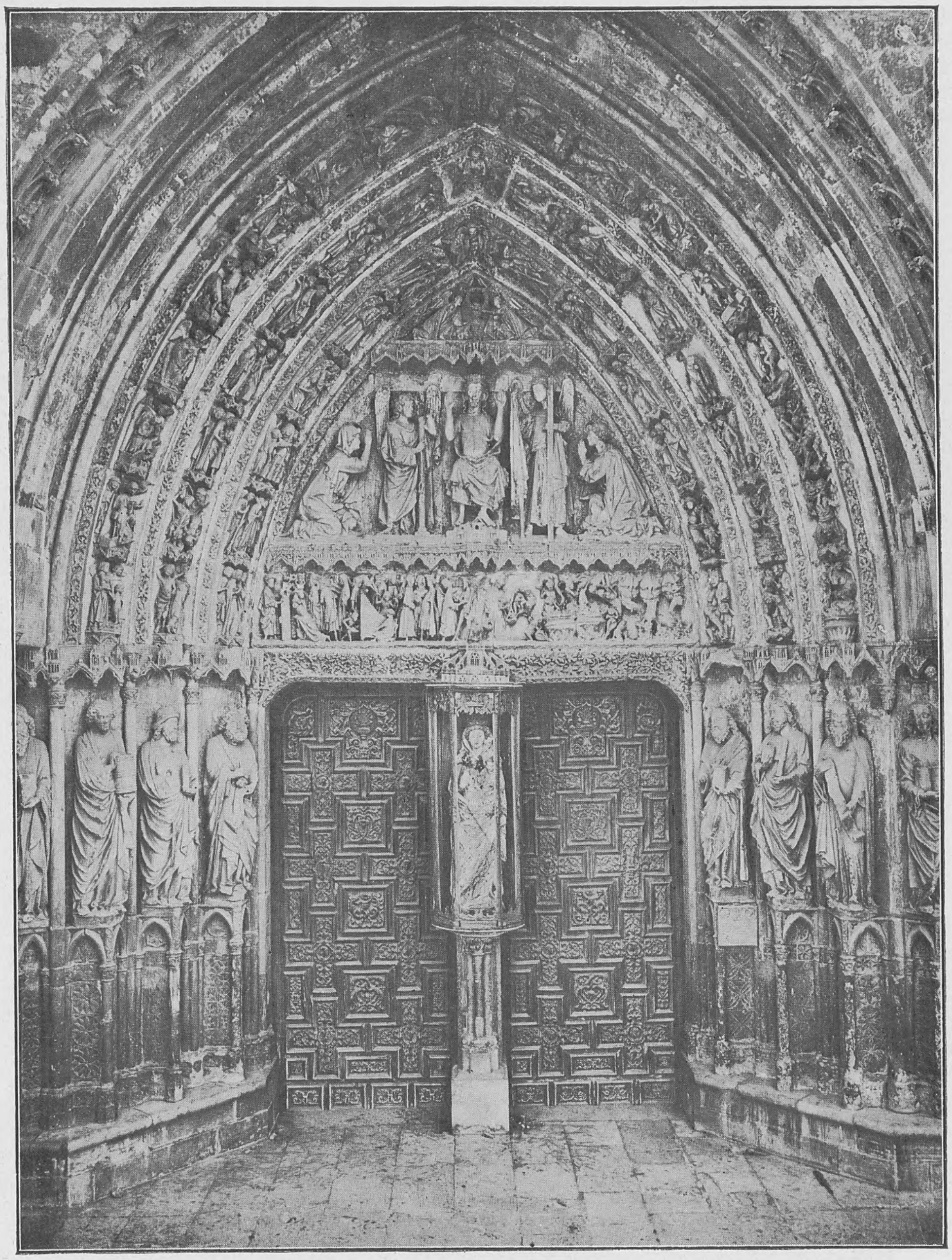
Si, vivant encore, le **Cid** était dejà presque **légendaire**, on comprend que, moins de cinquante ans après sa mort, ses anciens compagnons d'armes ne l'eussent pas reconnu. Ses défauts, ils étaient graves, mais on les avait oubliés : l'admiration publique ne voyait plus que ses qualités et ses vertus. Chacun le revendiquait : le peuple pour son audace et la manière un peu rude dont il malmena ses pareils, surtout pour les défaites retentissantes qu'il infligea aux Maures, l'ennemi traditionnel. Les chevaliers bardés de fer et coureurs d'aventures le citèrent comme le plus illustre d'entre eux et quand, par le sentiment de l'honneur, l'idée chrétienne eut adouci les mœurs, ce fier-à-bras devint un type de noblesse, de religion, de patriotisme. Les romanciers, les poètes s'en emparèrent, lui attribuèrent les qualités qu'ils préféraient, le vêtirent à la mode de leur temps, comme ces primitifs de l'école italienne ou flamande qui, dans les scènes de la vie du Christ, groupent autour de la crèche ou de la croix des bourgeois en pourpoint, des femmes aux grandes coiffes pointues et des soldats romains avec le heaume, le panache, l'épée à deux mains et l'arsenal de fer qui faisait de chaque guerrier, du xe au XIIIe siècle, une forteresse ambulante. Ainsi chaque siècle a marqué le *Cid* au coin



Phot. Gracia.

COLUMNA DE APELACION.

de son idéal; son personnage se développe pour ainsi dire avec le peuple dont il exprime le caractère et les passions. Mais ce n'est plus alors un être réel. L'admiration en fit un héros parfait, puis le héros devient un saint. Tout ce qui lui avait appartenu passa pour jouir de vertus merveilleuses. Longtemps les rois de Castille, avant de se mettre en campagne, firent prendre à Cardeña la bannière et l'épée du *Cid*, que l'on portait devant l'armée comme un gage de victoire. Le Cid était le *palladium* de l'Espagne : c'est là peut-être la raison profonde de l'immense popularité qui le transfigura.



CATHÉDRALE DE LÉON : PORTAIL DE NOTRE-DAME LA BLANCHE.

Ce fut, on l'a vu, plus qu'un soldat, un chef; plus qu'un chef, un précurseur. Il osa rompre le charme qui tenait l'Espagne asservie au joug de l'étranger et jeta en pleine Andalousie le premier avant-poste de l'armée chrétienne en marche pour la libération du territoire. Le *Cid* prit Valence aux Maures : c'est là son premier titre à la reconnaissance publique. Qu'il l'ait fait pour lui-même? Peu importe. Il alluma le phare dont l'étoile, un instant brillante, puis affaiblie et presque éteinte, devait se rallumer un jour au front de l'Espagne affranchie.

Nous aimons le *Cid* de l'histoire avec ses qualités et ses défauts, parce qu'il est sincère et révèle à nos yeux une époque et une société. Le *Cid* de la légende et de la poésie, plus grand que nature, résume les aspirations d'un peuple, explique son entraînement à la reprise de l'indépendance, par l'expulsion de l'étranger.

Le premier roi de Castille, Ferdinand, père d'Alphonse VI, avait établi sa résidence à *Burgos*. On sait comment *Pélage*, traqué dans les gorges sauvages de Covadonga, au revers des sierras Cantabriques, parvint à se dégager, poussa jusqu'à *Oviedo*, en vue de la côte. Plusieurs de ses successeurs furent encore tributaires de l'Islam. L'un d'eux, *Ordoño II* (914-924), osa secouer cette tutelle humiliante et se hasarda de l'autre côté des montagnes. Après Oviedo, sa résidence fut *Léon*. Voilà les héritiers de Pélage sur l'horizon du Duero.

Sanche de *Navarre* (905-925), vers le même temps, mettait la main sur le petit État pyrénéen de *Sobrarbe*, que venait de fonder Garcia Jiménès et d'où sortit plus tard le royaume d'Aragon. Entre les deux États naissants de Navarre et de Léon, Fernan Gonzalez, un précurseur du Cid, parvenait à défendre et à fonder le *comté héréditaire de Castille*. Il était vassal du roi de Léon, et, en épousant la sœur de ce prince, il reçut la promesse du titre de roi; mais il fut assassiné la même année. Alors le roi d'Aragon, Sanche III le Grand (mort en 1035), et Bermudo III, roi de Léon, se disputèrent l'héritage de Castille. Ce fut le fils de Sanche III, *Ferdinand*, qui, d'autre part, gendre de Bermudo, entra en possession : il fut vraiment le premier roi de Castille (1032). Cinq ans plus tard, la mort de son beau-père lui donnait le Léon, auquel il réunit les Asturies. Tout le Nord se trouvait réuni sous un seul prince. S'il n'eût commis la faute de partager ses États entre ses enfants (1065), Ferdinand Ier allait imprimer un élan décisif à l'affranchissement de l'Espagne. Mais les rêves d'alors n'allaient pas si loin; et l'Espagne n'était pas faite encore.

Néanmoins on la voyait poindre : après *Oviedo, Léon, Burgos, Tolède* va marquer la poussée persistante du Nord vers le Sud. N'est-ce pas, en dehors des questions de race et de religion, un fait géographique tout à fait digne d'attention que cette attirance du soleil sur les populations du Nord et celles des montagnes? L'Allemagne du moyen âge déborda sur l'Italie; des froids marécages de la Baltique, la Prusse se leva sur l'Allemagne; presque toutes les grandes invasions barbares sont venues du Nord, les unes directement, les autres par simple déviation sur les flancs : ainsi les Goths, les Francs, les Normands... C'est du haut d'un rocher de la Suisse neigeuse que les Habsbourg descendirent sur le Rhin et s'imposèrent au Danube; d'un piton élevé des plateaux glacés de Souabe que s'envola l'aigle des Hohenzollern, et c'est encore du haut des Alpes que le Savoyard fondit sur l'Italie. La Navarre pyrénéenne nous a donné Henri IV; l'Écosse a conquis l'Angleterre; l'Amérique du Nord veut maîtriser celle du Sud. Sans doute, les populations des régions septentrionales et des pays de montagnes possèdent des trésors de force et d'énergie qui leur assurent presque toujours la domination des peuples du Midi, anémiés par le climat et la vie facile. D'avance, les Maures du Sud étaient battus.



N.-D. LA BLANCHE.

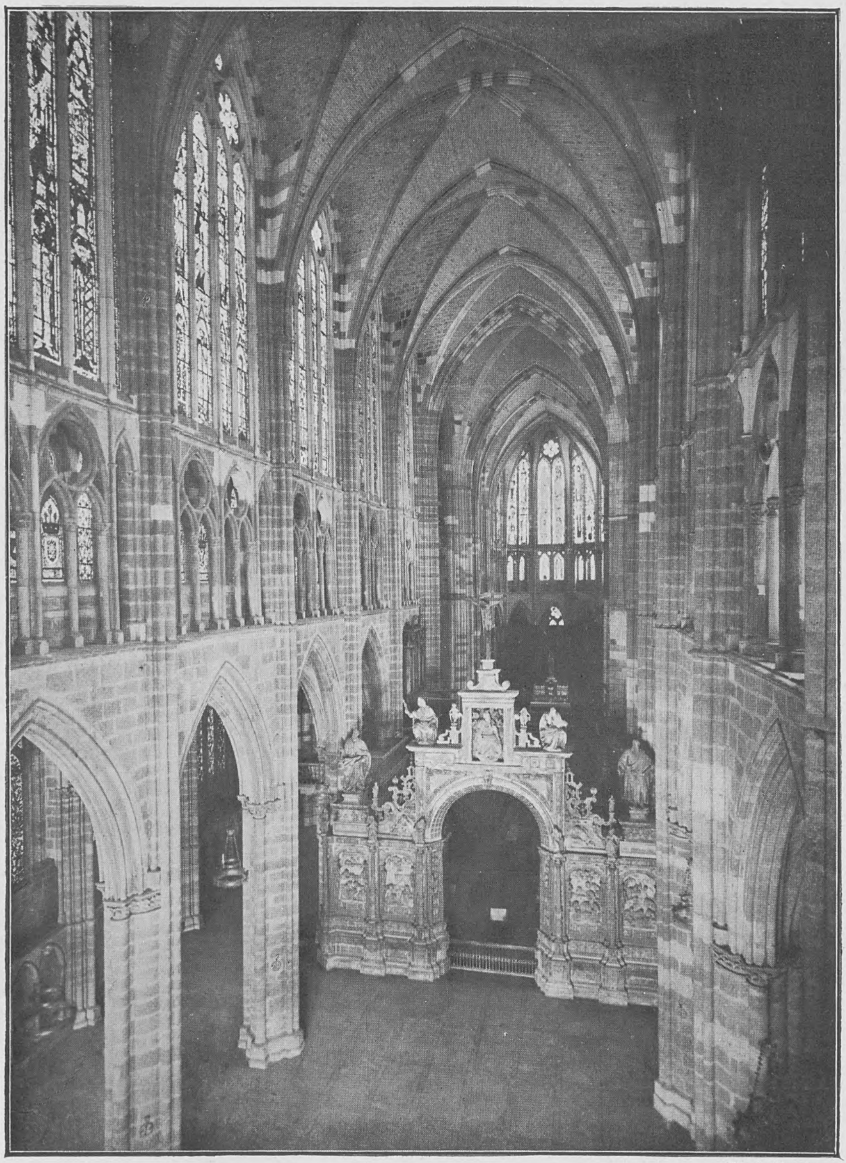
LÉON

Léon, ancienne capitale d'un royaume, n'a gardé qu'un fleuron de sa couronne, mais ce fleuron est un trésor : sa *Cathédrale*. Il faudrait de longues pages et la magie du style de Théophile Gautier pour en dire les beautés : si l'illustre romantique s'extasiait devant l'éblouissante richesse de la cathédrale de Burgos, qu'eût-il dit de la légèreté, de la sveltesse, de la grâce incomparable de celle de Léon? Mais de son temps, une restauration intelligente et minutieuse n'avait pas encore rendu à ce pur joyau d'architecture du XIIIe siècle l'éclat et la fraîcheur de sa jeunesse. Moins grande que la plupart de ses rivales espagnoles, la cathédrale de Léon fait penser à celles d'Amiens, de Reims, et, pour l'allègre

transparence, à celle de Coutances. Il y a entre elles un air de famille qui les fait justement attribuer à la même inspiration. Cette cathédrale est française par son caractère; on cite parmi ses architectes un Guillaume de Rohan. Le mérite de sa restauration revient à de patients et habiles architectes contemporains: don M. Lavina, Hernandez Callejo, surtout Juan de Madrazzo, mort prématurément (1880), dont l'œuvre fut achevée par don D. de los Rios et don J.-B. Lazaro. L'évêque don Manrique de Lara aurait posé la première pierre, vers la fin du XIIe siècle; l'édifice fut long à construire, comme ses pareils : il ne fut achevé qu'au XIVe siècle. Au chevet de la capilla Mayor s'élève, comme il convient, le magnifique tombeau d'*Ordoño II*, qui fit la fortune de *Léon*. La grande façade de l'ouest, avec ses trois portails aux voussures animées pas un peuple de statues, l'élégante galerie à jour qui les surmonte, son admirable rose, cet ensemble n'a de comparable pour l'opulence et la délicatesse du décor que l'extraordinaire dentelle de pierre brodée au front de nos plus belles cathédrales. Le portail du sud, ses trois portes, la balustrade, l'escalade des contreforts et des légers pinacles n'offrent pas un aspect moins séduisant : tout est fin, léger, découpé à profusion.

Dans la gracieuse cathédrale, le ciel des voûtes plane si haut par-dessus les colonnettes jaillissantes qu'une pareille envolée semble défier la raison. Les murs ne sont là, semble-t-il, que pour faire figure, tellement les fenêtres, les nervures multipliées, les enroulements fluets des grandes roses les ont taillés, amincis, réduits à n'être que des supports de transparents. Ah! la radieuse et éblouissante tenture suspendue à ces frêles attaches par les vitraux de deux cent trente fenêtres largement ouvertes sur le ciel! Les chapelles essaimées au long des trois nefs du corps principal de l'édifice, et surtout celles qui couronnent la quintuple avenue enroulée autour du sanctuaire, ont chacune leur intérêt : au fond, la chapelle de San Salvador, avec le tombeau de la comtesse Sancha de Léon; la chapelle de Santiago, toute fleurie de capricieux ornements. Le *coro* fatidique renferme des stalles célèbres; mais ce chef-d'œuvre, dans la gaine emmurée qui barre lamentablement la perspective de l'église, est aussi un hors d'œuvre que l'on voudrait ailleurs.

L'église de *Saint-Isidore*, dédiée en 1005, par Ferdinand Ier, à l'illustre archevêque de Séville, contraste par la robustesse de ses formes avec l'élancement gracile de la Cathédrale. Au portail latéral du sud, la statue équestre de saint Isidore parade sur un fronton, l'épée en main, la mitre en tête. A l'intérieur, le *Panthéon* royal, qui reçut la dépouille mortelle de onze rois, douze reines, vingt et un princes, a souffert des violences de l'invasion en 1808 : là furent déposés Alphonse V et Ferdinand Ier, successeurs d'Ordoño II, doña Uracca, sœur dévouée d'Alphonse VI, et la femme de ce dernier, Zaida, fille du roi maure de Séville.



Phot. Gracia.

VUE INTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE DE LÉON.

Sur la rive gauche du Bernesga, le couvent de *Saint-Marc*, jadis fameux hôpital érigé pour les pèlerins sur la route de Saint-Jacques, a été transformé et rebâti par Charles-Quint; bien que maltraitée, la façade méridionale offre un bel exemple de ce style plateresque qui par l'intempérance du détail rapetisse le caractère général du monument; c'est une application d'orfèvrerie sur la pierre, plus que de l'architecture : on en jugera par la précieuse ornementation du grand portail. Des écoles occupent en partie l'édifice; un petit musée provincial s'est niché dans l'ancien cloître.

Est-il besoin de dire que *Léon* possède une plaza Mayor ou de la Constitution, enveloppée d'arcades : là se trouvent l'Ayuntamiento, de style grec; le théâtre, le palais moderne des Fernandez, la *Casa de los Guzmanes*, aux modernes ferronneries, qu'habite aujourd'hui le gouverneur civil. Quand c'est le marché, la vieille place et la ville prennent quelque animation; mais il y a beau temps qu'elles sommeillent. *Léon* est une ville du passé. La *Legio septima Augusta*, au temps de la conquête romaine, avait planté son camp dans la plaine qu'enferment, à leur confluent, le *Bernesga* et le *Torio*. Peu à peu, une population se groupa. Les Goths s'emparèrent de la place; après eux, les Arabes en firent un monceau de ruines, vers la fin du Xe siècle. L'initiative d'Ordoño II, roi des Asturies, fit sa fortune : on la combla de privilèges (*fueros*); les immigrants affluèrent. Ce fut, du XIe au XIIIe siècle, une vraie capitale, mais une capitale guerrière, comme en témoignent les épaisses murailles flanquées de tours rondes qui la couronnent encore de trois côtés. Ces remparts, élevés sur des fondations romaines, rappellent ceux de *Lugo* et *d'Astorga*, les mieux conservés des anciennes fortifications dont les Romains furent, au IIIe siècle, les premiers bâtisseurs.



Phot. Gracia.

CATHÉDRALE DE LÉON : STATUES GOTHIQUES. ORDOÑO II

CÔTE CANTABRIQUE

GALICE

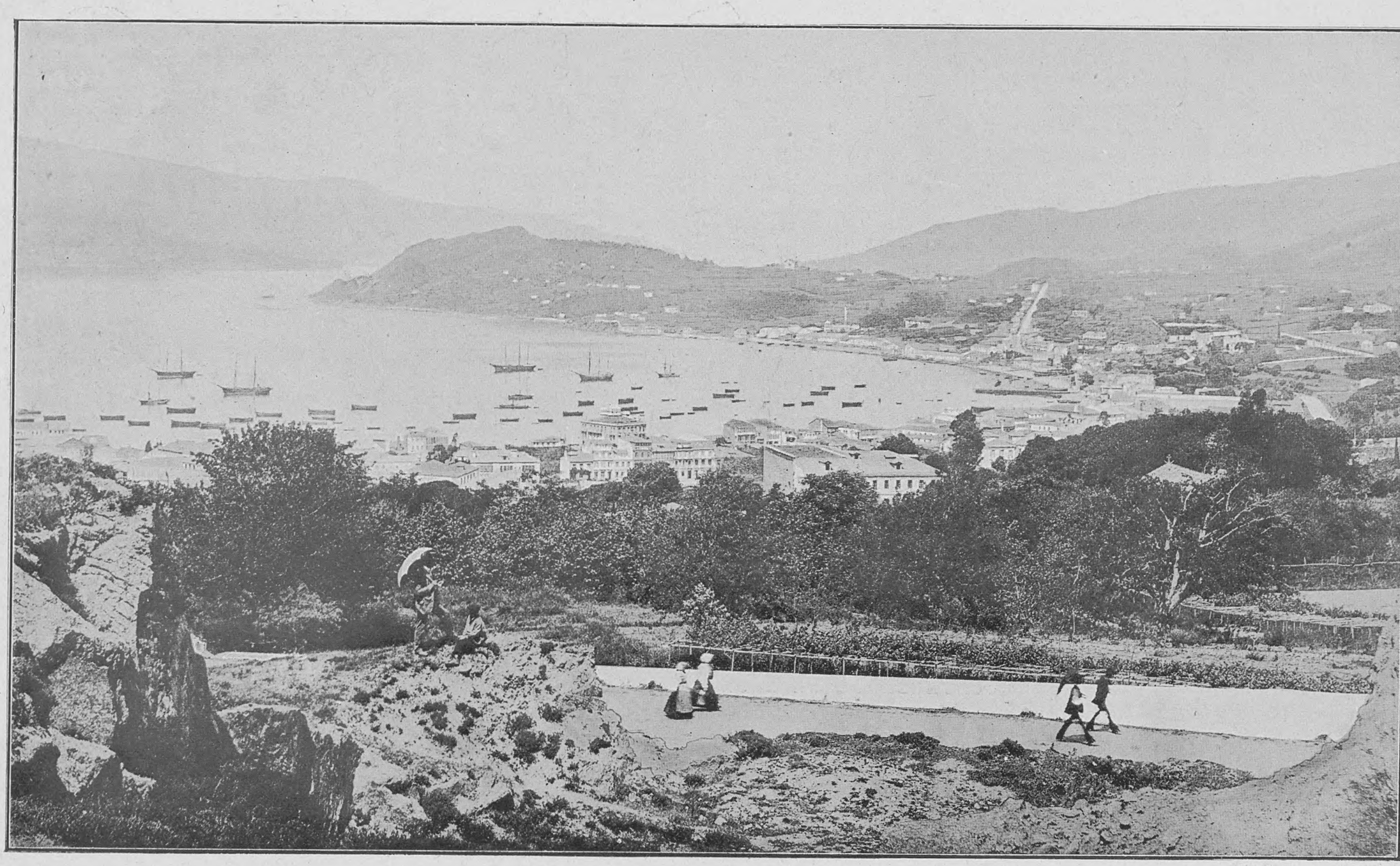
L'enchevêtrement de roches primitives arrondies et massives, qui composent la redoute galicienne, oppose une résistance formidable aux assauts répétés de l'Océan : c'est la pierre angulaire de la Meseta ibérique. Aucun système régulier ne se dégage de ces chaînons arc-boutés les uns contre les autres comme pour accroître leur effort. Au-dessus des plateaux et des vallons creusés par les eaux en multiples détours, surgissent quelques buttes d'une centaine de mètres, des crêtes qui se prolongent par d'effilés promontoires en plein tumulte des flots, comme la sierra de *la Loba*, la sierra de *la Faladeira*, dont l'extrême pointe forme le cap avancé de la *Estaca de Vares*. A la suture de ces crêtes, pyramide le pic de *Guadramon*, à 1 020 mètres d'altitude, en vue du rivage. D'autres massifs, orientés dans la direction de la chaîne cantabrique, poussent à l'ouest le cap de *Toriñana* et celui de *Finisterra*, ou fin des terres, étroite péninsule rocheuse qui recourbe ses escarpements au-dessus de la grande baie de *Corcubion* comme un autel dressé sur la solitude des eaux. Les anciens y avaient un temple que les chrétiens ont remplacé par un sanctuaire dédié à la Vierge protectrice des marins.

La *Bretagne* elle aussi, notre Bretagne française, a son cap Finistère, aux rivages déchiquetés, décousus par les incessants coups de bélier de l'Océan; et ce n'est point la seule analogie qui la fait sœur de la Galice. Sans doute les multiples découpures qui échancrent ses rivages doivent être attribuées, pour la plupart, à l'inégalité de résistance des veines du granit et des roches associées, et ses échancrures profondes, prolongées en mer, sont les parties submergées d'estuaires autrefois creusés à l'air libre par les eaux sauvages. Leur submersion proviendrait d'un affaissement du niveau de base : ainsi un sillon de 9 kilomètres prolonge au large, entre des parois rocheuses, avec des profondeurs de 35 mètres, le lit de la rivière de Portrieux. De même se sont formés, autour de la *Galice*, ces **rias** ou estuaires submergés qui forment les baies de *Vigo*, de *Pontevedra*, de *Arosa*, de *Muros y Noya*, de *Corcubion*, de la *Corogne* et du *Ferrol*, de *Cedeira*, de *Santa Marta*, de *Vivero*. Ces invasions marines pénètrent à 10 ou 20 kilomètres dans les terres ; leur profondeur dépasse rarement 100 mètres, au point où les *rias* se fondent en pleine mer : d'ordinaire elle est seulement de 50 à 60 mètres et les bords de la rivière effondrée se manifestent encore à une certaine distance sous les eaux marines. Comme il n'y a aucune proportion entre la profondeur de ces baies et la puissance d'érosion des rivières, généralement courtes, qui s'y déversent, on en conclut, avec vraisemblance, que leur embouchure s'est immergée par un affaissement du niveau général.

Les *rias* de Galice rappellent encore nos *calanques* entaillées dans la côte provençale, entre Marseille et Cassis, ou encore les *calas* des îles Baléares, enfin les *fjords* de Norvège, avec cette différence toutefois que les échancrures norvégiennes s'insinuent, entre des parois escarpées, jusqu'à plus de 100 kilomètres dans les terres et s'y ramifient de mille façons, reliées entre elles par de tortueux couloirs qui sont comme les détroits d'une mer intérieure. L'action glaciaire dans le creusement des *fjords* est évidente. Pour les *rias* de la côte de Galice, ils n'ont point cette envergure : ce sont des échancrures bretonnes, des golfes écossais sur la côte ibérique. Bien mieux, la faune marine de la baie de Vigo rappelle celle des mers de la Grande-Bretagne. « La présence de cette colonie d'espèces septentrionales, fait auquel il faut ajouter la parenté des plantes entre l'Irlande et les montagnes asturiennes, donne un grand poids à l'hypothèse de Forbes, d'après laquelle une terre de jonction aurait existé, avant la période glaciaire, entre les Açores, l'Irlande et la Galice : ce continent aurait disparu, mais les piliers d'angle en subsisteraient encore. » (Elisée Reclus.)

L'abondance des eaux déversées sur la Galice par les vents chargés des vapeurs de l'Océan y donne naissance à de nombreux cours d'eau. Leurs sillons se déroulent dans les plis compliqués d'un relief très tourmenté; mais la plupart, comme l'*Eo*, le *Jubia*, qui débouche au Ferrol; l'*Eume*, à la Corogne; le *Tambre*, l'*Ullo*, dans la baie d'Arosa, n'ont qu'un développement très restreint par la proximité des hauteurs, et l'on ne sait où les cours d'eau finissent dans les *rias* et où commence l'Océan. Après le *Návia* au nord, il n'y a qu'une vraie rivière en Galice, le **Miño**, incliné au sud-ouest par Lugo, Orense, Tuy. C'est le vrai fleuve gallego, l'un des huit grands cours d'eau de la Péninsule, celui qui roule la plus grande masse liquide, eu égard à la médiocre superficie de son bassin.

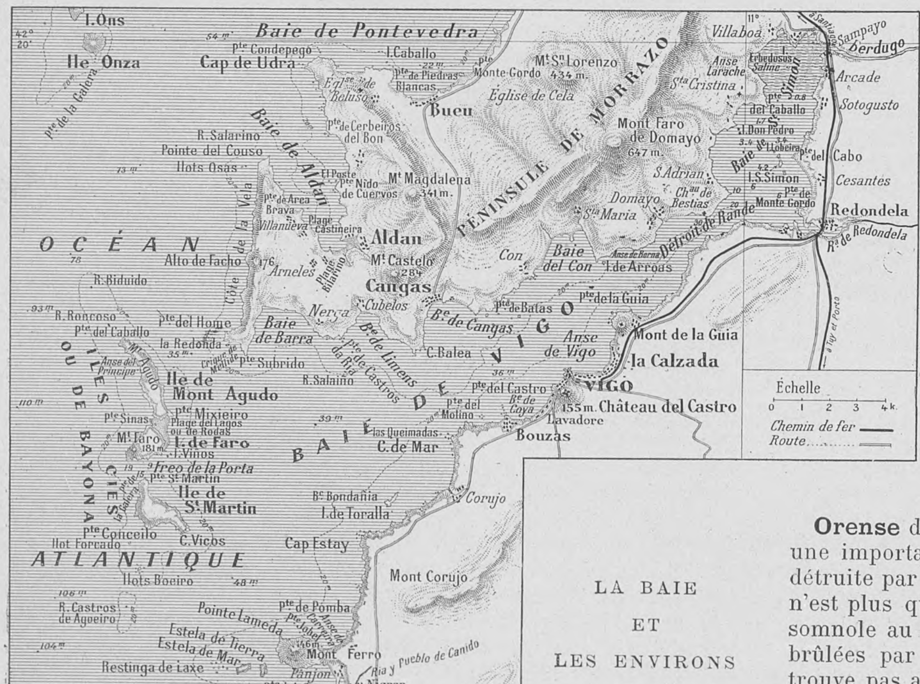
« Le **Miño** a le nom, dit un proverbe espagnol, le *Sil* a l'eau. » Cet



Phot. Hauser y Menet.

BAIE DE VIGO, VUE PRISE DU CASTILLO.

affluent est en effet plus abondant que le fleuve auquel il s'allie. Mais, avant d'entrer en Galice, il décrit un long circuit sur les versants qui regardent la plaine de Léon : c'est le trait d'union entre les deux pays voisins ; la *Peña Rubia,* qui l'alimente, fait borne, à 1 980 mètres d'altitude, entre les Asturies, la Galice et le Léon. Le *Sil*, comme le Tormès, roulait ou roule encore des sables aurifères : c'est pour mieux l'exploiter que les Romains l'avaient dévié, au IIe siècle, par un tunnel creusé dans la masse du Montefurado, qu'il enveloppe dans un de ses replis ; en même temps qu'ils gagnaient de fertiles terrains dans le lit de la rivière, les Romains faisaient l'économie de ponts coûteux, à un croisement de routes importantes. La vraie richesse du *Sil* est dans la fertilité des terrains qu'il arrose ; aussi la terre de *Vierzo*, où s'élève Ponteferrada, nourrit-elle une nombreuse population. *Barco de Valdeorras* est une région délicieuse ; de fraîches prairies, des champs de maïs et d'opulents châtaigniers, la vigne, les maisons blanches semées parmi les bouquets d'arbres, les pins qui montent, les hauteurs noyées dans l'azur attendri, donnent un grand charme agreste à la vallée du *Sil*. Avant de déboucher dans la plaine d'Orense, la rivière, devenue torrent, franchit par une entaille profonde le seuil de séparation soulevé entre le Léon et la Galice.



LA BAIE ET LES ENVIRONS DE VIGO.

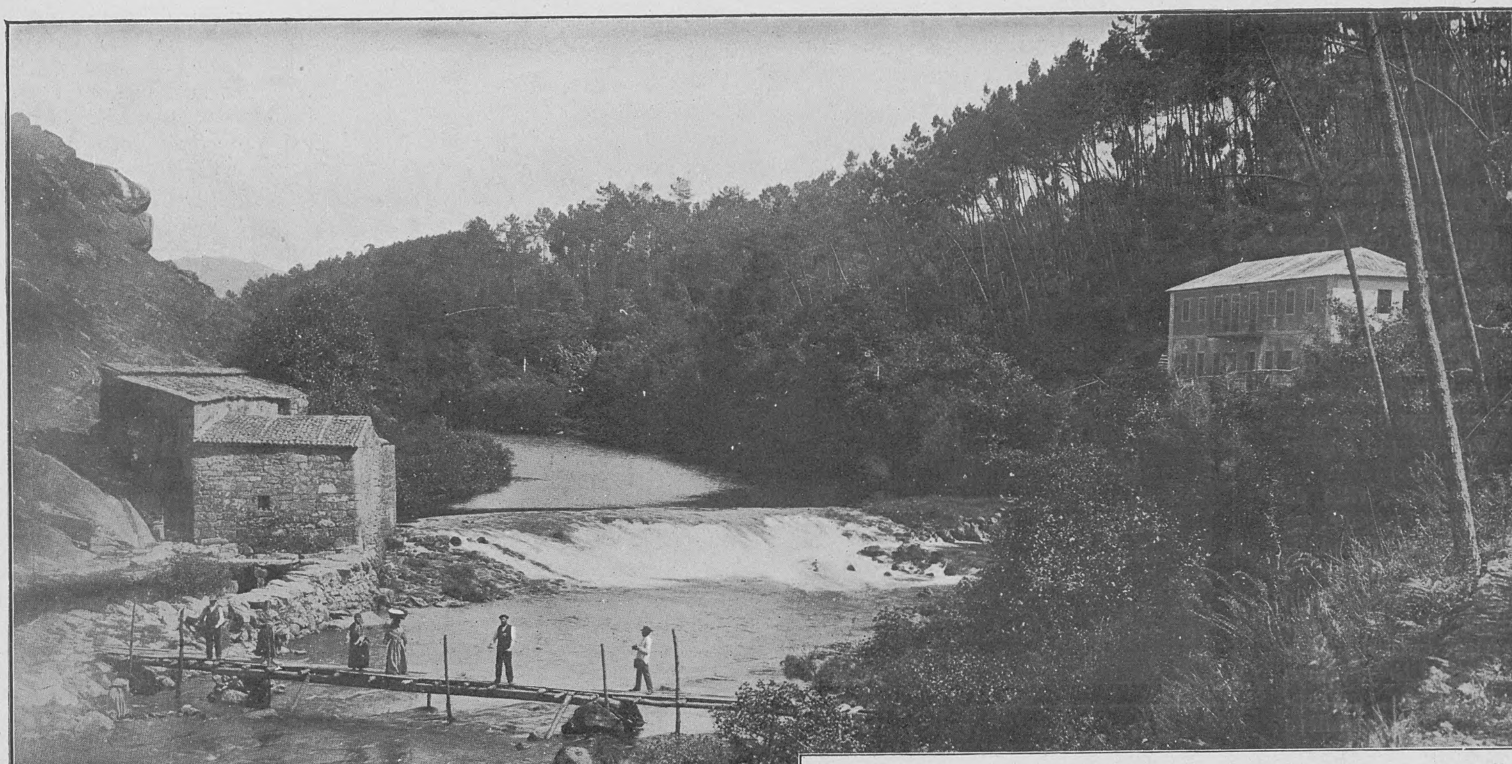
Entre Ribadavia et la mer, le *Miño* n'est pas guéable. Strabon dit que ce fleuve, le plus abondant de l'ancienne Lusitanie, était navigable sur un parcours de 800 stades (150 kilomètres) ; il dut être canalisé par les Romains jusqu'à Ribadavia. Ainsi s'explique l'importance que prirent les localités échelonnées le long du fleuve jusqu'à *Tuy* qui, sur la rive espagnole, regarde la portugaise *Valença*. Ici commence la grande navigation, sur une trentaine de kilomètres : encore l'embouchure du fleuve est-elle obstruée par une barre qui en rend l'accès pénible. Le vrai port espagnol du Miño, la *Guardia*, est situé à l'entrée même de l'estuaire, en face de *Caminha*, sur la rive portugaise.

Orense dut au voisinage de la mer et aussi des lavages d'or du Sil une importance qu'il n'a plus ; l'ancienne résidence des rois Suèves, détruite par les Maures au VIIIe siècle, rebâtie par Alphonse III au IXe, n'est plus qu'une petite capitale administrative et paperassière qui somnole au creux de ses montagnes, noyées par les brumes d'hiver, brûlées par des étés torrides. Il y a trois choses à Orense qu'on ne trouve pas ailleurs en Espagne : la cathédrale, les eaux chaudes de Burgas, le pont du Miño.

La *cathédrale* de granit évoque par la robustesse de ses assises, ses créneaux, son aspect massif, les temps troublés où l'église devait se défendre. Elle porte la trace des différents âges qui se sont succédé

autour d'elle ; son portail rappelle le fameux portique de la Gloire, à Santiago. Un crucifix très ancien est ici l'objet d'une vénération particulière; mais sa chapelle, surchargée d'or et d'ornements, montre trop ce qu'il y a de théâtral dans l'expression du sentiment religieux espagnol. Près de l'ancienne église de San Francisco, un admirable cloître gothique découpe ses ogives sur de fines colonnettes, aux chapiteaux délicatement fouillés. Il appartient maintenant à une caserne : ses voûtes résonnent du cliquetis des sabres ; les bottes des soldats font sonner les dalles où glissaient les ombres silencieuses des moines.

Les eaux sulfureuses de *las Burgas* attirent, en été, quelque clientèle : ce sont surtout les ménagères qui en profitent d'ordinaire pour les usages domestiques. Semblable à un patriarche hâlé par le soleil et voûté par les âges, le *pont du Miño* enlève ses arches si haut que les chars cahotants et les cavaliers qui trottinent sur son dos semblent,



Phot. Zagala.

LAS ACEÑAS. — RIO LEVER.



Phot. Zagala.

CHAR GALICIEN.

d'en bas, flotter sur un abîme. Et sous ce pont vénérable il y a toujours de l'eau : une merveille en Espagne ! Théophile Gautier ne l'avait pas vu lorsqu'il écrivait : « Ce n'est pas un état bien fatigant que celui de pont espagnol ; il n'y a pas de sinécure plus parfaite : on peut se promener dessous les trois quarts de l'année. Ils restent là (les ponts) avec un flegme imperturbable et une patience digne d'un meilleur sort, car ils sentent bien que leurs arches ne sont que des arcades et que leur titre de pont est une pure flatterie. »

Lugo, l'ancienne *Lucus Augusti* des Romains, fut une cité guerrière : ils la ceignirent de remparts; les Suèves, les Maures, les Normands sont venus s'y heurter. Après eux, Alphonse III de Castille, les Français en 1809. Cette ville ne compte plus les assauts qu'elle subit. Sous l'enveloppe rébarbative de ses antiques murailles et de ses tours découronnées, *Lugo* végète, bien pacifique ; des rues monotones, souvent silencieuses, de vieux palais décrépits qu'écrase le poids des ans, une place centrale d'autant plus vide qu'elle est plus disproportionnée : tout révèle la déchéance, respire la mélancolie des choses qui s'en vont et qui achèvent de mourir. La *Cathédrale* porte la tare des âges qui l'ont étayée tour à tour : au nord, un porche gothique ouvre sur un portail roman ; la façade principale est un placage du XVIIIe siècle; à l'intérieur, une grande nef des XVe et XVIe siècles se dégage avec peine de l'étreinte de deux nefs romanes, sombres comme des tunnels ; enfin un cloître voisin somnole et achève de s'enfoncer dans l'oubli.

La *Galice*, pays éminemment agricole, songe plus au travail qu'à la guerre, et la vie des champs y a gardé son originale beauté. Partout monte la chanson du travail : dans la plaine, un robuste attelage laboure, ou bien, au temps de la moisson, des femmes, en caraco rouge et en foulard éclatant, manœuvrent allègrement la faucille; le long des chemins, le char ancestral crie, se lamente, hurle, grince sur ses roues pleines, comme une porte de prison sur ses gonds ou une scie sur la pierre dure. Ce véhicule antédiluvien, vous le trouverez partout le long de la côte cantabre, chez les Galiciens, les Astures et les Basques : il semble que ce soit un héritage imprescriptible du passé, une partie intégrante du patrimoine national.

Les Galiciens sont à la fois agriculteurs et pêcheurs; à côté des champs, la mer; et aucune côte n'est plus découpée. Rien de plus admirable que la baie de **Vigo**. La vigueur, les progrès incessants de cette ville font mentir ceux qui tiennent les Gallegos pour gens retardataires. Une ville nouvelle s'étend le long du port, avec des rues bien pavées, éclairées à l'électricité, des magasins achalandés. De plus en plus, les quais s'allongent, les jetées s'avancent en pleine eau : bientôt ce port sera, par sa situation exceptionnelle et les améliorations de ces dernières années, l'un des premiers d'Espagne. La vieille ville pourtant garde son coloris et son mouvement : ce n'est pas pour déplaire aux amateurs de pittoresque; ils verront encore aux fenêtres des vieilles masures les chapelets d'oignons, les plantes qui grimpent aux balustrades vermoulues, les loques triomphantes qui flottent, et, sur les quais, le

va-et-vient des barques et du poisson qu'on débarque, au milieu du claquement des fouets, des cris et du grouillement de la foule. Dans la baie de *Vigo*, les galions espagnols chargés de l'argent d'Amérique furent attaqués (octobre 1702) par une flotte anglo-hollandaise qui coula une partie de la précieuse cargaison et s'empara du reste.

De Vigo à **la Corogne** (Coruña), la côte est farouche et splendide. « J'aurais à choisir, pour l'habiter, une ville de la Galice, je me prononcerais sans hésitation pour *la Corogne;* elle réunit l'attrait vigoureux de la mer et de la montagne, c'est-à-dire de deux des plus puissantes manifestations de la nature. La température se rafraîchit l'été dans cette ville, s'y attiédit l'hiver. Elle connaît l'humidité, la pluie et les brumes des climats marins, mais aussi la pureté et l'éclat de la lumière des radieux pays de soleil. » (A. PETTICOLIN, *Impressions d'Ibérie.*)

La Corogne, ville de trafic et de négoce, est surtout un centre administratif, résidence du capitaine général de la Galice. Car cette ancienne colonie ibérienne, la *Brigantinum* des Romains, est aujourd'hui la première place forte de l'Espagne du nord. De là partit la fameuse Armada que Philippe II envoyait contre l'Angleterre (1588); près de là encore, les Anglais détruisirent la flotte hispano-française en 1815. La ville occupe une langue de terre entre deux baies : vieille ville sur la hauteur, ville neuve plus près du port, avec de belles promenades: l'*Alameda*, l'Avenida de los Cantones, le paseo de Mendez Nuñez. A l'est de la baie d'Orzan, la *tour d'Hercule*, d'origine romaine, commande l'arrivée du haut d'un rocher qui mesure plus de 100 mètres.



Phot. Zagala.

PONTEVEDRA ; RUINES DE SAINT-DOMINIQUE.

En une heure de traversée, les bateaux conduisent de la Corogne au *Ferrol*, place très forte qui s'abrite de l'autre côté d'un promontoire aigu sur la rive du *ria*, où se déverse la petite rivière de Jubia. Charles III créa un arsenal au Ferrol; des docks et des chantiers lui donnent une grande animation.

Santiago (*Saint-Jacques*) est le cœur de la Galice; sa raison d'être, le tombeau de saint Jacques; sa gloire, la Cathédrale. Quatre siècles durant, du XIe au XVe surtout, les pèlerins y affluaient de tous les coins du monde. Rois et princes contribuèrent de leurs dons à la splendeur du sanctuaire de l'apôtre. L'indifférence, l'ignorance et le parti pris de la plupart des historiens et des guides au sujet de *saint Jacques* est à peine croyable. On commence à revenir de cet oubli injustifié.

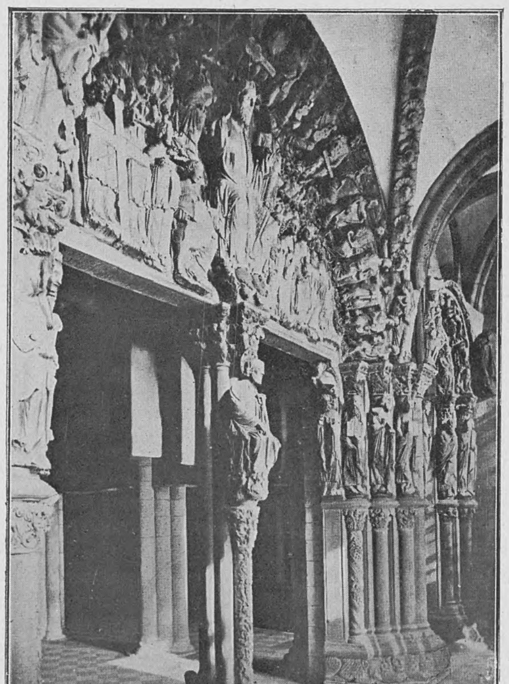
Le *pèlerinage de Saint-Jacques* fut l'un des plus importants du monde : on allait à Saint-Jacques, comme à Rome ou à Jérusalem. Les mêmes faveurs spirituelles y attiraient les pèlerins; leurs caravanes cheminaient par les routes, semblables à ces lointaines étoiles qui poudroient durant les belles nuits d'été à l'azur pâli du ciel. L'imagination populaire appelle cette traînée lumineuse : *chemin de Saint-Jacques;* c'est la *Voie lactée* des astronomes. Les pèlerinages suivaient d'ordinaire les anciennes voies romaines; ils maintenaient l'Espagne du nord en communication avec l'Europe chrétienne et préparaient, croisades pacifiques, les revanches futures contre l'Islam envahisseur. De fait, Pélage et la poignée de héros qui l'entouraient dans sa retraite sauvage de Covadonga remportèrent leur première victoire peu de temps avant que Charles-Martel ne barrât la route à l'armée d'Abdérame, dans la mémorable bataille qui se livra entre Tours et Poitiers (732). La réaction commençait, des deux côtés des Pyrénées, contre l'invasion.

Et combien de pèlerins déposèrent la gourde et le bourdon pour la cotte de mailles et la lance du chevalier! L'ordre religieux de *Santiago*, qui rendit à l'Espagne de si éminents services, pour la « reconquête » du sol national, est né de l'entraînement des pèlerinages et de la nécessité de se défendre; car la route n'était pas sûre au delà des Pyrénées. Les pèlerins, et surtout les pèlerins français, n'en furent pas moins nombreux pour cela : le chemin qu'ils suivaient, la porte par laquelle ils pénétraient dans la ville de Saint-Jacques s'appelaient le *chemin* et la *porte des Francs*.

Une lointaine tradition confirmée par de graves témoignages veut que **saint Jacques**, fils de Zébédée, ait été, sinon le premier, du moins l'un des apôtres qui évangélisèrent la péninsule Ibérique, notamment la Galice. Il aurait vécu au milieu de la famille chrétienne qu'il venait de conquérir à la foi du Christ, non loin du cap Finistère, à *Iria Flavia;* puis, étant passé en Judée, il y subit le martyre : Hérode le fit décapiter. Alors sept de ses disciples, ayant recueilli son corps pendant la nuit, s'embarquent à Joppé (Jaffa) par une mer tranquille, et au bout de quelques jours arrivent en vue de la côte derrière laquelle s'abrite Iria Flavia (Padrón). Or, à cinq lieues plus loin dans les terres, un humble village appelé *Liberum Donum*, ou Libre Don, par les Romains, groupait ses maisons au confluent de deux petites rivières, le *Sar* et la *Sarela;* les disciples de l'apôtre martyr portèrent son corps en cet endroit, et bientôt, par l'affluence des pèlerins qui venaient y visiter l'apôtre de l'Espagne, le village devint une cité, la ville de *Saint-Jacques*.

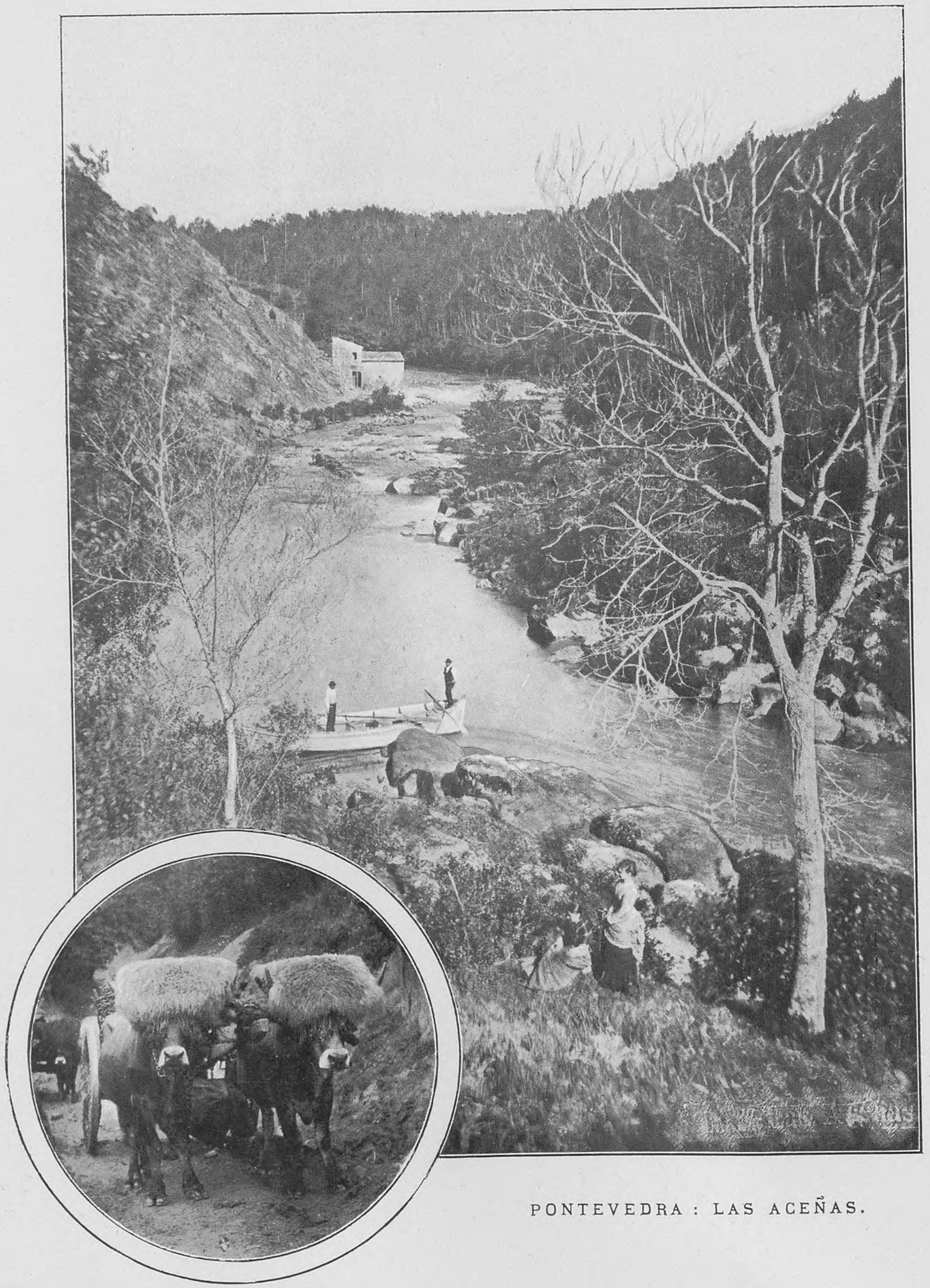
L'évêque d'Iria Flavia vint résider à Saint-Jacques (900). Calixte II, qui montrait une dévotion particulière pour l'apôtre, érigea son église en métropole : ce fut l'une des capitales du monde chrétien, la Rome galicienne, et la Galice devint une sorte de Palestine occidentale. Qui ne pouvait entreprendre le lointain pèlerinage de Jérusalem voulait au moins aller à *Saint-Jacques* dit *de Compostelle* ou du *Champ de l'Étoile*.

Quatre routes principales conduisaient les pèlerins de France à *Saint-Jacques de Compostelle :* 1° on passait, de la vallée du Rhône, par Arles, Montpellier, Toulouse, puis au travers des Pyrénées par le col d'Aspe; 2° la route du Massif Central descendait du Puy à Sainte-Foy-de-Conques, Saint-Pierre-de-Moissac, Bordeaux; 3° le Limousin, le Périgord et les gens de l'Est venaient par Vézelay, Saint-Léonard, Périgueux, Bordeaux; 4° enfin le principal itinéraire conduisait de Paris à



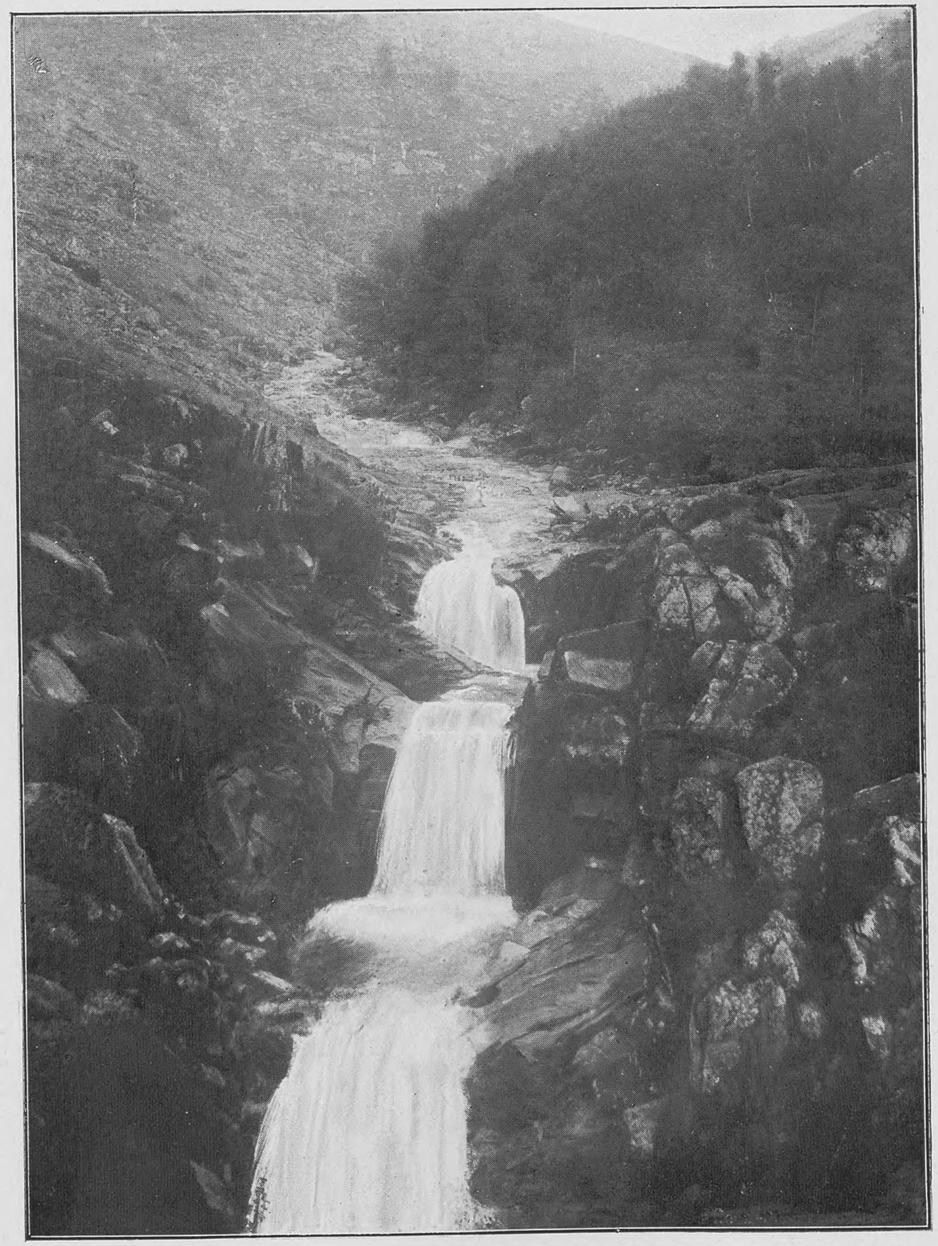
Phot. P. Ferrer.

CATHÉDRALE DE SANTIAGO :
LE PORTIQUE DE LA GLOIRE.



PONTEVEDRA : LAS ACEÑAS.

ATTELAGE ASTURIEN.



Phot. Zagala. — Communiqué par M. Ferrer (la Coruña).

PUENTE CALDELAS : LA CASCADE

Saint-Martin-de-Tours, Saint-Hilaire-de-Poitiers, Saint-Jean-d'Angély, Saint-Eutrope-de-Saintes, Bordeaux. A l'exception des pèlerins d'Arles et du Rhône, tous se réunissaient à *Ostabat*, dans les Basses-Pyrénées, arrondissement de Mauléon. De là ils traversaient les montagnes au port de Cize (Roncevaux) pour gagner Pampelune et, plus loin, le *Puente de la Reina*, où convergeaient tous les chemins de Saint-Jacques. De là une seule voie, appelée le *Camino real francès*, conduisait au sanctuaire.

Rarement le pèlerin cheminait seul, à cause des dangers de la route ; le plus souvent il rejoignait une caravane. Bourdon en main, souvenir du bâton que portait l'illustre voyageur saint Jacques; la gourde à la ceinture, coquilles sur le camail pour rappeler par ce symbole l'ancien pêcheur de Galilée devenu apôtre, le *Senjacaire*, *Sentjaquès*, *Jacobite* ou *pèlerin de Saint-Jacques*, allait à petites journées, quêtant sur sa route. La charité chrétienne jalonnait d'hospices les étapes successives : à *Bordeaux*, le grand hôpital Saint-James, fondé en 1119, sans compter nombre d'*hostaux* qui étaient sous sa dépendance; après la pénible traversée des Landes, *Bayonne*, aux portes d'Espagne, avec des hôtelleries aux coquilles indicatrices, pour les pèlerins. De là, les uns prennent par *Irun* la voie du littoral, pour échapper aux risques de la montagne; d'autres abordent directement le port de Cize, par Saint-Jean-Pied-de-Port, *Roncevaux*, où les brigands et les Maures détroussent maints voyageurs. Là les attend une hôtellerie fameuse, hôtellerie forteresse, où passants et pèlerins trouvent asile, les juifs et les païens aussi bien que les catholiques, sans distinction de culte ni d'origine. Un poème historique extrait du manuscrit *Preciosa* conservé à Roncevaux et publié à Madrid, dans les *Estudios historicos* (1884), énumère les bienfaits de cette large hospitalité : outre le pain, le vin, la viande, le poisson, pour nourriture, les pèlerins ont à leur disposition de vrais dortoirs, chauffés et éclairés la nuit, de bons lits, des réfectoires avec de l'eau courante, des bains, même une serre chaude remplie de fleurs pour égayer la vue; on répare les vêtements, les chaussures; les malades sont soignés jusqu'à complet rétablissement. Leur double fonction de défense et de charité fit des religieux de Roncevaux un ordre d'*Hospitaliers-militaires*.



Phot. Zagala.



Phot. du comte de Saint-Saud.

TOURS DE OUEST-CATOIRA. — ASTURIES : PICS D'EUROPE (Massif de Llambrion).

A *Pampelune*, les pèlerins se trouvent chez eux : le *Puente de la Reina*, où se ralliaient les voyageurs de la côte et ceux qui venaient d'Arles par le col d'Aspe ; *Logroño*, dont un saint ermite, Domingo, avait desséché les marais et préparé la route ; *Najera*, où un autre ermite, Jean, construisit un pont pour « los pelegrinos de Santiago » ; *Burgos* et son grand *Hospital del Rey*, bâti par Alphonse VIII en 1126 (sa fille épousa le roi de France Louis VII) ; *Sahagun* et son illustre abbaye bénédictine ; *Léon*, ses remparts, ses châteaux, sa surprenante cathédrale, ses deux hôpitaux de Saint-Isidore et de Saint-Marc ; *Astorga*, la cité guerrière ; *Villafranca del Vierzo*, porte de la Galice ; le mont *San Marcos*, d'où s'apercevait au loin la basilique de *Saint-Jacques ;* telles étaient les étapes ordinaires du pèlerin de Compostelle. On entrait, les Français du moins, par la *puerta de Francos*, qui était le terme naturel du *chemin de France*. Il n'était pas bien difficile de trouver un gîte parmi les nombreux asiles ouverts aux pèlerins, à l'exemple du *Grand Hôpital*, œuvre grandiose édifiée par Ferdinand et Isabelle. Chacun alors gagnait la cathédrale et le tombeau du saint Apôtre.

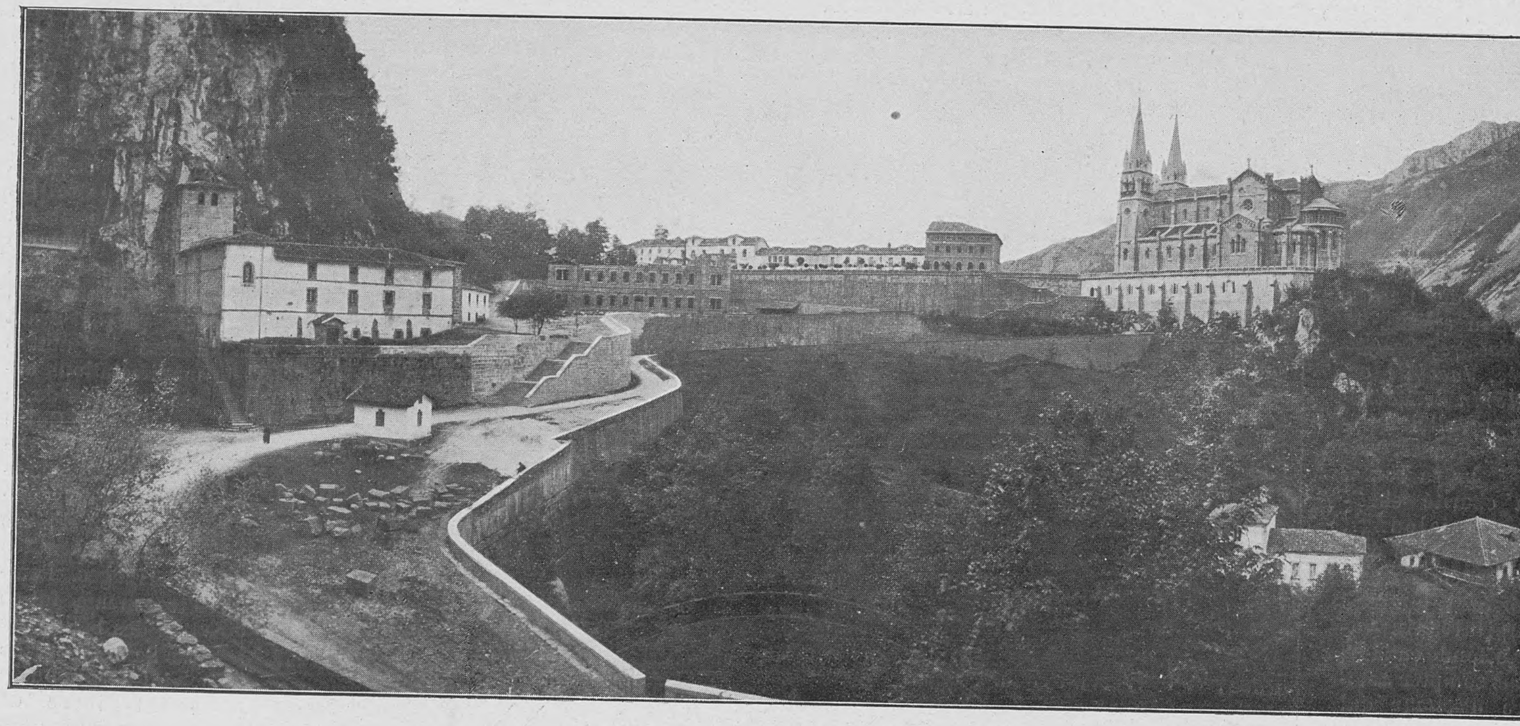
La *Cathédrale* de Saint-Jacques rappelle à s'y méprendre *Sainte-Foy* de Conques et *Saint-Sernin* de Toulouse. Ces trois églises sont de même famille et presque de même âge : Sainte-Foy date de 1065, Saint-Jacques de 1082; le pape Urbain II consacra en 1097 le chœur de Saint-Sernin, ce qui veut dire qu'une partie du gros œuvre était alors terminée. Chacun de ces trois édifices offre les traits essentiels du roman d'Auvergne que Viollet-le-Duc, qui s'y connaissait, fait passer avant toutes les autres manifestations architecturales de ce caractère. Cette parenté d'œuvre s'explique aisément, si l'on songe au courant d'idées qu'entraînaient les pèlerinages. Peut-être même fut-ce l'un des bâtisseurs de Sainte-Foy, de Saint-Sernin ou de Saint-Pierre de Moissac qui prépara ou régla la construction de la basilique compostellane. Moissac et Toulouse étaient sur le chemin de Saint-Jacques. Braga, dont ce sanctuaire était suffragant, eut pour archevêque un religieux de Moissac. L'illustre don Bernard, appelé par la confiance d'Alphonse VI et de la reine Constance à l'archevêché de Tolède, était originaire des environs d'Agen. A son retour de Rome, où le pape Urbain II l'avait préconisé primat des évêques d'Espagne (1088), il ramenait avec lui au delà des Pyrénées une élite de collaborateurs. L'influence des moines français de Cluny et de Cîteaux contribua puissamment à la réorganisation religieuse des pays espagnols reconquis sur l'Islam.

La *cathédrale* de *Santiago*, commencée en 1078, fut terminée pour le gros œuvre par don Diego Gelmirez, premier archevêque de Santiago (1122). Romane d'origine, la basilique a reçu, jusqu'au XVIII[e] siècle, des retouches qui ne furent pas toujours heureuses. Trois grands portiques et sept portails de moindre importance y donnent entrée; mais la base sur laquelle repose l'édifice étant tout à fait inégale, on a dû la rectifier par une plate-forme à laquelle montent quarante degrés sur la façade, une vingtaine au chevet. Cette disposition grandit le monument et ajoute à sa noblesse. Le portique principal ou portique *de la Gloire* est décoré avec une profusion merveilleuse. Ce magnifique travail, de caractère romano-byzantin, est l'œuvre du sculpteur architecte Matteo (1188). Il ne reste rien de la porte (*porta Francigena*) par laquelle pénétraient les pèlerins français des XII[e] et XIII[e] siècles : le temps et les incendies, les guerres civiles ou autres en sont venues à bout. L'œuvre de style plateresque qui la remplace, depuis 1758, ressemble, avec ses trophées d'armes et ses pyramides, au mausolée d'un guerrier.

Les flèches de l'entrée montent à 76 mètres; l'une contient treize cloches, dont les deux plus grosses furent données par Louis XI, en 1483. Les libéralités de ce prince, fort dévot à saint Jacques, firent donner le nom du roi de France à la chapelle terminale de l'église. L'intérieur est

à trois nefs, de belle apparence; mais, comme des parasites attachés à un tronc vigoureux, des hors-d'œuvre se sont greffés sur l'œuvre primitive; les échafaudages de clinquant des chapelles, les fioritures de mauvais goût, les extravagances décoratives, gâtent la noble et simple ordonnance du premier édifice. L'autel, tout de marbre, est décoré avec plus de profusion que de goût : il date de 1665. Au-dessus est assise, sur un fauteuil d'argent, la statue de *saint Jacques*.

Le mouvement vers *Compostelle* se poursuivit longtemps. Mais aux vrais pèlerins peu à peu se mêlèrent des coureurs d'aventures, des détrousseurs de grand chemin qui, sous le masque religieux, exploitaient la charité publique. L'Église et les pouvoirs publics durent intervenir, imposer aux partants des règles et des obligations, les surveiller



VUE GÉNÉRALE DE COVADONGA. Phot. Manteola.

étroitement. Louis XIV, par ordonnances d'août 1671 et du 7 janvier 1688, imposa aux pèlerinages de Saint-Jacques en Galice des conditions si dures qu'elles équivalaient à leur suppression. Malgré tout, au XVIIIe siècle et jusque dans la première moitié du XIXe siècle, des pèlerins isolés se dirigeaient encore vers la Galice. Mais depuis longtemps les foules en ont désappris la route.

Les pèlerinages d'outre-monts avaient ouvert la voie au commerce. Ne serait-il point permis de rattacher à ces grands mouvements les exodes réguliers qui, depuis un temps immémorial, entraînèrent au delà des Pyrénées les habitants des contrées les plus deshéritées de l'Auvergne? Les Cantaliens émigrent, c'est un fait : ceux-ci vers Paris, ceux-là vers l'Espagne. « Les relations de ce pays avec la haute Auvergne remontent très haut. Le voyage de Gerbert, élève de l'abbaye d'Aurillac, dans les couvents d'Espagne; la vassalité du Carladès à l'égard des rois d'Aragon; la complainte des pèlerins d'Aurillac allant à Saint-Jacques, en font preuve. Dès le XVe siècle, nous trouvons des marchands auvergnats établis au delà des Pyrénées. L'accession d'un Bourbon au trône d'Espagne par le traité d'Utrecht (1714) dut contribuer à accroître cette immigration. Le XVIIIe siècle fut l'âge d'or de l'émigration auvergnate en Espagne : la Révolution la ruina. On peut évaluer environ à 2 000 ou 3 000 le nombre des Cantaliens fixés en Espagne, la plupart à Madrid et aux environs. » (M. BOULE et H. FARGES, *le Cantal*.)

Les Galiciens, par leur allure un peu fruste, leur patience, leur âpreté au travail, sont les Auvergnats de l'Espagne. Leur sol tourmenté, malgré de fertiles vallées, ne suffit pas à les nourrir. Laborieux et honnêtes, ils émigrent et, comme leurs frères de France, vont chercher fortune ailleurs.

LES ASTURIES

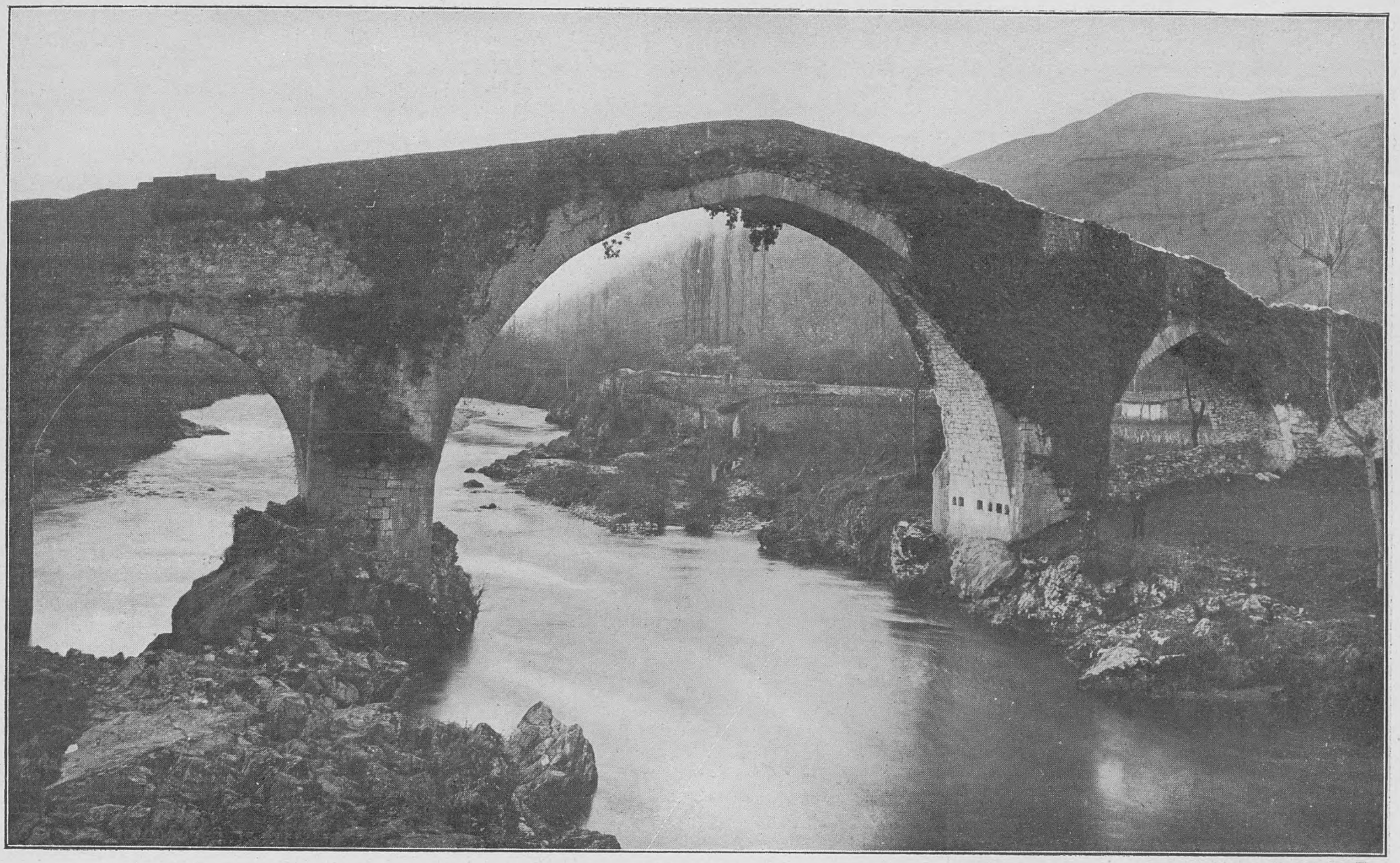
La nature a façonné les Asturies comme un réduit défensif, à peu près inexpugnable : ces montagnes abritèrent les derniers défenseurs de la liberté ibérique. Du point où les massifs des monts cantabres se dispersent en éventail sur les promontoires galiciens, une aile de rempart, dirigée vers le nord, la sierra de Rañadoiro, élève un seuil de séparation entre les Asturies et la Galice. Vers le sud, cette longue traînée de montagnes qui cheminent en vue de la côte, comme un môle rigide enraciné aux massifs pyrénéens dont il est le naturel prolongement, semble se redresser, à l'approche des Asturies, en un épais bourrelet défensif que franchit seule la voie de Madrid par le *Puerto de Pajáres* (1 377 mètres). Dans cette région élevée, règnent, à gauche du passage : la *Peña Rubia* (2 487 mètres), où naît le Sil; la *Peña Ubiña Grande* (2 417 mètres); à droite de la voie, le *Braña Caballo* (2 189 mètres), le *Mampodre* (2 190 mètres), dans la région des sources opposées de l'*Esla* castillan, tributaire du Duero, et du *Nalon*, principal cours d'eau du déversoir asturien. Enfin, du côté de l'est, sur la base puissante des sommets cantabriques arc-boutés les uns contre les autres, montent : la *Peña Espiguete* (2 453 mètres), la *Peña Curavacas* (2 527 mètres), la *Peña Prieta* (2 534 mètres), la *Peña Corriscao* (2 240 mètres); enfin, le donjon formidable des *Picos de Europa* soulève, dans la région des neiges, un titanesque barrage que domine la *Torre de Cerredo* (2 642 mètres), géant de l'Espagne du nord.

Il n'y a pas bien longtemps encore, cette région compliquée des **Picos de Europa** était, pour nous, terre



Phot. du comte de Saint-Saud.

GROTTE DU ROI PELAGE, A COVADONGA.



Phot. de M. Marguerie.

VIEUX PONT A CANGAS DE ONIS.

à peu près inconnue. Les hardies explorations de M. P. Labrouche et du comte de Saint-Saud en ont percé le mystère. Mais d'où vient ce nom : Pics d'Europe ? Serait-ce que, vus de très loin, grâce à leur altitude et à leur proximité du rivage, ils annonçaient la vieille terre d'Europe aux navigateurs venus d'Amérique ? Les géographes et les historiens se perdent en conjectures.

Les *Pics d'Europe* forment un parallélogramme allongé de 50 kilomètres de long sur 20 de large, en moyenne. Ils sont coupés de trois fractures profondes, creusées par les torrents : à l'ouest, le *Sella;* au centre, le *Cares;* à l'est, le *Deva.* Les hautes vallées du Sella et du Cares portent respectivement les noms de *Sajambre* et de *Valdéon.* La haute région du Deva s'appelle *Liébana.* Le Sajambre, le Valdéon et le Liébana sont encaissés entre la chaîne cantabrique et les *Pics d'Europe,* qui les bordent au nord et suivent une orientation à peu près parallèle à la ligne de partage des eaux.

Le *Cares* reçoit un affluent, le *Duje,* qui forme une quatrième dépression, très profonde aussi. Cette dépression diffère des trois autres en ce qu'elle a son origine au milieu de la chaîne d'Europe et non pas sur la chaîne cantabrique, comme celles du Sella, du Cares et du Deva. Ces quatre gorges délimitent trois massifs distincts : le massif occidental ou de *Covadonga,* entre le Sella et le Cares; le massif central ou des *Orriellos,* entre le Cares et le Duje; le massif oriental ou d'*Andara,* entre le Duje et le Deva. Les gorges du Sella, du Cares et du Deva sont dominées par des murailles de plus de 2 000 mètres, et leur traversée est aussi intéressante que celle des plus belles gorges de la Suisse. La route du *Sella* peut soutenir toute comparaison avec celle de la *Via Mala,* dans les Grisons.

La race, surtout dans les villages isolés au fond des gorges, est très caractéristique A voir les gens, on dirait des métis de Gaëls et de Basques : le profil est fin, la démarche fière, le développement précoce. Les femmes ont le nez aquilin, les yeux fendus en amande, le visage ovale et régulier. Quelques hommes portent encore la culotte courte, la chemise jaune et le gilet à manches des vieux Asturiens. Cette race, sur le champ clos de *Covadonga* et sous la conduite de Pélage, en l'an 718, remporta sur les Maures la bataille fameuse qui fut le point de départ de leur expulsion d'Espagne et fonda la monarchie castillane.

Dans le chaos désordonné des hautes montagnes se rencontrent les aspects les plus divers. En bas, de fraîches vallées, des prairies très vertes dans un cadre de rochers gris; de belles eaux, le parfum des fleurs, la senteur des foins qui avive l'air subtil. Plus haut, de vastes plateaux où les bergers d'Estrémadure viennent, durant l'été, paître leurs mérinos. Leur agreste accoutrement s'harmonise avec la rudesse des sites qu'ils parcourent : jambières en peau de mouton, justaucorps en peau d'isard, bouclé sur le côté et orné de parements; on imagine ainsi les primitifs Ibères.



Phot. Zagala.

GALICE : CHANTEURS AMBULANTS.

A la base des crêtes hautaines, quelques exploitations minières animent le désert. *Andara,* centre principal d'extraction du zinc, recèle d'abondants filons de calamine (carbonate de zinc natif), quelques veines de sulfure de plomb, des pyrites de fer et de cuivre. *Aliva,* le second groupe minier de la Providencia, après Andara, se cache dans un repli herbeux, au seuil de partage des eaux du Duje et du Deva : on y recueille du sulfure de zinc (blende); la crête voisine, *Pena Vieja,* se dresse à 2 615 mètres d'altitude.

Là commencent les montées pénibles, les escalades hasardeuses, les passages scabreux, les murailles formidables où s'accrochent des pistes aériennes. C'est la région des chasseurs, des brouillards glacés, de la brume, de la neige; des brèches insoupçonnées et insondables s'ouvrent partout sous les pieds, des cheminées sans fond, des couloirs aux parois verticales dont la lèvre disparaît dans les nuages. On gèle en août sur ces crêtes, enveloppées de vide et de silence. Sur les plus hauts sommets, le vent de mer

chasse les nuages chargés des vapeurs océaniques; des traînées folles rampent sur les névés, emplissent les précipices, se déchirent aux corniches, vont et viennent en sifflant; c'est un combat toujours renouvelé, une bousculade sans fin, entre la vaste plaine de Castille et l'immense étendue de l'Océan. Alphonse XI fit dans ces parages des chasses fameuses : l'ours, mais surtout l'isard ne sont pas rares. De hardis montagnards les poursuivent, couchant dans des grottes, vivant de rien, merveilleux d'agilité, grimpeurs héroïques. C'est avec de tels hommes que Pélage dut former son bataillon sacré.



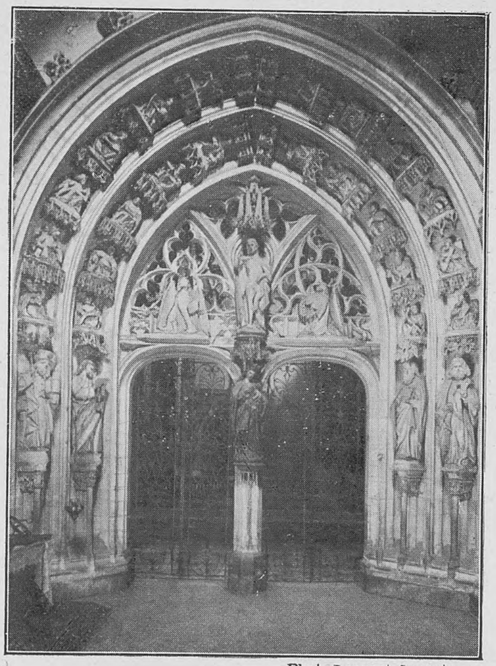
Cl. Artes graficas.
BORDS DU NALON.

La *Peña Santa*, aux flancs de laquelle se creuse la grotte qui fut son dernier refuge, est la montagne sacrée de l'Espagne. Elle domine un horizon d'une beauté sans rivale : au nord, la plaine mouvante des flots qui scintille, frangée d'écume et bordée de villages blancs; au sud, la plaine vermeille de Castille; à l'orient, le prodigieux amoncellement de tours et de crêtes qui se détachent sur l'horizon de la France; enfin, aux pieds de la Peña et autour d'elle, les masses raides et empesées des Sierras sauvages qui lui font cortège. La *Peña Santa* est un symbole, le témoin vivant d'une épopée d'où sortit la résurrection d'un peuple.

Une pittoresque nature enveloppe **Covadonga**. Dans la grotte où se réfugia *Pélage* pour vaincre ou mourir, un sarcophage conserve, dit-on, les restes du héros: son ombre dort au murmure d'une jolie cascade qui s'échappe des flancs du rocher. Alphonse Ier, mort en 757, repose dans la petite église voisine. L'Espagne se devait d'honorer son héros national par un monument digne d'elle. En face de la grotte, dominant la vallée, s'élève la nouvelle cathédrale.

On descend par une charmante vallée, de Covadonga vers *Cangas de Onis*, « ancienne capitale de toutes les Espagnes », quand toutes les Espagnes tenaient autour de la *Cueva* (la grotte) : une vieille arche enguirlandée par les ans soulève son échine huit fois séculaire au-dessus des eaux babillardes du *Sella*. Cangas de Onis est uni par une voiture à la station prochaine de la ligne ferrée qui conduit à Oviedo.

L'ancienne capitale des Asturies, **Oviedo**, groupe ses maisons autour de la flèche en dents de scie de sa cathédrale, dans l'intervalle qu'enveloppent le *Nora* et le *Nalon*, avant de se rejoindre. Cette ville, dont l'origine lointaine se confond avec celle du monastère édifié par Froila, au VIIIe siècle, fut la résidence des premiers rois, successeurs de Pélage. Alphonse II rebâtit la primitive église de Froila et l'entoura de remparts : il fallait en ce temps-là toujours songer à se défendre ; mais ni les Arabes ni les Normands, qui plus tard l'attaquèrent, ne purent vaincre *Oviedo*. Une sorte d'immunité planait sur elle comme sur la grotte de Covadonga. Sa lointaine origine ferait prendre *Oviedo* pour une ville maussade et vieillotte, achevant de mourir entre des murailles décrépites. Il n'en est rien. Une large avenue bordée de superbes hôtels qu'entourent des jardins fleuris, de belles maisons blanches, une promenade ombreuse, offrent aux yeux de l'arrivant un charme de renouveau. Les « Américains », comme on les nomme, c'est-à-dire les Asturiens, avisés comme de vrais Normands, qui ont réussi en Amérique, reviennent ici bâtir de somptueux hôtels et se donner la joie de montrer leur fortune. De vieilles rues, certes il n'en manque pas; des ruelles caillouteuses où geignent les mules enharnachées de pompons, où, par les grillages bas, s'exhalent les âcretés de la cuisine à l'huile. Mais il faut pénétrer dans les vieux quartiers, monter à la cathédrale qui les domine.



Phot. Laurent-Lacoste.
CATHÉDRALE D'OVIEDO :
PORTE
DE LA CHAPELLE *DEL REY CASTO*.

La *Cathédrale* est gothique et date seulement de la fin du XIVe siècle. Trois élégants portails, avec les bustes de Froila Ier et d'Alphonse II ; une flèche ajourée qui pointe à 82 mètres en l'air; des voûtes hardies soulevées au-dessus d'une forêt de colonnes fuselées, d'immenses verrières, la sveltesse et la force réunies, telles sont les caractéristiques de ce monument, l'un des rares en Espagne qui n'ait pas été dénaturé par l'exubérance maladive ou le mauvais goût des siècles suivants. Certaines chapelles n'échappent pas à l'odieux baroque; mais le cloître forme une délicieuse retraite : tout de style ogival, c'est un pur joyau de grâce et de fantaisie délicate.

Gijón, débouché d'Oviedo sur la mer, prétend dépasser la vieille capitale asturienne : on vante sa rapide fortune, ses embellissements récents, la promenade de Begoña, égayée de pelouses et de parterres; les Champs-Élysées (comme à Paris), la villégiature de Soméo, les bains de mer à la mode, les jolis coins des environs. Le commerce de *Gijón* est plus important que celui de la Corogne ou de Santander. On n'imagine pas le nombre de petits navires qui viennent charger ici le minerai et surtout le charbon des Asturies. L'essor de la ville date de la création du nouveau port et de son raccordement aux chemins de fer du nord : sa population a doublé en dix ans; de nouveaux quartiers empiètent sur la campagne voisine; de tous côtés montent dans l'air les flocons jaunâtres des cheminées d'usine. Le vieux *Gijón*, aux maisons noires et fuligineuses, accotées au promontoire de *Santa Catalina*, donne la sensation d'une ville anglaise, absorbée dans ses comptoirs, plus soucieuse de gain et d'affaires que d'art ou de monuments. Vous trouverez peu à voir : la statue de *Jovellanos*, « poète, littérateur, économiste éminent, père de la patrie » ; un vieux palais du comte Revillagigedo, à la face muette et rigide, couronnée de créneaux ; près du port, sur le môle d'Orient, une fontaine avec la statue de Pélage, qui reprit *Gijón* aux Arabes en 722. La ville neuve s'étend le long du port, entre deux baies que limitent, à l'est, le cap San Lorenzo; à l'ouest, le cap Torres. Du promontoire de Santa Catalina, la vue plane, à droite, sur la plage; à

gauche, sur la double digue du port, les quais, les docks, les transports, la douane ; au loin, les barques biscayennes, longues et effilées, luttent, montées par d'audacieux pêcheurs, contre la lame et la barre. On voudrait voir à *Gijón* de gros paquebots; mais bien que défendue par le cap de Peñas, qui brise les houles de l'ouest, l'entrée du port est difficile, par les gros temps d'hiver, quand le vent souffle du nord ou du nord-ouest et surtout du nord-est. On pourrait l'améliorer en faisant sauter les roches de la barre et en dirigeant de nouvelles digues vers le large. Il a semblé préférable aux Gijonnais de construire, en face de la ville, et de l'autre côté de la baie, un nouveau port, à Museles : là les paquebots mouilleraient en eau profonde avec toute sécurité.

Cantonné dans ses montagnes, le territoire des Asturies ne se prête



UN COIN DU PORT DE GIJÓN.

guère au développement de cours d'eau importants. Le **Nalon**, qui les résume tous, reçoit, à droite, le *Nora*, dont la vallée ouvre le chemin de Covadonga; sur la gauche, le *Caudal*, qui arrose Pola de Lena et Mieres (mines de fer, de soufre, de cinabre et de charbon de terre); le *Trubia*, le *Narcea*. Au-dessous de Pravia, le cours du *Nalon* offre aux artistes et aux amants de la nature de savoureux paysages. Il est de médiocre utilité pour la navigation, qui ne remonte guère au delà de 4 kilomètres. On a, il est vrai, le projet (quel projet n'a-t-on pas?) de canaliser le fleuve asturien, depuis le confluent du Narcea jusqu'à la mer. Peut-être un jour verrons-nous cela.

La côte, à l'est de Gijón, est joliment entaillée par la *ria* de *Villaviciosa* qui pénètre fort avant dans les terres, jusqu'à la localité de ce nom. Plus loin débouche, à *Rivadesella*, le torrent de Covadonga. Le *Sella* est l'un des émissaires du puissant massif des *Picos de Europa :* il doit, par de nombreux détours et des défilés pittoresques, frayer sa route à travers des Sierras transversales qui lui barrent l'accès de la mer. De même pour le *Cares* et le *Deva*, déversoirs des hauts sommets où les champs de neige ne fondent jamais tout entiers, même au cœur de l'été : leurs eaux abondantes et toujours fraîches animent des sites tour à tour gracieux comme celui de Potes, ou sauvages et grandioses comme les gorges de la Hermida, au cœur des monts. Le Cares, frère du Deva, débouche avec lui dans la petite enclave riveraine dite *Tina Mayor* où les embarcations chargent la calamine et le sulfure de zinc, que des chalands à fond plat leur apportent des montagnes. La *Tina Menor* ouvre, dans le voisinage, un magnifique estuaire où finit entre des murs abrupts le rio *Nansa*.

Avec le Cares prennent fin les Asturies. Santander domine la région arrosée par le *Besaya*. Il serait facile d'ouvrir le seuil peu élevé de Reinosa (862 mètres) par un couloir de communication entre la source de l'Èbre et celle du Besaya; par là passe la route castillane de Santander à Valladolid. Au-dessous de Torrelavega, le Besaya prend contact avec la mer, par la longue et sinueuse *ria de San Martin de la Arena*, qui s'ouvre à Suánces : le chemin de fer minier de Reocin la Requejada y apporte le minerai de zinc des importants établissements de la Real Compania Asturiana.

Doucement abritée du nord par un éperon de roches fauves que commande le Castillo de Ano, **Santander** étale paresseusement ses quais et ses maisons au seuil d'une rade magnifique. Devant la vieille ville, groupée autour de sa cathédrale gothique, et la ville neuve, amorcée à l'ancienne par la belle place de Velarde, les môles s'étendent: à l'ouest, celui de Maliaño, où s'embarque le minerai de Camargo et de Puente Arco; à droite, le quai de Calderón, avec les entrepôts, la douane, les embarcadères, jusqu'au *puerto Chico*. Des jardins, des avenues égayent la ville neuve. Des promenades ombreuses, piquées de maisons blanches et de villas, serpentent au flanc de la colline et leurs lacets se déroulent au-dessus d'un admirable panorama jusqu'à la plage de *Sardinero*. Moins active que sa rivale Bilbao, *Santander* attire, par l'attrait de sa double plage, de sa rade lumineuse et de ses pittoresques environs, une clientèle choisie de baigneurs et d'artistes et beaucoup de commerçants enrichis.

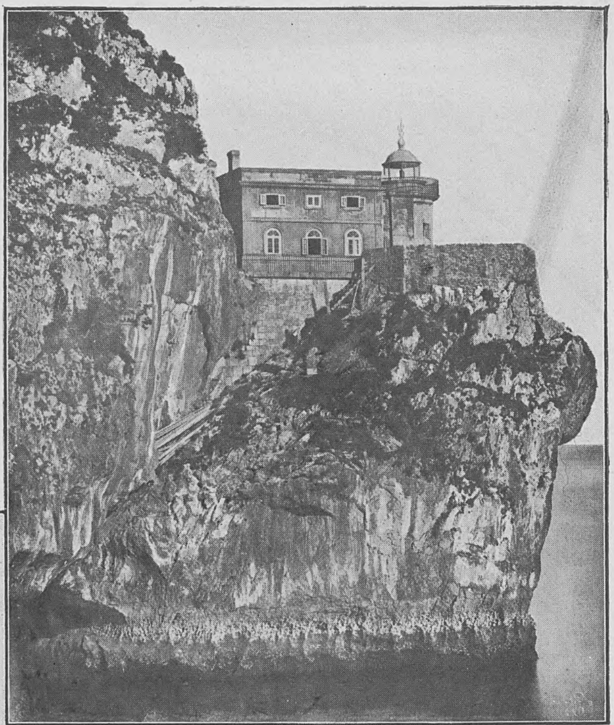
Sans le *Nervion*, que serait **Bilbao ?** Cet impétueux rio naît au pied de la Peña de Orduña. Il vient de si près et par des pentes tellement raides qu'au moindre afflux il bondit, renverse tout sur son passage, menace d'engloutir la ville. Cela s'est vu il n'y a pas longtemps. Au temps des pluies et du dégel, son cours commence plus haut dans la montagne et dégringole 100 mètres, avant d'atteindre le cours ordinaire. Par de multiples détours, il gagne le large, enveloppe la vega d'Echévarri et celle de Olaveaga. Sur la rive droite lui vient le *Durango*, presque aussi important que lui; sur la rive gauche, le *Cadágua*. Grâce à la marée, qui pénètre au cœur de *Bilbao*,

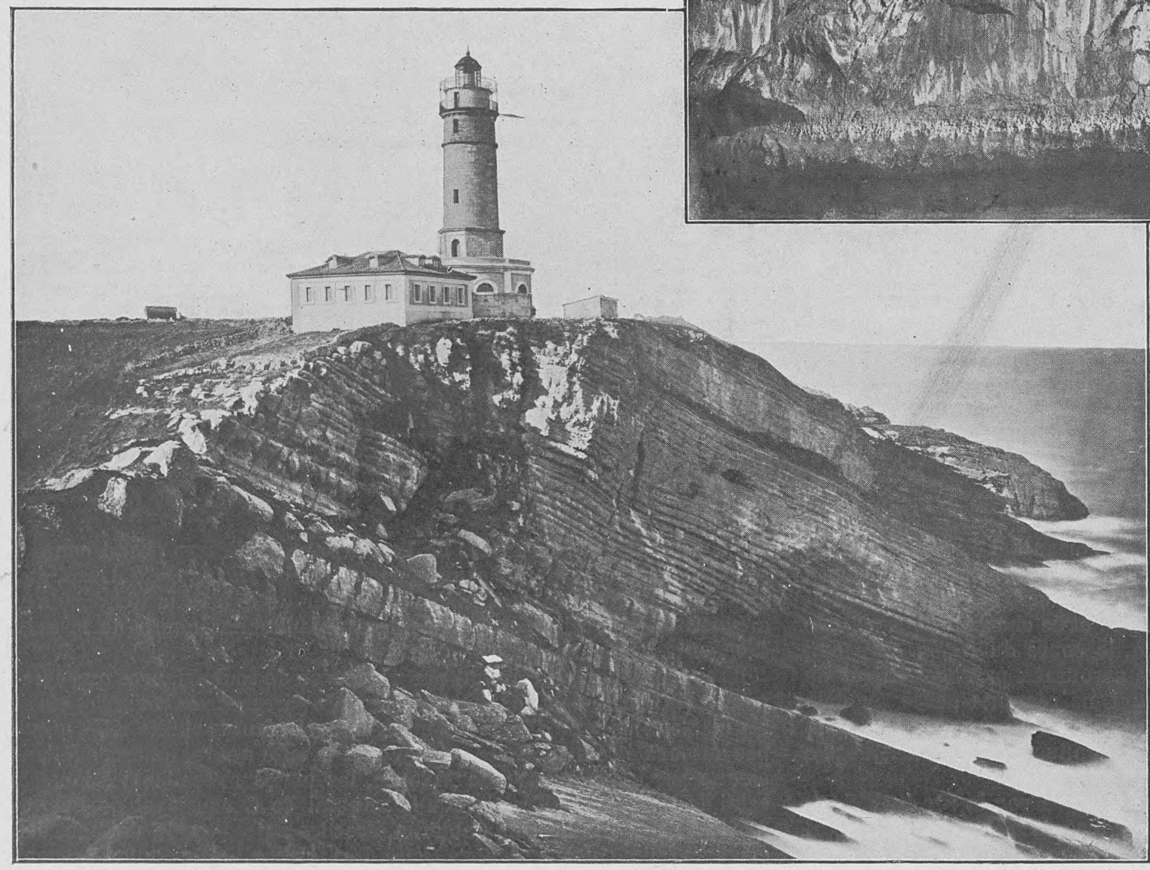
le *Nervion* s'ouvre à la navigation maritime au-dessous du port de l'Arenal.

Il n'en était pas ainsi, voilà moins d'un demi-siècle. C'était un trait d'audace pour les embarcations à voile que de se risquer à franchir la terrible barre de Portugalete, tendue comme un écueil au travers du fleuve : il leur fallait, la passe franchie, s'avancer avec d'extrêmes précautions, remorquées par des barques à rames, dans l'appréhension de quelque obstacle caché. Les hauts fonds, qui commençaient à 3 kilomètres en aval de Bilbao, formaient, par le dénivellement des marées équinoxiales, un véritable rapide long de 100 mètres; dans le canal de la barre, la profondeur maxima était de $1^m,60$ et pouvait se réduire à $0^m,60$. Aujourd'hui la passe d'entrée offre $4^m,60$ de fond, grâce à la prolongation du quai de Portugalete : la dynamite a fait sauter les rochers et les sables de la barre, et la drague, par un travail sans répit, maintient le passage libre pour les gros navires.

A 4 kilomètres de la mer, *Bilbao* est accessible par tous les temps. L'hélice des grands navires ne cesse de battre les eaux jaunes du *Nervion*, contenues entre des quais solides : l'appel sonore des paquebots répond au sifflet des locomotives. De rustiques véhicules traînaient autrefois le minerai jusqu'au rivage, par des détours infinis; des moyens de transport plus rapides, plans inclinés et trains de mines les remplacent à présent. Le télégraphe et le téléphone suspendent dans les airs le faisceau compliqué de leurs fils, mettent à la porte de Bilbao l'antique *Desierto*, dont la solitude ne s'éveillait jadis qu'au chant des moines et aux tintements monotones de la cloche conventuelle. Une fourmilière humaine anime aujourd'hui ces hauteurs; partout fument les cheminées d'usines, flambent les hauts fourneaux : c'est un travail, une fièvre, une rumeur sans trêve. De bruyants quartiers ouvriers se greffent à la ville, la prolongent vers la mer, car de celle-ci vient la vie. Pour le mouvement des navires, *Bilbao* est le premier port de l'Espagne, le cinquième par le chiffre des exportations; le seul peut-être qui se maintienne, et grandisse, tandis que Valence et Barcelone se plaignent, que Málaga tombe et que Cadix dort, enseveli déjà dans une profonde léthargie.

Une ville allongée sur les deux rives d'un fleuve coudé, qu'elle étreint; plus sombre dans les vieux quartiers de la rive droite sous la poussée des collines, plus riante et plus largement étalée sur la rive gauche; au centre, les rails serrés des lignes accourues de tous les points de l'horizon; une promenade ombragée; le *paseo de Arenal*, au point de suture des deux villes : tel paraît *Bilbao*. Du haut du pont Isabelle-II se dégagent à merveille l'animation du fleuve et la perspective des deux rives : à droite, la magnifique promenade du *Campo de Volantin*, bordée de somptueux hôtels qui rappellent ceux des Champs-Élysées; à gauche, de larges avenues, la *Gran Via de Lopez de Haro*, seigneur de la Biscaye qui fonda Bilbao, vers le début du XIVe siècle; la *place d'Albia*, son joli square orné de la statue du poète Trueba, l'église de Saint-Vincent-Martyr, édifice du XIIe siècle renouvelé au XVIe; plus loin, le palais de la Députation provinciale. Durant l'été, c'est un mouvement incessant de *Bilbao* à *Portugalete*, petite ville industrielle bâtie dans un joli site, où l'on va prendre les bains de mer. Un pont, le *puente Vizcaya*, lancé sur le Nervion, en 1893, par un Français, M. Arnodin, pour réaliser l'idée originale d'un ingénieur espagnol, unit Portugalete à *Las Arenas*, de l'autre côté de l'estuaire. Ce pont, ou plutôt cette nacelle qui marche, est suspendu par des fils d'acier à la haute traverse que portent deux culées de 60 mètres de haut. Le bac aérien est mû par une machine à vapeur : gens et bêtes passent ensemble, à quelques pieds seulement au-dessus des vagues et sans la moindre oscillation, même aux jours de tempête. Nous avons quelque chose d'analogue à Rouen.





Phot. Laurent.

SANTANDER : PHARE DU CHEVAL; PHARE DU CAP MAJEUR.

LES MINES

Bilbao et *Gijón* doivent les progrès de leur fortune à la richesse minière de leur terroir : à côté de la houille se trouvent des gisements de fer, de cuivre, de plomb, de zinc, la matière première à côté du combustible, double aliment de l'industrie. Bien qu'aucune province d'Espagne ne soit dépourvue de minerai et que des trésors incalculables restent enfouis improductifs, faute d'initiative, de capitaux et de moyens de transport, les pays du nord, *Biscaye*, *Asturies* et *Galice*, occupent, avec l'*Andalousie*, une situation hors de pair.

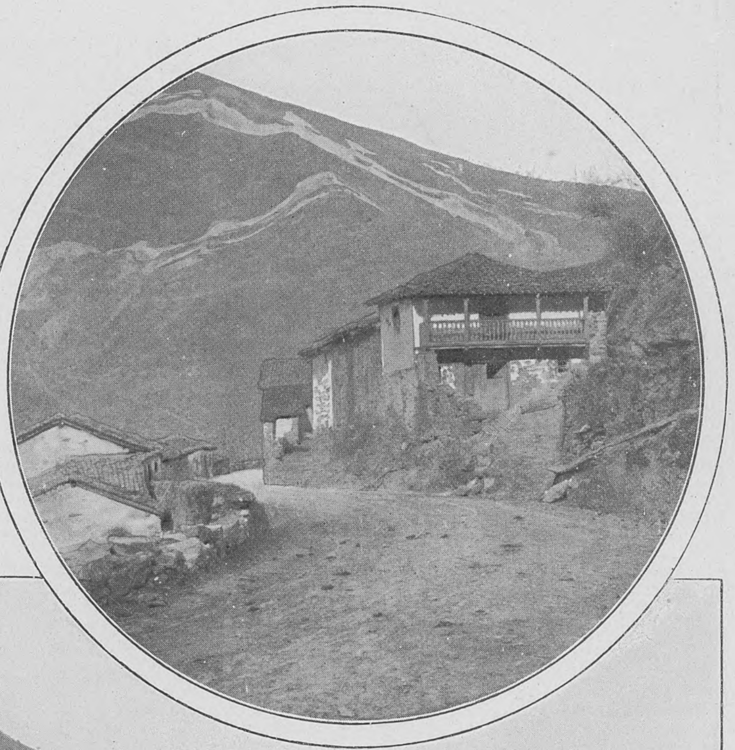
C'est au sud principalement, qu'après les Phéniciens et les Carthaginois leurs frères, les Romains s'attachèrent depuis à extraire du sol les métaux précieux qu'il renferme. Partout, dans les mines actuellement en activité, se retrouvent les traces des anciens travaux, des galeries inachevées, des puits, des scories abandonnées dont l'industrie moderne sait tirer encore d'assez beaux profits. Les anciens, en effet, ne s'attardaient qu'aux métaux précieux : l'or des sables aurifères et, en premier lieu, l'argent des mines. Les richesses minières de l'Espagne firent son malheur, en attirant sur elle plus d'une invasion.

Dans le butin fait par Scipion l'Africain, lorsqu'il enleva Carthagène, le fisc eut pour sa part 18300 livres d'argent monnayé et des vases de même métal en nombre infini. Près de la ville, une mine d'argent, qui employait 40000 ouvriers, valait aux Romains un revenu annuel d'environ 9 millions. Les seules provinces de Lusitanie, des Asturies et de Galice payaient au Trésor romain un tribut annuel de 20000 livres d'argent, soit à peu près 1680000 francs. La livre romaine valait alors environ 84 francs; elle vaudrait aujourd'hui cinq fois plus. M. Moreau de Jonnès, dans sa *Statistique d'Espagne*, a calculé que les consuls romains employés à la conquête de la Péninsule : Scipion, Lentulus, Fulvius, les Gracques, Caton, levèrent en contributions de guerre : 3565 livres romaines de lingots d'or et 954000 francs d'argent monnayé; en tout, pour une valeur dépassant 35 millions de notre monnaie. Comme cela jette un jour singulier sur l'histoire! Les querelles de la politique ne cachaient souvent que de bas calculs d'intérêt, et nul ne peut dire que depuis lors on ait fait beaucoup de progrès. A la part obligatoire du fisc s'ajoutait celle que l'armée recevait officiellement, sans parler des profits que donnait le pillage des cités et que s'attribuait la cupidité des proconsuls.

Après la chute de l'empire, les mines furent abandonnées; à peine si les Maures y touchèrent partiellement. La découverte de l'Amérique ouvrait outre-mer pour l'Espagne une mine d'une richesse inouïe : elle y puisa largement et oublia les trésors que renfermait le sol national. C'est récemment qu'elle s'en est souvenue, lorsque la perte de ses colonies, l'une après l'autre, la mit en demeure de trouver d'autres ressources. L'Amérique, malgré ses incalculables trésors, appauvrit l'Espagne par un appel incessant du meilleur de ses forces et de son sang : la robuste race des *conquistadores* désapprit les fécondes initiatives par l'attrait de gains trop faciles. Enfin l'Espagne s'est retrouvée, et l'on peut espérer, à des signes certains, un heureux réveil.

C'est une surprise pour l'étranger qui suit la côte cantabrique, de Saint-Sébastien à la Corogne : on s'attendait à trouver une population nonchalante et endormie. Partout s'élèvent les usines, les fonderies, à Gijón, Santander, Bilbao. Les ingénieurs espagnols, français, belges, sondent activement le sol, « prospectent » les veines métallifères; des Sociétés se forment et prospèrent, la plupart françaises, anglaises ou belges, dont le siège social est généralement à Bruxelles, à Londres, à Paris, rarement à Madrid. Les Espagnols à leur tour se jettent dans le mouvement, mais la rareté ou la timidité des capitaux, la défectuosité des routes et du service des voies ferrées entravent trop souvent les meilleures volontés.

LA ROUTE DU PAJARES.





Ph. Gracia.

PUERTO PAJARES.



Cl. Artes graficas.

UN « MORREO » OU GRENIER ASTURIEN.

Le *détail* des seules *mines* actuellement utilisées prendrait un volume. Elles représentent environ le huitième des mines concédées : les autres attendent qu'on les utilise. Remarquez que la plupart de ces mines d'attente ne constituent pas un leurre : on sait à n'en pas douter, par des études sérieuses, leur tenure en métal; c'est une réserve, en attendant le revenu. Chaque année, d'ailleurs, accroît le nombre des concessions accordées par l'État. Mais, ce serait faire un calcul de dupe que d'attribuer à toutes les mines une égale valeur : il faut, malgré toutes les précautions prises, escompter bien des mécomptes.



Phot. Hauser y Menet.

BILBAO : LE PONT ISABELLE-II

Produits du sous-sol. — *Industrie minière.* La richesse minière de l'Espagne est incalculable : on commence à le comprendre; aussi l'exploitation du sous-sol devient-elle tous les jours plus active. D'après l'*Estadística Minera de España*, statistique officielle publiée par l'Inspection générale des mines (ministerio de Fomento), la situation minière de l'Espagne s'établit ainsi qu'il suit pour l'année 1905 :

Mines productives : 1 926, dont 118 de zinc, 318 de cuivre, 498 de fer, 426 de houille, 162 de plomb, 141 de plomb argentifère (nous ne citons que les principales). L'ensemble de l'exploitation minière effective couvre 256 673 hectares et emploie 87 168 *ouvriers* au-dessus de dix-huit ans, 10 722 de seize à dix-huit, 4 770 de dix à seize, enfin 2 768 femmes; 1 177 machines à vapeur.

Il est intéressant de voir la part des **provinces** dans le labeur général et la production *principale* de chacune d'entre elles, en tenant compte seulement des mines actives.

Il y a des provinces privilégiées pour l'abondance et la variété de leurs minerais : *Oviedo,* par exemple, qui produit à la fois fer, cuivre, manganèse, calamine, cinabre, houille; *Huelva*, la reine du cuivre; *Almaden* (Ciudad Real), celle du mercure.

PROVINCES	MINES	SUBSTANCES	HECTARES
—	—	—	—
Alava	4	Asphalte	99
Albacete	2	Sel commun	10
Almeria	15	Zinc	166
	57	Fer	1149
	28	Plomb	252
	36	Plomb argentifère	139
Badajoz	26	Plomb	631
Baléares	9	Lignite	177
Barcelone	10	Lignite	1621
Biscaye	7	Zinc	72
	161	Fer	2914
	2	Plomb	18
Burgos	2	Kaolin	148
Cáceres	2	Zinc	33
	3	Fosforita	39
	4	Wolfram	64
Cádiz	2	Terre d'alumine	21
Canaries	1	Pierre ponce	200
Castellón	3	Zinc	40
Ciudad Real	10	Houille	616
	19	Plomb	673
Cordoue	3	Fer	221
	19	Houille	436
	23	Plomb	581
La Corogne	1	Cuivre	18
Cuenca	2	Sel commun	27
Gérone	3	Sulfate de baryte	20
	1	Antimoine	30
	2	Cuivre	24
	4	Fer	275
Grenade	6	Mercure	137
	3	Zinc	43
	3	Fer	184
	6	Plomb	145
Guadalajara	5	Argent	51
	12	Sel commun	72
Guipúzcoa	6	Fer	327
	6	Lignite	125
	2	Plomb	28
Huelva	353	Cuivre	6722
	3	Pyrite de fer	147
	18	Manganèse	250
Huesca	3	Sel commun	46
Jaén	10	Fer	137
	130	Plomb	2804
Léon	2	Cuivre	36
	18	Houille	1908
Lérida	7	Zinc	110
	4	Lignite	98
Lugo	2	Antimoine	24
	8	Fer	163
Madrid	1	Cuivre	42
Málaga	2	Cuivre	54
	11	Fer	85
Murcie	6	Soufre	398
	15	Zinc	96
	205	Fer	1309
	137	Plomb argentifère	528
Navarre	2	Zinc	72
	5	Fer	57
	2	Houille	36
	3	Plomb	31
Orense	3	Wolfram	69
Oviedo	18	Mercure	100
	4	Zinc	74
	48	Fer	1413
	487	Houille	18099
	2	Manganèse	16
Palencia	5	Zinc	132
	18	Houille	4270
Pontevedra	3	Étain	42
Salamanque	9	Fer	225
Santander	53	Zinc	582
	1	Cuivre	70
	67	Fer	1627
	1	Lignite	50
Saragosse	6	Lignite	260
	9	Sel commun	92
Séville	36	Cuivre	556
	28	Fer	259
	27	Houille	1096
	7	Plomb	97
	10	Terre d'alumine	42
Soria	3	Fer	177
Tarragone	1	Baryte	5
	1	Cuivre	27
	3	Plomb	22
Teruel	3	Zinc	58
	9	Lignite	226
Tolède	2	Kaolin	12
	1	Plomb argentifère	10
Valence	1	Kaolin	12
Zamora	1	Étain	12
	1	Plomb	40

La production du minerai de fer en 1905 a atteint le chiffre le plus élevé qu'on ait connu jusqu'alors en Espagne. Six mille ouvriers ont travaillé le fer et l'acier en Biscaye, quatre mille dans la province d'Oviedo.

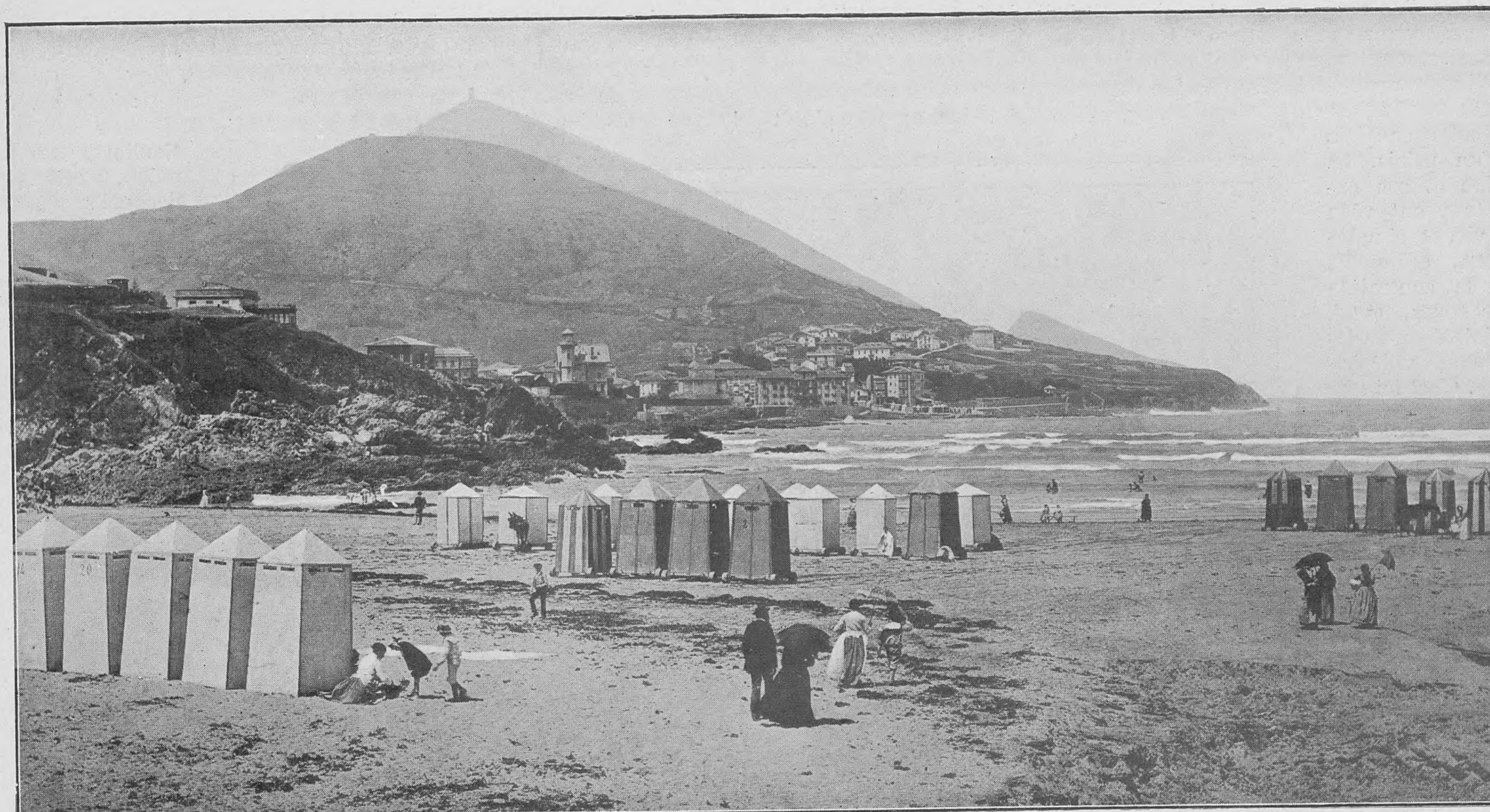
L'Espagne est la troisième puissance du monde pour la production du cuivre; elle serait peut-être la première par l'ensemble de l'exploitation minière, si seulement tous les gisements métallifères connus et signalés étaient mis en valeur. C'est là pour elle le trésor de l'avenir.

Dans un pays aussi imprégné de substances métalliques, les *sources minérales* doivent exister à profusion; et elles existent en effet, bien qu'au dehors on ne s'en doute guère. Que fait-on d'ailleurs pour les faire connaître ? D'après le relevé général dressé par la Direction générale de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, sous la direction de l'éminent ingénieur géologue F. de Botella y de Hornos, les **sources minérales et thermales d'Espagne** reconnues d'utilité publique, comprennent : *Eaux sulfurées sodiques* (16). — *Eaux sulfurées calciques* (39). — *Eaux chlorurées sodiques* (27). — *Eaux chlorurées sodiques sulfureuses* (26). — *Eaux bicarbonatées sodiques* (11). — *Eaux bicarbonatées calciques* (20). — *Eaux sulfatées calciques* (9). — *Eaux ferrugineuses* (12).



Phot. Hauser y Menet.

BILBAO : HÔTEL DE VILLE ET PONT SAINT-AUGUSTIN.



Phot. Hauser y Menet.

PLAGE DE PORTUGALETE.

SAINT-SÉBASTIEN

La côte est charmante de Bilbao à **Saint-Sébastien**, surtout depuis Zarauz. Je connais des Français qui se rengorgent en disant qu'ils ont voyagé en Espagne. Qu'ont-ils vu...? Saint-Sébastien. De toutes les villes espagnoles il n'en est pas qui aient aussi peu gardé la physionomie du passé et de la race. Les habitants de Saint-Sébastien, de Vitoria, de Bilbao, bons Espagnols sans doute, sont *Basques* d'abord. Ils se disent les survivants de l'antique race ibérique qui, vraisemblablement, fut maîtresse de toute la Péninsule. Pour sa vaillante défense contre les Français, la ville recevait de Charles I[er], en 1512, le titre de *noble* et *loyale*, auquel s'ajouta depuis un qualificatif d'honneur. Néanmoins le maréchal de Berwick la prit (1719) malgré une résistance héroïque, et, en 1813, la flotte anglo-portugaise, commandée par Graham, s'acharna sur la malheureuse cité au point que, criblée de bombes et presque réduite en cendres, l'on désespéra de la voir jamais renaître : la mémorable assemblée de Zubieta décida sa reconstruction. La reine Isabelle II résida souvent à Saint-Sébastien ; c'est même là qu'elle apprit sa déchéance et de là qu'elle partit pour l'exil (1868). Amédée I[er] y passa, comme sa royauté d'un jour.

Alphonse XII y entrait en vainqueur (1876) après la dernière guerre carliste. Le peu qui restait de privilèges aux provinces basques d'Alava, Biscaye, Guipuzcoa fut emporté par la tourmente : liberté du tabac et de la poudre, exemption du service militaire, tout, à peu près, fut supprimé. Le magnifique palais construit à Saint-Sébastien pour l'Assemblée des députés de la Province témoigne d'un pays riche et prospère, mais qui a bien du mal à défendre les derniers restes de ses *fueros*. Ce qui en reste n'est qu'une parade.

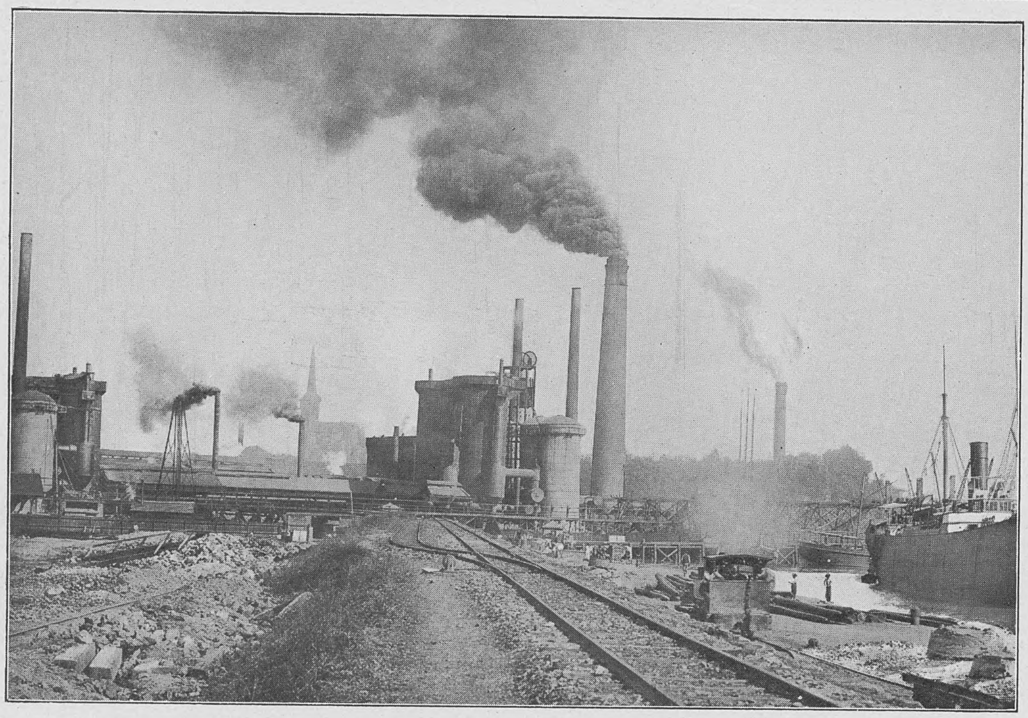
Malgré les ressentiments d'un passé encore peu éloigné, la reine Marie-Christine, abandonnant les résidences estivales de l'Escurial, Aranjuez, la Granja, qui étaient de tradition à la cour d'Espagne, vint résolument s'installer, en 1887, au milieu des Basques. Sa confiance les toucha; les intérêts politiques de la monarchie se trouvèrent ainsi d'accord avec les préférences de la reine et justifièrent sa clairvoyance. Elle aimait pour ses enfants et pour elle-même le charme pittoresque de Saint-Sébastien : la villa qu'elle louait d'abord sur les hauteurs de la baie devint, en 1893, la villa-résidence de Miramar. Elle s'élève à



Phot. Hauser y Menet.

BILBAO : ACHURI.

la place d'un ancien couvent d'où partit jadis la fameuse Catalina de Erauso, connue sous le nom de Monja Alférez, qui, sous un costume guerrier, montra, en de nombreux engagements, une âme intrépide et sut inspirer partout la réserve et le respect que commande une austère vertu. La résidence royale de *Miramar*, à Saint-Sébastien, rappelle plutôt un cottage anglais qu'un palais. La reine et ses enfants y ont vécu et vivent simplement, affranchis de la contrainte des cours, tout à la joie de cette délicieuse villégiature. C'est ici que S. M. Alphonse XIII encore enfant prit ses ébats sur la grève, fit son apprentissage des armes au milieu d'un bataillon enfantin qui partageait ses jeux et prit ce goût des sports dont il ne s'est plus départi depuis. *Saint-Sébastien* a gardé une partie de son cœur. Cette ville et Biarritz sont sœurs : la dernière, d'une plus exubérante nature et d'abord plus tourmenté ; l'autre plus douce et plus gracieuse. Les grandes vagues de l'Océan qui se brisent avec fracas contre les gros blocs roulés autour de Biarritz et projettent au loin des gerbes d'écume s'apaisent et ne pénètrent dans la conque bleue de *Saint-Sébastien* qu'en lames apaisées, presque étales, dont les derniers anneaux déroulent au front de la plage fauve un long diadème d'argent. A l'abri du mont Igueldo et du mont Orgull, qui en défendent l'entrée, comme deux grands pylônes tournés contre les violences du large, défendue par l'île Santa Clara qui barre en partie l'intervalle des deux monts, la baie de *Saint-Sébastien*, toujours accueillante, développe en arc de cercle ses eaux transparentes.



Phot. Hauser y Menet.

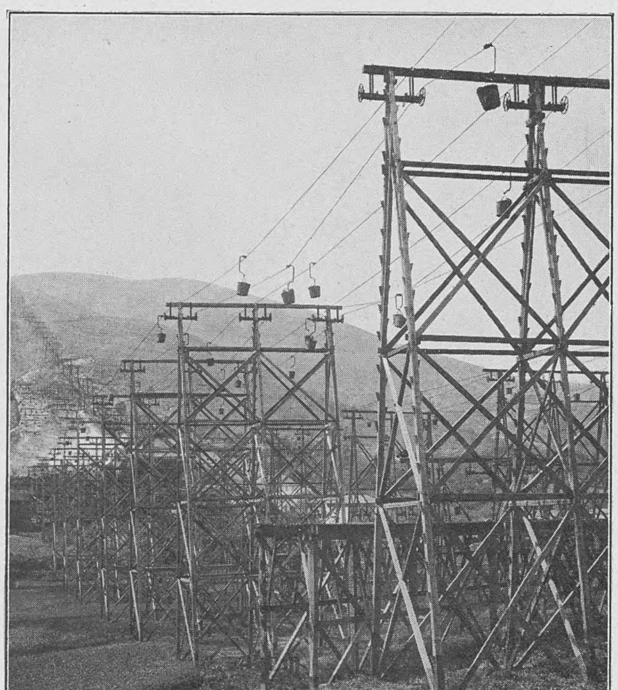
BILBAO : LES HAUTS FOURNEAUX.

La ville est toute moderne : au sommet du mont Orgull, la vieille citadelle de *la Mota* rappelle d'héroïques exploits; le général Rey s'y défendit à mort en 1813. Mais c'est le seul reste de l'ancienne fortification, qui a été détruite en 1865. A peine si le vieux quartier, blotti sous les frondaisons étagées du mont Orgull, reste le témoin un peu vieillot de ce que *Saint-Sébastien* fut autrefois. C'est ici le quartier des pêcheurs, groupé autour de l'église Santa Maria, non loin du port où s'abritent les barques et chargent les navires, à l'extrême retrait du golfe. L'Hôtel de ville est proche : déjà nous sommes dans la ville neuve.

Elle occupe tout l'isthme compris entre la baie et le rio Urumea, qui formait la douve extérieure de défense. De belles promenades plantées suivent le bord du rio. Le long de la baie, on se promène au paseo de la Concha, de la Villa royale au grand et somptueux Casino. Tout *Saint-Sébastien* vient y respirer l'air du soir, au murmure de la vague; les promeneurs vont, viennent, retournent encore : c'est là que l'on se voit et que l'on cause. La promenade est un devoir social : vous la retrouverez dans toutes les villes d'Espagne.

L'*avenue de la Liberté* partage la ville en deux parties : à droite, de longues rues bien bâties et coupées à angle droit, bordées d'hôtels particuliers, puis de villas, au-dessus desquelles s'élancent les flèches de la nouvelle église gothique du Bon-Pasteur, vraie cathédrale pour la prestance et le fini du travail. Le mouvement est surtout à gauche de l'avenue de la Liberté. Entre cette avenue et le boulevard de l'Alameda, la grande esplanade bien plantée, dite place du Guipuzcoa, groupe des édifices importants : palais de la Députation provinciale, École des arts et métiers, Poste, etc. Par les grandes avenues droites de Saint-Sébastien, le regard porte d'une rive à l'autre, de la Concha aux quais du rio Urumea. Sous les beaux ombrages du jardin qui borde la rivière, un brave du XVIIe siècle, négligé quelque temps, l'amiral Oquendo, possède enfin une statue.

Deux ponts traversent le rio : le pont Sainte-Catherine et celui de Marie-Christine. Cette rive appartient aux sports de force et d'adresse : vélodrome, jeu de paume et Plaza de toros. Le jeu de paume surtout est en bonne place. On sait la passion des populations d'origine basque pour le jeu national de la pelote. De même que pour les courses de taureaux, un personnel spécial de combattants, ici un personnel de joueurs attitrés et connus pour leur adresse et leur vigueur, est engagé par les directeurs des jeux de paume, souvent au prix d'honoraires élevés. Les parieurs sont nombreux. Un faubourg déjà fort important s'étend sur la rive droite du rio Urumea. Il n'offre aucun intérêt, mais c'est par là que l'on gagne Pasajes.



TRANSPORT DU MINERAI.

Aucun voyageur à Saint-Sébastien ne devrait négliger d'aller voir **Pasajes**. Je ne sais rien de plus gracieux que ses deux petits villages : San Pedro et San Juan, juchés en terrasses au pied de rochers abrupts dont les versants boisés couronnent la coupe d'une jolie baie intérieure. *San Juan* n'est qu'une longue rue au-dessus de laquelle surplombent les maisons enracinées au flanc du Jaizquivel; l'espace est mesuré : tantôt un jardin fleuri se penche sur la rive, un balcon s'arc-boute à de frêles pilotis, ou encore, c'est un pignon audacieux qui tranquillement se dresse au-dessus d'une grosse poutre plantée au beau milieu du chemin. Dix minutes passées à San Juan vous procureront d'amusantes surprises. Une plaque posée par des



CASINO DE SAINT-SÉBASTIEN.

Phot. Otero.

Français, en 1902, indique la maison qu'habita ici Victor Hugo. La baie intérieure de *Pasajes* peut recevoir d'assez gros navires : il s'y fait un mouvement commercial très important. Et c'est plaisir que de suivre, par un sentier de chèvres à flanc de coteau, les navires, les bateaux à voiles, les légères embarcations engagés dans le sinueux défilé aux eaux tranquilles qui conduit, entre de gigantesques murailles, de la baie intérieure à l'Océan.

IBÈRES ET BASQUES

On admet généralement que les *Ibères* furent les premiers colonisateurs de la Péninsule. Mais l'antique *Ibérie* ne désignait pas les seuls *Ibères*. Pour les Grecs éloignés, tous les habitants de la Péninsule étaient des *Ibères*, comme longtemps en Orient, et maintenant encore à Constantinople (je l'ai constaté moi-même à plus d'une reprise), tous les Occidentaux sont des *Francs*, des *Franguis*, tellement nos pères firent là-bas une durable impression. A coup sûr, lorsque les Carthaginois, puis les Romains survinrent à leur tour, les Ibères n'étaient plus seuls occupants. On continua pourtant de désigner la Péninsule sous le nom d'*Ibérie*. Il y eut donc, au seuil de l'histoire, une *Ibérie* de nom et une *Ibérie* de fait, celle-ci plus restreinte que l'autre.

Les **Ibères** étaient alors les riverains de l'*Iberus* (Èbre), comme les *Sequani* furent ceux de la Seine, les *Garumni* ceux de la Garonne. Or dans la vieille langue pélasgique, *ibar* ou *iber* signifie *couler*. Les *Ibères*, habitants des rives de l'Èbre, seraient-ils frères des vieux Pélasges? Dans sa carte, Strabon désigne trois tribus comme occupant le territoire de l'Èbre : les *Ilergètes*, les *Cantabres*, les *Vascons*. Les Vascons, dont le nom est passé aux Basques, débordaient probablement de l'autre côté des Pyrénées : ils occupaient les territoires de la Navarre et de l'Alava modernes; le Guipuzcoa et la Biscaye actuels étaient aux Cantabres; enfin les Ilergètes descendaient la rive du fleuve, en bordure des montagnes. Dans la région accidentée, riche en eaux et en pâturages, qu'ils occupaient, les *Ibères* se croyaient invincibles. Rome les délogea de la rive droite de l'Èbre supérieur : *Numance*, leur avant-poste, fut enlevé, mais au prix de quels sacrifices! Contre Rome, les *Ibères* luttèrent trois cents ans sans fléchir. A la fin, décimés et rompus, refoulés par le flot sans cesse grandissant de l'invasion, ils se réfugièrent dans les montagnes, et aucune force ne les en put déraciner.



TAMBOUR DE VILLE
DE
SAINT-SÉBASTIEN.

On voudrait, pour le mieux apprécier, retrouver les traces de ce peuple étonnant; mais le temps, la nature et les hommes, qui viennent à bout de tout, n'en ont laissé presque rien. Cependant les cinquante dernières années ont amené d'heureuses découvertes. Déjà de vagues silhouettes s'esquissent dans l'éloignement des âges. C'est tout un monde disparu qui surgit de la vieille terre ibérique; et nos Français ne se montrent pas les moins ardents ni les moins perspicaces à en relever les traces par de sérieux travaux d'exploration.

Il serait surprenant que les *Ibères*, dont on s'accorde à reconnaître la civilisation relativement avancée, n'eussent pas laissé sur le sol des marques de leur passage et des œuvres qui parlent pour eux. Ils excellaient, nous le savons très sûrement, dans l'art de travailler les métaux. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que l'on ait trouvé un aussi grand nombre de pièces et de médailles fondues et gravées par eux. La plupart sont bien modelées, d'une frappe réellement artistique et, le plus souvent, avec inscription. Mais, hélas! dans l'état actuel de nos connaissances, ces documents sont encore pour nous lettre morte : les diverses interprétations qui en ont été données ne peuvent passer pour décisives.

A *Castellon de la Plana* fut ramenée au jour, en 1851,

une plaque de plomb, longue de $0^{m},435$, large de $0^{m},04$, sur laquelle est gravé un texte de vingt et un mots, distribués sur quatre lignes, en caractères parfaitement *inconnus*. Ce document se trouve actuellement au musée de Madrid. En vain les plus obstinés chercheurs se sont ingéniés à en dégager le sens : la Péninsule attend son Champollion.

Les *Ibères*, heureusement, nous ont laissé pour les reconnaître, mieux que des ossements calcinés, des armes ou des peintures primitives, des textes enfin dont le mystère demeure jusqu'ici impénétrable : leur trace est marquée sur le sol qu'ils ont occupé, dans certains noms de localités, à peine défigurés, cités par les auteurs romains. Comme d'ailleurs il se trouve que ces *mots ibériques* s'expliquent par la langue *basque*, s'ils ne sont pas du basque tout pur, l'idée s'impose que les *Basques* sont les descendants authentiques des *Ibères*, et qu'en eux survit une race que l'on croyait perdue. C'est du moins l'opinion communément admise par les *basquisants* les plus autorisés : partout où se rencontre un mot basque, ils pensent y retrouver le titre à peine effacé d'une ancienne possession ibérique et, dans les *Basques*, héritiers de leur langue, les vieux Ibères.



LE LONG DU VIEUX PORT.

Lorsque, après la prise de Numance, les *Ibères* furent refoulés dans les montagnes, il se fit un resserrement de la nation qui occupait l'un et l'autre versant des Pyrénées : elle forma un noyau compact cantonné dans la région la plus inaccessible, la plus impraticable militairement, celle qui se défendait avec le moins d'hommes possible contre un plus grand nombre.

Les invasions ont valu aux **Basques** six à sept siècles d'isolement intransigeant : barbares, ils le sont encore quand Charlemagne va combattre le Maure avec ses paladins; ils le sont toujours quand Eymery Picaud franchit les Pyrénées, conduisant à Compostelle la riche et belle Gerberga, noble dame des Flandres. Ce pèlerin voyageur a écrit la relation mouvementée de son voyage : le P. Fita et Julien Vinson l'ont publiée.

De fait, les *Basques* ne se soumirent jamais à personne. Aussi soutenaient-ils encore, à la fin du XVIII[e] siècle, que n'ayant jamais été conquis, ni leurs biens inféodés, toutes leurs terres étaient libres comme leurs personnes et que par conséquent ils ne pouvaient être soumis à aucune taxe, comme de simples roturiers. Nobles, ils le sont tous, du moins ils s'en vantent. Vous verrez d'humbles fermes portant au-dessus de la porte d'entrée de vieux écussons à demi effacés, légués par de lointains ancêtres dont on a perdu le souvenir. La noblesse des croisades paraît un jeu à côté de la leur. De parchemins, qu'ont-ils besoin, puisqu'ils sont *Basques*, et venant de si loin, n'est-il pas naturel qu'ils les aient oubliés? Ils remontent si haut qu'ils « ne datent plus ». Aussi avec quelle âpreté ont-ils défendu jusqu'à ces derniers temps les immunités qu'ils tenaient de leurs ancêtres! La dernière guerre carliste leur a porté un coup irrémédiable. Mais il faut louer les *Basques* de leur ténacité, si par eux revivent la *langue*, les *traditions*, les *usages* des *Ibères*, leurs lointains ancêtres.

La Langue basque. — La langue est la plus claire manifestation de la race : par elle se transmettent les traditions et les coutumes ancestrales; un peuple (nous le voyons aujourd'hui par les Polonais), fût-il divisé en plusieurs tronçons par les cruautés de la guerre et de la politique, s'il conserve sa langue, survit au naufrage de sa liberté. Le domaine de *la langue basque*, d'après Broca, s'étend en formation compacte, de Bilbao à Bayonne, entre l'Océan et les bassins supérieurs de l'Èbre et de l'Aragon. La *Biscaye* (Bilbao), l'*Alava* (Vitoria), le *Guipuzcoa* (Saint-Sébastien), l'ancien royaume de *Navarre* avec la *Haute-Navarre* (Pampelune), la *Basse-Navarre* (Saint-Jean-Pied-de-Port) et les pays du *Labourd* et de la *Soule*, bien que séparés, ces derniers réunis à la France, les autres à l'Espagne, ne constituent cependant qu'*une seule et même famille*.

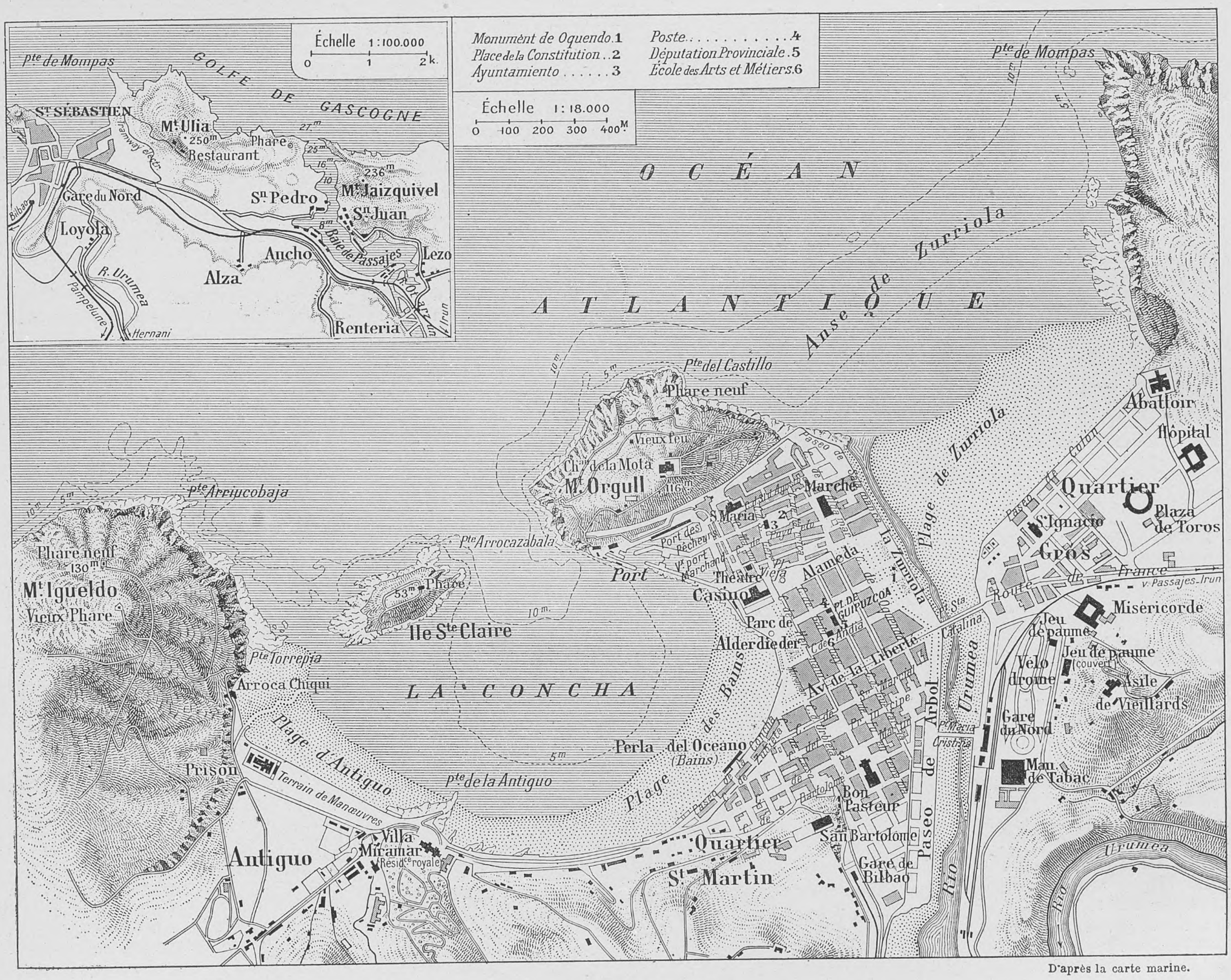
Tous ceux qui pratiquent la *langue basque* se plaisent à en vanter la richesse et en même temps la simplicité : ils ne savent assez manifester leur admiration ; c'est à leurs yeux la plus belle langue, peut-être la plus ancienne de toutes, si l'on admet, avec certains enthousiastes, que ce fut au moins dans ses principales racines la langue parlée par nos premiers parents, Adam et Ève, tout simplement! Mais l'exubérance de la langue basque a de quoi déconcerter les plus déterminés. Le prince Lucien Bonaparte, si versé dans ces matières, énumère 8 dialectes et 25 sous-dialectes, avec plus de 50 variétés. Les formes simples se plient avec une extrême facilité aux combinaisons de mots : avec la seule racine *kandi*, par exemple, vous pouvez former vingt-trois mots, dont chacun exprime une nuance de la pensée mère. On juge par là de l'infinie variété, de la souplesse et de la délicatesse d'expressions que peut produire un pareil langage.

Les Basques appellent leur langue *Euskara*, eux-mêmes sont des *Euskariens*, qui parlent l'euskara, c'est-à-dire le *noble langage* (ἐὺς, beau ou noble, et ἐσχάρα, langue, langage, synonyme de Χεῖλος, lèvre, langage, d'après H. Étienne); par abréviation : (ἐσ) Χάρα : ἐὺσ-Χάρα. Th. d'Abaddie a relevé les analogies flagrantes de la syntaxe basque avec celle des langues *ouralo-altaïques* de race touranienne. Dans son important mémoire sur « la Langue basque et les langues finnoises », le prince Lucien Bonaparte



Phot. Otero.

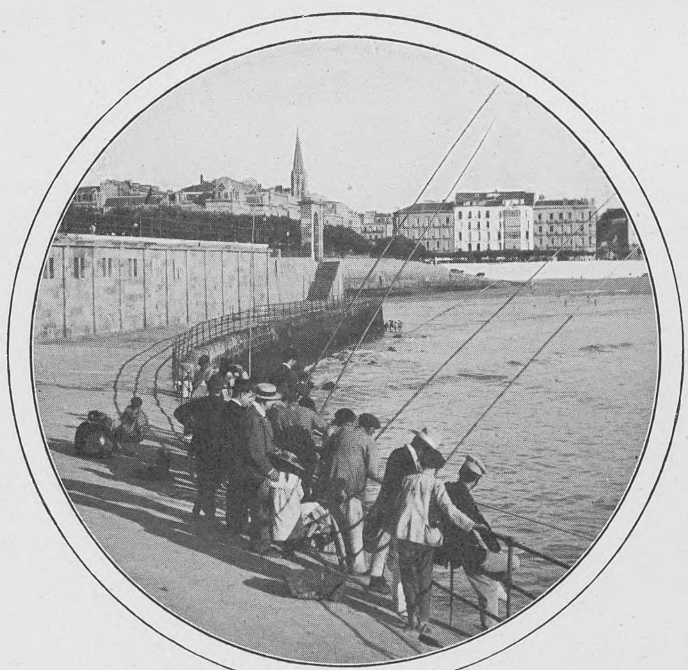
SAINT-SÉBASTIEN : LE VIEUX PORT.



VILLE ET BAIE DE SAINT-SÉBASTIEN. — PASAJES.

démontre que la grammaire de ces langues présente d'évidentes ressemblances. Il y a par ailleurs d'importantes affinités entre le basque et les idiomes du Nouveau Monde : Charencey, dans une étude fort documentée, en fait ressortir les points de contact. Enfin le savant Ampère soutient, de son côté, que l'*euskara*, langue des Ibères et des Basques, fut la langue *préaryenne* du Latium. M. Campbell a justifié récemment cette opinion par une éclatante découverte.

Sept tablettes de bronze avaient été mises à jour dans l'Italie ombrienne, aux environs de Gubbio. Le fait se passait en 1414. En vain les épigraphistes tentèrent d'en expliquer les inscriptions. Il était réservé au Canadien M. Campbell d'en trouver la clef (1885). Il déchiffra les caractères étrusques en se servant... du *basque!* On en conclut justement la parenté de la langue *étrusque* avec la langue *euskarienne*, et comme une partie du texte déchiffré se rapproche du gaélique, il est facile de rattacher à la même famille linguistique les *Irlandais*, les *Ombriens-Étrusques*, les *Euskariens-Ibères*.



Phot. Otero.

SAINT-SÉBASTIEN : A MARÉE HAUTE.

Les affinités du basque avec le *grec* primitif, celui des Doriens, héritiers des vieux *Pélasges*, ont à peine besoin de se démontrer. M. l'abbé Espagnolle (*l'Origine des Basques*) en cite des exemples multiples. Il y aurait donc entre les Basques-Euskariens et les primitifs Pélasges un lien de parenté à peine dissimulé. N'est-ce pas du pays pélasgique que l'Hercule légendaire passa en Ibérie? Nous avons signalé sa présence à Tolède. Il n'y a point de fable sous laquelle ne se retrouve un fond de vérité.

Ainsi la langue basque trahit des affinités ethniques entre les peuplades qui colonisèrent la Grèce, l'Italie et l'Espagne péninsulaires. D'autre part elle se rencontre avec le langage des Finnois-Ouraliens, frères des Coptes et des Fellahs d'Égypte. Enfin, ces idiomes se lient à ceux des Aztèques, des Incas et des peuplades indiennes d'outre-mer. Les *Ibères*, ancêtres des *Basques*, auraient-ils été apparentés à ces peuples, et tous ensemble ne seraient-ils que les rameaux dispersés d'une même famille?



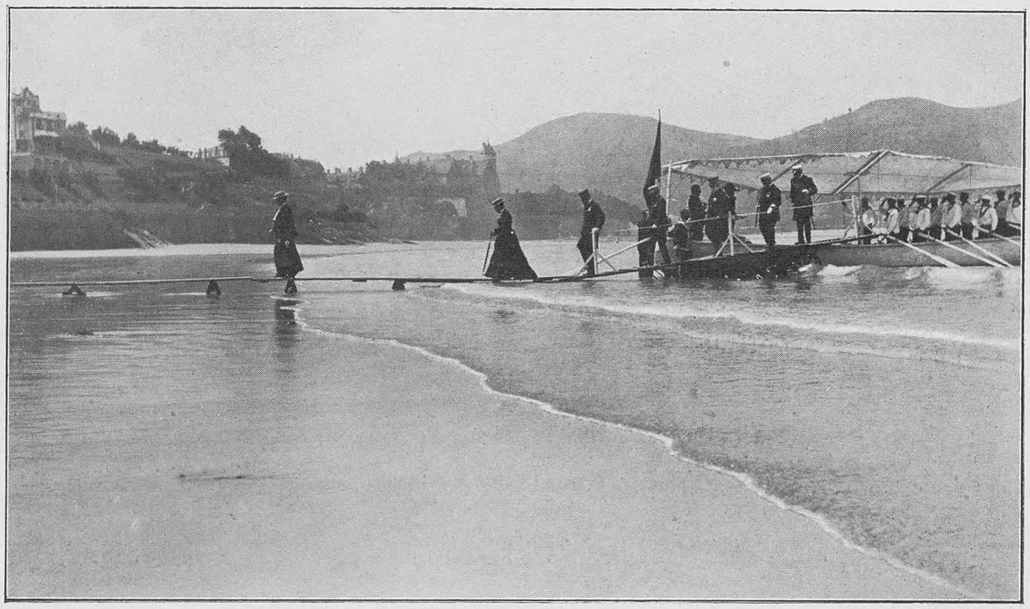
Phot. Otero.

SAINT-SÉBASTIEN : LE LONG DE LA PLAGE.

tige qui constituait le sceptre des héros et des pontifes; l'origine de la croix, signe de vie éternelle, que nous voyons suspendu au cou des rois assyriens; le T (*tau*) mystérieux, symbole de la vie à venir, toujours associé aux scènes funèbres chez les Égyptiens; le *menhir*, le caducée classique, verge entrelacée de serpents, pour signifier la victoire de l'esprit de vie sur l'esprit du mal et de la mort; c'est enfin le *roseau du sort* des Akkadiens; la *baguette magique* qui avait la puissance d'évoquer les morts et de subjuguer les puissances infernales; le *sceptre*, emblème du commandement; le *makhila* des Basques, où s'enroulent des serpents incisés dans l'écorce. Le serpent tient une place considérable dans le symbolisme religieux des anciens : presque toujours on le voit opposé à l'arbre de vie. Il y a, au musée Britannique, un cylindre babylonien qui représente, sans aucune erreur possible, la scène du Paradis, racontée par la Bible.

Pour retrouver ce paradis perdu, il faut une *expiation*. « De tant de religions différentes, dit Voltaire, il n'en est aucune qui n'ait eu pour but principal les expiations. » Mais l'homme coupable et impur, ne pouvant être pour lui-même un médiateur écouté, dans sa propre cause, la nécessité s'impose de l'expiation par le sacrifice d'une *victime*. Elle doit être aussi innocente que possible, et comme il s'agit de racheter la vie, la victime doit donner la sienne et verser son sang que le coupable devra s'assimiler. Cette participation au sacrifice lui donnera l'immunité. De là, chez presque tous les peuples de l'antiquité, l'usage des sacrifices humains.

Le *sacrifice* se faisait, primitivement, sur une hauteur, dans un bois sacré, au pied d'un arbre de haute taille. Après avoir été préparée au sacrifice par des jeûnes, des prières, des ablutions purificatrices, la victime volontaire était promenée processionnellement, recevait l'hommage et les supplications de tous et, après plusieurs cérémonies, était attachée au tronc d'un arbre. On oignait son corps d'huile ou de beurre, on le barbouillait de rouge et on l'ornait de fleurs et de feuillages. Le sacrificateur la frappait alors avec une hache, et les assistants se précipitaient sur le corps, pour en emporter des lambeaux Lorsque, par suite de modifications dans la conception du principe des sacrifices, la *victime* cessa d'être humaine, le tronc d'arbre, réduit à n'être qu'un simple pieu, continua de la représenter, parce que, grâce aux rites magiques, son esprit était enfermé dans le bois (1). Bientôt, trop peu résistant, le bois fit place à la pierre : celle-ci devint un *autel*, un *lieu d'huile* et *d'onction*, consacré comme le poteau du sacrifice. Cette pierre, dépositaire de l'esprit de la victime médiatrice à laquelle le défunt devait de revivre, fut aussi placée sur sa tombe comme un préservatif et un symbole libérateur. Ce fut la **stèle** indicatrice des tombeaux. La



Phot. Otero.

DÉBARQUEMENT DE LA FAMILLE ROYALE.

Les **croyances** traditionnelles des *Basques-Euskariens* offrent des rencontres plus suggestives encore. La langue est le véhicule des traditions, et, au premier rang, des traditions religieuses. Celles des *Basques*, pour déformées qu'elles soient par une longue suite de siècles et d'événements, se trahissent principalement dans leurs *usages funéraires*. La mort, la « grande nuit » comme ils l'appellent, est une rançon. Tous les peuples de l'antiquité ont eu l'idée de l'expiation nécessaire pour un mal à réparer, et d'un bien perdu qu'il s'agit de retrouver. Cette tradition de la félicité se retrouve au fond de tous les mythes : c'est le *Jardin des Hespérides*, aux pommes d'or, gardé par des dragons; le *Paradis perdu* de la Bible, et ce mot « paradis », dans sa forme sanscrite, *paradêças*, doit s'entendre d'un lieu élevé et délicieux.

A cette pensée s'associe invinciblement l'idée de l'*Arbre de vie*, source de tous les biens et gage d'immortalité. L'usage de planter des arbres : cyprès, sycomores ou palmiers près des tombeaux vient de là. L'arbre édénique est l'un des emblèmes religieux les plus universellement adoptés : il est le type des arbres de convention qui sont gravés comme ornements sur les murs des palais ou parsèment les étoffes précieuses, les tapis... L'*arbre de vie* est un libérateur : on y vient, suivant les Orientaux, « attacher sa fièvre ». Ses fruits fournissent un breuvage enivrant, l'ambroisie, nectar des dieux immortels. Il est, pour cette raison, le signe de la puissance ; la



Phot. Otero.

OSCAR II DE SUÈDE, A SAINT-SÉBASTIEN.

(1) *La Tombe basque*, par O'shea.



Phot. Otero.

SAINT-SÉBASTIEN : LA VILLA MIRAMAR.



Phot. Otero.

LE CANOT ROYAL.

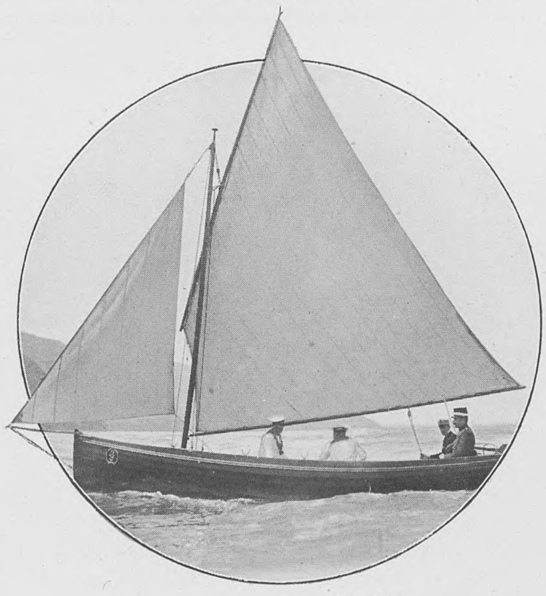
stèle est le bouclier du mort; elle rappelle le tronc de l'arbre sacré, symbole de sacrifice et de rédemption. Sur son socle, elle s'élève, comme l'arbre sur la montagne et les *disques* gravés dans la pierre évoquent le soleil, toujours renaissant, dont le cercle, sans commencement ni fin, est l'emblème de l'éternité.

Parfois le cercle est percé de cupules : c'étaient les trous forés dans la table du sacrifice pour l'écoulement du sang de la victime. Vous retrouverez cette *stèle symbolique* des Euskariens chez les Étrusques d'Italie, chez les vieux Pictes d'Écosse et les premiers Irlandais. On a vu que M. Campbell déchiffrait avec le basque les *stèles* étrusques. Il a de plus établi l'identité de celles-ci avec les pierres funéraires de l'île de Man et de l'Irlande. « On y relève un très grand nombre d'expressions identiques à celles qui, en étrusque et en basque, se rapportent aux mêmes sujets.

« Autrefois, le cimetière *basque* s'élevait toujours sur une hauteur, image de la montagne sacrée de l'Éden, plus tard celle du Calvaire, colline sainte de l'expiation. » La tombe était inaliénable et ne se pouvait séparer du foyer. C'était l'habitation des ancêtres. On ne concevait point la mort comme un anéantissement de l'être : c'était simplement le seuil d'une vie nouvelle pour laquelle le mort devait être pourvu de tous les objets nécessaires à l'existence : ses armes, son cheval, des provisions, qu'un soin pieux devait renouveler sans cesse. Rappelez-vous les tombes étrusques, égyptiennes, péruviennes.

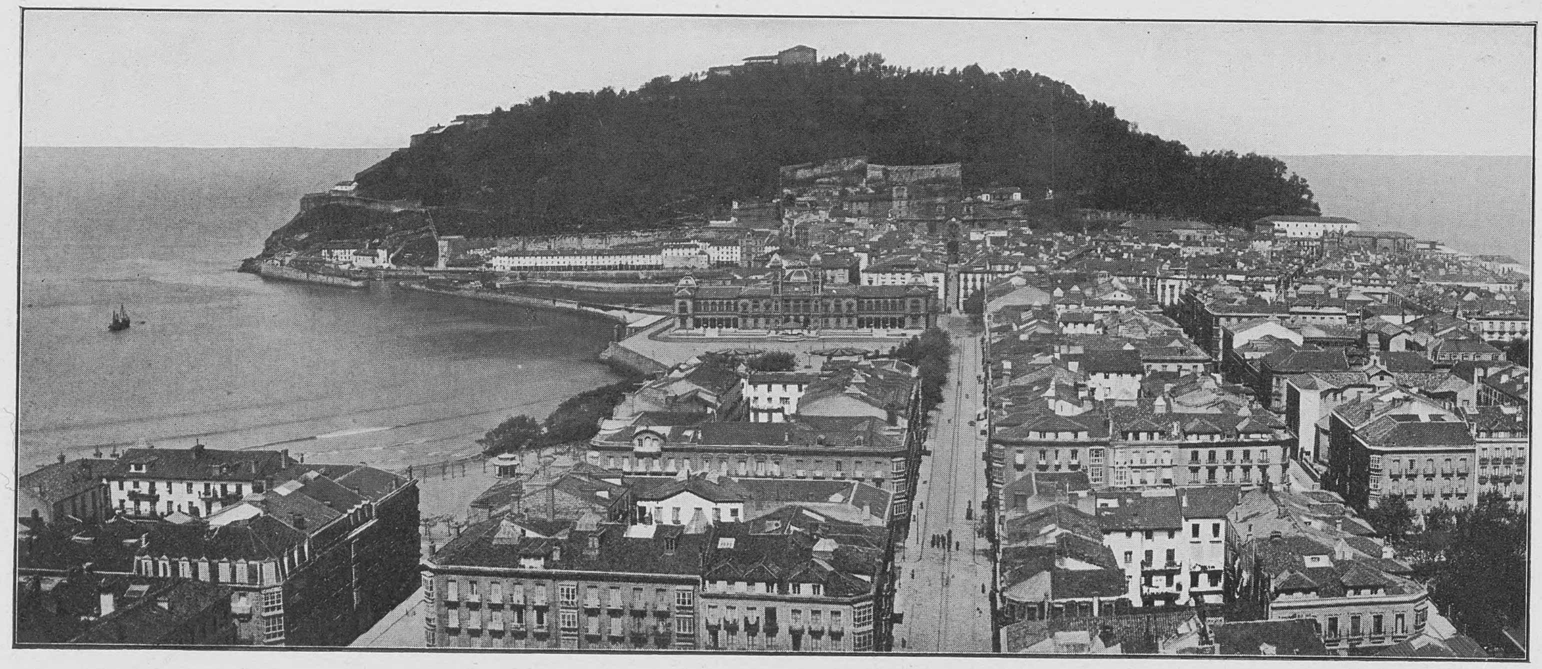
Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il a été d'usage dans le pays *basque* de porter du pain et de la cire près du tombeau, et plus tard à l'église, et cela tous les jours, pendant les deux années qui suivaient l'inhumation. Longtemps aussi, les *repas funèbres,* dont l'usage persiste chez les Basques d'aujourd'hui, se firent probablement auprès du tombeau. Des animaux y étaient sacrifiés, et en 1766 il était encore d'usage dans le Guipuzcoa d'amener à la porte de l'église, vers la fin d'un enterrement, soit un bœuf, soit un veau, qu'on ramenait à l'abattoir, après en avoir donné la valeur à l'officiant. Il semble qu'en pays *basque* le passé soit indestructible. Des lamentations et des cris de détresse accompagnaient le défunt à sa dernière demeure : il n'y a pas bien longtemps que des pleureuses ne déchirent plus leur voile à la cérémonie. Chez les *Basques espagnols,* comme en Corse et en Irlande, les chants se transformaient en imprécations; il en fut à l'origine qui se sacrifiaient pour ne pas survivre à ceux auxquels ils s'étaient dévoués. Des veuves se tuaient après la mort de leur mari. Augustin Thierry regarde cette tradition comme d'institution purement *ibérique*. Strabon le dit formellement. Si on ne les suivait pas, on chargeait les morts de commissions pour l'autre monde. Les Gaulois jetaient dans la flamme du bûcher qui consumait le mort des lettres qu'ils lui adressaient. Chez les Égyptiens, on les attachait, après les avoir lues, à la statue qui représentait le *double* du défunt.

Le christianisme, dont les dogmes s'adaptaient si merveilleusement aux traditions *euskariennes*, n'eut pas de peine à s'acclimater chez les *Basques.* Ceux-ci se montrèrent et se montrent encore inébranlablement fidèles au Dieu des chrétiens; mais les symboles des antiques croyances, en persistant dans les manifestations de leur culte et principalement dans les usages funéraires, sont parmi nous les précieux témoins de cette vieille race ibérique dont les *Basques* se disent orgueilleusement les héritiers.



Phot. Otero.

LE ROI ET SON BEAU-FRÈRE EN PROMENADE.



Phot. Otero.

SAINT-SÉBASTIEN ET LE MONT ORGULL.

La **danse** fut un rite en l'honneur des dieux et des héros dont l'esprit bon ou mauvais échappait à la destruction matérielle des choses. On dansait dans les temples égyptiens en l'honneur de Rhâ, créateur, et d'Osiris, symbole du soleil qui, après être tombé dans les ténèbres de l'occident (la mort), renaît bientôt à une vie nouvelle, signe d'immortalité. La tradition de ces mythes et de ces usages passa chez les Grecs : Hésiode, Pindare, établissent la filiation égyptienne des divinités grecques. *Dionysos* (Bacchus) est frère d'Osiris. Chez les Hébreux, David dansa devant l'arche : c'était une forme du culte. Ne peut-on voir comme un écho lointain de cette ancienne pratique dans les danses, à nos yeux étranges, qui sont célébrées de nos jours encore, dans la cathédrale de Séville, au jour du Jeudi saint.

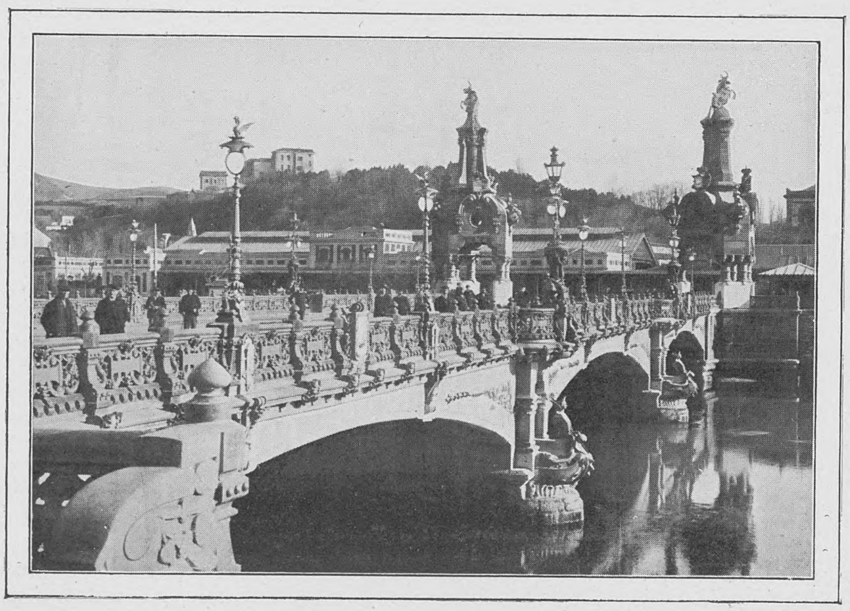
Les *Ibères* aussi eurent leurs danses cultuelles, comme les anciens Grecs et les Égyptiens. Grâce aux *Basques*, elles ne sont point mortes. L'*Ezpata-danza* en est une, la plus ancienne peut-être, l'une des plus expressives. Elle fut, à l'origine, un complément indispensable des cérémonies funèbres. De même qu'on offrait sur la tombe d'un guerrier des sacrifices et des présents destinés à gagner sa bienveillance en lui rendant plus agréable le séjour de l'au-delà, on lui offrait le spectacle, cher à son cœur, de son existence terrestre. C'est un exercice compliqué que l'*Ezpata-danza* : elle est surtout en faveur dans la région de Bilbao, mais il faut un long apprentissage pour en reproduire la mimique expressive, avec la grâce et la souplesse convenables. Cette danse guerrière, par son origine, rappelle celle des *Corybantes*, qui se dansait chez les Grecs avec des lances et des boucliers. Les hommes seuls y prenaient part, parce qu'eux seuls sont guerriers.

On dansait pour apaiser l'esprit des morts et aussi pour apaiser les dieux ou gagner leurs faveurs. Les danses fameuses des *Ibères* en l'honneur de la *Lune* se rattachent à cette idée. L'astre des nuits n'est-il pas un symbole, la reine du noir séjour, la lumière du tombeau? Comme telle, la lune est une puissance malfaisante qu'il faut conjurer, et voilà pourquoi les *Ibères*, à l'époque de la pleine lune, passaient toute la nuit à danser et à chanter. Les Illergètes, que Strabon nomme parmi les tribus ibériques des bords de l'Èbre, étaient voués par destination au culte lunaire. *Illa* veut dire lune; *ergètes* est le mot ἐργέτης ou ἐργάτης, serviteur : d'où Illa-ergètes, *Illergètes* par contraction, veut dire serviteurs de la lune. Il n'y a rien là qui doive surprendre. Les Spartiates (Doriens) avaient, eux aussi, le culte de la lune; et c'est la raison pour laquelle ils ne voulurent prendre aucune part à la bataille de Marathon : elle se donnait au moment de la pleine lune. Rapprochement curieux que cet accord des anciens Ibères avec les Spartiates.

Le *saut* basque, moins compliqué et moins solennel que l'*Ezpata-danza*, est la danse populaire et traditionnelle des Euskariens : elle exige de l'entraînement; on s'y exerce aux veillées et dans les réunions de famille. Point de femmes dans les danses basques les plus anciennes : elles dansent seules ou si, comme dans l'*auresku*, les jeunes gens et les jeunes filles unissent leurs mains, elles se tiennent par un mouchoir, tellement fut grand, chez les *Basques*, le respect de la femme, gardienne du foyer.

Il n'y a point de danse sans **musique.** Elle était très simple chez les anciens, traduisait naïvement leurs pensées et leurs sentiments. L'*Ezpata-danza* s'accompagne d'une mélopée monotone et mélancolique comme le deuil qu'elle évoque; la mélodie est plus vive et plus gracieuse pour le saut basque. Les chansons et les cantiques des *Basques* (réunis par le poète contemporain Elissambure) célèbrent les vertus familiales, l'amour du pays natal, la vie au grand air. Les *Basques* ont aussi une chanson satirique pleine de gaieté franche et de verve mordante qu'accompagnent des airs vifs et moqueurs. L'art lyrique recrute parmi les *Basques* d'excellents chanteurs. Chez les anciens, la musique était l'accompagnement obligé de la danse et de la poésie. Le drame antique des Grecs n'est qu'une chanson rythmée pour le chœur : la mesure du vers marque la cadence des pas soigneusement réglés. A peine y eut-il d'abord deux ou trois personnages sur la scène. Eschyle et les primitifs donnent au chœur un rôle prépondérant : il représente la foule. Les *Basques* ont conservé la poésie du drame primitif dans son émouvante simplicité.

Leur **pastorale** rappelle tout à fait le drame antique et le Mystère du moyen âge. On y donne une importance extrême au groupement des chœurs : les costumes, les

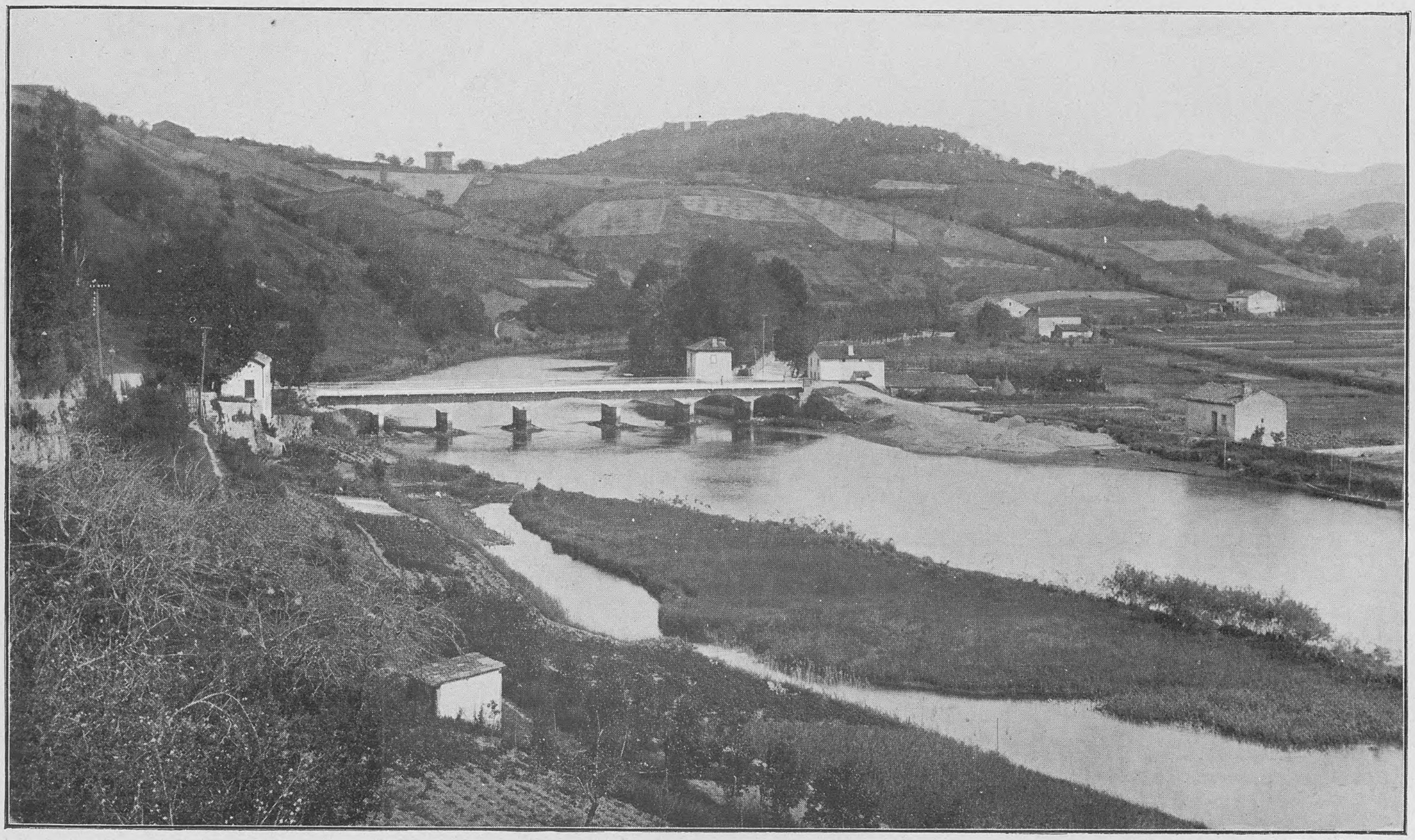


Phot. Otero.

LE PONT MARIE-CHRISTINE.

jeux de physionomie importent moins. N'est-ce pas ainsi que l'on jouait les Turcs chez nous et que les meilleurs peintres de la Renaissance représentèrent le sacrifice de la croix avec des personnages vêtus à la manière du XVIe siècle, la toque des pages sur la tête des soldats romains. Tout cela est évidemment d'un art primitif, tel qu'il se pratiquait chez les pâtres hellènes, mais d'une sincérité touchante de sentiment et d'une fierté qui, sous la naïveté des détails, exhale une merveilleuse saveur archaïque.

Les Jeux. — La vigueur, l'agilité, la souplesse qu'ils déploient dans leurs évolutions, les *Basques* les doivent aux exercices physiques. C'est une passion nationale. S'agit-il d'une partie de pelote entre joueurs réputés, bourgeois et paysans, riches et pauvres, enfants et vieillards se mettent en route et franchissent des distances parfois considérables pour assister à la partie annoncée. La **pelota** ou *pilota* exige essentiellement un *fronton*, mur de 8 à 10 mètres de haut, contre lequel une balle en cuir ou en caoutchouc est vigoureusement lancée par un groupe de joueurs : elle doit être reçue par un autre groupe et renvoyée d'où elle vient. Si la partie se joue, non pas à main nue, mais



Phot. Otero.

SAINT-SÉBASTIEN : FAUBOURG DE LOYOLA.

avec un repoussoir d'osier, le jeu s'appelle celui de la *chistera*. Il faut, pour y réussir, une habileté et une souplesse peu communes : c'est l'exercice le plus efficace pour le jeu des muscles, du thorax, des bras, des jambes, de la poitrine. On pourrait l'appeler le roi des sports. Les Anglais l'ont fait leur, en le décomposant sous des noms divers : cricket, lawn-tennis... Ces jeux dérivent plus ou moins de la *pelote basque* et aucun d'eux ne la vaut pour la gymnastique complète de tout le corps. Mais il suffit que les *sports* nous reviennent d'outre-Manche, affublés de noms anglais, pour que la mode s'en empare, et chacun se croit distingué en n'ayant pas l'air d'ignorer la mode !

Le jeu de la *pelote* tend à se vulgariser en Europe. Il est à peine besoin de noter l'analogie flagrante de ce vieux sport ibérique avec les jeux tels que les pratiquaient les anciens. Les jeux, comme la danse, la poésie, les représentations scéniques, servaient à l'expression du sentiment religieux. Ils se donnaient à Olympie en l'honneur de *Zeus* (Jupiter), maître de l'Olympe, souverain des dieux et des hommes.

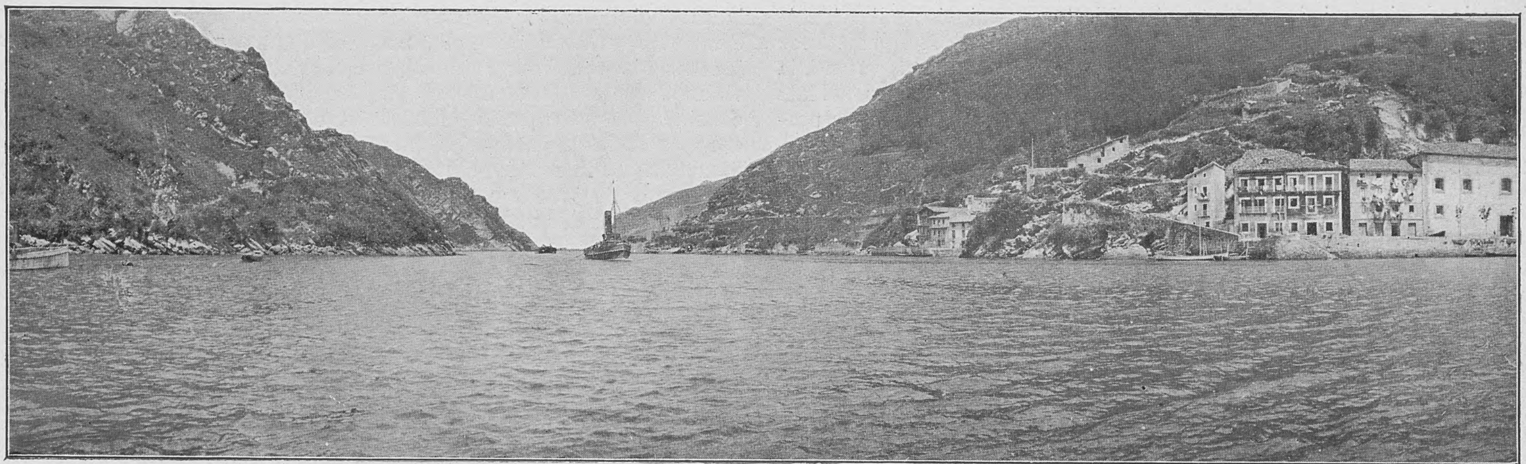
Non seulement la pelote, mais aussi le jeu du *disque* et de l'anneau, la course à pied et la course de taureaux sont en faveur parmi les *Basques*. Ils ont ainsi conservé les traditions de force, de sobriété, de légèreté dans les mouvements qui firent de leurs ancêtres, les *Ibères*, les meilleurs alliés d'Annibal, et, pour Rome, des adversaires terribles. S'il est vrai qu'Hercule, ce héros de la force, soit venu de chez les Pélasges aborder aux rives ibériques, où il aurait institué, comme le rapporte la tradition tolédane, les premières courses de la Péninsule, il n'est pas étonnant, qu'instruits à pareille école, les vieux *Ibères* aient transmis avec le sang dans les veines de leurs arrière-neveux cette passion des exercices qui forment un corps viril. Et Hercule fut sans doute de la race de ces lointains cyclopes qui, avec leurs seuls muscles, entassèrent les blocs de ces prodigieuses cités de Tirynthe et de Mycènes pour lesquels suffiraient à peine les puissantes machines de l'industrie moderne. Ainsi se trouvent réunis, par l'éducation de la force, des peuples qui furent peut-être frères de race, ayant, comme l'on dit, les mêmes goûts dans le sang.

Le rapprochement devient plus saisissant encore si l'on observe les traits caractéristiques du corps conservés par l'exercice dans leur intégrité primitive. L'anthropologiste Collignon définit ainsi le *Basque :* « Thorax tronconique, allongé ; larges épaules qui affectent le type carré des statues égyptiennes ; bassin droit et étroit, toujours comme pour les anciens Égyptiens et la plupart des Berbères (Nord-Africains) ; courbures rachidiennes très accentuées, très flexibles et produisant une grâce distinctive dans le mouvement. »

Mais cette rencontre des *Basques-Ibères* avec les Égyptiens primitifs, les Pélasges et les Étrusques, par les traits essentiels du corps, le culte de la force, le langage, les croyances, les usages funéraires, n'accuse-t-elle pas mieux qu'une éducation commune ? Si l'on ajoute que les Pyramides ont leur réplique de l'autre côté de l'Océan, chez les Aztèques et les Incas ; que, d'autre part, des affinités certaines existent entre la langue des *Basques-Euskariens* et celle des premiers habitants du Mexique, du Pérou et du Canada, comment échapper à la question de savoir si des isthmes de rattachement, depuis rompus par quelque cataclysme, n'existaient pas entre le continent africano-européen et celui d'Amérique ? Il semble que Christophe Colomb en ait eu le pressentiment, lorsqu'il remarqua l'étrange ressemblance ethnique des habitants d'Haïti avec ceux des Canaries. N'aurait-il fait que renouer entre eux des liens brisés ?

L'Atlantide (1). — C'était une tradition qu'à l'origine des âges existait, à l'ouest, un grand continent, depuis effondré sous les flots, mais qu'il en subsistait des îles, épaves échappées à l'écroulement gé-

(1) Cet exposé n'est donné qu'à titre d'indication.



Phot. de M. Lorimey.

COULOIR DE PASAJES.

néral : c'est en cherchant ces îles que Colomb découvrit, non pas l'Inde occidentale, comme il le pensait, mais un monde nouveau pour lui. Il est assez remarquable que le grand Amiral prit pour point de départ les Canaries, premier anneau des îles qu'il espérait rencontrer. L'étude *bathymétrique* de l'Océan révèle entre ces îles, les Antilles et la Floride, un plateau submergé, de grande étendue, culminant au-dessus de cuvettes profondes ouvertes de part et d'autre. Plus au nord, Madère, les Açores, des hauts fonds peu immergés, révèlent une sorte de jetée décousue entre le littoral africano-portugais et le territoire de Terre-Neuve. Faut-il voir dans ces terrasses sous-marines les piles d'un isthme affaissé sous les eaux ? Ou bien y eut-il, entre l'Europe et l'Amérique, un grand continent, l'*Atlantide* des anciens, escorté d'archipels comme actuellement l'Australie l'est de la Polynésie et de la Malaisie? Un cataclysme aurait englouti ce continent autrefois habité par une race puissante dont les Indiens, découverts par Colomb, devraient être considérés comme les descendants dégénérés. Montézuma le déclarait à ses bourreaux, en affirmant que ses aïeux venaient d'un pays situé à l'orient. Colomb ne pouvait ignorer la tradition, car il lisait Platon, et le grand philosophe grec dit formellement, dans le *Timée*, ce que Solon, conversant avec les prêtres égyptiens de Saïs, apprit d'eux : « Il y avait autrefois, disaient-ils, à n'en pas douter, une île située en face du détroit que vous appelez « Co- « lonnes d'Hercule ». De cette île, plus grande que la Libye et l'Asie réunies, les navigateurs passaient à d'autres îles et, de ces dernières, au continent que limitait cette mer. Mais ultérieurement il se produisit de grands tremblements de terre et de grandes inondations : l'Atlantide disparut sous les flots de la mer. »



Phot. de M. Boulanger,

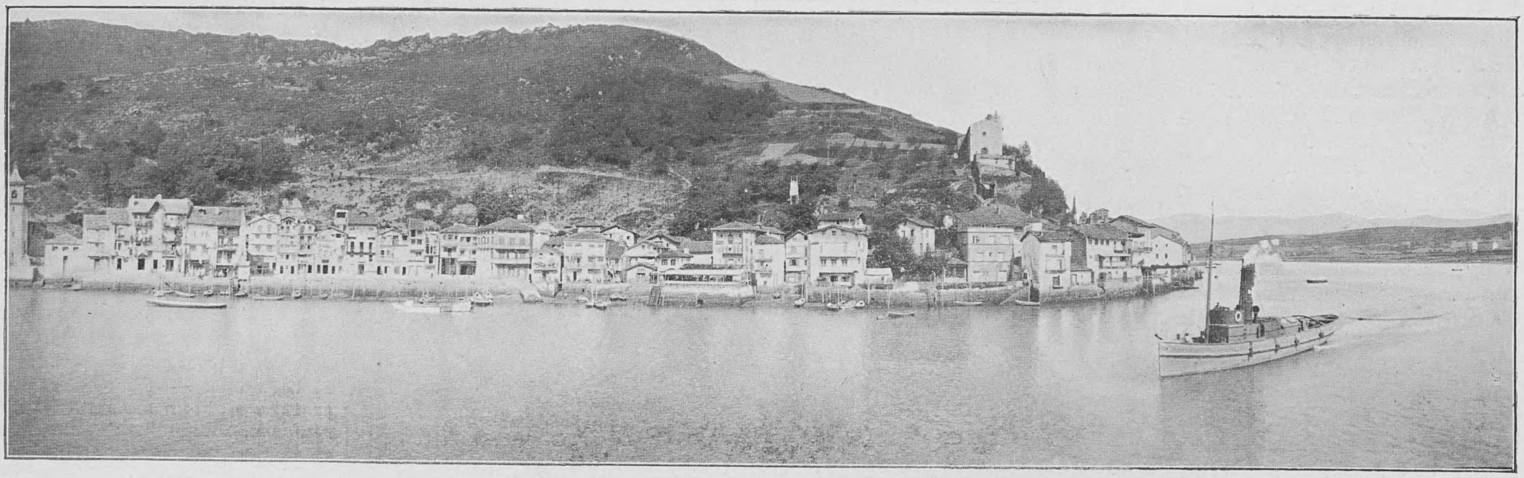
FONTARABIE : PORTE DE VILLE.

Ces obscurs témoignages ne prouveraient pas grand'chose, si des faits précis ne venaient leur donner crédit. Le naturaliste Heer, après avoir constaté les analogies de la flore miocène de l'Europe centrale avec la flore actuelle de l'Amérique du Nord orientale, conclut à l'existence du continent atlantique tertiaire. Daprès le zoologiste Hamy, un grand nombre d'insectes de ces deux régions appartiennent à des espèces communes. Zaborowski ajoute, dans *les Mondes disparus* : « Les relations pliocènes de l'Amérique septentrionale avec l'Europe sont abondamment établies. L'une et l'autre ont encore aujourd'hui des espèces identiques de plantes, d'insectes, d'oiseaux sédentaires et de poissons d'eau douce. » On peut raisonnablement en induire, avec Élisée Reclus, « qu'à l'époque des lignites tertiaires de la mollasse, les terres éparses et les massifs de montagne peu nombreux qui formaient pour ainsi dire le rudiment de notre Europe se rattachaient aux rivages américains par un isthme séparant les eaux atlantiques de celles de la mer Glaciale. Cet isthme était l'*Atlantide*, et les traditions dont Platon s'est fait l'interprète au sujet de cette terre disparue reposent peut-être sur des témoignages authentiques. Il est possible que l'homme ait vu cet ancien continent s'abîmer dans les mers ».

Les **pays basques** ne forment pas une entité séparée du reste de l'Espagne, mais seulement un groupe distinct par la langue, le caractère, les traditions. C'est la race qui fait l'unité de ces pays. On la reconnaît aux noms des localités, incrustés dans le sol par une longue suite de siècles. Le domaine basque enveloppe encore, comme au temps de Strabon, le bassin supérieur de l'Èbre jusqu'à la mer : d'ouest en est, entre Orduña et Oloron, Bilbao et Bayonne ; Vitoria et Pampelune en jalonnent le front méridional, jusque dans les parages de Logroño.

Cette aire montagneuse ne présente nulle part d'obstacles infranchissables : routes et chemins de fer se déroulent dans les sinuosités des vallées. Saint-Sébastien et Bilbao, qui communiquent sans peine par le littoral, sont, d'autre part, en relations faciles avec l'intérieur : Bilbao, par la *passe d'Orduña,* avec Burgos et la Vieille-Castille, Logroño et la vallée de l'Èbre ; Saint-Sébastien, par *Tolosa,* avec Vitoria et Pampelune, qui commandent le bassin supérieur du grand fleuve.

De hauts sommets, en cette contrée



Phot. de M. Lorimey.

VUE GÉNÉRALE DE PASAJES.

qui semble une mer de rochers battue par des vents contraires, il n'en faut point chercher, une chaîne directrice encore moins; mais pour gagner au nord l'Océan, au sud l'Èbre, les cours d'eau ont découpé les massifs montagneux en d'innombrables fragments et mis en relief des points qui, sans eux, se noieraient dans l'empâtement général, comme de simples collines.

Les sierras de *Isar* (2 020 mètres) et de *Hilar* (2 140 mètres), qui dominent les sources opposées de l'Èbre et du Besaya, semblent les avant-postes des vraies montagnes, du côté de l'ouest. A leurs pieds s'ouvre la *passe de Reinosa,* où pénètrent le chemin de fer et la route de Santander à Valladolid. Aussitôt, c'est le dédale des pays basques : le *Castro de Valnera* (1 740 mètres), les monts de *Ordunte* (1 309 mètres), la sierra *Salvada* (1 187 mètres) et la *Peña de Gorbea* (1 538 mètres), de part et d'autre de la *passe d'Orduña*.

Aucune arête proprement dite ne se détache sur le monotone entre-croisement des massifs qui se heurtent. Le mont *Aitz Gorri* (1 548 mètres) et une vague sierra de *Aralar* se soulèvent sur les deux flancs du port de *Ydiazabal* (649 mètres), route de Saint-Sébastien, Tolosa, Pampelune. Mais, au delà de la profonde coupure du *port d'Aspiroz,* l'allure de chaîne, qui est le caractère distinctif des Pyrénées, se dessine avec les monts *Urepel* (1 062 mètres) et le mont *Aritz* (1 065 mètres), dont les prolongements sont ouverts, par le *col de Velate* et le *col de Maya,* d'une part, le passage des *Aldules,* d'autre part, à la source de la Nive tributaire de l'Adour français, et de l'Arga tributaire de l'Èbre espagnol.

Des contreforts arc-boutés à cette dorsale avancent pêle-mêle au nord contre l'Océan. Les traverses qui les relient obligent les cours d'eau à des chutes rapides ou d'importants détours par où sont mis en saillie quelques massifs : entre Bilbao et Guernica, les monts qui pointent en roches abruptes au cap Michacho; le mont *Oiz* (1 041 mètres), le *Hernico* (1 075 mètres), au-dessus de Tolosa; le *Haya,* ou montagne des *Trois-Couronnes;* le *Mendaur;* au-dessus de la Bidassoa; la *Rhune,* montagne française postée sur l'autre rive; tout à fait sur la côte, le *Jaizquibel,* magnifique belvédère dressé au-dessus de la cluse sinueuse de Pasajes, d'où se voit tout à clair le promontoir terminal de la Bidassoa, *cap de Higuer* ou du Figuier, angle extrême du littoral cantabre, auquel répondent les rochers de Sainte-Anne, qui surgissent des eaux en sentinelle, sur la frontière de France et d'Espagne.

La **Bidassoa** (les Espagnols disent *el Bidasoa*), humble rivière si peu sûre d'elle-même qu'elle a peine d'abord à trouver sa voie, au sud par le val de Baztan, puis à l'ouest vers Irun, Fontarabie, Hendaye, a joué dans l'histoire et la politique un rôle plus important que maint grand fleuve. D'espagnole qu'elle est en son cours supérieur, la *Bidassoa* devient ligne frontière au-dessous du pont d'Enderlaza; alors la rive droite est française. L'*île des Faisans,* qu'elle enveloppe, demeure territoire neutre. Son insignifiance étonne, après tout le bruit fait autour de ce maigre terroir : Louis XI y conféra, en 1469, avec le roi de Castille; là aussi vinrent, en 1615, les ambassadeurs de France et d'Espagne, pour l'échange des princesses fiancées à leurs souverains respectifs : Isabelle, fille de Henri IV, roi de France, pour Philippe IV, roi d'Espagne; la sœur de ce dernier, Anne d'Autriche, pour Louis XIII. Là enfin, Mazarin se rencontrait, en 1659, avec don Luis de Haro pour traiter la paix des Pyrénées et cimenter l'union des deux peuples réconciliés, par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Les arts et la poésie du grand siècle ont célébré à l'envi cet événement. De tant de grandes choses, la pauvre île n'en peut mais. Elle a vu des spectacles moins glorieux : l'échange dans une barque, au milieu du fleuve, de François Ier, le vaincu de Pavie, prisonnier de Charles-Quint, contre ses deux fils, qu'il livrait en otage.

La paisible *Bidassoa* retentit souvent des tumultes de guerre. **Fontarabie,** juchée sur son piton rocheux, semble encore, dans son enveloppe de vieux murs, que domine la



Phot. de M. Boulanger.

FONTARABIE : LA CALLE MAYOR.

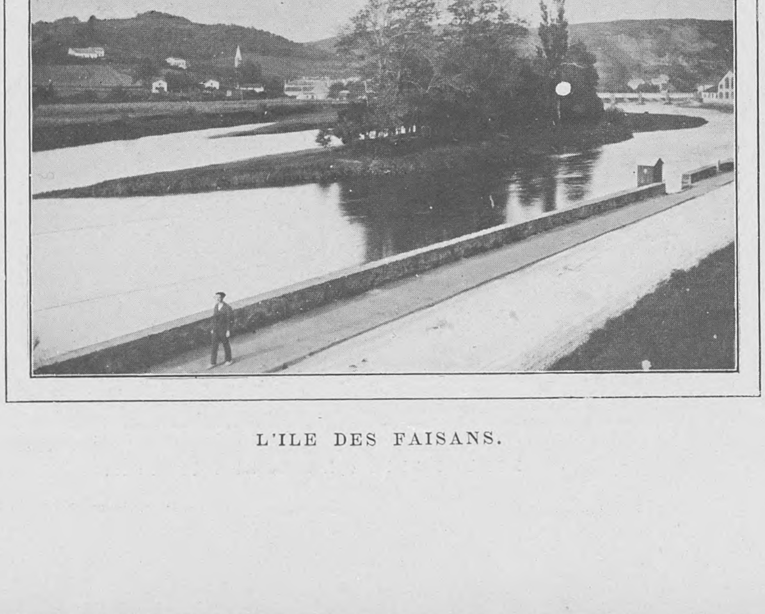
tour massive de l'ancien donjon, veiller jalousement sur la frontière dont elle est la sentinelle avancée. Plus d'une fois elle fut assiégée, rarement prise. François I[er] l'emporta pourtant, en 1521; le maréchal de Berwick en 1719. Mais toutes les forces de Condé et de Saint-Simon étaient venues échouer sous ses murs, en 1638. Vingt assauts en deux mois ne purent vaincre son obstination héroïque. L'alcade (maire), don Diego Butron, était l'âme de la défense. A son exemple, tous les habitants sacrifièrent ce qu'ils avaient de précieux : à défaut de plomb, l'on fondit des balles en argent. L'amiral Calvera et le vice-roi de Navarre, survenant à l'improviste, dégagèrent enfin cette poignée de héros, en rejetant les troupes françaises sur la rive droite de la Bidassoa.

C'est une fête pour les yeux de franchir en barque le joli estuaire qui sépare Hendaye, sur la rive française, de Fontarabie, sur la rive espagnole. Au-dessus du flot qui vient mourir à ses pieds, la vieille cité guerrière se détache dans le ciel pur, sur l'opale des montagnes prochaines. On entre par une porte ouverte, aux armes de la ville, entre d'épaisses murailles. La rue montueuse s'allonge, étroitement serrée comme un chemin de ronde, entre des maisons surplombantes, aux murs desquelles s'étagent les balcons suspendus, comme d'anciens mâchicoulis transformés par l'état de paix. Rien de pittoresque comme ce décor aérien : au lieu des visages rébarbatifs qui guettaient jadis l'arrivant, des minois curieux risquent un regard à travers la dentelle des clématites enroulées en festons autour des vieux bois sculptés ou parmi l'écarlate des géraniums serrés en massifs contre le rebord du parterre. On ne s'enferme pas ici, comme à Málaga, derrière les vitres jalouses des *miradors :* les jardins aériens s'épanouissent en plein air, épandant leurs guirlandes sur les antiques ferronneries, les écussons rongés par le temps, fiers encore de leur noble origine. Ce doit être un original spectacle que la procession qui se déroule en cet archaïque décor, pour fêter chaque année, du 7 au 10 septembre, la délivrance de la ville et le départ des Français qui l'assiégeaient, en 1638. On a la mémoire des choses en Espagne. Mais si, passant la Bidassoa, vous faites à *Fontarabie* une visite rapide, ne croyez pas que cette ville originale ait beaucoup de pareilles en Espagne. Si près de la frontière, elle a dû garder son individualité, rester davantage elle-même, tandis que vous verrez, à Saint-Sébastien, une ville tout à fait moderne dont l'aspect rappelle, à s'y méprendre, celui de nos villes françaises.

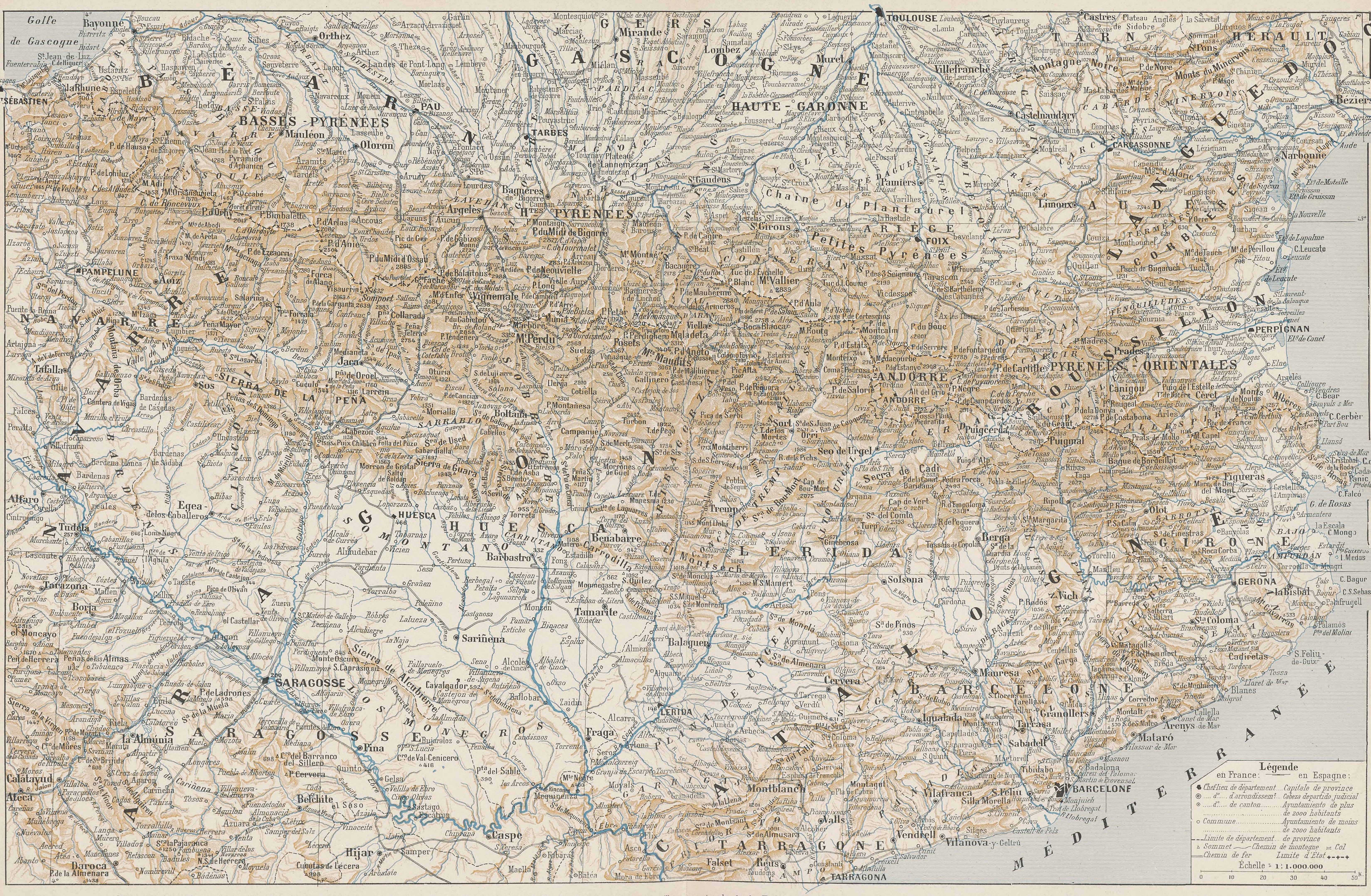


FONTARABIE : PROCESSION COMMÉMORATIVE DE SEPTEMBRE.

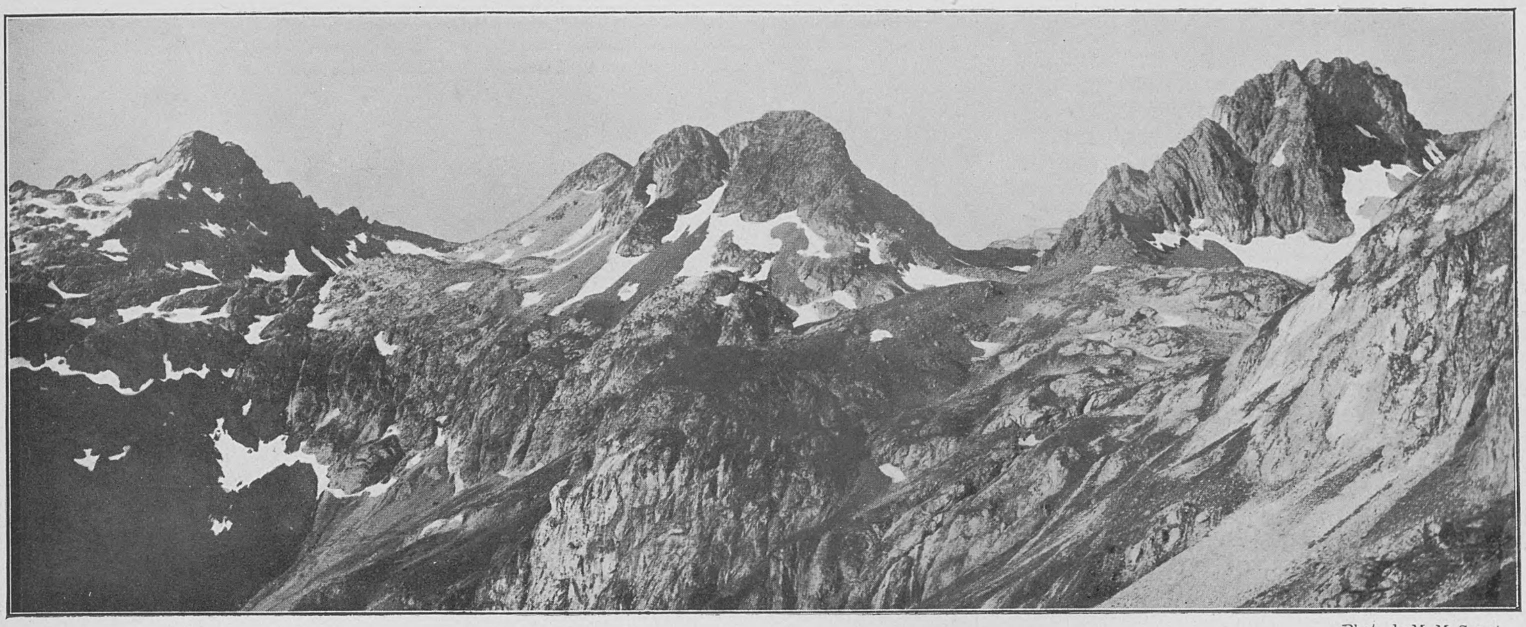
OUVRAGES A CONSULTER sur la question basque : *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal,* par E. Cartailhac. — *Les Peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes : Altamira de Santillane et Marsoulas,* par E. Cartailhac et l'abbé H. Breuil, « Anthropologie », tom. XV et XVI. — *Nouvelles Découvertes dans les cavernes de la province de Santander,* par les mêmes. — *L'Évolution de la peinture et de la gravure sur murailles dans les cavernes ornées de l'âge du renne,* par l'abbé Breuil. — *L'Age des peintures d'Altamira,* du même auteur, « Revue préhistorique », 1906, n° 8. — Travaux des ingénieurs belges Siret, — de M. Pâris, professeur à la faculté de Bordeaux... ; — *Classification des monnaies autonomes de l'Espagne,* par Saulcy. — *Études euskariennes,* par Th. d'Abaddie et A. Chaho. — *Basques d'autrefois,* par A. Nicolaï. — *Archéologie pyrénéenne,* par Dumège. — *Anciens Dieux des Pyrénées; inscriptions antiques des Pyrénées,* par Sacaze. — *Mémoires* de l'Académie des sciences de Toulouse. — *La Tombe et la maison basques,* par H. O'shea (Pau). — *Les Basques et le pays basque,* par J. Vinson. — *Ibères et Basques,* par J.-M. Pereira de Lima, trad. par le Dr Voulgre. — *La Langue basque,* par Charencey. — *Sur l'origine et la répartition de la langue basque,* par P. Broca. — *L'Ibérie,* par Graslin. — *Le Verbe basque,* par l'abbé Inchauspé. — *Le Verbe basque en tableaux,* par le prince Louis-Lucien Bonaparte. — *Dictionnaire trilingue,* par Larramendi. — *Grammaire de la langue basque,* par F. Ignaz de Lardizabal. — *La Langue basque,* par A. Campion. — *Grammaire comparée des dialectes basques,* par J.-W. Van Eys. — *Les Langues finnoise et altaïque,* par Boller. — *Geografia de Guipuzcoa,* par le P. Larramendi — *Études archéologiques* du P. Fita. — *Histoire de l'art dans l'antiquité,* par Perrot. — *Monumental Evidence of an Iberian population of the British Islands,* par Campbell (Montréal). — *L'Origine des Basques,* par l'abbé J. Espagnolle. — *Géographie* de Strabon. — *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle, au commencement du* XVIII[e] *siècle* (Montdidier, 1890). — *Monumenta linguæ ibericæ,* par Æmilius Hübner, « Revue de linguistique ». — *La Race basque : étude anthropologique,* par Collignon (Paris, 1899). — *Races et peuples de la terre,* par Deniker (Paris, 1900).



L'ILE DES FAISANS.



ORIGINES : Carte française au 500 000e; cartes régionales espagnoles; et spécialement, pour la haute région pyrénéenne, Travaux et relevés de *F. Schrader*, du comte de *Saint-Saud* et du colonel *Prudent*, de MM. *Wallon, Lequeutre, Gourdon, E. Belloc*, etc.



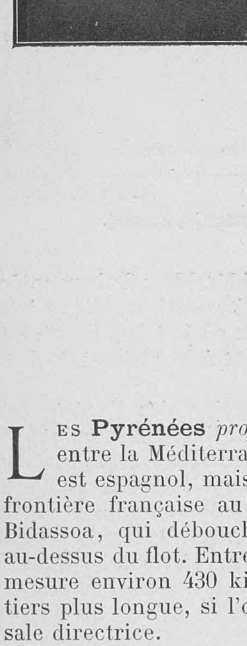
Phot. de M. M. Spont.

PORT DE MARCADAU; VUE PRISE DE LA MONTÉE DE LA FACHE.

LES PYRÉNÉES

Les **Pyrénées** *proprement dites* séparent la France de l'Espagne, entre la Méditerranée et l'Océan. D'un côté, le cap de Créus, qui est espagnol, mais se lie étroitement au cap Cerbère, vigie de la frontière française au nord de Port-Bou ; de l'autre, l'estuaire de la Bidassoa, qui débouche à Fontarabie, marquent l'arrêt des monts au-dessus du flot. Entre ces deux points extrêmes, la digue pyrénéenne mesure environ 430 kilomètres en ligne droite, mais elle serait d'un tiers plus longue, si l'on devait tenir compte des inflexions de la dorsale directrice.

En latitude, la masse pyrénéenne règne : à l'ouest, de 42°30′ à 43°20′; à l'est, de 41°20′ à 43°. Elle présente donc une sensible inclinaison du N.-O. au S.-E. et s'élargit de l'Océan à la Méditerranée. Tandis que, sur le méridien de Barcelone à Carcassonne, elle atteint 150 kilomètres d'épaisseur moyenne, elle se réduit à 90 kilomètres entre Pampelune et Saint-Jean-de-Luz.

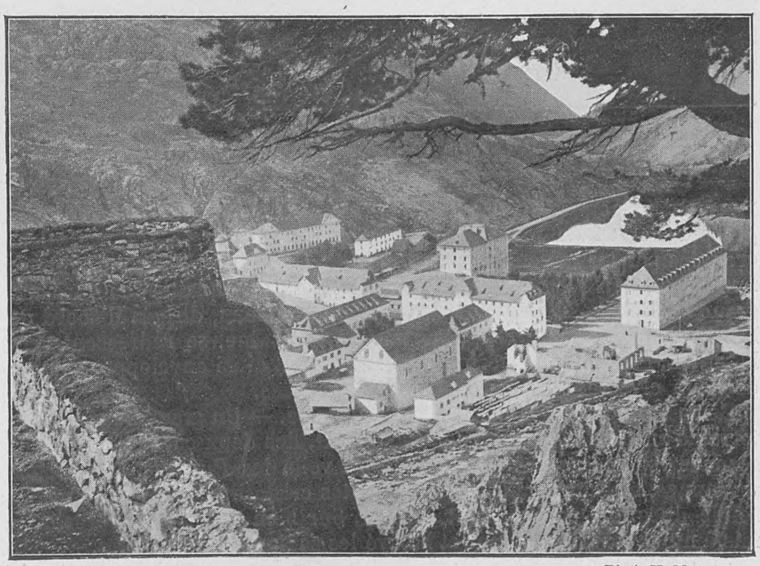


Phot. H. Meys.
LE SERENO DE PANTICOSA.

Structure générale. — Les *Pyrénées espagnoles* sont beaucoup plus étendues qu'on ne le supposait. Sur une superficie de 55 380 kilomètres carrés attribués par MM. Schrader et de Margerie au soulèvement total pyrénéen, 38 565 kilomètres carrés appartiendraient au versant espagnol et 16 815 kilomètres carrés seulement au versant français.

« Ainsi, par le travers de Lourdes, la crête n'est éloignée que de 35 kilomètres environ des plaines françaises, tandis que le soulèvement se prolonge de 70 kilomètres en Espagne. Au sud de Saint-Girons, sur le point où le versant français est le plus développé, grâce au dédoublement qui enveloppe le val d'Aran, il y a un peu moins de 50 kilomètres de montagnes au nord de la crête, contre plus de 80 kilomètres au sud. Mais à l'est de la conque aranaise, le versant nord se réduit à 40 kilomètres, tandis que la pente opposée prend une largeur de 100 kilomètres environ. Si nous prolongions les *Pyrénées* jusqu'aux rives mêmes de l'Èbre, en comptant parmi les montagnes pyrénéennes tous les faibles mamelonnements qui surgissent sur la rive gauche du fleuve, c'est à peu près au triple de la surface du versant français qu'il faudrait évaluer celle du versant espagnol. » (Schrader.)

Au sud, surgissent la plupart des grands sommets dont l'échelonnement forme la directrice du soulèvement pyrénéen. Ici, la montagne a mieux conservé qu'au nord ses formes primitives, des croupes larges, des contours rudimentaires, grâce au climat plus sec, à l'atmosphère moins brumeuse, au soleil presque continu sous les chauds rayons duquel l'eau s'évapore avec rapidité. En France, au contraire, l'humidité de l'atmosphère a tout pénétré, tout démoli, tout usé. Sous la morsure des vents du nord et la poussée des torrents, les montagnes déchiquetées, les *Sierras* désagrégées par lambeaux, se sont effondrées, émiettées dans la plaine. Leurs débris encombrent le pied du rempart pyrénéen ; ils ont formé de vastes deltas d'alluvions, comme celui de Lannemezan, comblé des dépressions, obstrué le cours des rivières et l'embouchure des fleuves. Et ce travail de démolition s'accentue à mesure que l'on approche de l'Océan : l'humidité atmosphérique plus grande a multiplié la force destructive des cours d'eau. Si, à l'est, les

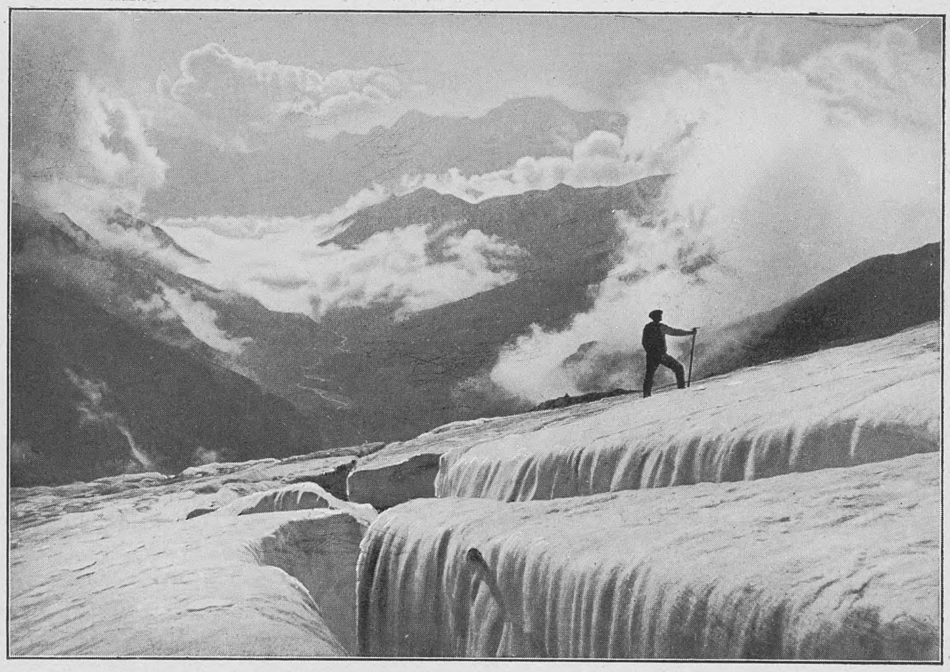


Phot. H. Meys.

BAINS DE PANTICOSA (Aragon).

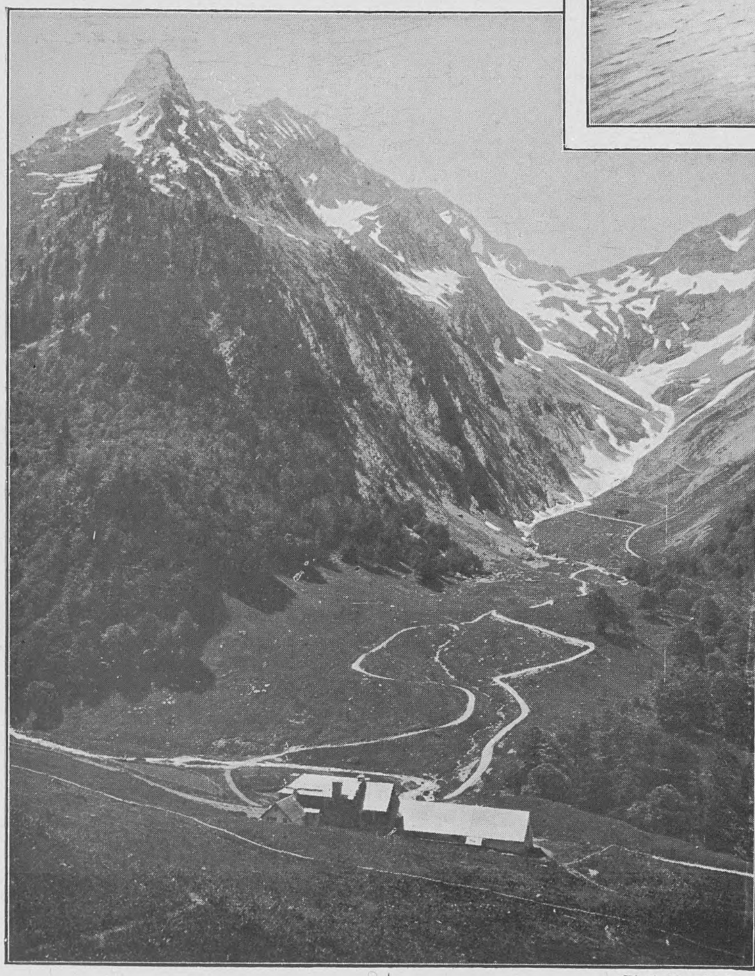
petites Pyrénées et les *Corbières,* contreforts de la grande chaîne, s'élèvent encore au-dessus de la plaine tertiaire d'Aquitaine, les reliefs occidentaux rasés, vers Pau et Orthez, au niveau des terres enveloppantes, ne se révèlent plus que par des affleurements qui permettent d'en ressaisir la trace. C'est pourquoi les *Pyrénées françaises,* privées en partie de leurs étais naturels, affectent en bien des points cet aspect de muraille que l'on attribuait par erreur à toute la chaîne. Creusées de plus en plus par les eaux dévalées de la crête, les dépressions transversales ont fait saillir leurs arêtes séparatives, relégué au second plan les chaînons d'appui qui s'accotaient primitivement à la dorsale du centre. Nous comprenons, par les Pyrénées espagnoles, ce que furent les nôtres, avant leur partielle destruction.

Sur l'horizon du sud s'allongent des ondulations, sorte de vagues desséchées, dans une direction généralement oblique à celle du soulèvement principal. On dirait des *plissements* de l'écorce terrestre érigés par l'effort de pressions latérales. Des fractures transversales, creusées par les torrents, se sont produites dans ces bourrelets : ils se fragmentent en *Sierras* étagées parallèlement, de la plaine de l'Èbre aux grands sommets. Cependant, les plis montagneux, dirigés d'abord de l'O.-N.-O. dans la partie occidentale de la chaîne, se redressent vers l'E.-N.-E. dans la partie orientale et semblent ainsi envelopper comme dans un alvéole le noyau central des Pyrénées.



Phot. H. Meys.

SUR LE GLACIER D'OSSOUE (Vignemale, France).



Phot. Trantoul.

MONTÉE DU PORT DE VENASQUE; CÔTÉ DE LUCHON.

Constitution de la masse pyrénéenne. — Un grand bourrelet de terrains anciens contre lequel s'appuient, des deux côtés, des assises secondaires redressées et disloquées : voilà les *Pyrénées.* Des roches anciennes, massifs granitiques et schistes cristallins, forment le noyau solide du grand soulèvement central. Sur bien des points, l'érosion a mis à nu ce noyau résistant et balayé les sédiments extérieurs.

« Du côté de l'Espagne, s'appuient contre la zone archéenne et primaire de la Maladeta : 1° la zone du *mont Perdu,* où l'éocène est porté avec le crétacé supérieur à des hauteurs considérables; 2° la zone de l'*Aragon,* formée par un large ruban éocène qui va de Pampelune à la Catalogne; 3° la zone des *Sierras,* chaîne étroite où le trias, le crétacé et l'éocène sont disloqués, confinant directement à la plaine miocène de l'Èbre.

« Le trait le plus remarquable de la constitution des *Pyrénées* est que les terrains anciens y forment un véritable coin dont la pointe se trouve sur le méridien d'Oloron. Ce coin atteint sa plus grande largeur entre Foix et l'extrémité sud de la Cerdagne, petit bassin tertiaire curieusement logé, à plus de 1 000 mètres d'altitude, dans un repli de terrain ancien. Mais si, de là au rivage méditerranéen, la bande est un peu moins large, en revanche le granit et les schistes cristallins y prennent une part de plus en plus notable. C'est comme l'extrémité occidentale d'un territoire résistant dont la partie principale aurait sombré depuis sous la Méditerranée, hypothèse que justifient les effondrements visibles qui, des deux côtés du cap de Créus, ont donné naissance aux dépressions du Roussillon et de l'Ampurdan.

« Ainsi s'introduit tout d'un coup, dans les Pyrénées, une direction est-nord-est qui, à travers le golfe du Lion, va rejoindre exactement les anciens plis du massif des Maures en Provence, et peut-être la Corse et la Sardaigne. » (DE LAPPARENT, *Leçons de géographie physique,* p. 462.)

Sommets et glaciers. — Les Pyrénées s'élèvent avec une parfaite régularité, depuis la *Rhune* (900 mètres), en vue de l'Océan, jusqu'au pic d'*Aneto* (3 404 mètres), point culminant des monts Maudits et de toute la chaîne. Dans l'intervalle, montent à l'envi l'un de l'autre, et comme par échelons, les pics d'*Orhy,* d'*Anie* (2 504 mètres), d'*Ossau* (2 885 mètres), le *Balaïtous* (3 146 mètres), le *Vignemale* (3 298 mètres), le *mont Perdu* (3 352 mètres), le *Posets* (3 367 mètres).

A l'est des *monts Maudits* et du pic d'Aneto, les altitudes fléchissent autour du nœud de *Piedrafita* (2 758 mètres), qui domine, au-dessus du val d'Aran, le dédoublement de la chaîne. Pourtant la *Pique d'Estats* dépasse encore 3 000 mètres et, jusqu'au *Puigmal,* les cimes dominantes se tiennent bien au-dessus de 2 000 mètres. Tout près de la Méditerranée, le *Canigou* atteint 2 785 mètres, puis la chaîne s'oblitère et descend avec les *Albères,* dont la pointe sombre brusquement dans la mer.

Sur l'arête centrale se greffent des sommets de premier ordre : en Espagne, la *Peña Collarada* (2 884 mètres) et la *Peña Telera* (2 744 mètres), la sierra de *Lujtarre,* la *Peña Montañesa* (2 303 mètres), le *Cotiella* (2 910 mètres), qui



Phot. H. M. Spont.

BERGER ARAGONAIS.

arc-boutent le revers du mont Perdu; le pic d'*Eristé* (3 056 mètres), le *Gallinero* (2 719 mètres), contreforts des Posets; le *Malibierne* (3 067 mètres) et le massif du *Montarto* (2 827 mètres), les grands pics de *Colomès* (2 926 mètres) et de *Peguera* (2 983 mètres), satellites des monts Maudits.

Du côté français, les crêtes de renfort dégagées par les eaux de la masse centrale se projettent au nord, avec le pic du *Midi d'Ossau* (2 885 mètres) et le pic de *Ger* (2 612 mètres), qui portent dans le voisinage de la plaine l'altitude de la grande chaîne; au nord du Vignemale, le *Monné* de Cauterets (2 724 mètres) et le pic d'*Ardiden* (2 988 mètres); de l'autre côté du gave de Gavarnie, le pic *Long* (3 194 mètres), le *Néouvielle* (3 092 mètres), le pic d'*Arbizon* (2 831 mètres) et le pic du *Midi de Bigorre* (2 877 mètres), avant-garde des *Pyrénées françaises,* que sa fière allure au-dessus de la vallée de Campan fit prendre longtemps pour le plus haut sommet des *Pyrénées*. Sentinelles détachées sur le front de la grande armée des hautes cimes, ces puissants massifs, tout en raideur, à l'opposé de leurs frères espagnols, ne sont plus que des promontoires dégagés par l'érosion de l'empâtement primitif.



Phot. de M. Meys.

LA BRÈCHE DE ROLAND, VUE DU VERSANT ESPAGNOL.

Les **ports** ou passages qui traversent l'épaisseur des *Pyrénées* s'élèvent avec les sommets. Soumises à une action particulièrement corrosive que leur vaut le voisinage de l'Océan, les montagnes basques ne présentent nulle part d'obstacle insurmontable.

Avec le pic d'*Orhy* (2 077 mètres), surtout le pic d'*Anie* (2 504 mètres), commencent les *vraies Pyrénées;* la chaîne s'épaissit, les monts se dressent, les passages ou *ports* se font plus abrupts; aux croupes arrondies succèdent des arêtes plus ou moins aiguës, mouchetées de quelques lambeaux de neige. Entre le pic d'Anie et le pic du Midi d'Ossau, la route carrossable du *Somport* (*Summus portus*) conduit d'Urdos à Canfranc et d'Oloron à Jaca par le val du gave d'Aspe, opposé à celui de l'Aragon. A l'altitude de 1 632 mètres, il est souvent obstrué par les précipitations hivernales. Du Somport au val d'Aran, aucun passage ne s'abaisse désormais au-dessous de 2 000 mètres : plus de routes carrossables, mais seulement des sentiers, souvent peu praticables aux mulets et aux piétons.

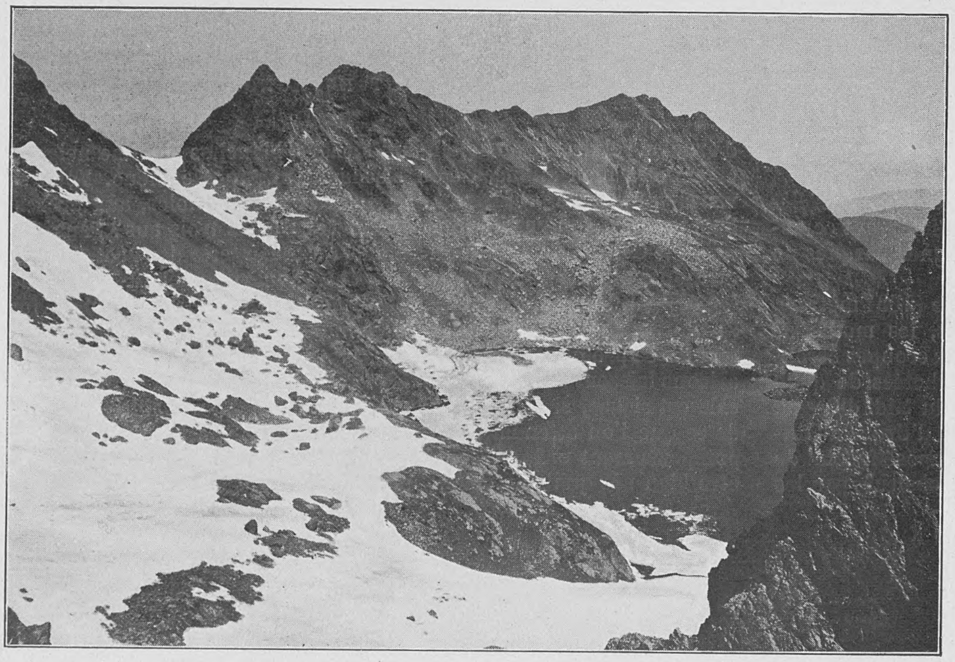
Le *port de Marcadau* (2 556 mètres) conduit de Cauterets aux *bains* de **Panticosa** (1 673 mètres), dans le creux du rio Caldarès, affluent du Gallego. « Si vous arrivez de Cauterets par le *port de Marcadau* et si vous approchez de *Panticosa* à travers la longue vallée des lacs de Machimaña, vous voyez s'ouvrir devant vous, par delà le gouffre où s'élance la cascade grandiose de la Levaza, un cirque immense dont le fond vous est caché, mais dont les bords de granit, dorés par le soleil, montent de droite à gauche jusqu'aux neiges. Bientôt ce n'est plus vers les montagnes neigeuses que le regard se dirige : d'une dernière terrasse brûlée par le soleil, on aperçoit subitement sous ses pieds, au fond du cirque, un beau lac aux eaux bleues, et sur le rivage de ce lac, au milieu du gouffre de pierrailles, un jardin régulièrement tracé, autour duquel s'alignent, en forme de fer à cheval, cinq ou six constructions rectilignes, casernes ou phalanstères à trente, quarante ou cinquante fenêtres de façade, aux toits d'ardoise reluisants au soleil, aux façades blanches comme neige, aux cheminées bien alignées d'où s'échappe une fumée bleue. Vous souvenez-vous de la première bergerie, aux toits bariolés, aux arbres de bois peint, qu'on vous donna quand vous aviez trois ans? Sans doute quelque Gargantua sera venu s'amuser à la bergerie dans cet entonnoir de montagnes. Ces maisons semblent un jouet d'enfant, à la fois puéril et colossal. Une petite église s'élève au milieu de la rangée du fond, avec deux clochers écrasés, à l'espagnole : des troupes de fourmis humaines se promènent autour du lac, un petit bateau noir y flotte et les avirons laissent derrière eux une traînée de taches ensoleillées; et tout cela est si bas, si loin, si profond, si petit, si improbable, si différent de ce que l'on attendait, si drôle et si charmant à la fois, si naïf et si pompeusement ordonné qu'on se frotterait volontiers les yeux pour être bien sûr qu'ils ne voient pas double, que le bateau n'est pas un



Phot. H. Meys.

LA BRÈCHE DE ROLAND, VUE DU VERSANT FRANÇAIS.

morceau d'écorce, que les fourmis sont bien des hommes et les longues bergeries blanches des hôtels à trois étages. On descend alors presque à pic dans des rochers dont les pentes tombent droit sur les bains. En moins d'une heure on atteint le petit établissement « del Estomago » et de là, en deux ou trois minutes, on se trouve sur la place, au bord du lac. La foule va et vient, bigarrée et remuante; les toilettes élégantes des dames de Madrid ou de Saragosse se croisent avec les costumes locaux, moins gracieux mais plus pittoresques. A travers le bruit des conversations, on entend le vague grondement des cascades qui, dans tous les angles du cirque, descendent le long des parois. Deux fois par jour, un vacarme effroyable se produit vers la trouée par où le lac s'échappe vers la gorge d'El Escalar et vers la plaine. Cris, sonnettes, coups de fouet, piétinements : c'est la diligence bleue, jaune et rouge qui arrive dans son nuage de poussière, glorieusement enlevée au galop par son attelage de dix mules. Les cris et les coups redoublent, les mules font jaillir le feu sous leurs quarante sabots; tout ce tourbillon vient s'arrêter brusquement devant l'établissement des bains, le bruit s'apaise, les mules sont dételées en un clin d'œil, et le nuage de poussière continue seul sa route vers le côté où le vent le pousse. Deux fois par jour, spectacle identique en sens inverse; c'est la voiture qui part, brusquement lancée comme un boulet de canon, si brusquement que le postillon,



Phot. Trantoul.

LACS DU PORT DE VENASQUE.

posant son pied gauche dans l'étrier, est emporté déjà bien loin avant d'avoir pu retomber sur sa selle. En vingt secondes, la voiture disparaît avec son nuage blanc au tournant de la route. » (F. SCHRADER, *Annuaire du Club alpin, 1882*, p. 312.)

Gavarnie (1346 mètres) est un centre de rayonnement remarquable sur les Pyrénées centrales. Par la **Brèche de Roland** (2804 mètres), croissant altier taillé à l'emporte-pièce au-dessus de l'admirable cirque de Gavarnie, l'horizon lumineux des montagnes aragonaises se découvre au regard. Ce n'est point un passage facile à tout venant que la *Brèche*. On y accède de Gavarnie par les Sarradets ou le glacier du Taillon (pic à 3146 mètres). Les passionnés de la montagne préfèrent ce dernier chemin. On admire en passant de belles crevasses, mais il faut bien se garder du glacier du Taillon, car il en jaillit des pluies de projectiles, souvent même de gros rochers. C'est, au mois de mai, la région classique des avalanches : treize hommes de Gavarnie périrent un jour en cet endroit sous une colline de neige qui s'écroula. Il fait souvent froid à la *Brèche de Roland*, et quand le vent souffle en tempête, aucun abri ne saurait y tenir sous la rafale ; mais par les beaux jours d'août, sous le soleil d'Espagne, quel merveilleux spectacle !

C'est par la Pique et ses premiers sillons que l'on atteint, de Luchon, le port de *Venasque* (2448 mètres), ouvert sur le haut Esera. Aucune coulée des Pyrénées centrales n'est plus célèbre que la **brèche de Venasque :** des milliers de touristes, de marchands et de contrebandiers y passent chaque année. Qui peut venir à Luchon sans pousser, au moins une fois, jusqu'au *port de Venasque?* C'est plaisir, en été, de voir s'échelonner en file indienne les longues caravanes qui zigzaguent comme une traînée de fourmis sur les âpres rochers de la montagne.



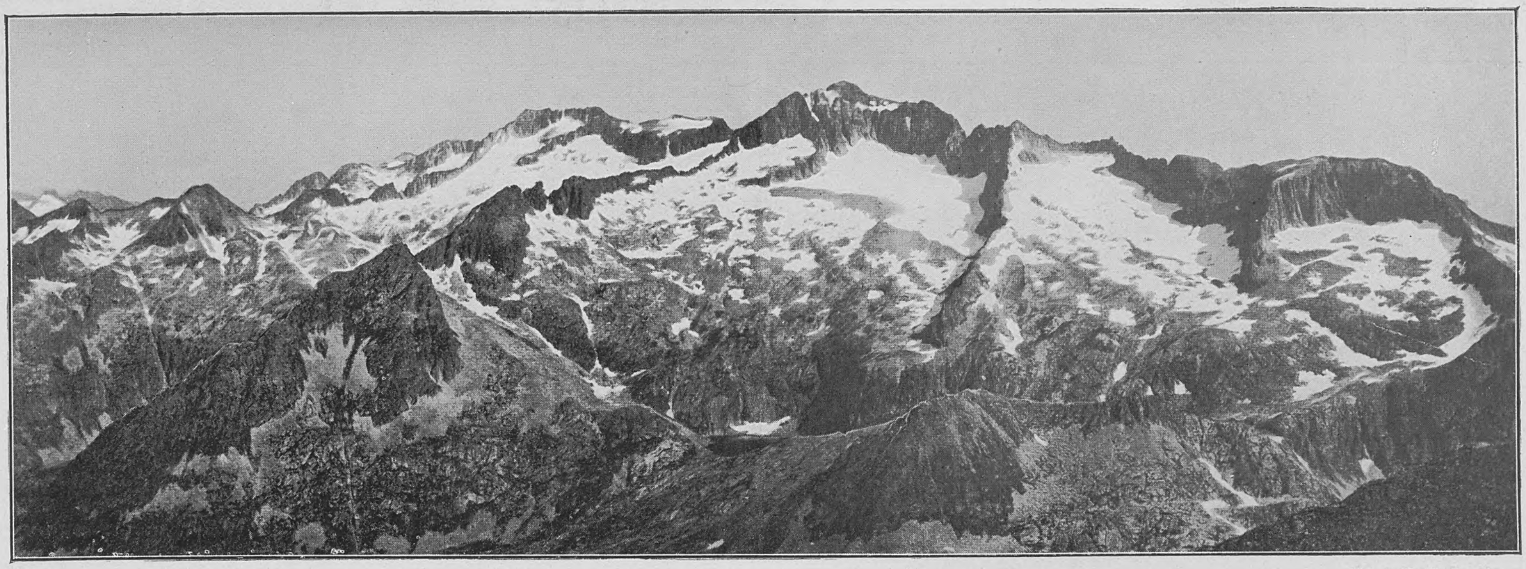
Phot. de M. Meys.

VENASQUE ET L'ESERA.

Sans grand risque, on se donne l'illusion et la fierté d'une ascension. Et quelle éclatante vision de féerie, lorsqu'au sortir d'une sombre avenue, les *monts Maudits* projettent sur l'azur profond la prodigieuse toile de fond de leurs murailles gigantesques couronnées de neiges et de glaciers! L'explosion soudaine, l'ampleur et la magnificence du spectacle en font l'un des plus beaux du monde.

De Saillagousse sur le Sègre, à Montlouis sur le Têt, s'étend une immense nappe assez unie, mais partout gazonnée, une vraie savane à l'aspect nu et désolé où les populations voisines envoient pacager leurs troupeaux. C'est le prétendu *col* de **la Perche.** Le hameau du même nom compte six ou sept bâtiments appartenant à quatre propriétaires, dont deux sont aubergistes. Là se reposent les rouliers et les piétons. Quand sévit l'hiver et que la neige couvre de son tapis uniforme tous les alentours, c'est une joie, au bout de la longue file de poteaux noirs plantés le long de la route invisible, de voir poindre les toits d'ardoise de *la Perche*. Dès la plus haute antiquité, la Cerdagne, le Conflent et le Capcir communiquaient par le port de *la Perche :* deux voies romaines le traversaient; ce lieu si fréquenté est à 1600 mètres d'altitude.

A travers la crête terminale des Albères, le **col du Perthus** ouvre le val du Tech sur la plaine d'Ampurdan. C'est la route directe de Céret-Perpignan à Figueras-Gerona. Aucune route des Pyrénées ne peut rivaliser avec celle-ci pour l'ancienneté. Le *Perthus* est le *portus* ou le *port* par excellence. Le fort de *Bellegarde* qui en défend le passage commande deux issues : celle du *Perthus* ou *Pertus* et le col de *Panissars* ou *del Priorat* (pour les piétons), que le génie militaire a rendu presque infranchissable. Ici peut-être, ou du moins à peu de distance, s'élevaient les *Trophées de Pompée*, sur la voie romaine qui traversait le port, tout près de la halte du *Summo Pyreneo*. On ne pouvait atteindre le double pas du *Perthus* qu'après avoir franchi, au nord, le défilé des *Cluses*, que défendaient trois ouvrages, dont l'un fut certainement d'origine romaine. Le village du *Perthus* n'a guère plus de 500 habitants, occupés à fabriquer des bouchons de liège et des manches de fouet en micocoulier, dits *perpignans*. Rien de plus pacifique, à côté de la rébarbative forteresse de Bellegarde.



Phot. H. M. Spont.

REVERS MÉRIDIONAL DES MONTS MAUDITS, VUE PRISE DU MALIBIERNE.

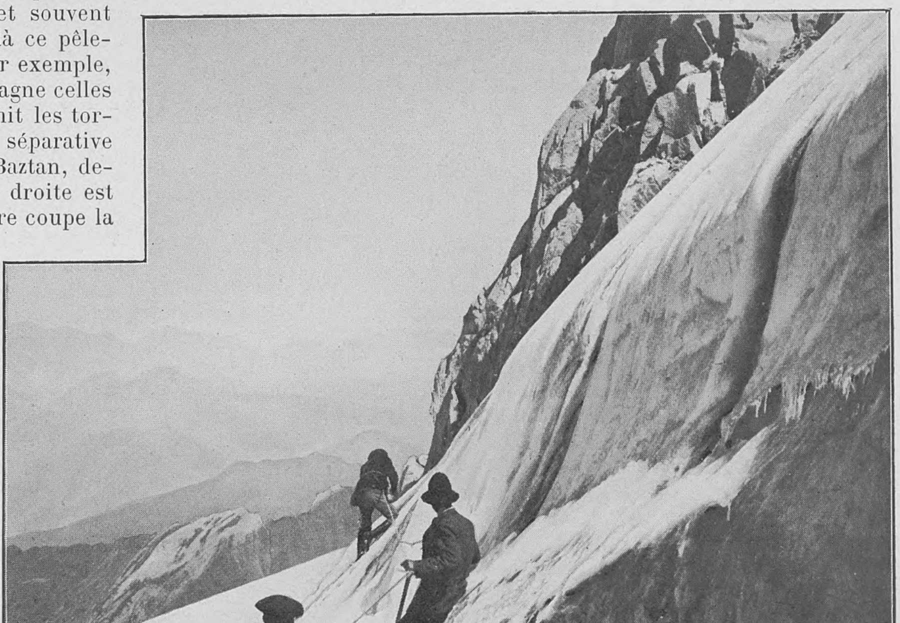
PYRÉNÉES ESPAGNOLES

L'ESPAGNE et la France se sont partagé de la façon la plus bizarre l'immense domaine pyrénéen. Si l'Espagne en possède la meilleure part avec les sommets culminants : l'*Aneto*, le *mont Perdu* et tant d'autres pics altiers, dont la succession forme une chevauchée de faîtes découpés sur l'horizon, la France conserve encore quelques fiers sommets, le *Vignemale*, par exemple, dont les glaciers sont comparables, pour la beauté, à ceux de l'Aneto.

Mais la *ligne frontière* coupe au hasard à travers monts. Qui donc parmi les graves diplomates qui en décidèrent eût osé se risquer au milieu des neiges pour vérifier les dires contradictoires et souvent intéressés sur lesquels ils fondaient leurs décisions ? De là ce pêle-mêle d'attributions déraisonnables qui donne à la France, par exemple, les sources de rivières parfaitement espagnoles, et à l'Espagne celles de rivières parfaitement françaises. La *ligne frontière* franchit les torrents comme les montagnes, sans aucun souci de la crête séparative des eaux. Ainsi la *Bidassoa*, descendue du val espagnol de Baztan, devient, près de Béhobie, limitrophe des deux pays; sa rive droite est alors française durant une dizaine de kilomètres. La frontière coupe la *Nivelle* au-dessous d'Urdax, bourg espagnol que rien ne différencie de ses voisins situés plus bas, en territoire français. Même anomalie pour la *Nive :* trois ruisselets de ce nom constituent la rivière, et tous les trois sont espagnols par leur source : au centre la Nive d'Arnéquy descend du col de Roncevaux par le val Carlos, avec une rive française, l'autre espagnole. Le gave d'*Aspe*, sur la vallée duquel ouvre la route du Somport, nous vient d'Espagne, contre toutes les indications de la nature.

Une meilleure distribution a présidé au partage des grandes Pyrénées. La crête frontière se trouve à cheval sur l'axe géologique de la chaîne, et c'est précisément au point le plus déprimé de cette selle granitique, au dos de Gavarnie, que s'est produite la protubérance dû mont Perdu. Les *monts Maudits* sont espagnols : c'est la logique même. Mais la fantaisie reprend aussitôt ses droits, donne à l'Espagne tout le bassin de la haute Garonne, bien qu'il soit évidemment incliné vers la France ; retient pour la *Sorlane d'Andorre* la rive gauche de l'Ariège opposée; laisse à la France le *Sègre de Carol* qui, avec d'autres Sègres, venus du Carlitte oriental, des hauteurs de la Perche ou du Puig Mal, forment en amont de Puycerda un fleuve, le *Sègre,* désormais espagnol.

A mesure que les *Pyrénées* se révèlent par l'exploration consciencieuse de leurs cimes et de leurs vallées, apparaît davantage l'inanité des conceptions dont elles furent l'objet. Ainsi la Catalogne, qui semblait assez médiocrement pourvue dans le partage des Pyrénées espagnoles, se trouve posséder, au contraire, toute une pléiade de sommets gigantesques, rangés au-dessus du bassin de la Garonne, depuis l'Aneto jusqu'au pic triangulaire de Maubermé, et du Malibierne au bastion de l'Andorre. Pour l'Aragon, il retient les deux plus importants massifs de la grande chaîne : Maladeta et mont Perdu. Un torrent, le Noguera Ribagorzana, émissaire de la Maladeta orientale, sépare les *Pyrénées aragonaises* des *Pyrénées catalanes.*



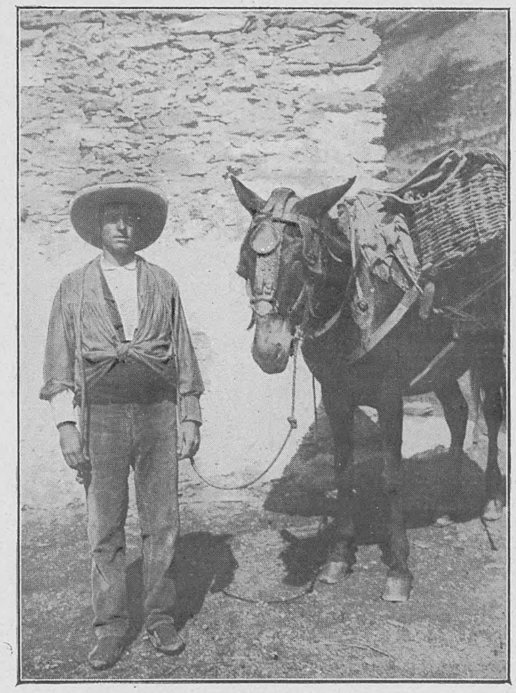
Phot. H. M. Spont.

PASSAGE DE LA RIMAYE AU PIED DU PIC DE LA MALADETA.



Phot. de H. M. Spont.

PIC ET GLACIER D'ANETO.



Phot. de M. M. Spont.

MULETIER ARAGONAIS.

PYRÉNÉES ARAGONAISES

MASSIF DE LA MALADETA

Suprême effort de la tempête souterraine qui souleva la grande houle montagneuse des Pyrénées, les **monts Maudits** dressent à plus de 3000 mètres en l'air leur massive citadelle. Ce formidable appareil de rochers et de glace, ininterrompu durant 7 kilomètres, compte parmi les maîtresses montagnes d'Europe. En Asie, en Amérique, les *monts Maudits* paraîtraient moins dignes de respect. Il se rencontre, dans l'Himalaya, des régions élevées où les moutons peuvent monter à 6000 mètres, sans presque toucher la neige; dans les Andes boliviennes, Potosi vit très bien à plus de 4000 mètres d'altitude; La Paz, à 3715 mètres, est maintenant accessible en chemin de fer.

Mais si les *monts Maudits* et les Pyrénées en général le cèdent en altitude aux grands massifs américains et asiatiques, leur épaisseur en éloigne les approches et en rend la pénétration difficile. On arrive plus tôt et avec moins de peine à 4000 mètres dans les Alpes et à 6000 mètres sous les tropiques qu'à 3000 mètres seulement dans les *Pyrénées*. C'est qu'ici, loin de tout centre de ravitaillement, le voyageur doit emporter avec lui de quoi se nourrir, lui et ceux qui le guident, sans compter l'habituel bagage de l'ascensionniste, hache, corde, couverture, piolet... La vie sur les hautes cimes des *Pyrénées* est très dure ; quatre ou cinq jours de voyage dans ces régions écartées constituent un problème compliqué. Ces difficultés inhérentes à la structure pyrénéenne ont longtemps découragé les meilleures volontés. De là vient que, il y a un demi-siècle à peine, les *grandes Pyrénées* demeuraient encore à peu près inconnues.

Et pourtant leurs neiges qui planent dans l'azur tranquille ou étincellent dans le tumulte et le fracas des orages; leur ciel bleu si limpide, leurs contours vaporeux; les plaines ardentes et veloutées endormies à leurs pieds ; ces eaux cristallines qui jaillissent des glaciers, courent, à peine murmurantes, à travers les pelouses des premiers pâturages et se faufilent entre des fleurs si rares et si vives de couleur qu'on ose à peine les froisser; l'harmonie des formes et des couleurs que prennent les roches les plus arides sous l'ardente lumière qui les irradie : tout cela donne à la nature pyrénéenne un charme pénétrant, une intense poésie.

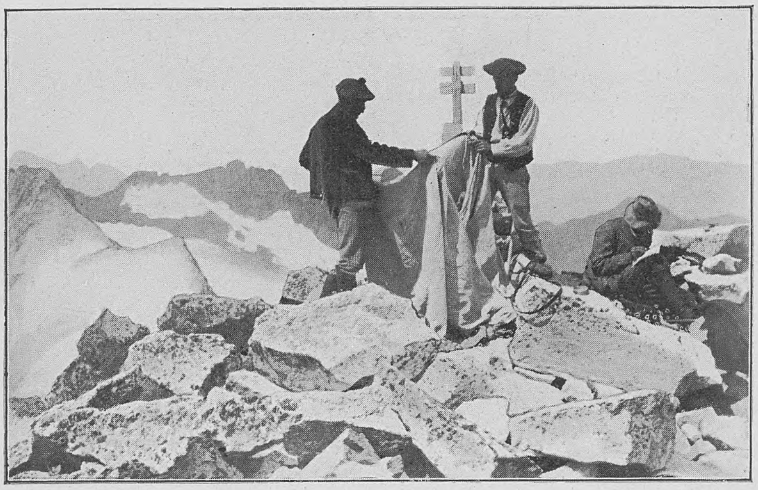
Eux-mêmes, les *monts Maudits*, si arides que paraissent les arêtes granitiques et calcaires qui divisent leurs eaux, en isolant leurs cimes, sont d'une émouvante grandeur. On ne peut voir sans saisissement cet immense château de glace étincelant au soleil. Son architecture puissante, son ordonnance très simple en imposent, comme tout ce qui est grand et fort. De la cuirasse immaculée qui moule et défend ses œuvres vives émergent bien haut quelques noirs sommets, récifs perdus au-dessus de l'océan des monts. Les principales cimes sont : du nord-ouest au sud-est, le pic d'*Albe* (3119 mètres) et le pic *Russell* (3198 mètres), promontoires extrêmes jetés aux deux bouts opposés du massif. Entre eux, le pic *Occidental* de la Maladeta; la *Maladeta* (1) proprement

(1) Et non Malade*tt*a. — Cotes d'altitude du c[t] Prudent, d'après Schrader, Wallon...

Paris. — Imprimerie Larousse, 17, rue Montparnasse.

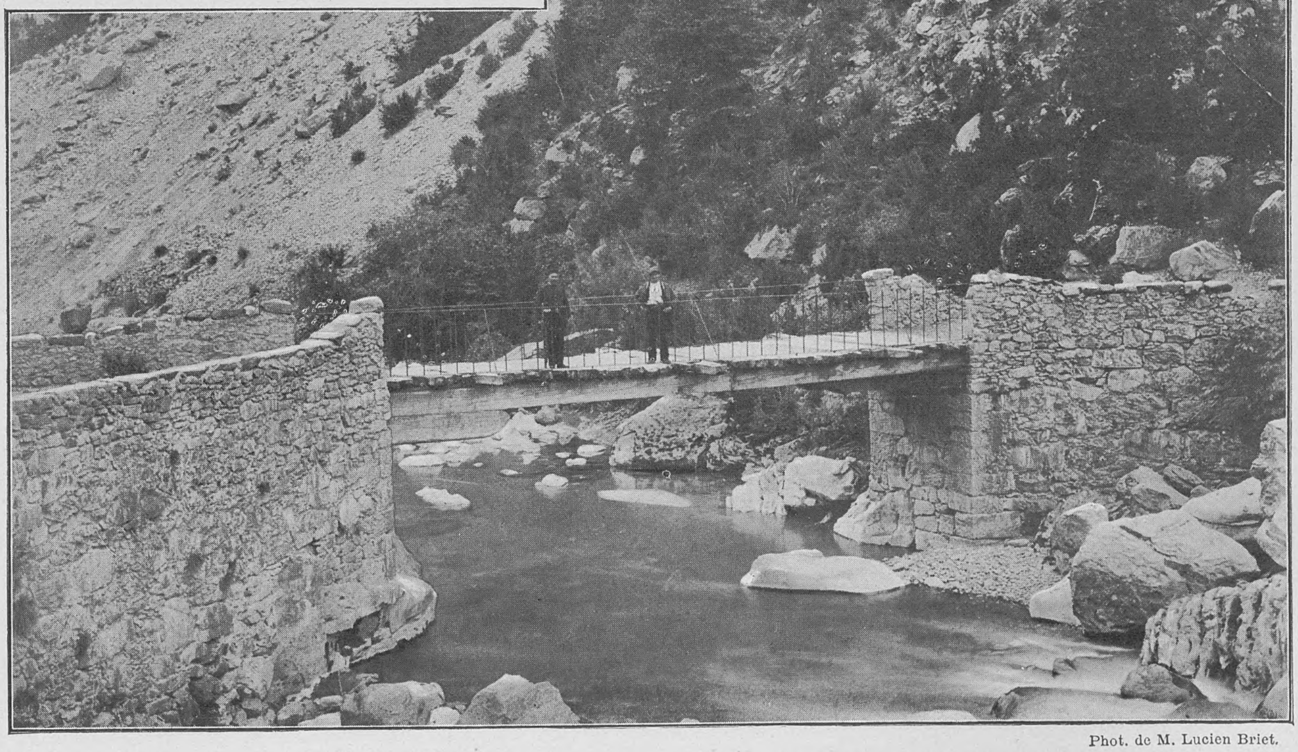
dite (3 312 mètres), le pic du *Milieu* (3 354 mètres), qui monte comme par degrés jusqu'au pic d'*Aneto* (1) [3 404 mètres], point culminant de tout le système. Par le pic des *Tempêtes* (3 350 mètres) la crête fléchit vers l'éperon du pic Russell, « espèce de cap Horn jeté dans les airs », au-dessus du col des *Bouquetins,* où plongent, du côté du sud, les parois du *Malibierne* (3 067 mètres).

Quelques cols à peu près inaccessibles se profilent en créneaux dans l'intervalle des sommets : le col *Maudit,* entre le pic d'Aneto et celui de la Maladeta ; le col de la *Maladeta,* entre ce sommet et le pic *Occidental;* enfin la dépression neigeuse ouverte entre le pic Occidental et le pic d'*Albe*. Un contrefort, l'*Eroueil,* épaule la citadelle polaire à peu près en son milieu, du côté de l'ouest, et détache vers le nord la crête des *Estatas,* au pied de laquelle s'étale la nappe du lac *Gregonio* (Cregueña) si belle lorsque, au beau soleil d'août, pas un glaçon ne flotte sur ses ondes azurées et qu'une brise fraiche l'irradie d'un scintillement d'étoiles.



Phot. M. Spont.

AU SOMMET DU PIC D'ANETO.



Phot. de M. Lucien Briet.

GORGE DE BOUCHARO; LE PONT DE SAINTE-HÉLÈNE.

Dans ce royaume des neiges, le plus vaste amas glaciaire tient l'intervalle de la Maladeta au pic du Milieu. Pour l'*Aneto,* il en est investi de tous côtés. Il fallut aux premiers ascensionnistes un exceptionnel courage pour gravir l'*Aneto*.

A cinq heures de Luchon, un peu plus au sud que le *Trou du Toro,* s'étale un plan herbeux dit « Plan des Aygualluds », où sont accumulées toutes les beautés possibles. On y est à 2 024 mètres de hauteur absolue, en Espagne et à une heure au sud-est du port de Venasque. Il y a de l'eau, du bois et une cabane. Rien ne manque à ce tableau alpestre par excellence. Au premier plan, de vertes pelouses étendues, où circulent en tous sens des ruisseaux étincelants. Au sud, en demi-cercle, un imposant amphithéâtre de monts de premier ordre au pied desquels croissent des sapins, les uns jeunes, vigoureux et souples, les autres blanchis, tordus et foudroyés; d'autres, renversés par l'avalanche sur des chaos de gros blocs granitiques, ont tout éclaboussé de leurs débris. Enfin, derrière ces ruines et cette désolation, se hérisse jusqu'au ciel, droit au sud, l'immense et neigeuse masse du roi des Pyrénées, le grand **Aneto.** Au plus fort de l'été, on ne voit guère une île sur son *glacier;* c'est une surface entièrement blanche ou bleue, formant un vaste carré dont chaque côté a, plus ou moins, 3 kilomètres. Il n'a donc pas du tout la forme d'un fleuve, comme la plupart de ceux des Alpes. Mais il est grand, il couvre une étendue que ne remplirait pas Toulouse; il se boursoufle en imposantes collines d'un blanc superbe, et, d'un peu loin, la forte inclinaison de ses pentes onduleuses lui donne tout l'air d'un précipice de neige.

Le comte Russell attaqua l'*Aneto,* en partant de la gorge de *Salenques.* « Des blocs de granit fracassés, de belles cascades retentissantes, quelque vieux tapis de verdure cerné par la désolation; enfin, la neige à perte de vue. Quelle blancheur! Partout, absolument partout, du blanc, moutonnant vers les nues. Plus nous nous élevions, plus la neige était molle. Près du sommet, nous enfoncions d'un mètre, ce qui, sur des pentes raides, est assez grave, quand la neige n'a pas plus de consistance que la cendre. Nous fîmes partir deux avalanches qui se changèrent en deux fleuves formidables pleins de vagues, mais elles ne nous firent pas glisser d'un pouce. C'était un grand spectacle! Déjà nous nous trouvions à 3 200 mètres. Il était 5 h. 20 minutes. Quel sombre silence régnait autour de nous! C'était absolument comme en janvier. Dans quelques semaines, ces grandes solitudes blanches et mornes où l'on pourrait ensevelir une nation, où rien ne bouge que l'ombre qui s'y promène, se rempliront de bruits et de fougueux ruisseaux qui s'y précipiteront de tous les points de l'horizon, dans un tumulte inexprimable. On y verra s'ouvrir d'énormes crevasses et des gouffres bleus remplis de râles, de plaintes et de clameurs sans nom, parce que ce n'est que là qu'on les entend. Il n'y aura plus de neige, tout sera bleu, déchiré, disloqué, chancelant et, dans cet infernal chaos de glace, on ne pourra plus faire un pas sans le tailler à coups de hache. Au 7 juillet, la neige aurait porté encore un monument : il y en avait plusieurs mètres d'épaisseur. Le seul abîme qui commençât à s'entr'ouvrir était la « grande crevasse » située juste au milieu du glacier. A la fin de l'été, cette crevasse, l'une des plus belles des Pyrénées, a une douzaine

(1) Le *Néthou* traditionnel.

Paris. — Imprimerie Larousse, 17, rue Montparnasse.

de mètres de largeur et 500 à 600 mètres de longueur. Quant à sa profondeur, qui pourrait l'estimer? Sa seule rivale est celle, appelée aussi la Grande Crevasse, du glacier oriental du Vignemale. Celle-ci a bien un kilomètre de longueur.

« Une fois l'*Épaule* gravie, laissant fort loin à droite l'étang toujours gelé, de *Coroné* (3 173 mètres), nous attaquâmes le *Dôme*. Bientôt nous arrivions à la fameuse arête du *Pont de Mahomet,* avec un vent furieux de l'ouest. Il fallait se coller aux rochers pour ne pas être enlevé comme de la paille. Ces grandes rafales avaient dénudé toute l'arête, où nous n'eussions peut-être jamais passé si elle eût été couverte de neige. Sur le roc vif, quand il est sec, ce n'est qu'une plaisanterie. C'est cette arête que j'avais vue d'en bas, tranchant en noir sur le glacier; car sur la *cime* elle-même de l'*Aneto,* nous ne trouvâmes que de la neige où nous restâmes debout comme trois colonnes, enfoncés jusqu'aux hanches et sans pouvoir bouger ni nous asseoir. Cette neige était glaciale, et le soleil tombait à l'horizon. Mais comment s'arracher à de pareilles magnificences dont les plus belles visions du Dante ou de Milton ne peuvent donner la moindre idée?

« Mes porteurs étaient gelés et je m'engourdissais moi-même. Saluant avec amour les *Pyrénées* qui rougissaient d'une mer à l'autre aux feux



Phot. H. Meys.

CARABINIERS ESPAGNOLS A BOUCHARO; HAUTE VALLÉE DE L'ARA

mourants du jour, nous « dégringolâmes ». Notre descente fut une chute ; en cinq minutes je fis une demi-lieue, en me laissant glisser assis, de colline en colline, sur ces prodigieuses pentes de neige, où pas le moindre obstacle, pas une ride ne pouvait me blesser. C'était uni comme de la crème. Nous ne mîmes pas 25 minutes à descendre de 1 000 mètres. Cinquante minutes après, à l'entrée de la nuit, nous arrivâmes au bas des Salenques, où nous couchâmes sur l'herbe. Ce fut une nuit vraiment enchanteresse. La lune se leva dans un azur immaculé. Il faisait calme et tiède. L'air était saturé de l'odeur des sapins; sans ces effluves aromatiques qui rappellent tant le nord, le froid et les climats alpestres, on aurait pu se croire dans une nuit brésilienne. »

(C[te] H. RUSSELL).

LE MONT PERDU ET SES APPROCHES

C'est un géant que le *mont Perdu* (3 352 mètres), le second des Pyrénées, mais d'allure moins farouche que l'*Aneto*, son rival des monts Maudits. Il laisse volontiers les fourmis que nous sommes grimper sur son front chauve, labouré par les tempêtes. Mais l'ascension du **mont Perdu** ne se fait pas pour lui-même. C'est un belvédère sans rival, d'où le regard plane sur l'océan mouvementé des montagnes de Navarre et d'Aragon, jusqu'aux lointaines *Sierras* qui se meurent à l'horizon, comme un dernier remous, dans la plaine de l'Èbre. En plein mois d'août, des savanes de neige s'enroulent encore aux flancs du *mont Perdu :* sur son lac couvert d'aiguilles de glace, des icebergs flottent comme une vraie banquise. La face nord du *mont Perdu* surplombe un abîme de 800 mètres ; quand la tempête se déchaîne sur cette cime, il est impossible de s'y tenir debout; le plus fort serait enlevé comme un fétu et lancé dans le vide. Alors, de tous les horizons et de tous les abîmes, les nuages accourent, les uns aux contours écarlates et d'aspect démoniaque, les autres sombres et tuméfiés, noirs comme l'Érèbe. Leurs légions échevelées se précipitent en masses fougueuses, se déchirent avec des hurlements, roulent et se précipitent en lambeaux qui tournoient follement dans l'espace. Tout siffle, tout gronde; la roche elle-même a l'air de trembler. Le *mont Perdu* est un champ de bataille soulevé entre deux mondes. Du midi, les vapeurs montent sous l'ardent soleil; tandis qu'au nord, une mer de brouillards noie encore les montagnes françaises : dans le ciel d'Espagne les nuages se gonflent, se multiplient, viennent se ranger en ligne au bord de l'atmosphère plus froide du ciel de France; la bataille s'engage, et l'archipel neigeux des Pyrénées, dressé entre les adversaires, est criblé de leurs coups. Nulle part n'éclate mieux le contraste des deux versants

LE MONT PERDU ET LE CYLINDRE VUS DU REFUGE DE TUQUEROUYE.

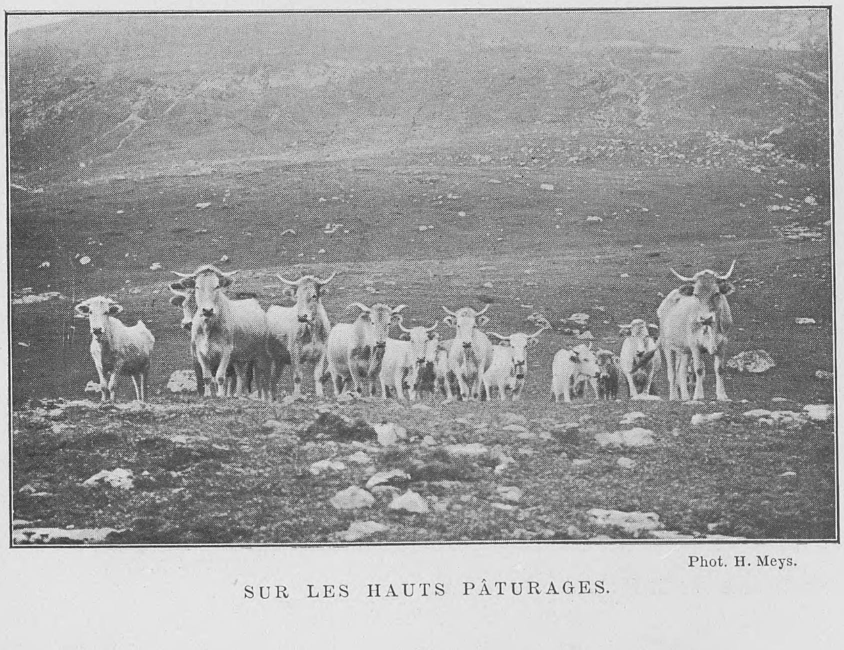


Phot. H. Meys.

Le *mont Perdu* n'est pas isolé. Des alignements reconnaissables le relient au Marboré. Il y a une parenté visible entre les sommets auxquels s'adosse le cirque de Gavarnie et dont le *mont Perdu* n'est qu'un éperon formidable, lancé vers le sud, avec le Som de *Ramond* (3 248 mètres). Du *Gabiétou* (3 033 mètres) jusque-là, par le *Taillon* (3 146 mètres), le *Casque*, la *Tour*, le *Cylindre* et le *Marboré* (3 253 mètres), d'immenses gradins descendent, comme un escalier à moitié disloqué, vers les plateaux de Millaris, de Salarous, de Gaulis, et, plus bas, vers la crevasse que creuse l'Ordesa. Les mêmes glaciers ont recouvert ces pentes et arrondi leurs formes; ils se révèlent comme s'ils n'avaient pas fondu. L'un, le plus vaste, descendait du *mont Perdu* et du Marboré; l'autre venait des Tours, du Casque, de la Brèche et du Taillon, directement incliné vers le sud; le troisième enfin, arrimé aux flancs du Gabiétou, rejoignait, au-dessus de Torla, le grand fleuve glacé du Vignemale. Mais la faible inclinaison du revers espagnol ne permettait pas à la traînée glaciaire de descendre rapidement et, la fusion s'opérant en grande partie sur place, la masse des eaux se trouvait absorbée par le filtre calcaire de la montagne. Mille ruisselets, s'insinuant dans les fissures du sol, le creusaient, élargissaient leurs galeries, et quand la couche glaciaire qui les recélait disparut, les merveilles des vallées souterraines apparurent à découvert, telles qu'on les voit aujourd'hui.

L'architecture de ces vallées présente une merveilleuse harmonie de formes et des détails exquis, dans des proportions colossales. Le gouffre du *Cotatuero*, par lequel s'effondre le plateau de Millaris, est sublime : une haute colonnade de rochers rouges surgit d'un nid de forêts, au cœur même de la montagne; pour couronnement, un demi-cercle en forme de cratère, doucement soulevé à droite par le mont Arrouébo, le pic de Salarous à gauche; au fond, les crêtes blanches du Taillon et de la Brèche de Roland. Du torrent jusqu'aux dentelures des hauts rebords qui l'enclavent, la hauteur est de 1 800 mètres.

Que dire de la vallée d'**Arrasas**, au fond de laquelle bouillonne l'Ordesa? « D'une extrémité à l'autre, les couches superposées sur une hauteur de plus de 1 000 mètres gardent leur horizontalité, leur couleur et leur contexture particulière. L'une, très mince, d'un rouge vif, court comme un liséré de sang au sommet des contreforts qui s'élancent en avant des murailles. Une autre, d'un gris perle, s'allonge en corniche avec une grâce étrange et une persistance incroyable au-dessus des créneaux, qu'elle couronne ainsi d'une sorte de glacis finement strié. A mi-hauteur des murailles, une étroite terrasse interrompt les colonnes de rochers, en suit les ondulations, se plie avec une souplesse de serpent autour des caps et des golfes, enveloppe les moindres sinuosités de sa ceinture d'éboulements cendrés et, dans certains replis, se transforme en escaliers arrondis, sur chaque marche desquels une strie de fleurs d'ajonc brille comme un filet d'or. » Fr. Schrader, qui l'un des premiers a exploré et décrit cette merveille, raconte qu'en descendant sur *Diazès*, pour rejoindre *Torla*, il fut conduit avec ses compagnons au-dessus d'un hameau de deux ou trois maisons entouré de champs de blé et de forêts de sapins. « C'était le dernier jour de la moisson. On avait empilé les gerbes, et les moissonneurs se reposaient en chantant et en dansant. La danse, très lente, très calme, composée de pas en avant et en arrière, avait quelque chose de mélancolique et de charmant. Les jeunes filles, un peu frêles, gardaient les yeux baissés, jetant seulement de temps en temps autour d'elles un regard discret. L'air tiède, les parfums du blé mûr, des fleurs et des sapins, le chant des cigales, la joie naïve des danseurs, la pensée des merveilles de l'Ordesa et le souvenir des neiges et des glaces du mont Perdu, tout, jusqu'aux rougeurs que le soleil couchant jetait sur les douces montagnes du vallon de Diazès, me laisse encore aujourd'hui la sensation d'un de ces moments de poésie profonde, où l'on goûte pendant une heure ou deux la pleine et forte saveur de la vie. » (Fr. SCHRADER, *Annuaire du Club alpin français*, 1876, p. 75.)



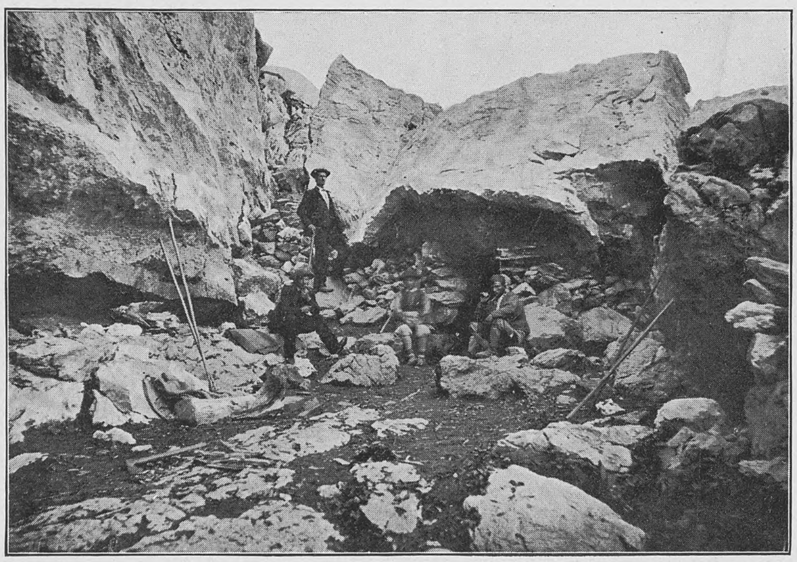
Phot. H. Meys.

SUR LES HAUTS PÂTURAGES.

La haute vallée de l'**Ara** ouvre une voie de communication très importante entre les deux versants espagnol et français. Elle pénètre la crête séparative, entre le *Vignemale*

(3 298 mètres) et le pic d'*Aratille* (2 904 mètres), par le col des *Mulets*, qui conduit à Cauterets. Une cordillère, amarrée au pic d'Aratille, sépare à l'ouest le rio *Ara* du rio *Gallego;* les grands sommets des Batans (2 903 mètres) et de Brazato (2 738 mètres) y font cortège à la cime superbe du *Tendenera* (2 850 mètres). De nombreuses brèches livrent passage d'une vallée dans l'autre (cols d'Aratille ou de Bramatuero, Port-Vieux des Batans, Brazato, Tendenera); mais ce sont des passages quelque peu au-dessus de l'ordinaire. A l'est s'ouvrent les ports de Plalaube et de Bernatuero, par où les Espagnols pénètrent dans le val d'Ossoue, mais surtout le port de *Boucharo* qui se dégage, par le Barranco del Puerto, sur la trouée de *Gavarnie* (2 255 mètres).

Issu du ravin d'Aratille, et grossi aussitôt des neiges du Cerbillona, l'*Ara* recueille en passant l'apport du Barranco del Puerto et file en torrent sous le pont rustique de *Boucharo*. Le rio *Ordesa* lui apporte, par le *val d'Arrasas*, les ruissellements du Marboré et du mont Perdu. Alors l'Ara passe à *Torla, Broto, Fiscal,* ralliant au passage le rio *Jalle* de Fanlo, quand il y a autre chose dans son lit qu'une traînée de pierrailles.



Phot. H. Meys.

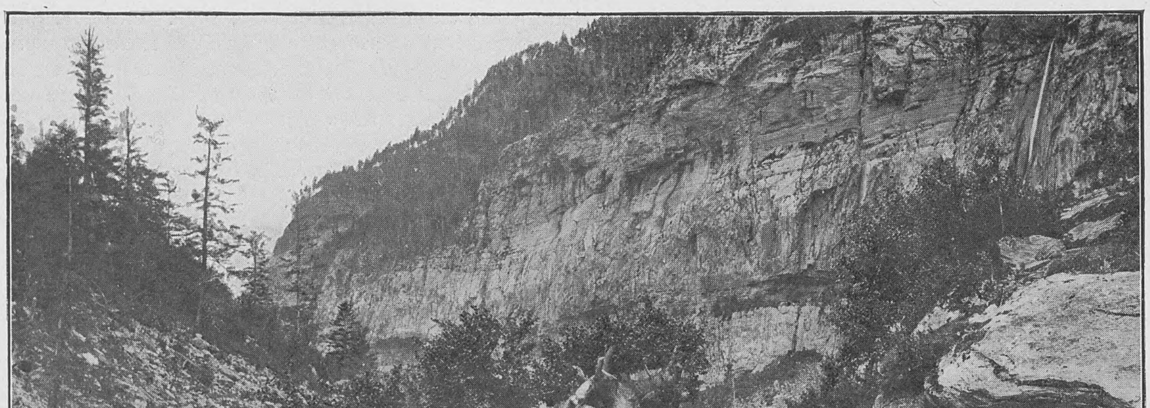
LA GROTTE DE GAULIS, SOUS LE MONT PERDU.

Les pluies qui arrosent fréquemment cette région transforment les plateaux supérieurs en pâturages, où chaque été vivent d'immenses troupeaux. Sur les pentes, la forêt n'a pas encore trop souffert de la hache ou des incendies. Les procédés de culture sont restés fort primitifs : en beaucoup de hameaux, une vaste plate-forme dallée de pierres plates ou soigneusement nivelée s'étend devant les maisons; à la moisson, les cultivateurs y étalent leur blé. Debout sur une sorte de traîneau fait d'une épaisse planche de sapin armée de silex tranchants ou d'éclats de granit, un homme conduit, en les excitant de la voix et du fouet, un attelage de deux et souvent trois mules, qui tournent sans fin sur les gerbes défaites. Ainsi se pratique le dépiquage du blé : cela rappelle tout à fait les procédés en usage chez les anciens; à trois ou quatre mille ans de distance, les montagnards du Haut-Aragon battent le blé comme les cultivateurs figurés sur les parois funéraires de l'Égypte antique.

Torla (1 036 mètres), au détour de la vallée d'*Arrasas*, surgit d'une ceinture de prés sous la forte citadelle calcaire du mont Arruego (2 849 mètres). Avec son pont vénérable aux arches inégales dont les saillants sont coiffés de refuges anguleux, l'église qui se détache d'un amas de maisons rouillées contrastant avec les bâtisses entassées sur l'autre rive, **Broto** (905 ou 890 mètres), dans son cadre de sévères montagnes, au-dessus de l'*Ara* qui s'étrangle, prend un air d'importance digne de son lointain passé.

Ce fut la maîtresse ville de la vallée de l'*Ara;* elle lui donna son nom. Autour d'elle, cinq communes sont groupées depuis un temps immémorial pour la défense de leurs intérêts. La *vallée de Broto* eut de nombreux démêlés avec celle de *Barèges*, de l'autre côté des monts.

En été, le versant espagnol, brûlé d'un soleil implacable, a tantôt fait de perdre l'humidité nécessaire aux pâturages dont vivent les troupeaux, unique ressource du pays. Au contraire, les ruisseaux du nord, issus de neiges plus abondantes, entretiennent dans les vallées et sur les plateaux une herbe assez épaisse et douce que ne dessèchent pas les rigueurs de l'été. Il se fait là trois coupes régulières, et le foin séché s'entasse pour l'hiver dans les greniers. Aussi les gens de Barèges, abondamment pourvus, se sont-ils de tout temps adonnés à l'élevage du bétail. Ceux de Broto, n'ayant plus, au cœur de l'été, que de maigres gazons, recherchent pour leurs moutons l'herbe savoureuse des versants opposés.



Phot. H. Meys.

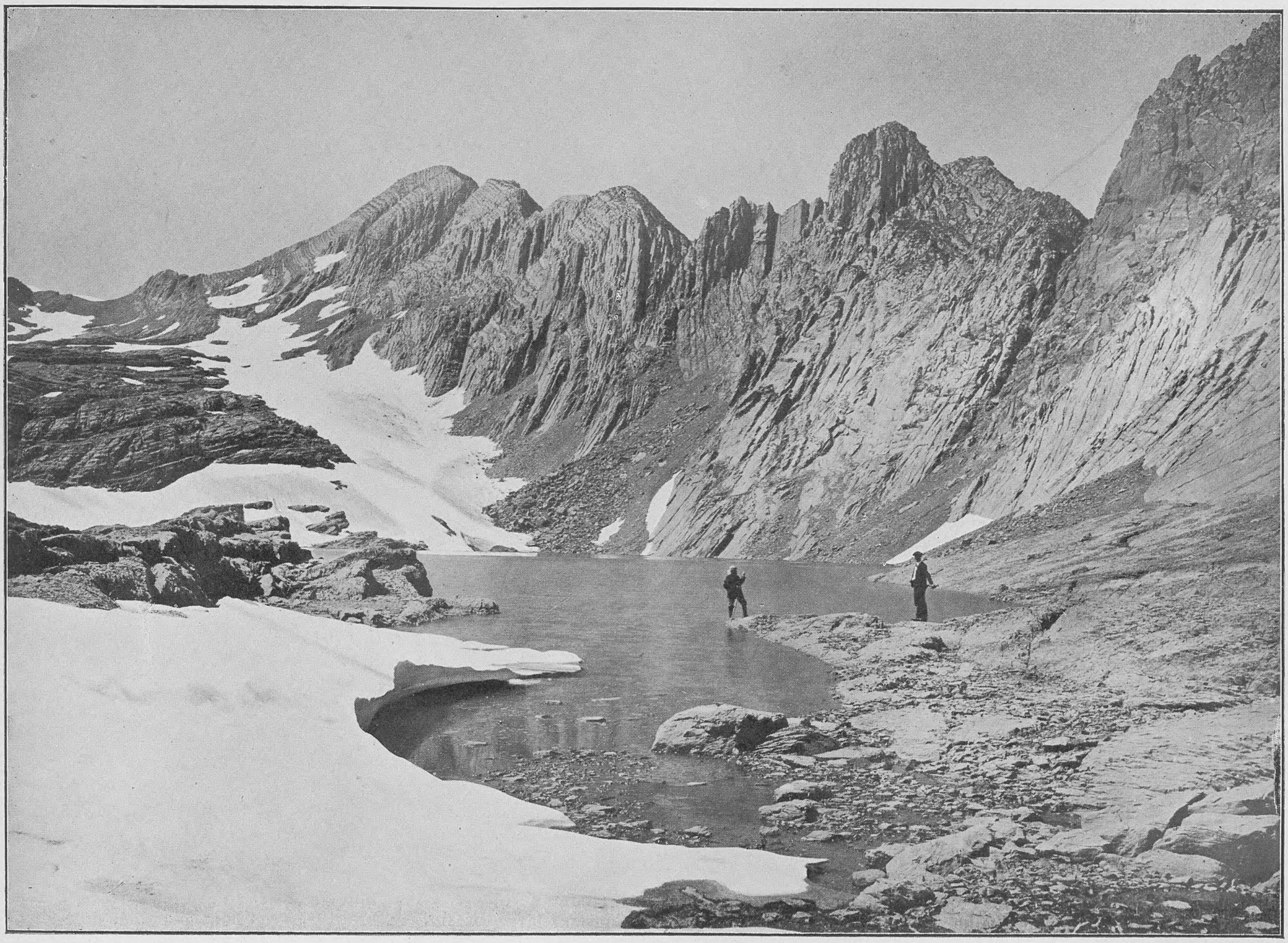
DANS LA VALLÉE DU RIO ARA.

Peu à peu l'usage de passer librement d'un versant à l'autre s'établit comme un droit auquel personne, de notre côté, ne fut en mesure de s'opposer : Gavarnie, en effet, n'était qu'un pauvre asile avec un hôpital construit par les religieux Hospitaliers de Saint-Jean. Les pâturages d'Estaubé et de Troumouse, de Cauterets et du val d'Azun furent ainsi peu à peu envahis. Enfin l'on protesta : la limite des deux pays n'était-elle pas marquée par la crête du port de Gavarnie d'où les eaux s'écoulent, d'un côté à la Méditerranée par l'Ara, tributaire du Cinca et de l'Ebre; de l'autre à l'océan Atlantique, par le Gave et l'Adour? Il y eut des contestations; on se battit; la paix vint par intervalles. L'ère des difficultés n'est pas close, ce qui n'empêche pas les gens de Torla de fraterniser avec ceux de Gavarnie, en s'invitant mutuellement à leurs fêtes.

Au-dessous de Broto, la vallée de l'*Ara* se déroule au milieu d'une végétation sans cesse plus riche et plus touffue; après les forêts, les taillis de buis, les peupliers sur la rive; voici, accrochés aux pentes, les premiers oliviers encore pâles

et rabougris, puis la vigne : le climat change. **Fiscal** paraît : les maisons sont gaies et proprettes, presque toutes blanchies à la chaux. Puis ce sont des cultures ininterrompues, le prunellier, l'églantier, des noyers énormes, des grappes enguirlandées. Les jardins de *Fiscal* produisent les légumes et les fruits les plus variés. L'ensemble de ce fertile bassin est désigné sous le nom de *Ribera de Fiscal*. *Ribera* signifie *rive* et comprend l'ensemble des champs et des prés étendus sur les bords du rio.

Le *bassin de Fiscal*, long d'une dizaine de kilomètres, a été formé par une expansion de l'Ara et modelé par le remous du courant préhistorique que retenait l'étroitesse du défilé de Janovas, sa porte de sortie : c'est un ancien lac comblé. Le **défilé de Janovas** mesure environ 6 kilomètres de long et se termine près de Boltaña. Le premier des deux puissants pylônes qui l'étreignent se nomme montagne de Navaïn et porte sur sa plus haute pointe l' « ermita de Santa Marina ».



Phot. de M. H. Meys.

LE LAC GLACÉ DU MONT PERDU.

Quant au second, il se déploie sur la rive droite du torrent : c'est la sierra de *Janovas*, dont le sommet, la Serrana, atteint 1 398 mètres (d'après le comte de Saint-Saud).

« Orographiquement, le **défilé de Janovas** marque l'endroit où l'*Ara* coupe le chaînon secondaire qui sert de ligne de partage entre son cours et celui du haut Cinca. On arrive au pied d'une paroi de roc semblable à un mur, mais à un mur mégalithique et fait d'une seule pièce que la route creuse par une brèche entaillée comme un portail. Une stratification gigantesque tranche la montagne du haut en bas. Les bandes ainsi découpées dessinent d'abord une courbe élégante, puis tombent perpendiculairement dans le bief du rio.

« Quant à l'*Ara,* il lui a fallu s'ouvrir un passage à travers chacune d'elles; ses eaux bleues franchissent une succession de portes cochères dont le linteau manque et dont les jambages forment autant de coulisses. C'est peut-être l'unique endroit ici-bas où une courbure et une pareille dissection des couches géologiques se produisent d'une manière aussi catégorique, et surtout avec une allure aussi majestueuse. Ce curieux spectacle fut signalé pour la première fois par Wallon. « On dirait « une file d'énormes tranches d'orange appuyées perpendiculairement « l'une contre l'autre. » L'année suivante, c'est-à-dire en 1879, le comte de Saint-Saud, allant à Boltaña, pensa voir « les côtes d'une gigantesque « baleine. » (L. Briet, *Club alpin du Sud-Ouest*, juin 1906, Bordeaux.)

La vallée du **Cinca** recueille tous les torrents qui tranchent en éventail la dorsale pyrénéenne, entre le *Gabiétou* et la *Munia,* sous le promontoire avancé du mont Perdu. De là, en effet, rayonnent : à l'ouest, le rio *Ordesa* (val d'Arrasas), tributaire du rio *Ara,* et le rio *Jalle* (val de Fanlo); au centre, le rio *Vellos*, qui creuse le *val de Niscle;* à l'est, le rio *Yega* au fond de la gorge d'Escoaïn, le *Cinca* proprement dit sous les hautes murailles de la vallée de *Pinède,* le torrent du vallon de *Chisaques* et la source la plus éloignée de la rivière, le rio de *Barrosa.* Quels torrents et quelles vallées! En l'air, des champs glacés qui ne fondent jamais, des cirques aussi beaux que ceux de Gavarnie et de Troumouse, cirques de *Pinède* et de *Barrosa;* des entailles profondes effondrées subitement au cœur du sol, entre des remparts titanesques, vals d'*Arrasas,* de *Niscle,* d'*Escoaïn,* de *Pinède.* D'en bas, le regard s'élève brusquement, avec les eaux courantes, les forêts, les pâturages, jusqu'aux cimes pelées et neigeuses, d'architecture babylonienne, qui barrent le ciel de leur front étincelant.

La cassure d'**Escoaïn** ne se peut comparer à aucune autre gorge des Pyrénées: elle tombe des sommets de Niscle au-dessous du village d'Escoaïn, par des arêtes vives à parois rouges, d'une hauteur de 1 800 mètres : au fond, gronde le torrent. Les murailles de **Niscle**, les *Parets de Pinède* paraissent plus grands encore; c'est d'une sauvagerie superbe que rend plus saisissante le subit effondrement des altitudes. Sur les rebords de ces crevasses insondables, les montagnes ondulent en longs alpages entourés de forêts.

Une large avenue de sapins, solitaire et hérissée d'aiguilles granitiques, conduit au **Cirque de Barrosa**, rival du Troumouse, dont il

n'est séparé que par l'épaisseur de la *Munia* (3150 mètres); deux gradins se superposent, l'un de granit strié de cannelures verticales, l'autre de roches redressées en muraille comme le bord d'une coupe gigantesque couronnée de glaces : une haute cascade déploie son panache au fond du cirque. Cela rappelle Gavarnie; mais si Gavarnie est d'une beauté plus sévère, Troumouse plus étendu, Pinède plus massif, Cotatuero plus fantastique, le *cirque de Barrosa* ne le cède à aucun autre pour l'impeccable harmonie.

Il faut monter, entre le cirque de Barrosa et celui de Pinède, au plateau de l'*Estibette* pour saisir et admirer d'ensemble les beautés de cette admirable région. Le site est merveilleux. Sous les hauts promontoires du mont Perdu et de la Munia, une pelouse ininterrompue de plusieurs kilomètres s'incline doucement vers la vallée du Cinca et les murailles des Parets, si profondes que leur base est invisible. On descend d'une terrasse à l'autre : des milliers de moutons, de mulets et de vaches emplissent les creux de la grande houle verdoyante. Une coulée : voici des buis, des pins qui pointent, des frênes, des cerisiers qui suspendent leurs fruits rouges au-dessus du sentier, puis des blocs de granit, débris d'une ancienne moraine, des cailloux roulés, le rio qui babille sur son gravier blanc, dans un lit dix fois trop large pour lui; enfin, au-dessus d'une plaine fraîche et verte, **Bielsa** étage ses maisons sur une belle terrasse glaciaire, au confluent des deux *Cinca*. D'un bout à l'autre de la vallée, ce ne sont que prairies, forêts en cascades, rochers à pic, surplombant l'origine des vallons qui dévalent au carrefour de Bielsa. Les grands sommets se penchent au sud, hors de la ligne de faîte : le mont Perdu sur le val de *Pinède,* la Munia sur celui de *Barrosa,* le pic Suelsa sur le vallon d'*Ourdissetou,* le Cotiella, les Posets à l'est, au-dessus de la dépression du *Cinqueta*. En haut, les vallons se ramifient et présentent des *ports* nombreux, d'accès facile, entre des soulèvements médiocres.



Phot. de M. L. Briet.

BROTO SUR L'*ARA* (890 mètres, d'après Wallon).

Deux affluents de gauche : le Cinqueta et l'Esera, étendent à l'est l'éventail du *Cinca* jusqu'au pied des monts Maudits. Ainsi, du Vignemale, sommet culminant des Pyrénées françaises, à l'Aneto, cime maîtresse des Pyrénées espagnoles, cette importante rivière draine toutes les eaux et commande toutes les issues du versant aragonais par ses bras divergents : à l'ouest, l'Ara et, à l'est, l'Esera.

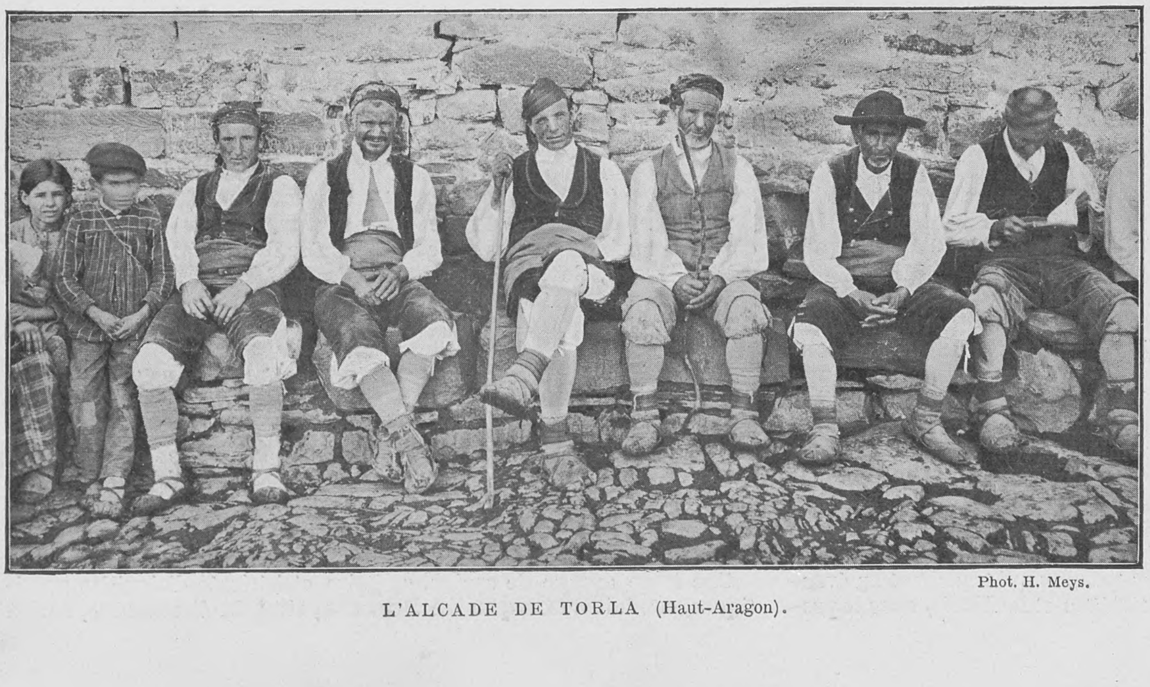
La haute vallée de l'**Esera** prend naissance par une série de plans inclinés, lits d'anciens lacs dont le front s'est rompu, entre la crête frontière que traverse le port de Venasque et le stupéfiant hors-d'œuvre des monts Maudits qui alimentent de leurs glaciers les premiers filets du *rio.*

Sur la rive gauche de l'Esera, l'*Hospice espagnol* de *Venasque* s'élève dans un site ravissant qui rappelle celui de Viella, de l'autre côté des monts Maudits. Une vaste pelouse s'étale au pied de l'hospice, comme un lac de verdure au milieu d'un monde de rochers formidables, de sapins séculaires, de fougères et de fleurs au vif coloris. Il y a toujours des douaniers à l'hospice, et aussi des contrebandiers; on joue aux quilles, on danse, la guitare va son train. Cette grande caserne n'est pas un désert, mais le confort y est assez rudimentaire : nous sommes dans les montagnes espagnoles. Plus bas, sur une terrasse que dominent les escarpements des monts Maudits, les *Bains de Venasque,* fièrement perchés au bord du précipice, offrent aux malades ou aux passants des eaux sulfureuses analogues à celles de Luchon; c'est de là ou bien de l'Hospice que se fait l'excursion du lac *Cregueña* (Gregonio) et l'ascension du pic central de la Maladeta.

Puis la vallée descend : défilé très étroit, cascade, moraines de gros blocs roulés par l'ancien glacier du Malibierne qui descendait jusque-là; pont de *Cubère,* qui donne accès dans la vallée latérale d'Astos; dans un large bassin, **Venasque**, gros bourg fortifié, aux vieilles maisons, quelques-unes encore pourvues de tourelles de défense : telles sont les étapes franchies par l'Esera.

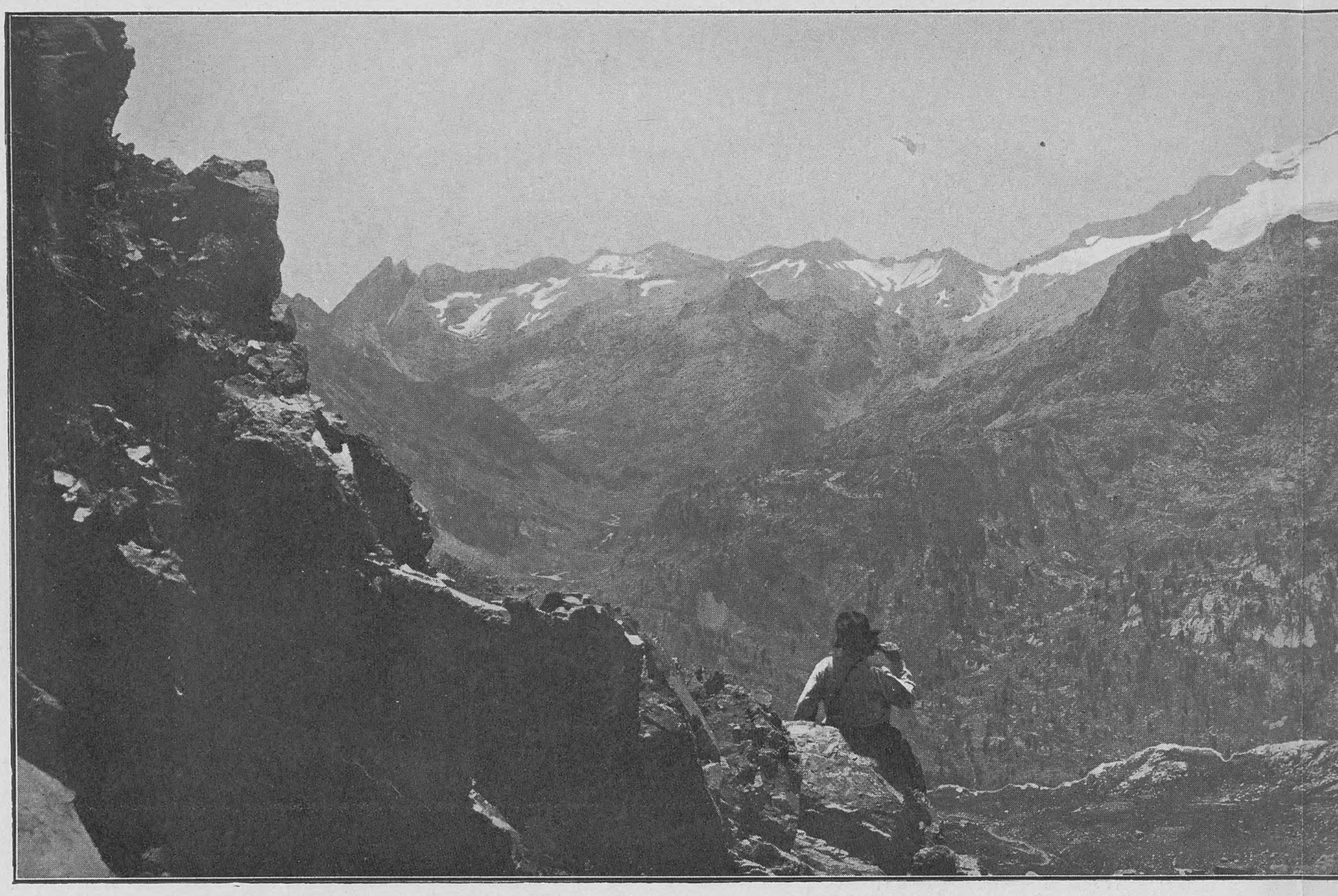
Le torrent débouche dans la vallée du *Cinca,* son déversoir naturel, par la crevasse formidable ouverte dans le socle calcaire qui porte le village d'*Olvena*. D'énormes roches découpent leurs tranches, feuilletées et déchirées par le temps, en murailles verticales de près de 300 mètres. Puis, la gorge se resserre au point de ne plus offrir qu'un étroit couloir de 12 mètres, au fond duquel l'*Esera* mugit et se précipite. A 50 mètres au-dessus du bouillonnement des eaux, un pont de pierre enjambe d'une paroi à l'autre, dans l'endroit le plus sauvage. Le *Cinca,* comme ses tributaires, s'ouvre une issue par le magnifique défilé d'*Entremon*.

Il faut voir, du sommet du **Cotiella,** le pittoresque enchevêtrement des Sierras aragonaises et de leurs multiples ravines. Au sud du *Perdighero,* du *Posets,* de l'*Eristé,* soudés à la grande chaîne centrale, entre le sillon de l'Esera et

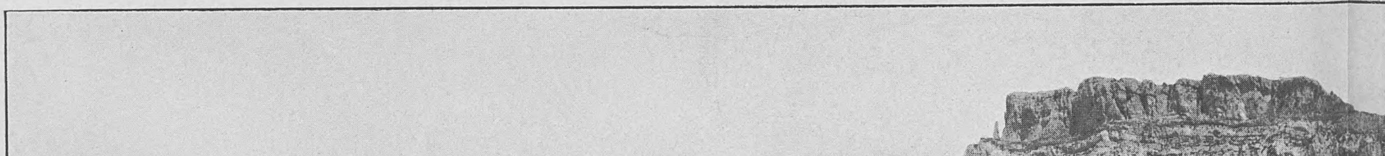


Phot. H. Meys.

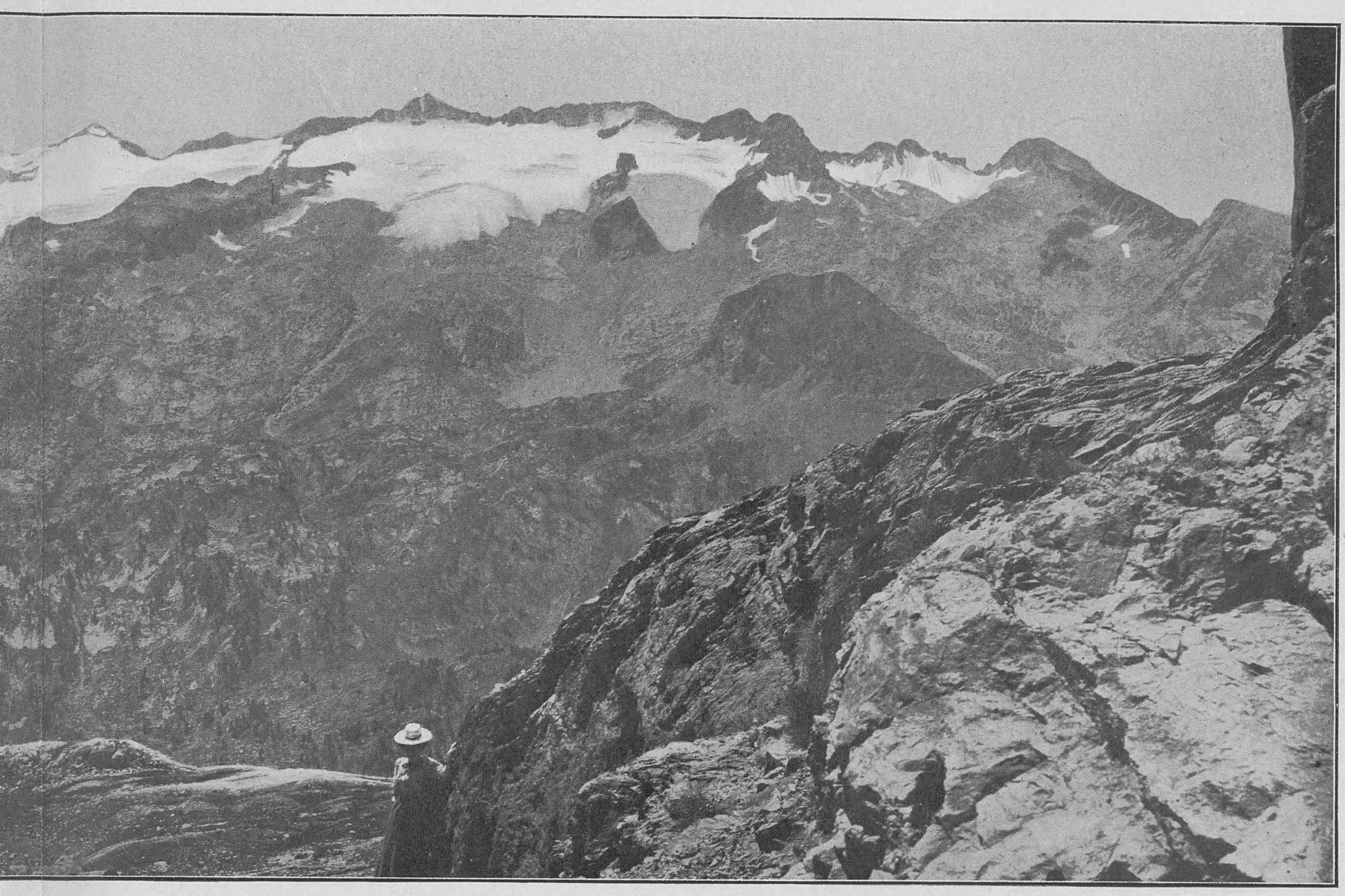
L'ALCADE DE TORLA (Haut-Aragon).



VUE GÉNÉRALE DES MONTS MAUDITS (MAL

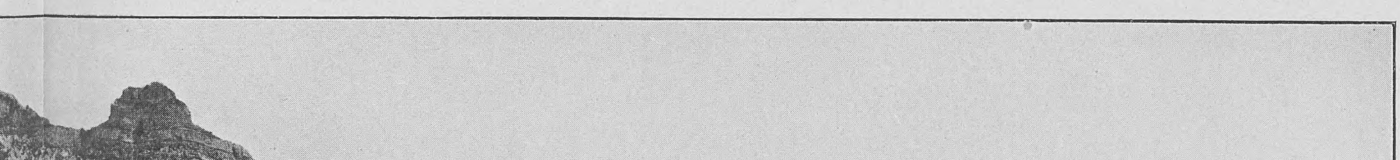


LE PIC DE SESTRALES, DANS



Phot. de M. Meys.

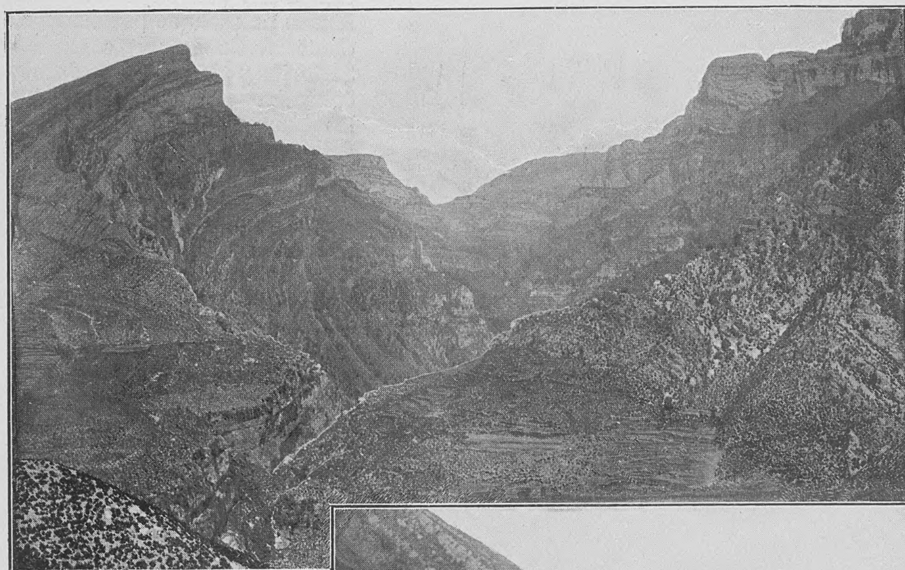
…S (MALADETA) PRISE DU PORT DE VÉNASQUE.



Phot. de M. L. Briet.

…ES, DANS LE CAÑON DE NISCLE.

celui du Cinqueta, le *Cotiella* se dresse à 2 910 mètres d'altitude. Vous diriez une citadelle de 35 kilomètres de tour, dont l'enceinte, formée de remparts successifs que séparent plusieurs grandes vallées circulaires, s'élève par gradins jusqu'au donjon principal. Aucune montagne n'est plus aride; la cime émerge d'un véritable désert où pas une goutte ne suinte de la roche calcinée. Mais de là-haut, les *Sierras* ondulent au-dessus de la plaine aragonaise comme de grandes vagues solides, des murs plus hauts que les Pyramides où les rivières ont taillé des portes qu'elles franchissent en cataractes. Alors paraît la magnifique ordonnance des *Pyrénées espagnoles.*



ENTRÉE DU CAÑON DE NISCLE.



Phot. de M. L. Briet.

LE DÉFILÉ DE JANOVAS.

Au pied de la vaste épaisseur qui constitue les Pyrénées centrales, et à 60 kilomètres à peu près de la frontière, le moutonnement des plateaux sillonnés de crevasses s'abaisse rapidement et se perd dans une confusion de croupes sauvages découpées en pauvres champs de culture, souvent ravinées, coupées de replis stériles et brûlées comme le Sahara. Mais, plus au sud, les *Pyrénées* se redressent et déploient au-dessus de la plaine un long ruban de *Sierras calcaires.* Ce redressement continu, fragmenté de brèches par où s'échappent les cours d'eau, sorte de rempart crénelé en surplomb sur la douve de l'Èbre, enveloppe comme d'une enceinte fortifiée toutes les *Pyrénées espagnoles.* Ce sont : au sud du cours de l'Aragon, la longue Sierra où culminent les pics de *Santo Domingo,* sur le front de la *Peña de Oroel;* la rangée que commande le *Puig Chilibro* (1 595 mètres), sur la rive gauche du Gallego qui débouche en plaine entre les écueils rocheux de Aguërro et de Riglos. Ces rangées dominent de 750 mètres environ la dépression de l'Èbre. A l'est et toujours orientée parallèlement à la grande chaîne, la *sierra de Guara,* enceinte extérieure de la *sierra de Cancias;* dans l'intervalle, la conque de *Sobrarbe,* enveloppée d'un réseau de défilés découpés par les torrents dans la bordure calcaire. Là roulent en tumulte l'*Isuela* et le *Flumen,* le *Guatizalema,* l'*Alcanadre* et le rio de *Mascun :* les sites les plus étranges, *barrancos* et *gargantas,* gouffres et ravins, creusent les entrailles du sol, depuis le fameux *saut de Roldan,* par où le Flumen se précipite, jusqu'au *barranco de Mascun,* la gorge d'Alquézar, les portiques d'*El Entremon* et d'*Olvena.*

Rien d'étrange comme le *Barranco* du *rio de* **Mascun.** Au détour du promontoire calciné sur lequel les maisons de *Rodellar* semblent prêtes à glisser dans un précipice, le *rio* rejoint l'*Alcanadre* par une cluse sinueuse et profonde, aux parois vertigineuses. Plus bas, l'*Alcanadre,* dégagé de l'étreinte des rochers, prend le large, s'étale en un vaste bief de débris qu'il a roulés et, par l'étroit couloir d'une dernière crevasse, atteint enfin la plaine, successivement accru du Rigal, du Guatizalema, du Flumen, qu'il apporte au *Cinca.* La source du *rio de Mascun,* issue des infiltrations du sol à travers le calcaire fissuré, mérite d'être vue. La falaise d'où elle s'épanche regarde au sud. Au ras du sol bâille une niche absolument taillée comme une porte : la base de cette caverne, haute de 4 à 5 mètres, n'a pas 1 mètre de large (p. 256). Il s'en échappe une eau abondante et claire, d'origine inconnue, dont une partie est détournée au profit d'un grossier canal d'irrigation; le reste se répand en nappe sur le cailloutis du *barranco* et vivifie une plate-bande de cresson sauvage. Et quel cadre pour cette fontaine sauvage! M. Lucien Briet l'a bien décrit : un entassement de roches, des donjons démantelés jetés par-dessus des tours en ruine; des pans de roche inclinés sur le vide; des bastions, des aiguilles, des pinacles de clochers aigus, qui montent dans un chaos sublime jusqu'aux ponts aériens (p. 257) découpés sur l'azur du ciel, à 300 mètres de haut, comme les verrières inaccessibles d'une cathédrale de Titans!

Le *barranco de Mascun* s'ouvre au flanc occidental de la sierra de Barcez. **Alquézar** dresse les tours de son ancien château fort sur les profondeurs du rio *Vero.* L'aspect rébarbatif des vieux murs dressés, du côté du nord, au-dessus d'effrayants précipices, les rues étroites de la ville, avec leurs vieux logis, les jardinets pleins de fleurs, les oliviers plantés en terrasse, partout où une poignée de terre végétale leur permet de s'agripper au rocher, donnent au site d'*Alquézar* une originale beauté. Ce fut, dès le IXe siècle, un repaire des Arabes : c'est de là qu'ils surveillaient les défilés. A perte de vue, les sommets étaient gardés; une tour signalait l'ennemi à sa voisine : *Mediano,* sur la gorge d'Entremon; *Abizanda, Artasona, Estadilla,* sur le val d'El Grado; *Olvena,*

Benabarre, Alsamora, sur le Noguera Ribagorzana; *Mur* et *Tremp,* sur le Pallaresa, servaient de châteaux forts aux conquérants.

Quand, par la défaite de Roderic, dernier roi wisigoth de Tolède, la conquête musulmane eut gagné peu à peu toute la Péninsule, le flot montant de l'invasion vint battre les falaises des *Pics d'Europe* et des *Sierras aragonaises*, enveloppa, sans pouvoir les atteindre dans leur suprême refuge, les derniers défenseurs de la liberté ibérique : *Pélage* (Pelayo), dans sa grotte de Covadonga; les vaillants compagnons de *Garci-Jimenez,* dans les solitudes boisées du haut Aragon. Abd-er-Rahmân, voulant s'assurer la tranquille possession de la plaine, poursuivit les chrétiens dans leurs montagnes, prit *Jaca*, balaya la vallée du rio Aragon, détruisit *Ainsa*, au confluent de l'Ara et du Cinca, convaincu d'avoir à tout jamais découragé la résistance.



Phot. de M. Meys.

LA VALLÉE DE PINÈDE
Vue prise du lac Glacé du mont Perdu.

Mais à l'ouest de Jaca, sous le couvert d'un massif sauvage, l'ermitage dans lequel était mort, après y avoir vécu saintement, Juan de Atares, ancien compagnon d'armes du roi des Goths, devint un centre de ralliement pour les vaincus; la guerre sainte se ralluma. A la tête de 500 compagnons, *Garci-Jimenez* quitte l'abri de *San Juan de la Peña;* passe de la vallée du Gallego dans celle de l'Ara (probablement par le col de Cofetablo), tombe à l'improviste sur l'ennemi, près d'*Ainsa.* Comme les chrétiens faiblissaient, écrasés par le nombre, une croix rouge, dit la légende, resplendit au-dessus d'un arbre. A ce signe les compagnons de *Garci-Jimenez* reprennent courage, mettent l'ennemi en déroute et proclament leur chef vainqueur, roi de **Sobrarbe**.

La capitale du nouveau royaume fut *Ainsa;* l'arbre miraculeux figura dans ses armes. *Sobrarbe* veut dire : au-dessus de la *sierra de Arbe,* traverse montagneuse qui unit la sierra de Cancias à celle de Guara et enveloppe, au sud, la conque où fut le berceau du royaume d'Aragon. De *Ainsa,* les chrétiens s'emparèrent de tout le pays jusqu'à *Huesca :* il fallut emporter de haute lutte, l'une après l'autre, toutes les citadelles, se glisser au fond des défilés, pénétrer les souterrains. Si les champions de la *reconquête* étaient peu nombreux, la nature du terrain qu'ils avaient choisi combattait pour eux; les gros bataillons ne s'y pouvaient déployer. En plaine, cette poignée de héros eût été écrasée : dans la montagne, l'ennemi fondit sous les attaques incessantes de la guérilla. Enfin les champions de la *reconquête* purent se hasarder hors des montagnes; après Ainsa, *Huesca* fut la capitale de l'État de *Sobrarbe,* devenu depuis le *royaume d'Aragon*, avec *Saragosse* pour cité maîtresse, campée fièrement au bord de l'Èbre.

Huesca se penche au seuil de la plaine, mais à l'appui des Sierras, ce qui était plus sûr; à ses pieds serpente l'*Isuela.* Cette ville offre moins l'aspect d'une cité guerrière que l'air monotone et un peu désuet des vieilles choses figées dans la tradition d'un passé lointain et tenues trop longtemps à l'écart des grands mouvements qui entraînent et transforment les peuples. Sans être d'une séduction exagérée, *Huesca* ne manque pourtant pas d'intérêt. Ce fut une capitale : Sertorius y plaça le siège de son éphémère république d'Ibérie; les Maures en firent une citadelle; Pierre I[er], fils de Sanche Ramirez, la prit après un siège mémorable qui coûta la vie à son père et y fixa sa résidence (1096). Cette conquête n'était pas allée sans peine. Les souverains de *Sobrarbe* durent la payer de franchises ou *fueros* accordés à leurs compagnons d'armes : la première charte qui les sanctionne remonterait à la fin du IX[e] siècle. Le *fuero* de Sobrarbe fut le modèle de plusieurs autres : le roi Jaime le Conquérant confirma explicitement et renouvela ces vieilles franchises, orgueil des Aragonais, par un acte publié en 1247, à Huesca.



Phot. de M. L. Briet.

ENTRÉE DE LA GARGANTA DE SALINAS.

Sur le plateau aux flancs duquel, depuis des siècles, les maisons du vieil *Huesca* s'échelonnent par étages le long des rues montantes, une place réunit les monuments inévitables : *Cathédrale, évêché, Casa consistorial.* De la cathédrale on prendra difficilement une idée nette, encombrée qu'elle est de tout un monde parasite qui l'enserre : salle capitulaire, cloître, réfectoire, jardins, réunis à ceux de l'évêché, cours et portiques, enfin la paroisse contiguë, mais distincte. Chaque siècle est intervenu, et cette intervention ne fut pas toujours heureuse. Le palais municipal élève, en face de la cathédrale, ses épais murs de briques, aux fenêtres barrées de grilles massives, un auvent bien sculpté saillant sur le tout : cet ensemble exprime bien l'orgueil

de la vieille commune aragonaise. L'ancien couvent qui enveloppe l'Hôtel de ville abrite des *sociétés savantes*, un collège, une collection de peintures et un embryon de *musée archéologique* où fraternisent des momies égyptiennes, des bras et des jambes de marbre, débris de statues romaines, des chapiteaux et des inscriptions au-dessus desquelles moisissent d'ennui quelques portraits de princesses alliées à la maison d'Espagne. On est archéologue à *Huesca;* on collectionne et on restaure : ce ne sont pas les choses à restaurer qui manquent.

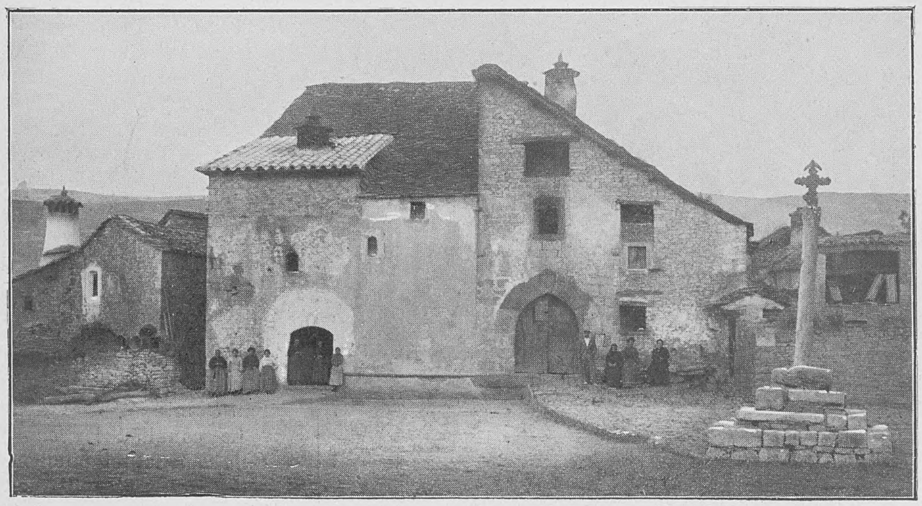


Phot. de M. L. Briet.

VUE GÉNÉRALE DE BOLTAÑA.

BASSIN SUPÉRIEUR DE L'ÈBRE

Le Fleuve. — On discute à propos des sources de l'*Èbre :* l'étonnant serait que l'on fût d'accord. L'*Èbre* aurait, disent les uns, usurpé le rôle d'un cours d'eau plus long et plus abondant que lui, le *Hijar,* qui recueille les ruissellements du Pico Cordel et de la Peña Labra, ce puissant massif presque toujours couvert de neige, dont les eaux vont, par le Pisuerga, au Duero, et par la Nansa vers l'Atlantique, à travers le soulèvement du relief cantabrique. Le *Hijar* parcourt 16 kilomètres avant d'atteindre l'Èbre ; les premiers filets qui l'alimentent viennent d'une altitude supérieure à 1 880 mètres, tandis que les sources de l'*Èbre* (6 kilomètres à l'ouest de Reinosa) dépassent à peine 850 mètres.

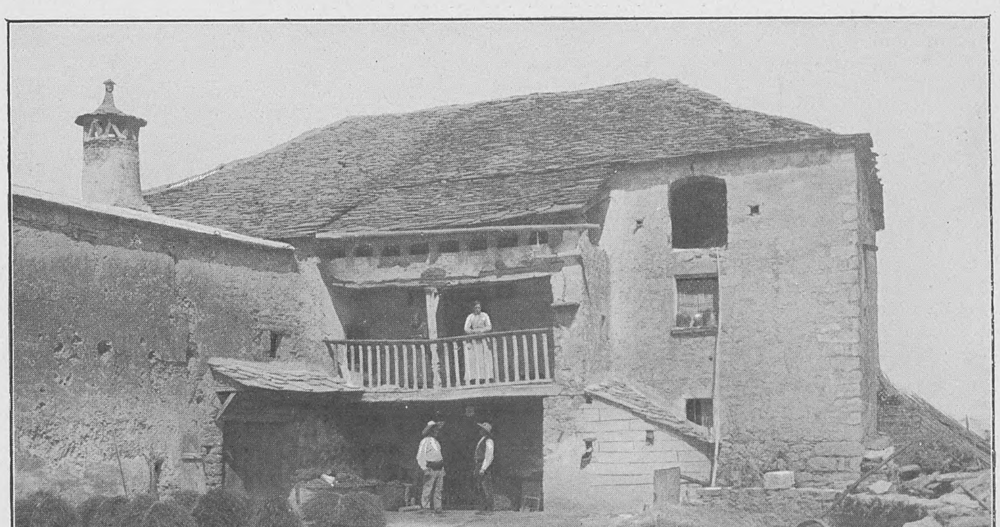


MAISON DE HIDALGO A LECINA.

Dans une petite, mais pittoresque vallée, que couronnent les grands sommets : *Peña Rubia, Peña Labra, Pico Cordel, Peña Pando,* trois jolis lacs se cachent à l'ombre des arbres, entre des rochers moussus. Le léger bouillonnement qui agite leurs eaux transparentes révèle les sources jaillissantes qui forment l'*Èbre* naissant. S'il faut croire les gens du pays, lorsqu'une tempête se déchaîne sur les hauteurs et trouble les eaux du Hijar par les débris arrachés aux roches de la rive, les soucres de l'*Èbre* paraissent également troublées. Ce fait dûment constaté permettrait de croire que la fameuse fontaine de l'Èbre ou *Fontibre* serait alimentée par des infiltrations souterraines du Hijar, d'autant qu'en effet ce courant plonge entre Villacantiz et Entrambassaguas et perd ainsi une partie de ses eaux. Quelques-uns pensent aussi que la source proche de *Reinosa* pourrait être considérée comme l'origine du grand fleuve, parce qu'elle correspond mieux aux données des historiens et des géographes anciens. Il paraît ainsi difficile que l'*Èbre* officiel ne soit pas regardé comme un usurpateur, du moins à l'égard du Hijar. Mais qu'à cela ne tienne : le Tage n'a-t-il pas escamoté le Hoz-Seca (voy. p. 33), son premier affluent, et pris sa place en lui imposant son nom ? Le Danube lui-même, roi des fleuves européens, n'a-t-il pas usurpé le rôle de la Breghe et de la Brigasch, deux jolies rivières qu'il happe au passage, n'étant lui-même qu'un émissaire de l'humble source qui bouillonne au seuil du palais de Furstenberg? Ainsi *Fontibre,* au pied de la Peña Labra.

Après avoir, non sans peine, dégagé sa route, l'*Èbre,* fortifié par ses premiers affluents, brise la barrière qui ferme le vallon peu accidenté de *Miranda* et débouche, par la ravine de *las Conchas de Haro,* sur la plaine ouverte de la *Rioja.* Bien qu'encore facilement guéable, le fleuve roule 31 166 mètres cubes par seconde à *Logroño,* 45 200 à *Tudela,* tandis qu'à *Miranda* son débit moyen n'est que de 20 260 mètres cubes, et seulement 1 308 à Reinosa.

Au-dessous de Tudela s'étend l'aride et triste *plaine d'Aragon,* fond de l'ancien lac miocène qui, de Miranda au barrage littoral des Sierras catalanes, occupait tout l'espace compris entre les hauts rebords des Pyrénées et les nœuds épais de Soria, du Moncayo et de Téruel, arcs-boutants des plateaux castillans. Cette terre, saturée de substances salines, où végètent seulement quelques pauvres plantes dans l'inter-



Phot. de M. L. Briet.

MAISON DE PAYSAN ARAGONAIS A SAMITIER.

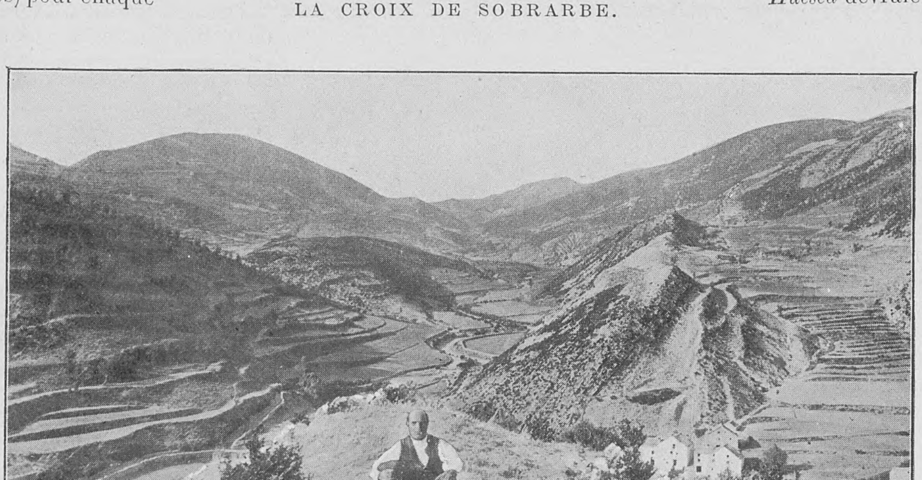
valle des dunes blanchâtres et des flaques marécageuses laissées par les pluies d'orage, serait le désespoir du cultivateur, si les eaux fécondantes de l'*Èbre* ne promettaient à son labeur de futures moissons. La vaste cuvette aragonaise, entourée partout de montagnes élevées, ne reçoit pas les ondées abondantes que portent dans leurs flancs les nuages soulevés de l'Océan ou de la Méditerranée : elle est trop éloignée de ces deux grands réservoirs d'eau. Seuls les vents du sud et du sud-est qui pénètrent par la brèche inférieure de l'*Èbre* apportent à la vallée quelque rafraîchissement. Il faut donc recourir aux eaux courantes du fleuve et des torrents qui lui arrivent des montagnes, principalement des versants pyrénéens.

Mais les fournisseurs d'eau sont parfois bien éloignés : aussi la rareté ou le manque absolu d'humidité engendrent-ils de véritables déserts. Celui de la *Violada,* que traverse la voie ferrée de Saragosse à Huesca, est particulièrement désolé. La rivière la plus rapprochée d'Almudeyar est le Gallego : les gens font 20 kilomètres pour y venir puiser. D'autres font encore de plus longues traites. Comment, avec cela, élever du bétail, arroser des jardins? A *Tardienta,* un jour, l'alcade réunit ses conseillers pour distribuer l'eau que pouvait contenir la citerne municipale. On n'en trouva qu'une cruche (un peu plus de 10 litres) pour chaque famille, et quelle eau! Aussi, malgré une assez forte natalité, la moyenne de la population, dans cette région particulièrement éprouvée, n'atteint-elle pas 17 habitants par kilomètre carré, tandis que certaines provinces d'Espagne comptent de 80 à 110 habitants pour une même superficie. On émigre. L'adduction de l'eau par les canaux doit être le salut du pays.



Phot. de M. L. Briet.

LA CROIX DE SOBRARBE.



Phot. de M. L. Briet.

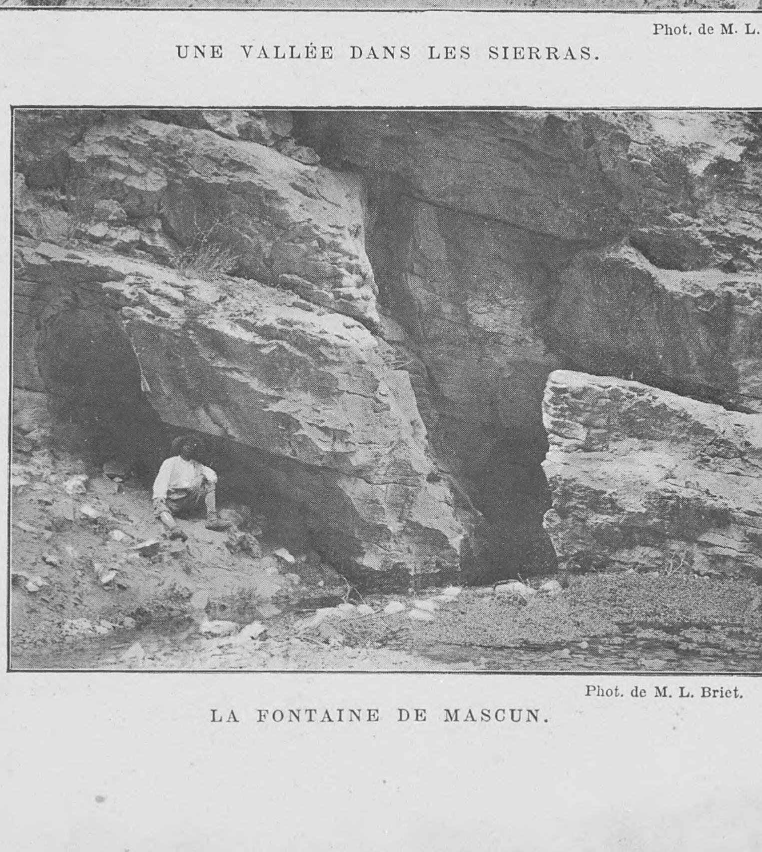
UNE VALLÉE DANS LES SIERRAS.

Quel contraste lorsque, du morne désert de Violada, l'on arrive aux campagnes productives qui tressent une verte couronne au front de Saragosse! Le *canal Impérial* et le *canal de Tauste,* l'un sur la rive droite de l'Èbre, l'autre sur la rive gauche, sont les facteurs de cette richesse. Le premier s'amorce à l'*Èbre,* un peu au-dessous de Tudela; on le projetait depuis longtemps : à la fin, le chanoine Pignatelli vint à bout de cet utile et difficile travail (1770-1790). La longueur utilisable du canal est de 88 kilomètres, jusqu'à Torrero, un peu en aval de Saragosse; un canal de dégagement porte les eaux à 3 kilomètres plus loin, jusqu'à San Antonio. Deux rameaux, dérivés de l'artère principale (Miraflores-Burgo), mesurent ensemble 12 kilomètres. Le but que poursuivaient les auteurs du canal, c'est-à-dire le développement de la navigation fluviale, a perdu de son importance, depuis que la voie ferrée Saragosse-Pampelune et Saragosse-Barcelone transporte les objets manufacturés et les matières premières nécessaires à l'industrie, en même temps que les voyageurs. Le chemin de fer a tué les bateaux de l'Èbre, comme chez nous ceux de la Loire : ils ne véhiculent plus que les denrées lourdes ou volumineuses. Le profit actuel du canal est tout agricole et industriel; des moulins, des fabriques l'utilisent et ses eaux, dérivées par de nombreuses rigoles, arrosent près de 28 000 hectares. Aussi, la population est-elle très dense autour de Saragosse.

De son côté, le canal de *Tauste,* projeté depuis le XIII[e] siècle, donne la vie à 7 000 hectares de terre qui sans lui seraient un steppe improductif. On voudrait étendre les bienfaits de l'eau. Déjà le *canal de Tamarite,* commencé en 1860, semble devoir justifier ces espérances : il prend l'eau de l'*Esera,* au point où ce torrent conflue avec le *Cinca,* et doit l'apporter aux pays de Barbastro, Tamarite, Fraga. Pour le canal de *Sobrarbe,* bien que deux fois voté, il attend encore sa réalisation; par lui l'*Ara,* tributaire du Cinca, fertiliserait tout l'espace compris entre le Cinca et l'Alcanadre : Barbastro, Selgua, Lastanosa sont appelés à en tirer grand profit.

Mais, ne pourrait-on retenir des provisions d'eau pour le temps de la sécheresse, au moyen de réservoirs faciles à établir dans les gorges étroites des torrents aragonais? Les résultats avantageux dus au *réservoir de Huesca* devraient être un exemple : il est vrai qu'on ne l'a pas construit en un jour. Il capte les eaux de l'*Isuela* par une brèche de 20 mètres que présente la sierra de Guara, et fertilise 2 000 hectares au profit de Nueno, Jequeda, Huesca : grâce à lui, la Hoya est une oasis où l'on ne redoute plus, à la veille de la moisson, les sécheresses désastreuses. Un autre réservoir est projeté au légendaire *salto de Roldan.* On voudrait aussi barrer la gorge du *Gallego* entre les sierras de Loarre et de San Domingo.

Le canal d'*Aragon y Cataluña*, actuellement en construction, est destiné à l'irrigation de 160 000 hectares de terrain : ce sera le plus important d'Espagne, après celui d'*Urgel.* Il doit avoir une longueur de 120 kilomètres (province de Lérida) et réunir l'Esera, le Cinca et le Sègre. Les branches secondaires auront ensemble une longueur de 165 kilomètres, ce qui porterait l'étendue totale du réseau à 345 kilomètres.



Phot. de M. L. Briet.

LA FONTAINE DE MASCUN.

Pour mener à bien la construction du canal, il a fallu entreprendre différents travaux d'une grande importance et d'une réelle difficulté d'exécution; le principal a été le siphon du *Sosa,* œuvre unique au monde par ses dimensions; il mesure 120 mètres de long avec un diamètre de 3^{m},80, et est entièrement fait en ciment armé. Ce beau travail a été accompli en quatre mois et demi.

Les **affluents** de l'*Èbre supérieur* sont, à droite, serrés de trop près par les falaises qui

appuient le plateau de Castille, monts de Oca, sierra Demanda, Pico de Urbion, plateau de Soria, Moncayo, pour trouver jusqu'au fleuve l'espace nécessaire à un long développement. Le *Tizon,* qui conflue au débouché des défilés de Haro, le *Iregua* sous Logroño, le *Cidacos* à Calahorra, l'*Alhama* en aval d'Alfaro, l'*Ouellès* à Tudela, sont des cours torrentiels sans grande importance.

Il n'en est pas de même à gauche, où l'écart des grandes masses pyrénéennes ouvre aux cours d'eau une carrière beaucoup plus étendue. Après le *Zadorra,* qui passe en vue de Vitoria, l'*Ega* par Estella, l'*Arga* dévalé par Pampelune des hauteurs dressées entre le col des Aldudes et celui de Velate, l'**Aragon** recueille, par l'Ezca, l'Irati..., les ruissellements des grands sommets, entre le port de *Roncevaux* et celui de *Canfranc,* le premier ouvert sur la Nive, le second sur le gave d'Aspe, tributaire de celui d'Oloron. Vitoria, Pampelune, Jaca sur l'Aragon : autant de sentinelles postées au débouché des monts. Pampelune et Vitoria gardent l'angle intérieur que forment les Pyrénées proprement dites avec le prolongement des monts Cantabriques, au-dessus de l'Èbre supérieur.

Vue des rives de l'Arga, **Pampelune** a belle allure : ce fut une fière cité, capitale du comté, puis du royaume de Navarre, que créa, en 905, Sanche Alberca. Les Romains auraient fondé la cité : après eux, les Goths, puis les Francs, à divers intervalles, en furent maîtres. Survinrent les Maures qui prirent la place en 738, mais ne purent s'y maintenir qu'une douzaine d'années. Délivrés d'eux, les Navarrais en appelèrent à l'épée de Charlemagne pour les protéger. Le grand empereur y passa lorsqu'il allait mettre le siège devant Saragosse, mais ses troupes y commirent de telles déprédations qu'au retour de l'armée franque, Navarrais et Basques s'entendirent pour tirer de ces excès une éclatante vengeance.





Phot. de M. L. Briet.

CASTILLO D'ALQUÉZAR. — BARRANCO DE MASCUN.

Pampelune est encore place forte : contre ses vieux murs, que noue à l'opposé de l'angle formé par l'Arga une puissante citadelle, sont venues se briser des armées. Après que Ferdinand le Catholique y fut établi, le roi de Navarre, Jean d'Albret, appuyé par la France, essaya vainement d'y rentrer (1521). C'est à ce siège que *Iñigo Lopez de Recalde* (saint Ignace de Loyola), créateur de la Compagnie de Jésus, reçut, en défendant la ville pour le roi de Castille, une grave blessure dont il devait tirer un enseignement décisif pour la nouvelle orientation de sa vie. A la place même où il tomba, fut érigée une chapelle qui subsiste. *Pampelune* servit de refuge à Joseph Bonaparte, lorsque l'Espagne insurgée le contraignit de quitter sa capitale (1813) et de se retirer. Comme les généraux français voulaient faire sauter les fortifications de la place pour qu'elles ne pussent être utiles à l'ennemi, le roi Joseph s'y refusa, mais le général Gassin, laissé pour la défendre, dut capituler au bout de quatre mois, malgré une belle défense. Une fois encore, les troupes françaises parurent à *Pampelune* en 1823.

Bien que contrainte par une rigide ceinture de remparts, *Pampelune* possède les monuments essentiels à la vie de toute ville espagnole, une belle cathédrale gothique (du xve siècle), une place de la Constitution, avec théâtre et palais de la Députation provinciale (ancienne salle du trône, portraits des rois de Navarre), une casa Consistorial, l'inévitable plaza de Toros, un Fronton, parce qu'en pays basque ; la belle rue de Valencia et la promenade de Taconera. *Pampelune* conserve avec fierté, comme un trophée d'honneur et de vaillance, la belle grille de Santa Cruz, forgée avec les chaînes que rompirent les Navarrais à la fameuse bataille de las Navas de Tolosa.

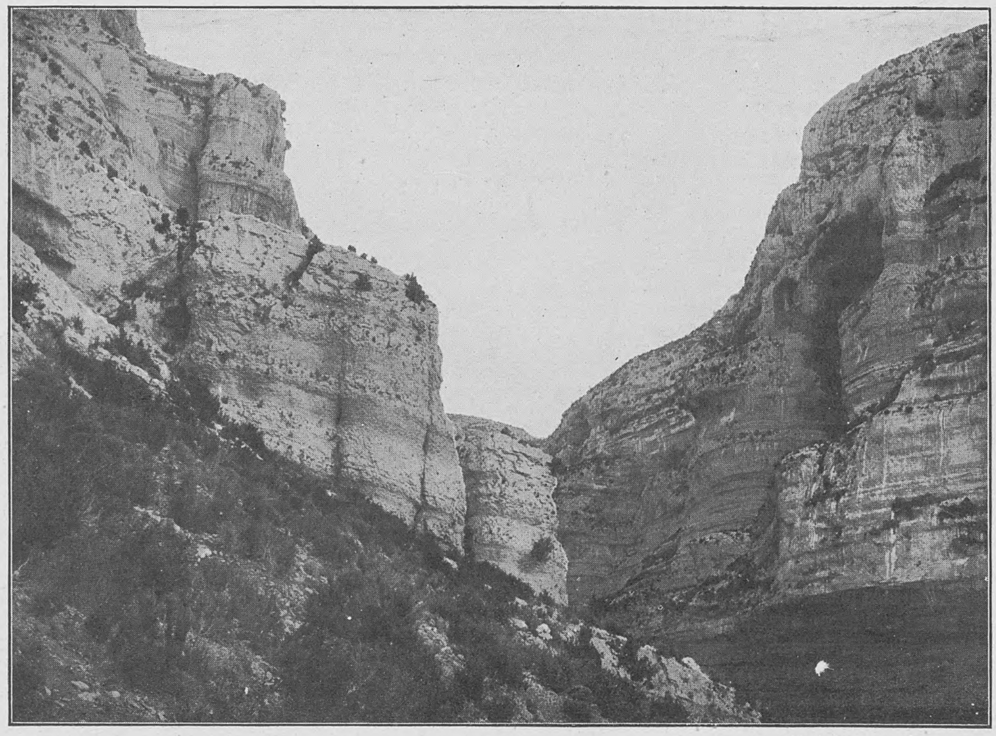
Roncevaux est proche, bien que dans une coulée voisine, dont le ruisseau descend par l'Irati à l'Aragon. Mais **Roncevaux** est l'avant-garde de Pampelune : par ce seuil débouche la route de Saint-Jean-Pied-de-Port que suivaient les guerriers et les pèlerins de Saint-Jacques. Le refuge-hôpital ou couvent-forteresse de *Roncevaux* était célèbre dans l'univers entier. Qui songerait, en voyant l'opulente feuillée qui l'entoure, les prairies, le ruisseau tranquille de ce charmant vallon, au grand drame qui s'y accomplit? C'est là, au pied du pic d'*Altabiscar* d'où descend le ruisseau de Roncevaux, que Roland sonna du cor, appelant au secours de sa détresse. De tous côtés surgissait l'ennemi. On ne saurait dire où tomba le neveu de Charlemagne ; une chapelle fut élevée à l'endroit où il aurait été inhumé avec ses preux. La grandeur de leur victime exalta les vainqueurs ; les Basques triomphèrent comme si, en sa personne, ils avaient vaincu une armée tout entière. En 1791, le général Marbot battit au port de Roncevaux le duc d'Ossuna ; en 1813, le maréchal Soult en débusqua les Anglais. Dans un carrefour si exposé, il n'est pas étonnant que l'Hospice-Collégiale ait un aspect massif et guerrier : là veillaient les religieux-chevaliers chargés de défendre et d'hospitaliser les passants et les pèlerins.

Jaca est posté sur l'angle aigu que décrit l'*Aragon,* lorsqu'au sortir des hautes montagnes il se heurte à la traverse de la Peña et dirige son cours parallèlement à la cordillère pyrénéenne, d'où lui viennent l'Ezca et l'Irati. *Jaca* défend l'issue du port de Canfranc, trouée ouverte entre le pic d'Anie et le pic du Midi d'Ossau, dans la direction d'Urdos, et par le gave d'Aspe, sur Oloron. Comme Pampelune, *Jaca* est armé jusqu'aux dents, cuirassé d'épaisses murailles que flanquent des tours carrées : c'est très imposant ; est-ce bien terrible ?

Si la sierra de la Peña ne s'était malencontreusement jetée par la traverse du cours de l'Aragon, celui-ci coulait directement au *Gallego,* son voisin ; en le détournant, la Peña lui sauva la vie. Des fragments

de roches éboulées encombrent le cours supérieur du **Gallego** jusqu'à le dissimuler, avant qu'il ne se dégage dans la plaine de Masacuas : les vallées de Agualimpia, Pondillos, Caldarès, où niche *Panticosa,* sont ses tributaires. De ravin en ravin, il court par une vallée généralement étroite, tourne l'éperon de la Peña, s'insinue entre les deux fragments d'une ancienne digue rompue : Mallos de Aguero et Mallos de Riglos, puis, à travers les plaines désolées du désert aragonais (Violada), gagne l'*Èbre*, en aval et à peu de distance de Saragosse. En face de lui, le *Huerva*, frère du Jalón, conflue sur la rive droite du fleuve.

Le **Huerva**, de ses replis, contribue à la défense de la capitale aragonaise. Quant au *Jalón,* qui conflue un peu en amont, c'est la grande route ouverte de Saragosse à Madrid, par la profonde échancrure qu'il creuse entre les falaises qui servent de contreforts au plateau de Castille.



Phot. de M. L. Briet.

DÉFILÉ RUINIFORME DE *LAS CLUSAS,* PRÈS D'ALQUÉZAR.

Toutes les eaux qui dévalent des hauteurs, entre le Moncayo et le nœud d'Albarracin, se perdent dans le sillon commun du **Jalón**. *Calatayud* commande le centre de la vallée, au-dessous du confluent du Piedra et du Jiloca. Ce dernier cours d'eau est particulièrement abondant, car il puise fort loin, au seuil même du plateau de Téruel et sur le revers du nœud d'Albarracin. Dans le bassin du Piedra, l'immense lagune salée de *Gallocanta* étale ses eaux insalubres sur une étendue de 1 800 hectares. L'admirable champ de culture, si ce vaste réservoir de fièvre était desséché! Peut-être est-ce le produit d'infiltrations du Piedra; son desséchement ne présente pas, en tout cas, de difficultés insurmontables : il faudrait seulement le vouloir et se mettre à l'œuvre, au lieu de se plaindre et de ne rien faire.

SARAGOSSE

Sur la rive droite de l'Èbre, une vieille cité dont le nom sonne la gloire, une ville nouvelle qui l'enchâsse en croissant; sur la rive gauche du fleuve, le faubourg d'Altavas que gagne un pont de pierre : en deux mots, voilà *Saragosse*. Des rues droites et des maisons bien alignées composent la ville neuve; il n'y a rien là de bien extraordinaire : l'église San Pablo, les Écoles élémentaires, la plaza de Toros, les hôpitaux sont de ce côté, enveloppés d'une ligne de *paseos*. Au point d'attache des deux villes, l'ancienne et la nouvelle, se dressent, autour de la *place de la Constitution*, le palais de la Députation provinciale, celui du gouvernement civil, le Théâtre principal, la Banque d'Espagne. De là une longue et belle promenade qui fait penser à la rue de Rivoli, en bordure du jardin des Tuileries, l'*avenue de l'Indépendance* développe ses arcades entre la place de la Constitution et celle d'*Aragon :* là s'élève la statue de Pignatelli, créateur du canal Impérial. Un tramway conduit, passé le cours rapide du rio Huerva, par une route ombreuse semée d'habitations, de villas, de fabriques et de jardins, jusqu'à *Torrero*, bâti sur la rive même du grand canal; de ce point, la vue s'étend au large sur Saragosse et la verte Huerta qui l'entoure. Un peu plus loin, l'auberge populaire de la *Casa Blanca* fut le quartier général du maréchal Lannes et c'est là qu'il signa, en février 1809, les conditions de la reddition de la place. Ce souvenir plane encore sur la ville : les événements extraordinaires qu'il évoque sont présents à toutes les mémoires; on les dirait d'hier.



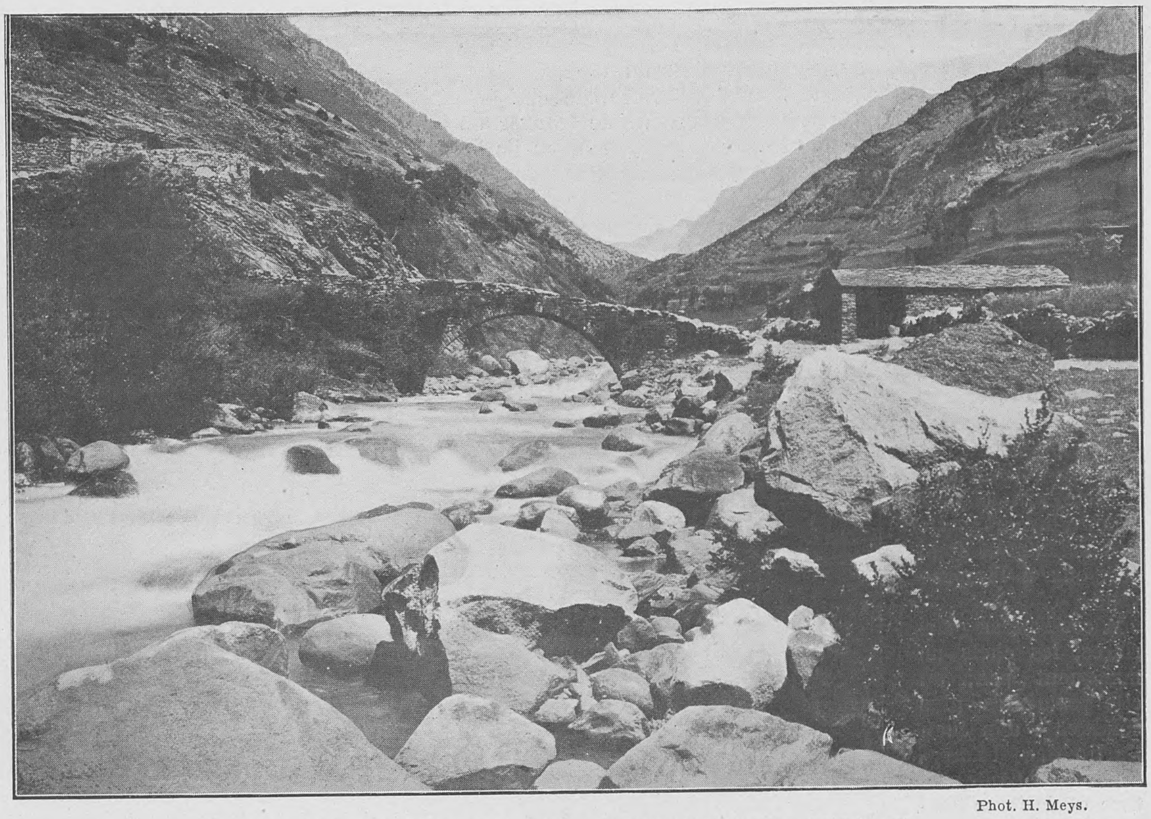
Phot. de M. L. Briet.

PONT DE *VILLA CANTAL,* PRÈS D'ALQUÉZAR.

Dans le cercle des nouveaux quartiers qui l'enveloppent, la *vieille ville* n'a guère changé. Si les murs qui la défendaient ont fait place à une inoffensive voie circulaire, la *calle del Coso,* l'aspect sombre de certaines ruelles intérieures qui cheminent entre de hautaines demeures à l'aspect rébarbatif ramène invariablement la pensée aux combats de géants dont *Saragosse* fut l'arène sanglante. Cette ville avait de qui

tenir : ses premiers fondateurs appartenaient à la race des défenseurs de Numance. C'est l'antique *Salduba* des Ibères. Auguste en fit une colonie militaire : *Cæsarea Augusta*, d'où est venu *Saragosse*. Les Goths, puis les Maures s'y établirent; elle devint, avec ces derniers, la rivale de Tolède et de Cordoue. Sa situation au centre du bassin de l'Èbre et au croisement des routes du littoral avec celles des Pyrénées et du plateau de Castille en faisait un point stratégique de première importance. Les chevaliers chrétiens ralliés au petit royaume de Sobrarbe, agrandi peu à peu de la Navarre et de l'Aragon, furent assez heureux pour emporter la place. Ce fut une vraie croisade où les chevaliers français, Gaston de Béarn à leur tête, se signalèrent par leur bravoure, sous la bannière d'Alonzo d'Aragon. La citadelle mauresque d'*Aljaferia* fut enlevée de haute lutte. Depuis lors, *Saragosse* fut capitale de l'Aragon. Mais le mariage de Ferdinand avec Isabelle de Castille la relégua peu après au second plan. C'est que les Aragonais, dans leur fierté, n'étaient pas un peuple de maniement commode. S'ils avaient donné à leurs princes un concours sans réserve pour l'expulsion des Maures et, par conséquent, l'agrandissement de leurs États, ils avaient reçu pour prix de ce service des privilèges, « *fueros* », auxquels ils demeuraient passionnément attachés. Chaque roi d'Aragon, en prenant possession du pouvoir, devait jurer de les respecter. Un magistrat populaire, le « *Justicia* », recevait le serment royal. C'était une puissance que le « Justicia », un mandataire de la nation, chargé de veiller à la conservation des lois : son contrôle s'exerçait sur les ministres, les fonctionnaires, les juges dont l'action atteignait le peuple. Bien plus, il pouvait interdire l'accès du territoire aux troupes du roi lui-même. Quand la crainte du Maure fut éloignée, les souverains espagnols, devenus absolus, supportèrent impatiemment cette tutelle que Ferdinand le Catholique et, après lui, Charles-Quint avaient respectée. Philippe II porta un coup décisif à l'institution du *Justicia*.

L'Aragonais a conservé de ses anciennes libertés un grand sentiment de fierté et d'indépendance. Depuis que Ferdinand le Catholique s'était uni à Isabelle de Castille, *Saragosse* vivait un peu délaissée : les souverains, accaparés par la guerre contre le Maure et l'organisation intérieure, n'y firent que de rares apparitions; néanmoins la vieille cité gardait figure de capitale. Découronnée de ses anciens privilèges, ce ne fut plus qu'un simple chef-lieu de province. La guerre de l'Indépendance l'éveilla de son sommeil.



Phot. H. Meys.

VALLÉE DE L'ESERA : LE VIEUX PONT DE CUBÈRE.



Phot. H. Meys.

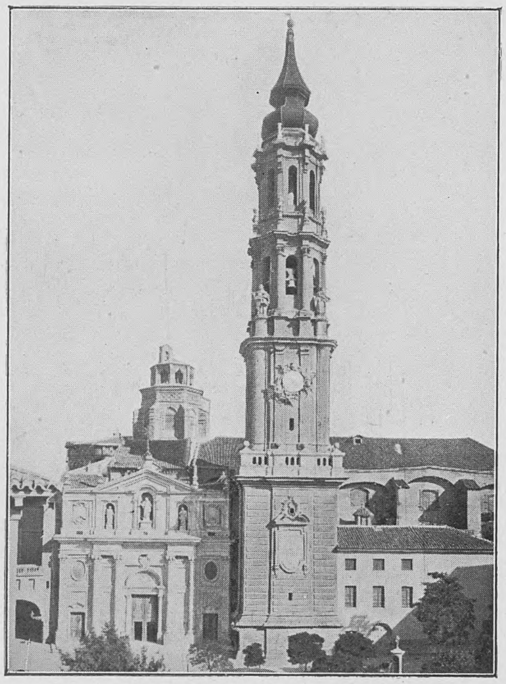
VALLÉE D'ASTOS DE VENASQUE.

On sait comment Napoléon Ier, grisé par une persistante fortune, voulut s'imposer à l'Espagne, dans la personne de son frère Joseph, déjà roi de Naples; il croyait tenir ainsi la Péninsule contre l'Anglais. Les démêlés de Ferdinand VII avec son père Charles IV favorisaient cette combinaison. Ferdinand, attiré à Bayonne, reconnut les droits de Charles IV et celui-ci, à son tour, les rétrocéda aussitôt à Napoléon, en échange des châteaux de Compiègne et de Chambord, avec une rente assurée de 3 millions de réaux. Valençay devait servir de prison dorée à Ferdinand VII.

Mais le peuple espagnol ne l'entendit pas ainsi : Madrid se souleva le 2 mai; ce fut le signal d'une insurrection générale. Bientôt l'enthousiasme populaire ne connaît plus de frein; ceux qu'il juge des amis trop tièdes ou ses ennemis-nés sont immédiatement mis à mort. Quatre cents négociants français, jetés dans la citadelle de Valence, sont livrés à la populace et massacrés.

Cependant les troupes espagnoles se concen-

trent; les Anglais se préparent à occuper le Portugal. Mais, à côté des troupes régulières, l'armée populaire s'organise, des bandes de volontaires se recrutent sur tous les points du territoire. Le patriotisme exalté fait de chaque ville une forteresse, de chaque maison une citadelle. Partout les *guerilleros* sont sûrs de trouver un asile ; les femmes, les enfants même leur viennent en aide ; ils harcèlent l'ennemi, massacrent les hommes isolés, multiplient les embuscades. Ils surgissent de partout : aucun pays n'est aussi favorable que l'Espagne à la guerre de partisans; les sierras Nevada, Morena, Guadarrama, les monts Cantabres, les Pyrénées offrent des retraites presque inaccessibles au milieu de défilés dangereux : à chaque détour, la mort guette nos soldats et fond sur eux à l'improviste.



SARAGOSSE : LA SEO.

A ces bandes guerrières, les chefs ne manquent pas; on cite parmi les plus célèbres : don Juan Martin Diaz (el Empecinado), de haute stature et de force herculéenne, qui se hasardait jusqu'aux portes de Madrid; El Medico, un pauvre médecin de Murcie; dans les Asturies, don Juan Porlier, ancien marin de Trafalgar; en Galice, Pablo Morillo, un ancien berger qui s'empara de Vigo; don Julien Sanchez, maître de l'Estrémadure; à Valence, un moine franciscain (el Frayle), le frère Nébot ; en Catalogne, Navarre et Aragon, Mina, ancien étudiant qui secondait son oncle Espoz y Mina; en Biscaye, un berger, Janreguz, dont le lieutenant Thomas Longa fut ouvrier forgeron ; dans la campagne de Burgos, le curé Mérino, vrai type de guerillero, infatigable et intrépide, que ses exploits rendirent légendaire. C'est l'Espagne tout entière qui se lève pour défendre son indépendance. Mais si passionnée qu'elle fût, cette grande insurrection n'eût pas sauvé le pays ni même pu tenir campagne, si des troupes régulières ne l'eussent appuyée.

La *guerre de l'Indépendance* (1808-1814) peut se diviser en trois périodes. D'abord les généraux français, pris au dépourvu par l'explosion simultanée de la révolte dans toutes les provinces, sont contraints de reculer derrière la ligne de l'Èbre et de s'appuyer aux Pyrénées. — Napoléon averti intervient avec des troupes éprouvées, sous les ordres de ses meilleurs maréchaux; des coups décisifs sont portés; l'empereur arrive de sa personne à Madrid, réorganise l'Espagne et laisse à ses généraux le soin de la défendre. — Alors les généraux français, divisés entre eux, affaiblis par le départ d'une partie de leurs troupes appelées à l'autre bout de l'Europe, cèdent sous la poussée anglo-espagnole, finalement repassent les Pyrénées, pour soutenir contre les Anglais, qui les ont suivis, un dernier combat dans les plaines de Toulouse, tandis que Napoléon lui-même, vaincu par l'hiver de Russie, est poussé par la coalition jusque sous les murs de Paris. Les fautes politiques de Napoléon servirent à merveille la cause espagnole.



Phot. Laurent-Lacoste.

SARAGOSSE : ÉGLISE NOTRE-DAME DEL PILAR.

Dans la seconde campagne, il fallut à *Lannes* cinquante jours pour emporter *Saragosse*. Ce siège mémorable commença le 20 décembre 1808. Le général Grandjean occupa la position de Torrero qui domine la ville. Sur la rive gauche, le général Gazan investissait le faubourg, n'ayant pu l'enlever du premier coup. Le lendemain, on ouvrit la tranchée. L'intrépide *Palafox* commandait la défense. « Saragosse renfermait, outre sa population ordinaire, les restes de l'armée du centre, comptant à peu près 25 000 hommes, plus 15 000 paysans, moines et contrebandiers qui partagèrent avec courage les périls du siège. Abondamment pourvue de vivres, protégée d'un côté par l'Èbre, de l'autre par une muraille peu élevée, mais flanquée de gros bâtiments qui pouvaient se changer en autant de citadelles, la ville présenta bientôt un aspect formidable. A l'intérieur, tous les couvents furent armés, les maisons crénelées et percées pour communiquer de l'une à l'autre, tandis que les rues étaient coupées de barricades et armées de canons. Nos soldats devaient emporter d'abord la muraille, puis la ligne des couvents, enfin les maisons; ils employèrent près d'un mois pour enlever la première enceinte. Le 21 janvier, Lannes prit le commandement des troupes, et imprima une nouvelle activité à leurs efforts.



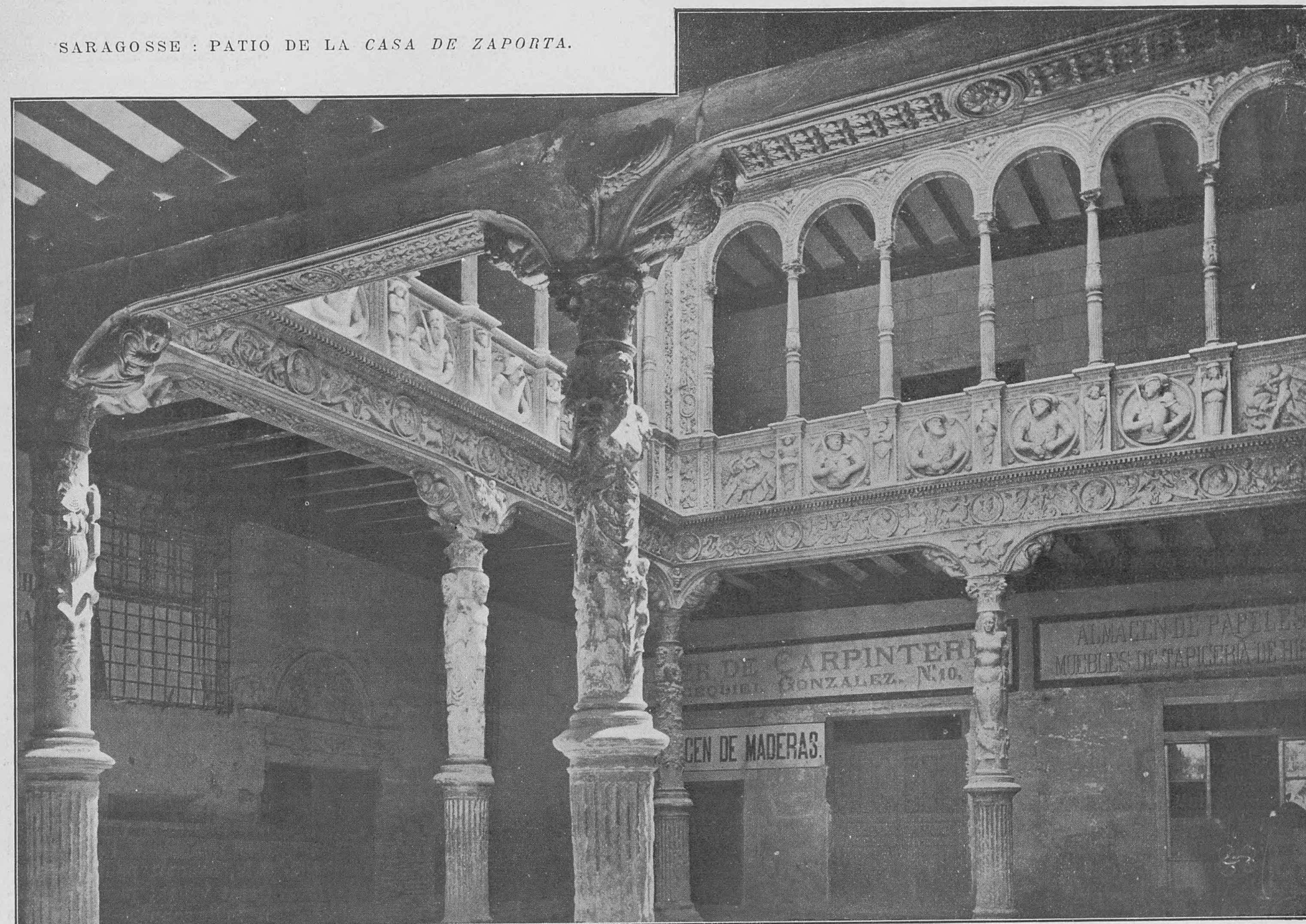
Phot. Laurent-Lacoste.

ANCIENNE TOUR SAINT-MICHEL.

« Le 28 janvier, à midi, l'attaque eut lieu à la fois à droite et au centre; les Espagnols opposèrent la plus énergique résistance. Après vingt-neuf jours de combats acharnés pour pénétrer dans les murs de la ville, il en fallut vingt et un pour cheminer dans les rues ; les assiégés se défendaient maison par maison, et la maison une fois renversée, les décombres même étaient l'objet d'un nouveau combat. Les femmes, les enfants unissaient leurs efforts à ceux des moines et des soldats ; la mine, la résine fondue, l'incendie complétaient l'œuvre de destruction des bombes, et quand les fusils ne pouvaient plus servir, on avait recours aux couteaux ; ni la faim, ni la maladie ne pouvaient triompher de cette résistance, et au milieu de ces ruines fumantes, comme pour exaspérer les Français, les habitants de Saragosse affectaient de se donner encore des fêtes; tous les soirs avaient lieu des *tertulias*, où la voix des invités était souvent couverte par le bruit de l'artillerie.

« L'assaut général, commencé le 7 février, durait encore le 18; ce jour-là, le général Gazan enlevait enfin le faubourg de la rive gauche, et les soldats de la division Grandjean pénétrèrent jusqu'au milieu de la ville à travers les ruines du bâtiment de l'Université que fit sauter une mine de quinze cents livres de poudre. Des bombes vinrent atteindre l'église de Notre-Dame *del Pilar*, prise

SARAGOSSE : PATIO DE LA *CASA DE ZAPORTA.*



Phot. Laurent-Lacoste.

entre deux feux; il fallut enfin céder. Palafox était malade; la Junte signa la capitulation qui livrait la ville et la garnison. Ce fut un spectacle lamentable que de voir défiler douze mille hommes, pâles, abattus, minés par la fièvre et par la faim; mais l'horreur redoubla quand nos soldats entrèrent dans la ville : partout des ruines et des cadavres. Un tiers des bâtiments était renversé, les deux autres tiers percés de boulets; pendant ce siège, il avait péri plus de cinquante-quatre mille hommes. Nous avions perdu trois mille soldats et vingt-sept officiers du génie, parmi lesquels le général Lacoste. Une victoire si cruellement achetée aurait dû avertir Napoléon. » (*Histoire d'Espagne,* par H. Reynald.)

« Jamais, sire, écrivait Lannes à l'empereur, je n'ai vu autant d'acharnement. » La tradition conserve précieusement les noms des femmes héroïques qui se battaient depuis le commencement du siège; de conditions bien différentes, un même souffle les animait. C'étaient : la comtesse Bureta, Manuela Sancho Bonafonte, Casta Alvarez, surtout l'immortelle Agostina qui, mèche en main, courait d'une batterie à l'autre pour servir les pièces dont les artilleurs avaient succombé. *Saragosse,* « la *très noble, très héroïque* », s'égalait à Numance; à vingt siècles de distance, le vieux sang ibérique montrait qu'il n'avait point perdu sa vigueur.

Une grande rue, la calle de Dom Jaime, traverse d'un bout à l'autre la vieille ville, entre la place de la Constitution et celle de la Seo. Là se trouvent groupés, en vue du pont de pierre, les principaux édifices : la *Seo* ou cathédrale, la *Lonja* (Bourse) et l'*Ayuntamiento* (hôtel de ville); enfin, le sanctuaire fameux de *Notre-Dame del Pilar.*

La **Seo** (*sedes* ou *cathedra :* siège de l'évêque), édifice bizarre et biscornu, comme la place étroite et irrégulière qu'il domine, rappelle les divers siècles qui ont collaboré pour le construire et le décorer, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIIe. Commencé au XIIe siècle, le gros œuvre n'était achevé à peu près qu'au XVIe. Il y avait en cet endroit une mosquée; avant la mosquée, une église : la *Seo* éveille ce double souvenir par l'intéressante décoration *mudejar* (briques et faïence) de son côté nord-est et les charmantes fenêtres romanes qu'elle s'est appropriées d'un édifice antérieur. Les cathédrales espagnoles sont d'ordinaire si compliquées de constructions parasites que rarement l'extérieur présente aux yeux cette belle ordonnance, sans laquelle il semble qu'il ne puisse y avoir d'édifice parfait. L'entrée de la *Seo* n'est pas pour atténuer cette impression fâcheuse : une façade gréco-romaine, placage de pauvre valeur ajusté sur l'angle d'une muraille *mudejar;* une tour fastueuse mais vulgaire de conception, dessinée à Rome par l'architecte Contini, en 1685; on ne peut que s'étonner de cet assemblage disparate.

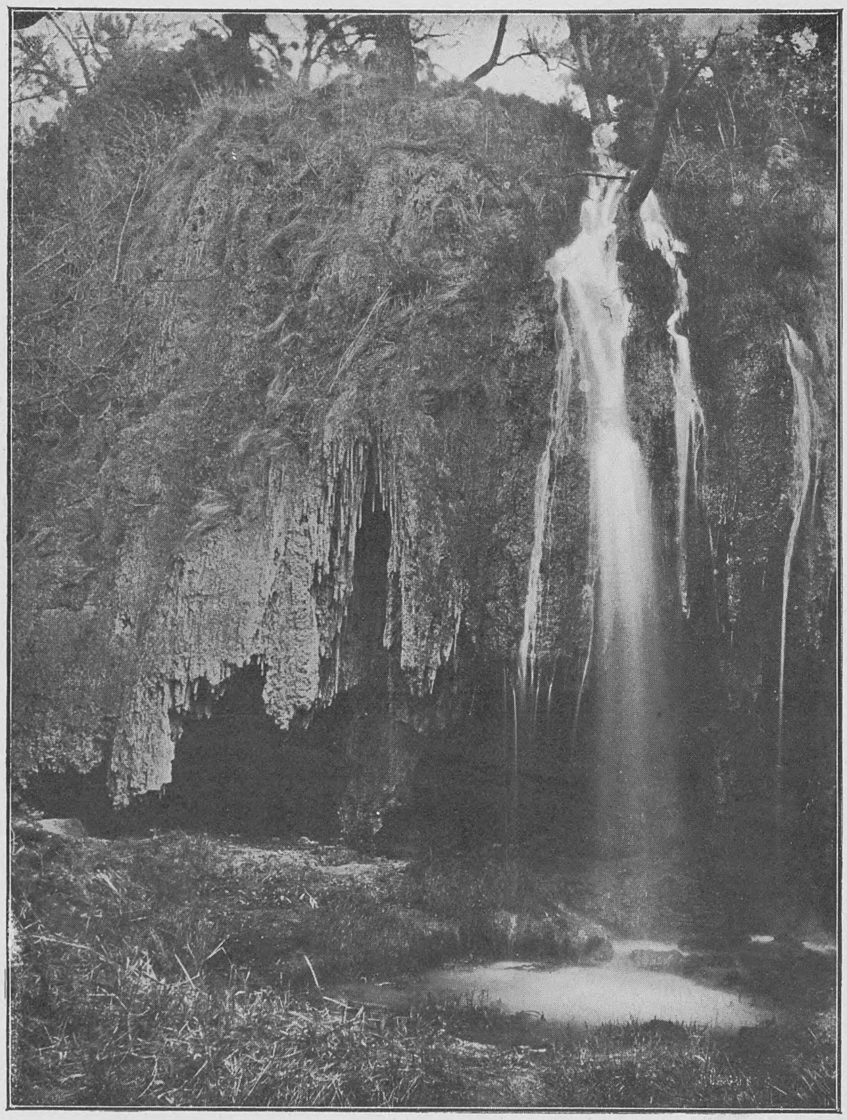
Cinq nefs occupent l'aire presque carrée de l'ancienne mosquée : l'art gothique y déploie les nervures fuselées de ses ogives sur des colonnes à base de marbre jaune. Les rosaces suspendues à la croisée des ogives rappellent les *clés pendantes* mises à la mode, au XVe siècle, par les Plantagenets et dont l'usage en Espagne se rapporte au mariage de Catherine d'Aragon avec Henri VIII d'Angleterre. Benoit XIII, de l'orgueilleuse maison de Luna, le « Papa Luna », comme on l'appelle ici familièrement, fut l'un des bienfaiteurs de la *Seo;* déposé par le concile de Constance, il vint finir ses jours à Saragosse. La belle coupole qui s'élève à la jonction de la nef et du chœur serait due à son initiative. Dans le sanctuaire, deux chaires accouplées où s'assirent Ferdinand le Catholique et Isabelle rappellent l'imposante cérémonie dans laquelle le *Justicia,* personnification vivante de la cité, leur rendait hommage, en retour du serment royal de respect pour les droits et privilèges de l'Aragon. Le maître-autel de la *Seo* se détache sur un fond admirable, l'un des plus beaux retables d'Espagne : la noblesse de la composition, l'infinie perfection du détail, la dentelle des clochetons, la grâce et la vie des personnages, dans un cadre de marbre ciselé dont les ors patinés par le temps s'harmonisent avec la tenture damas-cerise suspendue à la muraille, tout cela est d'un art merveilleux.

La *Lonja,* sur les bords de l'Èbre, semble garder l'issue du pont de pierre : ses murs massifs percés de rares fenêtres, de larges portes à vantaux ferrés lui donnent un air guerrier. Ce fut le sanctuaire des libertés aragonaises. Une salle grandiose développe ses trois nefs à l'intérieur : là siégeait sous un dais le premier magistrat de la cité, et

là aussi, le roi d'Espagne lui jurait de respecter les *fueros* dont ses concitoyens lui avaient confié la défense.

Notre-Dame del Pilar est un immense édifice : on ne le dirait pas. Ce colossal entassement de briques trahit chez son premier architecte, Herrera (1754), des ambitions mal venues. Mais tant d'autres après lui ont mis la main à l'œuvre qu'il rêvait! Du pont de l'Èbre, l'ensemble paraît lourd et massif, malgré les petites coupoles qui chevauchent la toiture et dont l'émail blanc, jaune et bleu se reflète dans les eaux du fleuve. On projetait quatre tours : il n'y en a qu'une; avant d'être fini, le monument paraît découronné.

Trois nefs se partagent l'intérieur, ou plutôt celle du centre n'est qu'un prétexte et un passage aux deux autres. L'ensemble est froid, solennel, ennuyeux dans sa magnificence. Toute la vie afflue aux pieds de la *Vierge del Pilar*. Dans ce petit temple à coupole, une église dans une autre, les fidèles agenouillés prient avec ferveur devant l'image miraculeuse qui rappelle l'apparition de la Vierge à l'apôtre saint Jacques. La statue est posée sur un pilier (*pilar*) : un somptueux manteau ne laisse paraître que la tête de la Vierge noircie, par le temps, et celle de l'Enfant-Dieu; un dais d'argent les surmonte. Devant la balustrade qui défend son autel et les deux voisins, sous l'étincellement des cierges et la lumière adoucie des lampes, toute l'Espagne a prié. Chaque année, le 12 octobre, des milliers de pèlerins affluent de tous les points de la Péninsule. La fête que l'on célèbre alors ne rappelle que de fort loin celles de la dédicace du sanctuaire. *Notre-Dame del Pilar* possède un retable égal en beauté à celui de la Seo; il est l'œuvre du sculpteur Damian Forment (1509-1515); la délicatesse infinie de ce pur joyau d'albâtre contraste avec la pesante épaisseur des gros piliers qui soutiennent la voûte.



Phot. Laurent-Lacoste.

ARAGON. MONASTÈRE DE PIEDRA : GROTTE DES MORTS.

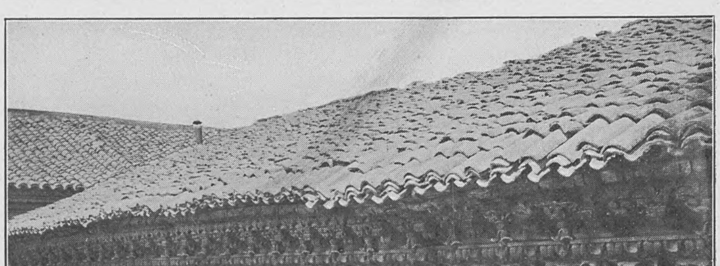
Parmi les œuvres intéressantes léguées à *Saragosse* par l'art de la Renaissance, il faut citer : le portail de l'ancienne église de Santa Engrazia, par Juan et Diego Moralès; le grand *palais de Luna*, qui sert maintenant de cour d'appel (*Audiencia*); la *Casa de Zaporta*, au délicieux patio, dont la colonnade en galerie repose sur des fûts cannelés à la base et ornés de nymphes, de satyres enguirlandés de fleurs.

Saragosse est l'une des villes d'Espagne où l'art *mudejar* a laissé les plus originales productions. Lorsque furent vaincues les armées mauresques, un grand nombre d'ouvriers musulmans, retenus par leurs intérêts, demeurèrent liés à la population par d'anciennes relations. Les juifs non plus ne s'étaient guère déplacés, car les rois d'Aragon leur avaient accordé une protection officielle. Cette situation persista, même après la prise de Grenade, car les rois catholiques, en expulsant du Midi, où ils étaient le plus nombreux, les Maures vaincus, avaient tempéré la rigueur de l'édit pour les royaumes où, depuis longtemps, leurs coreligionnaires n'étaient plus une puissance. Aussi les musulmans et les juifs étaient-ils fort nombreux à Saragosse et à Barcelone. Il y avait parmi eux des décorateurs ingénieux, imbus des traditions orientales.

De leur collaboration avec les constructeurs chrétiens naquirent de nouvelles formules et des formes inaccoutumées où s'allient, dans un même effort créateur, l'Europe et l'Asie. Le plus ancien monument de style *mudejar* à Saragosse est le mur de briques juxtaposé à la Seo. L'on voudrait voir encore la fameuse *Tour Neuve*, bâtie du temps de Ferdinand le Catholique, en 1504; elle était couronnée d'un pinacle qui abritait l'horloge de la ville. Ce fut l'orgueil et la joie des Aragonais : sa grande voix d'airain s'était associée à tous les événements de la vie nationale; elle annonçait l'entrée des rois, sonnait pour Charles-Quint venant jurer les *fueros*; elle sonna aussi pour les émeutes, appela aux armes contre les Français, mêla sa voix à celle du canon, au-dessus des clameurs de la bataille. Une si glorieuse carrière aurait dû préserver la *Tour Neuve*. Malheureusement elle penchait, soit par l'affaissement de la base ou la faute d'architectes imprévoyants; en 1887, la tour fut condamnée; de peur qu'elle n'écrasât le voisinage, on la démolit à coups de pioche : elle n'avait pas duré quatre cents ans.

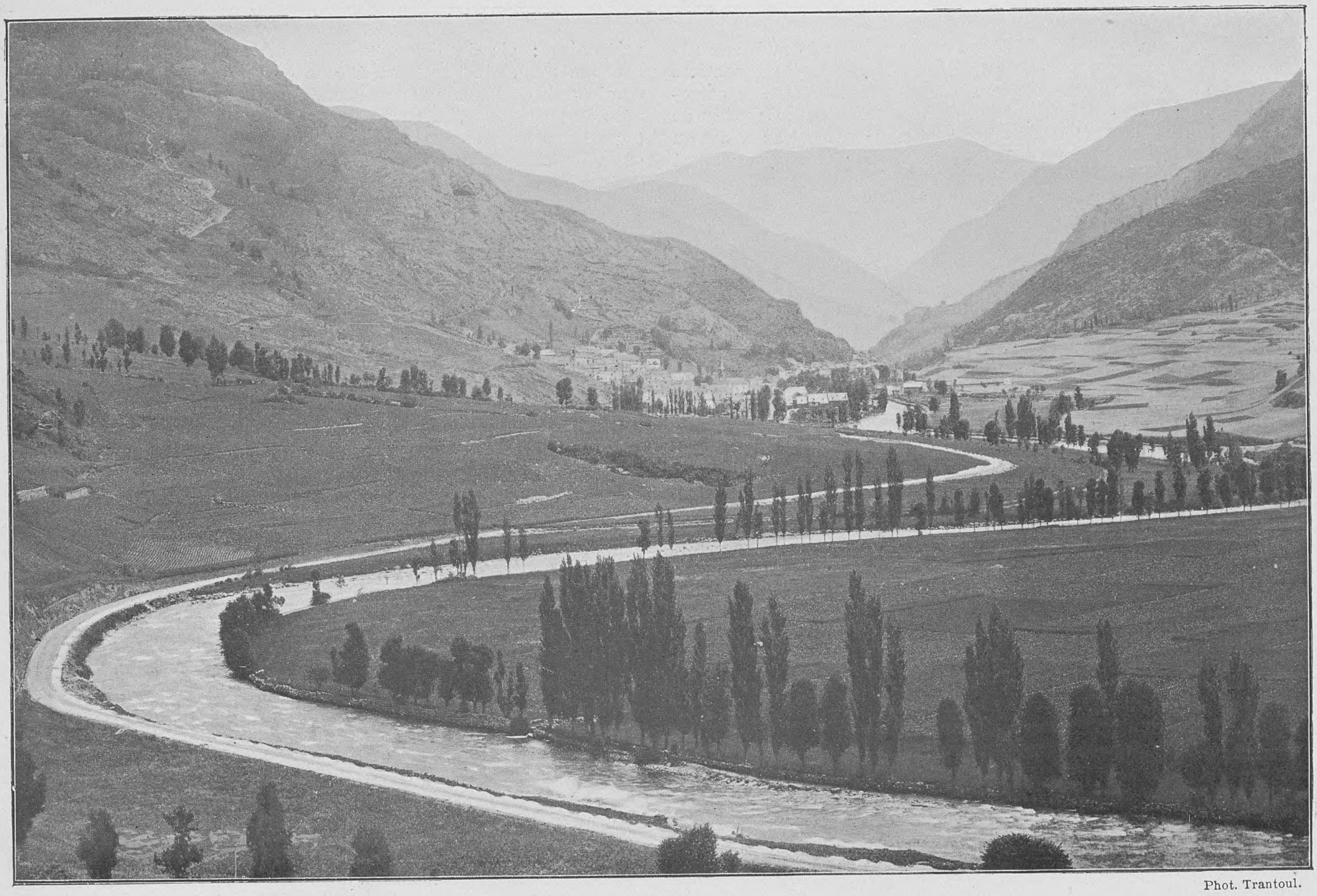
La tour *mudejar* de *Saint-Michel* des Navarrais s'élève au-dessus d'une nef de même style, décorée comme elle de briques et de mosaïques. Le clocher de la *Madeleine* semble un minaret : les faces en sont ornées de charmantes mosaïques mêlées de carreaux de faïence et enrichies de colonnettes de marbre blanc et noir. Un palais de plaisance des rois maures, l'*Aljaferia*, s'élève à l'extrémité orientale de la ville, sur les bords de l'Èbre. On y montre la cellule qu'aurait occupée le *Trouvère* de Verdi; des salles à plafonds *artesonados*; les restes d'une ancienne mosquée; la chambre où naquit, en 1270, sainte Élisabeth, reine de Portugal. L'ancien château des rois maures sert partiellement de caserne.

C'est un régal pour le voyageur éclairé de retrouver dans les monuments de *Saragosse* un reflet d'Orient que n'a pas encore éteint la marée montante de modernisation outrancière.



Phot. Laurent-Lacoste.

SARAGOSSE : FRISE DU PALAIS ARGILLO.



Phot. Trantoul.

VAL D'ARAN : VILLAGE DE BOSOST.

PYRÉNÉES CATALANES

Entre son cours principal et le Cinca ou plutôt l'Ara, son affluent extrême qui plonge par le val de Boucharo dans les parages du Gallego, le *Sègre* embrasse l'immense étendue des Pyrénées centrales que ne pénètre aucune route, du Somport au passage de la Perche.

Après le Cinca, les deux *Nogueras* descendent au Sègre ; leur double vallée recule l'horizon de la plaine de l'Èbre au cœur même des grands massifs primaires soudés à la borne colossale des monts Maudits et dont le cercle enveloppe, jusqu'au pic de Maubermé, le haut *bassin d'Aran* où la Garonne prend sa source.

VAL D'ARAN

La source de la **Garonne** est espagnole, bien que ce fleuve tout entier tourne le dos à l'Espagne. Son versant l'incline vers la France : la ligne conventionnelle qui l'en sépare n'a pour directrice qu'une chaîne secondaire partout aisément franchissable. On imaginait le bassin de la Garonne supérieure comme une sorte de remous, isolé dans une fracture de la grande chaîne pyrénéenne, entre deux rangées correspondantes de hauts sommets, l'une au sud, l'autre au nord. Les diplomates tirèrent une ligne, des monts Maudits au mont Bacanère, éperons opposés des deux systèmes; la *Garonne* se trouva prise. La combinaison diplomatique qui l'emprisonna repose sur une conception absolument contredite par la réalité.

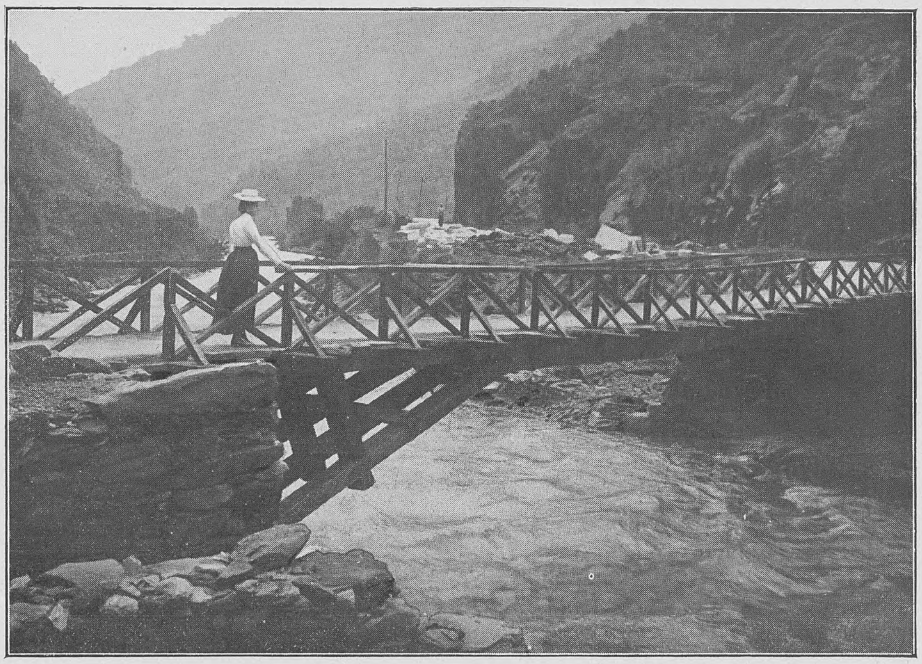
Au sud d'*Aran*, des montagnes sauvages, aux arêtes neigeuses, prolongent vers l'est le soulèvement des monts Maudits : le bassin de la haute Garonne en est tout investi, et c'est à l'est seulement, sur le seuil de séparation dressé par le massif de *Piedrafita,* entre le val d'Aran et la vallée du Noguera Pallaresa, que paraît le lien véritable entre la rangée pyrénéenne du nord et celle du sud. Mais comment pouvait-on s'en douter, lorsque le nom même du massif de Piedrafita, qui comprend des sommets approchant de 3 000 mètres, comme la *Roca Blanca*, était complètement ignoré ? A la place des fières montagnes qui forment la dorsale du *val d'Aran* et l'inclinent vers l'ouest, les cartes de jadis indiquaient vaguement des hauteurs incertaines, attribuaient au bassin du Noguera Pallaresa des vallées entières manifestement entraînées dans l'orbite de la Garonne. Cette géographie fantaisiste ne date pas de bien loin, quarante ans à peine. On se la transmettait de confiance ; l'*isolement* du val d'Aran passait pour un dogme. Il a suffi de *voir* pour dissiper l'erreur : Ch. Packe, le comte Russell, le Dr Jeaubernat et M. Trutat de Toulouse, MM. Maurice Gourdon, Fr. Schrader, E. Belloc ont fait justice de la routine et rétabli la vérité à la lumière des faits.

Les massifs s'enchaînent au sud d'Aran, les cimes montent : en regard des *monts Maudits,* sur la rive gauche du Noguera Ribagorzana, la sierra de *Montarto*, avec le *Comolo Forno* (3 032 mètres) et le pic de *Montarto* (2 827 mètres), le *Comolos Palès* (3 006 mètres) et la cime du *Sabourédo* (2 861 mètres), le grand *pic de Colomès* (2 926 mètres), au nord du val d'Espot, bordé au sud par la masse puissante de *los Encantados* (pic *Peguera*, 2 983 mètres). Partout le granit, la neige, des constellations de lacs ; c'est un océan de montagnes dont les cimes atteignent presque la taille gigantesque de 3 000 mètres. Il serait

difficile d'imaginer, entre le val d'Aran et ses voisins du sud, entre la Garonne et les Nogueras, un barrage plus grandiose. Quelques sentiers y pénètrent : par le val du Noguera Ribagorzana, greffés au carrefour de l'hospice espagnol de *Viella,* d'où se détachent le chemin de Viella, en suivant le cours du rio Negro, et celui du port de *Rieux* ou du *Valdartiès,* ouvert en amont. Par un affluent du Noguera, le port de *Ribereta* débouche dans la vallée de l'Aiguamoch, vers Trédos, à peu de distance en aval des sources de la Garonne.

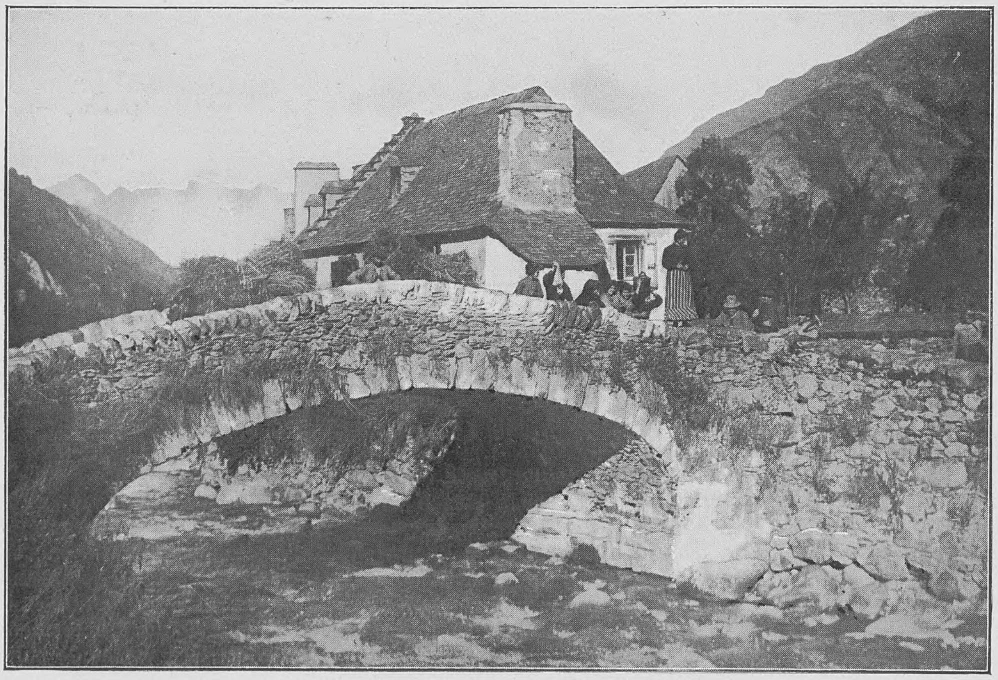
L'investissement montagneux du *val d'Aran* se poursuit à *l'est* par : le massif de *Rida,* où domine le pic de la *Lanza* (2659 mètres); le massif de *Piedrafita,* où se groupent l'*Aouta de Moredo* (2623 mètres), le pic de *Rosario* (2610 mètres), le pic de *Marimaña* (2665 mètres), et le sommet culminant de la *Roca Blanca* (2758 mètres). Ce massif puissant sépare d'une façon très nette le bassin de la haute Garonne de celui du Noguera Pallaresa. Aucun passage n'entame ces solitudes élevées; il faut les tourner soit au nord-ouest par le *Plá de Béret,* vaste pelouse d'où dérivent, à l'opposé l'un de l'autre, la *Garonne* naissante et le filet du *Noguera;* soit par le sud au port de la *Bonaïgue,* entre le rio de ce nom, affluent du Noguera, et la *Garonne de Ruda,* filet nourricier du fleuve Aranais. Mais sur chaque versant du port de la Bonaïgue, seuil de partage des eaux, hissé à 2072 mètres d'altitude, la chute du terrain est profonde et rapide : *Esterri de Anéu,* sur le Noguera, n'est qu'à 971 mètres; *Viella,* sur la Garonne, à 975 mètres. Pour le port de *Béret,* ce n'est qu'une pauvre échancrure, de 5 à 6 mètres, ouverte dans la bordure de la pelouse du *Plá de Béret,* vaste plateau de pâturages à peine ondulé qui constitue, à 1880 mètres d'altitude, le vrai seuil de partage des eaux entre l'Atlantique par la Garonne, et la Méditerranée par le Noguera Pallaresa, tributaire de l'Èbre. La source de la *Garonne* est proche (1872 mètres d'altitude); d'autre part, le *Noguera* ruisselle sur la pente septentrionale du plateau. Déjà, dans sa vallée supérieure, l'ermitage de Nuestra Señora de Mongarri n'est qu'à 1652 mètres, 228 mètres plus bas que le plateau d'origine. Mais, si l'on descend la *Garonne* jusqu'à Trédos (1320 mètres), où le fleuve est à peine formé par la réunion du rio Malo, de la Garonne de Ruda et de l'Aiguamoch, la dénivellation dépasse 500 mètres, bien que Trédos soit trois fois plus rapproché des *goueils* (sources) de la Garonne que Mongarri de celles du Noguera.

Le *Plá de Béret* n'est qu'un seuil de transition; aussitôt, des montagnes de haut relief, rivales du massif de Piedrafita, se redressent *au nord : Peyra Blanca* et pics *Parrous* (2705 mètres); *Artiguettes* (2497 mètres) et *P. de los Armeros* (2532 mètres), traits d'union de la dorsale aranaise avec la rangée du nord, dont les escarpements tombent sur la plaine ariégeoise : pic de l'*Homme* (2722 mètres) et pic de *Maubermé* (2880 mètres). Ainsi se lient, autour du bassin de la Garonne, par un demi-cercle continu de hauts sommets, les Pyrénées du sud et les Pyrénées du nord, dans l'intervalle desquelles s'est étalé le cirque aranais, tourné vers l'ouest français. N'était un renflement du sol, qui n'atteint pas 1440 mètres, au portillon de Burbe, la *Garonne* descendrait tout droit à Bagnères-de-Luchon, entre les deux pylônes dressés sur son horizon : pic de l'*Entécade* (2286 mètres) au sud, mont *Bacanère* (2178 mètres) au nord, que son isolement entre la vallée de Luchon et la coupure du *pont du Roi,* par où passe la Garonne, faisait prendre jusqu'ici pour un géant des Pyrénées.



Phot. H. Meys.

LA GARONNE AU PONT DU ROI.



Phot. de M. M. Spont.

HAUT VAL D'ARAN : LA GARONNE AU PONT D'ARTIÉS.

Mais le *pont du Roi* n'est déjà plus qu'à 583 mètres d'altitude et, de là jusqu'aux monts avant-coureurs du Maubermé, aucun sommet ne surgit qui vaille la peine d'être nommé. De ce nœud, au contraire, où vient se fondre l'hémicycle du val d'Aran, la digue montagneuse se prolonge vers l'est, au-dessus du Noguera Pallaresa. Peu de passages l'interrompent : port de la *Hourquette,* entre le pic de Serraute (2713 mètres) et celui de Maubermé (2880 mètres); *port de Salau,* complété par celui d'*Aula,* sur le flanc oriental du *Montvallier* (2829 mètres) : c'est là l'issue directe de la vallée du Noguera Pallaresa dans celle du Salat, le chemin le plus direct de Toulouse à Lérida.

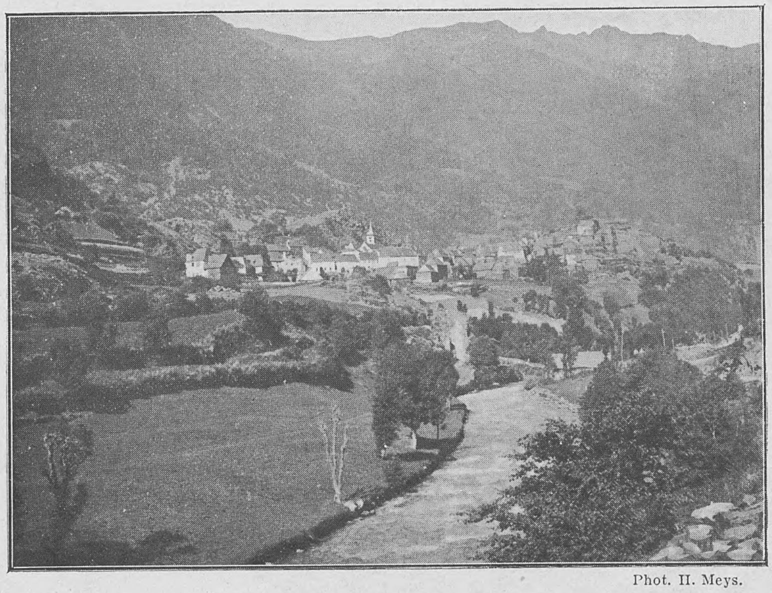
Sources de la Garonne. — Si l'importance d'un cours d'eau se mesurait exclusivement au nombre de kilomètres qu'il parcourt, le *rio Malo* devrait être considéré comme la source la plus lointaine de la *Garonne,* car, de tous les torrents visibles qui contribuent à former le grand fleuve, c'est le plus éloigné de l'embouchure et, par conséquent, celui qui puise le plus avant au cœur des monts. Mais la constance d'une source, son abondance, la limpidité de ses eaux, en la rendant bienfaisante, l'*humanisent* pour ainsi dire et contribuent plus que tout le reste à lui donner le premier rang. C'est pourquoi les *Aranais* se sont toujours refusés à voir la source de leur fleuve ailleurs que dans deux petites fontaines qui sourdent au seuil du Plá de Béret. Il est clair, d'ailleurs, que le fossé naturel qui prend naissance au col de Béret ou de Peyra Blanca, et dans lequel la *Garonne* roule ses flots rapides, pendant 37 kilomètres environ, avant d'entrer en France, est le déversoir de tous les cours d'eau de l'*Aran,* les dépressions latérales ne pouvant être considérées, malgré l'importance de leur apport, que comme des émissaires de valeur secondaire.

« Ceux qui ont choisi le mince filet des *Goueils de Béret* (1872 mètres),

pour en faire la source du grand fleuve, n'étaient pas des géographes. « Ils savaient très bien que la grande eau ne venait pas de là. Les forts courants qui l'apportaient de la haute montagne s'appelaient Malo, le *mauvais*, Ruda, la *rude*, Aiguamoch, le *beaucoup d'eau*... Et d'où venaient-ils ce méchant, cette rude? Des montagnes glacées et sauvages, où la neige reste toujours, où l'on ne passe qu'à grand'peine, à grand péril, et au milieu de l'été seulement. En haut de leur bassin, rien que glace et rochers. Pas d'herbe, rien d'amical ou d'utile pour les pauvres hommes.

« Au contraire, vers le Plá de Béret, partout l'herbe grasse et les montagnes unies; une grande ouverture, la plus profonde, la plus facile de toutes les Pyrénées centrales; un grand chemin de pelouses entre les deux pays, avec les rochers largement écartés à droite et à gauche. Et puis, tout au sommet, jaillissant de l'herbe, ne gelant jamais, ne débordant et ne tarissant pas, la bonne petite source, connue des troupeaux, aimée des bergers et des voyageurs, faite à souhait pour les petits oiseaux, qui ont juste de quoi se baigner dans le bassin de la fontaine. Le voyageur s'y arrêtait au passage, s'y rafraîchissait, y reprenait des forces, la remerciait d'instinct et lui demeurait reconnaissant. Qu'importent maintenant les grands torrents qui grondent là-bas et roulent leur écume sur les granits? C'est toi, petite source, qui es la *Garonne*, la seule *vraie Garonne* des montagnards! » (F. Schrader, *Autour des sources de la Garonne;* « Annuaire du Club alpin français », 1880, p. 241.)

Le mot « Garonne », ainsi que le fait très justement observer M. Émile Belloc, « n'est pas un nom propre ». *Adour, Gave, Neste, Garonne, Rio, Noguera,* autant de noms génériques pour désigner un cours d'eau, des deux côtés des Pyrénées. Rien que dans le val d'Aran, en dehors de la Garonne proprement dite, il y a la *Garonne* de Ruda, la *Garonne* d'Ayguamoch, la *Garonne* d'Artias, le *Garonne* de Jouéou. Sur le versant espagnol, les Nogueras se multiplient : *noguera* Pallaresa, *noguera* Ribagorzana, *noguera* de Ter. Remarquez, en passant, que tous les noms de rivières sont masculins en espagnol, et que Noguera est précisément l'anagramme de Garona, *Garouna*, comme



Phot. H. Meys.

VAL D'ARAN : *LAS BORDAS.*



Phot. H. Meys.

SOURCES DE LA GARONNE, AU PLÁ DE BÉRET.



Phot. H. Meys.

CASCADE DU TROU DU TORO.

disent encore les Aranais. Pour un grand fleuve comme la *Garonne,* il parut aux géographes presque inconvenant de lui donner une source aussi ridiculement modeste que celle du Plá de Béret. Il fallait trouver ailleurs. La source étant espagnole, par principe, on chercha de l'autre côté de la crête frontière.

Aux flancs du pic d'*Aneto* bondit un torrent alimenté par le ruissellement des glaciers : il disparaît dans un gouffre au Plan des *Ayguallads*, puis, s'infléchissant vers l'est, dans les cavités mystérieuses de la montagne, il reparaît au jour, après 4 kilomètres de course souterraine, et jaillit à 600 mètres plus bas, sous les hauteurs du Pouméro, aux fameux *goueils de Jouéou.* De là, le torrent, dévalant par la vallée de l'*Artiga Télin*, happe au passage la Garonne de Viella, résumé de tous les torrents aranais, et gagne droit au nord le *Pont du Roi*, où elle entre en France. Quelle merveilleuse trouvaille! Le plus grand fleuve du Midi alimenté par le plus grand château d'eau glaciaire de toute la chaîne pyrénéenne! Du même coup paraissait justifiée l'origine espagnole de la Garonne. M. Émile Belloc a démontré que cette belle invention ne repose sur aucune raison sérieuse.

Situés à 1415 mètres d'altitude, les **Goueils de Jouéou** se dissimulent au milieu d'un amoncellement indescriptible d'énormes blocs



Phot. H. Meys.

ANETO : VALLÉE DU NOGUERA RIBAGORZANA.

de calcaire jaunâtre, de granit et de schistes, d'arbres géants foudroyés, arrachés à leur support naturel et pourrissant sur place. Profitant des espaces libres, le liquide, conduit par des milliers de canaux invisibles, vient sourdre, limpide ou blanc d'écume, par quatre orifices principaux, à travers ces amas de pierres brisées. C'est là ce qu'on appelle les *goueils de Jouéou.* « Au-dessus de l'immense chaos, les mousses, les lichens, les fougères et les superbes ombelles des angéliques, pour ainsi dire arborescentes, forment un tapis végétal d'une incomparable beauté. C'est au sein de ce sol factice, très meuble, que les espèces ligneuses ont implanté leurs puissantes racines. » Au-dessus de la barrière chaotique, dans les flancs de laquelle s'ouvrent les *goueils,* on débouche sur le vaste pâturage de l'*Artiga Télin* (1 570 mètres), qui impose son nom à la vallée de Jouéou. De grands sommets l'enveloppent : *Tusse* de *Bargas* (2 628 mètres) à l'ouest, massif de *Pouméro* (2 736 mètres), cimes de la *Fourcanade* (2 882 mètres) et pic de *los Negros* (2 580 mètres) au sud; au nord-est, le pic de *Saliès* (2 573 mètres). Absorbées par ce vaste bassin de réception que forme le Plá de l'Artiga, les eaux s'engouffrent par mille conduits souterrains et viennent sourdre aux *goueils de Jouéou,* point de convergence des torrents qui dévalent par les deux profondes vallées creusées sur les flancs du plateau.

Par la vallée latérale d'*Es Pouey*, on accède, non sans peine, au col des Aranais (2 450 mètres), qui débouche sur la *Valleta de Venasque*, où court l'Esera. La pente descend à l'ouest, avec le torrent, s'embourbe dans les pâturages marécageux du *Plan d'Es Aygualluds*, ancien fond de lac mal desséché, arrive enfin au *Trou du Toro.* Les eaux, formant cascade, s'y engouffrent, pour reparaître, d'après la légende, aux *goueils de Jouéou,* sur l'autre versant des montagnes. « La largeur du cours d'eau est de 12^{m},65, sa profondeur de 0^{m},45, son débit de 4 481 litres à la seconde; l'altitude de 2 020 mètres pour le seuil de la cascade, 1 990 mètres pour le fond du Trou du Toro, soit une différence de 30 mètres entre les deux plans.

« Le **Trou du Toro** est entièrement creusé dans un calcaire vacuolaire très fissuré. Cette vaste excavation est fermée de tous côtés, excepté au sud-est. C'est par là que l'onde rapide se précipite. Une immense muraille calcaire, nue, crevassée, diaprée de tons chauds et vigoureux, rouge à la base, s'étage en encorbellements successifs et surplombe la rive gauche jusqu'à une assez grande hauteur. Moins élevée que celle-ci, la falaise septentrionale dresse sa paroi verticale à une douzaine de mètres au-dessus du fond du bassin. A quelque distance en aval de la cascade, l'eau forme une nappe tranquille, sorte de petit lac limpide et peu profond, pénètre sous la paroi rocheuse par des orifices à peine visibles, et disparaît dans des abîmes souterrains, que nul être humain n'a jamais explorés. » Quelle que soit l'abondance des eaux, le gouffre les absorbe. Mais où vont-elles? M. E. Belloc, pour s'en rendre compte, colora vigoureusement, d'un seul coup, la masse liquide avec une solution de fuchsine ammoniacale très fortement concentrée. Rien ne parut aux *goueils de Jouéou.* D'où M. E. Belloc conclut « *que la masse liquide, qui disparaît sous la montagne, au Trou du Toro, n'a rien de commun avec celle qui s'échappe des goueils de Jouéou* ».

Le plateau d'*Es Ayguallads* comprend deux étages successifs, occupant le fond d'un ancien lac. Plus bas s'étendent d'autres dépressions lagunaires, comblées aujourd'hui, et enfin le *Plan des Étangs.* Toutes ces eaux, franchissant un dernier ressaut très accentué, entre l'imposant pic Paderna et la Peña Blanca, forment l'*Esera.* Dès lors, pourquoi supposer, sans aucune preuve, que le cours souterrain des eaux du Trou du Toro s'est détourné, presque à angle droit, de sa direction primitive indiquée par les eaux superficielles, pour perforer un massif rocheux de 4 kilomètres d'épaisseur et aller reparaître à rebours dans une vallée voisine?



Phot. H. Meys.

DANS LA HAUTE VALLÉE DE MALIBIERNE.

LES DEUX NOGUERAS

Le **Noguera Ribagorzana** complète, à l'est des monts Maudits, la douve d'écoulement ouverte à l'ouest par l'*Esera :* au front du grand massif glaciaire, les deux vallées s'enroulent.

Aux temps préhistoriques, c'est-à-dire il y a une quarantaine d'années, la région des *Nogueras* parut à ceux qui l'entrevirent comme un monde insoupçonné, dont ils vantaient la beauté sans apprêt et la grâce pittoresque contrastant avec la sévère grandeur des hautes cimes chargées de frimas. Quand Lequeutre visita, l'un des premiers, cette contrée vierge de touristes et de spéculateurs, il ne put assez dire son admiration pour les épaisses forêts qui couronnaient les pentes au-dessus des prairies et des champs cultivés. Depuis, les traitants sont venus : à mesure que les voies de communication s'avançaient vers l'intérieur, les forêts ont souffert de mortelles atteintes; des millions de sapins jetés à la dérive dans les flots du Noguera, un centième à peine arrivait aux quais de Barcelone. Le reste fut gaspillé, laissé à l'abandon et, la désagrégation des pentes déchaînant les eaux torrentielles, commença la

désorganisation générale. Tels furent les résultats les plus clairs de cette dévastation, aujourd'hui heureusement interrompue. Mais il faut désormais escalader les sommets pour retrouver l'antique forêt, gravir la sierra de *los Encantados*, au-dessus d'Espot, aborder le *Comolos Bienes* : là, des bataillons serrés de fûts énormes se pressent en fourrés inextricables; sous les colonnades des grands pins, dans le fouillis des jeunes plants qui se haussent avides d'air et de lumière, de vieux troncs effondrés, enfouis sous la mousse et les feuilles mortes, laissent jaillir de leurs crevasses toute une végétation de jeunes conifères, de ronces et de framboisiers sauvages.



Phot. H. Meys.

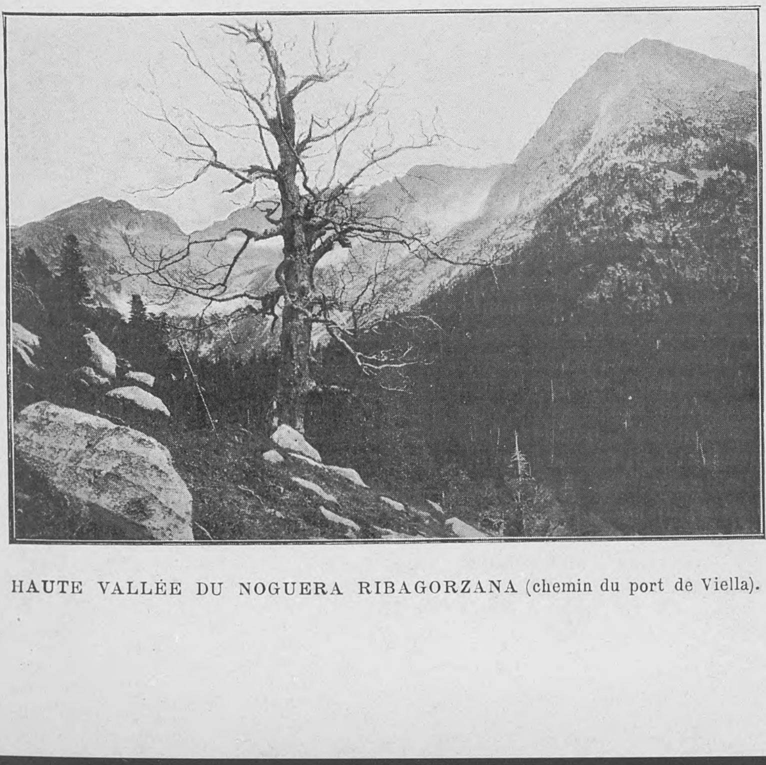
HOSPICE ESPAGNOL DE VIELLA.

Au-dessus des prairies et au débouché de la vallée de San Nicolau, qu'enveloppait jadis un épais manteau forestier, *Bohi* s'élève dans la vallée du *Noguera de Ter*, sur un mamelon rocheux cuit par le soleil : les bains de *Caldas de Bohi* abritent à la saison, dans leur grand caravansérail, la population d'un village. Un promontoire domine au-dessus de *Pont-de-Suer* le confluent du *Noguera de Ter* et du *Noguera Ribagorzana*. Dans les vallons reculés de ces montagnes, les villages rappellent, par leurs toits surplombants à galeries débordantes, les bourgades de l'Espagne septentrionale. Mais, le long des voies fréquentées, les maisons prennent une allure plus ambitieuse et deviennent aussi plus banales, sous le badigeonnage aveuglant des murs.

Avant d'atteindre la plaine de l'Èbre, le *Noguera Ribagorzana* doit rompre le barrage de la *sierra de Montsech*, prolongement des crêtes calcaires qui entravent à l'ouest les cours de l'Esera et du Cinca. *Benabarre*, d'un côté ; *Alsamora*, de l'autre, surveillent le passage : Benabarre, fondée par un chef maure des plus redoutés ; Alsamora, qui porte encore une tour arabe cylindrique, posée sur un rocher, au milieu même de la rue principale.

L'épaisseur massive des *Encantados*, jetée dans l'écartement des deux *Nogueras* supérieurs, ne constitue pas entre leurs vallées un obstacle sans issue. Elles se tendent la main l'une à l'autre par le val d'*Espot* et la *Ribera de San Nicolau*, opposées bout à bout, sous la rangée en demi-cercle des grands sommets : pics *Montanyo* (2746 mètres), *Peguera* (2982 mètres), pics de *Musolas* et *del Peso* (2891 mètres). A Espot, tout le monde vous dira que ces deux grandes aiguilles, qui tranchent là-haut sur le vert sombre des pins, sont deux chasseurs enchantés. Le sommet de l'aiguille occidentale est une plate-forme assez large, couverte de débris granitiques; à l'est, un peu plus basse, la seconde cime est séparée de la première par la brèche des Encantats.

Sous la couronne des grandes crêtes qui parsèment l'horizon du nord, les cinq *lacs de Capdella* s'étalent dans les cuvettes d'un vaste bassin de granit : deux sont fort grands; « leurs nappes, d'une belle couleur bleu sombre, étincellent au soleil dans un cadre de roches fauves, tandis qu'au sud se déroule la belle vallée verdoyante du rio *Flamissel*, avec ses escarpements roussis par le soleil, ses cultures, ses prairies et ses bois ». (LEQUEUTRE.) Le village de *Capdella* commande la vallée : l'hiver y est rude, la neige abondante à cause de l'altitude. On monte de Bohi et de la vallée du Noguera de Ter, à *Capdella*, par le col de *Tahul;* sur l'autre flanc de l'empâtement montagneux, le col de *Triédo* conduit, entre la *punta de Moncenito* (2913 mètres) et la *Tosa de los Mortes*, dans la vallée du Noguera Pallaresa, où s'élève *Rialp*.



HAUTE VALLÉE DU NOGUERA RIBAGORZANA (chemin du port de Viella).



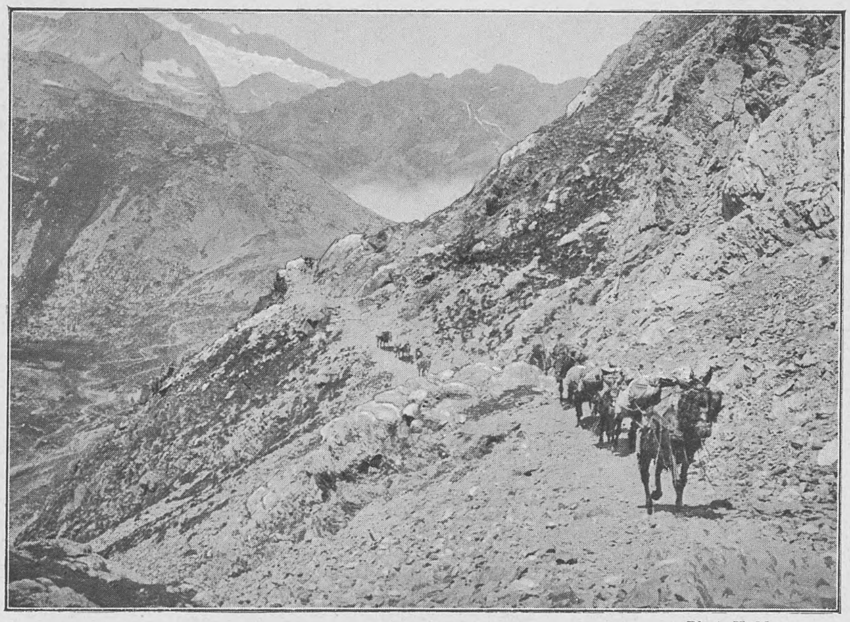
Phot. de M. M. Spont.

MULETIERS ARAGONAIS.

Entre les deux vallées sœurs, de Rialp et de Bohi, *Capdella* commande les communications par le haut pays.

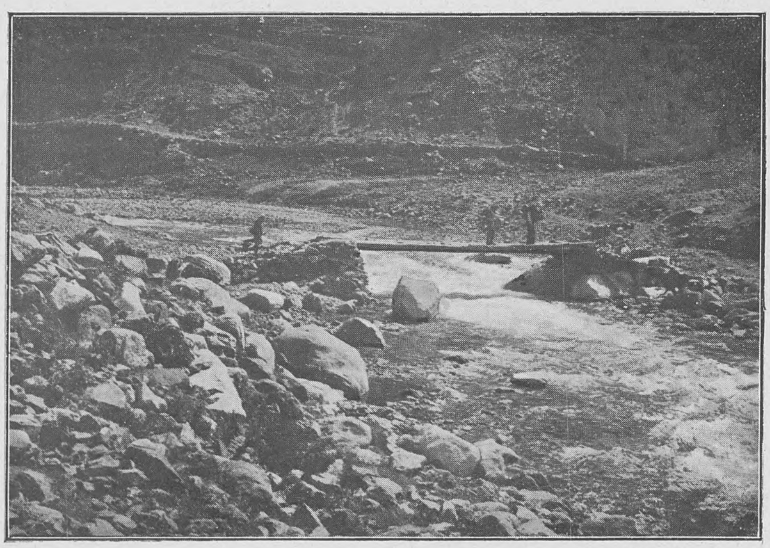
Dans la campagne de *Rialp,* rien ne rappelle ces grands espaces abandonnés que l'on rencontre entre les Sierras d'Aragon. Aucun pouce de terrain n'est perdu. Des chênes verts, des figuiers à 950 mètres d'altitude, des noyers de belle venue bordent les champs. Toute cette vallée est extrêmement fertile et bien arrosée.

Le **Noguera Pallaresa** est sa providence. On a vu comment cette rivière, née au revers du Plá de Béret, s'enroule autour des crêtes qui forment la dorsale du Val d'Aran et descend sur *Esterri.* L'éventail de ses prises d'eau ouvre autant d'échappées sur le seuil des bassins voisins : ports de la *Bonaïgue* et de *Béret*, sur la haute Garonne ; port de *Salau*, sur le Salat, tributaire de la Garonne ; port de *Tabescan*, où monte un chemin muletier qui emprunte le vallon de la *Ribera de Cardos*, dans la direction d'Aulus et de l'Ariège ; port de *Bouet*, par le *val de Ferrera*, ouvert au flanc occidental du bastion de l'Andorre. *Llaborsi* échelonne ses toits plats aux galeries couvertes, sur un promontoire qui s'avance entre la vallée du *Noguera Pallaresa* et celle de la *Ribera de Cardos :* un large bassin, de vertes prairies, tout vibrant d'air et de lumière, dans une ceinture de grands rochers rouges, font à ce pauvre village de montagne un cadre d'une souveraine beauté. *Esterri, Llaborsi Rialp :* ainsi va le *Noguera,* de bassin en défilé, jusqu'à la rencontre du Sègre. Entre *Gerri* et Pablo de Ségur, la route terminée (chose admirable !) s'enfonce dans une étroite fissure, le *coll de Gats* ou *défilé des Chats*, au fond duquel le *Noguera* bondit dans l'ombre ; les rayons du soleil ont de la peine à pénétrer ce vestibule de l'enfer. *Gerri* possède des salines qui font sa richesse : une vieille église, un ancien pont, des rues tortueuses où gambadent les chèvres et carillonnent leurs clochettes, voilà pour le décor. *Pablo de Ségur* n'est pas moins romantique : tous les villages de cette région sont faits pour le plaisir des yeux. Au delà de *Tremp*, qui déborde de ses antiques murailles, *Alsina,* sur les bords du Noguera, garde l'entrée du célèbre défilé des *Terradets,* creusé dans la digue calcaire du *Monsech.*



Phot. H. Meys.

UN CONVOI DE MULES AU PORT DE VIELLA.



Phot. H. Meys.

PONT SUR LE NOGUERA RIBAGORZANA (Entre Aragon et Catalogne).



Phot. H. Meys.

DANS LA VALLÉE DU NOGUERA RIBAGORZANA.

Sous la poussée de cette Sierra, le *Sègre* voisin culbute à son tour dans les gorges magnifiques et peu éloignées d'*Oliana.* Plus haut l'étrange village nommé *Coll de Nargo* étage dans une boucle du *Sègre* le labyrinthe compliqué de ses ruelles, où un mulet trop chargé resterait pris entre les maisons grises, aplaties et comme ancrées au roc, dont elles semblent faire partie. Puis c'est, en remontant le tortueux rio, au-dessus du bourg d'*Organya*, le grandiose et pittoresque passage de *la Cadira,* aussi sauvage que le défilé des Chats, en aval de Gerri. Ces défilés sont frères : ils entaillent à chacune de ses extrémités la sierra de *Bou Mort*, jetée par la traverse, du Sègre au Noguera. Mais le passage de *Cadira* est d'une grandeur plus surprenante encore, surtout au tortueux défilé de *los Tres Pons*, où la muraille calcaire s'élance d'un jet à 300 mètres au-dessus du torrent. Une route carrossable doit franchir cette coulée pittoresque : nos arrière-neveux la verront peut-être ? Elle conduira au bassin d'Urgel, à travers de riants paysages et des campagnes cultivées ; car la Seo de Urgel, qui est la citadelle du Sègre, gardienne des passages de la Cerdagne et du val d'Andorre, n'est accessible encore que par des chemins muletiers assez mal entretenus, parfois même effondrés.

L'ANDORRE

Au cœur même du haut pays andorran, le puig de *Casamanya* (2 750 mètres) se présente à souhait pour en découvrir les principaux sommets. Une enceinte presque continue de crêtes se dresse du côté du nord entre l'*Andorre* et la *France ariégeoise :* il semble que cette massive barrière sépare deux mondes : l'Europe et l'Afrique, tellement les deux versants opposés présentent de contraste. Quelques passages difficiles se hissent jusqu'aux cimes. Le plus éloigné vers l'est est le port de *Saldeu,* auquel on monte de l'Ariège par l'Hospitalet, le seul praticable aux chevaux pendant la belle saison, c'est-à-dire cinq à six mois de l'année. Le port de *Fontargente,* bien que d'un accès assez facile par les Cabannes, est peu fréquenté ; quelques heures seulement le séparent d'Ax ; son beau lac offre un attrait particulier. Le port de *Siguer* (2 595 mètres), qui descend sur la vallée de Vicdessos, est inabordable pendant huit mois de l'année ; il faut, pour y atteindre, franchir un véritable désert et d'âpres rochers coupés de précipices. Enfin, dans le bastion du nord-ouest, les trois ports de *Rat*, ou d'Aurat (2 601 mètres), d'*Arinsall* et de *Bouet* (2 660 mètres) s'enroulent aux flancs du pic de *Cabayrous* (2 837 mètres), du pic de *las Bareytes* (2 800 mètres) et du pic escarpé de *Médacourbe.* Dans cette direction pointent la *Pique d'Estats*

(3150 mètres) et le beau massif du *Montcalm* (3080 mètres). A l'est-sud-est se découvre le pic de *Campcardos* (2914 mètres), jeté entre la rivière d'Andorre et le Sègre.

On descend du nord-ouest sur *Ordino*, à travers de grands cirques gazonnés qu'enveloppent des escarpements où persistent, jusqu'au cœur de l'été, des plaques de neige; puis les broussailles, les arbres isolés, les bois commencent à paraître; et le sentier dévale de terrasse en terrasse par des ravinements que surplombent des saillants de rocher, couronnés de pins rouges rompus par le poids des neiges ou tordus par les tempêtes. Un torrent, le rio de *Tristanya*, tantôt court abondant et limpide sous une voûte d'arbres verts, ou au pied de parois rougeâtres, tantôt serpente à travers les gazons et saute des banquettes de roches vives en gracieuses cascades. Une belle lumière, blanche et ardente, inonde le paysage; l'ombre même prend des tons bleutés presque transparents. Au pied du promontoire qui porte le hameau de Lo Serrat (1660 mètres), le rio de *Tristanya* donne la main à celui de Rialp, et tous les deux unis prennent le nom de rio d'*Ordino* ou *Valira du nord*.



Phot. de M. M. Spont.

HAUTE RÉGION DE COLOMÈS; *ESTAÑ CLOTOS* (2175 mètres).

La région change alors de caractère; des forêts couvrent les pentes; quelques maisons s'égrènent au milieu des cultures. *Ordino*, bourg d'importance, que dominent les escarpements du puig de *Casamanya*, est situé au confluent du rio del *Ensegä* avec le *Valira del Nort* (1300 mètres). Plus bas, dans le charmant bassin des *Escaldas* (1170 mètres), le confluent du *Valira du nord* avec le *riu Madrin* ou *Valira oriental* forme le *Valira* proprement dit, *Balira*, ou *Embalira*, affluent du Sègre.

Le val d'Andorre, si l'on y descend du col de Saldeu par le ravin du *Valira oriental*, offre des aspects plus âpres, des contours plus heurtés. Quelques mines de fer, sommairement exploitées par des forges à la catalane, mettaient autrefois un peu de vie dans ces montagnes. Mais les forges et le gaspillage ont peu à peu tué la forêt. Il y a bien encore des bois communaux dont l'usage est restreint aux besoins du chauffage et de la construction et soumis à des règlements précis. Mais on ne trouve plus en *Andorre*, du moins dans la région orientale, la plus atteinte, ces grandes et belles forêts qui tapissent encore les versants de certaines vallées espagnoles des grandes Pyrénées. Ne pouvant plus vivre d'industrie, les *Andorrans* se sont faits agriculteurs et pasteurs.

Une circulaire ministérielle de 1867 autorise les *Andorrans* à introduire chez nous, sans payer aucun droit de douane, comme s'il s'agissait d'une de nos colonies, tous les produits munis d'un certificat d'origine. Or ces certificats sont délivrés à tout venant. Les *Andorrans* achètent à vil prix des troupeaux de moutons, qu'ils payent en monnaie espagnole; ils les conduisent en *Andorre*, les font accompagner de certificats andorrans et les réexpédient en France sans rien payer. Ces moutons espagnols, faussement estampillés *andorrans*, sont revendus sur nos marchés et payés en monnaie française, ce qui constitue, par le seul fait du change, un important bénéfice pour les négociants andorrans. Par suite de cette concurrence illicite, les prix des moutons français se sont fortement abaissés, et encore les éleveurs les écoulent-ils difficilement. La Chambre de commerce de Perpignan et les Sociétés agricoles des Pyrénées-Orientales vivement émues de cette situation demandent la répression de la contrebande. « D'ailleurs les *Andorrans* introduisent impunément chez nous de grandes quantités de phosphore, d'allumettes, de tabac, de cigares. » (Félix Regnault, *l'Andorre*.)

Il n'y a pas de routes carrossables en *Andorre;* les vieux du pays ne les souhaitent guère, parce qu'ils sont jaloux à l'extrême de leur indépendance et de leurs vieux usages, et qu'ils considèrent leur isolement relatif comme une garantie indispensable de leur conservation. Les mœurs ont gardé la simplicité traditionnelle.

Le village des *Escaldas* est perché en sentinelle au-dessus d'un vaste cirque de champs bien cultivés que commande *Andorre-la-Vieille*, capitale de la vallée. Ici finissent les longues glissades sur la roche usée par les pieds des mules et des passants, et l'interminable escalier qui descend, avec le ravin du Valira oriental. Le village des *Escaldas* fabriquait autrefois de grossières étoffes de laine pour les gens du pays: depuis l'invasion des produits étrangers, ses métiers sont dans le marasme. Mais *las Escaldas* pourrait être une ville d'eaux: le long des rues, en escalier, comme il convient, roulent les eaux fumantes (72° centigrades) de sources thermales sulfureuses que les ménagères utilisent pour les services du ménage. Huit ou dix baignoires suffisent aux quelques baigneurs égarés dans ce Barèges andorran.

Des rues tortueuses qui montent et se croisent dans l'ombre, entre des maisons agrestes, bâties en fragments de schistes et de granit, cela ne donne guère à **Andorre-la-Vieille** la mine d'une capitale. Mais, c'est une capitale rustique, comme les gens qui l'habitent. Ils en sont encore au temps de Charlemagne pour leur Constitution; combien d'États pourraient envier cette stabilité! Louis le Débonnaire, pour reconnaître les services que lui avaient rendus les *Andorrans*, leur accorda, par une charte, le droit de se gouverner eux-mêmes.



Phot. de M. M. Spont.

CANOT DÉMONTABLE SUR L'*ESTAÑ MAJOU* (2085 mètres).

Plus tard, une partie de ses droits suzerains passa aux évêques d'Urgel : les comtes, d'autre part, ajoutèrent aux droits des Andorrans d'importants privilèges. Cependant les comtes de Foix, héritiers des comtes d'Urgel, en revendiquaient les prérogatives : il y eut entre eux et les évêques d'Urgel de longs démêlés auxquels mit fin la convention du 8 septembre 1278. Les *vallées neutres d'Andorre* ont vécu depuis sous la suzeraineté indivise de l'évêque d'Urgel et des comtes de Foix, que représente aujourd'hui le gouvernement français par son préfet des Pyrénées-Orientales. En souvenir de l'ancien vasselage, l'*Andorre* paye 960 francs à la France et 450 francs au comte-évêque d'Urgel. Deux *viguiers,* nommés l'un par le gouvernement français, l'autre par l'évêque suzerain, exercent des pouvoirs variés, surtout judiciaires : ils commanderaient, au besoin, la milice composée théoriquement de tous les chefs de famille possédant un fusil.

Les **vallées neutres d'Andorre** sont groupées en six paroisses ; la population de la capitale dépasse mille habitants. Chacune des paroisses élit quatre conseillers et les vingt-quatre élus forment un *Conseil général* de gouvernement que préside un *syndic* choisi par ses collègues. *Andorre-la-Vieille,* où se réunit le Conseil général, s'élève au pied du pic d'*Anclar* (2 327 mètres), sur un terre-plein qui domine le frais bassin du Valira. Le palais ou plutôt l'*Hôtel du gouvernement* occupe le fond d'une place, adossée au roc immuable. Il y a de tout dans ce caravansérail, à la fois prison, palais de justice, hôtel de ville, maison d'école. L'édifice, vieillot mais solide, n'a rien de remarquable, hormis sa simplicité : au-dessus de la porte, un écusson de marbre, avec les armes et la devise de la république, « *Domus consilii, sedes justitiæ* ; la maison du conseil est la demeure de la justice ». Belle maxime, si on l'applique ; mais tant d'autres le sont si peu ! En bas sont les écuries où les membres du Conseil abritent leurs montures. Au premier, grande salle de réunion, armoire de fer à six fermetures, dont chaque paroisse possède une clef, et dans laquelle se conservent précieusement les archives de l'État. A côté : chapelle ; cuisine à l'antique avec des bancs massifs le long des murs, foyer central, landiers pour suspendre les chaudrons : la fumée s'échappe par un trou de la voûte.

Quand le Conseil délibère, la République pourvoit à sa nourriture : chaque conseiller touche 10 pesetas (francs). Le Syndic, qui reçoit ses collègues, en touche 80. Mais les fonctions représentatives sont purement honorifiques et, comme telles, sans rétribution d'aucune sorte. Heureux pays qui ne connaît ni pensions alimentaires pour députés, ni impôts, ni gendarmes, ni douaniers ! Et comme l'on comprend qu'il tienne à rester lui-même. Comptez bien son budget d'État : 960 francs dus à la France, 450 à l'évêque d'Urgel, soit 1 410 francs. De plus, 10 francs par conseiller, soit $23 \times 10 = 230$ francs, $+ 80$ francs au syndic $= 310$ francs. En tout, un impôt commun de 1 720 francs. Pour une population totale de 5 230 habitants, cela ne fait pas 0 fr. 35 par habitant. Notre budget français de 1906 atteint officiellement 3 milliards 760 millions : pour une population totale de 38 millions d'habitants, cela donne 97 fr. 65 par tête d'habitant. En Espagne, le budget de 1906 égale 968 857 000 pesetas ; la population est de 18 118 000 habitants ; résultat : 52 pesetas à payer par tête.

Et chaque Andorran ne paye pas 35 centimes ! Étonnez-vous, après cela, que ces pauvres gens veuillent rester ce qu'ils sont !





Phot. de M. M. Spont.

LOS ENCANTADOS (HAUTE-CATALOGNE). — *ESTAÑ MAJOU* (Val de Colomès).

L'*Embalira,* large et belle rivière, aux remous de cristal, descend vers le sud, à travers un bassin bien cultivé. Un défilé aux belles parois rouges resserre ses eaux dans une cluse sombre et sauvage. Un ravin encore et voici les maisons de *San Julian* qui défilent en bordure de la rive gauche de la rivière. Le village est aussi animé que les autres bourgs andorrans sont tranquilles et arriérés. C'est qu'à *San Julian* le commerce et la contrebande ont leurs dépôts et des magasins toujours bien approvisionnés, dont les marchandises n'attendent qu'un moment favorable pour passer en France ou en Espagne ; car d'ici à Urgel la distance est courte, le chemin facile, et les carabiniers ne sont pas d'humeur trop farouche. *San Julian* est la ville marchande de l'*Andorre :* le rio *Ner* limite de ce côté la république.

On entre en Catalogne ; pas un coin de terre qui ne soit cultivé. La vigne paraît : le climat lui permet de mûrir ses fruits. Déjà les villages, échappés aux rudesses du climat andorran, prennent une autre physionomie et rappellent les villages français du versant ariégeois. Avec ses maisons blanchies à la chaux, ses galeries de bois abritées du soleil par le rebord du toit, *Anserall* est tout à fait méridional ; l'Andorre et ses pauvres maisons de schiste et de granit aussi fermes que le roc, tout cela est fini. Voici la conque d'*Urgel* qu'arrose le *Sègre.*

CERDAGNE ESPAGNOLE

Le *Sègre* puise aux sources nombreuses qui drainent le haut plateau de **Cerdagne,** ancien bassin lacustre, le plus grand des Pyrénées, à l'épuisement duquel contribuèrent les forces volcaniques dont l'action principale, concentrée dans la région d'Olot, secoua terriblement le voisinage et modifia l'équilibre du sol. A 1 200 mètres d'altitude, la Cerdagne forme un petit monde à part, nettement déterminé.

Avant la conquête romaine, un peuple d'origine ibérique, les *Cerretani,* occupait ce plateau. Ceré ou *Cerre* en basque euskarien serait l'équivalent de montagne : l'espagnol en a tiré *sierra,* le catalan *serre.* Les *Cerretani* étaient donc les peuples de la montagne et Ceré aurait été l'ancien nom de Llivia, qui fut longtemps la capitale du pays. *Julia Llivia* est un nom d'origine romaine. Deux pays formaient alors toute la contrée Cerretane : le *pagus* de Llivia et le *pagus* de Barida. La débâcle

de l'empire romain, sous la poussée des barbares, en fit un *comté* qui s'étendait depuis le cours supérieur du Têt jusqu'aux environs de la Seo de Urgel. A la mort du dernier comte de Cerdagne (1117), ses domaines passèrent au comte de Barcelone qui, en 1172, hérita encore du Roussillon. Ainsi les comtés voisins de Barcelone, Cerdagne et Roussillon se trouvèrent unis en un puissant État, bien avant la fin du



ANDORRE-LA-VIEILLE.

XIIe siècle. Le 7 novembre 1659, don Luis de Haro, pour le roi d'Espagne Philippe IV, et le cardinal Mazarin, pour le roi de France Louis XIV, signèrent dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, le *traité des Pyrénées* qui mettait fin à la longue animosité des deux pays et rectifiait leurs frontières. Le Roussillon, le Vallespir, le Capçir, le Conflent et une partie de la Cerdagne revenaient à la France; mais l'article 42 du traité brouilla les plénipotentiaires chargés de faire le départ du comté de *Cerdagne*. On se réunit à Llivia, le 12 novembre 1660, et une explication du fameux article fut enfin rédigée : la vallée de *Carol* restait à la France avec une portion de la Cerdagne, comprenant en tout 33 villages. Or *Llivia* ayant qualité de ville et même de capitale, depuis un temps immémorial, ne pouvait être traitée comme un simple village : le commissaire espagnol obtint de la conserver. Ainsi s'explique cette enclave de 12 kilomètres carrés, qui reste à l'Espagne, en plein territoire devenu français. La route qui unit Llivia et Puycerda est neutre; elle coupe la route française de Bourg-Madame à Ur et passe, sur un pont de pierre, la rivière de la *Rahur* qui fait limite, de ce côté, entre la France et l'Espagne.

L'*enclave espagnole* de **Llivia** comprend, avec la bourgade de ce nom, deux hameaux, l'un au nord, *Saréja*, l'autre au sud, *Gorguja*. L'ensemble a la forme d'un croissant que traverse le Sègre. *Llivia* n'a que 1 200 habitants : la grande rue, la *Mercadal*, ne rappelle guère celle d'une ancienne capitale; mais il faut voir l'église, dont le principal retable plie sous le faix des colonnes torses, des statues, des grappes de raisin, des oiseaux et des roses d'or; tout cela est d'un luxe immodéré, tout à fait à l'espagnole. L'ancien *château* de *Llivia* s'élevait, au temps des Romains, sur le monticule que forme l'extrémité méridionale d'un chaînon descendu du Carlitte; ce fut au moyen âge la principale forteresse de la Cerdagne. Louis XI la fit démanteler. Le peu qui reste permet d'en reconstituer l'ensemble : donjon rectangulaire d'une grande épaisseur lié, par des courtines d'environ 40 mètres de long, à quatre tours d'angle de 6 mètres de diamètre. *Llivia* est au pied du château : la ville fait partie du district de Puycerda, province de Gerona.

Les grasses prairies de l'enclave nourrissent un bétail recherché. L'été venu, des troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons gravissent les pentes du Carlitte, car, de temps immémorial, les gens de *Llivia* jouissent du droit de pacage indivis, avec plusieurs communes françaises, sur les hauts pâturages; de là sont nés bien des conflits. Il se fait aussi, dans la ville, grâce à l'immunité douanière qui favorise ces pratiques, un commerce assez fructueux d'articles prohibés : poudre, allumettes, cartes à jouer, tabac, alcool, malgré la surveillance des douaniers français, impuissants contre une contrebande aussi facile, puisque aucun obstacle ne sépare l'*enclave* du territoire voisin.

Le **Sègre** (Sicoris-Sigoris, flumen Segor, flumen Segure, Segor et Sègre à la fin du XIIe siècle) prend jour dans la haute vallée de Llo, à la *freda y regalada font de Segre*, au pied du pic de Sègre (2 795 mètres). Le torrent creuse sa route dans une étroite gorge, traverse *Saillagouse*, l'enclave de *Llivia*, reçoit la *Rahur* ou Régur au détour de Bourg-Madame et entre presque immédiatement en Espagne, à la hauteur de Puycerda. Grand collecteur de la Cerdagne, il reçoit les eaux du Carlitte et du Puig Mal : sur sa gauche, la rivière d'*Err*, toujours impétueuse, qui conflue sous les murs de *Llivia*,



Phot. Maurice.

ROUTE DE L'HOSPITALET A ANDORRE-LA-VIEILLE.

le torrent de *Nahuja*, près de Bourg-Madame, le *Varena*, en Espagne, près du village d'Aja; sur la rive droite, la rivière d'*Eyne* rallie le Sègre sous le nom d'*Angoust;* au-dessous d'Estavar, la rivière d'*Egat*, celle d'*Angoustrine*, qui, accrue du ruisseau des Escaldes, prend à partir d'Ur le nom de *Rahur* ou *Régur*, enfin l'*Arabo*, rivière de la vallée de Carol, qui ouvre les communications de la Cerdagne avec le pays de Foix. La rivière de *Carol* recueille les eaux du col de *Pimorent* (Puymorens) et, par le ruisseau de Fontvive, sert d'écoulement à l'étang



VUE GÉNÉRALE DE PUYCERDA.

de *Lanos*, le plus considérable des Pyrénées, à 2 150 mètres d'altitude. L'*Arabo* atteint le Sègre en aval de Puycerda, métropole de la Cerdagne espagnole.

Puycerda fut créé vers 1176 par le roi d'Aragon Alphonse Ier. Le plateau, alors inculte, qui porte la ville, était connu sous le nom de *mont Cerdá*; il domine toute la plaine de Cerdagne. Une charte de 1181 donnait à *Puycerda* ses premiers privilèges municipaux, mais lui faisait, en retour, une obligation de se fortifier : ce devait être la sauvegarde du pays; la ville le fut en effet. Son long passé de gloire lui a valu les titres de « *heróica y siempre invicta* ». Les carlistes l'assiégèrent, en avril 1873 et en août-septembre 1874. La ville avec l'alcadе se défendirent à mort.



MULETIERS CATALANS.

Ces souvenirs guerriers font rêver d'une place forte entourée de murailles et hérissée de tours. Il n'en est rien : depuis une vingtaine d'années, *Puycerda* s'est transformée; la route nouvelle de Ripoll à Barcelone, vers le col de Tosas, a conduit sur le plateau cerdan des hommes entreprenants, qui ont fait de l'ancienne cité une ville à la mode. Beaucoup de vieux logis ont mordu la poussière; on a refait les rues, démoli les remparts gênants, édifié, aux environs, de coquettes villas.

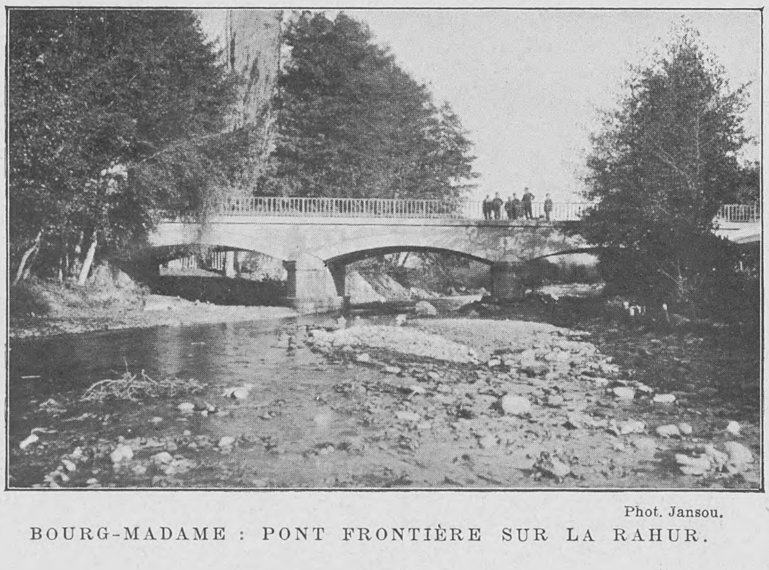
On entre dans la ville par la *Puerta de Escolapios*, encadrée de murs cyclopéens. Aux jours de marché, la place de la Constitution ou *Plassa Mayor* ne manque pas d'animation. « Sous les porches, à côté de colonnes luisantes et boiteuses, s'ouvrent des boutiques sombres et reculées. Les filles de la campagne sont alignées, debout, un panier posé à terre devant elles; en général, ce sont des figures fanées, des corps malingres et défaits : le travail et souvent l'indigence en sont cause. Au milieu de la place s'élève la statue du général Cabrinety, qui, le 11 avril 1873, délivra *Puycerda* des carlistes.

« En été, le dimanche, la *Calle de Santa Maria* est si animée que l'on se croirait dans l'un des coins les plus mouvementés de Barcelone. La sortie de la messe est un spectacle unique. Jamais rue ne fut plus remplie de monde, plus éblouissante : les familles espagnoles en villégiature y étalent des toilettes voyantes, élégantes, superbes, et forment des groupes d'une animation extraordinaire. Dans les autres rues, sur la place, c'est un fouillis bruyant et pittoresque de mulets, de chevaux, de paysans et de paysannes venus des deux Cerdagnes. Les magasins, comme les rues, regorgent de monde. Les balcons en saillie, recouverts de toiles multicolores, forment des espèces de chambres aériennes, où l'on cause, le soir, en humant le frais. » (P. VIDAL.)

Mais, il faut en prendre son parti, *Puycerda* devient banale. « Les populations de la Cerdagne espagnole ont conservé, avec les anciennes mœurs, les pittoresques costumes catalans, particulièrement dans la haute montagne de Barida. Dans la plaine, et surtout à *Puycerda*, *Llivia*, et même *Bellver*, la *barretina* vermeille ou violette a disparu, pour céder le pas à la moderne casquette de Barcelone. L'on peut dire que, dans ces trois petites villes cerdanes, les vieux usages locaux ont fait place aux habitudes de la grande cité catalane et que leurs habitants sont complètement « barcelonisés ». (A. SALSAS, *la Cerdagne espagnole*.)

Le terre-plein sur lequel est bâti *Puycerda* s'élève à 1 190 mètres d'altitude, mesure prise devant l'église Sainte-Marie. Si l'on fait attention que le plateau de la Perche, seuil de partage des eaux entre le Têt et le Sègre, dépasse 1 570 mètres, l'inclinaison du bassin cerdan vers le sud devient manifeste. La *Cerdagne espagnole* s'étale en une vaste plaine longue de 11 kilomètres à vol d'oiseau, entre Bourg-Madame et le barrage d'Isobol; son altitude moyenne est de 1 000 à 1 100 mètres. Une ceinture de collines adossées au rebord des hautes chaînes de l'Andorre et de la *sierra de Cadi* enclôt cet ancien fond lacustre. Le *Sègre* en a drainé les eaux, mais, contrarié par les contreforts des *Sierras* qui se croisent au sud, il a dû se frayer violemment une issue, de la plaine de Cerdagne à la conque d'Urgel, par les défilés d'*Isobol* et les âpres crevasses de *Martinet* et de *Bar*. Dans la plaine cerdane, le fleuve promène son flot clair et limpide à travers de belles prairies; sur sa droite, de larges terrasses, presque horizontales, sont cultivées, et ces plans (*pla* en catalan) forment, jusqu'à la croupe des monts, le territoire fertile de la *Solana;* hameaux et villages aux toits d'ardoises s'alignent régulièrement à fleur de collines.

En *Barida*, territoire complémentaire de la plaine cerdane,

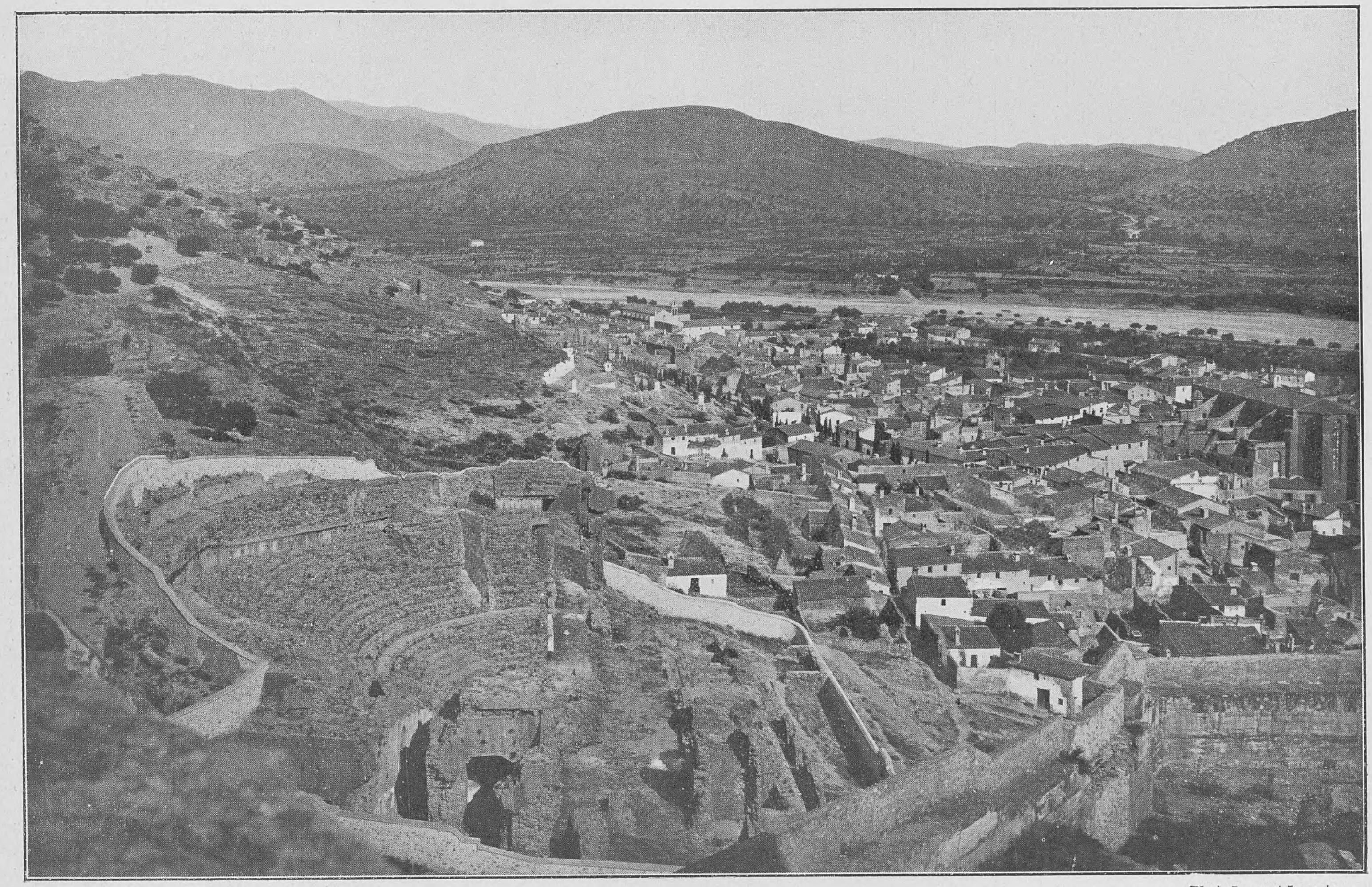


Phot. Jansou.

BOURG-MADAME : PONT FRONTIÈRE SUR LA RAHUR.

les maisons aux toits rouges offrent déjà un aspect un peu différent : **Bellver**, gros bourg qualifié ville, domine la contrée, du haut d'une terrasse calcaire dont les rochers surplombent la rive gauche du *Sègre* d'une cinquantaine de mètres. *Bellver*, c'est *Beauvoir*, *Bellevue* : un pont de bois enjambe la rivière; de vieilles murailles, flanquées de plusieurs tours, dont l'une bien conservée, couronnent l'escarpement. C'est un joli coin de pays. *Bellver* gardait les approches du défilé d'*Isobol;* ce fut, en même temps qu'une place forte, le centre naturel d'un ancien bailliage (*Battlia*), qui fut autrefois la sous-viguerie de *Barida*, dépendance féodale du comté de Cerdagne. Une ville neuve étage, au dos de l'ancienne forteresse, les toits rouges de ses maisons, avec leurs façades peintes, leurs balcons de bois en saillie et les grilles de fer forgé qui leur donnent une si franche couleur locale.

Entre Bellver et la Seo de Urgel (36 kilomètres), le chemin s'étrangle



Phot. Laurent-Lacoste.

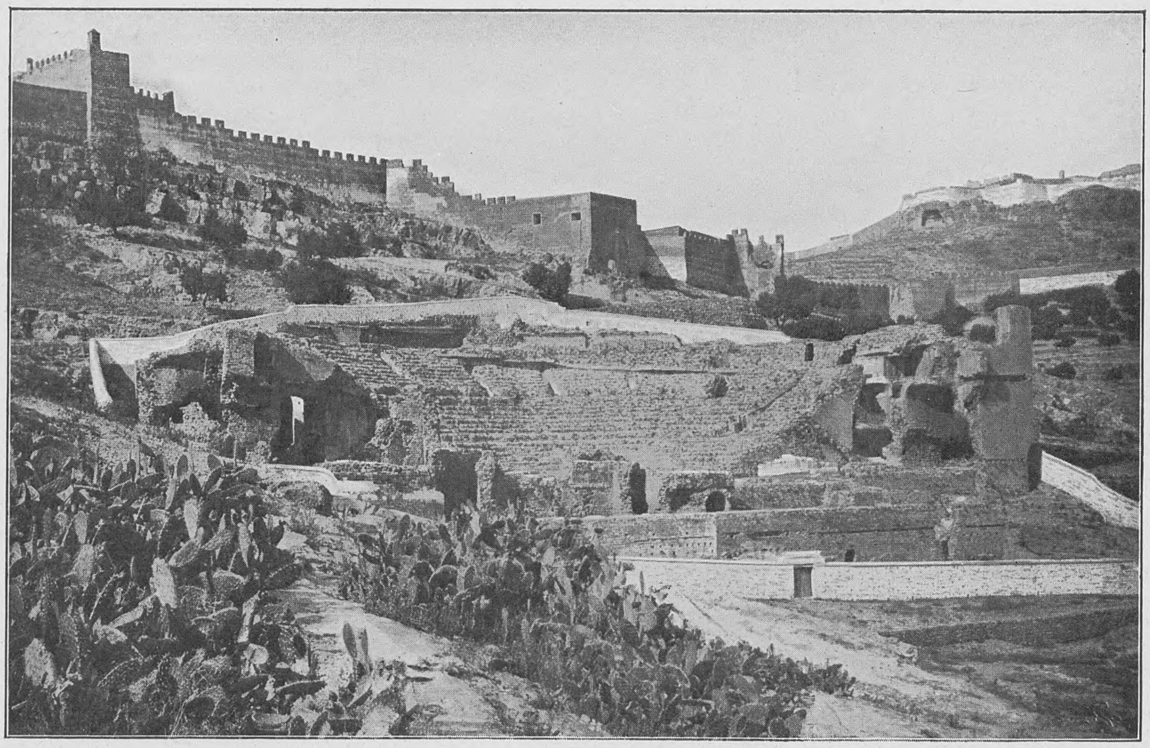
VUE GÉNÉRALE DE SAGONTE, PRISE DU CASTILLO.

entre de hautes murailles : au delà d'Isobol, à *Sant Marti dels Cástells* (Saint-Martin-des-Châteaux), pointe un vieux manoir démantelé dont la tour s'incruste à un piton isolé que le *Sègre* contourne en bouillonnant. A l'issue des défilés, le pittoresque village d'*Arseguell*, juché sur un éperon en face des crêtes dentelées et des rochers en tuyaux d'orgues de la *sierra de Cadi*, signale l'ancienne frontière du comté d'Urgel. La *conque d'Urgel*, ancien lac régulateur du Sègre (11 kilomètres de long sur 5 de large), s'est transformée en une plaine de fertiles alluvions : le froment, le maïs, la vigne, l'olivier, le figuier, le pêcher y viennent à souhait. Le *Sègre* n'a point toutefois abandonné complètement son ancien domaine : il vagabonde, étirant ses graviers dans l'enlacement des saules et des peupliers.

Ici trône la **Seo de Urgel.** On a jeté bas les anciens murs; les vieux logis sont transformés, mais les rues ont conservé leur caractère antique; c'est plaisir de flâner sous les arcades de la *Calle Mayor*, promenoir continu, dans la pénombre duquel jaillit de distance en distance l'éclair électrique. La *cathédrale*, bâtie par saint Ermengaud et consacrée en 1040, est le seul monument remarquable de la *Seo de Urgel;* il n'y a pas de plus bel édifice roman dans toutes les Pyrénées espagnoles. Mais les tours sont inachevées et, pour comble, on les a ridiculement coiffées de toitures pyramidales en complet désaccord avec la sévère beauté du monument. C'étaient de vrais donjons que ces clochers : de rares meurtrières entr'ouvrent l'épaisseur des murs. L'intérieur de la cathédrale, à trois nefs, aurait bien conservé son caractère primitif si la décoration romane n'en avait été noyée sous les plâtras des prétendues restaurations du XVIIIe siècle.

Puycerda, *Urgel*, de riantes campagnes, le passage de la *Cadira*, *Oliana* et ses gorges magnifiques, conduisent le *Sègre* sous *Lérida*, au découvert de la plaine de l'Èbre. L'incalculable masse liquide que lui envoient les neiges et les glaces des Pyrénées centrales donne au cours du *Sègre* une telle puissance, qu'à son arrivée dans l'Èbre il fait parfois refluer les eaux du grand fleuve, comme un flot de marée. Sans lui, les campagnes de *Balaguer* et de *Lérida* ne seraient qu'une étendue stérile, comme les fonds de la plaine aragonaise. On s'est préoccupé d'étendre encore les bienfaits de l'irrigation. Dès le XVIe siècle, il fut question de dériver les eaux du *Sègre*. Philippe II fit construire l'amorce d'un canal, puis les travaux furent délaissés. Enfin, après maintes reprises et sur les plans de l'ingénieur D. Pedro de Andrès y Puigdollers, le fameux *canal*, moins grandiose qu'on ne le projetait au début, ouvert en 1853, se terminait en 1861. On estime à 52 000 hectares les terrains qui lui doivent la vie.

Lérida commande le cours du *Sègre*, comme Saragosse le cœur du bassin de l'Èbre. C'est l'antique *Sicoris*, gardienne des issues qui conduisent des Pyrénées orientales dans la plaine aragonaise. Aussi le poste fut-il fortifié de bonne heure et plus d'une fois conquis. César prit Lérida; les Wisigoths y tinrent conseil; les Maures y étaient en 713; Louis le Débonnaire en 799; Raymond Bérenger IV en fit une résidence princière. Les troupes de Louis XIII entrèrent dans la place en 1642, mais le grand Condé l'assiégea vainement en 1647. Suchet, plus heureux, reprenait Lérida, mais aussi pour bientôt en sortir (1810). Ces états de service prouvent à quel point l'on a eu raison de fortifier *Lérida :* c'est encore aujourd'hui une place d'armes de premier ordre, le réduit central et définitif de la défense de l'Èbre. Là convergent, par la voie des torrents tributaires du *Sègre*, tous les chemins d'approche ouverts dans l'épaisseur formidable des grandes *Pyrénées aragonaises* et *catalanes*.



Phot. Laurent-Lacoste.

THÉATRE ROMAIN DE SAGONTE (Murviedro).

BASSIN INFÉRIEUR DE L'ÈBRE

Un beau fleuve, à peu près inutile, tel est l'**Èbre** au-dessous de Saragosse. Autrefois, une digue de montagnes lui barrait l'accès de la mer et ses eaux refluaient, couvrant d'un grand lac la cuvette aragonaise. Mais, un jour, l'équilibre de la Meseta ibérique s'étant rompu, le fleuve s'ouvrit un passage à travers les fragments disloqués du massif de retenue : ce sont les *défilés de l'Èbre*, entre *Mequinenza* et *Tortose*. A l'époque romaine, la côte, à l'embouchure de l'*Èbre*, était rectiligne, entre San Carlos de la Rápita au sud et Ametlla au nord; les galères mouillaient au port de *Dertosa* (aujourd'hui Campredó); des chaînes, scellées aux tours de la Carroba, défendaient l'entrée. Depuis lors, les alluvions qu'entraîne le fleuve empiétant de plus en plus sur la mer, le *delta* finit par gagner l'île de Buda, découpa, au nord et au sud, les ports de Fangal et celui des *Alfaques*. De Tortose à la mer, le Delta étend, sur une superficie de 280 kilomètres carrés, des terres basses et imprégnées d'eau où prospèrent des rizières fécondes et des salines productives. On calcule, d'après le port ouvert par les Romains à Amposta, que la mer s'est retirée de 20 kilomètres environ.

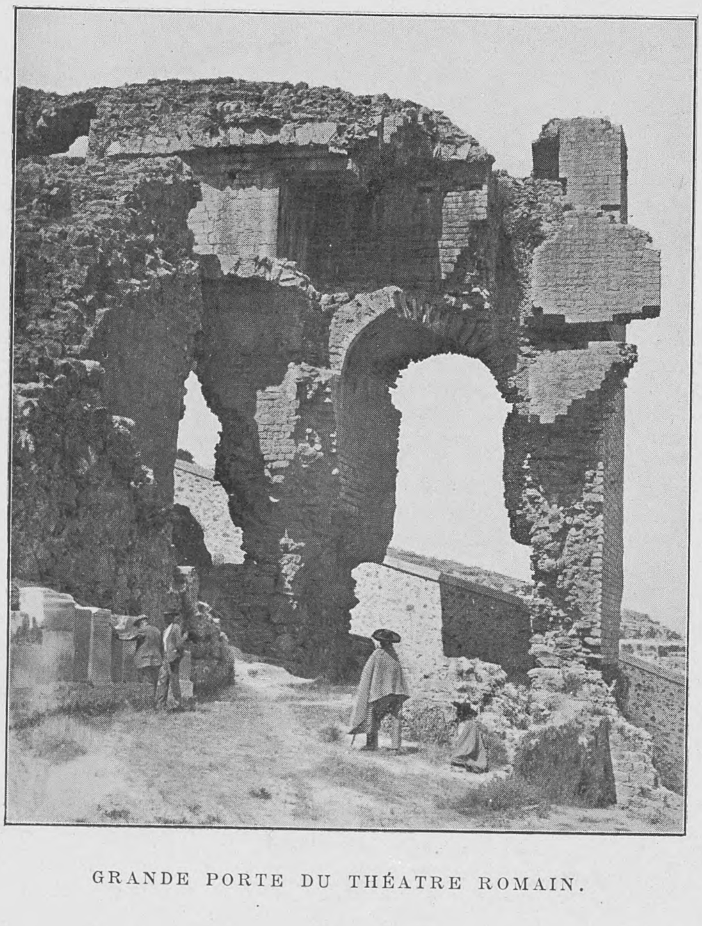
Les navires de 150 tonnes remontent jusqu'à *Tortose*, par le canal maritime de *San Carlos de la Rápita*. Mais le passage est en partie obstrué par les atterrissements sans cesse accrus. L'on avait espéré merveille de ce canal : quelques enthousiastes ne parlaient de rien moins que de rendre le fleuve accessible à la grande navigation jusqu'à Logroño, peut-être Miranda, jeter ainsi entre la Méditerranée et l'Océan un immense trait d'union dont Saragosse aurait été le centre, avec un grand port où accosteraient les navires. L'exécution de ces beaux projets eût donné à *San Carlos* une importance capitale : aussi, à la place de quelques cabanes de pêcheurs, vite balayées, se mit-on à construire des entrepôts, des casernes, des églises; on traça de larges promenades, comme pour une grande ville. Malheureusement, les habitants font défaut, et les grands édifices construits, les monuments, attendent qu'on les utilise. Au-dessus de *Tortose*, les bateaux de 20 tonnes remontent l'*Èbre* jusqu'à Mequinenza; les barques vont plus haut, à Saragosse, même à Tudela, mais d'une façon irrégulière.

Affluents. — A *gauche*, et à partir du Gallego, le *Sègre* les résume tous par le cours du *Cinca* et de ses tributaires.

A *droite*, le rio *Martin* et le *Guadalope*. Le premier conflue à Escatrón, le second entre Caspe et Chiprana; tous les deux viennent du nœud montagneux qui appuie le plateau de Téruel et d'où dévale, au sud, le Guadalaviar ou Turia, rivière de Valence. Souvent le *rio* **Martin**, épuisé par les arrosages, est presque à sec pendant l'été. C'est qu'aussi les habitants du bassin supérieur ne laissent pas arriver jusqu'à lui toutes les eaux pluviales qui devraient alimenter son cours; des sillons de deux pieds de large tranchent les versants des montagnes, recueillent les ondées qu'ils dirigent à travers champs ou au pied des oliviers, entourés d'un petit talus protecteur. Ainsi les trombes dévastatrices, brisées dans leur effort, se transforment en coulées bienfaisantes et laissent, sur les pentes, les alluvions entraînées des hauteurs. Le rio *Martin* donne la vie aux campagnes d'Oliete, Albalate, Urea, Hijar.

Le **Guadalope** n'est pas moins utile. Il recueille les ruissellements de la sierra de Gúdar; les riverains y puisent largement pour arroser leurs champs; ce qui reste du *rio* va se perdre dans l'Èbre. Le *Guadalope* reçoit un sérieux appoint des sources ou *fontanals* qui jaillissent avec une extraordinaire abondance dans son bassin supérieur.

Ce sont de vrais jardins que les campagnes d'*Albalate*, dans la vallée du Martin et d'*Alcañiz*, dans celle du Guadalope; grâce au voisinage de la Méditerranée, les oliviers, principalement sur les rives des deux *rios*, sont de très belle venue; le chanvre, le mûrier, les arbres fruitiers s'épanouissent à plaisir : on dirait déjà la Huerta de Valence. Mais, sans eau, c'est le désert; celui-ci étend sa vilaine lèpre entre les jardins du rio Martin et ceux du Guadalope. Ce désert de *Calanda*, inculte, inhabitable, l'enfer à côté du paradis, n'a de comparables que les Monegros, le désert de Violada, les Bardenas, qui attristent de leur lèpre nue et stérile la rive gauche de l'*Èbre* aragonais.



GRANDE PORTE DU THÉATRE ROMAIN.

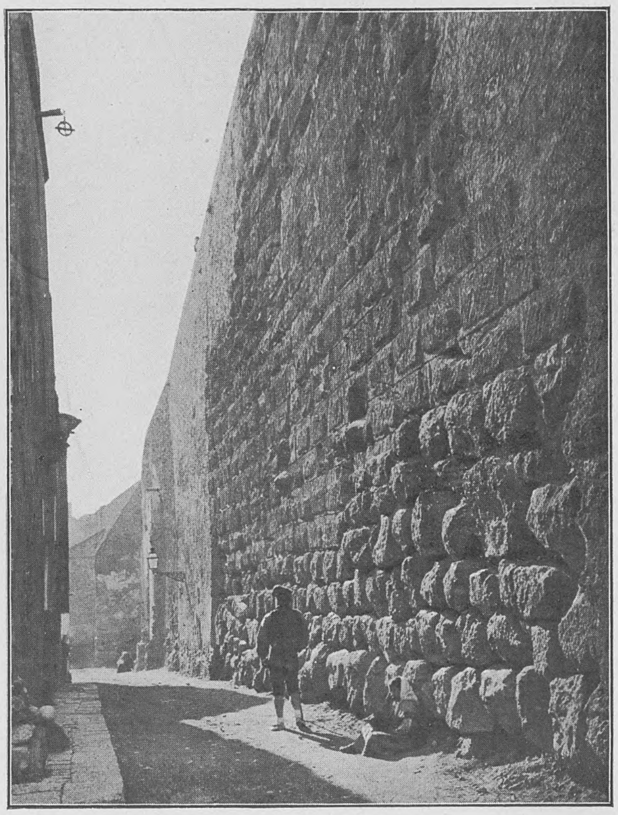
BASSINS CÔTIERS DU LITTORAL DE L'ÈBRE

Le grand bassin triangulaire de l'*Èbre*, dont le sommet pointe au nord, avec la *Peña Labra*, sur l'horizon de l'Océan, se voit, au sud, barrer l'accès de la Méditerranée par de longs bourrelets montagneux enroulés sur sa base, parallèlement au rivage. Le fleuve, ne pouvant s'étendre, a dû glisser par les interstices du barrage et, au prix de longs efforts, ouvrir à ses eaux une issue vers la mer. Dans les intervalles que dessinent les *Sierras côtières* en se développant au-dessus du rivage, plusieurs cours d'eau secondaires, dont le drainage complète celui de l'Èbre, portent à la mer les ruissellements des pentes voisines. Ce sont, au sud de l'Èbre, dans l'attraction de Valence : le *Cerbol*, le *Mijares* et la *Palancia;* au nord, dans l'attraction de Barcelone : le *Francoli*, le *Llobrégat*, le *Ter* et le *Fluvia*.

Bien qu'aucun obstacle sérieux ne les sépare les uns des autres et que tous soient unis par le chemin de la mer, chacun des bassins côtiers a formé un groupement particulier autour d'un centre principal : *Tarragone*, pour le Francoli; dans la région du Llobrégat, *Barcelone;* sur le Ter, *Gérone; Figuières,* dans l'Ampurdan que draine le Fluvia. Mais l'ensemble, tourné vers la mer et appuyé en arrière sur le redressement des Sierras côtières, jusqu'à la rencontre de la *sierra de Cadi*, contrefort des grandes Pyrénées, s'épanouit en un vaste domaine où s'est développée une civilisation originale, et presque une race spéciale, douée d'un tempérament très particulier : c'est la **Catalogne,** dont la capitale, *Barcelone*, est la vivante expression.



TARRAGONE : PORTE CYCLOPÉENNE.



TARRAGONE : MURS CYCLOPÉENS.

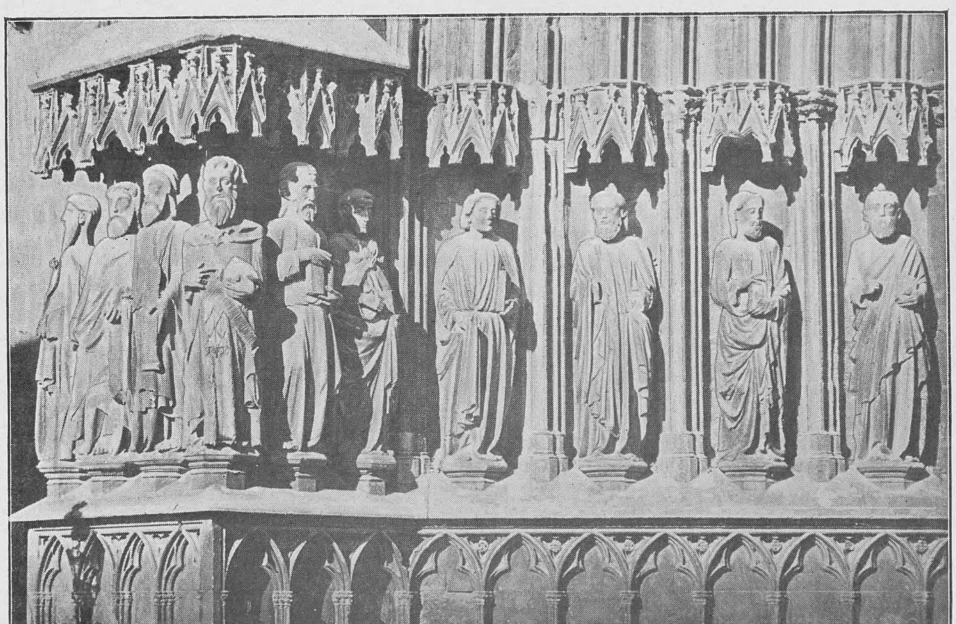
AU SUD DE L'ÈBRE

De petits cours d'eau à l'allure torrentielle : le *Cenia*, le *Cerbol*, le *Seco de Benicarló*, donnent la vie, sur ce littoral, à des jardins délicieux. Aux pentes s'étagent les vignes, les oliviers, les caroubiers, d'une belle venue, grâce aux cinq ou six cents norias qui puisent l'eau sous la couche calcaire superficielle et la distribuent par d'innombrables rigoles sur tous les points de ce territoire. Vinaroz et Benicarló sont un exemple décisif des résultats merveilleux que peut obtenir l'industrie agricole.

Des hautes *Sierras* qui contre-butent à l'est le plateau de Téruel, Javalambre, sierra de Gudar, Peña Golosa, le *Mijares* dévale par de nombreux défilés jusqu'à la plaine côtière que commandent Villareal et Castellon. Son affluent, le *Monleon* ou Rambla de la Viuda, puise au cœur de la sierra de Gúdar, enveloppe la Peña Golosa du côté du nord et, ramené vers le Mijares par la dorsale littorale du désert de las Palmas, se développe dans la plaine de *Castellon*, qu'il fertilise par de nombreuses dérivations : Almazora, Villareal, Burriaña doivent au *Mijares* leur prospérité agricole.

La *Palancia,* pauvre fossé de drainage des premiers talus montagneux adossés au Javalambre, est la providence de *Ségorbe,* aux riches dépôts diluviens, et rafraîchit les prairies de Murviedro, avant de se perdre dans la mer. Petite rivière : grande cité. *Murviedro*, l'antique **Sagonte**, conquit, bien avant Saragosse, avant même Numance, une place d'honneur dans l'histoire de l'héroïsme espagnol.

La première guerre punique venait de finir : Carthage, contrainte par la fortune adverse,



Phot. Laurent-Lacoste.

TARRAGONE : STATUES DU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE.



Phot. Laurent-Lacoste.

ENVIRONS DE TARRAGONE : CLOITRE DE POBLET.

avait dû céder la Sicile à Rome, sa rivale. Cette perte fut sensible à son orgueil, mais surtout à ses intérêts. Elle pensa aussitôt à compenser la perte de la Sicile par la conquête définitive de l'Espagne. Ses comptoirs étaient nombreux dans la Péninsule : *Hamilcar* fut chargé d'étendre leur champ d'action vers l'intérieur du pays; il lui fallut, au dire de Polybe, neuf ans pour soumettre ou gagner par des traités les peuples échelonnés jusqu'au Guadiana. C'est là qu'il périt dans une bataille. Son gendre, *Hasdrubal,* prit le commandement à sa place et fonda *Carthagène,* en vue de l'Afrique. C'était comme la capitale de la future monarchie des Barca; car ceux-ci prenaient déjà l'Espagne pour un fief de famille. On le vit bien quand, Hasdrubal ayant été assassiné, *Hannibal,* fils d'Hamilcar le conquérant, fut mis par les soldats à leur tête. Hannibal rêvait de dictature; il pensa la trouver dans une guerre contre Rome, qui serait la revanche de la première défaite de Carthage. Mais avant de se risquer dans cette entreprise, il voulut s'assurer de l'Espagne par un grand coup qui prouverait sa force, et gagner ses soldats par le pillage d'une grande cité. La proie choisie fut *Sagonte.*

AU NORD DE L'ÈBRE

Le *Francoli* et le *Brugent,* son affluent, sont peu abondants et d'assez pauvre figure. Mais on les utilise d'admirable façon : Espluga, la Riba, Vilavert, Puigdelfi, Constantí et Tarragone leur doivent une industrie florissante (fabriques de papier, minoteries).

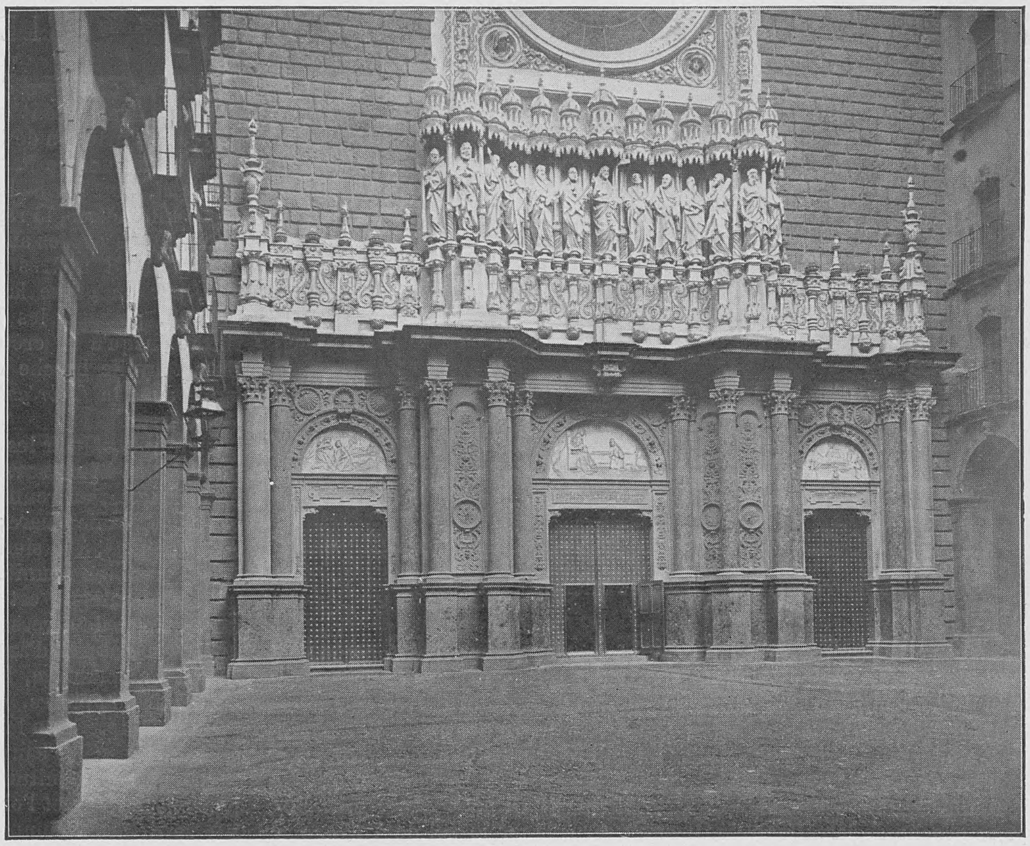
Les *ramblas* voisines du Francoli semblent une gageure : on n'y voit point d'eau; il coule pourtant, mais sous terre, où des galeries, dirigées suivant le courant, captent les filets nécessaires au mouvement des fabriques et à l'arrosage des champs. Ainsi *Réus,* qui n'a pas d'eau superficielle, offre à la vue charmée du passant une exubérante floraison d'oliviers et d'orangers : plus de quatre cents galeries lui amènent, parfois de 4 à 5 kilomètres, l'eau génératrice de cette fertilité.

Tarragone a un peu plus de 25 000 habitants : elle en eut, paraît-il, plus d'un million au moment de l'occupation romaine. Sur le faîte de ce rocher, qui surplombe la mer de 160 mètres, les *Ibères* avaient ancré une indestructible citadelle. Ni le temps ni les hommes n'ont pu la renverser; tout le reste autour d'elle a été emporté par les tempêtes de l'invasion et de la guerre. Trois côtés de l'enceinte subsistent encore à peu près dans leur intégrité; l'ouest seul est ouvert : c'est par là qu'est descendue la ville, à flanc de coteau d'abord, puis jusqu'à la plaine basse qui avoisine le port. En voyant ces blocs énormes à peine dégrossis, disposés en lits réguliers, sans lien d'aucune sorte, mais simplement calés de pierres plus petites, et tenant de leur seule masse l'immobilité, je songeais aux murs de Tirynthe la pélasgique, à Mycènes où régna le « magnanime » Agamemnon. Les Cyclopes qui édifièrent leurs prodigieuses murailles devaient être frères des Ibères, fondateurs de Tarragone. La parenté de l'œuvre est évidente. *Pélasges* de Tirynthe, *Ibères* de Tarragone furent sans doute instruits au même foyer, puis dispersés le long des rivages de la Méditerranée par les hasards de lointaines expéditions. Si jamais la légende d'Hercule et la tradition des œuvres de force qu'il accomplit parurent vraisemblables, c'est à *Tarragone.*

On croirait ici en voir l'évocation. Des géants seuls ont pu entasser de pareilles masses à une telle hauteur. En certains points, le mur cyclopéen atteint 10 mètres; ailleurs les Romains et le Moyen âge ont rempli les brèches et superposé de nouveaux ouvrages. Des courtines renforçaient l'appareil : elles étaient constituées par deux murs en parement dont l'intervalle, rempli de pierrailles, offrait une épaisseur de résistance pouvant aller jusqu'à 5 et 6 mètres. Cette disposition a permis aux habitants de déblayer l'intervalle des murs et d'en faire une sorte de rue, en contre-bas du rempart, sur laquelle ouvrent les maisons. Personne ne songerait à dégager portes et fenêtres en dehors de l'enceinte. Des marques authentiques incisées dans les blocs attesteraient, à défaut du caractère général de l'ouvrage, son origine ibérique. Certains blocs ont une longueur de 3 à 4 mètres sur 2 mètres de largeur et $1^{m},50$ de haut. C'est à se croire aux Pyramides. En réalité, ces massives

constructions ont dû être obtenues par des procédés analogues : l'adduction des masses au moyen de plans inclinés sur un remblai extérieur. Les six portes trouées dans l'enceinte cyclopéenne de *Tarragone* en ont la robuste simplicité. Pour l'une d'elles, un monolithe de 4^{m},40 s'appuie en guise de linteau sur deux jambages faits de trois blocs superposés : l'épaisseur du rempart dépasse 6 mètres en cet endroit.

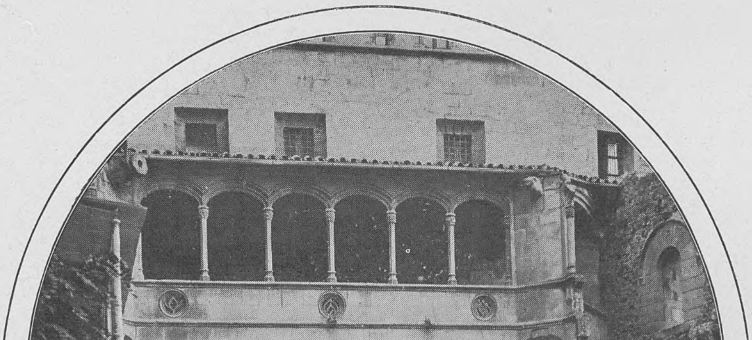
Les Romains n'eurent garde de négliger une citadelle si bien adaptée à une position déjà très forte par elle-même. Ils prirent *Tarragone* au IIe siècle avant Jésus-Christ, dans le cours de la seconde guerre punique. Leurs constructions s'ajoutèrent à celles des Ibères, *Tarragone* devint la rivale de la nouvelle Carthage (*Carthagène*) et le boulevard de la puissance romaine dans la Péninsule. Après les généraux de la conquête, des préteurs, des consuls y résidèrent. César en fit une colonie romaine, avec tous les privilèges attachés à ce titre; Auguste y passa l'hiver de l'an 26 avant Jésus-Christ et dota la ville de monuments dignes d'une capitale : palais, temples, thermes, cirque, théâtre, amphithéâtre, forum. A côté de Jupiter, maître des dieux, la puissance romaine eut ses autels et reçut un culte dans la personne d'Auguste et des empereurs divinisés : la Rome espagnole n'eut rien à envier aux plus florissantes cités du monde. On s'y livrait, depuis la réfection du port, au trafic des étoffes et des vins.



MONTSERRAT : PORTE DE L'ÉGLISE DU MONASTÈRE.

La ruine de l'empire entraîna celle de *Tarragone :* les barbares d'*Euric* le Wisigoth la dévastèrent (467). Après eux, les *Maures* enlevèrent ou détruisirent ce qui restait (714). Deux fois reprise par Louis d'Aquitaine et Ramon Bérenger, *Tarragone* ne s'affranchit de l'invasion musulmane que par la conquête d'Alphonse le Batailleur, en 1220. Durant la trêve que lui avait valu sa reprise éphémère par le comte de Barcelone, Ramon Bérenger, *Tarragone* vit rétablir le culte chrétien : la cathédrale date de cette époque (1118); mais sa construction ne fut achevée que dans la première moitié du XIIIe siècle, après la délivrance définitive; elle remplace une mosquée logée elle-même aux dépens d'une ancienne église qui s'élevait à la place du grand temple romain dressé autrefois sur ce faîte.

La *Cathédrale* emprunte son caractère et sa décoration aux deux styles qui l'ont vue naître : le roman déjà sur son déclin, le gothique à son début. Trois nefs, longues de 52^{m},40, mesurent, avec l'appareil extérieur, 104 mètres environ : une coupole octogonale surmonte la croisée. La beauté de sa clôture, des grilles admirables repoussées au marteau, font pardonner au chœur son ingérence au milieu de la nef. Dans un tombeau de marbre, on a recueilli ce que l'on croit être les restes de Jacques Ier d'Aragon, le libérateur de Valence et de toute la côte. On croyait avoir assuré le repos du conquérant dans l'asile sacré du monastère de *Poblet :* c'est là que la tourmente révolutionnaire de 1835 vint profaner sa tombe, jeter ses ossements pêle-mêle avec ceux de squelettes inconnus. Demandez à votre guide quels furent les auteurs de cette profanation. Presque à coup sûr il pensera : les Français; peut-être même le dira-t-il. S'il est trop vrai que bien des méfaits sont imputables aux fureurs d'une guerre malheureuse, trop d'Espagnols aussi sont imbus de cette prévention, injuste dans sa simplicité, que deux fléaux se sont abattus sur l'Espagne dans le cours des siècles : les Maures, puis les Français. Pour les Espagnols ignorants, toute l'histoire est là. Les guerres civiles, leurs excès, leurs dévastations, cela ne compte pas : on était entre soi ! Si nous avons fait du mal à l'Espagne, il faut avouer qu'elle nous l'a rendu avec usure. Le maréchal Suchet l'éprouva lorsque, après quarante jours de tranchée ouverte, il emporta enfin *Tarragone* malgré une mémorable et glorieuse résistance.

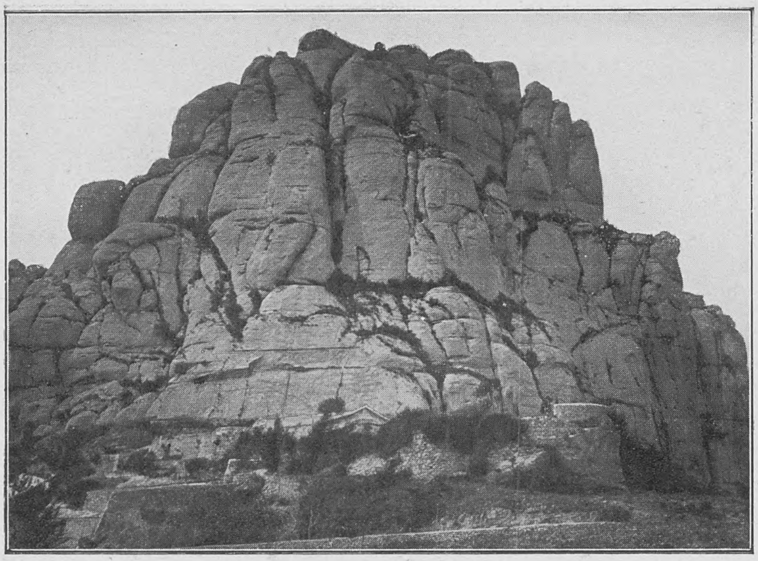


CLOITRE PRIMITIF DU MONTSERRAT.

« Ce fut le siège le plus terrible de toute la guerre, ou, pour mieux dire, ce fut une bataille continuelle de cinquante-quatre jours : la garnison et les habitants montrèrent une opiniâtreté aussi héroïque que ceux de Saragosse et de Gérone ; enfin la ville fut enlevée d'assaut. Un dernier combat s'engagea dans les rues, et dix mille hommes, acculés à la mer, mirent bas les armes (28 juin 1811). Suchet fut nommé maréchal. » (Th. Lavallée.)

S'il était terminé, moins alourdi par les épais contreforts qui l'encadrent, le portail gothique de la cathédrale compterait parmi les meilleurs ouvrages du XIIIe siècle en Espagne. Le *cloître* voisin est d'une réelle beauté : la retombée des petits arcs en plein cintre sur des colonnes jumelées, aux chapiteaux naïvement historiés, donne aux grandes ogives de la galerie quadrangulaire l'élégance et la finesse d'un transparent de pierre.

L'*archevêché* occupe le point culminant de *Tarragone,* à la place même où s'élevait le temple



MONTSERRAT : LA ROCHE DU DIABLE.

de Jupiter Capitolin. Sa vieille tour fortifiée résume l'histoire même et les vicissitudes de la cité : sur une base cyclopéenne, des murs romains portent un couronnement à mâchicoulis du moyen âge. Partout sont incrustés des restes antiques dans les murs des maisons qui ont emprunté leurs assises au temple d'Auguste, au Capitole, au Forum, au Cirque...

D'intéressants débris ont été recueillis dans un petit *Musée archéologique* proche de la cathédrale. Il suffit de remuer le sol de Tarragone pour exhumer des médailles, des monnaies précieuses, des fragments de statues. Ce raide et vulgaire escalier qui conduit à la plate-forme de la cathédrale recouvre peut-être l'ancienne voie triomphale qui montait au Capitole. Le Cirque se reconnaît à la place de la *Fuente,* dont la forme oblongue est significative : quelques vestiges de voûtes achèvent de moisir sous les constructions voisines de l'avenue San Carlos. On ne sait rien de l'amphithéâtre, qui était près de la mer. Avec les pierres du théâtre romain, l'on a reconstruit le port, à la fin du xve siècle.

La *Tarragone* moderne, expansion de la cité antique vers l'ouest, étale à flanc de coteau ses maisons que coupent par le travers la *Rambla de San Carlos* et celle de *San Juan,* belles avenues plantées, rendez-vous du beau monde à l'heure où tombe la chaleur du jour. Une traînée de verdure et de lumière, ce large *paseo de San Juan!* A chaque extrémité se découvre une vue admirable : d'un côté, la mer brasillante sous les feux du soleil; de l'autre, la plaine fertile, les coteaux qui montent jusqu'aux lointaines Sierras. En contre-bas de la ville s'étale autour de la gare et du port un quartier neuf dont il n'y a rien à dire. Les exilés de notre Grande-Chartreuse y sont venus demander asile.

Un magnifique aqueduc, dont les arcs s'élancent à 40 mètres de haut, après avoir franchi la roche dure en souterrain, capte à plus de 6 lieues l'eau du Gaya, pour l'alimentation de la ville.

A 10 kilomètres au nord-ouest, le monastère de *Poblet*, le Saint-Denis des rois d'Aragon, n'est plus qu'une ruine depuis que les émeutiers, de 1822 à 1835, l'ont pillé et profané; mais c'est une ruine superbe.

Sur la route de Barcelone, une tour rectangulaire d'appareil primitif, connue dans le pays, l'on ne sait pourquoi, sous le nom de *tombeau des Scipions*, n'a pu encore être nettement déterminée par les archéologues. L'*arc de Bara*, dressé près du village de Vendrel, au-dessus de l'ancienne voie romaine, est d'origine moins douteuse; sa masse puissante, haute de 12 mètres, est ornée d'une corniche avec inscription.

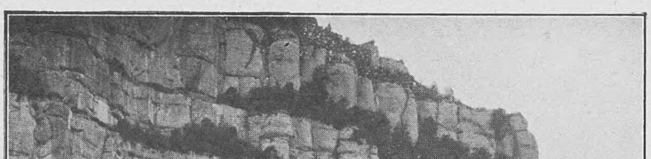
Ce que l'on voit de *Tarragone* et de son voisinage donne une idée très appauvrie des trésors enfouis sous cette terre foulée aux pieds de tant de peuples, depuis l'établissement des premiers Ibères.

LE MONTSERRAT

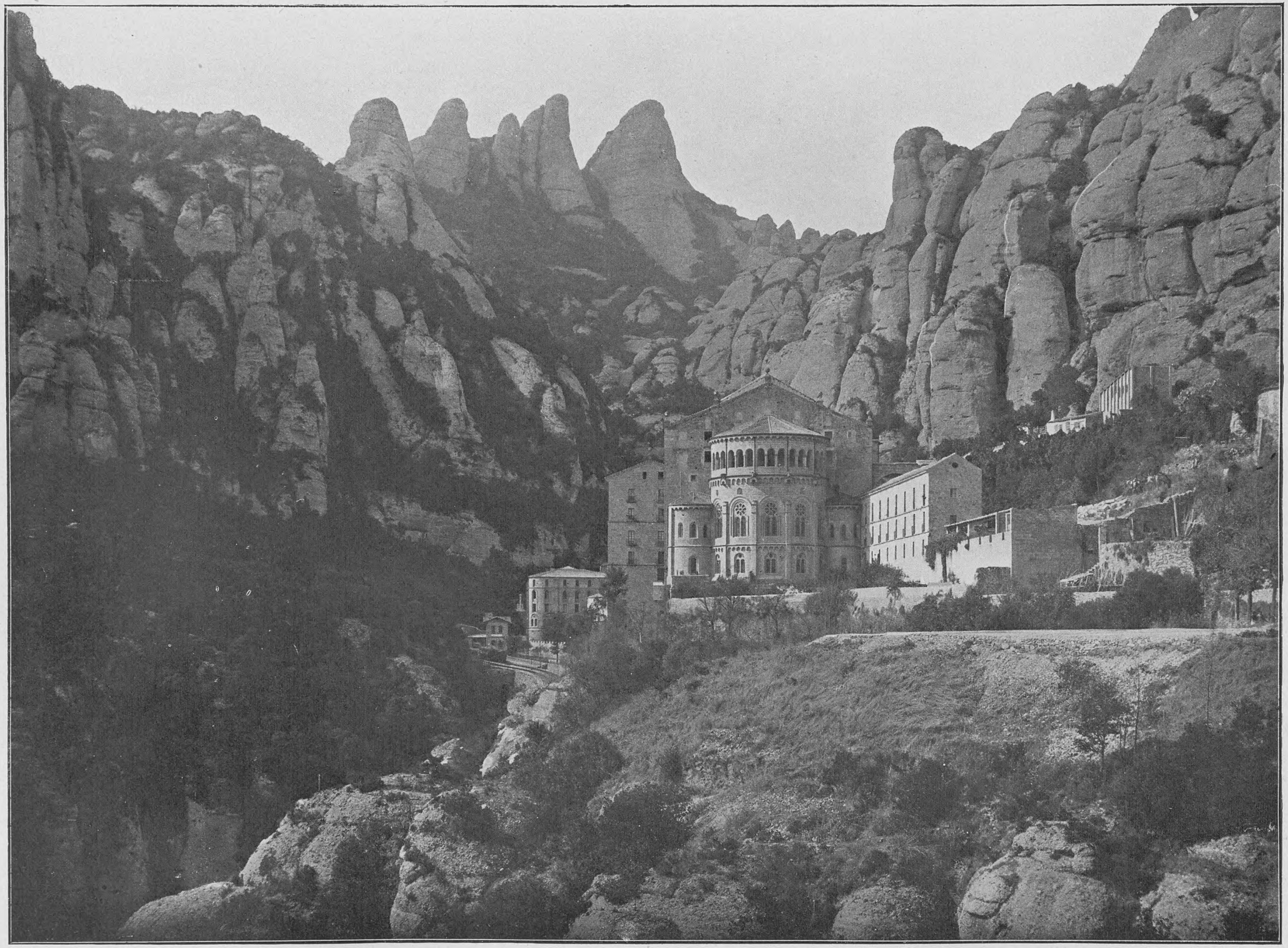
Sierras côtières de Catalogne. — Le relief des *Sierras catalanes* prolonge exactement celui des côtes de Valence. Tarragone est la réplique de Castellon de la Plana, celle-ci sous la main de Valence, l'autre dans l'attirance de Barcelone. Entre les plaines intérieures ou *Llanos de Urgel*, que borde le Sègre de Lérida et le rivage, sur une largeur de 50 kilomètres, la région de Tarragone est fort accidentée : des crêtes s'élèvent, escarpées au sud, jusqu'à la *sierra del Montsant* et la sierra de *Prades* (1 201 mètres), dont les cimes dominent la trouée du Francoli, par où glisse la voie ferrée de Reuss-Tarragone à Lérida. Au delà du passage, les hauteurs se relèvent et se déploient en labyrinthe jusqu'à la crête maîtresse du pic de *Montagut* (953 mètres). Une nouvelle brèche est formée par le sillon du *Noya*, qui enveloppe avec le *Llobrégat,* dont il est l'affluent, la citadelle de rochers du Montserrat.

Bien qu'isolé par les douves profondes creusées au pied de ses escarpements, le **Montserrat** marque le point de croisement de trois axes montagneux ; un renflement du sol le rattache vers l'ouest au Monsech et à la sierra de Guara; une suite de chaînons superposés le relient, du côté du nord, à la sierra de Cadi ; enfin, par le sud-est et le nord-est, il se combine manifestement avec les crêtes littorales. Cette singulière montagne est formée d'un conglomérat de cailloux calcaires et schisteux de diverses couleurs, gris, jaunes ou bruns, cimentés par un béton naturel d'argile rouge et de sables. En diluant peu à peu le béton d'assemblage, les pluies ont fait saillir les parties solides en pyramides de pierre, que les météores ont usées à leur tour, découpées et sculptées de la façon la plus inattendue. La terre et le sable, entraînés par les eaux au bas de la montagne, y ont formé un terrain très propre à la culture, bien qu'un peu chargé de pierrailles, où se plaisent la vigne et l'olivier. En haut, les crêtes découpées en *dents de scie* se dressent comme une armée de géants (*Mont Serrat — Mont en scie*). Le ton général de la roche est gris, avec des coulées rougeâtres dues à l'argile saturée d'oxyde de fer. Certaines crêtes offrent l'aridité la plus complète : à la clarté de la lune, vous diriez des fantômes ou bien d'étranges colonnades, coiffées de chapiteaux branlants, formant l'avenue de quelque temple diabolique.

De merveilleuses légendes hantent cette région extraordinaire. Le ravin qui la tranche jusqu'au tiers à peu près de sa hauteur s'ouvrit, dit-on, à l'heure même où le Christ expirait sur la croix. Dans l'embrasure du ravin, immédiatement au-dessus de la plaine, un monastère se fonda près d'une chapelle desservie jadis par un ermite nommé Jean Garin. Il paraît qu'une statue de la Vierge vénérée dans l'église des Saints Just et Pastor, à Barcelone, aurait été soustraite par l'évêque de cette ville aux profanations des infidèles lors de l'invasion arabe et cachée au milieu des rochers du Montserrat. La tempête passée, on retrouva l'image sainte dans la montagne et une église fut élevée pour l'y conserver (880). Bientôt les pèlerins affluèrent; les rois d'Aragon et de Castille vinrent visiter le sanctuaire et le comblèrent de bienfaits. Aux xve et xvie siècles, le pèlerinage du *Montserrat* n'était pas moins célèbre que celui de Saint-Jacques en Galice. Les joyaux, l'or, l'argent, les pierreries, présents des rois, des princes, des villes ou des simples pèlerins, formèrent à la

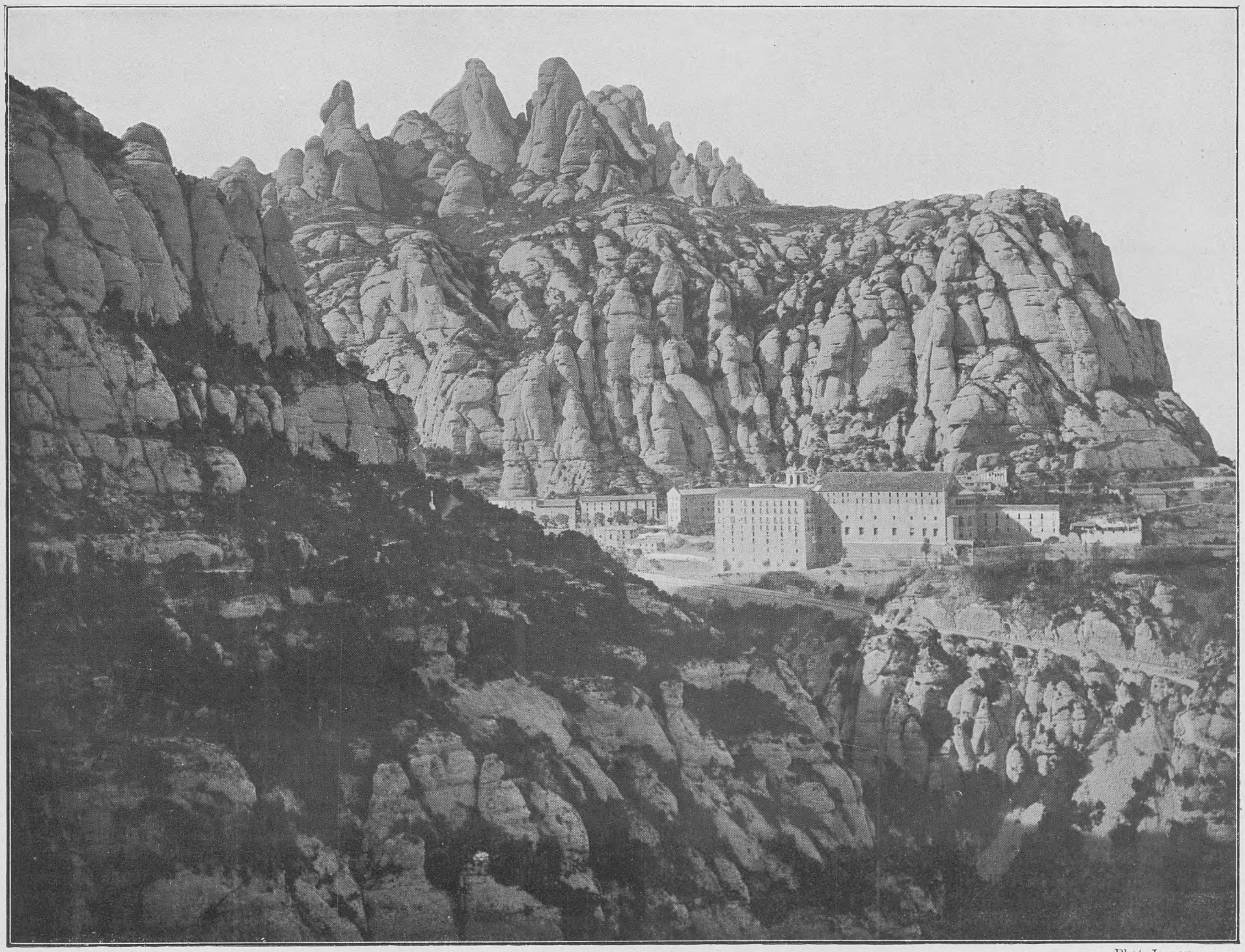


SUR LA ROUTE DU MONTSERRAT.



Phot. Jansou.

ÉGLISE ET COUVENT DU MONTSERRAT.



Phot. Jansou.

COUVENT DU MONTSERRAT.

Vierge du *Montserrat* un trésor inestimable. Tout cela fondit au feu de la funeste guerre d'Indépendance, dans les premières années du XIXe siècle : une partie du trésor fut livrée à la Junte suprême de défense provinciale; le reste fut la proie du pillage et de l'incendie.

Lorsque les Français furent entrés en Catalogne, le général Desvaux envoya une reconnaissance de huit cents hommes au *Montserrat*. On respecta le sanctuaire; le trésor fut protégé : on ne demandait que des vivres. Ils ne vinrent point, mais à leur place des bandes de gens armés accourus de Monistrol et de Borreda. En un clin d'œil, les rochers en apparence les plus inaccessibles furent investis. Le détachement français n'avait plus qu'à se retirer : ce qu'il fit. Enhardis par ce coup de main, les Espagnols résolurent alors de transformer le *Montserrat* en une vaste citadelle, qu'ils comptaient rendre imprenable : les armes et les munitions y furent accumulées, la montagne se hérissa de travaux de défense.

Le *Montserrat* planait formidable au-dessus de la plaine. Alors le maréchal Suchet entreprit de le réduire (25 juillet 1811). Ses colonnes gravirent les premiers escarpements, atteignirent le monastère, où trois cents hommes déterminés firent une résistance héroïque. On sauva la statue de la Vierge. Mais nos troupes campèrent trois mois sur place, rasèrent les fortifications, brûlèrent en partie le monastère, détruisirent les ermitages, nids d'aigles d'où la mort pleuvait avec les balles sur les alentours. Quand ils se retirèrent (octobre 1811), les Français croyaient avoir pour jamais éteint la résistance. Ils ne connaissaient pas les Espagnols.

Eux partis, le *Montserrat* redevint le quartier général de l'Indépendance. Sous la direction d'un colonel anglais, sir Edward Green, on le fortifia de nouveau. Une division française, aux ordres du général Maurice Mathieu, revint prendre possession du monastère. Mais on dut faire le siège des ermitages transformés en fortins détachés : celui-ci accroché à une roche surplombante au-dessus d'un précipice de 800 à 900 mètres; cet autre suspendu en console au flanc d'un pain de sucre de 1 000 mètres. L'un d'entre eux n'était accessible que par les 670 degrés d'une véritable échelle taillée dans le roc au-dessus d'un abîme. L'ermitage de San Damas, où Green s'était fortifié, avait été, dit-on, un repaire de bandits, dont l'entrée s'ouvrait par un pont-levis jeté sur un gouffre insondable. Il fallut, à coups de canon, faire sauter les fortins en l'air avec leurs défenseurs. On ne pouvait songer à les atteindre en se risquant à travers les défilés de la montagne : de chaque recoin d'ombre partaient des coups de feu; les géants de pierre immobiles étaient complices de toutes les traîtrises; la mort tombait l'on ne sait d'où; les crêtes lançaient des éclairs homicides. Exaspérées par le qui-vive perpétuel et le combat sans merci, nos troupes s'en prirent au foyer même d'où avait jailli l'étincelle de la résistance, firent sauter l'église et le couvent : l'explosion n'en laissa que des ruines. La Vierge, emportée par les religieux et cachée dans un ermitage éloigné, fut trouvée un jour : on la respecta. Les moines la recueillirent dans une maison de campagne qu'ils habitaient, en attendant la fin de l'invasion et le rétablissement du monastère. En 1822, nouvel avatar : la guerre civile ajoutait ses ruines à celles de la guerre étrangère. La Vierge fut transportée à Barcelone, d'où on la rapporta en triomphe deux ans après. En 1827, Ferdinand VII, lors d'une visite qu'il fit au *Montserrat*, laissa une somme élevée pour le rétablissement du couvent et de l'église. Une nouvelle guerre civile arrêta les constructions en 1835; la sainte Image émigra encore. Enfin, elle a repris, depuis 1841, sa place d'honneur au-dessus du maître-autel de la nouvelle église.

Elle est fort belle, cette église, un peu trop dorée peut-être, mais de vastes et belles proportions. Le nouveau couvent est une grande caserne, percée de fenêtres innombrables ; de froides cellules, distribuées le long de corridors sans ornement, attendent les pèlerins,

surtout nombreux au 8 septembre, date de la fête annuelle. Des chapelains ont remplacé les anciens moines : l'*Escolaria*, école de musique qu'ils dirigent, forme encore de bons élèves. Il reste peu de chose, quelques arcades, de l'ancien monastère. Mais le *Montserrat* tout entier n'est-il pas lui-même une ruine magnifique?

Il faut remonter, en suivant le torrent de Santa Maria, le *Valle Malo,* longue avenue solitaire que gardent, en sentinelles, des fantômes de pierre, hauts de 100 mètres et plus. Au loin, se montre le fameux ermitage de San Jeronimo : la crête qui le protège plonge de 1241 mètres à pic au-dessus du vide. La vue, de là, est sublime : au nord, les Pyrénées développent leur écharpe étincelante sur la ouate des nuages; vers l'est, l'infini bleu de la Méditerranée reflète celui du ciel, et, par une claire journée, l'écueil des Baléares surgit de l'azur sans fond; au pied de la montagne, les villes et les villages piquent de points brillants l'immensité de la plaine.

Les eaux filtrées par la roche calcaire s'épanchent dans les replis du *Montserrat* en sources fraîches et limpides ou bien, pénétrant les profonds couloirs de la montagne, vont suspendre leurs draperies de cristal aux parois de grottes mystérieuses. Celle du *Collbato* s'ouvre au flanc du Montserrat dans une muraille verticale, d'accès assez pénible.

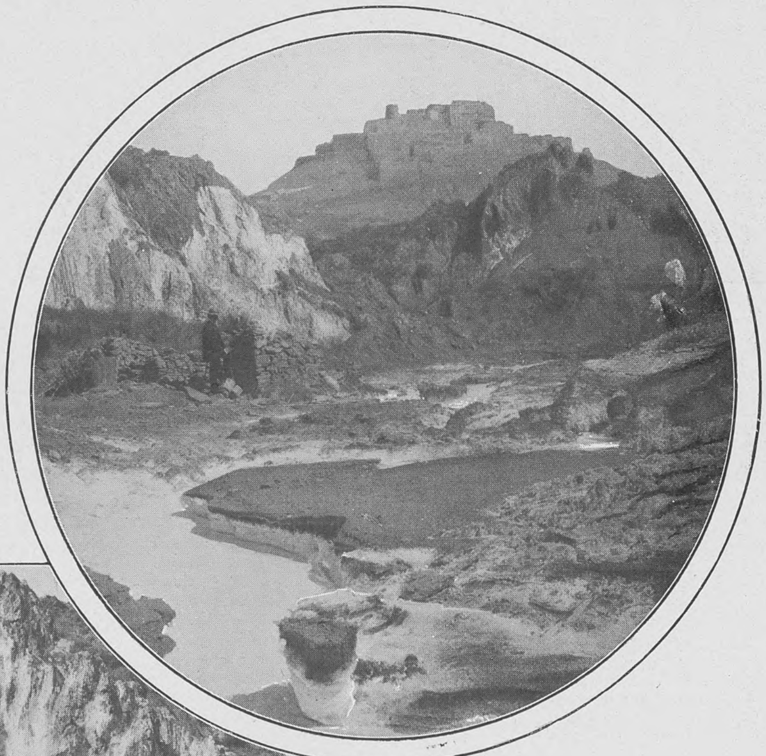


Phot. de M. Aug. Robin.

MONTAGNE DE SEL DE CARDONA

Le **Llobrégat** s'enroule au pied du *Montserrat* et recueille une partie de ses eaux. Il puise au revers de la sierra de Cadi, sous l'éperon du pic d'*Alp* (2537 mètres), rival du *Puig Mal* (2909 mètres), entre lesquels s'infléchit la dépression du *col de Tosas.* A l'ouest, la *Pedra Forca* (2493 mètres), les *Rocas d'Empaloma* (2072 mètres), contreforts de la sierra de Cadi, épanchent leurs eaux dans le sillon du Llobrégat; le pic de *Cerdanyola* (1776 mètres) sépare à l'est son domaine de celui du Ter. La ville manufacturière de *Berga* est assise sur le Llobrégat supérieur, un peu au-dessus du *Tossals de Capolat* (1545 mètres), promontoire terminal qui contre-bute, au-dessus de la plaine, les soulèvements hissés l'un au-dessus de l'autre jusqu'à la Pedra Forca, seuil de partage des eaux entre le bassin du Sègre et celui du Llobrégat.

Dans cette région élevée se forme le *Cardoner,* affluent du Llobrégat; son cours est fort accidenté. Sur les terrasses en gradins chargées de terre végétale, des espaliers, des oliveraies et des vignes escaladent les pentes. Çà et là chantent au-dessus des eaux tumultueuses les modestes ateliers qui furent, dans ces hautes régions, les avant-coureurs de la grande armée industrielle des usines, aujourd'hui descendue à la plaine.



LE CASTILLO VU DES SALINES.

Le Cardoner, au débouché des montagnes, baigne la pittoresque ville de *Cardona,* que couronne un vieux château fort, à 450 mètres au-dessus du rio. A un quart d'heure de Cardona s'élève la plus étonnante des roches salsifères de la région mouvementée qui sert de soubassement à la sierra de Cadi; son pourtour mesure 5 kilomètres. Déchirée par les pluies, déchiquetée par les météores, la roche saline, avec ses pyramides, ses crevasses, ses fissures, prend au soleil les aspects étincelants d'un glacier. Des galeries très profondes l'entament : le sel qu'on en tire est d'une pureté remarquable. On en fabrique toutes sortes d'objets : des statuettes, des croix, des fruits, des miroirs qui s'irisent à la lumière des couleurs du prisme. *Cardoner* et *Llobrégat,* après avoir rallié la *Noya,* qui borde au sud le soulèvement du Montserrat, gagnent la plaine d'où surgit le *Tibidabo,* avant-poste de Barcelone, et atteignent enfin la mer au pied des collines redressées en falaises que commande le château de *Monjuich.*

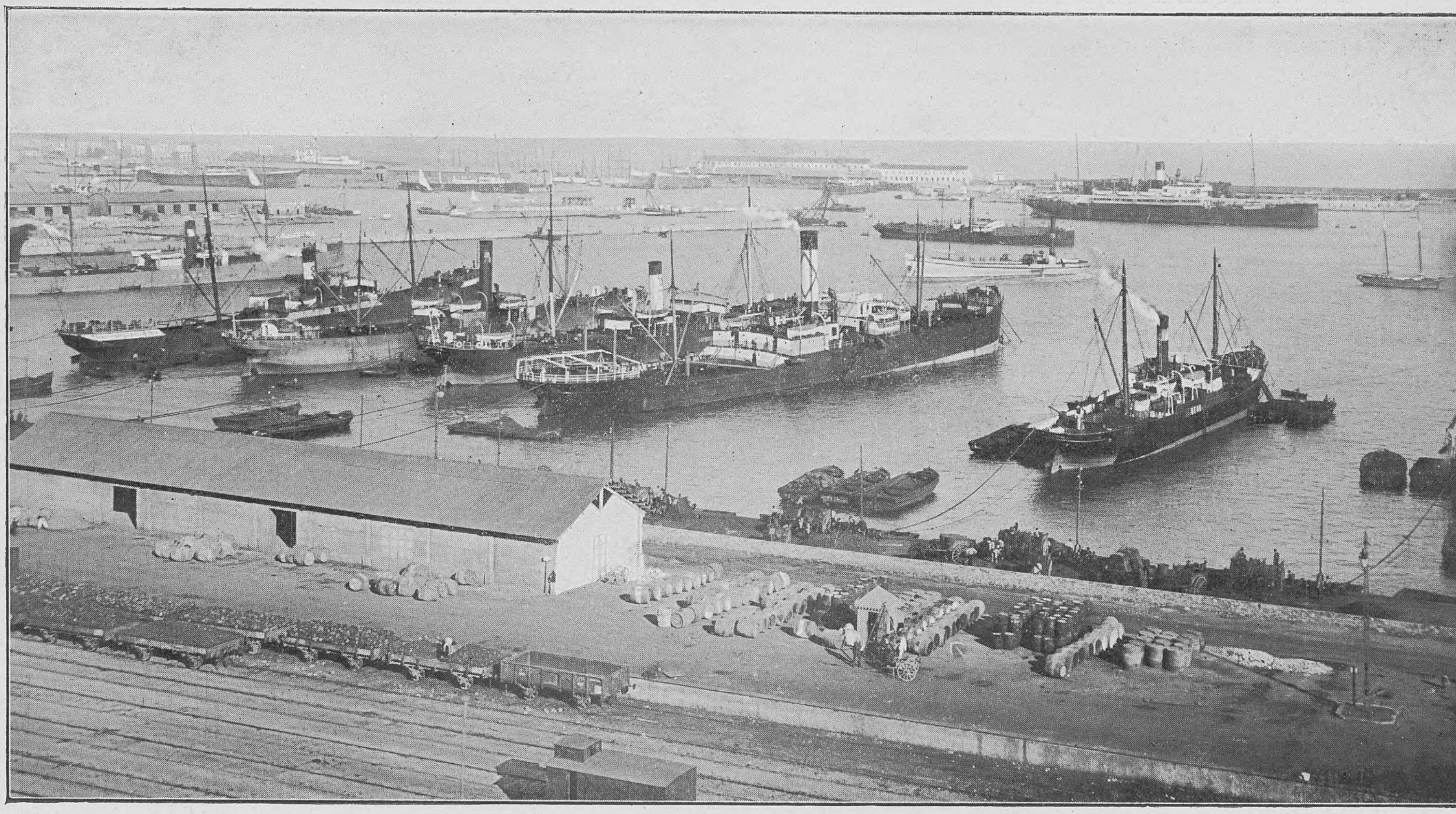


Phot. de M. Aug. Robin.

GROTTE DES SALINES DE CARDONA.

PLAN DE BARCELONE





Phot. Jansou.

VUE GÉNÉRALE DU PORT DE BARCELONE.

BARCELONE

DANS le vaste bassin au seuil duquel se dressent, comme deux grands pylônes, le rocher du *Monjuich* (230 mètres), au sud, et la *Montaña Pelada*, vers le nord, *Barcelone* étend au large la houle montante de ses maisons, jusqu'à l'écueil du *Tibidabo* (532 mètres) qui surgit au loin, vers l'occident, au-dessus de la plaine. Trois villes se sont échelonnées, comme trois vagues successives, laissant sur leur front un triple champ d'alluvions : la *Barcelone primitive*, groupée sur la rive, près du port; la *Barcelone du moyen âge*, devenue la grande cité *moderne;* enfin la *Barcelone nouvelle*, création récente de l'industrie et du négoce, dont les quartiers neufs tendent la main aux anciens faubourgs.

Barcelone compte en tout près de 530 000 habitants; la capitale de l'Espagne, Madrid, n'en a pas 520 000, mais ils sont plus agglomérés. La **ville nouvelle** se greffe à l'ancienne par la *place de Catalogne*. De là s'éloignent vers tous les points de l'horizon d'interminables avenues, larges comme la grande route de Versailles, lorsqu'elle débouche devant le château, et plantées comme elle de deux ou quatre rangées d'arbres qui développent à l'infini leurs guirlandes vertes jusqu'aux faubourgs de Gracia, Sarria, Sans, San Martin de Provensals... Tous ces groupes, autrefois indépendants, la grande ville les saisit de ses longs tentacules et les attire à elle. Bien des vides rompent encore les intervalles. Mais, comme l'on se sent perdu dans ces titanesques avenues où les tramways filent sur chaque berge, presque minuscules à force d'être éloignés l'un de l'autre par la chaussée qui les sépare ! La *place de Catalogne* elle-même, qui pourtant centralise une partie du mouvement urbain par le canal des Ramblas, prend à certaines heures du jour un air d'abandon.



LE SAINT GEORGES
DE *LA AUDIENCIA*.

Tout le confort et le train luxueux d'une très grande ville, *Barcelone* les possède aussi parfaitement que possible. Dans les parages de la place de Catalogne, les hôtels somptueux, les cafés vastes et éblouissants feraient rougir ceux de plus d'une capitale : partout éclate l'or et miroite le clinquant. Il manque à ce prétentieux étalage la discrétion d'une richesse de vieille souche, qui n'éprouve pas le besoin de se faire valoir.

Entre la cité du travail, qui produit, et le port, son émissaire, la **Barcelone** de l'histoire, la vraie, tend le ruban vert et fleuri de ses Ramblas. Une *rambla* est un boulevard; mais ce mot désigne originairement le lit desséché d'un torrent, une coulée où l'on peut se promener. Les *Ramblas* de Barcelone sont célèbres : de pauvres hères, des forcenés peut-être, des égarés à coup sûr, ont pris la détestable habitude d'y manifester leurs opinions d'une manière par trop éclatante. On n'a pas oublié l'attentat anarchiste du Liceo, d'autres plus récents encore, l'horrible tuerie qui ensanglanta la procession de Santa Maria del Mar : des femmes, des enfants, des fils du peuple en furent les innocentes victimes. C'est à la Rambla que l'on se promène à l'heure du *paseo*. La chaussée est large, plantée d'arbres et se prête au mouvement de la foule, sans qu'il y ait encombrement, car les voitures et les tramways sont rejetés de chaque côté du terre-plein central. Vous diriez notre Cours-la-Reine, un peu moins large, avec des noms divers, comme sur nos grands boulevards, pour désigner des tronçons différents. Le long de l'avenue montent les théâtres, les hôtels, les comptoirs, les établissements financiers.

Ne manquez pas, entre deux tours de promenade, de vous reposer sur un banc de la *plaza Real*. De belles arcades égayées de magasins

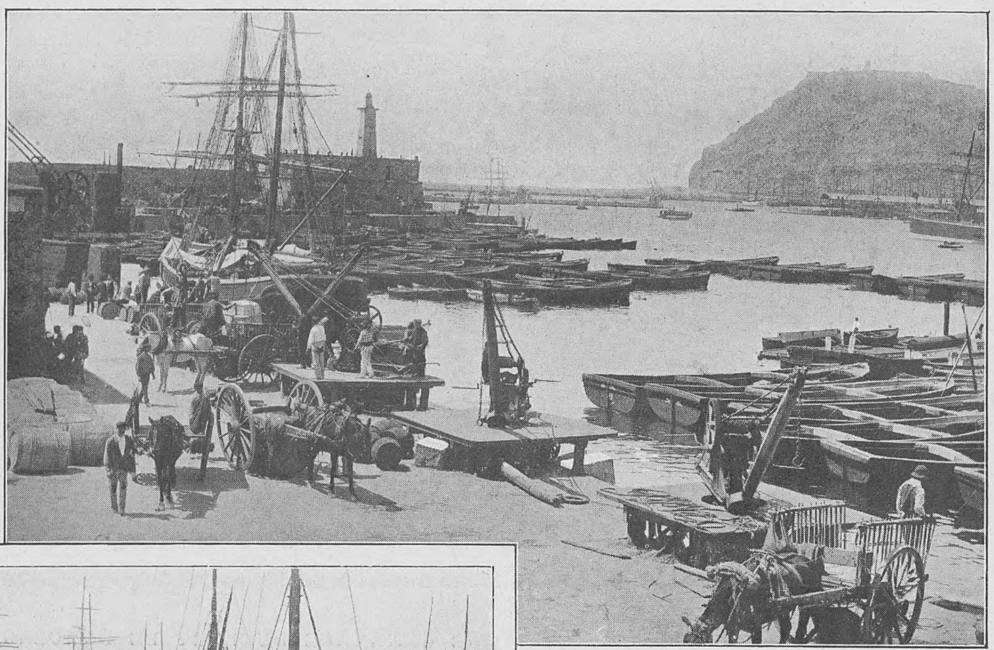
enclosent, au-dessus des massifs de fleurs, une opulente futaie de palmiers : l'ombre est douce; une brise légère frissonne dans les hauts éventails. Cette petite place retient, tout près de la Rambla, comme une délicieuse retraite à l'abri de la poussière et du bruit.

On aura tantôt fait de visiter la partie de la ville qui s'étend au sud-ouest de la ligne des Ramblas: tout y est moderne et banal; le curieux n'a rien ou presque rien à y glaner, exception faite pour la vieille église de *San Pablo del Campo* (Saint-Paul-des-Champs) que son éloignement et sa modestie ont sauvée des surcharges et des « réparations » barbares qui ont gâté tant d'églises espagnoles. Le petit cloître de Saint-Paul, ses colonnes jumelées, ses chapiteaux frustes et naïfs sont une saisissante évocation d'antan.

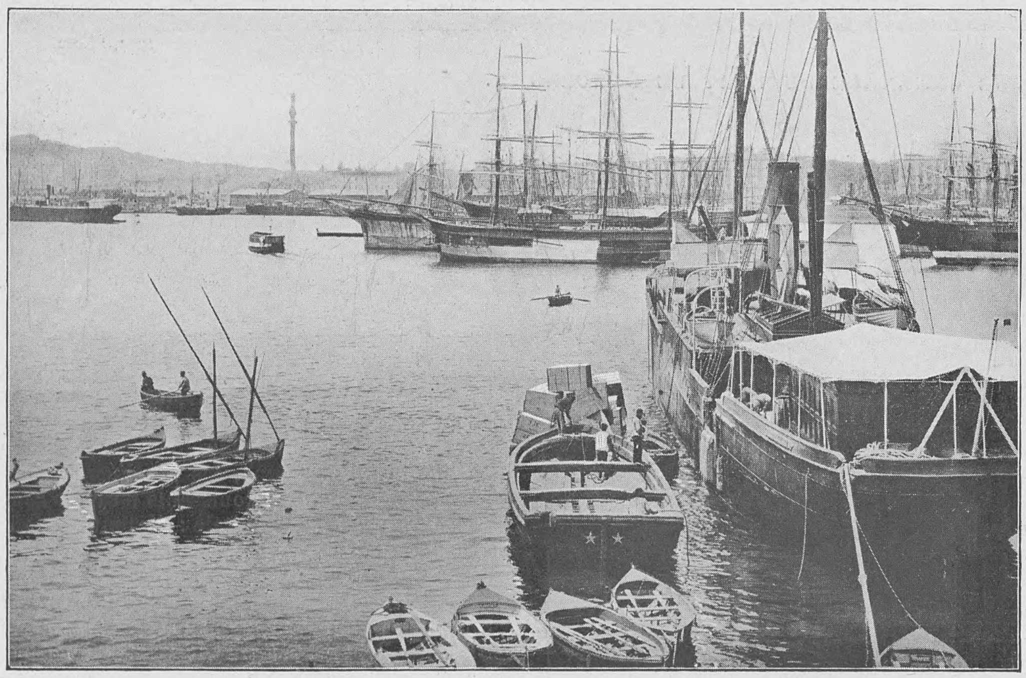
L'ancienne ville s'élevait en pente douce vers le tertre que couronne la cathédrale. En gravissant la rue *San Fernando*, l'une des grandes artères du commerce, où brille à mainte vitrine la camelote allemande, vous gagnerez la place autour de laquelle s'élèvent, d'un côté, l'Hôtel de ville; de l'autre, la Députation provinciale, dans les parages et presque à l'ombre de la cathédrale. Ce fut le cœur de la cité barcelonaise.

La *Cathédrale* est un noble édifice, de la famille de ces grands sanctuaires qui germèrent sur le sol de l'Espagne, à mesure qu'elle se dégageait de l'étreinte musulmane. Une mosquée avait pris ici la place d'une ancienne église, héritière elle-même d'un temple romain peut-être consacré à Hercule. La *cathédrale de Barcelone* est de style gothique; sa construction fut commencée en 1298. Une obscurité, favorable au recueillement et à une douce somnolence, règne dans l'intérieur et ne permet pas d'en saisir au premier coup la belle ordonnance. Ses trois nefs, dont la plus haute noue ses faisceaux d'ogives à 25m,50 de hauteur, ne sont pas d'un édifice ordinaire. Peu à peu, sous les pâles rayons qui laissent filtrer les hautes fenêtres enluminées de merveilleux vitraux du xve siècle, les fusées de colonnes jaillissent autour des gros piliers, les chapiteaux fleurissent dans la pénombre, et, malgré l'épais écran du *coro* malencontreux, cette église dans une autre, les nobles traits du monument se dégagent, un mystère flotte dans l'air, adoucit les angles, assouplit les nervures, tempère l'impression de la force par celle de la grâce et de l'harmonie.

La façade est récente, achevée seulement en 1890. Une coupole octogonale surmonte la première croisée de la grande nef. Les deux tours du transept sont du moyen âge : elles mesurent une cinquantaine de mètres. Ceux qu'afflige avec raison l'étalage criard qui déshonore la plupart des chapelles et, au premier rang, la capilla Mayor, dans la plupart des églises espagnoles, remarqueront avec plaisir que *Barcelone* n'est pas tombé dans ce travers : le voisinage de la France, où malgré tout prévaut le sens de la mesure, n'y serait-il pas pour quelque chose? Les restes de sainte Eulalie, patronne de la ville, reposent dans un reliquaire d'albâtre placé sous le maître-autel : un large escalier descend à la crypte, et l'on peut admirer, au travers des grilles d'argent, les lampes en métal précieux qui brûlent devant le saint tombeau. Peu d'Espagnols passent devant sans y faire une courte prière. Dans la retraite du chœur, où les chanoines bravent la traîtrise des courants d'air, on admire de belles stalles, aux dais fleuronnés, dont les armoiries peintes rappellent le Chapitre de la Toison d'or que Charles d'Autriche, plus tard Charles-Quint, présida (1519) au milieu d'un cortège de princes et de grands d'Espagne. Le *cloître* de la cathédrale est charmant : il n'y a point, en Espagne, de cathédrale sans cloître. La construction en fut terminée à la fin du xve siècle. Dans le cadre des ogives, des arbres s'élancent au-dessus d'un jardinet sans apprêt et d'un bassin aux eaux vertes où s'ébattent des oies d'une blancheur éclatante. C'est leur domaine à elles; depuis la construction du cloître, leurs aïeules y ont vécu. Ce bassin et le *patio* qu'il anime portent leur nom : *fuente* et *patio de las Ocas*.



ENTRÉE DU PORT ET CHÂTEAU DE MONJUICH.



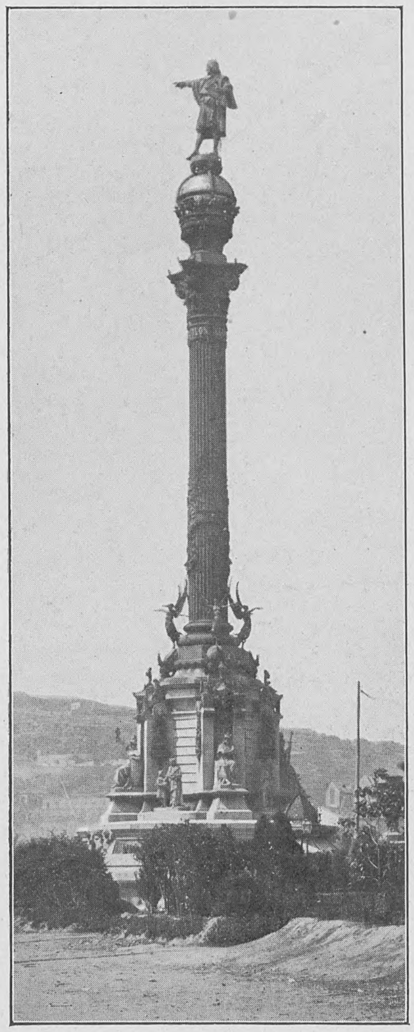
Phot. Hauser y Menet.

BARCELONE : UN COIN DU PORT.

Les environs de la cathédrale sont riches de souvenirs. Trois colonnes corinthiennes, restes d'un portique romain, se voient dans une ruelle voisine. Sur la petite place *del Rey*, un édifice gothique bâti sous Charles-Quint conserve les *Archives du royaume d'Aragon* (quatre millions de documents échappés aux hécatombes de la guerre et des révolutions). Dans l'ancienne chapelle royale de Santa Agueda, le *Musée provincial* est plein de débris antiques. Le palais des comtes de Barcelone occupait en partie la place *del Rey*. Ce furent de fiers souverains. Avant eux, *Barcelone*, qui fut peut-être une colonie des Phocéens comme Marseille, était devenue cité romaine, puis capitale de la monarchie des Wisigoths (ve siècle), lorsque sombra l'empire, sous la poussée des Barbares. Les Maures s'y établirent. Mais la Catalogne devint assez vite un fief de l'empire de Charlemagne ; la défense du pays, devenu *Marche d'Espagne*, fut confiée à un comte investi du commandement. Quand disparut le grand empereur, les comtes feudataires, délégués du pouvoir central, agirent chacun dans leur fief, comme de vrais souverains. Le *comte de Barcelone* en usa comme ses pairs et sollicita pour la forme

l'agrément de Charles le Chauve, qui n'était pas en état de le refuser.

Pendant plus d'un siècle et demi, les *Comtes* furent maîtres de la Catalogne. Ramon Bérenger IV, en épousant l'héritière d'Aragon, fit des deux pays un seul État. Enfin, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille groupa en un faisceau les principales provinces espagnoles, sans que pour cette raison chacune d'elles perdît ses privilèges essentiels. Il en fut ainsi, du moins, au début. Peu à peu les *fueros*, battus en brèche par le pouvoir central, tombèrent les uns après les autres. Ce ne fut pas sans lutte, et les Catalans montrèrent pour la défense de leurs libertés provinciales une énergie qui ne se démentit jamais. Pour échapper à Philippe IV d'Espagne, *Barcelone* se donna au roi de France Louis XIII. Ce furent, pendant une dizaine d'années, des combats sans trêve. Enfin, don Juan d'Autriche s'étant emparé de *Barcelone*, le pays tout entier fit retour à l'Espagne, et le traité des Pyrénées mit le sceau à la réconciliation générale (1659). Par une singulière anomalie, les Catalans, qui avaient appelé Louis XIII, prirent parti contre son arrière-petit-fils, Philippe V, en faveur de l'archiduc Charles d'Autriche, lorsque s'ouvrit, au début du XVIII[e] siècle, la Succession d'Espagne. Une armée française occupa *Barcelone* en 1808. Nouvelle prise d'armes en 1823 : à la tête des milices communales, *Mina* tint nos troupes en échec, et ne remit enfin la place au maréchal Moncey que par une capitulation honorable. Les soulèvements de *Barcelone* ne se comptent plus. En 1860, tombèrent enfin les remparts qui serraient étroitement la ville pour mieux contenir sa turbulence. Plus d'obstacles; plus de citadelle, mais un grand parc à la place. *Monjuich* reste seul avec son château menaçant où peuvent tenir plusieurs milliers d'hommes. Mais désormais *Barcelone* peut s'étendre et donner un emploi utile à son exubérant besoin de mouvement et de vie.



MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB



LE *PASEO DE COLÓN.*

L'affreux placage grec dont on affubla sa façade, pour le mettre à la mode du jour, le monument où s'abritent aujourd'hui la *Députation provinciale* et la Cour d'appel, ou *Audiencia*, n'a point heureusement atteint les parties vives du délicieux édifice construit à cette place par le XV[e] siècle. Une légère balustrade, égayée d'amusantes gargouilles, court le long de l'ancienne façade du palais, dans la rue *del Obispo* : un joli médaillon de saint Georges surmonte la porte d'entrée. A l'intérieur, le *patio* de l'*Audiencia* offre un bel escalier sculpté que surmonte une galerie portée sur de graciles colonnettes de marbre; là s'ouvre la *chapelle Saint-Georges*, dont la porte est un vrai bijou de ciselure, à la manière française du XV[e] siècle; sur le même plan s'étale l'enclos d'un maigre jardin où végètent de pâles orangers.

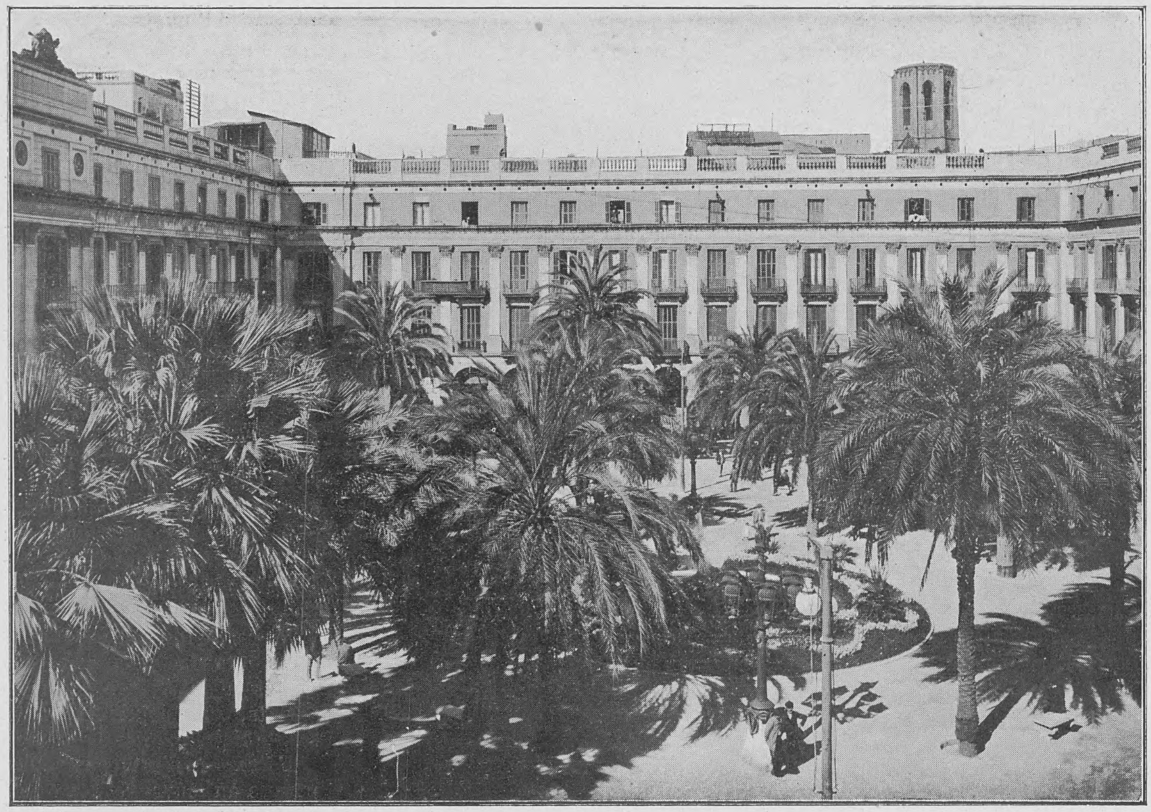
En face du palais de la *Députation*, l'*Hôtel de ville* a subi les injures du temps : sa façade prétentieuse voile une jolie construction du XV[e] siècle. Mettez ce palais municipal à côté de l'hôtel de Jacques-Cœur à Bourges : les nervures, les archivoltes, les ogives, accusent entre eux une étroite parenté d'art; ici, les fenêtres « ajimez » de la galerie ajoutent une note originale et bien catalane. Les *Archives municipales* logent au deuxième étage : là se conserve un tableau célèbre de *Luis Dalmau*, peint pour la chapelle de l'Hôtel de ville en 1445; il figure cinq Conseillers municipaux présentés à la Vierge en suppliants, par saint André et sainte Eulalie.

Barcelone n'est pas aussi pauvre en œuvres d'art qu'on serait tenté de le croire pour une ville aussi complètement, et depuis si longtemps, accaparée par le souci des affaires. Sans parler de *Santa Maria del Pino*, belle église gothique du XV[e] siècle, voisine des Ramblas; de *Santa Ana*, vénérable édifice roman fondé en 1146 et bâti peut-être sur le modèle du Saint-Sépulcre, quoique bien modifié depuis, les



Phot. Hauser y Menet.

BARCELONE : LA *RAMBLA* DES FLEURS.



Phot. Jansou.

BARCELONE : LA PLACE ROYALE.

particulièrement des Antilles, que des tarifs protecteurs transformèrent pour elle en véritable fief commercial, d'assez beaux et longs profits pour ne pas garder rancune à Christophe Colomb d'avoir donné à son expansion une direction nouvelle. Mais n'y a-t-il pas une amère ironie dans ce fait que l'on a songé à glorifier Colomb précisément à l'heure où l'Espagne allait perdre les dernières épaves de l'immense empire que lui avait conquis le génial marin? Il a fallu quatre cents ans de réflexion pour trouver que *Christophe Colomb* fut un grand homme et méritait bien une statue. C'est le contraire chez nous, où l'on peuple les places publiques d'illustres inconnus que les mieux informés de leurs contemporains sont tout surpris de rencontrer là.

Le **port** est la vie de Barcelone, sa raison d'être depuis l'origine. Pêcheurs et trafiquants groupés sur ce rivage tiraient de la mer leur subsistance; la lutte contre les éléments trempa leur caractère, lui donna cette audace mêlée d'endurance, ce besoin d'action et l'esprit d'aventure qui, après bien des siècles, distinguent encore les Catalans de leurs frères espagnols. Bien abrité du nord et de l'ouest, le port offrait aux tempêtes du sud un accès trop facile. Plusieurs fois les lames furieuses renversèrent la muraille de mer et noyèrent une partie des habitants sous les décombres de leurs maisons. C'est la raison pour laquelle, dès le temps des Romains, la cité de *Barcelone* s'éloigna de la rive pour envelopper le tertre que domine aujourd'hui la cathédrale, à l'abri des surprises de la mer.

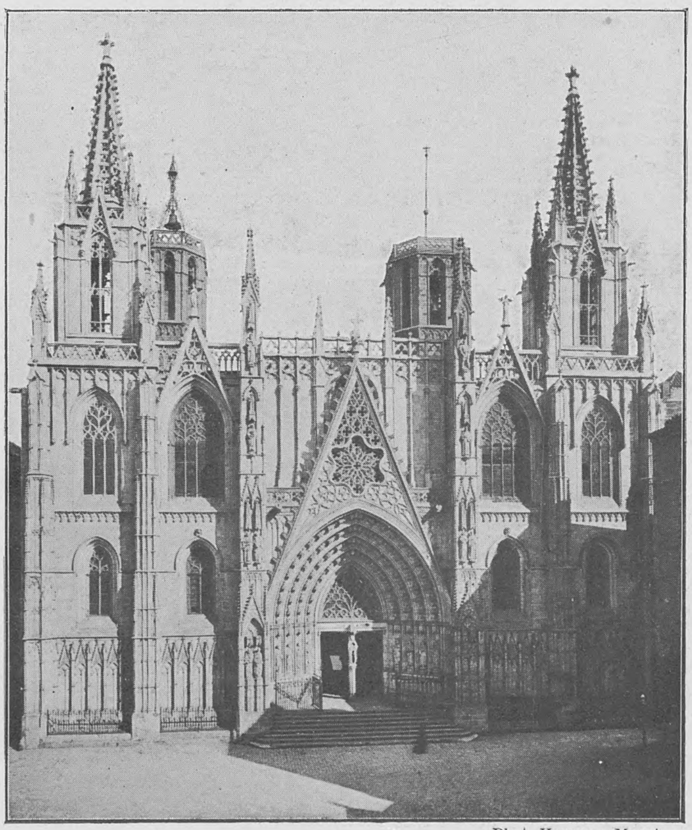
Dès le IXe siècle, *Barcelone* eut une marine renommée ; les privilèges dont Ramon Bérenger dota le port en firent l'un des centres d'attraction de la Méditerranée. Avant ceux d'Oloron et de la Hanse teutonique, le *code maritime* de Barcelone, élaboré, puis confirmé en 1258 par Jacques d'Aragon, devint la règle du droit nautique européen. A une époque où les expéditions contre les côtes de Barbarie et d'Egypte étaient fréquentes, les navires catalans eurent la préférence des princes et des armateurs. L'Aragon leur dut la conquête de Majorque et le commandement de la mer, du cap de la Nao aux bouches du Rhône.

Le mouvement commercial du port de *Barcelone* était devenu si actif, au début du XVe siècle, que les navires ne pouvaient plus y trouver un abri suffisant. On entreprit un môle de protection que la mer balaya. Enfin l'on parvint, en 1474, à établir une digue solide : c'est l'origine du port actuel. Il s'est considérablement accru et amélioré en ces derniers temps. Le port et l'avant-port occupent une superficie de 124 hectares; le mouvement incessant des navires leur donne une grande animation. Du haut des terrasses de Miramar, suspendues au flanc du rocher de Monjuich, ce spectacle est merveilleux. Plus de muraille de mer, mais d'immenses entrepôts, au couronnement monumental, où se déchargent par les moyens les plus perfectionnés les denrées les plus diverses : produits agricoles et

archéologues trouveront à *Santa Maria del Mar* un exemplaire magnifique de l'art religieux catalan au XIVe siècle : trois nefs ourlées de chapelles latérales, chœur heptagonal avec déambulatoire, belle façade fleurie d'une rose entre deux tours élancées; la hardiesse des proportions, l'harmonie des lignes font de ce bel édifice un émule de la cathédrale. C'était le phare du plus vieux quartier de *Barcelone*. Dans les rues voisines s'élevaient les hôtels des riches marchands : là place, aujourd'hui marché de *Borne*, servait aux fêtes et aux tournois.

La Bourse, ou *Lonja*, n'est pas loin. C'est, avec la Douane, le plus bel ornement de la place *del Palacio*, peu éloignée du quai. De la Casa Lonja, fondée en 1382 par Pierre IV d'Aragon, il ne reste qu'une grande salle gothique divisée en trois par des colonnes. De là, une longue avenue, plantée de palmiers, conduit le regard, d'un côté vers le Parc, de l'autre vers les Entrepôts grandioses, construits en bordure du quai, jusqu'au pied de la statue de Christophe Colomb.

Du *Parc* il n'y a rien à dire, sinon qu'il est immense. Dans ces allées sans fin, comment se promener sans équipage? Pour l'amusement populaire, un Château d'eau monumental déverse à grand fracas des nappes miroitantes au milieu d'un jardin bien entretenu. La *Paseo de Colón* est digne de la colonne triomphale qui le termine et du grand homme dont elle honore le souvenir. Sur un large piédestal de pierre rehaussé de reliefs en bronze et orné de huit lions du même métal, une colonne métallique porte très haut la statue du grand navigateur. On l'a érigée de 1882 à 1888. Bien que la découverte de l'Amérique eût changé les grandes routes du commerce maritime, non sans dommage pour *Barcelone*, jadis avec Venise et Gênes l'une des reines de la Méditerranée, la grande cité catalane tira du Nouveau Monde et



Phot. Hauser y Menet.

FAÇADE DE LA CATHÉDRALE.

matières premières pour les usines. Si bien utilisé qu'il soit, le territoire catalan, trop encombré de montagnes, ne peut suffire à nourrir *Barcelone* et sa nombreuse population ouvrière : la Catalogne est tributaire des provinces voisines pour son alimentation; le blé, l'huile, la viande, le riz, les oranges, les limons lui viennent de tous côtés. Il n'y a guère que la vigne, dont les espaliers grimpent au flanc des collines jusqu'au point où l'altitude permet la maturité du fruit, qui fournisse à la Catalogne un produit naturel d'exportation. Les vins catalans, moins liquoreux que ceux des autres provinces espagnoles du sud, se prêtent mieux à la consommation ordinaire et au travail de vinification par lequel on voudrait les assimiler aux meilleurs produits du Bordelais. On fabrique même du champagne dans les vallées catalanes : où n'en fait-on pas?

Les fabriques sont légion à *Barcelone* et dans les grandes villes



Phot. Jansou.

BARCELONE : PLACE DE CATALOGNE.

de son ressort : *Sabadell, Manrèse, Mataro, Vich,* etc. *Sabadell,* le Manchester catalan, compte à lui seul 20 cotonneries, 80 fabriques de drap et 10000 ouvriers, pour une population qui dépasse un peu 23000 habitants. *Reus,* près de Tarragone, l'un des centres industriels les plus remuants de la province, possède 5000 métiers dans ses filatures de coton. *Igualada, Vich,* sont les émules de ces importants groupes manufacturiers. Partout se fabriquent les draps fins ou grossiers, les soieries, les cotonnades, le fil, les rubans, les dentelles, les cuirs, la faïence, le verre, le papier, les machines, les tissus imprimés, la quincaillerie, les ustensiles agricoles, la joaillerie, les boutons de métal, les caractères d'imprimerie. L'importation des matières premières : houille, fers, cotons, cacaos, cafés, blés, farines et orges, maïs, avoines, riz, cannelle, poivre, morue, alcools et pétroles..., indispensables à cet incroyable labeur, donne au port de *Barcelone* une très grande activité.

Contrairement à ce que l'on imagine, la **Marine marchande espagnole** n'est pas quantité négligeable : elle a réalisé en ces derniers temps de sensibles progrès. Les côtes d'Espagne sont admirablement douées pour le trafic maritime : *Barcelone, le Grâo, Carthagène, Málaga, Cadix, Vigo, la Corogne, Santander, Bilbao,* sont autant de points d'appel pour la marine et de portes de sortie pour les produits de l'intérieur. Aussi le commerce de cabotage est-il fort développé en Espagne : nombre de bateaux font ainsi le tour de la Péninsule d'un port à l'autre, de Bilbao à Barcelone, par le détroit de Gibraltar, et vice versa. Ce mode de transport des grosses marchandises est moins onéreux que par les voies ferrées, à cause des lourds tarifs dont le réseau est surchargé par des frais de construction peu excessifs. Peu à peu les navires à voiles font place aux navires à vapeur. Dès aujourd'hui, le tonnage des vapeurs dépasse celui des voiliers, quand ils étaient au nombre de 2000 : c'est là un progrès indéniable. Le commerce de cabotage fait vivre en Espagne plus de 100000 marins; il est presque totalement accaparé par les navires espagnols; son mouvement égale au moins le quart de tout le commerce maritime avec l'étranger. Cuba, Porto-Rico, les Philippines, grâce à des tarifs protecteurs à peu près prohibitifs pour l'étranger, offraient aux produits du sol et de l'industrie espagnole des débouchés de premier ordre. Le traité de Paris (1898) les a fait perdre à l'Espagne. Les armateurs et négociants catalans, qui ont été les premiers frappés, voudraient tenir tête à la mauvaise fortune et conserver, malgré les tarifs égalitaires imposés par les États-Unis, ce marché de leurs rêves. Mais aussi l'on songe à renouer avec les anciennes colonies espagnoles du Sud-Amérique, jadis trop négligées. Peut-être un bel avenir est-il promis de ce côté à la marine marchande espagnole?

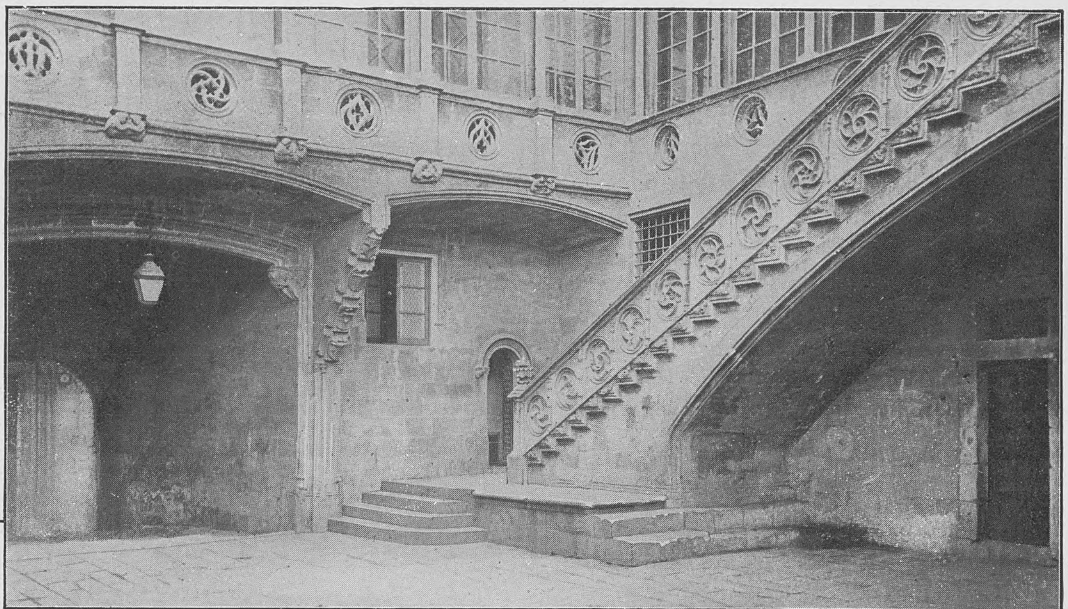
COMMERCE & VOIES COMMERCIALES

L'**exportation** totale de l'Espagne en 1906 se chiffre par une valeur de 917501000 pesetas, l'**importation** totale par 921181100 pesetas; l'Espagne achète donc à l'étranger pour 3680000 pesetas de plus qu'elle ne lui vend. Ce sont surtout les minerais, les métaux et les substances alimentaires que l'Espagne expédie au dehors; elle importe des matières premières pour l'industrie et surtout des objets fabriqués. L'Angleterre est devenue le premier client de l'Espagne pour le commerce

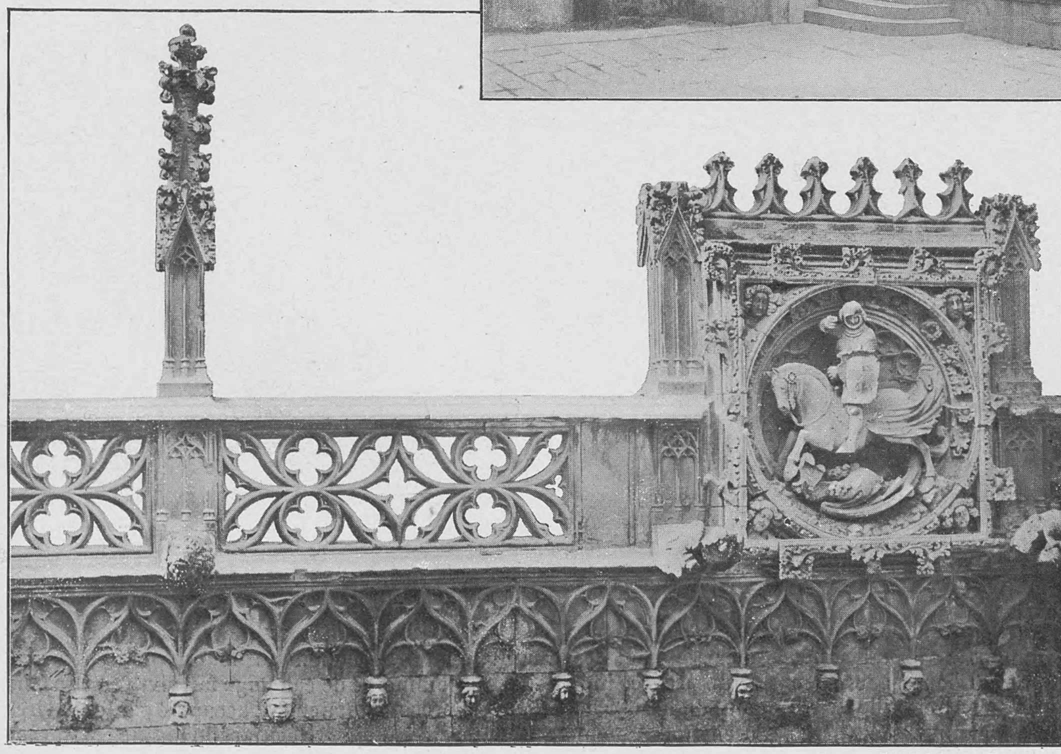
général. L'Allemagne, d'autre part, fait de grands efforts pour prendre pied sur le marché espagnol.

Les chiffres officiels en matière commerciale n'ont qu'une valeur de comparaison, surtout en ce qui concerne les échanges franco-espagnols. Si la France a conservé la première place dans le commerce espagnol du continent, trouver une concordance même relative entre les chiffres donnés par les douanes espagnoles et ceux des douanes françaises peut passer pour un problème insoluble. Il faut compter d'abord avec la fraude, dont il est vraiment fait abus. Et puis, chacun apprécie et taxe à sa manière : ce que les Espagnols classent comme vins ordinaires passe chez nous pour vins généreux. Les mêmes produits ne sont pas classés dans les mêmes catégories de part et d'autre des Pyrénées. Ici l'on compte en francs, là en pesetas soumis aux fluctuations du change : de là des conflits et des erreurs. Pour dire le vrai, il n'y a et ne peut exister en ces choses qu'une évaluation approximative, fût-elle officielle et peut-être même l'est-elle surtout à cause de cela!

Importations françaises en Espagne. — Tissus, passementerie, rubanerie de soie, bourre de soie. Tissus, passementerie et rubanerie de laine. Bois communs. Produits chimiques. Laines et déchets de laine. Meubles et ouvrages en bois. Tabletterie, bimbeloterie, brosserie, boutons, éventails. Outils et ouvrages en métaux. Morues sèches et salées. Machines et mécaniques. Soies et bourre de soie. Bêtes de somme. Tissus, passementerie et rubanerie de coton. Cuivre. Poteries, verres et cristaux. Papier, carton, livres et gravures. Peaux et pelleteries ouvrées. Carrosserie, vélocipèdes et pièces détachées, wagons, etc. Chaux et ciments. Orfèvrerie, bijouterie et horlogerie. Peaux et pelleteries brutes. Extraits de bois de teinture. Graisses autres que de poisson. Caractères d'imprimerie, clichés, coutellerie et autres petits ouvrages métalliques. Vêtements et lingerie. Huîtres fraîches. Graines et fruits oléagineux. Gommes pures, résines, caoutchouc et autres sucs végétaux. Houille crue. Médicaments composés. Indigo. Fils de toute sorte. Instruments d'optique, de chimie, de chirurgie. Armes, poudres et munitions. Ouvrages de modes et fleurs artificielles. Huiles fixes pures, volatiles ou essences. Bestiaux. Tissus de lin, chanvre, ramie, jute. Instruments de musique. Ouvrages de sparterie, de vannerie, de corderie.



ESCALIER DE *LA AUDIENCIA*.



Phot. Laurent-Lacoste.

FRISE EXTÉRIEURE DE *LA AUDIENCIA*.

Exportations espagnoles en France. — Vins. Plomb (métal et minerai). Laines et déchets de laine. Fruits de table. Bestiaux. Peaux et pelleteries brutes. Minerai de fer. Liège ouvré. Bêtes de somme. Poissons secs, salés, fumés, marinés ou autrement préparés. Huile d'olive. Zinc (métal et minerai). Soies et bourre de soie. Tartrates de potasse. Plumes de parure. Pyrites (sulfures de fer). Poissons de mer et d'eau douce, homards frais. Cuivre (métal et minerai). Safran. Cochenille. Avoine en grains. Soufre. Légumes verts, salés, confits. Manganèse (minerai). Os, sabots et cornes de bétail. Sels ammoniacaux bruts et raffinés. Objets de collection hors de commerce. Tourteaux de graines oléagineuses. Bois communs (y compris le liège brut). Légumes secs et pommes de terre. Fruits, tiges et filaments à ouvrer. Peaux et pelleteries ouvrées. Mercure natif. Orfèvrerie et bijouterie d'or et d'argent. Produits chimiques dérivés du goudron de houille. Fourrages.

Bien qu'encore considérable, le mouvement des échanges entre la France et l'Espagne est notablement déchu. On peut en trouver les causes principales dans l'activité de nos rivaux et surtout en accuser le malentendu qui, depuis la mise en vigueur du régime douanier de 1892, équivaut à un véritable conflit commercial entre les deux pays voisins. Nos relations avec l'Espagne sont régies par le *modus vivendi* du 1er février 1892, renouvelé depuis, en attendant un bon traité de commerce. La fabrication française : machines, tissus, etc., a été durement frappée; nous avons de notre côté à peu près fermé notre frontière aux vins espagnols, qui attiraient de chez nous un flot d'or sur la Péninsule : l'exportation des vins espagnols en France est tombée de 343 millions en 1891 à 46 millions en 1901. Les Espagnols ont en conséquence outillé leur industrie vinicole, et dans la Catalogne surtout, se sont mis à traiter leurs produits à la façon bordelaise. Au fond, le conflit revient à une question de concurrence industrielle : la Catalogne, province active et très peuplée, où l'industrie a fait des progrès énormes, songe surtout à protéger ses intérêts, et c'est d'elle que viennent les plus grosses difficultés pour la négociation d'un bon traité de commerce avec le voisinage.

Les chemins, les routes, les voies ferrées sont le nerf de l'*agriculture*, de l'*industrie* et du *commerce*. Méfiez-vous des statistiques routières espagnoles. Des **carreteras** (routes charretières), il s'en trouve partout, presque autant qu'en France, si l'on veut assimiler nos belles routes nationales à celles qui figurent en Espagne dans la même catégorie. Voulez-vous en juger ? Prenez une diligence, la vénérable patache de nos

pères, et lancez-vous au galop effréné de six mules empanachées sur l'une des routes espagnoles dites *nationales* et cataloguées dans la série n° 3 : la première venue, en moins de 500 mètres, vous dira ce qu'il faut en penser. Seules les routes de premier ordre peuvent compter pour véritables ; ce sont les moins nombreuses : 7 000 environ sur une totalité qui dépasse un peu 30 000. Beaucoup de ces fameuses *carreteras* sont de style par trop arabe. Il y a moins de 7 000 kilomètres de *routes provinciales*, contre 30 000 kilomètres, en France, de routes départementales. Enfin les chemins *vicinaux*, qui chez nous atteignent un développement de 610 000 kilomètres au moins, n'en font pas 20 000 en Espagne. Des contrées pleines de ressources restent inexploitées à cause de leur isolement.



HÔTEL DE VILLE DE BARCELONE.

L'Espagne est mieux dotée en **chemins de fer**, et cela n'est pas sans mérite, si l'on fait attention que toutes les grandes lignes, partant de Madrid, s'éloignent en éventail vers tous les points de la périphérie, et par conséquent, au lieu de suivre, comme dans la plupart des pays d'Europe, la pente naturelle des eaux, prennent les fleuves par le travers et doivent, par de multiples travaux d'art, compenser des différences de niveau multiples. L'Espagne est toute en plateaux et en montagnes : aussi l'établissement de son réseau ferré fut-il, en bien des cas, un véritable tour de force; le mérite en revient pour une part honorable à nos ingénieurs.

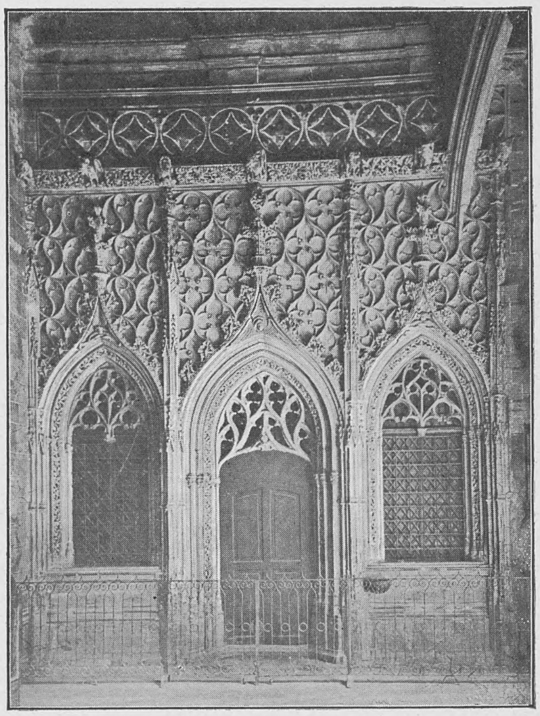
L'industrie des chemins de fer espagnols, que grèvent des frais de construction très élevés, paraît appelée à un brillant avenir, pourvu que la multiplication et l'entretien des routes permettent d'alimenter son trafic, en appelant des points les plus reculés marchandises et voyageurs. Pourquoi ne pas le dire aussi? L'exploitation laisse vraiment trop à désirer. Partout se révèle une imprévoyance, une inertie de pensée et d'action qui valent au voyageur des mécomptes et des souffrances sans nombre : 30 ou 40 kilomètres à l'heure suffisent au *correo*, le courrier, ou train-poste. Il faut voir comme un employé se rengorge en annonçant « le *correo* ». Le dernier de nos express le dépasserait au bout d'un kilomètre!

Et puis, il y a les arrêts. Quelle fantaisie! Où il n'y a rien à voir ni à prendre, le train somnole une demi-heure pour ne pas avoir l'air de se presser. Il ne peut être ici question des trains organisés spécialement pour les touristes, ni des rapides internationaux Paris-Madrid, Paris-Lisbonne, Madrid-Saragosse-Barcelone. Le nord et l'est de l'Espagne sont convenablement desservis. On y voit des trains pressés, des wagons confortables, mais, au sud!...

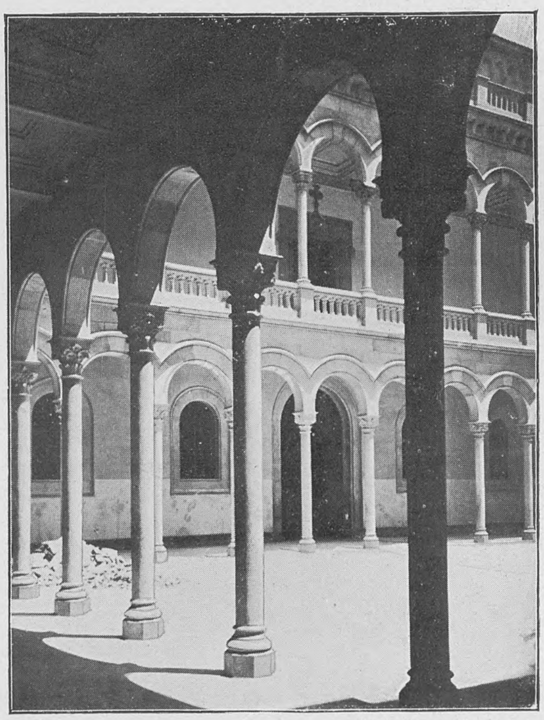
Il faut avouer pourtant un progrès. Au lieu de s'attarder comme les nôtres dans le système arriéré du billet *aller-retour* tyrannique, incommode et coûteux malgré les apparences, les Compagnies de chemins de fer espagnols ont organisé un tarif de billets kilométriques, valables pour un temps très largement calculé, de 3 à 15 mois suivant le nombre de kilomètres. Chacun voyage avec sa famille, va où il veut, reprend quand il lui plaît son parcours interrompu. Rien de plus simple, de plus commode, de plus réellement avantageux : nous n'en sommes pas là.

Transpyrénéens. — Deux voies ferrées s'allongent en vue de la mer, et de France en Espagne, à chaque extrémité des Pyrénées : l'une d'*Hendaye à Irun*, construite en 1864; l'autre, de *Cerbère à Port-Bou*, terminée quatorze ans plus tard. Elles suivent à peu près le tracé des anciennes routes; dans l'intervalle, l'épaisse muraille pyrénéenne dresse, entre les deux pays voisins, un obstacle de 430 kilomètres en ligne droite. C'est cet obstacle que l'on voudrait vaincre.

Il va de soi que l'*Europe* n'a aucun intérêt immédiat à voir percer les Pyrénées. Par sa situation excentrique à l'extrémité de l'ancien continent, l'Espagne se trouve en dehors des grandes routes mondiales du commerce. Pour la *France*, bien qu'à vrai dire elle n'ait pas en général à tirer grand profit des lignes projetées, il se peut qu'un itinéraire plus direct vers Saragosse ou Barcelone-Carthagène facilite les transactions en abrégeant la route. Il y a moins loin de Carthagène à Oran que de Marseille à la côte d'Afrique; et si jamais le *transsaharien* reliait Oran à Tombouctou, par Aïn-Sefra et le Touat, *Carthagène* deviendrait une tête de communication naturelle entre l'Europe et la grande ligne africaine. Ce sont là, par malheur, de séduisantes illusions! Il n'en va pas dans la réalité comme sur une carte géographique, où d'un trait de plume on passe les montagnes et l'on saute les plus grands obstacles. L'économie réalisée par la percée des Pyrénées sur la longueur des lignes actuellement en activité serait largement absorbée par les



CHAPELLE *SAINT-GEORGES*.



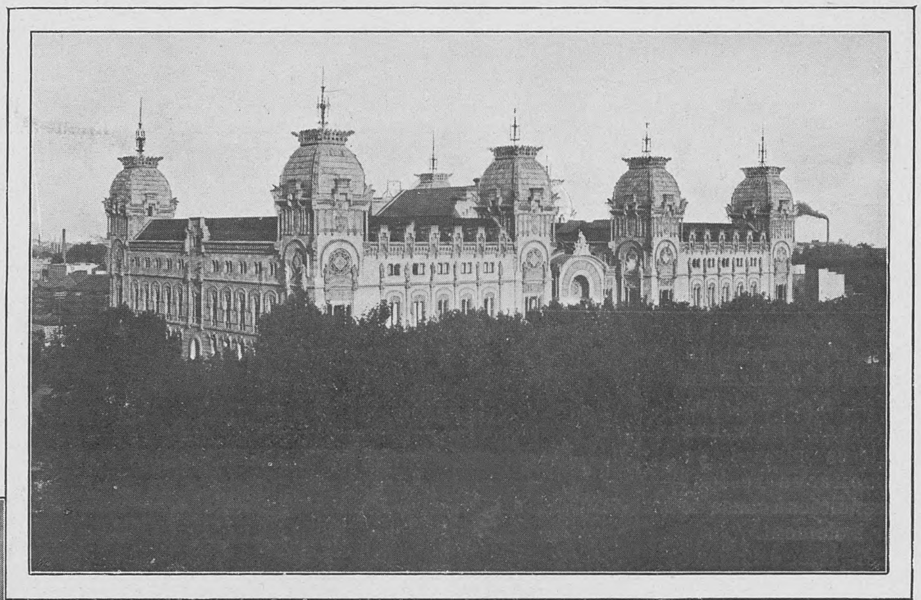
Phot. Laurent-Lacoste.

COUR INTÉRIEURE DE L'UNIVERSITÉ.

dépenses d'une construction onéreuse et d'une traction pénible. Sait-on au juste par combien de tours et de détours il faudra compenser la raideur des pentes? Et s'il y a quelques kilomètres de gagnés, quelques heures de navigation évitées, cet avantage, douteux et minime en réalité, compensera-t-il la peine d'un premier transbordement des marchandises à la frontière (puisque les voies espagnoles n'ont pas la largeur normale de toutes les autres voies européennes) et d'un second au port d'embarquement? Les *transpyrénéens* ne peuvent donc avoir pour la France un intérêt national.

L'*Espagne* même, dans son ensemble, n'en peut tirer grand avantage. Tous ses ports du nord sont en communication avec Bordeaux, par une ligne directe et rapide. Ceux du sud trouvent par la ligne Barcelone-Perpignan un débouché aussi commode sur l'Europe centrale, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et toute la France du sud-est. Cette ligne est plus courte et plus facile que ne le seraient les tracés éloignés de la côte méditerranéenne, contraints d'ailleurs de ralentir leur marche par la raideur des versants qu'il s'agirait d'escalader.

Les *transpyrénéens* ne peuvent donc avoir pour l'Espagne, comme pour la France, qu'un intérêt *régional :* celui d'abréger les distances et de multiplier les échanges entre Bordeaux et Toulouse d'une part; l'Aragon et la Catalogne de l'autre. Tout réduit qu'il soit, cet avantage n'est pourtant pas négligeable. Il est vrai, les lignes projetées se heurteront à plus d'une difficulté. Si la situation commerciale et industrielle de l'Espagne a reçu un vif essor de la construction des voies ferrées, cet épanouissement n'est peut-être pas encore de nature à autoriser de larges espoirs pour un avenir prochain. Avant de percer les Pyrénées, que ne songe-t-on d'abord à préparer le trafic qui doit justifier les frais de l'entreprise? Les relations commerciales de la France et de l'Espagne sont entravées par la rupture de l'ancienne entente : la barrière douanière dressée entre les deux pays devrait être abaissée d'abord, avant de lancer à grands frais des trains qui rouleront à vide. « Pour développer les relations franco-espagnoles, un traité de commerce vaudrait mieux que plusieurs transpyrénéens. »



PALAIS DE JUSTICE.



RAMPE DE MAISON ANCIENNE.



Phot. Laurent-Lacoste.

CLOITRE DE SAINT-PAUL.

Mais, en quel point des *Pyrénées* ouvrir une autre ou plusieurs autres *Brèches de Roland?* car il y a en effet plusieurs lignes en projet. Les premières études en remontent à plus d'un demi-siècle. Après de longs pourparlers, une Commission internationale nommée par la France et l'Espagne aboutit à la Convention de Madrid (13 février 1885) qui prévoyait deux lignes : *Saint-Girons-Lérida*, par la vallée du Noguera Pallaresa; *Oloron-Jaca*, par le passage du Somport. Une nouvelle Commission, nommée en 1893, élabora un troisième projet : *Ax-les-Thermes* (Ariège) à *Ripoll* (Toulouse-Foix-Barcelone). La Convention du 18 août 1904 donna même à ce projet le premier rang.

La ligne *Ax-Ripoll* doit être écartée, parce qu'elle finit à la côte et ne constitue pas une ligne de pénétration intérieure. D'ailleurs, s'il y a 1 109 kilomètres entre Paris et Barcelone par la ligne actuelle de Port-Bou, il y en aurait 1 037 par *Ax-Ripoll ;* bénéfice net : 72 kilomètres. De Toulouse à Barcelone, la distance actuelle de 427 kilomètres tomberait à 320; bénéfice net : 107 kilomètres. Mais aussi, cette ligne exigerait un tunnel de 5 000 mètres au moins, ayant son entrée à 1 481 mètres dans le haut Ariège et sa sortie à 1 554 mètres, altitude qui est celle des neiges, une partie de l'année. Aux longs circuits, ajoutez le chômage forcé, et comptez.

La ligne d'*Oloron-Jaca-Huesca-Saragosse* ne donnerait qu'un faible raccourci entre Paris-Saragosse ou Madrid. Paris-Madrid, par Irun, fait 1 460 kilomètres; *Oloron-Jaca-Madrid* fera 25 kilomètres de moins. On croira sans peine que le train Paris-Irun-Madrid sera plus vite à destination que le courrier poussif du transpyrénéen. Mais l'Espagne, pour des raisons politiques, tient à cette ligne, amorcée déjà, qui ouvrirait l'horizon de Saragosse sur Bordeaux.

Reste la ligne médiane *Saint-Girons-Lérida*. On l'avait reléguée au troisième plan. Grâce au protocole du 8 mars 1905, elle a quelque chance de n'être pas tout à fait délaissée. Elle est plus centrale que les autres qui sont trop rapprochées des lignes actuelles : c'est un premier mérite. De *Saint-Girons-Oust* en France, un tunnel de 8 800 mètres franchirait la crête et déboucherait par le port de Salau sur la vallée du

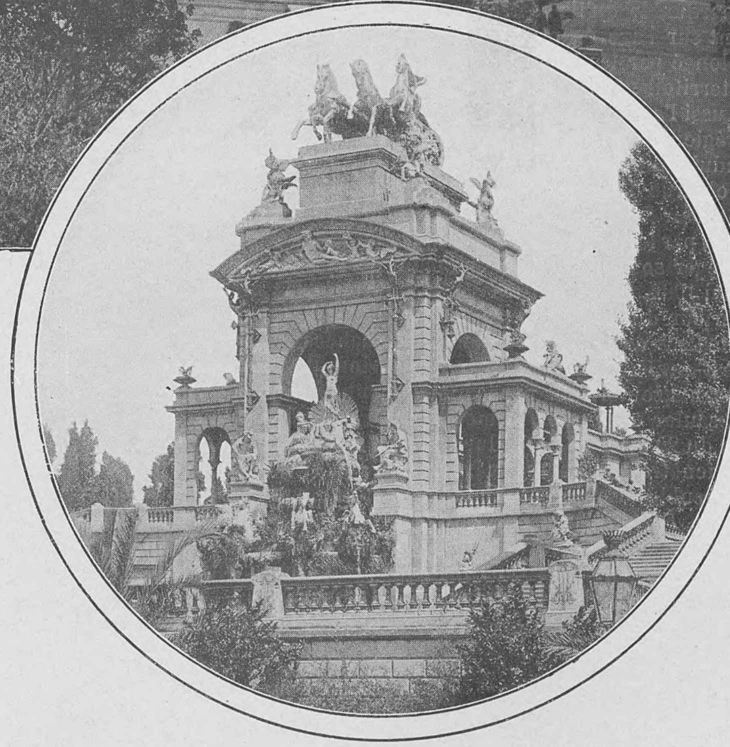


Phot. Jansou.

BARCELONE : LE PORT ET LES ENTREPOTS.



BARCELONE : L'ARC DE TRIOMPHE.



Phot. Hauser y Menet.

FONTAINE MONUMENTALE DU PARC.

Noguera Pallareza, vers Sort Lérida. Mais tandis que le tronçon espagnol existe à l'ouest, pour la ligne de Jaca-Oloron, il est tout entier à créer de Sort à Lérida, et cela fait 160 kilomètres de chemin de fer à construire. En réalité, la ligne *Saint-Girons-Lérida* ne procurera pas un raccourci bien important, à ne considérer que Paris comme point de départ (88 kilomètres seulement de Paris à Carthagène), mais elle aurait pour Toulouse, centre d'une région florissante et industrielle, des avantages considérables. Par là viendraient sur Paris les fruits et primeurs de Valence et Murcie, les vins d'Aragon, etc.; par là aussi s'écouleraient beaucoup des marchandises importées de chez nous par l'Espagne.

« En résumé, les *Transpyrénéens* ne semblent pas appelés à être des lignes mondiales; ils ne fournissent pas davantage une ligne plus avantageuse de Paris à Madrid, mais ils peuvent présenter pour le commerce régional des avantages très notables, et à ce titre, servir les intérêts généraux des deux pays. » (Gustave REGELSPERGER, *les Transpyrénéens.*)

CATALOGNE DU NORD-EST

Deux montagnes rivales, géants de taille à peu près égale, le *Carlitte* (2921 mètres) et le *Puig Mal* (2904 mètres), surgissent l'une contre l'autre au-dessus des hauts plateaux de la Perche. Découronnés par les autans, élimés par les glaciers, balayés par les trombes de neige, sans cesse battus des vents et des tempêtes, leurs sommets chauves ne présentent plus qu'un chaos de pierrailles, d'éboulis et de blocs roulés. Ce sont de tristes montagnes. Mais le *Carlitte,* ramassé dans son épaisseur, arrête à l'est la poussée formidable de la grande digue pyrénéenne. Sur le pivot du *Puig Mal,* des crêtes ont surgi au front de la grande chaîne : à gauche, le puy d'Alp, la Pedra Forca, étais de la *sierra de Cadi* (2624 mètres); sur l'aile droite, le pic de Costabona et le *Canigou* (2785 mètres). Aux flancs des deux sommets dominateurs, *Carlitte* et *Puig Mal,* les eaux se sont dispersées d'une façon remarquablement symétrique : l'*Ariège* en France, le *Sègre* en Espagne; l'*Aude* vers le nord, le *Llobrégat* vers le sud; au *Têt* de Perpignan répond le *Ter* de Gérone; au *Tech* français, le *Fluviá* et le *Muga,* deux rivières sœurs dans l'Ampurdan espagnol. Il semble que la poussée intérieure qui étoila l'éventail de ces cours d'eau sur l'un et l'autre versant des montagnes se trahit encore par la frappante analogie des courbes imprimées à leur direction.

Sur la dorsale catalane, constituée par les colosses de la *sierra de Cadi,* le nœud du *Puig Mal* et le chaînon détaché des *Albères,* dont les rocs déchiquetés, pour être d'une altitude relativement faible, n'ont pas moins grand air au-dessus de la double dépression qu'ils dominent, des rameaux secondaires se sont greffés en contreforts et descendent par degrés entre les cours d'eau pour se relier diversement aux collines du littoral. Entre le Llobrégat et le Ter, le pic de *Cerdanyola* (1776 mètres), le Santa Margarita (1224 mètres), la sierra de *Monseny* (1745 mètres), pilier de granit qui redressa les craies affleurantes à une altitude plus grande que celles du Montserrat.

Sur la rive gauche du Ter, dont les sources rayonnent aux flancs du Puig Mal, vers la double trouée des cols de Tosas et de Nuria, le *Puig se Calm* (1531 mètres) commande la *région volcanique d'Olot* et la coulée du Fluviá. Enfin, entre le Fluviá et le cours du Muga, s'élève la protubérance qui porte le sanctuaire de *N. S^a del Mont* (1225 mètres).

RÉGION VOLCANIQUE

Sans créer entre les hautes vallées catalanes de séparation réelle, l'enchevêtrement des massifs et des collines ne laisse pas d'en compliquer singulièrement la circulation de traverse. Le plus remarquable des massifs intermédiaires est constitué par la **région volcanique** injectée entre le Ter et le Fluviá, au-dessus d'*Olot* et de *Castellfullit*. Il y a là une petite Auvergne peu connue : ses cônes de débris, ses roches ignées, ses digues basaltiques témoignent de l'activité qui bouleversa ce territoire à une époque incertaine, mais probablement très éloignée, bien que les chroniques parlent d'éruptions qui se seraient produites encore à la fin du xve siècle. Il n'est pas douteux d'ailleurs que la trépidation qui secoua la ville d'Olot, à 3 heures du matin, le 6 mai 1902, se rattache au tremblement de terre dont fut ébranlée la région de Murcie. Les *volcans de Catalogne*, en partie oblitérés et enveloppés d'un vert manteau, ne vomissent plus la lave brûlante ni les projectiles incendiaires; mais il est remarquable qu'ils se trouvent exactement sur l'axe éruptif du cap de Gata, prolongé par les îlots Columbretes jusqu'au massif volcanique d'Agde, en territoire français.



Phot. Hauser y Menet.

BARCELONE : LE FRONTON.

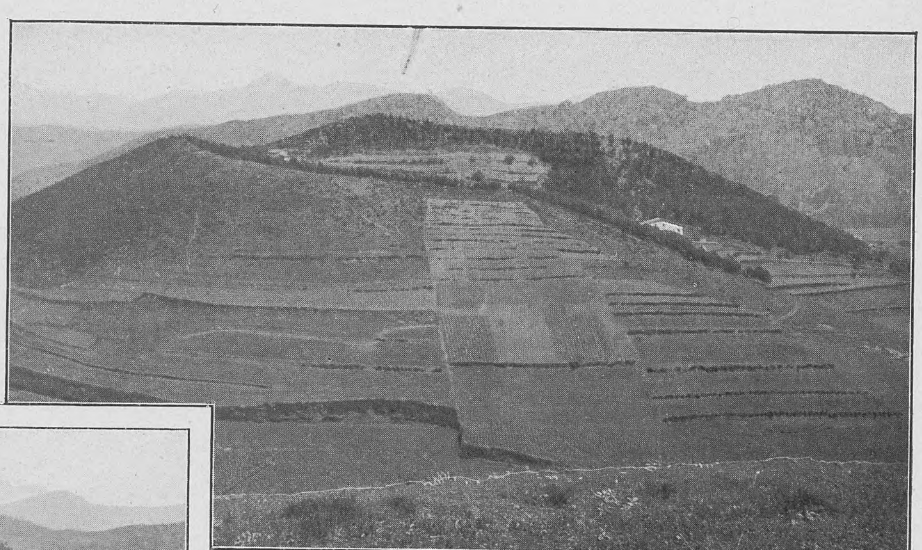
Aussi l'activité souterraine n'a-t-elle pas cessé de se manifester dans la région du Ter et du Fluviá. Les *bufadors*, soupiraux ouverts sur les conduits intérieurs du sol, témoignent du travail qui s'y accomplit. On les obstrue d'ordinaire, parce qu'au plus fort de l'été il en sort un courant d'air frais et sec, assez désagréable, tandis qu'en hiver, par les jours froids et clairs, on perçoit à peine un léger souffle. Or, au lendemain de la secousse du 6 mai 1902, le tranquille *bufador* ouvert sur le cratère inférieur du *Garrinada* se trouva dégagé, bien que toutes ses ouvertures eussent été bouchées avec soin. Il est probable que la forte impulsion donnée aux courants souterrains par le mouvement sismique avait fait sauter toutes les fermetures. La récente oscillation du 20 avril 1903 n'a duré que 6 à 8 secondes, mais aux fenêtres les carreaux frémirent, dans les maisons les meubles oscillèrent d'une façon inquiétante : *Olot, Llansa, Port-Bou* ressentirent la trépidation du sol. A Llansa, la secousse fut telle que les édifices parurent perdre l'aplomb : les gens fuyaient pleins de terreur.

Les *volcans de Catalogne*, on le voit, sous leur apparente bonhomie, ne laissent pas de faire parler d'eux.

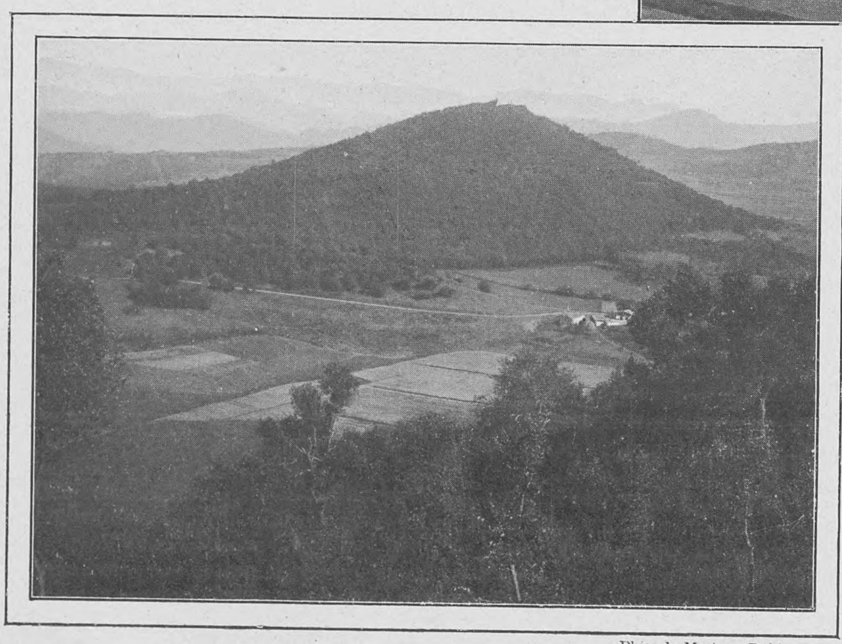
Dans la seule province de Gérone, les *terrains volcaniques* occupent une superficie de 196 860 kilomètres carrés. Tous ne sont pas d'anciens volcans; mais par leurs crevasses et l'émission de matières ignées, ils ont contribué au bouleversement du sol. Les lambeaux en sont épars entre les divers cours d'eau de l'Ampurdan, principalement le *Ter* et le *Fluviá*, jusqu'à l'intérieur du bastion dressé par le cap de Créus au-dessus de la Méditerranée.

De Gérone à Olot, les terrains pyrogènes s'étalent au large, les volcans se multiplient : ce n'est pour ainsi dire entre ces deux villes qu'une longue traînée volcanique. Dans le voisinage d'Olot, les cratères surgissent en bataillon serré : *Roca Negra*, *Pedra Aguda* de Santa Pau, Santa *Margarita* de *Sa Cot*, la *Barraca* de Batet, *Cá* de *Bosch* de Sa Cot, *Puig Dolors* et *Estany* de Begudà, *Bisarocas* de Batet, *Puig Subiá* de Santa Pau, *Serrat* et *Rápas* d'Aigua Negra, ces trois derniers formant une sorte de citadelle éruptive, dans une boucle du Fluviá. Sur la rive gauche du rio : *Artigues Roges*, *Montsacopa*, *Garrinada*, en face d'Olot. La plupart des volcans n'ont qu'un cratère : le Garrinada en a trois; le Bisarocas, deux; le Puig Montcal d'Adri, quatre.

Des **torrents de lave** incandescente ont envahi les dépressions environnantes où les rios de Ridaura, de Amer, de Torn et Cellent, tributaires du Fluviá, en creusant leur vallée, ont mis à découvert des



OLOT, VOLCAN GARRINADA ET SON CRATÈRE.



Phies de M. Aug. Robin.

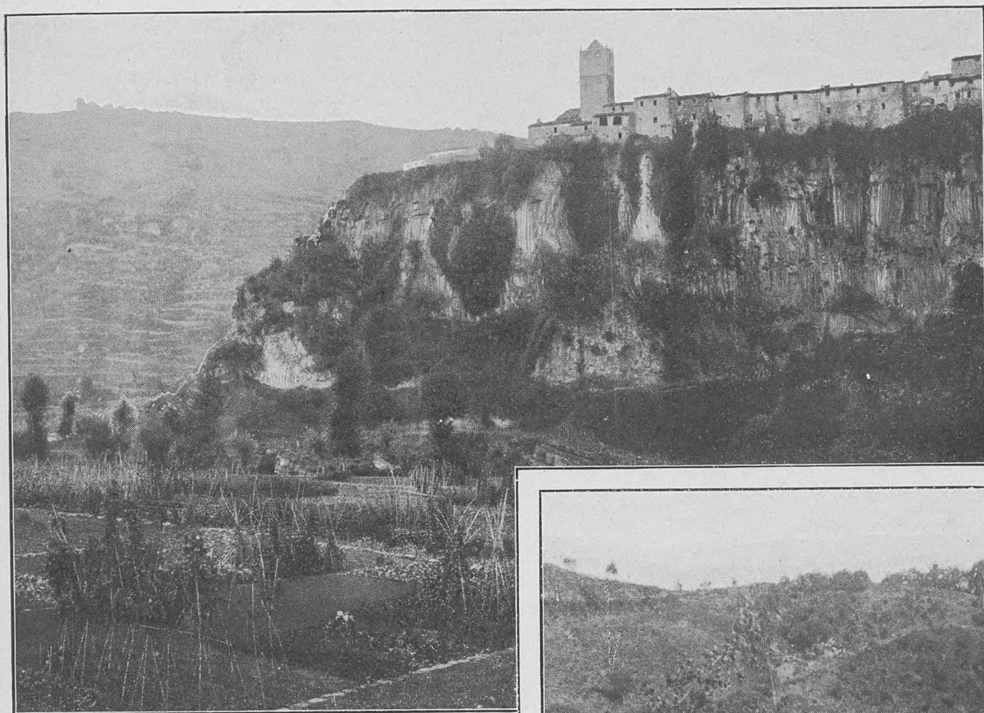
VOLCAN CRUSCAT, VU DU SANTA MARGARITA.

basaltes éruptifs dont les prismes en colonnades accompagnent leur cours. C'est dans la citadelle pyrogène qui culmine aux alentours d'Olot que jaillit l'un des *premiers courants* basaltiques. Le petit rio de Santa Pau court, encaissé sur beaucoup de points, entre des files de colonnades et des murs de lave en décomposition qui donnent à ses rives un caractère singulièrement pittoresque.

Le Puig de San Miguel, le Cabriolé, le Puig Jordá de Sa Cot ont alimenté le *second courant* igné; du premier au second de ces volcans, une belle plaine de 5 kilomètres nourrit la magnifique hêtraie connue dans le pays sous le nom de *Fagedas de Jordá*. Au delà du Cabriolé, la plaine prend l'étonnant aspect d'une grande cité en ruines, avec ses enclos de pierres sèches multipliés à l'infini comme les îlots d'un labyrinthe. Des fragments de roche basaltique ont servi à édifier ces haies solides et il est probable que ce sont les débris des bombes et des

larmes volcaniques rejetées par une soixantaine de bouches éruptives qui parsèment la plaine. Aucune d'entre elles n'excède 10 à 12 mètres de haut : celles-ci de forme hémisphérique, celles-là capricieuses et irrégulières; à l'exception d'une seule, toutes les autres sont privées de cratère. Dans la direction du courant de laves, et non loin de Pocafarina, le terrain se soulève, formant une digue à l'abri de laquelle les eaux contenues ont formé le grand *lac de Bas,* maintenant desséché et conquis à la culture.

Un *troisième courant* s'épancha de tous côtés à la fois sur les flancs du mont de *Batet* et gagna la rive droite du Fluviá, au pied même de la ville d'*Olot*. Grossie par les éjections des volcans Garrinada et Bisarocas, la lave brûlante arriva près de San Juan las Fonts, recueillit au passage le ruisseau de feu issu des flancs de l'Aigua Negra et poursuivit sa route par Castellfullit de la Roca, véritable fleuve incandescent que gonflèrent, en le poussant toujours plus avant, les torrents enflammés des volcans de l'Estany et du Puig Dolors. La lave atteignit enfin Montagut, après avoir parcouru 15 kilomètres : c'est le plus important courant volcanique de la région d'Olot.



ROCHER BASALTIQUE DE CASTELLFULLIT.

Un autre venu de Begudá se répandit dans l'intervalle du Toronell et du Fluviá jusqu'au confluent des deux rios; l'érosion, depuis, a mis en évidence les colonnes basaltiques de la plate-forme éruptive sur laquelle *Castellfullit* étale ses maisons. Tout ce pays est étrange : de capricieuses cascades franchissent les escarpements des digues volcaniques en bonds imprévus. Les courants de lave reconnus sont une dizaine à peu près : celui de Adri mesure au moins 12 kilomètres sur une largeur qui peut aller jusqu'à 3 kilomètres.

Dans une région aussi tourmentée, les **sources minérales** jaillissent nombreuses. En premier lieu, celles de *Caldas de Ma'avella*, le *Vichy catalan ;* les eaux bicarbonatées calciques thermales de *Santa Coloma de Farnes ;* les eaux sulfureuses froides de *Banyolas*, près du lac de ce nom et dans le voisinage du grand volcan de Puig Moncal de Agri. *Banyolas* attire pendant l'été une clientèle choisie : les eaux de son lac baignent une belle promenade ombragée de platanes. On ne voit pas les sources qui alimentent cette belle nappe liquide : aucun courant superficiel n'y arrive, mais son volume augmente lorsque des pluies abondantes s'infiltrent par les fissures ouvertes dans le banc de tuf calcaire qui forme l'assise du pays. Le lac, de forme ovale, dépasse 2 000 mètres dans sa plus grande longueur; il a 600 mètres de large au plus. Sa profondeur est variable : la sonde a relevé jusqu'à 53 mètres et 22 mètres en moyenne (1).

Figuières (*Figueras*) commande la plaine alluvionnaire de l'Ampurdan ; au nord, le chaînon granitique des Albères, âpre et brûlé du soleil, tombe brusquement sur la plaine comme un rempart dont les pitons hardis sont couronnés d'anciennes tours défensives : Carroitg, la Massane, Madeloth qui surveille le col de Banyuls; Bellegarde, à l'ouest sur la profonde coupure du Perthus, par où passe la route de Perpignan à Figuières. Appuyés sur les avant-monts, les villages s'échelonnent directement, au pied même de la crête frontière. Mais on ne voit point entre eux ces reliefs que des cartographes imaginatifs représentent comme des digues allongées sur la dépression de l'Ampurdan. La plaine se présente à découvert : *Figueras* en est la gardienne. Cette ville fut tant de fois prise et reprise, qu'au dire des Espagnols elle semble appartenir à l'Espagne en temps de paix, à la France en temps de guerre. La citadelle ou *Castillo de San Fernando*, ainsi nommée parce qu'elle fut construite sous le règne de Ferdinand VI, présente un grand appareil de remparts à la Vauban, compliqués de casemates, de contrescarpes et de fossés pratiqués dans le roc vif : 6 000 hommes et 500 chevaux peuvent s'y loger dans des bâtiments à l'abri de la mine et de la bombe, avec d'immenses souterrains pour les approvisionnements. Par malheur, la citadelle, exposée aux émanations fiévreuses des marais d'Ampurias, est insalubre; et les hauteurs qui la dominent à l'ouest et au nord rendraient sa défense bien précaire. La ville même de *Figuières,* toute moderne, n'a rien de bien intéressant.



Phies de M Aug. Robin.

CRATÈRE DU VOLCAN SANTA MARGARITA.

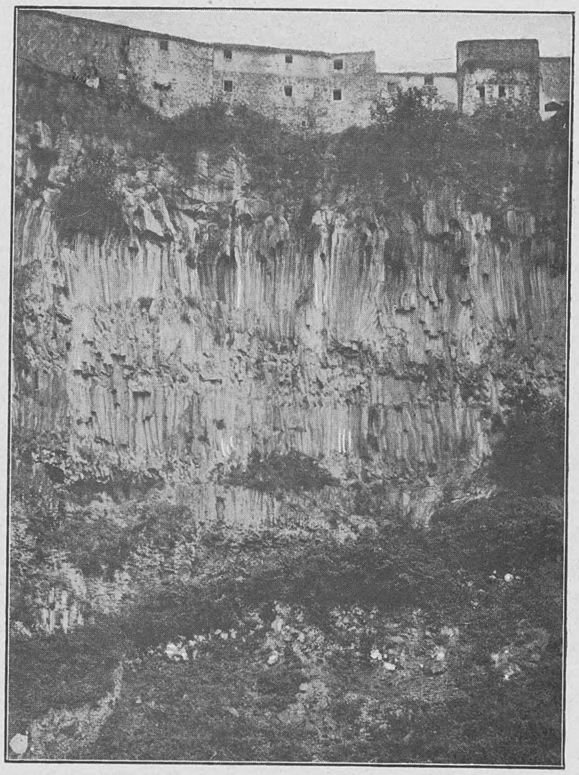
Au sud de la région volcanique qui sépare le Fluviá du Ter, **Gérone** est la cité maîtresse de tout le pays tendu entre la province de Barcelone et la frontière française. Ce fut une capitale. Charlemagne vint à son appel et la reprit aux Maures. La réunion de la Catalogne à l'Aragon entraîna l'annexion de Gérone. La ville s'étage aux flancs du Monjuich, montagne pelée dont les fortifications s'élèvent au nord-est. Un petit cours d'eau, l'*Oña*, venu du sud, s'insinue entre la ville et son faubourg avant d'atteindre le Ter. Au-dessus du rio babillard, dont les eaux n'ont bientôt plus la blancheur de la neige, les balcons

(1) Pour plus de détails, voir l'ouvrage très documenté : *los Volcanes extinguidos de la provincia de Gerona*, par D. José Gelabert, presbytero. Nous lui devons les meilleurs éléments de cette étude.

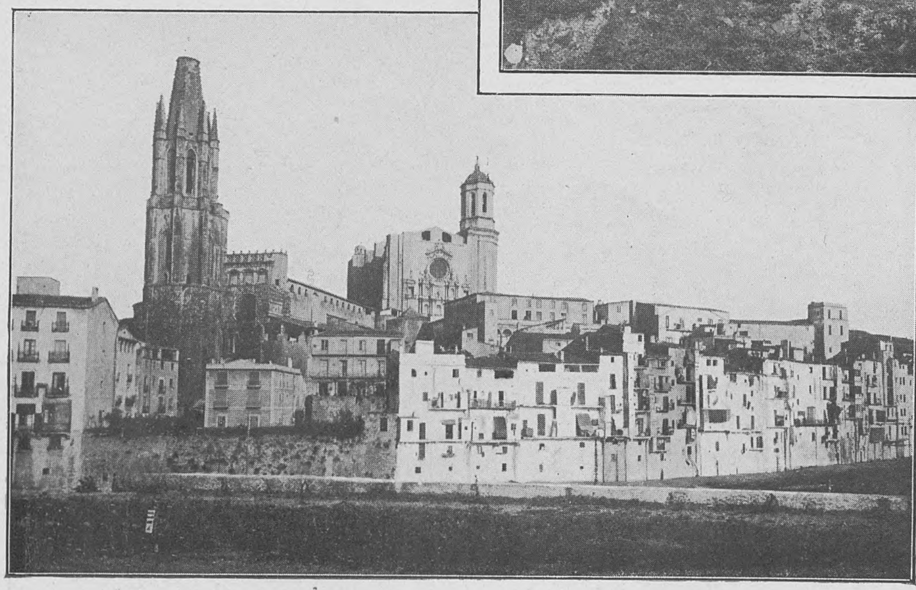
minuscules, aux barreaux de fer forgé, mettent une jolie note pittoresque.

De vieilles murailles, usées par le temps et démantelées par l'armée de Pérignon (1795), montrent les cicatrices des brèches ouvertes, en 1809, par les canons de Verdier et de Gouvion Saint-Cyr. Ce siège fut mémorable : sept mois durant, Gérone fit des prodiges d'héroïsme sous *Mariano Alvarez*, émule de Palafox. La belle rambla d'Alvarez, plantée d'arbres et bordée de magasins, conserve ce glorieux souvenir.

On monte de là, par des ruelles, jusqu'à la *Cathédrale*. La façade de l'édifice ne paye pas de mine. L'intérieur, il est vrai, n'en paraît que plus remarquable. Sa nef unique, longue de 62 mètres, ouvre une magnifique perspective sous les gerbes d'arceaux gothiques qui fusent des gros piliers. Le maître-autel est un bijou d'orfèvrerie, tout fleuri d'or, d'émaux, de figurines et de scènes variées à défier toute description. Le cloître roman de la cathédrale date du XIIe siècle; celui de San Pedro de los Galligans sert de *musée provincial;* des fragments anciens, de maigres restes d'Emporiæ, quelques tombeaux romains dorment là dans l'ombre.



CASTELLFULLIT : COLONNADES BASALTIQUES.



VUE DE GÉRONE.

Vich, en remontant le Ter, est une ancienne ville épiscopale dont le Musée archéologique offre un grand intérêt; sa cathédrale, reconstruite en 1803 sur un vieil édifice du XIe siècle, possède un maître-autel gothique en marbre blanc, dont la décoration sculpturale est tout à fait remarquable. Le cloître, du XIVe siècle, compte, parmi tant d'autres, pour la finesse de ses nervures et l'infinie variété des découpures à jour.

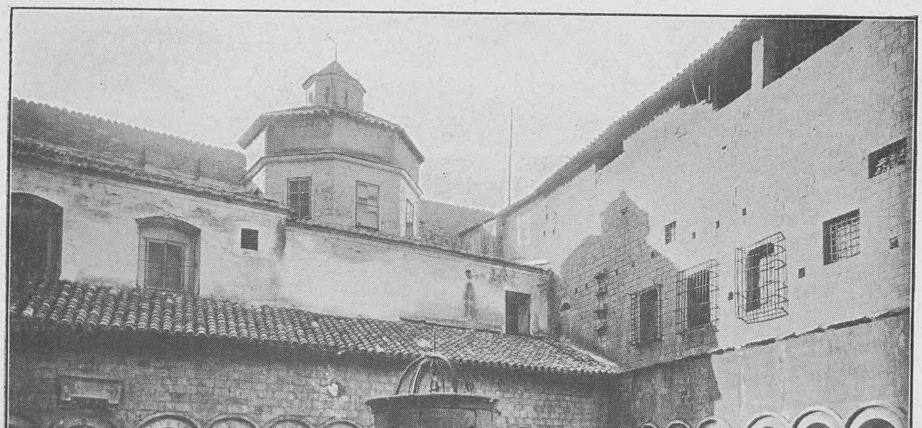
Ripoll, ville perdue au pied des montagnes, dans la haute vallée du Ter, au centre d'un bassin houiller très important, fut jadis une pépinière monastique dont l'action, comme celle de Cluny, rayonnait au loin. Des bénédictins de Ripoll colonisèrent le Montserrat. Wilfrid le Velu avait fondé en cette retraite éloignée un monastère qui devint le Panthéon des comtes de Barcelone. La magnificence des constructions, la richesse et l'ancienneté des archives, lui donnaient le plus haut intérêt. Les guerres civiles en firent une ruine. De récentes restaurations ont sauvé de l'effondrement définitif le peu que les flammes avaient épargné. C'est un véritable cours d'histoire que l'église avec sa nef et ses murs des IXe et Xe siècles, le transept et l'abside du XIe, les chapelles et les tombeaux des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, le chœur du XVIe siècle. Plus de cent arcs appareillés sur des colonnes géminées, aux chapiteaux byzantins, forment un cloître à deux étages, de magnifiques proportions.

LA CÔTE

Une série de bourrelets montagneux bordent le rivage, de chaque côté de Barcelone : les promontoires dentelés qu'ils projettent sur le flot, les vallons plantureux ouverts sur de jolies plages tranquilles; aux pentes, les villas couronnées de pampres; sur les crêtes, les clochers des villages, ou les tours de défense (car ces parages furent très exposés aux incursions des Barbaresques); près de la rive, blottis au fond de petites criques, les villages de pêcheurs; ces tableaux vivants et variés donnent au littoral catalan une grande séduction.

A peu de distance de la grande ville, presque sous sa main, voici *Badalona*, ancienne cité romaine, étalée au milieu d'une plaine fertile. Plus loin, *Ocata* et ses deux tours; *Mataró*, grande ville manufacturière et port de mer; *Caldetas*, aux sources thermales (chlorurées sodiques); *Arenys del Mar,* dans un joli site, au pied du *Monte Calvario; Canet del Mar*, petite ville industrieuse où l'on fabrique des dentelles, comme à *Blanes* et *Tordera,* où l'on vit à la fois d'industrie, d'agriculture, de pêche et de navigation. Sur la voie ferrée, les tranchées profondes, les tunnels se succèdent; entre deux promontoires étincelle la mer, San *Feliu de Guixols* déroule sa jolie promenade au fond d'une baie qui lui sert de port : les navires y laissent des plaques de liège et reprennent, pour les porter en France, en Angleterre, en Allemagne, les bouchons qu'on y fabrique. Au-dessus de la ville, épandues parmi les jardins d'orangers, des villas se détachent en blanc sur la sombre verdure des chênes-lièges; çà et là des pins-parasols étalent dans l'air leur panache arrondi.

Palamós, un joli port dont le nom sonne le grec,



GÉRONE : CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.

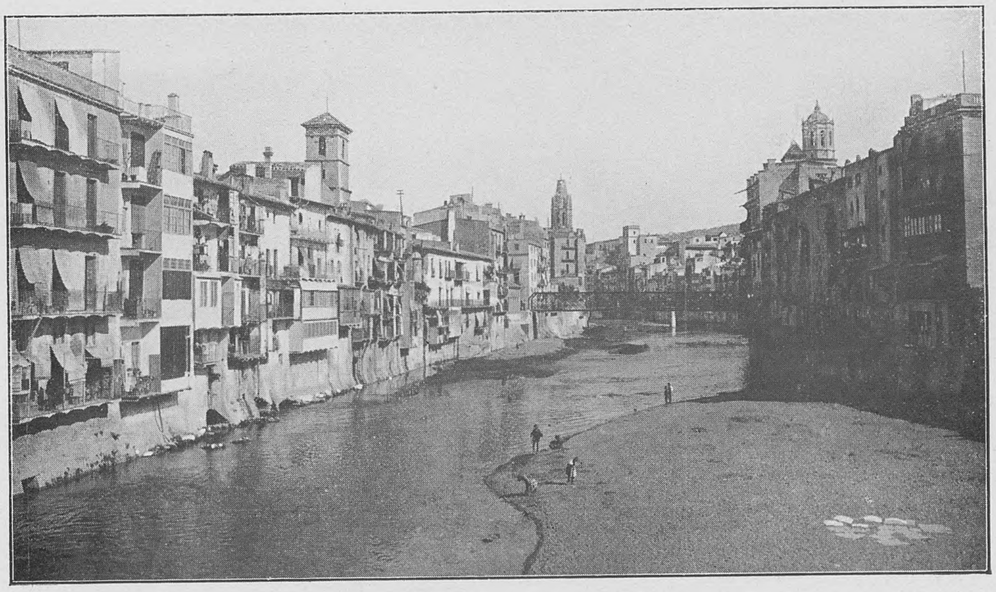
s'abrite au détour de la *punta del Molino*, sur une belle rade trop ouverte aux vents d'est : de là part le *tramvia* du bas Ampurdan qui, par Bisbal, rejoint à Flassá le chemin de fer de Gérone à Figueras, Port-Bou; avant d'atteindre Bisbal, les rails filent au travers d'une « magnifique forêt de chênes-lièges où les fleurs dorées de l'ajonc se mêlent à la bruyère blanche, au pied des troncs rouges de chênes dépouillés de leur écorce ». Au delà du Fluviá et du Muga, noyés dans le flot, **Rosas**, héritière de l'antique *Ampurias*, allonge ses maisons sur la plage d'une rade magnifique, qui, depuis *la Escala*, mesure un arc de 4 à 5 lieues d'étendue. Les plus gros navires y peuvent aborder; mais, abritée du nord, la rade est ouverte aux vents de l'est et du sud; ce serait l'un des meilleurs ports d'Espagne si l'art y avait aidé la nature. « Rosas (Rhoda), colonie de Rhodes au xe siècle avant Jésus-Christ, est aujourd'hui sans importance. » La ruine d'*Ampurias* fit sa fortune, car les atterrissements qui perdaient cette ville respectèrent la branche opposée du golfe où Rosas est assise : la navigation reflua de ce côté. *Ampurias* fut jadis l'un des gros entrepôts du commerce de la Méditerranée. De là, Scipion fit voile pour Carthage, et c'est de là qu'Hannibal partit pour l'Italie. Tandis que *Castillon de Ampurias*, colonie ou faubourg de la grande cité, possède encore une église au beau portail gothique en marbre blanc, il ne reste plus d'*Ampurias* « qu'un misérable village décimé par la fièvre et quelques ruines noyées çà et là dans le marais.

« Les forts qui faisaient de *Rosas* une position formidable sont complètement ruinés. C'est sur le flanc du *Puig Rom*, qui commande tout le bassin, à 1 700 mètres environ de la ville, qu'est situé le château de la Trinité, appelé le *Bouton de Rose* par les Français. Tout autour gisent d'énormes blocs d'une solide maçonnerie qu'a fait sauter l'armée du général Saint-Cyr (27 novembre 1808). En le voyant si délabré, on a peine à se figurer les efforts que firent pour s'en emparer, quelques années avant, les soldats de Pérignon (18 janvier 1795). Trente-quatre bouches à feu avaient tiré sur les hauteurs du *Puig Rom* deux mille trois cents projectiles, depuis le 10 décembre. On avait dû lutter, il est vrai, contre la neige et un froid de 13 degrés, chose rare en ce pays, et aussi contre la flotte de l'amiral Langara, qui comptait quatorze bâtiments de haut bord et quarante-cinq canonnières.

« La citadelle de *Rosas* est située un peu à droite de la ville, en regard de la mer. Ce fort, dont l'intérieur est aujourd'hui livré à la culture, forme un pentagone bastionné, irrégulier. C'est l'armée du maréchal Suchet qui, en se retirant de la Catalogne (1811), fit sauter les saillants des bastions de cet ouvrage, dont l'aspect est des plus désolés. » (J. Codet, *Quatre Jours en Ampurdan.*)

Un large chemin pavé, autrefois ouvert et entretenu par les moines, conduit aux ruines du monastère de *San Pere de Roda*, qui domine la péninsule du cap de Créus. De ce belvédère admirable, projeté en pleine mer à 12 kilomètres en avant de la côte, la vue plane sans obstacle sur l'immensité bleue : des volées de voiles blanches cinglent au large ou rentrent comme des mouettes au nid. Dans les découpures de la côte, aux parois violettes ou roses, de petits ports s'abritent aux bords de plages fauves où la vague doucement vient s'éteindre dans une mousse d'argent : *Rosas*, *Cadaquès*, *la Selva de Mar*, *Llansa*, *Port-Bou*, du côté de l'Espagne; plus loin, *Cerbère*, *Banyuls*, *Port-Vendres*, *Collioure*, entourées d'oliviers et parfumées de lavande. De part et d'autre, les deux plaines sœurs du Roussillon et de l'Ampurdan, *Perpignan* au nord, *Figueras* au sud; au-dessus d'elles, le sauvage entassement des *Albères*, qui rayent l'horizon, sous la coupole ensoleillée du *Canigou*. Au loin, les Pyrénées, perdues dans la brume.

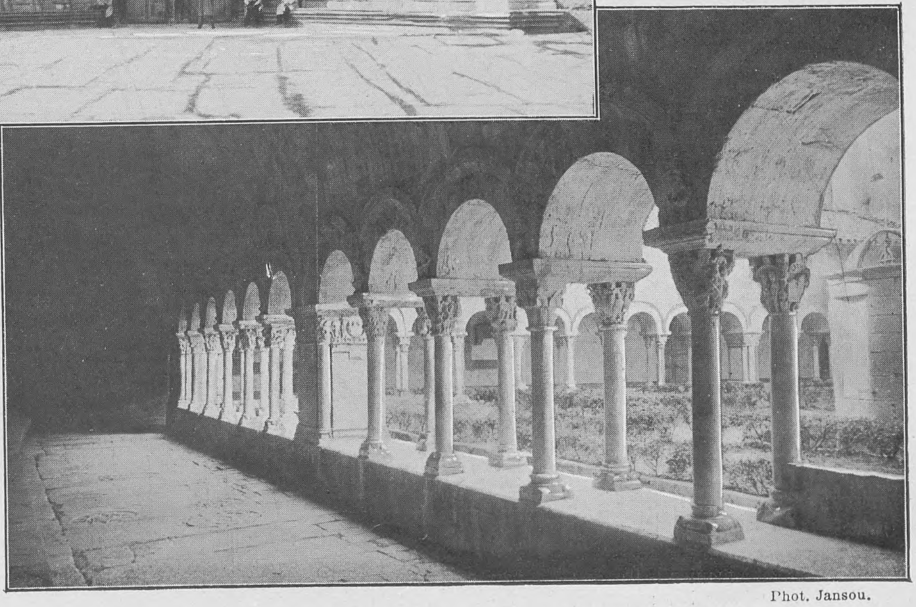
Quel contraste, entre ce paysage si lumineux, si coloré, aux formes simples et monumentales, déjà presque africaines, et les vertes croupes du pays basque où tout ondule, là-bas, à l'autre extrémité de la grande chaîne!



GERONE : BORDS DE L'OÑA.

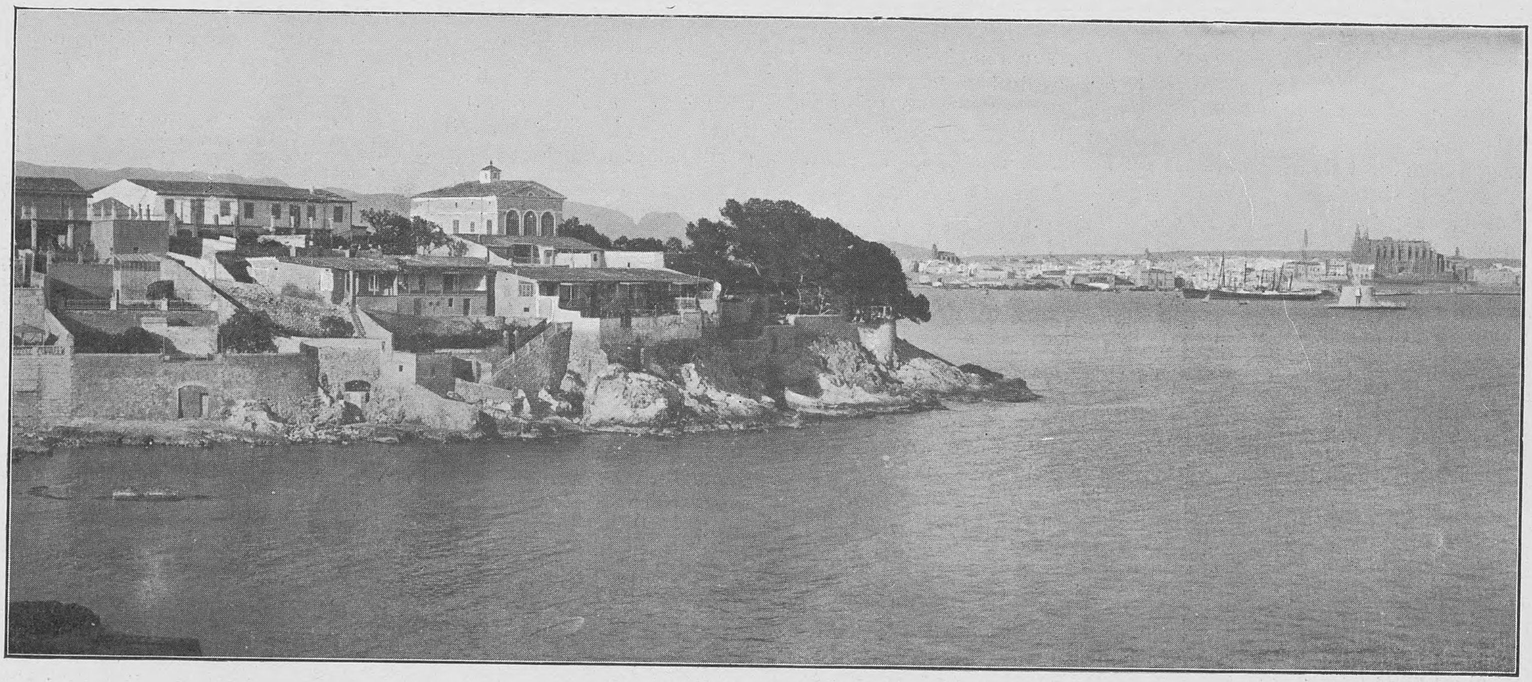


PORTE DE LA CATHÉDRALE.



Phot. Jansou.

GÉRONE : GALERIES DU CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.



Phot. Boscana.

MAJORQUE : ARRIVÉE A PALMA.

BALÉARES ET CANARIES

LES BALÉARES

Dans l'attraction de Valence et de Barcelone, l'archipel des Baléares forme une traînée insulaire divisée en deux groupes : 1° les **Baléares** *proprement dites* ou *Gymnésies,* ainsi nommées du caractère guerrier de ses premiers habitants (1), *Majorque* (la grande Baléare) et *Minorque* (la petite Baléare), avec les îlots environnants, *Conejera, Cabrera;* 2e les **Pityuses,** autrefois couvertes de pins, *Ibiza, Formentera* et leurs écueils, piles émergeantes du pont effondré entre Majorque et le littoral de la Péninsule.

Le socle sous-marin auquel s'enracinent les îles *Baléares,* comme le flotteur à l'engin immergé sous les eaux, se révèle par une ligne bathimétrique enguirlandée aux saillies de la côte andalouse (caps de la *Nao,* de *Palos,* de *Gata*) pour finalement s'enrouler au petit îlot d'*Alboran,* phare visible de la terrasse engloutie, entre la côte d'Europe et celle d'Afrique. (Voy. page 7.) Aussi bien, la continuité du seuil immergé se trahit-elle au dehors par la direction symétrique du relief entre la côte péninsulaire et les îles. Il est assez visible que l'arête d'*Ibiza* et la Sierra contre laquelle s'appuie l'île de *Majorque* prolongent le soulèvement du cap de la *Nao.*

C'est en effet une véritable *Sierra* qui, de l'îlot *Dragonera* au cap *Formentor,* soulève le rivage septentrional de *Majorque* à une hauteur de plus de 1 000 mètres, en face du littoral catalan. Cette côte abrupte dont les grandes falaises rougeâtres dégringolent, avec les broussailles et les pins enchevêtrés, en à-pics formidables au-dessus du flot, n'offre que de rares abris contre les tempêtes fréquentes qui troublent ces parages. Dans le grand cul-de-sac de la Méditerranée occidentale, les courants atmosphériques et marins se heurtent sous l'éperon avancé des Pyrénées : des sautes de vent terribles, des tourbillons imprévus, des remous perfides, des courants compliqués par les couloirs et les découpures des îles, ont causé là plus d'un naufrage. Aussi, dans leur isolement relatif, les *Baléares* ont-elles mieux gardé que toute autre province de l'Espagne cette saveur d'autrefois, l'originalité des idées, des mœurs et, parfois aussi, du costume, qui font le charme et le prix de quelques coins de terre privilégiés de plus en plus rares.

Abritée des vents du nord et du nord-ouest par l'écran protecteur de sa haute Sierra, **Majorque** regarde franchement vers l'Afrique ; de la plaine aux montagnes, les cultures africaines s'étagent comme en espalier : autour des champs, les cactus hérissent leurs grandes raquettes pointues; au-dessus d'une blanche villa ondoie le panache du palmier; un parfum subtil, pénétrant, s'exhale des jardins d'orangers, et, à perte de vue, ondulent les céréales mêlées aux forêts d'amandiers, à d'énormes caroubiers, aux troncs noueux des oliviers géants; la vigne grimpe sur les coteaux que couronnent des futaies de chênes verts et la mystérieuse forêt de pins, au-dessus desquels émerge le sommet culminant de l'arête majorquine, le *Puig Mayor* (1 445 mètres).

Treize heures suffisent pour franchir la distance de *Barcelone* à *Palma.* Aux premiers feux du jour, la silhouette de *Majorque* se dessine à l'horizon; bientôt surgit la côte abrupte de *Miramar,* l'escalade de ses bois et de ses belvédères, les côtes du Bañalbufar,



PALMA : LE QUAI DEVANT LA LONJA.

1. De γυμνος, nu, libre, alerte; de là *gymnaste.* Les indigènes des Baléares excellaient à manier la fronde : de là le nom de leurs îles : βαλλω, jeter, lancer; *Baléares.*



Phot. Boscana.

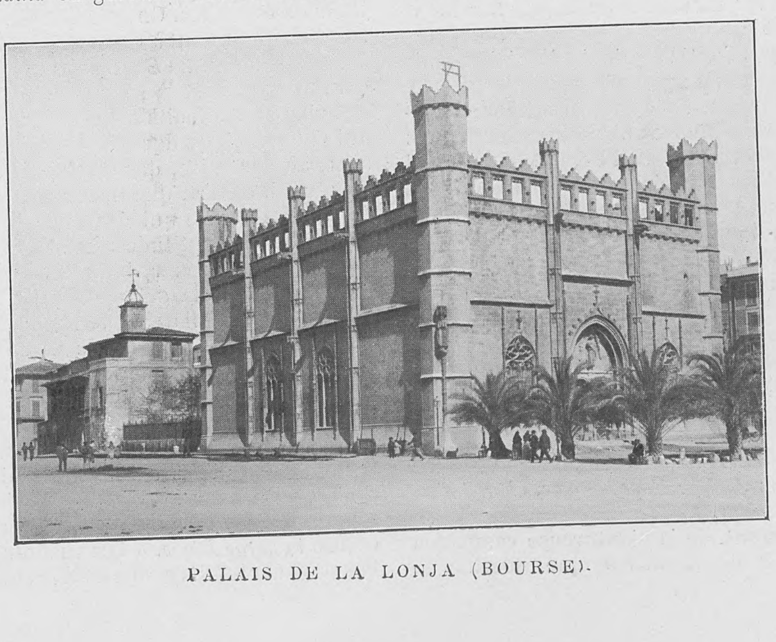
PALMA ; CATHÉDRALE ET PALAIS DE L'ALMUDAINA.

connues pour leurs vins exquis : le navire s'engage dans une sorte de détroit (le Fréou), entre les hautes falaises de l'île et de l'îlot escarpé de *Dragonera*. La côte se découpe en pointes capricieuses à l'abri desquelles s'enfoncent de petites baies tranquilles où clapotent les barques des pêcheurs : *Antraitx*, *Puertopi*, dont l'entrée, flanquée de deux tours, se fermait à la chaîne. Au bord, de riantes villas, des maisons de campagne, les jardins autour des plages, *El Terreno*, villégiature des habitants de Palma; sur les hauteurs, le vieux château de *Bellver*, où l'illustre Arago se trouvant, en 1808, pour mesurer le méridien terrestre, faillit périr victime d'une émeute populaire : on prit pour des signaux les feux de repère qu'il avait fait allumer sur les hauteurs voisines; l'Espagne étant alors en guerre avec la France, cette ridicule méprise allait peut-être coûter la vie au savant. Caché, deux mois durant, dans le château de *Bellver*, Arago put enfin passer en Algérie sur une barque de pêcheur. De mauvais souvenirs hantent les murs de *Bellver* : deux ponts unissent son enceinte circulaire à un épais donjon, dit tour de l'Hommage; ici furent prisonniers l'historien poète *Jovellanos*, victime de Godoy; Jacques IV, héritier de la couronne de Majorque, dont le père, Jacques III, fut tué par Pierre IV d'Aragon à la bataille de Lluchmayor.

La baie de **Palma** s'enfonce à 20 kilomètres dans les terres; son port est artificiel; il pénétrait autrefois jusqu'à la place actuelle du Marché, et le château de la *Almudaina* en gardait l'entrée. C'est un bizarre assemblage, fait de pièces diverses ajoutées par les rois de Majorque à l'ancienne forteresse arabe, qui reposait, elle-même, sur des fondements romains. Quatre tours démantelées rappellent les angles de la construction primitive; les talus du soubassement avaient été plantés de palmiers et d'orangers. A l'intérieur, la Capitainerie générale, la Cour d'appel, l'administration du Domaine se partagent trois cours, plusieurs jardins, de vastes dépendances encloses d'épaisses murailles flanquées de tourelles. A droite et à gauche de l'antique *Almudaina*, deux monuments de premier ordre, la Cathédrale et la Lonja, témoignent de l'ancienne prospérité de Majorque.

Les *Baléares* furent habitées aux temps préhistoriques : de nombreux monuments mégalithiques ont été relevés un peu de tous côtés, mais principalement à Minorque, et étudiés avec une persévérante sagacité par M. Cartailhac. *Antigots*, cromlechs et menhirs, surtout ces étranges cités de pierre, les *talayots*, dont la parenté avec les *nuraghé* de Sardaigne paraît évidente, les *navetas*, les *taulas* : cela rappelle des âges bien lointains. Si dangereuse qu'en fût l'approche, l'archipel était trop voisin de l'Afrique pour échapper à sa domination : après les marchands *grecs* et *phéniciens*, les *Carthaginois* y abordèrent à leur tour : *Mahon*, capitale de Minorque, fut fondée par le général de Carthage, Magon ; l'île *Conejera*, au sud de Majorque, aurait été, d'après la tradition, le berceau d'Hannibal. *Rome*, victorieuse, envoya Metellus aux Baléares avec ses légions : *Palma*, *Pollensa* furent des cités romaines. L'apôtre saint Paul serait venu ici prêcher la foi chrétienne. Après les Romains, les Barbares : *Vandales* d'abord, puis *Goths*, après un retour éphémère à l'empire d'Orient, sous Bélisaire; les *Maures* en 798; au XII[e] siècle, les Pisans; puis les Catalans, sous Bérenger III, comte de Barcelone. Les Maures, encore maîtres de la Péninsule, ne pouvaient si facilement être jetés à la mer : ce fut l'honneur de Jacques I[er] d'Aragon, « el Conquistador », d'accomplir l'affranchissement des *Baléares* (1230).

La Lonja et la Cathédrale sont dues à l'initiative de ce prince. Avant que la découverte de l'Amérique n'eût ouvert une nouvelle carrière à l'esprit d'entreprise et détourné vers l'Océan les grands sillages du commerce, les îles *Baléares* étaient l'une des étapes nécessaires du transit, dans le bassin de la Méditerranée : entre l'Afrique et l'Espagne, la France et l'Italie, *Majorque* fut un entrepôt de premier ordre; le port de *Palma* eut, au XIV[e] siècle, une flotte de trois cents vaisseaux et jusqu'à trente mille matelots. Jacques I[er], dès la première année de la conquête, jugea nécessaire la construction d'une Bourse de commerce où se réuniraient les marchands. La *Lonja* fut commencée en 1233; sa masse imposante, flanquée aux angles de quatre tours octogonales, s'allège de légères tourelles, de fenêtres ouvragées et d'une jolie galerie supérieure à créneaux qui couronne tout l'édifice. Une grande salle intérieure épanouit ses



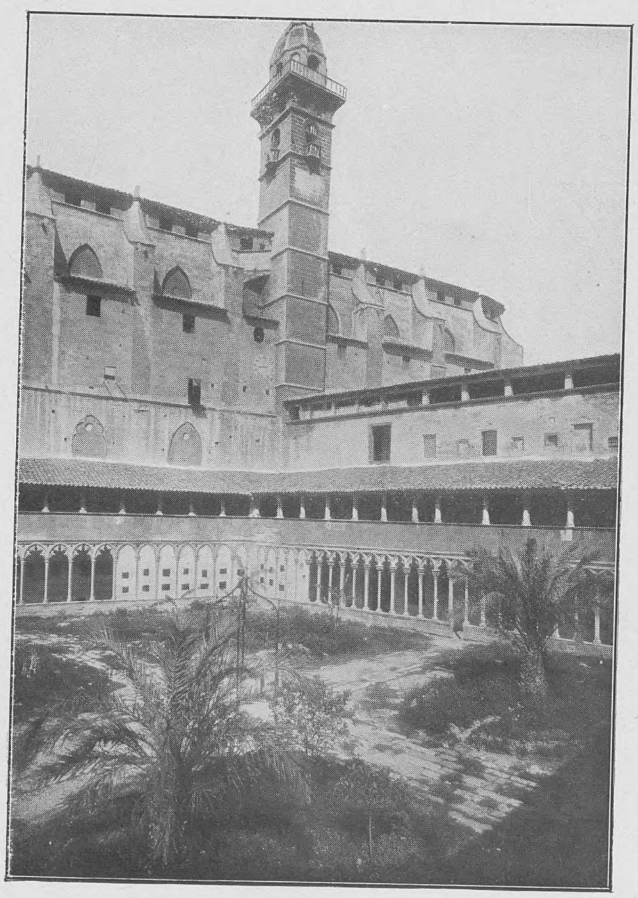
PALAIS DE LA LONJA (BOURSE).

nervures de pierre en fusées qui jaillissent d'une demi-douzaine de colonnes légères et frêles comme des fûts de palmiers : cela fait penser à la grande salle de la Lonja de Valence.

Il fallut quatre cents ans pour terminer la *Cathédrale*, fondée par Jacques I[er] : c'est l'un des beaux édifices de l'art gothique méridional par la prestance des formes, la beauté grave de l'intérieur, la merveilleuse dentelle qui drape le portail, construit en face de la mer.

Palma possède deux édifices religieux apparentés à la cathédrale par l'affinité du style : *Sainte-Eulalie* et *Saint-François-d'Assise*, celui-ci avec un cloître élégant et fleuri, de belle grandeur, et, dans l'église, le tombeau du bienheureux *Ramon Lull,* écrivain fécond, à la fois théologien, physicien et linguiste érudit; le zèle qu'il déploya pour racheter par l'apostolat les écarts d'une jeunesse aventureuse devait lui coûter la vie : comme il parlait l'arabe et s'employait en Afrique à la conversion des infidèles, la populace musulmane le lapida aux portes de Bougie.

Des vieux palais aristocratiques majorquins, tant admirés autrefois, il ne restera bientôt plus que d'illustres épaves. Beaucoup d'anciennes familles ont dû s'en dessaisir, et les jolis hôtels que la Renaissance avait enchâssés, pour la joie des yeux, dans le dédale des vieilles rues, ont dû trop souvent céder la place à des bâtisses prétentieuses ou perdre en partie le caractère qui en faisait l'intérêt. Il s'en trouve pourtant encore : le palais Sollerich-Morell vaut qu'on le visite; son vestibule d'entrée, le noble développement de l'escalier, le fini de la décoration consolent de la banalité enveloppante. Bien que les Arabes aient occupé Majorque pendant plus de quatre siècles, il reste peu de chose de leur domination : seulement une salle de bains à coupole, avec douze colonnes, le tout fort endommagé.



CLOITRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La place de la *Liberté*, au bout de l'avenue de la Marine et la place de *Cort*, le *Marché* et la place *Mayor* chevauchent en quinconce dans l'empâtement des maisons. On se promène à la *Rambla*, belle avenue ombragée de platanes, au paseo *del Borne*, où l'on vient caqueter et se faire voir, sous prétexte de musique; enfin le petit square de la *Glorieta* offre un coin d'ombre et de repos à côté du mouvement et du bruit. On a démoli les remparts qui masquaient la Lonja sur le quai d'Atarazanas. *Palma* eut plusieurs enceintes fortifiées : celle du XV[e] siècle avec bastions, escarpe, fossé et contrescarpe de 7 kilomètres de développement. On a utilisé, pour appuyer l'intérieur des terre-pleins, les matériaux de l'ancienne fortification arabe. Il ne subsiste rien de la troisième enceinte. L'*Almudaina* formait la seconde. Enfin, la première se résume dans les murailles du château, dont le soubassement est d'origine romaine.

Bien que les produits de la terre soient la principale richesse de Majorque, *Palma* possède quelque industrie : verrerie, corderies, fonderie de fer, forges et chantiers de Maneu. Majorque fut célèbre autrefois pour le bon goût et la qualité de ses faïences hispano-mauresques : *Inca*, ville de 7 000 à 8 000 âmes, au centre de l'île, fut le principal foyer de cette industrie; les mégalithes du voisinage, les médailles et les objets de fabrication phénicienne, carthaginoise, romaine, témoignent d'une origine reculée et d'un long apprentissage des arts. Les *majoliques* de Majorque se comparaient encore, au XVI[e] siècle, avec les plus beaux produits de la Chine alors connus. Depuis longtemps, Majorque n'en a plus le monopole: c'est une industrie tombée. Le vieux palais de Montenegro offre à l'admiration des amateurs éclairés les belles collections commencées par le cardinal Despuig : des armes de prix, des tapisseries de haute lice et des tableaux de toutes les écoles s'ajoutent aux manuscrits précieux; un armorial de la noblesse espagnole conserve l'écu de la famille Bonaparte dont un aïeul, Hugo Bonaparte, né à Majorque, passa vers 1410 dans l'île de Corse, pour le service du roi d'Aragon. Les armes portent : *un lion léopardé d'or, chargé d'un aigle naissant de sable :* était-ce prophétique?

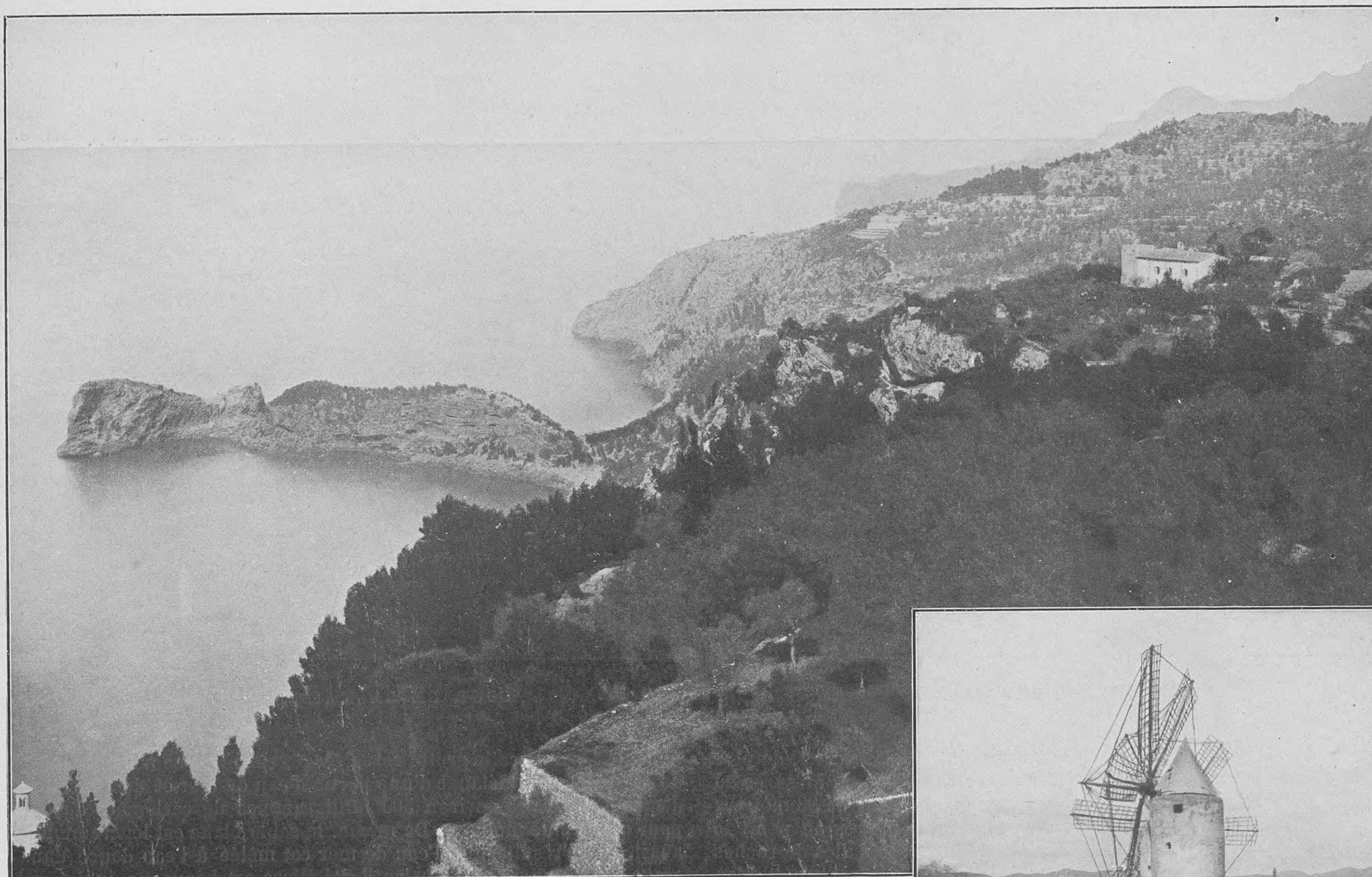
On s'élève, par le *barranco* d'un torrent, de la plantureuse campagne de Palma aux premiers contreforts de la *Sierra* que domine la **Chartreuse de Valldemosa.** Il y eut là un château de garde, pour rallier la défense en arrière des tours de guet échelonnées sur la côte, contre les incursions des pirates barbaresques; les faucons de Valldemosa avaient la réputation d'être de très habiles chasseurs. De la citadelle, le roi Don Martin fit un couvent de Chartreux où voyageurs et passants recevaient gratuitement l'hospitalité pour trois jours et trois nuits. Les sécularisations de 1835 ont mis les Chartreux dehors : on a morcelé le domaine et quelques Majorquins y ont installé d'agréables résidences d'été; les passants ne s'en portent pas mieux pour cela. A la Chartreuse de Valldemosa s'attache le souvenir du séjour de George Sand et de Chopin, qui passa ici le dernier hiver de sa vie.

Ne serait-ce que pour **Miramar,** il faudrait venir à Majorque. L'archiduc Louis Salvator d'Autriche a réalisé sur ce coin de terre, peu éloigné de la Chartreuse, le rêve d'un philosophe et d'un artiste épris de la grande et belle nature. Il aurait acheté ce domaine pour en sauver les vieux arbres de la hache du bûcheron. Sa résidence officielle de *Miramar* est simple et d'allure modeste comme le maître; l'archiduc, dont le goût est très sûr, en a fait un musée remarquable (magnifique collection de majoliques). Sur la terrasse qui surplombe la mer, les palmiers secouent leur panache à la brise de mer, les orangers, les oliviers étendent leur ombre fine le long des allées du jardin. Un chemin tortueux descend à travers les escarpements jusqu'à *la Estaca,* blanc cottage assis au fond d'une petite anse, dans un repli du rivage : c'est la résidence ordinaire de l'archiduc. De là, par un réseau de sentiers tracés avec un sentiment exquis du pittoresque, on atteint *Marroig,* sous le couvert des grands pins et des chênes, suspendus à près de 1 000 mètres au-dessus de la mer. L'accueil que l'on reçoit à *Miramar* est franc et cordial, digne du Mécène bienfaisant qui met à la disposition des voyageurs, grands et petits, riches et pauvres, une confortable *hospederia* entretenue à ses frais.

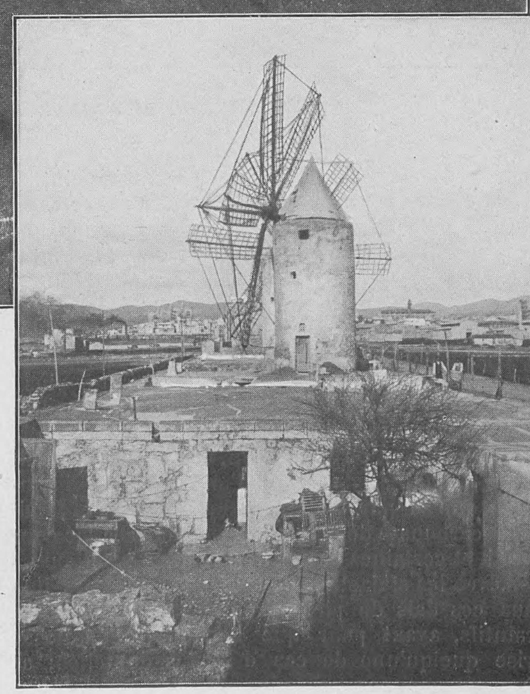
Miramar et Marroig sont unis par une route qui descend vers la riante coupée de *Sóller;* de longs replis serpentent entre des baies de lauriers-roses et d'arbustes parfumés, jusqu'aux jardins d'orangers au travers desquels la petite ville éparpille ses blanches maisons, dans une ceinture de fiers sommets aux reflets rougeâtres que domine la pyramide du *Puig Mayor* de *Torrellas*, point culminant de l'île. Le port de **Sóller** est à environ 4 kilomètres de la ville : son joli petit bassin, entouré de collines escarpées, communique avec la mer par une passe assez étroite où pourtant les vents du nord et de l'ouest font rage, aux jours de tempêtes. On y embarque les oranges du pays, que de légères balancelles portent à Cette et à Marseille.

La population de *Sóller* dépasse 8000 habitants. Bon nombre d'entre eux, 2000 peut-être, se font en France les intermédiaires du commerce des vins et des fruits d'Espagne : on les appelle les *Français;* d'autres, qui ont gagné quelque fortune à la culture du café dans Porto-Rico, sont, au contraire, des *Américains.* Un air d'aisance et de bien vivre, un accueil ouvert, que donne l'usage des voyages, ajoutent au charme de la belle nature qui égaye ce joli coin de pays. Les gens de *Sóller* montrent une aptitude remarquable pour l'improvisation. Leurs *glosadors* savent égrener de jolis vers sonores en dialecte majorquin. Les femmes ont de la grâce dans l'attitude, une séduction naturelle du regard dont la flamme se tempère d'une grande douceur, sous la mousseline enveloppante du *rebozillo* national.

L'agriculture, un peu négligée faute de bras, cède le pas au commerce et à l'industrie (tissage de coton, chaussures pour l'exportation). Des terrasses superposées de champs et d'oliviers, des sentiers en escalier pavés de cailloux glissants, enfin, au-dessus de la zone forestière, des pistes suivies de maigres broussailles, un désert pierreux calciné par le soleil, conduisent au cœur de la cordillère qui sépare Sóller de Pollensa. Dans l'intervalle, trône le *Puig Mayor* et se creuse la *gorge Bleue.* « Les rochers qui étranglent cette courbe sont si hauts que la lumière, atténuée, semble jeter sur leurs contours comme



MAJORQUE : VUE PANORAMIQUE DE MIRAMAR.



PALMA : UN MOULIN A VENT.

une gaze transparente et bleuâtre. Il faut avoir parcouru ce *barranco* par une pure soirée de printemps, pour en comprendre la poétique séduction. » (Georges BARTOLI.) Le sanctuaire de *Notre-Dame-de-Lluch* offre un asile aux voyageurs dans cette région éloignée : ils trouvent à l'hôtellerie, outre le logement, la table, la lumière, l'huile et le feu gratuits pour trois jours. Sous la longue jetée du cap Formentor, brise-lames trop insuffisant, les deux ports jumeaux de Pollensa et d'Alcudia se regardent, au fond d'une vaste baie, qu'un isthme sépare en deux bassins.

Pollensa est à l'écart du rivage; ses rues, étroites et tortueuses, ont gardé leur ancienne physionomie. Si dans presque toute l'île le costume traditionnel a presque entièrement disparu, il se retrouve encore à *Pollensa :* culottes bouffantes, gilet fleuri, mouchoir en bandeau noué derrière la tête et recouvert, aux jours de fête, par un feutre aux larges ailes, voilà pour les hommes. Les femmes, aux traits réguliers, d'un calme tout oriental, portent tablier court et corsage noir à manches courtes, repliées sous un rang de boutons éclatants. Il y a des sites charmants dans les environs, des sous-bois pleins de fraîcheur, des cascades ruisselantes aux parois de la *Sierra* prochaine, des criques pittoresques, où l'on va par un chemin ravissant d'imprévu; enfin, à la cime d'un mont, les ruines romantiques du *Castillo del Rey,* dernier refuge des Maures expulsés du reste de l'île et, après eux, retraite fortifiée des seigneurs fidèles à la cause de Jaime III, souverain légitime de Majorque, contre les prétentions de l'usurpateur aragonais.

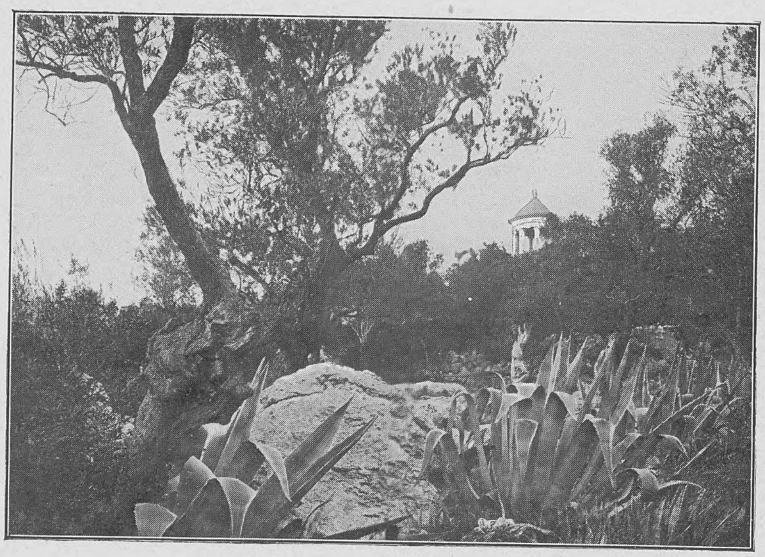
Alcudia, de fondation romaine, fut longtemps la rivale de Palma : les deux villes occupent chacune l'extrémité de la longue dépression qui suit la base de la grande Sierra insulaire et semble partager l'île en deux parts. Une double enceinte fortifiée de tours et de portes, bien conservée, défendait *Alcudia;* les vieux logis n'y sont pas rares : dans les environs se voient les débris d'un amphithéâtre. Le port est bon, un peu trop ouvert aux bourrasques du nord-est : ses barques vont faire la pêche du corail dans l'intervalle qui sépare Majorque de Minorque.

L'*Albufera,* vaste marécage qui enveloppait Alcudia d'une atmosphère de pestilence, s'est transformé par d'énergiques travaux de dessèchement : le chanvre, le lin, les légumes variés y prospèrent sur une vaste étendue.

Un chemin de fer à voie étroite unit la capitale, Palma, et *Manacor,* la seconde ville de l'île : Binisalem, Inca, s'échelonnent sur la route, au milieu de campagnes fertiles où, sur les ondulations de terrain, les moulins à vent croisent leurs blanches ailes. A la station d'*Empalme,* une ligne secondaire se détache de la principale sur la Puebla, dans la direction de Pollensa-Alcudia. **Manacor** est une ville d'affaires, partant un peu terne. Sa voisine, au contraire, *Félanitx,* dont le territoire, très morcelé, a retiré de l'exportation des vins en France des bénéfices très importants, doit à cette fortune rapide un air d'aisance et une allure hospitalière dignes d'une petite métropole commerciale; les environs, fort pittoresques, sont peuplés d'ermitages et de vieux châteaux forts juchés sur les promontoires. Ce n'est pas en effet d'hier que date *Félanitx :* des murs cyclopéens au pied de la Mola, un grand *tumulus* appelé butte Saint-Nicolas lui restent du passé. *Manacor* est à portée de la fameuse grotte du Dragon, située au bord de la mer; une bonne route conduit, au nord, à celle d'Artá.

La **Cueva del Drach**, ou grotte du Dragon, est une caverne de 2 kilomètres de développement total, partagée en quatre branches : *grotte Blanche, grotte Noire, grotte Louis Salvator, grotte des Français.* La beauté de ses concrétions, la grandeur du lac Miramar, le nombre et la transparence des autres bassins en font un des plus beaux palais souterrains de l'Europe. La grotte est située au bord de la baie profondément découpée de *Porto Cristo,* petit village qui sert de bains de mer à Manacor, le long d'une grève de sable doux. L'entrée de la grotte est un entonnoir d'effondrement ouvert entre les strates disloquées du calcaire miocène supérieur, dans lequel est creusée la caverne entière; pendant longtemps elle est demeurée dissimulée entre les buissons et les

arbustes, sans que rien en dénonçât l'existence; l'accès n'est donc pas imposant, simple enfoncement du sol au milieu du plateau uni qui s'élève à 22 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer voisine. Plusieurs lacs s'y rencontrent : l'un d'eux, le lac de *las Delicias*, dans la *cueva Blanca*, est une pure merveille. L'exploration du souterrain s'arrêtait au lac de la Grande-Duchesse de Toscane, lorsque MM. Martel et Armand la complétèrent. « Je ne connais point, dit M. Martel, de plus grand étang souterrain que le *lac Miramar;* sa longueur, mesurée au décamètre, est de 177 mètres, sa largeur moyenne est de 30 mètres; sa profondeur, variant de 5 à 8 mètres, atteint 9 mètres au point le plus creux; sous son eau claire et salée, d'immenses dalles de roches se voient, chaotiquement englouties; à la voûte, on reconnaît bien les vides laissés par ces déchaussements de blocs. La voûte est peu élevée : 6 à 8 mètres environ, et cela n'en produit qu'un plus bel effet, car les milliers (peut-être millions serait-il plus exact) de stalactites fines qui s'y pressent se laissent bien mieux admirer : ce sont de longues larmes de diamant pleurées par les infiltrations; si près de l'eau, elle s'y reflètent en perfection, et le bateau semble voguer entre deux forêts d'aiguilles de givre; l'ensemble est d'autant plus fantasmagorique que la pureté de l'eau montre tout le fond du lac; çà et là une île de carbonate de chaux a germé dans ce lac comme un récif de blanc corail, et certaines de ces îles, croissant toujours, ont opéré leur jonction avec les stalactites du plafond. Parmi ces îles, entre ces pilastres, sous ces dais de pierres précieuses, nous voguons muets, presque craintifs, ayant peur que le moindre de nos coups de pagaie ne brise quelqu'une de ces délicates dentelles; au degré de surprise où nous sommes parvenus, l'apparition d'une mythologique fée des eaux, en robe d'arc-en-ciel, ne nous étonnerait pas.



PAYSAGE A MIRAMAR.



Phot. de M. P. Boisard.

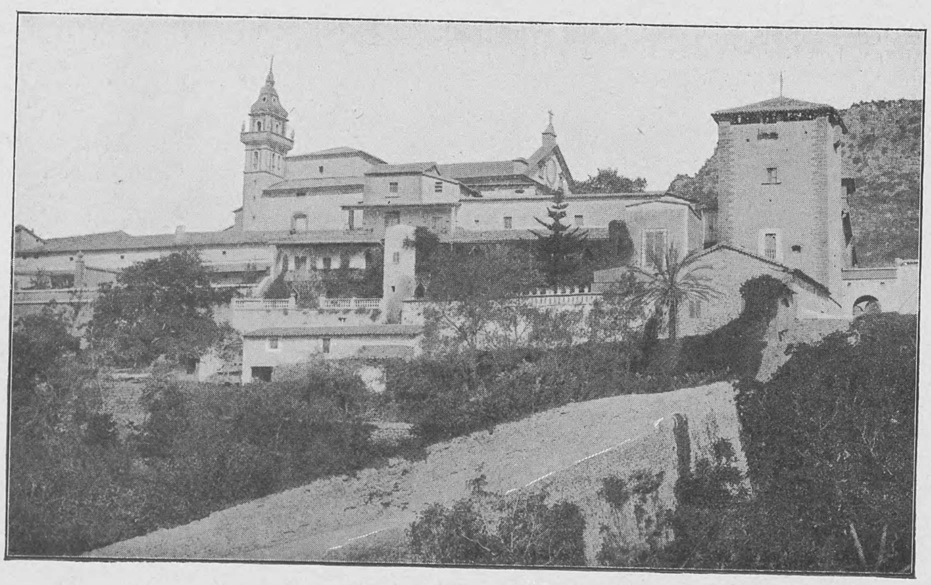
COUR DE LA MAISON SUREDA.

« A l'angle sud-est du lac Miramar, la voûte s'élève et une coupole se bombe en l'air; nous abordons sur une grève de sable blanc, et il nous faut plusieurs heures pour explorer tous les recoins et dresser le plan de l'immense dôme *Moragues :* c'est un effondrement produit au-dessus de la plus grande largeur du lac et qui l'a en partie comblé. Mais, voici la *Chapelle*, sorte d'enclos carré où deux faisceaux de colonnettes élancées soutiennent un dais sous lequel la statuette seule fait défaut. Et de tous côtés, aux alentours, en avant et en arrière, des cascades marmoréennes, des tuyaux d'orgue, des rideaux de guipure, des pendeloques de brillants, descendent de la muraille et des voûtes, à perte de vue. D'une seule matière sont faites ces splendeurs, le carbonate de chaux; un seul artiste les a ciselées, la goutte d'eau. Plus loin le canal se poursuit, longe une grande salle à peu près remplie par une montagne d'argile effondrée et finit non loin de la mer, sans issue apparente. »

Toute l'eau de cette grotte est salée, et cependant ce n'est pas de l'eau de mer, mais un mélange d'une partie d'eau de mer et de trois parties d'eau douce, avec environ 500 milligrammes de carbonate de chaux pour un litre de mélange. De même, le sable blanc est légèrement salé aussi. Il en résulte que l'eau de mer est mêlée à l'eau douce dans la *grotte du Dragon*. L'eau du lac des Délices est beaucoup moins salée que celle du lac Miramar; celle du lac Noir, quoique peu agréable à boire, ne présente plus trace de salure au goût; deux petits bassins de la grotte Noire, uniquement alimentés par les suintements des voûtes, sont une excellente eau douce.

Les lacs sont d'autant moins salés qu'ils sont plus éloignés du rivage et leur niveau subit des variations conformes aux oscillations de la Méditerranée. Aussi est-ce la mer, et non pas une rivière souterraine, qui paraît avoir creusé la *Cueva del Drach*. Les couches de terrain aux environs de Porto Cristo ont subi de légers plissements; de place en place, les plans de stratification plongent dans la mer sous une certaine inclinaison : dans ces conditions les grosses tempêtes introduisent aisément les vagues, qui peuvent alors élargir toutes les fissures de la roche. Les innombrables crevasses tailladées dans les rivages de Porto Cristo n'ont pas d'autre origine.

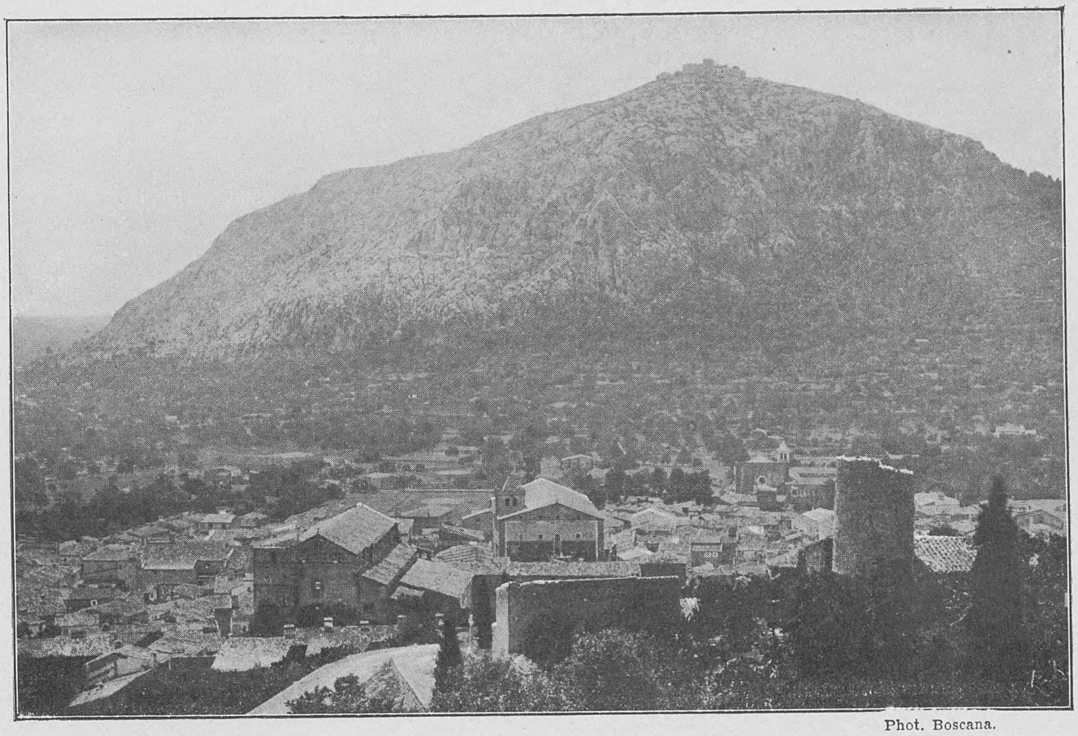
« Il n'est pas exact qu'il fasse une chaleur insupportable dans la grotte du Dragon. » Tel est du moins l'avis de M. Martel. Mais une sorte d'acclimatation, due à la longue pratique des mondes souterrains, affranchit sans doute l'illustre explorateur des malaises dont se défend avec peine un voyageur mal préparé à ce genre d'expéditions. Aussi les préférences des passants vont-elles d'ordinaire à la *grotte* d'**Artá :** on néglige pour elle la *Cueva del Drach*. Cette prévention est injustifiée. Par l'ampleur de ses proportions, l'élévation de ses voûtes, le développement des concrétions, et principalement le grand arceau monumental qui en ouvre l'entrée sur la mer, la grotte d'*Artá* offre un sujet d'admiration



Phot. Hauser y Menet.

CHARTREUSE DE VALLDEMOSA.

facile. Elle est partant peu développée (450 mètres en tout, 180 mètres en droite ligne); la profusion des concrétions et l'élancement des voûtes ont dû faire jadis d'*Artá* un des plus admirables souterrains qui se puissent voir, une splendide série de hauts décors d'opéra, aux portants de calcite perdus dans les frises de stalactites. Hélas! bien plus encore qu'à Ganges et à Han-sur-Lesse, tout cela a été gâté, perdu, anéanti par les torches résineuses employées pour la visite; une épaisse couche de suie recouvre les parois et les saillies de la grotte. A peine si quelques piliers ont conservé leur éclat primitif. La grotte d'*Artá*, comme celle du Dragon, a été creusée par l'action combinée de la mer et des eaux d'infiltration.



Phot. Boscana.

LE PIC DE POLLENSA.

L'atmosphère maritime qui l'enveloppe et surtout l'abri de la haute *Sierra* qui la protège des bourrasques du nord valent à *Majorque* un climat d'une remarquable douceur. **Minorque,** peu montueuse, est aussi moins favorisée; sa plate-forme n'offre que des reliefs isolés, incapables de la défendre contre les ouragans; le *Toro*, son sommet le plus élevé, n'a pas 370 mètres; il occupe à peu près le centre de l'île. Sur ces plaines faiblement accidentées, le vent fait rage, incline les arbres du côté de l'Afrique. Aussi les cultures et les plantes de choix doivent-elles se réfugier dans les plis de terrain, les vallons ou les rares *barrancos* qui entament la surface de l'île. Non loin de *Ferrerias*, le plateau aride et pierreux s'effondre en une fissure étroite où serpente un sentier pittoresque, entre des roches capricieuses ouvertes sur la mer; parmi les blocs éboulés, le long des parois, dégringolent à perte de vue les bosquets d'orangers et de citronniers, les grenadiers en fleur, les palmiers ondoyants, vrai paradis terrestre en contre-bas du désert.

Ciudadela, l'ancienne capitale de Minorque, n'est pas éloignée; les Anglais lui ont enlevé sa primauté pour la donner à Mahon. C'est une ville à l'antique, résidence de l'évêque, de la vieille noblesse et de la riche bourgeoisie. A côté des rues étroites d'autrefois s'étendent de belles voies modernes et de larges promenades. Les Carthaginois avaient fondé *Ciudadela;* les Maures l'entourèrent de remparts; son port, d'accès peu commode, lui a fait préférer Mahon.

Le port de **Mahon** est une merveille naturelle : il pénètre de 5 kilomètres à l'intérieur des terres. Dans cette longue série de promontoires enchevêtrés et d'enfoncements propices au mouillage des navires, les plus grandes flottes du monde pourraient trouver asile; le port se défend presque de lui-même; peu de chose suffit pour le rendre à peu près inexpugnable par mer. A gauche, la forteresse de Saint-Philippe en commandait l'entrée; elle est en ruine : les batteries du Clot et le fort de la Mola tiennent sa place, à droite. Puis les anses se succèdent, protégées par des promontoires et par des îles : anses Pedreras, Cala Fossa, que couvre l'île Cuarentena remplie de docks, la Cala Llonga et l'île del Rey, la Cala Figuera et la Cala S. Antonio, enfin le bassin principal, à l'abri de l'Arsenal. *Magon*, général carthaginois, fut le fondateur de *Mahon*. L'exceptionnelle situation de cette place lui valut plus d'un assaut : après les corsaires de Barberousse (1536), les Turcs parurent; puis les Anglais; quarante ans après eux, les Français qui leur enlevèrent l'île pour la rendre par le traité de Fontainebleau. Enfin les Anglais, chassés par les Espagnols aux ordres du duc de Crillon, reviennent une fois encore pour sortir de l'île d'une façon définitive, avec le traité d'Amiens. *Mahon* a gardé une forte empreinte de la domination britannique : des maisons confortables, presque toutes blanchies à la chaux, des rues propres, des promenades entretenues, des cercles nombreux. La fabrication des chaussures, que l'on exporte en Amérique, est la principale industrie de Minorque : l'île vit surtout d'agriculture et d'élevage; son fromage est réputé. Les environs de *Mahon,* peu agréables d'aspect, sont riches en monuments archéologiques.

Ibiza, la plus grande des *Pityuses,* est enveloppée d'une poussière d'îles : *Vedra* et *Tagomago* sont les principales. La vieille cité d'*Ibiza* serre ses maisons blanches en cascade autour du Castillo chargé de la défendre : une pente raide monte au pont-levis, abaissé sous l'ancienne porte fortifiée que surmonte l'écusson aux armes d'Espagne. La porte franchie, c'est un dédale de rues mal pavées, de poternes, de voûtes tortueuses et d'escaliers qui grimpent entre de sombres demeures jusqu'au *mirador* de la terrasse dominante, autour de laquelle se groupent la Cathédrale, le palais épiscopal, le Castillo, fier donjon battu des vents du large, d'où la vue plane sur l'île entière. Sous l'égide de l'ancienne ville forte, une cité nouvelle plus remuante se développe près du port; la *Marina* possède une Alameda et un théâtre; pêcheurs et marchands y répandent la vie. C'est là qu'il faut voir au marché les paysans d'alentour. Grâce au climat de l'île, plus doux encore et plus égal que celui de Majorque, les maisons villageoises s'éparpillent dans la campagne au milieu des cultures; amandes, caroubes, figues, olives et raisins se récoltent en abondance. Les pins enveloppent les hauteurs d'un opulent manteau vert; en bas, près de la mer, s'étendent des marais salants qui occupent, au sud-ouest, une superficie de mille hectares; le sel, extrait d'après les méthodes les plus perfectionnées, est d'une pureté absolue et d'une blancheur éclatante. C'est, avec la pêche, une des grandes ressources de l'île, car les côtes des *Pityuses* sont très poissonneuses. Les pêcheurs



Phot. Hauser y Menet

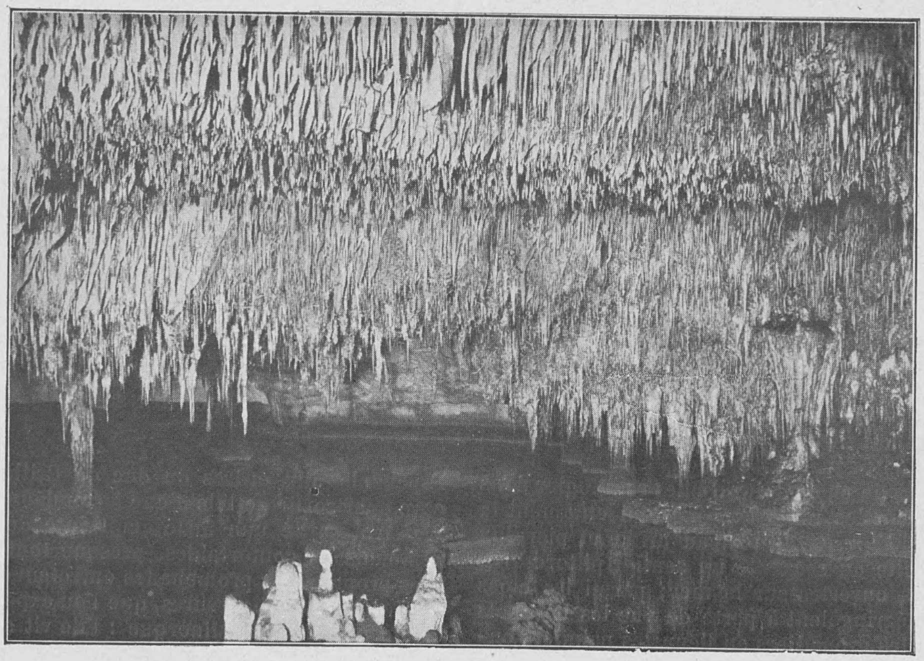
VUE GÉNÉRALE DE FELANITX.

d'*Ibiza* feraient fortune, si le poisson ne se donnait presque pour rien. La population rurale est restée fidèle aux anciens usages; partout les fermes fortifiées, les tours massives des églises aux murs épais construits pour la défense, rappellent le temps peu éloigné où l'on vivait dans la constante appréhension des pirates africains: quelque chose de farouche et de primitif dans les mœurs rappelle ce perpétuel qui-vive.

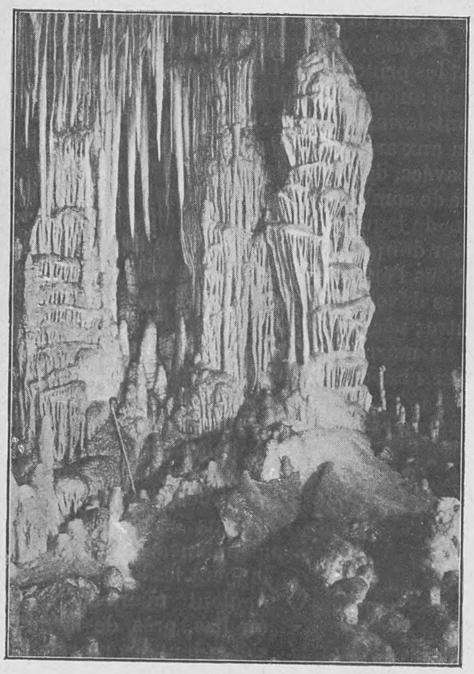
LES CANARIES

Le groupe des **Canaries** surgit de l'Océan, à l'ouest de la côte d'Afrique. Ces îles sont peut-être les épaves d'un continent effondré qui les reliait à la terrasse des Antilles. Une affinité de mœurs, signe de race, rattachait les *Guanches,* anciens habitants des Canaries, aux indigènes de Saint-Domingue. Ils embaumaient leurs morts; le musée de *Taroconte* (île de Ténériffe) conserve des momies enveloppées de bandelettes, tout à fait analogues à celles des momies péruviennes. S'il est vrai que l'Atlantide, ce continent mystérieux de la légende, survive dans le plateau effondré dont les fragments relient, sous les flots de l'Océan, la côte d'Afrique à celle du Nouveau Monde, les Canaries seraient les phares visibles de cette terre disparue.

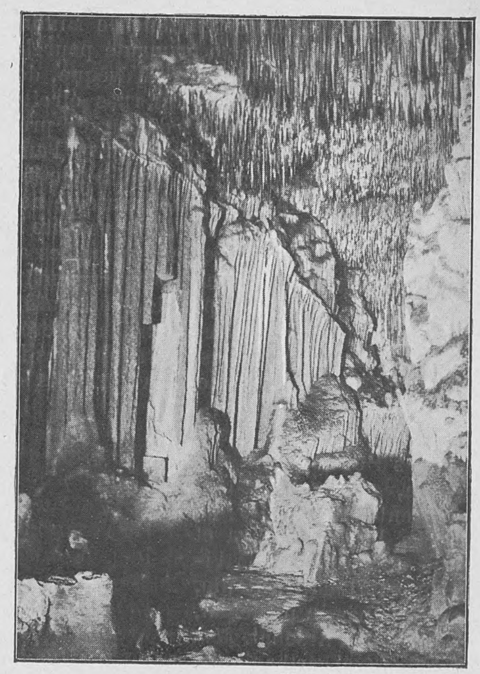
Le groupe canarien comprend sept îles principales : *Fuerteventura* et *Lanzarote*, les plus rapprochées du continent africain; la *Grande Canarie* et *Ténériffe* (esp. *Tenerife*), au centre; *Gomera*, *Hierro* et *Palma*, tournées à l'ouest : ce sont les plus grandes et les plus prospères. Autour d'elles gravitent de nombreux ilots : *Graciosa*, *Alegranza*, *Clara Montaña*, *Lobos*, *Roque del Este*.



MAJORQUE :
GROTTE DU DRAGON; LAC DES DÉLICES.



STALACTITES ET STALAGMITES.



Phtes de M. P. Boisard.

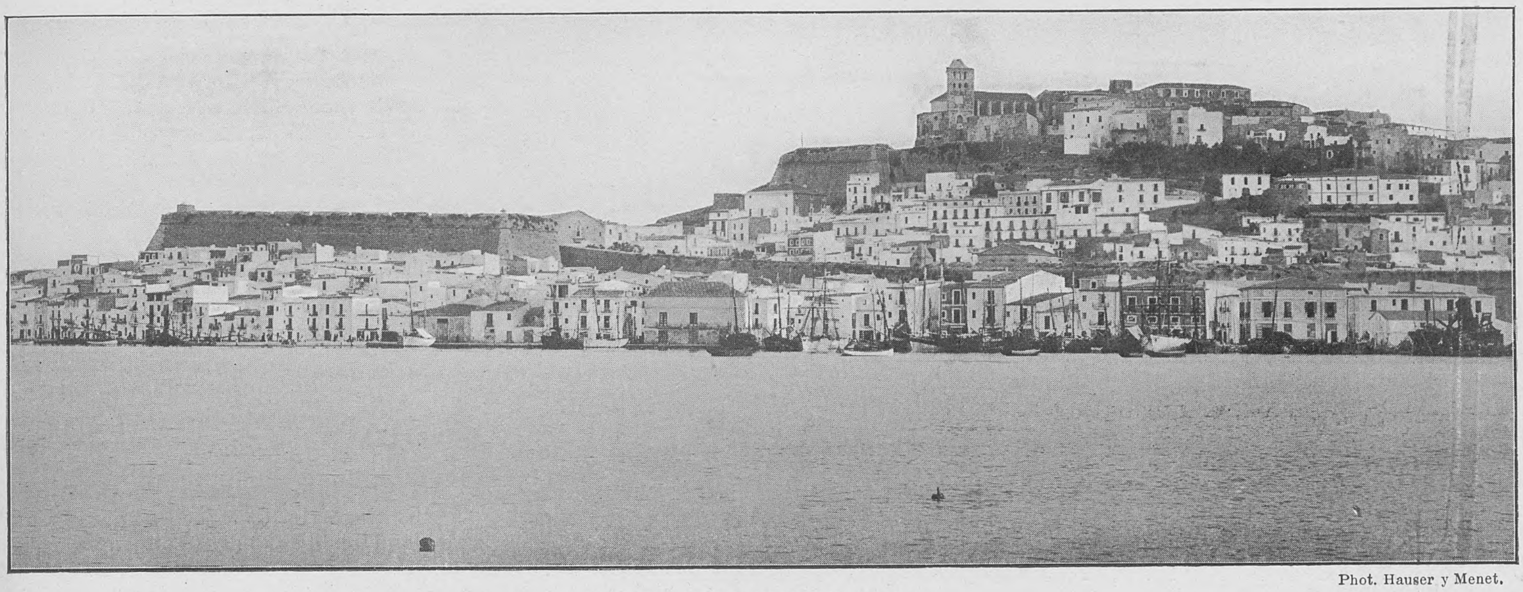
LE THÉATRE.

A mesure qu'elles s'éloignent du continent, les îles prennent un relief plus accentué, des côtes plus abruptes; *Lanzarote* et *Fuerteventura* ont l'aspect africain, sol aride et climat sec; *Hierro* (île de Fer) et *Palma*, les plus lointaines, tombent d'une pièce au-dessus des eaux et n'offrent que des abords difficiles. C'est, au centre, *Ténériffe* qui possède le sommet culminant de l'archipel avec le fameux pic de *Teyde* (3 711 mètres). Cette surrexion subite et formidable des sommets au-dessus d'une vaste étendue liquide chauffée par l'ardent soleil des tropiques détermine presque aussitôt la condensation des vapeurs qui montent sans cesse de l'Océan et entretient sur les îles une humidité bienfaisante qui ruisselle en sources fraîches par le filtre naturel des forêts. L'eau et le soleil font merveille aux *Canaries:* la flore des tropiques y mêle ses formes et ses couleurs à celles des pays tempérés, avec une vigueur et un éclat incomparables. La Grande Canarie est l'une des plus productives de l'archipel : sa capitale, *las Palmas,* rivalise avec *Santa Cruz,* capitale de Ténériffe.

Les *Canaries* sont d'origine volcanique : le roi des volcans trône au-dessus de Ténériffe, ou plutôt, son large dôme, magnifiquement étalé, forme l'île elle-même. Il surgit de l'Océan tout d'une pièce, et l'on comprend, à la disproportion qui existe entre ce sommet altier et l'étroitesse de la base apparente sur laquelle il semble reposer au-dessus des flots, que les assises et les contreforts d'une masse aussi puissante doivent être recherchés profondément sous les eaux. La pensée les devine et l'on voudrait pouvoir écarter le manteau liquide qui les dissimule au regard. Quelle prodigieuse architecture! Songez que le pic de **Teide** ou *Teyde* (et ceci n'est que sa hauteur relative) se dresse à plus de 3 700 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Aucune montagne espagnole ne lui est comparable : lui-même le *Muleyhacen*, géant de la sierra Nevada et de toute la Péninsule, est plus bas de 161 mètres. Encore est-il enveloppé de puissants sommets qui l'appuient comme les contreforts d'une cathédrale et conduisent le regard, par échelons, de la plaine à la cime. Pour le *Teyde,* rien de semblable; son isolement ajoute à sa grandeur; il s'impose : c'est une obsession. Ce colosse, dont la tête seule émerge, mais dont les robustes épaules, le corps trapu, les piliers massifs s'enracinent à des profondeurs vertigineuses, est sans doute aussi vieux que le monde sous-marin, dont il est une survivance et une révélation. Mais sa vieillesse n'est pas une décrépitude. Il ne cesse d'agir. N'a-t-il pas, en 1706, vomi des torrents de feu sur Guarachico, la cité la plus riche et la plus prospère de l'Archipel, comblé son port et fait un lamentable amas de ruines? *Ténériffe* vit de son volcan, mais aussi elle en meurt. L'île est son œuvre : Santa Cruz, la Laguna, la Orotava, les villes, les villages bâtissent leurs maisons, pavent leurs rues de lave. Le mince filet de fumée blanche qui fuse et se développe au-dessus du manteau de neige qui enveloppe le sommet du volcan une partie de l'année (jusqu'en mai) décèle, à n'en pas douter, une activité intérieure toujours prête à éclater au dehors. Le cratère du *Teyde* s'élance d'un cirque immense, vaste plaine de pierre ponce constellée de débris volcaniques et de blocs de lave, dont le périmètre semble illimité : c'est là l'ancien volcan; les crêtes déchiquetées qui le couronnent sont le rebord de sa cuvette d'éruption. Une nouvelle cheminée s'est soulevée avec le cône éruptif : cette *caldera* est une cuvette ellipsoïdale dont la plus grande étendue mesure une centaine de mètres; à travers les blocs de lave décomposée et les efflorescences sulfureuses, une vapeur brûlante se

dégage; le sol cuit, cède sous le poids. Il est prudent de ne pas trop s'aventurer. De là-haut, quand l'atmosphère est pure, tout *Ténériffe* paraît sous le regard. Mais presque toujours une couronne flottante de nuages enveloppe le sommet : retenues par l'attirance des hautes cimes et bientôt condensées, les vapeurs fondent sur tous les versants en rivières de cristal. Sous la poussée du feu intérieur qui avive la sève, et au contact des eaux rafraîchissantes où puisent avidement leurs racines, les arbres et les plantes se développent avec une sorte de furie.

A mi-côte du *Teyde*, un nouveau cratère s'est ouvert, le *Pico Viejo:* c'est ce foyer d'éruption qui a lancé sur Guarachico ses laves mortelles.



Phot. Hauser y Menet.

VUE GÉNÉRALE DE IBIZA.

A peu de distance de la ville dévastée, sur la même côte, jaillit une cité nouvelle, *Icod de los vinos*, aux vignobles renommés, d'où venait le fameux malvoisie : d'innombrables régimes de bananes, des orangers aux grosses pommes d'or, des goyaves, des néfliers, tous les arbres à fruit des tropiques embellissent cette oasis. Un dragonnier, le plus beau de *Ténériffe,* atteint 15 mètres de tour : par la lenteur de sa croissance, on peut imaginer le nombre imposant de siècles qu'il a fallu à ce végétal pour atteindre pareille dimension. Lorsqu'il visita Orotava, Humboldt vit un dragonnier, depuis détruit, auquel on assignait déjà 18 mètres de circonférence au temps de la conquête : ce vénérable ancêtre dut être contemporain des temps les plus reculés de l'histoire.

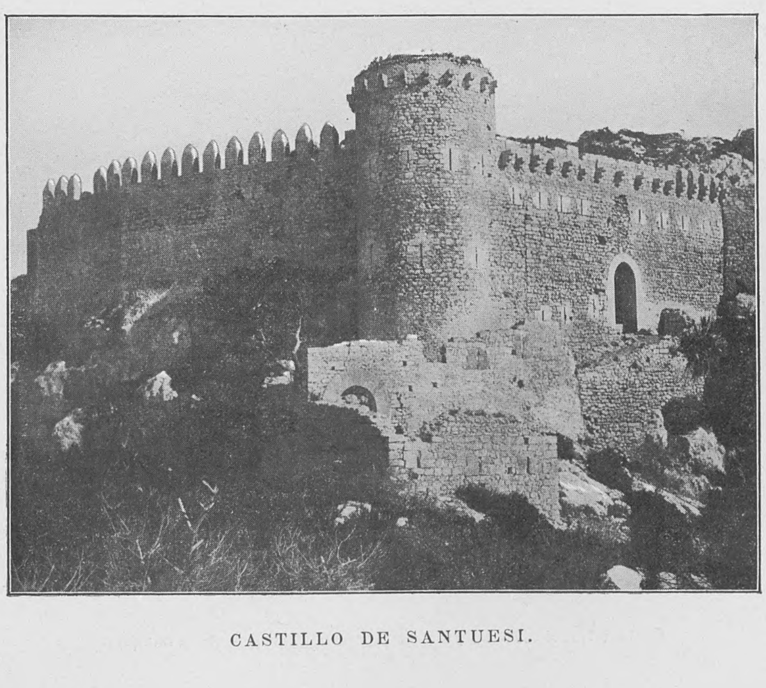
La **Orotava** est la perle de Ténériffe : Humboldt proclame sa vallée la plus belle du monde. Point de maisons sans jardin ; elles se haussent l'une au-dessus de l'autre pour mieux voir la mer par-dessus les terrains plantés de mille essences diverses, au milieu desquelles les ruisseaux de la montagne murmurent en fraîches cascades. La ville est à 690 mètres d'altitude. Au *Jardin botanique,* c'est toute la vie des tropiques, épanouie avec une incomparable splendeur. Au-dessus de la *Orotava* les espèces variées s'échelonnent par gradins; après la vigne, le châtaignier, les pins, les fougères; plus haut enfin, les rocs stériles, les champs de neige, réservoirs de vie.

A 1 200 mètres environ d'altitude, sur le chemin de la Orotava à Santa Cruz, la plaine de la *Laguna* présente une région intermédiaire, favorable aux cultures de l'Europe centrale : le blé, l'orge, la pomme de terre, les oignons, y viennent en abondance, ainsi que le piment indispensable aux Canaries, comme en Espagne, et une sorte de fougère sauvage, le *tagaste,* dont la feuille sert à la nourriture du bétail. Cette plaine, les *Rodeos*, est peut-être la plus fertile de l'île : le sol, fait d'alluvions volcaniques, comme celui de notre Limagne, est d'une grande fécondité. Avec ses rues désertes et pavées de lave, où l'herbe croît partout sous la folle poussée de la chaleur humide, la *Laguna* est une capitale déchue : ses nobles hôtels aux portes armoriées sont vides, les patios abandonnés. La **Vera Cruz**, capitale administrative de *Ténériffe,* s'élève à fleur d'eau, tournée vers le grand soleil d'Afrique : c'est une ville de fonctionnaires et de marchands, sans grand intérêt. Le miroitement de la mer et la réverbération du sol de lave y rendent, en été, la chaleur torride. On passe à la Vera Cruz; on n'y reste pas.

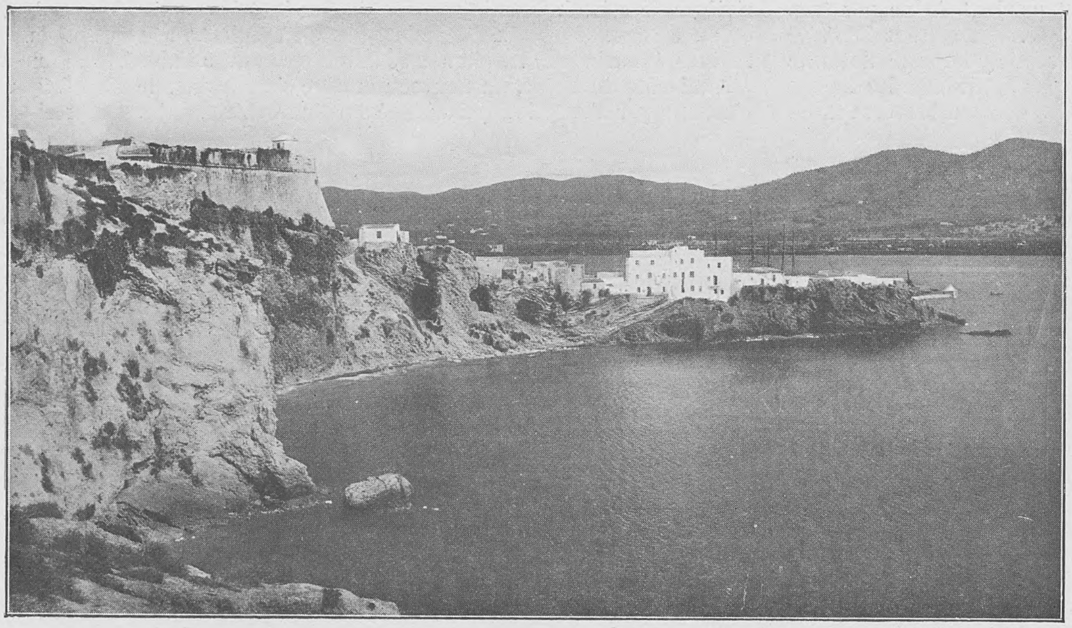
Palma doit à son éloignement vers l'ouest et à ses difficiles approches d'avoir mieux conservé sa beauté première. De belles forêts couvrent les hauteurs : on y exploite le *tea,* cet arbre résineux presque incorruptible, si précieux pour les constructions navales et la fabrication des meubles, dont Ténériffe est maintenant à peu près dépourvu. La **Caldera** est la gloire de Palma et, après le pic de Teyde, la merveille volcanique de l'archipel. Sous une muraille à pic s'enfonce un cirque énorme, « cratère béant de 1 000 mètres de profondeur, sur les parois duquel se presse une épaisse végétation de bois et de plantes de toutes sortes. Ce cratère a 6 lieues de tour; sa profondeur donne le vertige; il est rempli de vapeurs qui s'élèvent rapidement avec le soleil, laissant voir le fond de l'abîme où coule un petit ruisseau. Des chèvres, des pâtres à demi sauvages, des ramiers qui traversent l'air, tels sont les seuls habitants de ce site étrange, merveille oubliée dans ce coin perdu de la terre. Cette immense chaudière, où les manifestations de la vie végétale sont si puissantes, mais d'où les hommes se sont éloignés, fut autrefois la demeure préférée des *Guanches;* ils vivaient là, du produit de leur chasse et de leurs cultures; un royaume prospère s'y était créé. Ici, comme partout ailleurs, leur race a disparu ». (A. Coquet.)

Une piste qui file à travers la forêt de pins, les bruyères et les lauriers descend à *Santa Cruz de la Palma*, petite ville riante, animée et commerçante, à laquelle il ne manque qu'un port d'accès pour devenir tout à fait florissante. *Palma* est la plus industrieuse des îles Canaries.

L'archipel forme une province d'environ 360 000 habitants : le commerce est surtout alimenté par les produits du sol, dont il se fait une grande exportation : patates, bananes, oranges, limons, ignames, tabac.



CASTILLO DE SANTUESI.



Phot. Hauser y Menet.

IBIZA : LA PEÑA.

POSSESSIONS ESPAGNOLES DANS LE GOLFE DE GUINÉE

1° Ile de **Fernando Póo** (cédée par José II, roi de Portugal, en mars 1778) : un sol très fertile, des montagnes élevées, un climat qui peut compter parmi les meilleurs de l'Afrique intertropicale feraient de cette île une excellente colonie de production; coton, sucre, café, cacao, quinquina, tabac, limons, oranges, goyaves, bois de cèdre et d'ébène s'y trouvent en abondance. Capitale de l'île : *Santa Isabel*, sur une terrasse, à plus de 30 mètres au-dessus du niveau de la mer.

2° **Guinée continentale,** capitale *Bata* (500 habitants), avec le *rio Benito* (20 kilomètres de Bata); le *rio Campo* (45 kilomètres de Bata), non loin du Cameroun allemand. Il y a un commandant militaire au *rio Benito* et au *rio Campo,* un sous-gouverneur à *Bata.*

3° Cap **Saint-Jean,** avec un peu plus de 8 000 habitants, dans la dépendance d'Elobey : l'ébène, le bois de campêche, la gomme, l'huile de palme et les bois de construction composent ses ressources.

4° Ile d'**Annobon** (pas 1 000 habitants). Son climat, chaud et humide, très débilitant, rend pénible l'acclimatation de l'Européen. Il n'y a d'autres blancs que les Pères de la Mission auxquels un vapeur auxiliaire de la Compagnie transatlantique espagnole vient apporter des vivres. Les indigènes vivent de la pêche sur la côte. Quelques barques viennent aussi « courre » la baleine dans ces parages.

5° Ile de **Corisco.** A 24 kilomètres de la côte, elle commande l'embouchure de vallées importantes. Il se fait un grand trafic de bois tinctoriaux, d'ébène. Dépendance d'Elobey Chico — (6 000 habitants).

6° Deux îles sœurs, **Elobey Grande** et *Elobey Chico,* sont séparées par un canal d'une centaine de mètres. La première, située à 5 kilomètres de la côte, dans la baie de Corisco, fait face au débouché du rio Muni et du rio Munda; ses 180 habitants sont dans la dépendance de l'île voisine. **Elobey Chico** compte quatre factoreries, dont une anglaise, deux allemandes et une espagnole, de fondation récente; population, 300 habitants, dont deux ou trois douzaines de blancs. Le sous-gouverneur, qui réside dans cette île, administre en même temps Elobey Grande, Corisco, le cap Saint-Jean.

PRÉSIDES D'AFRIQUE

Presque sous sa main, de l'autre côté du détroit de Gibraltar, l'Espagne possède, outre l'îlot intermédiaire d'*Alboran*, à 90 kilomètres de la rade d'Adra et 56 kilomètres du cap des Trois-Fourches :

1° Les îles **Zafarines** (Chafarinas), groupe de trois îles : *insula del Rey*, *Isabel Segunda* et *Congreso*, dont les Espagnols prirent possession (1847), en devançant les Français de quelques heures. *Isabel Segunda,* la plus longue, mesure 1 kilomètre de long. Poste fortifié. Dépend de Melilla au point de vue militaire; de Málaga, pour les affaires civiles et religieuses.

2° **Melilla** (près de 9 000 habitants), ancienne *Russadir* des Phéniciens, *Mlila* des Arabes, aux Espagnols depuis 1497. Résidence du gouverneur général des Présides, maistrance d'ingénieurs, poste fortifié et garnison; magasin de vivres et de munitions pour 10 000 hommes pendant une année. Courrier de Málaga: services maritimes réguliers pour Gibraltar, Tanger, Oran, Marseille.

3° **Alhucemas,** sur la côte du Rif, entre le cap du Maure et la pointe Babazoun : île sans eau, de 360 habitants; parc d'artillerie, organisation essentiellement militaire; port franc pour l'exportation des produits rifains. Câble sous-marin pour Melilla, Ceuta, Algésiras.

4° **Peñon de Velez** (ou *de la Gomera*), îlot en face de Badès, sur la côte marocaine, le plus petit des présides ; 320 habitants, poste fortifié. L'eau est apportée de Málaga par le courrier.

5° **Ceuta,** en face de Gibraltar, « l'une des mâchoires du bouledogue qui garde le détroit »; 12 000 à 13 000 habitants; le plus grand des Présides espagnols. Place forte, résidence du gouverneur militaire. Côte poissonneuse; on y pêche les bonites, poisson voisin du thon. Théâtre, casino, lumière électrique, rien ne manque, même un bagne, comme dans les autres présides. Correspondance directe avec Cadix, Málaga, Barcelone, Marseille.

6° **Peregil,** îlot de rochers.

7° **Ifni,** sur la côte atlantique.



COIFFURE ANTIQUE DES CHARRAS (Salamanque).

LE PORTUGAL



Phot. Emilio Biel.

VUE GÉNÉRALE DE COÏMBRE.



LE PORTUGAL

INDIVIDUALITÉ DU PORTUGAL

Le *Portugal* et l'*Espagne* se tiennent par les fibres profondes du sol et de la race. Mais, sur ce fonds commun, la nature, le temps et l'intérêt ont développé des tempéraments si divers que les traits d'origine par lesquels se caractérise la physionomie de deux peuples frères se sont atténués au point de ne laisser paraître entre eux qu'une parenté, très réelle sans doute, mais déjà fort éloignée. Les querelles qui, jadis, ont divisé si profondément la famille ibérique semblent avoir beaucoup perdu de leur acuité première: on se visite entre voisins; les Espagnols viennent volontiers à Lisbonne; les Portugais ne manquent guère à la foire de Séville. Bien qu'encore assez rudimentaire, un courant commercial passe la frontière des deux pays; mais il ne faut pas trop se leurrer : une méfiance subsiste entre les deux peuples voisins.

Si l'*union ibérique*, chère au cœur des idéologues, n'est pas une belle utopie, elle ne pourra que consacrer une union des cœurs et des intérêts qui est loin d'être accomplie. On oublie trop l'influence capitale du sol sur la formation et le développement des nations. Or, la plate-forme ibérique, noyau de la Péninsule, est par nature un centre de dispersion des eaux et des hommes : ce fut la cause première de ses malheurs et la raison du succès des invasions, par la dispersion de la résistance. Il faudrait un concours d'événements et de volontés bien puissant pour retourner des choses et allier ensemble des gens qui ne sont pas loin de se tourner le dos, bien que vivant sous le même ciel; joindre les Pyrénées à la serra de Estrella, par-dessus l'épaisseur des plateaux castillans; vaincre pour ainsi dire l'opposition du sol, contre laquelle les plus séduisantes théories ne sauraient prévaloir.

On voulait faire du Tage, ce long ruban central tendu par le travers de la Péninsule, un instrument et un symbole d'union; d'autres disent de contrainte : c'est la raison principale pour laquelle le Tage n'a pu devenir navigable. Si les Espagnols déplorent pour eux-mêmes l'inutilité du grand fleuve, ce que les Portugais en possèdent paraît leur suffire. Il a bien fallu qu'une cause profonde de désaccord surgît entre les deux peuples pour rompre un lien qui semblait préparé d'avance.

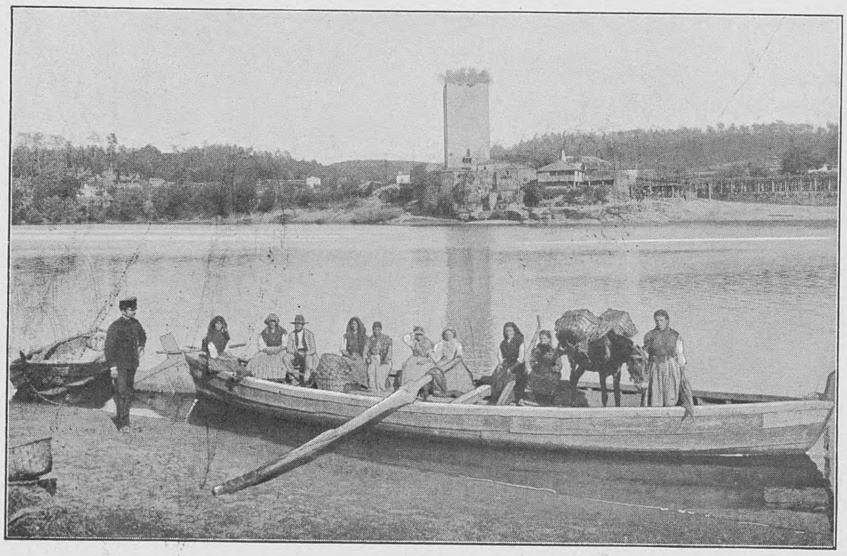
Le *Portugal*, tout en longueur, s'interpose du nord au sud entre l'Espagne et l'Océan : la mer, ce grand chemin qui le borde à l'ouest et d'un bout à l'autre, unit les différentes parties de son territoire. L'*Espagne*, au contraire, faite de larges assises graduées par de longues traînées montagneuses, ne possède du nord au sud et de l'Océan à la Méditerranée, aucun lien naturel qui rassemble ses diverses provinces. Ce sont des territoires qui se succèdent sans se confondre, avec des fleuves tous dirigés d'est en ouest, comme autant de fossés qu'il s'agit de franchir entre les barrages des *Sierras*. Si, par exception, les vallées

de l'Èbre et du Guadalquivir offrent une orientation différente, ces coulées, extérieures au plateau central, ne peuvent servir que d'une façon secondaire à l'union des divers territoires qui le composent.

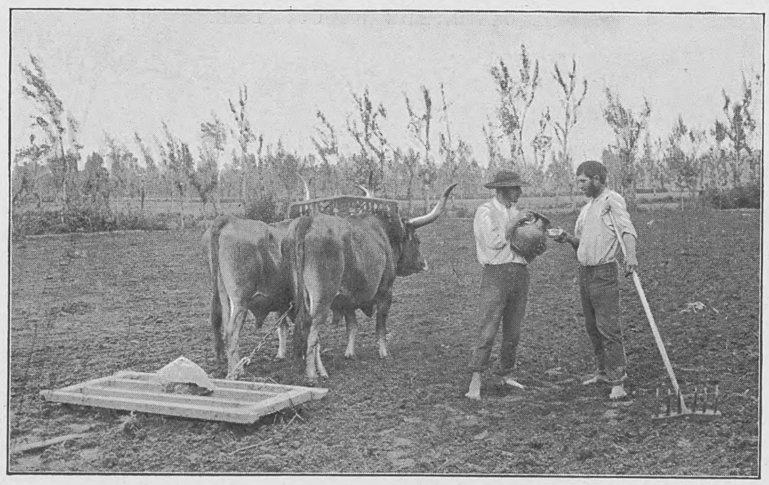
A la vérité, l'industrie humaine a suppléé la nature par la construction de lignes ferrées qui rattachent le littoral océanique, l'Andalousie, les Pyrénées à la capitale, Madrid. Mais qui oserait préjuger de la force et de la durée de ces liens tout artificiels? L'âme d'un peuple est heureusement sa meilleure garantie d'union et d'indépendance : il y a une âme espagnole, plus forte que toutes les divergences naturelles et les dissentiments intéressés; mais il y a aussi une âme portugaise qui est la naturelle floraison d'un sol préparé pour la faire naître et grandir.

Si tous les grands fleuves portugais sont espagnols d'origine, leur caractère diffère d'un pays à l'autre : dans le *Douro*, qui bondit à la lisière du plateau hispano-portugais et roule avec impétuosité entre les rives escarpées du Pays du vin, jusqu'à Porto, qui reconnaîtrait ce long ruban traînard qui arpente péniblement le plateau de la Vieille-Castille? Entre le *Tage* de Tolède et celui de Lisbonne il y a tout un monde. Il n'est pas jusqu'au *Guadiana*, ce languissant émissaire des lagunes de Ruidera, qui ne s'éveille en abordant le territoire portugais, bien qu'il ait à peine le temps de l'effleurer. Le *Tage* et le *Douro*, avant d'atteindre la mer, sont les deux artères vitales du *Portugal* et ce sont bien alors deux fleuves de caractère spécial, bien que d'origine espagnole.

A 15 lieues, au nord de Lisbonne, la péninsule de *Péniche* dresse au-dessus du flot une falaise abrupte dans laquelle s'ouvre la grotte de *Furinha*. Les siècles y ont amassé des dépôts d'âge quaternaire, séparés par d'épais bancs de sable : la mer pénétrait donc dans cette grotte. Parmi les fossiles mis à jour se sont trouvés : des restes de la *hyœna vulgaris*, ou hyène rayée, qui a émigré en Afrique; un vestige de rhinocéros, des ossements et des débris de cerf, de bœuf, de chacal et d'oiseaux variés. Or cette grotte, où la mer a déposé sept assises de sable, bâille aujourd'hui à 15 mètres au-dessus des eaux. La conclusion s'impose : il y a eu un exhaussement du sol; le relèvement du littoral portugais, en même temps qu'il étendait l'aire de son développement, accusait davantage son individualité, malgré le redressement simultané du bastion de Galice et de l'escarpement ibérique.



BAC DU MINHO ET TOUR DE L'APELLA (Portugal).



Phot. J. San Romao.

LABOUREURS DU MINHO.

La serra de *Estrella*, crête dominatrice du *Portugal*, garde la neige plusieurs mois. En raison de son altitude et de sa proximité de l'Océan, le relief portugais devient ainsi un puissant condensateur de nuages : d'abondantes précipitations ont préparé cette terre à devenir ce qu'elle est aujourd'hui : un véritable jardin. Le *Portugal* est aussi abondamment arrosé que la Castille l'est peu : en haut, l'Afrique et ses arides étendues; en bas, l'oasis et ses campagnes luxuriantes. L'âpre bise qui dessèche les plateaux supérieurs se transforme, au voisinage de la mer, en brises tièdes et fécondes. Aux arêtes tranchantes et heurtées des *Sierras* espagnoles succèdent les ondulations plus douces des collines portugaises : on quitte la Castille, le regard troublé de poussière, brûlé de reflets fauves et de tons d'ocre; le *Portugal* repose comme un enclos vert, aux tons infiniment variés. Le moyen, après cela, de s'étonner que, dans des milieux si différents, deux rameaux issus du même tronc ethnique, mais nourris d'une sève aussi différente, aient produit des tempéraments divers et donné des fruits d'une originale saveur?

Superficie totale : 92 157 kilomètres carrés.

Population (Métropole et îles) : 5 423 000 habitants.

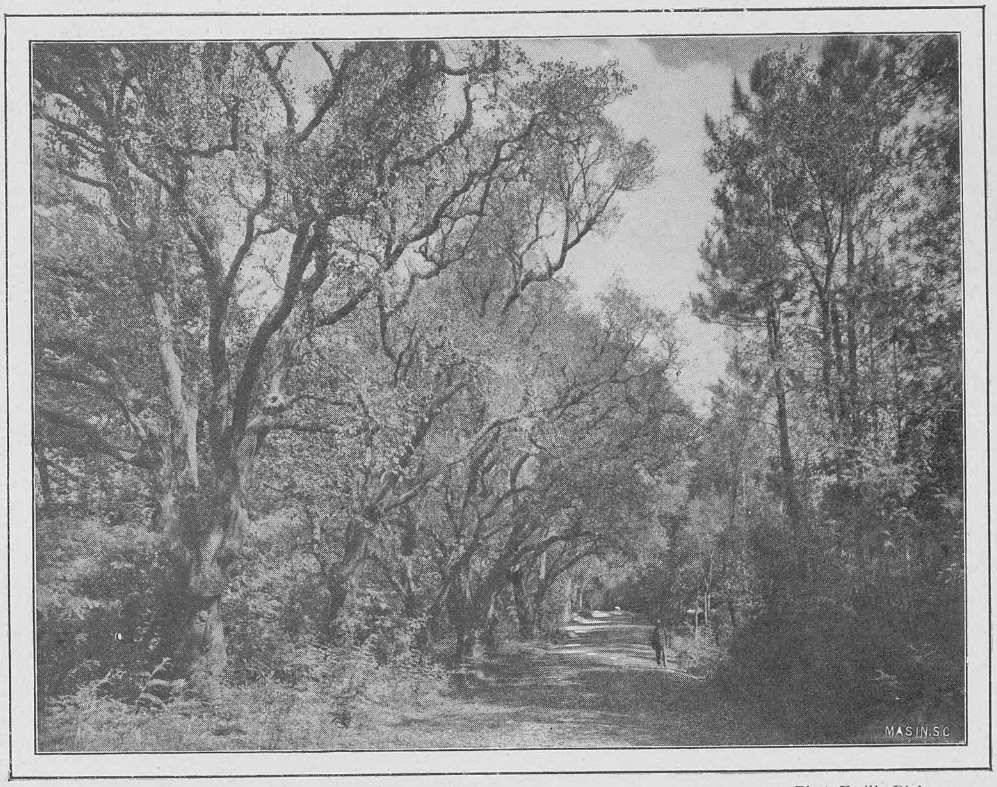
RÉGION DU MINHO-DOURO

L'enchevêtrement des montagnes de Galice et de Léon, qui bornent au nord l'horizon du Douro, n'est que l'épanouissement naturel de la longue chaîne des Pyrénées cantabriques. Peu à peu le relief s'abaisse par une succession de plateaux et de collines, entre-croisés comme pour mieux résister à la poussée du plateau ibérique; les contours s'adoucissent, les crêtes se font rares. A la frontière, entre le Minho et le Lima, la bizarre *serra* de *Gaviarra* ou d'*Outeiro major* (grand sommet) monte encore à 2 403 mètres. La *serra* de *Gerez*, région tourmentée qui rappelle la serrania espagnole de Ronda, dresse à 1 548 mètres le pic de *Larouco*, au-dessus de la source du Tamega, affluent du Douro. Encore parées de forêts de châtaigniers, entre Minho et Douro, ces *Serras* sont généralement sèches et nues, coupées d'affreux ravins dans le Tras os Montes. Des *rios* aux allures plus ou moins torrentielles en accentuent le relief, font saillir, au-dessus du dédale, des crêtes rocheuses de granit et de schistes, comme la *serra de Cabreira*, dont le nom rappelle le souvenir des troupeaux de chèvres sauvages qu'elle abritait naguère; la serra de *Maran* (Marão), aux flancs aussi dénudés qu'abrupts.

Les cours d'eau vont, les uns directement à la mer, les autres au fossé du Douro. Parmi les premiers, outre le *Minho*, dont la beauté austère évoque, dans son cours supérieur, une lointaine image des cañons du Tarn, le *Lima*, le *Cavado* et l'*Ave* sont remarquables par la limpidité de leurs eaux et la grâce champêtre des paysages qu'ils animent. Les affluents directs du *Douro* sont d'humeur plus farouche, à mesure qu'ils pénètrent davantage au cœur des plateaux montagneux.

COURS D'EAU CÔTIERS

Le **Minho** s'enroule au front du Portugal; la politique en a fait un fleuve frontière : c'est un gardien peu farouche ; il répand indifféremment ses bienfaits d'une rive à l'autre, baigne de ses eaux fraîches *Monsão* (Portug.) et *Salvaterra* (Espag.), *Valença*, place de guerre portugaise, et la pacifique *Tuy*, rangée sur le bord opposé.



Phot. Emilio Biel.

ENVIRONS DE BRAGA : PARC DU « BOM JESUS ».

Monsão fut avec Melgaço, Condado, Salvaterra, l'un des principaux centres producteurs de la région viticole du *Minho* groupés autour de *Ribadavia*. Ses vins, fort goûtés dès la plus haute antiquité, s'exportaient, au temps de Jean III, par navires portugais dans les Flandres. Les luttes religieuses qui désolèrent ces provinces, puis la guerre fratricide qui mit aux prises le Portugal et l'Espagne portèrent un coup funeste à l'industrie des vins du *Minho*. Les Anglais en profitèrent pour s'en saisir; leur factorerie du Lima et sa succursale de Monsão, déjà prospères au début du XVII[e] siècle, élargirent le cercle de leur action. Enfin, on transporta le centre des opérations vinicoles à Porto : peu à peu le *Port Wine* s'imposa, fit passer au second plan les *vinos del Rivero* (crus du Minho) dont la vieille réputation s'effaçait. Ils semblent vouloir aujourd'hui se ressaisir : l'air d'aisance répandu autour de Monsão, les coteaux florissants, les jolies maisons éparses le long des routes bien entretenues, accusent, à n'en pas douter, un regain de fortune.

Monsão eut jadis un abord plus rébarbatif : c'était la sentinelle portugaise du Minho. Pour l'envelopper de solides murailles, on démantela la forteresse de *Lapella*, dont le donjon commande encore le fleuve, à 6 kilomètres plus bas. Exposée aux premiers coups, *Monsão* eut à soutenir plus d'un siège; la place se défendit vaillamment : en 1368, avec l'héroïque Dieudonnée (*Deu la Deu*) Martins Palhares; en 1658, sous l'intrépide Lourenço de Amorim Pereira. Monsão n'est plus qu'une paisible station. *Valença* monte la garde à sa place sur le *Minho*.

La rive du fleuve est portugaise durant 65 kilomètres; elle le devient à 9 kilomètres en amont de Melgaço. Le *Minho* est navigable sur un parcours de 40 kilomètres jusqu'à Monsão; il finit à 3 kilomètres en aval de Caminha, au détour de l'ilot fortifié de *Insua*. **Caminha** est une charmante ville bâtie dans une sorte de péninsule formée par le Minho et la petite rivière de *Coura*. Une petite bourgade de pêcheurs, peut-être d'origine normande, qui occupait primitivement cette position, dévala peu à peu vers le fleuve. D. Diniz l'entoura de murailles, en fit une place frontière. Le peu qui reste des anciens remparts n'a plus aucune valeur stratégique et tend à disparaître; la ville s'étale; autour de la place centrale, *Terreiro*, se groupent les édifices importants : Hôtel de ville, gouvernement militaire, etc., à côté de la vieille tour de l'Horloge et de l'antique manoir seigneurial des *Pitta*. L'église paroissiale, précieux spécimen de l'architecture portugaise au temps de D. Manuel, possède un portail remarquable par la finesse d'exécution et le sentiment religieux des statues qui le décorent. En face du palais des Pitta se trouve l'attache du câble sous-marin qui, parti de Falmouth, passe par Vigo, Carcavellos, près de Lisbonne, pour aboutir à Gibraltar et de là gagner les Indes. Une flottille de pêche et de cabotage anime le petit port d'entrée du Minho.



JEUNE FILLE
DE VIANNA DO CASTELLO.

Les paysages du **Lima** (110 kilomètres) sont fameux. Ce cours d'eau vient d'Espagne; depuis *Lindoso*, où il passe la frontière, jusqu'à Vianna (58 kilomètres), ses eaux de cristal animent l'une des plus belles contrées de la Péninsule. Après les Grecs, les Romains s'étaient établis dans la partie la plus pittoresque de cette vallée : des inscriptions, des colonnes milliaires, des fragments de céramique ont été retrouvés à *Ponte de Lima*. Un beau pont de vingt-quatre arches, dont seize gothiques, marque la limite des marées jusque-là.

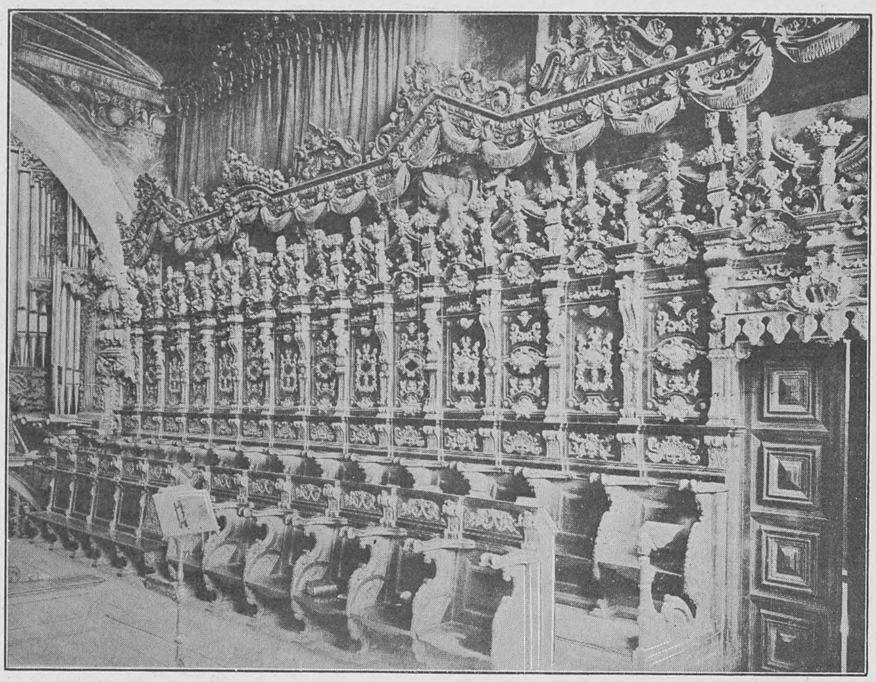
Vianna do Castello étage ses anciennes maisons aux flancs d'une colline qui commande l'embouchure du *Lima*; de jolies habitations s'allongent sur la rive gauche, au milieu des jardins. La ville poursuit à droite, par une belle ligne de quais, le long du port; une avenue se prolonge jusque vers la pointe d'où surgit, au-dessus d'un groupe d'écueils, la vieille forteresse dite *Castello Velho* ou Castello *de São Thiago*, d'où la ville a pris son nom : *Vianna do Castello*. Le *Lima* est navigable jusqu'à Ponte de Barca (37 kilomètres) où finit son principal affluent, le *Vez*, qui, descendu des montagnes de Peneda, passe près d'*Arcos de Valle de Vez*.

Le **Cávado**, ancien Celano ou fleuve céleste (*cœli amnis*), est l'une des plus fraîches rivières du Portugal. Il descend du mont Larouco, dans la région de Montalegre, baigne *Barcellos*, dont les fortes murailles flanquées de tours élevées dominaient le cours de la rivière. *Barcellos*, assez considérable déjà du temps des Romains pour qu'on en fît un évêché, fut le siège du premier comté qu'érigea en Portugal D. Diniz, à la fin du XIII[e] siècle; ses comtes, créés ducs depuis lors, rivalisaient de puissance et de faste avec le roi lui-même. Il reste d'autrefois quelques ruines du palais ducal, une tour convertie en prison, des pans de murs envahis par des constructions modernes, une Collégiale barbouillée et l'épais manoir de *Pinheiro*, contemporain du palais ducal. L'Hôtel de ville est récent; un vénérable pont, rajeuni depuis peu, réunit la rive droite au faubourg de *Barcellinhos*.

Le *Cávado* est navigable sur une longueur de 12 kilomètres. Sur sa gauche, mais un peu à l'écart et dans l'angle formé par la petite rivière d'*Este* (non Deste), s'élève **Braga**, l'illustre métropole du nord portugais. Les plus clairvoyants s'embrouillent dans les archives de *Braga*. Cette ville fut-elle d'origine phénicienne ou celtique? Que les Grecs y soient venus, cela paraît probable, puisqu'on a signalé leur présence dans la vallée voisine du Lima. Les habitants de *Braga* se disaient d'origine grecque : c'est l'historien Justin qui l'affirme. Aussi bien, pourquoi Hercule, cet authentique représentant de la race pélasgique, ou quelqu'un des siens ne seraient-ils pas venus ici, puisqu'ils remontèrent à Tolède? Les vieilles cités de commandement ne peuvent se résigner à une origine vulgaire. Il est certain du moins qu'au dernier siècle

avant notre ère les légions romaines de Decius Junius Brutus durent livrer plus d'un combat pour vaincre la résistance des *Bracaros Gallegos* (Galiciens de Braga) acharnés à défendre leur indépendance.

Après les Romains, les Suèves s'emparèrent de *Braga* et en firent leur capitale; les Wisigoths, les Maures, y commandèrent. La place fut enfin reprise par Alphonse le Grand, fils de Henri de Bourgogne, ce prince romanesque qui, en épousant la fille du roi de Castille, reçut comme dot de sa femme le territoire qui fut le berceau du *Portugal*. Les restes de Henri de Bourgogne et de sa femme reposent dans la



Phot. Emilio Biel.
CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE BRAGA.

cathédrale; on conserve dans le trésor de cette église le calice qui aurait servi, dit-on, à l'occasion du baptême de son fils *Affonso*, premier roi du Portugal.

La plus ancienne cathédrale de *Braga* devait remonter aux premiers temps du christianisme. On imagine les dégâts et les restaurations dont furent cause les invasions. Tel qu'il est, le monument est un précieux survivant de l'architecture portugaise au XIIe siècle. Sa porte romane du sud offre un vif intérêt. Les trois nefs en arcades ogivales surbaissées reposent sur de massifs piliers flanqués de colonnes que l'on a dû coiffer de chapiteaux corinthiens en bois doré pour remplacer ceux de pierre que la furie des démolisseurs détruisit au siècle dernier. Une autre épave des mauvais jours, le tombeau en cuivre doré de l'infant D. Affonso, fils aîné de D. Jean Ier, mort à *Braga* (1400) encore enfant (il avait dix ans), se conserve à la cathédrale : c'était une œuvre flamande d'un grand prix; on a volé la jambe droite de l'infant, le chien qui dormait à ses pieds, les deux anges disposés de chaque côté de sa tête et les quatre lions qui soutenaient le tombeau.

La fameuse chapelle de *Nossa Senhora da Conceiçao*, avec ses murs crénelés, la décoration intérieure et son intéressante statuaire, est une œuvre originale de l'art portugais, au début du XVIe siècle.

Braga possède une industrie traditionnelle : on y fabrique des bijoux, des armes à feu, des chapeaux de feutre. La campagne est admirable. Un antique usage, qui date de Jean Ier, conviait tous les ans les populations voisines à fêter saint Jean-Baptiste, patron du roi, autour d'un sanctuaire modeste élevé sur les bords de la rivière *Este* : c'était la fête nationale d'alors. Au jour dit, les bruyantes manifestations de la joie populaire éclataient sur l'humble rive; toute une ville surgissait comme par enchantement. On dit même qu'autrefois la fête commençait par une chasse aux fauves faite dans les bois des environs.

Tout cela est passé, ou du moins méconnaissable. Des concours de fanfares, des loteries, des tableaux vivants, des fontaines lumineuses, le phonographe peut-être avec le cinématographe se sont embusqués dans les naïves manifestations populaires d'autrefois : *Braga* se modernise.

On monte en funiculaire à la montagne sainte du **Bom Jesus**, le sanctuaire le plus vénéré du *Portugal*, autrefois l'émule, presque l'égal de Saint-Jacques de Compostelle. Un tramway à vapeur conduit à 5 kilomètres de *Braga*, au pied même de la montagne. La route est charmante : partout des champs de maïs, des métairies, des hameaux enveloppés dans un réseau inextricable de treilles suspendues en guirlandes. Un escalier très doux, en lignes brisées, monte jusqu'à la basilique, dont les clochers à pinacles s'élancent au-dessus des grands arbres de la forêt. Les environs offrent de fraîches retraites sous la voûte de chênes séculaires. Le temple, d'architecture très sobre et de style classique, se déploie en croix latine surmontée d'un dôme au transept, avec une voûte en berceau largement éclairée. Du haut de la montagne, la vue plane sur un magnifique horizon.

L'archevêque de *Braga* est primat de Portugal, comme celui de Tolède l'est d'Espagne : ces deux villes furent, sur le double horizon de la Péninsule, le point d'appui de la réaction chrétienne contre l'Islam. La cour turbulente de Henri de Bourgogne, bien qu'officiellement attachée à Coïmbre, résida souvent, tantôt à *Braga*,



Phot. Emilio Biel.
BASILIQUE DU « BOM JESUS », PRÈS DE BRAGA.

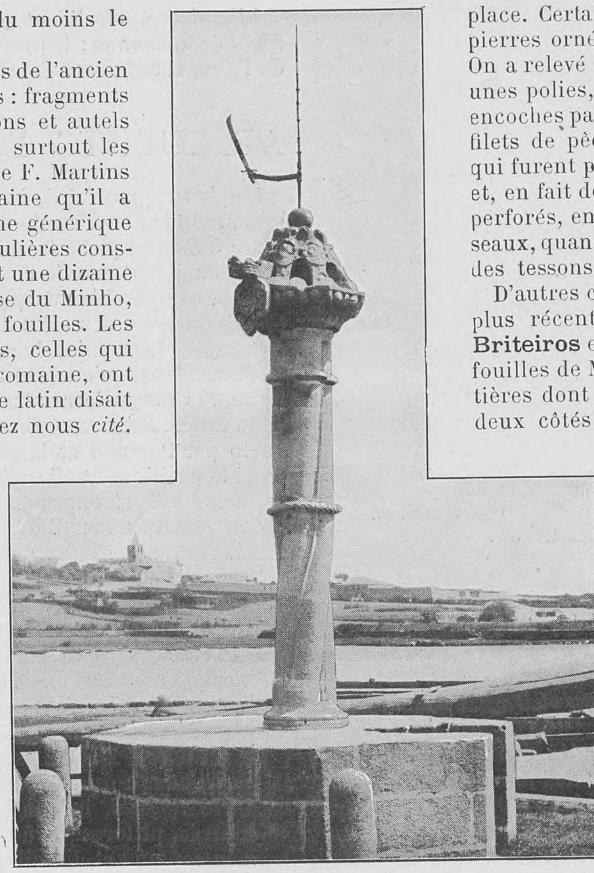
tantôt à Guimarães, vieille cité dont le château vit naître Alphonse le Grand, premier roi du Portugal.

Guimarães groupe ses maisons non loin de l'*Ave*, dans une riante campagne que dominent pittoresquement les ruines de son vieux château. De là haut le regard porte jusqu'à Povoa de Varzim, au bord de l'Océan. Un marché aux arcades romanes, un Hôtel de ville et sa galerie en style manuélin : on n'attendait pas moins d'une cité aussi ancienne que *Guimarães*, bien que des quartiers récents, animés par une population laborieuse de couteliers, tanneurs et autres artisans, aient depuis modifié sa physionomie. Une jolie tradition s'attache au sanctuaire de *Notre-Dame de l'Olivier*. C'était au temps des Wisigoths. *Wamba* labourait son champ, quand des envoyés de Tolède vinrent l'avertir que l'assemblée nationale du peuple goth l'avait élu roi. Wamba, incrédule, répondit en riant qu'il serait roi lorsque l'aiguillon dont il piquait son attelage fleurirait. En même temps il plantait en terre son grand bâton d'olivier : aussitôt celui-ci prit racine, se couvrit de feuilles : Wamba fut roi. Le sanctuaire de *Nossa Senhora*

da Oliveira perpétue ce souvenir : ainsi du moins le veut la tradition.

On a réuni, dans le cloître et dans les salles de l'ancien couvent de S. Domingos, des objets antiques : fragments d'architecture, statues, figurines, inscriptions et autels votifs, pierres milliaires d'origine romaine, surtout les débris recueillis, par l'éminent archéologue F. Martins *Sarmento*, dans la mystérieuse cité préromaine qu'il a explorée aux environs. **Citania** est un terme générique par lequel on désigne, en Portugal, ces singulières constructions; car il y en a d'autres. On signalait une dizaine de villes disparues dans la région montueuse du Minho, quand M. Martins Sarmento entreprit ses fouilles. Les plus récentes de ces cités protohistoriques, celles qui existaient encore au temps de l'invasion romaine, ont gardé parmi le peuple le nom de *citania :* le latin disait *civitas* (cité), dont l'italien a fait *citta*, chez nous *cité*.

Sabroso est la plus ancienne des *citanias* connues. Ses débris couronnent, à 278 mètres d'altitude, le sommet d'une colline dont les talus très raides sont cuirassés d'un placage de gros blocs de grès affectant la forme de rectangles ou de pentagones et ajustés avec art. *Sabroso* était une ville fortifiée. La grande quantité de décombres exhumés prouve qu'elle dut servir d'asile aux populations voisines. On a dégagé la base d'un certain nombre de maisons. Elles étaient circulaires, d'un diamètre qui varie entre 3m,50 et 5m,25; au centre, un bloc recevait la poutre de soutènement à laquelle s'appuyait le toit de chaume ou d'argile. Un auvent arrondi occupait généralement la façade : les piliers qui lui servaient de support sont quelquefois en place. Certaines portes ont pu être restaurées avec les pierres ornées de torsades qui en dessinaient le contour. On a relevé parmi les débris : des haches en pierre, les unes polies, les autres plus grossières; des galets plats à encoches parallèles, tout à fait semblables aux poids des filets de pêche ou des métiers à tisser; des dalles usées qui furent peut-être des polissoirs; des fibules de bronze et, en fait de céramique, une multitude de petits disques perforés, en terre cuite, qui servaient de volant aux fuseaux, quand ils ne furent pas de simples ornements, enfin des tessons de poteries ornés de dessins géométriques.



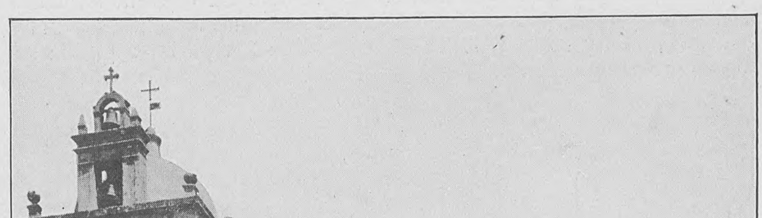
PILORI, A VILLA DO CONDE.

D'autres cités-refuges furent bâties autour de Sabroso : plus récentes, elles ont mieux résisté. La *citania* de **Briteiros** est enveloppée d'un triple retranchement : les fouilles de M. Sarmento ont ramené au jour des rues entières dont les larges dalles sont encore en place; des deux côtés s'alignent les fondations de maisons tantôt rondes, tantôt carrées ou à coins arrondis; les murs sont revêtus intérieurement de très petites pierres. Comme à Sabroso, des linteaux sculptés encadrent les portes; les ornements creusés dans la pierre, croix simples et coudées ou inscrites dans des cercles, étoiles et disques tournants, rappellent à s'y méprendre les emblèmes mystérieux qui ont été relevés sur les stèles funéraires des Basques, des Étrusques et des Pitts d'Écosse. La citania de *Briteiros*, cette *Pompéi* du *Minho*, a gardé sa physionomie primitive : elle eut quatre ou cinq cents ans de durée certaine. Sabroso, qui disparut avant la conquête romaine, dut avoir une existence pareille : son origine est probablement voisine de ces VIIIe et IXe siècles où sont indiqués tant de rapports entre la Péninsule



Phot. Laurent-Lacoste.

NOTRE-DAME DES OLIVIERS, A GUIMARÃES.



Phot. Emilio Biel.

ÉGLISE NOTRE-DAME, A VILLA DO CONDE.



Phot. Emilio Biel.

VIEUX CHATEAU DE GUIMARÃES.

ibérique, l'Italie et la Grèce. (D'après E. CARTAILHAC.) *Sabroso*, sœur aînée de Breiteiros et de Tarragone, fait penser à Tirynthe, à Mycènes, ces antiques cités pélasgiques dont la race industrieuse sema sur les rives méditerranéennes des monuments pour ainsi dire indestructibles de sa force et de son esprit d'entreprise. *Guimarães* et *Braga* seraient-elles les lointaines héritières de *Sabroso?*

Dans les parages de Guimarães jaillissent des eaux sulfureuses : à *Taipas* et à *Vizella*, celles-ci déjà fort estimées des Romains.

L'**Ave** (73 kilomètres), rivière de Taipas, baigne *Santo Thyrso* et finit à 800 mètres au-dessous de **Villa do Conde**, charmante ville assise sur sa rive droite, dont les chantiers de construction connurent la gloire, au temps où les marins du Portugal roulaient sur toutes les mers. Le port, maintenant entravé par les sables, ne laisse plus passer que les bateaux de pêche et le petit cabotage. Une belle église paroissiale, dans le style gothique fleuri du XVI[e] siècle; l'église du couvent de Santa Clara, où sont ensevelis ses fondateurs, D. Alphonse Sanches, fils du roi D. Diniz, et sa femme D. Thérèse Martins; un curieux pilori; un aqueduc monumental dont les arcs de granit, échelonnés sur plus de 5 kilomètres, rivalisent par la grandeur de l'œuvre avec les *Aguas libres* de Lisbonne; les restes d'un château délabré, sur l'embouchure de l'*Ave*, retiendront l'archéologue et le touriste à *Villa do Conde*.

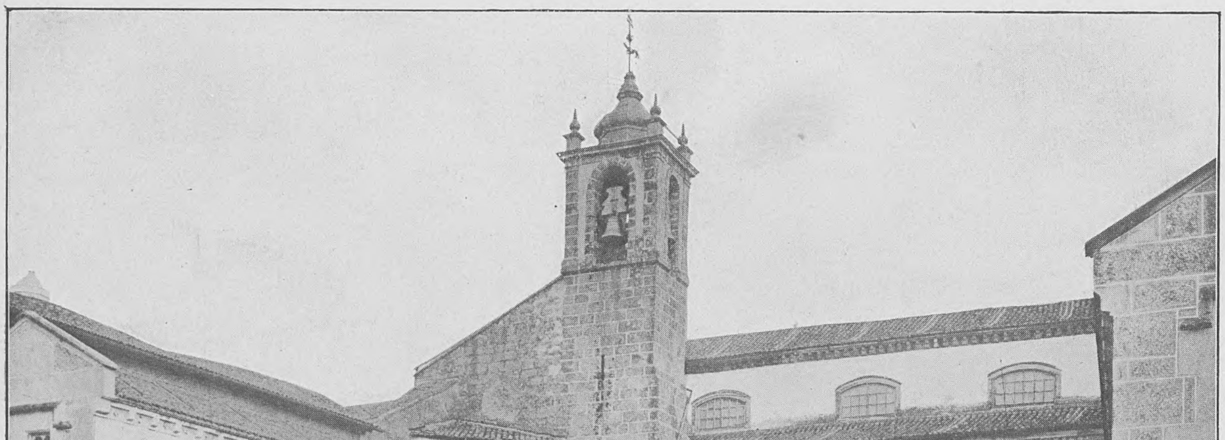
AFFLUENTS DE DROITE DU DOURO

Le plus rapproché de la côte, celui que l'on rencontre le premier en remontant le fleuve au-dessus de Porto, le **Tamega**, descend d'Espagne, passe à *Chaves*, place frontière dont les Romains soulignèrent l'importance en jetant sur le cours d'eau qui la baigne un pont de dix-huit arches, comparable aux plus belles constructions du siècle de Trajan. *Chaves* est l'une des clefs du Portugal, à 12 kilomètres de la frontière espagnole : le premier duc de Bragance y est enseveli dans le couvent de São Francisco, qu'enclave le fort du même nom. Par Mondim et Amarante. le *Tamega* descend au Douro sous l'éperon de la S[a] de Marão. Dans cette vallée, **Amarante** commande les communications de Chaves avec Porto par Penafiel et la traverse de Braga-Guimarães sur Villa Real; aussi la position fut-elle prise et reprise, défendue même avec acharnement contre les troupes du maréchal Soult, que commandait le général Loison, venu de Penafiel (avril-mai 1808). *Francisco da Silveira*, qui soutenait l'attaque, s'égala aux chefs les plus braves et les plus habiles.

Dans une campagne ombragée que sillonnent des cours d'eau abondants, parmi lesquels le **Corgo**, Villa Pouça d'Aguiar est le point de départ des malades et des voyageurs qu'attirent les sources minérales de *Pedras Salgadas* et de Vidago. Le premier de ces établissements se trouve à 5 kilomètres N.-E. de Villa Pouça, dans un site agréable. *Vidago*, le Vichy portugais, s'abrite dans la pittoresque vallée de *Ouro*, près de la route de Chaves.

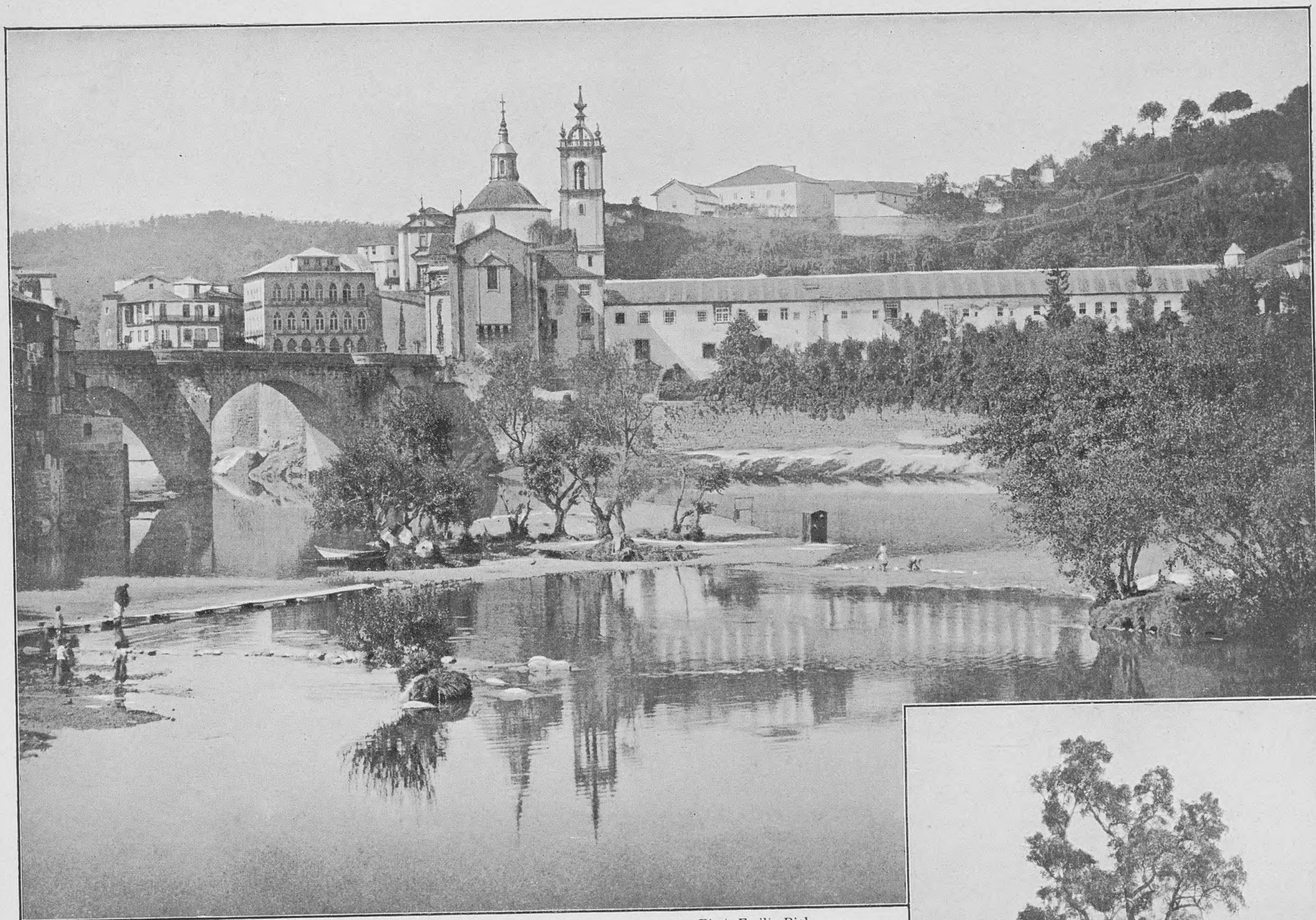
Le **Tua** (ou *Tuella*, esp.) descend d'Espagne comme le Tamega, laisse Vinhaes à droite, peu après avoir franchi la frontière portugaise, reçoit le *Rabaçal*, baigne *Mirandella* et finit au Douro, à *Foz Tua*. Une voie ferrée, pittoresque à souhait, remonte la vallée : elle a exigé des travaux coûteux et difficiles. Au-dessus de Tralharez, la rive s'élève en escarpements presque verticaux au-dessus de la rivière : il fallut parfois suspendre, d'en haut, les ingénieurs et les ouvriers pour tracer la voie et en creuser les premières amorces. A *Villarinho*, le train franchit le *Tua* entre deux tunnels, monte en corniche, se profile au flanc de la montagne de Barrabas, au-dessus d'un abîme. Tranchées, tunnels, ponts, terrassements, se succèdent sans interruption; il n'y a peut-être pas 500 mètres en ligne droite; les courbes réunies font plus de 10 000 mètres et l'on compte 20 kilomètres en murs de soutènement. Les Titans de jadis n'ont qu'à se bien tenir. **Mirandella**, point terminus de la ligne, est une jolie petite ville industrieuse campée au milieu d'une plaine vivante et fertile, sur la grande route de traverse étirée de Bragance à Villa Real, sur le Corgo.

Le **Sabor** ne touche pas à Bragance. Il dévale de la *Culebra* espagnole et presque aussitôt entre en Portugal. **Bragança**, petite ville sous un grand nom, postée en sentinelle à deux pas de la frontière, garde du passé un peu troublé qui fut le sien : un vieux château, une cathédrale, quelques maisons anciennes, l'esplanade ou *Terceiro*, qui, après les tournois et les cavalcades d'antan, voit parfois aujourd'hui des courses de taureaux. On entre à *Bragança* par un pont jeté sur un petit affluent du Sabor, le *Fervença*. Après 100 kilomètres de cours environ, le *Sabor* atteint le Douro par le sommet de l'important fer à cheval que décrit ce fleuve entre Pocinho et Freixo,



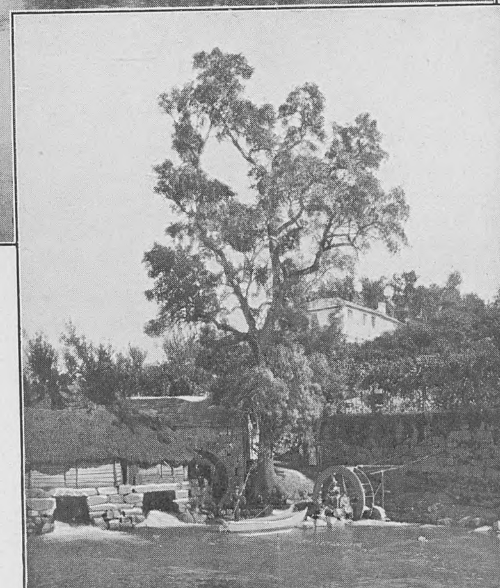
Phot. Emilio Biel.

CLOITRE DU COUVENT DE S. DOMINGOS, A GUIMARÃES.



Phot. Emilio Biel.

AMARANTE : PONT ET COUVENT DE S. GONÇALO.



AMARANTE :
MOULINS SUR LE RIO TAMEGA.

COURS DU DOURO

Entre le confluent du *Tormes*, rivière de Salamanque, et le débouché du sauvage *Agueda*, le **Douro**, contenu, puis ramené brusquement au sud-ouest par le bourrelet montagneux soulevé au rebord du plateau de Castille, roule en furieux contre le barrage qui le retient, plonge dans la roche vive, écume sur de nombreux rapides, cherchant un point faible qui lui permette de tourner l'obstacle et de se frayer une issue vers l'ouest. Sous la poussée de l'*Agueda*, il s'échappe enfin, dans l'attraction de l'Océan. Son cours sinueux et tourmenté sépare l'Espagne du Portugal, entre *Miranda* et *Barca d'Alva*. De ce point jusqu'à Villar Formoso, au sud, le sillon de l'*Agueda*, prolongé par le trait de la *Ribeirade Tenrões*, sert de frontière, dans l'écartement de la ligne ferrée qui, partie de Salamanque, se dédouble d'une part sur Porto, par la vallée du *Douro*, de l'autre sur Coïmbre-Lisbonne, par la coulée du *Mondego*.

Au-dessous du *Barca d'Alva*, le *Douro* (255 kilomètres en Portugal) s'enfonce, encaissé de hauts talus, happe au passage la longue rivière *Côa*, venue du haut plateau méridional de Mesas, en longeant la base de soutènement du puissant massif de Estrella. Puis le fleuve décrit, sous les hauteurs de *Moncorvo*, un vaste fer à cheval profond de 5 kilomètres sur 2 kilomètres et demi d'ouverture, sur lequel débouche le *Sabor*. La voie ferrée, qui s'insinue au-dessus des eaux à flanc de coteau, paraît et disparaît, luit au soleil et s'enfonce dans l'ombre : il n'y a pas moins de cinq viaducs et sept tunnels entre les deux stations de Freixo et Vargellas : c'est dire combien les rives du *Douro* sont accidentées. A *Foz Tua*, sur le confluent de la rivière de ce nom, l'horizon se dégage. Plus haut, le fleuve se hérisse au-dessus des blocs de granit qui obstruent son lit et forme les deux rapides dangereux de *Cachucha* et *Olho de Cabra*.

Il faut aux mariniers du *Douro* une rare dextérité et une force peu commune pour ne pas se briser sur ces récifs : *Regoa*, centre très actif de la région viticole, est leur port d'attache principal. Entre les rangs serrés des vignobles étagés sur les pentes du *Paiz do Vinho* (pays du vin), les barques à fond plat, effilées comme des navettes et relevées en pointe aux deux extrémités, filent avec leur chargement de lourdes barriques entassées : un immense aviron les dirige, manié par quatre hommes debout sur la dunette ; souvent une vergue hissée aux deux tiers du mât porte une grande voile qui se gonfle. A la remontée du fleuve, des attelages de bœufs hèlent les embarcations contre le courant, à travers les rochers, et c'est un spectacle peu banal que ces bizarres flottilles au repos, avec leurs équipages, dans quelque anse bien tranquille, découpée sur les bords.

En amont de Regoa, la vallée du *Corgo* ouvre une belle échappée par où pénètre la grande route transversale de Chaves à Coïmbre par Villa Real, Lamego et Vizeu, sur l'un et l'autre flanc du *Douro*. Le long du fleuve, les oliviers montent au-dessus des maisons blanches et roses ; dans les fonds bien abrités paraît l'oranger. Puis ce sont, en aval, les eaux alcalines de *Moldo*, qui attirent les baigneurs dans une région pittoresque, sillonnée de sentiers et coupée de ravines. *Arégos*, un peu plus bas, possède des eaux sulfureuses thermales, à haute température (60°). Dans son décor de vignobles, de villages et de rochers, le *Douro*, après avoir doublé le promontoire de *Mesão Frio*, adossé à la serra de Marão, prend le large au confluent du Tamega et atteint enfin l'escarpement sur lequel s'étale l'amphithéâtre de *Porto*.

C'est un rude travailleur que le *Douro*, mais un travailleur capricieux : ses crues violentes et subites ont causé plus d'un malheur. En mars-avril, quand fondent les neiges du bassin supérieur, le niveau du fleuve

monte de 3 à 4 mètres et le courant atteint une vitesse terrible. Des débris qu'il arrache aux montagnes barrent l'embouchure fluviale d'une digue sablonneuse très mobile, contre laquelle la mer brise trop souvent. Alors l'entrée du *Douro* devient difficile; elle était souvent impraticable, avant que l'on n'eût fait sauter à la dynamite les écueils qui, combinés avec la digue alluvionnaire, ne laissaient aux navires qu'un passage réduit. Malgré ces conditions nautiques assez défavorables, *Porto* est une ville maritime de premier ordre. Le mouvement de son port se complète par celui de **Leixões**, grand bassin artificiel créé sur la côte voisine par les entrepreneurs français Duparchy et Bartissol. Entre ses deux jetées, Leixões offre un excellent mouillage de 1 080 mètres sur 950, avec des fonds maxima de 22 mètres et une passe d'accès de 220 mètres. Bien que mal relié à *Porto*, ce port est une escale favorable pour l'embarquement des passagers et une utile relâche pour les navires qui attendent que la barre du *Douro* se montre plus traitable.



FEMME DE SANTO THYRSO.



FEMME DE FAMALIÇAO.

AU PAYS DU VIN

Bien qu'associées intimement, par la nature granitique du sol, en un même cadre naturel, les provinces situées au nord du *Douro* prennent, de la proximité ou de l'éloignement de la mer, de l'abondance des eaux et principalement de l'altitude, un caractère et des aspects qui les distinguent assez bien. Rafraîchie par la brise marine, arrosée d'eaux limpides, la *région du* **Minho** semble favorisée : les parties incultes y sont l'exception. Le sol, provenant de la décomposition des granits, est soumis à une culture intensive; partout l'eau afflue, captée par des canalisations coûteuses, souvent au moyen de galeries souterraines. Il n'y a d'infertiles que les sommets des montagnes et les rochers à fleur de terre. Les landes elles-mêmes contribuent à la productivité générale en fournissant les bruyères et les ajoncs de semence qui, triturés et pourris sous les pieds des animaux, se transforment en engrais fertilisant. Pas de jachères : les champs ne sont jamais inactifs : c'est un labeur incessant des hommes et de la terre. Toutes les céréales des pays tempérés : blé et orge, la pomme de terre, le chanvre, la vigne et l'olivier, prospèrent suivant l'altitude et l'orientation; avec des châtaignes, l'on récolte aussi des oranges. Enfin l'élevage et l'engraissement des bêtes à cornes constituent un élément important du revenu agricole. La vigne se cultive d'après l'ancien système romain; elle grimpe au sommet des arbres, qui lui servent de support, et se suspend gracieusement de l'un à l'autre. Les vins du *Minho* sont estimés : Monsão, Amarante, Basto, Arcos de Valle de Vez produisent les meilleurs.



Phot. Emilio Biel.

CULTIVATEUR DU HAUT-MINHO,
REVÊTU DU MANTEAU DE PAILLE, DIT : *CAROÇA*.

Tras os Montes, plongé dans ses profondes vallées ou perché sur ses hauts plateaux, présente les climats et, par suite, les produits les plus divers. Dans la vallée même du *Douro*, la descente du plateau de *Anciães* au bord du fleuve traverse trois zones différentes de culture, avec cette particularité singulière que, dans un vignoble perché à 700 ou 800 mètres au-dessus du *Douro*, la grappe n'a pas encore atteint sa pleine maturité, tandis que les vendangeurs sont à mi-côte et le vin coule en bas.

On distingue, suivant l'altitude, la *terre chaude*, limitée d'une façon générale par la courbe de niveau de 150 mètres; la *terre froide*, au-dessus de 400 mètres : entre les deux, une *zone tempérée* qui varie considérablement suivant l'orientation des vallées et l'exposition du terrain.

La *terre froide* s'étend sur les plateaux dont le plus élevé, celui de *Barroso*, atteint 1 000 mètres, les autres se tenant à une altitude moyenne de 700 mètres. Les crêtes proprement dites montent à 1 500 mètres et même davantage; mais, on n'y voit plus de forêts et seulement de rares bouquets de chênes et de châtaigniers : le bois a été brûlé pour faire du pâturage. Ces étendues nourrissent des troupeaux d'espèce bovine, sur le plateau de Barroso; le cheval, du côté de *Miranda*; le mouton et la chèvre, dans les régions élevées du centre. Il n'est pas rare de rencontrer, même au voisinage du *Douro*, quelques bêtes malfaisantes : des loups, des sangliers, que le froid de l'hiver ou la faim chasse des hauteurs; des vautours, des aigles gris planent autour des sommets neigeux de la serra de Marão. Les champs de la *zone froide* produisent seulement du seigle, des pommes de terre, quelques légumes et des châtaignes; l'olivier et la vigne ne s'y rencontrent qu'exceptionnellement, dans les réduits bien abrités. De grandes plantations de mûriers ont été faites avec succès dans le district de Bragance.

La *zone tempérée* produit le froment, l'orge, le maïs, la pomme de terre, le lin, l'olive en petite quantité; l'oranger n'y porte pas de fruits. Dans la *terre chaude*, au contraire, il trouve de bonnes conditions : oranges, amandes et olives, l'orge, le froment et la vigne surtout y viennent à plaisir. Orientées au sud, les vallées de la rive droite du *Douro* offrent à la culture de la **vigne** des versants, de nature schisteuse, exceptionnellement favorables. Aussi trouve-t-on d'excellents vignobles au sud de Chaves, dans le val d'Oura; aux environs de Torre de Dona Chama, dans la vallée du Tua; autour de Bragance, près de Castro Vicente, le long du Sabor; enfin dans la région de Bemposta, à l'est de Mogaduro. Le vignoble n'est donc pas exclusivement limité aux bords du *Douro*, mais c'est là qu'il a pris le plus d'importance.

Ce ne fut pas chose facile que cette prise de possession de la montagne, jusque-là improductive. Il fallut employer la hache et le marteau plus que la charrue pour briser la roche schisteuse, la réduire en fragments, établir des assises solides capables de ne pas crouler les unes sur les autres. Pour offrir au développement des racines ténues de la vigne un sol meuble où elles puissent pénétrer, on a dû pratiquer des défoncements qui, comme dans la fameuse *Quinta* de Boa Vista, descendent à 10 et même 20 pieds de profondeur : on imagine l'effort et la dépense. Trop exposés sur les pentes aux surprises du climat, les ceps ne vaguent pas à l'aventure au travers des arbres qui leur servent d'étais, dans les autres parties du Portugal : ici on les retient à l'abri le plus possible ; jamais ils n'atteignent plus de 3 ou 4 pieds



ASPECT DES VIGNOBLES DU *DOURO*, A PINHÃO.

de haut. Quand le fruit mûrit, les branches sont liées à des échalas.

Les cépages les plus renommés sont : pour le vin rouge : le *Mourisco*, le *Bastardo*, le *Tinto Cão*, le *Touriga*, l'*Alvarelhão*, *le Sousão*, le *Donzellinho do Castello;* pour le blanc : le *Malvasia*, le *Moscatel*, le *Gouveio*, le *Rabigato*. Le vignoble du *Douro* n'a pas échappé, du moins entièrement, aux diverses maladies qui, depuis un demi-siècle, se sont attaquées à la vigne ; on a replanté, mais il faut reconnaître que le plant américain, de constitution moins délicate que l'ancien plant portugais, se développe moins bien et exige plus de place pour l'alimentation de ses racines. D'où venaient les premiers plants qui ont depuis fait la réputation du *Douro?* Les plus anciens documents donnent à penser que Henri de Bourgogne, ayant reçu d'Alphonse VI de Léon la main de sa fille, avec le Portugal pour dot, importa dans ce comté des cépages de son pays (1095).

La vendange commence d'ordinaire après le 15 septembre. De tous les points du Tras os Montes, de Beira et du Minho, les ouvriers agricoles arrivent par bandes joyeuses, hommes, femmes et enfants. Les hommes, de vigoureux *Gallegos*, pour la plupart, sont organisés par équipes de dix, sous la conduite d'un maître de chais. Dans de grands paniers équilibrés sur l'épaule, ils portent le raisin cueilli à l'*adega* (le pressoir) ; les files des porteurs qui se déroulent aux flancs des coteaux, les femmes, les enfants dispersés au milieu des ceps chargés de fruits, forment des tableaux pleins de vie et de couleur. Quand la cuve est pleine, « une équipe d'hommes saute dedans. Ils forment entre eux une ligne compacte en passant leurs bras chacun sur l'épaule du voisin. Ils s'avancent ainsi et reculent, en marchant sur les raisins d'un pas rythmé, au son d'une cornemuse, d'un tambour et d'un fifre. C'est la vendange en musique. Lorsque les fouleurs de raisins sont fatigués, pendant qu'ils mangent et se reposent, une autre équipe leur succède. Le raisin est ainsi pressé pendant trente-six heures, et, dès que la fermentation commence, on laisse le moût livré à lui-même. Si le moût est vert ou peu riche en saccharine, au bout de trente-six ou quarante-huit heures il deviendra un vin parfait; par contre, si la saccharine abonde, le double du temps sera nécessaire pour obtenir le résultat désiré. Si l'on veut obtenir un vin riche, la fermentation doit être arrêtée et l'on ajoute de l'eau-de-vie. Pour un vin ordinaire, la fermentation doit suivre son cours naturel et une petite quantité d'eau-de-vie sera suffisante ». (A. Smyth.) Ordinairement, le moût est transporté à Porto; c'est là, dans les chais anglais de Villanova de Gaïa, qu'il est « manufacturé » selon la formule chère aux gosiers britanniques.

Pombal avait concentré le commerce des *vins de Porto* entre les mains d'une Compagnie privilégiée; il est libre à présent : la faveur

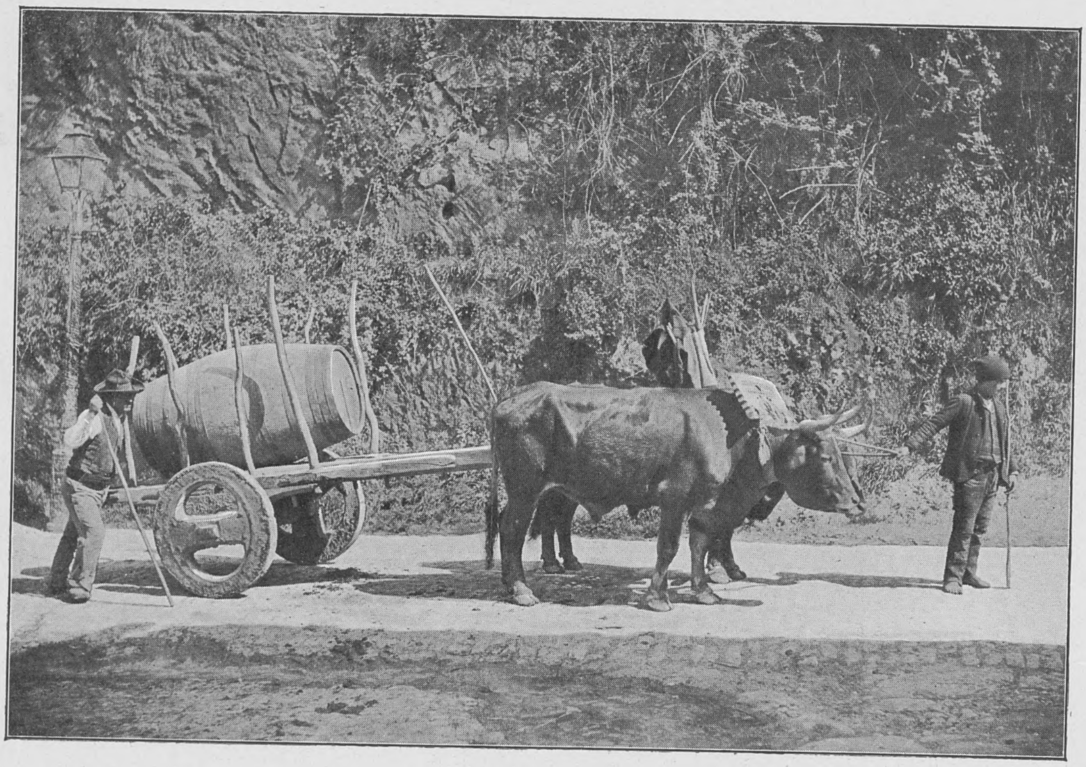


Phot. Emilio Biel.

LES VENDANGES AU *PAYS DU VIN*.

croissante des produits du *Douro* a multiplié et élargi les domaines. Au *Paiz do Vinho,* l'on cite de magnifiques *quintas* comme celles du *Vesuvio* qui contiennent 800 hectares de vignes entourés de murs; ce beau domaine appartient à la maison Ferreira.

Les vendanges sont une fête, une occasion de réjouissances, bien que l'ouvrier agricole n'en retire qu'un assez maigre profit, en retour d'un très rude labeur. Elles sont bien pauvres, en effet, bien dépourvues, les maisonnettes éparses dans les riantes et fertiles campagnes du Douro et du Minho. Pour cette nature en fête, que de privations et quel travail acharné! Les femmes elles-mêmes sont à la peine, et elles ne s'attachent pas seulement à la culture de la terre : on les voit casser des pierres le long des routes, porter à la ville de lourds fardeaux sur leur tête, faire office de portefaix, prendre leur part des plus rudes besognes. Malgré ses apparences, la vie est dure pour ces pauvres gens. Le Portugais est très frugal (heureusement pour lui!) : un gros pain de maïs, épais et indigeste, arrosé d'un petit vin connu, le *maduro verde;* quelquefois du pain de seigle, des pommes de terre, du poisson, quand la mer n'est pas loin, des fruits à la saison : tel est le menu ordinaire du cultivateur portugais.



UN «CARRO» ATTELÉ DE BŒUFS.

Aussi quelle joie, lorsque la saison nouvelle ramène les réunions, ces **romarias** attendues, sœurs des *romerias* d'Espagne et des *pardons* de Bretagne, fêtes sacrées et profanes à la fois où, sous l'égide d'un saint patron, les processions, les chants, les danses, les ripailles, se mêlent dans une expansion de joie naïve et parfois sans mesure! C'est l'occasion de se voir entre gens qui peinent et d'oublier les soucis ordinaires de l'existence. Les femmes étalent leurs plus beaux atours, de lourds colliers, des pendants d'oreilles, faits de larges anneaux tombant jusqu'à l'épaule, une petite toque sur la tête, posée en diadème, et toute la série des jupes courtes et des fichus aux vives couleurs.

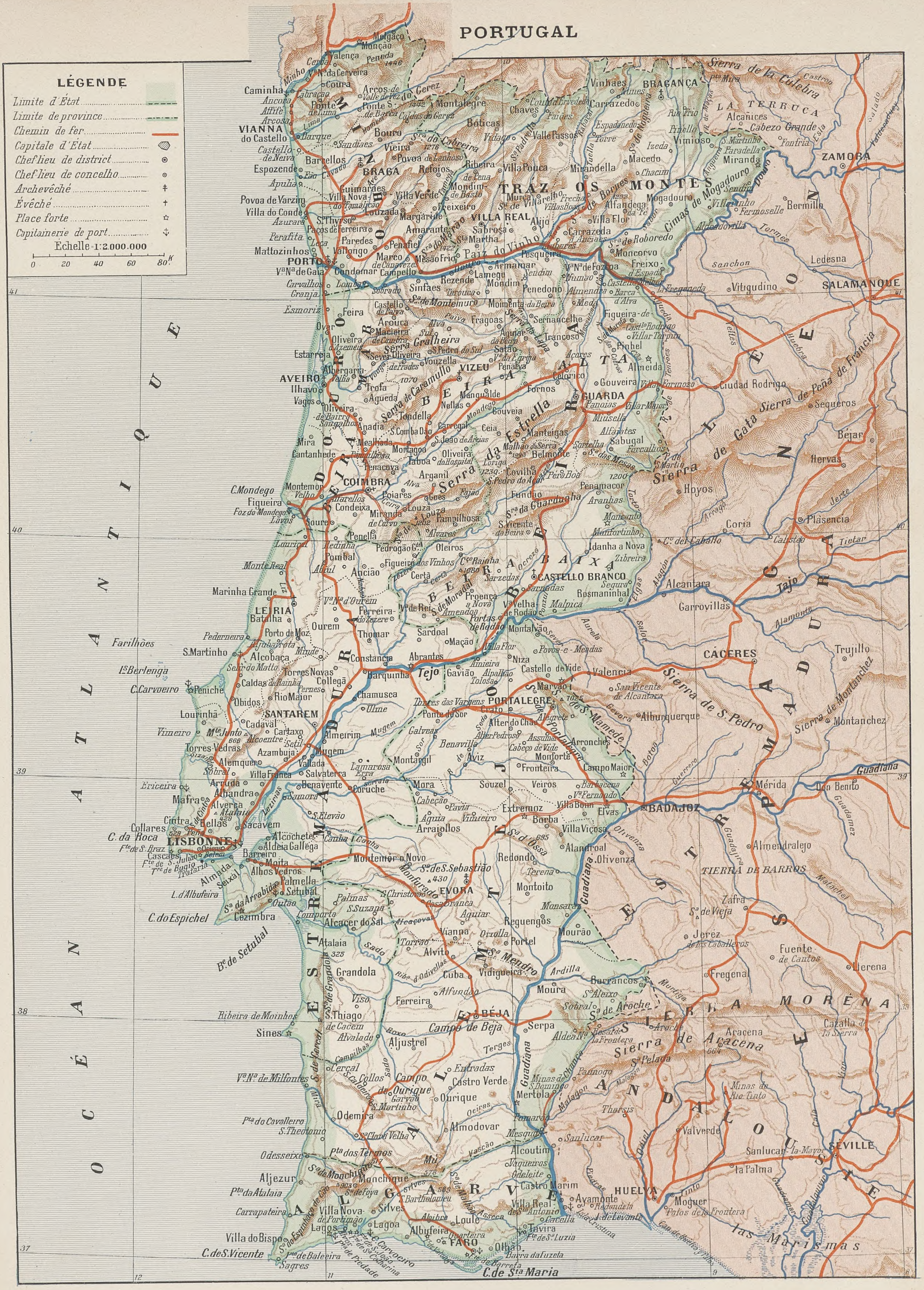
Les fêtes se succèdent : en juin se célèbre, au premier dimanche après la Pentecôte, la *romaria* de Notre-Dame de la Pierre, dont la chapelle, construite au sommet des falaises, domine la mer près d'Espinho. C'est un spectacle ravissant. On arrive par des chemins ombreux; les accords pris avec le saint sous le prétexte duquel on est venu, des tables sont dressées en plein air, entre les chars à bœufs remplis de pastèques et les tentes grossières où frit le poisson : aux étalages, des pâtisseries s'entassent, biscuits de Savoie, gâteaux de *Paranhos,* faits de farine de seigle et saupoudrés d'une neige sucrée. Des groupes se forment autour des chanteurs de *fados,* rustres illettrés pour la plupart, comme souvent nos bardes bretons, auxquels un sentiment inné de la poésie inspire des vers, imparfaits, sans doute, mais pleins de fraîcheur et d'un sentiment exquis. Pendant que les chanteurs improvisent au son de la *viola,* les couples dansent avec entrain la ronde, la *caninha verde,* le *leva a agua ao regadinho,* le *malhão triste malhão,* le *foste ao Senhor da serra.*

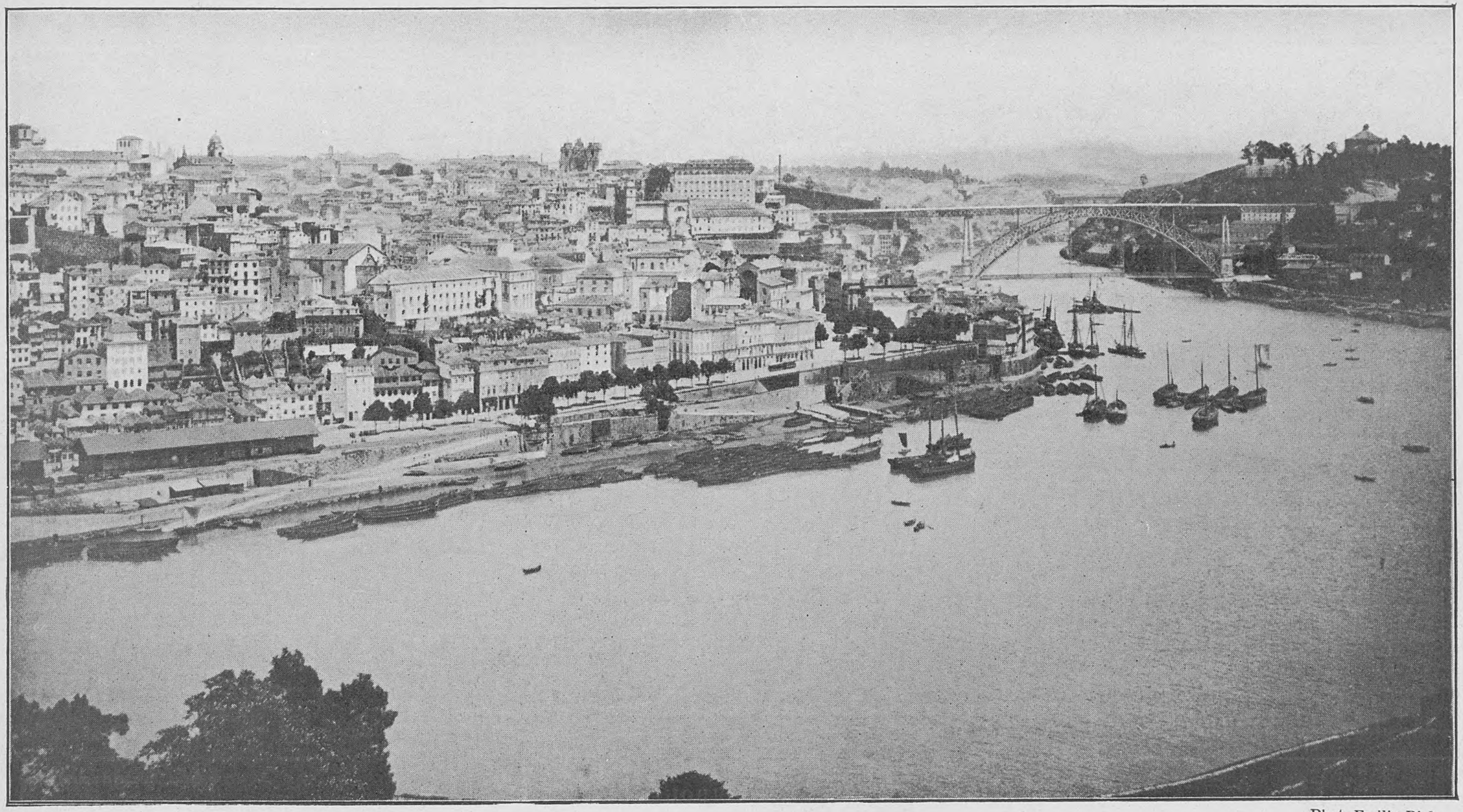
Au mois de juin vient encore la Saint-Jean, après la nuit de la Saint-Antoine (12 juin), où sont reines les *varinas* de Lisbonne. Une des fêtes les plus populaires de la région du Douro est la Saint-Barthélemy (24 août) : des feux d'artifice sont tirés la veille, devant les églises, pendant que les musiciens jouent des airs nationaux. Ces fêtes tiennent au cœur du peuple : la vulgarité de certains détails, l'expansion d'une joie dont l'exubérance trouve son excuse dans l'excès même d'une longue contrainte, peuvent faire sourire les gens empesés, ceux auxquels rien ne manque des gâteries de l'existence : on ne niera pas du moins le rôle éminemment social qu'ont joué, dès la plus haute antiquité, ces naïfs et turbulents rassemblements de peuple. Les plus grandes nations modernes n'ont pas d'autre origine, et c'est encore là que vibre avec le plus de sincérité l'âme populaire.



JOUG PORTUGAIS EN BOIS SCULPTÉ.

PORTUGAL


LÉGENDE
Limite d'État
Limite de province
Chemin de fer
Capitale d'État
Chef lieu de district
Chef lieu de concelho
Archevêché
Évêché
Place forte
Capitainerie de port
Echelle 1:2.000.000
0 20 40 60 80 K
OCÉAN ATLANTIQUE
MINHO
TRAZ OS MONTES
BEIRA ALTA
BEIRA BAIXA
DOURO
ESTREMADURA
ALEMTEJO
ALGARVE
LÉON
ESTRÉMADURE
ANDALOUSIE
SIERRA MORENA
VIANNA do Castello
BRAGA
BRAGANÇA
VILLA REAL
PORTO
AVEIRO
VIZEU
GUARDA
COIMBRA
CASTELLO BRANCO
LEIRIA
SANTAREM
PORTALEGRE
LISBONNE
EVORA
BÉJA
FARO
ZAMORA
SALAMANQUE
CACERES
BADAJOZ
HUELVA
SEVILLE
Tejo
Guadiana
Serra da Estrella
Sierra de Gata
C. da Roca
C. do Espichel
C. de S. Vicente
C. de Sta Maria
Farilhões
Is. Berlenga
Cabo Carvoeiro
Tierra de Barros
las Marismas



Phot. Emilio Biel.

PORTO ET LES RIVES DU DOURO.



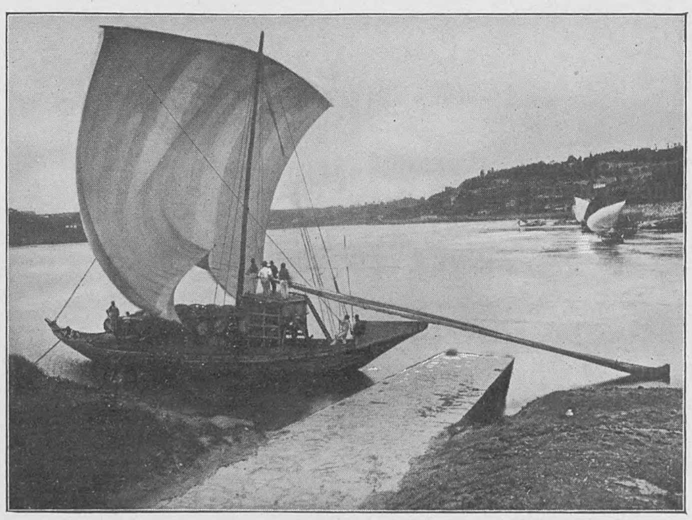
MARCHANDES DE FRUITS, A PORTO.

PORTO

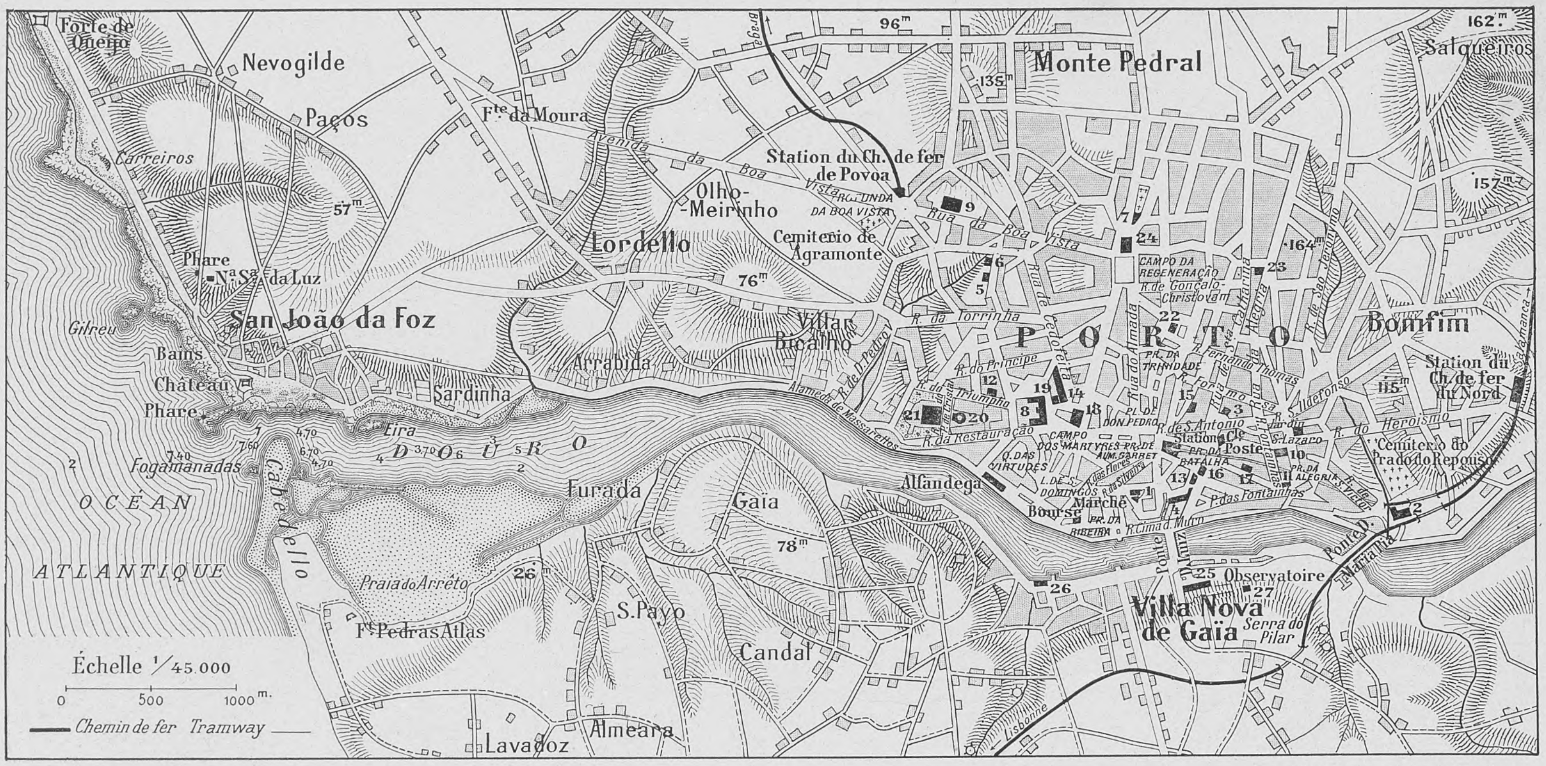
La situation de **Porto** témoigne de son antiquité. Il n'y a qu'une ville moderne pour se prélasser à l'aise dans une plaine bien unie, où elle peut étaler ses places, allonger ses avenues, étirer le damier de ses rues monotones, entre les alignements des hautes bâtisses. *Porto* fut une ville de défense; il lui fallait, pour vivre, une assise naturellement forte. A 6 kilomètres de son embouchure, le Douro, creuse dans le granit une profonde tranchée, aux vives arêtes. La ville prend d'assaut la rive droite, emporte les versants, couvre les ondulations et les sommets du bataillon serré de ses maisons, au-dessus desquelles émerge, comme un phare, la haute tour en granit des Clérigos. Cette prodigieuse escalade impose; le spectacle est grand et massif, mais n'a point le charme intime des jolies baies de Galice où le regard se promène librement, sans subir l'oppression des hauteurs trop rapprochées.

L'ancienne station romaine de *Portus Cale*, peut-être héritière d'un premier établissement ibérique, occupait la rive gauche du fleuve, un peu à l'ouest du faubourg actuel de Villa Nova de Gaia. Vinrent les Barbares; l'ancienne ville fut délaissée : à la place de la cathédrale actuelle, les Suèves bâtirent une citadelle. Un de leurs rois, Théodemir, adepte de l'arianisme, aurait construit sur la hauteur, comme un palladium, l'église romane de São Martinho de Cedofeita, châsse édifiée à la hâte (*cito facta, cedo-feita,* vite faite), pour recevoir des reliques de saint Martin de Tours.

Les Suèves n'eurent qu'un temps; après eux se déchaînèrent les Berbères d'Afrique, entraînés dans le tourbillon de l'invasion arabe. Ces pauvres Maures se virent dans la cruelle nécessité de mettre à feu et à sang les bords du Douro, de raser les villages, d'exterminer des gens qui avaient l'audace de vouloir se défendre chez eux. *Porto* sortit enfin de la fournaise; peu à peu se guérirent les cicatrices de l'invasion. La plus ancienne partie de la ville actuelle date de ce temps; il reste encore quelques pans de mur de l'enceinte. C'est seulement quand le flot de l'invasion islamique recula sous la poussée venue du nord, que *Porto,* centre d'attraction du territoire libéré, dans la région du Douro, commença de prendre figure de capitale. Son nom même passa au pays : *Portus Cale, Portugal.* Les premiers comtes portugais y résidèrent, mais la conquête les ayant entraînés au sud, à Coïmbre, puis



TRANSPORT DU VIN, SUR LE DOURO.

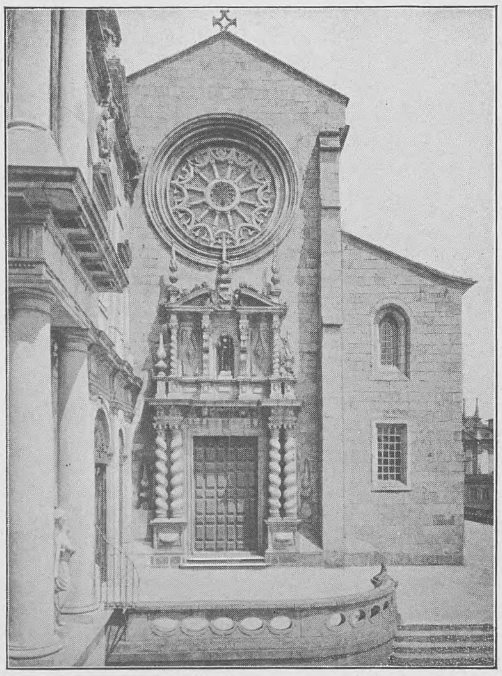


VILLE DE PORTO ET EMBOUCHURE DU *DOURO*.

1. La Sé. — Palais épiscopal. — 2. Séminaire. — 3. S. Ildefonso. — 4. Sta Clara. — 5. S. Bento. — 6. S. Martinho de Cedofeita. — 7. N. D. de Lápa. — 8. Hôpital de la Miséricorde. — 9. Hospice de D. Pedro V. — 10. Orphelinat. — 11. Asile. — 12. Palais royal. — 13. Gouvernement civil. — 14. Quartier général. — 15. Théâtre du Prince royal. — 16. Théâtre de S. João. — 17. Théâtre de D. Affonso. — 18. Académie. — 19. École de Médecine. — 20. Musée industriel et commercial. — 21. Palais de Cristal. — 22. Lycée. — 23. École normale. — 24. Quartier de S. Ovidio. — 25. Quartier de Serra do Pilar. — 26. Station de Gaia. — 27. Observatoire.

à Lisbonne, *Porto* garda pourtant le vif sentiment de son ancienne primauté et ne se résigna guère à passer au second plan.

Capitale d'un pays éminemment agricole, *Porto* accuse Lisbonne, sa rivale, d'être une vaniteuse, de dévorer en luxe inutile l'argent des pauvres gens qui peinent. Aussi, à maintes reprises, interprète des griefs d'un pays qu'elle a l'orgueil de représenter, la ville du Douro donna-t-elle le signal de l'insurrection : en 1628, en 1661, contre des taxes oppressives ; en 1756, contre le monopole des vins donné par Pombal à une Compagnie privilégiée ; en 1807, contre l'invasion française ; en 1820, 1836, contre la réaction miguéliste du pouvoir absolu. D. Pedro IV, abdiquant la couronne du Brésil, abordait à Mindello, la charte en main, pour défendre les droits de sa fille, dona Maria II, et les libertés constitutionnelles dont elle était le symbole. *Porto* fit au prince une réception enthousiaste : des compagnies de volontaires s'organisèrent ; on soutint un siège terrible contre les miguélistes. Beaucoup tombèrent : le souvenir des martyrs de l'indépendance survit dans le *Campo dos Martyres,* ou jardin de *Cordoaria*, et dans la place voisine : *praça dos Voluntarios da Rainha.*



PORTO : ÉGLISE S. FRANCISCO.

La prospérité de *Porto* n'a pas cessé de se développer depuis lors : c'est aujourd'hui une ville de 168 000 âmes. Elle enveloppe deux collines et le vallon qui les sépare : à l'est, la vieille ville ; à l'ouest, la nouvelle. D'autres avenues encore, des faubourgs se profilent sur tout le couronnement. La belle *praça de D. Pedro IV* rayonne au centre, sur les anciens et les nouveaux quartiers : avec ses plantations d'arbres, la statue équestre de Pierre IV, son beau pavement de mosaïque, elle est rivale du Rocio, l'orgueil de Lisbonne. Cette émulation de paraître se révèle, entre les deux villes, par maints détails. Lisbonne possède de magnifiques jardins ; ceux de *Porto* ne sont pas moins nombreux ni moins beaux. Si l'horizon du Douro est plus borné que celui du Tage, il gagne en intensité pittoresque ce qu'il perd en étendue. On aperçoit le fleuve de partout ; c'est un spectacle enchanteur : du haut des jardins du *Palais de Cristal,* où la poussée vigoureuse de la flore des pays chauds donne aux camélias arborescents le bleu le plus pur ; du haut de la tour des *Clérigos,* hautain donjon dont l'eau fluviale semble remplir les fossés ; de la *Quinta das Virtudes ;* des hautes tours en surplomb de la cathédrale et par delà les belles places de la Batalha, toute pavée en mosaïque, et du Jardin de Saint-Lazare ; du haut des terrassements du *Passeio das Fontainhas,* magnifique belvédère jeté au-dessus de la profonde tranchée du Douro, pour le mieux admirer. De là-haut, le regard tombe jusqu'au fleuve.

En amont, le pont *Maria Pia* traverse d'une rive à l'autre, comme une légère passerelle suspendue à la courbure élégante et légère d'un arc aux tendons d'acier : le pont mesure 352m,87 d'un trait ; la voie ferrée qui le suit court à 61m,28 au-dessus du niveau de la mer. C'est à la maison Eiffel et Cie qu'est due cette œuvre remarquable, d'initiative toute française : les travaux, commencés en 1876, furent achevés le 4 novembre de l'année suivante. Non moins grandiose est l'arc du *pont D. Luiz I,* qui relie directement Porto à la rive de Gaia. Il est formé de deux courbes paraboliques, à écartement divers, de la base à la clef : la corde mesure 127 mètres. De forts piliers supportent de part et d'autre, entre Porto et Villa Nova de Gaia, le tablier supérieur d'où se suspend, à 10 mètres environ au-dessus du niveau moyen du fleuve, le tablier inférieur, bien plus rapproché des deux rives. Sous les arcs jetés en arc-en-ciel d'un bord à l'autre, le *Douro* coule profond et encaissé : ses eaux, couleur de réséda, sont sillonnées par des gabares chargées de tonneaux ; des vapeurs sont à l'ancre près du quai ; sous la fine toile d'araignée de leurs gréements, les bateaux de pêche remontent, voiles tendues à la brise de mer ; tout là-bas enfin, au dernier coude du fleuve, reluit la barre d'écume blanchissante, seuil de l'Océan.

Le *Douro* est la vie et la beauté de *Porto.* Vous verrez sur le quai, ou *praça da Ribeira,* le mouvement des marins, des pêcheurs, des portefaix, des attelages grinçants et de la foule bariolée qui grouille devant les



VUE GÉNÉRALE DES QUAIS DE PORTO.

boutiques où, sous les chapelets d'oignons et les morues qui sèchent, des tas de fruits croulent pêle-mêle, parmi les vendeuses aux rustiques atours. Ces masures délabrées, les tentes rudimentaires, les étalages, les haillons multicolores, le troupeau serré des bœufs aux cornes aiguës rangés en bataille, qui ruminent près des chars dételés à l'écart, tout cela compose un tableau d'une rare intensité de couleur et de vie.

Porto est une ville de négoce et d'affaires : près du port s'allonge le grand bâtiment de la douane, *Alfândega*, et dans la rue *do Infante D. Henrique*, parallèle au rivage, se pressent les comptoirs des marchands en gros, les banques, les bureaux, où l'on trafique, et les agences des Compagnies de navigation. Un ruisseau dévalait au fleuve, dans l'intervalle qui sépare les deux collines maîtresses de la ville. C'est maintenant la rue de *São João*, l'une des plus commerçantes de Porto; elle descend au quai de la Ribeira, qu'elle relie à la place de São Domingos. De là s'étire, vers la ville haute, la *rua das Flores*, tout enguirlandée de riches magasins : aux étalages des orfèvres, les paysans du voisinage viennent choisir les lourds pendants d'oreilles, les cœurs d'or suspendus à de larges chaînes, les plaques émaillées à reflets divers, que leurs femmes montreront avec orgueil à la fête prochaine. Les orfèvres forment une caste, survivance des anciennes corporations : ils sont ici chez eux. La rue, *leur rue,* a du mouvement et de la variété : entre les vitrines d'objets précieux reluisent les châles aux vives couleurs et les soies chatoyantes. Les petits bœufs à l'œil malin qui traînent à pas lents de lourds fardeaux vers les raidillons de la ville haute mettent une note d'originalité dans le mouvement général. On trouvera dans la rue voisine, *rua do Bellomonte*, des maisons miroitantes sous un revêtement de faïence. Mais dans l'ensemble de *Porto*, la note de modernité domine, par la largeur des rues neuves, claires, bien bâties, les jardins soigneusement entretenus, les musées, les édifices et, partout, le jeu de la lumière et de la traction électriques.

Autour de la *praça de D. Pedro,* gravitent : à droite, la gare centrale, la Poste, les trois théâtres où *Porto* va se récréer; à gauche, les grands établissements scientifiques ou charitables, l'Académie, l'École de médecine, l'hôpital de la Miséricorde, le Musée municipal et le Musée industriel, dans l'ombre du palais de Cristal ; au-dessus, le Palais royal et le Quartier général. La *Bourse* est plus bas, non loin du quai, entre la Douane et les banques, au centre même du trafic. Elle remplace l'ancien couvent de Saint-François, partiellement démoli, ou plutôt on l'y a du mieux possible ajustée; le cloître même en est devenu la *Cour des nations*. Le grand escalier, la façade, de jolis détails décoratifs empruntés un peu à tous les styles font de la Bourse un monument très éclectique, comme le goût des divers architectes qui ont contribué à la construire. On souhaiterait une plus heureuse fusion de la façade, aux grandes lignes classiques, avec le chevet de l'église Saint-François, l'*église dorée* comme on l'appelle, châsse précieuse de la Renaissance portugaise qui semble maintenant comme un hors-d'œuvre à côté de son entreprenante voisine.

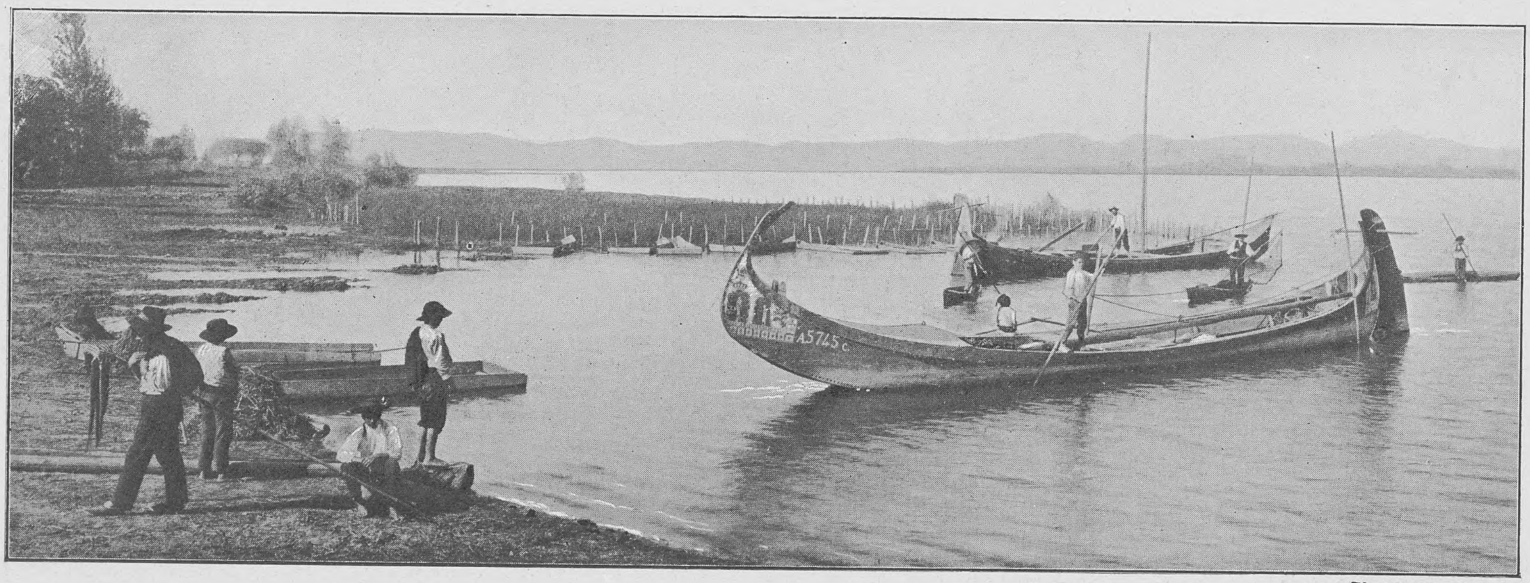
Saint-François, basilique gothique à trois nefs du xve siècle, est un temple éblouissant; on reste confondu devant cette végétation décorative : les statuettes, les anges, les oiseaux, les pampres flexibles s'enroulent et se suspendent à tous les reliefs de la nef et de la chapelle principale, dans un pêle-mêle et avec une profusion qui déconcertent le mieux averti; c'est un éblouissement. Il faut à ce peuple qui trafique un Dieu magnifique, devant lequel on s'incline comme devant un maître et une réalité.

São Bento (chœur et orgues), *Santa Clara :* encore de riches églises toutes farcies de dorures. La *Sé*, cathédrale, est d'extérieur plus noble : ce bel édifice roman du XIIe siècle a grand air et ne ment pas à la tradition du château fort des Suèves qu'il remplace. Il va de soi que l'intérieur en a été défiguré aux XVIIe et XVIIIe siècles. Rien à voir ou peu de chose dans ces trois nefs, qu'un pavement de marbre rouge et blanc. Un cloître gothique, du XIVe siècle, complète la cathédrale; ses piliers en faisceaux, les fenêtres à colonnes géminées, les azulejos bleus et blancs qui tapissent les murs et, au centre, la grande croix de granit, ne laisseront pas de causer une surprise. Mais on ne vient pas évidemment à *Porto* pour voir des églises.

La ville s'étend au large, les environs sont pittoresques, semés de coins charmants; les maisons et les fabriques s'élèvent dans les fonds, sur les rochers, entre les bouquets de peupliers ou d'érables. Mais le grand courant de la vie ne quitte guère la vue du fleuve. Au débouché

du Douro sur l'Océan, les villas et les bains de *São João da Foz* attirent, en été, une brillante clientèle. C'est l'occasion de parader, de montrer les beaux équipages : l'ancien bourg de pilotes et de pêcheurs devient un faubourg aristocratique de la grande cité. Plus loin, le tramway poursuit entre des écueils noirs et des plages sablonneuses, des maisons de campagne et des habitations cossues, échelonnées le long de la côte. Il atteint *Mattosinhos,* sur le Leça, fameux par son pèlerinage populaire : à l'embouchure du petit rio, le grand bassin de *Leixões* étend sa nappe tranquille.

Les poètes romains ont chanté les sables aurifères du *Douro,* le fleuve de l'or, *rio do Ouro :* sous ses eaux troubles, il roulait la fortune. C'est encore par lui qu'elle arrive à *Porto,* avec les fameux produits du *Pays du vin.* Les tonneaux s'engouffrent dans la pénombre fraîche des chais de Villanova de Gaia, en partie creusés sous terre. Quelque puissants qu'ils demeurent, les Anglais ne sont plus les seuls maîtres du commerce vinicole. Sans parler de Madame Fereira, longtemps souveraine toute-puissante du marché, d'autres établissements que le sien ont surgi, comme celui de la *Real Companha vinicola,* contre l'accaparement de l'étranger.



Phot. Emilio Biel.

BARQUE « MOLICEIRO » SUR L'ÉTANG DE FERMENTELLOS.

Lorsque, par le traité de *Methuen,* le Portugal s'engageait envers sa fidèle alliée et amie l'Angleterre à n'importer que des produits manufacturés anglais, à la condition, pour ses vins, de trouver dans les îles Britanniques un marché toujours ouvert, l'effort du pays portugais se trouva limité fatalement à l'industrie de la terre; *Porto* produisit des vins : rien de plus. Bien que le fatal traité soit abrogé depuis 1836, ses effets se font encore lourdement sentir: l'industrie portugaise n'a pas regagné le terrain ni le temps perdu. *Guimarães* pourtant fabrique la toile, *Covilha* des lainages; des verreries, papeteries, raffineries vivent ou végètent; dans le sud, les conserves de thon et de sardines donnent de beaux profits. *Porto,* centre d'un pays essentiellement agricole, ne se borne pas à l'industrie des vins : on tisse encore des cotonnades; peu à peu les fabriques, les fonderies font reculer le produit anglais. Il faut avouer pourtant que l'Angleterre vient encore de beaucoup au premier rang dans le mouvement du commerce portugais : elle fait plus du tiers des importations et des exportations. Ce sont aussi, pour la plupart, des Anglais qui exploitent les seules **mines** actives de ce pays, dont le sous-sol rivalise en richesse avec celui d'Espagne.

RICHESSES MINIÈRES

Les **gîtes cuprifères** de *São Domingo* sont le complément de ceux de Tharsis et du Rio Tinto, de l'autre côté du Guadiana. Un chemin de fer de 17 kilomètres transporte le minerai jusqu'au port de Pomarão, aménagé tout exprès sur la rive du fleuve, de façon que les wagons se déversent directement dans la cale des navires. Les Romains exploitaient cette mine comme ses voisines d'Espagne. L'exploitation par les moyens les plus perfectionnés de l'industrie moderne est devenue intensive : Pomarão, São Domingo, de pauvres villages, sont devenus des groupes populeux, avec église, bibliothèque, hôpital, ateliers de réparation, fonderies, etc.

Les mines de cuivre d'*Aljustrel,* rivales modestes de celles de São Domingo, comptent deux dépôts : *Algares* et *São João de Deserto.* Avec les gîtes de *Chança* et *Serra da Caveira,* situés dans la même région, ce sont les plus importants du Portugal. Ajoutez, à l'ouest et au sud d'Evora, les gîtes de *Sobral* (près Vianna) et d'Alcalá (non loin de Casa Branca); dans l'Alemtejo, *Bogalho* et *Mostardeira,* aux abords de la chaîne d'Ossa; dans le district d'Aveiro, vallée du Caïma, les mines de *Palhal, Telhadella* et *Moinho do Pintor.*

Le **fer** se trouve en abondance un peu partout : les gîtes les plus considérables sont ceux de *Monges* (en exploitation), dans la chaîne du Monfurado; *Moncorvo* (10 kilomètres sur 2), dépôt considérable de fer oligiste; *Gradamil,* au nord-est de Bragance, près de la frontière espagnole; *Leiria* (filons de fer magnétique, accompagnés de lignites, dans des couches jurassiques). Le fer et le manganèse sont associés dans la chaîne de Cercal, en Alemtejo, au nord de Odemira, sur une étendue de 20 kilomètres à peu près.



PORTO : LA BOURSE.

On trouve le minerai de *manganèse,* dans le bas Alemtejo, en masses lenticulaires peu profondes, au milieu des schistes du carbonifère inférieur et des schistes siluriens, entre les mines de pyrite cuivreuse de São Domingo et celles d'Aljustrel.

Le *plomb* abonde en Portugal, mais surtout au nord et au sud de la vallée du Douro et dans le district d'Aveiro, vallée du Caïma; dans celui de Portalegre, près de Mertola (rives du Guadiana), dans la région de Beja. Les gîtes principaux sont à *Malhada* (deux filons de galène), *Braçal* et *Coval da Mó.*

L'*antimoine* est signalé dans trois régions distinctes: celle de Porto (concelhos de Vallongo, Gondomar, Paredes); celle d'Evora (Montemór); celle de Faro (à 5 kilomètres d'Alcoutim). Les principales mines sont : celles de *Vallongo* et de *Montalto,* près du village de Covello; celles de *Herdade da Prata,* de *Cortes Pereiras.*

L'*étain* habite le Tras os Montes en deux gîtes principaux : près d'Angueira, dans la montagne de Montesinho; l'autre, au sud de la chaîne de Marão. On signale un gîte dans le Minho (Rebordosa, près Paredes), en Beira (près de San Pedro do Sul). [Statistique du Portugal, par GERARDO A. PERY : *Mines.*]



Phot. Emilio Biel.

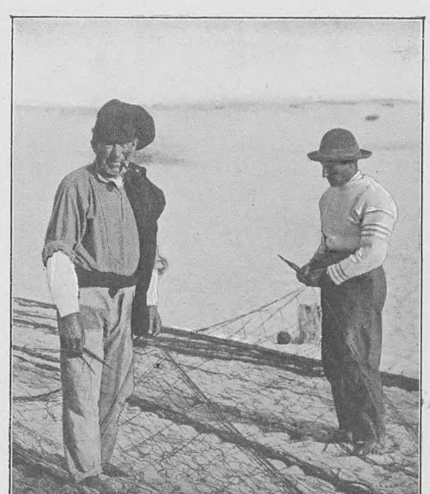
AVEIRO; ENTRÉE DU CANAL DES PYRAMIDES.

ENTRE DOURO ET TAGE

Du Tage au Douro, le territoire de *Beira* se soulève jusqu'aux crêtes neigeuses de la *serra da Estrella*, contre-buté, au nord, par le double contrefort des serras de *Lapa* et de *Garamullo*, au sud par la *serra de Moradal* et celle de *Guardunha*. Deux rivières au cours opposé : l'*Agueda*, qui conflue au Douro, et le rio *Torto*, affluent de l'*Elgas*, qui descend au Tage, limitent à l'est, d'une façon très nette, ce domaine de plateaux et de montagnes. Par les deux coulées du *Vouga* et du *Mondego*, ses eaux descendent, à l'ouest, vers l'Océan.

LE VOUGA. — AVEIRO

Le **Vouga** (113 kilomètres) puise aux monts de Lapa, passe près d'Oliveira, et gagne presque aussitôt la plaine : là vient le rejoindre l'*Agueda*, grossi du *Certima*, émissaire de la montagne de Bussaco qui, par un élargissement subit au-dessus de son confluent, forme l'étang de *Fermentellos*. Le *Certima* est navigable sur une longueur de 13 kilomètres; le *Vouga*, proprement dit, sur 44 kilomètres environ. Si, au lieu de drainer des montagnes d'altitude médiocre, le *Vouga* s'alimentait à la région élevée de la serra da Estrella, dont les sommets, neigeux en hiver, ruissellent au printemps de pluies surabondantes, la violence de ses eaux, doublée par la raideur des pentes, balayerait les obstacles semés sur sa route et romprait sans effort la digue traversale des dunes roulée au-devant de lui par l'Océan. Au lieu de courir, le *Vouga* se traîne dans la plaine, s'étale en lagunes sans fin où il perd son nom, en même temps qu'il disparaît. A l'abri du bourrelet littoral qui emprisonne ses eaux, l'estuaire du *Vouga* forme un lac immense parsemé d'îles et dentelé de ramifications, au bord desquelles s'élèvent des villes et des villages : *Ovar, Estarreja, Aveiro, Ilhavo, Mira*, un peu à l'écart de la rive. Entre Ovar et Mira, la nappe liquide s'allonge sur une étendue de 47 kilomètres : dans sa plus grande largeur, elle mesure bien 7 kilomètres. La passe qui lui ouvre le large se trouva jadis rejetée à 24 kilomètres au sud, par l'effort combiné de la pression intérieure et des coups de mer, sur la partie la plus fragile du barrage de séparation. De récents travaux ont ramené l'entrée de la lagune en face d'*Aveiro*, où elle se trouve aujourd'hui.

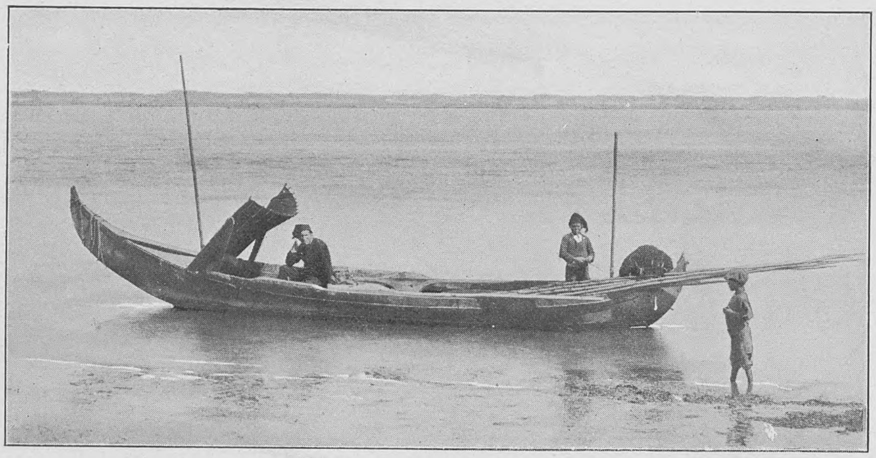


PÊCHEURS DE LA *RIA* D'AVEIRO.

La ria ou lagune d'**Aveiro** se ramifie en cinq bras principaux : celui d'*Ovar*, le plus septentrional, avec des profondeurs de 6 à 10 mètres; celui de *Mira*, qui lui est opposé, à l'autre extrémité, et recueille les eaux du lac de Mira; le bras de *Vagos-Ilhavo*, tendu au regard de cette localité; le canal d'*Aveiro*, avec seulement 3 mètres de fond; le canal du *Vouga*, émissaire direct du fleuve. Un treillis serré de canaux s'insinue à l'intérieur de la lagune, multiplie les îles, enveloppe les villages.

Le *Vouga*, perdu dans ce labyrinthe, a fait son propre malheur. La mer battait au pied des contreforts du Caramullo et de Montemuro, sur lesquels s'appuie le grand édifice montagneux soulevé entre le Tage et le Douro. Là se perdaient les ruissellements des hauteurs : en comblant la rive de ses alluvions, le fleuve a fait reculer la mer, élargi la lisière littorale, et, par lui la montagne, transportée en parcelles dans la plaine, n'a cessé d'étendre celle-ci, emprisonnant peu à peu le cours d'eau qui

l'avait formée. L'homme aidant la nature, un vaste territoire s'étend à la place de l'ancienne plaine liquide. A quelques heures seulement du rivage, le regard peut embrasser toute l'étendue de cette Hollande portugaise jetée comme une écharpe verte entre l'éclatant miroir de l'Océan et les crêtes majestueuses de la Estrella. Là-haut, les masses sombres des pins et des grands chênes enracinés aux rampes granitiques, les genêts suspendus au-dessus des torrents; en bas, les



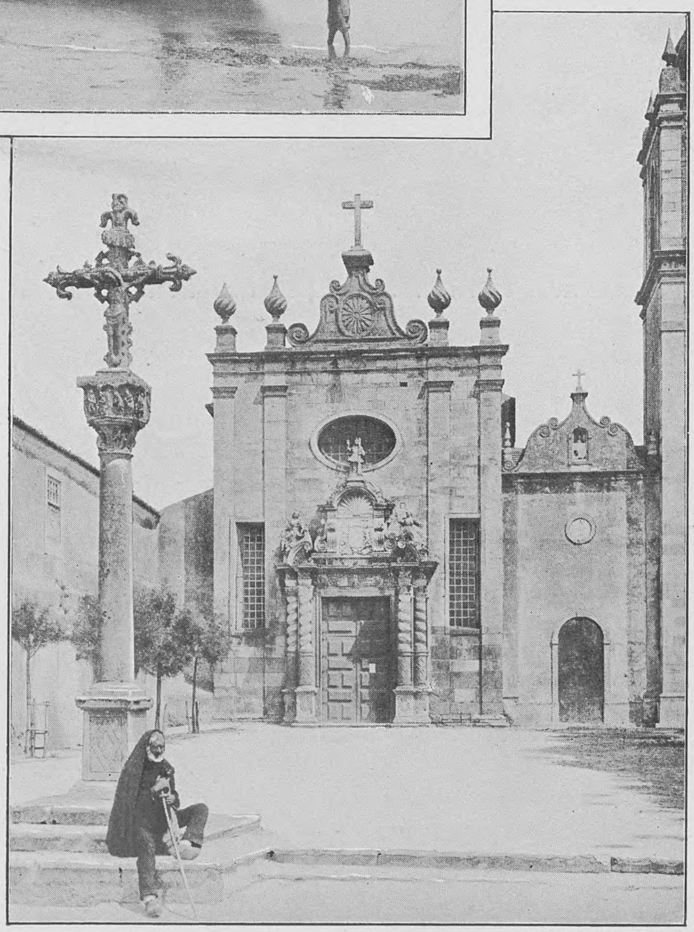
BARQUE DE PÊCHE
SUR LA *RIA* D'AVEIRO.

champs de maïs, les pâturages, les rizières flottantes, les fils d'argent des canaux bordés de saules, les grèves peuplées de roseaux, les cônes immaculés des marais salants, pareils aux tentes d'une armée assiégeante campée autour des villages; la lagune enfin, ses îles en corbeilles verdoyantes, la dune stérile, ouatée de brume, la lame qui tresse une frange d'écume au rebord fauve des plages sablonneuses.

Ce magnifique tableau est infiniment varié dans sa simplicité. Les contrastes s'y révèlent à chaque pas, suivant l'heure, la saison, le trouble ou la transparence de l'atmosphère, la douceur ou l'éclat du jour. Sous les rafales du nord, les roseaux ploient, les ormes, les eucalyptus, les aunes gémissent, la lagune devient houleuse, d'un vert glauque, les vagues se hérissent, des voiles fuient à tire-d'aile, les lourdes gabares font force de rames; chacun se hâte devant la tempête. Par temps clair, quand une brise fraîche allume mille paillettes d'argent au friselis bleuté des eaux, les villages, les champs, les êtres et les choses semblent se reposer dans la joie de vivre. A la tombée du jour, dans ces belles soirées d'été qu'empourpre le soleil à son déclin, lorsque pas une herbe ne bouge, que la lagune resplendit comme un émail embrasé, toutes les lueurs de l'arc-en-ciel s'allument aux reliefs de ce paysage ineffablement calme : le son argentin d'une clochette, un air mélancolique, un coup de rame, se répercutent à l'infini, dans l'air tranquille. Et quand, la nuit venue, la lune surgissant du revers des montagnes inonde la plaine de sa lumière de rêve, vous diriez un paysage irréel, dans le grand silence que trouble à peine la rumeur lointaine de l'Océan.

Cette terre qu'il a créée, dont il est fier, l'homme la garde jalousement et en tire, au prix d'un âpre labeur, d'appréciables profits. La lagune est sa providence : elle lui donne les vases fécondes, les algues dont il enrichit ses plages arides, le jonc dont il fait un lit pour ses troupeaux, une natte pour sa maison; partout le sel en abondance, les mollusques, le poisson dans l'eau salée des canaux. Chaque industrie de la lagune, celle de la terre et celle de l'eau, crée ou modifie à son usage les instruments de son travail : la robuste *saleira*, aux flancs rebondis, pour les lourds chargements de sel; le *moliceiro* à la grande proue en col de cygne, pour le menu fretin aux écailles d'argent; de légers canots de pêche à la fine cambrure : l'*esguicho*, la *labrega*, le *mercantel* qui file à toutes voiles vers la haute mer pour « courre » la sardine et l'apporter au marché d'*Aveiro;* enfin la *caçadeira*, frêle esquif à fond plat qui permet de glisser parmi les bas-fonds.

L'homme lui-même n'échappe pas à cette emprise de la nature : laboureur et batelier, c'est le rude colon de Mira, de Murtoza ou de Gafanha; ses ancêtres, descendus des montagnes voisines, furent les premiers conquérants de la plaine mouvante; ils ont légué à leurs descendants une carrure massive, des membres robustes, une endurance que ne rebute aucun obstacle. Déjà trop à l'étroit sur leurs champs, les voilà qui se tournent vers la mer, laissent la charrue pour les filets, s'engagent comme marins sur les navires au long cours, embarquent pour Terre-Neuve, où l'on pêche la morue. Plus affiné dans son allure, l'homme d'*Aveiro* révèle une race nerveuse, moins alourdie par le pesant travail de la terre, à la fois souple et énergique, apparentée par plus d'un trait à ces populations maritimes de la Grande-Grèce et de l'Archipel, dont les ancêtres, de race hellénique, essaimèrent de proche en proche le long des côtes de la Méditerranée. Le *mercantel* d'Aveiro est surtout un pêcheur et un saunier; il porte encore, malgré l'invasion récente des chapeaux de feutre et des étoffes à carreaux, la culotte courte et large, serrée par une ceinture de couleur foncée, le tricot grossièrement tissé et le bonnet de laine.

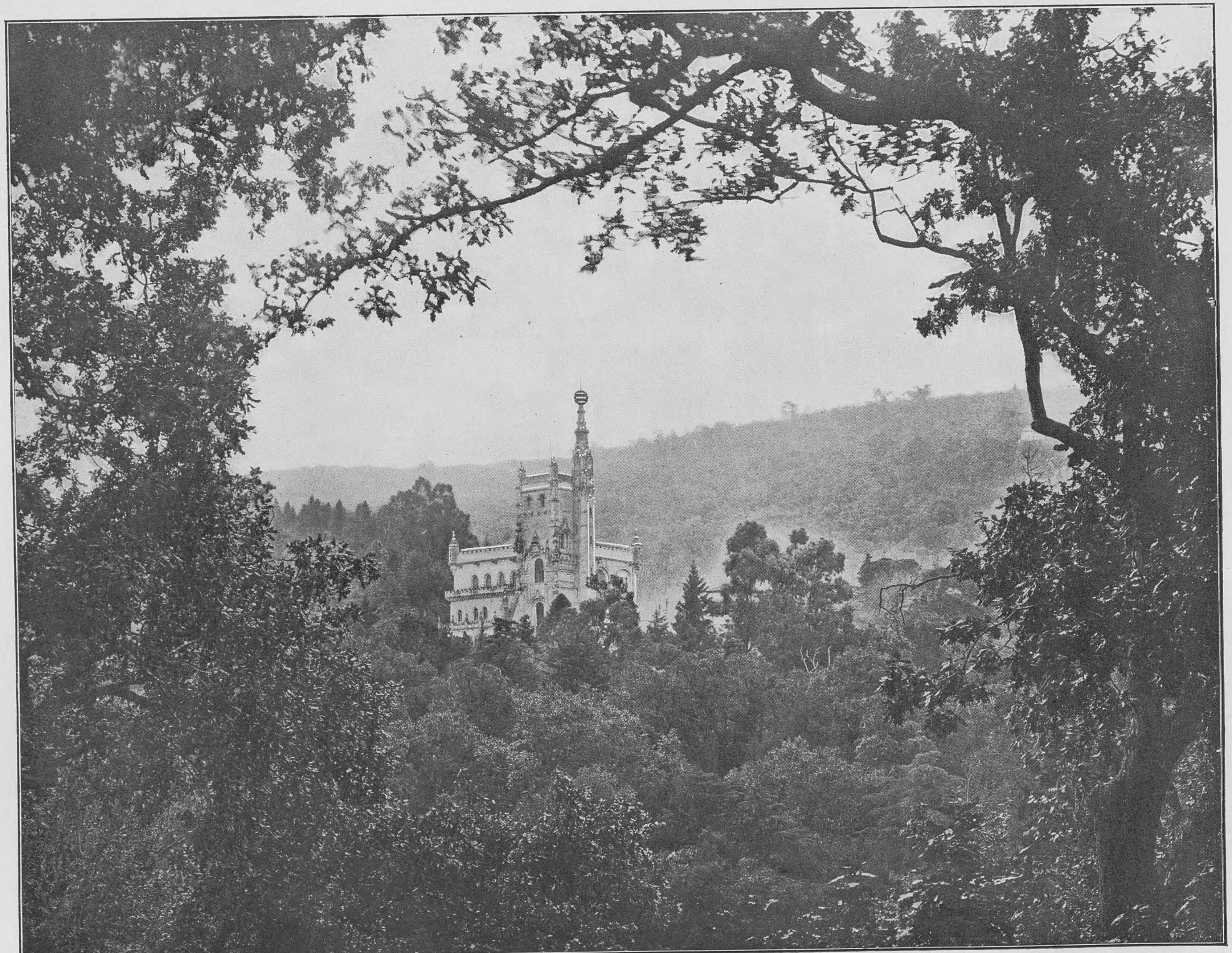


Phot. Emilio Biel.

AVEIRO; ÉGLISE NOTRE-DAME DE LA GLOIRE.

Avec son cortège de petites villes et de villages, Murtoza, Estarreja, Salreu, Angeja, perchés sur le bord de l'eau ou nichés sur quelque tertre au milieu de la verdure, **Aveiro** fut, de temps immémorial, la métropole de cette Hollande méridionale. Sur la zone incertaine de la terre et de la mer, exposée aux surprises des cavaliers de l'Islam et des pirates barbaresques, *Aveiro* végéta jusqu'au jour où, définitivement rattachée au territoire national, elle devint place frontière, entourée par le régent D. Pedro de hautes et fortes murailles. Les expéditions lointaines, la découverte de Terre-Neuve lui donnèrent l'essor : 150 navires sortaient de son port, au XVIe siècle, et parmi eux près de la moitié traversaient l'Océan pour pêcher la morue. Tout cela est bien loin : il ne reste rien des remparts de la place, et l'obstruction de la lagune, au siècle dernier, porta un coup sensible à son mouvement maritime. Le mal est à présent réparé, la passe dégagée : des quais ont été rétablis, les canaux endigués, entremêlés de routes d'un village à l'autre; enfin les rails du chemin de fer de Lisbonne à Porto luisent d'un bout à l'autre de la plaine.

L'Hôtel de ville et sa tour, le transept de l'église S. Domingos, le portail de la Misericordia et le couvent de Santa Joanna, quelques maisons de la fin du XVIIIe siècle, avec escalier extérieur sous l'abri d'un porche, l'arcade des Balcões, la chapelle du Senhor das Barrocas, sont à peu près tout ce qui reste de l'*Aveiro* d'autrefois. Mais les canaux qui l'enveloppent et le pénètrent, les ponts jetés d'un quai à l'autre, la pureté de l'air, l'intensité de la lumière, le paysage radieux au-dessus duquel se détachent les dômes et les clochers de ses églises, l'animation et la couleur de sa population de marins et de pêcheurs donnent à la Venise portugaise un charme inoubliable. Une longue rue aquatique est la principale artère de la ville. A toutes les heures de la journée, on voit aux quais, amarrant ou démarrant, les divers types de bateaux de la région. « Les uns apportent du bois, des fagots, ou les planches de la Serra, d'autres le riz d'Ovar, le fretin des plages, le



Phot. Emilio Biel.

LA FORÊT DE BUSSACO.

jonc des îles, le maïs et les pommes de terre de Gafanha, le sel des marais, les sardines de Costa Nova et S. Jacintho, ou le poisson du fleuve. En échange, ils emportent des étoffes, des denrées, de la ferraille, des instruments agricoles, de la vaisselle, du bois et des matériaux de construction. Une multitude bourdonnante et joyeuse s'agite. Ce sont les bateliers agiles et sveltes qui manient leurs longues perches, à la proue et au bord des noirs bateaux, les négociants et



AVEIRO; LE CANAL PRINCIPAL.

les marchands de poisson, les muletiers avec leurs files de mulets, les mariniers d'Ilhavo, les pêcheurs de Murtoza, les salinières et les saliniers du marais, enfin les gracieuses *tricanas*, d'une élégance nerveuse et souple, marchant d'un pas rythmé, agile et menu, sur les pointes de leurs mules minuscules et pointues. Et dans ce mélange varié des vêtements et des mouchoirs de femmes, de la sombre bure des manteaux, des blanches chemises et des culottes des pêcheurs, entre le roulement des chariots rustiques tirés par les couples de bœufs bruns, de la race dite *marinhõa*, ou de bœufs blonds des montagnes d'Arouca, dans tout ce va-et-vient de travail et d'affaires, le bruit confus des voix ondule, s'élève, s'abaisse, augmente et s'éteint dans les notes chantantes et traînardes d'une des plus douces et caractéristiques prononciations du peuple portugais. » (LUIZ DE MAGALHÃES, dans le magnifique ouvrage : *Arte e Naturezza em Portugal*, édité par la maison Em. Biel, de Porto.)

LE MONDEGO. — COÏMBRE

Le haut relief soulevé entre les deux plateaux de Castille par les sierras de Guadarrama, de Gredos et de Gata se fond, au rebord de la Meseta ibérique, en un plateau élevé, *las Mesas* (les Tables), d'où se dégage, en territoire portugais, un éventail de monts au-dessus duquel plane l'échine granitique de la serra da Estrella. L'érosion a fait saillir, en leur donnant une individualité distincte : au sud du Zézère, affluent du Tage, la serra da *Guardunha* et la serra de *Moradal* dont une projection rocheuse (sierra da Isna) pousse ses récifs dentelés au-dessus du fleuve, où ils forment le fameux défilé des *Passes de Rodão*. Au nord, l'épaisseur du plateau *das Mesas*, soudée au plateau de *Trancoso*, se dénoue : entre le Tavora et le Paiva, deux affluents du Douro, par l'échine des *monts de Lapa*, qui contre-bute la serra de *Montemuro* (1 380 mètres), au-dessus du fleuve. Entre le Paiva et le Vouga, les hauteurs de *Manhouce* (1 120 mètres) et de *Santo Ovidio* s'avancent au-dessus de la plaine côtière ; entre le Vouga et le Dão, tributaire du Mondego, surgit le massif de *Caramullo*, qui dépasse à peine 1 000 mètres, mais d'en bas paraît plus élevé, à cause de la rapide surrection des versants au-dessus du plat-bord qu'ils dominent; l'un des contreforts se drape dans le somptueux manteau de la forêt de *Bussaco*.

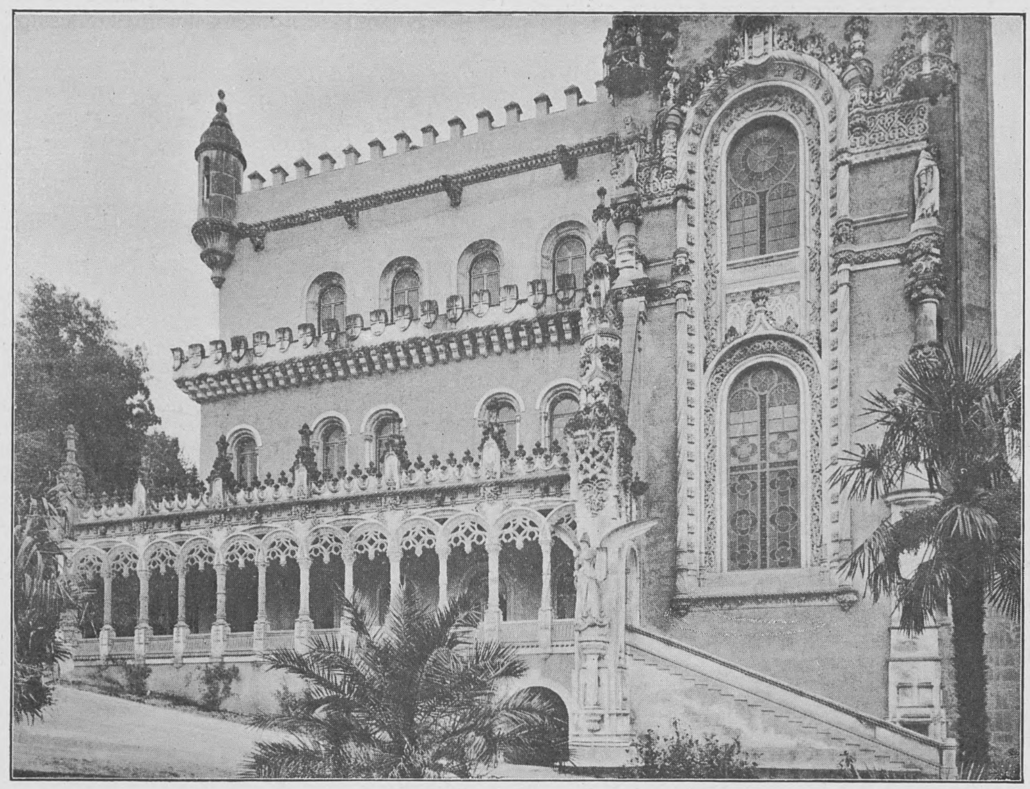
Les plateaux et les remous de Beira étayent et font ressortir le massif le plus élevé du Portugal, la S^a^ da **Estrella**, magnifique épanouissement des Sierras espagnoles, en terre portugaise. Sa plus grande altitude n'atteint pas 2 000 mètres. Mais les pygmées qui l'entourent ont fait du *mont des Étoiles* un géant; il s'enlève tout d'une pièce sous le regard, lorsque, du haut des terrasses de Coïmbre, on aperçoit la chevauchée de ses crêtes de granit au-dessus des buées suspendues à ses flancs, comme pour mieux accuser son individualité et l'isoler du voisinage.

Sur l'émeraude des champs et des bois qui enchâssent le pied de la montagne, le *Mondego* et le *Zézère* sertissent un collier de cristal. Cela est vrai surtout du *Mondego* qui, avec son affluent l'*Alva*, l'investit presque complètement. Vers lui la montagne s'incline; les pentes montent doucement aux sommets, tandis que, sur le versant opposé, elles s'affaissent en raides talus dans la coupure du Zézère. Cette structure, en partie double, apparente manifestement le massif portugais aux Sierras castillanes. Elles aussi, la sierra de Guadarrama, la sierra de Gredos, se fondent doucement



Phot. Emilio Biel.

AVENUE DITE « DES CÈDRES », A BUSSACO.



Phot. Emilio Biel.

BUSSACO; AILE NORD DU GRAND-HÔTEL.

dans l'empâtement des plateaux du nord et tournent leur escarpement au sud. Plus puissantes que leur voisine, parce que hissées sur le piédestal de la Meseta ibérique, mais fouettées par l'âpre bise du nord, elles s'effritent, s'émiettent, glissent lamentablement dans la plaine. Telle n'est pas la serra da *Estrella*. Tout proche de l'Océan, c'est un puissant condensateur de nuages : les neiges d'hiver attardées dans les replis de ses crêtes les plus hautes, les brouillards qui l'enveloppent d'une ouate humide, les orages qu'elle déchaîne, fondent en ruissellements abondants qui suscitent partout la vie. Au cœur même de l'été, les réservoirs de la montagne, petits lacs charmants, endormis dans les dépressions supérieures, comme ceux d'Arestel et d'Escura, s'épanchent en ondoyantes cascatelles dans mille ruisselets limpides qui dégringolent au creux des ravins.

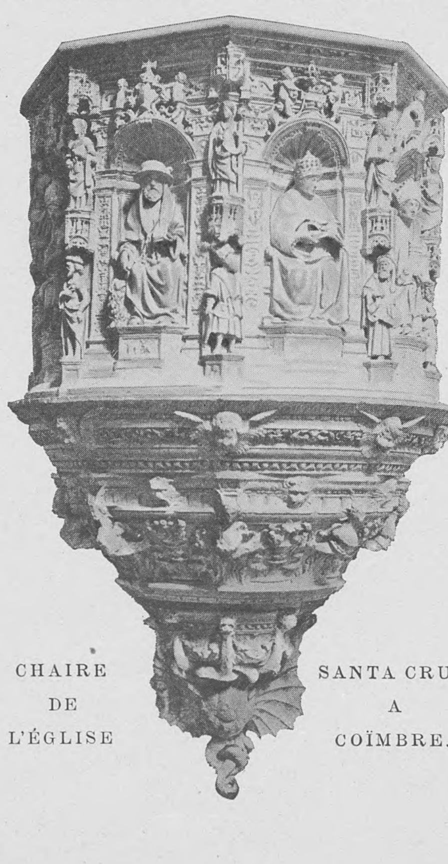
L'abondance et la continuité des précipitations donnent à la région de la *Estrella* un climat exceptionnellement tempéré. De 20°,50 en été, la température moyenne ne descend guère au-dessous de 11° en hiver. Il pleut moins souvent à Porto qu'à Coïmbre, mais il tombe beaucoup plus d'eau à la fois; les douches fines qui trempent la campagne du Mondego sont plus continues. Aussi, le climat des vallées de Beira est-il mieux équilibré, plus fondu que celui du nord : déjà la flore méditerranéenne prévaut, à mesure que l'on gagne le sud; l'orange mûrit à côté du raisin; l'agave, le cyprès, le dattier caractéristique de l'Afrique, s'y mêlent au peuplier, au chêne et au pin d'Italie.

La serra da *Estrella* est la providence des contrées voisines. Mais dans cette étendue mouvementée des deux Beira que circonscrivent, au nord le Douro, au sud le Tage, les climats et les productions du sol varient suivant l'exposition et l'altitude. Malgré une situation exceptionnellement favorable et des eaux abondantes, la région des deux *Beira* compte encore une plus grande superficie inculte qu'il n'y a de terrains cultivés. Les plateaux limitrophes de l'Espagne ne sont pas moins déshérités que ceux de Castille : un peu partout la montagne a été dépouillée de son manteau de forêts; la culture est descendue dans les vallées. Les *concelhos* de Certã et de Pedrogam, le *campo* de Castello Branco, la *Cova do Beira* dans le val du Zézere, enfin le large bassin du *Mondego* sont parmi les mieux cultivés et les plus fertiles.

Le **Mondego** (200 kilomètres), né sur le versant méridional de la serra da Estrella, décrit sur son front un grand chemin de ronde, réservoir commun de toutes les eaux qui sillonnent le versant septentrional du massif. Au sud d'Oliveira do H. confluent : à droite, le *Dão*, grossi du *Pavia*, qui coule près de Vizeu, et du *Criz*, issu de la serra de Caramullo; à gauche, l'*Alva*, rivière dont la source, voisine de celle du Mondego, contribue à l'investissement complet de la montagne. Le *Ceira* rejoint le fleuve un peu au-dessus de Coïmbre. C'est un fleuve entièrement portugais que le *Mondego*, et, avec le Tage, la plus populaire des rivières, celle que les poètes ont le plus chantée. Camoëns a célébré la « rivière des Muses », vanté l'idéale transparence de ses eaux.

Non loin du confluent de l'Alva et du Mondego, le massif forestier de **Bussaco** s'élève comme un contrefort terminal de la serra de Caramullo, entre les plaines basses du littoral d'Aveiro et les cimes alpestres de la Estrella. Le massif culmine à la *Cruz Alta* (541 mètres) et tombe au-dessus de Luso. En 1628, quand les Carmes y vinrent chercher le recueillement dans la solitude, le mont était à peu près désert; de vieux arbres épars au milieu des champs de bruyères, de genêts et d'herbes sauvages, rappelaient l'antique forêt dont ils étaient les survivants. Mais de tous côtés ruisselaient des sources abondantes. Les moines se mirent à l'œuvre. Un article de leurs Constitutions obligeait le Prieur à planter tous les ans un certain nombre d'arbres; c'était fête ce jour-là (la fête de l'arbre n'est pas d'hier). De ce temps datent les gigantesques cyprès lusitaniens qui se dressent encore sur l'emplacement de l'ancien monastère : les magnifiques proportions de cet arbre rappelaient aux moines les cèdres du Liban et faisaient de *Bussaco* un nouveau Carmel. Peu à peu la forêt s'accrut et, pour la mettre en garde contre les déprédations, les religieux obtinrent du pape Urbain VII une bulle d'excommunication contre quiconque s'attaquerait aux arbres. Le chêne, le pin, le frêne, le platane, le marronnier, le saule, le houx, le laurier se mêlent dans la forêt avec toutes les variétés de genêts, de bruyères, d'admirables fougères arborescentes, des *araucaria excelsa*, même des palmiers qui ont été acclimatés depuis.

Les moines n'y sont plus. De petites chapelles, quelques ermitages, des stations du Chemin de la croix disséminées dans la solitude des bois, au bord de quelques fontaines, ont été stupidement mutilés. Le couvent, dont la pauvreté contrastait avec l'opulence de la forêt, disparaît, noyé dans des constructions neuves. Car la forêt close de *Bussaco* est devenue un lieu de villégiature à la mode. Dans ce *parc national*, un palace-hôtel, décor trop théâtral pour la grande et simple nature qui l'environne, échevèle ses tours, allonge ses galeries, dresse ses ailes massives; il y a de tout dans cette macédoine architecturale : profils de la Tour de Belem, détails du cloître des Jeronymos, des arabesques, des floraisons de Thomar, le gothique parmi le roman, l'exubérance manuéline à côté de la simplicité affectée. Les moines avaient mieux compris la nature. La forêt dont ils furent les ouvriers assidus leur survit dans toute sa beauté et sans doute verra-t-elle tomber à son tour l'orgueilleux Palace-Hôtel, un intrus dans ce cadre délicieux de silence et de fraîcheur qui n'était pas pour lui.



CHAIRE DE L'ÉGLISE SANTA CRUZ A COÏMBRE.



Phot. Emilio Biel.

SUR LES RIVES DU RIO MONDEGO.



AIGUIÈRE DU TRÉSOR
DE LA
CATHÉDRALE DE COÏMBRE.

COÏMBRE

QUAND l'épée de Pélage eut brisé, au pied du rocher de Covadonga, l'effort de la conquête musulmane, la réaction libératrice étendit peu à peu son action, descendit à Oviedo, puis, refluant sur les plateaux du centre, gagna Léon et Burgos, Valladolid, enfin Tolède, posté en sentinelle sur l'horizon du Sud. En même temps, deux courants refoulaient l'ennemi sur les deux flancs de la Péninsule : à l'est, les Aragonais, descendus des Sierras pyrénéennes dans la vallée de l'Èbre; à l'ouest, les Galiciens du Minho et du Douro, dont le groupement devait former le premier noyau du Portugal. Coïmbre, Tolède, Saragosse, furent des villes d'avant-garde, sur le front des armées combattantes contre l'Islam. Ce furent aussi trois capitales : elles ont gardé de ce lointain et glorieux passé une archaïque empreinte.

Ce fut précisément Alphonse VI, le conquérant de Tolède, qui, réunissant en un seul comté tout le territoire conquis entre le Tage et le Minho, en fit une dot pour sa fille qu'épousa *Henri de Bourgogne*, devenu ainsi le premier *comte de Portugal* (1093). Bientôt le fils du comte, *Alphonse Henrique*, dont la turbulence s'accommodait mal du lien de vassalité que constituait pour son État l'investiture de la Castille, agissait en souverain, bien avant que ses troupes victorieuses des Maures ne l'eussent proclamé roi sur le champ de bataille de Ourique, en 1139. Alphonse VIII, roi de Castille et de Léon, ne lui reconnut ce titre qu'en 1144. Le *royaume* du *Portugal* était né.

Ses frontières, assez flottantes, par suite du voisinage des Maures, atteignaient, de l'autre côté de la serra da Estrella, Céia et Arganil, dans la vallée de l'Alva, tributaire du Mondego; Miranda de Corvo et Soure, au débouché des montagnes sur la plaine littorale. *Coïmbre*, qui en occupait le seuil, prit de cette situation une importance exceptionnelle. Enlevée aux Maures en 872, perdue en 987, puis reprise définitivement en 1064 par Ferdinand Ier de Castille, après un siège long et difficile, elle devint la tête du *comté*, puis du *royaume* de Portugal; son histoire est intimement liée au développement de la nation. La cour de *Henri de Bourgogne* y résida souvent. Entre deux campagnes, *Alphonse Henrique* venait s'y reposer avec les chevaliers français enrôlés à sa suite pour la croisade qu'il menait contre le Maure. *Coïmbre* était un point d'appui commode pour déboucher à l'improviste sur le Tage et aussi une retraite assurée d'où l'on pouvait, en cas d'échec, gagner sans peine le couvert des montagnes. Aussi les expéditions heureuses se multipliaient-elles sous un chef entreprenant comme l'était Alphonse Henrique. Santarem et Lisbonne, Evora et Alcacer reculèrent les frontières du nouveau royaume au cœur de l'Alemtejo. Ces territoires exposés furent longtemps à la merci d'un retour offensif de l'ennemi; cependant *Evora*, maintes fois isolée comme un îlot au milieu des bandes d'invasion, se défendit avec succès. *Sanche Ier* poussa plus loin l'essor de la conquête portugaise; l'*Alemtejo*, une partie de l'Algarve, l'*Al-Gharb* des Maures, province déjà presque africaine, faisaient retour à l'ancienne Lusitanie.

Mais, en combattant chacun pour son propre compte, les princes

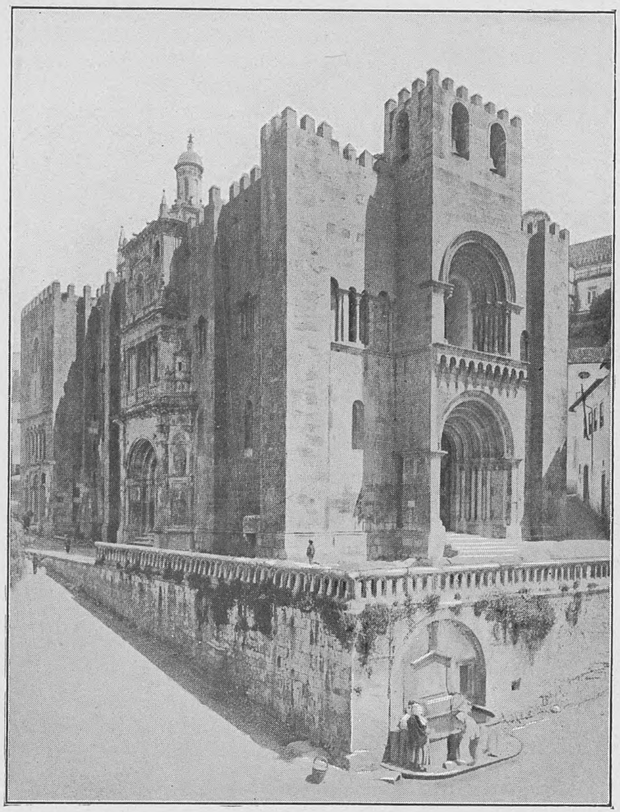
chrétiens avaient émietté le mouvement de la *reconquête* et s'offraient comme une proie facile à une reprise victorieuse de l'invasion. Deux fois les hordes africaines refluèrent sur la Péninsule : d'abord avec les *Almoravides*, puis sous les farouches *Almohades*. Ceux-ci vinrent battre les murs de Coïmbre, qui résista vaillamment et contraignit l'assiégeant à se retirer (1190).

Mais la cause chrétienne avait subi des défaites retentissantes (Zallâca, Alarcos) : les princes comprirent alors que leurs divisions allaient les perdre : le danger commun les réunit. Aragonais et Portugais se trouvèrent groupés autour de l'étendard de Castille, à la fameuse bataille de *las Navas de Tolosa* (1212), victoire libératrice d'où devait sortir bientôt l'affranchissement complet de la Péninsule. Le reste vint comme un fruit mûr : à l'Aragon, *Valence;* à la Castille, *Cordoue, Séville,* enfin *Grenade;* au Portugal, tout le midi qu'il avait perdu : *Alcacer, Evora, Arrouches,* sous Alphonse II (1217); *Elvas* (1226), *Béja, Mertola, Tavira, Ayamonte* (1238), avec Sanche II. Le Portugal débordait même sur la rive gauche du Guadiana, jusqu'à l'Odiel et Huelva; mais les hautes terres orientales de Beira (Almeida, Sabugal) demeuraient liées à l'ancien royaume de Léon. Ce territoire ne fut incorporé que par le roi D. Diniz : d'ailleurs les Castillans, ayant pris pied sur la gauche du Guadiana, Huelva, Ayamonte se trouvaient rattachés à l'Andalousie (1250). Ainsi fut constitué, à peu près tel que nous le voyons encore aujourd'hui, le royaume portugais.

L'extinction de la ligne masculine de *Bourgogne* (1383) souleva de graves dissentiments. La fille du dernier roi s'étant alliée à la maison de Castille, les Portugais craignirent pour leur indépendance et élurent *Jean Ier*, grand maître de l'ordre d'*Aviz*, bâtard du dernier souverain. On se battit, Portugal contre Castille : la rencontre eut lieu à *Canoeira* (maintenant *Batalha*).

D'abord troublés par les bombardes espagnoles, les Portugais se reformèrent sous les ordres du connétable Nuno Alvares Pereira, reprirent l'offensive à *Cruz da Légoa*, et remportèrent une victoire complète près d'*Aljubarrota* (14 août 1385). Il y allait de l'indépendance nationale : l'action fut d'autant plus vive. La tradition raconte que la boulangère *Brites d'Almeida* se démenait avec fureur au plus fort de la mêlée, frappant de sa pelle, comme d'une massue, les soldats castillans.

La dynastie d'*Aviz* ne mentit pas à son heureux début : ses princes, éclairés et tenaces, l'infant *D. Henrique le Navigateur, Jean III, D. Manuel,* entraînèrent le Portugal aux expéditions lointaines, firent de l'Océan comme un prolongement de la mère patrie. Jamais ce petit coin de terre ne vit pareille explosion d'énergie. Mais l'or et les diamants du Brésil furent funestes au *Portugal*, comme à l'Espagne les trésors du Mexique et du Pérou. Les héritiers des conquérants désapprirent l'action, en s'immobilisant dans la richesse acquise. Moins d'un siècle après Vasco de Gama, qui atteignit les Indes en 1498, et *D. Manuel* le Fortuné, dont le règne marque l'apogée de la puissance portugaise (1495-1521), la descendance de la maison d'*Aviz* étant éteinte, l'indépendance du *Portugal* tombait avec elle.



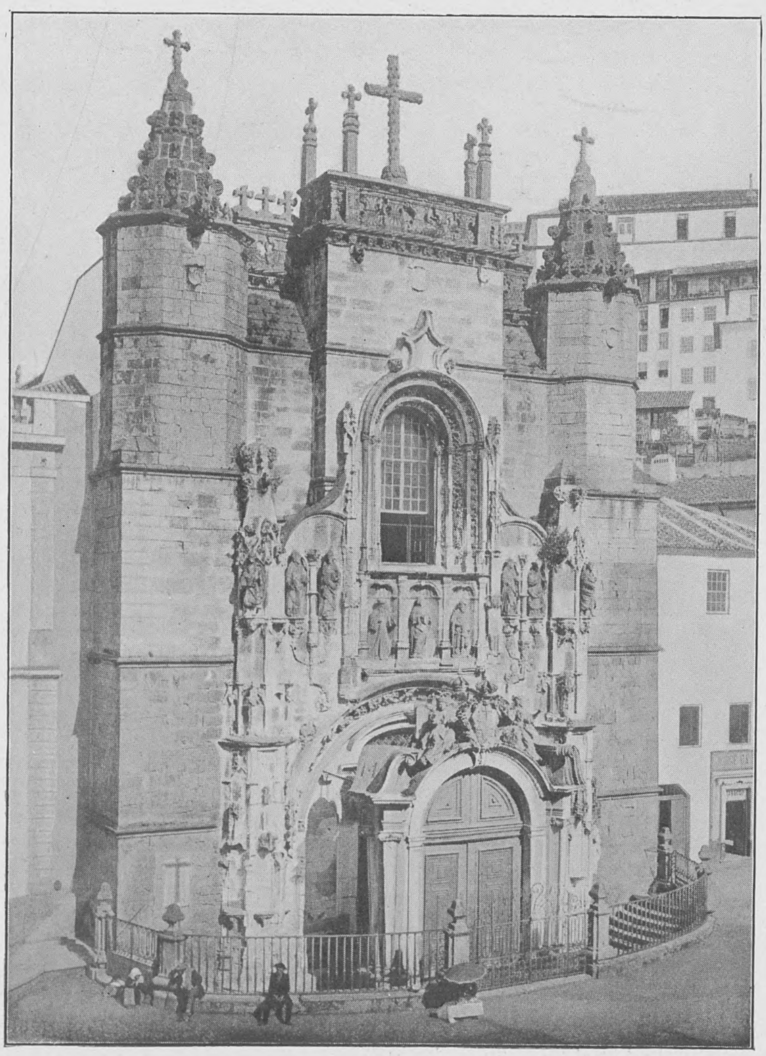
VIEILLE CATHÉDRALE DE COÏMBRE.

L'*Espagne* fut maîtresse du pays (1580-1640); il pâtit durement des guerres malheureuses qu'elle eut à soutenir contre les Pays-Bas, perdit presque toutes ses colonies mal défendues, au profit des Hollandais qui s'en emparèrent.

L'avènement du duc de *Bragance*, proclamé roi, en 1640, sous le nom de *Jean IV,* mit fin à la détresse générale. Le *Portugal* reprit son indépendance et retrouva quelques-unes de ses colonies. Mais une trop longue vassalité avait déprimé les volontés et aveuli les courages. Trop faible pour se défendre seul, le *Portugal,* en quête d'un allié puissant, paya chèrement l'appui de l'Angleterre (traité de *Methuen*). Vinrent l'invasion, les armées de Napoléon, puis, dans le cours du dernier siècle, les luttes constitutionnelles et la guerre civile. A peine remis de ces graves et multiples épreuves, le *Portugal* voit enfin refleurir de lointaines espérances : trop longtemps ajourné, le mouvement de renaissance, qui, malgré des embarras de diverse nature, s'est manifesté en ce dernier siècle, va s'affirmant de plus en plus par les signes d'un réel progrès.

Dans l'entraînement de la conquête, qui attirait au sud les forces vives de la nation, **Coïmbre** cessa d'être à l'avant-garde du mouvement et perdit son titre de capitale politique. *Lisbonne,* plus à portée de la mer, était devenue la résidence ordinaire du souverain, à partir de 1260. Mais le roi D. Diniz dédommagea *Coïmbre,* en y transférant l'Université qu'il venait de fonder à Lisbonne. Sans pouvoir fixer la date précise de cette fondation, il est permis d'affirmer qu'en 1290 l'Université fonctionnait, puisqu'une bulle du pape Nicolas IV, la concernant, parut cette même année. De *Coïmbre,* où elle avait été transportée par D. Diniz (1306 ou 1307), son fils D. Alphonse IV rappela l'Université dans sa capitale (1338), pour la retransplanter encore une fois, mais plus tard (6 nov. 1354), au bord du Mondego. Le roi D. Ferdinand, à son tour, la fit revenir sur le Tage (1377); enfin, elle fut définitivement rétablie à *Coïmbre* (1537). La première capitale du royaume portugais en est restée depuis la métropole intellectuelle (18 100 habitants).

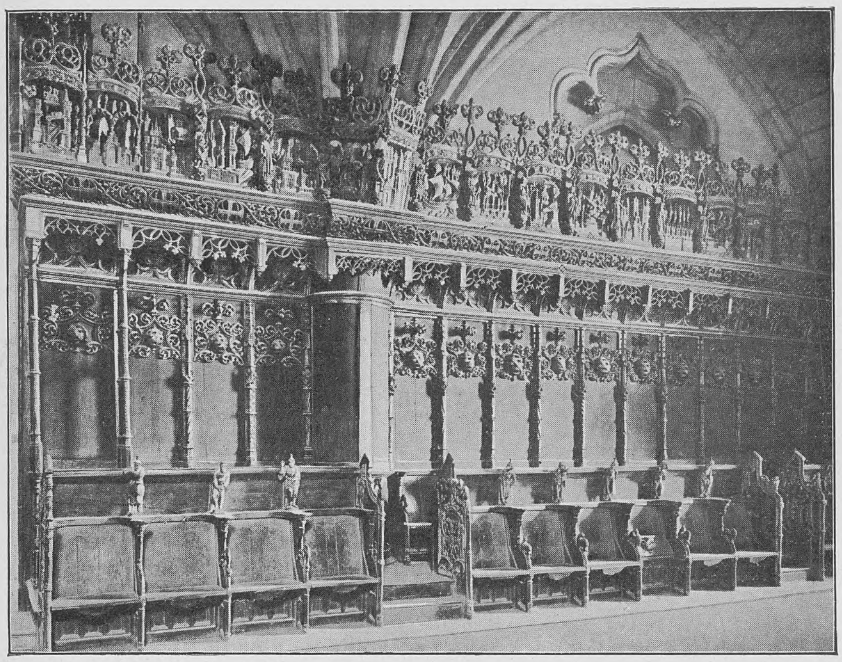
Pour une ancienne place frontière, il reste peu de chose, à *Coïmbre,* des anciens



Phot. Emilio Biel.

FAÇADE PRINCIPALE DE SANTA CRUZ.

remparts : dans la radieuse campagne qui l'entoure, la ville, étalée sur un plateau ondulé dont les pentes descendent au Mondego, n'a pas l'allure guerrière. On s'étonne que les Romains, ces infatigables bâtisseurs, n'y aient laissé aucun des monuments dont ils ont marqué d'une si forte empreinte quelques points de la Péninsule. A *Coïmbre*, rien de pareil; les Romains y furent pourtant, comme en témoigne l'inscription découverte en 1888, formule votive d'un monument érigé en l'honneur de Constance Chlore par les citoyens d'*Æminium*, alors le nom de la cité. *Conembriga* (Coïmbre), dont fait mention l'*Itinéraire d'Antonin*, se trouvait à 8 kilomètres au sud du Mondego, sur l'emplacement de la localité actuelle, Condeixa Velha. Il paraît probable que *Conembriga*, ruiné par les invasions, perdit à la fois, au profit de sa voisine *Æminium*, son siège épiscopal, avec le titre qui servait à le désigner.



CHŒUR DE L'ÉGLISE *SANTA CRUZ*.

Coïmbre est surtout riche en monuments du moyen âge, époque de sa plus grande prospérité. Le *Mosteiro de Santa Cruz*, bien que mutilé par le temps et occupé en partie par les services de l'Hôtel de ville, conserve encore des morceaux de premier ordre pour l'histoire de la première Renaissance portugaise. Les Augustins avaient érigé ce monastère, en 1132, sur l'emplacement de la petite église de Sainte-Croix et l'espace occupé par les Bains de la Reine. D. Manuel le Fortuné, l'un des princes les plus éclairés qu'ait eus le *Portugal*, renouvela l'édifice au début du XVIe siècle et appela, pour le décorer, des sculpteurs français de Rouen et de Gaillon. Un brevet de Jean III donne, en supplément des sommes déjà perçues, cent *cruzados* d'or à Jacques de Castilho et maître Nicolas (le Français), *maçons et entrepreneurs du portail dudit monastère*. Ce portail dit de la *Majesté*, parce que le pilier central portait une image du Christ, est fort délabré : beaucoup de statues ont disparu. Mais l'église de *Santa Cruz* contient de véritables joyaux : la *chaire*, ciselée par Jean de Rouen, avec une délicatesse infinie, comme un ivoire ou un vase de métal précieux; des *tombeaux* où reposent les deux premiers rois du Portugal, Alphonse Henrique et Sanche Ier, monuments d'ostentation où la prodigalité et la fougue débordante des éléments décoratifs révèlent la puissance des personnages que l'on voulait honorer, mais surtout la fécondité et l'indépendance de cette génération d'artistes auxquels le Portugal doit le style *manuelino :* l'ouvrage était terminé en 1522; cependant, quelques années plus tard, Jean III envoyait maître Nicolas à Coïmbre « *pour corriger et achever les tombeaux des rois* ». (A. GONÇALVEZ.)

Le *chœur* gothique n'a pas son égal en Portugal : c'est le poème des gloires portugaises, ciselé dans le bois avec une virtuosité incomparable : caravelles de Vasco de Gama, doublant le cap des Tempêtes et cinglant vers les Indes, galions de Cabral, aux plages du Brésil, villes fantastiques dans des pays imaginaires; Ormuz et Calicut, des navires à l'ancre, des marins dans les vergues ou ballottés par l'ouragan; le rêve et la réalité s'agitent sans se confondre dans cette extraordinaire galerie de tableaux vivants déroulés au-dessus des stalles écussonnées de la croix du Christ. La finesse et l'humour des *imagiers* se sont donné carrière dans une foule de menus sujets où les rois et les gentilshommes, les Maures et les Juifs, les prisonniers de guerre, des chimères et des groupes satiriques tirés des fables d'Ésope, sont mis en scène avec malice. En 1518, ces stalles étaient en place : on ne peut dire avec précision quels en furent les auteurs. A l'ombre des hautes nefs de Santa Cruz s'est développée une merveilleuse floraison de pierre : le *Cloître du Silence*, chef-d'œuvre de Marc Pires, la chapelle de *São Thotonio*, celle du *Santo Cristo*, où reposent les chevaliers qui tombèrent au *Campo de Ourique*.

Quel noble édifice que la **Sé Velha** (vieille cathédrale) de *Coïmbre!* Debout sur son piédestal angulaire, on dirait un vieux guerrier hâlé par les ans : ses murs massifs, et crénelés, à peine entr'ouverts de quelques fenêtres allongées semblables à des meurtrières, la tour centrale, épais donjon projeté au-devant des coups, rappellent un temps où il fallait à la fois prier et combattre. Elle s'élevait, l'église-forteresse, sur un sol à peine affranchi : le Maure pouvait revenir; contre ces incursions subites, il fallait un refuge et un abri sûr. La vieille cathédrale, providence de ces temps troublés, les fait revivre comme s'ils étaient d'hier; elle a porté sans fléchir le poids de huit siècles et semble prête pour de nouveaux assauts. C'est l'édifice roman le plus remarquable que l'affligeant classique des XVIIe et XVIIIe siècles ait laissé subsister en Portugal. Si la Renaissance a brodé à la porte du Nord (*porta Especiosa*) un joli panneau décoratif, comme une dentelle sur une solide armure, le caractère général n'en est pas altéré. L'intérieur de l'antique cathédrale ne ment pas à la gravité simple du dehors : trois nefs, celle du milieu en berceau, les autres en voûte d'arêtes, trois absides en hémicycle, de beaux chapiteaux romans, la disposition générale et les proportions accusent un plan bien défini, d'après des principes très arrêtés et des modèles connus. Tout réduit qu'il paraît, à côté de nos cathédrales, cet édifice est fils de la même conception artistique : c'est une surprise de voir qu'il ait échappé, dans son ensemble, aux lamentables fioritures qui déshonorent tant de monuments de la Péninsule. Sous les dalles armoriées reposent d'illustres seigneurs, des évêques, etc. Les revêtements de faïence aux arcs des voûtes, le retable magistral de la chapelle principale, exécuté au début



Phot. Emilio Biel.

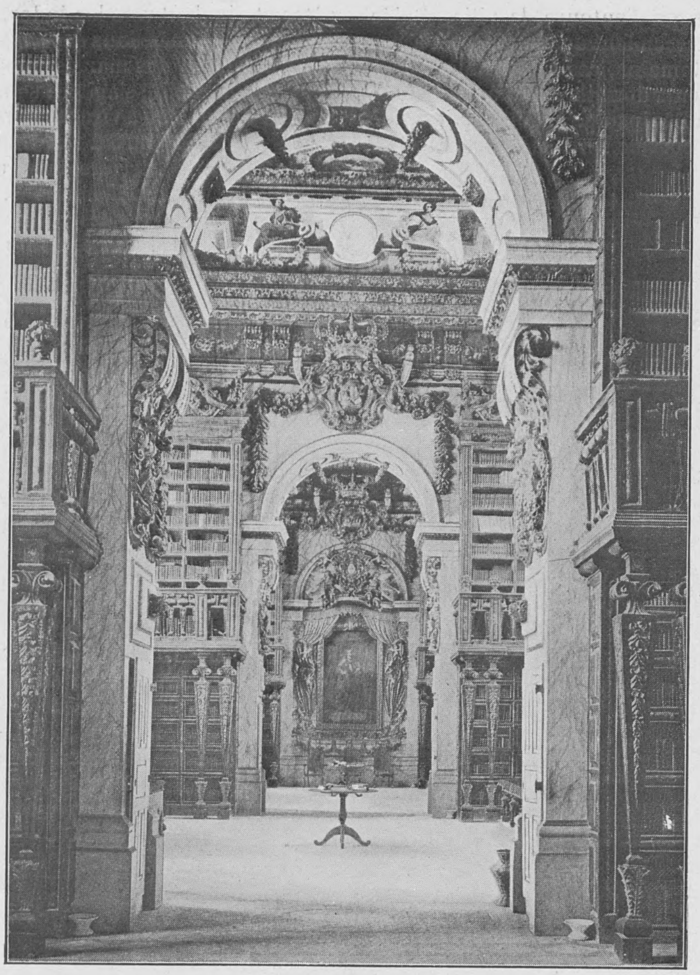
UNIVERSITÉ DE COÏMBRE : LA *VOIE LATINE*.

du XVIe siècle par deux artistes flamands : *maistre Vlinez et son compaignon Jehan de Ypres*, achèvent de donner à la *Sé Velha* une délicieuse saveur archaïque.

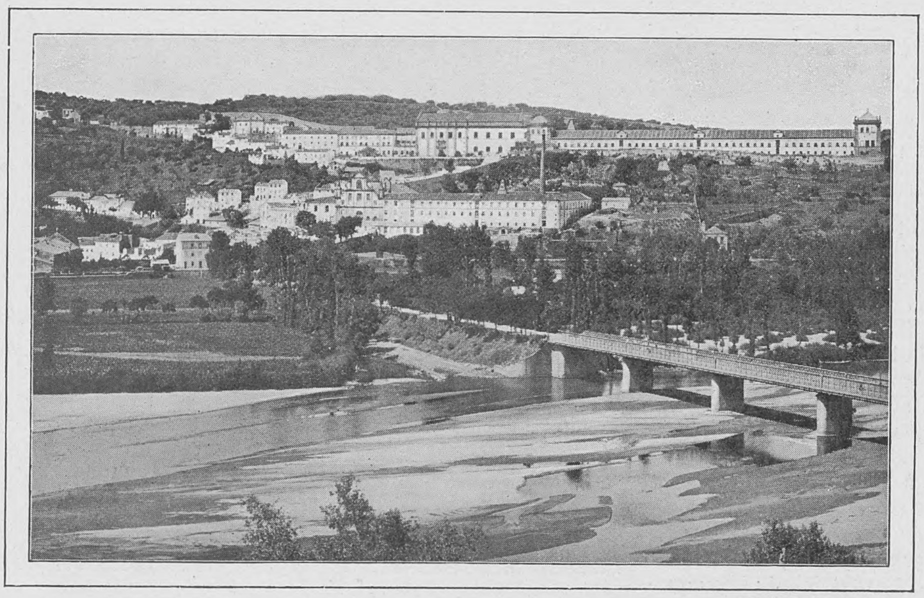
A côté d'elle, que serait la *Nouvelle Cathédrale*, avec sa grande façade baroque, si elle ne recelait un véritable trésor d'art, en tableaux des Primitifs portugais et en vases sacrés du XIIe au XVIe siècle? Deux hauteurs surgissent du plateau sur lequel est étalé *Coïmbre;* l'une porte la Nouvelle Cathédrale, l'autre l'Université.

L'Université a régné sur *Coïmbre:* à sa place un ancien château royal commandait la ville. La primauté changeait de caractère; elle demeura, non plus celle de la force, mais celle de l'esprit. On a si complètement renouvelé les constructions que l'aspect primitif ne se retrouve plus. C'est maintenant un ensemble de bâtiments d'apparence XVIIe ou XVIIIe siècle, répartis autour d'une cour rectangulaire ornée de massifs: sur les côtés, l'appartement du recteur, la colonnade dite *via Latina*, la salle des Actes ou des Bonnets, parce qu'on y prend le bonnet de docteur. Elle doit présenter un bien original spectacle, la vénérable salle construite par les soins du recteur Manuel de Saldanha, lorsque, sous la voûte en caissons ouvragés qui surmonte les portraits en pied des rois portugais, la grave assemblée des docteurs prend place dans la galerie ménagée le long des murs coquettement tapissés de faïence. Chacun a revêtu le costume caractéristique de la Faculté à laquelle il appartient : la théologie en blanc avec le bonnet de même couleur, le droit en rouge, la médecine en jaune, les mathématiques en bleu, la philosophie en bleu et blanc. Sur les bancs de la salle, les étudiants ont pris place : culotte courte et soutanelle complétée d'un léger manteau, tel est le costume officiel; il ressemble à celui des petits abbés du XVIIIe siècle. Le règlement impose aux étudiants un vilain bonnet de laine noire; ils s'en dispensent, préférant aller nu-tête. Les grades se confèrent suivant d'antiques prescriptions.

L'Université est justement fière de sa *Bibliothèque*, composée de trois salles magnifiques, reliées par des arcs d'une grande élévation; la voûte et les corniches, les rayons et les armoires à livres disparaissent sous un somptueux revêtement d'or, d'armoiries, d'arabesques sur fond vert ou rouge. Il y a là 100 000 volumes, la plupart « empruntés » aux anciens couvents désaffectés. Un musée d'histoire naturelle, des laboratoires perfectionnés, un excellent observatoire astronomique et météorologique, le jardin botanique (hors de la ville), l'un des plus beaux du monde, où, pour la stupéfaction des gens du Nord, on cultive « en serres froides » les plantes de la flore septentrionale : tels sont les instruments de travail mis par l'Université à la disposition des professeurs et des étudiants.



BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ.



Phot. Emilio Biel.

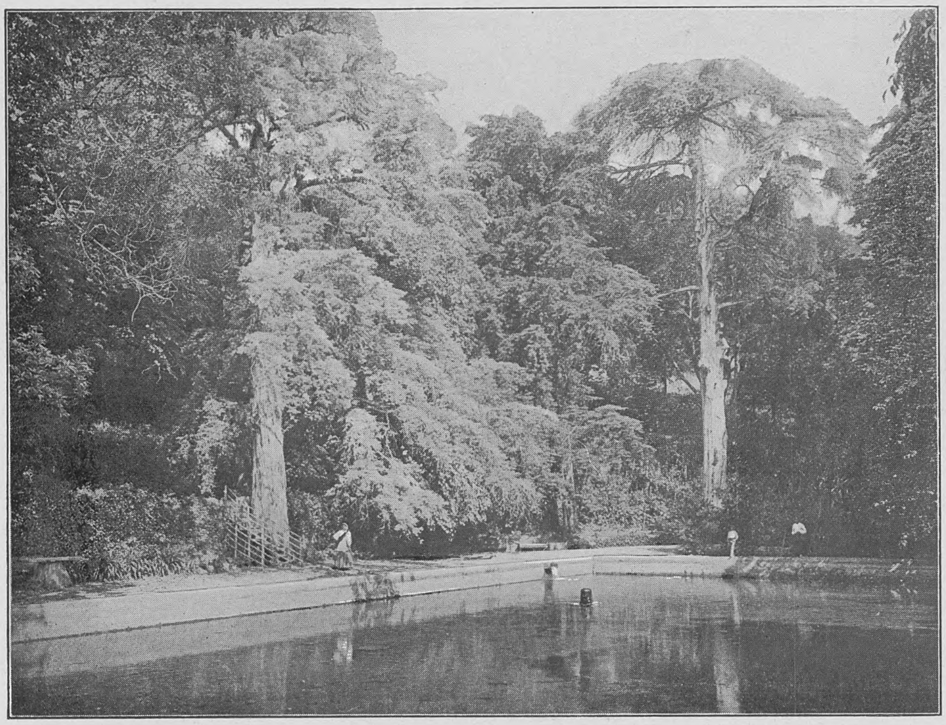
COÏMBRE : COUVENT DE Sa CLARA.

Les plus récentes statistiques donnaient à *Coïmbre* de 900 à 1 000 étudiants au plus : une bonne moitié pour le droit, 140 pour la médecine, autant pour les mathématiques, le double pour la philosophie (et sciences naturelles), un demi-cent pour la théologie. La durée des cours étant de cinq ans, l'âge minimum des étudiants était fixé à seize ans. Peu d'étudiantes : la première *doctoresse* a reçu son diplôme de philosophie en 1894. Peu d'étrangers : quelques Brésiliens seulement. On compte 53 professeurs (*lentes*) et 22 suppléants (*substitutos*). Il est assez remarquable que l'enseignement des lettres n'ait pas été représenté à Coïmbre. Ce que nous appelons *Humanités*, complément nécessaire, à nos yeux, de toute culture intellectuelle, parut d'un caractère trop spéculatif aux réformateurs du XVIIIe siècle : l'enseignement, tout utilitaire, se borne à la préparation directe aux fonctions de l'État et à celles de l'Église ou à l'exercice de la médecine. On ne cultive pas son esprit pour le plaisir ou pour l'honneur : on apprend un programme. En dehors du droit, de la médecine, des mathématiques, de la théologie et de la philosophie, le reste ne compte pas, ou si peu, qu'il ne vaut guère la peine d'en parler. Les sciences naturelles ont été annexées à la philosophie; la faculté de théologie possède depuis peu une chaire de grec et d'hébreu.

Il n'y eut rien, à l'Université de *Coïmbre*, qui corresponde à nos Facultés des lettres. Pour remédier à cette déplorable lacune, D. Pedro V fondait à Lisbonne, en 1858, un *Curso superior de lettras* qui forme des bacheliers ès lettres : histoire, philologie, littératures grecque, latine et moderne; tel est le fonds du programme. Il a été question d'ériger le *Curso* en Université et d'y rattacher les écoles spéciales de Lisbonne : *École polytechnique* (pour les ingénieurs), analogue à l'*Academia polytechnica* de Porto); École de *médecine* et de *chirurgie*, dont les élèves sont aussi nombreux qu'à la Faculté de Coïmbre; le Cours de *diplomatique* et de *paléographie*, professé aux Archives nationales. Mais *Coïmbre* a gardé jusqu'ici le privilège des diplômes. Il n'y en a que deux : celui de *baccharel* et celui de *doutor*, qui se confère très rarement. Ce titre se donne par courtoisie à tous les bacheliers-licenciés. Il n'y a pas eu, en Portugal, d'autre *Université* que celle de *Coïmbre :* l'enseignement y est très moderne, très éclairé; le personnel enseignant compte des hommes de haute valeur.

Enseignement secondaire. — Les latinistes, les hellénistes, même les hébraïsants de mérite n'étaient pas rares dans les anciennes écoles conventuelles. En 1547, Jean III fit venir de France une pléiade de maîtres dont la notoriété était européenne : André de Gouvea, l'un des fondateurs de Sainte-Barbe (Paris), Nicolas de Grouchy, Élie Vinet... A peine né, l'enseignement officiel fut en butte à la concurrence

des nombreux collèges, fondés par les jésuites : si l'enseignement littéraire était brillamment représenté, la réforme de Pombal (1772), puis une sorte de révolution scolaire en 1836-1837 reléguèrent au second plan l'étude des lettres pour donner le premier rang aux programmes exclusivement utilitaires. Dix-sept lycées, un par district, et de plus, ceux d'Amarante et de Lamégo, distribuent l'enseignement secondaire. En voici le programme : langue et littérature portugaise, 5 ans; latin, 5 ans; français, 4 ans; anglais ou allemand, 3 ans; géographie, histoire, mathématiques, éléments des sciences physiques et naturelles, 5 ans. Un cours complémentaire complète les études du programme, à Lisbonne, Porto, Coïmbre et Braga. Pas de grec, auquel pourtant Pombal accordait trente-huit chaires. En revanche, deux chaires de langues africaines au lycée de Lisbonne. Les cours commencent au 16 octobre et finissent au 30 juin. Les professeurs sont nommés au concours par le gouvernement.



Phot. Emilio Biel.

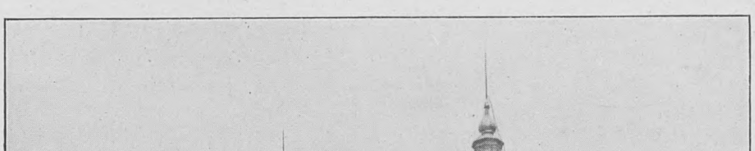
COÏMBRE : FONTAINE DES AMOURS, A LA *QUINTA DAS LAGRIMAS*.

Enseignement primaire. — Si depuis Pombal, qui instituait cinq cent vingt-six écoles, toutes les lois relatives à l'organisation de l'enseignement primaire avaient obtenu leur plein effet, on ne compterait pas en Portugal, de nos jours encore, un aussi grand nombre d'illettrés. Ce ne sont pas les écoles qui manquent, en Portugal plus qu'en Espagne, mais bien ceux qui les fréquentent. A Lisbonne, à Porto, dans les grandes villes, ceux qui savent lire sont 28 à 38 pour 100; le pourcentage tombe à 15 et même 12 pour 100 dans les montagnes et sur les côtes. La loi de décembre 1894 prescrit une école par paroisse, avec l'enseignement gratuit et obligatoire pour les enfants de six à douze ans. Mais la part contributive de l'État étant relativement faible, ce sont les communes déjà fort obérées qui ont à supporter la charge des écoles : ainsi s'expliquent la lenteur de leur organisation et leurs imperfections. Les instituteurs sortent des quatre écoles normales de Lisbonne et Porto : leurs honoraires sont modestes; aussi le recrutement ne se fait-il pas sans peine. Aux *Écoles spéciales* de Lisbonne et de Porto (Polytechnique, Médecine, Beaux-arts), il convient d'ajouter les *Instituts industriels* et *commerciaux* de ces deux villes, ainsi qu'une dizaine d'autres écoles : chaire de *tissage* à Covilha, cours d'*orfèvrerie* d'Alcántara, Musée maritime de Faro, École centrale d'*agriculture* de Coïmbre.

L'Instruction publique est rattachée au ministère de l'Intérieur (*ministerio do Reino*) : un *Conseil supérieur*, composé de membres élus et de membres nommés par le roi, contribue à l'établissement des programmes et des réformes.

Coïmbre a vécu de son Université ; ses vieux collèges (de Graça, do Carmo), des ruelles tortueuses et escarpées, l'ancienne porte de ville (arco de Almedina), d'anciens hôtels (palacio da rua de Sub Ripas), les étudiants au costume archaïque rencontrés en des carrefours imprévus, lui donnent une physionomie bien marquée de petite ville universitaire. Même dans les rues nouvelles, ce caractère d'intellectualité se dégage des programmes et des livres étalés aux vitrines des libraires. Encore qu'assez peu mouvementée à l'ordinaire, bien que les étudiants soient grands amateurs de guitare, mais assez raisonnables, la ville somnole et semble vide quand ils sont partis. Autrefois confinée sur son plateau pour la défense, *Coïmbre* est descendue peu à peu au Mondego : de ce côté sont les nouveaux quartiers; un quai-promenade les protège contre les débordements du fleuve.

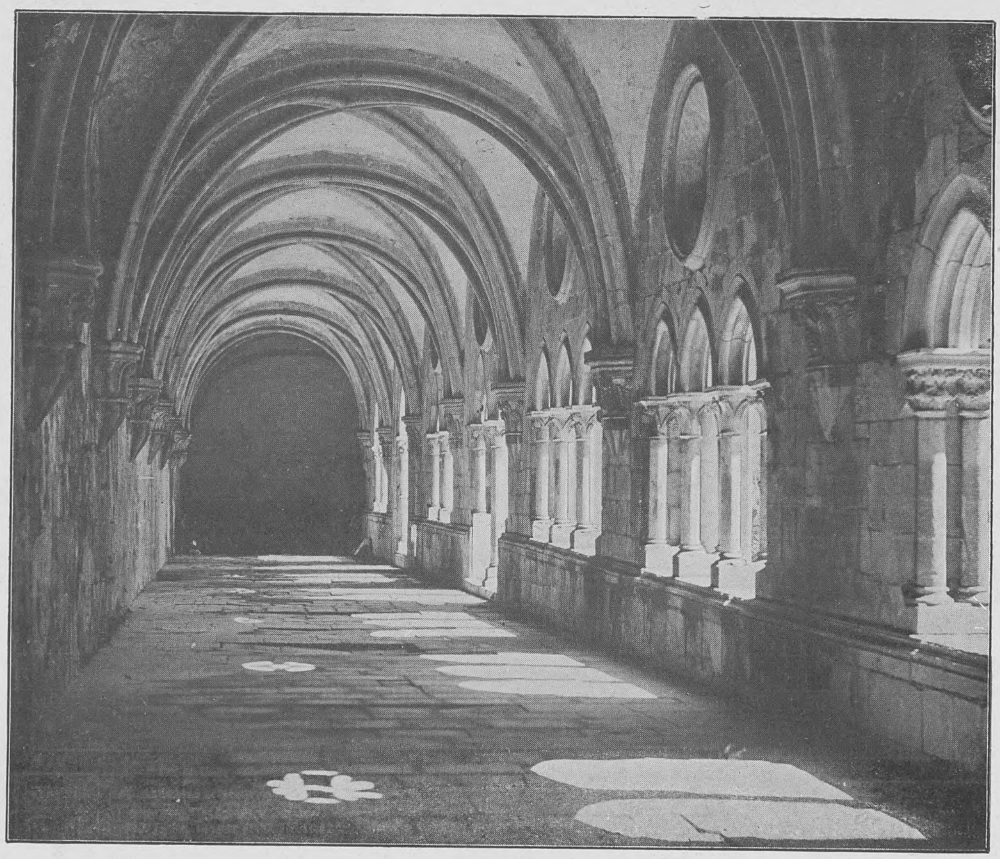
A voir cette jolie rivière qui, le mois d'août venu, s'alanguit entre de longues plages soyeuses, ou babille en se jouant sur de claires traînées de cailloutis, qui reconnaîtrait le *Mondego* roulant en furieux, comme une mer houleuse, sur les campagnes voisines, lorsque la fonte des neiges et les pluies printanières gonflant ses eaux outre mesure, les graviers et les blocs arrachés à la montagne multiplient sa force destructive, déracinent les arbres et les maisons, balayent les ponts, entraînent les hommes et les animaux surpris? Dès l'année 1132, Alphonse Henrique avait construit un pont sur le fleuve, en face de *Coïmbre;* celui-ci fut gravement endommagé. Le roi D. Manuel le rétablit; mais les arches se comblèrent : au début du dernier siècle, le sable l'avait presque enseveli. Enfin, en 1873, une passerelle de fer, jetée assez haut sur les anciennes piles de pierre, a mis le passage hors d'atteinte. Cela n'est pas très esthétique, les travées sont d'inégale portée; mais il fallait utiliser les massifs de l'ancien pont. D'ailleurs les rives du *Mondego* sont assez riches de pittoresque pour



Phot. Emilio Biel.

FAÇADE DE L'ÉGLISE D'ALCOBAÇA.

ne pas trop souffrir de ce hors-d'œuvre. Il y avait tout près de là, sur la rive, un couvent de Saint-François, fondé en 1247 par le fils de Sanche Ier; vingt marches élevaient son niveau au-dessus du fleuve. Cela ne put le sauver: il est aujourd'hui si bien enveloppé par les alluvions du *Mondego* qu'il n'en reste plus trace au dehors. Les religieux de Saint-François durent se réfugier à mi-côte des hauteurs voisines.



Phot. Rocchini.

ALCOBAÇA : CLOÎTRE DU ROI D. DINIZ.

Le souvenir touchant de la reine sainte Élisabeth, princesse aragonaise (née à l'Aljaferia de Saragosse) qu'avait épousée le roi D. Diniz, demeurait attaché au couvent de **Santa Clara**, bâti en amont du pont, sur la rive gauche du *Mondego* (1286); peu à peu les inondations rendirent le monastère inhabitable. Les religieuses émigrèrent au sommet du *monte da Esperança,* d'où leur nouveau couvent, construit en 1649, nargue le fleuve, à une grande hauteur. En bas, sur la rive, subsiste encore, à demi ensevelie, l'ancienne et superbe église du couvent, très bel exemplaire de l'architecture gothique portugaise, au commencement du XIVe siècle. Les religieuses de Sainte-Claire avaient emporté les précieuses reliques de *sainte Élisabeth :* elles reposent dans une châsse d'argent et de cristal, au milieu du chœur supérieur de la communauté; l'ancien tombeau qui a renfermé le corps de la reine, et qu'elle avait fait construire elle-même, est conservé dans le chœur inférieur : sur une grande cuve de pierre que supportent quatre lions, la statue de la reine est étendue, revêtue de ses habits religieux, la tête ceinte de la couronne royale, entre les écussons de Portugal et d'Aragon.

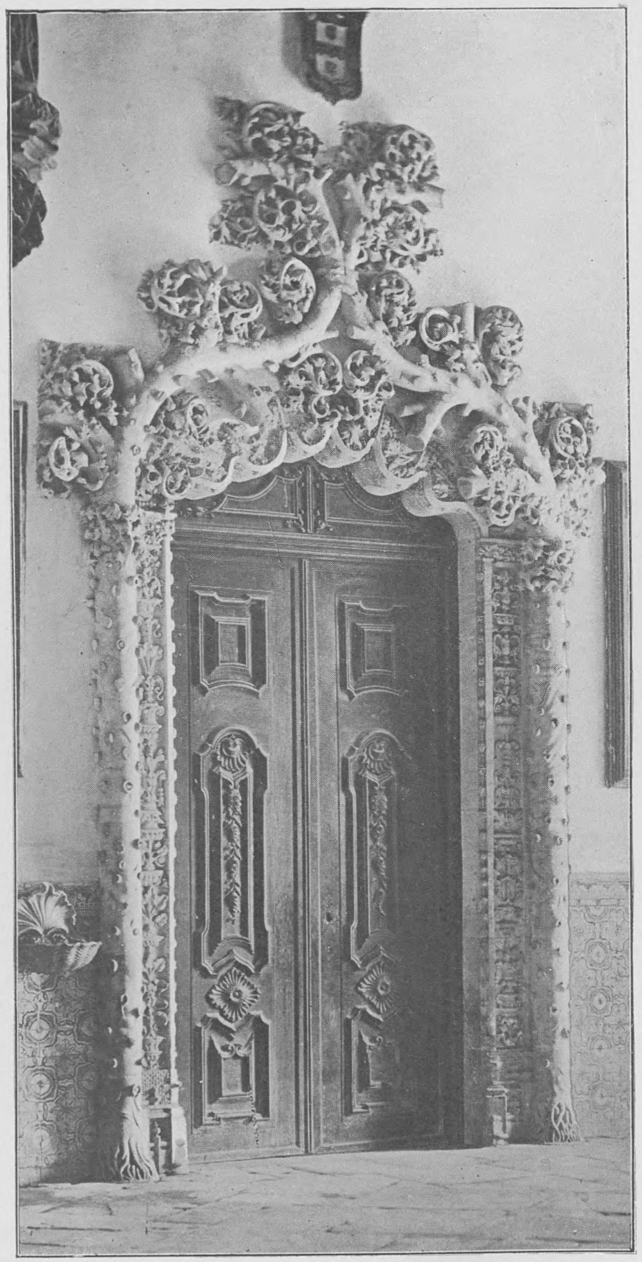
Non loin du vieux couvent, une route conduit en peu de temps à la **Quinta das lagrimas**, parc plein d'ombre, où le cristal d'une tranquille fontaine ombragée de grands cèdres évoque l'image d'*Inez de Castro*.

Dom Pedro, fils d'Alphonse IV, avait épousé *Constance*, fille d'un duc espagnol; parmi les suivantes de la future souveraine se trouvait une Castillane, fille naturelle de Pedro Fernandez de Castro, *Inez*, dont la beauté fit une vive impression sur l'esprit du prince. Ils s'aimèrent et quand la princesse Constance mourut en donnant le jour à un fils (1345), *D. Pedro* épousa secrètement *Inez :* plusieurs enfants naquirent de cette union. Par jalousie des Castillans auxquels *Inez* était apparentée, les conseillers du roi Alphonse lui persuadèrent que la jeune femme songeait à sacrifier le fils de Constance pour ouvrir aux siens le chemin du trône. Un jour qu'il avait chassé dans la forêt de Montenor, le roi se rendit à *Coïmbre*, accompagné de ses perfides conseillers : Gonzalez, Coelho et Pacheco. *Inez,* prévenue du sort qui l'attendait, se présente devant lui, vêtue de deuil, pressant sur sa poitrine, comme un bouclier, les trois jeunes princes ses fils : elle se jette aux genoux du roi, implore sa pitié, démontre son innocence, la traîtrise de ses accusateurs. Alphonse, profondément touché, hésite; il se retire. Alors les courtisans le harcèlent et, prenant son trouble pour un assentiment, courent au couvent de *Santa Clara*, saisissent *Inez* et l'égorgent au bord de la fontaine.

Au comble de la fureur, *D. Pedro*, en apprenant ce crime, jura d'en tirer une éclatante vengeance : on ne put qu'à grand'peine le réconcilier avec le roi, du moins en apparence. A la mort d'Alphonse IV, *D. Pedro,* roi enfin, se fit livrer les meurtriers d'*Inez* par le roi de Castille chez lequel ils s'étaient réfugiés. Deux d'entre eux furent horriblement torturés, leur cœur arraché, jeté aux bêtes, et pour que la réparation égalât le crime, la reine morte *Inez*, relevée de son tombeau, fut placée sur un trône et, couronne en tête, reçut l'hommage du baise-mains des plus nobles dames et des plus illustres seigneurs. Puis le corps, placé sur une litière que portaient les grands du royaume, s'achemina lentement, au milieu d'une pompe toute royale, à la lueur de mille torches, tandis que la nuit drapait au-dessus du funèbre cortège sa gigantesque tenture de deuil piquée d'étoiles d'or. *Inez* la reine morte, fut inhumée dans le tombeau que lui avait fait préparer son royal amant sous les voûtes de l'antique abbaye d'Alcobaça, où plus tard *D. Pedro* fut inhumé lui-même. Unis dans la mort, par une même espérance, les deux amants furent ensevelis pieds contre pieds, afin que, dit la chronique, en se relevant au jour du jugement dernier, « leur premier regard fût l'un pour l'autre », un regard d'amour. (Rapporté par Mme DE GROUCHY, dans sa *Correspondance*.)

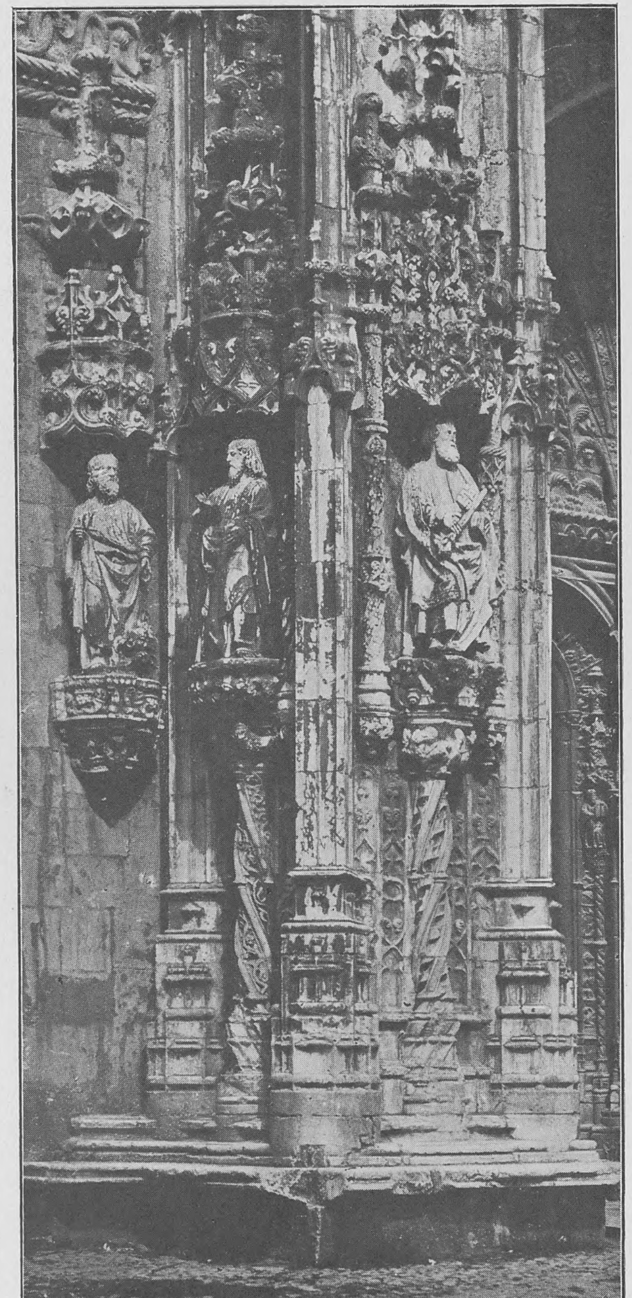


ALCOBAÇA : TOMBEAU D'*INEZ DE CASTRO*.



Phot. Rocchini.

ALCOBAÇA : PORTE DE LA SACRISTIE.

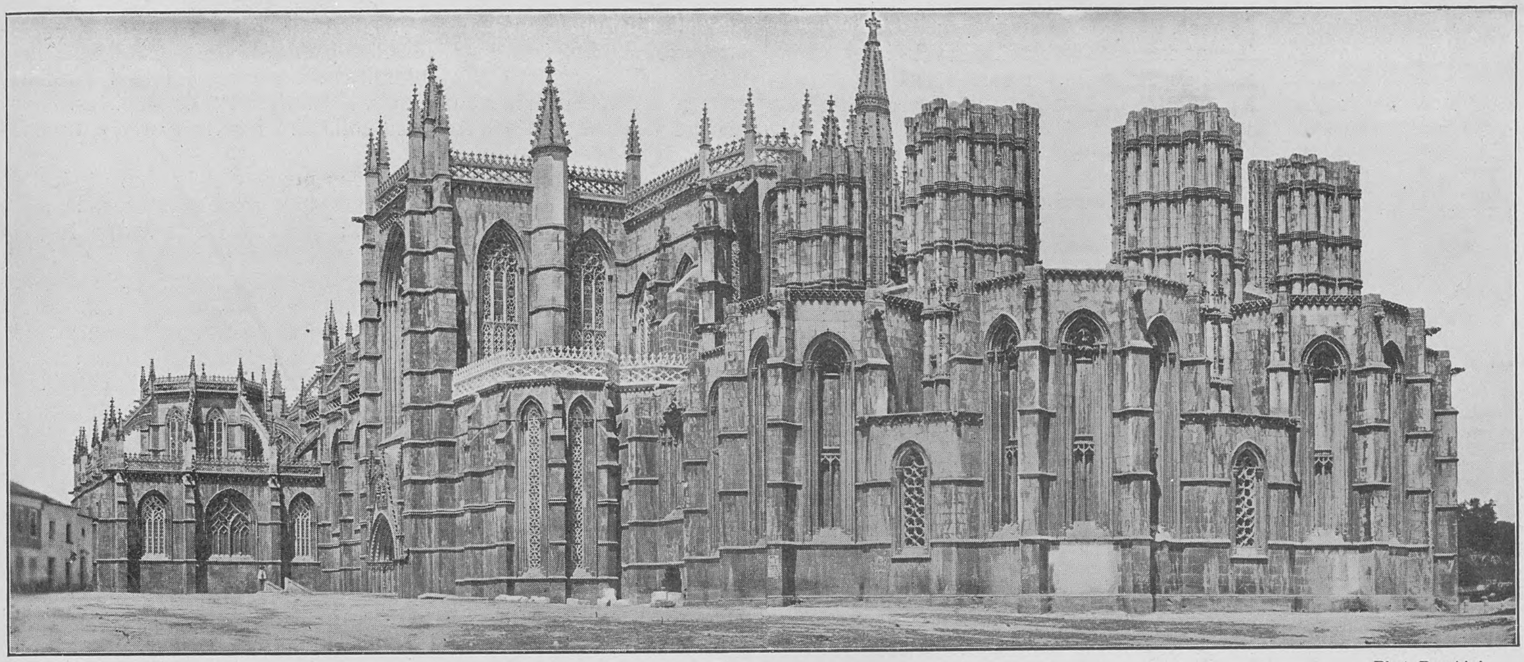


BELEM : ÉGLISE DES JERONYMOS. CONTREFORT DU GRAND PORTAIL.



Phot. Rocchini.

BATALHA : PORTE DES CHAPELLES IMPARFAITES.



Phot. Rocchini.

VUE D'ENSEMBLE DE L'ÉGLISE DE BATALHA.

L'ART PORTUGAIS

Alcobaça, Batalha, Thomar, ces trois illustres abbayes dont le sort fut si intimement lié à l'évolution et aux vicissitudes du peuple portugais, sont comme un livre ouvert, une sorte de précieux triptyque architectural où se révèlent la genèse et la pensée de dix générations. Si les bibliothèques et les archives amassées par les moines ont été dispersées ou brûlées, les pierres parlent encore. Sous les voûtes d'*Alcobaça*, qu'édifia le prince batailleur Alphonse Henrique, reposent ses plus proches successeurs, ceux qui furent à la peine et aux combats pour l'affranchissement national. *Batalha* garde ceux qui, avec Jean Ier, chef de la dynastie d'Aviz, et son fils Henri le Navigateur, furent à l'honneur et à la conquête de l'Océan. *Thomar* résume toutes les gloires et toutes les infortunes, depuis les vieilles tours du Temple, criblées de cicatrices, jusqu'au cloître de Philippe, qui rappelle une époque de servitude. Toutes les formes de l'art, le roman, le gothique, la Renaissance, l'exubérance du style *manuèlin*, se sont attachées à ces grands monuments monastiques, les ont marqués de leur empreinte. Ce sont des musées d'art et d'histoire, des recueils de documents sculptés dans la pierre, d'où peu à peu se dégage et s'affirme avec précision l'âme d'un peuple tout entier.



COÏMBRE : BAPTISTÈRE DE L'ANCIENNE CATHÉDRALE.

Alcobaça. — C'était le temps où le Portugal, né de la veille, osait à peine se hasarder par delà Coïmbre, sur l'horizon du Tage. *Santarem* commandait le grand fleuve : les Maures étaient là tout près. Le fougueux Alphonse Henrique, fils du premier comte, fit vœu, s'il emportait la place, de construire un monastère, à l'endroit même où il passait alors (mont Albardos, aujourd'hui Molianos) et de le donner à saint Bernard, abbé de Clairvaux, avec toutes les terres que l'on apercevait de là jusqu'au rivage de la mer. Il réussit : le monastère fut fondé par des moines de Clairvaux appelés en 1148. Ils arrivaient dans le plus grand dénuement ; la terre, le travail et aussi la faveur du souverain devaient les enrichir. Des colonies agricoles sont aussitôt organisées, des oliviers plantés avec toute sorte d'arbres, les marais desséchés, transformés en gras pâturages, les terrains incultes défrichés. A l'exemple de Cluny, Clairvaux, l'abbaye mère d'*Alcobaça* tenait école de lettres et d'art sacré : là se formaient les maîtres architectes et imagiers qui, dispersés à travers l'Europe chrétienne, contribuèrent si puissamment à l'éclosion de nos magnifiques cathédrales.

L'église d'*Alcobaça* fut inaugurée le 20 octobre 1220. Sa large façade, ajourée d'une magnifique rose, entre deux tours trapues, fut depuis enjolivée de pilastres à la grecque, par le cardinal Henrique, dernier de ses abbés commendataires ; la nef maîtresse, longue de 106 mètres, haute de 21, s'allonge comme une grandiose avenue entre les vingt-quatre piliers serrés qui la séparent des deux nefs latérales. Les premiers rois, Alphonse II et Alphonse III sont inhumés ici : Alphonse Henrique est à Santa Cruz de Coïmbre. Dans la chapelle des Tombeaux reposent *Inez de Castro* et *Pierre Ier*, mort en 1367. La statue d'Inez, sculptée par l'ordre et sous les yeux mêmes du prince, est peu altérée, les traits sont beaux et d'une grande douceur. Six anges sculptés sont agenouillés autour d'elle : deux d'entre eux, aux ailes éployées, soutiennent la tête et la contemplent avec extase ; deux autres soulèvent un pan de la robe chastement drapée, ou agitent de minuscules encensoirs. Autour du sarcophage, les armes du Portugal et de Castro. Sur les faces, des bas-reliefs représentant quelques scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le tombeau de Pierre Ier repose sur six lions ; sa main droite se crispe sur son épée ; un beau chien loup, couché à ses pieds, tête dressée, paraît l'écouter. Ces deux tombeaux, analogues par le dessin général et peut-être dus aux mêmes artistes, présentent pourtant des différences assez marquées. Ils n'échappèrent pas aux fureurs imbéciles de la guerre civile ; on viola les sépultures ; les ossements, dispersés sur les dalles, furent recueillis (1835) par un voyageur français et replacés dans les sarcophages.

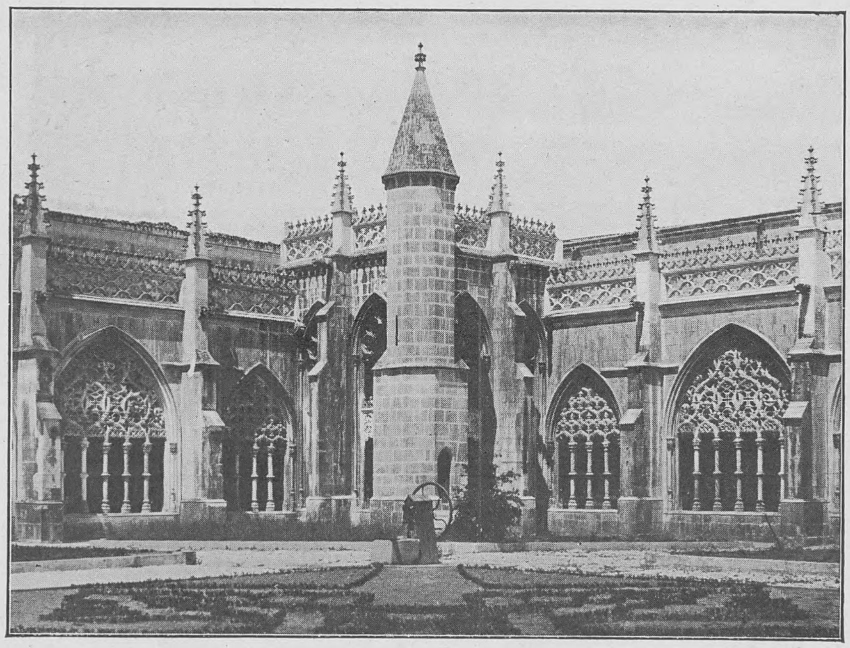
Une chapelle toute cousue d'or renferme des bustes de saints en grand nombre : ce sont d'anciens reliquaires. Un passage conduit de la nef latérale du nord dans la *Salle des rois*, curieux musée où dix-neuf statues de rois, exécutées en terre cuite et décorées par le peintre Antoine Amaral, font cortège au groupe du couronnement d'Alphonse Henrique ; de belles faïences de Juncal ornent les murs.

Les premiers rois portugais venaient volontiers à *Alcobaça*. L'architecte du roi D. Diniz, Domingo Domingues, y bâtit pour ce prince un *cloître gothique* d'une élégante simplicité : l'étage supérieur appartient au temps de D. Manuel et fut l'œuvre de *João do Castilho*. Rien ne surpasse en magnificence la porte de la sacristie, due au ciseau du même artiste.

On a beaucoup exagéré la rapide extension du monastère d'*Alcobaca*. Même au temps du roi D. Manuel, lorsque son fils, le cardinal D. Alphonse, était abbé, il ne comprenait encore que l'église et une aile immense déployée du côté du nord, avec des logements mauvais et insuffisants. D'importants travaux furent alors entrepris : on construisit un nouveau cloître (celui du cardinal) et un dortoir. L'abbé d'*Alcobaça* était devenu l'un des plus grands dignitaires du pays ; il s'intitulait grand Aumônier, Gouverneur général, conseiller du roi et commandait

à treize villes, trois ports de mer, deux châteaux, ceux d'Alcobaça et d'Alfazeirâo; ses vassaux étaient exempts du service royal direct, mais l'abbé devait au roi, en qualité de suzerain, un contingent d'hommes d'armes assez considérable pour qu'à la bataille d'Aljubarrota il n'ait pas paru étranger à l'issue favorable de la journée.

Le bourg d'*Alcobaça* est situé dans une fraîche vallée qu'arrosent



UN ANGLE DU CLOÎTRE ROYAL DE BATALHA.

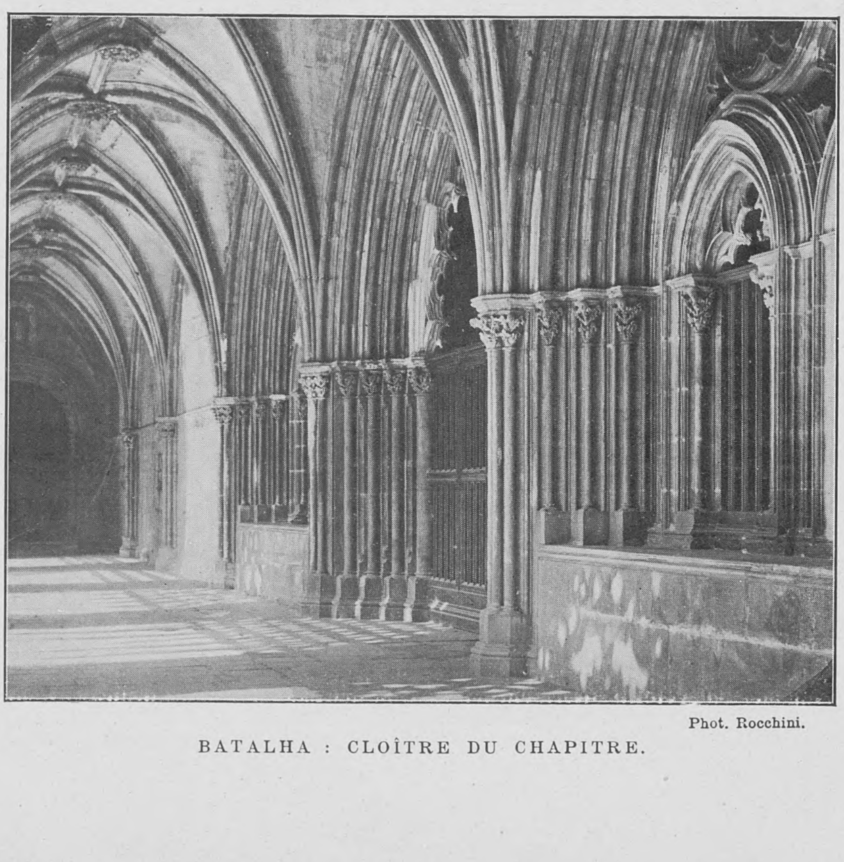
deux ruisseaux, l'*Alcoa* et le *Baça*. L'un d'eux, capté par d'ingénieuses canalisations, fournissait d'eau l'immense cuisine du couvent, dont la cheminée pyramidale, faite pour cuire un bœuf entier, rappelle assez bien celle du château de Cintra. L'abbaye, sécularisée en 1834, loge maintenant dans ses bâtiments du nord des troupes de cavalerie. Les jardins, autrefois sillonnés de ruisselets, délicieusement frais, ont été morcelés, livrés à la spéculation. Des richesses accumulées par les siècles dans l'abbaye, il ne reste rien, pour ainsi dire, que ce que l'on n'a pas pu enlever, la pierre. Les grandes abbayes furent toujours une pépinière d'artisans : on y apprenait à sculpter le marbre, à ciseler les métaux, à tisser les étoffes. Les cotonnades d'*Alcobaça*, au capricieux coloris, furent dès longtemps appréciées; on fabriquait là, au XVIIIe siècle, des dentelles, des mousselines et de fameux mouchoirs à bordure bleue et jaune que recherchaient passionnément les priseurs. Enfin *Alcobaça* produit des vins estimés, d'excellente huile et s'adonne à la conserve des fruits.

La **Batalha** est d'une autre génération qu'Alcobaça, un trophée d'indépendance nationale. Sa construction fut décidée sur le champ de bataille d'Aljubarrota. Jean Ier promit, s'il était vainqueur, de bâtir une église et un monastère en l'honneur de la Vierge, sous le vocable de *Santa Maria da Victoria*. Le peuple, à cause du souvenir qui s'y rattache, en a fait simplement *la Batalha* (la bataille). La première pierre du monument fut posée en 1388, d'autres disent deux ans plus tôt. C'est tout un monde qui s'agite dans les deux cloîtres (il y en eut quatre à la fin du XVIIIe siècle), l'église, la chapelle du fondateur, le grand mausolée béant des chapelles imparfaites, les sarcophages, les niches, les portes, la flore et la faune décoratives qui s'enroulent aux colonnes, s'attachent à tous les reliefs, avec une variété infinie d'emblèmes, d'inscriptions, de trophées. Douze princes de la dynastie d'*Aviz* ont collaboré à cette œuvre extraordinaire, depuis Jean Ier.

M. Joaquim de Vasconcellos pense que le plan général de *Batalha* fut l'œuvre d'un concours d'architectes, à la suite d'une discussion raisonnée; que l'un d'eux donna le plan définitif de l'église et de ses annexes (trois nefs, transept, cinq chapelles de l'abside et chapelle du fondateur, salle du Chapitre et cloître royal). Le fondateur, D. Jean Ier, ayant épousé une princesse anglaise, Philippine de Lancastre, on a voulu voir dans l'œuvre de *Batalha* une imitation des grandes constructions monastiques d'outre-Manche, de la cathédrale d'York, par exemple. Aucune raison plausible ne justifie cette assimilation. Par plus d'un trait, le monument de *Batalha* rappelle la cathédrale de Burgos, comme Burgos et Tolède se rattachent intimement à Bourges, la cathédrale de Léon à celle de Chartres, Cologne à celle d'Amiens. Les grandes constructions anglaises de la même époque n'échappent pas à la même inspiration qui a fait jaillir du sol français sa magnifique floraison architecturale.

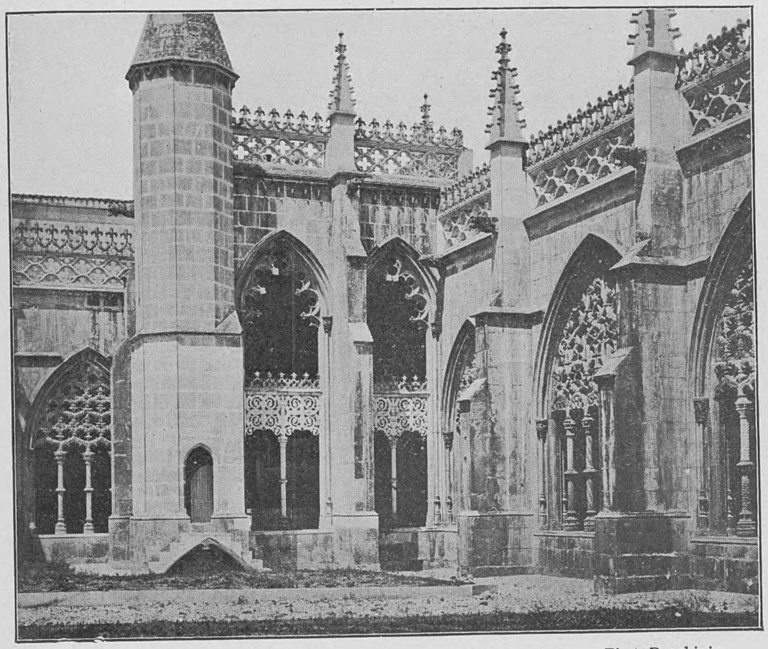
L'abbatiale de *Batalha* est d'une superbe envolée : c'est le gothique simple et grave, d'une pureté incomparable : la grande nef mesure 80m,30 de long; les trois nefs, 32m,50 de large; des chapelles à trois absidioles accompagnent l'abside pentagonale. Des hautes fenêtres tombe une vive lumière : les verrières du chœur sont anciennes. La *chapelle du Fondateur* est à droite du corps principal de l'édifice; les restes de Philippine de Lancastre (morte en 1415) y ont été transférés en 1434, avec ceux du roi Jean Ier, mort l'année précédente. Les sarcophages sont richement décorés; de la main droite la statue du roi tient la main gauche de la reine; à la frise, une guirlande de ronces, avec la devise du roi : « *Il me plaît* » et « *Por bem* » (pour le bien). Quatre niches ouvertes dans l'épaisseur des murs renferment les corps des Infants avec leurs devises : *D. Ferdinand,* ce prince héroïque qui, gardé en otage par les Marocains, lors de la malheureuse expédition de Tanger (1436), paya de sa liberté et finalement de sa vie l'avantage pour les Portugais de garder la forteresse de Ceuta; sur son tombeau, la devise : « *Le bien me plait.* » Près de là, le double sarcophage du prince Jean et de sa femme Isabelle : « *Ieay bien raison;* » Henri le Navigateur, l'initiateur de la grande épopée portugaise : « *Talent de bien fere;* » enfin le prince Pierre tué à la bataille d'Alfarrobeira. Formulées dans la langue qui, depuis le XIIe siècle, était l'expression de l'esprit chevaleresque du moyen âge, ces devises laconiques ne sont-elles pas bien évocatrices?

Le roi *Edouard* (Duarte), successeur immédiat de Jean Ier (1434-1438), est inhumé dans l'église et devant le maître-autel, avec sa femme Éléonore d'Aragon. Son règne trop court (cinq ans) ne fut pas infructueux pour *Batalha*. Il rêva l'admirable mausolée des *Chapelles imparfaites.* Autour d'un octogone central, sept grandes chapelles à trois absidioles devaient recevoir les sarcophages des princes royaux: six chapelles pentagonales plus basses remplissent les intervalles. Il est probable qu'un toit de pierre plat devait s'étendre au-dessus de la voûte centrale. La coupole imaginée par l'architecte auquel *D. Manuel* confia le soin de terminer l'ouvrage nécessita la construction de contreforts solides qui n'ont jamais été terminés. Ils s'élèvent seulement à deux ou trois mètres au-dessus des chapelles rayonnantes et c'est un spectacle saisissant que ces amorces architecturales auxquelles se suspendent, comme une draperie



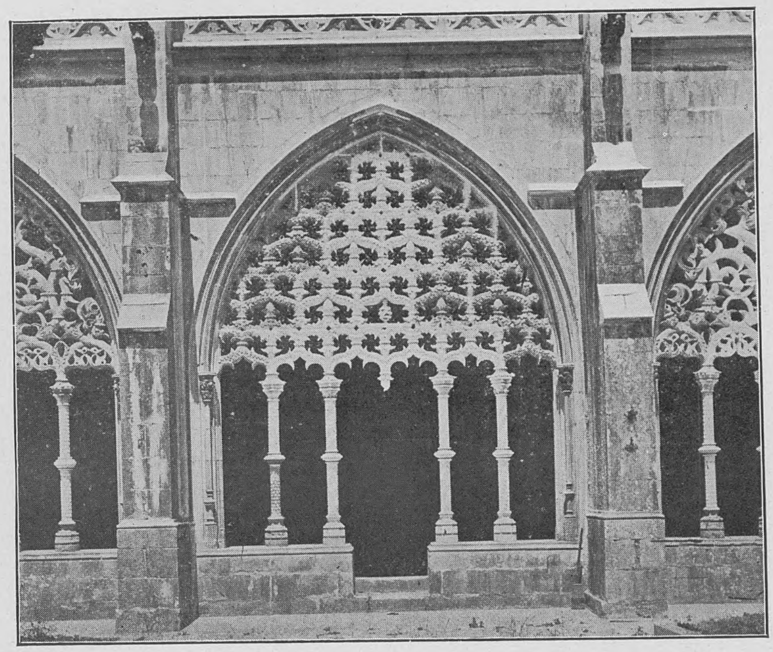
Phot. Rocchini.

BATALHA : CLOÎTRE DU CHAPITRE.



Phot. Rocchini.

CLOÎTRE ROYAL DE BATALHA.



DÉTAIL D'UNE ARCADE.

d'une éblouissante richesse, les festons, les emblèmes, les monogrammes, les enroulements du lierre et la devise mystérieuse « *Tanyas erey* », dont le sens caché n'est peut-être que l'expression de la ténacité dont le lierre est le symbole. « Je meurs où je m'attache », lui fait-on dire. « Je serai tenace comme ce lierre », répète la légende.

Rien n'égale la hautaine splendeur et la verve décorative du portail qui réunit les *Chapelles imparfaites* au vestibule qui fait corps avec l'abside de la basilique. Mais cet art n'est déjà plus celui des architectes qui conçurent le premier plan de l'édifice. Une efflorescence nouvelle jaillit impétueusement du gothique, le *style manuélin*, dont la sève débordante témoigne de l'extraordinaire vitalité et de la richesse inouïe du Portugal que personnifia si bien, en son temps, le roi D. Manuel, *le Fortuné*. Par son caractère de noble simplicité, la *Salle capitulaire* se rattache à l'édifice primitif : c'est un tour de force architectural; sur ce carré de 29 mètres de côté, s'arrondit une immense voûte de pierre, sans autre appui que de graciles nervures latérales : aucun pilier; la voûte paraît suspendue en l'air comme par enchantement. Il paraît qu'elle s'écroula deux fois, pour dérouter l'audace de ses constructeurs; elle semble à présent cimentée pour des siècles. Il règne dans cette salle une indicible harmonie qu'avivent d'antiques verrières qui flamboient à l'unique fenêtre, délicieusement ouvragée. Le *cloître* ne se raconte pas : les transparents de pierre drapés dans l'intervalle de ses grandes ogives, la délicatesse du trait, les feuilles de ronce enroulées autour de la sphère armillaire, les entrelacs de fleurs et de tiges de lotus suspendus à la double croix du Christ composent un somptueux décor d'une grâce infinie.



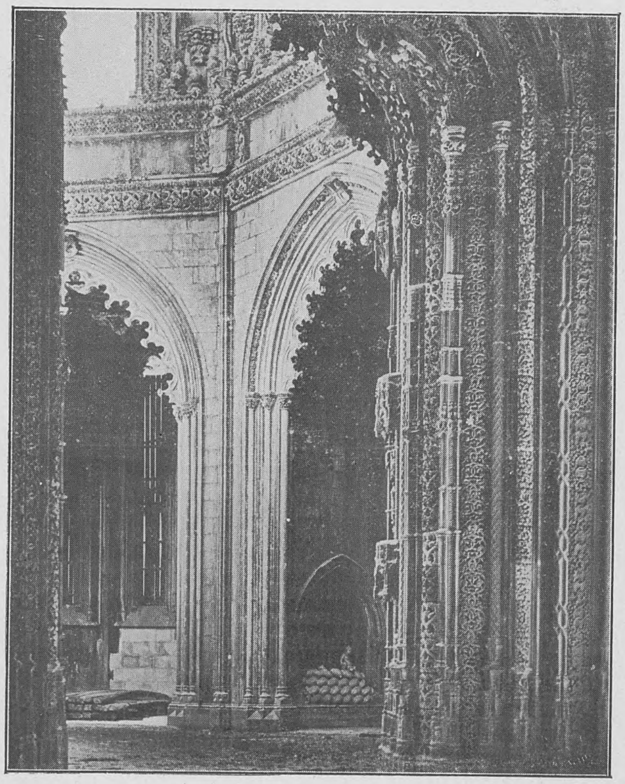
ATTACHE DES CHAPELLES IMPARFAITES AU CHEVET DE L'ÉGLISE.

Thomar est d'un temps où il fallait se défendre dans un perpétuel qui-vive contre un ennemi toujours prêt. Sur le front du Portugal en marche vers le sud, des châteaux-forteresses, confiés à des troupes d'élite, veillaient à la sécurité du terrain nouvellement conquis, épiaient l'ennemi, donnaient l'alarme et soutenaient, au besoin, le premier choc, pour donner à l'armée le temps de s'organiser et d'accourir. Les Templiers, les chevaliers d'Aviz et de l'ordre du Christ furent, en Portugal, à l'avant-garde des troupes chrétiennes, comme, en Espagne, ceux de Saint-Jean, de Santiago, de Calatrava et d'Alcántara.

Dans la fraîche vallée où le *Nabão* déroule ses replis entre les touffes de saules et les rangs de peupliers, tourné vers le Tage par la coulée du Zézère, le château fort de Céas fut confié aux *Templiers*. Ceux-ci, jugeant le poste peu sûr, avisèrent un bombement du sol soulevé à l'ouest de *Thomar*, qui commande la vallée sur une assez grande étendue. Ils construisirent là une citadelle selon toutes les règles de l'art de la guerre, avec enceinte de remparts, parapets, créneaux, barbacanes et meurtrières. C'est là qu'ils soutinrent sans broncher les violents assauts des *Almohades* conduits par Mohammed-ben-Yakoûb. La puissance et la richesse des *Templiers* leur avaient fait, dans les rangs chrétiens, des ennemis plus terribles que les Africains. En France, Philippe le Bel jeta contre eux ses légistes : les *Templiers* furent accusés de sorcellerie; s'ils eussent été moins riches, on les aurait trouvés moins sorciers. La suppression de leur Ordre fut arrachée au souverain Pontife (1314).

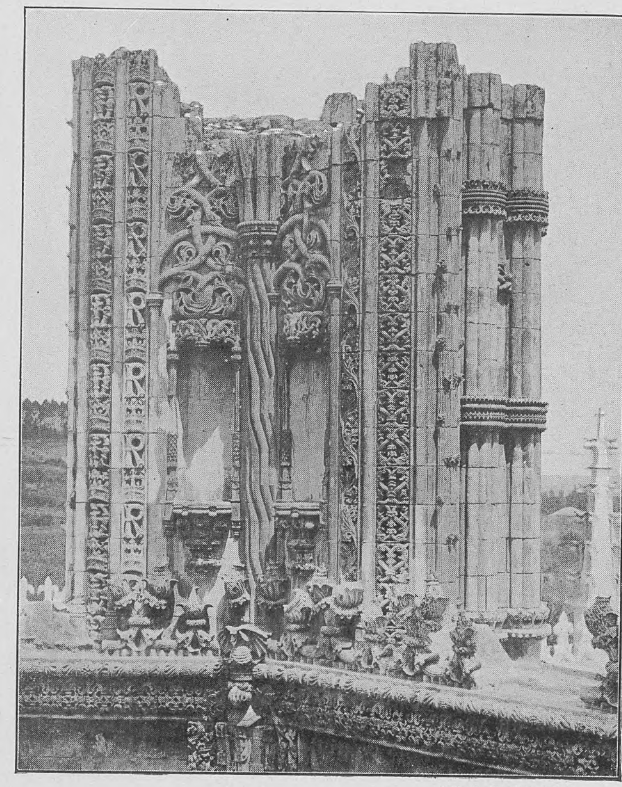
Mais si leur disparition ne laissait pas un trop grand vide dans les pays tout à fait pacifiés, comme était la

France, il n'en fut pas de même en Portugal, où la présence de ces combattants d'avant-garde était une garantie nécessaire de sécurité. Leur rôle n'était pas terminé, tant que les Maures ne seraient pas rejetés en Afrique. D. Diniz, les considérant comme de bons et loyaux compagnons d'armes, obtint du pape que l'Ordre lui fût conservé sous le nom de *Chevaliers de l'ordre du Christ* « pour la défense de la foi, la lutte contre les Maures et l'agrandissement de la monarchie portugaise ». Le siège de l'Ordre fut d'abord, au sud, Castro Marim, sur le cours inférieur du Guadiana; vers 1334, on transféra le commandement suprême à *Thomar*. Henri le Navigateur fut l'un des plus illustres Maîtres : il utilisa les grandes ressources de l'Ordre pour équiper des flottes, donner l'essor aux expéditions lointaines qui conduisirent le Portugal à la conquête de l'Inde. Grâce à l'*ordre du Christ*, la civilisation chrétienne, affranchie du cauchemar musulman, refluait jusqu'aux extrémités du monde : l'Ordre reçut d'Alphonse V la juridiction spirituelle sur les pays conquis. Ce fut une puissance mondiale. *D. Manuel*, qui fut Maître après le duc de Vizeu, tira de ses immenses possessions d'Afrique et des Indes d'incalculables revenus qui firent germer du sol portugais une merveilleuse moisson d'art. *Jean III* ayant enlevé à l'*ordre du Christ* son caractère militaire (1523), les chevaliers, confinés dans le cloître, cessèrent de compter : le roi retint pour lui la Maîtrise du *Christ* comme celle d'*Aviz* et en fit un privilège de la couronne. Ainsi firent en Espagne les rois catholiques. *Thomar* est tout entier dans ces souvenirs.



Phot. Rocchini.

BATALHA :
PERSPECTIVE DES CHAPELLES IMPARFAITES.

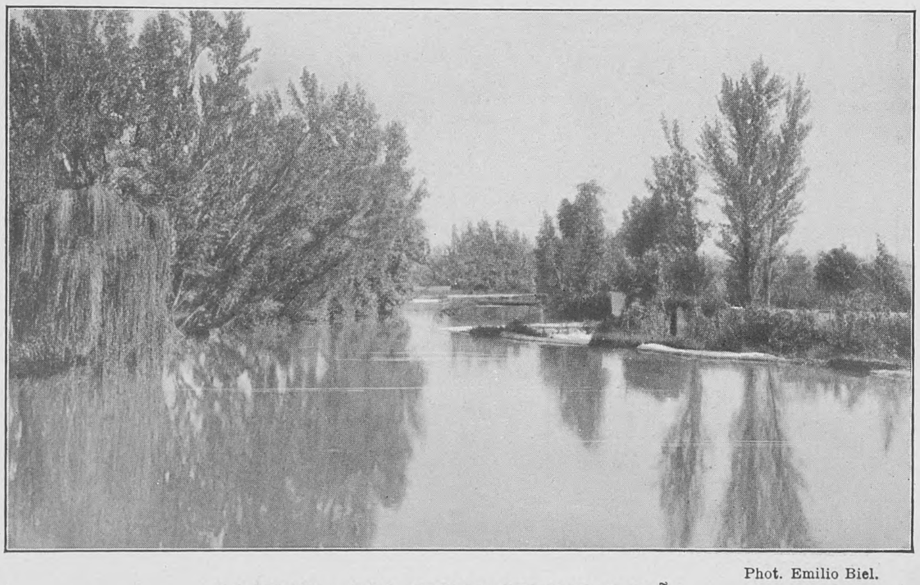


Phot. Emilio Biel.

BATALHA :
UNE COLONNE DES CHAPELLES IMPARFAITES.

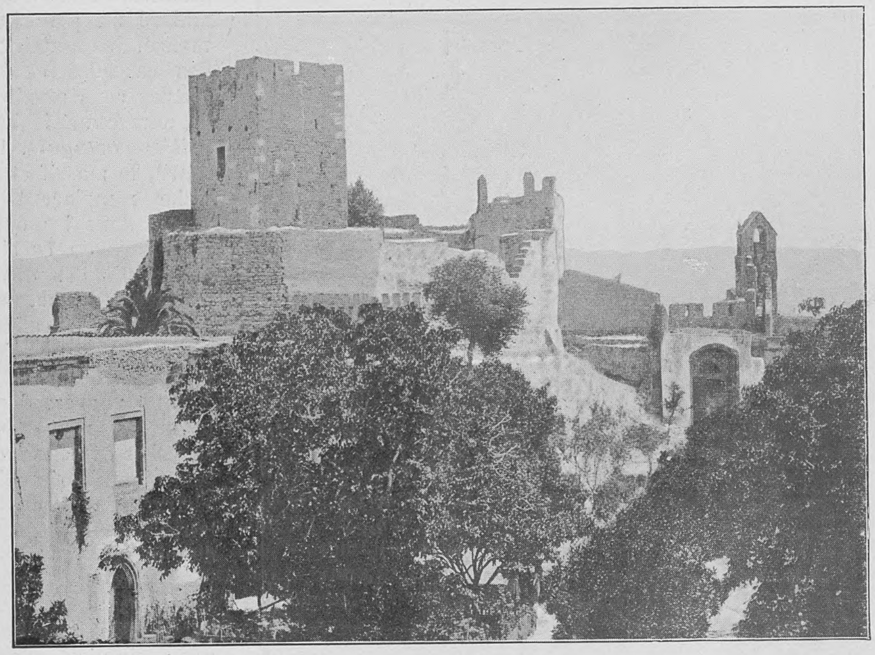
On monte au vieux château des *Templiers*, devenu celui de l'*ordre du Christ*, par une pente qui suit les ondulations du terrain; au point le plus élevé se dresse encore le donjon de la vieille citadelle, fier sur son piédestal d'épais remparts : c'est le saisissant rappel d'un monde disparu. L'ancienne église des *Templiers*, rude et massive, comme leur forteresse, est un édifice roman de la fin du XIIe siècle : autour d'un octogone central, des chapelles sont distribuées; l'une d'elles sur un plan plus élevé servait de chœur et l'on y pouvait admirer jadis de magnifiques boiseries, rivales de celles de Santa Cruz à Coïmbre. Ce beau travail était l'œuvre du sculpteur Olivier de Gand et de Fern. Muñoz : il n'en reste absolument rien qu'un dessin. Les rois Maîtres de l'Ordre du Christ se plurent à enrichir *Thomar;* on doit à Henri le Navigateur le cloître gothique du Cementerio; son dessin très pur, son élégante simplicité contrastent avec le fastueux étalage du cloître plus récent de Philippe, un chef-d'œuvre dans le genre de la seconde Renaissance, qui s'imposait au Portugal, avec la domination des rois espagnols Philippe II et Philippe III. Cette origine a été récemment contestée.

L'art manuélin. — Le grand bienfaiteur de *Thomar* fut D. Manuel : une nouvelle église de l'Ordre du Christ, avec une salle du Chapitre sous le chœur, une nouvelle Salle capitulaire inachevée et le petit cloître de Santa Barbara sont dus à la munificence de ce prince. L'église, son portail, qui rappelle celui de Belem, la porte de la salle du Chapitre, comparable à celle de la sacristie d'Alcobaça, mais surtout la flamboyante fenêtre capitulaire, sont une prodigieuse manifestation de l'âme portugaise. L'effervescence de l'art traduit celle de la pensée. Depuis Gama, Cabral, Albuquerque, Almeida, l'on ne parlait et l'on ne rêvait que d'expéditions lointaines, de villes étranges, de trésors fabuleux. L'imagination exaltée par les récits des navigateurs, architectes et sculpteurs firent palpiter dans la pierre la faune et la flore de la mer : des coraux, des madrépores étranges, des coquillages, les agrès même des navires, les câbles et les bouées s'enroulaient aux colonnes, couraient le long des nervures, prenaient, par l'enchevêtrement et la profusion, un aspect original et bizarre qui ne se retrouve pas ailleurs, ni même en Portugal, à une autre époque. Les marins, les marchands, les soldats revenus de lointaines expéditions comprenaient à merveille cette ornementation compliquée : elle leur rappelait des luttes, des triomphes, de terribles hasards. Cet extraordinaire assemblage d'objets disparates qui, pour tout autre, semblerait le caprice d'une imagination malade, ne fut, en somme, que l'expression d'une réalité, une manifestation particulière de la vie, ce qui est propre-



Phot. Emilio Biel.

THOMAR : LES RIVES DU RIO NABÃO.

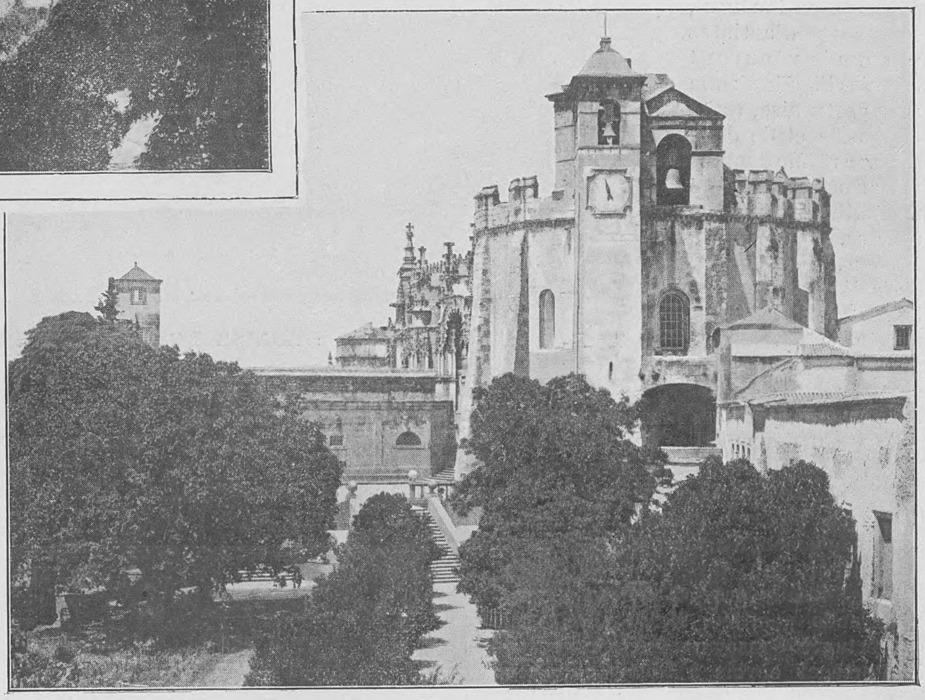


Phot. Emilio Biel.

THOMAR :
RESTES DU CHÂTEAU DES TEMPLIERS.

La même époque crée de précieux joyaux **d'orfèvrerie** : l'ostensoir de Belem, œuvre de *Gil Vicente*, fondu avec le premier or venu des Indes; des sphères armillaires, emblème de D. Manuel, des dentelles, des fleurs, des oiseaux d'Orient y chantent l'éternel poème des découvertes. Il faudrait citer encore : l'ostensoir de N. S. d'Oliveira, à *Guimarães;* les croix de procession d'*Alcobaça*, d'*Elvas,* des cathédrales de *Funchal,* de *Béja;* la crosse épiscopale d'Evora, l'admirable triptyque de *Guimarães;* le reliquaire de Saint-Pantaléon, à *Porto;* le tabernacle en argent de *Belem.* Tout cela est amoureusement ciselé, découpé à l'infini, comme la vaisselle d'or ou d'argent des orfèvres de la Renaissance portugaise, les meubles, les buffets, les stalles en bois de rose, de cèdre ou d'ébène aux incrustations de nacre ou d'ivoire (stalles de la cathédrale de *Vizeu*).

Dès le XIIIe siècle, le Portugal entretint des rela-

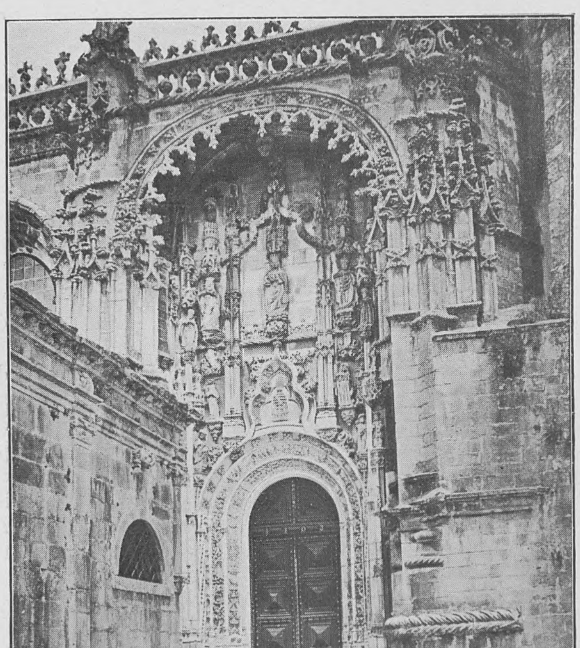


COUVENT DU CHRIST :
ÉGLISE DES TEMPLIERS.

ment la pierre de touche de l'art véritable. Jamais le Portugal n'en posséda qui fût mieux à sa portée. C'est un art national. Il est clair d'ailleurs que les productions hâtives d'une époque et d'un pays, limitées par leur effort même, ne peuvent être assimilées aux sublimes manifestations du beau qui, au-dessus des contingences passagères, s'imposent à l'admiration universelle par l'élévation des vues, la largeur de l'inspiration, la perfection absolue de la forme. Le grand art n'a pas de patrie : il est de tous les temps et de tous les pays; mais une sève nouvelle, la *sève portugaise,* infusée au vieil arbre gothique, que l'on croyait épuisé, en suscitait un épanouissement imprévu.

L'église des Hiéronymites à Belem, son cloître merveilleux, la tour de Belem, la façade de l'église du Christ à Thomar et la fameuse fenêtre, sont les chefs-d'œuvre de cet art nouveau. Mais l'inspiration qui les créa multipliait des œuvres similaires sur tous les points du territoire : la *Madre de Deus*, dont le portique est une hymne à la beauté; l'église de Jésus à *Sétubal;* celle d'*Arrabida;* San Marcos et son Panthéon; à *Thomar*, l'église de S. João; celle du Paradis à *Evora* (azulejos); celle d'*Espinheiro* et sa remarquable marqueterie; Santa Cruz de *Coïmbre*, le couvent du Christ à Thomar, combien d'autres encore. (Pour Belem et les Jeronymos, voir p. 343.)

L'élan de ce prodigieux mouvement ne se manifesta pas seulement par les créations de l'architecture et de la sculpture; les **tapisseries** aussi racontent les hauts faits des navigateurs, évoquent Vasco de Gama et ses navires aux voiles brodées de la croix du Christ, le cap des Tempêtes, les paysages éblouissants des régions tropicales, la flore et la faune exotiques, des cortèges asiatiques, des éléphants, des personnages vêtus d'or et de soie, rutilante épopée que Camoëns put contempler dans une admirable suite de tapisseries que l'on appelait la *Série des Indes* et qui a péri dans le cataclysme de 1755.



Phot. Laurent-Lacoste.

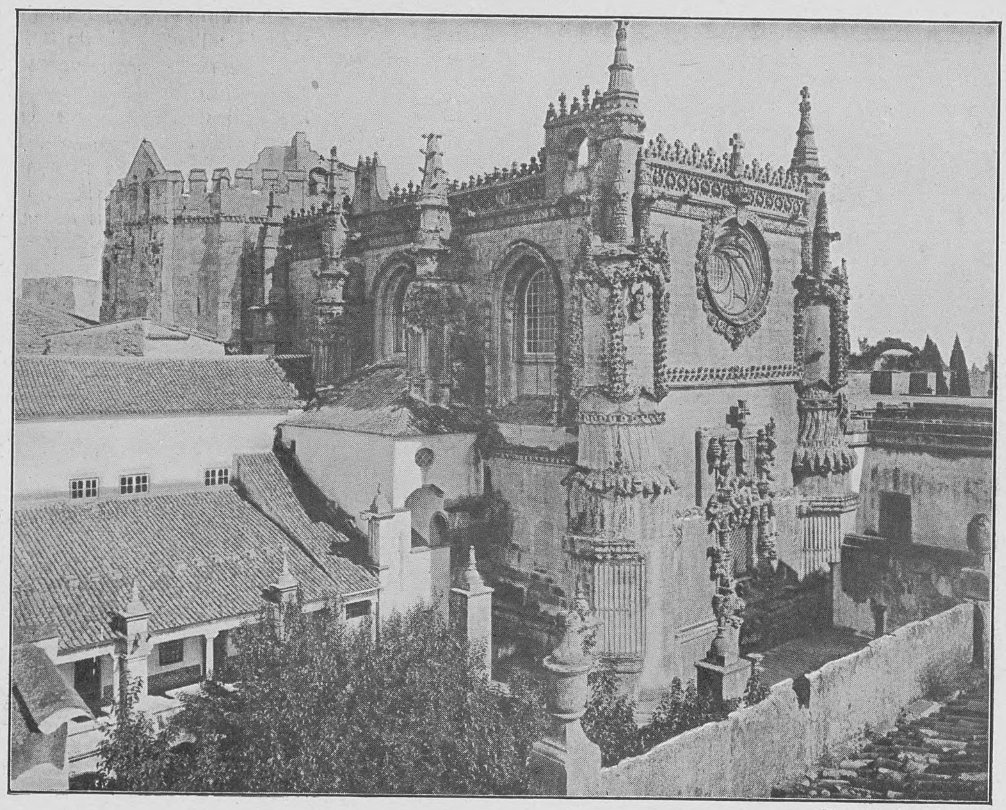
THOMAR : PORTE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE.

tions fréquentes avec les Flandres : les grandes expéditions maritimes ne firent que les développer. La tradition des **dentelles portugaises** se retrouve dans celles de Bruges et de Bruxelles. Les fins tissus apportés de l'Inde, de la Perse et de la Chine, inspirèrent aux brodeuses portugaises un art tout nouveau : on brodait sur les brocarts de *Guimarães,* les velours de *Bragance*, les chapes précieuses des cathédrales de Guimarães, Coïmbre et Braga, celles de l'abbaye de *Lorvão* et l'éblouissante garniture de sa chaire, les dalmatiques de *Vizeu*... Une lueur de cette lointaine et brillante industrie se conserve dans les belles broderies des Açores et de Madère, les dentelles de *Peniche*, *Setubal* et *Vianna.*

Avant le XVe siècle, le Portugal comptait d'habiles enlumineurs : depuis le moine Manuel da Purificacão (XIIe siècle) jusqu'à Estevam Gonçalves, un autre religieux qui, au XVIIe siècle, enlumina un missel, une pure merveille. Au temps de João II paraît *Vasco Fernandes,* surnommé le *Grão Vasco*, à cause de l'influence que son art, par l'entente de la composition, l'alliance de la vigueur et de la tendresse, exerça sur le développement de la peinture portugaise.

Le fameux tableau de la *Miséricorde* de Porto, qui représente D. Manuel avec sa seconde femme et leurs enfants, d'abord attribué à Van Eyck, paraît dû plus vraisemblablement à l'un des élèves du Grão Vasco. Du maître nous avons le *Saint Pierre*, le *Saint Sébastien*, surtout le *Calvaire*.

Il y eut en peinture une intime pénétration des influences portugaise et flamande. Si *Van Eyck* séjourna en Portugal, beaucoup d'artistes portugais vécurent dans les Flandres: une âme portugaise, toute de poésie et de douceur, se révèle dans les remarquables toiles de l'église du Paradis, à *Evora*, dans celles de *Thomar*, d'*Espinheiro*, de la *Madre de Deus*, et les Primitifs réunis au musée de Lisbonne : partout le trait national est visible; le coloris est moins blond, plus vigoureux que celui des artistes flamands.



Phot. Emilio Biel.

THOMAR : ÉGLISE DU COUVENT DU CHRIST.

Dans l'ancienne église des Templiers de *Thomar* se trouvaient douze beaux tableaux de l'école flamande (XVIe siècle) : il en reste quatre. S. *João Baptista* de Thomar possède encore huit tableaux intéressants, qui, bien qu'assez maltraités, témoignent d'un mouvement d'art important, au XVIe siècle, en Portugal.

Alors, l'Italie prévaut par sa génération de grands peintres. Mais si elle envoie en Portugal : Sansovino, Lucca della Robbia, le Portugal envoie à Rome une pléiade de peintres, entre autres : *Gaspar Dias*, qui fut surnommé le « Raphaël portugais » pour son admirable coloris. Le XVIIe siècle impose la tyrannie du classique : *Affonso Sanchez Coelho* mérite encore d'être comparé au Titien par Philippe d'Espagne. Mais les compositions religieuses et historiques cèdent le pas aux thèmes conventionnels empruntés à la mythologie : la peinture végète sans inspiration ni grandeur. Seul le portrait fournit quelques belles œuvres. Un sculpteur portugais, *Manuel Pereira*, fut l'émule du grand Espagnol Alonso Caño.

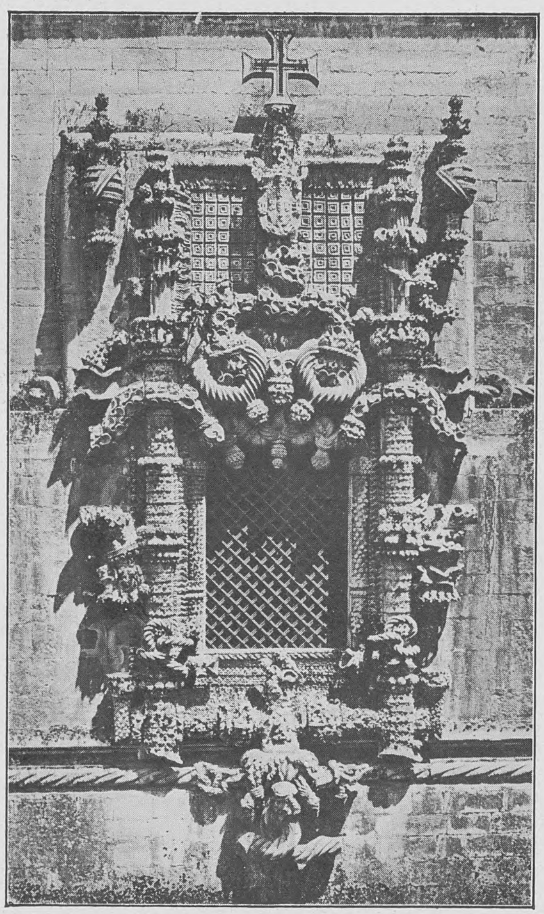
C'était le temps où, l'exemple de Louis XIV fascinant tous les princes d'Europe, chacun voulut faire grand. A D. João, le Louis XIV portugais, sont dus : l'Estrella; l'immense palais de **Mafra**, avec ses retables de marbre précieux, ses moulures de bronze doré, ses 5200 portes et fenêtres, à la construction duquel travaillèrent 25000 ouvriers pendant trois ans. **Queluz**, palais grandiose mais froid, malgré un parc immense, des fontaines, des cascades et des statues sans nombre, est surnommé le *Versailles portugais*. Le lourd, le massif et le riche remplacent le grand dans les constructions de ce siècle ; seuls des *azulejos* bleu et blanc, employés à la décoration, révèlent une manière portugaise.

Vous verrez, dans les musées royaux, de superbes carrosses de gala, chars de triomphe chargés d'or et de figures allégoriques, qui depuis servirent toujours aux grandes cérémonies officielles; ils sont de cette époque : cela n'est pas un bien grand titre de gloire.

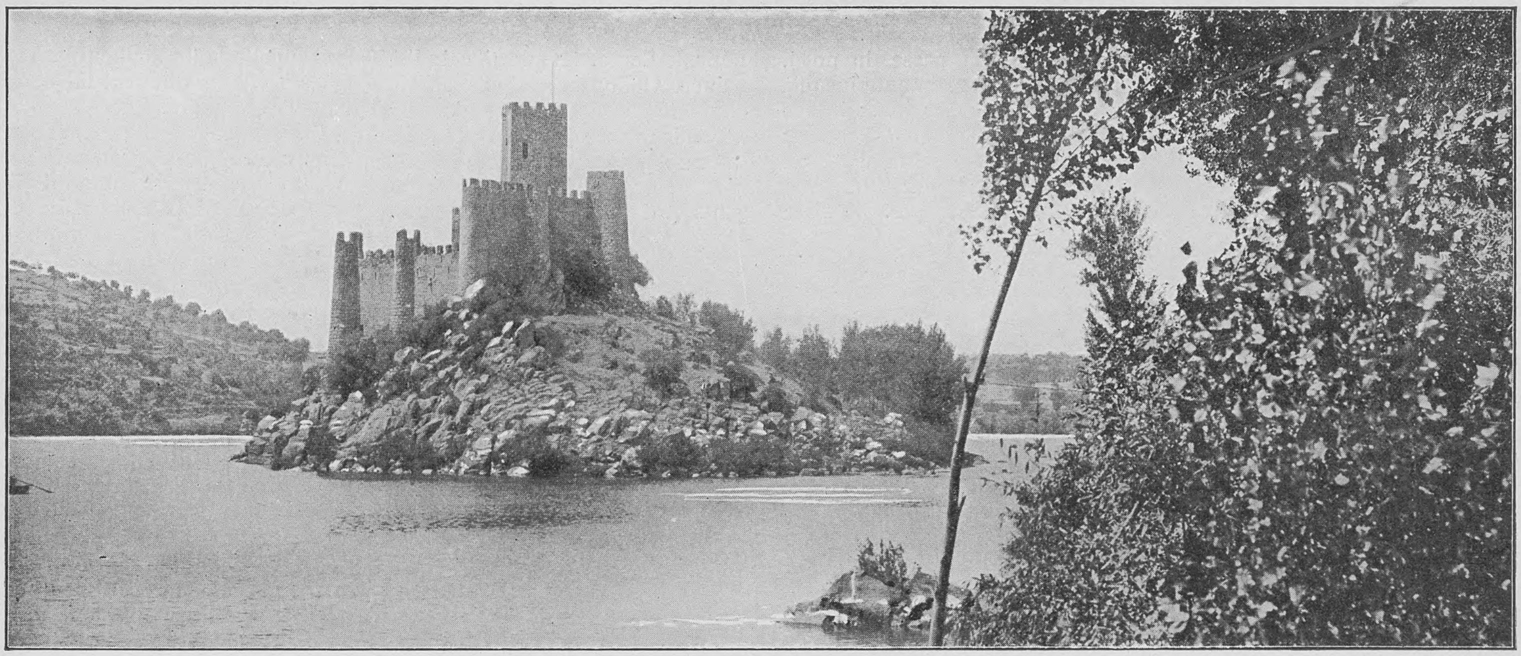
La fin du XVIIIe siècle marque un éveil : *Machado de Castro* exécute la statue équestre de Joseph Ier; la sculpture sur bois et la terre cuite produisent des œuvres estimables. En peinture, *Domingos Sequeira*, par son tempérament dramatique, *Vieira Portuense*, par la douceur et le charme, se montrent de vrais et grands artistes.

Il fallut le coup de tam-tam romantique pour éveiller les endormis. Après *Herculano* et *Garrett*, qui rompent en visière avec le convenu académique à la manière de David, *Soares dos Reis* et *Silva Porto* sont les rénovateurs de l'art portugais. Silva Porto est l'âme du paysage : nul n'a mieux rendu la poésie mélancolique des champs. *Henrique Pouzão* coloriste bizarre, *Xavier Pinheiro* dans les couchers de soleil, *Jose Malhoa* dans les scènes rustiques, *Carlos Reis* coloriste ardent, *Jorge Collaco* peintre des fantasias et des fantastiques chevauchées, Mme *Bordallo* la fée des fleurs, avec Mmes *Munró* et *Greno*, *Marques d'Oliveira* le poète des champs, et combien d'autres encore, forment une lumineuse phalange de paysagistes. Parmi les aquarellistes qui excellent à rendre la nature : *Hogan*, *João Vaz*..., le roi D. *Carlos Ier* dont les marines, éclairées d'étranges lueurs, révèlent un poète épique de la mer.

Columbano est le plus grand peintre moderne du Portugal; *Soarez dos Reis*, son plus grand sculpteur, celui qui incarne le mieux l'âme mélancolique de la race. Citons enfin parmi les architectes : *José Luiz Monterio*, auquel est dû le magnifique palais du Congrès; le maître *Leandro Braga*, sculpteur de mérite; *Raphael Bordallo*, dont le crayon satirique rappelle ceux de Daumier et de Gavarni.



THOMAR : FENÊTRE DU CHAPITRE.



Phot. Emilio Biel.

LE *CASTELLO D'ALMOUROL*, SUR UN ÎLOT DU TAGE.

LE TAGE ET LISBONNE

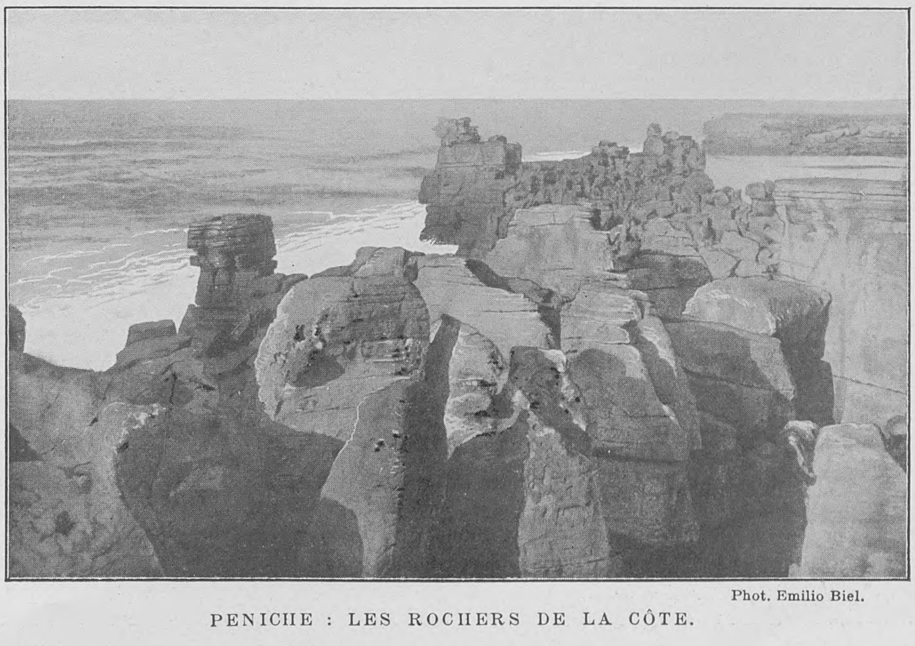
LE TAGE

Par le rayonnement du *Tage*, Lisbonne fut, au XVIe siècle, l'un des centres du monde. Il y a un violent contraste entre l'impuissance du grand fleuve dans sa course sauvage à travers le plateau de Castille et l'explosion de vie qui jaillit sur ses rives, lorsqu'il aborde enfin le terre-plein portugais. Encore tout frémissant des contraintes imposées à sa course par les raides parois de sa prison, le *Tage* aborde la frontière portugaise au-dessous d'Alcántara, la longe à partir du confluent de l'Elgas, jusqu'à celui du Sever, et entre alors définitivement en Portugal.

Cette haute région ne diffère guère d'un pays à l'autre; jusqu'en amont d'*Abrantes*, le fleuve roule dans une vallée étroite qu'interrompt la traverse des *Portas de Rodão;* mais peu à peu ses rives s'écartent, les eaux se dégonflent, s'étalent. L'afflux du *Zézère*, qui draine le flanc sud-oriental de la serra da Estrella, achève de modifier le caractère torrentiel du *Tage* et en fait un fleuve de plaine; ses eaux flânent à travers d'innombrables îlots sablonneux. Les crues gagnent en étendue ce qu'elles perdent en hauteur : de 30 mètres sous les arches du pont d'*Alcántara*, le gonflement tombe à 16 mètres environ vers *Abrantes*, 7 mètres ou un peu plus à *Santarem;* mais la nappe fluviale peut alors couvrir une superficie de 40 000 hectares, entre Tancos et Alhandra. C'est le Nil du Portugal : enrichie de son limon, cette plaine produit en abondance le froment, le maïs; sous un ciel admirablement pur pendant la moitié de l'année, grâce à une atmosphère généralement tiède, à des hivers courts et exempts, sinon de brumes, du moins de neige et de froid, l'Estrémadure portugaise, qu'arrose et féconde le *Tage*, occupe une place éminente parmi les contrées les plus productives d'Europe.

Presque aussitôt, en aval de *Salvaterra*, le delta commence : un bras dérivé du fleuve capte en passant, sur la gauche, le rio Sorraia et la Ribera de S. Estevão; dans l'intervalle s'étendent les terres basses et marécageuses des *Lezirias*, dont l'extrême promontoire est baigné par le flux de l'estuaire. Alors le *Tage* est moins un fleuve qu'un bras de mer : il s'épanouit sur une largeur de 5 à 12 kilomètres, à l'est de Lisbonne; les flottes du monde entier pourraient tenir à l'aise dans cette rade immense, la fameuse « mer de paille », un vrai golfe intérieur dont la nappe s'étend au loin jusqu'à la passe, large de 1 à 3 kilomètres, qui lui ouvre le champ de l'Océan. Un banc longitudinal détermine, dans le couloir d'accès, deux chenaux distincts : le *Corredor* et la *Barra grande;* le premier, large environ de 500 mètres, avec une profondeur de 11 à 12 mètres à marée basse, longe la côte du nord à partir du fort de S. Julião; l'autre, ou chenal du sud, offre des profondeurs de 27 à 30 mètres, qui s'atténuent graduellement, par les hauts fonds de la barre, mais n'atteignent jamais moins de 10 à 11 mètres par les plus basses mers. C'est la passe du sud qui est la plus fréquentée des navires; de ce côté également se trouvent les plus grandes eaux du fleuve et le courant le plus fort.

La tour de *Bugio*, bâtie sur un écueil dans le prolongement de la pointe extrême qui marque la rive gauche du *Tage*, éclaire l'entrée de



Phot. Emilio Biel.

PENICHE : LES ROCHERS DE LA CÔTE.

la passe du sud, en face de *S. Julião*, vedette de la passe du nord. L'amplitude des marées varie de $0^m,90$ à $3^m,80$; le flux remonte jusqu'à *Mugem*, à 74 kilomètres de l'embouchure, deux fois par jour; il lave les berges étales au fond de la « mer de paille » et agite l'eau des canaux qui enveloppent l'extrémité méridionale des Lezirias. La salure des eaux suit l'alternance des envahissements de la mer et des apports du fleuve; déjà des salines bordent la rive entre Alhandra et Sacavem. Le *Tage* est navigable jusqu'au confluent du *Sever*, c'est-à-dire jusqu'à la frontière; mais les conditions de la navigation sont très diverses. Tandis que les bateaux à vapeur remontent jusqu'à Azambuja, des barques de 50 tonneaux peuvent seules franchir les 87 kilomètres qui conduisent jusque vers Abrantes. Enfin, de ce point au confluent du Sever, le fleuve, encombré d'écueils et coupé de rapides, n'est plus accessible qu'aux barques de 6 tonneaux; encore cette navigation n'est-elle pas sans risques. On connaît la fougue torrentielle du *Tage* en Espagne. Pour une longueur totale de 840 kilomètres, le fleuve n'en a que 256 en Portugal, mais sa bienfaisance alors rachète ses premiers emportements.

Abrantes défend le débouché des montagnes sur la plaine portugaise : cette position est d'importance. Ce fut le pivot de l'invasion française conduite par Junot en 1807. Napoléon voulait interdire la Péninsule et principalement le Portugal aux Anglais qui, depuis le traité de Methuen, y parlaient en maîtres, toujours prêts à prendre pied de ce côté sur le continent. Le prince régent de Portugal fut sommé d'adhérer au blocus continental. Par le conseil même du ministre britannique et pour gagner du temps, le prince s'engagea officiellement à fermer ses ports aux Anglais, mais en même temps il prenait ses dispositions pour chercher un asile au Brésil. De son éphémère conquête, Junot ne retint que le titre de *duc d'Abrantès*.

D'un seuil élevé sur la rive droite du Tage, **Santarem** domine la plaine de l'Estrémadure portugaise. C'était l'avant-poste de la capitale. L'antique *Scalabis* emprunta depuis son nom à la gracieuse légende de *sainte Irène* (Santarem). Tous les conquérants se sont retranchés sur ce môle : après les antiques Lusitaniens, les Romains, les Goths, les Maures. Alphonse VI de Castille, en 1093, et après lui Alphonse Henrique (1147) prirent possession de la citadelle : le flot de l'invasion *almohade* vint se heurter contre cet écueil et reflua sous l'énergique défense de l'infant don Sanche. Il ne reste de la vieille forteresse que le nom : *Alcaçova*, et quelques pans de murs auxquels s'appuie un jardin public, d'où la vue se déroule sur le flot argenté du *Tage*, jusqu'à l'horizon de Lisbonne. Bien qu'elle ait perdu son aspect guerrier, et malgré bien des déprédations, *Santarem* est riche de souvenirs. Dans la belle église gothique de Graça, une grande dalle recouvre les restes de *Pedro Alvarez Cabral* et de *dona Isabel de Castro*, son épouse, pauvre tombeau pour un marin de génie auquel le Portugal dut le Brésil et ses incalculables richesses. Un autre sarcophage de cette église porte les deux statues en relief de *D. Pedro de Menezes*, comte de Vianna, et de sa femme dona Beatriz Coutinho. D. Pedro de Menezes était gouverneur de Ceuta. Le quartier de l'*Alfange* rappelle la fin malheureuse du prince Alphonse, seul fils légitime de Jean II, qui mourut là, d'une chute de cheval, dans une humble cabane de pêcheurs.





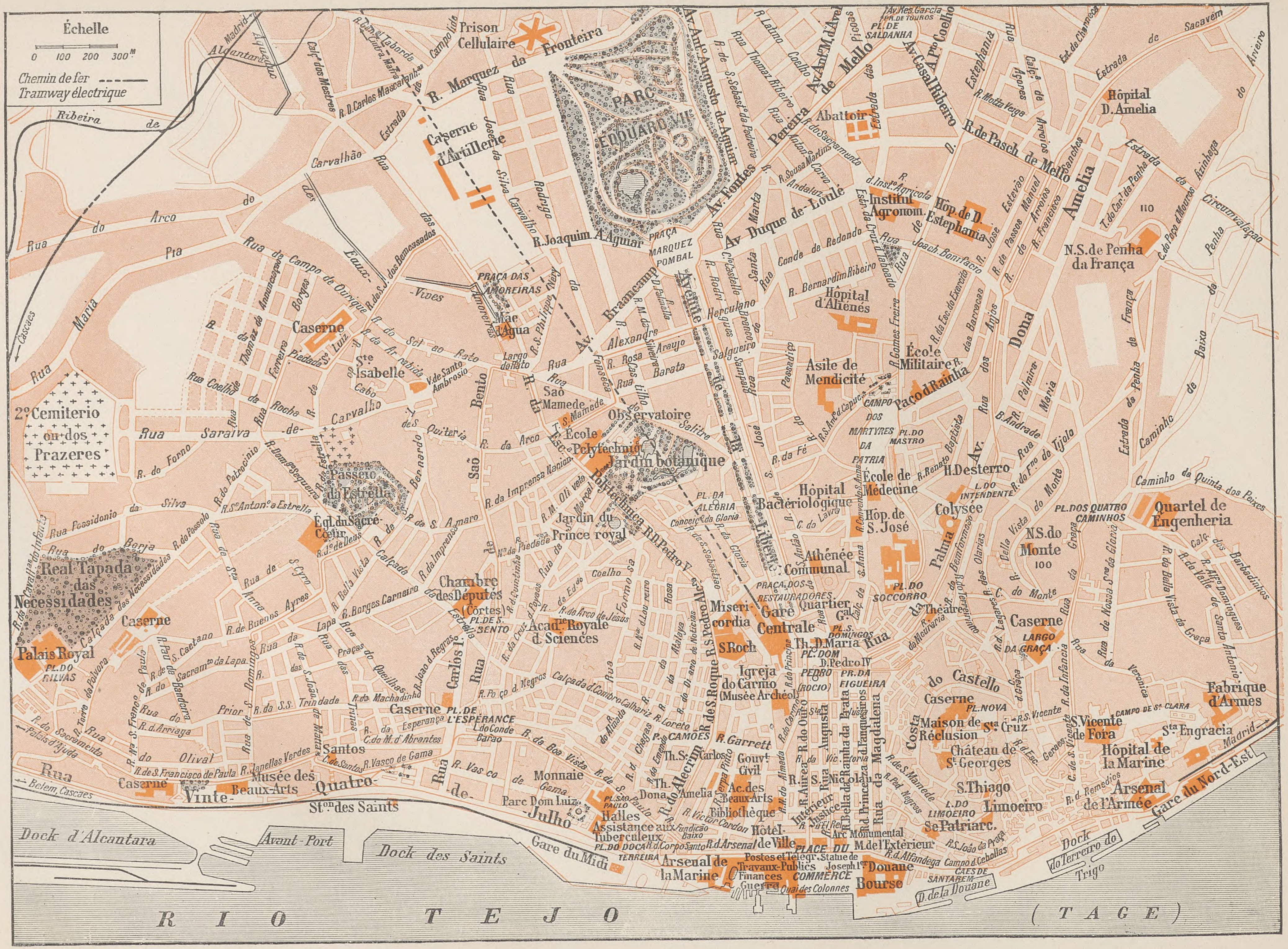
VIEUX CHÂTEAU D'OBIDOS.
FONTAINE « *DAS FIGUEIRAS* », A SANTAREM.

Par les vastes prairies que baigne le *Tage*, errent en liberté des chevaux à demi sauvages, dont la race, trop vantée peut-être, n'offre pas la finesse et le développement que l'on peut attendre de soins intelligents et d'un élevage rationnel. Presque toujours à l'air, les animaux sont forts et sains : on vante leur légèreté, pour ne pas dire leur maigreur. Plantureusement nourris au temps trop court des nouveaux pâturages, les chevaux reculent devant l'inondation, gîtent l'hiver comme ils peuvent, cuisent l'été, sans abri contre des essaims de mouches qui les dévorent, à la merci de l'heureux hasard qui leur procurera une poignée d'orge ou de maïs, ou cherchant à travers les oseraies un festin problématique.

Au temps de la moisson, la campagne de *Santarem* se transforme en une ruche laborieuse : au milieu des prairies et des jardins, des oliveraies et des vignes, les travailleurs de la terre, accourus des régions voisines, se répandent en troupes joyeuses; les charrettes, chargées à rompre, déversent sur l'aire des pyramides de gerbes dorées. Sur le *calcadouro*, fait de glaise résistante et nettoyé avec soin, les gerbes sont étendues : on ne bat pas au fléau; le dépiquage se fait au moyen de rouleaux armés de pointes que tirent les animaux, des bœufs aux heures fraîches du matin, des chevaux et des mules quand le soleil darde ses rayons plus chauds. Il n'y a point d'arrêt. En juin-juillet, époque de la moisson au *Ribatejo*, la brise souffle ordinairement du nord, entre 2 et 5 heures de l'après-midi. On en profite pour vanner le grain à l'air libre, le *passer au vent*, à la pelle, jusqu'à complet nettoyage. C'est un labeur universel jusqu'au moment où, de la haute tour du *Cabaceiro*, tombe avec le soir le signal de la retraite et du repos des travailleurs. Lourd et massif d'aspect, le *Cabaceiro* porte une cloche ancrée par quatre barres de fer à ses angles de pierre; autour d'elle, six grandes cruches en terre cuite recueillent et multiplient les ondes sonores. Cette fruste machinerie et la robustesse de la tour s'harmonisent avec la rude allure des clients rustiques auxquels le *Cabaceiro* distribue le travail, les repas et la sieste, aux heures chaudes du jour. C'est la *Vela* de Grenade jetant, du haut de l'Alhambra, ses notes joyeuses à tous les échos d'alentour.

La rive droite du *Tage*, directrice du fleuve, porte les eaux sur sa gauche : d'un côté l'amont, de l'autre l'aval. Cette dissymétrie des deux bords apparaît surtout au delà du goulet de la « mer de paille », entre la crayeuse serra d'*Arrabida* et les hauteurs basaltiques qui constituent la dorsale de Lisbonne, du côté de Cintra. Tandis que la rive gauche reste basse et étend vers le sud une plaine monotone, la rive droite se soulève au-dessus de *Cascaes*, avec le cap *Razo*, se hérisse au cap *Roca* en crêtes déchiquetées que balayent des courants dangereux : en haut, se dressent, à 488 mètres, les vieux murs du couvent de Peninha et, plus haut encore, le magnifique belvédère du château royal de la *Peña*, hissé sur la butte de *Cintra*.

PLAN DE LISBONNE





Phot. Rocchini.

LISBONNE ; ARC TRIOMPHAL, PLACE DU COMMERCE ET STATUE DE JOSEPH Ier.

LISBONNE



AU JARDIN BOTANIQUE.

Dans un domaine distinct, mais non séparé, enveloppée d'un sol mouvementé qui lui sert de défense naturelle, sans opposer d'obstacle infranchissable, au débouché d'un grand fleuve, véhicule d'une région très fertile, mais surtout grande porte de l'Océan, la capitale portugaise semblait garantie contre les traîtrises du sort et promise à un brillant avenir. Le danger vint pour elle du sol même sur lequel elle est assise. A l'est du massif granitique de *Cintra*, des nappes basaltiques, étendues sur le bord septentrional de l'estuaire du *Tage*, révèlent autour de *Lisbonne* d'anciens volcans sous-lacustres dont l'activité s'est manifestée à plusieurs reprises. Telle est la cause probable des tremblements de terre de 1531 et de 1755 : ce furent les plus terribles. La première secousse avait renversé un grand nombre d'édifices ; au second coup, et en moins de quatre à cinq secondes, tout *Lisbonne* s'écroula : 15 000 habitants, disent les uns, 40 000 affirment les autres, trouvèrent la mort sous les décombres de leurs maisons. Épouvantés, les survivants se pressaient au bord du fleuve, quand une vague monstrueuse, s'élançant de la mer, fondit sur les malheureux et les engloutit. Seul le quartier voisin de la citadelle échappait au désastre. Pour comble de malheur, l'incendie soulevé des foyers déserts acheva de dévorer ce que l'eau de la mer et le feu de la terre avaient épargné.

L'onde vibratoire dont *Lisbonne* tremblait sur sa base, comme un homme pris de vertige, atteignit, au nord, Porto, qui fut démoli en partie ; au sud, Cádiz, dont les murs s'effondrèrent : au delà même du détroit, le Maroc perdit la plupart de ses grandes villes. Il fallut reconstruire la capitale ; on ne s'étonnera guère d'y rencontrer si peu d'anciens monuments. Lisbonne compte 356 000 habitants.

Une traînée de verdure descend, avec l'avenue de la Liberté, jusqu'au creux vallon où se concentre la vie de *Lisbonne*. De la place D. Pedro, qui en occupe le premier plan, un faisceau de rues bien alignées, les seules peut-être parfaitement plates et droites de la capitale, débouche sur les quais du Tage, par la vaste esplanade du Commerce. C'est là que roule le mouvement des affaires : de brillants magasins, les vitrines des orfèvres, les étalages des libraires éveillent la curiosité du passant ; on s'arrête aux banques ou dans les entrepôts, on flâne devant les bazars et les boutiques achalandées des marchands de tabac et de cartes postales : elles ne manquent guère ici plus qu'ailleurs. A certaines heures, la place *Dom Pedro* et les colonnades en bordure deviennent le rendez-vous du beau monde, celui qui vient pour voir et pour être vu.

C'est ici le *Forum* portugais. Entre la vieille cité, qui couronne les hauteurs de droite, et la ville nouvelle, perchée sur les escarpements de l'ouest, la pensée se reporte involontairement à l'antique Forum romain, que surplombaient de part et d'autre l'esplanade du Palatin et les hauteurs du Quirinal. Il ne faut rien exagérer, ni prendre une

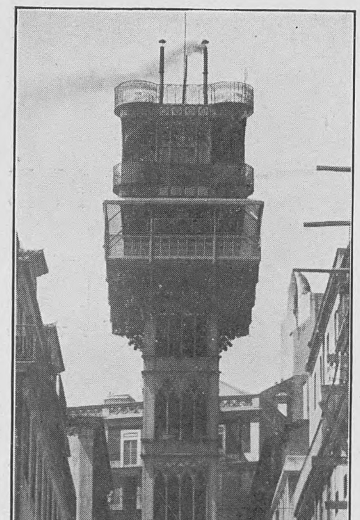
lointaine analogie de terrain pour une ressemblance véritable. Mais imaginez l'entassement titanesque des palais impériaux juchés sur la crête d'où les ogives du *Carmo* bâillent lamentablement dans les airs. Quelle avalanche de marbre eût précipité de là-haut le tremblement de terre qui secoua *Lisbonne* jusque dans ses profondeurs! Mais quel spectacle, si ce rêve grandiose se fût jamais réalisé! Il manquerait pourtant à cette vision (car ce n'est pas autre chose) la pièce maîtresse du décor, cette incomparable toile de fond que dessinaient en relief les colonnades des temples de Saturne, de la Concorde et de Vespasien et, plus haut, la chevauchée d'arcades du Tabularium projetée sur le fond cru du ciel, au bord même de la terrasse où planait, impassible, en plein azur, le temple de Jupiter Capitolin. *Lisbonne,* hélas! n'a pas de Capitole; mais sa roche Tarpéienne, si l'on voulait épuiser la comparaison, rendrait des points au rocher fameux d'où tant d'illustres condamnés firent, à Rome, la suprême culbute.



LISBONNE : FAÇADE DE LA GARE CENTRALE.

Encore que de belles proportions, la *place D. Pedro* est d'allure modeste. Au centre se détache la statue de l'empereur D. Pedro IV, portée sur un soubassement en granit de Porto, par une élégante colonne à chapiteau corinthien : quatre statues assises, emblèmes de la Justice, de la Force, de la Prudence et de la Modération, ornent le piédestal; aux panneaux sont sculptés les écussons des seize principales villes du Portugal. D'en bas, l'on ne se douterait guère que la statue a plus de 3 mètres; il est vrai qu'elle se trouve à 27 mètres de haut. Le monument a été construit par des artistes portugais sur les plans de deux Français, Robert et Dabieux.

Un autre souvenir cher au cœur des Portugais a trouvé sa consécration au débouché de cette place sur l'avenue de la Liberté : cela s'appelle le *Monumento dos Restauradores de Portugal;* un obélisque, érigé en 1882, rappelle le soulèvement du 1er décembre 1640, qui préludait à l'expulsion des « intrus espagnols » et mettait fin aux « soixante ans d'esclavage ».



UN ASCENSEUR PUBLIC.

Deux fontaines monumentales embellissent la place *D. Pedro*. Au fond, le théâtre D. Maria II tient la place de l'ancien palais de l'Inquisition : un beau portique de six colonnes se détache de la façade en marbre rose et blanc; au sommet du fronton, la statue de Gil Vincent, fondateur du théâtre portugais; sur les angles, Thalie et Melpomène; au tympan, un beau groupe d'Apollon et des Muses. Ce théâtre fut inauguré le 13 avril 1846. Un pavage de mosaïques noires et blanches ondule sur l'étendue de la grande esplanade et en fait presque, entre les rangées d'arbres qui l'entourent, un salon où l'on cause.

C'est en effet l'endroit le plus animé de la capitale; depuis les marchands ambulants et les ménagères qu'attire dès le matin le marché voisin de la *praça da Figueira*, jusqu'à la cohue pressée, toujours en retard, des fonctionnaires qui se hâtent vers la Poste, la Douane ou les ministères, qui ne passe au **Rocio?** (c'est le surnom de la place D. Pedro). A l'heure de la promenade défile la foule élégante et désœuvrée qui se rend à l'*Avenida de la Liberdade,* Champs-Élysées de Lisbonne. Les curieux attendent, groupés entre amis, simplement appuyés à quelque colonne ou assis à la terrasse des cafés. Les langues vont leur train. On se raconte les potins du jour, on pérore; de ces parages prennent leur essor les critiques acerbes, les canards politiques, les théories sonores et les décevantes chimères. Ce monde pourtant est calme d'apparence, moins animé, plus contenu, plus bourgeois qu'à Madrid, au Retiro. Les hommes font assaut d'élégance, arborent des cravates et des plastrons impeccables; ils sont brillants, peut-être trop chargés de métal. A défaut de la beauté régulière, moins rare pourtant qu'on ne le dit, les femmes ont de la grâce, des yeux expressifs, une grande douceur de physionomie et d'allure. Elles s'habillent avec goût, je parle de la classe aisée, plus éloignée du peuple qu'en Espagne et plus rapprochée de l'aristocratie. A vrai dire, depuis les coups terribles qui lui furent portés par le marquis de Pombal, au XVIIIe siècle, la vieille noblesse se réduit à une douzaine de familles bien appauvries, dont les plus riches, attachées à d'anciennes traditions qui paraissent désormais sans objet, vivent pour la plupart à l'étranger. En revanche, les anoblis de fraîche date sont légion : leur vanité vient en aide à la pénurie du Trésor; les comtes pullulent ici, comme en Espagne les marquis. Cette innocente industrie fait la joie de tout le monde.

Pour le peuple, il porte la vie comme il peut : sa résignation ressemble à une sorte de fatalisme; mais tandis que le *suffrido* espagnol crie sa misère tout en l'acceptant, le *soffredor* portugais l'endure en silence. *Pacencia!* en Portugal, *Mañana!* en Espagne : le même refrain exprime la même apathique résignation. Sous la différence des traits et de l'allure, Espagnols et Portugais ne peuvent renier un air de famille. Ils sont de même race en effet, mais comme des frères qui eurent quelquefois maille à partir, ils ont depuis longtemps cessé de se plaire ou du moins veulent en avoir l'air. C'est une façon d'affirmer sa personnalité. Si les mêmes qualités fondamentales de bonté se retrouvent chez les deux peuples, elles s'allient, chez les Portugais, à une douceur qui contraste avec l'âpreté de leurs voisins. « L'éducation est ici bien plus répandue qu'en Espagne, le bon ton et le savoir-vivre sont plus fréquents. Un peu jaloux de cette supériorité, les Espagnols la déprécient, trouvent leurs voisins maniérés, « enflés, » cérémonieux, prétendent qu'ils sont constamment préoccupés de se grandir, parlant de *milreis* pour exprimer des centimes, comptant leurs chevaux par les pieds, au lieu de les compter par tête..... On prodigue un peu, en effet, les phrases et les protestations polies. A l'inverse du *don* espagnol, le *dom* portugais est le privilège de quelques membres d'anciennes familles, plus précieux même qu'un titre de noblesse. Mais, en revanche, toutes les femmes sont *dona*. L'instruction est aussi plus répandue et l'on est moins renfermé dans son étroit horizon; on connaît mieux le dehors, on est plus au courant du mouvement moderne, de la vie artistique, littéraire et scientifique; on a le goût de

la musique, de la lecture, des voyages, et dans une certaine mesure on connaît l'étranger. » (*Espagnols et Portugais chez eux*, par M. QUILLARDET.)

A *Lisbonne,* la vie coule; elle est plus âpre à Madrid. Les hôtels ici sont meilleurs et moins chers; on mange mieux qu'en Espagne : cela se voit aux mines fleuries. La poste, les chemins de fer sont moins rudes aux pauvres voyageurs, bien que les trains ordinaires de province ne marchent pas non plus à des vitesses exagérées; il n'y a qu'un train commode pour les grands parcours, le rapide international de Lisbonne à Paris par Salamanque, Burgos, avec bifurcation de Medina del Campo sur Madrid-Saragosse-Barcelone ou Madrid-Cordoue-Séville. Peu de capitales sont aussi bien pourvues que *Lisbonne* en moyens de communication. Toutes les plaisanteries que l'on a faites n'enlèvent rien



Phot. Rocchini.

LISBONNE ; LE *ROCIO* OU GRANDE PLACE D. PEDRO ET THÉÂTRE DONA MARIA.

à la commodité de ces petits tramways électriques qui, du Rocio, leur centre de ralliement, filent dans tous les sens, pénètrent les vallons, s'agrippent aux pentes, enveloppent la ville d'un mouvement continu. Qu'il faille pour y prendre place donner 20 reis ou plus, cela paraît exorbitant au premier abord, mais 20 reis ne font pas 20 sous : avec un peu d'attention, l'on a bientôt fait de compter. Pour qui a dû s'embrouiller la cervelle aux calculs de la monnaie turque, dont la valeur varie souvent avec l'effigie des sultans, les comptes de la monnaie portugaise peuvent paraître un jeu d'enfant. Le *milreis* doit être pris pour unité, comme notre pièce de cent sous: tout s'explique dès lors. L'hôtelier qui vous demande 3000 reis par jour, ou mieux 3 *milreis,* c'est-à-dire trois fois cent sous, ne montre pas en somme, malgré l'exagération apparente de son chiffre, des exigences exorbitantes. Il y a d'ailleurs la contre-partie : pour un louis de 20 francs en or (l'oiseau rare en Portugal), on vous rendra 4 milreis ou *4000 reis,* une fortune en papier; 100 francs vont bourrer votre portefeuille de 20000 reis : vous voilà riche! Cette énormité des chiffres produit d'amusantes rencontres.

Le terrain de *Lisbonne* est si mouvementé, certaines crêtes sont si hautes, que les tramways ne sauraient grimper au faîte : des funiculaires et de *vastes ascenseurs* à l'air libre viennent à la rescousse; l'on court et l'on vole à la fois. Sur cette même place Dom Pedro, à l'angle de la grande avenue de la Liberté, la *gare centrale* arrondit l'arc en fer à cheval de sa double porte, semblable à l'entrée d'un tunnel. Il a fallu en effet percer la colline occidentale de *Lisbonne* pour frayer une issue à la voie ferrée : jamais façade de gare ne fut plus significative.

Au sortir de l'*Arc triomphal* qui clôt, un peu brusquement, la *rua Augusta,* c'est tout à coup une irruption de lumière, tout l'horizon du Tage qui se découvre à perte de vue, dans le rayonnement de la place du Commerce. Une balustrade s'attache à la rive du fleuve : j'ai vu quelque part, à Venise, à Constantinople, ces colonnes de marbre et le large escalier qui baigne ses degrés luisants dans le clapotis du flot. La perspective est admirable : un seul monument, la statue équestre de Joseph Ier se dresse au milieu de l'immense esplanade; de part et d'autre, pour laisser le champ libre à la vue, les grands édifices qui lui font cortège écartent l'enfilade de leurs galeries : à droite, la Bourse, la Douane, le ministère des Affaires étrangères; à gauche, ceux de la Guerre, des Finances, des Travaux publics, les Postes et Télégraphes, sur le front de l'arsenal maritime.

Au fond, un peu en retrait, l'Hôtel de ville, l'Intérieur et la Justice, à la place de l'ancien palais royal ou palais *da Ribeira,* qui fut bouleversé par le tremblement de terre de 1755. C'est de là, qu'en 1640, jaillit le premier signal de l'indépendance. Avec la Résidence royale, l'hôtel des Indes, les Entrepôts et l'Arsenal rappelaient un long rêve de puissance et éveillaient dans les cœurs portugais de patriotiques souvenirs que ravivait le *Terreiro do Paço* ou place du Palais, nom par lequel on désignait l'Esplanade. Ce mot évocateur a eu le sort des grandes choses dont il était une survivance : au Terreiro do Paço succède la *place du Commerce,* et c'est le XVIII[e] siècle de Pombal qui infligea cette vulgarité à la glorieuse rive du Tage.

LA VILLE ANCIENNE

Elle s'élève en amphithéâtre sur le promontoire dessiné par le Tage et le vallon transversal qui est devenu le cœur de la capitale : le *Castello de São Jorge* en formait le couronnement. C'est là, sur ce contrefort du

plateau basaltique et calcaire de l'Estrémadure, admirablement préparé pour la défense, qu'à la place de l'antique *Olissipo,* les Romains fondèrent le siège de leur domination sur le Tage inférieur : le municipe s'appelait *Felicitas Julia ;* de maigres restes de thermes, d'un théâtre et d'un temple rappellent l'établissement romain. Après Rome, les Alains (407) et les Wisigoths, puis les Maures occupèrent cette crête ; les Maures la désignaient sous le nom de *Licheboûna*. La réaction contre la conquête, groupée autour de Pélage, dans les Asturies et, peu à peu, la reprise du sol national sur l'Islam envahisseur, conduisirent les chrétiens, par degrés, au pied de la citadelle du Tage. *Lisbonne* fut emporté par Alphonse Henrique (1147), avec le concours d'une armée de croisés qui se rendaient en Palestine. Sur la *praça Nova,* une tête en marbre, scellée à côté de la *porta do Sol* actuellement murée, rappelle le dévouement de Martim Moniz qui sacrifia sa vie pour ouvrir passage aux assiégeants.

Place forte de premier rang, *Lisbonne* n'était pas encore capitale. Ce fut, un siècle plus tard, Alphonse III qui lui conféra ce titre, en quittant

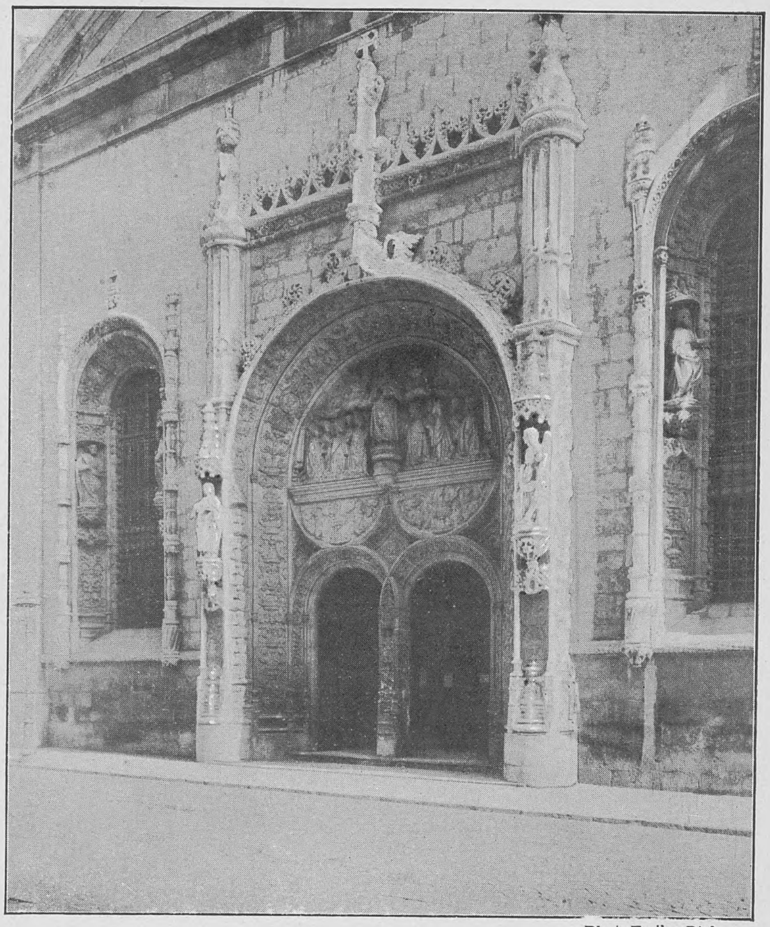


Phot. Rocchini.

LISBONNE : LA VIEILLE CATHÉDRALE.

Coïmbre (1260) pour fixer sa résidence sur le Tage. La prospérité de *Lisbonne* grandit avec celle du Portugal : c'était, au temps des grandes découvertes et de la conquête des Indes, la ville la plus riche d'Europe. L'enivrement du succès et la désaffection de l'effort qu'entraîne une richesse subite, trop facilement acquise, furent la première cause d'une décadence facile à prévoir. Soixante ans de domination espagnole y mirent le comble, en jetant le Portugal dans des hasards où sa flotte fut anéantie, ses colonies perdues, au profit de la Hollande. *Lisbonne* se relevait de ces épreuves, quand le tremblement de terre de 1755 lui porta un coup terrible. Dans ces tristes conjonctures, la ténacité du marquis de Pombal, tyran de génie qui, malgré bien des erreurs, s'imposait au roi Joseph Ier et à son temps, contribua puissamment à relever *Lisbonne* de ses ruines. Avec le XIXe siècle, c'est la guerre contre l'invasion, le transfert de la résidence royale à Rio de Janeiro, la perte du Brésil, la révolution et la guerre civile. Aucun malheur ne fut épargné à la capitale portugaise : elle se redresse à présent, rajeunie par l'épreuve et prête à de nouveaux efforts.

Une terrasse dominante, d'où la vue découvre quelques restes du moyen âge noyés dans l'échafaudage des maisons et les remous de la vieille ville, les cuirassés à l'ancre, immobiles sur rade, si petits que l'on dirait des jouets d'enfants, des voiles qui s'inclinent gracieusement à la brise, comme de grands oiseaux, les canots rapides dont le sillage étincelle en traînes de diamants : c'est là ce qu'il faut aller voir du haut du château Saint-Georges. Alphonse III y avait construit le *paço de São Bartholomeu,* son successeur D. Diniz le *paço da Alcaçova* où résidèrent les rois de Portugal jusqu'à Manuel le Fortuné qui descendit à la rive du Tage. Palais *da Ribeira,* palais d'*Alcaçova,* tout fut renversé par le tremblement de terre du XVIIIe siècle. Pour peu que l'on sache voir, en parcourant *Lisbonne,* l'écho de la terrible catastrophe qui l'éprouva si cruellement revient à chaque pas, comme l'obsession d'une plainte funèbre à travers des ruines. Les monuments qui ne furent pas ren-



Phot. Emilio Biel.

PORTE DE L'ÉGLISE DE LA CONCEIÇÃO VELHA.

versés eurent beaucoup à souffrir. A mi-côte du château Saint-Georges, la cathédrale, *Sé Patriarchal,* édifiée par Alphonse Henrique à la place d'une ancienne mosquée (1150), puis reconstruite par Alphonse IV après le tremblement de terre de 1344, fut secouée, au XVIIIe siècle, si lamentablement, qu'il ne reste de l'édifice gothique du XIVe siècle que les deux bras du transept et les chapelles du déambulatoire : le dôme s'effondra ; le toit et le clocher flambèrent. On a relevé le temple et raccourci ses deux tours trapues auxquelles une médiocre galerie de raccord et une rosace plus pauvre encore ne parviennent pas à donner l'air d'une façade de cathédrale.

Tel fut, plus ou moins, le sort des édifices religieux échelonnés sur les versants de la vieille ville : *São Vicente de Fóra,* église de la Renaissance, autrefois hors les murs, dont la nef richement décorée de marbre et surmontée d'une voûte en berceau, perdit son couronnement qui s'écroula ; *Santa Engracia,* édifice circulaire semblable à une ruine, parce qu'il ne fut jamais achevé (dépôt d'artillerie) ; *Notre-Dame-de-Grâce,* rajeunie après le tremblement de terre ; *Nossa Senhora do Monte,* bâtie au XIIIe siècle, ruinée, puis reconstruite, où se conserve le trône épiscopal de são Gens, premier évêque de Lisbonne ; enfin tout là haut, sur le double horizon du Tage et de la serra de Cintra, *Nossa Senhora da Penha da França,* l'église du marin, reconstruite elle aussi après le cataclysme. Même dans le quartier relativement le plus abrité, non loin du fleuve, *Nossa Senhora da Conceição Velha* n'est qu'une reconstitution de l'ancien sanctuaire bâti en 1520 : son portail, somptueusement décoré dans le goût manuélin, provient de l'édifice primitif. Le *Mosteiro de São Vicente,* couvent d'augustins qui sert de résidence au cardinal-patriarche de Lisbonne, conserve dans son cloître les restes de presque tous les souverains de la maison de Bragance, depuis Jean IV jusqu'à Louis Ier (1656-1889) : Alphonse VI et Marie Ire manquent au panthéon portugais.

LA VILLE MODERNE

Dire que Lisbonne s'élève en amphithéâtre au-dessus des rives du Tage, c'est donner une idée incomplète de la réalité : l'amphithéâtre est partout; on monte en funiculaire du côté du fleuve, mais on en descend aussi au revers, dans l'avenue de la Liberté. Imaginez une mer démontée qui s'enfle et se creuse, darde des lames et s'effondre : ballotté sur cette arène mouvante, le navire tantôt plonge et tantôt se redresse, glisse dans des replis sombres où l'on croirait qu'il va périr, puis tout à coup reparaît à la crête des vagues. Ainsi vont les maisons et les jardins, les parcs toujours verts et les édifices récents de Lisbonne : ils montent et descendent, grimpent et dégringolent du nord au sud et de l'est à l'ouest; certaines rues sont des échelles, d'autres de vrais ravins; la marée humaine se moule à tous les reliefs, se drape à tous les creux, déborde sur les plateaux environnants, s'allonge indéfiniment à l'ouest, vers d'anciens faubourgs maintenant englobés dans la grande cité.

Au-dessus de ce dédale surgit, comme la haute mâture d'un navire, la ruine pittoresque du **Carmo**, vieille église gothique dont l'abside, les ogives fuselées, les piliers robustes ont résisté à l'épouvantable ébranlement de 1755 : les voûtes seules ont fléchi et la silhouette de cette glorieuse épave se dresse fièrement au-dessus de la dépression du Rocio. Un ascenseur y monte en quelques minutes : ce terre-plein est l'un des magiques belvédères de Lisbonne, qui en compte tant et de si remarquables. Le souvenir de la victoire libératrice d'Aljubarrota (14 août 1385), qui s'attache à la fondation du *Carmo*, fait de cette ruine romantique une précieuse relique du passé. C'est maintenant un *musée archéologique;* des objets très divers sont disposés dans sa nef à jour ou bien mis à l'abri dans les réduits couverts qui l'accompagnent : antiquités préhistoriques portugaises, monnaies et médailles sous des vitrines, instruments de musique chinois, faïences, porcelaines, un crâne étrusque non loin d'un crâne de l'ours des cavernes, des débris d'armes et d'ossements, des plans et des mosaïques, des statues de marbre figurant les diverses parties du monde, avec des sarcophages, un pilori, un bassin de marbre, une fontaine de style mauresque, une gargouille de Coïmbre, une inscription hébraïque. Tout cela est fort mêlé, d'intérêt très relatif, et la liste en ressemble un peu à un inventaire après décès, mais l'endroit est charmant pour y goûter le repos dans la solitude.

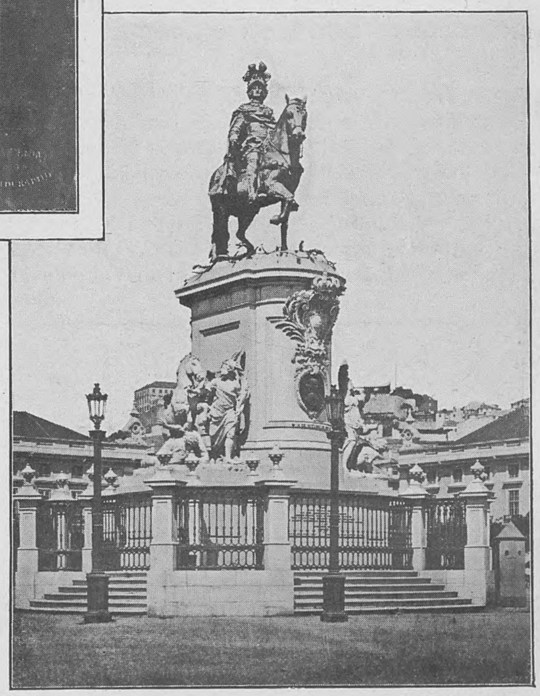


RUINES DE L'ÉGLISE DES CARMES.



STATUE DE *CAMOËS*.

Les collections artistiques, littéraires et scientifiques ne manquent pas à *Lisbonne :* après l'*Académie* et le *Musée des beaux-arts*, la *Bibliothèque*, avec 200 000 volumes, 40 000 médailles, près de 10 000 manuscrits, parmi lesquels la première édition des *Lusiades* de *Camoës*. Le monument du grand poète se dresse non loin de là, au carrefour de la grande rue Garrett et de la voie montante qui grimpe à Saint-Roch et au Jardin botanique. **Camoës** (Camoëns) fut soldat en même temps qu'écrivain de génie; on l'a représenté le front ceint de laurier, l'épée dans la main droite, la gauche pressant sur son cœur son immortel poème. Autour du maître sont groupés quelques écrivains et savants, ses devanciers ou ses contemporains : les poètes *Mausinho de Quebedo, Jeronymo Cõrte Real, Sã de Miranda,* le cosmographe *Pedro Nunes*, l'historien *Fernão Lopes,* les chroniqueurs *João de Barros, Castanheda* et *Azurara*. Le triomphal hommage rendu en 1880 à l'œuvre de Camoës fut la réparation d'un long oubli : méconnu durant sa vie, le poète est à présent porté aux nues; des éditions très soignées et des commentaires savants, des éloges dithyrambiques, des bustes, des médailles, des statuettes, ont germé en moisson touffue à l'occasion des récentes fêtes du tricentenaire. On lit sur le piédestal du monument : *'A Luiz de Camoës. — Par souscription publique aidée par le gouvernement. — Inauguré le 9 octobre 1867.* Une ombre discrète enveloppe la petite place où se dresse le monument : on ne pouvait mieux choisir pour y faire rêver un poète.



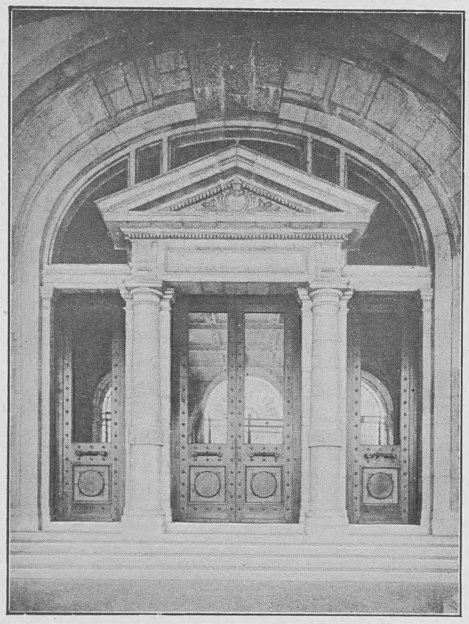
Phot. Rocchini.

STATUE DE JOSEPH I[er].

Camoës rayonne sur les environs. C'est le quartier de l'Académie des Beaux-Arts, de la Bibliothèque et du grand **Opéra S. Carlos.** L'art dramatique et musical est florissant en Portugal. *Lisbonne* possède, outre le grand Opéra dont il vient d'être question : le théâtre de *Dona Maria II,* sur la place Dom Pedro, le théâtre *Dona Amelia* et quelques scènes secondaires où l'on joue des pièces originales, ainsi que des adaptations étrangères d'opérettes et comédies françaises, espagnoles, italiennes. Le théâtre lyrique italien fut ici longtemps sans rival. D. José (1750-1777) dépensa des sommes élevées pour l'entretien de ses théâtres lyriques d'Ajuda, de Salvaterra, de Quéluz et du Tage : les meilleurs ouvrages du temps furent joués par une élite d'instrumentistes et de chanteurs. Le somptueux théâtre du Tage n'eut qu'un éclat éphémère : sept mois après son inauguration (31 mars 1755), il

sombrait dans le terrible cataclysme du 1er novembre de la même année.

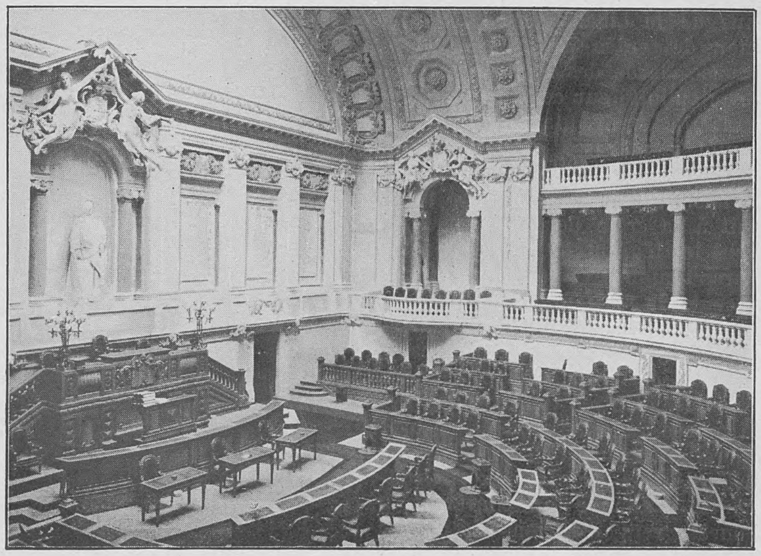
Les libéralités des souverains n'allaient pas seulement aux artistes étrangers : des Portugais étaient envoyés comme pensionnaires en Italie, pour s'y former à l'école des maîtres. *Portugal,* l'un des meilleurs de ce temps, fut un compositeur d'une activité et d'une fécondité prodigieuses; ses œuvres furent applaudies sur les principaux théâtres d'Europe; il est mort en 1815, membre correspondant de l'Institut de France. Ces nobles traditions d'art ne sont pas tombées dans l'oubli. *Lisbonne* possède un Conservatoire de musique, une Académie royale d'amateurs, plusieurs salles de concert et des instrumentistes de grand mérite.



CHAMBRE DES DÉPUTÉS : ENTRÉE DU VESTIBULE D'HONNEUR.

Les sciences coudoient les lettres et les arts. Camoës tend la main au théâtre de S. Carlos et à l'Académie des sciences. Sans parler de l'*École de Médecine* et de son établissement *bactériologique,* de l'*École militaire* et du *Musée d'artillerie* (arsenal), son corollaire naturel, dont l'objet est un peu spécial, *Lisbonne* possède, dans l'*Académie royale des sciences* et l'*École polytechnique,* des institutions scientifiques plus qu'honorables. L'Académie des sciences date de la fin du XVIIIe siècle : sa bibliothèque est très riche, et le zèle éclairé de M. José Leite de Vasconcellos y a réuni une collection d'antiquités préhistoriques nationales, l'une des plus complètes et des mieux ordonnées qui soient.

L'*École polytechnique* occupe les hauteurs qui dominent l'Académie. Sur cette terrasse élevée, admirablement choisie pour bien voir, l'*Observatoire astronomique* arrondit sa coupole et la station *météorologique* étage ses appareils enregistreurs au-dessus de l'extraordinaire forêt du *Jardin botanique.* Peu de parcs sont aussi bien entretenus que ce jardin; la flore des pays exotiques y atteint d'étonnantes proportions; l'on se croirait, le long de ces allées ombreuses qui dévalent entre les aloès géants, sous les fourrés de bambous, les bois de cocotiers, dans l'exubérante région des tropiques, au Brésil, en Australie, dans les



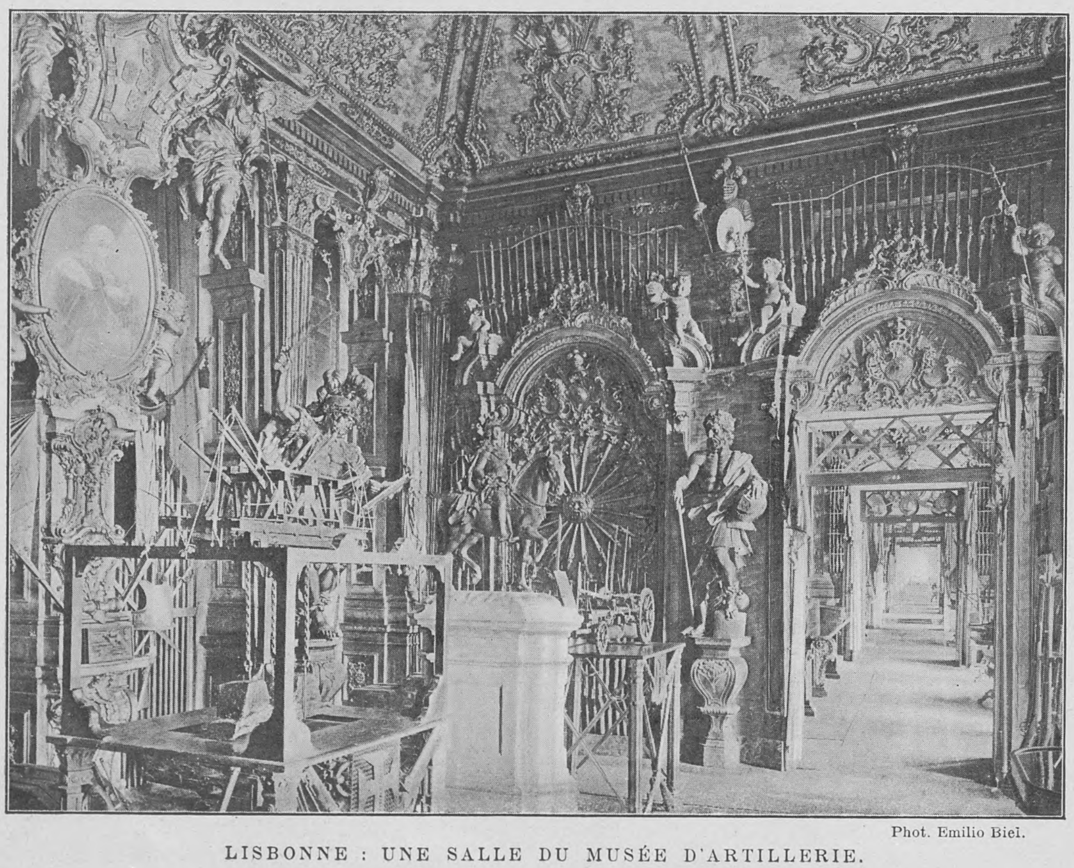
CHAMBRE DES DÉPUTÉS : SALLE DES SÉANCES.

serres chaudes du Centre Amérique ou les grandes palmeraies des oasis africaines. Quelle terre prodigue et quel admirable climat! Aucun jardin botanique d'Europe ne peut rivaliser avec celui-là. Je vois d'ici certaine pente complètement drapée de plantes grasses aux formes les plus extraordinaires, constellées de couleurs éclatantes à faire pâmer d'aise les amateurs les plus difficiles.

C'est une joie de *Lisbonne* que ces oasis de fleurs et de verdure piquées de-ci de-là, dans la cohue banale des maisons, et l'imprévu en double l'attrait. Ces petits parcs-miniatures ne rappellent que de fort loin les splendeurs du Jardin botanique, mais le soin avec lequel ils sont entretenus, la fraîcheur des gazons, l'éclat des massifs et, pour beaucoup, la vigueur de la végétation, en font de délicieuses retraites.

Ajoutez la vue qui presque toujours, à *Lisbonne,* est splendide : le *passeio de Estrella,* le square fleuri du *Prince royal,* voisin du Jardin botanique, comptent parmi les plus beaux.

L'eau ne manque pas; elle est conduite de Bellas jusqu'à Amoreiras par une canalisation en partie souterraine qui débouche des hauteurs de Campolède sur un magnifique aqueduc jeté en travers de la vallée d'Alcántara : c'est l'aqueduc des *Aguas Livres* ou des eaux vives. L'ouvrage est digne des Romains; ses 35 arcs (21 en plein cintre, le reste ogival) ne bronchèrent pas en 1755, lorsque tout Lisbonne tremblait et s'effondrait. La plus grande arche s'élève à 62m,30 de haut, sous clef de voûte; elle est de forme ogivale. Deux chemins de piétons accompagnent celui de l'eau sur une longueur de 750 mètres, d'un bord à l'autre de la vallée. Un grand réservoir, la **Mâe d'agua,** construit sur la hauteur, dans les parages de l'École polytechnique, près de l'endroit où fut la fameuse faïencerie de Rato, reçoit les eaux de l'aqueduc en cascades retentissantes, sous les voûtes d'une vaste salle, dans un bassin de 30 mètres sur 25 et 10 mètres de profondeur : un promenoir permet aux visiteurs d'admirer ce magnifique château d'eau. Le mérite de ce grand ouvrage revient à Jean V, le Louis XIV du Portugal, et à son ingénieur Manuel de Maia, qui l'acheva tout



Phot. Emilio Biel.

LISBONNE : UNE SALLE DU MUSÉE D'ARTILLERIE.

entier en vingt ans (1729-1749).

Lisbonne ne possède pas encore de grand parc comparable au Retiro de Madrid; on a dessiné et planté, avec de belles allées et des pièces d'eau, le *parc Édouard VII,* auquel conduit la grande avenue de la Liberté. Mais tout cela est d'hier; les arbres pousseront sans doute comme ceux des grands boulevards qui rayonnent autour. En attendant, vous ferez bien de chercher l'ombre ailleurs. L'une de ces belles voies, nouvellement ouvertes, conduit à la Plaza monumentale où se donnent les courses de taureaux.



Phot. Emilio Biel.

LISBONNE : BASILIQUE DE ESTRELLA.

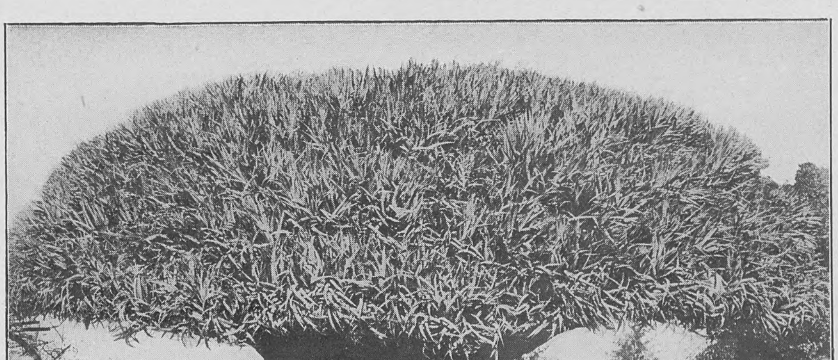
On court aux **touradas,** comme en Espagne aux *corridas*, mais le spectacle est très différent. Rien de ces emballements ni de cette fièvre qui pousse la foule espagnole aux plazas; le Portugais est calme par nature, au moins en apparence; une course, pour lui, n'est pas un événement comme chez ses voisins, mais un simple jeu qui le récrée sans trop l'émouvoir. A la suite d'une course malheureuse du temps de Joseph Ier, Pombal, ce terrible touche-à-tout, interdit la mort du taureau : dès lors disparut la réalité du drame, et, avec le danger, l'émotion qu'il procure. Le combat est devenu une représentation, fort bien réglée à la vérité, prenante même, si l'on veut, bien que l'on ne craigne sérieusement ni pour l'homme, ni pour la bête engagés l'un contre l'autre. Pour éviter un malheur, les cornes du taureau sont emboulées : un écuyer, somptueusement vêtu d'un costume Louis XV, jabot et manchettes de dentelle, pourpoint brodé, culotte courte, perruque nouée galamment sous un élégant tricorne, passe rapidement sur un cheval nerveux et souple à la tête du taureau, pique en passant, s'il le peut, des *farpas,* flèches enrubannées comme les banderilles, à l'épaule de la bête; il galope, va et revient, excite son adversaire, le harcèle, s'efface devant les coups, attentif surtout à faire montre de correction et de souplesse. C'est un fort joli spectacle. La scène des hommes armés de fourches qui, par la seule force de leurs muscles, sont appelés ensuite à terrasser le taureau, tourne trop souvent en confuse mascarade, pour que les péripéties de ce jeu, souvent dangereux, puissent remplacer le vrai combat qui manque. Souvent des toreros espagnols invités paraissent aux *touradas;* ils font le simulacre de la mise à mort, ce qui soulève toujours des tonnerres d'applaudissements, affaire de tradition sans doute, peut-être aussi de protestation contre la contrainte imposée.

Un spectacle moins réjouissant, sans être pour cela empreint d'une grande tristesse, ce sont les *enterrements;* j'emploie à dessein le mot de spectacle. Si vous flânez quelques jours à *Lisbonne,* il est peu probable que vous n'en rencontriez pas. A première vue l'on est stupéfait : un char attelé de mules pomponnées traîne le défunt enveloppé d'une étoffe claire, le plus souvent rouge et, pour les personnages de marque, toute brodée d'or. Au besoin, quelque flamboyant carrosse est requis, si le mort en vaut la peine; des laquais poudrés corsent le cortège, cependant qu'en arrière une mule chargée de pompons rouges tire placidement le prêtre officiant dans une sorte de tilbury dont les panneaux sont peints de scènes champêtres, à la manière de Watteau. Je n'en croyais pas mes yeux : cela me fit penser à Naples, à ses chars funèbres chargés de clinquant, de cassolettes fumantes et de personnages représentatifs; aux convois funèbres dans les rues du Caire, lorsqu'un mort passe, enveloppé de rouge, sur les épaules de gens qui se hâtent, quelquefois au pas gymnastique, vers la mosquée prochaine : des enfants criards, miaulant des versets du Coran, ouvrent la marche; en arrière, les pleureuses déchirent l'air de leurs cris, pendant qu'un grand diable maigre, perché sur un long chameau, distribue des amandes ou autres menus cadeaux aux passants, comme, dans nos campagnes, à l'occasion d'un baptême, le parrain jette une pluie de dragées aux enfants. En Orient, la mort n'est pas triste : c'est un passage. Est-ce que les Portugais auraient gardé des Maures, anciens occupants de leur pays, ces habitudes étranges dont ils ne songent même pas à s'étonner?

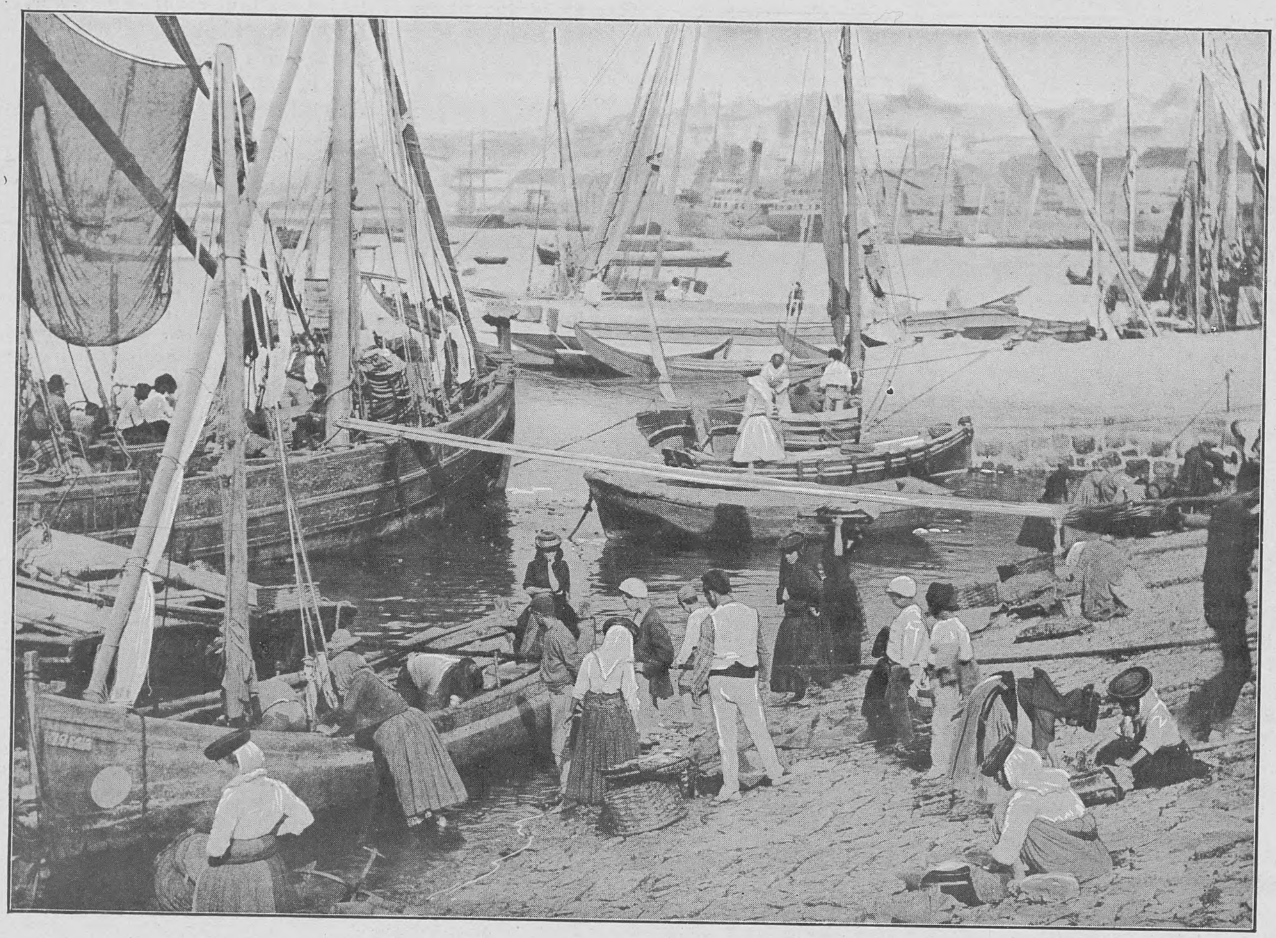
Les **Cortès** ont élu domicile dans les parages de l'Académie des Sciences.



JARDIN DU PRINCE ROYAL.



DRAGONNIER AU JARDIN BOTANIQUE.



Phot. Emilio Biel.

LISBONNE : LE QUAI DES PÊCHEURS.

pouvait vivre ainsi à la remorque du Brésil, sa colonie.

Une insurrection dont Porto donna le signal souleva tout le pays (août 1820) : l'Assemblée représentative portugaise, à l'exemple des Cortes espagnoles, élabora une Constitution libérale que *D. João VI*, revenu du Brésil, dut accepter, malgré l'opposition de sa femme, la reine *Maria-Joaquina*, dont les préférences étaient acquises aux idées de pouvoir absolu, personnifiées par son second fils *dom Miguel*. Peu après, les engagements pris furent oubliés (1823). Cependant le Brésil profitait de ces démêlés pour se déclarer indépendant (1822) et proclamait empereur *D. Pedro*, fils aîné de João VI. La mort du roi, l'octroi d'une charte libérale par D. Pedro, héritier du trône de Portugal et, en même temps, la cession qu'il fit de la couronne portugaise à sa fille *Dona Maria* (1826) n'étaient pas pour simplifier les choses et calmer les esprits. *Chartistes*, partisans de la jeune reine, et *Miguélistes*, défenseurs du principe absolu, se disputèrent le pouvoir. A la fin, D. Miguel s'imposa (1828). Il fallut que D. Pedro, abdiquant cette fois la couronne du Brésil, vint rétablir sa fille en Portugal et la Charte avec elle (1831).

Bientôt les garanties constitutionnelles parurent insuffisantes aux représentants avancés du parti libéral : une Constitution nouvelle fut donc votée, en *septembre* 1838, puis remplacée par un retour à la Charte de D. Pedro, qui, pour la troisième fois, revoyait le feu de la rampe au théâtre de la politique (1842). Le Portugal n'a pas le monopole de ces variations. L'ordre était revenu, on respirait, quand, en avril 1851, une réaction militaire, excitée par le maréchal Saldanha, sous prétexte de réformer la Charte (encore elle!), y fit ajouter un acte additionnel et rendit aux *septembristes* les charges et les fonctions publiques dont ils se trouvaient depuis trop longtemps privés.

La reine *Maria II da Gloria*, fille de D. Pedro, fut une souveraine accomplie. Mariée en premières noces avec un Leuchtemberg, qui mourut au bout de peu de temps, elle épousa depuis le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg dont elle eut deux fils, D. Pedro V et D. Luiz Ier, qui tous les deux furent rois. L'aîné, *D. Pedro V*, a laissé la réputation d'un philanthrope et d'un ascète; il mourut prématurément à vingt-quatre ans. L'opinion s'émut de cette disparition subite, car le prince était très populaire. *Louis Ier* fut le père du roi *D. Carlos Ier*, misérablement assassiné depuis, avec son fils aîné, le prince royal Louis-Philippe. Ainsi le charme mauvais que l'imagination populaire faisait peser sur le palais des Necessidades a repris une saisissante actualité. La reine douairière Maria Pia, veuve de Louis Ier, est fille de Victor-Emmanuel.

La reine Marie-Amélie d'Orléans est Française. Sa bonté native s'ingénia en toute sorte de bonnes œuvres. Son fils, prince *D. Manuel II*, est né en 1889. Au *paço de Belem*, que domine, dans un site magnifique, le palais d'*Ajuda*, résidence de la reine douairière, la cour préférait, en été, *Cascaes*, petit village de pêcheurs, dont la mode et la faveur royale ont fait une station balnéaire florissante.

Si, de temps à autre, une question brûlante ne faisait sortir les Pères conscrits de leur calme habituel, on se croirait, à l'une de leurs séances, dans une réunion d'antiquaires. *Dignos Pares do Reino* (les pairs), *senhores Deputados* (les députés) logent sous le même toit : l'ensemble forme les *Côrtes geraes de Nação Portugueza*. Par la noblesse de ses proportions, l'harmonieux développement des lignes, la sobriété sans froideur de la décoration, l'élégance et le fini du détail, le Palais du Parlement fait grand honneur à son architecte *Ventura Terra*, l'un des rénovateurs de l'art de bâtir en Portugal.

La Résidence royale, *Real Tapada das Necessidades*, n'est pas éloignée du Parlement, au milieu d'un grand parc. Construite dans la première moitié du XVIIIe siècle, à la place d'un ancien ermitage où l'on vénérait une image de la Vierge secourable au malheur (necessidade), la résidence royale n'a rien qui la signale particulièrement à la curiosité. Ses collections d'art ont enrichi le Musée; les intimes seuls peuvent admirer quelques pièces rares d'orfèvrerie et la fameuse argenterie française du plus pur Louis XV, qui n'a pas, paraît-il, sa rivale en Europe.

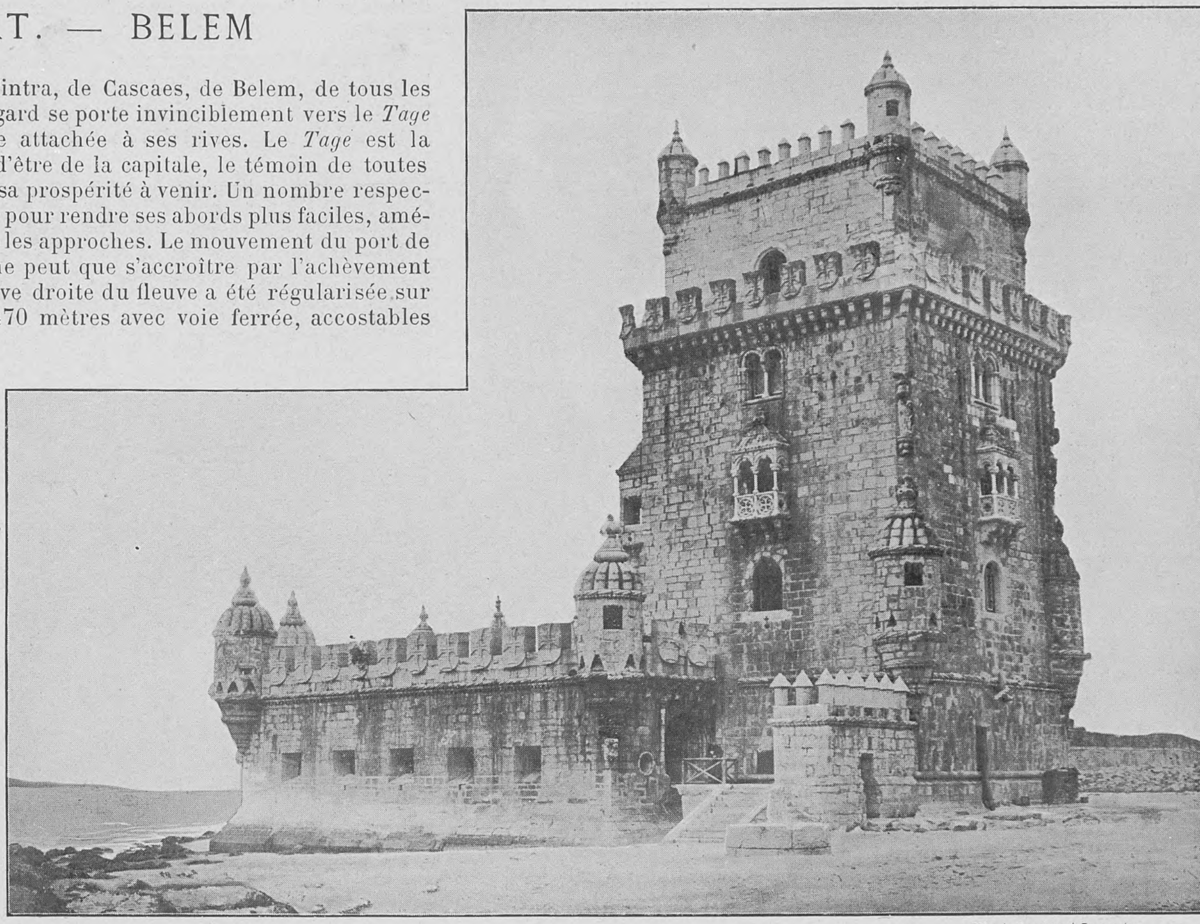
Une sorte de malchance semblait peser sur cette royale demeure. La maison de *Bragance* occupait le trône depuis le soulèvement du Portugal (1640) contre la domination espagnole : elle personnifia une tradition d'émancipation nationale. Avec elle, le Portugal recouvra les colonies d'Afrique et du Brésil qu'il avait perdues; mais les belles audaces d'autrefois étaient tombées avec l'esprit d'entreprise : Bombay abandonné (1660), puis Tanger et Ceuta (1668), il ne resta bientôt plus aux anciens maîtres de l'Inde que quelques comptoirs africains mal protégés et la grande colonie brésilienne. Le traité de Methuen (1703) s'appesantit encore sur le Portugal en l'asservissant aux intérêts anglais. On connaît les événements sous la pression desquels la famille royale portugaise dut, au début du XIXe siècle, chercher un refuge au Brésil. Le Portugal envahi, puis soulevé et affranchi avec l'aide de l'Angleterre, dut consentir à son allié des sacrifices coûteux pour son amour-propre; cette dépendance lui pesait, et l'absence prolongée du gouvernement et de la cour ajoutait encore au mécontentement : le Portugal ne



UNE « OVARINA ».

LE PORT. — BELEM

Des terrasses aériennes de Cintra, de Cascaes, de Belem, de tous les belvédères de Lisbonne, le regard se porte invinciblement vers le *Tage* et la longue traînée humaine attachée à ses rives. Le *Tage* est la beauté, la richesse, la raison d'être de la capitale, le témoin de toutes ses gloires passées, le gage de sa prospérité à venir. Un nombre respectable de millions a été dépensé pour rendre ses abords plus faciles, améliorer son cours et en défendre les approches. Le mouvement du port de *Lisbonne* est considérable : il ne peut que s'accroître par l'achèvement des travaux commencés. La rive droite du fleuve a été régularisée sur 8 kilomètres et demi, dont 4470 mètres avec voie ferrée, accostables aux gros navires, par des fonds de 8 mètres à marée basse, sur une longueur de 3150 mètres. Les quais ont été outillés par un grand constructeur français, M. H. Hersent. On compte 3500 mètres de rampes d'échouage, un embarcadère flottant de 100 mètres de long, plusieurs bassins de radoub dont l'un mesure 180 mètres de long, 25 de large, 6 mètres à marée basse, 10m,23 au seuil, par vives eaux; aucune forme aussi grande ne se rencontre de Cadix au Ferrol.



Phot. Laurent-Lacoste.

LA TOUR DE BELEM.

Au quai de *Boa Vista* se pressent les bateaux de pêche. Il faut les voir le matin, quand ils remontent le fleuve, toutes voiles dehors, avec la marée : on amène la toile, on fixe les amarres. Autour de l'arrivant se presse une foule bigarrée de gros entrepositaires, de curieux, de femmes au regard attentif, le verbe haut, prêtes à se mêler aux enchères, ou patientes, attendant la prébende de poissons frais qu'elles se chargeront de porter à la ville. La rive du *Tage* a beaucoup changé en cet endroit : les eaux affleuraient presque au coteau dominant de Sainte-Catherine : c'était un coin pittoresque fait pour la joie des peintres et des poètes. Les terrassements du port ont égalisé tout cela, éloigné le fleuve; une halle aux poissons, un marché, un entrepôt de marée, les rails du chemin de fer de Cascaes, ont envahi l'espace aplani. Mais à la rive même, la mêlée est toujours aussi bruyante, le spectacle aussi coloré; la vie s'est seulement déplacée. Les guides ne parlent pas du quai de *Boa Vista;* cela va sans dire : il n'y a pas de monument!

Elles se dispersent par les rues, les alertes porteuses de marée, nu-pieds, par tous les temps, le regard droit, marchant d'un pas ferme et rapide, la jupe courte, une main à la ceinture, l'autre gracieusement posée au bord de la manne plate équilibrée sur leur tête, et dans laquelle les poissons jettent des éclairs d'argent. Ce sont les *Ovarinas* ou *varinas* (par élision); avec les pêcheurs, pauvres gens condamnés comme elles à une vie de dur labeur, mais fiers de la parfaite indépendance que donne le travail, elles forment, dans la capitale, une grande famille dont les membres se connaissent, se soutiennent, ne se marient qu'entre eux. On dit que du sang phénicien coule dans leurs veines. Leurs ancêtres seraient venus de la région d'*Aveiro*, de *Ilhavo* et d'*Ovar :* de là le nom générique d'*Ovarinas*. Les traits de la race sont énergiques plutôt que réguliers; les pauvres femmes, vouées trop tôt à un travail excessif (j'en ai vu décharger des navires de



STATUE DE VASCO DE GAMA.

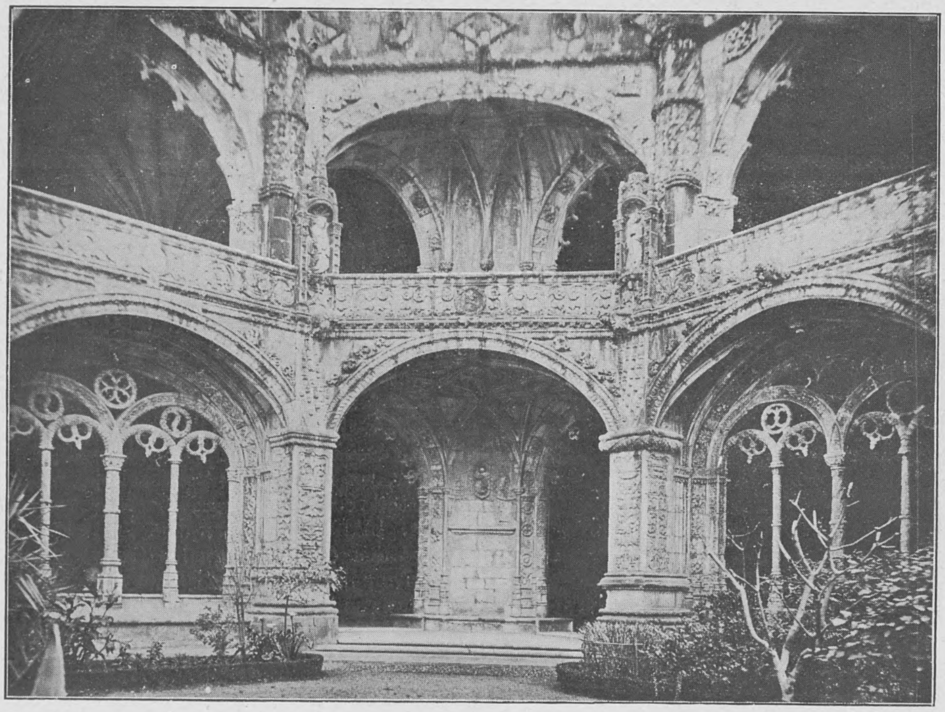
briques et même de charbon), perdent vite la fraîcheur qui, à défaut de beauté, donne tant d'attrait à la jeunesse; les traits sont vite fanés, mais le soleil a bruni le teint et mis une flamme dans le regard. Dans la cour où, après le travail de la matinée , elles se reposent, les *Ovarinas* forment des groupes variés, sorte de grosses pivoines fleuries de jaune, de vert, de violet, d'écarlate; on cause, on se raconte le gain du jour, on nettoie les petits chapeaux dont les rebords conservent parfois quelque sardine égarée. L'Alfama était autrefois le quartier préféré des *Ovarinas;* on les trouve presque exclusivement aujourd'hui dans Arroyos ou le long des ruelles abruptes de Mocambo.

Au delà de l'esplanade du *Commerce*, les quais gagnent l'extrémité de la ville jusqu'à la gare du Nord-Est. Il manque encore à ce développement magnifique l'aménagement du terre-plein ouvert entre le quai de Boa Vista et l'Arsenal : déjà le parapet est construit; mais de vastes terrains déserts, encombrés de débris et semés de baraquements, attendent qu'on les utilise : les grands transports y pourront accoster. Déjà la Compagnie française transatlantique met ses voyageurs à quai. La Compagnie espagnole qui fait le service de Cadix à Lisbonne n'a pas ce souci.

Sur la foi de descriptions plus soucieuses de bien dire que de dire la vérité, je m'étais embarqué à Cadix pour voir, du Tage, le panorama de Lisbonne : on le disait aussi beau que celui de Naples. Au lever du jour, nous entrions dans l'estuaire du *Tage :* déjà s'estompait la fière silhouette de la Tour de Belem; tout à coup le navire stoppe en plein courant, et l'idéal rêvé m'apparut sous la figure d'un sympathique douanier. L'extravagant déballage des malles, des valises et des sacs sur le pont suit presque aussitôt; des messieurs graves vont et viennent

sans se presser, tiennent des conciliabules. Enfin l'examen des bagages terminé, le linge consciencieusement bouleversé, les pauvres hardes remises en place vaille que vaille, chaque colis est enveloppé d'un fil de fer scellé d'un plomb que, une demi-heure plus tard, on marque encore d'une empreinte à l'aide d'une longue pince. Les Portugais s'honoreraient en faisant disparaître ces pratiques surannées d'un autre âge, aussi vexatoires qu'inutiles, puisque le même douanier qui a scellé les malles ne les perd pas de vue et les accompagne au rivage. Alors pourquoi ce luxe de précautions préventives ?

C'est une entreprise compliquée et dangereuse que le débarquement d'un paquebot espagnol au milieu du *Tage*. La rive est proche ; on y toucherait en quelques brasses, mais il n'y a rien pour y conduire. La Compagnie n'a pas de transport pour cet objet ; un mauvais petit esquif de rencontre reçoit à la diable tous ceux qui veulent se confier à lui : bagages et voyageurs passent de main en main, au risque cent fois de plonger dans l'eau qui coule rapide et que l'on sent très profonde. Pour comble, l'échelle du bord, trop courte, crie sous le poids, des grappes se suspendent, c'est de la dangereuse acrobatie ; enfin le minuscule bateau démarre, chargé à couler bas. Sur la rive sablonneuse où végètent quelques herbes sèches, pas un portefaix, pas une voiture, pas un moyen de transport : assis sur leurs bagages, les voyageurs inquiets sondent l'horizon du côté de la ville perdue là-bas, à plusieurs kilomètres. C'est là ce que la Compagnie espagnole appelle « *conduire les voyageurs à Lisbonne* » et c'est pour cela qu'on paye !

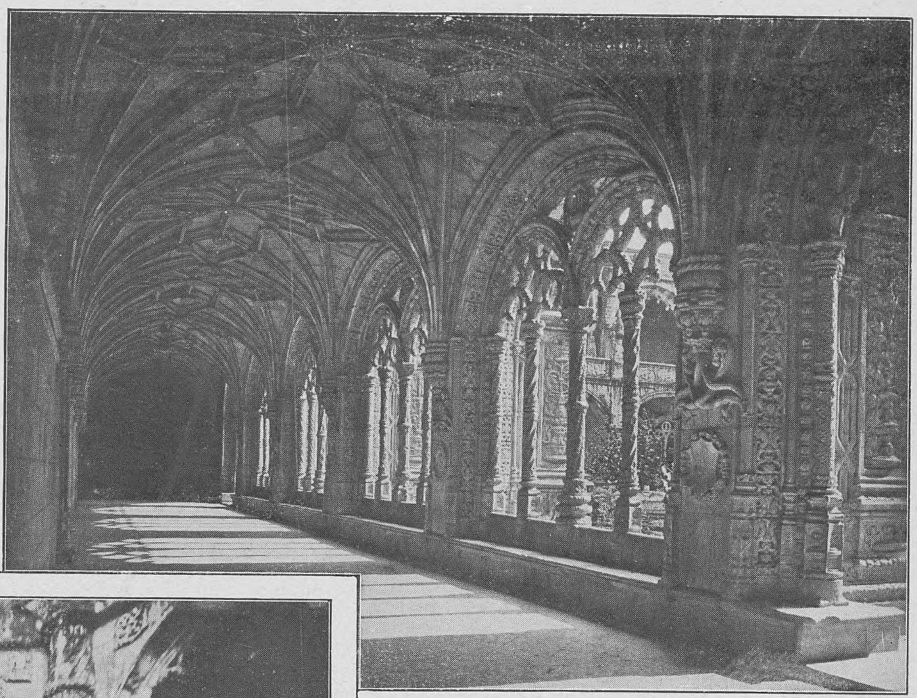


Phot. Rocchini.

ARCADES DU CLOÎTRE DES JERONYMOS.

Quelle jolie forteresse que la **Tour de Belem !** Elle s'élevait jadis sur un écueil, et ce n'était pas une forteresse pour rire : son esplanade casematée, les hublots ouverts devant la gueule des canons, témoignent des services que l'on attendait d'elle. C'était la sentinelle du *Tage*, et elle avait grand air. L'envahissement des terres voisines alourdit maintenant ses formes, gâte sa valeur décorative. Elle est belle pourtant encore avec ses créneaux écussonnés de la croix du Christ, ses tourelles d'angle, ses deux étages, sa grande salle qui prend jour sur des consoles à balcon de forme indienne, délicieusement ornées. Ce bel ouvrage de marbre, dont l'histoire s'associe intimement à celle du Portugal, méritait d'être conservé avec un soin jaloux. Des barbares l'ont flanqué d'une usine à gaz qui l'étreint et le souille. Cette profanation n'eût pas été possible il y a quarante ans. On passait encore en bateau au nord de la tour ; l'écueil qui la portait se dressait à un tiers de la largeur du fleuve ; elle était hors d'atteinte : mais la construction des batteries de Bom Sucesso et les travaux du port l'ont définitivement, pour son malheur, attachée à la rive.

Couvent des Jeronymos de Belem. — « Voici un glorieux édifice, le plus évocateur, le plus profondément ethnique, le plus purement portugais. La première construction de *Belem*, sur laquelle on érigea plus tard le monument des Jeronymos, fut l'œuvre de l'infant *D. Henrique*, le promoteur des grandes navigations et des grandes découvertes, grâce auxquelles notre race a transformé la géographie et donné au monde, par le domaine de l'océan, la complète possession du globe. Il n'existait, au commencement du XVe siècle, de ce qu'est aujourd'hui le somptueux quartier de *Belem*, que l'inhospitalière et inféconde grève du port de Rastello. Pour abriter, consoler, soulager les nombreux marins qui mouillaient dans les eaux du *Tage*, l'infant fit élever la petite église de Notre-Dame de Belem sur une partie du terrain où se trouve aujourd'hui ce qui reste du monastère. Autour de l'humble petite chapelle confiée à la garde des moines du Christ, l'infant fait défricher et fumer les terres, il transforme le sable en sol fertile, et fait abondamment jaillir l'eau potable, il plante jardins et vergers, et, aux marins auxquels il destine les délices de cette oasis, où, contre toute attente, poussent des orangers, où les eaux d'arrosage coulent entre les plates-bandes, où chantent les rossignols et les alouettes, où voltigent au soleil sur la lavande en fleur les papillons et les abeilles, et où les cloches tintent gaiement pour la messe de l'aube, le donateur ne demande aux marins abrités dans son ermitage qu'un Pater et un Ave pour le repos de son âme.

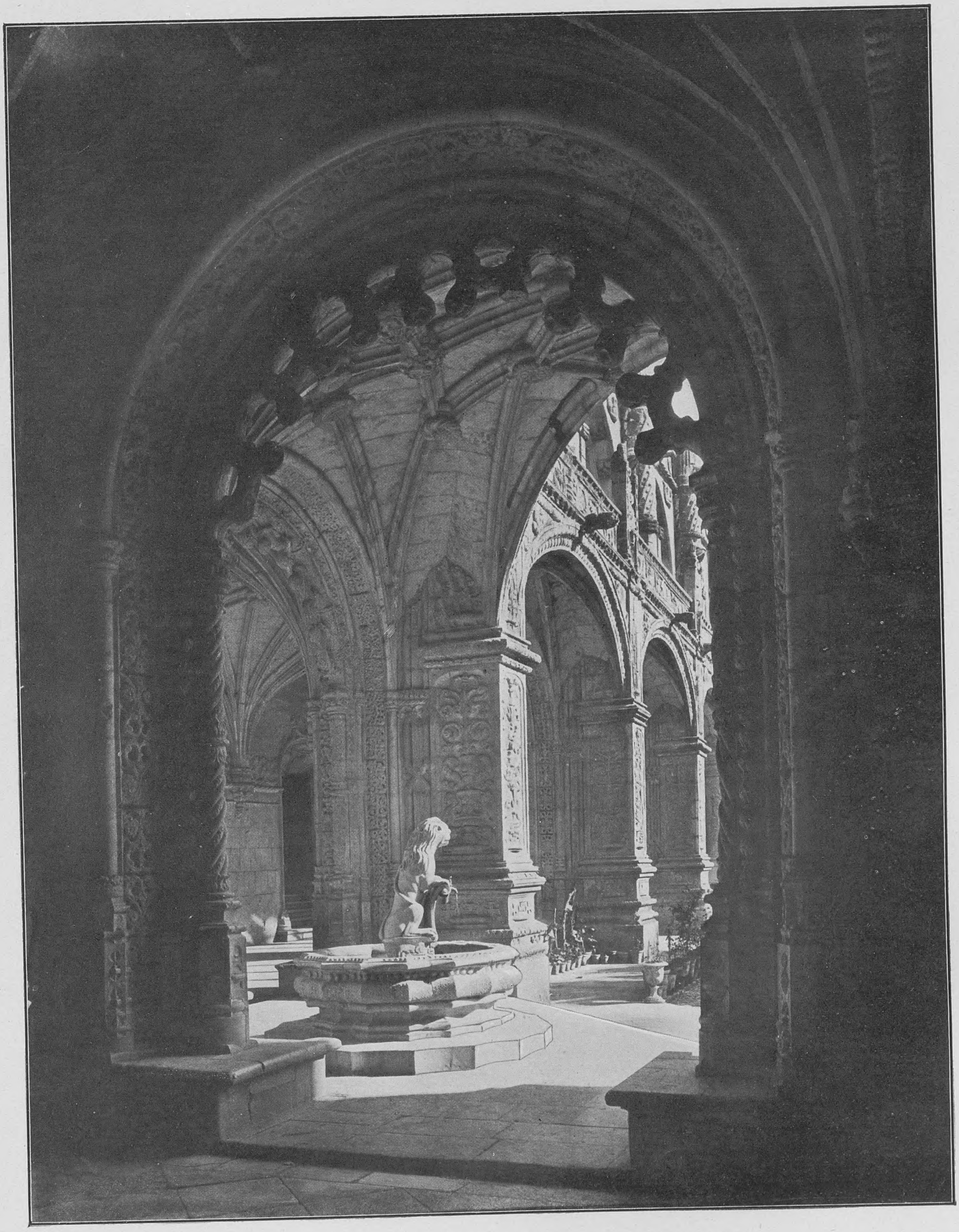


Phot. Rocchini.

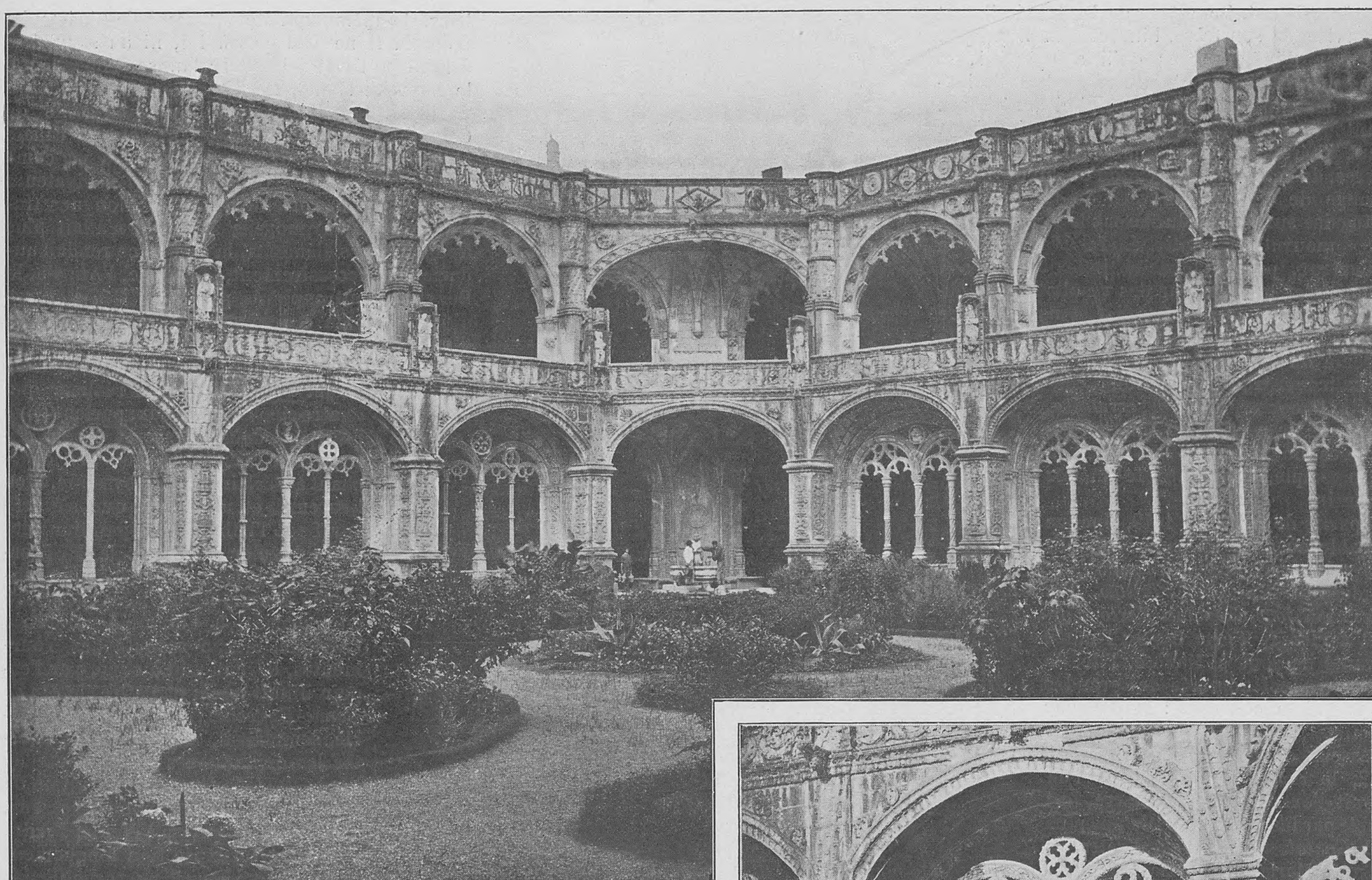
CLOÎTRE DU MONASTÈRE DES JERONYMOS, A BELEM.

« Quand Vasco de Gama revint de l'Inde, *D. Manuel*, voulant commémorer solennellement ce merveilleux exploit, et en même temps honorer la mémoire du grand prince, qui de si loin avait prévu et préparé un si glorieux triomphe, fit, en 1500, convertir la petite chapelle de D. Henrique en le somptueux temple des *Jeronymos*. A la mort de D. Manuel, l'église n'était pas encore achevée, on avait à peine commencé le dortoir au-dessus des porches (*alpendres*). D. João III continue avec zèle l'œuvre paternelle et confie à *João de Castilho*, qui avait déjà été architecte de D. Manuel, la construction de l'importante voûte du transept. En 1551 eut lieu la translation des restes de D. Manuel et de la reine D. Maria, *de la vieille église des porches* à la nouvelle église du monastère.

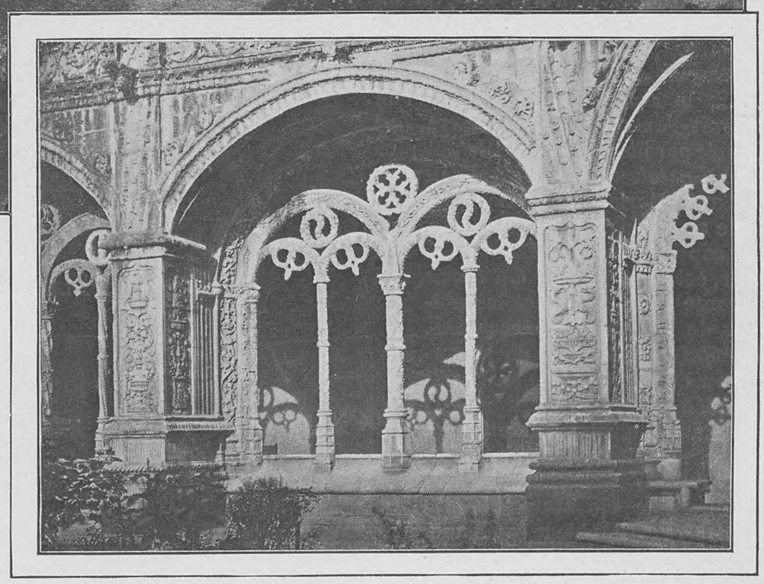
« Le cloître était fini en 1551. La décadence et la dégradation viennent aussitôt, comme si les destinées de l'édifice étaient indissolublement liées aux destinées de la patrie. Durant les règnes de D. Affonso VI et



BELEM : FONTAINE DU MONASTÈRE DES JERONYMOS.



CLOÎTRE ET COUR INTÉRIEURE DES *JERONYMOS*.



Phot. Rocchini.

DÉTAIL D'UNE ARCADE DU CLOÎTRE.

de D. Pedro II, les *Jeronymos* commencent à perdre de leur beauté par des superfétations et des additions du plus mauvais goût. Puis, la révolution libérale éparpille la bibliothèque, fait fondre pour la Monnaie l'argenterie liturgique, vend les chroniques, dépôt sacré de l'honneur des aïeux. Enfin, l'édifice devient un asile d'enfants trouvés. Et des centaines de garçons emplissent de leurs cris et de leurs gambades le cloître solennel et auguste, dont le silence n'avait été troublé jusqu'alors, sous la coupole étoilée des cieux, que par le doux et lent murmure d'une fontaine, et, le jour, par les hymnes sacrés ou par les pas discrets des moines, des princes, des artistes et des lettrés. »

L'ancien dortoir des marins et les porches sont devenus la façade d'un grand édifice rectangulaire avec cour au centre et vastes annexes pour dortoirs, salles d'études, bains, etc. Pour rompre la monotonie de cette transformation architectonique, on imagina d'édifier, au centre, une construction hybride qui, le 19 décembre 1878, s'écroula. Les choses en sont là. Le cloître et l'église ont heureusement échappé à la dévastation du reste de l'édifice manuélin, et ce sont de purs joyaux. Le grand portail, d'une exubérance inouïe, est l'œuvre de João de Castilho; Nicolas « le Français » en fut le sculpteur. Le cloître ne se peut décrire : c'est une merveille du *style manuélin*, dont Belem est la suprême et la plus complète expression.

« Cet effort de l'inspiration portugaise, réagissant à la fois sur la tradition gothique et sur le retour à l'antiquité gréco-romaine, crée par la fusion de ces deux styles d'importation un nouveau style composite que le génie national marque d'une empreinte bien tranchée, quoique peu durable, d'un cachet de race qui ne donne lieu à aucune espèce de confusion. Orientalement sensuel, essentiellement somptueux et décoratif, le *style manuélin* n'est ni le produit régulier d'une école établie, ni le résultat de la conception individuelle d'un maître : c'est l'œuvre collective du peuple, du peuple ouvrier portugais, pendant ce moment historique où les navigations, les découvertes, les conquêtes, le commerce des épices et le commerce des idées, le culte de la poésie, l'éclat des lettres, le faste de la cour avaient fait du Portugal une des plus riches, des plus civilisées, des plus puissantes nations du globe. » (RAMALHO ORTIGÃO, dans le bel ouvrage : *A Arte e A Natureza em Portugal*, consacré par MM. *Emilio Biel et Cª*, éditeurs [Porto], aux beautés et aux grandeurs de leur pays.)

L'EXPANSION PORTUGAISE

Belem est le sanctuaire des gloires portugaises. De là partit *Vasco de Gama*, l'un des meilleurs ouvriers de ce prodigieux épanouissement qui, d'un petit peuple de marins entreprenants, fit, au XVIe siècle, le maître des grandes routes du monde. Ce ne fut pas l'œuvre d'un jour. Vasco de Gama est un symbole : son temps marque une apogée. Mais la voie était ouverte, quand il parut : de laborieuses explorations l'avaient éclairée. Dès le règne de *D. Affonso IV*, cela semble du moins probable, une expédition portugaise poussait jusqu'aux îles Canaries (les *Afortunadas*), comme on disait alors. Le règne de *D. Fernando* donna une vive impulsion à la politique maritime du Portugal par la création de bourses d'encouragement, d'assurances et de privilèges accordés aux armateurs. Étroitement contenue par des frontières continentales trop rapprochées, l'activité portugaise n'avait d'autre issue que l'océan; ainsi se préparait l'âge d'or des découvertes.

Les trois fils de *D. João Ier*, fondateur de la grande dynastie d'Aviz, furent les entraîneurs de la nouvelle croisade : leur histoire tourmentée émeut comme une légende des temps héroïques. L'un, *D. Pedro*, le premier savant et l'un des plus grands humanistes de son temps, parcourt l'Europe, passe en Égypte, visite les Lieux saints, s'arrête à la cour du grand Turc, apprend du Vénitien Marco Polo les merveilles de

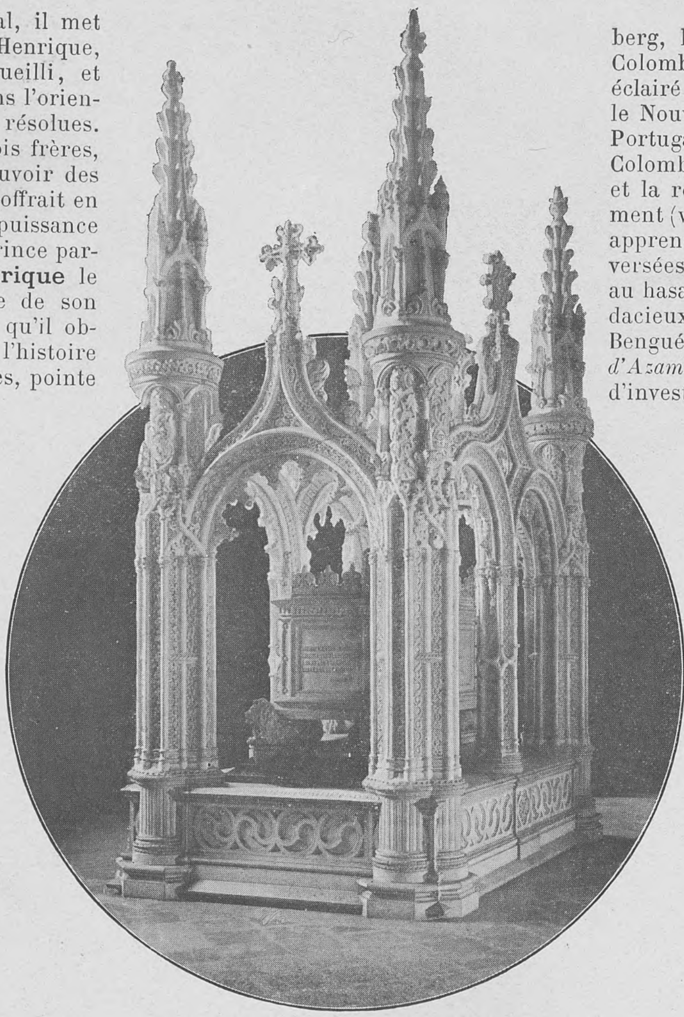
l'extrême Orient. De retour en Portugal, il met au service de son frère, l'infant dom Henrique, le trésor d'informations qu'il a recueilli, et prend une influence prépondérante dans l'orientation des expéditions que celui-ci a résolues. Quant à *D. Fernando*, le second des trois frères, il eut l'héroïsme, étant tombé au pouvoir des Maures, de refuser la liberté qu'on lui offrait en échange de Ceuta, boulevard de la puissance portugaise sur la côte du Maroc : le « prince parfait » mourut en captivité. **D. Henrique** le Navigateur, par la ténacité inflexible de son caractère et la grandeur des résultats qu'il obtint, prend un puissant relief dans l'histoire de son temps. Il alla se fixer à Sagres, pointe extrême du pays, et, comme pour mieux braver la mer qu'il voulait conquérir, fit construire un observatoire, tint école de navigation, où les fils des plus nobles familles vinrent, à son exemple, apprendre le métier de marin.

A partir de 1418, ou 1419, époque probable où dom Henrique s'établit à Sagres, les découvertes se succèdent rapidement. En 1418, *Tristão Vaz Teixeira* et *João Gonçalves Zarco* abordent à l'île de Porto Santo; l'année suivante ils sont à Madère, l'île de *Legname*, ainsi nommée des grandes forêts qui la couvrent : la douceur du climat, la fertilité du sol attirent après eux de nombreux colons. En 1422, le *cap Não* (Noun), que l'on croyait l'extrémité de la terre, est doublé par les Portugais. Dix ans plus tard, *Gonçalves Velho Cabral* retrouve la Santa Maria des Açores, déjà visitée au temps d'Affonso IV. Au delà du cap Não, le cap Bojador, à son tour, est dépassé par *Gil Eanne*, qui affronte les dangers et les abîmes de la « mer Ténébreuse ». Ptolémée, interprète de la tradition et de la légende, l'avait peuplée d'horribles chimères : Gil Eanne, audacieusement, passa outre, rompit le charme. Après lui, *Affonso Gonçalves Baldaya* découvre le rio Ouro (1436); *Nuno Tristão* double le cap Blanc. Alors paraissent les îles du *Cap-Vert*, celles de *San Thome* et du *Prince*. Avant de mourir, l'infant *dom Henrique* put saluer le triomphe prochain de la grande œuvre qu'il avait entreprise. Peu à peu se dégageait le chemin de l'Inde mystérieuse, dont tout le monde rêvait. On touchait alors (1460) au 12e degré de latitude; l'extrémité du continent africain ne devait pas être fort éloignée. Déjà sa silhouette s'estompait avec plus de précision; la magnifique mappemonde éditée à Venise par Fra Mamo indiquait nettement la situation de l'Abyssinie, ce légendaire empire du prêtre Jean qui éveillait à un si haut degré la curiosité des cosmographes.

D. João II, l'un des plus éclairés, peut-être le plus grand roi du Portugal, prit en main l'œuvre de son prédécesseur, donna aux études nautiques une nouvelle vigueur, appela près de lui le fameux Martin Behem de Nüremberg, le même qui devint l'ami de Christophe Colomb. Il ne tint pas à lui, ni au souverain éclairé qui l'avait fait entrer dans son conseil, que le Nouveau Monde ne fût conquis au profit du Portugal. Le prince avait deviné le génie de Colomb; il était acquis à ses projets; la cabale et la routine l'en détournèrent, on a vu comment (voy. pag. 83). Cependant, les navigateurs apprenaient à s'orienter dans les longues traversées par des moyens sûrs : on n'allait plus au hasard des éléments, la confiance rendait audacieux. Successivement, la Guinée, l'Angola, le Benguéla sont explorés par *Diogo Cão* et *Diogo d'Azambuja*. On enveloppe l'Afrique d'un réseau d'investigations : *Peró da Covilham* et *Affonso de Paiva*, glorieux avant-coureurs d'un projet qui ne devait se réaliser que quatre siècles après eux, partent pour l'Égypte, dans le secret espoir d'y trouver le chemin de l'Inde, en cherchant à s'éclairer sur l'Abyssinie. Plus heureux, et attendant que s'écarte par Suez l'isthme de séparation jeté entre la mer Rouge et la Méditerranée, *Bartolomeu Dias*, par un immense détour, découvre la mer libre en tournant, à l'extrême pointe de l'Afrique, le cap redouté des Tourmentes, devenu tout à coup, par l'espoir illimité qu'il fit naître, le *cap de Bonne-Espérance* (1487). Aucun obstacle, semblait-il, ne devait plus arrêter les explorateurs sur la route de l'Inde. D. João II n'eut pas la joie de saluer cette victoire : son successeur, *dom Manuel*, n'eut qu'à donner l'ordre de départ à l'expédition longuement préparée qui devait en recueillir les fruits.

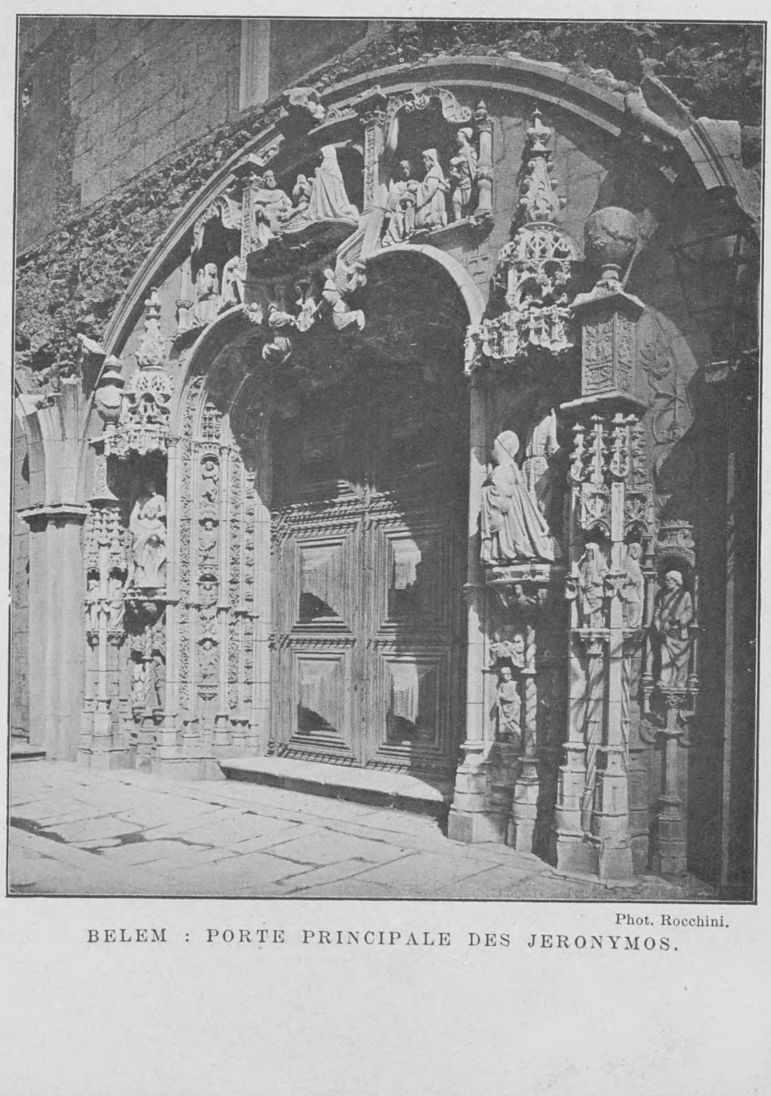
Vasco de Gama la commandait. A la fois marin, guerrier et diplomate, il vint à bout des tempêtes du Cap et des courants de Mozambique, brisa l'indiscipline de ses équipages, déjoua les trahisons des Maures de Mombaça, les intrigues de Samorin, réduisit les Arabes de Calicut. Il était le maître enfin : Calicut, Cananor et les autres places du Malabar tombaient entre ses mains. L'Inde, par lui, cesse d'être une brillante chimère : un lien continu rattache désormais l'Orient à l'Occident. Le retour de *Gama* fut rapide. Parti de Belem le 8 juillet 1497, il y rentrait deux ans plus tard, aux applaudissements de tout ce qui comptait en Portugal. Le roi **D. Manuel Ier** l'attendait; on le combla de faveurs; il fut amiral du pays conquis et, pour commémorer son heureux retour, on posa la première pierre du monument promis à la Vierge, si sa dangereuse entreprise venait à réussir.

Six ans plus tôt (31 mars 1493), Christophe Colomb, lui aussi, rentrait en triomphe dans Séville, après la découverte du Nouveau Monde. N'était-ce pas un moment unique dans l'histoire que cette fin du xve siècle où, par la seule force du génie, *Colomb* à l'occident, *Gama* vers l'orient, reculaient à ses extrêmes limites l'horizon du monde civilisé et faillirent, si le temps ne leur



Phot. Rocchini.

TOMBEAU D'ALEXANDRE HERCULANO.



Phot. Rocchini.

BELEM : PORTE PRINCIPALE DES JERONYMOS.

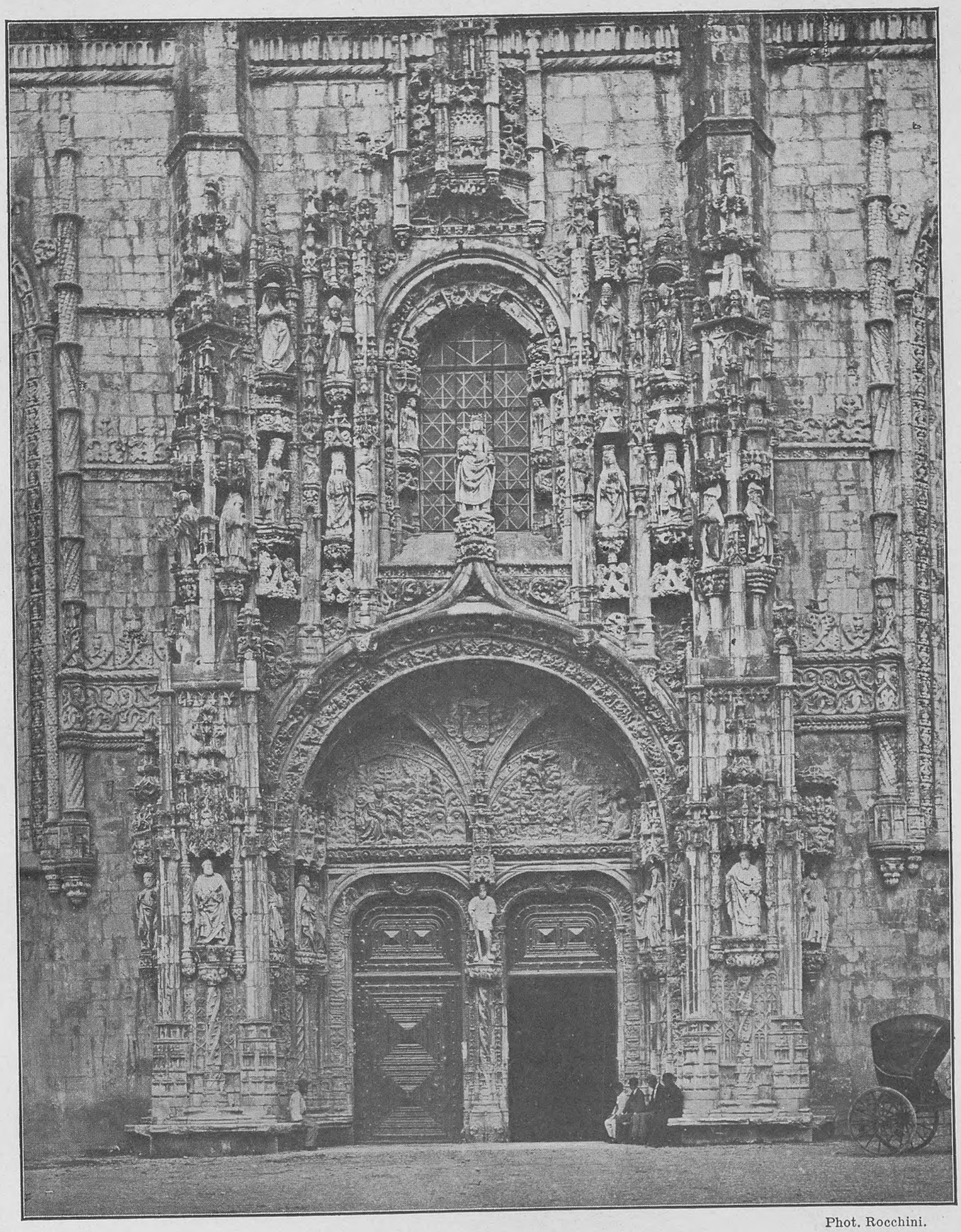
eût manqué, envelopper du sillage de leurs navires le cercle complet de l'univers?

Colomb revit trois fois le Nouveau Monde; *Gama* retourna aux Indes: il fallait asseoir sur des bases solides l'empire colonial qu'il n'avait qu'esquissé. Entre le premier et le second de ses deux voyages, **Cabral,** poussant à l'ouest, atteignit la côte du Brésil (1500). Un traité (celui de Torsedillos, 1494) liait le Portugal à l'Espagne en accordant à celle-ci tous les pays découverts, au delà d'une ligne tracée à 370 lieues au delà du Cap-Vert. C'est la raison pour laquelle *Cabral,* dont le projet était parfaitement déterminé et la route définie d'avance, allégua les courants et les tempêtes qui l'auraient porté, comme malgré lui, dans la direction de l'ouest, jusqu'à la côte brésilienne.

Le second voyage de *Vasco de Gama* fut une véritable expédition militaire. La mer Rouge, le golfe Persique, la mer des Indes reconnurent l'hégémonie portugaise : les princes malais, persans et hindous firent leur soumission ; un fort élevé près de *Cochin* devint le point d'attache du réseau de places fortes qui devaient assurer au Portugal sa conquête. Après Gama, dom *Francisco d'Almeida* fortifie Mombaça, les îles Angedivas.

Albuquerque ose davantage: pour s'assurer les points stratégiques qui commandent les mers orientales, il enlève à l'iman de Mascate l'île de *Socotora,* clef du débouché de la mer Rouge, au passage de Bab-el-Mandeb; au shah de Perse, il prend *Ormuz,* assiège et emporte en extrême Orient *Malacca,* sentinelle du détroit qui conduit aux Moluques et aux îles de la Sonde. Avec cette place à l'est, *Goa* au centre, *Ormuz* et *Socotora,* dans l'ouest, l'empire colonial des Portugais était définitivement établi.

Le mouvement des explorations se développe alors comme par enchantement. Au Brésil, d'immenses territoires étaient conquis; d'autre part, on pénétrait, en 1530, dans le golfe Persique, en 1541 dans la mer Rouge, avec *Estevam da Gama* et *D João de Castro.* Des ambassadeurs étaient envoyés au Négus, faisaient connaître l'*Abyssinie* à l'Europe. Enfin, à l'autre bout du monde, *Affonso d'Albuquerque, Francisco Serrão* et *Antonio d'Abreo* partaient, après la prise de Malacca, sur trois navires (1511), exploraient les *Moluques,* abordaient à *Java,* Banda, Amboine et Madura; *Jorge de Menezes,* lancé sur leurs traces (1526), poussait vers *Sumatra, Bornéo,* les *îles de la Sonde.* On s'avança même jusqu'en vue de l'*Australie,* dont l'existence n'est connue que depuis lors. *Peres d'Andrade* avait touché déjà aux îles Poulo Condor. On côtoyait la Chine; des ambassadeurs débarquaient à Canton, pénétraient par Nankin jusqu'à *Pékin;* quelques années après, les Portugais prenaient pied à *Macao.* En 1542, *Fernando Mendes Pinto* découvre l'archipel japonais; saint François Xavier, l'apôtre des Indes, y paraît en 1549. Il semblait que rien ne dût arrêter l'élan portugais. *Fernão de Magalhães* n'avait-il pas, en 1520, émule de Dias, abordé la pointe méridionale de l'Amérique, doublé le cap qui porte son nom (Magellan) et dépassé la Terre de Feu, pendant qu'à l'autre pôle, les compagnons de *Corte Real* avaient abordé Terre-Neuve et la partie méridionale du Groenland? Si l'audacieux *Magalhães* n'eût été assassiné, il faisait le premier tour du monde et complétait l'investissement de l'univers.



Phot. Rocchini.

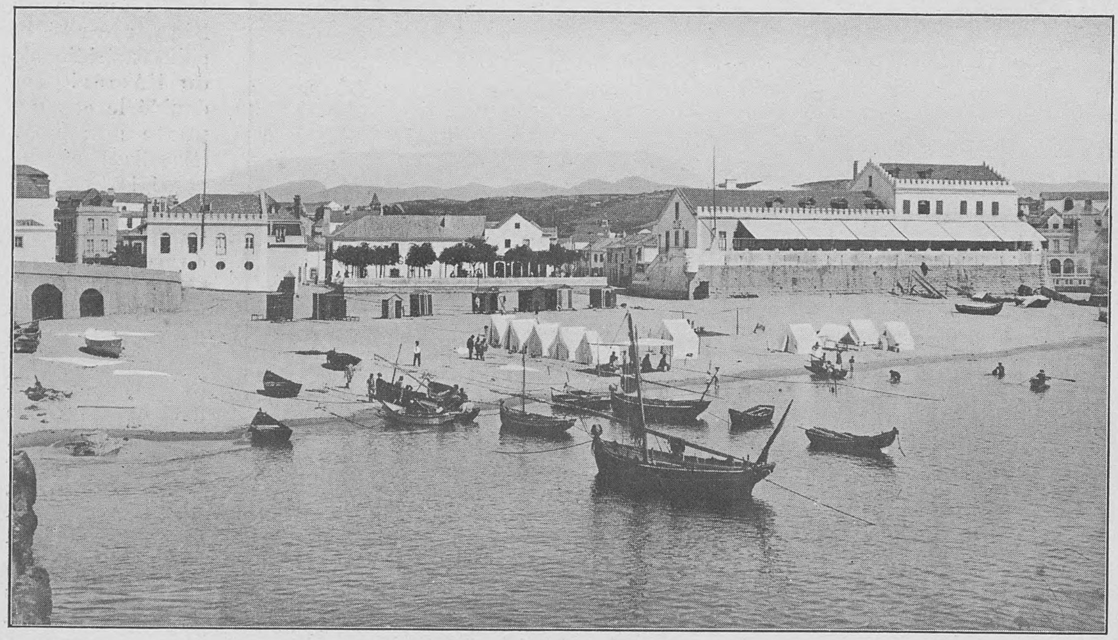
FAÇADE DE L'ÉGLISE DES *JERONYMOS.*

L'époque des découvertes est close, et avec elle l'une des pages les plus brillantes de l'histoire universelle. Pendant les cent ans qui vont de la moitié du XVe siècle à la moitié du XVIe siècle, le *Portugal,* infatigable ouvrier du progrès, s'est couvert de gloire, non pour avoir vaincu dans mille combats sanglants contre les hommes, mais pour avoir triomphé des éléments et fait entrer les richesses de l'extrême Orient dans la circulation universelle. » (Z. CONSIGLIERI PEDROSO.)

Il reste peu de chose de ce brillant passé : la **Société de géographie** de Lisbonne s'emploie avec zèle à le faire valoir. Cette utile institution, créée en 1875 par le savant Luciano Cordeiro, a imprimé une vive impulsion aux travaux géographiques. Son œuvre rappelle celle de dom Henrique, D. João II, D. Manuel; héritière de ces nobles traditions, la Société travaille à les faire revivre. Son hôtel, une demeure princière, à deux pas du Rocio, est à la fois une ruche laborieuse et un musée. Par l'émulation qu'elle suscite, l'enseignement qu'elle donne au moyen de conférences et de congrès, le concours matériel et moral qu'elle prête aux savants, aux colons et aux explorateurs, la Société a rendu à l'État portugais des services éminents. C'est elle qui, tout récemment, prenait l'initiative de fêter le quatrième centenaire de l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut (1497). Quelques années auparavant (18 juin 1880), le Portugal en fête acclamait son poète national, le chantre des *Lusiades,* et la Société de géographie prenait encore la tête de cette grandiose manifestation patriotique.

ENVIRONS DE LISBONNE

En dehors de Belem, il ne reste à peu près rien ici des splendeurs du passé : la lourde et affligeante bâtisse de **Mafra**, l'Escorial portugais, la résidence un peu délaissée de **Queluz**, ne peuvent passer pour de séduisantes productions. Que tout cela, malgré son étalage de richesse, paraît vain, prétentieux et laid à côté de la prodigue et pittoresque nature qui réunit, à **Cintra**, la grandeur mélancolique de la mer et la poésie de la montagne au charme d'une plaine exubérante. C'est partout une explosion de vie, la végétation des tropiques mêlée à celle des pays tempérés : peu de capitales au monde peuvent se vanter d'un aussi attirant voisinage. Aussi les souverains du Portugal ont-ils toujours manifesté une vive préférence pour *Cintra*. L'ancienne résidence date des XIVᵉ et XVᵉ siècles. Plusieurs générations de princes : Jean Iᵉʳ, Alphonse V, Jean II y ont travaillé; chaque siècle a laissé son empreinte; le style mauresque, le gothique, le manuélin ont contribué à l'embellir. C'est une charmante mosaïque de pièces les plus diverses : salle des Cygnes, salle des Pies (satire des courtisans bavards), salle des Armoiries, décorée des écussons des plus nobles familles. Les plafonds de bois richement sculptés, les revêtements de faïence, les fenêtres dentelées, aux arcs en fer à cheval, les portes copieusement ornées et ce va-et-vient sans façon de corridors, d'escaliers et de somptueux appartements, le confortable du présent doublé de l'intérêt des souvenirs, ces grands cônes qui jaillissent de cuisines pantagruéliques au-dessus des toits : tout cela donne un caractère étrange et singulièrement attachant à la résidence royale ordinaire de *Cintra*. La reine douairière Maria Pia en a fait, durant l'été, son pied-à-terre. Les souverains résidaient plus haut, sur la cime altière du *Castello da Pena*.

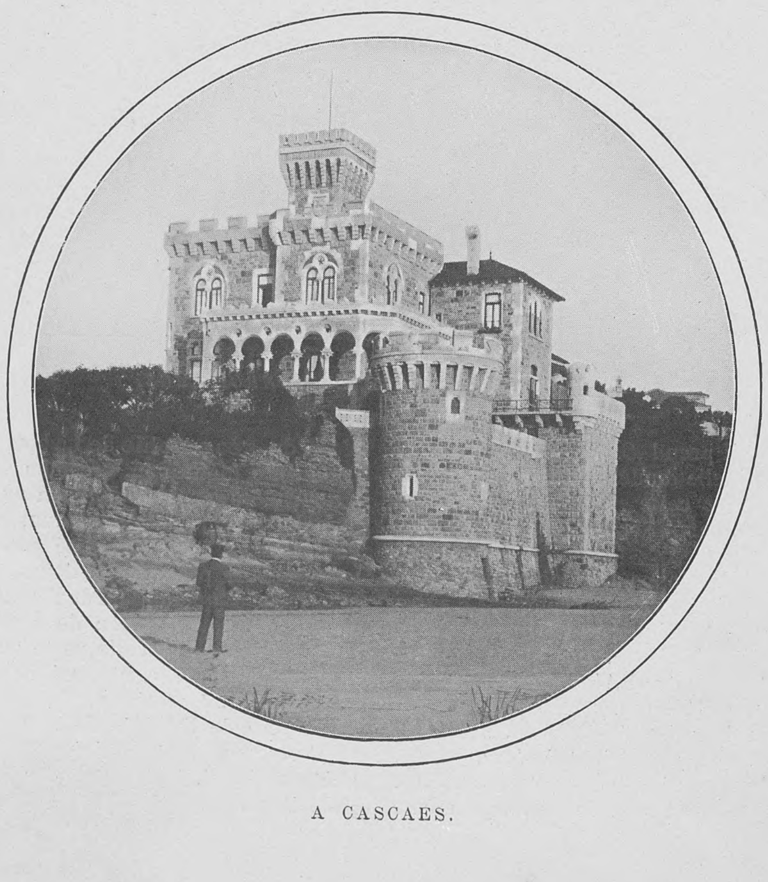


PLAGE DE CASCAES.

On ne peut rêver plus fier nid d'aigle. Au-dessus des prairies piquées de boutons d'or, les villas ombreuses s'échelonnent au flanc de la montagne qui porte le château sur sa plus haute cime : le chemin monte et monte encore à travers les grands marronniers touffus, les cèdres géants, les ormes et les pins résineux, aux senteurs sauvages, jusqu'à la crête abrupte et hérissée à laquelle s'enroule une vieille muraille crénelée et hirsute dont les gros blocs font corps avec le rocher. C'est l'ancienne forteresse des Maures, une ruine maintenant, d'où, pendant plus de cinq siècles, ils dominèrent le pays d'alentour. Ce fut D. Affonso Henrique qui les chassa, en 1147.

Avant eux, des peuples mystérieux, les Turdules, au dire de la légende, auraient occupé ce poste, depuis un temps immémorial. Les souverains portugais en firent une place de guerre; il reste peu de chose du temps des Maures : des pans de mur qui lézardent soudés à la roche et la ruine d'une mosquée convertie en chapelle par le conquérant.

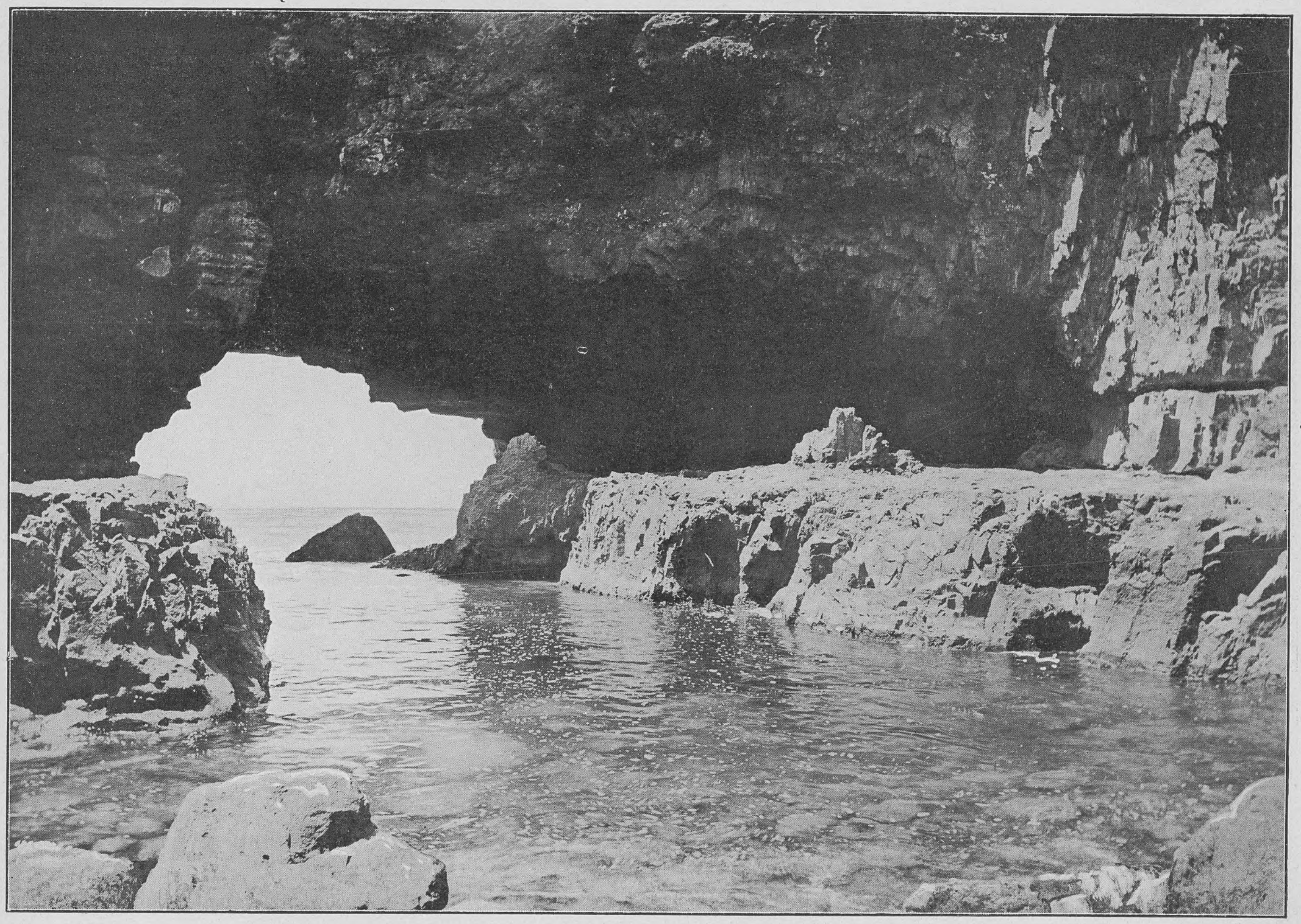
Mais sur une cime voisine, la haute tour carrée du château *da* **Pena** porte fièrement dans l'azur sa terrasse crénelée, flanquée de tourelles, d'où l'étendard royal claque joyeusement à la brise du large. Il paraît que D. Manuel, chassant un jour dans les bois de la Pena, eut l'heureuse fortune, arrivé au faîte, d'apercevoir sur le lointain des eaux la flotte de *Gama* qui revenait des Indes pour la seconde fois. Dans sa joie, le roi fit vœu de remplacer l'humble oratoire, édifié déjà sur cette cime, par un couvent, une église et un cloître qui furent donnés aux Hiéronymites (1503). Le cloître, très orné, et l'église, très petite, existent encore, enclavés dans les constructions du château actuel. Comme le couvent tombait en ruine, au début du dernier siècle, le roi D. Ferdinand II de Cobourg en fit l'acquisition et éleva les divers corps de bâtiments dont l'ensemble forme le pittoresque château *da Pena*. Il y a de tout dans cette fantaisie princière : dôme oriental et tour moyenageuse, pyramides et créneaux, sombre tunnel d'accès, sous l'enveloppe exubérante de la Renaissance : toutes les formes et tous les styles s'y coudoient et s'entremêlent pour former un groupe composite qui n'est pas sans harmonie ni grandeur. L'ancienne chapelle du couvent demeure presque intacte : c'est un écrin de jolies choses plutôt qu'un temple; le retable du maître-autel, enguirlandé d'une gracieuse draperie de feuillages, de fleurs et de fruits sculptés dans l'albâtre, en fait le plus bel ornement. Le regard plane, de la terrasse du château, sur un horizon sans limite : au large, la mer qui moutonne, du cap *Roca* au cap *Espichel*, comme un cirque immense ouvert au-devant de la coulée miroitante du Tage; à l'ouest, la verte échappée de *Collares*, le rocher d'Arca, vedette du cap Roca (phare à 137 mètres), puis la plage de *Ericeira,* un peu à l'écart du grandiose palais-couvent de *Mafra*, dont la croix monte au-dessus d'un dôme gigantesque, repère utile aux marins engagés dans les courants de cette côte dangereuse. Plus loin, la dorsale du *monte Junto* (666 mètres), écueil dressé entre le Tage et l'Océan, comme un rempart naturel qu'appuient les contreforts tourmentés de Torres Vedras. Enfin, par delà les plages de *Porto Novo* (rio Vimeiro) et de *Praia Formosa*, de hautes falaises conduisent le regard au cap de *Barcas*, dans les parages de *Peniche* et du cap *Carvoeiro*, la pointe la plus occidentale du continent européen. Entre ce cap, sur l'océan, et Santarem, sur



A CASCAES.

le Tage, la liaison se fait entre le monte Junto et la serra da Estrella, par la hauteur de *Aire*, ou montagne du vent, au pied de laquelle un seuil peu élevé livre passage au chemin de fer de Santarem à Coïmbre-Porto.

Mais le charme du château de la *Pena*, sa principale beauté, est dans l'admirable couronne de verdure qui l'enchâsse. Au sortir du tortueux couloir d'entrée, fait ce semble pour le contraste, éclate sans transition une luxuriante nature : l'ombre des cèdres majestueux et des pins sauvages s'abaisse doucement sur les bosquets de rhododendrons, les haies de camélias, les hortensias touffus; toutes les espèces végétales sont mêlées, comme les styles au château, dans un merveilleux concert de couleurs et de parfums; partout la roche aride se voile d'un man-



CASCAES : LES BOUCHES DE L'ENFER.

teau de lierre ou de lianes fleuries. Et l'on descend par les sentiers ombreux à travers les massifs d'azalées, les buissons de roses, les gazons rafraîchis par mille ruisselets qui vont se perdre en des réservoirs tranquilles où se reflètent et plongent, dans l'azur profond, les traits de ce paysage enfanté par l'imagination d'un prince qui fut vraiment, comme on l'appelle, le roi-artiste.

Il faudrait un livre pour décrire les riches et somptueuses villas (somptueuses par l'opulence de la flore qui est leur plus belle parure) écloses sur les versants de la montagne de *Cintra :* l'abri du rocher, les sources fraîches qui ruissellent, l'aménité et la constance du climat, l'humidité vivifiante de la mer et la chaleur d'un ciel radieux font de cette région le paradis des fleurs. On doit mettre hors de pair la villa *Monserrate*. Je ne crois pas qu'il existe en Europe rien de comparable à son parc; c'est une création de rêve, la nature contenue, disciplinée, pour offrir au regard surpris et charmé les perspectives les plus invraisemblables, les tableaux les plus inattendus.

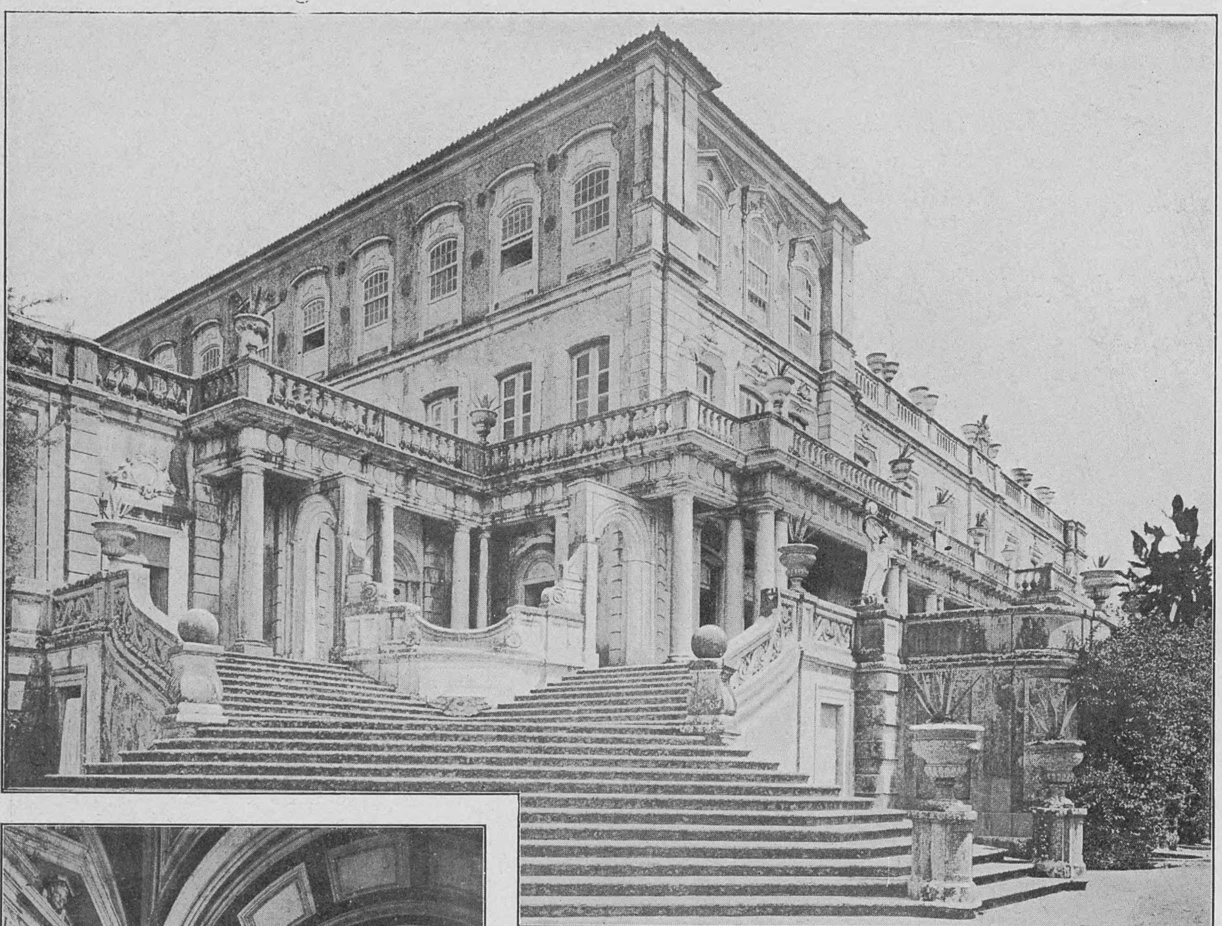
Je songeais, en entrant dans cet éden, à la villa sicilienne de *Tasca*, aux dédales somptueux de son parc, à l'explosion furieuse de vie que dissimulent de grands murs bêtes allongés sur la route de Palerme à Monreale. Mais, au lieu que dans la villa sicilienne l'on passe sans transition d'une sèche plantation d'oliviers et d'un parc banal au réduit mystérieux dont les formes bizarres, empruntées à un monde étranger à nos yeux et à nos habitudes, déroutent par leur étrangeté même, l'harmonieuse pénétration de la flore tempérée et de la flore tropicale, la prévoyante disposition des massifs, le choix judicieux des couleurs, l'art infini des transitions par le jeu naturel de la lumière et de l'ombre, donnent aux paysages de la villa **Monserrate** l'air d'une création spontanée et l'attrait d'un tableau vivant.

Au pied de la sémillante cascade qui distribue la vie à ce jardin délicieux, sous le bondissement des eaux fraîches qui étincellent à travers les grandes fougères arborescentes, l'on se prend à rêver d'un monde impossible, la pensée se promène avec le regard, des pelouses toujours vertes que piquent les grandes feuilles du bananier, aux taillis de bambous, aux fourrés de camélias, grands comme de jeunes tilleuls, dont le parterre est enluminé, comme un tapis oriental, de pétales d'argent, d'azur et de carmin, étoiles tombées de la voûte fleurie. Le palmier, au feuillage si varié, on ne le regarde même plus, tant cela paraît ordinaire. Partout des roses, en bouquets et en festons, épanouies comme nulle part ailleurs; les nuances infiniment délicates, les suaves parfums qui s'en exhalent devraient exciter l'admiration. Ici, les roses vagabondent, comme un décor obligé, et l'on serait simplement surpris de ne pas les y voir.

Ne quittez pas *Cintra* sans jeter un regard à la villa *Monserrate :* c'est la perle végétale de l'oasis. *Collares* est en vue, sa riante vallée que baigne le Maçam, au pied de vergers et de vignobles célèbres par leurs produits. Un tramway électrique y conduit ainsi qu'à la mer, toute proche, vers la fameuse « pedra de Alvidrar, » écueil dressé sur la mer écumante, non loin du fameux cap *Roca*, proue de l'Europe, contre laquelle le flot de l'Atlantique ne cesse de battre avec fureur et s'engouffre, mugissant, dans les cavernes de la côte où tourbillonne un vol incessant de grands oiseaux.

GOUVERNEMENT

Gouvernement. — Le régime politique du Portugal était, il y a peu de temps, celui d'une *monarchie constitutionnelle* héréditaire, par ordre de primogéniture, dans la maison de *Bragance*. La charte promulguée par D. Pedro IV, le 29 avril 1826, lui donna son expression définitive, très discutée d'abord, écartée par le retour à l'absolutisme de D. Miguel, puis reprise, corrigée et complétée par les actes additionnels de 1852, 1885, 1890.



PALAIS ROYAL DE QUELUZ : FAÇADE LATÉRALE.



Phot. Emilio Biel.

VESTIBULE DE L'ÉGLISE DE MAFRA.

D'après cette constitution, le *roi*, chef suprême de la nation, personnifie le *pouvoir modérateur :* il convoque les représentants du pays et nomme les pairs qui, avec les députés, forment les Cortès générales; il sanctionne les décisions législatives, proroge ou ajourne les Chambres. Comme *chef du pouvoir exécutif,* le roi choisit ou révoque librement les ministres, seuls responsables devant le Parlement; il désigne les évêques, nomme les commandants des armées de terre et de mer, les magistrats, les ambassadeurs, dirige les relations du Portugal avec les puissances étrangères, négocie des traités, qui doivent être approuvés par les Cortès en séance secrète avant d'être ratifiés, déclare la guerre et fait la paix, confère des titres. La personne du roi est inviolable et sacrée; il est Majesté très Fidèle, « roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au delà des mers, seigneur de la Guinée et de ses dépendances, de la navigation et du commerce de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde..... » Ces titres rappellent l'ancien empire portugais. Avant d'être proclamé, le *roi* prête serment devant les deux Chambres réunies. (Art. 76 de la Constitution.) Le roi est majeur à dix-huit ans révolus. Pendant sa minorité, le pouvoir appartient au plus proche parent du souverain, pourvu qu'il ait vingt-cinq ans au moins. A son défaut, un Conseil de *régence* est nommé par les Cortès générales et composé des ministres de l'Intérieur et de la Justice, assistés des deux plus anciens conseillers d'État en fonctions. La présidence du Conseil de *régence* appartient à la reine veuve, ou, à sa place, au conseiller d'État le plus ancien. Le prince, héritier présomptif du trône (hier encore prince Louis-Philippe), porte le titre de *prince royal*. Son premier frère, l'infant Emmanuel, prince de *Beira*, est devenu roi par la mort tragique de son père don Carlos et de son frère aîné. A la liste civile (un peu plus de 2 millions et demi de francs) s'ajoutaient les revenus des biens de la couronne et ceux du majorat de Bragance, propriété personnelle du souverain.

Le pouvoir législatif appartient aux **Cortès.** Deux Chambres les composent : celle des **Pairs** et celle des **Députés.** La première comprend quatre-vingt-dix membres, nommés à vie par le roi, et des pairs de droit, savoir : le prince royal et les infants à l'âge de vingt-cinq ans, le patriarche de Lisbonne et les évêques du royaume. La *pairie* ne peut être conférée, à quelques exceptions près, qu'à des personnalités qui ne seraient pas inéligibles à la députation de par leurs fonctions. Il faut quarante ans au moins pour être élevé à la *pairie :* le roi nomme le président et le vice-président des pairs. Aucun membre des Cortès ne peut être mis en état d'arrestation que sur l'ordre exprimé par la Chambre dont il fait partie, sauf le cas de flagrant délit pour des fautes particulièrement graves. En cas de dissolution des Cortès, la Chambre des pairs ne peut plus fonctionner que comme Cour de justice. La loi frappe d'un certain nombre d'incompatibilités les fonctions de pair du royaume.

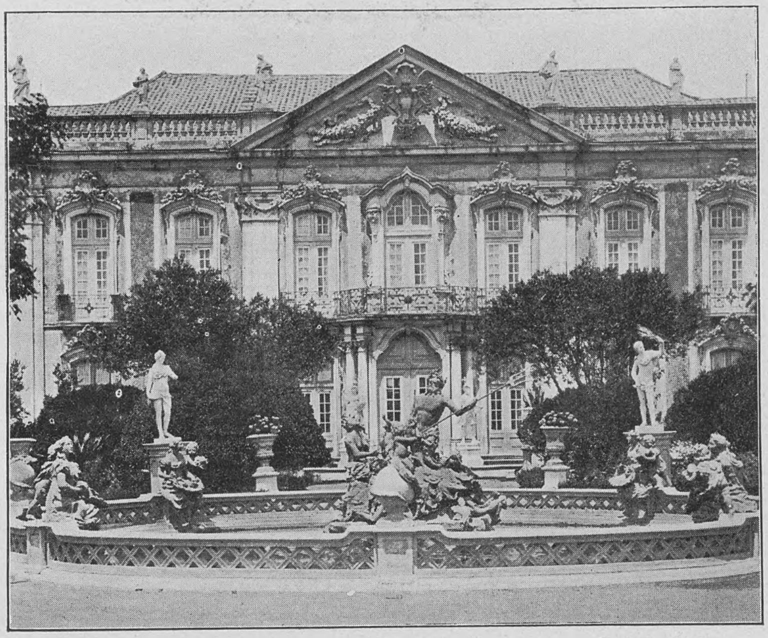
La *Chambre des députés* était, jusqu'à présent, élue pour trois ans, au suffrage direct des cercles électoraux. Tout citoyen portugais âgé de vingt et un ans et domicilié sur le territoire national est électeur, pourvu qu'il sache lire, écrire et paye 500 reis (2 fr. 50) de contribution directe. *Aucun étranger, même naturalisé,* ne peut être député. Il faut, si l'on n'a un diplôme d'enseignement supérieur secondaire, ou spécial, pouvoir justifier d'un revenu de 400 000 reis (2 000 fr.) en biens fonciers, pour être candidat. D'autres incompatibilités sont prévues par la loi. Le président et le vice-président de la Chambre des députés sont désignés par le roi sur une liste de cinq membres proposés par la Chambre elle-même. La politique sévit en Portugal, comme ailleurs, quelquefois à l'état aigu, le plus souvent en sourdine : elle vient de substituer brusquement le régime *républicain* à la *monarchie constitutionnelle*. Au Parlement de Lisbonne, comme aux Cortès de Madrid, deux grands partis, *libéraux* et *conservateurs,* se partagent tour à tour les bénéfices du pouvoir. La pratique du régime constitutionnel n'exclut pas les arrangements utiles.

Le Portugal et l'Espagne ont accompli, sous des noms divers, une évolution politique tout à fait analogue : le *miguélisme* portugais est le frère du *carlisme* espagnol, mais c'est un parti fini, un état-major sans armée. Le premier D. Miguel, roi de 1828 à 1835, après avoir

consenti, par la *convention d'Evora,* l'abandon de ses droits moyennant une rente de 350 000 francs, s'était réfugié en Autriche. Marié à une princesse de Lœvenstein, il eut sept enfants, dont un fils, le Prétendant actuel. De son mariage avec une princesse de Thurn et Taxis, celui-ci a un fils. L'idée *républicaine,* jusqu'ici plutôt une forme d'opposition, vient de se déclarer par un coup de force. Mais les plus fervents de la République, ceux du moins qui réfléchissent, ne cachent par leur crainte que ce régime ne soit pour le Portugal le prélude et le prétexte de nouveaux avatars.

Les ministres. — On compte sept ministères en Portugal: *Reino* (Intérieur) ; *Negocios estrangeiros* (Affaires étrangères); *Fazenda* (Finances); *Guerra* (Guerre) ; *Justiça* (Justice et affaires ecclésiastiques) ; *Marinha e Ultramar* (Marine et Colonies) ; *Obras publicas, Commerció e Industria* (Travaux publics, Commerce et Industrie). Les ministres forment un Conseil présidé par l'un d'eux; mais le président peut être ministre sans portefeuille. C'est le roi qui jusqu'ici nommait et révoquait les ministres ; mais le gouvernement étant parlementaire, l'opinion des Chambres, exprimée par un vote de blâme, pouvait entraîner la chute du ministre mis en minorité ou celle du cabinet tout entier, à moins que la Chambre elle-même ne fût renvoyée dans ses foyers, pour en appeler à de nouvelles élections. Les ministres étant responsables, aucun acte du pouvoir exécutif et du pouvoir modérateur n'est valable sans leur signature, ou leur délégation. Un *Conseil d'État,* dont les membres sont nommés à vie, délibère à titre purement consultatif.

La Constitution doit garantir à tous les citoyens l'inviolabilité des droits civils et politiques, l'égalité devant la loi, la liberté de la presse et de réunion, bien d'autres choses encore.



Phot. Rocchini.

PALAIS ROYAL DE QUELUZ.

ADMINISTRATION

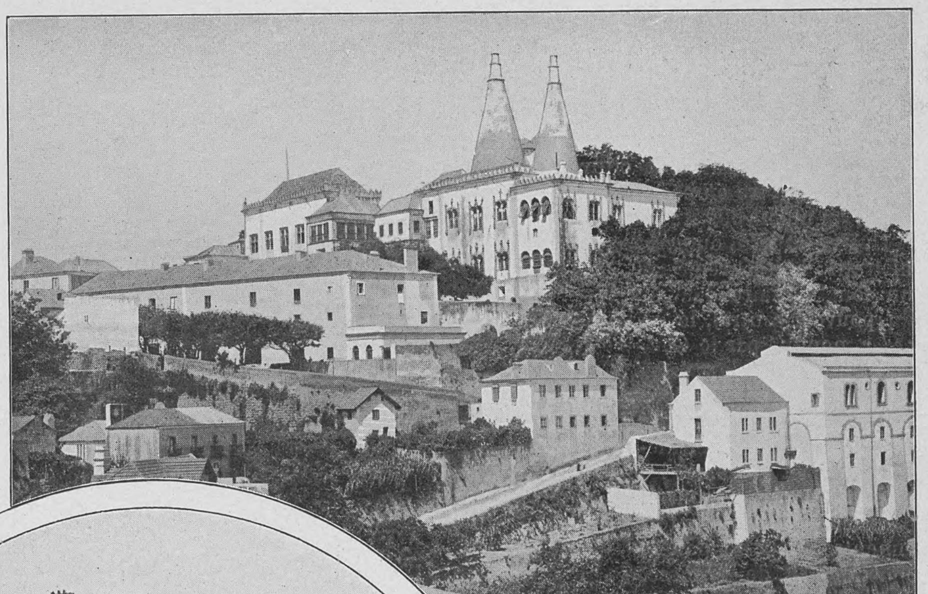
Les institutions administratives du *Portugal* ont suivi, comme ses institutions politiques, bien des fluctuations.

La **superficie** du territoire portugais peut être évaluée, pour la métropole, à 88 954 kilomètres carrés; en comptant les Açores et Madère, à 92 157 kilomètres carrés, pour une **population** de 5 millions d'habitants, près de 5 millions et demi, si l'on compte les îles.

Le territoire est divisé en 21 districts, 17 pour le continent, 4 pour les îles. L'ancienne division par provinces : Tras-os-Montes, Entre Douro-Minho, Beira alta et Beira baixa, Estramadura, Alemtejo, Algarve, n'a plus qu'un intérêt historique, bien que cette distribution territoriale s'adapte mieux aux conditions du sol, aux développements successifs de la nation, et même à la réalité de ses intérêts économiques.

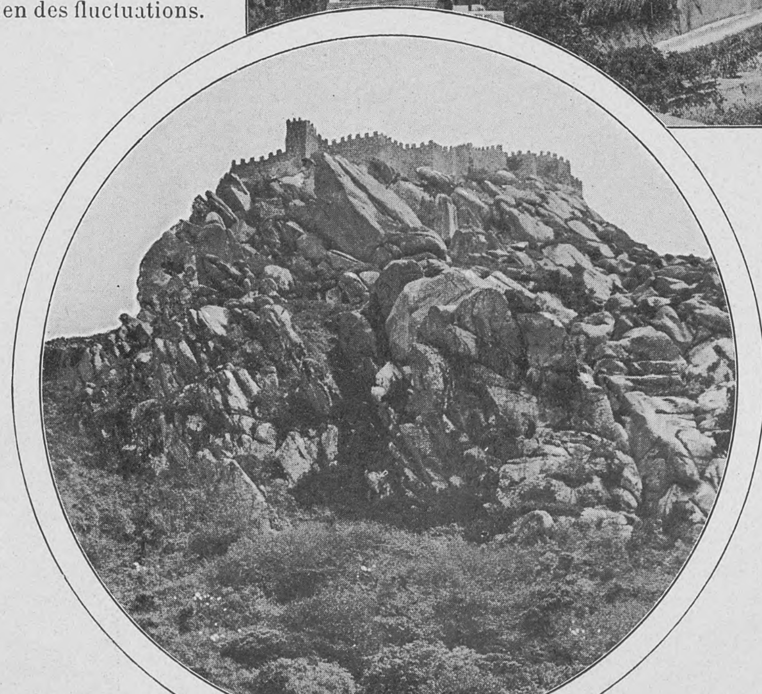
Les **districts** correspondent à peu près à nos départements français. A la tête de chacun d'eux est placé un Gouverneur civil, agent du pouvoir central et représentant des intérêts de la région qui lui est confiée : il est chargé de l'ordre public, met en mouvement les corps électoraux, contrôle les finances, administre les établissements de bienfaisance. Une *Commission,* dont il est président, l'assiste dans l'exercice du pouvoir; elle comprend un *auditeur* ou magistrat administratif et trois membres élus par un collège de délégués choisis par chaque conseil municipal. Le rôle de la Commission est à la fois consultatif et tutélaire; elle approuve et rend exécutoires les délibérations des conseils municipaux et paroissiaux, statue sur les comptes de gestion financière.

Au-dessous du district, le **Concelho,** *municipe,* ou, si l'on veut, l'*arrondissement communal,* comprend un certain nombre de paroisses, comme nos cantons. Les *municipes portugais* ont un conseil municipal et un maire. Le *Maire* ou administrateur et son suppléant sont nommés ou révoqués par décret du Gouverneur; c'est donc, à un degré inférieur, le représentant du pouvoir, délégué du chef de district : il a, comme lui, charge de la police, tient les registres de l'état civil, surveille les institutions de bienfaisance. Un traitement lui est alloué sur les fonds municipaux. Le *Conseil municipal* (9 membres dans les municipes de première classe, 7 dans les municipes ayant plus de 15 000 habitants, 5 dans les autres, 15 à Lisbonne, 11 à Porto) se réunit ordinairement une fois par semaine : les intérêts municipaux dans leurs formes les plus variées, budget, bienfaisance, éducation, fonctionnaires, police de voirie sont de son ressort; le *maire* a le



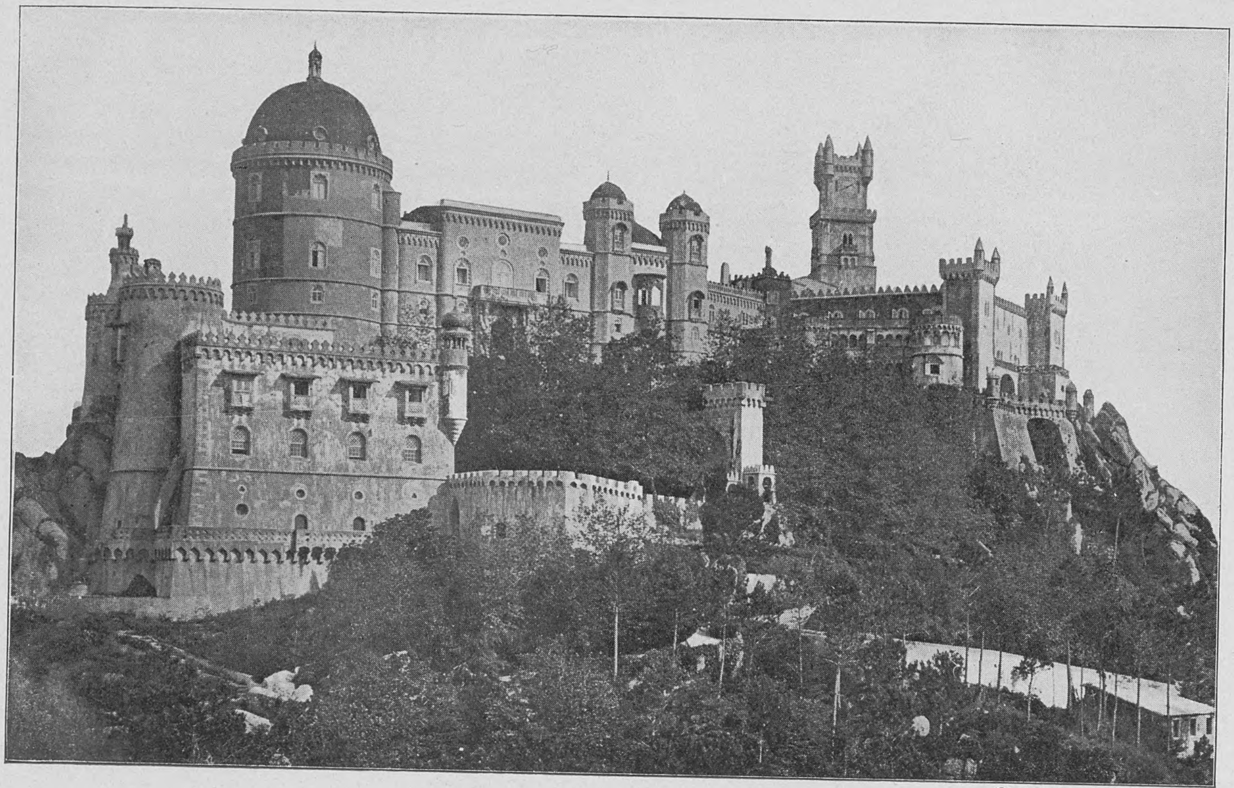
Phot. Emilio Biel.

RÉSIDENCE ROYALE DE CINTRA.



Phot. Rocchini.

CINTRA : LE CHÂTEAU DES MAURES.



Phot. Laurent-Lacoste.

CINTRA : CHÂTEAU DE *LA PENA.*

droit d'assister aux séances, mais sans voix délibérative. Pour être électeur communal, tout citoyen portugais doit être domicilié dans le municipe, être en possession de ses droits civils, savoir lire et écrire, payer au moins 500 reis (2 fr. 50) de contributions directes.

La **Freguezia,** ou *paroisse,* est la cellule primitive du système administratif : elle est régie par un fonctionnaire délégué du pouvoir central, le *regedor,* nommé par le Gouverneur civil, sur la présentation de l'administrateur du municipe : il exécute les ordres de son chef hiérarchique et transmet les délibérations du conseil paroissial ; il ouvre les testaments et fait la police.

Le *Conseil* de paroisse, *Junta de parochia,* compte trois membres dans les localités n'ayant pas 1000 habitants, 5 dans les autres : il procède de l'élection, se réunit tous les quinze jours, administre les biens de la fabrique et ceux de la paroisse ; le curé en est, de droit, président.

Les Commissions de districts, Conseils municipaux et Juntes de paroisses sont élus pour trois ans. Les Municipes forment trait d'union entre le District et la Paroisse. Ils n'ont pas encore là-bas de sous-préfets ni d'indemnité parlementaire : c'est inouï. A quoi pensent donc les Portugais ?

Divisions administratives du Portugal, avec la correspondance aux anciennes provinces :

Minho, ancienne province : *Vianna do Castello, Braga.*

Tras-os-Montes, ancienne province : *Villa Real, Bragança.*

Douro, ancienne province : *Porto, Aveiro, Coimbra.*

Beira alta, ancienne province : *Vizeu.*

Beira baixa, ancienne province : *Guarda, Castello Branco.*

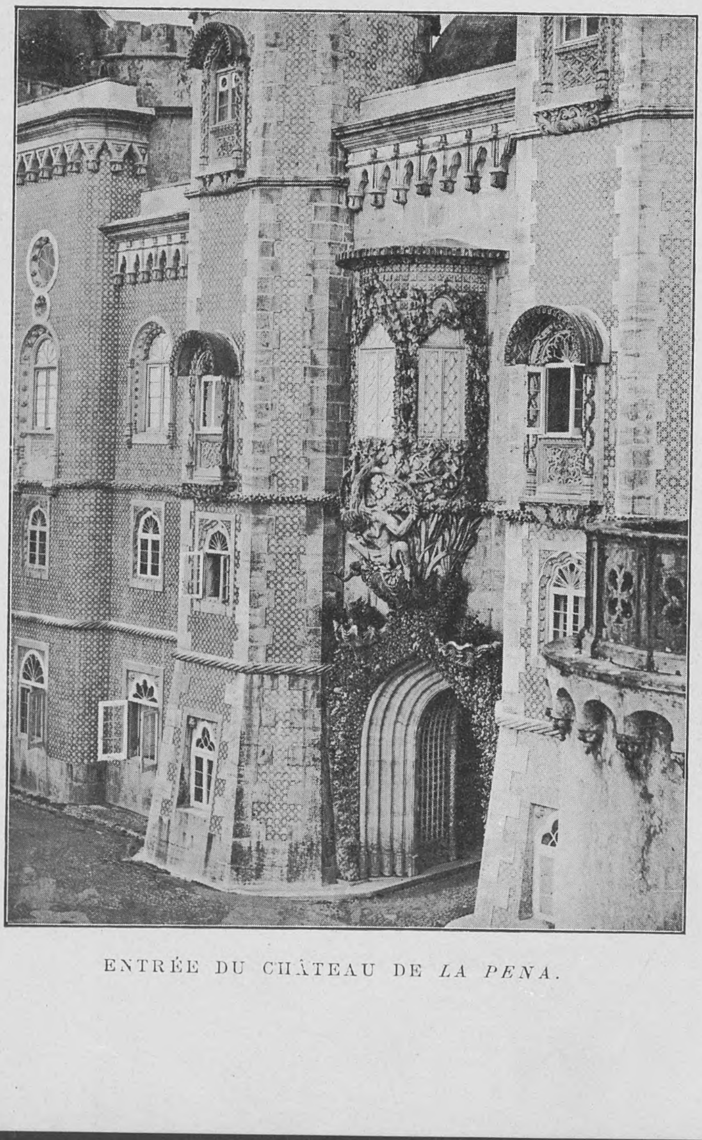
Estramadura, ancienne province : *Leiria, Santarem, Lisboa.*

Alemtejo, ancienne province : *Portalegre, Evora, Beja.*

Algarve, ancienne province : *Faro.*

JUSTICE

L'*organisation judiciaire* actuelle est réglée par le Code civil, obligatoire depuis le 22 mars 1868, et le Code de procédure civile, voté par le Parlement dans la session 1875-1876, sanctionné par le roi, le 8 novembre 1876, pour être exécutoire six mois après. Elle comprend essentiellement cinq **Cours d'appel** (*Relaçoes*), dont deux pour les colonies, ayant dans leur ressort des circonscriptions ou *comarcas,* avec chacune un tribunal de *première instance* représenté par un seul magistrat dit *Juge de droit* (*Juiz de direito*). A son tour, la **Comarca** est divisée en un certain nombre de **Julgados,** avec un juge ordinaire ou *Juiz ordinario.* Un certain nombre de juges de paix chargés de concilier les plaideurs sont répartis dans les julgados : ces circonscriptions sont des *districtos de Juiz de paz.* Un **Tribunal suprême** reçoit les pourvois de toutes les juridictions. Il y a aussi un Tribunal suprême *administratif,* une Cour des comptes, des Tribunaux de *commerce* à Lisbonne, Porto et certains chefs-lieux. En vertu d'une loi du 21 juillet 1855, les juges de première instance sont déplacés de droit après six ans d'exercice. Les causes criminelles appartiennent au *Juge de droit,* assisté d'un jury. Le

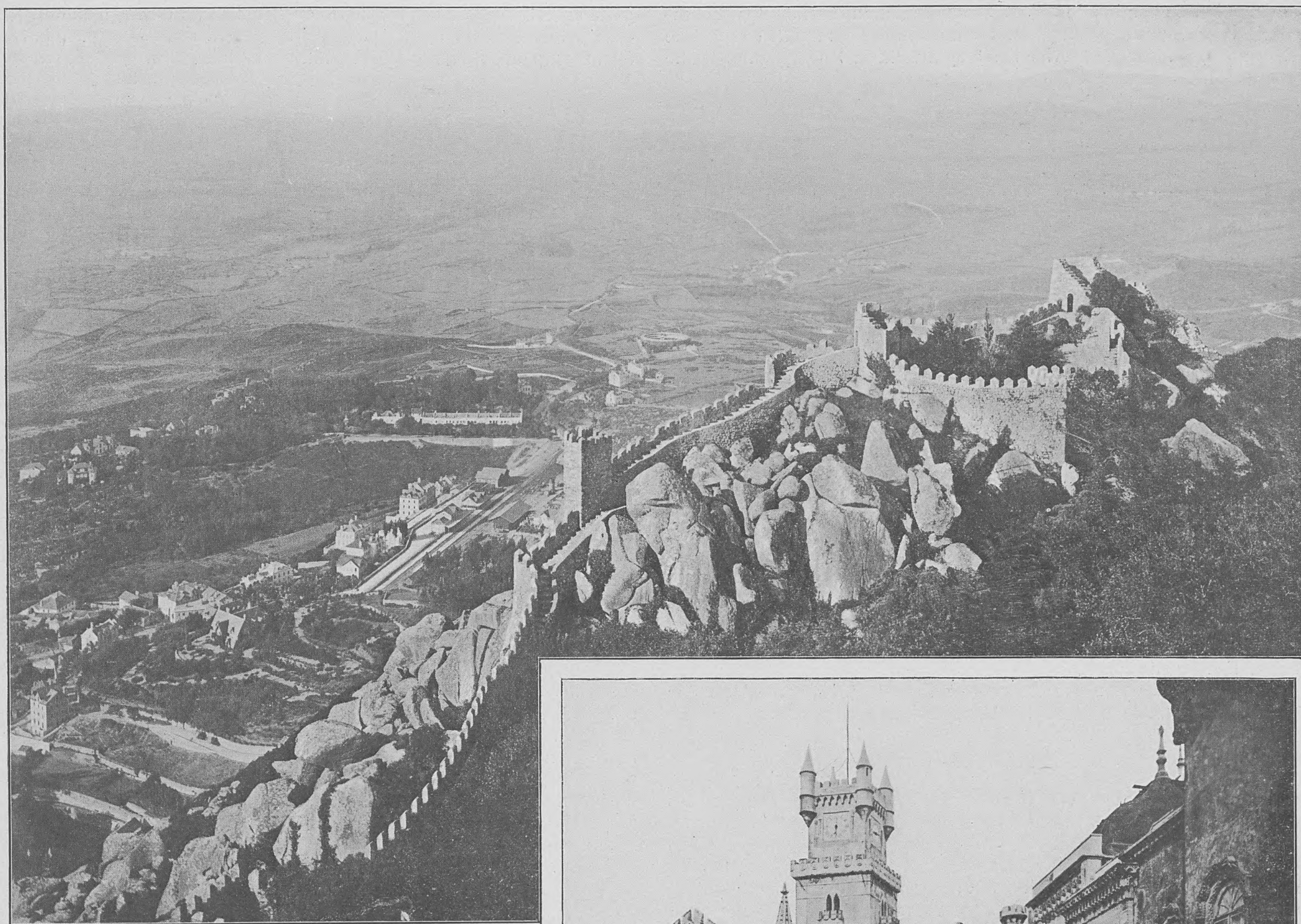


ENTRÉE DU CHÂTEAU DE *LA PENA.*



Phot. Rocchini.

LA VILLA MONSERRATE.



CHÂTEAU DES MAURES, AU-DESSUS DE CINTRA.



Phot. Rocchini.

CHAPELLE ET TOUR DE *LA PENA*.

jury se compose de *jurés* recrutés pour chaque tribunal, jusqu'à concurrence de 120, parmi les citoyens ayant la capacité littéraire (instruction secondaire ou supérieure) ou la capacité censitaire (400 000 reis ou 2 000 francs de revenu). La liste de session est de 36 *jurés,* parmi lesquels 9 tirés au sort, avec un suppléant.

ARMÉE PORTUGAISE

Recrutement et formations. — Le Portugal, s'il le fallait, pourrait mettre en ligne 180 000 hommes bien armés, sobres, endurants, disciplinés : cela ne serait pas, en certains cas, une quantité négligeable. La charte fondamentale de l'armée portugaise est le décret du 31 octobre 1884, complété et modifié depuis par la loi du 27 septembre 1895, qui a introduit le service obligatoire, et la loi du 7 décembre 1901, d'après laquelle ce service est fixé comme suit : pour les hommes ayant vingt ans accomplis, 3 ans dans l'armée active, 5 ans dans la première réserve, 7 ans dans la seconde; en tout 15 ans. Les hommes qui ont servi 2 ans sous les drapeaux peuvent être congédiés au bout de la deuxième année et inscrits dans la première réserve. Les non-incorporés, pour défaut de taille ou autres motifs, appartiennent à la deuxième réserve pendant 15 ans. Les marins doivent 6 ans de service actif et 3 ans dans la première réserve. On admet l'exemption d'activité pour les soutiens de famille et les membres du clergé régulier, le remplacement entre frères et le rachat du service actif et de la première réserve, moyennant une indemnité qui, dans la pratique, n'excède guère 500 francs. Le Trésor y trouve son compte, mais l'effectif annuel, voté par le Parlement, ne peut être complet; il fait état de 30 000 hommes pour l'armée permanente, la marine, la garde municipale et la garde fiscale (douaniers). Le royaume comprend 3 grandes *circonscriptions militaires :* Nord, Centre, Sud, avec 6 divisions territoriales et 2 commandements militaires pour les îles de Madère et des Açores.

Les **troupes** : 1° *Infanterie.* Elle compte : 24 régiments à 3 bataillons de 3 compagnies (38 officiers et 598 hommes par régiment), et 3 régiments à 2 bataillons (28 officiers, 469 hommes par régiment). Les *chasseurs* forment 6 bataillons à 6 compagnies, le bataillon de 25 officiers et 528 hommes : un peloton de sapeurs et de vélocipédistes doit être affecté à chaque bataillon, une section de mitrailleuses à chaque compagnie.

2° *Cavalerie.* Elle forme 10 régiments (lanciers et chasseurs à cheval), à 4 escadrons de 27 (33) officiers, 492 (796) hommes et 415 (682) chevaux.

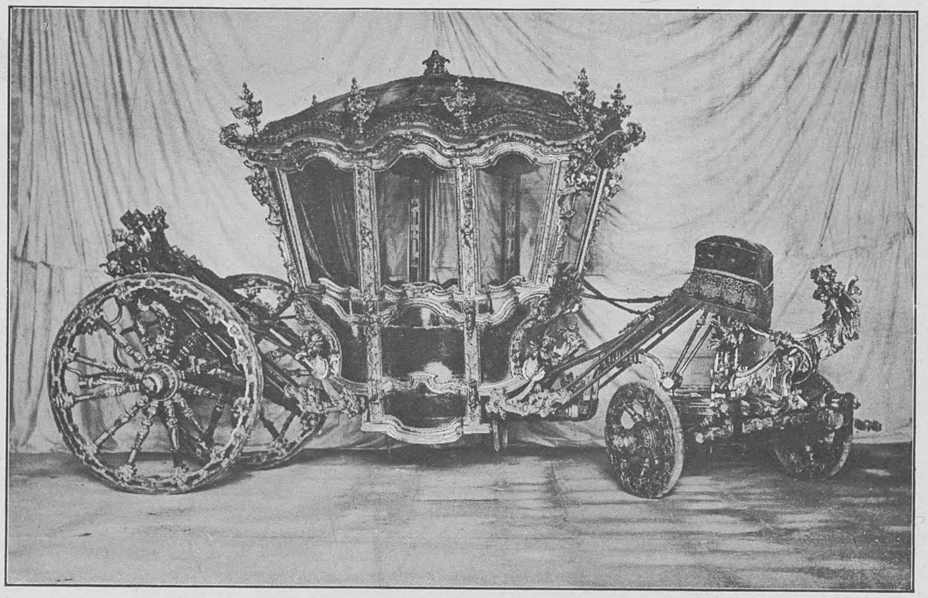
3° L'*artillerie* comprend 6 régiments d'artillerie de campagne à 6 batteries de 3 officiers, 78 hommes, 24 mulets et 15 chevaux, 4 (6) pièces, 2 (9) voitures; 2 batteries à cheval avec 4 officiers, 85 hommes, 54 mulets et 53 chevaux, 4 (6) pièces et 4 (6) voitures ; 2 batteries de montagne avec 3 officiers, 74 hommes, 20 mulets et 6 chevaux ; 6 sections d'artillerie de forteresse à 3 (4) batteries de 12 (20) officiers, 320 (818) hommes et 4 batteries indépendantes d'artillerie de forteresse, de 4 officiers et 92 hommes chacune.

Le *génie* compte 1 régiment à 10 compagnies (sapeurs, pontonniers,

télégraphistes, chemins de fer) et 3 compagnies indépendantes (1 compagnie de sapeurs de forteresse, 1 compagnie de torpilleurs et 1 de télégraphistes). Pour le service des torpilles fixes, 1 compagnie. Ce ne sont pas les cadres qui manquent à l'armée portugaise, il y a même pléthore d'officiers, comme en Espagne.

Un nouvel armement pour l'infanterie et l'artillerie est en préparation, depuis la loi du 30 juin 1903.

Le camp retranché de *Lisbonne*, ses forts détachés et les défenses du Tage (forts de S. Braz, de S. Julião...) constituent le réduit central de la résistance, avec points d'arrêt : contre le front espagnol, *Valença*, sur le Minho (Miranda du Douro), *Almeida*, Monsanto, *Marvão*, Campo Maior et *Elvas*, face à Badajoz sur le Guadiana. — Sur la côte d'Algarve : forts de Tavira, de Barreta, de Loule, de Valongo, de S. João et Sª Catharina, de *Lagos*, de Sines. — Abrantès sur le Tage. — A l'ouest, *Peniche*, au-dessus de Torres Vedras; S. João da Foz, à l'embouchure du Douro.



Phot. Rocchini.

CARROSSE DE DOM JOÃO V.

MARINE

Tout porte le Portugal vers la mer, l'inclinaison de son sol dont les grands fleuves entraînent sur leurs rives des populations de plus en plus denses, à mesure qu'elles se rapprochent du littoral, un développement de côtes (793 kilomètres) tout à fait hors de proportion avec la superficie du pays, la tradition d'un glorieux passé, l'abondance et la variété de la faune marine, richesse toujours prête et, pour ainsi dire, à portée de la main. Près de 40 000 marins vivent de l'industrie de la pêche. A voir les bateaux chargés à couler bas qui remontent le Tage, l'on se demande comment, au milieu d'une telle surabondance, les pêcheurs ont l'air pourtant si misérables. Mais aussi, que de poisson perdu! Les fabriques de conserves pourraient se multiplier, étendre le cercle de leurs affaires; des règlements surannés découragent, paraît-il, les meilleures volontés. C'est parmi la classe laborieuse des pêcheurs que se recrutent les sauveteurs héroïques et les habiles pilotes de la côte portugaise. Ils sont une pléiade dans le bassin d'Aveiro, immense nappe d'eau, profonde de 4 à 5 mètres à marée basse, où pourraient manœuvrer d'innombrables flottilles. Ceux de Lisbonne et des ports du sud, Lagos, Faro, Olhão et Tavira, Olhão surtout, ne leur cèdent guère : incessamment les petits voiliers caboteurs se détachent de la côte et cinglent au large en gracieuses volées.

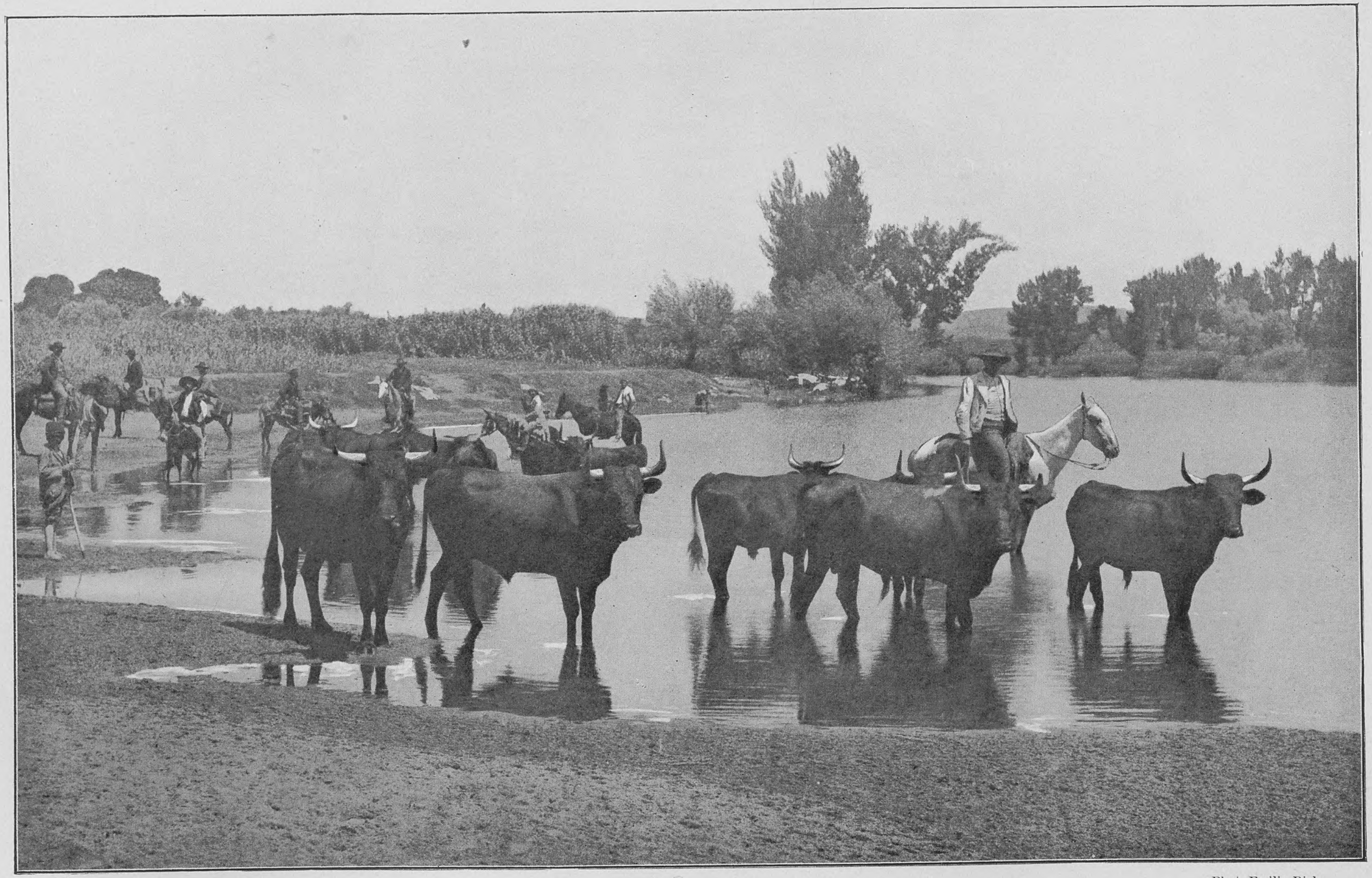
Sans être dépourvue de points d'accès, la côte portugaise en est pourtant assez pauvre, eu égard à son développement. Les escarpements rocheux qui la forment, coupés de grèves parfois très étendues, peuvent être longés à 5 milles de distance moyenne, par des fonds de 30 à 100 mètres. De loin en loin s'offrent de bons mouillages, même des ports très sûrs : au nord, *Vianna* (3 à 4 mètres de tirant d'eau), le futur port en eau profonde de *Povoa de Varzim*, *Villa do Conde*, sur le rio Ave, *Leixões*. Porto, Lisbonne, Setubal forment une trinité maritime dont Lisbonne occupe le premier rang, surtout depuis que les derniers travaux en ont fait l'un des plus vastes et des meilleurs ports d'Europe. Le port de *Setubal*, formé par l'embouchure du Sado, possède des quais commodes et relativement bien outillés. Enfin, au sud, s'ouvrent les petits ports de l'*Algarve*, *Lagos*... Villa Real de S. Antonio, à l'embouchure du Guadiana, Pomarão à 40 milles de l'entrée du fleuve, où s'embarque le minerai de S. Domingo. On ne peut se dissimuler pourtant que le tonnage croissant des navires et les exigences toujours plus compliquées de la grande navigation enlèvent à la plupart des ports portugais leur valeur pratique au point de vue du transport et du mouvement d'échanges. Mais pourquoi Lisbonne, au lieu d'être une simple escale, ne deviendrait-il pas un point terminus de navigation? Des Compagnies maritimes seraient formées, le commerce d'échange en recevrait une vive impulsion. L'initiative manque peut-être, non la fortune. Où sont les audacieux conquérants de la mer de la race de Gama, de Cabral, d'Albuquerque? La marine marchande portugaise, bien qu'en sérieux progrès, est loin encore de ce qu'elle pourrait être.

La marine de guerre de son côté se transforme et se complète : on a résolu de l'adapter aux besoins réels du pays, c'est-à-dire à la police des côtes et aux expéditions rapides. D'après le budget de 1901, l'effectif de la flotte doit être porté à 4 cuirassés, 10 croiseurs à pont cuirassé, de 3 000 à 4 500 tonnes, 18 canonnières de première classe, 12 canonnières de seconde classe, 2 transports, 24 torpilleurs. Ces constructions sont commencées. Les officiers de marine, généralement très instruits, sortent de l'École navale de Lisbonne. Il y a, en outre, pour le service de l'instruction : 1 école de mousses, 1 navire-école de canonnage (*Dom Fernando*), 1 école d'apprentis mariniers (à Sagres), 1 corvette à voiles (*Duque de Palmella*), 3 bateaux torpilleurs, et 1 sous-marin

L'effectif total de la marine portugaise, marins et officiers, dépasse 5 600 hommes. L'*arsenal* de Lisbonne construit des navires de guerre.

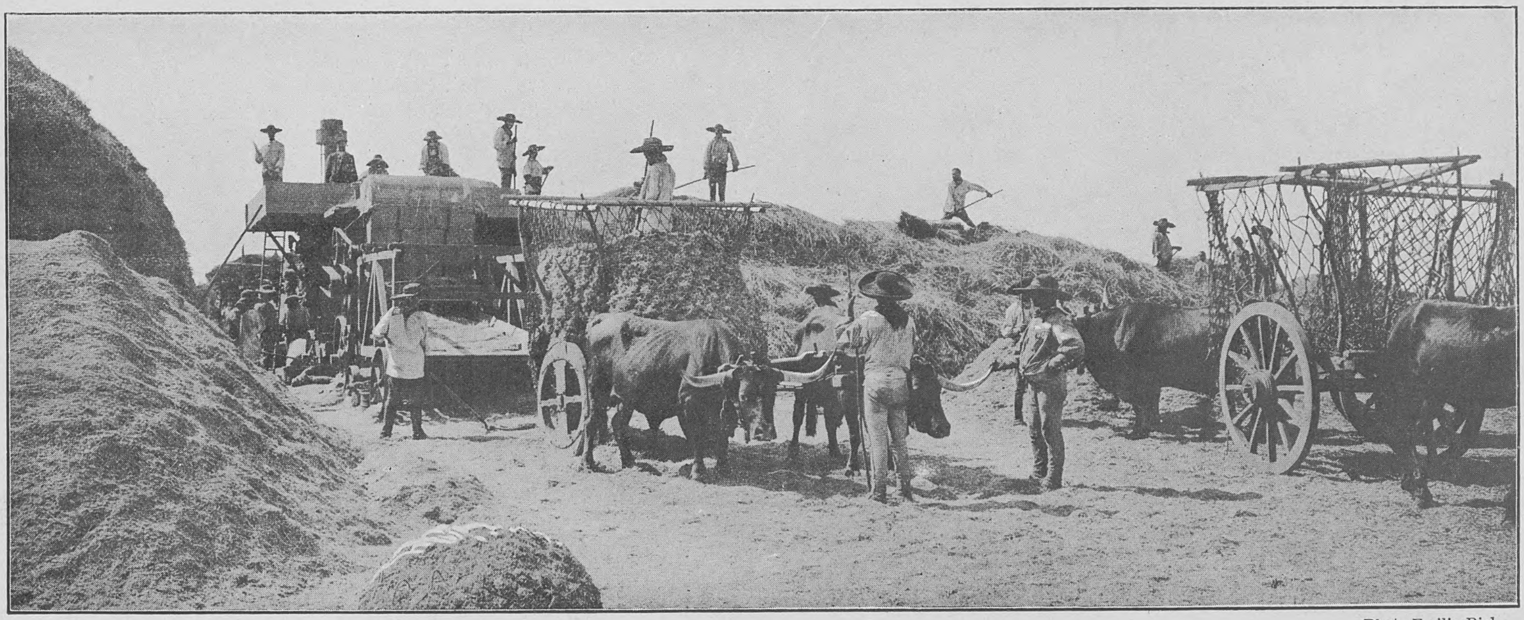


CARROSSE DE GALA DE DOM JOÃO V (1706).



Phot. Emilio Biel.

TAUREAUX DE COMBAT SUR LES BORDS DU TAGE.



Phot. Emilio Biel.

ALEMTEJO : TRAVAUX DES CHAMPS.

RÉGION DU SUD ET TERRITOIRE INSULAIRE

ALEMTEJO



BATTAGE DU BLÉ.

La région d'*au delà du Tage*, ou **Alemtejo,** diffère des hauts pays du nord par la constitution du sol, son aspect, ses produits, la vie des habitants. Ce n'est pas à dire que la vallée du grand fleuve prenne le rôle d'un trait séparatif entre deux pays qui seraient ainsi étrangers l'un à l'autre. Bien au contraire : cette large traînée fluviale, par les sillons des cours d'eau qui l'alimentent, harmonise les deux rives, ménage la transition du massif montagneux de Beira aux monotones plateaux du sud.

Aucun relief notable n'accidente les vastes espaces qui moutonnent, à perte de vue, entre la frontière d'Espagne et l'océan. Ce ne sont de tous côtés que terrains faiblement ondulés, landes de bruyères ou de genêts, roussies par le soleil et tachées par la sombre verdure des fourrés de cistes et de genévriers; çà et là des champs cultivés, d'immenses pâturages avec des clôtures de chênes-lièges ou d'yeuses qui se détachent sur le fond grisâtre de la plaine; autour des hameaux clairsemés et des fermes, l'olivier, la vigne, des vergers, des potagers font une couronne et un abri.

Le relief véritable se soulève au rebord de ce vaste champ d'exploitation : à l'est, la *serra de São Mamede* et de *Portalegre* qui se lie à la direction des monts de Tolède et monte à plus de 1 000 mètres au-dessus de la plaine : ses versants nourrissent de beaux bois de châtaigniers. Au sud, la *serra de Monchique* et celle de *Malhão* n'atteignent pas 1 000 mètres, entre l'Alemtejo et l'Algarve. Au centre, le seuil granitique de la *serra d'Ossa*, qu'une série de plateaux rattache à la jurassique *serra de Caldeirão*, et, au nord de Beja, la *serra Mendro,* descendent plus bas encore.

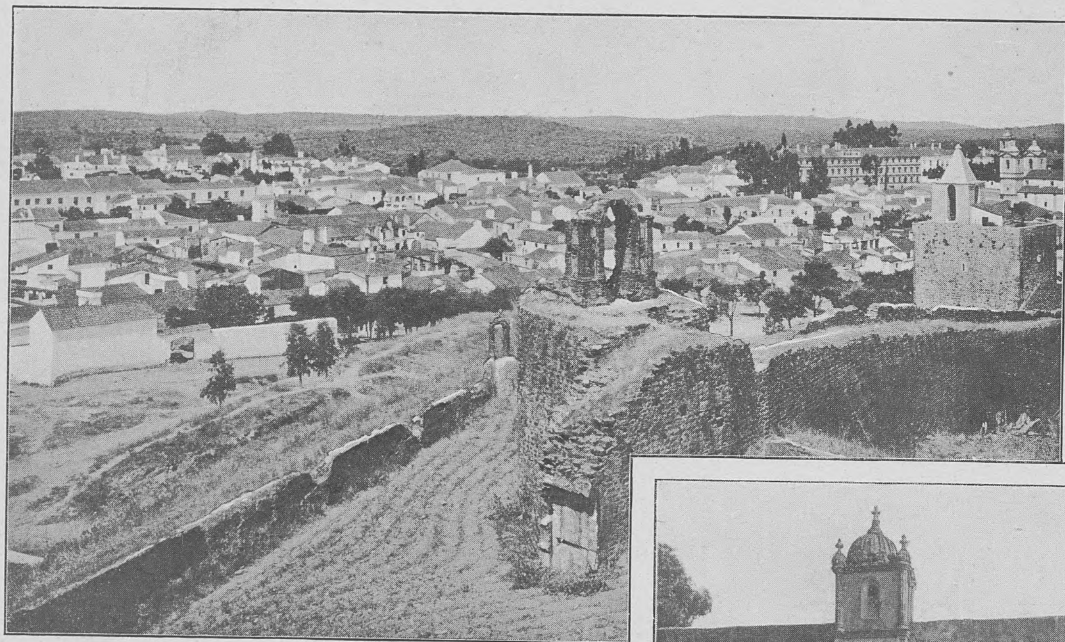
L'*Alemtejo* est un pays essentiellement agricole. La grande culture prévaut dans la mise en valeur du sol : il y a des fermes de 3 000 hectares et même plus; mais la moyenne ordinaire est de 100 hectares. Parmi les beaux domaines, celui de *Villa Viçosa*, dans le voisinage d'Estremoz, entre Evora et Badajoz, appartient à la maison de Bragance. L'ancien château, véritable place forte dont l'importance était accrue par le voisinage presque immédiat de la frontière espagnole, fut l'unique résidence des premiers ducs jusqu'au temps où l'un d'eux, D. Jayme, fit commencer (1501) le palais actuel; tel qu'il est, avec ses rangées de vingt-trois fenêtres à chaque étage, le château fut l'œuvre de plusieurs générations. De temps à autre, la présence de la famille royale



JARRES ANTIQUES DE L'ALEMTEJO.

apporte quelque animation à la petite ville, toute enveloppée d'oliveraies et de grands bois. La forêt qui l'entoure fait le charme de cette résidence; 24 kilomètres de clôture l'enveloppent; le petit et le gros gibier : cerfs et biches, daims et sangliers se partagent l'enclos en nombreuses compagnies.

La culture des céréales emploie, dans l'*Alemtejo*, de grandes superficies. Le système en faveur est celui de l'assolement; on divise les terres pauvres en parcelles ou *folhas* dont chacune se repose à son tour. C'est la conséquence du régime pastoral en usage pour l'alimentation des troupeaux, qui seuls ou à peu près fournissent l'engrais nécessaire à la reconstitution des terres. Cependant il y a une amélioration sensible des anciens procédés de culture. Certains fermiers aisés introduisent peu à peu chez eux les machines et les instruments agricoles.



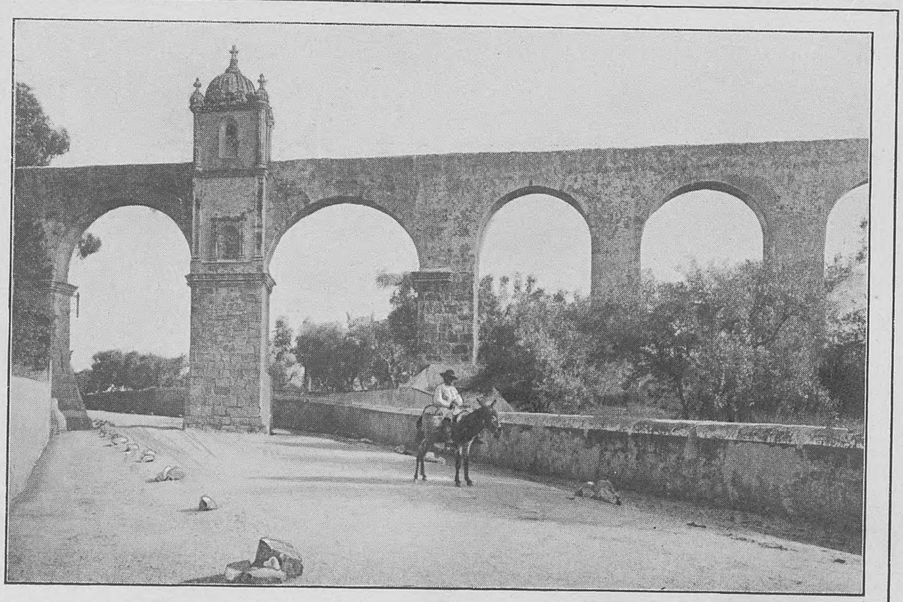
VILLA VIÇOSA, DU HAUT DU CASTELLO.

L'immensité des pâturages fait du *pâtre* un personnage: il a gardé l'allure de ses lointains ancêtres; c'est un nomade. Dans la vaste lande, au milieu des genêts et des bruyères, il chemine, la houlette à la main, le bissac sur l'épaule avec l'écuelle en liège, une corne pour le sel, des olives, souvent aussi une flûte, car il sent la poésie de la solitude et sait l'exprimer parfois d'heureuse façon : s'il ne fait des vers, il en chante de mémoire et joue de vieux airs. Sculpteur aussi à ses jours, il orne de reliefs son écuelle de liège, incise des cuillers en bois, découpe des boîtes à jour avec son canif de quatre sous.

Entre le paysan des rives du Tage et celui de l'*Alemtejo*, il y a tout un monde disparu, auquel ce dernier est resté fidèle : chapeau à larges bords, houseaux de cuir au pantalon, bottes ou gros souliers, veston de bure, quelquefois recouvert d'une pelisse en peau de mouton ou bien doublé contre le froid par une grande couverture de laine faite simplement de deux morceaux ajustés, entre lesquels un trou est ménagé pour y passer la tête : tel est encore, dans la province, l'accoutrement des gens du peuple. Les maisons sont presque toujours en briques ou en moellons : le maçon du pays excelle à lier de petites voûtes à l'abri desquelles se conservent, dans la fraîcheur des caves, les grosses jarres ventrues pleines de vin. Peu à peu, en certains districts, l'antique récipient cède la place aux cuves de bois, mais l'usage de ces jarres, à base si étroite qu'elles ne peuvent tenir debout sans soutien, n'est pas encore près de disparaître : on en fabrique toujours; elles rappellent d'une façon saisissante les vieilles amphores romaines spécialement destinées à la conservation du vin, du blé, de l'huile, que l'on a trouvées en si grand nombre dans les entrepôts d'Ostie.

Le paysan de l'*Alemtejo* en est au temps de Strabon. Ce peuple est resté antique, catholique sincère, mais païen de tradition, passionné pour les fêtes bruyantes, les pèlerinages, les réjouissances à l'occasion de la vendange ou de la moisson. D'où vient-il? Le sang qui coule dans ses veines est-il maure, goth, romain? Tout cela peut-être, bien que vraisemblablement les invasions aient passé, l'une après l'autre, sans trop l'atteindre. Enraciné au sol, il n'émigre pas, reste immuable quand tout change autour de lui. Peut-être est-ce l'héritier authentique, à peine effleuré par les siècles, de cette race primitive dont tant de monuments trahissent l'existence dans ce pays.

Les mégalithes sont nombreux autour d'Evora. Un prélat érudit de Beja, D. Fr. Manuel de Cenaculo, a relevé les objets préhistoriques provenant des fouilles qu'il entreprit : épingles de bronze, stèles couvertes d'inscriptions qu'il nomme phéniciennes, mais dont le sens demeure encore mystérieux. Certaines hauteurs de l'*Alemtejo* sont couvertes de fortifications : « Au sommet et sur les flancs, des retranchements courent en suivant les accidents du sol; leur irrégularité, la grossièreté des murailles, montrent que ce ne sont pas des ouvrages romains. Ces enceintes sont très vastes : ce ne sont pas évidemment de simples camps retranchés destinés à abriter une armée de passage; ce sont des forteresses permanentes où les populations ont séjourné. Ces lieux fortifiés se remarquent isolés dans les monts d'Ossa, à



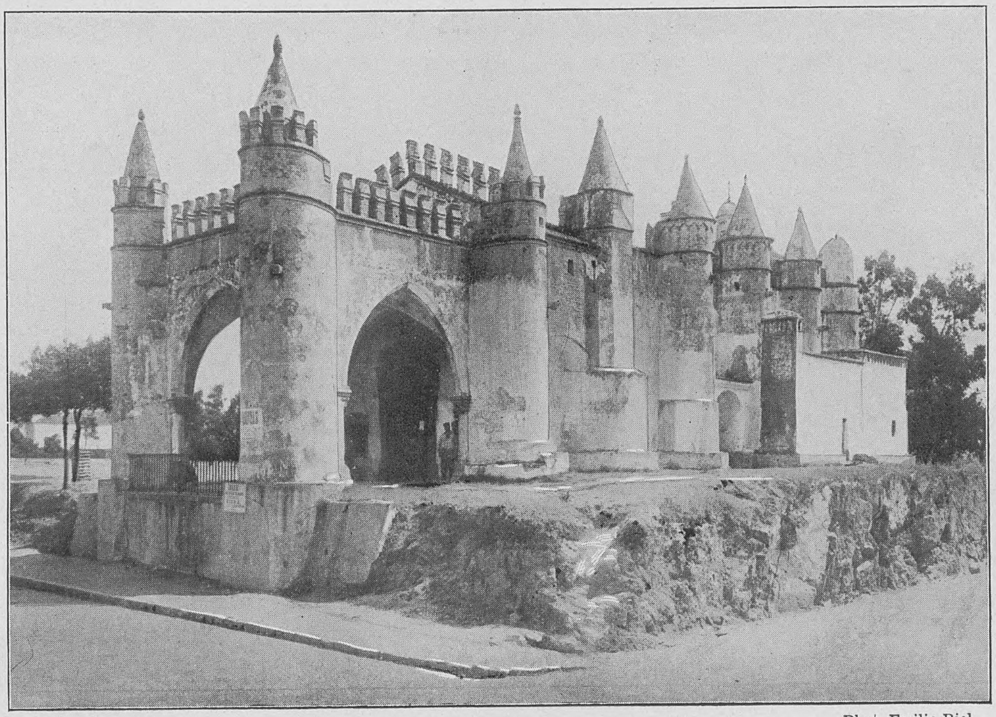
Phot. Emilio Biel.

EVORA : AQUEDUC DE PRATA.

l'est d'Evora, ailleurs encore. Il est certain qu'ils sont accumulés dans la région la plus riche en minerais de cuivre et que là justement prédominent aussi les objets en cuivre ou en bronze. » (E. CARTAILHAC. *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal.*)

Les amas de coquilles de la vallée du Tage, au rebord de l'*Alemtejo*, sont célèbres : on en connaît plusieurs, notamment le *Cabeço d'Arruda*, situés au débouché de la marécageuse vallée du Mugem. Sur une base de sables pliocènes émergeant de 5 mètres au-dessus du marais, le Cabeço d'Arruda forme un tumulus ovale, haut de 7 mètres, large de 60, sur une longueur de 100 mètres. Il se compose d'une incalculable quantité de coquilles, généralement triturées, de vases et de sable. Dans ce dépôt, à divers étages, se rencontrent « des ossements d'animaux, des silex taillés, des cendres, des charbons, enfin des squelettes humains. Les coquilles sont presque toutes des *Lutraria compressa*. Elles ne se trouvent plus vivantes que dans le limon des lits salés du Tage et du Sado, dans des endroits très éloignés du Mugem et beaucoup plus bas. Il n'est pas admissible qu'un groupe d'hommes, installés là, ait été chercher si loin cette maigre nourriture. Évidemment, de leur temps, le *Tage* était plus large et les eaux marines remontaient au moins jusqu'à Mugem. Cela nous reporte à une époque bien lointaine, probablement antérieure au soulèvement du littoral portugais ». Les mangeurs de coquilles sont restés inhumés dans les débris de leur cuisine; la rareté et la grossièreté des objets trouvés avec eux : éclats de silex, qui furent probablement des barbelures de traits, quelques os à peine égratignés, disent quelle fut la sauvagerie de ces pauvres gens. Ceux des environs d'Evora étaient des modernes à côté d'eux.

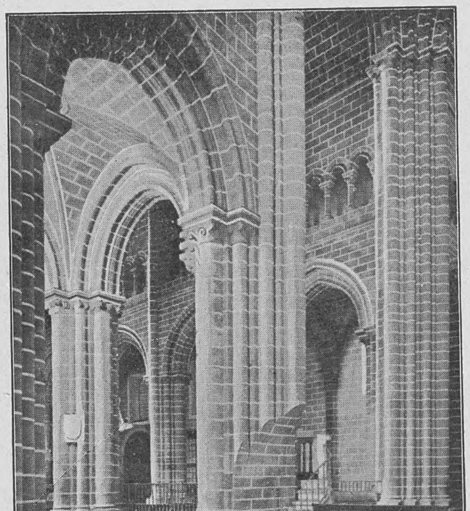
Sur sa terrasse, d'où le regard embrasse un vaste horizon de bois, de pâturages et de champs cultivés, de vignobles, d'oliveraies et de jardins, **Evora** (16 000 habitants) donne l'idée d'une cité de commandement. Ce fut une capitale, l'*Ebora* de Sertorius (80-72 avant J.-C.), une colonie romaine qualifiée par César : *Liberalitas Julia;* un évêché du temps des Wisigoths et, sous les Maures, qui l'enlevèrent en 715, la métropole de l'*Alemtejo*. Les chevaliers de l'ordre d'*Aviz* ayant repris la place en 1166, les rois de Portugal y résidèrent à divers intervalles. Après un long effacement, *Evora* reprit sa place à côté des plus glorieuses cités lusitaniennes. La *cathédrale*, commencée vingt ans à peine après la conquête chrétienne, est du même âge que celles de Coïmbre et de Lisbonne. Ses deux tours de granit, aux formes puissantes, se détachent au loin, l'une romane, l'autre (celle des cloches) de style ogival. Tous les siècles ont marqué leur empreinte dans ce noble édifice. De nouvelles constructions lui furent associées; le cloître est du XIVe siècle, la chapelle d'Esporão du XVIe; la chapelle principale, du XVIIIe. Les surcharges de mauvais goût qui gâtent en Espagne et en Portugal tant de monuments ont laissé aux nefs, au transept et aux tours de la cathédrale d'*Evora* la pureté des lignes primitives. Certains détails de la coupole, des rosaces, du transept et du triforium révèlent une étroite parenté avec plusieurs cathédrales françaises et espagnoles de la même époque (fin du XIIe siècle). Les souvenirs abondent dans la cathédrale d'*Evora :* sous ses dalles reposent les héros de la « reconquête » et des premiers temps de la monarchie; les inscriptions lapidaires présentent un grand intérêt historique. Du haut de la chaire d'*Evora,* tomba la voix de saint Bonaventure, celle de saint François de Borgia. Maintes fois, entre deux campagnes, le maître d'*Aviz*, D. Nuno le grand connétable, vinrent s'agenouiller devant l'autel. C'est un musée que la *cathédrale :* la porte de la sacristie, en bois sculpté; les stalles du chœur, daté de 1562; dans le trésor, un magnifique calice en or ciselé enrichi d'émaux, une chasuble du XVIe siècle, un dais de velours rouge superbement brodé, un précieux triptyque en émail qui aurait appartenu à François Ier : tout cela est d'une rare magnificence. La *cathédrale* possède encore une intéressante collection de tableaux, tablettes en bois des XVe et XVIe siècles, œuvres italiennes et flamandes, Primitifs portugais; enfin, ce qui reste de l'ancienne bibliothèque du Chapitre, un chartrier de la plus haute valeur archéologique, si l'on considère que les Chapitres épiscopaux du moyen âge furent mêlés, comme haute cour consultative, aux principaux événements politiques et religieux de leur temps. Les amateurs de vieille musique feraient là, comme dans les archives de plusieurs cathédrales espagnoles, à Burgos, par exemple (je le sais par expérience), de véritables trouvailles.



Phot. Emilio Biel.

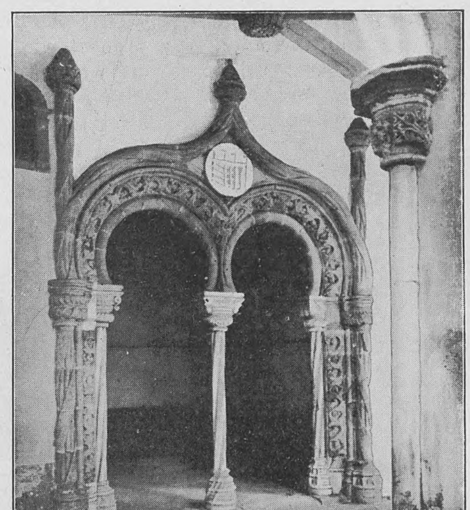
EVORA : ERMITAGE DE S. BRAZ.

Une autre gloire d'Evora, le *temple romain*, touche presque la cathédrale; il dominait l'enceinte fortifiée et se voyait de fort loin, le tertre sur lequel il est assis se trouvant être le point culminant de la ville. L'ouvrage est élevé sur une base en *opus incertum* encadré de dalles solides: ce petit temple *hexastyle* reporte la pensée à la Maison carrée de Nîmes ou au temple d'Antonin et Faustine, à Rome. Il a beaucoup souffert du temps et des hommes: du côté du nord seulement, la colonnade est intacte; quatre colonnes à l'orient, deux à l'occident complètent l'édifice. La hauteur totale des colonnes est de 7m,68; elles sont en granit, striées de douze demi-cannelures et surmontées de chapiteaux d'ordre corinthien, richement sculptés. A quelle divinité était consacré l'édifice? Nul ne le sait : des souterrains ou des citernes, s'ils étaient explorés, livreraient peut-être la clef de l'énigme.



CATHÉDRALE D'EVORA.

Les Wisigoths imaginèrent de remplir les intervalles des colonnes et de couronner la maçonnerie de créneaux : cela devint une tour attachée aux fortifications générales. D'autres, plus tard, découpèrent, au nord, une porte ogivale au-dessus de laquelle tintait la cloche municipale du couvre-feu : on fit du temple une boucherie et un marché. Enfin, en 1870, cette souillure fut balayée, le temple rendu à lui-même, tel que nous le voyons aujourd'hui.



PORTADA DOS LOIOS.

Il y a de tout dans *Evora*, de vieux hôtels aristocratiques (hôtel de Caddaval : tour des Quinas; palais et cour Saint-Michel), des ruelles étroites et des arcades évocatrices du moyen âge, une riante promenade moderne à côté du palais de D. Manuel et de sa galerie mauresque aux fenêtres géminées, dont la terrasse repose sur des arcs en fer à cheval que portent des pilastres de granit. Tous les goûts et tous les styles se coudoient. La Renaissance a laissé la vieille église conventuelle de *São Francisco* et son joli cloître, la façade de N. D. de Graça, surchargée de colonnes, d'écussons et de trophées; hors de l'enceinte, la *chartreuse d'Evora*, au fronton de marbres précieux superposés en trois ordres classiques; le *Lycée*, ancienne *Université* fondée en 1551 par les jésuites, immense construction dont les

salles et les galeries allongent désespérément leurs colonnades, dans le style monotone et froid qui est la tare de cette ennuyeuse architecture. Un bel *aqueduc,* dont le développement mesure près de 20 kilomètres, capte l'eau de *la Prata* et alimente les fontaines publiques, parmi lesquelles plusieurs sont fort originales; ce bel ouvrage est porté sur d'élégantes arcades dont la décoration s'accentue, à mesure que la ville est plus proche : il est très probable qu'on trouverait dans les fondations une base romaine; tel qu'il paraît, l'aqueduc est l'œuvre de Jean III, et non, comme on l'a prétendu, de Sertorius.



LE CAP SINES.

Beja fut la rivale d'Evora, sur les hauts plateaux de l'Alemtejo; les deux villes dominent, l'une au sud de l'autre, l'intervalle tendu entre le Guadiana et le rio Sado. Mais *Beja* est moins riche de souvenirs : quelques restes de murailles, la superbe tour gothique en marbre blanc du château, attribuée au roi Diniz (1300), composent, avec Nossa Senhora *da Conceição* (xve siècle), tout son trésor archéologique. Dans les parages de *Beja,* mais plus au midi, fut gagnée, au *Campo de Ourique,* l'une des batailles libératrices qu'Alphonse Henrique engagea contre les Maures (1139).

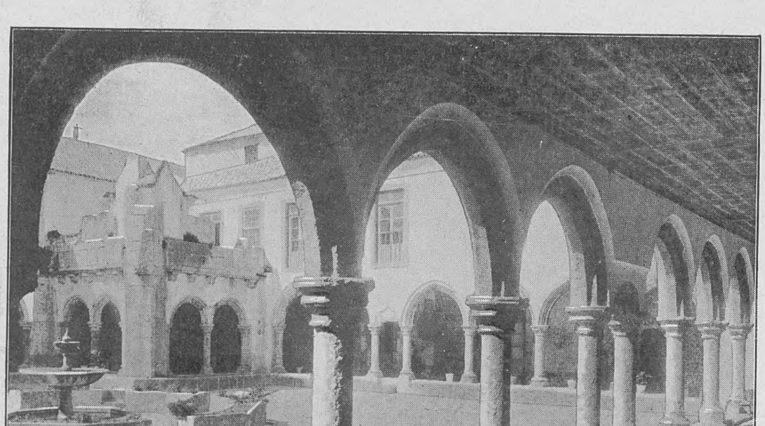
Les districts d'Evora et de Beja sont parmi les plus riches de l'*Alemtejo* en froment et en vin : la première ville possède un certain nombre de familles dont plusieurs doivent une véritable opulence à l'exportation du *liège.* Aux produits de la terre s'ajoutent ceux de l'*élevage :* dans les bois d'yeuses et les chênaies des Serras, s'engraissent des porcs noirs. L'Alemtejo sert de quartier d'hiver aux troupeaux de moutons transhumants, venus des montagnes de Beira : ceux à laine blanche, plus nombreux au nord de la province; ceux à laine noire, mieux faits pour les maigres pâturages et les bruyères du midi.

Le plateau d'*Evora* est un centre remarquable de dispersion des eaux : elles se partagent entre le *Divor,* qui va au Tage, la Ribeira das *Alcaçovas,* qui descend au Sado, le *Degebe,* tributaire du Guadiana. Evora est dans l'attraction du **Sado,** longue rivière aux eaux troubles, comme celles du Tibre romain, qui creuse, du sud au nord, une sorte de fossé intérieur à l'abri des serras de *Cercal* et de *Grandola,* parallèles au rivage. Quelques vallées des affluents du Sado doivent une véritable richesse à l'abondance des sources fraîches. **Setubal** (22 000 hab.) commande le débouché du *Sado.* Ses anciens monuments, à l'exception de l'église du Christ, furent renversés par le tremblement de terre de 1755. *Setubal* doit la vie à son port, aux pêcheries de sardines, aux marais salants du voisinage, aux oranges et au fameux vin muscat qui sont les principaux aliments de son commerce.

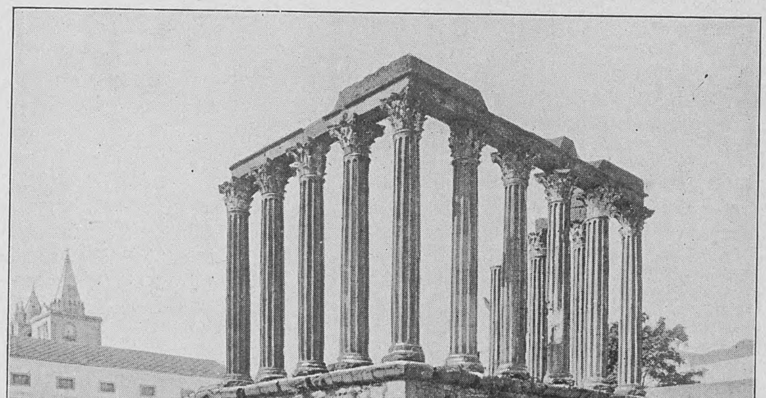
La longue échine de l'*Arrabida* sépare l'estuaire de Sado de la baie du Tage : sur ces hauteurs (200 à 300 mètres) veillait le formidable château de *Palmella,* dernière place des chevaliers de Saint-Jacques de l'Épée : il n'en reste que des ruines.

Au-dessous de Setubal, la côte s'allonge monotone et vide, presque rectiligne : le saillant de la péninsule de *Sines* en rompt l'uniformité avec l'îlot rocheux de *Perseveira* pour sentinelle. Des falaises basses et quelques plages jusqu'au petit port de *Villa Nova de Milfontes,* à l'embouchure du Mira, des dunes, des falaises hautes de 20 à 50 mètres conduisent au delà d'Aljezur, jusqu'au *cap Saint-Vincent.* Cette « pointe du Raz » du Portugal, dressée contre les tempêtes du sud-ouest, l'a sauvé en partie de la destruction, en rompant l'effort de l'océan déchaîné, comme la proue d'un navire brise la lame qui va l'engloutir et la rejette sur ses flancs en coulées tumultueuses, mais impuissantes.

Le cap **Saint-Vincent** forme une presqu'île rocheuse d'environ un kilomètre de long, sur 500 mètres de large, liée à la terre ferme par un isthme étroit d'une soixantaine de mètres. C'est l'aigrette de la *serra do Espinhaço de Cão,* dont la crête allongée s'appuie à la traverse de *Monchique.* Si la mer est calme et presque unie, durant la

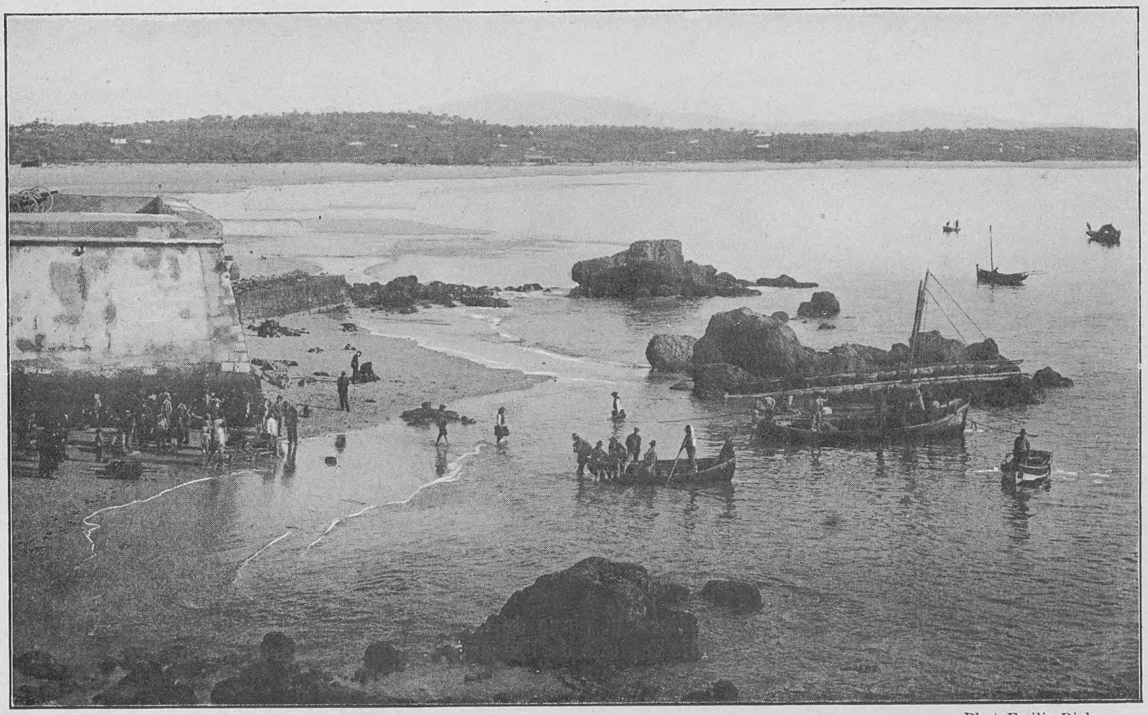


SETUBAL : CLOÎTRE DU COUVENT DU CHRIST.



EVORA : TEMPLE ROMAIN.

plus grande partie de l'année, le long des côtes de l'Algarve abritées du nord par l'écran des *Serras* continentales et, du sud, par le barrage du continent africain, il n'en est pas de même à l'ouest, où les courants venus du nord roulent sans obstacle et se brisent avec violence contre l'arête du *cap Saint-Vincent*. Le vieux môle en est tout meurtri; à deux milles au nord, un écueil, une ruine l'annonce : le rocher de *Leixão;* à l'ouest, au sud-ouest, d'autres éclats émergent autour de la grande pyramide déchiquetée qui se dresse, comme une stèle funèbre, à la pointe même du cap, au-dessus des naufragés engloutis sous cette mer profonde : un canal étroit, vestibule de mort, sépare la pyramide du rivage. Au *cap Saint-Vincent*, le grand courant marin qui longe du nord au sud le littoral portugais prend la direction de la côte et s'enfourne dans la direction de Gibraltar, entre l'Europe et l'Afrique.



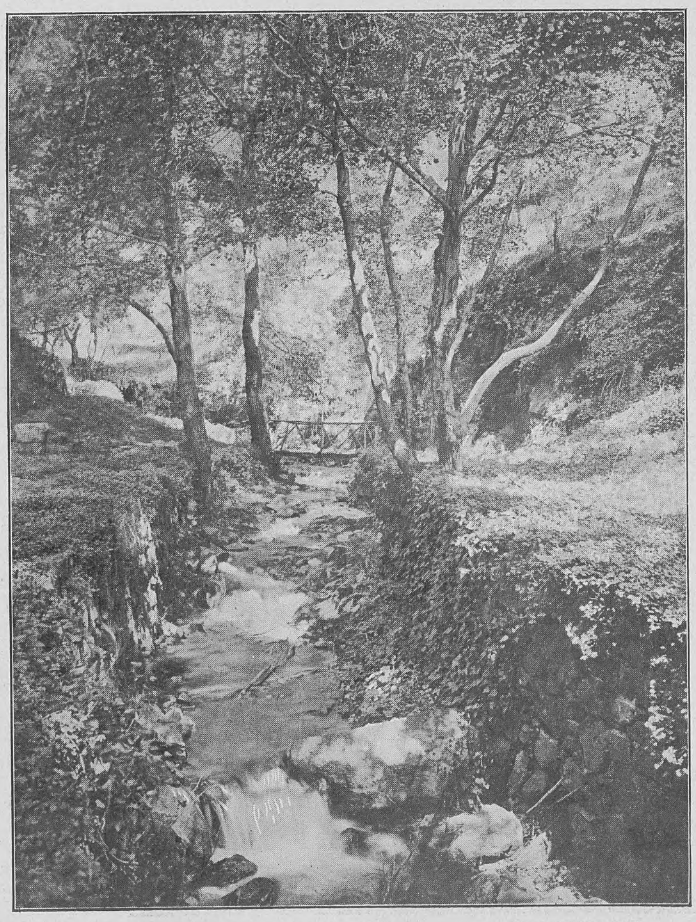
Phot. Emilio Biel.

LAGOS : FORT DE PONTA DA BANDEIRA.

Une rive sinueuse, coupée de quelques criques et de plusieurs petites plages, au pied de murailles à pic, se développe entre le cap Saint-Vincent et la pointe projetée par la presqu'île de **Sagres**. C'est là, sur ce haut promontoire, que l'infant D. Henrique vint s'établir, camper sur le champ de bataille qu'il avait choisi et observer de près la mer, pour mieux la vaincre et surprendre ses secrets. Une sorte d'Académie navale, en même temps école de navigation, groupait autour de lui les énergies qu'il savait découvrir. Tout ce que l'antiquité avait produit d'utile à la connaissance du monde, les expéditions des navigateurs italiens, normands, majorquins et autres; Ptolémée et Strabon, le périple d'Hannon et les voyages du Vénitien Marco Polo : on le commentait à *Sagres*, on l'étudiait avec passion. De Sagres partirent les conquérants des « îles et terres fermes » d'Afrique, avant-coureurs de Gama et de Colomb lui-même. L'école de *Sagres*, avant tout école d'action, mais non pas d'aventures, réalisa les plus heureuses réformes géographiques, mit au service de la navigation des instruments perfectionnés. Si j'étais Portugais, il me semble que je souhaiterais de voir consacrer tant de gloire par autre chose qu'un souvenir.

L'ALGARVE

Entre la pointe de Baleeira, promontoire oriental de Sagres, et la pointe de la Piedade, la côte, encore escarpée mais coupée de quelques plages dont la principale est celle d'*Almadena*, prend nettement la direction de l'est. C'est le pittoresque littoral de l'**Algarve**, la petite *Al-Gharb* des Maures, étroite terrasse tournée vers l'Afrique, dont elle possède le climat et la vie. Le souffle chaud des *hamadas* et sablières marocaines enveloppe ses vergers, où, à l'abri des reliefs intérieurs, prospèrent à l'envi, comme dans une serre, non seulement les espèces méditerranéennes déjà rencontrées dans les autres zones du Portugal, mais les espèces révélatrices de la nature africaine, le caroubier, le figuier, le dattier, la patate douce (*convolvulus batata*). Aux plaines de l'Alemtejo, qu'animent à peine des villes éloignées et des hameaux dispersés dans la solitude des champs et des bois, succède une terre exubérante, toute parsemée de fermes et de villas que l'haleine du printemps saupoudre de la neige de l'amandier en fleur. Partout l'orange embaume, la vigne grimpe aux pentes avec l'olivier. Cette terre, sœur de l'Andalousie espagnole, nourrit une population faite à son image : entre la vivacité d'allure, le langage facile et prompt à la riposte du marin et de l'agriculteur algarviens, il y a un contraste saisissant avec la gravité, non exempte de contrainte, du paysan de l'Alemtejo.



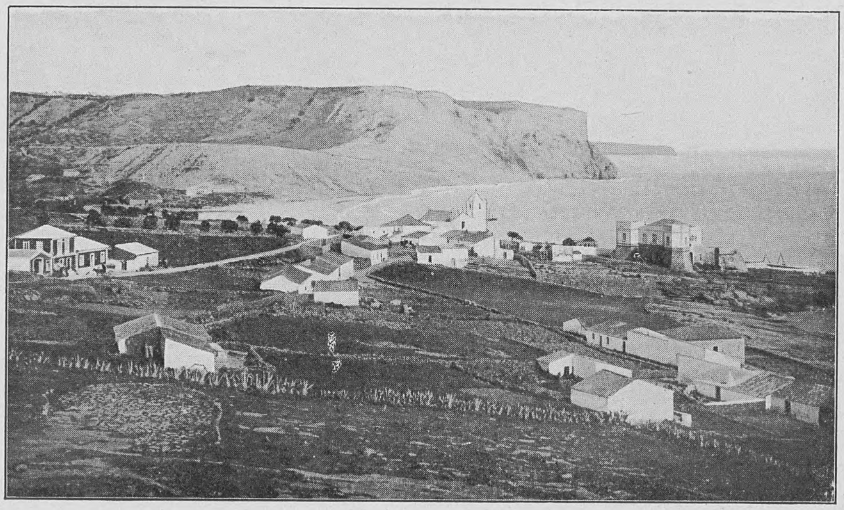
Phot. Emilio Biel.

AUX THERMES DE MONCHIQUE.

Deux zones bien différentes partagent l'étroite terrasse de l'*Algarve :* la zone montagneuse et le littoral. La première étend ses terres pauvres et tourmentées, souvent incultes, entre l'océan et le Guadiana : les *concelhos* d'Alcoutim et de Monchique échappent à la pauvreté générale. Celui d'Alcoutim produit du froment et du seigle en abondance. **Monchique** est plus favorisé encore. La ville est assise dans un vallon que protègent les pics de la *Foia* (900 mètres) et de la *Picota*. Ce coin est charmant : tous les fruits et les légumes d'Europe y viennent, à côté du maïs, de l'orange et de la banane. On y a même essayé la culture de l'ananas; les *serias*, grenades spéciales au pays, n'ont pas de rivales. *Monchique* possède encore, à 20 kilomètres, des thermes (*caldas*) dont les eaux chaudes ou froides, sulfureuses ou ferrugineuses, attireraient une nombreuse clientèle, si on le voulait bien. Les archéologues trouveront, dans la région, des restes intéressants de l'âge de bronze et de l'âge néolithique (nécropole d'Alcalá); on n'a pas jusqu'à présent relevé de traces bien marquées du passage des Romains, encore moins des Maures.

La *zone littorale* s'élève doucement, de la mer aux montagnes, sur une largeur qui varie de 5 à 15 kilomètres. A l'exception des dunes, tout est cultivé : c'est une terre

mixte, à la fois européenne et africaine. *Tavira* (12 180 habitants), et Olhão Lagoa et Villanova de Portimão, sont renommés pour leurs vignobles. Le figuier se plaît partout entre Lagos et Cacella ; l'olivier couvre spécialement les environs de *Silves* et de Tavira ; quant au caroubier, il vient spontanément, de Lagos à Tavira. La vie a dévalé sur la rive ; là sont les cités florissantes : *Lagos,* dans une ceinture de *quintas* (métairies) et de jardins, au bord d'une baie tranquille d'où partent des flottilles à la pêche du thon, du maquereau, de la sardine (conserves, exportation) ; *Villanova de Portimão,* vieille cité en pleine voie de transformation, qu'une route pittoresque, bordée de chalets et de villas, relie à la plage de la Rocha (conserves, distillerie) ; l'antique *Silves*, jadis capitale de l'Algarve, qui n'a gardé du passé qu'une cathédrale et quelques pauvres ruines (forêts de chênes-lièges aux environs) ; **Faro** (11 800 habitants), reine de l'Algarve, dont le littoral se développe, par Olhão, sur une lisière de lagunes intérieures, enfermées par de longs bourrelets que la mer a rompus et trouées de larges passes. Le *canal de Faro* qui, après sa jonction avec celui d'*Olhão,* débouche dans la Barra Nova, présente des profondeurs de 8 à 10 mètres. Un inextricable réseau de canaux s'entremêle à travers les dépôts vaseux des lagunes, entre Faro et Tavira. *Villa Real de Santo Antonio,* dont le port est regardé comme le meilleur de cette côte, bien que relativement peu profond, mais d'un accès facile, marque la fin du territoire portugais sur le Guadiana.



Phot. Emilio Biel.

LAGOS : NOSSA SENHORA DA LUZ.

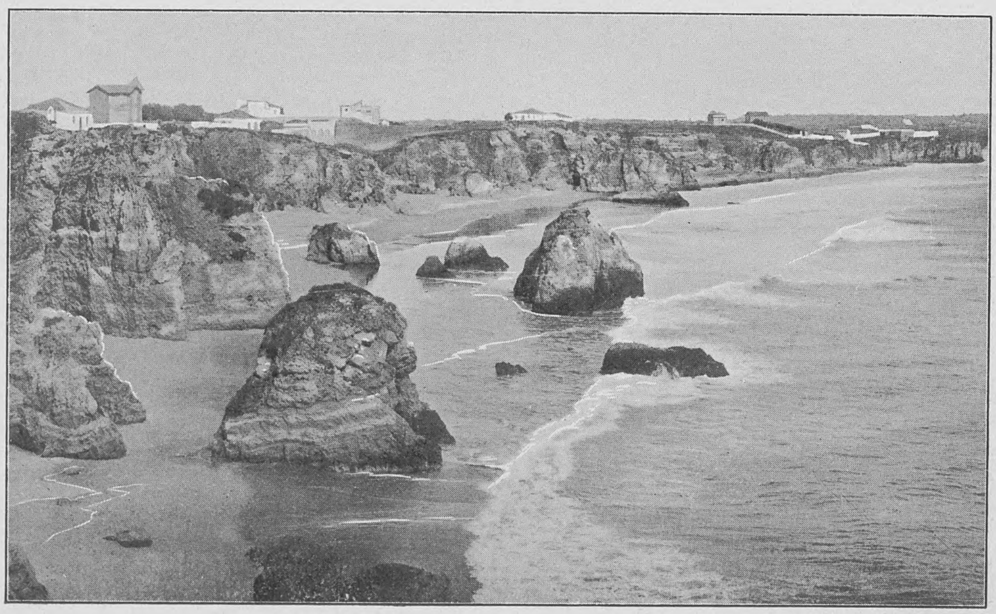
TERRITOIRE INSULAIRE

LES AÇORES

Les archipels des *Açores* et de *Madère,* à cause de leur proximité de la mère patrie, ne sont pas considérés comme des colonies proprement dites, mais comme une extension du territoire national, une sorte de *Portugal insulaire,* régi et administré comme les provinces de la métropole.

Les compagnons d'Alvarez Cabral, en abordant aux **Açores,** furent frappés du grand nombre d'autours (*açores*) qui peuplaient ces îles et leur en donnèrent le nom. L'archipel est formé de neuf îles, parmi lesquelles *San Miguel, Terceira* et *Santa Maria* sont les principales. Leur caractère volcanique se révèle, au premier abord, par les escarpements noirâtres des côtes, leurs cassures tranchantes, et ces longues colonnades de fûts basaltiques, non moins admirables que les grottes de Fingal, en Écosse, qui s'alignent au-dessus du flot. A l'intérieur, les amas de scories, les coulées de laves à peine recouvertes par la végétation, des sources chaudes çà et là, même quelques fumerolles, trahissent une action souterraine qui n'est pas éteinte. Il n'y a plus de volcans en activité. Pourtant le cône d'éruption qui coiffe l'île *Pico* est constamment enveloppé de vapeurs au-dessus desquelles filtre un mince filet de fumée.

Dans la plupart des autres cratères, le vaste entonnoir par où s'échappaient les matières en fusion n'est plus troublé par les grondements souterrains, le sifflement des projectiles et le tonnerre des explosions : de blanches villas s'égrènent sur les bords du volcan éteint, au-dessus de la chaudière (*caldeira*) dont les parois rocheuses se reflètent dans un petit lac aux eaux bleues qui miroite dans le fond. Ces *caldeiras* sont, avec les orgues basaltiques, les principales beautés des *Açores.* Sur un sol encore chaud, dont l'humus est formé de cendres et de laves désagrégées, riches en produits fertilisants, sous un climat tiède que rafraîchit la brise de la mer et fécondent les pluies abondantes, on imaginerait une végétation plus riche qu'elle ne l'est en réalité. Des châtaigniers, des lauriers arborescents au flanc des montagnes, sur les pentes et dans les vallons abrités, le froment, le blé, la patate, l'igname, l'oranger même et l'olivier se plaisent aux Açores ; mais la flore n'a pas cette exubérance qui fait de certains coins de l'Algarve et de Madère d'incomparables jardins.



Phot. Emilio Biel.

LA CÔTE À VILLA NOVA DE PORTIMÃO.

MADÈRE

Si les Açores ont un peu conservé de leur beauté sauvage, *Madère*, par contre, s'est complètement transformée. C'est une île « comme il faut », bien peignée, « correcte », sillonnée de bonnes routes, avec de belles villas dispersées sur les coteaux, une terre presque anglaise bien qu'officiellement attachée au Portugal ; car les Anglais, après s'en être emparés en 1801, sous le beau prétexte que les Français auraient peut-être la tentation de la prendre, y demeurèrent de 1807 à 1814, et la rendirent alors à son légitime propriétaire, calcul fort avantageux sous un honnête prétexte, puisqu'en s'exonérant des charges de la gestion et des dangers de la défense, ils en gardaient le principal avantage qui est le commerce des vins,



ILE PICO, L'UNE DES AÇORES.

presque tout entre leurs mains. A *Madère* se rattachent : l'îlot de *Porto Santo,* situé à une cinquantaine de kilomètres nord-ouest de l'île principale, et le groupe insignifiant des *Desertas,* amas de rochers absolument nus, inhabités et sans aucun intérêt. Il n'y a que 2 000 habitants à Porto Santo : presque toute la population de l'archipel (environ 138 000 âmes) est concentrée dans *Madère*.

« De nombreux sondages pratiqués à travers l'archipel ont révélé que les îles qui le composent sont les sommités de volcans profondément immergés. *Madère*, la plus grande, est aussi la plus élevée. Son ossature offre dans l'ensemble une remarquable régularité. Allongée d'ouest en est, sur une étendue de 55 kilomètres, l'île est sillonnée d'un bout à l'autre par une chaîne de basalte et de trachyte qui, étalée au début en larges plateaux herbeux, s'exhausse au centre en une Serra bizarrement déchiquetée, dont la haute cime, le *Pico do Ruios*, se dresse à 1 847 mètres. Au delà, cette épine dorsale s'abaisse et s'en va en s'amincissant progressivement jusqu'à ne plus former vers son extrémité orientale qu'un chapelet de vertèbres rocheuses. De chaque côté de la ligne de faîte se détachent une nombreuse série de contreforts qui vont finir brusquement à la mer en escarpements d'une âpreté singulière, notamment sur la côte septentrionale. Les vallées que séparent ces chaînons latéraux peuvent donner au montagnard émigré du Tras-os-Montes l'illusion du pays natal : ce sont les même ravines étroites, aux talus rocailleux, creusés de précipices, les mêmes *rios* au flot rapide et mousseux bondissant en bruyantes cascatelles.

« Cependant l'origine éruptive de l'île a donné aux vallées madériennes un charme inédit : parfois elles s'ouvrent dans la grande chaîne centrale en d'énormes cirques rocheux de l'effet le plus imposant : tel ce *curral das Freiras* qui se déploie au cœur de l'île, entre des talus verticaux de 500 mètres d'élévation. C'est à cette même constitution volcanique que *Madère* doit les intumescences coniques, en tout point semblables aux dykes du Velay, qui hérissent ses hautes vallées; cette étonnante gamme de couleurs qui nuancent les blocs de lave au flanc des montagnes, et, comme les Açores, les superbes alignements de colonnes basaltiques qui bordent le littoral. D'ailleurs, à *Madère* aussi, le temps a fait son œuvre. Le soleil d'Afrique et les intempéries ont alternativement désagrégé les rochers, élargi leurs brèches, émoussé leurs saillies : un voile de verdure dissimule aujourd'hui presque partout les témoignages des anciennes convulsions terrestres. La séduction de *Madère* lui vient surtout de son climat insulaire très doux, très sec au midi, grâce à la direction de la chaîne centrale et au régime des vents. C'est lui qui a fait de l'île, et particulièrement de sa capitale, *Funchal*, où le thermomètre marque rarement plus de 20 à 21° en été, moins de 15° en hiver, un sanatorium renommé pour les affections pulmonaires et fréquenté par de nombreux Anglais. » (X. DE CARVALHO.)



MARCHAND DE GOURDES.



FEMMES DE L'ILE SAINT-MICHEL.

Les Portugais Joas Gonzales Zarco, Texeira et Parestrello, qui les premiers découvrirent véritablement *Madère* en 1419, trouvèrent l'île enveloppée d'une immense forêt (*madeira*, bois) : trois ans plus tard on y mit le feu et la forêt flamba jusqu'à la fin, sans interruption. De ses cendres surgit une merveilleuse végétation, qui fait encore aujourd'hui de *Madère* un jardin sans rival. Si les hauteurs demeurent incultes et n'offrent guère que des pâturages aux troupeaux, les versants inférieurs des montagnes et les vallées sont envahis par une flore luxuriante : aux plantations de café et de canne à sucre succèdent les champs de blé, d'orge, de seigle; les vergers bien arrosés et entretenus avec soin produisent en abondance tous les fruits d'Europe, poires, pêches, abricots, avec le citron, l'orange, l'ananas, la goyave, la banane.

Mais la reine des cultures est celle de la **vigne** : elle fait la richesse de *Madère*. On pense avec raison que les premiers colons importèrent dans l'île des cépages de Candie, de Chypre ou autres lieux de la Méditerranée, que les marins portugais visitaient dans leurs croisières : ces plants réussirent au delà de toute prévision. Toutefois la production du vin de *Madère* resta fort limitée jusqu'au milieu du XVIe siècle. En 1852, l'oïdium détruisit entièrement le vignoble madérien; les vignes furent arrachées, remplacées par la canne à sucre. En 1861, la vigne reparaissait pour subir encore un nouvel avatar (1873) avec le *phylloxera*, moins dévastateur que l'oïdium, mais capricieux et tenace. Toutes les



JARDIN DU MARQUIS DE MONTFORT, A FURNAS (Açores).

localités atteintes ont replanté en cépages de Chypre ou du Rheingau. On cultive la vigne en espaliers, principalement au sud; le cep est soutenu à 3 ou 4 pieds de terre par un treillis de cannes, et comme le vigneron ne le taille que légèrement, il atteint de surprenantes proportions.

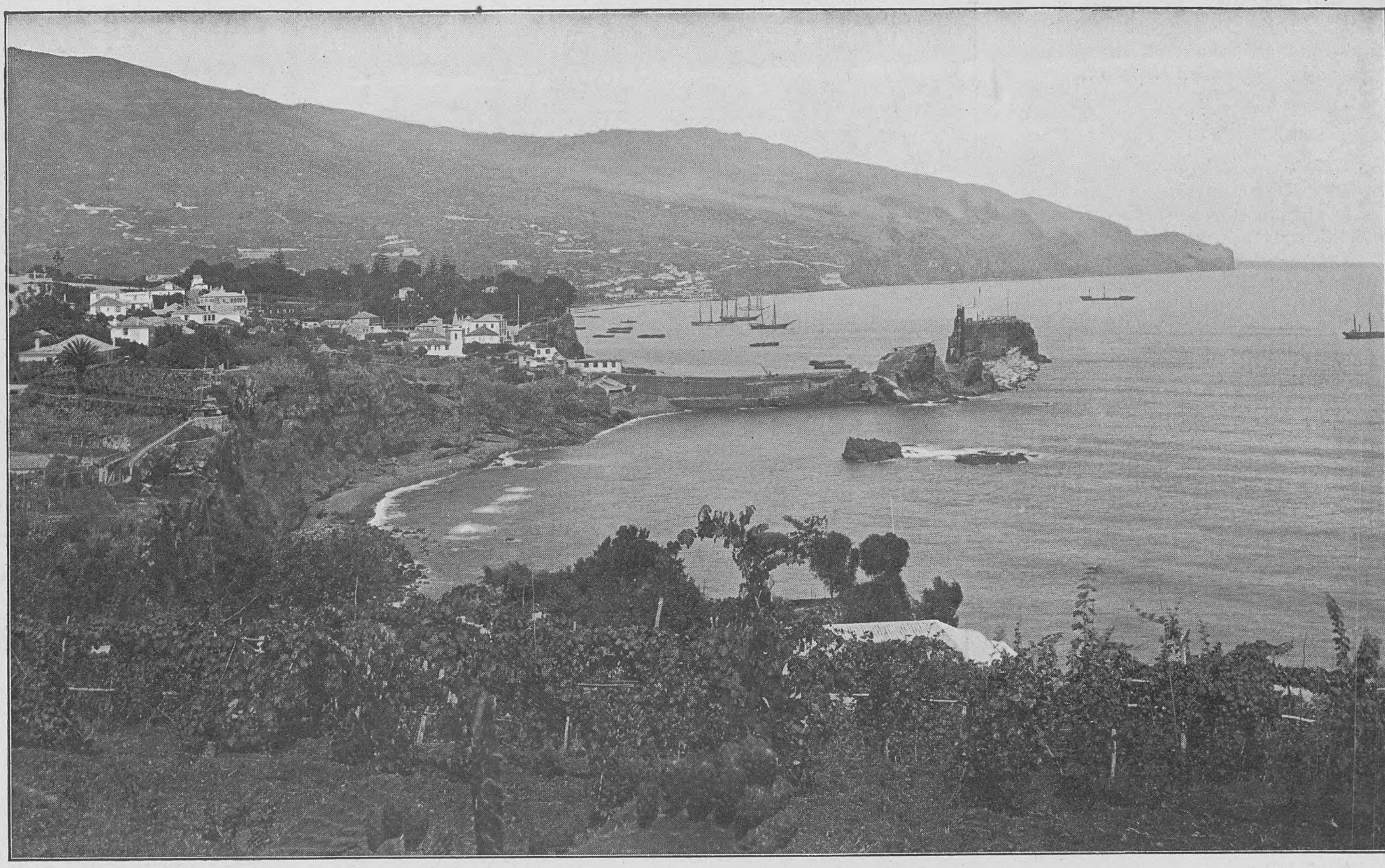
Madère fournit deux sortes de *vin :* le vin de liqueur, doux et parfumé, qui est le célèbre malvoisie; le madère sec et doré, qui constitue le principal élément de l'exportation. Il faut y ajouter le *sercial,* vin très fort, mais d'un bouquet délicieux, qui ne se boit qu'au bout de quelques années, lorsqu'il a perdu sa première âpreté; le *tinto,* vin rouge foncé, capiteux comme celui de Bourgogne, mais peu tenace en couleur; enfin le *bastardo,* ni noir ni blanc, de teinte rosée, exquis au goût, dont on se sert, à cause de sa richesse en sucre, pour remonter certains produits inférieurs qui proviennent du nord de l'île et que les habitants consomment eux-mêmes en partie.

M. A. Smyth donne, sur les manipulations auxquelles est soumis le vin de Madère, des détails assez particuliers. La vendange se fait au mois d'août : les grappes, amassées sur les pressoirs, sont écrasées par des procédés assez primitifs, le plus souvent foulées aux pieds. La plupart des grands chais se trouvent à Funchal : on y conduit le moût par des moyens divers. Tantôt, comme à Cama de Lomos, où sont les meilleurs crus de l'île, le vin, contenu dans des peaux de chèvre ou de mouton, est porté à dos d'homme jusqu'à la ville, avant que la fermentation ne commence. Tantôt on le transporte en barque, des versants nord et ouest de l'île; arrivés au port, les récipients, à défaut de môle, sont lancés en mer à peu de distance de la côte; un homme plonge, saisit l'épave qu'il dirige à la main jusqu'au bord, où des bœufs la hissent sur la berge.

Aussitôt en place, le vin, bien clarifié, reçoit une certaine quantité d'eau-de-vie, suivant la qualité, puis on le secoue; il repose ensuite jusqu'à ce qu'il reprenne sa limpidité. C'est alors que le vin est placé dans des étuves (*estufas*) pendant plusieurs mois, six au plus, pour qu'il perde, à la chaleur, l'excès de sucre qui lui donne au naturel le goût fade et écœurant d'un liquide trop sirupeux. C'est proprement un *vin caramélé* que le *madère.* Les étuves de Funchal sont de grandes bâtisses en pierre, à deux étages, distribuées en un grand nombre de compartiments entre lesquels passent des tuyaux d'air chaud produit par des calorifères installés à la base de l'édifice. Réduit par la chaleur, le vin, passé au clair et secoué derechef, reçoit un nouveau montant d'eau-de-vie, si l'on juge qu'il en ait besoin. Il est alors livré à lui-même jusqu'au moment où on l'embarque, ce qui n'a lieu généralement qu'au bout de trois ans. Tous les vins ne passent pas à l'étuve : il en est que l'on expose en plein soleil, parfois sous verre pendant des mois, d'autres enfin qui sont traités sans l'aide d'aucune chaleur artificielle. Ce vin est désigné sous le nom de *canteiro;* il est sujet à fermenter de nouveau et, en conséquence, peu propre à l'exportation. Le système d'améliorer les vins au moyen de l'étuve est en usage à *Madère* depuis un temps immémorial : il rappelle les *fumaria* des anciens, dont l'origine fut vraisemblablement asiatique.



CHANTEUR, MARCHAND DE BANANES ET FEMME DE MADÈRE.



MADÈRE : VILLE ET CÔTE DE FUNCHAL.

COLONIES PORTUGAISES

Après avoir occupé au XVIe siècle une situation coloniale prépondérante, le *Portugal* se trouve réduit aujourd'hui au rang de puissance secondaire. Cependant, il possède encore, en Afrique principalement, des territoires d'une grande étendue dans lesquels les exploitations surtout agricoles peuvent devenir florissantes. Les Portugais font d'ailleurs de sérieux efforts pour mettre en valeur leurs colonies. On estime la superficie du domaine colonial portugais en Afrique, en Asie et en Océanie, à 2 075 040 kilomètres carrés, avec une population de 8 millions d'habitants entièrement soumis à la métropole.

POSSESSIONS D'AFRIQUE

ARCHIPEL DU CAP-VERT.

Cet archipel, situé dans l'Atlantique-Nord, comprend quatorze îles ou ilots, formant deux groupes : le premier avec les îles *Saint-Antoine*, *Saint-Vincent*, *Sainte-Lucie*, les ilots *Branco* et *Razo*, *Saint-Nicolas*, *Boavista* et *Sol;* le deuxième avec les îles *São Thiago*, *Maio*, *Fogo* et *Brava*, cette dernière accompagnée au nord d'ilots inhabités, dont les principaux sont *Romba* et *Grande*. Entre Saint-Antoine et Saint-Vincent, se trouve un passage très fréquenté par les navires qui font route d'Europe vers les mers du Sud : sur ce passage est le port de *Saint-Vincent*, station excellente pour le ravitaillement en charbon.

Les îles du *Cap-Vert* ont, dans leur ensemble, une superficie de 3 822 kilomètres carrés; la plus vaste, São Thiago, a 928 kilomètres carrés. La population de l'archipel s'élève à plus de 114 000 habitants, dont 45 500 pour *São Thiago*, qui est l'île la plus peuplée.

Toutes les îles du *Cap-Vert* portent des cratères et sont formées de roches éruptives. A Fogo, l'activité volcanique n'a pas encore disparu de nos jours : la dernière éruption a eu lieu en 1857. Cette île est constituée par un grand volcan dont le cratère le plus élevé atteint l'altitude de 3 220 mètres. Les îles dont le relief orographique est le plus accentué sont : Saint-Antoine, Fogo et São Thiago. Dans la première on remarque le pic de la Couronne, cratère qui se dresse à plus de 2 300 mètres d'altitude; dans la seconde, le pic d'Antonia (1 485 mètres).

Le climat du *Cap-Vert* est meilleur que celui du continent voisin. Cette différence tient au régime des vents, car l'archipel se trouve en pleine zone de l'alizé N.-E., qui vient rafraîchir l'atmosphère, de novembre à juillet. Cette époque de l'année, dite *saison des brises*, est la plus salubre. En août, septembre et octobre, on a les pluies ou *saison des eaux*, la plus chaude et la moins salubre.

La flore du *Cap-Vert* ressemble à celle de la zone tempérée et offre un aspect plus septentrional qu'on ne pourrait le supposer, eu égard à la latitude. Le café, principalement récolté à Saint-Antoine, São Thiago et Fogo, est d'excellente qualité. On cultive aussi la canne à sucre, le coton, le maïs, le ricin, enfin certains fruits. Malheureusement, de grandes et fréquentes sécheresses diminuent souvent la production agricole. Deux éléments importants de richesse sont la pêche du corail et la pêche pour la préparation du poisson sec. Il faut y ajouter la pro-



EN HAMAC, A MADÈRE.

duction du sel dans les îles de Boavista, São et Maio. Il existe aussi du bétail en grande quantité, ce qui donne lieu à l'exportation des cuirs et peaux.

GUINÉE.

La *Guinée portugaise* est enclavée dans les possessions françaises de Sénégambie. Ses limites ont été fixées par une convention avec la France, en date du 12 mai 1886. La superficie est de 11 384 kilomètres carrés, et la population d'environ 67 000 habitants.

Le littoral de la *Guinée* est formé par des terres basses et coupé par de multiples cours d'eau ou bras de mer qui forment entre eux des îles et des îlots nombreux. Les plus importantes sont les îles *Bissagos*, dont la plus grande est celle d'*Orango*. La côte est en grande partie constituée par des falaises d'argile rouge ferrugineuse (latérite) et couverte d'arbres touffus. Le sol n'offre pas un relief considérable. Les cours d'eau de la *Guinée* portugaise sont navigables pour la plupart : les plus importants sont le rio *Cacheo*, la rivière *Geba*, le rio *Grande* et le *Cassini*, sur les bords desquels on trouve des essences précieuses, comme l'acajou et le cybe.

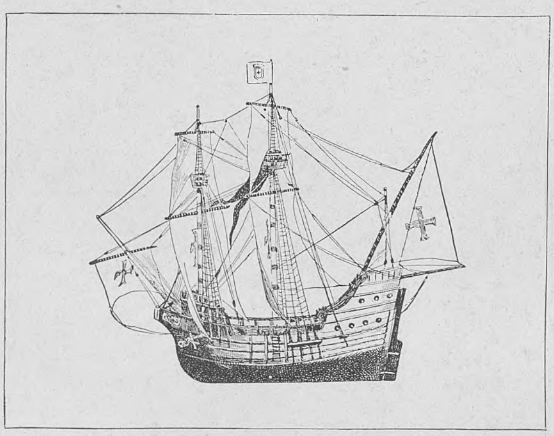
Le climat de la *Guinée* est généralement mauvais pour les Européens, surtout pendant la saison pluvieuse, d'avril à novembre. Pendant la saison sèche, qui comprend les mois de décembre, janvier, février et le commencement du mois de mars, règnent des vents chauds de l'est, adoucis par la brise de la mer.

La *Guinée* doit être considérée comme une colonie de plantation et de commerce. La zone du littoral est fertile et produit du riz en abondance avec du maïs : ces deux céréales sont la base de l'alimentation des indigènes, qui, à l'exception de quelques tribus guerrières et nomades, s'adonnent aux travaux agricoles. Les productions les plus précieuses de la *Guinée* sont l'arachide, le caoutchouc, la cire, le tabac, l'indigo et le coton. L'arbre à colle (*sterculia acuminata*) se rencontre à Geba, à Tarim, et dans quelques autres localités. Le caféier, le dattier, le palmier et les légumineuses prospèrent dans cette province.

Pour la faune, on doit mentionner les bœufs, le mouton, la chèvre et le porc, plusieurs variétés d'antilopes, l'éléphant, la panthère et une grande quantité de singes. Les termites sont une véritable plaie; ils construisent des nids gigantesques de forme pyramidale.



PORTRAIT DE VASCO DE GAMA ET VUE DE CALICUT.
Fac-similé d'une ancienne gravure.



LA CARAVELLE *S. GABRIEL*,
à bord de laquelle Vasco de Gama effectua son premier voyage aux Indes.
(D'après un modèle conservé au musée de la marine de Lisbonne.)



DOM HENRIQUE, LE NAVIGATEUR.

ILES DE SAINT-THOMAS ET DU PRINCE.

Ces deux îles forment une division administrative subordonnée au gouvernement de la métropole.

L'île portugaise de **São Thome** est à quinze jours de Lisbonne, en plein océan et à 260 kilomètres de la côte du Gabon : sa superficie est d'environ 1 000 kilomètres carrés; sa longueur, 50 kilomètres; sa largeur, 30 kilomètres. C'est la perle des colonies portugaises. Elle fut découverte le 21 décembre 1470, jour de la Saint-Thomas, par les navigateurs portugais João Pedro de Santarem et Pedro d'Escobar; mais il est probable qu'elle fut visitée un quart de siècle avant eux : ils la trouvèrent sans habitants. Dès le XVI[e] siècle, la culture de la canne à sucre lui valut une grande prospérité. Après un long effacement, l'île s'est relevée au XIX[e] siècle par la culture du café et du cacao : elle est maintenant en plein épanouissement.

L'île *São Thome* forme un anneau de cette longue chaîne éruptive qui s'étend à travers le golfe de Guinée, du Cameroun à l'île espagnole d'Annobon. Son échine solide est toute de basaltes, de trachytes et de phonolithes; dans le sud quelques colonnes basaltiques (le Grand et le Petit Chien) se dressent verticalement à plusieurs centaines de mètres de hauteur. L'activité volcanique est depuis longtemps éteinte dans l'île; mais le cratère de *Lagõa Amelia* et une dizaine d'autres cuvettes inférieures témoignent de son ancienne puissance : il y a même, à la *roca* Santa Cruz, une fontaine minérale dont l'acide carbonique se dégage à gros bouillons; c'est la dernière trace de l'activité souterraine.

Vue de la mer, l'île *São Thome* apparaît comme un fantastique chaos de roches ravinées, drapé d'un merveilleux manteau de végétation équatoriale, au-dessus duquel surgissent quelques âpres sommets, dans une auréole de brouillard qui ne se dissipe presque jamais entièrement. La côte de l'ouest est abrupte; des falaises de basalte se dressent en hautes murailles décharnées, à 150 mètres au-dessus du flot; quelquefois un torrent bondit de là-haut dans un élan prodigieux : « la blanche écume de sa cascade se mêle en chantant aux eaux bleues de l'océan. » Le sol de l'île s'incline, au contraire, assez doucement dans l'est, vers la mer. Peu de pays sont aussi riches en eaux cou-

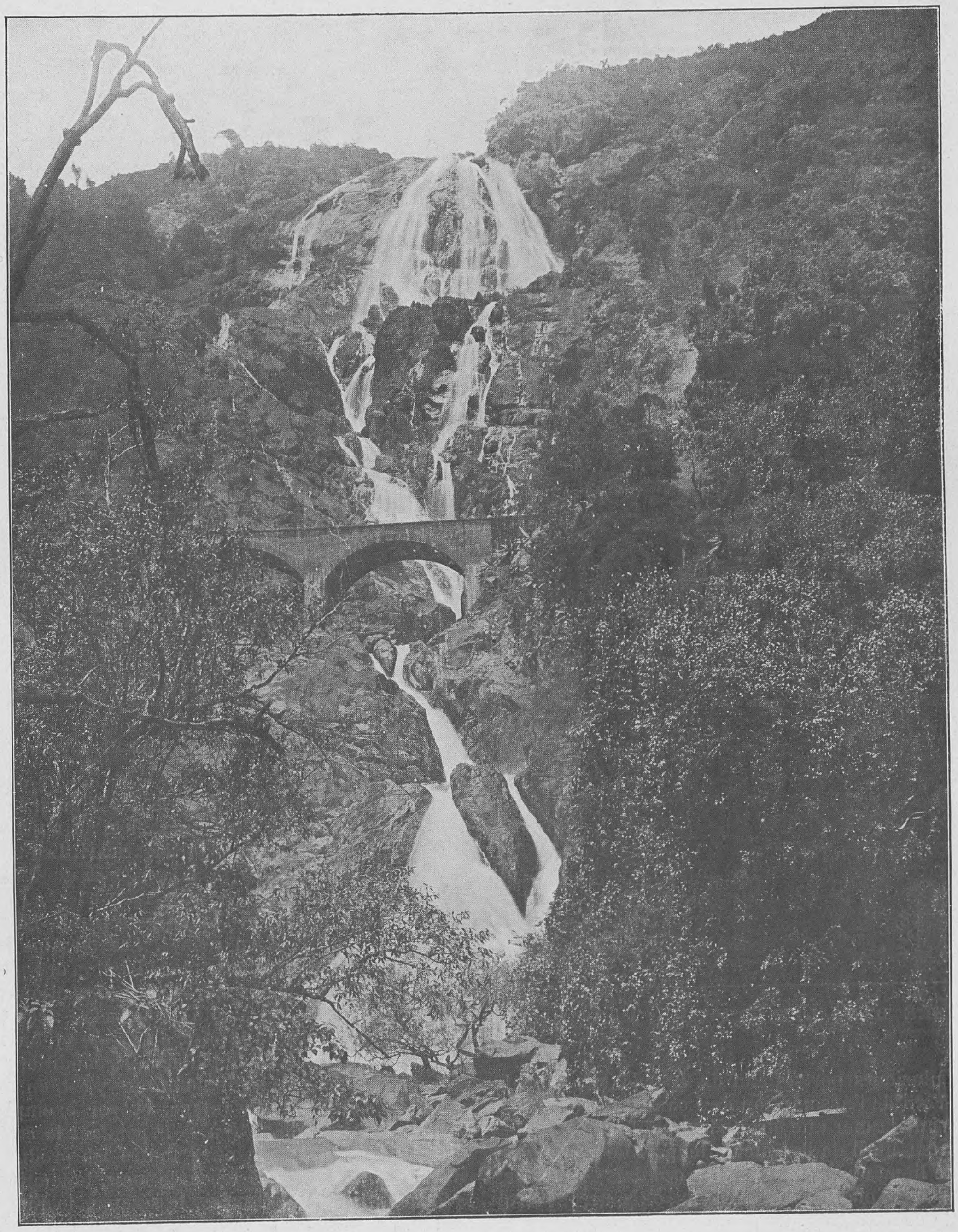


VASCO DE GAMA.
Fac-similé d'un portrait conservé dans la famille des comtes de Vidigueira, descendants du navigateur.

rantes. Cela tient à l'abondance des précipitations provoquées par la forêt vierge qui occupe au centre la partie la plus élevée de l'île. La plaine du nord et du nord-est est particulièrement arrosée; on utilise les eaux pour faire de l'irrigation.

Le *climat* est insulaire, généralement doux, assez humide et d'une température à peu près constante. Cela dépend surtout de l'orientation et de l'altitude. Les *cultures* s'élèvent en paliers. La plante qui monte le moins haut est le *palmier à huile,* du niveau de la mer à 200 ou 300 mètres. Le cacaoyer se développe bien entre 150 et 400 mètres; il se rencontre même à 700 mètres. La canne à sucre, dont la culture tend à disparaître, aime les endroits plats de basse altitude. Le *café* de São Thome se cultive en grand et exclusivement, entre 700 et 1 200 mètres, dans les *roças* ou plantations de *Mont-Café, Rio-de-Ouro, Agua-Izé, Nova-Moka.* A côté du café et dans la même zone, on cultive encore l'arbre à *quinquina,* bien que les arbres soient abattus seulement quand le cours du quinquina se relève en Europe.

A 700 mètres, le muscadier, le cannelier, la vanille fraternisent avec les arbustes des pays tempérés, le pommier à côté du néflier du Japon, le bananier, le mandarinier, l'oranger. Les légumes d'Europe, fèves, choux, navets, pommes de terre se trouvent en d'excellentes conditions entre 1 000 et 1 400 mètres, à San Pedro, par exemple. La *vigne* n'est pas cultivée ici, sans doute à cause des brumes constantes qui lui sont peu favorables; on rencontre quelques ceps dans les jardins des *roças.* Il n'y a d'*oliviers* nulle part. Au-dessus des plantations de café et de quinquina, la forêt dresse victorieusement ses halliers d'arbres sauvages auxquels se suspendent les longues draperies de l'*Usnea barbata,* à côté des lichens, des mousses, des bégonias, des cryptogames qui s'attachent aux branches des vieux troncs à demi décomposés. Parfois les arbres jaillissent d'un bond à 30 mètres, jusqu'aux premières branches; ils sont alors très rapprochés et forment un couvert épais, impénétrable aux rayons du soleil. A 1 000 mètres apparaissent les grandes fougères; à 1 200 mètres, les ronces en fourrés inextricables. M. Aug. Chevalier (1) a relevé sur les bords du cratère Lagôa Amelia des troncs de fougères atteignant 5 mètres de haut, et des pieds en fleur du *Begonia baccata,* merveilleuse plante arborescente spéciale à São Thome, s'élevant jusqu'à 3 ou 4 mètres, avec des feuilles longues de 1 mètre. Les premiers conifères paraissent à 1 680 mètres d'altitude. Alors les arbres deviennent rabougris; la vraie forêt cesse à 1 930 mètres. Enfin le sol se tapisse de bruyères et de plantes herbacées appartenant à la flore des pays tempérés. La cime culminante de *São Thome* n'a pas 20 mètres carrés d'étendue. Le pic, avec ses pauvres arbrisseaux chétifs et tordus, est le plus souvent inondé de soleil, tandis qu'à 100 mètres plus bas une ouate floconneuse dérobe à la vue tout le reste de l'île.



SUR LES GATTES : LA CASCADE « MER DE LAIT » (Indes portugaises).

La population de *São Thome* s'élève à 38 000 habitants, parmi lesquels environ 2 500 Européens, 12 000 noirs du pays et une vingtaine de mille introduits comme travailleurs (*serviçaes*). Ils sont répartis dans la capitale *São Thome,* localité insalubre et sans intérêt, groupés en six ou sept villages ou dispersés dans les plantations. Il n'existe pas de travaux publics. L'État ne dépense dans l'île qu'une minime partie des revenus qu'il en tire. Ce sont les planteurs qui ont construit les routes avec 100 kilomètres de voie Decauville et établi un réseau téléphonique. Tout est dû à l'initiative privée. La renaissance agricole de *São Thome* date de 1870 seulement. « Nulle part peut-être, à notre époque, autant de travail n'a été accompli, en un temps si limité et avec aussi peu de bras et si peu de moyens. » (Aug. CHEVALIER.)

Ile du Prince. — Cette petite île, située à 150 kilomètres au nord-est de la précédente, a 114 kilomètres carrés de superficie et une population de 2 700 habitants.

Le sol est couvert d'une végétation extraordinaire, caractérisée par la présence d'espèces propres aux grandes altitudes, bien que le point culminant de l'île n'atteigne que 828 mètres au-dessus du niveau de la mer. La ligne du littoral est sinueuse et boisée; mais elle n'a que deux ports importants : la baie de *Santo Antonio,* qui est le port commercial, à l'extrémité nord de la côte orientale de l'île, et la baie de l'ouest ou *das Agulhas* (des Aiguilles), sur la côte occidentale. Cette île possède de l'eau en grande abondance. Le climat est semblable à celui de Saint-Thomas, mais plus chaud et pluvieux; productions : café, cacao et quinquina.

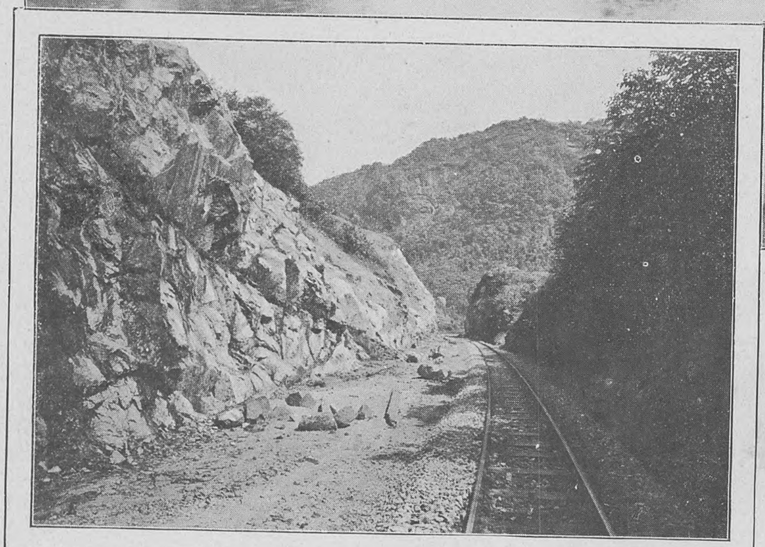
ANGOLA.

La province d'*Angola* embrasse une ligne de côtes de 1 625 kilomètres de long, du Congo à l'embouchure du Cunéné. Sa superficie est de 1 255 775 kilomètres, la population d'environ 4 200 000 habitants.

(1) Chargé de mission en 1905 (*Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 15 avril 1906).



LE FLEUVE MADEÏ (Pays de Goa).



TRANCHÉE DANS LES GATTES.

La côte d'*Angola* offre plusieurs ports. Celui de *Loanda,* sur lequel est bâtie la ville de Saint-Paul de l'Assomption de Loanda, est un véritable dock que met à l'abri de la mer une étroite langue de sable appelée île de Loanda. Un peu au nord de Benguela, le port de *Lobito* est destiné à servir de tête de ligne au chemin de fer qui doit se diriger vers la région de Caconda, sur le plateau sud d'Angola, où pourront être formés de vrais centres de colonisation. Le port de *Benguela*, quoique formé par une baie ouverte, est, par son mouvement commercial, le second de la province. Celui de *Mossamédès* est ouvert sur la jolie petite ville du même nom, la plus salubre des villes maritimes d'Angola, l'un des meilleurs ports de la côte portugaise, principalement à cause de la fraîcheur et de l'aménité du climat. *Port-Alexandre* et la *baie des Tigres* sont aussi deux excellents mouillages. La pêche, très abondante, constitue un revenu important, à cause de l'exportation du poisson séché, aliment très apprécié des indigènes employés dans les factoreries et les plantations de la côte.

Le territoire d'*Angola* est sillonné de nombreux fleuves : le plus remarquable est le *Congo*. Les bateaux à vapeur peuvent le remonter jusqu'à Matadi, où ils déposent les marchandises, que le chemin de fer belge transporte jusqu'à *Dolo*, sur le Stanley Pool. Entre le Congo et l'Orange, le fleuve *Cuanza* est le seul accessible aux petits vapeurs, qui peuvent y naviguer sur une longueur de 180 kilomètres à partir de l'embouchure. La cataracte de *Condo* limite la partie de son cours connue sous le nom de *haut Cuanza*. Le *Cunéné* parcourt 875 kilomètres, depuis sa source jusqu'à son embouchure, presque toujours obstruée par les sables, au sud de la baie des Tigres. Le *Koubango*, sans issue vers la mer, se perd dans les sables, au nord du désert de Kalahari, dans le lac N'gami et dans le Macaricari. Les tributaires du haut Zambèze sont le *Loengoué,* le *Kouando* et quelques autres de moindre importance.

Le climat d'*Angola,* si l'on en juge par la latitude, devrait être plus ardent qu'il ne l'est en réalité. Les terrains bas de la côte et ceux qui bordent les fleuves sont, sous l'action des pluies, sujets à des inondations. Il s'y forme des marais aux émanations délétères que le feuillage épais des arbres arrête et conserve : ces terrains sont les plus propres à la culture du *manioc*, du *sorgho* et du *massango;* c'est là que prospère le *baobab*. Sur le plateau, les conditions climatiques sont favorables à l'Européen. La température y est, en moyenne, de 20°; mais elle peut s'abaisser davantage, et par exemple sur le territoire de Huilla, elle varie de + 5° à — 7° pendant le *cacimbo* (sécheresse).

La province d'*Angola* offre toutes les productions naturelles de la zone intertropicale : le tabac, le maïs, le manioc, la banane, la patate, le haricot, la canne à sucre, le sésame, le piment, etc., et, parmi les arbres, le manglier et l'acajou. Au sud d'*Angola* les céréales sont la base de l'alimentation populaire ; au Congo, elles sont remplacées par des plantes féculentes comme le manioc. La canne à sucre et le coton sont répandus sur la zone littorale et dans les vallées, depuis l'Ambriz jusqu'au Coroca. Le caféier croît spontanément sur plusieurs points de la province : son exportation par la douane de Loanda est considérable. Le plateau de Benguela et de Mossamédès, où des colonies agricoles ont été établies, produit des céréales, blé, orge, seigle, des haricots, des fèves et des pommes de terre. Parmi les arbres fruitiers : le mûrier, l'olivier, l'oranger, le pêcher, le pommier et le poirier. La vigne sauvage prospère à Caconda.

Dans la faune angolaise, il faut citer l'éléphant, le buffle, le lion, l'hyène, le léopard et la panthère. Sur les plateaux de Mossamédès et de Benguela, on trouve en grand nombre des girafes, des zèbres, des antilopes. Le crocodile, le caïman et l'hippopotame peuplent tous les fleuves. Les singes se rencontrent sur la côte et à l'intérieur; le chimpanzé et le gorille habitent le Congo moyen et le nord du Chiloango. Il y a aussi des serpents; trois espèces seulement sont venimeuses. L'autruche vit sur les bords du Kouito, tributaire du



PRESTIDIGITATEURS ET CHARMEURS DE SERPENTS.



MARCHAND DE *MANILLES* EN VERRE DE COULEUR.



UN BRAHMANE ET SA FEMME.



GOA : UNE BAYADÈRE
(Indes portugaises).



BRAHMANE DE BANDORA.



HINDOUS JOUANT AU « BUDD-BALLÊN ».



FEMMES BRAHMANES A LEUR TOILETTE.



Phot. Souza et Paul.

RUINES DE LA VIEILLE CAPITALE DU PAYS DE GOA : COLLÈGE SAINT-PAUL DES JÉSUITES.

Koubango, et sur d'autres points du sud. Les perroquets habitent la région du Congo et ne dépassent pas le parallèle de Mallangé.

La région de Mossamédès élève de nombreux bestiaux, surtout des bœufs; c'est là un élément de richesse qui pourrait rendre le pays aussi florissant que ceux de La Plata, si on y organisait des salaisons de viande (*saladeros*). Malheureusement, la peste bovine décime le bétail.

Il y a des gisements de cuivre, du pétrole et du charbon, du soufre dans le Dembé. Le fer a été largement exploité dans les mines d'Oeiras. On a découvert à Cassinga des sables aurifères et quelques filons de quartz contenant de l'or. Le chemin de fer *Loanda-Ambaca* a beaucoup contribué au développement économique de la province. L'exportation d'*Angola* se fait presque exclusivement sous pavillon portugais : elle comprend le café, le caoutchouc et la cire en première ligne; puis, des huiles végétales, des noix de coco, de l'eau-de-vie, de l'ivoire, du coton, de l'orseille, des bœufs, du poisson salé, etc. Le *Congo* exporte de l'huile de palme, du caoutchouc, du café, des noix de coco, de l'ivoire, de la gomme copal et des graines oléagineuses.

MOZAMBIQUE.

La colonisation portugaise de l'*Afrique orientale* a commencé par la fondation, en 1505, de la capitainerie de Sofala. Le territoire de *Sofala* fut réuni plus tard à l'île de Mozambique.

La province de *Mozambique* embrasse tout le territoire de la côte orientale d'Afrique, du cap Delgado au parallèle 26°52′ sud, sur une longueur de 2 300 kilomètres. Le domaine portugais, réduit par les traités, offre encore une superficie de 780 000 kilomètres carrés, pour une population d'environ 3 120 000 habitants.

La baie de *Lourenco Marques*, le meilleur port de la côte sud-est de l'Afrique, constitue l'entrée naturelle du Transvaal et du Souaziland. La largeur maxima de la baie, entre l'embouchure du fleuve *Espirito Santo* et l'île *Elefante*, est de 29 kilomètres, et sa longeur, entre la pointe *Xefina* et le sud de la baie, est de 51 kilomètres. Sur la rive droite et à l'embouchure de l'*Espirito Santo* s'élève la ville de *Lourenço Marques*. La ligne de chemin de fer dirigée vers Pretoria fera de ce port un concurrent redoutable pour ceux de Natal, East London, Elisabeth, vers les contrées métallifères du Transvaal.

Le port d'*Inhambane* est formé par une baie sûre et très vaste, ouverte dans la direction du nord. Un avenir prospère lui est réservé par suite du développement que prennent les plantations sur ce territoire. Le port de *Beira*, dans la baie de Mazangzani et sur la rive gauche du Pongoué, constitue le meilleur accès aux régions aurifères du Manica et du Machonaland. Déjà un chemin de fer à voie étroite le relie à la frontière portugaise près de Massi Kessé, et se prolongera bientôt jusqu'à Salisbury, capitale du Machonaland. Le port de *Chinde* est actuellement l'unique entrée du Zambèze. Aux termes du traité du 11 juin 1891, un petit terrain a été accordé à l'Angleterre, dans ce port, pour lui servir d'entrepôt commercial destiné à desservir la région de Blantyre. *Quelimane* est un port intérieur, sur la rivière des Bons-Indices (*Bons Signaes*), à 23 kilomètres de son embouchure.

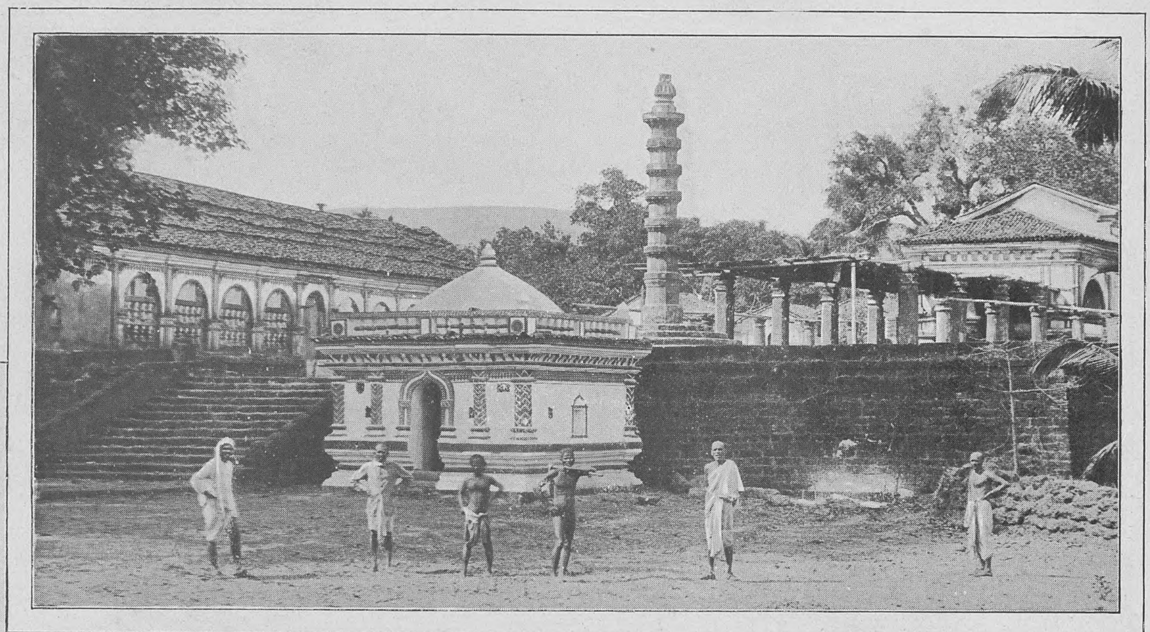
Le port de *Mozambique* est entièrement abrité et l'un des plus accessibles de toute la province. On sait que l'*île de Mozambique* n'est qu'une langue de terre étroite, disposée dans le sens N.-E.-S.-O., et qui sert de brise-lames à la baie de Mossuril. Son importance, comme port de commerce, décroîtra lorsque la Compagnie du Nyassa aura trouvé son débouché par la magnifique baie de *Pembo*.

La zone basse du littoral de la province de *Mozambique* est mauvaise pour l'Européen; mais, à l'intérieur, se trouvent des montagnes et des plateaux d'altitudes diverses, où l'on jouit d'un climat salubre. Le groupe orographique le plus important de la région montagneuse située entre le Zambèze et le Louzio est celui des monts *Namouli* (2 700 mètres). La végétation qui couvre ces montagnes est vraiment luxuriante.

Le climat est tempéré et bon; l'eau partout abondante. A proximité du Zambèze et du Chiré s'élève un massif granitique de 1220 mètres d'altitude, qui contient des sources thermales. C'est le mont *Morumbala* qui commande, par sa position, les vallées du Chiré et du Zambèze. Le massif du *Manica,* d'où s'élèvent les monts Dôé (2400 mètres) et Panga (2320 mètres), donne naissance à des cours d'eau tributaires du Pongoué, et renferme des filons aurifères qui ont excité les convoitises anglaises. Jusqu'au Sabi, le pays abonde en eau et en bons pâturages; il se prête à l'établissement de colonies européennes. Au sud du Sabi, jusqu'à Inhambane, ce n'est plus qu'une vaste plaine plus ou moins aride avec des lagunes.

L'Afrique orientale portugaise est sillonnée par un grand nombre de *rios,* dont le plus important est le **Zambèze** qui traverse la partie centrale du territoire et baigne Zumbo, Tete, Sena et Chinde. Le *Zambèze* est navigable depuis la barre de Chinde jusqu'aux rapides de Kebrabassa, et ensuite en amont, jusqu'au delà de la frontière; mais la navigation est parfois difficile à cause du grand nombre de bancs et d'îles qui émergent de son lit. Sa largeur, entre Tete et la Loupata, varie de 250 à 800 mètres. La *Loupata* coule d'abord dans une gorge étroite, puis le fleuve élargit son lit, et, à l'époque des pluies, envahit ses rives, d'abord très plates, ensuite plus élevées de Maganja au Chiré. Le *Zambèze* se ramifie avant de se jeter dans l'océan par plusieurs embouchures; celle de *Chinde* sert d'entrée au fleuve. Le *Limpopo,* qui traverse une partie du pays de Gaza, coule depuis l'embouchure du Pafuri en territoire portugais. Le *Pongoué,* sur la côte de Sofala, est l'un des fleuves navigables de cette province qui a le plus servi aux Portugais pour l'occupation des territoires entre le Zambèze et le Sabi. Le *Chiré,* qui relie le Nyassa au Zambèze, est navigable depuis le lac jusqu'à Matope. Ici, la navigation est interrompue par des cataractes et des rapides jusqu'à proximité de Katonga. A partir de cet endroit et en descendant jusqu'au Zambèze, les petits bateaux à vapeur le parcourent sans difficulté. Le *Rovouma,* au nord de la colonie, forme sur presque tout son parcours la ligne de séparation de la sphère d'influence, entre le Portugal et l'Allemagne.

Le climat de *Mozambique* est intertropical, dans la région de la côte; il a un caractère paludéen le long des fleuves, qui inondent leurs bords et y laissent des marécages. On peut distinguer trois *saisons :* celle des pluies, de décembre à mars; celle du temps frais, de mai à septembre; celle de la chaleur sans pluie, de septembre à novembre. A *Beira,* capitale des territoires de la Compagnie de Mozambique, les mois de juillet, août et septembre sont les plus frais de l'année. A *Lourenço Marques,* la température minima atteint 9°,6 pendant les mois de juin et juillet.



PAGODE DE MULGAM.



RUINES DE LA VIEILLE CAPITALE DE GOA : ARC DES VICE-ROIS.

Au nord et dans le district de *Cabo Delgado,* actuellement administré par la Compagnie privilégiée du Nyassa, les populations se bornent à cultiver le maïs, le riz et récoltent les productions spontanées du sol, qu'elles échangent contre des armes, des spiritueux et de la quincaillerie.

La *Zambézie* est la région de la province où l'agriculture s'est le plus développée. Ces territoires exportent des arachides, du sésame, du caoutchouc, de la cire, de l'ivoire, des peaux, et produisent du riz, du maïs, des haricots. La culture du *café* a pris un grand développement sur les terres hautes du district de la Zambézie. On trouve de la *houille* d'excellente qualité à Tete et à Zumbo; et sur les hauteurs de Macanga ou de Maravia, il y a des terrains aurifères exploités. Le district de Lourenço Marques se prête à de vastes plantations de *cannes à sucre;* l'eau-de-vie et le sucre s'exportent au Transvaal. Enfin, les territoires de *Manica* et *Sofala,* exploités par la Compagnie de Mozambique, sont également favorables à l'agriculture, mais on s'y préoccupe surtout, pour le moment, de l'exploitation aurifère.

L'INDE PORTUGAISE

Les seuls territoires que les Portugais aient conservés de leur immense empire des Indes sont les districts de Goa, Daman et Diu.

Goa. — Le littoral du territoire portugais de *Goa* est compris entre la côte du Kanara au sud et, au nord, la forteresse de *Tiracoul,* située à l'embouchure du fleuve de ce nom, sur la rive droite. A peu près au milieu, entre ces deux points, se trouvent *Goa* et quelques autres îles,



UNE « TIRTA » OU PISCINE SACRÉE DE LA PAGODE DE SIRODA.

avec les péninsules de *Salsette* et de *Bardez*. Le territoire de *Goa* est coupé en différents endroits par d'étroits bras de mer, semés de quelques îles; sa superficie est de 3600 kilomètres. Au centre, la côte est basse et n'offre que deux ports accessibles aux grands vaisseaux : *Goa* et *Marmagão*. Le port de *Goa*, à l'embouchure du fleuve *Mandavi*, est défendu par la forteresse di Aguada et le fort des Rois-Mages sur la rive droite, le fort de Gaspar Dias sur la rive gauche; l'entrée du port est difficile par tempête du sud-ouest, surtout de fin mai à fin septembre; pendant cette époque, les vaisseaux sont obligés de chercher un abri à *Marmagão*, dans l'embouchure du fleuve *Juari*, près de la péninsule de Salsette.

La plupart des *rios* du territoire de *Goa* sont navigables; les deux principaux sont le *Mandavi* et le *Juari*, que sépare l'île de Goa. Les autres sont le Tiracoul, le Chapoca et le Betul. Le *climat* est relativement sain, surtout aux « Nouvelles-Conquêtes » et à Salsette; l'été, ou temps sec, va d'octobre à mars, et l'hiver, ou temps des pluies, d'avril à septembre. La température moyenne est de 26° centigrades; les mois les moins chauds sont décembre, janvier et février, et les plus chauds, août, juillet et juin.

Daman. — Le district de Daman se compose de trois parties: 1° le grand et le petit *Daman*, limités au nord par le fleuve Coileque et au sud par le fleuve Calein; 2° *Dadra*, territoire enclavé dans les possessions anglaises; 3° le territoire de *Pragana Nagar-Avely*, qui est le plus étendu, également enclavé dans les possessions britanniques. L'ensemble des territoires de *Daman* représente une superficie de 384 kilomètres carrés.

Le port de *Daman*, défendu d'un côté par le fort S. Jeronymo et de l'autre par la place forte de Daman, s'ouvre à l'embouchure du fleuve *Damanganga*, qui sépare le grand Daman du petit Daman. Le terrain est peu accidenté; le climat, celui de Goa, mais un peu plus doux.

Diu. — Le siège du gouvernement de *Diu* est situé dans l'île du même nom, à l'extrémité méridionale de Kathiavar, province de l'ancien royaume de Cambaye, sur la côte sud de Guzerate.

Ce territoire comprend : 1° l'île de *Diu*, séparée du continent par un bras de mer qui forme le port avec ses deux entrées; 2° un isthme, appelé *Gogola*, défendu du côté de la terre par une enceinte fortifiée; 3° un petit territoire dans la baie de *Simbor*, à 25 kilomètres de Diu, où se trouve le fort de Panni Kotta, construit dans une petite île.

La place forte de *Diu* est à l'extrémité de l'île; la résidence du gouverneur se trouve dans une petite péninsule liée à l'île par un isthme étroit. La superficie du territoire de *Diu* est de 52 kilomètres carrés.

Le sol des Indes portugaises est essentiellement favorable à l'agriculture, mais les habitants usent encore de procédés arriérés. Le



PAGODE DE LA DÉESSE MATSA, AU VILLAGE DE MARDOL.

principal produit, base de l'alimentation du peuple, est le *riz*. Un autre produit important est la noix de coco : on en extrait du sucre, du vin, du vinaigre, de l'huile, de l'eau, du lait, du bois et des filaments. On cultive encore le palmier, le manguier, le bananier, la canne à sucre. Les forêts, très importantes (*teck*), fournissent beaucoup de bois pour les constructions navales.

Les troupeaux sont nombreux, surtout les buffles, qui rendent de grands services à l'agriculture pour le labour et l'attelage. Parmi les animaux dangereux, le tigre et le serpent.

MACAO.

Les Portugais donnent le nom de *Macao* à la petite péninsule qui termine l'île Hiang-Chang, sise à l'embouchure de la rivière de Canton, en face de Hong-Kong. La province de *Macao* se compose seulement de la péninsule de *Ngaomen* et des deux îles de *Taipa* et *Colovane*. La ville de *Macao* est située dans la péninsule qui a 4 400 mètres de long sur 1 680 de large. Avec les deux îles, la superficie totale de la colonie est de 10 kilomètres carrés; la population, de 78600 habitants. La côte orientale de *Macao* est très irrégulière et la mer y est presque toujours mauvaise. Le port intérieur est à l'ouest.

On peut diviser ainsi les *saisons* de l'année : le printemps (avril-mai); l'été (juin-septembre); l'automne (octobre-novembre); l'hiver (décembre-mars). La température moyenne est de 23°,3. Les tornados de la mer de Chine causent de vrais désastres à Macao.

Le territoire de *Macao* étant presque entièrement occupé par la ville, il n'y existe pas d'industrie agricole; presque tous ses habitants sont commerçants. L'industrie s'y développe beaucoup (soie), grâce au bon marché de la main-d'œuvre chinoise. La pêche est prospère, elle emploie environ 900 bateaux. Les 8 700 pêcheurs de *Macao* habitent la ville et les îles de Taipa et de Colovane; ils vendent leur poisson sur les marchés de Hong-Kong et dans d'autres ports de la Chine.



LE ROI DE SUNDA,
QUI A FAVORISÉ LA COLONISATION PORTUGAISE AU PAYS DE GOA.

TERRITOIRES OCÉANIENS

TIMOR.

L'île de *Timor* a été partagée, par le traité du 20 avril 1859, entre le Portugal et les Pays-Bas. Les Portugais occupent la partie orientale, dite région de *Bellos;* la Hollande a pris le *Serviao*, où les Portugais ont conservé aussi les territoires d'Ocussy, Amburo et Naimutto. *Timor* est le dernier débris du domaine que le Portugal a possédé dans les îles de la Sonde, les Célèbes et les Moluques.

La structure géologique de *Timor* est en partie madréporique et schisteuse ; près des côtes, se trouvent des récifs de corail. Contrairement à ce qu'on a cru jadis, il n'y a pas de volcans; les éruptions périodiques étaient dues à la décomposition gazeuse du pétrole ou à la présence d'hydrogène phosphoré. Pas de *rios* importants ; le plus grand est celui de *Lois* et il n'est pas navigable. Le climat du littoral, notamment celui de Dilly, n'est pas favorable aux Européens, tandis qu'à l'intérieur, les régions de Bancan, Fatura et Matarufa, se prêtent fort bien à la colonisation. La faune et la flore de *Timor* sont semblables à celles de l'Australie. Le terrain est favorable à la culture du café, du cacao, de la muscade, du poivre et des palmiers. Les forêts de *Timor* contiennent d'excellents bois de construction, bois de rose, de santal, de bambou. On trouve des minerais de cuivre, de fer et du quartz aurifère à Turiscain, Tutuluro et Orlaquiri.

A *Timor* est rattaché l'îlot de *Cambing,* situé à 20 kilomètres au nord, et dont la population est d'environ 2 000 habitants.

(D'après M. E. DE VASCONCELLOS, secrétaire de la Société de géographie de Lisbonne.)

La *défense* des **territoires d'outre-mer** est confiée à des troupes spéciales (loi du 27 juin 1902). Total des troupes coloniales : 10 230 hommes et 325 officiers.

TABLE DES MATIÈRES

VUE D'ENSEMBLE SUR LA PÉNINSULE

L'ESPAGNE

ESPAGNE DU SUD

MADRID

ESPAGNE DU NORD

VIEILLE-CASTILLE

CÔTE CANTABRIQUE

Pages

LES PYRÉNÉES

PYRÉNÉES ARAGONAISES

PYRÉNÉES CATALANES

PAYS CÔTIERS DE L'ÈBRE

BALÉARES ET CANARIES

LE PORTUGAL

CARTES, PLANS ET HORS-TEXTE

CARTES EN COULEURS

PLANS EN COULEURS

CARTES EN NOIR

PLANS EN NOIR

HORS-TEXTE

Paris. — Imprimerie LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.